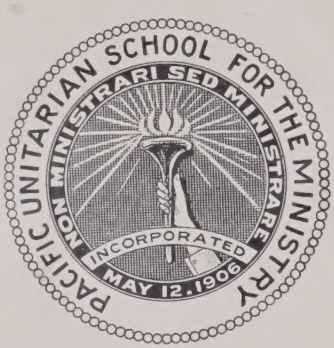
1867
Cr. 14



BERKELEY, CALIFORNIA

REVUE CHRÉTIENNE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL MENSUEL

Quatorzième Année.

PARIS
BUREAU DE LA REVUE
A LA LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS
RUE DES SAINTS-PÈRES, 43 ET 45

1867

X26
R243
v.14

REVUE CHRÉTIENNE

PHILOSOPHIE

DES VARIATIONS DE LA CONSCIENCE MORALE[1]

Ces pages ont un double but : étudier une des questions les plus importantes de la philosophie morale ; réfuter par cette étude même des opinions répandues et accréditées de nos jours.

Le fondement principal du scepticisme moral est l'idée que les règles de la conduite de l'homme n'ont aucune base primitive et permanente dans la constitution de l'être spirituel, mais lui sont transmises du dehors par l'éducation, la coutume, l'exemple, la tradition variable au sein de laquelle chacun se trouve placé. S'il y avait, dit-on, une réalité distincte qui méritât le nom de conscience, cette conscience dirait quelque chose, et nous trouverions partout la trace de ses prescriptions. Or, les idées morales varient absolument d'un peuple à un autre, d'un temps à un autre; la conscience n'existe donc pas. Montaigne, chez les modernes, a produit cet argument. Pascal, traduisant Montaigne, l'a reproduit dans les lignes que voici : « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà!... La plaisanterie est telle, le caprice des hommes s'est si bien diversifié qu'il n'y a pas une seule loi qui soit universelle. Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses. »

[1] Ces pages sont extraites d'un cours de philosophie morale, fait à la Faculté des lettres de Genève.

17698

abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admirait la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain sacrifiait à la Peur ; il adora le dieu qui mutila son père, et mourait sans murmure de la main du sien. Les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables[1]. »

S'il fallait décerner un prix d'éloquence, ce n'est pas Locke qui l'obtiendrait. Mais ce n'est pas d'éloquence qu'il s'agit ici. Nous nous trouvons en présence de deux assertions parfaitement caractérisées et directement contradictoires. Il n'existe pas dans l'âme un fait particulier qui mérite le nom de conscience morale ; l'homme reçoit du dehors des règles de conduite essentiellement et absolument invariables : telle est la thèse de Locke. La conscience est un guide infaillible qu'il suffit de consulter pour reconnaître la loi de nos actions ; et la morale est partout et toujours la même : telle est la théorie de Rousseau. Ces deux doctrines n'appartiennent pas spécialement à ces deux écrivains. Elles ont des racines profondes dans les systèmes métaphysiques ; on peut les rencontrer à toutes les époques, et on les rencontre de nos jours. Des écrivains à la mode soutiennent la variation absolue de la règle des mœurs et l'impossibilité de juger les actions humaines, parce qu'il n'existe pas dans notre nature de principe de jugement.

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.

D'autres écrivains soutiennent l'indépendance de la morale, affirmation qui suppose manifestement la fixité absolue de la conscience. Le débat est donc fort général. Toutefois, je laisserai aux deux thèses opposées les noms de Locke et de Rousseau qui les ont soutenues avec autorité et avec éclat.

Pour entrer utilement dans l'examen de ce sujet, il est nécessaire de distinguer deux questions qui restent trop souvent confondues. Première question : Y a-t-il une morale partout la

[1] J.-J. Rousseau, *Profession de foi du Vicaire savoyard.*

même, dans ce sens que tout homme, où qu'il soit placé, et dans quelque circonstance qu'il se trouve, n'ait qu'à regarder dans sa conscience pour la découvrir? — Seconde question : La conscience morale est-elle réalité, oui ou non? Ces deux questions sont distinctes, et nous allons les étudier l'une après l'autre.

Les pages de Rousseau sont belles; elles signalent un fait vrai : la réalité de la conscience; mais du reste elles sentent prodigieusement le paradoxe. Il n'est pas démontré que la chaste Lucrèce adorât l'impudique Vénus, et l'histoire semble plutôt établir qu'au temps où Rome possédait un degré relatif d'austérité dans les mœurs, son culte n'était pas le culte délétère qu'elle reçut plus tard de la Grèce et de l'Asie. La sainte voix de la nature ne relèguait pas dans le ciel le crime avec les coupables. Il y avait à Rome des hommes qui valaient mieux que leurs dieux, sans doute; mais la masse subissait les mauvaises influences d'une religion pervertie. Il ne faut pas croire que le culte de Vénus et de Bacchus passât sans avoir des conséquences pratiques dans la population romaine. Que dire enfin de ces cultes *inhumains* qui n'altèrent en rien la morale. Des cultes *bizarres*, je le veux bien; on peut concevoir un culte bizarre qui n'entame pas les mœurs. Qu'on adore des dieux à cent bras, à cent yeux, des dieux étranges et difformes, la morale peut n'en pas souffrir, au moins directement. Mais des cultes inhumains! Ici le paradoxe est éclatant. Des cultes où on sacrifie des victimes humaines sur les autels des dieux, et c'est bien de cela qu'il s'agit, de tels cultes n'ont rien à faire avec les mœurs!

Cette fixité supposée de la morale, par opposition aux diversités des doctrines est un défi audacieux jeté à l'histoire. On ne s'en étonne pas chez Rousseau, qui avait peu le sentiment historique, on doit être surpris de voir des écrivains de nos jours soutenir la même thèse. Il n'est pas besoin, pour montrer les variations de la morale, de recourir aux gros exemples de Locke qui a du goût pour les mangeailles d'hommes. Ouvrez les poëmes d'Homère : vous verrez l'ingénieux Ulysse se permettre des mensonges fort caractérisés, et obtenir pour ce fait les louanges de Minerve, déesse de la Sagesse. Passez ensuite aux temps de la chevalerie et voyez le sentiment qu'un chevalier attache à l'honneur de sa parole; vous sentirez la différence de deux civilisations diverses. Les opinions relatives au duel varient sous nos yeux. Il n'y a pas fort longtemps qu'un gentilhomme anglais pouvait se faire ramasser ivre sous la table, sans manquer aux lois de la bienséance; il n'en est plus ainsi de nos jours. La morale ne se modifie pas seulement avec la diver-

sité des peuples et des époques, elle varie d'individu à individu. Vous pouvez, dans une réunion, vous trouver placé de telle manière que votre voisin de gauche se défende à lui-même des actions que votre voisin de droite se permet sans scrupule. Il y a plus : la morale varie dans le même individu. Nombre d'hommes parvenus à un certain âge vous diront qu'ils se tiendraient pour coupables s'ils agissaient maintenant comme ils ont agi à une autre époque, en toute liberté de conscience ; et quelquefois ils pourront préciser le jour et l'heure où une crise intérieure a modifié profondément pour eux l'appréciation de leurs propres actes. La thèse de Rousseau est insoutenable, et compromet par sa fausseté manifeste la part de vérité qu'elle renferme. Les jugements moraux varient. Quelles sont les causes de ces variations? C'est ce qu'il importe de constater.

L'opinion qui règne autour de nous, les maximes courantes et les exemples les plus répandus agissent fortement sur nos idées morales, ainsi que Locke l'a remarqué. C'est pourquoi « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs, » et c'est pourquoi aussi le principe de l'association peut être employé en morale, avec une grande efficacité. Les chevaux courent mieux lorsqu'ils sont plusieurs ensemble, et un fait semblable se produit chez les hommes. Les engagements pris dans une association peuvent rendre les individus capables de ce qu'ils n'auraient pas réussi à faire en demeurant isolés. L'état général d'une société agit sur chacun de ses membres, et une influence de même nature se manifeste dans l'action morale exercée par les diverses vocations de la vie. Chaque profession a des dangers spéciaux qui naissent des exemples donnés et des maximes professées par les gens du métier. Un apprenti commerçant doit veiller avec soin sur lui-même, au point de vue de l'exacte probité, parce qu'il rencontre des maximes et des exemples qu'une délicatesse scrupuleuse ne saurait accepter. Un jeune avocat doit se prémunir contre l'habitude de traiter légèrement les devoirs de la véracité. Un débutant dans le journalisme a autant de motifs qu'un avocat d'être sur ses gardes sous le même rapport. On arrive dans le monde, et dans un certain monde ; on voit des choses qui blessent le sentiment moral. Qu'arrive-t-il, si on n'alimente pas la conscience à sa véritable source ? On s'indigne d'abord, c'est un premier état. On s'accoutume, c'est un deuxième état. On imite, c'est un troisième état. On se fait enfin des maximes conformes à sa conduite ; c'est ce qu'on appelle s'être débarrassé de ses scrupules. L'opinion, l'exemple et les idées généralement reçues sont donc une cause essentielle des variations de la conscience. Il reste à de-

mander quelles sont les causes des changements de l'opinion elle-même.

Si nous laissons de côté l'influence mystérieuse de la liberté, l'élévation ou l'abaissement de la conscience qui résulte de l'emploi de la volonté, nous pouvons constater que les idées morales se modifient principalement sous l'influence des doctrines; et nous rangerons cette matière sous quatre chefs. Premièrement, doctrines relatives à la morale elle-même. Secondement, doctrines relatives à la destinée de l'humanité. Troisièmement, doctrines relatives à l'état de l'humanité. Quatrièmement enfin, doctrines spécialement religieuses.

Il est clair que les théories de philosophie morale font varier l'opinion morale. Montesquieu, qui avait bien étudié la décadence des Romains, déclare qu'une des causes qui activèrent la décomposition de l'empire fut l'invasion des doctrines d'Epicure. Sans doute, l'affaiblissement du sens moral prédisposa les Romains dégénérés à recevoir les doctrines d'Epicure; mais ces doctrines une fois reçues, consolidèrent et invétérèrent les maux de la société. Il semble superflu d'insister. La morale subit l'influence des théories relatives à ses fondements. Lorsqu'on parle de l'indifférence morale des opinions, je suppose qu'on n'étend pas la portée de cet aphorisme aux opinions morales. Passons donc aux doctrines relatives à la destinée de l'humanité.

Le socialisme antique voulait supprimer la famille. Destruction des enfants qui ne promettaient pas de forts citoyens, éducation monopolisée par l'Etat, dissolution des liens du mariage; telles sont les pensées qui tachent à nos yeux les pages immortelles de Platon. A ceux qui pensent que la lumière morale ne varie pas, je demanderai pourquoi, dans les écrits de Platon, c'est-à-dire dans un des monuments les plus purs de la pensée antique, il se trouve des pages devant lesquelles nous ne pouvons éprouver maintenant que de la tristesse et du dégoût. Pourquoi Platon admet-il, recommande-t-il la destruction de la famille? Parce qu'à ses yeux l'Etat est la vraie destination de l'individu. Voilà une doctrine relative à la destinée de l'humanité dont l'influence morale est manifeste, à moins qu'on ne soutienne que jeter à l'eau un enfant contrefait est un acte auquel la morale n'a rien à voir.

Une théorie moderne nous fournira le même enseignement. On l'a déduite du système de M. Darwin, que nous n'en rendons point responsable. La préface de la traduction française de l'œuvre du naturaliste anglais nous informe que la découverte de *l'élection naturelle* change les fondements de la morale. « Nous aurons désormais, nous dit-on, un *critère absolu* pour juger ce

qui est bon et ce qui est mauvais au point de vue moral; car la règle morale pour toute espèce est celle qui tend à sa conservation, à sa multiplication, à son progrès relativement aux lieux et aux temps[1]. » Il faut admirer ici la précision du style. Les mots *relativement aux lieux et aux temps*, caractérisent le progrès dont il s'agit, en excluant toute idée spirituelle, pour ne laisser que l'idée d'un progrès physiologique dont le degré est le critère absolu de la morale pour toutes les espèces vivantes, le lapin, l'homme et la chenille. L'auteur, qui ne recule pas devant les conséquences de ses idées, insinue qu'il serait opportun de soigner moins les malades dans les hôpitaux et de laisser un peu plus mourir des enfants chétifs. Voici son texte : « La loi d'élection naturelle, appliquée à l'humanité, fait voir avec surprise, avec douleur, combien jusqu'ici ont été fausses nos lois politiques et civiles, de même que notre morale religieuse. Il suffit d'en faire ressortir ici l'un des moindres vices : c'est l'exagération de cette pitié, de cette charité, de cette fraternité, où notre ère chrétienne a toujours cherché l'idéal de la vertu sociale; c'est l'exagération du dévouement lui-même quand il consiste à sacrifier toujours et en tout ce qui est fort à ce qui est faible, les bons aux mauvais, les êtres bien doués d'esprit et de corps, aux êtres vicieux et malingres. Que résulte-t-il de cette protection exclusive et inintelligente accordée aux faibles, aux infirmes, aux incurables, aux méchants eux-mêmes, à tous les disgraciés de la nature? C'est que les maux dont ils sont atteints tendent à se perpétuer et à se multiplier indéfiniment; c'est que le mal augmente au lieu de diminuer, et qu'il tend à s'accroître aux dépens du bien. Combien n'existe-t-il pas de ces êtres incapables de vivre par eux-mêmes, qui pèsent de tout leur poids sur des bras valides, et qui, dans la société où ils languissent, à charge à eux-mêmes et aux autres, prennent à eux seuls plus de place au soleil que trois individus bien constitués; car ceux-ci eussent non-seulement vécu pleins de force pour subvenir à leurs propres besoins, mais encore ils eussent produit une somme de jouissance en excès sur ce qu'ils ont consommé. A-t-on jamais bien sérieusement songé à cela[2]? »

Oui, sans doute, on y a songé. Platon avait des vues analogues; seulement, il réglait toutes choses en vue de l'Etat, et on nous propose maintenant de les régler en vue de l'amélioration de la race, ce qui semble un point de vue moins élevé. La variation est considérable, mais le thème est le même au fond.

[1] Préface, page LXIII.
[2] Préface, page LVI.

Les doctrines relatives à la destinée de l'humanité ont donc une action puissante sur les idées morales. Les deux exemples qui précèdent suffisent sans doute à justifier cette thèse ; en voici pourtant un encore.

Il y a un certain nombre d'années, on a lu dans la *Revue des Deux-Mondes* : « Pour moi, je ne vois pas de raison pour qu'un Papou soit immortel, » et la phrase a fait sensation. Elle renferme une doctrine relative à la destinée de l'humanité, doctrine d'après laquelle certains hommes peuvent être capables d'immortalité, tandis que d'autres sont destinés à périr corps et âme. Telle est la doctrine. L'auteur va nous signaler lui-même son influence sur la conduite des hommes. Il traite de l'œuvre des missions chez les païens et s'exprime ainsi[1] : « Quant aux races sauvages, ces tristes survivants d'un monde en enfance, à qui l'on ne peut souhaiter qu'une douce mort, il y a presque dérision à leur appliquer nos formulaires dogmatiques. Avant d'en faire des chrétiens, il faudrait en faire des hommes, et il est douteux qu'on y réussisse. On style le pauvre Taïtien à aller à la messe ou au prêche, on ne corrige pas l'irrémédiable mollesse de son cerveau, on le fait mourir de tristesse ou d'ennui. Oh ! laissez ces derniers fils de la nature s'éteindre sur le sein de leur mère ; n'interrompez pas de vos dogmes austères, fruit d'une réflexion de vingt siècles, leurs jeux d'enfants, leurs danses au clair de lune, leur douce ivresse d'une heure. » Voici donc ce qu'ont à faire ceux qui admettent la doctrine. Si vous vous intéressez d'une manière quelconque à une œuvre de mission, ou de philanthropie, ou de civilisation chrétienne dans les régions sauvages, vous cesserez de vous y intéresser ; vous retirerez à cette œuvre votre appui, vos dons et votre sympathie. En effet, vous ne voudrez pas empêcher les sauvages de danser au clair de la lune ; vous ne voudrez pas non plus éteindre ces feux de joie qui les divertissent et leur servent en outre, de temps à autre, à cuire quelques-uns de leurs semblables. Autre conséquence pratique : les Indiens de l'Amérique du Nord sont dans le même rang que les Taïtiens et les Papous ; il n'y a pas de raison pour les croire immortels. Ces pauvres gens s'enivrent souvent avec de mauvaises drogues qu'ils fabriquent eux-mêmes ; mais ils ont un goût particulier pour notre eau-de-vie, qu'ils appellent *eau de feu*, et dont l'abus est une des causes principales de leur destruction. Si vous êtes persuadés qu'il n'y a rien à leur souhaiter qu'une douce mort, pourquoi n'entreriez-vous pas dans le commerce de ceux qui leur fournissent l'eau de feu ? Le même

[1] *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1860, page 773.

raisonnement justifie la vente de l'opium aux Chinois et la protection que l'Angleterre accorde à ce commerce. Je demande maintenant si les doctrines relatives à la destinée de l'humanité ne modifient pas nos idées quant à la conduite qu'il faut tenir à l'égard des peuples sauvages. Je demande, en second lieu, si la conduite qu'il faut tenir à l'égard des peuples sauvages appartient ou n'appartient pas au domaine de la morale.

Passons maintenant à un sujet voisin du précédent, aux doctrines relatives à l'état de l'humanité. Je prends un exemple, et je le tire de la comparaison de deux publications d'un même écrivain, dont l'une date de 1850 et l'autre de 1865. En 1850, un publiciste connu, M. Schérer, publia un écrit intitulé *la Critique et la Foi*. Si vous consultez cet écrit, spécialement aux pages 31, 32, 38 et 39, et si vous le rapprochez d'une notice sur Alexandre Vinet, à peu près contemporaine, vous pourrez recueillir les pensées que voici : L'homme est naturellement égoïste et porté à se faire le centre des choses ; mais cet état naturel est un désordre. Aussi, lorsqu'une vie plus haute, une vie d'amour, de fraternité, apparaît aux regards de son âme, lorsqu'il conçoit Dieu comme le Père universel du genre humain, il comprend qu'il ne peut légitimement demander qu'une place entre ses frères. Dès lors son égoïsme, qui le fait à ses propres yeux le centre des choses, ne lui apparaît pas seulement comme incommode pour autrui, comme déraisonnable, mais comme injuste. La lumière lui montre ses ténèbres. Il a le sentiment que son égoïsme est péché, et qu'il est dans un état de péché. Le désir d'une vie nouvelle s'éveille en lui, d'une vie dont le sentiment de la fraternité humaine et de la paternité divine sera le fondement. Cette vie demande de la vigilance, parce que la nature est là et que « le moi égoïste et mondain se sent directement menacé. » Voilà une morale dont la tendance est claire. La règle suprême de la vie est de lutter contre l'égoïsme, d'épurer son âme, d'élargir son cœur en l'ouvrant de plus en plus aux affections désintéressées.

Je franchis quinze années et je consulte un travail du même écrivain relatif au bonheur, et qui figure dans des *Mélanges d'histoire religieuse* publiés en 1865. Je vais montrer, en citant textuellement, la théorie morale contenue dans cet écrit. « L'amour-propre ou l'intérêt, voilà le mobile de toutes nos actions[1]. » C'est une pensée de Larochefoucault, que l'écrivain s'approprie, et qu'il reproduit. « Qu'est-ce que la vie? Une perpétuelle recherche de soi[2]. Tout se laisse ramener à un principe

[1] Page 402. [2] *Idem.*

si simple[1]. » Le bonheur consiste à se développer, à sentir sa force et son importance, à agir librement. Voici les exemples au moyen desquels l'auteur illustre sa pensée. Les enfants trouvent du bonheur à faire du bruit; c'est qu'en faisant du bruit, ils se sentent quelque chose, ils font sensation dans le monde. Les enfants aiment aussi à casser l'aile d'un oiseau et à battre un camarade plus faible. Pourquoi? Parce qu'ils sentent leur force, et ce sentiment de leur force leur donne de la joie. Quand les enfants sont grands, devenus hommes, ils cherchent la gloire, la richesse, l'amour. Pourquoi la gloire? Parce que la bonne opinion que les autres ont de nous nous grandit à nos propres yeux. Et la richesse? La richesse, d'où qu'elle vienne, soit qu'elle résulte du travail, soit qu'on l'ait héritée de ses pères, soit qu'on l'ait gagnée d'un coup de dé, la richesse accroît notre importance dans le monde, et le jugement du monde nous fait concevoir une plus haute estime de nous-même. L'amour paraît d'abord une difficulté pour la doctrine, parce qu'il semble que l'essence de l'amour est précisément de ne pas se chercher soi-même. « Mais, dit l'auteur, à quoi tendent nos désirs quand nous aimons? A occuper une place plus haute dans notre propre estime, en voyant notre mérite reconnu par une personne dont nous faisons nous-même un cas extraordinaire. » Et il ajoute : « La vanité flattée a une part principale dans cette surprise délicieuse qui inonde l'âme lorsqu'elle arrive à l'assurance que sa tendresse est partagée[2]. » La page qui contient ces lignes porte une note dans laquelle l'écrivain reconnaît que son opinion n'est pas celle des poëtes, et il cite des vers anglais dont le sens est que le but de l'amour est de nous sortir de notre moi. Mais quoi, les poëtes ne sont-ils pas tous des poursuivants de chimères? La tendresse du cœur est donc au fond un besoin de la vanité; et deux vanités qui se rencontrent forment ce qu'on appelle une tendresse partagée. Il n'y a rien de plus dans l'essence de l'amour. Mais le dévouement? Je me dévoue pour mon père, pour mon enfant, je sacrifie ma vie à mon pays : pourquoi ? « Parce que le dévouement m'a paru une chose noble, et que j'ai éprouvé le besoin de me grandir à mes propres yeux[3]. »

Ici, je place une parenthèse. Il est vrai que le dévouement paraît une chose noble et qu'il nous attire par sa noblesse. Mais pourquoi nous paraît-il noble? Le dévouement nous paraît noble parce qu'il est le contraire de l'intérêt, de l'amour-propre, de l'égoïsme; c'est précisément parce qu'il est désintéressé qu'il nous paraît noble. Cela est si vrai que lorsqu'un homme est

[1] Page 403. [2] Page 408. [3] Page 410.

profondément imbu des théories que je vous expose, lorsqu'il est convaincu que nous ne pouvons agir que par intérêt et par égoïsme, le dévouement ne lui paraît plus noble, mais insensé. Il y a en réalité dans le monde des hommes dont les doctrines tendent continuellement à étouffer en eux le sentiment du sacrifice, de sorte que, lorsqu'ils font taire l'instinct de la nature pour n'écouter que leur système, le dévouement leur semble une folie proprement dite.

Après avoir réglé le compte du dévouement, l'auteur dont je vous expose les pensées, nous informe que, dans le domaine de la religion, l'homme ne cherche jamais que soi ; et cela lui semble trop apparent pour qu'il vaille la peine d'y insister.

J'arrive à sa conclusion générale. « Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous. Or, aimer par rapport à soi, aimer pour soi, qu'est-ce autre chose que s'aimer soi-même ? Le mot est dur, mais on ne sortira pas de là, autant vaudrait essayer de sauter hors de son ombre[1]. »

Je placerai ici une seconde parenthèse, pour mettre en évidence le paralogisme renfermé dans ces lignes. Il est certain qu'on ne peut aimer que par rapport à soi. Aimer est un rapport, et c'est nous qui sommes un des termes du rapport ; nous ne pouvons donc aimer que par rapport à nous. Mais quand nous nous aimons nous-mêmes, nous sommes les deux termes du rapport, nous sommes le sujet et nous sommes l'objet de l'amour. Quand nous aimons un autre, les deux termes du rapport ne sont plus en nous. Aimer par rapport à soi, n'est donc pas synonyme de s'aimer soi-même. Pour le reconnaître en toute clarté, il suffit d'appliquer à la théorie de la connaissance, le raisonnement que l'auteur applique à l'amour. Nous ne pouvons connaître que ce qui est en rapport avec nous. Nous ne connaissons donc rien que par rapport à nous. Or, connaître par rapport à soi, qu'est-ce autre chose que se connaître soi-même ? Nous ne connaissons le lac Léman et le Mont-Blanc, par exemple, que par rapport à nous. Quand nous connaissons le lac, le Mont-Blanc, nous ne connaissons donc que nous-mêmes. Le mot est bizarre ; mais on ne sortira pas de là, autant vaudrait essayer de sauter hors de son ombre. Je ferme ma parenthèse.

Il n'y a donc, selon l'écrivain de 1865, qu'une seule loi de nos actions : chercher le bonheur dans le sentiment de son développement personnel. Il semble à le lire que casser l'aile d'un oiseau, chercher la gloire et l'amour, se dévouer, soient

[1] Page 409.

des manifestations moralement égales de la loi une, simple et absolue qui règle la conduite des hommes. Il a fait un effort énergique pour éloigner la conscience, et cependant la conscience apparaît dans un certain nombre de contradictions. Son but est de déterminer l'essence du bonheur; il nous déclare qu'il l'a trouvée; et quand il détermine l'essence du bonheur, il dit : « Le mot est dur. » On ne peut donc comprendre le bonheur sans éprouver le sentiment de quelque chose de dur ! Comment ne pas reconnaître ici la protestation de l'homme, qui garde en son âme un idéal dont il ne réussit pas à se défaire, contre la triste doctrine de l'écrivain? Quoi qu'il en soit, voilà une morale très déterminée. Nous sommes dans l'égoïsme et nous n'en sortirons pas; n'aimons que nous et vivons en paix.

Le point de départ de 1865 est le même que celui de 1850 : l'homme est naturellement égoïste. Sur cette base commune s'élèvent deux morales contradictoires. L'homme doit lutter pour faire triompher la charité des penchants de l'intérêt personnel : c'est la première. L'homme doit persévérer dans l'égoïsme, et trouver le bonheur dans le pur amour de soi : c'est la seconde. D'où naît cette diversité? De l'influence de deux doctrines relatives à l'état de l'humanité. L'humanité, en tant qu'elle est égoïste, est dans un désordre qui doit être réformé : c'est la première doctrine. L'humanité est dans un état normal, en sorte que tous les déploiements de sa nature, dont l'égoïsme est le centre, sont également légitimes : c'est la seconde doctrine. Du reste, nous ne sommes pas simplement ici en présence d'un homme, nous sommes en présence d'une école qui doit fixer notre attention, parce qu'elle professe sur l'état de l'humanité une théorie qui coupe la racine même de la morale.

L'école dont je veux parler est l'école dite *critique*, qui fleurit en France, école de lettrés dont il ne faut point confondre les pensées avec les graves théories de la philosophie critique de Kant. Cette école a un principe qu'il importe de discerner pour que son œuvre n'apparaisse pas comme un simple amas de contradictions. Ce principe est l'égale légitimité de tous les développements de l'esprit humain; c'est bien une théorie sur l'état de l'humanité. L'homme est dans un état tel que tous les déploiements de son cœur, de sa pensée, de sa volonté, sont également bons. Chacun se développe selon sa propre nature, et ce développement que rien ne doit gêner constitue la liberté. Le mot de *liberté* n'a plus ici le sens que nous lui donnons en morale, mais celui dans lequel nous disons que l'eau est libre de couler, lorsque rien n'entrave son cours. Dans l'ordre moral, nous entendons habituellement par liberté, l'affran-

chissement. L'esprit est affranchi de l'erreur par la vérité ; la vertu nous affranchit de l'esclavage du mal. Nous sommes libres d'erreurs lorsque nous possédons le vrai, libres du mal lorsque nous sommes dans le bien. L'école critique l'entend dans un tout autre sens. Elle veut nous libérer de la vérité et du bien, en tant que la vérité et le bien sont des règles qui limitent la spontanéité de l'esprit humain. Etre libre, c'est suivre tous les penchants de la nature, sans rencontrer nulle part de barrière. Pour que l'homme soit entièrement libre, il faut donc expulser la morale des terres de la philosophie, car la morale est par essence règle et barrière. M. Taine s'est chargé d'accomplir cette œuvre. Dans sa *Revue des philosophes français*, il rencontre une figure austère, celle de Royer-Collard. Royer-Collard faisait une philosophie morale, il croyait que la science vraie est la gardienne des mœurs. « A bas le gendarme ! » s'écrie M. Taine[1]. Au point de vue de la science impartiale qui accepte tous les développements humains comme légitimes, il faut tout admettre. Le vieux Caton était un patriote fervent ; nous admettons le fait comme simple et facilement explicable : il avait du vieux sang romain dans les veines. Le même Caton avait, à ce qu'on nous dit, un goût trop prononcé pour le vin ; nous admettons cela comme simple et facilement explicable : il était d'une race de paysans. Avec de tels principes on peut aller loin : c'est ainsi que Madame Sand nous invite à accepter Madame de Warens, ce sont ses propres termes. « Acceptons Madame de Warens[2]. »

A une telle doctrine, « la morale ne trouve pas son compte, » comme l'a dit un des écrivains de l'école[3]. La morale n'y trouve pas son compte, en effet. Dans cet affaissement complet de l'idée du devoir, il reste pourtant une règle de conduite qu'il convient d'adopter, c'est de se conformer aux coutumes des gens avec lesquels on vit, ce qui est toujours avantageux. Aussi M. Taine nous invite à avoir des gants, des chapeaux, des opinions et *une conduite* comme le public[4]. L'homme, privé du guide de la conscience, est donc renvoyé à la morale courante. Cette morale, variable par sa nature, est le résultat de l'expérience collective de la société. C'est ce que nous apprend M. Schérer qui reproduit sur ce point les opinions de Locke. « Les résultats de l'expérience collective se fixent, et, en se fixant, s'accumulent. Ils se transmettent par les institutions, l'éducation, la littérature, l'opinion, et forment ce qu'on appelle les mœurs pu-

[1] *Philosophes français*, pages 33 et 34.
[2] *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1863.
[3] Schérer, *Mélanges d'histoire religieuse*, page 370.
[4] *Philosophes français*, pages 35.

bliques[1]. » Mais cette morale, qui n'est que l'action de l'opinion commune sur l'individu, n'a aucune base sérieuse. Aussi, elle ne saurait résister à l'analyse. « L'art exige une certaine naïveté incompatible avec les habitudes réfléchies de la pensée moderne. Il en est malheureusement de même de la moralité. La critique, dont le propre est de mettre tout en question, ne s'est pas arrêtée devant le principe même du bien. Là aussi on est venu à se demander : Comment? Pourquoi? A quoi bon? Or l'idéal s'évanouit dès qu'on l'analyse[2]. » L'auteur avoue que cette conception a quelque chose de funeste; mais il se réfugie dans la pensée que les choses sont ainsi. En d'autres termes, l'ignorance est la gardienne des bases de la morale, et, pour qui n'est plus naïf, le mot conscience ne répond à aucune réalité.

Ces conséquences sont graves, et elles sont bien déduites du principe qui les renferme. Ce principe est que tous les développements de l'esprit humain sont également légitimes : c'est une doctrine relative à l'état de l'humanité. La conséquence est que toute barrière placée devant les penchants de l'homme est une erreur et une superstition. L'homme est libre de tout faire ; il lui convient seulement d'user de cette liberté de la façon la plus avantageuse à son gré, ce qui le porte à se conformer aux mœurs de son temps et de son pays. — Telles sont les thèses soutenues aujourd'hui par quelques-uns des hommes les plus importants de la littérature et du journalisme. Ces tendances funestes ont arraché à Alfred de Musset un de ces accents de noble tristesse qui honorent ce poëte infortuné, et rendent doublement pénibles les souillures qui trop souvent tachent ses œuvres.

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.
Il vit la Volupté qui lui tendait la main :
Il suivit la Vertu qui lui sembla plus belle.
Aujourd'hui rien n'est beau, ni le mal ni le bien.
Ce n'est pas notre temps qui s'arrête et qui doute,
Les siècles, en passant, ont fait leur grande route
Entre les deux sentiers, dont il ne reste rien.

Ces beaux vers dépeignent très exactement l'œuvre qu'accepte et poursuit l'école de nos critiques.

Je résume ces considérations un peu longues. Nous avons rencontré une théorie relative à l'état de l'humanité : tous les développements de l'esprit humain sont également légitimes.

[1] *Mélanges d'histoire religieuse*, page 425
[2] *Id.*, page 426.

Nous avons constaté que cette doctrine a pour conséquence inévitable la négation de la conscience. La conscience, en effet, est une règle. Elle commande; elle place le droit en regard du fait; le bien en présence du mal, et proclame que les actes possibles pour la volonté sont les uns légitimes et les autres illégitimes. Dès que la conscience est acceptée comme une réalité, la liberté de tout faire n'est que de la licence. Confondre la liberté avec la licence, telle est précisément la conséquence de la théorie que nous avons examinée. On ne saurait montrer dans un exemple plus éclatant l'influence des doctrines sur la morale.

Il nous reste à signaler une dernière cause des variations de la conscience : les doctrines religieuses proprement dites, celles qui sont la base des cultes établis.

La morale étant donnée, la loi étant reconnue par la conscience, une question se présente : comment pratiquer la loi telle que nous la connaissons? Notre intérêt le plus pressant est moins de connaître la loi dans sa pureté parfaite que de trouver la force d'accomplir la loi qui nous est connue. C'est ici qu'intervient un des rapports essentiels de l'ordre moral avec l'ordre religieux. La religion, en effet, se propose comme une force et un appui dans l'œuvre de la pratique de la loi. Ce n'est pas là notre objet actuel. Ce que nous avons à considérer, c'est l'influence des religions sur les idées morales. Les doctrines philosophiques étant le monopole d'un petit nombre d'esprits, les croyances religieuses sont la cause la plus importante et la plus générale des variations de la conscience. Tout le monde le reconnaît au fond; et ceux mêmes qui, pour soutenir la thèse de l'indépendance de la morale, nient qu'il doive en être ainsi, reconnaissent qu'il en est ainsi en fait. Deux comparaisons suffiront à mettre dans tout son jour cette vérité peu contestée.

L'ancien Mexique, à l'époque où les Espagnols y pénétrèrent, possédait une civilisation développée, et même, sous certains rapports, raffinée. Si vous voulez lire un des documents les plus curieux de l'histoire universelle, prenez l'*Histoire de la conquête du Mexique*, par Prescott. A la fin du troisième volume, vous trouverez, dans les pièces justificatives, un avis d'une mère mexicaine à sa fille. Cette mère donne d'abord à sa fille les directions les plus élevées et les plus pures pour l'accomplissement de ses devoirs d'épouse. La pratique de ces devoirs est placée sous la sauvegarde du sentiment de la présence de Dieu. Vous rencontrerez ensuite des prescriptions relatives aux convenances les plus délicates de la vie sociale. La jeune Mexicaine est avertie de ne marcher dans la rue ni trop vite, ni trop lentement, de ne jamais retourner la tête pour regarder les passants, etc.; et cet

écrit, plein de conseils solides et de gracieux avis, ne renferme pas une tache. Le cœur d'une mère, en s'épanchant dans ces lignes, les a préservées de toute souillure. Maintenant, écoutez ! Quand cette jeune fille si bien élevée était invitée à une fête mexicaine, elle prenait part à un banquet dont le mets principal était souvent un des esclaves de la maison dont on servait les membres aux convives. Le cannibalisme était lié surtout aux cérémonies religieuses. Dans le territoire de Mexico, plusieurs milliers d'hommes étaient, chaque année, sacrifiés sur les autels des dieux, puis mangés en cérémonie. Pour pourvoir à ce culte, il fallait un état de guerre permanent. L'état de guerre intestine qui désolait ces tribus, et dont Cortès profita pour s'emparer de leur territoire, avait pour cause essentielle le besoin de pourvoir les autels des dieux de victimes humaines. Voilà donc un culte religieux engendrant des mœurs féroces, et soutenant une lutte tristement victorieuse contre le courant d'une civilisation meilleure. Il est vraisemblable que ce culte avait été introduit par une race conquérante et barbare dans un pays primitivement habité par une race plus douce dans ses mœurs, et peut-être plus éclairée dans ses croyances.

Passons à d'autres lieux et à d'autres temps. Au dixième siècle de notre ère, des guerres incessantes entre les divers propriétaires du sol désolaient et dévastaient l'Europe. Nous avons fait quelque progrès sous ce rapport. Nous avons toujours la guerre, et nous venons d'assister à une guerre doublement coupable, parce qu'elle avait l'ambition pour principe et le mépris du droit pour caractère. Mais la guerre est tenue de nos jours pour un affreux accident, pour un mal, pour un fléau qu'il faut à tout prix refouler dans d'étroites limites. Elle semble criminelle dès qu'elle n'est pas rendue nécessaire par une légitime défense. Le désir de la paix est tellement implanté dans les populations que Napoléon Ier annonçait parfois dans ses ordres du jour que le but de ses armements était de conquérir la paix, et que Napoléon III savait qu'il obtendrait l'approbation générale de son peuple en prononçant cette phrase connue : « L'empire c'est la paix. » Les paroles pacifiques de l'oncle et du neveu s'adressent directement aux intérêts commerciaux, agricoles, industriels ; mais elles s'adressent aussi à quelque chose de plus profond, à la conscience générale qui, dans la société moderne, sent que l'état de guerre est un état de barbarie. Le jour viendra (et puisse-t-il venir bientôt !) où les chefs des peuples auront à compter sérieusement avec un sentiment qui vient d'être si tristement et si cruellement froissé. Si on se reporte à l'époque où la lutte armée était, dans l'opinion comme en fait, un état

habituel et presque normal, on verra bien que, malgré certaines apparences, un véritable progrès a été accompli sous ce rapport. Quelle a été la cause principale de ce changement dans les idées morales? Vers l'an 988 de notre ère, l'Eglise proclama la *trêve de Dieu*, et ce fait n'est qu'un des indices de l'action de la foi chrétienne pour favoriser le développement du sentiment de l'humanité. Nous avons donc deux faits parallèles et contraires. Au Mexique, la religion entretenant la guerre et la férocité; dans le monde chrétien, la religion adoucissant peu à peu la barbarie.

Autre exemple : Prenez les lois de Manou, législateur de l'Inde, ouvrez-les au premier livre, et lisez la strophe 31, puis les strophes 87, 91, et vous y trouverez ce qui suit : Le souverain Maître a créé quatre classes d'hommes différentes. Il a tiré de sa bouche les Brahmanes, de son bras les Kchatryas, ou guerriers, de sa cuisse les Vaisyas (agriculteurs ou commerçants) et enfin de son pied les Soudras, ou serviteurs. Tel est le dogme. Je ne dirai pas que ce soit le dogme qui a créé les castes, mais le dogme a été fondé pour la justification des castes, il les a maintenues, en les faisant reposer sur un article de foi. Prenez maintenant le dogme chrétien de la paternité de Dieu, d'où résulte l'égalité des hommes devant lui ; vous aurez comme conséquence les faits qui achèvent de s'accomplir sous nos yeux : l'émancipation pacifique des serfs en Russie, la destruction sanglante de l'esclavage en Amérique. Voilà deux conceptions dogmatiques qui ont une influence bien différente sur la morale sociale. Les rédacteurs d'un journal appelé *la Morale indépendante* disent cependant dans leur n° 4 : « Nous respectons toutes les opinions religieuses, mais les dissidences qu'elles engendrent n'intéressent pas la morale. » Ces messieurs respectent-ils la théorie religieuse des castes et le culte des Mexicains? S'ils ne respectent que les opinions religieuses favorables à la morale, ils ne respectent pas toutes les opinions religieuses; ils reconnaissent qu'il y a des dogmes dont l'influence est morale et d'autres dogmes dont l'influence est immorale. Il y a dès lors un intérêt puissant à discerner les tendances des religions, et la thèse de la morale indépendante est abandonnée.

Les idées morales varient donc. Elles varient sous l'influence des doctrines relatives à la morale elle-même, des doctrines relatives à la destinée et à l'état de l'humanité, enfin des doctrines proprement religieuses. Nous arrêterons ici une étude qu'il serait facile de prolonger, et nous aborderons, en terminant, la seconde question indiquée au début de ce travail : Les variations de la morale autorisent-elles à conclure que la conscience n'est pas un élément réel et primitif de la nature humaine?

Si l'on prend des cas moralement simples, c'est-à-dire dégagés du conflit de plusieurs idées et de plusieurs devoirs, on trouvera qu'il en est sur lesquels le verdict de la conscience est toujours le même, à travers les temps et dans la diversité des âges. Je ne pense pas que nulle part l'idée simple de trahir un bienfaiteur soit l'idée d'un acte licite. S'il s'agit de trahir son bienfaiteur dans l'intérêt de son pays, par exemple, le cas n'est plus simple, parce qu'il y a conflit de devoirs. Mais existe-t-il un peuple qui juge permis de trahir un bienfaiteur dans son propre intérêt, purement et simplement? Je ne le pense pas. Il en est de même de l'idée simple de nier un dépôt ou de violer un serment librement prêté. Il existe un certain nombre de conceptions morales en dehors desquelles la société est impossible, et qu'on retrouve partout, même dans la caverne des brigands, ainsi qu'on l'a remarqué plus d'une fois.

Les actes coupables, à nos yeux, qui sont pratiqués et approuvés par certains peuples, offrent généralement des cas complexes dont une analyse suffisamment attentive réussit à rendre compte, en maintenant la réalité de la conscience. Il semble que, s'il y a un axiome de morale universel, c'est qu'un fils doit soigner les auteurs de ses jours. On dit pourtant qu'il est de règle, chez certaines peuplades sauvages, que les fils tuent leurs vieux parents. Dans quel cas les tuent-ils? Lorsqu'ils les jugent incapables de continuer une existence tolérable. Ils pensent les préserver ainsi de douleurs pires que la mort, et les tuent pour leur rendre service. Cette association d'idées a quelque chose de choquant pour nous, mais elle est réelle dans l'esprit de ces sauvages. Il leur manque une idée, celle qu'a soutenue Platon et qu'ont abandonnée les stoïciens : le droit exclusif de Dieu sur la vie de ses créatures. Il manque une doctrine dont l'absence obscurcit la vue du devoir, mais sans la supprimer. Ces mêmes sauvages n'approuveraient certainement pas un fils qui tuerait son père encore vigoureux pour hériter plus vite de ses flèches et de son arc.

Faisons une étude analogue à l'occasion de quelques lignes de Pascal : « Pourquoi me tuez-vous? — Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, ce serait injuste de vous tuer de la sorte; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste. » Cela signifie-t-il qu'il est des peuples qui estiment qu'il est licite de tuer son semblable? Nullement. Nul ne doit tuer son semblable; mais le fait de demeurer de l'autre côté de la rivière détruit la qualité de semblable et rend le meurtre légitime. Il manque une idée : la fraternité de tous les hommes;

mais ce n'est pas la conscience qui manque, car elle défendra de tuer son vrai semblable, celui qui habite le même côté de l'eau. Ne voyons-nous pas nos soldats égorger sans scrupule, en un jour de bataille, des hommes dont en d'autres temps ils sauveraient peut-être la vie en exposant la leur? Dans l'état de barbarie, tout étranger est un ennemi, et la guerre est en permanence. Le Guillaume Tell de Schiller ne croit pas avoir le droit de tuer son semblable; mais il s'accorde le droit de tuer Gessler, parce qu'il estime être, vis-à-vis du tyran, dans l'état de guerre. Le brigand de Schiller cherche de même à démontrer qu'il est en état de guerre légitime contre la société entière.

En analysant ainsi les cas où les principes les plus élémentaires de l'ordre moral paraissent méconnus, on constate que ce sont des cas complexes dans lesquels interviennent des idées qui faussent l'application de la loi sans que la loi elle-même soit contestée. Les idées morales varient; mais il est pourtant un fond, étroit peut-être, mais réel, de règles de conduite qui sont la manifestation permanente de la conscience. Ceci, du reste, est une question de fait et qui demande à être étudiée à la lumière de l'histoire. Il y aurait, sous ce rapport, une œuvre importante à accomplir. Nous possédons plusieurs histoires des doctrines morales; l'Institut de France en a couronné deux en quelques années, l'une de M. Denis[1], l'autre de M. Janet[2]. A cet égard, nous sommes pourvus. Ce qu'il y aurait à faire, en utilisant toutes les ressources de la science moderne, c'est une histoire, non pas des systèmes de morale, mais de la conscience humaine. Ce serait un utile et magnifique travail[3]. Il faudrait étudier les faits ou l'histoire proprement dite, les mœurs et les coutumes des nations, ainsi que leurs codes; les œuvres épiques

[1] *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, 2 vol. in-8°. 1856.

[2] *Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes*, 2 vol. in-8°. 1858.

[3] Je remarque, en recevant les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* de juillet 1866 (j'aurais dû le remarquer plus tôt), que le travail dont j'entretenais mes auditeurs de Genève avait été mis au concours à Paris, sous le titre de *l'Universalité des principes de la morale*. Les mémoires envoyés n'ayant pas été jugés dignes du prix, le concours est ouvert de nouveau jusqu'au 30 novembre 1868. En voici le programme:

« La diversité des jugements et des actes moraux a été de tout temps l'une des objections les plus graves du scepticisme.

« Les concurrents auront à examiner les fondements du pyrrhonisme en morale. Ils rechercheront jusqu'où s'étend la contrariété des mœurs chez les différentes nations, en quoi consistent la diversité des lois et le désaccord des écoles philosophiques sur les points les plus importants de la morale.

« Ils indiqueront quelles sont les causes de ces variations, quelle part il faut faire aux circonstances, aux préjugés, aux passions et au développement de la conscience morale.

« En résumé, ils examineront s'il n'est pas possible de dégager du sein des contradictions théoriques et pratiques un fonds commun de morale et des principes constants et universels. »

ou dramatiques, où l'on rencontre souvent, mieux que partout ailleurs, l'expression de la conscience d'une époque. Il faudrait encore recourir aux données de la philologie comparée, classer les familles de mots relatifs à la conduite des hommes, et reconnaître s'il est telle de ces familles qui fait défaut dans telle langue donnée. Un auteur anglais affirme, par exemple, qu'il existe une langue dépourvue de tout mot qui exprime le sentiment de la reconnaissance[1]. Il faut posséder une langue bien à fond pour émettre à bon droit un jugement de cette nature. Je crois l'assertion téméraire et prématurée; mais elle caractérise fort bien le genre de recherches que j'ai en vue. Muni de tous ces documents, il faudrait déterminer les jugements moraux qui sont les mêmes partout et toujours, ceux qui varient, et les causes appréciables de ces variations. Une telle œuvre exigerait une vie; mais cette vie serait bien employée. Le résultat de l'étude historique de la conscience serait, j'en suis convaincu, de mettre en pleine lumière des éléments fixes et des éléments variables dans la morale de l'humanité. Admettons, toutefois, qu'on ne pût découvrir aucun jugement moral partout le même, en résulterait-il, comme le veut Locke, que la conscience ne soit pas une réalité et que l'âme naisse table rase quant à l'idée du devoir? Nullement, et il semble que, pour résoudre la question, il suffit de la comprendre. Que nous dit-on, en effet : Les jugements moraux varient. Nous l'accordons. Qu'en conclut-on?... Donc, il n'y a pas de fait spécial et primitif à la base de l'ordre moral. Nous disons, au contraire : Puisque les jugements moraux varient, il y a des jugements moraux; il y a donc une faculté spéciale qui produit ces jugements, puisque, en tant que moraux, ils se distinguent de tous les autres jugements. Nous savons qu'en raison de certaines organisations spéciales de la vue, les hommes ne voient pas tous les mêmes couleurs. En conclura-t-on qu'ils n'ont pas tous le sens de la vue? Pour voir des couleurs, semblables ou différentes, il faut avant tout être capable de voir. Pour former des jugements moraux, même divers, il faut avoir une conscience. Ceux qui déterminent différemment l'idée du bien ont cette idée en commun; or, l'idée du bien n'est que l'expression même du sentiment du devoir. Sans le fait spécial et primitif de l'obligation, on ne discuterait pas sur le bien, parce que sa notion même ferait défaut. Que nous dit Locke? Une chose essentiellement vraie en fait : Notre conduite est placée sous l'in-

[1] La langue des Sechuanos ne contient aucune expression pour exprimer la reconnaissance (ou les remerciments). (*Prehistorictimes as allustrated by anciens rœmains and the mouners and custones of modern savages*, by John Lubbock. Londres, 1865.

fluence de l'opinion. L'opinion loue, blâme, estime, méprise, et nous évitons son blâme et cherchons sa louange. Mais les verbes *blâmer*, *louer*, *mépriser*, *estimer*, expriment des jugements moraux. L'opinion ne peut donc agir sur nous par le blâme et l'éloge qu'autant que le public attache un sens aux termes de la langue morale, ce qui suppose chez le public la faculté de juger moralement. On veut remplacer la conscience par l'opinion, et l'on ne s'aperçoit pas que l'opinion morale suppose la conscience.

Autre considération : Personne ne consentira à renoncer à la notion du progrès, à dire que les mœurs les plus barbares et les mœurs les plus humaines sont *différentes*, mais ne sont pas *meilleures* les unes que les autres. Personne ne le dira de bonne foi et en dehors de l'ardeur d'une controverse philosophique. L'idée du progrès suppose une règle d'après laquelle nous prononçons, un idéal que nous percevons plus ou moins clairement. S'il n'y a pas une conscience qui renferme cette règle et conçoit cet idéal, le mot *progrès* ne signifierait rien. D'ailleurs, si la conduite des hommes n'était réglée que par l'opinion courante, comment cette opinion se réformerait-elle? Et pourtant l'opinion se réforme ; dans tous les cas, elle change. Etudiez les variations morales de l'humanité dans quelques exemples éclatants, vous verrez, à l'origine des grands mouvements de l'opinion, des hommes dont l'œuvre sans doute a des racines dans le passé, mais qui pourtant contredisent leur époque, remontent le courant et finissent par entraîner la foule sur leurs pas. Ce phénomène demeure inexplicable, si l'on ne comprend pas que la conscience est une réalité, et qu'il existe chez certains hommes des secrets qui se passent entre leur conscience et Dieu, et d'où sortent des bienfaits qui se répandent sur le monde.

Je conclus : Les jugements moraux varient incontestablement. Sur ce point, Rousseau s'est trompé, et Locke a raison.

La conscience, sans laquelle il n'y aurait pas de jugements moraux, est un fait primitif et permanent de la nature humaine. Sur ce point, Locke s'est trompé, et Rousseau a raison.

Les disciples de Rousseau maintiennent la vérité psychologique et méconnaissent l'histoire. Les disciples de Locke maintiennent la vérité historique et dénaturent la psychologie. Les disciples de la vérité doivent concilier les membres disjoints de cette vérité même, dans la pensée que *la volonté cherchant sa loi* est l'expression fidèle de notre destinée.

Ernest Naville.

ÉTUDE MORALE

—

LES RÉCITS D'UNE SŒUR[1]

L'honneur de la vie humaine est de refléter quelques-uns des rayons de l'idéal. Quand les incidents et les détails d'une histoire réelle ne dérobent pas à la vue cet élément divin de l'idéal, la réalité acquiert une dignité et une valeur inaccessibles à la fiction. La proportion inhérente aux pures œuvres d'art y manquera sans doute, mais la vie s'y manifestera avec toute l'autorité de ses enseignements. Tel est, ce nous semble, le caractère du livre dont nous allons entretenir nos lecteurs.

Les *Récits d'une sœur* ont occupé à juste titre la presse. Le catholicisme s'en est fait un argument, une arme peut-être. A notre avis, toutefois, ce livre mérite d'être jugé à un point de vue plus général et plus élevé. Il manifeste la force vitale du christianisme, quelle que soit la nature particulière des individus, leur entourage et l'atmosphère où ils ont vécu. Et pourquoi, nous chrétiens, ne prendrions-nous pas notre part d'un livre chrétien? Sans doute, l'occasion qui le produisit fut le changement de religion d'une jeune femme, entraînée du protestantisme au catholicisme par le sentiment impérieux qui remplissait son cœur. Mais sous cette conversion, si facile à comprendre dans la situation où se trouvait Alexandrine et avec une nature telle que la sienne, quelle place faite à la grande transformation de l'âme, à l'éclatante puissance de l'Esprit divin! Dieu se montre grand dans le cœur si tendre de cette veuve qui commence par souhaiter ardemment la mort pour être réunie à celui qu'elle a tant aimé et qui finit par se trouver heureuse et consolée dans

[1] La *Revue chrétienne* reviendra sur les *Récits d'une sœur* dans une appréciation plus générale de quelques livres catholiques récemment publiés. (*Réd.*)

l'union à la volonté divine et dans la charité envers ses semblables.

La touchante préface des *Récits d'une sœur* nous initie aux circonstances particulières qui ont déterminé cette publication. Nous remercions du fond du cœur celle qui a bien voulu nous faire entrer dans l'intimité de sa famille. Quel charme, quelle puissance dans cette saine et noble vie à laquelle chaque lecteur semble convié par permission spéciale, tant la pureté, la sainteté de ces souvenirs écartent toute pensée d'infatuation personnelle chez l'auteur. Deux mobiles l'ont soutenue au travers du renouvellement de douleur inséparable d'un tel sujet : la satisfaction de son cœur en reproduisant ces figures tant aimées, et, nous osons le dire, le désir de rendre gloire à la puissance de Dieu dans l'âme de ceux dont elle nous rapporte l'histoire.

Madame Augustus Craven nous raconte donc l'attachement de son frère Albert de La Ferronays pour Mademoiselle Alexandrine d'Alopéus, Suédoise et protestante, tandis que lui était catholique fervent. Toutefois, la religion d'Albert ne paraît pas s'être fortement opposée à son amour. On ne discerne à cet égard de répugnance prononcée ni chez lui, ni même chez ses parents. Ils avaient probablement démêlé dans le cœur de la jeune fille le penchant qui l'entraînait vers le catholicisme. Quoi qu'il en soit, les objections vinrent plutôt du côté de la mère d'Alexandrine, mais elles se manifestèrent trop tard pour prévenir un attachement que Madame d'Alopéus sembla d'abord favoriser et qu'à la fin elle approuva entièrement. D'anciennes relations contractées dans une mission diplomatique du comte de La Ferronays en Russie, où le père d'Alexandrine remplissait des fonctions pareilles, avaient facilité l'union des deux familles. Une vive amitié unit bientôt Alexandrine d'Alopéus et Pauline de La Ferronays, fille aînée du comte. Rien de plus aimable, de plus naturel, de plus affectueux que les sentiments de toute la famille de La Ferronays. Une piété vraie et profonde se manifeste dans tous leurs rapports; quoique attachés aux dogmes et aux pratiques de leur Eglise, on ne saurait leur adresser le reproche d'exclusivisme. Ils appliquent leur christianisme à la vie comme une chose toute simple.

M. de La Ferronays était ambassadeur à Rome en 1830. La chute de Charles X l'éloignant aussitôt des affaires politiques, lui interdit de conserver son poste. Un coup profond fut ainsi porté à sa fortune. Il eut dès lors à lutter contre les difficultés de la vie positive, et la simplicité noble avec laquelle la famille supporta cette situation éclate dans la manière dont le chef s'adresse à sa femme dans une lettre écrite au chevet du lit de

son fils mourant. Quoi de plus naturel que l'impression produite sur l'âme de la jeune Alexandrine par l'intimité d'une telle famille, indépendamment même de l'amour qu'elle inspirait à l'un de ses membres et de l'attrait qu'elle éprouva bientôt pour lui.

Leur première rencontre eut lieu dans une église, et ce qui frappa surtout Alexandrine, ce fut la piété d'Albert de La Ferronays. Au travers de leur amour, les affections de famille demeurent les mêmes chez l'un et chez l'autre. Rien n'est touchant comme l'affectueuse soumission d'Albert et d'Alexandrine à la volonté de leurs parents, qui jugèrent bon de les séparer pour un temps afin d'éprouver la solidité de leur attachement. Les rapports d'Alexandrine et de sa mère sont empreints d'une tendresse et d'une confiance rares, et il y a tant d'honorable droiture dans son amour pour Albert qu'elle ne craint point de lui faire connaître une légère préférence de jeune fille, éprouvée avant de l'avoir jamais vu. On reconnaît là la bonhomie des mœurs allemandes, et nous sommes heureux d'ajouter que le jeune Français se montra digne de cette noble et délicate confiance. On sent qu'Alexandrine voyait bien moins dans Albert l'objet d'une simple préférence que l'époux futur devant lequel elle se sentait déjà responsable aux yeux de Dieu. Et pourtant ce profond et sérieux attachement n'a pas ce caractère de passion exclusive si naturel à l'égoïsme de nos cœurs.

Après leur mariage, elle ne craint pas d'écrire qu'elle se trouve encore plus heureuse lorsqu'*ils* sont entourés du cercle de famille, que dans une solitude imposée par la santé d'Albert, solitude acceptée volontiers sans doute, mais non ambitionnée, comme elle eût pu l'être par tant de jeunes couples.

Ce caractère de jeune femme est riche de conscience, de candeur, de sensibilité vraie. Mais sa piété, sincère sans doute avant le mariage, n'a pourtant pas ce caractère biblique, cette connaissance intime du péché en nous, de la pleine suffisance et de la parfaite gratuité de l'œuvre du Sauveur, seule capable de produire une conviction tout à fait personnelle et d'élever une âme au-dessus des influences catholiques, qui s'adressent surtout à l'imagination ou au cœur.

Alexandrine ne connaissait pas encore Albert, et déjà le catholicisme lui paraissait une forme de religion supérieure à la sienne. Allant un soir à Rome entendre *ténèbres* avec la famille de La Ferronays, bien avant la décision de son mariage, elle se met à genoux dans l'église, et elle remarque elle-même qu'elle est heureuse d'avoir l'air catholique. La prière faite dans une église catholique lui plaît mieux encore que celle du cabinet.

Quoi d'étonnant qu'une âme ainsi disposée et entourée de la sorte ait bientôt glissé dans la religion du mari qu'elle aimait si tendrement! Il est plutôt surprenant qu'elle ait tant résisté et que la crainte d'affliger sa mère, et sa propre répugnance à prendre un parti qui lui semblait la séparer de son père mort, l'aient retenue si longtemps.

Mais toutes ces hésitations se rapportent au cœur et non à la raison; ce qu'elles attestent, c'est la sensibilité d'Alexandrine. Il fallut l'approche de la mort de son mari pour lui faire franchir le dernier pas.

Voici une partie de la lettre qu'elle écrivit alors à sa mère :

« Il vit! Dieu soit béni!

« Ma chère maman, je puis donc recommencer à t'écrire. Quelle impression singulière je ressens! Ah! comme tu me plaindrais!... Ce que j'ai souffert et ce que je souffre est inexprimable. Il est surprenant que je le supporte et qu'au milieu de tout je sois tranquille... Mais, ô grand Dieu! par quelles douleurs faut-il donc que l'âme passe!...

« Il ne nous est pas permis de juger les voies de Dieu, et il ne nous l'est pas non plus de nous plaindre... J'ai tant souffert! J'ai eu une telle angoisse au moment du départ de Fernand, et plus tard, lorsque j'en suis venue à demander à Dieu qu'il vécût seulement assez pour revoir son père! Oh! comme c'est difficile de s'accoutumer à penser que tout, l'amour, le bonheur, la jeunesse, l'avenir sur terre, que tout cela est fini; que toutes les espérances, tous les rêves de félicité terrestre sont à tout jamais anéantis!...

« Ma mère bien-aimée, je veux t'ouvrir mon âme tout entière, et ne plus avoir une seule pensée, un seul désir caché pour toi. J'éprouve un besoin irrésistible d'appartenir à la même foi que mon pauvre Albert, et je te donne ma parole d'honneur que je ne l'ai ressenti, à ce point, que depuis ces terribles derniers jours. Mais je veux te dire aussi que, jusqu'à ce moment, c'est par amour et par respect pour toi que je n'ai pas voulu me faire instruire dans la religion catholique, de peur de découvrir qu'elle était la vraie et alors d'être forcée à l'embrasser; car lorsqu'on découvre quelque chose de plus vrai que ce qu'on a connu jusqu'alors, il est clair que cela devient un devoir de l'adopter...

« Donner à un mari si aimé, qui peut vivre encore quelques mois, mais dont les jours sont comptes, une dernière grande joie; communier ensemble pour la première, peut-être pour la dernière fois! Ah! ton cœur, ma mère, n'y résisterait pas, si toutefois ta conscience n'y mettait pas d'obstacle; car, à aucun prix, fût-ce pour adoucir la mort à mon mari, je ne voudrais agir déloyalement envers Dieu, et ce serait agir déloyalement que d'embrasser une religion sans conviction et par amour pour qui que ce fût au monde...

« Tu me connais assez, ma mère, pour penser que je n'aurais pas pu devenir catholique si j'avais dû croire que mes parents, frères ou amis protestants seront damnés. Mais je m'en suis assurée, je l'ai lu avec attention, ce n'est point la leur foi. Ils ne croient point damnés ceux qui sont de bonne foi dans leur croyance, mais ils croient la leur la meilleure de toutes, et c'est, je te l'avoue, ce que je me suis sentie, depuis mon enfance, disposée à croire » (p. 391-393).

Peu de traits manifestent plus clairement le rôle immense du cœur et de la volonté dans la formation de nos convictions. Avant de se faire catholique, Alexandrine se sert de sa volonté pour repousser l'attrait qui l'attire de ce côté. Une fois le changement consommé, c'est encore sa volonté qu'elle emploie à éloigner des doutes inévitables. Dans ces conditions, et avec cette nature, on réussit toujours à croire ingénument ce qu'on veut.

On ne sait de quels arguments se servirent les docteurs catholiques consultés par Alexandrine. Quels qu'ils pussent être, la cause était gagnée d'avance.

Ils purent faire valoir à leur aise, leur arme favorite, l'unité de la foi, unité pour ainsi dire matérielle, imposée, et qui, en effet, suppose une autorité visible et palpable. Pour ceux qui regardent l'unité formelle de la foi chrétienne comme essentielle à son existence, il est nécessaire qu'une autorité extérieure règle et maintienne cette unité. Mais pour quiconque place la valeur de la foi dans l'assimilation individuelle des principes professés et qui en mesure le prix au degré d'intimité de cette assimilation, la question change de face. L'unité n'est plus ni imposée, ni même absolue; elle devient une union produite entre les âmes par l'acceptation des même *principes*, elle est le fruit libre et spirituel de l'action de l'agent divin, promis à tous les fidèles et opérant en eux en raison de l'obéissance qu'il rencontre. L'union chez les protestants vraiment évangéliques n'est pas à la base, mais au sommet. Ils forment, il est vrai, diverses associations préliminaires, indispensables jalons plantés au sortir d'un carrefour. On ne saurait commencer sans convenir de quelques points communs. De là, la nécessité des confessions de foi et des Eglises visibles, compartiments nécessaires dans le vaste champ des opinions et même des convictions. Mais tout chrétien quelque peu expérimenté le sait; ces sociétés ne seraient unies que d'un lien fragile et grossier, si l'action du Saint-Esprit dans les cœurs ne tendait sans cesse à former et à maintenir l'intime société des âmes, l'indissoluble union de l'Eglise invisible. Cette Eglise est universelle en ce qu'elle recrute ses membres au sein de toutes les divisions du christianisme. Elle est doublement spirituelle, puisqu'elle n'existe pour nous qu'aux yeux de notre esprit, et qu'elle ne se maintient que par l'action supranaturelle de l'Esprit divin en chacun de ses membres. Le catholicisme se targue de spiritualisme; nous nous gardons de contester la spiritualité vraie de plusieurs de ses adhérents. Mais qu'on regarde aux bases de ces deux grandes divisions de la chrétienté et l'on s'assurera de la supériorité des nôtres à ce point de vue fondamental. Nous partons de l'invisible et nous n'avançons que sous

ce drapeau. Si Alexandrine avait suffisamment fait l'épreuve de la foi personnelle, si le penchant qui la dominait lui en eût laissé le pouvoir, elle aurait senti ce que nous sentons tous. Les coups frappés par *l'engin de siége* du catholicisme n'entament pas nos défenses. Ils donnent à côté du but et n'atteignent que l'ombre de notre citadelle.

Qu'on nous pardonne cette digression, nous revenons à notre histoire.

Quoi qu'il en soit du chemin par lequel passa Alexandrine, il est évident qu'au terme elle y trouva Dieu. Quelques jours de félicité avaient inauguré ce mariage. « Dix jours, » dit-elle dans son journal, « ô mon Dieu, dix jours! » Puis, bien des mois d'un bonheur intime, d'une tendresse toujours croissante, mais sillonnée d'inquiétudes causées par la mauvaise santé de son mari et renaissant plus cruelles à chaque rechute; la conviction enfin d'une prochaine et inévitable séparation. Le courage de la jeune femme ne faillit pas; le sentiment d'une immortelle union avec son mari, le souvenir de la première et dernière communion prise ensemble, l'affection de toute la famille de La Ferronays, notamment celle d'Eugénie, sœur d'Albert, âme ardente et enthousiaste, tout concourut à soutenir Alexandrine pendant ces jours si sombres. La présence de Dieu était là. L'ensemble caractéristique de la famille nous est conservé dans le récit de l'arrivée de Madame Craven au château de Boury, peu de mois après la mort d'Albert :

« Aujourd'hui encore, après tant d'années écoulées, je vois d'ici, comme si j'y étais, ce grand salon de Boury où je me retrouvais, pour la première fois, après un changement si triste et si important. Depuis le jour où je l'avais quitté, la terrible mort avait paru au milieu de nous, et elle avait frappé dans la famille l'un de nos plus chers. Nous avions vu brisée cette heureuse et charmante union, qui, avant et pendant sa durée, avait semblé répandre sur notre vie à tous un intérêt si poétique et si doux! Nous avions perdu, et perdu sans retour, cette opinion erronée de la jeunesse qui fait regarder le bonheur de la terre comme une récompense, et qui se croit préservée du malheur par son amour et sa confiance en Dieu. Cette idée-là était dominante dans nos esprits peu de mois auparavant. Tous, nous avons été aveuglés sur le danger d'Albert, parce que tous nous croyions impossible que Dieu voulût nous l'enlever. Et maintenant où en étions-nous? Où en étaient nos pensées, notre amour, notre confiance? Quel effet cette épreuve avait-elle produit sur eux tous et sur moi-même?

« Comment nous retrouvions-nous enfin après une telle secousse? Telles étaient, à peu près, les pensées qui me traversaient l'esprit, lorsque nous fûmes réunis autour du feu, et que je regardai les uns après les autres tous ceux qui m'entouraient; et, chose surprenante peut-être mais certaine, dans ces premiers moments j'éprouvai la même sensation ressentie déjà une fois à Paris, pendant les jours que j'y avais passés près

d'Albert; ainsi qu'alors, il me sembla, ce soir-là, qu'ils avaient tous été fortifiés, comme par un aliment nouveau, qu'ils avaient appris, qu'ils avaient gravi, qu'ils s'étaient approchés de quelque chose de réel, et, chose plus singulière que le reste, de quelque chose d'heureux et de complétement ignoré pendant les années précédentes d'enfance et d'insouciante jeunesse!...

« Alexandrine était donc là, au coin du feu, paisiblement assise, changée sans doute, sa belle taille courbée, et enveloppée de cette longue écharpe noire qu'elle a toujours portée depuis; son visage très pâle, l'expression de ses yeux telle que me l'avait dépeinte Eugénie, calme et indifférente, comme celle d'une personne qui n'attendait et ne désirait plus rien. Mais son regard était devenu d'une douceur plus profonde et d'une sérénité telle qu'elle semblait la communiquer à ceux qui la regardaient ou qui s'approchaient d'elle. Ma mère, dans cette douleur, comme en toute occasion, s'oubliait elle-même et, plus que jamais, était occupée des moindres peines et des moindres joies d'autrui. Ce tendre cœur semblait être devenu plus large encore pour tout comprendre, tout plaindre et tout partager...

« Quant à Eugénie, je la trouvai embellie. Son teint, rehaussé par le deuil profond qu'elle portait encore, était plus animé. Sa physionomie était ouverte, radieuse, et on aurait pu dire d'elle surtout qu'en voyant la mort pour la première fois, c'était dans un mystère de consolation et de joie qu'elle avait pénétré.

« Olga était près d'elle; grande, svelte, blanche et gracieuse. Son profil était régulier comme celui d'Eugénie, mais son expression plus sérieuse, car, à quinze ans, elle avait déjà un esprit grave et réfléchi, et même un esprit disposé à plonger dans des profondeurs qui auraient pu avoir leurs dangers, si une candeur et une simplicité rares ne l'eussent en même temps portée à manifester sans difficulté et sans le moindre détour ses plus secrètes pensées...

« Le mot *angélique* venait naturellement sur les lèvres en la regardant à cet âge, et ce mot fut applicable à toute sa courte vie, comme il le fut, et à un plus touchant degré, à sa mort!

« Mais de tous, celui qui avait reçu de la mort d'Albert l'impression la plus profonde, la plus ineffaçable et la plus bienfaisante, c'était mon père. Ce fils chéri dont il avait accompagné la dernière heure de tant de bénédictions, semblait les avoir emportées au ciel, pour les faire retomber de là avec profusion sur cette tête vénérable et chérie. Je ne serai, je crois, démentie par aucun de ceux qui ont connu mon père, si je parle du sympathique attrait qu'il inspirait même aux indifférents, et du charme qu'il savait répandre autour de lui. On comprendra donc sans peine que ce charme, qui s'unissait à une adorable bonté, le rendît, pour les siens, l'objet d'une sorte de culte. Mais, à dater de cette époque, un motif nouveau d'affection et de respect vint se joindre à tous ceux qui déjà le rendaient si cher à sa famille et à ses amis. Peut-être, en ce moment, cette affection même et ce respect pourraient-ils m'arrêter et me faire craindre d'en trop dire sur un sujet si intime et si sacré. Toutefois, dans cette histoire de la vie et de la mort d'Albert, comment puis-je taire ce fait que, à l'heure même où ce père bien-aimé l'eut vu mourir entre ses bras, la foi, jamais éteinte, mais longtemps assoupie dans son âme, s'y réveilla vive, énergique et fervente, et porta jusqu'à la fin de sa vie des fruits de piété, d'humilité et de charité tels que le monde en a été surpris. »

Madame Craven entend par là le monde de la société.

L'abbé Gerbet, ami de la maison et directeur d'Alexandrine, est une figure intéressante et remarquable. Une vraie sensibilité, une imagination tendre et gracieuse, une raison sûre, sans être sévère, distinguent ses conseils et ses lettres. Voici un fragment de celles-ci.

« Je célèbre avec vous ces anniversaires, chère enfant! pauvre affligée! pauvre cœur brisé par un terrible coup de tempête! Vous conservez du moins toujours votre boussole et votre étoile polaire. Dieu vous guide. La douleur résignée, c'est de l'or. La douleur pénétrée de dévouement, de charité, c'est un diamant. Voguez, voguez en portant cela au port... » (p. 105).

« J'ai lu ce matin dans mon bréviaire un texte de l'Ecriture où il est dit, que, dans le ciel, on n'aura plus besoin de flambeau. Mon Dieu, comment pourra-t-on se passer de bougies? Si au moins on y avait l'éclairage au gaz! Mais pas de bougies! comment faire? Je crains bien que la lumière du ciel ne suffise pas! Voilà ce que nous disons sous toutes les formes!... »

« Chère enfant, votre vie est une grande préparation au bonheur. Plus l'épreuve aura été forte, plus votre capacité pour la recevoir sera haute, large, profonde. Courage, novice du ciel! Le voile noir n'est que pour le temps du noviciat... » (p. 115).

« Pendant que j'écrivais, un papillon de nuit, qui était entré par ma fenêtre entr'ouverte, s'est abattu sur les briques de ma chambre. Il s'était probablement fait mal, et il voltigeait par terre, faisant un grand petit bruit par ses efforts pour se relever.

« Son bruit m'a fait penser à lui. Moi qui dans ce moment ne pensais qu'à vous, je me suis dit que, s'il parvenait à voler comme de coutume, il viendrait bien vite brûler ses ailes à la lumière et mourir, et qu'il valait bien mieux le mettre dehors, en liberté, sous les étoiles. Je l'ai poursuivi avec un cornet de papier pour le prendre, je l'ai pris, et je l'ai mis en liberté.

« Pauvre papillon! nous sommes comme toi, blessés par la douleur, nous nous agitons terre à terre, mais en même temps nous battons des ailes, des ailes que Dieu nous a faites, l'espérance et la prière, et c'est alors que Dieu pense tout particulièrement à nous. Quand je te poursuivais tout à l'heure, tu avais bien peur de moi, tu croyais que je voulais augmenter ton mal! Et je ne te poursuivais que pour te sauver! Et c'est comme cela que Dieu nous poursuit. Mais quand je t'ai jeté dehors, dans la sombre nuit, c'est alors surtout que tu as accusé ma cruauté! Pauvre ignorant! Cette grossière lumière que tu regrettais t'eût fait mourir, et, au lieu de cela, tu auras demain un air pur et doux au soleil levant. Cette sombre nuit est l'image de la mort; quand Dieu nous y jette, c'est pour nous faire retrouver et la liberté, et la vie, et la joie au lever de l'éternelle aurore. Voilà ce que je te dis, petit papillon, et voilà ce que vous nous dites, ô mon Dieu! » (pages 106-107).

On ressent un certain bien-être moral à ce ton d'autorité chrétienne, trop voilé ailleurs peut-être par les délicatesses d'une sympathie presque féminine. On aime l'abbé Gerbet de tout son

cœur. Mais ne sentirait-on point en lui un appui moins solide peut-être que ne l'est, par exemple, Duguet écrivant à Madame de La Fayette ?

Peu de temps après la mort d'Albert, Alexandrine essaya de reproduire l'histoire de leur amour et de leur mariage, en réunissant les lettres écrites pendant cette période par son mari, par sa famille, par elle-même ; elle y joignit enfin son propre journal. Elle aimait ainsi à se replonger dans ces félicités disparues ; elle y trouve, dit-elle, une douceur qui la ranime.

Ce procédé nous restitue, dans toute leur grâce, leur fraîcheur, cette fleur de naturel, heureux partage d'Alexandrine, les scènes variées de ce jeune amour, né sous le beau ciel d'Italie, devant la mer bleue et au milieu des myrtes et des orangers. Parfois le journal d'Alexandrine se trouve entrecoupé d'un mot ajouté après l'heure de l'épreuve. Ainsi : « Je croyais au ciel, mais je n'aimais alors que la terre. »

Une lettre d'Alexandrine à M. de Montalembert nous montre l'esprit dans lequel elle poursuivait ce travail.

« Cher ami, cette idée que vous écrirez notre histoire me sourit. Imaginez que j'avais eu vaguement la même pensée ! C'est à vous seul que je voudrais confier ce soin, car vous l'écririez chrétienne, comme doit être cette histoire, et en même temps austère, chose qui me fait toujours peur... Et, pour cela, celle que j'écris vous servira beaucoup.

« C'est le journal le plus détaillé de notre vie, et tout ce qu'Albert a écrit s'y trouve...

« Depuis longtemps je m'ennuie de ne pouvoir vous la faire lire ; toutes vos lettres d'Albert y seront copiées. Oh ! oui, cher ami, c'est digne de vous, et cela sera infiniment doux pour moi, que Dieu a rendue si heureuse par un amour légitime, de voir enfin ce bonheur célébré et rendu souhaitable, de voir montré comment il n'y a jamais un aussi délicieux amour que celui qui peut paraître devant Dieu et devant les hommes ; que jamais deux êtres n'auront tant de jouissances en s'aimant que lorsqu'ils aimeront Dieu aussi. Et, quoique mon Albert me laissât bien en arrière dans ce sentiment d'amour divin, je le comprenais et je l'admirais, et j'étais heureuse de le voir meilleur que moi ; car toujours, même dans ma frivolité, j'avais désiré avoir un mari meilleur que moi, et je crois que ce sont des désirs que Dieu accomplit. Oh ! Montal, si par l'histoire de votre meilleur ami vous parveniez à faire comprendre cela au froid et stupide monde, quelle douce gloire pour vous, pour Albert et pour moi ! J'espère ne le voir que d'un autre monde, car, dans celui-ci, cela me donnerait trop d'orgueil, quoique Albert ait été la cause de tout...

« Je sais bien qu'il y a dans notre histoire une foule de détails qui prêtent à l'intérêt d'une chronique. Ce commencement à Rome, ces premières paroles échangées en sortant de l'église, lorsque je lui confiai que je me serais mise à genoux si j'avais été avec ses sœurs, et qu'il me reprocha mon respect humain ; ce sacrifice qu'il fit à Dieu de sa vie et de tout son bonheur, même de l'enthousiasme, pour obtenir ma conversion, ne se réservant que l'amour du bien pour être sauvé ; puis l'histoire que vous

savez de la bande de papier arrachée; la peur du duel à Pompéia et mes pleurs devant tout ce monde; son exil à Rome, et Fernand, par amour pour son frère, obtenant de moi, par ruse, une lettre pour lui; cette douce vie dans la même maison que sa famille; maman commençant à vouloir lever les obstacles qui nous séparaient, et nous, le sachant, chacun de notre côté, sans oser nous le dire, mais, du reste, sûrs de notre éternel amour; ce départ, moi pour l'Allemagne, lui pour la France; puis, moi arrêtée à Rome, et lui mourant à Civita-Vecchia, et moi, ne sachant s'il vivait, ne pouvant aller le soigner et m'écriant : « Oh! si du moins j'étais sa femme! » Dieu et ma mère entendirent ce cri. Après sept mois d'absence et d'incertitude, se revoir à Naples, tous les obstacles levés et moi le trouvant un ange dont j'étais indigne, et l'épousant avec une tranquillité, et ressentant un bonheur que j'avais toujours cru impossible d'éprouver en un pareil jour. Puis, les quelques jours de paradis terrestre à Castellamare; puis sa santé qui recommence à m'inquiéter!... Vous savez tout cela et tout ce qui suit. Mais personne ne comprendra jamais quel extraordinaire mélange de douleur, d'amour et de bonheur il y a eu dans notre vie! Vous me ferez bien meilleure que je n'ai été, et cela vaudra mieux pour l'histoire : on croira que je l'ai rendu aussi heureux qu'il aurait dû l'être; on croira que j'ai été la femme la plus tendre, tandis que j'aurais pu être tellement meilleure et le rendre plus heureux, comme je le ferais maintenant! Mais pour lui, Montal, vous ne pourrez jamais dire tout ce qu'il y a eu d'admirable en lui, parce que vous ne le saurez pas! Moi-même je ne sais plus quelles sont les chères paroles par lesquelles, dès nos premiers entretiens, il ramenait mon âme à Dieu... Pourquoi craindrais-je que l'adoration et la présence de Dieu nuisissent à notre amour au ciel, puisqu'ici notre amour n'a pas nui à celui que nous avions pour Dieu, et qu'il me semble que nous nous sommes toujours aimés en sa présence. »

Mais la grande, la vraie consolation d'Alexandrine, c'est le bien qu'avec Eugénie elle s'efforce de faire autour d'elle... « Le bien est plus amusant à faire que le contraire, et aussi bien plus satisfaisant, » écrit-elle à sa belle-sœur Pauline. Elle marche toujours dans cette voie, d'un pas plus ferme et plus accéléré, au travers de toutes les vicissitudes. Le mariage d'Eugénie, encouragé par elle, la prive d'abord de la société habituelle de cette sœur dont l'élan sympathique et puissant avait tant aidé à soutenir son cœur. Puis les épreuves s'accumulent : la mort d'Eugénie, précédée de celles du comte de La Ferronays et du propre frère d'Alexandrine; l'année suivante, celle d'Olga.

Toutes ces douleurs auraient dû, ce semble, achever de briser l'âme d'Alexandrine. Ces coups redoublés furent, au contraire, la discipline de Dieu pour relever et raffermir entièrement ce cœur où l'énergie s'alliait à la délicatesse. Quand Pauline la retrouve au moment de la mort d'Olga, elle est frappée du courage serein qu'exprime toute la personne de son amie. A cette époque, elle terminait le récit de son histoire. Dès lors elle ne cherche plus à rappeler les émotions du passé, elle ne regarde

plus qu'au ciel ce mari tant aimé. C'est précisément alors que ses lettres, devenues rares, contiennent ces mots précieux qui révèlent la possession de Dieu :

« Nous n'aurons jamais assez de confiance dans la bonté de Dieu pour nous, et tu sais bien que qui espère tout obtient tout...

« J'ai beau chercher, je ne trouve, comme tu vois, que du prêchage pour répondre à ta confiance qui me touche à un point extrême et flatte à la fois mon amour et mon amour-propre fraternels. Mais en fait de prêchage, ce que je puis faire de mieux, c'est de te rapporter des choses que j'ai entendu dire à Madame Swetchine. Cette délicieuse, excellente femme, disait l'autre jour qu'il ne fallait pas dire du mal de la vie, qu'elle était bien belle, de plus en plus belle et intéressante! Et cependant cette femme si tendre et si pieuse est accablée de douleurs morales et physiques. « J'aime ce qui est, » disait-elle. Ah! que c'est être dans le vrai qu'être ainsi! Que peut-il y avoir de plus délicieux que d'être ainsi! Que peut-il y avoir de plus délicieux que d'être dans ce qui nous vient de la part de l'amour même, de la part de la félicité même. Dieu aime tant qu'on soit content de tout... Mais notre infirmité n'est pas d'accord avec notre conviction et nous gémissons, tout en sentant que nous avons tort de gémir... » (p. 391).

« Je combattrai l'inquiétude à toute outrance dans mon cœur; n'importe à quelle suite elle se montrera, soit après une grosse faute ou une grosse bévue, soit après une croix » (p. 389).

« Oh! ma Paule! j'ai entendu des choses bien encourageantes. Quittons donc l'inquiétude, laissons-nous aller au courant de la grâce, passons même par-dessus nos fautes! C'est hardi à moi d'avancer cela! Je crois cependant que je suis dans le vrai. J'ai tant lu et relu et entendu de choses tranquillisantes, que je finis par en savoir un brin par cœur...

« L'homme s'agite et Dieu le mène. Il faut donc tout faire : faire ce qu'on peut, et surtout tout ce qu'on doit et laisser le résultat à Dieu. C'est ce qu'on me répète toujours et c'est le moyen de sortir de ce trouble qui est presque aussi mauvais que le péché, parce que Dieu n'est pas dans le trouble! Cette sentence de la Bible était le refrain de notre Eugénie. Je n'ai pas ce que je prêche, mais je suis décidée à le conquérir à la sueur de mon front, car je suis convaincue qu'ainsi que le dit saint François de Sales, l'inquiétude est le pire de tous les maux, après le péché... »

« Quand penseras-tu que Dieu combine toutes choses pour nous le plus tendrement, le plus délicieusement possible? » (p. 389.)

Cette conviction de l'amour de Dieu est le principe de la paix et du bonheur d'Alexandrine. Eugénie, près de sa fin, abattue et attristée, n'a plus rien de l'ardeur et de l'enthousiasme autrefois naturels à son âme. Elle n'ose pas dire : « Mon Dieu! celle que vous aimez est malade. » Elle croit faire acte d'humilité en disant : « Mon Dieu! celle qui vous aime est malade. »

Au contraire, nous voyons Alexandrine à son lit de mort, une douzaine d'années après celle de son mari, pénétrée d'un profond sentiment de joie et de confiance qui déborde la croyance officielle et obligée au purgatoire. Sainte inconséquence que,

s'il nous est permis de le dire, nous avons déjà rencontrée chez des catholiques d'une profonde et sainte piété. Etait-ce le résultat de l'éducation évangélique d'Alexandrine? Etait-ce Dieu seul se communiquant à l'âme, qui la fait ainsi regarder au sentiment de Dieu pour nous, encore plus qu'à nos sentiments pour Lui; regard qui est la source d'une paix à l'abri des illusions de l'imagination et même des troubles du cœur? Quoi qu'il en soit, le point le plus essentiel, et qui marque le mieux la différence du christianisme biblique d'avec celui qu'ont altéré les inventions humaines, se trouve ici. Dieu aimant l'homme le premier, non-seulement au début de l'œuvre rédemptrice, mais toujours, mais partout, mais au travers de tout. C'est ici l'attouchement du Saint des saints; c'est la vertu du serpent d'airain, c'est la guérison de l'âme, c'est la vie. Alexandrine vivait de cette vie. Dieu se montra en elle dans toute la splendeur de sa puissance; l'éclat de ce soleil perça les vapeurs qui auraient semblé devoir l'offusquer.

Sept à huit ans après la mort d'Albert, Alexandrine fit l'essai d'une sorte de noviciat dans une maison religieuse. Elle en sortit bientôt après par le conseil du père de Ravignan; elle retourna heureuse dans la famille de son mari et poursuivit, avec une incessante activité, le cours de sa vie d'aumône et de dévouement. Elle avait tellement réduit sa dépense personnelle, afin de donner davantage, qu'elle ne possédait d'autres vêtements que deux robes noires et une quantité de linge à peine suffisante. Elle s'était défaite de tout objet de quelque valeur, jusqu'à l'entourage d'or du portrait de sa mère.

A l'aspect de sa chambre nue et dépouillée de tous les objets élégants qu'elle avait autrefois aimés, le souvenir du passé se réveillant chez sa belle-sœur, celle-ci fit quelque allusion au temps de ses grandes douleurs. « Oui, répondit Alexandrine, c'étaient de bien cruels et mauvais jours; mais à présent, par la grâce de Dieu, je pleure mon Albert gaiement. »

Rien, d'ailleurs, chez elle d'artificiel ni de tendu. On racontait un jour qu'une personne inconnue d'elle jusqu'alors l'avait rencontrée et trouvée jolie. Elle s'écria avec une impatience plaisante contre elle-même : « Je crois que je serais à l'agonie que cela me ferait encore plaisir. »

La visite des malades, la possibilité de les soulager, lui causaient parfois des transports de joie. Elle partait à pied dès le matin, et ne rentrait guère qu'à l'heure du dîner, souvent couverte de pluie et de boue.

Un jour qu'elle était allée voir une maison de sœurs de charité, l'une d'elles, après l'avoir attentivement considérée, lui demanda

de quoi acheter une paire de souliers pour une femme qui en avait le plus pressant besoin. L'argent aussitôt obtenu, la sœur rentre au bout d'un quart d'heure et force Alexandrine à mettre les souliers neufs à la place de sa chaussure délabrée.

Rien ne montre mieux le point où était parvenue Alexandrine, que le récit de sa dernière conversation avec sa belle-sœur. Elles sont seules devant le perron du château de Boury, au coucher du soleil.

« Je lui disais, raconte Madame Craven : « Tu es bien heureuse d'aimer Dieu comme cela ! » Elle me répondit (et ses paroles, son expression, son attitude demeureront toujours gravées dans ma pensée) : « Oh ! « Pauline, comment veux-tu que je n'aime pas Dieu ? Comment veux-tu « que j'aie à cela du mérite, même celui de la foi, quand je pense au mi- « racle qu'il a fait dans mon âme, quand je sens qu'après avoir tant « aimé et désiré le bonheur de la terre, l'avoir eu, l'avoir perdu et avoir « été au comble du désespoir, j'ai aujourd'hui l'âme si transformée et si « remplie de bonheur que tout celui que j'ai connu ou imaginé n'est rien, « rien du tout en comparaison ! » Surprise de l'entendre parler ainsi, je lui dis : « Mais si l'on remettait là, devant toi, la vie telle que tu l'avais « rêvée avec Albert, et qu'on te la promît pour de longues années ? »

« Elle répondit sans hésiter : « Je ne la reprendrais pas ! » (p. 408).

Si tout cela n'est pas de l'idéal, où pourra-t-on le rencontrer ? Idéal dans l'aumône et le saint dévouement, idéal dans la guérison du cœur, dans sa conformité à la volonté divine, dans la communion bienheureuse de l'âme avec celui qui en est le centre, la lumière, l'aliment !

Alexandrine avait passé de l'amour terrestre à l'amour divin ; elle vivait de la plénitude de la charité. Quand on est parvenue au sanctuaire, qu'importe, pour soi-même, le chemin par lequel on a passé ? Mais, pour mesurer ces hauteurs, il faut déjà en avoir aperçu quelque chose. L'élan d'Alexandrine dans la conversation dont nous venons de rapporter quelques paroles, reste un profond mystère pour ceux qui ignorent la nature et la portée des rapports de l'âme avec Dieu.

Ne nous est-il pas bon, à nous autres réformés et, par la grâce de Dieu, chrétiens bibliques, d'avoir changé un moment d'atmosphère, de nous être transportés au sein de cette famille si réellement pieuse et dont nous avons vu tant de membres vivre et mourir dans un saint commerce avec le ciel ? Dieu nous garde d'affaiblir en rien le prix de ce que nous puisons dans la contemplation plus directe de l'œuvre expiatoire de Jésus-Christ, dans la nourriture journalière de sa parole, et dans la pleine responsabilité de notre âme devant lui ! Mais quels trésors de force et de lumière sont renfermés dans le christianisme, puis-

que, même obscurci par tant de nuages, altéré par le mélange d'éléments délétères, il peut encore amener bien des âmes à ce degré de sanctification.

Une différence essentielle sépare la manière dons nous envisageons le dogme relativement aux associations religieuses et relativement aux simples individus. Partout où Christ est annoncé, il peut être saisi par la foi personnelle, et dès lors il peut se communiquer au cœur et le remplir tout entier. L'habitation de l'Esprit saint dans l'âme la fait participer à la substance même de la vérité. C'est ainsi qu'on retrouve, dans presque toutes les sectes, quelques chrétiens excellents, répandant autour d'eux un éclat admirable en dépit des nuages qui voilent la pureté de la foi générale dans l'Eglise dont ils font partie. Ajoutons que parvenues à cette région supérieure, les âmes se rapprochent aisément les unes des autres.

On se donne volontiers la main sur ces hauteurs où règne une sorte de lumière diffuse qui amortit les angles des compartiments déterminés surtout par l'intelligence...

Ce qui est essentiel grandit et absorbe le reste; l'or pur du fondement incorruptible se distingue et se dégage de plus en plus de l'alliage destiné à périr. Ne nous flattons pas trop, cependant, nous autres réformés, nous ne bâtissons pas rien qu'avec du diamant dans le céleste édifice; chacun de nous porte sa part de bois et de chaume, et le progrès de tout chrétien doit tendre à l'en débarrasser. Le cœur chrétien est doué d'une simplicité qui neutralise les effets de certaines doctrines et tire un aliment substantiel de la moindre parcelle de vérité.

L'inconséquence de notre nature, si souvent envisagée comme un grave défaut, devient parfois une planche de salut pour des esprits engagés dans une voie où la pure logique mènerait aux suites les plus désastreuses. Mais ce que la divine Providence a ménagé comme correctif à l'infirmité individuelle, disparaît dans l'application des doctrines chez les hommes réunis. C'est là qu'on peut juger de la gravité réelle des erreurs. Dieu a voulu qu'elles portassent alors leurs fruits naturels. Nous ne nous donnons point ici la tâche de les signaler; il nous est beaucoup plus doux de constater la richesse de Dieu multipliant ses grâces aux cœurs qui les reçoivent, au travers de tant d'enveloppes et d'entraves. L'ombre de Pierre guérissait les malades sur qui elle passait; le rayonnement de la face de Jésus guérit l'âme de ceux qu'il atteint, quelle que soit la couleur de la robe dont ils revêtent le Sauveur de leurs âmes.

QUESTIONS SOCIALES

—

DU PATRONAGE DES PRISONNIERS LIBÉRÉS

STATISTIQUE CENTRALE DE L'ADMINISTRATION DES PRISONS, ÉTABLISSEMENTS PÉNITENTIAIRES, COLONIES PUBLIQUES ET PRIVÉES, DEPUIS L'ANNÉE 1864, par M. Dupuy, directeur de l'administration des prisons. (1866.) — DES COLONIES PÉNITENTIAIRES ET DU PATRONAGE DES JEUNES LIBÉRÉS, par Jules Lamarque, sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur. (1863.)

L'histoire de nos œuvres charitables a été racontée avec une sympathie émue par ceux qui y contribuent pour leur part; et, avec une sincère admiration, par des écrivains de talent qui ne les avait vues que du dehors. L'*enfance*, la *vieillesse*, les *infirmités*, la *maladie*, trouvent un refuge dans nos maisons d'orphelins, nos asiles de vieillards, nos établissements pour les sourds-muets, les aveugles, les incurables, mais il manque un chapitre à cette touchante histoire de la charité protestante, c'est l'histoire du patronage de nos détenus libérés. Nous avons dit[1] quelle défiance accueille le malheureux qui sort de prison, mais ceux qui l'ont suivi de près savent seuls quelles difficultés et par suite quelles tentations naissent pour lui de ces défiances, hélas! trop souvent justifiées. Repoussé de tous, que devient le *libéré?* Il oublie ses bonnes résolutions, il subit l'empire de ses mauvais instincts, il cède encore à de coupables entraînements et retombe dans l'abîme. Tendons à ces infortunés une main secourable, et nous pourrons en sauver quelques-uns.

L'expérience du comité de patronage, fondé il y a dix ans, à Monflanquin (Lot-et-Garonne), en faveur des détenus de la maison centrale d'Eysses, nous autorise à parler ainsi. Dans l'espace de ces dix années, le nombre des détenus protestants a diminué de plus des *deux tiers*, pendant que le chiffre de la population de la prison ne diminuait *que de moitié*. En 1857, nous avions 45 détenus, et maintenant ce chiffre est descendu à 14. Ce résultat réjouissant s'explique par le fait que le nombre des récidivistes a diminué chaque année, par suite, nous l'espérons, de l'action du comité de patronage. Nous avons raconté les encouragements que Dieu a accordés à notre œuvre. Les chiffres ci-dessus seraient à eux seuls une preuve suffisante de l'efficacité du patronage.

Mais nous n'agissons que sur un nombre très restreint de libérés, et, encouragés par les résultats obtenus, nous aurions à cœur de voir l'œuvre de patronage se généraliser pour toute la France.

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 juin 1866.

Le lecteur jugera de l'importance de l'œuvre à entreprendre par les deux tableaux suivants où les détenus sont classés d'après la religion.

MAISONS CENTRALES ET PÉNITENCIERS AGRICOLES DE LA CORSE.

1° ÉTABLISSEMENTS AFFECTÉS AUX HOMMES.

Population au 31 décembre 1864.

ÉTABLISSEMENTS.	CATHOLIQ.	PROTEST.	ISRAÉLIT.	MAHOM.	TOT. GÉN.
Albertville	257	»	»	»	»
Aniane	528	»	»	»	»
Beaulieu	617	3	»	»	»
Belle-Isle-en-Mer	273	»	»	»	»
Casabianca	659	6	»	»	»
Chiavari	878	1	»	»	»
Clairvaux	1,252	3	»	»	»
Embrun	631	»	»	»	»
Ensisheim	715	175	48	»	»
Eysses	752	24	»	1	»
Fontevrault	1,440	6	1	»	»
Gallion	1,010	4	»	»	»
Limoges	608	21	1	»	»
Loos	1,190	16	3	»	»
Melun	992	3	1	»	»
Mont-Saint-Michel	»	»	»	»	»
Nîmes	1,043	144	14	1	»
Poissy	1,104	9	»	»	»
Riom	839	»	»	»	»
	14,616	415	68	2	15,101

2° ÉTABLISSEMENTS AFFECTÉS AUX FEMMES.

Auberive	349	»	»	»	»
Cadillac	393	4	»	»	»
Clermont	799	3	»	»	»
Doullens	333	2	»	»	»
Haguenau	310	40	10	»	»
Montpellier	448	20	»	»	»
Rennes	564	3	1	»	»
Vannes	331	2	»	»	»
	3,527	74	11	»	3,612

Les établissements publics d'éducation correctionnelle, au nombre de 9, ne renferment point de jeunes détenus protestants; et dans les 56 établissements privés qui existent pour garçons et filles, on comptait, au 31 décembre 1864, à Marseille, 4 garçons; Petit-Quevilly, 1; Sainte-Foy, 90; Villette, 1; Paris (couvent de la Madeleine), 2 filles; Strasbourg (servantes protestantes), 2 et Sainte-Foy, 4. Total, 96 garçons et 8 filles.

En résumé, le nombre des détenus protestants est, dans les maisons centrales, de 489, et dans les établissements pénitentiaires, de 104. Total, 593.

La statistique ne donne pas le chiffre des détenus protestants pour les maisons d'arrêt et de justice, mais en prenant pour base la proportion indiquée pour les maisons centrales et les colonies pénitentiaires, on peut, d'une manière approximative, déterminer le chiffre. Les prisonniers des maisons centrales étaient, au 31 décembre, au nombre de 18,713 ; les jeunes détenus, au nombre de 7,006; total, 25,719, dont 593 protestants; ce qui donne la moyenne de 1 sur 43,36. Les prisons départementales contenaient à cette époque 20,998 détenus, ce qui nous fournirait, d'après la proportion ci-dessus, pour les détenus protestants, le chiffre de 484; au total donc 1,077, sur une population de 46,717 détenus.

Telle est l'importance de l'œuvre à entreprendre : 1,077 infortunés à retirer de l'abîme et à ramener dans la voie du bien! Le chiffre des sorties, sur une population de 19,433, a été, dans les maisons centrales, en 1864, de 9,087; c'est donc, en moyenne, la moitié; environ 500 détenus à patronner chaque année.

Remarquons que les condamnés des prisons centrales sont en grande partie réunis dans sept de ces maisons, dont voici l'ordre d'importance: Nîmes, Ensisheim, Haguenau, Eysses, Melun, Limoges et Loos. Ceux des maisons d'éducation correctionnelle sont réunis à la colonie agricole de Sainte-Foy; le nombre restreint de nos détenus, leur réunion dans quelques établissements, rendraient le patronage facile. Il suffirait de créer près de ces principaux groupes de prisonniers un comité particulier comme celui qui existe à Eysses[1]. Dans les prisons départementales où se trouve un certain nombre de détenus, le pasteur qui visite ces maisons pourrait constituer aussi un comité semblable. Pour donner de l'unité à l'œuvre, on établirait à Paris un comité central qui mettrait les comités particuliers en rapport entre eux et leur fournirait, au besoin, les indications nécessaires pour le patronage en dehors de leur circonscription.

Les chiffres qui précèdent, comme les résultats obtenus, ont déjà fait pressentir la nature des efforts à tenter et des encouragements à attendre d'une œuvre générale poursuivie avec persévérance et dévouement. Pour réussir dans cette œuvre de miséricorde, il faut, avant tout, beaucoup aimer les malheureux qui en sont l'objet. C'est parce qu'il les aima tant que le Maître divin vit venir à lui un si grand nombre de ceux que le mépris public avait atteints. Aussi, l'œuvre du patronage commence-t-elle réellement dans la prison. A l'exemple du Sauveur, aimons beaucoup, nous qui sommes appelés à porter dans ces lieux de souffrance et d'humiliation la parole du relèvement et de l'espérance chrétienne. Que les infortunés qui y expient l'entraînement d'un jour ou les fautes accumulées d'une longue vie d'égarements, sentent que, pour nous, la flé-

[1] Nous sommes heureux de pouvoir annoncer la création, par le consistoire de Lille, d'un comité particulier pour la prison centrale de Loos. Une Société de patronage pour les détenus protestants du Bas-Rhin existe déjà à Strasbourg depuis 1855.

trissure s'efface par les larmes du repentir versées aux pieds de Jésus et de sa croix. Nous rendrons ici hommage à la puissance de cet amour plus fort que la mort, même que la mort de la conscience et de l'honnêteté. Ces hommes, qui accueillent d'abord notre ministère avec un sentiment de défiance ou d'indifférence glaciale, ne résistent pas à des témoignages d'une vraie sympathie. Les accents du cœur vont au cœur. Dès qu'ils se voient l'objet d'un intérêt réel et qu'ils ont compris qu'on les aime, ils se laissent gagner par la confiance, en attendant que leur cœur s'ouvre à l'influence consolante et régénératrice de l'Evangile. Pour diriger ces malheureux qui n'ont pas su se diriger eux-mêmes et qui, frappés de la déconsidération publique, ont eux-mêmes perdu leur propre estime, il faut beaucoup de fermeté, de prudence et de circonspection. Il importe qu'ils demeurent bien convaincus que notre intérêt pour eux n'est pas de la faiblesse, et que notre charité, quoique ne soupçonnant pas le mal, est clairvoyante. Mais c'est surtout en aimant en eux l'être immortel qu'on voit, dans ces natures aigries par le malheur, dégradées par le vice, se réveiller des sentiments qu'on aurait pu croire à jamais éteints.

Aussi désirerions-nous que l'action du comité de patronage pût commencer dans la maison centrale et fortifier l'influence du pasteur, en attendant qu'elle s'exerçât au dehors. Ces visites des membres du comité produiraient un excellent effet sur l'esprit des détenus et provoqueraient les bonnes résolutions. Nous tromperions-nous en pensant que l'administration supérieure, toujours si bienveillante et si prompte à encourager les entreprises qui ont pour but l'amélioration morale des détenus, ne refuserait pas l'autorisation nécessaire à de telles visites, dès qu'elle en aurait bien compris le caractère?

L'œuvre, ainsi préparée dans les maisons centrales par les bonnes résolutions et la confiance inspirées au détenu n'est pas, nous devons le déclarer, sans de grandes difficultés. Il est une première condition requise, sans laquelle rien n'est possible, ce sont les bonnes dispositions du détenu et un sincère désir de travailler à son relèvement! Aussi avons-nous soin de rappeler souvent aux prisonniers, pendant toute la durée de leur détention, que le comité de patronage ne pourra rien faire pour ceux qui persistent dans le mal et qui veulent continuer leur vie passée. Nous les avertissons qu'il sera tenu grand compte de leur conduite, de leur application au travail, du soin qu'ils auront mis à éviter la violation des règles de la maison. Comme garantie morale, nous envoyons aux patrons un relevé de la statistique morale du prisonnier, c'est-à-dire des notes sur sa conduite dans la prison. Ces mesures de prudence nous permettent d'obtenir nous-mêmes, à l'avance, des indications précieuses sur l'état moral du détenu et ses projets d'avenir. S'il éprouve un sérieux désir de bien faire, au jour de la liberté, il se conduit bien dans la prison, évite les punitions et s'applique à son travail. Ainsi, outre la confiance qu'elle nous inspire, sa bonne conduite adoucit à la fois les épreuves de la cap-

tivité, et lui prépare, par l'habitude du travail et l'acquisition de la connaissance d'un métier les moyens de se suffire à l'expiration de sa peine.

Quelques mois avant sa libération, le détenu indique lui-même le lieu de sa future résidence, et l'administration juge de la convenance de ce choix. En principe, elle favorise le retour du libéré dans le sein de sa famille, ou même le prescrit d'office. On ne saurait trop applaudir à cette mesure. Le patronage naturel, c'est celui de la famille. Aussi tous nos efforts tendent-ils à persuader au prisonnier de demander à revenir au milieu des siens. On a vu que la reprise des relations de famille était le premier indice certain d'amendement, et nous n'hésitons pas à dire que le désir de rentrer au foyer paternel a toujours été une sûre garantie de retour au bien. Nous avons cité la lettre d'un jeune homme qui nous remerciait des soins affectueux dont nous l'avions entouré pendant sa captivité. Il avait trouvé, à sa sortie de prison, sa famille prête à l'accueillir épuré par l'épreuve. Sous cette influence tutélaire, ses bonnes dispositions se sont affermies, et il a reconquis heureusement sa place au sein de la société. Nous avons dit en quels termes touchants un détenu, transféré dans une autre maison centrale, nous exprimait le désir de rentrer au foyer domestique, pour consoler, secourir sa vieille mère et obtenir d'elle son pardon. La pauvre mère est morte avant l'heure de la libération de son fils, et celui-ci nous écrivait naguère : « Depuis la mort de ma mère, il ne m'était plus permis de réveiller aucune flamme intérieure et de chercher à éveiller un sentiment qui répondît au mien. Heureusement vous me restiez. Ma pensée s'est reportée vers vous. Vos lettres, que je lisais et relisais souvent, me donnaient toujours un nouveau courage et de nouvelles forces pour persévérer dans ma résignation, dans l'espoir de vivre afin de devenir un nouvel homme. Puisse le ciel avoir pitié de moi et me permettre d'aller retremper mon âme au lieu de mon berceau et près de la tombe de ma mère ! » — Ce sentiment de piété filiale, ce retour vers le lieu de son berceau, voilà les vraies conditions du relèvement des prisonniers. Les parents sont les patrons naturels des malheureux que la loi a flétris.

Mais hélas ! ce patronage n'est pas toujours possible, pour le libéré, dans le sein de sa famille. Il en est qui n'osent pas y revenir, et qui veulent éviter l'humiliation de leur présence à ceux qu'ils ont déshonorés. D'autres, sans être repoussés de leurs familles, ne trouveraient auprès d'elles que les mêmes piéges qui ont entraîné leur chute. « Je me résignerai à tout, m'écrivait un libéré, mais non pas à revenir chez moi. Je ne serais d'aucune utilité à mes parents ; je suis trop épuisé pour travailler, et à la honte j'ajouterais un fardeau de plus. » Cet homme était un récidiviste. Il s'est toutefois laissé persuader, et, cédant aux conseils de ses patrons, il s'est décidé à rentrer dans sa famille qu'il avait abandonnée depuis de longues années. Dieu veuille l'y suivre et l'y affermir

dans la voie du bien ! Deux sœurs, tendrement dévouées à un frère prodigue, qui avait abreuvé leur vie d'amertume, étaient encore prêtes à tous les sacrifices ; mais n'osant pas toutefois l'appeler près d'elles, par crainte de l'exposer encore aux tentations qui l'avaient perdu, elles désiraient qu'il donnât des gages de changement, par un temps d'épreuve morale, une sorte de noviciat dans le bien, avant son retour à la maison paternelle. Elles ont supplié notre comité de s'intéresser à ce malheureux jeune homme, nous promettant que dès qu'on pourrait lui rendre un témoignage favorable, après cette épreuve de la liberté, leurs bras et leurs cœurs seraient ouverts pour le recevoir ! Si douloureuse qu'était cette mesure de prudence, nous l'avons comprise.

Enfin, un grand nombre de libérés n'ont plus de familles[1]. Ce sont ou des orphelins abandonnés ou des hommes âgés, précisément ceux qui ont le plus besoin d'appui à leur libération. Au moment où nous écrivons ces lignes, il va sortir de la maison centrale d'Eysses un homme dont la situation est digne du plus grand intérêt : il n'a ni parents, ni amis, ni ressources d'aucune sorte. Sa santé, usée par la captivité, le rend incapable de tout travail. Il a de la surveillance à vie. Il va quitter l'infirmerie pour se rendre dans la ville où l'envoie l'administration. Que deviendra ce malheureux s'il n'est patronné? Ajoutons que l'expérience l'a mûri, que son âme s'est ouverte à la foi, et qu'il déclare, comme d'autres l'ont fait aussi, qu'avant son retour au bien, il n'a jamais été aussi heureux qu'il l'est maintenant. « Dieu est un bon appui, » me disait-il un jour. Aussi la perspective du dénûment absolu dans lequel il va se trouver n'a-t-elle point altéré sa confiance. Il me racontait la touchante histoire, que chacun sait, de cet homme qui, n'ayant point de pain à donner à ses enfants, s'était mis en prière, et avait reçu, avant la fin de la journée, comme réponse à sa prière, les dons d'une personne charitable. Et il ajoutait avec une foi d'enfant : « Moi aussi, j'ai confiance en Dieu, je sais qu'il ne m'abandonnera pas. » Le miracle de la charité s'accomplira aussi pour notre pauvre prisonnier. Dieu répondra à sa confiance : il nous a délégué à nous-mêmes le soin d'y répondre pour lui.

Il faut que ces hommes privés de l'appui de leur famille soient patronnés. Leur reconnaissance, quand ils l'ont été efficacement, égale la détresse profonde où ils se seraient trouvés si l'appui du comité de patronage n'était venu remplacer celui qui leur manquait du côté de la famille. Elles sont touchantes les lettres qui nous en apportent l'expression. Nous recevons, à l'instant même, l'une de ces lettres qui sont notre plus précieux encouragement. « Vous m'aviez recommandé, nous dit un libéré, de vous écrire dès mon arrivée à B***. Je vous remercie des bons conseils que vous m'avez donnés. M. C*** m'a procuré du travail et un

[1] Le rapport de M. Dupuy constate que les célibataires ou veufs sans enfants forment plus de la moitié de l'effectif de la population des prisons. Ils sont dans une proportion de 60 p. 100 de la population totale.

logement. Je remercie le Seigneur de m'avoir fait trouver des amis et de l'ouvrage. Depuis que je suis à B***, tous les dimanches, j'ai eu l'avantage d'assister au culte. » Encore un homme entré dans la voie du relèvement ! Dieu veuille l'y affermir !

Toutes les lettres que nous recevons sont loin d'être aussi satisfaisantes. Pour nos libérés livrés à eux-mêmes, le travail est difficile et quelquefois impossible à trouver. Alors commence pour eux une série d'épreuves qui, souvent, hélas! se terminent par une chute nouvelle. « Je n'ai pu trouver d'ouvrage, nous écrivait l'un d'eux; j'ai été malade et je suis dans la détresse. — J'ai travaillé pendant un mois, m'écrit un autre, et maintenant je suis dans un lit de souffrance; je viens vous supplier de vous intéresser à moi. » Nous avons envoyé quelques secours à ces malheureux, mais n'ayant pu trouver auprès d'eux des protecteurs dévoués, nous avons eu la douleur de les voir tomber en récidives et revenir dans la maison centrale. Ils étaient humbles, confus, découragés. Nous n'avons pu que redoubler pour eux de sympathie : ces hommes avaient formé de bonnes résolutions, ils nous avaient inspiré une certaine confiance, mais l'abandon et les tentations de la misère avaient triomphé de leur projet d'amendement. Un patronage, sur place, plein de sollicitude, aurait pu les sauver!

Nous touchons ici à la question capitale pour notre œuvre. Quel est le moyen d'assurer à nos libérés un patronage efficace? Il nous faut deux choses : le concours de patrons dévoués et du travail pour nos patronnés. Ce concours, Dieu nous le fera trouver, si nous le cherchons avec persévérance! Quel cœur chretien ne serait ému de pitié pour ces malheureux et pourrait se refuser à l'œuvre de relèvement à laquelle nous les convions? Nous pouvons compter, nous en avons la ferme assurance, sur une sympathie universelle. Que cette œuvre soit bien comprise, et le concours nécessaire ne nous fera pas défaut! Aussi plaidons-nous cette belle cause avec confiance, persuadés que nous trouverons partout des amis prêts à nous seconder dans la mesure où cela leur sera possible.

Le moyen de rendre efficace le concours de nos amis, c'est le travail. Tout libéré, à moins de maladie, qui attendra de nous autre chose que du travail, ne peut être patronné efficacement. Nous croyons devoir insister sur ce point et déclarer que nous ne sollicitons le concours de nos amis que dans cet unique but : procurer du travail aux libérés disposés à concourir eux-mêmes à leur relèvement et à se suffire par un travail honorable. Là est le principe fondamental de l'œuvre.

Or, c'est le travail que le détenu, sortant de prison, est presque toujours dans l'impossibilité de trouver lui-même. Dès qu'il transpire quelque chose de son passé, il devient l'objet d'une défiance légitime. Cette défiance tombe et fait place du moins à une surveillance bienveillante lorsque ses dispositions nouvelles sont connues, en même temps que son passé, du maître qui l'accueille et l'emploie par charité. Le malheureux,

sachant son passé connu de celui-ci et n'ayant plus à craindre de fâcheuses découvertes, échappe ainsi à la nécessité d'user de dissimulation pour conserver son emploi et à la tentation de tromper une confiance qu'il aurait surprise : double sauvegarde contre les entraînements qui l'ont déjà perdu.

Les personnes charitables qui s'occupent d'eux ont sans doute quelquefois des difficultés à leur procurer ce travail, condition de leur relèvement, mais ces difficultés réelles, et qui tiennent à des causes que nous allons indiquer, sont toutefois moins grandes qu'on pourrait le penser.

La population des campagnes compte pour 72 pour 100 sur la population totale de la France. Elle n'entre dans la criminalité que dans une proportion de 60 pour 100[1]. Elle commet donc relativement moins de crimes que la population urbaine. Mais de beaucoup plus nombreuse que celle des villes, elle fournit, malgré cette proportion en sa faveur, plus de la moitié de l'effectif des prisonniers. Ce fait diminue de moitié les difficultés de patronage. L'agriculture manque de bras. Le libéré, accoutumé aux travaux des champs, rentre dans sa famille et trouve facilement de l'ouvrage. Il est de plus connu de ceux qui l'emploient, et, malgré la défaveur qui l'accueille au début, si un sincère désir de bien faire l'anime, on ne tarde point à lui rendre justice, et il reconquiert, après un temps d'épreuve suffisant, sa position parmi ses concitoyens. Il n'en est pas ainsi pour l'ouvrier des villes qui a démérité. Celui-ci offre moins de garantie et provoque une défiance plus légitime et plus difficile à vaincre. Le problème du patronage serait donc résolu si les maisons de détention pouvaient devenir des pénitenciers agricoles. En outre, les expériences faites à Casabianca et à Chiavari, en Corse, prouvent que les prisonniers employés aux travaux agricoles fournissent moins de récidivistes à la population des prisons. Sur une population totale de 18,713 détenus, on compte dans les maisons centrales 7,600 récidivistes : ce qui donne une proportion de 40 pour 100. La moyenne pour 100 détenus, sortis des maisons centrales, repris et condamnés de nouveau, a été, en 1861, de 5.71 pour 100; en 1862, de 6.09 pour 100; en 1863, de 6.39 pour 100. Dans les pénitenciers agricoles de la Corse, cette proportion a été, en 1861, de 3.61 pour 100 à Chiavari; en 1862, de 3.53 pour 100 dans le même établissement; en 1863, de 1.32 pour 100 pour la moyenne de Chiavari et de Casabianca. Ce qui établit qu'il y a moitié moins de récidivistes parmi les détenus sortis des pénitenciers agricoles.

Malheureusement, dans ces établissements le chiffre des évasions est considérable. Les évadés de toutes les prisons centrales, pendant l'année, sont au nombre de 54, et les pénitenciers agricoles de la Corse y figurent pour 50. « Ce chiffre considérable des évadés, dit M. Dupuy, démontre la difficulté de placer les condamnés dans les conditions du travail exté

[1] Rapport de M. Dupuy.

rieur qui offre tant de facilité d'évasion. On ne parvient à refréner la tentation de fuir qu'en multipliant les moyens de surveillance par un personnel de gardiens nombreux, ce qui élève considérablement la dépense de la détention. Sur 800 individus à Chiavari, on n'a pu empêcher 44 réclusionnaires de s'évader. Quel personnel nombreux ne serait pas nécessaire pour contenir 20,000 détenus des maisons centrales! » L'épreuve est décisive : malgré les avantages qui résulteraient des travaux agricoles pour la moralité des détenus, on ne peut espérer de voir les travaux se généraliser ni les conditions du patronage s'améliorer pour les libérés appartenant à la population des villes. On doit plutôt veiller avec soin à empêcher, du moins les détenus venant de la campagne, de se laisser entraîner par le courant qui porte vers les grandes villes. La tentation pour eux est d'autant plus forte que, pendant la durée de leur séjour dans la maison centrale, ils ont pu apprendre un métier. Ce grave problème préoccupe vivement l'administration[1]. On cite l'exemple de l'Angleterre et d'autres pays d'Europe qui ont essayé pour leurs condamnés des travaux agricoles; mais, on vient de le voir, il surgit, dans cette voie nouvelle, la sérieuse objection de la difficulté de la surveillance! Quoi qu'il en soit, il en résulte pour les comités de patronage le devoir de faire d'énergiques efforts pour ne pas laisser aller dans les villes les détenus accoutumés aux travaux des champs.

Les difficultés du patronage seraient amoindries et les tentations premières écartées, si l'on parvenait à créer pour les libérés momentanément sans travail un refuge comme il en existe à Paris pour les jeunes détenus et les jeunes libérés du département de la Seine. L'article 2 des statuts de la Société de patronage des jeunes libérés de la Seine porte « qu'elle « a, s'il est nécessaire, des lieux d'asile pour ceux de ses patronnés ma- « lades ou sans ouvrage qui n'ont personne pour les recueillir ou qui ne « peuvent être reçus dans les établissements publics[1]. » Comme application de cet article 2 de ses statuts, la Société a fondé pour ses pupilles qui attendent un placement un asile, rue Mézières, n° 9.

M. Jules de Robernier, directeur de la colonie pénitentiaire de Vailhauquez (Hérault) et M. Félix de Robernier, président de chambre à la cour impériale de Montpellier, en traitant la question du patronage légal des jeunes détenus, ont indiqué la création d'asiles, combinée avec l'action de comités de patronage, comme un moyen de réaliser le vœu de la loi à cet égard.

La présidente de la Société de patronage des jeunes filles détenues libérées et abandonnées de la Seine, Madame la marquise de La Grange, raconte, dans un rapport de 1857, comment la visite de Madame Fry donna au comité l'idée de fonder un refuge pour leurs protégées. « En-

[1] M. Dupuy, page XVI.
[2] *Des Colonies pénitentiaires et du patronage des jeunes détenus*, par M. Lamarque.

« traînées par l'éloquence et la charité de Madame Fry, nous visitâmes, « dit-elle, la prison de Saint-Lazare, et bientôt, nous nous confiâmes le « découragement qui nous pénétrait, lorsque ces jeunes filles, dociles à « nos instructions, s'écriaient avec douleur : « Où aller en sortant d'ici? « Comment vivre[1]? »

La colonie agricole de Mettray patronne les 1,813 enfants sortis de l'établissement. Sa tutelle s'exerce sur les premiers aussi bien que sur les derniers libérés. L'article 2 de ses statuts[2] porte « que tout ancien colon « qui vient à manquer momentanément de travail et de moyens d'exis- « tence, ou qui est malade, peut être de nouveau gratuitement admis à « la colonie, mais seulement à titre provisoire. » Aussi la statistique, qui accuse une proportion effrayante pour les jeunes détenus : 423 récidivistes sur 4,450 libérés dans les trois dernières années, soit 9.55 pour 100 libérés, établit-elle que cette proportion n'était pour Mettray, en 1862, que de 3.81 pour 100, et qu'en 1864 elle était descendue au-dessous de 3 pour 100.

Un asile a été fondé en 1842, par l'abbé Coural, sous le nom de *Solitude de Nazareth*, pour les jeunes filles libérées du département de l'Hérault, et notamment de la maison centrale de Montpellier. Dès 1843, 65 jeunes filles avaient déjà trouvé un asile dans cet établissement[3]. On voit que l'idée d'un refuge pour les jeunes libérés n'est pas nouvelle en France. Nous voudrions pouvoir l'étendre, aussi bien que le patronage, aux condamnés adultes, comme en Angleterre. La question ne saurait laisser aucun doute. L'existence d'un établissement où nos libérés recevraient un asile provisoire serait le complément nécessaire de l'œuvre. Nous déposons cette idée dans ces pages, sans en proposer la réalisation immédiate. Le développement du patronage nous donnera seul la mesure de ce qu'il nous sera possible de tenter dans ce but.

Considérée dans ses éléments essentiels, l'œuvre du patronage revient donc à procurer au détenu, lors de sa mise en liberté, protection et travail. Nous ne demandons à nos amis que les secours indispensables.

Nous avons dit que, pour la moitié des détenus voués aux travaux agricoles, l'œuvre du patronage exige moins de recherches. Ajoutons qu'elle a aussi moins de défiance à vaincre, par suite de la position faite au libéré. Celui-ci, employé comme journalier à la culture de la terre, vit constamment au dehors et a peu d'occasions de tromper la confiance de ses maîtres. En conséquence, il n'éveille pas la même sollicitude et n'exige pas une surveillance aussi attentive que s'il était occupé à des travaux d'intérieur. Le placement des libérés dans les villes exige plus de circonspection. On ne peut en général proposer à une famille de recevoir dans sa maison, à titre de domestique, un homme dont le passé offre si peu de ga-

[1] *Des Colonies pénitentiaires*, etc., par M. Lamarque. [2] *Idem.*
[3] *Revue pénitentiaire*, par M. Moreau-Christophe, tome III, 1re livraison. 1846.

ranties. Il est des exceptions, sans doute. Le condamné qui a expié par plusieurs années de captivité une faute qu'il a commise dans un moment d'oubli, et dont il s'est repenti, peut remplir sans danger un poste de confiance. Nous pourrions citer une maison de commerce qui n'a pas hésité à employer comme commissionnaire un de nos libérés, et nous n'avons pas appris qu'elle ait eu à le regretter. Mais ces exceptions sont rares. La prudence est une des conditions de succès dans une telle œuvre. Il ne faut pas exposer, dans le commencement surtout, des hommes qui ont déjà failli à de nouvelles tentations ; ce serait de la charité mal entendue. Une sage circonspection est pour eux une sauvegarde. La règle générale que nous suivons est de ne les placer que dans des ateliers dont les maîtres sont prévenus avec soin de tout ce qui les concerne. Pour faciliter l'application de cette règle, nous nous efforçons de persuader aux détenus de s'appliquer à bien apprendre un métier pendant leur détention, dans le but de pouvoir profiter plus tard des recommandations de notre comité.

Si les maisons centrales n'offrent pas les mêmes avantages que les pénitenciers agricoles pour le placement des libérés, elles présentent au moins aux détenus celui de pouvoir exercer le métier qu'ils connaissent déjà ou d'en apprendre un s'ils n'en connaissent pas. Les maisons centrales sont comme de grandes manufactures : le travail y est obligatoire, ce qui est un bienfait inappréciable pour le prisonnier, qui échappe aux tentations de l'oisiveté. Ce premier bienfait en prépare un autre à sa sortie, celui de pourvoir lui-même à ses moyens d'existence.

Mis ainsi en état de se suffire à lui-même, le libéré n'attend donc de nous que l'entrée dans un atelier qu'il ne pourrait obtenir lui-même sans notre recommandation. Cette admission serait même, en bien des cas, difficile à obtenir par nos correspondants s'il s'agissait de recherches à poursuivre sur l'heure ou d'un résultat immédiat à atteindre. Mais l'époque de la libération du détenu nous est connue au moins deux mois à l'avance; le choix de la ville où il doit se rendre est arrêté. Il reste donc tout le temps nécessaire à nos amis, prévenus par nous, pour faire des recherches et préparer le placement de nos protégés. Ainsi, on le voit, peuvent être vaincues par une persévérance attentive et dévouée les plus grandes difficultés que l'œuvre présente.

M. Dupuy, en parlant de l'efficacité des mesures tutélaires dont les jeunes détenus sont l'objet, dit : « Elles ont permis de constater que le patronage est une chose possible et qu'il est une de ces idées que l'on peut faire passer du domaine de la théorie dans celui de la pratique[1]. » Généralisant cette pensée et l'appliquant aux condamnés adultes aussi bien qu'aux jeunes détenus, nous dirons (tout ce qui précède nous y autorise) : Le patronage est non-seulement possible et efficace, mais il est de plus un impérieux devoir.

E. Robin.

[1] Rapport de M. Dupuy, page cxxvii.

NÉCROLOGIE

—

HENRI HOLLARD

Le 24 décembre au matin s'endormait à Dieu un des hommes les plus distingués de nos Eglises, celui-là même qui a inauguré ce recueil il y a treize ans. Il laisse au milieu de nous une de ces mémoires où tout est douceur et pureté. Sous le coup de cette douleur plus profonde pour les siens et pour tous ses amis qu'on ne saurait le dire, nous nous bornons à reproduire ce que nous avons pu retrouver des quelques paroles que nous avons prononcées à l'heure de l'adieu suprême.

« Christ est ma vie et la mort m'est un gain, » disait saint Paul aux chrétiens de Philippes. Ce mot héroïque de l'apôtre s'est imposé à moi aujourd'hui, parce que notre ami bien-aimé l'a prononcé dans sa dernière veille. — Il nous est infiniment précieux dans une heure comme celle-ci, heure d'indicible tristesse, mais d'une tristesse divinement consolée. Tout d'abord il affirme avec énergie la vie dans la mort. Celle-ci, qui semble réunir toutes les pertes, toutes les ruines, n'est un gain que si elle est un degré supérieur dans la vie véritable. Comment douter de la persistance de la personne morale au travers de la dissolution des organes, quand on voit la partie spirituelle de l'être triompher de toutes les souffrances physiques et jeter son éclat le plus pur au moment où le souffle va manquer ? Un vulgaire accident ne suffit certes pas pour éteindre cette vive lumière de la pensée qui rayonnait il y a quelques heures dans le regard et pour réduire à néant la flamme des saintes affections qui triomphait de tous les obstacles matériels. La dépouille même de nos bien-aimés redit leur immortalité, tant l'âme avant de s'envoler a laissé son sceau sur leur front pâli. — Une paix auguste resplendissait sur les nobles traits de celui que nous pleurons

N'oublions pas d'ailleurs le nom sacré que prononce l'apôtre. C'est Jésus-Christ qui a mis en évidence la vie et l'immortalité par sa résurrection, — non pas une vague et insaisissable immortalité, mais la vie bienheureuse et glorieuse résumée dans cette promesse : « Là où je suis vous y serez aussi ! » Seulement pour être avec lui là-haut, il faut avoir été avec lui sur la terre. Aussi rien ne nous console dans un tel moment comme de savoir que celui qui nous quitte était un disciple fidèle de Jésus. Gloire soit rendue à Dieu de ce que jamais certitude plus absolue ne nous fut donnée qu'auprès de ce cercueil. Je voudrais dire en quelques mots ce que fut notre ami bien-aimé. — Je sais bien que je n'y réussirai pas, sous l'émotion qui m'étreint, — et dominé comme je le suis par la pensée que tout panégyrique l'eût offensé.

Dieu lui avait départi les plus beaux dons de l'intelligence et du cœur, fondus dans une harmonie complète. Haute et ferme raison, élévation instinctive de l'esprit toujours tourné au grand, parole pure et limpide, tendresse inépuisable, et, — ce qui est le trait divin par excellence, — une bonté exquise ; voilà ce que nous admirions et chérissions en lui. La grâce avait épuré, sanctifié tous ces dons. Dès l'âge de 25 ans, il s'était donné à Jésus-Christ, alors qu'un souffle du ciel passait sur sa famille et sur bien d'autres, à l'aurore d'un beau réveil religieux. Pendant près de 40 ans il a servi fidèlement son Dieu dans les diverses sphères de son activité.

Henri Hollard a été un savant chrétien dans toute l'étendue du terme. Il a montré combien il est faux qu'une connaissance approfondie de la nature conduise nécessairement à la négation de Dieu selon l'insolente prétention d'un savoir à courte vue qui se glorifie d'ignorer le monde supérieur. Au contraire, plus il a connu le merveilleux organisme des êtres vivants, plus il y a vu éclater un plan divin. Plus il a su, plus il a adoré. Disciple distingué de l'illustre de Blainville, il a porté hautement le drapeau du spiritualisme scientifique. Ses travaux d'anatomie comparée sont tout pénétrés de cette noble doctrine. Il lui a élevé un monument dans ses belles *Études de la nature* publiées en 1843. Son livre sur *l'Homme*, publié en 1853, où il établit avec tant de force l'unité de la race, est une protestation éloquente et savante contre cette philosophie qui, trop fière pour accepter le christianisme, préfère la bassesse à l'humilité et s'attache à ravaler l'homme au rang de la brute en lui ravissant sa couronne divine.

Son enseignement si remarqué dans la première chaire du pays, à la Sorbonne, où il suppléa M. de Blainville comme à

Lausanne, à Neuchâtel, où il passa quelques années, à Poitiers et à Montpellier où il fut professeur en titre, cet enseignement si distingué par la forme et par le fond fut tout entier consacré à cette grande cause du spiritualisme appliqué à la science. Il voulait écrire un livre définitif sur la nature pour réagir mieux encore contre l'impie matérialisme qui veut en chasser Dieu. Ses dernières préoccupations scientifiques ont porté sur certaines discussions de la Société d'anthropologie dans lesquelles ces funestes tendances s'étaient étalées avec un cynisme incroyable.

Sa culture n'avait rien d'exclusif, il s'est généreusement mêlé à tout le mouvement de son temps. Après avoir fondé en 1827, avec Buchez, le *Journal des progrès des sciences médicales*, c'est lui qui, en 1831, dans l'effervescence des esprits qui se fit remarquer au lendemain de la révolution de 1830, eut le premier l'idée de fonder un journal de haute apologétique portant la guerre dans le camp ennemi et abordant, au point de vue chrétien, avec largeur et fermeté, tous les problèmes de l'époque. Ce journal fut *le Semeur* qui a joué un si grand rôle au milieu de nous. Sa brochure sur le saint-simonisme souleva d'intéressants débats. Ce fut Henri Hollard qui, en 1854, fondait la *Revue chrétienne* et en rédigeait le prospectus. Permettez-nous de vous en lire un court fragment. Rien ne saurait mieux peindre la netteté et la bienfaisante largeur de ses croyances chrétiennes. C'est lui tout entier.

« Soit que nous sondions les plaies de notre situation religieuse et morale, soit que nous cherchions à saisir les symptômes de réaction qui, par les souffrances du doute, ramènent les âmes des choses visibles aux invisibles, nous arrivons à nous convaincre que le moment actuel impose de sérieuses obligations aux hommes qui peuvent dire à ceux qui cherchent, comme autrefois André à Pierre : Nous avons trouvé le Christ. Nous sommes, grâces à Dieu, de ces hommes-là, et, à ce titre, nous avons un témoignage à rendre... Aujourd'hui comme toujours, le christianisme porte en lui le salut de tout homme et les premières conditions de toute prospérité sociale. Toutes les facultés de l'âme se retrempent à cette source, quand la conscience y a retrouvé sa vie et sa paix. Rien n'échappe à l'influence de la vérité chrétienne; rien de ce qui tend à notre développement ne doit échapper à notre sollicitude.

« Loin de nous tous ces christianismes travestis ou mutilés qui déshumanisent l'homme, soit en lui imposant la servitude sous le nom sacré de l'obéissance et le laissant dans la révolte du cœur, soit en l'enorgueillissant de sa sagesse et de ses œuvres, et l'abandonnant à l'esclavage de ses passions, soit aussi

en l'isolant de ses semblables, en le renfermant dans le cercle artificiel d'une piété sincère, mais sans intelligence et quelquefois sans charité.

« Nous prenons le christianisme tel que l'Evangile nous le donne, tel que nous l'ont légué, non point les institutions que les siècles ont élevées sous son nom, mais les hommes pieux qui s'échelonnent de Jésus-Christ à nous; nous le puisons à sa source même, ne reconnaissant à aucun corps ecclésiastique le droit de s'interposer entre cette source et les âmes que le Sauveur appelle à s'y désaltérer. Le christianisme, c'est Jésus-Christ, sa personne, son œuvre, qui est l'histoire même de sa vie, de sa mort, de sa résurrection; ce sont ses paroles, celles aussi que l'enseignement inspiré des apôtres nous a transmises; en un mot, c'est l'ensemble des faits et des doctrines que croyait et recevait l'Eglise apostolique, que la réformation du seizième siècle a remises en évidence, et qui ont le premier rang dans les professions de foi de toutes les Eglises où l'Ecriture sainte fait seule autorité. »

Chez lui l'homme de la pensée n'a point nui à l'homme de la pratique. Cette activité intellectuelle si diverse ne l'empêchait pas de consacrer une portion de son temps aux œuvres chrétiennes. Jamais il ne perdit l'occasion de confesser sa foi. Je racontais naguère, dans une circonstance analogue à celle qui nous réunit aujourd'hui, comment un autre ami, connu et respecté de nous tous, le jour où il vit tomber soudain le voile qui lui cachait la vérité de l'Evangile, ne put attendre que le matin fût levé pour porter cette grande nouvelle à celui qui avait été auprès de lui le messager du Christ. C'était à la porte de Henri Hollard que le docteur Lamouroux frappait à cette heure, car c'est de lui qu'il avait appris à triompher du scepticisme qui le rongeait. Membre de plusieurs de nos grandes sociétés religieuses, notre ami leur a apporté le concours de son esprit ferme et lumineux. Comment oublierions-nous qu'il a été l'un des anciens et des membres fondateurs de notre Eglise de la chapelle Taitbout? Ami personnel de Vinet qu'il assista à son lit de mort, il avait épousé non-seulement sa tendance générale, mais encore le grand principe ecclésiastique auquel appartient l'avenir. A Poitiers, dans l'absence d'un culte qui répondît aux besoins de son cœur, il réunissait, tous les dimanches, ceux qui sympathisaient avec lui, et le savant professeur était le pasteur volontaire de ce petit groupe de fidèles.

Comment rendre le charme de ses entretiens si riches, si variés, toujours animés par les sentiments les plus généreux. Il était le partisan né et le défenseur de toutes les grandes causes

humaines et divines. Dirai-je ce qu'il était dans le cercle des affections intimes? Non, je ne le dirai pas. On ne rend pas cette douceur, cette tendresse, ce dévouement, cette délicatesse morale, cette sensibilité sans pareille unie à l'énergie des sentiments profonds. Il a eu de grandes épreuves, d'amères déceptions dans la vie publique, où trop souvent le succès réclame des conditions difficiles à réaliser pour des natures comme la sienne, mais toutes les joies de l'intérieur il les a connues parce qu'il les a données!... Ah! que ferions-nous dans ce cruel moment, si nous ne comptions sur le revoir du ciel!

La mort n'est pas venue inopinément. Un mal profond a lentement miné ses forces. Son désir n'était pas de quitter ce monde; il aimait la vie, parce que la vie pour lui se résumait dans les plus tendres affections, mais il s'est trouvé prêt à l'heure du grand départ; il a vu venir la mort d'un œil tranquille, il en a suivi le cours irrésistible sans illusion, gardant toute sa présence d'intelligence et de cœur jusqu'à la fin, donnant les preuves les plus évidentes d'une foi inébranlable, supportant ses souffrances avec une angélique douceur, et répondant à tous les témoignages d'affection par une affection plus grande encore. Il est mort dans la plénitude de ses facultés, pour revivre tout entier dans la patrie céleste où il nous a précédés! Combien un tel départ élève les yeux en haut! Il en suit bien d'autres! Cette fin d'année est attristée par des deuils nombreux. Soyons prêts à toutes les dispensations divines, et reprenons la vie, c'est-à-dire le travail et le combat, avec courage et fermeté, comptant sur Celui qui ne nous abandonnera jamais, et puisse notre mort être semblable à celle de ce juste!

EDMOND DE PRESSENSÉ.

CORRESPONDANCE D'ITALIE

—

Rome, le 24 décembre 1866.

Monsieur le Rédacteur,

Un mot sur l'état des choses à Rome, écrit par un témoin oculaire, ne pourra qu'intéresser vos lecteurs.

On avait craint un bouleversement immédiat de la ville éternelle au lendemain de la retraite des troupes françaises. Si les Italiens n'écoutaient que leurs aspirations, il y aurait eu en effet lieu d'appréhender une violente secousse. Nous sommes sur un volcan, me dit-on partout, et les passions bouillonnent. Pourtant, parcourez toutes les rues de la cité, tout y circule paisiblement, comme à l'ordinaire; chacun semble courir à ses affaires ou à ses plaisirs; le *Corso* voit ses files de voitures traîner les promeneurs jusqu'au *Monte-Pincio;* la noblesse romaine y étale sa luxueuse frivolité. A la portière des calèches s'arrête, pour y entretenir les princesses, reines de la mode, une nuée d'élégants; les gens de haute volée semblent jouir à l'aise du temps de répit qui leur est laissé. Aussi bien ne se sentent-ils pas menacés dans leurs priviléges, ces pauvres princes romains; c'est aux *Monsignori* qui les ont annulés que la révolution s'en prendra, si elle éclate. Il n'est pas jusqu'aux membres de la famille royale de Naples qui ne circulent en sécurité dans les rues de la ville, distribuant quelques aumônes aux *accatoni* et gueux de Rome, à la porte des confiseurs qui absorbent, ce semble, leurs graves préoccupations.

D'où vient ce calme, d'où cette apparente satisfaction? Est-ce que l'on se serait trompé sur les véritables intentions du peuple? Est-ce qu'on l'aurait cru irrité, dangereux, tandis qu'il ne serait que mécontent et avili? Cette opinion pourrait être soutenue par les visiteurs superficiels et ignorants de la langue ou des mœurs.

En réalité, tout ce calme, toute cette sécurité, n'est que le résultat des sages et patientes mesures prises par le parti national, qu'on supposait si frénétique et si intraitable! Un mot d'ordre a été donné, publié à peu près publiquement par les comités très peu secrets qui régissent le mouvement national dans le patrimoine de Saint-Pierre, et ce mot d'ordre est : « Attendez, patientez, notre but ne peut pas nous échapper. Nous

l'atteindrons d'autant plus sûrement que nous nous serons moins pressés. » Il faut connaître tout ce qu'il y a de sens politique dans ces populations, et de flair diplomatique dans ces rustres mal décrassés, pour s'imaginer à quel point et avec quel ensemble un tel mot d'ordre peut être obéi, exécuté. L'espérance, chez l'Italien, est rarement accompagnée d'impatience, comme chez nous, Français. L'habitude de souffrir séculairement a appris à ce peuple que le secret du succès c'est d'attendre son heure.

Or, son heure approche, il le sent, il le sait. Il y a quelque chose de saisissant dans cette sagesse étrange manifestée par une population si mal réputée. C'est la force sûre de son fait et qui ne dédaigne pas, par calcul, de se soumettre encore aux circonstances, pour un temps.

Le gouvernement italien appuie de toute sa puissance les décisions et les conseils du comité national romain. Nous avons vu, de nos yeux, aux frontières, et jusque sur le terrain pontifical, des détachements de troupes italiennes, bivouaquant et gardant le passage pour interdire toute invasion des volontaires, toute intervention des patriotes garibaldiens ou autres. La convention de septembre s'exécute donc ponctuellement, et si les espérances que le gouvernement français a fondées sur elle ne sont pas couronnées de succès, la faute n'en sera pas aux Italiens, mais à la force des choses et à la pression des nécessités qu'on n'a pas su encore écarter.

La tranquillité actuelle ne sera point troublée de parti pris, mais il faudra bien que le problème ait une solution. La patience a ses limites, et, quand le peuple de Rome croira avoir assez attendu, il faudra bien qu'on lui jette l'aumône de quelques libertés municipales tout au moins, de quelques garanties civiles en attendant mieux. Les privations qui résultent pour lui du régime actuel sont assez graves pour faire surgir tôt ou tard des impatiences contenues. Un exemple pris dans le présent : Rome n'a pas de vie normale, à la façon des autres cités, elle n'a pas une existence qui se soutient d'elle-même, ni par l'industrie, ni par le commerce. Elle vit du dehors, des étrangers qui la visitent, des curieux qui l'encombrent quelques mois de l'année. Otez l'étranger de son sein, ne fût-ce qu'un an, Rome meurt de misère.

Or, cette famine, elle commence à la subir; la crainte des événements qu'on supposait devoir succéder au 15 décembre, a jusqu'ici, — et bien à tort, — retardé les visiteurs. Les hôtels sont déserts; les magasins se ferment dès sept heures du soir pour éviter les frais d'éclairage, les quartiers à louer résonnent sous les pas de rares passants. Et nous sommes à la veille des grandes fêtes de Noël! Si cet état de choses se prolonge, il faudra bien de la sagesse aux Romains pour qu'ils ne demandent pas à l'Italie de créer à Rome une vie plus normale, plus indépendante des privations, plus digne surtout d'elle et de son grand nom.

Mais la dissolution du pouvoir temporel viendra probablement plutôt

par le désarroi des finances pontificales, et par la désorganisation de l'armée des volontaires. La banqueroute eût été inévitable déjà sans la convention récente par laquelle l'Italie a fait rentrer dans les caisses du saint-père les millions déboursés pour la dette des Romagnes. Mais si l'accident est retardé, pourra-t-on l'éviter toujours? Le patrimoine de Saint-Pierre est un désert qui ne produit rien et ne peut supporter d'impôts. Le commerce se plaint de n'avoir que du papier, et un papier discrédité, à sa disposition. Les négociants répètent qu'en ce moment le plus sage est de ne plus faire d'affaires; la plupart, du reste, n'en trouvent point à essayer. La souffrance qui en résulte est une atonie incalculable dans ses conséquences. Il y a une stagnation de toutes choses qui touche à la mort. Et d'avenir : point, hors de l'union à l'Italie.

L'armée pontificale est composée d'éléments trop divers pour offrir bien des garanties. Il y a dans ses rangs des zouaves de contrebande, assez bien cambrés dans leur élégant costume. La population se plaint d'être souvent insultée par eux dans les cafés; on dit qu'ils ne rêvent que plaies et bosses. Ce sont des enfants perdus de la noblesse bretonne, héritiers de la légitimité déclassée de France et d'ailleurs, champions du parti réactionnaire belge. A Castelfidardo, ils n'ont pas su sauver Lamoricière d'une défaite. Que Dieu les garde de toute collision nouvelle!

Vient ensuite, par rang de dates, la légion des *chasseurs;* elle embrasse un certain nombre d'Italiens, déserteurs de l'armée nationale, d'anciens soldats de François II ou engagés volontaires par recrutement du confessionnal. Mais la partie la plus nerveuse en est dans le groupe des étrangers, principalement des Suisses, qui, au risque de perdre leur nationalité, sont venus s'échouer ici avec leurs officiers. Faut-il le dire? Dans le nombre, on parle d'un tiers (trois cents, peut-être) qui seraient originaires des cantons protestants. Le déclassement, les vieilles habitudes du service à l'étranger, des positions plus fausses encore fort souvent, ont jeté ces malheureux dans des rangs où ils sont supposés avoir renié leur foi avec leur patrie! Ce sont des braves qui n'ont rien à perdre, et qui se battraient brutalement comme plusieurs d'entre eux l'ont déjà fait en Sicile.

Enfin la fameuse légion d'Antibes! En retrouvant des compatriotes, il nous a été loisible d'en examiner l'esprit. Ceux à qui nous avons parlé nous ont dit être venus par suite d'un coup de tête juvénil, entraînés par le désir de voir du pays. Tous, ce semble, se repentent d'être venus se mettre dans cette galère : « Ah, si nous avions su! répètent-ils; nous nous ennuyons à mort! » — Et comme je leur recommandais de s'en tenir à la discipline, tout en traitant doucement les Romains : « Ne craignez rien, m'ont-ils répliqué; ces pauvres Romains n'ont que trop supporté ce que nous voyons. Ah! ce n'est pas pour l'amour du saint-père que nous restons! Il y en a déjà plus d'un tiers qui ont déserté. » En somme la légion d'Antibes est en majorité composée d'honnêtes garçons, un peu mauvaises têtes, et qui se sentent dans une position fausse.

Nous ne savons ce que feraient tous ces pauvres gens en cas de troubles. Mais la papauté temporelle nous semble bien mieux protégée en ce moment par la prudence italienne et par la volonté calculée des libéraux du pays que par tous ces uniformes dans lesquels elle a mis sa confiance, et qui ne feront qu'achever l'épuisement de ses finances, si tant est qu'ils ne compromettent pas sa sécurité.

En Italie, en ce moment, l'opinion dominante est celle-ci : qu'il ne faut pas chasser le pape, mais qu'il faut l'amener, bon gré mal gré, à être sage malgré lui, et à résilier son long bail de prince temporel. Sur la façon de s'y prendre, sur le plus ou moins d'autorité apparente qu'on lui laissera, les opinions varient; la politique italienne est élastique.

On se prêtera à bien des choses; je crois même qu'on dirait *oui* au saint-père sur presque tous les points, pourvu qu'il cédât son temporel. Mais le saint-père ne s'y laisse pas prendre. L'orgueil de beaucoup d'Italiens s'accommoderait assez de posséder à Rome *l'évêque universel;* mais qu'on ne s'y trompe point, à cette vanité séculaire ils ne paraissent pas disposés à sacrifier autre chose que du temps et de la patience; ils ne lui sacrifieront pas Rome, qu'on se le dise bien! Peut-être consentiront-ils à n'y pas mettre leur capitale, mais il faudra qu'ils la rattachent d'une manière ou d'une autre à la patrie italienne. C'est une idée fixe chez tous, instruits et ignorants. Les premiers raisonnent leurs prétentions, et les seconds se figurent naïvement que la fin de toutes les misères du peuple arrivera quand Rome sera italienne. Le Messie ne fut jamais désiré avec plus d'espérances et avec des aspirations plus enthousiastes. N'est-ce pas un spectacle curieux que de voir tant de patience unie à des vœux si ardents?

C'est donc une étrange position que celle de la papauté protégée dans son temporel par l'Italie, qui est très décidée à le lui faire céder sans violence et à le prendre de la force des choses sans user de celle des armes; tandis que la papauté se butte contre l'impossible et ne veut céder que par la violence ce qu'elle sent bien ne pouvoir conserver longtemps.

La solution viendra inévitablement. Sera-ce sans secousse? Dieu le veuille. Pour nous, spectateurs des premières loges, regardons de nos bons yeux[1].

UN ANONYME.... pour cause!

Pour la correspondance étrangère,
E. DE PRESSENSÉ.

[1] La *Revue chrétienne* recevra des communications régulières de Rome du genre de celle-ci pendant cette année. (*Réd.*)

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 janvier.

La situation au commencement de l'année 1867. — *La question romaine jugée par Massimo d'Azeglio et l'évêque d'Orléans. — La foi révolutionnaire réclamant l'héritage de la papauté. — Importance de l'enseignement du peuple. — Ouverture des cours populaires au faubourg Saint-Antoine.*

Il n'y a qu'un orateur officiel ou un journal officieux pour dire qu'en l'an de grâce 1867 tout est pour le mieux dans le pays le plus prospère du monde. Mais les toasts, même dans la bouche du spirituel et infatigable administrateur de cette ville de bohémiens qui s'appelle Paris, ne tirent pas plus à conséquence que les articles du *Constitutionnel*. Eloquence de banquet, prose de commande, c'est tout un. J'avoue que ces congratulations intempestives ne font qu'irriter la morne et patriotique tristesse qui serre actuellement le cœur des bons citoyens. On a beau redire sur tous les tons à leur sujet :

Felices nimium sua si bona norint,

ils ne trouvent guère sujet de se féliciter. En vain on cherche à concentrer leur attention sur les merveilleux embellissements de leur capitale, ils répondent qu'il ne leur a pas encore été permis d'étudier la carte à payer, que tout cela coûte énormément, qu'il y avait des dépenses plus pressées, que ces éternels boulevards engendrent l'ennui, que les nouveaux édifices publics révèlent un art abaissé, qu'une nation ne vit pas plus de bâtisses que de pain, et que d'ailleurs on s'aperçoit que les somptueuses constructions rendent le pain plus cher en élevant partout le niveau de la vie matérielle. Il n'y a donc pas lieu de monter au Capitole : nous le soupçonnons fort d'ailleurs de n'être que le Grand Hôtel.

On compte beaucoup sur l'exposition pour nous désennuyer ou nous distraire. C'est compter sans son hôte, je veux dire sans cet esprit français, le plus mobile du monde, toujours avide de nouveauté, mais promptement lassé du spectacle qu'il a le plus désiré et que l'on ne domine qu'en le tournant vers les vraies grandeurs. Sans doute ces jeux olympiques de l'Industrie auront aussi leur côté grandiose, il serait puéril de

le contester, mais il serait plus puéril encore de l'exagérer et de s'imaginer que l'Exposition sera une compensation suffisante de tous nos échecs de diverse nature. Grâce au ciel, l'Industrie n'a pas encore ce pouvoir : si elle réussissait à nous faire oublier les biens meilleurs, les fortes croyances amoindries, les principales libertés supprimées ou ajournées, elle serait une enchanteresse à la façon de Circé. Convenons du reste que, si nous étions aussi faciles à consoler, sa baguette aurait peu à faire pour nous ramener à l'animalité. Il n'en sera rien, et ceux qui comptent sur ce grand spectacle pour nous faire partager leur béate satisfaction, ont fait un faux calcul.

Nous sommes affligé de la situation de notre patrie, nous l'avouons hautement. A part les trop justes sujets de tristesse qui frappent tous ceux qui ont des yeux pour voir, nous sommes travaillés par un malaise sourd. Les faits eux-mêmes sont infiniment moins graves que la cause morale qui les a plus ou moins produits. Cette cause, c'est l'affaiblissement ou l'amortissement de l'esprit public. On a dit avec une haute raison que c'est lui qui gouverne le monde et en toute chose prononce le dernier mot. Mais s'il règne à la façon des rois fainéants, il n'y aura plus de borne à sa patience, — patience fort peu vertueuse d'ailleurs, car elle tient à son insouciance. Depuis quelques années, il préfère aux fermes conseillers les bouffons de cour, je veux dire toute cette troupe toujours plus nombreuse d'amuseurs attitrés, fabricants de journaux de scandales, de mauvais romans, de pièces plus mauvaises encore, baladins de tous genres, depuis le mime cynique qui dit des infamies à l'heure jusqu'au moraliste de carnaval qui, sous prétexte de châtier les vices contemporains, en rend la peinture pire que la réalité et saupoudre de gros sel sa dévote marchandise pour la vendre à meilleur prix. Cette littérature de bas lieu est une peste publique, non-seulement par l'influence qu'elle exerce sur les mœurs, mais encore par son influence négative : elle atrophie les âmes, elle émousse toute énergie morale, elle empêche les réactions salutaires.

Je me rappelle avoir entendu raconter à un missionnaire revenu d'Afrique que, dans certaine tribu, quand une dame raison paraissait devoir mal tourner à l'idée de tel ou tel orateur influent, il suffisait de lâcher un singe apprivoisé pour que tous les auditeurs n'eussent plus d'attention que pour ses gambades. Ce singe utile ne manque certes pas à notre génération. S'il a trouvé quelque nouveau tour, qu'on ne vienne pas nous parler des grandes causes pour lesquelles sont morts nos pères; nous sommes tout yeux et tout oreille pour ce ravissant spectacle. Il faut bien que notre jeunesse connaisse la chanson d'hier, la petite histoire de ce matin et le menu de nos Trimalcions. O chroniqueurs illustres! vous avez pris les Français du dix-neuvième siècle pour des Africains amateurs de singeries, et la meilleure preuve d'esprit que vous ayez donnée, c'est de compter sur la stupidité momentanée du peuple le plus spirituel de la terre.

Si l'opinion publique n'avait pas faibli dans ce pays, la triste aventure du Mexique n'aurait pas été poussée à un point tel qu'après certaines dépêches américaines il ne convient plus à un écrivain français d'exprimer nettement sa pensée. Les communications du ministère anglais, lors de l'affaire Pritchard, sont des bagatelles comparées aux impertinences de M. Johnson et de ses ministres. Nous savons bien qu'il faut faire la part du tempérament d'un président qui semble avoir pris à tâche de faire regretter en tout son prédécesseur, et qui essaye de retrouver la popularité en s'adressant aux plus aveugles passions. De quelque mauvais vouloir qu'il fût animé, il n'y a pas moyen pour lui de trouver un grief sérieux dans la décision du gouvernement français de rappeler ses troupes en une seule fois au lieu de les repatrier peu à peu. Il serait ridicule de se fâcher quand on a obtenu le plus après avoir demandé le moins. Toujours est-il que si l'opinion publique s'était manifestée avec plus de vigueur, nous ne nous serions pas embarqués dans cette galère mexicaine, qui nous coûte plus d'un milliard et le sang le plus précieux. Si elle avait été plus décidée et plus unanime en faveur de la bonne cause dans le conflit américain, elle eût empêché notre gouvernement de fonder sa politique transatlantique sur la possibilité du triomphe du Sud, seul moyen d'échapper aux cruelles déceptions du moment. Il eût fallu que l'esprit de La Fayette animât la France entière dans cette lutte formidable entre les esclavagistes et les défenseurs des droits les plus sacrés ; alors elle aurait prévu l'admirable spectacle auquel nous assistons aujourd'hui, et elle applaudirait actuellement, sans arrière-pensée, au triomphe éclatant du parti républicain, complétant et assurant dans les batailles du scrutin ses victoires passées, et tirant avantage, avec une habileté supérieure, des fautes impardonnables du président, sans sortir jamais des bornes de la plus stricte légalité, malgré des bravades et des outrages sans exemple. L'opinion publique, si elle eût été moins stagnante, aurait aussi empêché le jeu diplomatique très dangereux auquel nous nous sommes livrés dans les affaires d'Allemagne, dans l'espoir, bien trompé aujourd'hui, d'obtenir nous-mêmes quelque avantage. Elle n'eût pas surtout permis aux représentants du pays de se mettre eux-mêmes un bâillon sur les lèvres le jour où une discussion approfondie sur les affaires étrangères était un devoir et un intérêt de premier ordre.

Cette opinion ne paraît pas devoir montrer la même mollesse en présence du projet de loi sur la réorganisation de l'armée, qui soulève tant d'objections, dont la plus grave est qu'il anéantit le pouvoir législatif dans un de ses droits les plus essentiels, qui est de régler souverainement l'impôt du sang. Il est notoire que le pouvoir exécutif disposerait, d'après le plan primitif, de toutes les réserves de la France et qu'il pourrait l'engager dans les plus terribles guerres, sans que les chambres puissent manifester leur opinion et leur volonté en temps utile. Si un tel projet passait, on pourrait s'épargner désormais l'invocation des principes de

1789. Il parait que le pouvoir exécutif, mieux informé, écarte de lui-même cette incroyable disposition.

Un seul point lumineux nous apparait dans notre politique étrangère, c'est l'achevement de l'Italie par la délivrance de Venise, et la cessation au terme fixé de l'occupation française à Rome. Certainement il y a là un grand et glorieux résultat obtenu. L'affranchissement de Venise permet à l'Italie de n'être plus un camp armé et de travailler pacifiquement à son unification. Maintenant tous les yeux sont tournés vers Rome. Le gouvernement de Florence respectera scrupuleusement la convention de septembre. Aussi, importe-t-il qu'elle soit partout observée dans son esprit et non-seulement dans sa lettre, et qu'aucune intervention étrangère ne s'y fasse sentir, sous quelque prétexte que ce soit. C'est déjà trop, selon nous, de former une légion française dans laquelle le service est compté comme dans nos régiments. Cet appui est singulierement précaire et même dangereux, et il ôte à la situation sa netteté.

N'importe! les solutions artificielles sont devenues impossibles. Les jours du pouvoir temporel sont comptés; toutes les sentinelles italiennes ne peuvent empêcher l'air libre qui vient de Florence de passer la frontière; un petit Etat, cerné de toute part par la vie moderne, ne saurait demeurer sous cloche, à l'ombre des institutions théocratiques. Il n'est pas possible que quelques cent mille hommes se résignent à être privés des droits les plus élémentaires, alors que tout près d'eux on les pratique largement. Si une telle iniquité était nécessaire au catholicisme, tant pis pour le catholicisme. Mais il n'en est rien, — témoin cette belle correspondance politique de Massimo d'Azeglio, qui vient d'être publiée par M. Eugène Rendu, et qui, dans un style fin, gracieux, animé, où le génie italien se marie à la langue française de la façon la plus heureuse, nous fait assister à toutes les émotions du noble et généreux patriote, depuis 1847 jusqu'à ces dernières années.

Massimo d'Azeglio fut un champion ardent de la cause italienne; il a versé son sang pour elle sur les champs de batailles, il n'a jamais désespéré d'elle. Après Novarre, il disait : « Quand nous serons au fond de l'abime, nous verrons à recommencer. » Et il recommençait le lendemain du désastre, en acceptant la direction des affaires sous le feu de l'ennemi. Aussi était-il en droit de dire : « Je suis non au pouvoir, mais au devoir. » En quittant le ministère, après avoir rendu d'immenses services à sa patrie, il s'écriait gaiement : « Mon tour de quart est achevé; à un autre! » Et cet autre, qui était l'illustre Cavour, avait beau l'avoir supplanté par une manœuvre parlementaire un peu trop habile, il ne le soutenait pas moins au jour de la grande crise, en 1859. Massimo d'Azeglio unissait au plus ardent patriotisme un sincere attachement pour l'Eglise catholique. Il avait voué au vénérable Pie IX une affection qui ne s'est jamais démentie. Il avait assisté, à Rome, à la brillante aurore de son pontificat, et il avait cru un instant à la possibilité d'une entente entre la cause ita-

lienne et la cause papale. L'illusion ne fut pas de longue durée. Massimo d'Azeglio a des mots terribles, non pas sur le saint-père qu'il sut toujours aimer et vénérer, mais sur cette malheureuse curie romaine, l'officine des encycliques et des anathèmes maladroits et impuissants. « Là-bas, à Rome, s'écrie-t-il, ils fabriquent une conscience artificielle à laquelle ils appliquent toutes les catégories de la conscience générale. Ils défendent leur boutique au travers de leur dogme, et ils ne se doutent pas qu'on atteindra leur dogme au travers de leur boutique. Décidément, écrit-il vers la fin de sa vie, Dieu ne veut plus de temporel. » D'un autre côté, il fut l'adversaire résolu du projet de faire de la ville éternelle la capitale du royaume ; il souhaitait qu'une entente s'établît entre l'Italie et la papauté, que Rome fût rattachée à la grande patrie par un lien spécial qui empêchât ses habitants d'être les ilotes de la chrétienté, et que le saint-père y conservât une grande position et toutes les libertés de la religion. Il semble que le gouvernement italien actuel entre dans cette voie et qu'il se prépare à réaliser vraiment la fameuse devise de l'Eglise libre dans l'Etat libre. C'est du moins ce qui ressort du discours du roi à l'ouverture des Chambres et des dernières démarches du baron Ricasoli. Sa lettre aux évêques italiens réfugiés à Rome est un chef-d'œuvre de libéralisme élevé ; on y respire le souffle de l'avenir. L'idéal américain est présenté sans détours comme l'idéal à atteindre.

« Dans ces contrées vierges, dit l'éloquent ministre, l'Eglise s'est trouvée au milieu d'une société nouvelle. Représentant elle-même le plus pur et le plus sacré des éléments sociaux, elle n'y a cherché que le gouvernement agréable à Dieu, le gouvernement des esprits. Venue avec la liberté et grandie à son ombre, l'Eglise y a trouvé tout ce qui suffisait à son libre développement, et jamais elle n'a songé à interdire aux autres cette liberté dont elle avait le bonheur de jouir. En Europe et en Italie, il en est tout autrement : c'est que l'Eglise veut le privilége, c'est qu'elle réclame la sujétion de l'Etat pour se l'assurer. De là des précautions incessantes de la part du pouvoir civil.

« Comment, dit le ministre en terminant, faire cesser ce déplorable et périlleux conflit? La liberté seule peut nous amener, Messeigneurs, à cette situation heureuse que vous enviez à l'Amérique. Je crois que la liberté est bonne à professer et à pratiquer. » Admirable langage dont se moqueront en vain les sages et les entendus. Là pourtant et là seulement est la solution. Un pape proscrit ou fugitif rallumerait le fanatisme ; il deviendrait le drapeau de la réaction la plus redoutable, et l'étendard de ces fils de croisés qui nous ramèneraient volontiers, par la violence, au moyen âge. Il est donc désirable qu'il reste à Rome, mais il doit y rester dans la plénitude de sa liberté, sinon la plus grave atteinte serait portée à la conscience de millions de catholiques. Or, nous voulons aussi bien leur liberté de conscience que la nôtre ; nous n'en sommes pas moins soigneusement jaloux. C'est à l'Italie tout d'abord à montrer que ce que la

papauté perd en souveraineté matérielle, elle le gagne en liberté véritable ; pour cela, qu'elle abolisse toutes les entraves, toutes les restrictions qui pourraient gêner la liberté intérieure du catholicisme, sous la réserve, bien entendu, des lois de l'Etat. Son exemple sera suivi par les autres nations ; les concordats et les lois organiques qui ont été conçus au point de vue du pouvoir temporel du saint-père disparaîtront. Alors il règnera bien véritablement dans l'ordre spirituel et il représentera, à Rome, une liberté au lieu d'y personnifier le despotisme. Nous ne pouvons pas comprendre comment l'échange ne paraît pas désirable aux catholiques sincères, qui ne jouent pas simplement une partie politique. Qu'ils poursuivent avec nous l'abrogation des concordats qui n'ont plus de raison d'être une fois que le saint-père n'a plus qu'une houlette au lieu d'un sceptre, et ils auront trouvé le seul moyen de relever une institution que la pratique du despotisme déshonorerait d'une façon irrémédiable ; ils ne seront plus obligés de courber la tête sous des encycliques semblables à la dernière et qui était telle que les pires ennemis de la papauté n'y auraient pas changé une ligne.

Ce qui fait la grandeur incomparable de la question romaine, c'est qu'elle ne peut se dénouer sans rompre le lien fatal qui unit partout l'Eglise et l'Etat. Voilà ce que comprennent tous les esprits sérieux ; c'est ce qui leur fait dire, avec M. John Lemoine, que l'heure où le dernier soldat français a quitté la terre italienne, est une heure solennelle dans l'histoire.

Nous sommes, on le voit, bien loin des conclusions de la nouvelle brochure de Mgr l'évêque d'Orléans, intitulée : *l'Athéisme et le péril social.* C'est une véhémente dénonciation des tendances matérialistes qui nous désolent comme lui ; l'écrit aurait mieux atteint son but si, au lieu de multiplier les courtes citations détachées d'écrits innombrables, il eût présenté un rapide aperçu des divers systèmes en présence, s'attachant à leurs principes plus qu'à leurs violences. On regrette aussi que le péril social soit trop mis en saillie, ce qui pourrait provoquer un genre de répression qui ne ferait qu'aggraver le mal. Il faut souhaiter toute la liberté possible pour ce qui concerne la discussion des doctrines, car la liberté guérit seule les maux qu'elle a faits. Ce qui est déplorable, c'est que, dans la société française, le bien soit plus entravé que le mal, et que, tandis qu'un chanteur de rue peut monter sur ses tréteaux, la parole des hommes les plus éminents, qui serait au service des plus nobles causes, est étouffée dès qu'ils ont le tort de ne pas se joindre au chœur des satisfaits. Des orateurs comme MM. Jules Simon, Saint-Marc Girardin, Albert de Broglie, Cochin et Laboulaye se voient interdire le moindre discours public en dehors des cadres officiels ; voilà une anomalie dont nous ne prendrons jamais notre parti.

Mgr l'évêque d'Orléans cherche toujours à identifier la cause de la morale et de la religion avec celle de la papauté temporelle. Nous n'avons

rien à ajouter aux remarques que nous avait suggérées son fameux mandement sur les inondations. Nous croirions manquer aux plus simples convenances en ne sachant pas respecter et comprendre le trouble des consciences au sein de l'Église catholique dans les circonstances actuelles, et surtout en ne nous exprimant pas avec les plus grands ménagements sur la personne du vénérable Pie IX, héritier involontaire d'un passé si lourd et si difficile à liquider. Mais nous n'en protestons pas moins contre cette éternelle comparaison entre le divin Crucifié, mis à mort pour avoir refusé la royauté terrestre, et le pontife, obligé de renoncer à son pouvoir temporel pour n'avoir pas concédé à ses sujets les droits des hommes libres. Décidément cette immolation-là ne saurait nous toucher, car elle consiste, après tout, à perdre ce qui n'appartient à aucun homme, je veux dire la faculté de tyranniser les consciences. Toutes les hyperboles ne sauraient nous faire relire le récit de la passion dans la défaite de la cour de Rome.

Ce n'est pas certes que nous prenions plus aisément notre parti que Mgr l'évêque d'Orléans de la situation des esprits en France. Nous ne pensons pas qu'il exagère en affirmant que les progrès du matérialisme ont grandi dans des proportions effrayantes dans le cours de cette année. Tous les hommes bien informés de l'état du pays que nous avons rencontrés sont unanimes à le reconnaître. Ce que cela nous prépare, si la digue d'une foi personnelle et puissante ne rompt pas ces flots montants, le père Hyacinthe nous le disait l'autre jour à Notre-Dame, dans l'une de ses éloquentes conférences qui rassemblent des auditoires immenses, et sur lesquelles nous reviendrons quand elles seront achevées.

« Ce qui pourrait être, — et ce qui ne sera pas, — disait-il, c'est que la France descendît à un rang inférieur dans l'Occident. Ah! si nous n'envoyons plus à ces grands pays chrétiens, à cette Allemagne qui jeûne la veille de ses batailles et qui porte le Nouveau Testament dans le shako de ses soldats; à cette Angleterre qui prie en commun dans les grands jours d'humiliation, et qui garde son repos du dimanche à la gloire de son industrie et de sa civilisation; à cette Amérique qui proclame à chacune de ses crises sa foi en Dieu comme la condition de son salut et de sa grandeur; si, dis-je, à ces pays nous n'envoyons que l'écho d'un scepticisme abject, c'est le mot, et d'une moralité plus abjecte encore, quel sera, grand Dieu! l'avenir de la France?... Ah! qu'on n'invoque plus alors la liberté et la démocratie; qu'on ne parle plus de juste prépondérance! L'héritier direct et légitime (c'est une loi de la Providence dans le ciel, et c'est une loi de l'humanité sur la terre), l'héritier direct et légitime de tous les scepticismes et de toutes les corruptions, ce n'est pas la liberté, c'est la servitude! »

Nous lisons dans un journal voué aux doctrines que réprouve si énergiquement le père Hyacinthe ces mots significatifs : « Pie IX peut emporter, en quelque lieu qu'il aille, cette triste consolation que l'idée dont il est le pontife n'est pas remplacée encore. La foi catholique qui domine les consciences n'est pas morte, la foi révolutionnaire qui doit les posséder n'est pas triomphante, l'une agonise, l'autre naît. » Cette foi révolutionnaire qui n'est pas encore arrivée à maturité, on la connaît. Elle nie Dieu dans le ciel, l'âme immortelle dans l'homme et par conséquent la

liberté morale qui seule donne quelque valeur au libéralisme ; c'est dire qu'elle remplacerait une tyrannie par une autre cent fois pire, celle d'une multitude athée qui ne croirait qu'à la matière et à la force. On verrait ce qu'il en serait d'une société qui lui serait livrée et à quelle abjecte servitude elle nous condamnerait en nous enlevant tout d'abord la vie supérieure et divine. Voilà l'ennemi, il est nombreux, il est habile, il a pour lui le courant, l'ignorance des masses, l'infatuation de beaucoup de demi-savants, toutes les idées folles qui foisonnent sous la compression politique, et aussi les maladresses et les inconséquences de bien des représentants du christianisme ! Ah ! si seulement nous comprenions bien ce que réclame de nous un tel état des esprits ! Que de querelles mesquines avorteraient ! Comme le ton de la presse religieuse s'élèverait et combien les situations qui empêchent l'Eglise d'avoir le droit de faire tout son devoir sans délai, pèseraient aux consciences droites !

Chacun doit faire tout ce qu'il peut par le sérieux de sa vie et l'énergie de sa parole pour réagir contre les tendances mauvaises du temps. Après la diffusion des convictions religieuses proprement dites, rien n'est plus important et n'est plus pressé que de se consacrer à l'instruction et à l'éducation des classes ouvrières exposées à tant de courants divers et funestes. Bien des efforts ont été tentés dans ce sens ces dernières années en dehors des voies officielles. Nos lecteurs apprendront avec plaisir que les cours populaires, dont nous avions annoncé la fondation au faubourg Saint-Antoine, au centre de cette population si ardente, si laborieuse et si intelligente, ont pris un nouveau développement dans un très beau local, qui contient une chapelle évangélique, de vastes salles d'école, une bibliothèque et un cabinet de lecture pour les ouvriers. La séance d'ouverture a eu lieu avec une certaine solennité devant un nombreux auditoire [1]. Les cours sont suivis avec un vif intérêt. Il y a là toute une œuvre de civilisation morale et chrétienne, qui doit exciter les plus vives sympathies, car rien ne répond mieux aux nécessités du temps.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

[1] Les discours tenus à cette séance ont été reproduits dans la *Revue des cours publics*.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

ÉTUDES CONTEMPORAINES

DE QUELQUES MANIFESTATIONS RÉCENTES

DE LA PIÉTÉ CATHOLIQUE.

(1er article.)

HENRI PERREYVE, par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire.

L'abbé Perreyve disait un jour : « Il y a une disproportion comme ridicule entre ce que je désire et ce que je suis. »

Otez à ce terme de ridicule qui, sans doute, va bien à son humilité, mais que personne n'aura jamais la pensée d'appliquer à une si belle vie; ôtez, dis-je, à ce terme ce qu'il peut avoir d'outré et d'excessif même dans une sainte bouche, et ce jugement, si sévère qu'il paraisse, rend bien l'impression générale qu'on éprouve à la lecture du livre touchant dans lequel le P. Gratry raconte la vie et les nobles aspirations de ce jeune prêtre mort avant d'avoir pu réaliser tous ses desseins. — Cette disproportion, hélas! n'est particulière ni à cette vie ni à ce livre. Tous ceux qui ont le cœur porté en haut l'éprouvent aujourd'hui, et en souffrent plus qu'on ne saurait dire. Vouloir des choses très-hautes, aspirer à des conquêtes sur le monde, rêver pour l'Eglise de saintes et glorieuses destinées, tandis qu'autour de nous les âmes sont défaillantes, et que nous-mêmes, atteints de la langueur commune, nous parvenons à peine à écarter les sombres préoccupations qui font la chaîne de notre vie, n'est-ce pas notre misère à tous? Et quand ce même abbé Perreyve s'écrie : « Ah! je voudrais des choses immenses; mais je ne suis rien et je ne puis rien; » sa plainte n'est-elle pas l'écho des doutes qui parfois nous traversent l'âme? — Oui, il y a des jours où les meilleurs, les plus fidèles désespèrent et se demandent si Dieu n'a pas frappé notre siècle d'impuissance.

L'abbé Henri Perreyve, enlevé par la mort presque au début de sa carrière, au milieu de beaux succès qui en présageaient de plus grands encore, appartenait à cette phalange choisie et clairsemée de prêtres catholiques, qui, depuis Lamennais, mais en suivant une autre voie que celle du grand agitateur, ont inauguré la liberté au sein de leur Eglise, et ont conçu le dessein de réconcilier le siècle avec le catholicisme. Jeune, enthousiaste, il a usé ses forces à la solution de ce problème insoluble; et poursuivant cette belle chimère, il est mort à la peine, frappé dans la fleur de sa jeunesse, avant la maturité des dons admirables qu'il avait reçus de Dieu.

Le livre que M. l'abbé Gratry consacre à sa mémoire, est à la fois un récit touchant, trop élogieux peut-être, de sa vie si courte, un tableau idéal du sacerdoce, une prédication et un pressant appel au dévouement chrétien. «Puisqu'il est mort si prématurément, dit-il, je veux travailler pour ma part à rendre plus féconde encore sa vie trop courte, et, comme le dit quelque part l'Evangile, je veux susciter des enfants à notre frère mort avant nous.» Son œuvre est donc, en somme, moins une biographie qu'une sainte exaltation, si l'on peut dire ainsi, de tous ces forts sentiments d'abnégation, de courage et d'amour qui doivent animer les âmes consacrées à Dieu. C'est à ce point de vue qu'il nous intéresse tout particulièrement, car il nous fournit l'occasion d'étudier un côté idéal de la piété catholique, d'apprécier quelques-unes de ses grandeurs et quelques-unes de ses faiblesses.

Rien n'est plus simple et plus transparent que le récit de cette vie rapide. Né à Paris le 11 avril 1831, Henri Perreyve, après de brillantes études, embrassa la carrière du sacerdoce. A vingt ans, il était orateur et écrivain. Des alternatives de maladies très graves et de santé brillante lui donnèrent des années tantôt de courageuse souffrance et tantôt de travail ardent et parfois excessif. C'étaient les sept années qui lui restaient à vivre. Aumônier du lycée Saint-Louis, puis appelé à la Sorbonne dans la chaire d'histoire ecclésiastique, il jeta, dans ces diverses fonctions, un éclat dont le souvenir n'est point éteint. Mais il abusa de l'effort, et mourut « comme un soldat qui tombe en s'avançant au delà de son poste. »

Il s'était donné à Dieu de la façon la plus simple, et pour ainsi dire par une douce transformation de toutes les rares qualités qu'il avait reçues en naissant. «De très bonne heure, nous dit l'abbé Gratry, il eut une volonté déterminée par l'amour du beau, et sachant s'y porter librement. Le sens poétique et religieux, le goût des arts, surtout de la musique et du dessin,

furent ses premières inspirations. On peut dire, que dès son enfance, il avait éprouvé un attrait vers les choses saintes et éternelles ; et cet amour intense qu'il portait à Dieu dans les profondeurs cachées de son âme devint le centre de sa vie, le principe et la source de tous ses développements futurs. « Petit enfant, il alla droit au Christ par la prière et la piété. Il alla, dès ses premiers efforts intellectuels, à la lumière qui éclaire au dedans. Il fit ce que les philosophes enseignent, savoir : que pour connaître la vérité, il faut aller à Dieu, qui est la cause première de tout mouvement intellectuel. Sans bien savoir que c'était Dieu, il alla vers le fond de ce mouvement lumineux qu'il entrevoyait en lui. » C'est ainsi qu'il échappa à la pression des méthodes abstraites, et que, dans cette atmosphère desséchante des lycées, il garda son âme et la plénitude de sa vie intellectuelle.

Sa jeune âme, toute débordante de poésie, de saint enthousiasme, en se donnant à Dieu, entrevoyait déjà le sacerdoce comme la plus belle carrière qui soit au monde ; et elle demeurait comme exaltée à la seule pensée de se consacrer entièrement à son service.

« Je vois encore, comme si c'était hier, ce moment béni où, venant de recevoir notre Seigneur à la sainte table, je retournai à ma place, et là, agenouillé sur ce banc de velours rouge que je vois encore, je promis à notre Seigneur, dans un mouvement d'amour bien sincère, de lui appartenir pour toujours, à lui seul. Je sens encore l'espèce de certitude que j'eus dès ce moment d'être accepté. Je sens la chaleur de ces premières larmes, qui tombèrent pour l'amour de Jésus de mes yeux d'enfant, et l'ineffable confusion d'une âme qui, pour la première fois, a parlé à Dieu, l'a vu et entendu. Intimes et profondes joies des fiançailles sacerdotales ! Avec quel respect et quel amour j'ai gardé ce souvenir, aujourd'hui que Dieu a daigné confirmer ces promesses et réaliser le vœu de mes douze ans ! Ah ! cher Monsieur, cher ami, le croiriez-vous ? ce bien-aimé souvenir m'a donné un sentiment que j'appellerais volontiers la superstition de la première communion. Il me semble que presque toute la vie dépend de ce jour-là ; que ce jour-là, comme me le disait un petit ange de douze ans, on signe son éternité. »

« Toi aussi, écrit-il plus tard à un ami qui se disposait à entrer dans le sacerdoce, toi aussi, tu as donc senti le besoin d'un dévouement plus entier, d'un sacrifice plus grand !... Toi aussi, tu as compris, que dans le temps où nous allons vivre, ceux-là seuls seront des hommes utiles, qui auront franchement pris leur parti de l'abnégation et du combat. Toi aussi, tu as entendu la voix qui parle à ceux que Dieu choisit, et qui leur assigne leur

poste. Dieu a voulu t'enrôler, toi aussi, dans l'armée qui se forme en vue de l'avenir. Ecoute, je te remercie de cette confidence. En même temps, je m'accuse à toi d'une faiblesse. Le seul secret que j'aie gardé avec toi est celui-là précisément que tu m'as si franchement confié. Depuis mon enfance, l'idée de me faire prêtre avait toujours habité dans mon cœur. Jamais cette idée n'en est sortie depuis ce temps, quoiqu'elle se soit quelquefois obscurcie. Mais cette année, ou plutôt ces deux dernières années, elle s'était réveillée plus forte et plus puissante, et j'ai profité de cette visite que Dieu m'accorde d'avoir faite si jeune au tombeau des Apôtres, pour déposer tout d'un coup ma vie entière entre les mains du Maître. J'ai prié Dieu de me faire tel qu'il veut que je sois pour sa plus grande gloire, et la plus grande utilité de nos frères. J'ai fait serment de renoncer à ce qu'on appelle la tranquillité, le bonheur, les intérêts de ce monde, pour embrasser la vie de la lutte et du travail. En aurai-je la force? Je ne sais; je l'espère toutefois, n'ayant placé qu'en Dieu mon point d'appui. »

Tout cela n'est-il pas beau, simple, grand? Cet enfant, ce jeune homme qui voit le christianisme méprisé, avili dans le monde, et qui offre à Dieu, en vue de cet abandon, tout ce qu'il peut espérer ici-bas de repos et de bonheur terrestre, qui accepte avec amour les luttes douloureuses, n'a-t-il pas saisi le cœur même de l'Evangile et la pensée profonde du mystère de la rédemption? Ce fort sentiment du sacrifice qui détermine la vocation de l'abbé Perreyve demeura le sentiment de son ministère tout entier, la source et l'inspiration de son éloquence, la flamme de sa vie. Dans le temps où nous vivons, c'est une chose rare et belle que le don absolu de soi-même, que le dévouement sans arrière-pensée au service d'une grande cause. Aussi longtemps qu'il y aura dans nos cœurs une corde qui réponde à ces grands et surnaturels sentiments, nous admirerons le sacrifice; car il nous transporte au-dessus des choses visibles, nous parle du ciel, de la vie éternelle, et nous force à croire à l'existence du bien, à la réalité du monde divin.

Oui, tous ces mots, dans leur amertume même, sont plus doux que le miel et enchantent nos oreilles, parce qu'ils nous révèlent le cœur de notre Christ et le saint amour de Dieu. Il est bon de dire à ce siècle égoïste qu'il y a des grandeurs plus hautes que celles qu'il contemple, un bonheur plus parfait que celui qu'il recherche et qui le fuit, et que cette grandeur, cette félicité est dans le renoncement. Oui, il est bon de lui faire entendre qu'il n'y a rien au monde de meilleur que de se donner. Jamais on n'a eu plus besoin qu'aujourd'hui d'une semblable prédication.

Toutefois, si grande que soit ici notre admiration, elle a ses limites, elle n'est pas sans mélange. Est-ce un préjugé de notre éducation protestante? Ne serait-ce pas plutôt une lacune sérieuse dans la piété catholique? Il nous semble que la vocation de l'abbé Perreyve, si réelle qu'elle soit, lui a coûté trop peu d'angoisses, que ce dévouement est trop facile, que cet amour pour Dieu coule trop naturellement de source. Pour dire, en un mot, toute notre pensée, on y voit plus l'effet de la nature que l'influence de la grâce. Il est un mot qu'on n'entend ni dans sa vie, ni dans les pages du livre que M. Gratry lui consacre; il est un sentiment qu'on cherche en vain dans toutes ces âmes catholiques, c'est le mot de conversion, c'est le sentiment amer du péché. Ce n'est pas la première fois que cette lacune m'étonne; mais j'avoue qu'ici elle me frappe d'autant plus douloureusement que ces âmes sont belles et ont infiniment à nous apprendre. On voit par là de quel poids énorme pèsent les enseignements d'une Eglise et combien est réelle la chute du catholicisme, puisque ses plus nobles et ses plus saints représentants, des hommes devant lesquels on s'incline humilié, ne parviennent pas à sortir, par la pensée du moins, de ce cercle de fer du pélagianisme qui enserre de toutes parts leur vie spirituelle.

Et qu'on ne dise pas que c'est une petite chose. Non, c'est la grande hérésie de l'Eglise catholique, et la vraie cause de son impuissance ; c'est la profonde misère de notre temps. Quand vous parlez des « passions ténébreuses » soulevées contre l'Evangile, de cette « tourmente de haine et de colère » déchaînée contre l'Eglise, vous ne voyez que le côté extérieur et superficiel des choses. N'est-ce pas, d'ailleurs, le sort de l'Evangile d'apporter partout le trouble et « l'épée? » Ah! plût à Dieu qu'il ne suscitât que des sentiments de répulsion, car les colères s'apaisent, et la haine peut être vaincue par l'amour. Hélas! le mal est plus profond. Aujourd'hui, les âmes sont sans trouble et sans frayeur; la notion du Dieu vivant, vengeur du péché, est si bien effacée des consciences que son nom n'éveille ni remords ni épouvante. Vous vous étonnez de l'hostilité du monde à votre égard! Etonnez-vous plutôt de son indifférence. Vous vous plaignez de cette éternelle décomposition de toutes choses! Voyez si ce ne sont pas les fondements de la société qui sont ébranlés, si ce n'est pas la conscience elle-même qui est faussée, pervertie. Là où manque le sentiment tragique du péché, là manque la faim et la soif de la délivrance, et toute parole frappe en vain. Et quand, devant un si grand mal, vous constatez votre impuissance, est-ce que votre douleur ne proclame pas la culpabilité de l'Eglise catholique?

Toutefois, il faut reconnaître que, malgré cette lacune, qui sans doute est plus dans la pensée que dans la vie, une sainte passion domine cette pléiade d'hommes d'élite qui soupirent après le relèvement du catholicisme. Emus du spectacle de nos misères morales, ils portent comme un fardeau personnel les douleurs et les péchés de ce siècle; ils cherchent la science nouvelle qui doit ramener le monde à l'Evangile, et ils demandent, pour l'accomplissement de cette grande œuvre, un sacerdoce idéal transformé par le dévouement et l'amour.

La vérité, en effet, n'est puissante que lorsqu'elle s'incarne dans des hommes qu'elle pénètre et qu'elle transfigure. Aussi longtemps qu'elle demeure dans le froid domaine des idées pures, elle n'est pour nous qu'une morte abstraction; mais du moment qu'elle devient vie, chair et conscience, qu'elle prend corps dans une individualité, alors nous sentons la divine parenté qui nous unit à elle; le ciel s'abaisse à nous, et le monde divin entre dans le domaine de l'humanité; voilà pourquoi la prédication de l'Evangile ne se sépare jamais de la sainte vie chrétienne.

Au seuil de cette vie, M. Gratry place ce qu'il appelle la transformation du courage. En lisant les pages inspirées d'une foi si ferme, où il exalte le courage chrétien, on se rappelle involontairement les paroles du Maître : « Celui qui veut être mon disciple, qu'il se charge de sa croix et me suive, » et l'on comprend toute la puissance d'une âme ainsi transfigurée. Eh oui! l'obéissance parfaite, le dévouement sacré, la vie de renoncement pratiquée par des hommes qui laissent tout avec joie pour suivre Jésus, voilà une force d'une incalculable portée: voilà, il faut bien le dire, le premier besoin de notre époque. Qui ne voit, en effet, que l'effacement des caractères, cette marque de déchéance de notre génération, vient uniquement de ce que notre vie chrétienne mondanisée ignore l'austérité du renoncement? Chose étonnante! la pensée du sacrifice nous épouvante, tandis qu'autour de nous éclatent, au service des causes terrestres souvent les moins pures, les courages les plus beaux et d'admirables dévouements.

« Ah! dit à ce sujet M. Gratry, si tout ce qui se dépense de force, de science, de courage, de génie, d'héroïsme et de généreux sang dans une grande bataille, pouvait être appliqué selon la science, selon l'inspiration de Dieu, c'en serait assez, je le crois, pour transformer le monde entier. Que sera-ce quand l'immense et généreuse force du courage militaire qui brave la mort sera en très-grande partie employée selon la volonté de Dieu, non plus à l'extermination des hommes, mais à la lutte in-

trépide et dévouée jusqu'à la mort contre tous les maux de toute forme qui accablent l'humanité. »

Cela est vrai : le sacrifice est répandu dans le monde, mais partout il y est cruel, plein de déceptions, et la fin en est toujours misérable et sans compensation. A ces âmes courageuses qui se trompent de voie et qui saisissent l'ombre pour la réalité, on voudrait pouvoir dire : Donnez votre vie au dévouement sacré, c'est ici qu'est le vrai courage et le sacrifice heureux! Hélas! une chose manque, et c'est la chose essentielle. Quelle illusion de demander à des vertus humaines leur propre transfiguration! Autant vaut dire à l'aveugle de voir, au paralytique de marcher; autant vaut chercher le ciel sur la terre et « des eaux vives dans une citerne crevassée. » Voilà ce que cette noble école catholique, qui prêche au monde le renoncement, n'a pas suffisamment compris; voilà pourquoi aussi ses appels retentissent comme des mots sonores et n'ont pas le pouvoir de remuer un monde qui ne croit pas à la réalité des choses célestes.

Néanmoins, il y a dans toute conscience chrétienne quelque chose qui dépasse la doctrine et la déborde de toutes parts. Cette chose, c'est le don de Dieu, c'est une grâce surnaturelle qui parle aux petits et inonde l'âme, souvent dans l'ignorance des vérités qui nous paraissent essentielles. La transformation du courage ne serait-elle pas au fond l'illumination de la foi? Cette grâce mystérieuse brille d'un pur éclat dans la vie de l'abbé Perreyve. Quel autre cœur qu'un cœur chrétien pourrait exprimer des pensées telles que celles-ci :

« Quand, vers la fin des vacances de 1853, je revins à Paris prendre l'habit ecclésiastique et quitter la maison de mon père pour celle de Dieu, j'avais besoin, en ce moment de trouble, d'une main forte qui m'aidât à laisser le monde et me transportât dans une autre sphère d'idées, dans une vie nouvelle.

« Cette main fut celle de ce cher mort[1]. La première fois que je vis son cercueil, il était déposé dans une chapelle souterraine de l'église Saint-Sulpice. Dans cette chapelle, j'avais passé les meilleurs moments de mon enfance. C'est là que, pendant trois années, je m'étais préparé à ma première communion; c'est là que j'avais fait mes premières promesses d'appartenance à notre Seigneur. Je n'étais point rentré depuis ce temps dans ce lieu béni; j'y revenais à dix années d'intervalle, à la veille d'accomplir mes promesses, et conduit là pour recevoir un enseignement plus sévère, plus viril, l'enseignement de la mort, au pied du cercueil d'un maître et d'un ami.

[1] Frédéric Ozanam.

« Je priai et je méditai là longtemps. Peu de jours après, le cercueil fut transféré aux Carmes, dans un caveau souterrain de cette église, situé dans la chapelle des âmes du purgatoire.

« C'est là que j'allai souvent le visiter...

« Les idées de renoncement, d'oubli du monde, d'abandon à Dieu où j'étais alors plongé, me faisaient trouver à la fréquentation de ce cercueil un charme inexprimable, invincible, que je n'ose presque m'avouer.

« J'ouvrais la porte du caveau comme celle d'un ami avec lequel on a fixé l'heure du rendez-vous. Je m'acheminais sous les voûtes jusqu'au souterrain, je déposais ma lumière, je mettais les fleurs en ordre, j'essuyais le cercueil que l'humidité pénétrait, et, ces premiers soins rendus, je m'agenouillais, la tête appuyée sur le bois.

« Là j'étais aussitôt comme saisi. Des mouvements de joie et d'abandon extraordinaires faisaient bondir mon cœur. Je me sentais prêt à mourir pour Dieu, pour le service de la vérité, de la science chrétienne, de la justice : j'acceptais de mourir à la vie des plaisirs, à la vie des souvenirs. Je me mettais pour ainsi dire au cercueil ; je comprenais là le mot de l'Evangile : « Si le grain de froment, mis en terre, ne meurt point, il demeure seul. » Là j'acceptais la mort, je serrais ce cercueil entre mes bras, j'y appliquais mes lèvres, je respirais sans frayeur et avec une sorte de joie enivrée, dont je m'étonne presque aujourd'hui, l'odeur humide et morte de ce bois fatal. Je croyais tenir la croix de Jésus entre mes bras, cette croix à laquelle il allait m'attacher, que je pressais contre ma poitrine avec une force d'amour que je n'ai point retrouvée depuis.

« J'ai passé là des heures extraordinaires... Le cœur fortifié par de telles impressions, et soutenu par cette main très-ferme qui m'était tendue d'un autre monde, je passai sans trop de lâcheté de la vie du siècle à la vie religieuse.

« Sans doute je retombai bientôt dans ma faiblesse, parce que, le bras de Dieu s'éloignant, je chancelle et défaille aussitôt.

« La première épreuve qui vint m'assaillir fut celle d'une tristesse mortelle, continuelle, qui m'effrayait beaucoup, parce qu'elle était contraire à ma nature. Mais mon Seigneur Jésus ne me laissa pas sans secours, et, contre ces premiers découragements, il se servit encore, pour me défendre, de cette même main dont j'ai parlé.

« Cette main me rendait le courage en me montrant le néant des choses terrestres, toujours si brèves; le solide honneur du vrai sacrifice, la fécondité des œuvres accomplies pour Dieu seul, la puissance d'une vie d'élu.

« Voilà ce que je reçus de M. Frédéric Ozanam. De toutes ces choses, très-mal exprimées dans ces pages, et permises depuis mon enfance pour le bien de mon âme, que le Seigneur Jésus, mon Maître, soit béni! »

Mais il y a une chose plus belle encore que le sacrifice; ou plutôt le sacrifice suprême prend un autre nom : ce nom est celui d'amour. — L'amour est à la fois le point de départ, le couronnement et la récompense du sacrifice ; il adoucit toutes les peines, et l'on ne souffre, en se donnant, que si l'on n'aime point ou si l'on aime peu. Qu'est-ce qu'un renoncement qui ne serait pas tout pénétré d'amour, sinon une action folle et cruelle, un véritable suicide?

Aimer c'est, après avoir tout donné, se donner soi-même; et dans ce don absolu, dernier terme du sacrifice, l'âme se retrouve entière, parce qu'elle se retrouve en Dieu, qui est la plénitude de la vie et du bonheur. Aimer c'est vivre. « Qui n'aime point, dit saint Jean, demeure dans la mort. » Voilà pourquoi le christianisme fait de l'amour la substance même de la piété. « Celui qui est en cet état, ou qui seulement se souvient d'y avoir été quelquefois, celui-là sait la vie; il aime et adore Dieu; il aime les hommes en esprit et en vérité; il regarde avec un ardent amour toute la terre. Il bénit tous ses frères par chaque battement de son cœur ; il aime, avec une divine force, ceux qu'il voit près de lui ; il admire avec enthousiasme les plus beaux et les plus lumineux; il enveloppe d'une immense compassion les plus souffrants et les plus sombres; et il lui est tout à fait impossible de concevoir comment on peut employer sa vie à autre chose qu'à sauver des ténèbres et conduire à la vie, au bonheur, à l'amour et à la beauté, tous les êtres humains si chétifs et si tristes, mais capables pourtant de devenir si beaux, si lumineux, si heureux et si grands [1]. »

Tout cela peut passer pour du mysticisme aux yeux de certaines personnes. Cette transformation surnaturelle du courage et de l'amour, qui dépouille l'âme et la consacre au service de Dieu, peut leur apparaître, sans doute, comme un idéal trop haut pour la faiblesse humaine, comme un rêve divin. Soit! N'oublions pas, toutefois, que c'est justement cet abandon parfait que Jésus demandait à ses disciples, et que ceux-ci, pour le suivre, ont tout quitté.

On parle beaucoup aujourd'hui de la folie de la Croix, et l'on place cette sainte folie dans le mystère de la Rédemption, qui

[1] P. 87.

heurte et trouble nos esprits charnels. Rien n'est plus juste; mais la folie de la Croix ne comprendrait-elle pas aussi celle du sacrifice chrétien et de la charité? Eh bien, redire, avec l'autorité de l'exemple, ces hautes et fortes vérités à notre époque d'égoïsme et de mondanité, rappeler l'Eglise chrétienne aux vertus de son origine, la retremper à cette source d'où jaillit la vie, réveiller avec ces grands mots de courage et d'amour nos consciences endormies et devenues lâches; n'est-ce pas une grande chose et une prédication d'une incomparable valeur? Ah! si le monde est las du christianisme, c'est qu'on ne lui prêche que des formes vides, et que, sous ces formes, il ne sent point les battements d'un cœur qui aime et se donne. L'amour chrétien, voilà quelle est la base de granit sur laquelle s'appuie et se fonde toute l'apologie.

Il ne faut pas s'y tromper : un courant d'une incalculable puissance entraîne nos sociétés modernes loin du christianisme. Depuis bientôt un siècle, tout un flot de pensées nouvelles a envahi nos intelligences et y a porté le trouble. Les commotions politiques, le rapprochement des peuples, la chute des vieilles institutions, l'essor immense de l'industrie, l'éveil magnifique des sciences naturelles ont bouleversé les croyances, les mœurs, la vie des nations modernes. Je n'oserais dire que, par le concours de tant de puissances, notre âme soit agrandie; mais, à coup sûr, elle est changée. Les formes anciennes tombent une à une comme un vêtement usé; une lente, invincible transformation s'opère dans tous les rapports sociaux; le monde ancien s'en va, et le cœur reste vide. Qui donc aurait aujourd'hui la témérité d'être prophète et de jeter un regard assuré sur ce monde qui point? On a beau se défendre contre tout découragement; quand on pense à cet avenir prochain, dont les premières réalités apparaissent déjà, on croit voir surgir une société sans Dieu, livrée tout entière au culte de la matière et des intérêts mondains; et cette vue épouvante le chrétien.

Je ne voudrais ni diminuer ni exagérer la grandeur de la scission qui s'est faite entre le christianisme et les tendances générales de notre siècle; mais il me semble que ni l'abbé Perreyve, ni Lacordaire, ni tous ces hommes dévoués que le catholicisme ultramontain repousse plus qu'il ne les honore, n'ont pas été, dans leur appréciation, au fond des choses, et ont passé, sans la comprendre dans toute son étendue, à côté de la grande misère de nos âmes; je veux dire : la perte du Dieu juste et saint. Aussi leurs efforts et leurs tentatives de réconcilier le monde avec l'Evangile sont-ils demeurés stériles.

Laissons, disent-ils, laissons les vieilles formules et la langue

sacrée, incomprise hors du sanctuaire, et parlons au siècle sa langue. Le christianisme sait tout comprendre et tout aimer. Il n'est hostile à aucune de ces belles inspirations de progrès, de liberté, qui émeuvent notre génération jusque dans ses entrailles. Il est la science, il est la politique, l'abnégation, l'avenir, tout ce que l'on cherche aujourd'hui avec tant de désirs ; il est cet idéal rêvé qui nous fuit sans cesse et dont l'absence fait notre désespoir ; il est le terme et la conciliation de toutes les choses grandes et nobles. Le siècle aveugle le méconnaît, parce qu'on lui parle une langue qu'il n'entend plus. Transformons donc la prédication, la science, la théologie ; faisons luire à ses yeux toutes ces splendeurs divines, et il nous appartient ; car il y a un mystérieux accord entre les aspirations des âmes et l'Evangile éternel et toujours jeune !

Hélas ! c'est une illusion, dont on peut bien se bercer un jour, mais qui ne tarde pas à s'évanouir devant la triste réalité. Oh ! le désaccord est plus profond qu'on ne le pense ! Non, ce n'est point la formule, ce n'est point le dogme vieilli, que les hommes de notre temps repoussent, c'est l'essence même de l'Evangile. C'est ce qu'ils nomment, avec dérision, la légende sacrée ; c'est le scandale, c'est la folie dont ils ne veulent plus ; et tout le miel dont vous enduisez le bord de la coupe ne la leur rendra ni plus douce ni plus désirable. N'est-ce pas une décevante chimère que d'essayer de plier le christianisme aux entraînements d'un siècle ? Les âmes généreuses qui sont brûlées du désir de le rendre acceptable à la raison commune, ne rencontreront jamais, au bout de cette voie, que la surprise et la douleur dont il est parlé dans l'Evangile :

« Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez point dansé ; nous nous sommes lamentés, et vous n'avez point pleuré[1]. »

Encore une fois, la faiblesse de cette noble école chrétienne, c'est de n'avoir point du péché une notion suffisante et de parler à tous les grands instincts de l'homme, hormis à sa conscience. Ils construisent un admirable édifice, mais qui n'a point de base solide ; et, comme ils méconnaissent la vraie nature du mal, ils n'apportent pas l'unique remède à nos misères : la grâce, le Christ rédempteur. Je ne sais rien en effet de plus incertain, de plus nuageux que cette pâle image du Christ, qu'évoque, dans ses mystiques amours, la piété contemporaine. Non, ce Christ n'est pas celui des évangiles, le Christ de saint Paul, l'Homme-Dieu incarné dans une chair semblable à la mienne, qui porte et

[1] Luc VII, 32.

expie mon péché sur la croix, m'ouvre le ciel par son sacrifice, et se donne éternellement à moi, après s'être donné pour moi. Ce Christ n'est pas vivant. Il est au ciel, entouré d'une majestueuse auréole ; et je me demande s'il ne serait pas Dieu le Père avec un nom plus tendre et plus doux.

Dirai-je maintenant que ce catholicisme idéalisé promet plus qu'il ne donne? qu'il ouvre toutes les routes et nous laisse en chemin? qu'il n'a ni la hardiesse de la liberté, ni celle de la soumission? qu'il fuit la superstition et n'affirme pas toute la vérité? Oui, mais le malheur de ce temps-ci, n'est-ce pas que, tous, nous vivons plus d'impressions que de vérité?

Quant à la langue que parle M. Gratry, elle est nouvelle, brillante, mais non toujours sévère. On peut sans exagération, lui reprocher une certaine recherche subtile dans l'expression et dans la pensée. Veut-il, par exemple, caractériser l'âme et la vie de l'abbé Perreyve, il nous dira que le trait qui le résume est la beauté. « Tout ce que le courage, l'intelligence, le dévouement et la bonté peuvent donner de beauté à une âme, tout ce que l'expression d'une telle âme peut donner de beauté au corps de l'homme et à sa face, la nature et la grâce le lui avaient donné. Il en était resplendissant. » Et lorsque, quelques lignes plus bas, il parle de Christ, il le nomme : « Celui qui entend conquérir le monde et régner par la splendeur et par la force de sa beauté. » On peut trouver cela ingénieux ; mais n'y a-t-il pas dans cette façon de dire quelque chose qui froisse les esprits sévères?

Néanmoins, j'aime ce livre, malgré ses défauts, son lyrisme trop continuel, sa teinte romantique, malgré tout ce qu'il peut avoir de faux; je l'aime, parce qu'il fait entendre ces paroles de sacrifice et de charité qu'on entend si rarement de nos jours ; je l'aime parce qu'il fait appel à toutes les saintes énergies, à toutes les nobles pensées, parce qu'on y voit la tension d'une âme qui se grandit jusqu'au dévouement. Oh ! ce n'est pas une grâce médiocre que de sentir ses entrailles s'émouvoir a la vue de toutes les misères et de préparer sa vie pour la souffrance et l'abnégation ! Je l'aime, parce qu'il croit vraiment au ciel, à la vie surnaturelle, parce qu'il exhale un parfum évangélique; parce qu'une grande et double pensée l'inspire : l'amour de Dieu et le salut des âmes. Je l'aime enfin, parce qu'il croit aux promesses divines, et qu'au milieu de tant de causes de défaillance, il espère néanmoins et relève les courages abattus.

FÉLIX KUHN.

HISTOIRE RELIGIEUSE

—

LA RÉFORME FRANÇAISE A SES DÉBUTS

CORRESPONDANCE DES RÉFORMATEURS DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE, recueillie et publiée, avec d'autres lettres, relatives à la Réforme, et des notes historiques et biographiques, par A.-L. HERMINJARD. Tome Ier. Genève et Paris, 1866. Un volume grand in-8° de XVI et 496 pages.

I.

M. Aimé Herminjard achevait, il y a vingt et quelques années, des études de théologie dans l'Académie de Lausanne. Il avait choisi pour sujet de thèse *Viret*, l'ami, le compagnon d'œuvre de Farel et de Calvin. Il s'éprit de ce sujet. La dissertation devint un livre, un de ces livres qui se font, se refont, et qui sait, peut-être ne s'achèvent jamais, parce que, en matière historique, la recherche est infinie, que l'on découvre sans cesse de nouveaux matériaux, et que, pour un esprit comme celui de M. Herminjard, il n'est permis à l'historien de faire son œuvre qu'après que l'historiographie a fait la sienne, aussi sincère, aussi complète, aussi exacte qu'il est possible de la poursuivre; qu'elle est remontée aux sources les plus anciennes, qu'elle les a contrôlées les unes par les autres, et qu'elle a séparé le certain de l'incertain, le douteux de l'acquis, la pure matière de l'histoire de l'élément romantique et légendaire.

Voilà donc Aimé Herminjard qui, d'un zèle pareil à celui du vieillard des tombeaux de Walter Scott, poursuit ses recherches en Suisse, en France; il recueille, soit dans les dépôts publics et particuliers, soit dans les livres, toutes les pièces propres à jeter du jour sur son sujet. Mais insensiblement ce sujet lui-même s'étend. Ce ne sont plus les pièces relatives à un homme seulement,

ce sont toutes celles qui ont la réforme du seizième siècle pour objet, de l'an 1512 à l'an 1565, qu'il transcrit et qu'il s'approprie par une étude approfondie. Comment eût-il pu séparer les lettres de Viret de celles de ses amis, Farel, Calvin, et celles-ci de la correspondance des autres réformateurs! C'est ainsi qu'il en est venu à rassembler quatre mille lettres, la plupart inédites, des réformateurs et de leurs disciples; qu'il y a joint un grand nombre de messages officiels relatifs à l'établissement de la Réforme en France et dans la Suisse romande, et que, parti du point qui a été le centre de ses recherches, il a parcouru la circonférence d'un vaste champ. Riches archives formées par vingt et quelques années de travaux poursuivis avec constance et dévouement, collection à laquelle a présidé un rare amour, nous ne pensons pas qu'aucune, sur le même sujet, l'égale, bien s'en faut, pour le nombre et la variété des documents. Aucune, assurément, ne la surpasse pour leur fidèle reproduction.

Une œuvre aussi considérable ne pouvait être menée à bonne fin sans appui, bien moins la publication du trésor patiemment amassé. Mais cet appui, comment le refuser à qui inspirait toute confiance et montrait, dans une aussi belle œuvre, un si complet dévouement! Aussi, ce ne sont pas seulement les archives publiques et privées qui se sont ouvertes pour Herminjard; mais il a trouvé des secours et des conseils chez les hommes les mieux faits pour le seconder; il a trouvé surtout de précieux conseils auprès de trois hommes d'une haute intelligence et d'un grand savoir : à Genève, auprès de M. le professeur Rilliet de Candolle et de M. Henri Bordier; à Lausanne, auprès de M. le professeur Chappuis. Il ne pouvait en recevoir de plus sûrs. M. Rilliet surtout a suivi le progrès des travaux de Herminjard avec une bienveillante sollicitude. C'est à lui que nous devons la traduction des prières latines et allemandes du recueil, et constamment il a prêté à cette longue élaboration l'aide de son coup d'œil si sûr, de sa critique ferme et sagace. Ce n'est pas tout : un autre appui encore était nécessaire à M. Herminjard; pour pouvoir remplir sa tâche, il avait besoin d'une généreuse initiative, et ce secours ne lui a pas non plus fait défaut. Pourquoi nous refuserions-nous de citer ici les noms des hommes sans l'intervention desquels nous ne posséderions pas la correspondance des réformateurs; ces noms sont ceux de MM. Edmond Boissier, Henri Bordier, Edouard et Frédéric Couvreux, Adrien et Emile Naville, Albert Tilliet, Théodore Rivier, Alexandre de Saint-George, Henri Tronchin, Auguste et William Turretini.

Il y a donc eu société, mais non celle qui gêne ou qui commande; il y a eu collaboration, mais seulement celle qui sert et

qui fortifie. Des noms que nous avons cités, les derniers n'apparaissent qu'autant qu'il a été nécessaire à la reconnaissance de M. Herminjard, et les premiers se sont effacés pour laisser tout entier à un ami l'honneur du livre qui est bien le sien. A lui a appartenu la première inspiration, la longue enquête et la mise en œuvre. A toutes les pages il a mis son nom, car dans toutes on retrouve sa candeur et sa perspicacité, son amour de l'Evangile et son éloignement pour tout esprit de parti, sa parfaite possession de son sujet, son jugement sain et ce don, qui n'est pas assurément celui des esprits ordinaires, de savoir s'effacer lui-même devant son sujet et de lui laisser toute son objectivité. Pas de préventions, pas de triage parmi les documents; Herminjard ne supprime rien. Aussi, les hommes de la Réforme se montrent-ils chez lui dans leur grandeur et dans leur faiblesse. Il s'est même fait un devoir de donner place aux lettres, du reste peu nombreuses, où les catholiques du temps expriment, relativement à la foi nouvelle, leurs ressentiments, leurs regrets ou leurs plaintes; le dossier de la Réformation devait être présenté tout entier devant le tribunal de l'opinion publique.

Les pièces sont rangées dans l'ordre chronologique. L'espace qu'embrasse ce premier volume répond, peu s'en faut, à celui que M. Merle d'Aubigné a renfermé dans le livre douzième de son *Histoire de la Réformation*, sous le titre : *Les Français*. Ce n'est pas que, dans le recueil non plus que dans l'histoire, des Français soient seuls en scène; à leur voix s'allient celles de Luther, de Zwingle, de Myconius, de Bucer, de Capiton. Erasme apparaît souvent. Des Suisses habitant Paris font connaître à leurs concitoyens l'état des lettres et des esprits dans cette capitale de la France. Voici comment l'un d'eux, du canton de Glaris, et dont le nom de Lorit s'est perdu dans celui de Glaréan, raconte à Erasme une dispute théologique en Sorbonne, à laquelle il avait assisté.

Après avoir dit combien, venu à Paris pour chercher à s'y perfectionner dans les lettres grecques (*ut græcarer*), il s'était vu déçu dans ses espérances; que nul ne faisait d'un auteur grec le sujet d'un enseignement public ou particulier, et que, sitôt arrivé, il s'était vu entouré de mille escadrons de sophistes (*sophistarum mille circumstrepunt turmæ*) : « Ce qui a caractérisé, continue-t-il, la dispute à laquelle je viens d'assister, c'est l'activité des mains, des pieds (*plantus*), en sorte que je me suis cru au théâtre de Pompée. Je n'ai pu que bien difficilement contenir mon rire. Pour nos gens, ils ne riaient pas!... Ils ne pardonnaient pas à Adam, notre premier père, d'avoir mangé des pommes plutôt que des poires, et, fronçant les sourcils, ils

avaient grand'peine à ne pas s'injurier. Cependant, la gravité théologique a fini par l'emporter, et Adam s'en est tiré sans blessures, les auspices lui ayant été favorables (*bonis avibus*). Pour moi, rassasié de balivernes, je me suis enfui. J'ai pris le parti de me renfermer chez moi, où, tout en chansonnant avec les miens, je me livre à un repos actif, relis mon Horace et me ris avec Démocrite de la folie du monde. Mes disciples vous saluent, particulièrement mon Tchoudi[1]. »

Ces disciples étaient de jeunes Suisses que, plusieurs années durant, Glaréan se plut à réunir sous son toit, les accueillant comme un père et comme un ami. Il avait plaisamment formé d'eux un sénat pareil à celui de Rome antique, et les avait liés par des engagements qui devaient servir à protéger leur innocence, sans péril pour leur gaieté. Pierre Tchoudi, qu'il distingue et nomme seul d'entre eux, était le fils d'un Glaronnais qui avait combattu en héros à Marignan, et le frère de cet Egide Tchoudi qui le premier a donné à la Suisse une histoire diplomatique approfondie. Dans une lettre du 22 juin 1518, adressée à Zwingle, le jeune homme achève le tableau, commencé par son maître, de l'état des études philosophiques et théologiques dans l'Université de Paris, à l'époque où le Collége de France fut fondé par François Ier : « Je suis, dit-il, toujours plus surpris de l'obscurité dans laquelle se complaît la jeunesse française, des futilités et des froides bouffonneries dont la nourrissent ceux qui l'enseignent. Il n'est pas de venin qui tue comme cette philosophie subtile et bavarde qui porte en elle la bêtise et la peste (*bestifera est, pestiferam dicere volui; quin bestifera?*). Vous croiriez des bêtes féroces... Leur cerveau s'est si bien obstrué que leurs sens en sont émoussés et qu'ils en ont perdu le jugement, en sorte qu'il n'est resté chez eux de l'homme qu'un vain son, pareil à celui de l'écho, mais qu'ils émettent avec une telle effusion que le bruit de dix femmes, et des plus babillardes, n'égalerait pas celui d'un seul de nos sophistes[2]. »

D'autres lettres s'échangeaient entre Paris, Strasbourg, Wittemberg, Bâle, Zurich. Le recueil en renferme dix portant le nom de Luther, seize celui d'Œcolampade, neuf ceux de Bucer et de Capiton, dix celui de Zwingle. C'étaient ces réformateurs qui avaient donné asile aux réfugiés de France pour cause de religion. Ils avaient reçu les indigents à leurs foyers; ceux qui pouvaient pourvoir à leur nécessaire se logeaient autour d'eux. Il s'était ainsi formé de petites congrégations, toujours en corres-

[1] Page 31. Lettre du 15 août 1517.
[2] Page 38.

pondance, toujours en mission et qu'unissait un vif amour fraternel. On ne se divisait plus pour des questions de races ou de frontières; un lien nouveau avait rapproché les cœurs comme les esprits. C'était, en germe, une république chrétienne, qui apparaissait en tous lieux. Un des réfugiés, Gérard Roussel, en donne une image dans une lettre, écrite en décembre 1825 et adressée à l'évêque de Meaux :

« Je vois ici bien des choses, écrit-il[1], qui vous rempliraient de joie : la pure doctrine prêchée à toute heure; une foule assidue et toujours avide de l'entendre; des écoles où professent des hommes savants, pieux, simples, sincères, et vivant en partie du travail de leurs mains; une sollicitude prévoyante pour les vrais pauvres; des pasteurs qui ne connaissent pas le gain illicite; des couvents transformés en écoles. Parmi ces manifestations remarquables d'un nouvel état religieux, il en est cependant qui scandaliseraient des gens habitués à tenir grand compte des moyens extérieurs : ainsi les images ont disparu des temples; un seul autel est resté, sur lequel la communion est célébrée de la même manière qu'au temps de Christ. En un mot, c'est le culte de Christ seul, conforme à sa Parole. »

II

Tout ce mouvement remontait à la publication en langue française du Nouveau Testament, par Jacques Lefebvre. Aussi la première pièce du recueil de M. Herminjard est-elle la dédicace adressée, le 15 décembre 1512, par Lefebvre d'Etaples à l'évêque de Meaux de son Commentaire sur les épîtres de saint Paul. C'était la Bible qui, rendue au jour, portait de nouveau les fruits qu'elle est partout appelée à produire, la Bible, la veille ignorée et méconnue, maintenant remise en honneur. « Je suis esbahy, s'écriait journellement un docteur de Sorbonne au sein de la Compagnie, je suis esbahy de ce que ces jeunes gens nous allèguent le Nouveau Testament : *per diem*, j'avoye plus de cinquante ans que je ne savoye que c'étoit du Nouveau Testament[2]. » Ceux que ce docteur nommait tous également des jeunes gens sont les hommes que notre recueil met en scène et que la lecture du Nouveau Testament avait éclairés.

Cette lumière n'éclata pas subitement. Sa première apparition

[1] Page 404.
[2] Robert Estienne, dans sa *Réponse aux censures des théologiens de Paris*, à la page 6 de la belle réimpression fac-similaire que MM. Révilliod et Bek viennent de nous donner de ce remarquable document du seizième siècle.

fut faible et mêlée d'obscurité. Ses progrès furent lents. Il en est de l'histoire comme de la nature, tout y procède par voie plus ou moins insensible et par gradation. La Réforme française ne se montra pas tout d'abord vive et imposante, comme on l'a dit. Pour être dans le vrai, il eût fallu, dans son progrès, distinguer deux moments, l'un de première germination, l'autre d'affermissement et d'expansion.

C'est que l'homme autour duquel se fit son épanouissement, n'était pas de ceux que la vérité saisit d'un seul élan. Elle pénétra graduellement en lui, plutôt qu'il n'en reçut quelqu'une de ces puissantes impulsions qui la font triompher en un jour. Lefebvre n'était pas Luther. On a demandé jusqu'à quel point il eut, dans les commencements, la conscience de l'œuvre dont il était l'instrument; le livre de M. Herminjard permet de donner à cette question une réponse claire et explicite. Assurément celui qui, l'âme émue, et prenant Farel par la main, lui disait : « Guillaume, mon fils, Dieu renouvellera le monde et tu en seras le témoin[1], » n'était pas sans avoir le pressentiment de ce que l'Evangile allait opérer. « Les signes des temps annoncent un renouvellement prochain, » disait-il aussi dans son Commentaire sur saint Paul. Les convictions et les sentiments manifestés dans ce Commentaire attestent un cœur vivement attiré vers l'Evangile; cependant ce livre n'est point tel que la Sorbonne s'en soit émue et qu'elle ait cru devoir en incriminer les doctrines. Lefebvre se montrait le précurseur de la Réforme, il n'était pas la Réforme. Aussi continuait-il, comme nous l'apprend Farel, « à l'emporter sur tous à la messe, » à rendre avec ardeur son culte à la Vierge et aux saints, à se montrer dans tous ses actes fort attaché à l'Eglise romaine. « Le bon Jacques Faber Stapulensis, ajoute Farel, était alors tout plongé en idolâtrie et il le fut jusqu'à l'année de la manifestation de l'Evangile[2]. »

Lefebvre demeura donc, bien des années après la publication de son Commentaire sur saint Paul, dans une ignorance relative. Il n'avança que lentement, et sous l'influence du mouvement opéré par Luther. Ce mouvement se propageant en France, y fit éclore et fructifier les germes d'émancipation religieuse demeurés jusqu'alors, chez Lefebvre et ses amis, vivants, sans doute, mais cachés, sincères, mais troublés. Lefebvre défendait encore en 1519 le culte des saints et l'efficace des prières pour les morts. Ce fut l'an 1520 qui fut cette année de l'éclosion de la Réforme

[1] Page 5. Comparez page 481.
[2] Page 239.

et de la manifestation de l'Evangile, comme la nomme Farel. C'est depuis cette année-là que nous voyons Farel entrer résolûment dans la voie évangélique et y marcher d'un pas désormais affermi. *L'adresse à tous les chrétiens*, placée en tête de la seconde partie de sa traduction du Nouveau Testament, montre le travail qui s'était fait dans cette âme si sincère, dans ce cœur si droit, dans cette belle intelligence. Saint Paul est l'apôtre de la Réforme, il est très-spécialement celui de la grâce; écoutons Lefebvre, à cette époque nouvelle de son développement, parler de saint Paul[1] :

« Vray chevalier de Jésus-Christ, dit-il, portant la bannière de foy, flamboyant de l'amour de notre Seigneur Jésuchrist, devant tous les chrétiens venus des Gentilz, sainct Paul est le premier en cette seconde partie du Nouveau Testament..... Il estoit si plain de charité et de l'esperit de Jésuchrist, qu'il estoit mort au monde, à soy et à toute créature, et ne vivoit plus de son esperit, mais de l'esperit de Dieu, ou Dieu en luy, comme lui-même le tesmoigne, quand l'amour de Jésuchrist, qui estoit en luy superhabondante, le faisoit escrier : « Vive-je moy? « non point moy, mais Jésuchrist vit en moy. » Il estoit si plein de Jésuchrist que tout ce qu'il pensoit étoit Jésuchrist, tout ce qu'il parloit Jésuchrist. Quatre cent quarante fois, ou plus, il a en ses épistres nommé le nom de Jésuchrist. Quelque part qu'il allast, il allait à et pour Jésuchrist. Tout ce qu'il faisoit estoit par et pour Jésuchrist. »

Un an plus tard[2], Lefebvre est plus explicite encore. Il est en plein accord avec les réformateurs allemands, et il le témoigne hautement. Voici à quelle occasion. Ses amis lui avaient envoyé de Bâle les thèses connues sous le nom de *Thèses de Breslau*, et qui étaient un résumé clair et substantiel des doctrines de la réforme allemande. Il en remercie Farel, en lui exprimant sa joie de voir la pure connaissance de Christ déjà répandue dans une grande partie de l'Europe. « Ces Thèses, ajoute-t-il, respirent des convictions toutes semblables aux nôtres. Elles ont été pour moi une grande consolation. »

A ce moment, Lefebvre est au port. A ce moment aussi, l'orage approchait. Dans le courant d'octobre 1525, la persécution contraignit le vieillard à fuir à Strasbourg. Ce fut là que Farel lui rappela les paroles prophétiques qui s'étaient échappées de ses lèvres; ces jours prévus d'un renouvellement du monde, étaient proches ou même avaient déjà lui. Lefebvre n'hésita pas à le re-

[1] Page 163.
[2] Le 6 juillet 1824. V. page 219.

connaître, et à y voir, pour son jeune ami, des motifs nouveaux de persévérer dans la prédication de l'Evangile.

Ainsi s'est opéré le développement de nos premiers réformateurs de langue française. Les documents qui viennent d'être mis au jour le présentent sous des aspects assez différents de celui sous lequel on nous les avait montrés. Toutes les fois qu'une enquête sérieuse, approfondie et complète se fait sur quelque point du champ de l'histoire, l'histoire même en est renouvelée. Les dates se fixent, les détails se précisent, on atteint le vrai fond historique et les faits revêtent leur vraie couleur. C'est alors que se manifeste l'âme de l'histoire. Un idéal s'évanouit, mais pour faire place à celui qui sort de la réalité. L'enveloppe légendaire se détachant, laisse la vérité se montrer nue, sévère, et belle de sa seule simplicité. C'est une transformation semblable que le livre de M. Herminjard accomplira tôt ou tard.

Déjà nous ne pouvons plus croire que la France ait devancé la Suisse et l'Allemagne dans les voies de la Réformation; nous devons reconnaître que la manifestation de l'Evangile en France n'a eu lieu qu'après que la réforme allemande y avait fait, comme ailleurs, une immense sensation. Nous ne dirons plus que la réforme française ait fait dans l'Université ses premiers pas, erreur, au reste, où il était facile de tomber, car Bèze s'y est engagé le premier. Bèze est un guide assurément digne de foi, mais il n'est pourtant pas renseigné sur les événements du commencement du siècle comme sur ceux des temps postérieurs, auxquels il a lui-même pris part ou dont il a été témoin. Dans ce qu'il dit de ces temps plus anciens, il a commis plus d'une méprise et doit être corrigé par les documents. C'est Bèze, si nos souvenirs ne nous trompent pas, qui le premier a fait de Lefebvre un docteur de l'Université de Paris. En tout cas, il y a là une assertion erronée. Nous devons renoncer à voir Lefebvre enseignant la théologie en Sorbonne et proclamant, déjà en 1512, les vérités fondamentales de l'Evangile devant une ardente jeunesse réunie à ses pieds. Lefebvre n'a point été docteur de Sorbonne. Sa position a été plus humble et son cercle d'action plus limité. Il était professeur de philosophie au Collége du cardinal Lemoine, où il avait Farel pour collègue. Il y enseignait la philosophie, entre autres les mathématiques, et Farel y avait une place de régent (*diu rexit in cardinalitio*).

Nous ne doutons pas que Lefebvre n'ait été grave et onctueux dans sa prédication s'il a jamais prêché; mais nous n'avons pas la preuve qu'il ait abordé la chaire : aucun témoignage ne le dit.

Plusieurs docteurs de la Sorbonne avaient-ils déjà, comme on nous l'assure, été frappés des vérités admirables qu'ils trouvaient

dans les écrits du moine de Wittemberg? Il se peut; mais tout ce que nous savons certainement, c'est que, tandis qu'en dehors de l'Université l'Evangile de la Réforme avait fait lentement son chemin et répandu, vers l'an 1520, de plus vives clartés, il avait soulevé en Sorbonne une violente irritation, car déjà, dans le cours de l'année suivante, le corps savant ordonne de livrer publiquement aux flammes les écrits de Luther.

III.

Lefebvre n'avait pas d'ami qui lui fût plus cher que Farel; il n'en avait pas qui lui ressemblât moins. Chez Farel, tout courrait à l'action. Il y avait du saint Paul en lui. Comme chez l'apôtre, la doctrine de la grâce avait rempli son âme et débordait dans son activité de tous les jours. Aussi son nom se rencontre-t-il plus souvent encore que celui de son maître dans le livre de M. Herminjard. Seize pièces émanent de Lefebvre ou lui sont adressées; cinquante-cinq portent le nom de Farel.

Il n'en est guère des premières années. Nous savons bien peu de choses sur les douze ans que Farel passa à Paris, moins encore sur le temps qu'il passa à Meaux. On a même mis en doute son séjour à Meaux; mais s'il subsistait encore à cet égard quelque incertitude, elle cesserait à la lecture d'une lettre de Gérard Roussel, du 6 juin 1524, dans laquelle il assure Farel des sentiments d'amitié que lui conservent les notables de la ville [1]. Non, il n'est pas douteux que Farel n'ait été du nombre de ces amis de la Réforme qui, fuyant la persécution, trouvèrent un refuge auprès du pieux évêque Briçonnet. Les documents mis au jour par M. Herminjard nous apprennent davantage encore; ils nous révèlent la présence à Meaux en ces circonstances de la sœur du roi, de Marguerite, duchesse d'Alençon, qu'une étroite intimité religieuse unissait à l'évêque [2], et cette découverte, pleine d'intérêt, explique la faveur de Maître Michel d'Arande, de Maître Gérard Roussel, et peut-être aussi la bienveillance que nous voyons plus tard la duchesse d'Alençon témoigner à Farel [3].

Un fait encore appartient au séjour de Farel à Meaux, c'est son entretien avec le jacobin de Roma, qu'il nous a rapporté lui-même dans une épître, de l'an 1543, adressée au duc de Lorraine. La date de cet entretien est précisée par la mention qui s'y trouve du Nouveau Testament de Jacques Lefebvre, qui venait

[1] Page 180.
[2] Pages 76 et 476.
[3] Pages 450, 458, 459.

de paraître (entre juin et novembre 1523). Voici le récit de Farel dans sa simplicité[1] :

« Le Pape quitte et remet le serment aux subjects, pour n'obeyr plus et n'estre plus obligés à leur Seigneur.... Je l'ai ouy d'un Jacobin nommé de Roma. Auquel, quand propos estait tenu de l'Evangile, et ce, quand premièrement le Nouveau Testament fut imprimé en françois, où Monsieur Fabry avoit besongné, et [où il] estait dict, que l'Evangile aurait lieu au royaume de France, et qu'on ne prescherait plus les songes des hommes, — de Roma répondit : « Moy, et autres comme moy, lèverons une « cruciade de gens, et ferons chasser le Roy de son royaume par « des subjectz propres, s'il permet que l'Evangile soit presché. » Mais ce Moyne ne s'en alla sans responce, telle que doit donner un qui craint Dieu, et qui est bon et loyal, et qui ayme son Prince. »

Froment nous apprend que, de Meaux, Farel se rendit à Gap, désirant édifier ceux de son pays; mais qu'ayant voulu prêcher, il n'y fut admis, « parce qu'il n'était ne moyne, ne prestre, » et qu'il fut « déchassé, voire rudement, tant par l'évêque que par ceux de la ville, trouvants sa doctrine fort étrange. » Nous n'en savons pas davantage sur ce séjour de Farel à Gap, qui paraît avoir été fort abrégé. D'une tentative d'évangélisation en Guyenne nous ne connaissons, non plus, que le fait, sans détails[2].

C'est depuis l'an 1524, et depuis l'arrivée de Farel à Bâle, qu'il entre en plein jour sur la scène de l'histoire, qu'il devient le centre d'une grande activité et que les pièces qui le concernent, abondent dans notre recueil. Sans doute il était de ceux qui se font connaître aux premières paroles qui s'échappent de leurs lèvres; il n'en est pas moins vrai qu'il est bien peu de lettres, soit des siennes, soit de celles qui lui sont adressées, qui n'ajoutent quelque trait à son portrait.

Œcolampade l'avait accueilli à Bâle, Œcolampade, l'objet de la vive admiration de l'évêque Briçonnet, et dont M. Herminjard nous apprend à connaître les relations avec les amis de l'Evangile à Meaux[3]. L'amitié n'avait pas tardé d'unir étroitement l'intrépide gentilhomme et le prudent réformateur. L'un calmait

[1] Page 483.

[2] Une lettre de Jean Canaye à Farel, du 13 juillet 1524 (page 240 de notre recueil), nous dit l'apparition de Farel en cette province et la soudaineté de son départ. Une lettre de Farel lui-même, du 6 juillet 1825 (page 358 du livre de M. Herminjard), nous apprend que c'est de l'extrémité de la France qu'il partit pour se rendre à Bâle (*e penitissima Galilia illectus fui, ut unam supra omnes prædicatam inviserem Basileam*).

[3] Page 220.

l'autre dans ses ardeurs, et celui-ci relevait son ami dans ses découragements. Voici le portrait qu'Œcolampade fait de Farel dans une lettre à Luther [1] :

« Rien de plus candide que Farel. Il en est qui voudraient tempérer le zèle qui l'emporte contre les ennemis de la vérité ; mais lorsqu'il est en son lieu, cet intrépide courage n'est pas moins nécessaire que la douceur, et de nos jours surtout. Au reste, il n'aura pas plutôt ouvert la bouche que vous saurez quel il est. »

Cette lettre a son complément dans les suivantes, qu'Œcolampade adresse à Farel à Montbéliard, où il s'était précipité en conquérant et en héros, et où il avait suscité beaucoup de bruit. « Au milieu des tristesses que me font éprouver le peu de succès de mes prédications, lui écrit-il [2], je suis du moins heureux de savoir que vous ayez trouvé un champ si fertile et qu'après un temps si court il se soit déjà couvert de riches moissons. Travaillez à faire non pas des savants, mais des gens de bien. Il est facile de faire entrer quelques dogmes dans les oreilles des auditeurs, mais changer le cœur, c'est là une œuvre divine. Il nous faut nous accomoder à la diversité des caractères ; le moyen d'y parvenir est la douceur, la patience, la charité, la foi surtout, et une prudence formée sur celle du Christ (du 2 août 1524). »

Quelques jours plus tard, Œcolampade est plus sévère : « Vous versez, dit-il [3], des torrens d'injures sur les prêtres. Je ne puis que vous en blâmer. Il n'ont pas tous embrassé par de mauvais motifs ce ministère souillé. Et vous, vous avez été envoyé pour annoncer la bonne nouvelle et non pour maudire. L'excès de votre zèle vous fait oublier la faiblesse de vos frères. Il ne suffit pas d'être aflable pour les amis de la Parole, efforcez-vous aussi de gagner les adversaires par la persuasion. Faites pour les autres ce que Jésus-Christ ferait pour vous, s'il était encore en ce monde, et apprenez de Lui à être doux et humble de cœur. »

Un écrit avait paru, intitulé *De Carisiensibus et Pontifice*. Ce livre, introuvable aujourd'hui et probablement imprimé à Bâle, ne portait pas de nom d'auteur. Il était de Farel. S'il en faut croire le sage et timide Lefebvre, l'injure y était déversée à plein bord. Les noms propres abondaient. Erasme était surtout attaqué, Erasme qui s'éloignait à cette époque chaque jour davantage des voies de la Réforme. Un Belge, Hilaire Bertholph, secrétaire d'Erasme, s'élève contre les emportements du langage de Farel.

[1] Page 215.
[2] Page 253.
[3] Page 265. Lettre du 19 août 1524.

« Plût à Dieu, lui écrit-il [1], que tout chrétien s'abstînt de proférer des propos mordants, ou de donner prise à ceux d'autrui. Mais il n'y a pas seulement chez vous des paroles mordantes, il y a du fiel et du plus venimeux. Il y a des injures non méritées. — Erasme, dites-vous, rétracte aujourd'hui ses principes d'autrefois. — Mon cher Guillaume, ne voit-on pas les chasseurs approprier les armes et l'attaque au gibier qu'ils poursuivent? N'est-ce pas la volonté du Christ que tel homme élève sa voix à l'heure opportune, tel autre en temps et hors de temps? Ne faut-il pas se faire aimer du patient quand on veut lui infliger une blessure salutaire?... Vous m'avez demandé de vous exhorter dans l'occasion. Eh bien, on dit de vous que, sous un prétexte religieux, vous êtes le principal ennemi des bonnes lettres et de la pureté du style. Quoi donc? Après que l'Evangile a dissipé les ténèbres de la scolastique, nous évangéliserions à la façon de Tartaret et des Obscurantins! Saint Paul, saint Augustin, saint Jérôme, Luther et Mélanchthon nous fournissent d'autres exemples. Votre style même vous donne un démenti. »

Le trait le plus juste de la lettre d'Hilaire est peut-être le dernier. S'il est vrai que Farel fut accusé avec raison de mépriser l'élégance du langage, il se serait contredit lui-même bien souvent par la pureté, la noblesse et l'éloquence de son discours, toujours naturel. Nous n'en voudrions d'autre exemple que la lettre qu'il adresse au sénat de Bâle après qu'il eut été banni de cette ville. C'est dans l'irréprochable latin dans lequel elle est écrite, et dans son ampleur, que nous voudrions pouvoir la reproduire ici. Tout au moins la modération avec laquelle elle est écrite ressortira-t-elle d'un de ces sommaires substantiels et lucides dont M. Herminjard fait précéder les pièces latines de son recueil : « Attiré de l'extrémité de la France par la réputation de science et de sagesse dont jouit votre république, j'ai pu, dit Farel [2], grâce à votre équité, soutenir à Bâle une dispute sur la religion. Désireux de reconnaître cette faveur, j'ai donné à la jeunesse un cours public que j'ai dû interrompre pour ne pas irriter davantage les ennemis de la Parole de Dieu et de votre Etat. Bientôt après, sur l'instante prière de quelques hommes pieux, j'ai consenti à prêcher pour les Français, dans l'un de vos temples et avec votre permission. J'ai annoncé Christ seul Sauveur, et l'esprit de paix qui m'animait ne sera mis en doute par personne.

« Mais cette modération, cet amour sincère pour votre ville ne

[1] Page 210. Lettre de la fin d'avril 1524.
[2] Page 358. La lettre, du 6 juillet 1525, est adressée de Strasbourg.

m'ont nullement servi de sauvegarde. Le samedi matin, veille du jour où je devais prêcher mon quatrième sermon, un huissier m'invite à le suivre à l'Hôtel-de-Ville. J'accours; un membre du conseil m'aborde et engage avec moi un dialogue en latin : « Nous voyons maintenant, dit-il, ce qu'est votre Evangile[1] ! » A toutes mes protestations, il réplique par ces mots : « Mes seigneurs ordonnent que vous sortiez de Bâle aujourd'hui. » J'obéis avec empressement; mais à peine étais-je hors de la ville que je me demandai comment un sénat renommé par sa justice avait pu me condamner sans m'entendre.

« J'ai fini par croire qu'une décision aussi incompréhensible n'était pas votre ouvrage, mais celui d'un ou deux intrigants, et, dans l'intérêt même de votre ville, j'ai demandé par écrit au grand-maître de vos tribus que les circonstances de mon expulsion fussent enfin examinées, m'offrant, si j'étais trouvé coupable, à subir quelque châtiment que ce fût. Cette démarche étant restée sans succès, je m'adresse aujourd'hui au conseil tout entier, en vous priant de m'octroyer une justice que vous n'avez jamais déniée à personne. »

Quand la Réforme se divisa sur la question de l'Eucharistie, ce fut pour Farel une nouvelle occasion de déployer ce qu'il y avait en lui de bon sens, de cordialité et, très-souvent, de modération. « Comblés des biens de notre Père céleste, écrit-il à Poméranus, à Wittemberg[2], pourquoi nous disputer à propos d'un morceau de pain, d'une chose extérieure qui ne peut nous sauver, puisque c'est la foi seule qui sauve? Ce qui devrait nous unir, en nous rappelant la divine charité, ne sera plus une occasion de discorde, si tous enseignent que la célébration de l'Eucharistie est une commémoration du sacrifice de Christ, une action de grâces, une exhortation au dévouement, une élévation de l'âme à Dieu... A l'exemple de saint Pierre et de saint Paul, n'ayons pas honte de changer d'opinion. L'Evangile ne sera nullement en péril si nous abandonnons la doctrine de la présence réelle. Pour ma part, je n'ai jamais pu y croire... Tâchez d'obtenir que les pasteurs ne prêchent que les doctrines qu'ils ont admises par l'expérience de la foi. »

Les renseignements que renferme le premier volume de M. Herminjard s'arrêtent au moment où Farel venait de prendre le chemin du pied des Alpes et de commencer son œuvre dans

[1] On reconnaît un écho du langage d'Erasme. Une lettre d'Erasme à Vivier, citée par M. Herminjard, à la page 561, note 12, montre plus clairement que l'irascible vieillard ne fut pas étranger à l'expulsion de Farel.

[2] Page 393. Lettre du 8 octobre 1525.

le pays d'Aigle. Un appel lui fut vers le même temps adressé, non du centre de la France, comme l'ont cru quelques historiens de la Réforme, mais de ses frontières; non par un prince Robert de La Marche, qui n'a jamais existé, mais par Robert II, comte de La Marck, prince de Sédan, duc de Bouillon, seigneur de Fleuranges (département de la Moselle), de Sametz (département de la Meuse) et de Saulcy (département de l'Aube).

La Marche, au centre de la France, ne formait pas une principauté; cette province était un comté. Le connétable de Bourbon, qui l'avait possédée jusqu'au moment où elle fut revendiquée par Louise de Savoie, en 1522, se nommait Charles. Il n'avait pas d'enfants. Aussi l'appel adressé à Farel ne partit point « des frais pâturages que la Vienne, la Creuse et le Cher baignent de leurs eaux; de Guéret, de Bellac, de l'ancien territoire des Lémovices et des Bituriges, » il vint de ces princes qui, seigneurs de terres considérables sur les deux rives de la Moselle, et à cheval entre la France et l'Empire, furent pour François Ier des alliés fidèles dans les guerres contre Charles V.

Robert II avait épousé en 1491 Catherine de Croy, comtesse de Chimay. Il en eut six fils. Les trois cadets furent ecclésiastiques; les aînés se distinguèrent tous au service du roi. L'aîné de tous, Robert III, sire de Fleuranges, créé maréchal de France en 1526, s'est fait une célébrité par ses Mémoires. C'est d'un de ses fils, Henri-Robert (1539 à 1573), que Brantôme a dit « qu'il s'était mis huguenot comme plusieurs autres de France, mais qu'il fut si bon Français que jamais il ne s'arma contre ses rois, et que, s'il était vrai de dire qu'il retirât en ses terres force huguenots exilés de France, ce fut pour charité bonne qui était en lui, mais non pour faire offense à son roi. »

Les deux frères puînés du sire de Fleuranges, les seigneurs de Saulcy et de Semetz, avaient comme lui embrassé la foi nouvelle. Or, Gérard Roussel ayant eu l'occasion de voir ces seigneurs à Paris, les avait persuadés de faire part à leurs sujets de la doctrine qui était la leur, et leur avait proposé Farel pour prédicateur. Les jeunes princes avaient accepté cette proposition avec empressement. Ils allaient établir chez eux une imprimerie qui serait à la disposition du prêcheur. Farel devait loger à Sédan, dans la maison de leur père... On sait que l'appel arriva trop tard. Quand il le reçut, Farel était entré dans le champ d'évangélisation qui s'était ouvert pour lui dans la vallée du Rhône et sur les bords du Léman. Sous l'adresse de la lettre de Gérard Roussel, il a écrit de sa main : *Agebam Aquileiæ et illic incipiebam concionari dum hæc* (*scilicet litteræ*) *scriberentur, si qui-*

dem die divi Andreæ (30 *novembris*), *ut dicunt, primam habui concionem*[1]...

IV.

Nous pourrions ajouter exemple à exemple, en passant de l'un à l'autre des quatre-vingt-deux noms autour desquels se range la correspondance des réformateurs : tous nous apprendraient quelque chose sur la réforme française à sa naissance. Les pièces sont en nombre considérable; en les étudiant de près, nous nous sommes assuré qu'il n'en est pas d'indifférentes. Il n'en est aucune qui ne renferme ou quelque fait historique, ou le rétablissement d'un texte imparfaitement publié, ou la correction d'une date, ou la remise en leur ordre de détails qui n'ont qu'en leur lieu leur sens et leur couleur véritables.

La pièce n° 131[2], par exemple, avait été éditée, mais sur une transcription qui en faussait le sens et faisait dire à la duchesse d'Alençon « qu'*elle* n'escrivait plus au roy ny a aultres, » alors qu'elle faisait simplement savoir qu'*il* (c'est de Lambert qu'il s'agissait) avait été par elle invité à ne plus fatiguer le roi ni d'autres par l'importunité de ses lettres.

Une lettre de Lambert, du 31 décembre 1524[3], avait été publiée dans les Œuvres de Cornélius Agrippa; mais elle y portait le titre : *Agrippa ad amicum*, et avait passé pour être d'Agrippa lui-même. M. Herminjard la reproduit pour la placer sous son vrai nom. Non-seulement, dit-il, le style n'en est pas celui d'Agrippa, mais elle est datée de Strasbourg du 31 décembre, et Agrippa n'a habité Strasbourg ni en 1524 ni en 1525. L'auteur de la lettre parle d'ailleurs comme étant marié et ayant un fils depuis peu de temps, comme vivant dans des circonstances difficiles et ayant reçu récemment vingt écus au soleil que les frères de la cour lui avaient envoyés; or, Agrippa ne vivait pas d'aumônes, et, loin d'être un nouvel époux, il était remarié depuis plus de deux ans et devint, en juillet 1525, père d'un troisième fils. Enfin, la lettre exprime le chagrin de ne pouvoir rentrer en France et d'être condamné, par ignorance de la langue allemande, à un désolant mutisme; et ce n'était pas assurément Agrippa, originaire de Cologne et qui avait parlé l'allemand dès

[1] Pages 457 et suivantes. La lettre de Gérard Roussel est du 7 décembre 1526.

[2] Page 312. Du langage que l'on supposait avoir été celui de Marguerite, l'on a conclu qu'elle n'avait rien pu faire pour sauver le malheureux Castelan. Il s'agissait bien peu de Castelan en cette affaire.

[3] Page 316.

son berceau, qui se plaignait de ne pouvoir prêcher ou professer à Strasbourg dans sa langue maternelle.

La lettre n° 84[1] a été donnée parce que, indépendamment de l'intérêt de son contenu, elle avait conduit, par une erreur de date, à croire que le Nouveau Testament de Lefebvre avait été publié en 1522, tandis qu'il ne l'a été que plus tard.

Tous les personnages mis en scène ne sont pas, sans doute, historiques au même degré. Auprès de noms illustres, ou du moins bien connus, il s'en rencontre de plus obscurs, mais dont le témoignage n'est pas sans avoir une valeur pragmatique ou morale. Ce premier volume d'un recueil qui, nous l'espérons, en aura plusieurs, est d'ailleurs celui des petits commencements. L'âge qu'il retrace répond à celui des premiers appels dans nos évangiles. La Parole de Dieu souffle, réveillant les morts, et s'adressant tantôt à Nathanaël, tantôt à un Pierre ou à un Nicodème.

C'est ainsi qu'autour des noms de Marguerite et de l'évêque de Meaux sont venus se ranger ceux de Michel d'Arande, du conseiller de la duchesse, et qui finit par accepter d'elle un évêché; de Gérard Roussel, de Toussaint. Autour de celui de Farel se placent entre autres celui du commis-voyageur Vaugris, et ceux de deux gentilshommes, Anémond de Coct et le chevalier d'Esch, modèles, comme Farel, d'intrépide dévouement à la cause de la Réforme. Tous se présentent à nous avec leurs vertus et leurs infirmités. Tous attachent plus ou moins à leur personne; ils sont d'un âge où l'on ne faisait pas profession de sa foi pour parvenir à une position sociale, mais pour la perdre. On s'intéresse même à cet honnête Lambert, dont l'imperturbable indiscrétion mit bien souvent les réformateurs en embarras et avait, comme nous venons de le dire, lassé les bontés de la duchesse d'Alençon.

Il était d'une famille originaire d'Orgelet, en Franche-Comté, mais il avait pris le nom de Lambert d'Avignon, du lieu où il était né. Il raconte, dans un de ses nombreux écrits, son entrée dans les ordres, les déceptions qui attristèrent sa jeunesse, ses études de la Parole de Dieu, sa vie errante de prêcheur et sa sortie du couvent. On le vit, l'an 1522, entre Pâques et la Trinité, arriver à Genève, où il fut le premier qui fit entendre une voix d'appel à la Suisse française; puis il se rendit dans les principales villes de la Confédération. Un témoin de son entrée à Zurich nous le représente de haute taille, roide, et s'avançant monté sur une ânesse, dans le costume du cordelier. De Zu-

[1] Page 181.

rich il se rendit à Bâle, à Wittemberg, à Strasbourg. Il était sans ressources et ne savait pas un mot d'allemand. Il parlait, il est vrai, très-bien le latin, mais son instruction, quoique étendue, n'était pas assez approfondie pour qu'il pût être appelé à un enseignement. Il recourut à sa plume. Ses écrits se multiplièrent, précédés d'épîtres dédicatoires qui étaient en même temps la plupart des demandes de secours. La suivante, adressée à l'évêque de Lausanne, fort longue dans l'original latin, mais rendue en substance dans ce sommaire de M. Herminjard, achèvera de donner une idée de l'originalité de l'écrivain[1] :

« A l'illustre et généreux seigneur D. Sébastien de Montfaucon, prince de Lausanne, François Lambert d'Avignon, inutile serviteur de Jésus-Christ...

« Le souvenir de vos bontés et de l'accueil que vos lettres de recommandation m'ont valu à Berne, à Zurich, à Bâle et à Fribourg, m'engagent à vous dédier le présent ouvrage. Il est destiné à vous mettre en garde contre les *Paradoxa*, de Conrad Treyer (un docteur en théologie, provincial des Augustins dans le diocèse de Lausanne), qui cherche à détourner les Suisses de la doctrine de l'Evangile, en l'appelant « la doctrine de Lu- « ther. » Ce n'est pas Luther qui m'a rendu chrétien. Pourquoi Treyer refuse-t-il les discussions publiques qu'on lui offre et veut-il nous faire passer pour des apostats, parce que nous nous sommes séparés de l'Antéchrist? Ne vous arrêtez pas aux injures qu'il nous adresse, et loin de vous laisser égarer par ses impiétés, remplissez en vrai chrétien les fonctions qui vous sont départies. Faites prêcher au peuple la Parole de Dieu, et accordez à vos prêtres la liberté de se marier, en leur en donnant vous-même l'exemple. »

C'est ainsi que ce riche recueil, plein de détails familiers, retracés sans apprêts, abondant en nuances, de celles qui servent à marquer un caractère, une influence, un rôle, fait passer successivement sous nos yeux les acteurs d'un grand drame. Chacun de ces acteurs vient à son tour se peindre ici comme en un miroir. Ils se donnent à nous sous une forme dont aucun récit ne pourrait égaler la fidélité, parce qu'elle renferme les sources mêmes de l'histoire.

Mais ce n'est pas tout : pleine d'intérêt par elle-même, la correspondance des réformateurs puise un intérêt nouveau dans les notes qui l'accompagnent. Le but de ces notes, nous est-il dit, est d'éclairer, d'après des témoignages authentiques, tous

[1] Page 328. L'ouvrage, auquel cette épître servait d'avant-propos, avait pour titre: *Fr. Lamberti Farrago omnium fere rerum theologicarum.*

les détails relatifs aux personnages et aux événements contemporains, de manière à ce que le lecteur se trouve facilement et sans recherches aussitôt au courant des allusions ou des assertions contenues dans chaque lettre du recueil. Ce but est bien réellement atteint. Des renvois d'une pièce à l'autre les éclairent l'une par l'autre. Insérés ici, de nombreux fragments de lettres complètent celles du texte. La mention des principaux ouvrages qui ont traité des sujets divers qui se présentent permet d'en achever sans peine l'élucidation. Venant d'un homme à qui tous les faits, comme tous les écrits, concernant l'âge de la Réforme sont familiers, ces notes sont d'une étonnante richesse. Elles sont aussi d'une rare sobriété. Rien de trop, ni de trop peu. Aussi, neuf dans sa forme, neuf dans sa conception, ce commentaire, chose rare, se lit-il avec entraînement.

Terminons en rappelant quel illustre suffrage a naguère recommandé le livre de M. Herminjard à la Société d'Histoire du protestantisme français. « C'est ici, a dit M. Guizot, un beau et solide monument, élevé à la gloire du protestantisme. Chacun des réformateurs s'y montre avec la physionomie et les sentiments qui lui sont propres. Nulle part on ne peut mieux apprendre à entrer directement et familièrement en contact avec eux. Les recueils de ce genre, dans toutes les parties de l'histoire, tiennent désormais la première place ; ils ont un double avantage : ils remettent devant nous l'histoire vraie, la vivante image de ce qui n'est plus, et, par cette résurrection du passé, ils réveillent, ils perpétuent dans les cœurs les sentiments qui n'y doivent pas périr. »

L. Vulliemin.

QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

—

LA QUESTION DU RITUALISME EN ANGLETERRE

Un écrivain distingué nous faisait toucher au doigt, ces jours derniers, dans une des revues hebdomadaires les plus autorisées, la nécessité impérative d'une nouvelle réforme religieuse en Angleterre. Les choses en sont venues au point où une scission de l'Eglise anglicane est indispensable. Il faudra que les chrétiens consciencieux décident bientôt entre leur attachement à la Parole de Dieu et leur dévouement à une nuance ecclésiastique. L'agitation qui trouble en ce moment l'Eglise établie, — ainsi qu'on l'appelle, — peut sembler fâcheuse, et on doit regretter, sans contredit, les personnalités auxquelles plusieurs champions n'ont pas rougi de s'abaisser, de part et d'autre; mais, après tout, cette agitation même est un signe de vie, et les controverses les plus animées sont mille fois préférables à l'indifférence.

Il ne faudrait pas croire que la question du *ritualisme* est une découverte récente, ou remontant tout au plus à l'année 1830, lorsque le mouvement puséiste commença à se déclarer. Dès la rédaction du livre des *Prières communes*, elle se posa avec beaucoup de netteté, et il était facile de prévoir que l'archevêque Laud n'aurait aucune difficulté à lui donner, par la suite, de grands développements sans pour cela sortir du texte de la loi. Les formulaires de l'Eglise anglicane sont à ce sujet d'un vague, d'une largeur que l'on peut soit louer, soit déplorer, suivant le point de vue auquel on se place, mais dont il serait impossible de révoquer en doute l'existence. Les *clergymen* du parti évangélique (pour employer une désignation facile à comprendre) en appellent aux trente-neuf articles; l'opinion *high-church* se réclame des canons et de quelques parties de la liturgie; enfin la section *broad-churh* intervient et dit : Rien n'a été déterminé; ici, c'est blanc, là, c'est noir; tant mieux; le cadre est assez large pour que nous puissions tous y tenir à l'aise, mesure essentiellement politique

et qui permet à toutes les natures, à tous les tempéraments de se rattacher, en sûreté de conscience, à l'Eglise anglicane. Les imaginations rêveuses et aisément impressionnables peuvent, dans de certaines limites, trouver avec nous la satisfaction qu'elles désirent. Nous leur ouvrons nos cathédrales, nous leur présentons les pompes du rituel, de riches costumes, une ravissante musique, le prestige d'un système qui se relie *d'une certaine façon* à l'Eglise du moyen âge, et, par là, au christianisme apostotique. S'agit-il, au contraire, d'esprits froids, impassibles, supportant difficilement l'autorité, et animés d'un levain quasi-révolutionnaire? A eux aussi nous pouvons donner satisfaction. Les puritains du temps de Cranmer et de Charles Ier n'étaient-ils pas dévoués à l'anglicanisme? Baxter, Owen et tant d'autres ne seraient-ils pas morts bons *churchmen*, si une stupide persécution ne les avait rejetés dans la dissidence?

Et ce n'est pas le *book of common prayer* seul qui se prête à des interprétations aussi diamétralement opposées. Ouvrez les livres des théologiens les plus célèbres de l'Eglise anglicane, Hooker, par exemple. Il ne serait pas difficile d'extraire du fameux traité du gouvernement ecclésiastique (*ecclesiastical polity*) des textes en faveur et du *high church* et du *low church*; des deux côtés on l'invoque, et le sobriquet de *judicious* lui a été assigné d'un commun accord, probablement parce qu'il évite, dans la majorité des cas, de donner son avis.

L'apathie religieuse ou, à parler plus justement, le rationalisme qui, pendant tout le dix-huitième siècle et les vingt-cinq premières années du dix-neuvième, avait envahi l'Eglise établie, explique l'oubli profond qui, à cette époque, enveloppa la question ritualiste ainsi que tout le reste. Le réveil si remarquable dont les Wilberforce, les Johnston, les Haldane, les Bickerstett furent les instruments, ne pouvait manquer d'amener, par une réaction nécessaire, l'éclosion ritualiste auquel le docteur Pusey a vu donner son nom et qui se produisit avec tant d'énergie sous l'influence de Newman, de Faber, de Manning, de Froude et de Keble. La situation particulière de l'Eglise d'Angleterre, en la subordonnant au pouvoir temporel et au caprice d'un premier ministre ou d'une majorité parlementaire, enchaîne la plupart du temps ses destinées à des virements politiques. C'est ainsi que l'accession du cabinet Whig entraîna le *pronunciamento* puséiste, et on peut affirmer de la même manière que le long règne de lord Palmerston a été une des causes déterminantes de la recrudescence ritualiste que nous avons à signaler aujourd'hui. Pendant un intervalle de dix ans, les nominations aux grandes dignités ecclésiastiques se sont trouvées, au su de tout le monde, sous l'influence de lord Shaftesbury, et, par conséquent, suivant une nuance *low church* très-prononcée. Ces nominations à leur tour ont affecté le choix des candidats aux cures et aux bénéfices subalternes, et le *Record* a pu se regarder comme le dispensateur des grâces et monter au ton d'une jubilation continue. Je ne me propose pas de discuter ici les promotions épiscopales dont lord Pal-

merston a eu à disposer, je me bornerai à dire que, s'il y en a eu d'excellentes, quelques-unes ne sont pas irréprochables, et tel, par exemple, qui, simple vicaire ou recteur, prenait des airs de complète indépendance vis-à-vis de ses supérieurs ecclésiastiques, a souvent tranché du petit Laud dès qu'il s'est vu lui-même doyen, archidiacre ou évêque.

Le mouvement *high-church*, cependant, allait toujours son chemin, mais on n'en parlait pas plus que de coutume; lorsque tout à coup deux ouvrages, publiés presque simultanément, réveillèrent l'attention de ce côté et créèrent une véritable sensation; je veux parler de l'*Eirenicon* du docteur Pusey, et du recueil d'essais intitulé : *The Church and the World*, édité par M. Orby Shipley. Dans le premier de ces ouvrages, tout ce que l'érudition a de plus recherché, tout ce que la discussion a de plus subtil et de plus raffiné tendait à prouver que l'alliance entre le saint-siége et l'anglicanisme était facilement réalisable, et qu'avec un peu de bonne volonté l'entente cordiale pouvait être considérée comme une affaire faite. On citait les noms d'Elie Dupin, de Bossuet, de Leibnitz, de l'archevêque Wake, du père Lecourayer. Le docteur Pusey et ses amis (représentant, ainsi qu'ils se l'imaginent, l'Eglise anglicane) avaient fait les premiers pas, ils concédaient tout ce qu'il leur était possible de concéder, pourquoi le pape n'y mettrait-il pas un peu du sien? L'estimable champion de l'unité religieuse et de la paix ecclésiastique oubliait sans doute que nous ne sommes plus au siècle de Bossuet, de Dupin et de l'archevêque Wake. Son ami, le docteur Manning, devenu archevêque catholique de Westminster depuis la mort du cardinal Wiseman, se chargea de lui faire sentir qu'il se trompait. Il le prit de fort haut avec le professeur d'Oxford et lui dit que toute transaction était impossible. Le successeur de saint Pierre ne pouvait ni changer ni céder. Inutile aux anglicans de faire le sacrifice des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de leurs croyances, s'ils ne voulaient point passer outre. Tout ou rien.

Le docteur Manning lui-même sait parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus, du reste; car, dans une réunion qu'il présidait ces jours derniers à Birmingham, il a avoué qu'il ne comptait plus guère sur le retour de ce qu'il appelle « l'âge d'or de l'Eglise, » c'est-à-dire sur ces temps heureux où il n'y avait qu'une foi, une communion, un chef reconnu par la chrétienté tout entière et où l'harmonie et la paix régnaient universellement. Modeste dans ses vœux, M. Manning se borne à souhaiter que « l'âge d'argent » se continue, — âge que Sa Majesté la reine Victoria a eu la gloire d'inaugurer, pendant lequel les différentes Eglises chrétiennes vivront en paix les unes à côté des autres, faisant de la controverse à armes courtoises, et rivalisant entre elles de charité et de bienveillance. Tout cela est fort bien; mais il faut noter en passant deux ou trois difficultés. D'abord ce fameux âge d'or sur lequel le docteur Manning s'extasie n'a-t-il pas été passablement surfait et ne devons-nous pas rabattre beaucoup de cette foi universelle, de cette harmonie entière, de cette paix tou-

chante dont l'archevêque nous parle? De plus, voilà un dignitaire de l'Eglise catholique romaine qui nous prêche un sermon sur la tolérance. A merveille. Il reste à savoir ce qu'il ferait, si sa foi religieuse, à lui, était en Angleterre l'expression de la majorité. La conduite du cardinal Antonelli, il y a quelques jours, envers deux ministres protestants à Rome, Messieurs Lewis et Williamson, dont il a jugé à propos de fermer les lieux de culte *en les menaçant de l'Inquisition;* cette conduite, dis-je, suffit à nous édifier sur le point controversé.

Mais j'en viens, après cette longue parenthèse, au livre de M. Orby Shipley. Les rationalistes avaient eu leur recueil de dissertations; les *Essays and Reviews,* les *Evangelicals* s'étaient présentés devant le public avec les *Aids to Faith* par manière de réponse; les ritualistes enfin se jetèrent dans l'arène armés de *The Church and the World.* Ce volume, fort intéressant, très bien écrit, sans violence, sans animosité, sans aigreur, est un traité de ce que l'Eglise peut et doit faire pour répondre aux besoins de la civilisation moderne; c'est un exposé de sa situation présente, une réfutation des torts qu'on lui reproche, une revendication de ses droits. Parmi les chapitres les plus remarquables du recueil, je citerai celui qui se rapporte à la réforme universitaire, l'essai sur l'usage des cathédrales et l'autobiographie d'un écrivain anonyme, probablement une dame. Ce dernier morceau est très singulier au point de vue historique, parce qu'il retrace avec force le passage d'une nature foncièrement religieuse de l'*évangélicalisme* au *high-churchisme,* et il nous montre les défauts qui empêcheront toujours les doctrines du parti *low-church* d'avoir prise sur la masse de la population anglaise.

Quant aux cathédrales et aux universités, il est trop évident qu'elles ne remplissent pas le but qui leur est assigné. M. Harold Rogers, professeur d'économie politique à Oxford et auteur des chapitres sur la réforme universitaire, nous semble avoir parfaitement raison, et, si ses vues pouvaient être adoptées, on ne reprocherait pas aux colléges d'Oxford et de Cambridge leur esprit de routine, leurs prédilections aristocratiques, en un mot leur insuffisance. Je remarquerai à ce propos que M. Harold Rogers appartient, en politique, au libéralisme avancé, et qu'il s'est constitué le champion de M. Bright. On s'étonne de cela. Quant à moi, je n'y vois rien que de très naturel et de très logique. Depuis le début du mouvement puséiste, le parti *high-church* s'est toujours montré radical ou quasi-radical en politique. Ils ont travaillé avec le zèle le plus vrai et le plus soutenu au soulagement des classes souffrantes, et ils ont compris dans toute sa largeur le principe de la philanthropie chrétienne. Je suis profondément convaincu que la prédication habituelle d'un calvinisme sévère éloigne le peuple des églises, et réduit les auditoires aux proportions d'une petite coterie aristocratique. C'est, du reste, ce que me confirmait dernièrement un *clergyman* d'une piété au-dessus de tout soupçon.

Si le mouvement ritualiste continue à se développer, il faut l'attribuer

en grande partie à cette sympathie dont je viens de parler et à l'énergie soutenue des personnes qui y ont donné leur adhésion. Il est absurde de penser que la foule se précipite dans certaines églises, d'un dimanche à l'autre, simplement pour y entendre de la musique, y voir des chasubles et y respirer de l'encens. Vous me demanderez peut-être d'où vient que l'on tolère ce quasi-romanisme au sein de l'Eglise anglicane, si tout le bruit qui s'est élevé à ce sujet est l'expression d'un mécontentement authentique? C'est là une question différente, mais à laquelle il n'est pas malaisé de répondre. J'ai déjà parlé, au commencement de cet article, de l'étendue des limites dans lesquelles se meut l'anglicanisme. Tant que l'on retiendra l'acte d'uniformité, la fameuse loi de 1662, regardée comme le boulevard de la foi protestante en Angleterre, le ritualisme sera sain et sauf, et pourra se donner libre carrière en dépit de lord Shaftesbury, de l'archevêque de Canterbury et de lord Ebury. C'est plus clair que le jour, et la décision rendue naguère par les légistes les plus célèbres l'a surabondamment prouvé. Savez-vous ce que la nuance évangélique a obtenu, après des efforts inouïs et des réclamations sans fin? Au lieu d'*élever l'hostie* lors de la prière de consécration, on se bornera à *élever la patène;* au lieu d'encenser le clergé et les objets du culte, l'acolyte se bornera *à tenir son encensoir à la main!* Du reste, on continuera à avoir des cierges allumés, des crucifix, des bannières, des chasubles, des aubes, des camails; on fera des génuflexions, on chantera des hymnes où la transsubstantiation est clairement assignée. Voilà un résultat qui ne valait pas toute la peine qu'on s'est donnée pour l'obtenir. M. Merle d'Aubigné proposait l'autre jour, dans le *Times*, un remède insuffisant. Ne nous lassons pas de répéter le *delenda Carthago*, séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat; voilà où il faudra en venir tôt ou tard. On parle de la convocation, c'est-à-dire de l'espèce de synode qui se réunit chaque année et qui doit s'assembler le 5 du mois prochain. Pure plaisanterie! La convocation est une *parlotte*, une *debatting-society* où l'on pourrait proposer et même voter les choses les plus saugrenues sans que cela tirât le moins du monde à conséquence. Je voudrais bien voir cette fameuse convocation essayer d'obtenir du parlement l'excommunication d'un évêque ou la non-exécution d'un congé d'élire. Le parlement a bien d'autres choses sur les bras vraiment, et toucher à la question ecclésiastique serait vouloir, d'un côté, se priver d'un moyen d'action politique qui n'est pas à négliger; de l'autre, se jeter sur un fouillis d'abus. Introduire dans l'administration de l'Eglise l'élément laïque est un moyen dont le parti *low-church* ne serait pas plus disposé à se servir que les puséistes, peut-être même moins. *Evangelicals* ou non, doyens, chanoines, archidiacres et évêques aiment à trôner, et ils jouissent d'une influence qu'ils ne sont pas disposés à partager avec le premier venu.

L'attachement à un système ecclésiastique est fort bon, sans doute, mais ce n'est pas la seule chose nécessaire. Si les *evangelicals* préfèrent la vérité

avant tout, qu'ils le prouvent en se constituant en Eglise libre. Tant qu'ils accepteront la loi de 1662, ce seront des *prêtres*, malgré qu'ils en aient, munis du pouvoir de recevoir les fidèles à confesse, de leur donner l'absolution, de consacrer et transsubstantier le pain et le vin, etc. Rien de plus intéressant que de suivre les arguments auxquels ils ont recours pour tâcher d'expliquer à leur point de vue les textes du *common prayer book*; rien de plus intéressant, mais en même temps rien de plus triste. Ce sont des sophismes à faire pitié. Un jour viendra où, irrésistiblement entraîné par l'appel de sa conscience, un homme indépendant sentira que « le royaume du Christ n'est pas de ce monde; » il donnera le signal de la séparation, et le mouvement ne s'arrêtera plus.

GUSTAVE MASSON.

ERRATA.

A retrancher page 30, *ligne* 47 *et suivantes.*

« On ressent un certain bien-être moral à ce ton d'autorité chrétienne, trop voilé ailleurs peut-être par les délicatesses d'une sympathie presque féminine. »

(Ces paroles se rapportaient seulement à une citation omise.)

VARIÉTÉS

—

DE BOMBAY A BEACOR

JOURNAL DE VOYAGE D'UN MISSIONNAIRE

30 *octobre* 1865. Depuis dix jours nous sommes à Bombay, dans l'Inde, sur terre ferme; et les émotions de l'arrivée, l'agitation des premiers jours, les visites d'anciens amis, les préparatifs d'un long voyage, tout a conspiré pour m'empêcher d'ouvrir mon journal. Mon esprit commence pourtant à se rasseoir, mon âme à se recueillir. Déjà ce long séjour sur le navire, les tempêtes du Cap, les calmes et les chaleurs de la ligne, l'impatience de voir la terre, les terreurs de faire naufrage en vue même du port, tout cela n'est plus qu'un rêve du passé.

Nous sommes sous le toit hospitalier du célèbre missionnaire Wilson, cet homme qui, depuis quarante ans, lutte avec une énergie que l'ardeur du climat est impuissante à affaiblir, contre les superstitions des Hindous, l'obstination des musulmans et l'indifférence des adorateurs du feu. Ses cheveux ont blanchi, son dos s'est incliné, mais son œil brille encore d'une ardeur juvénile. Il met la dernière main à un grand ouvrage sur les castes que les Européens attendent avec impatience, que les Hindous redoutent de voir paraître, et dont tout le monde parle depuis longtemps. Il passe ses journées au collége qu'il a fondé, et auquel le gouvernement a donné un caractère officiel. Aidé de quelques hommes aussi savants que pieux, il y prépare des jeunes gens pleins d'espérances aux honneurs universitaires et à une vie nouvelle. Le soir, des néophytes, rassemblés dans son salon, reçoivent de sa bouche des leçons de doctrine chrétienne et d'apologétique. Tous les dimanches, on le trouve dans la chaire de sa chapelle, prêchant tour à tour en anglais, en hindostani, en mahratti, en gujerati. Qui dira l'influence de cette puissante personnalité sur l'avenir religieux et social de l'Inde?

La maison qu'habite Wilson est située au sommet de la colline de Malabar, sur le bord d'une roche basaltique à pic, au pied de laquelle viennent mugir les brisants de l'océan des Indes. D'ici, un des plus beaux panoramas du monde se déroule aux regards. C'est d'abord une anse paisible qui reflète les ardeurs d'un ciel embrasé et les blanches voiles de quelques bateaux pêcheurs. Le fond en est élevé, ce qui rend son abord impossible à d'autres que de légères embarcations. Le calme de cette petite baie, autour de laquelle une forêt de cocotiers forme une fraîche couronne de verdure, contraste avec l'agitation qui règne de l'autre côté d'un promontoire, dans le port immense de Bombay. Du point où je me trouve, le regard, passant par-dessus des entrepôts, des bâtiments de douane, des forteresses et des temples, s'en va plonger dans la rade, où il rencontre des forêts de mâts, des voiles sans nombre et des bannières de toute nation. De grands vapeurs anglais, des remorqueurs sans cesse en mouvement, y répandent une fumée noirâtre, à travers laquelle on distingue des embarcations de tout genre, depuis le canot creusé dans un tronc d'arbre et qu'un faux mouvement du rameur ferait chavirer, jusqu'au trois-mâts, grand et majestueux, immobile au milieu de tant d'agitation.

A gauche, j'aperçois, au travers des palmiers, la ville indigène, les quartiers sales, mal bâtis, les grandes maisons rouges et bleues des Parsis, et auprès, les cabanes chétives des classes basses; au fond, les vertes îles dont l'une Elephanta, a acquis une renommée universelle; et, derrière, noyées dans la brume dorée, les montagnes escarpées du continent. Mon regard se détourne parfois vers la droite du tableau, et se repose avec délices sur la vaste plaine liquide, le grand chemin des caravanes de mer. Le matin, ce beau panorama dort dans une ombre bleuâtre; à midi, tout scintille, partout brillent l'or et l'argent d'une riche nature qui, vers le soir, s'enveloppe, fière et grandiose, dans sa mante de pourpre royale. Qu'il serait doux de pouvoir conserver toujours la sérénité de ces impressions, le calme dans lequel l'âme se berce, au spectacle de la création! Que j'aimerais demeurer toujours au sommet de ma colline! Dès que je redescends, la fièvre de l'existence humaine se communique à mon sang.

Dans la société de Bombay, l'agitation ne cesse jamais; l'esprit de spéculation y est dans l'air; chacun ne parle que hausse ou que baisse; une soif de lucre dévore ces négociants avides, impatients de s'enrichir pour uir au plus vite un climat meurtrier. Des valeurs prodigieuses passent de main en main; les fortunes se font et se défont en un jour; aussi toute autre préoccupation que celle de l'échange semble interdite d'un commun accord, et cette ville d'un million d'âmes ressemble à une grande maison de jeu. D'une part, l'idolâtrie de l'or et des billets à ordres; d'autre part, le culte des idoles de pierre et de bois. Quelques zélés champions de la vérité proclament avec persévérance la bonne nouvelle du

salut; ils prêchent la repentance et la foi. Mais la voix des Jonas est étouffée par les rumeurs de cette grande Ninive. Seuls, quelques hommes abjects, quelques pauvres, ont pris le sac et la cendre. Cinq sociétés différentes sont à l'œuvre dans la seule ville de Bombay, et le christianisme n'y compte pas encore un millier d'adhérents.

La civilisation européenne y fait d'ailleurs des pas de géant; des milliers d'ouvriers sont à l'œuvre sur les lignes de chemins de fer; sous les coups inexorables de la hache, tombent les vieux palmiers, et les idolâtres voient avec effroi les machines diaboliques, expression suprême de la puissance des *démons blancs*, se promener avec des sifflements aigus et en traînant un ange embrasé. Leur confiance séculaire dans la foi de leurs pères chancelle, leurs pagodes détruites, leurs sanctuaires ouverts pour livrer passage à la locomotive, leurs dieux obligés de se chercher d'autres retraites, incapables de résister à des envahissements sacriléges, voilà l'accomplissement de cette antique prophétie qu'un jour l'Inde verrait se briser les liens de la caste, et ses enfants embrasser le culte d'un dieu étranger. Aussi les voit-on pour la plupart baisser la tête, se soumettre placidement au joug de l'Anglais et à la fatalité de leur destinée.

2 *novembre*. Je viens de visiter une oasis spirituelle. A quelques pas de la grève, entre un amas de cabanes où vivent de véritables sauvages, fabricants d'arac, et une maison de jeu persane, où chaque soir se fait un tumulte d'orgie, horrible à entendre, j'ai vu une grande maison qu'ombragent les feuilles longues et souples des cocotiers. C'est là qu'habite la veuve du missionnaire Nesbit. Il y a dix ans que son époux lui fut enlevé en quelques heures par le choléra. Elle venait justement de fonder un pensionnat d'orphelines, et la solitude dans laquelle la plongea le départ de son mari, ne l'a pas effrayée. Elle est restée à l'œuvre, et bon nombre des enfants qu'elle avait recueillies sales, demi-nues, ignorantes de tout bien et quelquefois savantes déjà dans la science du mal, sont, à l'heure qu'il est, mariées à des chrétiens indigènes, ou maîtresses d'écoles missionnaires.

Elle a réuni ses petites filles autour de moi, et j'ai eu le privilége de parler à ces chères jeunes âmes de leurs sœurs d'Europe. Que d'intelligence dans ces grands yeux noirs, que d'animation sur ces petites figures bronzées, aux lèvres rieuses, aux blanches dents. La tenue modeste de ces jeunes filles, leur accoutrement simple et propret, leurs fraîches voix unies dans le chant des louanges du seul vrai Dieu, quel contraste avec le paganisme d'alentour! — Œuvre bénie! Heureuse mère d'une famille spirituelle! Que Dieu fasse fructifier tes obscurs travaux, qu'Il prépare dans ton asile des servantes de son amour, des Annes, des Salomés, des Maries, des Dorcas! Et pour toi, peu connue ici-bas, ta récompense t'attend dans les cieux. Au sortir de ce monde où tu rencontres, au milieu de tant de difficultés et de mécomptes, l'opposition de tout un peuple, tu recevras la couronne qu'un juste Juge t'a préparée!

Je suis rentré par un clair de lune qui changeait presque la nuit en jour. Sur mon passage, une maison tout illuminée a attiré mon attention. La cour était pleine de curieux auxquels je me suis joint. Les salles, ouvertes, ornées de pilastres coloriés en rouge et en bleu, éclairées par des centaines de lampions, étaient remplies de convives assis sur le parquet, en longues files. On célébrait un mariage. Au fond de la salle principale, était l'époux, enfant d'une douzaine d'années, écrasé de bracelets et de colliers, tout chamarré de paillettes de mica et d'argent. Des domestiques en grande tenue, turban énorme et justaucorps de soie, parcouraient les rangs, servant des sucreries sur des feuilles de bananier. On mangeait avec les doigts. Comme j'examinais avec curiosité ces figures impassibles, gravement occupées à absorber des quantités incroyables de vivres, je les ai vues se lever simultanément et sortir. De petits chariots, à deux roues, traînés par des bœufs blancs comme neige, et surmontés de tentures de mousseline rose, ont reçu la compagnie et se sont formés en longue file. Une bande de musiciens s'est placée en tête, et la procession s'est ébranlée pour aller parcourir les rues.

En avant, marchait un cheval persan, gras et paresseux, sur lequel on avait juché le petit époux. Deux courtisans l'escortaient pour le tenir en selle, et chanter ses louanges. Quand la musique a commencé, j'ai cru à un charivari; jamais plus abominable tapage n'avait frappé mes oreilles. Chacun des dilettanti faisait un concert à part soi; et tous soufflaient, tapaient avec une ardeur incroyable et d'un air triomphant. Parfois l'un de ces pauvres hères, blessé sans doute dans son goût artistique par les faussets d'un camarade, s'interrompait pour lui administrer une calotte. Bientôt, le tympan brisé, j'ai dit adieu à cette joyeuse cohorte.

5 *novembre*. J'ai assisté aujourd'hui au service hindostani dans la chapelle de Wilson. J'ai joui d'entrer ainsi en communion d'esprit avec des frères d'une autre langue et d'une autre couleur. Je pensais avec ravissement à la grande assemblée qui se tiendra devant le trône de Dieu et de l'Agneau, à ces multitudes de toute langue et de toute tribu, chantant ensemble les louanges de celui qui les a aimés et les a rachetés par son sang.

L'avouerai-je? Je me suis laissé arracher plusieurs fois à ces pensées élevées, par d'indignes distractions. C'était d'abord une corneille grise qui est venue se percher sur une fenêtre, puis, effarée à notre vue, est partie en jetant un croassement retentissant; un lézard, qui s'est aventuré hors d'un trou pour aller prendre une mouche sur la muraille, un rat musqué qui, rapide comme l'éclair, a passé avec un cri perçant. Enfin, pendant que Wilson parlait avec émotion des grandes scènes de l'Apocalypse, deux moineaux sont venus, hésitants d'abord, bientôt effrontés et narquois, picorer je ne sais quoi, au pied même de la chaire.

Je suis revenu, au coucher du soleil, à travers la foule des badauds, attirés au grand air par l'adoucissement de l'éclat du jour et la fraîcheur

de la brise. Je voudrais être peintre pour rendre cette nature orientale, si différente de la nôtre ; mais encore, quel pinceau pourrait représenter ces admirables couchers de soleil qui revêtent d'ineffables couleurs le ciel et la mer, ces nuits éblouissantes d'étoiles dans le ciel, de fulgores dans les airs, ces plantes bizarres, cette végétation vigoureuse, luxuriante, presque tumultueuse dans l'infinie variété et la hardiesse de ses formes, les maisons de terre battue, les cabanes de bambous recouvertes de longues feuilles de palmier, ces naturels accroupis sur le seuil où ils font, en plein vent, leur toilette du soir, ces mahométans à longue barbe qui, au bord du chemin ou sur le sable du rivage, tournés vers le couchant, c'est-à-dire vers La Mecque, font leurs révérences et leurs ablutions, ces Parsis qui grommellent entre leurs blanches dents des prières dans une langue morte, et s'interrompent pour saluer un passant, ou jeter une pierre à un chien, ces troupeaux de buffles gigantesques tout noirs, pelés, osseux, armés de cornes menaçantes, qui s'avancent lentement et hument la brise d'un air hébété, ces attelages primitifs, sans ressorts, les roues pleines, le timon relevé en cou de cygne, traînés par des bœufs de petite taille qui trottent prestement en soulevant la poussière, ces cavaliers persans qui passent au pas, graves et richement quoique bizarrement accoutrés, et ces coolies qui s'avancent demi-nus, maigres, noirs, pliant sous le faix d'énormes fardeaux ?...

8 *novembre*. J'ai vu un des monuments les plus célèbres du passé religieux de l'Inde, le temple de Kasla, construit par la piété d'un empereur boudhiste au temps où l'Europe était encore plongée dans la barbarie. Il se trouve dans la chaîne rocheuse qui sépare la côte du grand plateau central de l'Inde. Un aimable et savant jeune homme, professeur dans un des colléges de Bombay, s'était offert à m'y conduire. Partis avant-hier à neuf heures du soir par le chemin de fer, nous avons été transportés rapidement au pied de la montagne. La voie ferrée se continue jusqu'à Poona, mais on y travaille encore. C'est une œuvre gigantesque et qui attestera, dans des centaines d'années, la puissance à laquelle les Anglais sont parvenus dans l'Inde. Le chemin de fer s'élance du pied de roches énormes qu'il gravit en zigzaguant, tantôt perdu dans des tunnels, tantôt jeté en viaduc aux arches colossales entre deux pans de la montagne.

Nous n'avons vu cela qu'en redescendant. Pour l'heure, nous sommes en gare ; il est minuit et nous avons une rude montée à faire. Des palanquins sont là, tout prêts ; trois escouades, de quatre hommes par palanquin, se relayeront pour nous porter ; et le prix est presque modique. Nous nous laissons tenter.

« Que la grande déesse noire nous soit en aide ! » A ce cri, chanté en chœur par nos vingt-quatre hommes, et à la lueur de deux torches fumeuses, nous entrons dans les gorges de la montagne. Le chemin s'enfonce d'abord sous une voûte de verdure ; des tamarins, des mimosas, des

buissons de cactus paraissent et disparaissent à mesure que s'avancent les torches. Des vampires viennent battre des ailes autour de la flamme et s'enfuient bruyamment dans le taillis. Un chant monotone mélancolique donne au pas des porteurs la cadence nécessaire.

A la sortie du bois, nous retrouvons le ciel étoilé. Le chant s'anime. Voici la montée, rapide, entre des rocs à pic auxquels la lueur rougeâtre des torches donne un aspect menaçant. Les pas pressés éveillent des échos sinistres; le chant des porteurs se complique de gémissements et monte à un diapason de plus en plus élevé. Encore un coup d'épaule ! Nous avons atteint le sommet du col. On s'arrête un instant pour reprendre haleine, au cri de : « Grande déesse noire, salut des opprimés ! »

Au point du jour, nous étions au pied du mont qui recèle dans son flanc un des chefs-d'œuvre de l'art antique. Les cavernes de Kasla sont situées à mi-hauteur, dans un banc de rochers très-étendu. Le petit village qui leur a donné son nom, occupe le centre d'une vallée semi-circulaire, profonde, où croissent le riz et le maïs. A peine sommes-nous engagés dans le sentier qui serpente sous les buissons d'euphorbe et d'aloës, que nous voyons sortir des cabanes des vieillards, des enfants, de robustes paysans, la population masculine tout entière, qui se dirige sur nos traces avec les signes du plus grand empressement.

A cette vue, non sans un secret effroi, je me tourne vers mon compagnon : — Que nous veulent ces gens? Notre visite les contrarie-t-elle?

— Nullement, me répond M. S*** riant sans façon de ma frayeur, ils n'ont rien à faire avec ce temple qui est désert depuis que le bouddhisme a passé ; mais ils revendiquent un droit qu'ils n'ont point et viennent nous demander tribut.

Comme il achevait, les plus actifs nous avaient rattrapés. Dès lors, ce n'a été qu'une clameur, qu'une longue supplique jusqu'au moment où nous avons quitté la place.

A quelque six cents pieds au-dessus du vallon, nous avons trouvé l'entrée de ce temple remarquable, qui est entièrement taillé dans le roc vif. Je suis resté pendant quelques minutes muet de surprise et d'admiration. J'avais devant moi une arche colossale, murée jusqu'aux deux tiers de la hauteur, et dans laquelle trois portes carrées ont été percées pour donner accès à l'intérieur.

Cette sorte d'écran qui remplit l'arche, ne laissant pénétrer la lumière que par le haut de la voûte, est couvert de statues en ronde bosse plus grandes que nature. Ce sont des disciples de Bouddha, hommes et femmes, sculptés avec une grande largeur d'exécution et d'une frappante vérité. Un grand Bouddha, assis, les jambes croisées, les lèvres entr'ouvertes par le sourire de la béatitude, reçoit l'adoration de fidèles prosternés. A droite et à gauche de la porte, deux éléphants, de taille normale, sortent à moitié du roc qu'ils paraissent soutenir sur leurs épaules; ce sont les gardiens du sanctuaire. A une vingtaine de pieds en avant, deux colonnes

immenses s'élancent dans les airs, semblables à des trônes dépouillés. A leur sommet, s'étalent les formes majestueuses de deux lions.

A l'intérieur, ce temple produit sur le spectateur un effet magique. C'est un carré long qui doit avoir au moins cent pieds de longueur sur cinquante de largeur. Deux rangées de quinze piliers colossaux divisent la salle en trois avenues ; celle du milieu est la plus large. Chaque pilier est surmonté d'un chapiteau composé de deux éléphants, tournés dos à dos, sur lesquels sont assis des disciples renommés du Bouddha. Le fond est occupé par un mausolée arrondi en dôme, dans lequel est enfermée une relique, un cheveu, dit-on. La voûte, très-élevée, a des arceaux presque aussi hardis que l'ogive gothique. Une ombre mystérieuse règne dans le bas du temple ; les piliers y plongent leurs bases, tandis que leurs chapiteaux sont vivement éclairés par un rayon de lumière qui, partant du sommet de la grande arche de l'entrée, vient animer les groupes d'éléphants et mourir en une faible clarté sur le mausolée.

Cet édifice magnifique, sublime monument d'une piété aveugle mais pleine de zèle, porte sur ses parois des inscriptions qui en racontent la construction ainsi que la gloire de son fondateur.

Il y a deux mille trois cents ans que ce temple proclame les besoins de la conscience humaine, tandis que ses parvis déserts prêchent la grande vérité que la figure de ce monde passe.

La paroi du roc dans laquelle il a été creusé au prix des sueurs de tout un peuple et de plusieurs générations, renferme aussi des monastères où logeaient les prêtres chargés du soin de l'entretenir. On entre par une petite porte dans un couloir qui monte presque perpendiculairement comme une cheminée. Des échancrures, taillées dans la pierre, permettent au visiteur de se hisser jusque dans un vaste réfectoire carré. L'un des côtés s'ouvre sur le devant de la montagne par une rangée de colonnes sveltes et finement sculptées ; les trois autres côtés sont garnis de cellules. Un lit de pierre, légèrement incliné d'avant en arrière, occupe le fond de chaque réduit. C'est là que les adeptes du bouddhisme passaient des journées entières à contempler le monde invisible, s'efforçant d'arriver à la déification par l'annihilation de la pensée. Du fond de leurs cellules, un regard jeté à travers les colonnes sur la riante vallée qui s'étend au pied de la montagne, sur les bois qui couronnent les sommités voisines et sur le ciel resplendissant de leur belle patrie, leur aurait appris de meilleures choses qu'une extase vide de toute émotion.

A. Glardon.

(*Suite.*)

CORRESPONDANCE D'ITALIE

—

Rome, 2 janvier 1867.

Certainement la papauté n'a nulle envie de quitter Rome. Ce qu'en disaient les journaux cléricaux avant le 15 décembre n'était qu'une feinte destinée à intimider le gouvernement français sur les conséquences de la retraite de ses troupes, et à agiter l'opinion publique. Bien loin d'exécuter la menace, on s'était préparé à tenir bon à la révolution si elle venait à se produire. Les troupes pontificales sont en effet organisées sur un pied tout à fait respectable; pour qui ne regarde pas de trop près à leur composition, il y a lieu de la juger capable d'une forte résistance. Sous le rapport des apparences, on a fait de grands progrès depuis l'an dernier. Au lieu de ces bataillons disparates où les vieux et les jeunes, les grands et les petits, les malingres et les colosses se coudoyaient dans un désordre peu rassurant, nous voyons aujourd'hui des troupes jeunes, assez bien groupées et vêtues d'une façon pittoresque ou brillante. Il y a même de la cavalerie de toutes les armes, sans doute pour donner champ au caprice des volontaires.

Un observateur plus entendu que le vulgaire ne pourrait-il pas dire en face de ces beaux uniformes ce qu'un juge peu flatteur répondait à Murat qui lui montrait sa brillante cavalerie napolitaine : « Porcelaine de Sèvres que tout cela? » Je l'ignore, mais la composition cosmopolite de cet aggrégat de gens n'est pas faite pour inspirer grande confiance.

Je n'y ai pourtant pas encore rencontré d'Irlandais; si l'armée papale en compte dans ses rangs, c'est en petit nombre. Une première expérience, du temps de Lamoricière, les a dégoûtés de ce service, et on se console de leur absence en les jugeant trop turbulents.

Les Espagnols n'y ont pas pris place en aussi grand nombre qu'on se l'imaginait; on les voit bien circuler par la ville, côte à côte avec les bourbonniens déroutés, mais c'est sous l'habit bourgeois, en agitateurs mécontents.

C'est la très-voltairienne France qui fournit au saint-père le plus grand nombre de ses défenseurs étrangers. On n'entend guère parler que français dans les rangs. Sans citer la fameuse légion d'Antibes, presque tout le corps des zouaves parle notre langue. Et n'allez pas croire que ce soit

avec l'accent breton. On y entend plus souvent qu'autre chose les éclats de voix du bruyant Marseillais. Marseille est si près de Rome! Et puis, sa jeunesse, habituée aux voyages de mer, a l'humeur plus nomade que le reste de nos Français. Enfin, on a trop peu remarqué peut-être les progrès peu rassurants que le parti clérical a faits ces dernières années dans le midi de la France. Les produits de tant de séminaires ne pouvaient qu'émigrer aux saints lieux. J'ai le regret de dire qu'ils n'y donnent pas les meilleurs exemples et que, même dans les églises, leur dévotion n'est pas à l'abri de distractions assez scandaleuses.

Quoi qu'il en soit de la valeur réelle de ces défenseurs, la papauté compte sur eux; elle est bien décidée à occuper son poste séculaire tant qu'elle les aura à ses côtés et pourra les nourrir en se grevant de dettes. Si jamais l'Italie veut faire un seul pas vers Rome, il faudra qu'elle compte avec ces satellites multicolores; et si le peuple de Rome veut obtenir la plus insignifiante réforme municipale, il faudra qu'il se heurte à ces prétoriens d'un nouveau genre dont on augmente tous les jours le nombre par des enrôlements empressés.

Où trouve-t-on les fonds nécessaires pour nourrir toute cette armée? C'est le secret des secours sous main, fournis sans doute par les corps moraux de la catholicité, lesquels, après s'être enrichis sans bruit par des dons faits de la main à la main, trouvent une occasion bien belle de prouver leur dévouement au saint-siége par des sacrifices opportuns. Leur générosité durera-t-elle autant que les besoins de l'armée pontificale? C'est ce que l'avenir nous dira.

En attendant de les employer plus efficacement, on fait parader ces troupes, on les groupe sur le passage du saint-père pour leur faire crier : *Vive Pie IX!* C'est le secret de la petite démonstration qui a été faite lundi dernier devant l'église des Jésuites où le saint-père était venu remercier Dieu, en grande pompe, de la protection reçue pendant l'année écoulée. Quelques Romains s'y sont bien mêlés. Une ville de cette importance renferme des fanatiques de toutes les opinions. Mais le plus grand nombre assurément sont les anticléricaux, et le gouvernement le sait bien.

Le crédit personnel du saint-père est bien perdu auprès de ses sujets. Maintenant qu'on n'a plus à s'en prendre aux Français du triste état des choses, on fait remonter à lui le tort de toutes les souffrances endurées, et même de celles qui se préparent par suite de l'absence des étrangers. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que toute religiosité se perd au milieu du discrédit des prêtres. Habitués à identifier la religion avec ses ministres, ce peuple maudit du même coup et son Dieu et ses ministres. Je n'ai jamais entendu tant de blasphèmes qu'on en profère au sein de cette population, fille de l'Eglise. Le moins grave de tous consiste à souhaiter avec colère, à tout propos, la mort *par accident*, c'est-à-dire sans confession, et avec damnation éternelle, à quiconque vous contrarie!

La Madone seule a conservé un peu de crédit dans le très-bas peuple.

Mécontent de ses chefs célestes et terrestres, celui-ci espère encore un peu dans un intercesseur qui ait des entrailles maternelles et parvienne à le réconcilier avec ses tyrans. Il faut connaître les traditions de ces gouvernements corruptibles pour comprendre à quel point ce ministre intermédiaire semble indispensable. De Dieu, on n'en parle qu'avec blasphème, c'est un maître de plus qu'il faut apaiser à grands frais, qui pourrait et qui ne veut pas, qui abandonnerait son peuple sans la Madone.

Les prédicateurs, ignorants comme la plèbe, ne manquent pas d'entretenir ces façons de juger, chez leurs rares auditeurs. Le seul qui prêchât dans tout Rome, l'après-midi du premier de l'an, n'a pas cru pouvoir mieux utiliser un tel jour qu'en oubliant la Providence pour prêcher sur le mérite des saints et attribuer à saint Pierre et à saint Paul la conservation de Rome pendant cette année de menaces.

Ce qu'il y a de pauvreté religieuse dans cette métropole du catholicisme, c'est ce qu'il est triste de constater. A part deux misérables sermons prêchés dans le vide et les homélies latines de la chapelle Sixtine, il nous a été impossible, malgré tous les renseignements pris et malgré l'aide du *Diario delle feste*, d'entendre autre chose que de froides litanies, des messes chantées et des vêpres psalmodiées, pendant toutes ces solennités de Noël et du premier de l'an. Or, la musique seule est un triste confort. Si l'on est arrivé à vide, on s'en va fatigué, dégoûté. Rien pour l'esprit, rien pour le cœur.

Car je ne puis considérer comme une nourriture spirituelle la diatribe politique débitée d'un ton emphatique par un séminariste échappé, dans la grande basilique de Saint-Jean-de-Latran, au lendemain de Noël. Sous prétexte de prouver la bonté divine devant un chapitre d'ecclésiastiques et une cinquantaine de soldats (notez que c'était grande fête!), le prédicateur a osé fulminer de ridicules anathèmes contre un *Néron* dont il n'a tu que le nom, contre les *Pilates modernes*, bourreaux de la sainte Eglise, contre *un certain Judas*, qui assurément s'attendait à recevoir une autre qualification. Ce n'était qu'invectives grossières à la civilisation moderne. A l'entendre, ce qui se fait en Italie, en France, en Angleterre n'est que *turpitudes*, *hontes*, *scandales exécrables*. Les fénians d'Irlande donnent seuls un bon exemple qu'il faut suivre. La péroraison naturelle était un appel aux armes spirituelles et temporelles. « Guerre, guerre! criait-il. Dussions-nous tous être martyrs, nous triompherons à la fin de tous ces impies, de tous ces suppots de Satan. »

Voilà le résumé d'un sermon officiel dans la mère des basiliques du monde chrétien. Il n'est tombé dans le vide que par l'absence dédaigneuse de la population. Mais qu'on juge par là, une fois de plus, de l'esprit qui règne dans le clergé ultramontain de Rome, et si nous sommes bien près de l'ère des conciliations!

Rome, le 16 janvier 1867.

Plus d'un Français, je suis sûr, à cette heure se dit : « Je voudrais bien être à Rome pour voir ce qui s'y passe. » Qu'il veuille bien m'y suivre ; il apprendra quelles sont les tribulations d'un pauvre chercheur de nouvelles politiques et religieuses.

Abordons tout d'abord un compatriote. Connaissance est vite faite avec un Marseillais ou un Breton partout ailleurs qu'ici. Mais à Rome, le coq gaulois lui-même perd son chant, il revêt le noir plumage du corbeau ou la grise casaque du zouave. Rabaissant sa crête d'un air soupçonneux, il vous regarde en dessous, puis tout à coup se redresse, plumage au vent, ergots en l'air. Vous vous enfuyez sans avoir appris autre chose que les dispositions irascibles de ce gallo-clérical..., et vous heurtez un Anglais touriste qui, son guide en main, lève et baisse alternativement les yeux de son livre aux monuments. Celui-là ne sait guère que sa langue, et il n'est allé apprendre de nouvelles qu'à la chapelle Sixtine où le pape, occupé de sa messe, ne lui a rien raconté, si ce n'est que la papauté tient encore bon sur son siége; ce dont notre Anglais s'est trouvé tellement scandalisé qu'il est venu conter ses déplaisirs à la statue de Marc-Aurèle et aux mosaïques de Saint-Marie-Majeure. Impossible de rien tirer de ce curieux peu clairvoyant, qui, d'ailleurs ne parle pas aux Romains, parce que ceux-ci ne lui ont pas été présentés par son consul. L'isolement et ses conséquences lui sont une punition.

En désespoir de cause, vous vous rejetez sur un brave Allemand, bien sympathique sous son feutre de docteur. — Avez-vous des nouvelles? — Oh! oui, M. Tonello a été reçu par le pape. — Vraiment? Mais c'est une nouvelle déjà vieillie de quinze jours. Par où donc apprenez-vous les choses? — Ah! par la Gazette de Berlin! — Très bien, mais ladite gazette doit s'instruire par ses correspondants de Rome? — Je ne crois pas. Elle transcrit tout d'après les journaux italiens. — Mais les journaux italiens par qui sont-ils informés? — Je ne sais pas. Mais venez avec moi au milieu de la société de mes compatriotes. Ils sont depuis longtemps à Rome et vous répondront mieux que moi sans doute.

Je suivis donc mon nouvel ami. Il me traîna sur les hauteurs du Capitole; puis, de là, par un escalier assez roide jusqu'à la roche Tarpéienne. Ce nom peu rassurant me fit penser qu'une société secrète, germaine ou non, serait mal perchée sur ces escarpements; et j'entrai timidement dans une salle écartée des bruits du public. J'y trouvai en effet une trentaine de personnes réunies; et, qui plus est, des livres, une bibliothèque, chose si suspecte à Rome! Deux interlocuteurs étaient aux prises, assez animés en apparence : — L'organisation romaine, disait l'un, peut être considérée comme complète. Quand il y a un monument à bâtir on nomme vite un surveillant des travaux, une sorte d'inspecteur, de par l'autorité,

et ce magistrat marque les marbres, les pierres même d'un sceau semblable à celui que je vous apporte, Messieurs. — Vous vous exagérez les mérites de cette organisation, disait l'autre, l'intendant des travaux publics étant seul chargé de tout, ce sont de simples entrepreneurs qui s'occupent des détails, et votre sceau n'a pas pour nous l'importance que vous lui attribuez. Nous ne saurions en tirer grand profit. — J'écoutais haletant. Ce sceau qu'était-ce donc? Est-ce que ces bons Allemands conspireraient dans leur mauvais italien? Pourquoi voudraient-ils posséder le cachet d'un magistrat? Bientôt je me rassurai. Il ne s'agissait que d'une petite inscription antique découverte récemment, et mes deux champions discutaient sur son mérite. Un troisième prit la parole. J'étais loin et compris mal d'abord. Pourtant il parlait de couronne, puis d'une récompense, d'un prix accordé. Je dressai l'oreille de nouveau. Enfin! nous y voici, pensai-je! — Mais point; il s'agissait d'une couronne nuptiale observée sur je ne sais quel vase étrusque, et d'une très célèbre pomme accordée, il y a assez longtemps, par un certain Pâris à une certaine déesse. Ces bonnes gens faisaient de la politique rétrospective..., à quatre ou cinq mille ans de distance!

Et voilà tout ce que vous apprendriez des événements du jour à courir Rome en ce moment. Vous pourriez rentrer à Paris en emportant la conviction que Rome est la plus tranquille des villes... et par suite la plus heureuse..., qu'on y vit fraternellement sous le plus doux des princes, et que, dans ces rues désertes, comme dans ces ruelles boueuses on ne fera jamais de barricades.

Ravisez-vous pourtant; entrez chez un libraire et demandez des journaux. Il vous regarde d'un air étonné : — Nous ne vendons pas de ces choses, Monsieur. Voulez-vous le *Guide* de Rome? Voulez-vous les œuvres de Monseigneur Gaume? Ou les *Annales* de Tacite? Ou les Homélies de saint Jean Chrysostome? — Non, donnez-nous des actualités. — Ah! je ne pourrai vous fournir qu'un manifeste du saint-père en faveur des catholiques polonais que l'on martyrise. C'est le dernier ouvrage officiel. — Comment, l'imprimerie pontificale n'a rien fait paraître d'autre? — Non. — On parlait pourtant d'un manifeste du pape à propos de ses démêlés avec l'Italie? — Avec le Piémont, voulez-vous dire; oui, on en a parlé, mais c'était une calomnie. Le saint-père ne répond pas à des excommuniés.

Nous voilà édifiés assurément sur la librairie romaine. Continuons nos investigations le long du *Corso*, cette artère principale de la Rome moderne. Voici pourtant des gens qui lisent, au fond d'un café. Entrons donc sans scrupule dans ce dernier asile de la vie publique en Italie; les mœurs méridionales l'exigent, et demandons un journal. — Quand ces messieurs auront fini, nous répond-on. Vous êtes le cinquième en rang. — Prenons patience. Le silence le plus sinistre règne parmi les rares visiteurs. Ils se soupçonnent mutuellement d'espionnage; quelques avides lisent l'unique

gazette. Ils y mettent le temps et semblent lire aussi entre les lignes. Enfin notre tour vient : c'est l'*Osservatore romano*, la plus splendide lumière de Rome, après le journal officiel sur lequel il est assez difficile de mettre la main, à ce qu'il semble. 1er article : une parodie de tout ce qui s'est fait, se fait et se fera en Europe ; 2e article : les lois, la civilisation moderne prises à rebrousse-poil ; 3e article : un titre néfaste : la faim en Italie ! Ce sont quelques pauvres mécontents, familles déclassées par la révolution, employés évincés des vieux gouvernements qui crient famine. Sur quoi le rédacteur s'exclame sur les avantages du gouvernement pontifical, sous lequel nul ne ressent de pareilles souffrances, où la sécurité règne, où nul ne manque du pain quotidien ! — Ces conclusions ne manquèrent pas de me surprendre quand je les lus pour la première fois ; car je me souvenais qu'on m'avait recommandé de ne pas m'aventurer le soir en dehors de certaines rues, à cause des gens que la misère pousse au crime. On m'avait cité tel étranger arrêté le soir sur la place d'Espagne, et je n'avais pas fait un pas dans Rome sans être abordé par des gens, hommes, femmes ou enfants qui me répétaient : — J'ai faim, nous avons faim ! — Et j'avais vu assez à leur mine qu'ils n'étaient pas tous des mendiants de profession.

Mais continuons notre gazette : quelques résumés des journaux étrangers, surtout des articles relatifs à la Chine ou au Pérou ; de malicieuses insinuations sur l'expédition du Mexique et sur cette étoile de la France, qui pâlit décidément depuis qu'elle n'est plus au service du saint-père et de ses intérêts. Après quoi un récit des promenades du pape, et une annonce des *fêtes de précepte*, des fonctions pontificales et cardinalesques, des stations et processions qui ont eu lieu ou auront lieu dans la semaine. Et c'est tout. N'avions-nous pas raison de penser que les Romains lisaient entre les lignes pour apprendre la politique dans ces pages ingrates ! Mais on nous assure qu'ils sont devenus très forts dans cet exercice ; et que, en prenant au rebours les affirmations ou suggestions du journaliste, en procédant par induction ou par voie d'élimination, ils arrivent à en savoir aussi long que nous, Parisiens, et peut-être un peu plus, sur la politique du jour et la position de l'Europe.

Adressons-nous donc au plus fin de ces lecteurs habiles. En voici un qui ne ressemble pas mal au beau portrait de Machiavel par le Bronzino. Nez pointu, lèvres pincées, œil perçant et soupçonneux, teint plombé qui dissimule le sang et les artères. Il nous écoute sans répondre ; nous examine attentivement sans en avoir l'air ; puis, quand il a bien reconnu que nous sommes un naïf étranger, semble vouloir ouvrir enfin la bouche. Mais voici entrer des zouaves pontificaux. Français tapageurs, ils demandent des consommations et le *Journal des Débats*, qu'on leur apporte vieux de huit jours. Pendant ce temps, mon Machiavel s'esquive et tous les autres Romains en font autant. Le vide se fait autour de ces défenseurs du trône et de l'autel. Laissons-les donc à la partie de jeu qu'ils

commencent, et fuyons, nous aussi. Pour qui sait ce que sont les cafés à la vie italienne, et combien ils ont remplacé le *forum* des anciens dans la vie moderne, cet abandon des lieux publics n'est pas sans signification.

A deux pas de là, je retrouve mon Machiavel, il m'aborde avec épanchement. — Vous devez m'excuser, dit-il; nous ne pouvons parler dans ce pays-ci. Et puis, voyez-vous, le comité a donné le mot d'ordre de sortir du café quand les zouaves y entrent. — Quel comité? — Le national. Il nous a aussi interdit d'aller au théâtre. Vous verrez; il n'y paraîtra que des *papalini;* encore ces réactionnaires le quitteront-ils bientôt, parce qu'ils auront peur de se compromettre. — Peur de se compromettre? mais il me semble que c'est vous qui vous compromettez vis-à-vis de l'autorité en n'y allant pas? — Oh! pour nous, nous sommes déjà tous assez suspects. La population entière est compromise. Mais les amis du gouvernement ont moins peur de déplaire au pape que de nous braver. Je vous dis qu'ils feront comme nous. Ce sont des poltrons.

Je me rappelai Venise qui, pendant des années, s'est privée de tout plaisir en signe de deuil national et déserta ses théâtres pour que les fonctionnaires autrichiens s'y trouvassent seuls avec leurs familles. Pareille démonstration se fait donc à Rome. Mais cette fois, c'est à peine une privation, car la stagnation des affaires, le renchérissement des subsistances et la faim ôtent à tous le goût de se divertir. Le peuple romain demanderait bien comme jadis du pain, mais il n'aurait plus le courage de réclamer les jeux du cirque.

Les églises sont vides, comme les théâtres, plus que les cafés. A peine quelques dévotes et quelques séminaristes font-ils, d'autel à autel, les pèlerinages de l'Epiphanie. Voici pourtant une basilique qui se remplit vers quatre heures. C'est Saint-André-de-la-Valle, décorée des riches fresques du Dominiquin. Une crèche y est dressée, mille cierges étincellent au-dessus de mannequins habillés à l'antique d'une façon peu historique. Ce sont saint Joseph, Madeleine, Catherine, les trois mages richement vêtus, la Madone et l'enfant Jésus au centre. Tous ces personnages, deux fois de grandeur d'homme. Rien ne manque à la scène. Ni le bœuf, ni l'âne, ni même l'étoile. Une foule de dévots se presse autour de cette exhibition, on chante des hymnes latines, puis on s'arrange autour d'une estrade surmontée d'un crucifix. Un petit homme gros et court en gravit les degrés, baise les pieds du crucifix et prend la parole. Silence. C'est Monsignor Giorgi. Sous un physique assez ingrat, il cache un talent oratoire très réel, une faconde inépuisable, et parfois on s'étonne de voir ce brave homme s'élever jusqu'aux sublimités de l'éloquence la plus digne et la plus imposante. Quant à sa doctrine, elle est très simple. Tout se ramène à l'Eglise et aux gloires de l'Eglise. La crèche, l'adoration des mages, l'étoile d'Orient : Eglise; le baptême au Jourdain, les noces de Cana : Eglise. Si cela n'est pas clair pour vous, c'est que vous n'avez pas appris les sub-

tilités de la dialectique cléricale, et surtout que vous n'êtes pas pénétré de la pensée des dangers que traverse et brave l'Eglise en ce moment. La gloire de Jésus? N'est-ce pas le cas où jamais de la déverser sur sa mystique épouse? Les hommages des *rois* d'Orient, n'est-ce pas le cas de les rappeler à propos des ingratitudes des rois de l'Occident envers le vicaire du *bambino* de la crèche? — Et les Hérodes! Il en est un surtout qu'on ne ménage pas! C'est lui qui veut dérober à l'épouse de Jésus les trésors d'encens, d'or et de myrrhe que les mages de tous les temps lui ont apportés. Honte à ces *voleurs* profanes qui font les habiles politiques, comme Hérode, pour pouvoir mieux égorger le saint Enfant, et qui disent qu'ils veulent aller l'adorer dans la Bethléem moderne, dans Rome papale, mais qui n'ont d'autre envie que de renouveler le massacre des *quatorze mille* innocents!

Jésus et son vicaire sauront bien, s'il le faut, fuir en Egypte, d'où ils ont été déjà ramenés tant de fois; on se souvient de 1849! L'Eglise est martyrisée. Elle l'a été en tous les temps. Tous les hérétiques lui ont mis le couteau sur la gorge : Luther par la guerre de Trente Ans, Voltaire par ses cris contre l'infâme, Napoléon Ier en emprisonnant un pape; maintenant par de nouveaux Hérodes! Elle n'a jamais rendu coups pour coups. Elle n'a jamais persécuté personne. L'Inquisition ne fut, en effet, qu'une institution politique! Mais l'Eglise triomphe par la souffrance. Semblable à saint Paul à Malte, elle secoue dans les flammes la vipère qui l'a mordue. Et puis n'a-t-elle pas la Madone pour la défendre? Ah! sans la Madone, elle serait perdue. Mais elle est devenue l'Eglise de la Madone. Elle ne craint donc rien. Ainsi soit-il.

Je me demande *in petto* pourquoi elle enrôle 150 zouaves nouveaux tous les jours?

Pour extrait,

E. DE PRESSENSÉ.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Essai sur l'unité de l'enseignement apostolique, par *F. Bonifas*, docteur ès lettres, docteur en théologie. 1 vol. in-8°. Paris, Meyrueis et Grassart. 1866. Prix : 3 fr. 50 c.

Le but de l'ouvrage que nous venons, un peu tard, recommander aux lecteurs de la *Revue chrétienne*, n'est point de fournir une exposition complète, raisonnée, organique de la doctrine des apôtres, qui aurait pour base nécessaire un examen critique des écrits qu'ils nous ont laissés. M. Bonifas sent, plus vivement que personne, combien serait importante la place qu'une pareille étude viendrait prendre au sein de nos débats actuels, et il en souhaite le premier l'apparition. Son but, à lui, est plus restreint et il l'exprime avec infiniment de modestie. « Nous devons nous borner, dit-il, à tracer une esquisse et à indiquer seulement les grandes lignes du sujet, laissant à de plus habiles le soin de réaliser une œuvre dont on sent l'importance et l'opportunité. Nous ne nous engageons pas dans une polémique directe contre l'école de Tubingue ; mais prenant pour objet de notre étude les écrits des principaux apôtres, — de Jacques, de Pierre, de Paul et de Jean, — dont l'authenticité est généralement reconnue aujourd'hui, nous nous attacherons à montrer comment, à travers des divergences secondaires qui ne vont jamais jusqu'à la contradiction, et un développement progressif qui n'a rien de commun avec une lutte ouverte et déclarée, se retrouvent partout et toujours la même foi et la même doctrine sur les points essentiels de la religion chrétienne. »

Dans ces limites, tracées par lui-même, M. Bonifas nous semble avoir fort heureusement réussi. Son travail repose sur une connaissance très-complète de l'école qu'il veut combattre, comme aussi du sujet qu'il veut traiter en lui-même. Les divisions en sont fermes et nettes, le style d'une remarquable limpidité, et, à une époque où les questions théologiques tendent de plus en plus à descendre dans le domaine commun, il n'est pas inutile d'y insister. Le lecteur laïque trouvera dans ce livre, aussi bien que le théologien, un guide précieux en la compagnie duquel il ne pourra manquer de s'instruire. Ajoutons que la personnalité de l'auteur y surgit avec une discrétion à coup sûr digne d'éloges, mais que l'on peut aussi, à quelques égards, regretter. R. H.

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 février.

Les surprises de la politique intérieure et les périls de la politique étrangère. — La séparation de l'Eglise et de l'Etat en Italie. — L'union des deux pouvoirs, d'après un publiciste genevois. — Ses tristes effets en France. — Jugement d'ensemble sur les conférences du P. Hyacinthe. — L'ouverture des cours publics. — Réponse à M. Havet. — Mort de MM. Ingres et V. Cousin.

L'année a débuté par un grand coup de théâtre dans la politique intérieure. Le gouvernement est certes dans la plénitude de son droit constitutionnel quand il nous ménage de ces foudroyantes surprises. Seulement ce droit indiscutable permet toutes les craintes comme il autorise toutes les espérances. Le Sénat conservateur lui-même ne sait pas ce qu'il aura à conserver d'un jour à l'autre, en fait de libertés publiques, car ce qu'un décret apporte, un autre décret peut l'emporter. L'édifice a beau être couronné, la coupole en s'élargissant n'empêche pas la base d'être mobile. C'est la conséquence logique de nos institutions. Nous nous bornons à constater ce qui est, sans le critiquer. Maintenant la coupole s'est-elle vraiment élargie ? Il y aurait à faire un calcul de profits et pertes qui serait très-délicat à divers points de vue et dont les éléments ne sont pas complets, car il s'agit de savoir exactement ce que seront la loi sur la presse et sur le droit de réunion. Nous applaudissons à la perspective de l'abolition de l'autorisation préalable pour le journalisme. Nous espérons que le droit de réunion ne sera pas seulement octroyé aux sociétés coopératives ou industrielles, que les fâcheuses entraves mises aux réunions électorales disparaîtront et que le législateur prendra soin d'abolir toutes les restrictions à la liberté des cultes qui subsistent dans nos lois, car ce n'est pas là qu'il faut chercher les dispositions qui les honorent le plus. En ce qui concerne les libertés parlementaires, nous sommes plus frappé de ce qu'on nous ôte que de ce qu'on nous donne, malgré le rétablissement de la tribune. Les ministres iront à la Chambre expliquer et défendre leur administration, mais on a bien soin de nous dire qu'ils n'y seront qu'au titre de commissaires; il n'y a là aucune innovation réelle. Le poids de la discussion sera partagé, le dossier sera remis à des avocats mieux informés, mais il n'y aura aucun intermédiaire entre la couronne et la Chambre, comme le porte du reste l'indiscutable constitution. Le droit d'interpellation, réglementé comme il l'est, n'est pas une compensation suffisante aux débats de l'adresse. On se plaignait de la

longueur de ces débats préliminaires. Ils se seraient réduits à de juste mesure, si le droit d'interpellation avait été accordé. En tout cas, ces débats permettaient à la pensée de la minorité de se faire jour avec une entière liberté. Il n'en sera plus de même aujourd'hui. Elle court le risque d'être trop souvent retenue dans l'étroit défilé des bureaux où elle doit recevoir un droit de passe. La note même du *Moniteur* qui annonce que le gouvernement ne s'opposera pas à de prochaines interpellations sur les affaires étrangères n'est guère rassurante. Elle montre à quel point il compte intervenir directement quand il s'agira d'une demande semblable. Sans doute si les candidatures officielles restaient sur le carreau, le droit d'interpellation, même ainsi réglementé, offrirait de sérieuses garanties; dans l'état actuel des choses, il est incontestable qu'il ne vaut pas l'adresse. Les principaux membres de l'ancien ministère, sauf M. Fould, ont reparu dans le nouveau. C'est un grand acte d'abnégation de leur part, au point de vue de l'amour-propre, surtout pour ceux qui l'année dernière ont si énergiquement repoussé les propositions du tiers-parti, aujourd'hui triomphantes. Seulement, comme il est certain qu'ils n'ont pu modifier très-sensiblement leurs idées entre deux numéros du *Moniteur*, leur réapparition aux affaires contribue à guérir l'opinion de toute illusion dangereuse, et réduit le décret du 19 janvier aux modestes proportions qui lui conviennent; l'esprit général de nos institutions reste le même. Cependant, qu'on le veuille ou non, une ère nouvelle a commencé. Nous verrons ce qui en sortira.

Sous un autre point de vue le récent décret a une haute importance. Il faut que l'ébranlement de l'esprit public ait été bien profond à la suite des événements de l'année 1866 pour que le gouvernement ait cru devoir entrer dans la voie actuelle. Peut-être y eût-il marché avec plus de résolution, s'il se fût rendu compte de toute la gravité de notre situation. L'Empire d'Allemagne se fait à nos portes avec une rapidité qui dépasse toute attente; on n'a pour s'en convaincre qu'à lire les déclarations du nouveau chef du cabinet bavarois, en rapprochant cet irrésistible mouvement d'annexion de la décomposition graduelle de la monarchie autrichienne. Ainsi triomphe sur toute la ligne la politique de la Prusse, cette politique qu'un pasteur de Neuwied qualifiait l'autre jour, dans un discours d'apparat, de politique évangélique. Bizarre association de mots, convenons-en, et qui doit faire un singulier effet à Francfort ou à Copenhague! Nous ne savons pas nous élever à ces hautes considérations qui font perdre de vue les notions morales les plus élémentaires en les noyant dans un mysticisme gouvernemental qui réussit mieux auprès des princes de la terre qu'auprès du Dieu de la conscience[1]. Il n'en demeure pas moins que nous assistons à l'agrandissement inouï d'un peuple fier, intel-

[1] Ce mot imprudent a soulevé des protestations, même à Berlin, dans *la Neue evangelische Zeitung*.

ligent, qui a les deux glaives, celui de l'esprit et celui des batailles, et qui se croit appelé à un rôle considérable sans être gêné par aucun scrupule. Plus loin, la *sainte* Russie se prépare à entrer en scène, elle a pour elle d'immenses sympathies en Orient. Le langage de notre ministre des affaires étrangères sur l'insurrection crétoise n'est pas fait pour les diminuer. Si après nous être posés comme les régénérateurs des races latines en Amérique, nous nous posons comme les défenseurs et les protecteurs de l'islamisme en Orient, nous aurons trouvé un pauvre moyen de reconquérir notre influence. Ce qui relève si haut le crédit de la Russie, c'est que toutes les populations chrétiennes qui frémissent sous l'oppression musulmane savent que ses ambitions sont d'accord avec leurs passions. Il suffit d'avoir même rapidement parcouru quelques-unes des provinces de l'empire turc, pour retrouver partout jusqu'aux bords brûlés de la mer Noire, les traces de l'influence et de la munificence du tzar. Il a fait construire, sous le nom de couvent, une vaste cité de refuge aux portes de Jérusalem. Tout est préparé par lui pour jouer une grande partie politique. D'un jour à l'autre, des éventualités formidables peuvent se présenter. D'un autre côté la race anglo-saxonne étend son pouvoir sur une moitié du monde, soit par ses colonies, soit par la grande république américaine. L'équilibre des forces est changé. Ce n'est certes pas une raison pour que la noble nation française perde courage et se prépare à une infériorité qui n'est pas dans sa destinée. Mais il y a lieu pour elle d'aviser et le plus pressé est de se retremper aux sources de la vie morale; dans cette lutte d'influence qui est engagée et qui peut si facilement devenir une guerre gigantesque, les idées auront plus d'ascendant que les bataillons. Les années comptent double aujourd'hui. Si nous ne profitons pas de ce temps de répit et d'attente, si nous ne redevenons pas sur le continent européen les représentants de la Révolution française dans ce qu'elle a de vrai, de large, de fécond, tout en répudiant ses erreurs et en la complétant, si le souffle vital d'une religion sérieuse ne nous pénètre pas, si nous nous laissons envahir par les morbides influences d'un abject matérialisme, alors c'en est fait de notre grandeur. Mais il n'en sera rien; et s'il nous faut les dures et poignantes épreuves pour raviver notre conscience nationale, elles ne nous seront pas épargnées. Nous sommes convaincu que depuis soixante ans nous n'avons pas traversé des jours plus sérieux que cette phase si terne et si pâle de notre histoire nationale. Nous ne sommes pas battus de la tempête : ce qui réveillerait et stimulerait nos forces morales. Non, une ombre froide nous envahit. Prenons garde! Des étoiles se lèvent à l'horizon tandis que la nôtre ne jette plus tout son éclat. Tournons-nous du côté d'où viennent la lumière et la vie avant qu'il soit trop tard!

Les États-Unis sont entrés dans une crise dont nous ne pouvons encore prévoir l'issue. Espérons encore que le conflit entre la représentation nationale et le président ne sera pas poussé jusqu'au bout. C'est à lui,

et à lui seul, à reculer, car le droit est tout entier pour le congrès bafoue par lui dans toutes les circonstances. Pendant que le débat politique se poursuit à Washington, l'œuvre de réhabilitation de la race opprimée se continue dans les Etats du Sud, grâce à ces courageuses et nobles femmes qui se font les institutrices volontaires des nègres. Rien n'est plus touchant que de lire dans l'*Indépendant* du 3 janvier le récit de l'arrivée d'une de ces généreuses cohortes qui viennent faire la guerre à l'ignorance et braver le mépris de ces fières Virginiennes demeurées fidèles, au fond du cœur, à la cause de l'esclavage. Des jeunes filles éclatantes de beauté, d'une distinction parfaite, quittent toutes les joies du foyer pour se consacrer à une tâche ingrate et sublime. Sous leurs blondes tresses, sous leur frêle et délicate apparence, elles cachent un indomptable héroïsme; ces sœurs de charité de l'émancipation sont chaleureusement accueillies par les anciens esclaves, tandis qu'elles sont abreuvées d'opprobres par les gentlemens du Sud. Le dimanche, après une semaine de rudes labeurs endurés loin du *home*, elles se réunissent pour adorer Dieu en commun et chanter les hymnes de leur Eglise. Si quelque chose est sublime, c'est bien l'accomplissement d'une telle mission. Que l'on dise encore que le protestantisme ne sait pas enfanter les généreux dévouements!

L'Italie nous présente actuellement un spectacle digne de toute notre admiration. Elle est peut-être à la veille de réaliser l'une des plus grandes réformes des temps modernes. M. Ricasoli, s'il la mène à bien, au travers des graves difficultés qui surgissent, verra son nom placé à côté de celui de Cavour et des plus illustres initiateurs de progrès. Ce que la Révolution française n'a pas su réaliser, la révolution italienne monarchique et libérale l'accomplira, profitant des grandes leçons du passé, si amères pour nous. Il ne sera pas dit que l'histoire des sociétés modernes doive tourner dans le même cercle vicieux et qu'elle ressemble à un sablier que l'on retourne à intervalles égaux. Le gouvernement du roi Victor-Emmanuel se trouve dans la même situation que l'assemblée nationale, quand il s'est agi pour elle de régler l'emploi des immenses propriétés de l'Eglise. Entre ceux qui voulaient tout conserver et ceux qui voulaient tout prendre, un parti intermédiaire se manifesta; il eut pour organe le sage Malouet. Il proposait d'accepter les offres vraiment généreuses que l'Eglise, sous la pression des circonstances, faisait à la nation, tout en abolissant le cumul des bénéfices et mille autres abus. Avec ce qui serait resté des biens ecclésiastiques, il était possible de laisser au clergé les ressources nécessaires pour s'administrer lui-même, sous la réserve expresse de ne plus reconstituer de biens de main-morte et de se soumettre en tout aux lois de l'Etat. Grégoire et plusieurs de ses collègues de la même opinion s'étaient ralliés à ce projet, qui eût prévenu tant de malheurs, car le clergé n'étant pas fonctionnaire, n'aurait pas été soumis au serment politique; l'assemblée nationale n'eût pas tenté de lui imposer une réforme civile et religieuse; bien des luttes sanglantes eussent été évitées, et l'on ne fût pas

tombé, en définitive, dans le régime bâtard des concordats. Malheureusement, les idées de Rousseau avaient trop de prépondérance sur les hommes de 1789 pour qu'ils se ralliassent à un plan si raisonnable, qui eût vraiment couronné l'édifice de la Révolution française. Mirabeau consacra sa puissante parole à faire de l'Eglise une simple administration civile, un département politique, et il contribua plus que personne à préparer la contre-révolution, au moment où il s'imaginait rompre le plus ouvertement avec les institutions du passé. Voilà la faute énorme que l'Italie évitera si elle réalise l'une des pensées les plus chères de M. de Cavour, qui revenait sans cesse dans ses paroles suprêmes. Ce qu'il entendait par l'Eglise libre dans l'Etat libre, c'est bien ce que M. Ricasoli cherche à réaliser à l'heure présente; on peut s'en convaincre par ses entretiens intimes avec son secrétaire[1]. D'après le projet développé par M. Scialoja, ministre des finances du royaume d'Italie, une compagnie financière se poserait comme l'intermédiaire entre le clergé et l'Etat, s'engagerait à fournir à celui-ci, par des versements semestriels de cinquante millions, une somme de six cent millions dans un temps donné, et transformerait en rentes sur l'Etat le reste des fonds provenant de la vente des anciennes propriétés ecclésiastiques, sauf les couvents; elle fournirait ainsi au clergé des moyens suffisants de subvenir à son culte, sans retomber dans la main-morte et surtout sans la soumettre au salaire du pouvoir civil et à tout ce qu'il entraîne d'inévitables servitudes. L'Eglise serait pour l'Etat une vaste société anonyme tenue de se soumettre aux lois générales du royaume, mais profitant sous cette réserve de toutes les libertés sociales garanties par la Constitution. Toutes les entraves disparaîtraient et les relations des évêques avec le pape seraient entièrement libres.

« L'Eglise catholique, a dit excellemment le ministre, comme toutes les associations, est appelée à entrer dans le droit commun de la liberté. Le pouvoir constitué qui ne se mêle des statuts des sociétés commerciales et industrielles que pour qu'ils soient exécutés, ne se mêlera des affaires de l'Eglise qu'autant que cela sera nécessaire pour s'assurer que ses statuts ne violent pas les lois existantes et se développent sans blesser aucun droit. Si on suppose que les évêques ne consentent pas à accepter les engagements compris dans le contrat, on se demande où cessera par là l'obligation du gouvernement d'accorder à l'Eglise la pleine liberté dont j'ai parlé plus haut. Non, Messieurs, il n'y a entre ces deux questions aucune relation. L'Eglise jouira également de la liberté qui lui est due, comme à une association permise par l'Etat. »

Voilà une grande et généreuse politique. Elle rencontrera deux catégories d'opposants, d'abord les chevaliers de l'autel qui frémiront d'indignation de ce que l'on ose comparer l'Eglise à une association quelconque, — comme s'il y avait un autre moyen pour elle d'être vraiment indépendante et maîtresse chez elle, — comme si tout privilége civil n'impli-

[1] Voir le livre de M. Artom.

quait pas des précautions de la part de l'Etat, et par conséquent une restriction de la liberté, — et ensuite les démocrates autoritaires qui s'imaginent que le libéralisme consiste à refuser la liberté au clergé. Cette sotte opposition est pour nous une preuve de l'excellence du projet. Il a pour lui le blâme de la *Civitta catholica* et du *Siècle* et consorts. Que veut-on de mieux? Pourquoi faut-il que la France laisse à l'Italie le soin d'écrire le second et grand chapitre de la Révolution de 1789?

On a beau dire, ce n'est pas l'inimitié contre la religion qui inspire cette réforme immense. L'homme qui en prend l'initiative, M. Ricasoli, est un chrétien convaincu en même temps qu'un grand patriote. Aussi bien jamais l'incrédulité ne donnera franchement la liberté à l'Eglise. Si elle la lui accorde en apparence, elle cherchera à se rattraper par l'asservissement de l'école dont elle fera une Eglise positiviste. Au fond, elle préfère les établissements nationaux, où elle nourrit l'espoir de pénétrer et de s'imposer d'autorité aux jeunes générations. On peut se convaincre de la vérité de ces observations en lisant une brochure intitulée : *Genève et la séparation*, d'un publiciste genevois, M. Hornung, qui nous fait le grand honneur de nous combattre avec les Cavour, les Ricasoli et les Laboulaye. L'auteur se déclare ouvertement disciple de Renan; il ne cache point son hostilité contre le christianisme. S'il veut unir l'Eglise à l'Etat, c'est « afin que la religion de l'Evangile soit « corrigée sérieusement par la science, » qu'elle se fonde dans la culture générale et se pénètre peu à peu de l'esprit du siècle, qui ne veut pas plus de surnaturel que de l'arbitraire. Si on lui dit que son Eglise nationale est un « tout-y-va, où une élection peut être décidée par des incrédules. » il répond : « Incontestablement, et nous y consentons volontiers, parce que nous mettons l'accent sur la qualification de *national* et que, pour nous, l'individualité, la famille, et à plus forte raison la cité, sont fort au-dessus du christianisme. » Il faut en revenir à la cité antique où la religion était affaire d'Etat : c'est l'esprit sectaire du christianisme qui a rompu le faisceau, et il n'a guère le droit de se plaindre d'avoir été persécuté sous l'empire romain, après son refus de prendre place dans le Panthéon. La distinction entre le sacré et le profane doit disparaître « dans l'intérêt du dernier. » Comme conclusion, l'auteur nous montre le spectacle, repoussant à ses yeux, de la libre Amérique. Voilà comment on ose défendre le nationalisme religieux en l'an de grâce 1867 ! Celui qui a écrit ces pages dignes d'un philosophe païen du deuxième siècle de l'ère chrétienne s'imagine être un parfait libéral ! Tuer tout doucement la religion de l'Evangile en maintenant les formes consacrées, lui verser le poison ou l'opium sur son lit de parade, tandis que les masses s'imaginent posséder encore la foi de leurs pères, voilà ce que nous propose naïvement M. Hornung. Pour notre part, nous le remercions de son utile brochure; elle gagnera à nos idées tous ceux qui ne sont pas encore tentés de sacrifier le sacré au profane et qui ont quelque respect du libre et sincère développement des convictions.

On serait injuste envers le protestantisme dit libéral des Eglises de France, si on lui prêtait dans toute sa crudité le plan si bien développé par M. Hornung. Mais, en fait, c'est bien ainsi qu'il comprend le nationalisme religieux; il bondit d'indignation quand on veut exclure qui que ce soit, fût-ce un incrédule déclaré, des urnes du scrutin ecclésiastique. La position qu'il prend dans la discussion engagée au sein de l'Eglise réformée, sur l'électorat religieux, est tout à fait en harmonie avec les principes développés par le publiciste genevois. Il ne veut pas plus que lui d'aucune garantie de croyance; ce qui conduit inévitablement à l'union du sacré et du profane, « dans l'intérêt du dernier. » On sait ce qu'il est advenu des résolutions de la conférence de Valence; un seul consistoire, celui de Caen, a cherché à les réaliser. Plusieurs consistoires ont incriminé cet affreux attentat contre la liberté de conscience qui consiste à demander aux électeurs de l'Eglise réformée de déclarer qu'ils adhèrent au symbole des apôtres, lequel est lu tous les dimanches au service religieux, et de s'assurer ainsi que *credo* signifie pour eux : *Je crois*, et non *je ne crois pas!* L'affreuse tyrannie, en effet! et qu'il est beau de voir des pasteurs qui sont chargés de lire ce document, se faire les soutiens de l'exégèse commode qui permet d'expliquer au sens large la déclaration simple et catégorique du surnaturel chrétien sans laquelle il n'y a plus d'Eglise! La postérité, si elle s'occupe de ces débats, — et je souhaite qu'elle ne le fasse pas, pour l'honneur de l'Eglise contemporaine, — les jugera avec une juste ironie, comme le font du reste tous les hommes du monde qui sont en dehors de la mêlée. Dernièrement, le consistoire de Nîmes, qui a pris l'initiative des protestations contre la décision du consistoire de Caen, ouvrait un nouveau temple, et M. le pasteur Viguié, son président, prononçait un discours des plus éloquents sur le glorieux passé du protestantisme francais[1]. N'est-on pas en droit de dire au consistoire de Nîmes que le présent serait rattaché à ces grandes annales par un lien bien fragile, si le minimum de croyance formulé dans le *Credo* était jeté par-dessus le bord, quand il s'agit d'élection?

Vos pères étaient morts dans une autre espérance.

Qu'il nous soit permis d'exprimer quelque étonnement de ce que le consistoire de Caen soit plus approuvé qu'imité. L'heure du courage a sonné; celle de la politique religieuse est à jamais passée. L'Eglise réformée ne peut pas rester dans la situation actuelle, il faut à tout prix hâter la solution des questions pendantes. Songe-t-on à tout le mal qui résulte pour les âmes immortelles d'une position aussi ambiguë!

La question religieuse n'a pas cessé de préoccuper vivement l'attention publique dans ces derniers temps. Nous avons déjà constaté l'immense

[1] Voir le discours publié avec le récit de l'inauguration.

succès du père Hyacinthe. — Il avait pourtant contre lui des difficultés spéciales dans son sujet. La plus grande était sa robe qui rappelait que, pour lui, il y a un état plus saint que la famille, et qu'il conçoit un degré supérieur de morale à celui qui est possible au foyer. A vrai dire, il s'est presque constamment élevé au-dessus de la morale sacerdotale en déclarant que, dans l'enceinte de la famille, le premier des sacerdoces est celui du père et de la mère, et il a trouvé pour en relever la grandeur d'incomparables accents qui ont enlevé son immense auditoire. A-t-il toujours évité les écueils dont est semé un sujet aussi délicat et qui semble l'être davantage dans la bouche du prêtre que dans celle de l'homme pour qui la famille est la base de l'existence? Nous n'oserions l'affirmer. L'élément romantique qui se mêle à l'éloquence du père Hyacinthe lui fournit parfois des images risquées. Mais qu'il est grand et puissant quand il prêche la chute ou la rédemption! Comme il fait vibrer les cordes les plus profondes de l'âme! Comme il traverse d'un éclair brûlant tous ces cœurs palpitants qu'il tient sous sa parole! Aussi formons-nous le vœu bien sincère que, sans trop s'attarder dans les sujets d'application sociale, il s'attaque bientôt à l'apologétique directe qui prend à partie l'individu.

Les préoccupations qui pèsent si lourdement sur la pensée publique dans l'ordre scientifique se sont naturellement reflétées dans le haut enseignement à l'ouverture des principaux cours du Collége de France et de la Sorbonne. Ce n'est pas sans songer au temps présent que M. Janet ressuscite la grande figure de Descartes, et montre comment le libre examen n'aboutit pas nécessairement au matérialisme, mais se concilie avec le spiritualisme le plus distingué. M. Caro, traitant dans son cours de cet hiver des diverses formes de l'activité dans l'homme, dès sa première leçon, a revendiqué avec une éloquente énergie la part de Dieu dans la psychologie et a planté hardiment le drapeau d'un théisme nettement tranché. Son succès a été grand et nous l'en félicitons bien sincèrement, car il s'est constitué le champion de la plus grande des causes.

Au Collége de France, M. Laboulaye continue son cours si instructif et si intéressant sur l'administration française sous Louis XIV. Son enseignement est aussi riche d'informations précises que d'idées fécondes; il est de plus constamment animé d'un vrai souffle réformateur, car il proteste contre nos vieilles erreurs et tend à nous guérir de l'infatuation qui ne veut rien apprendre, parce qu'elle croit posséder ce qu'il y a de mieux en tout. Toujours, chez l'illustre professeur, la liberté se relie au spiritualisme chrétien. L'individualisme ne se sépare pas plus pour lui que pour Tocqueville du sentiment religieux. En effet, ce qui rend l'individu une chose sacrée, c'est que Dieu est dans l'âme humaine, et que porter atteinte à sa libre conscience est un sacrilége. Nous ne résistons pas au plaisir de citer la conclusion de la première leçon de M. Laboulaye :

« Le pouvoir du peuple n'est pas la liberté du citoyen. Il aurait toujours fallu

revenir à ceci : Y a-t-il des droits qui appartiennent à l'individu et non à la nation? C'est là qu'est la question, et non pas ailleurs. Il suffit de voir les quelques applications que l'on a faites, en France, du système de l'individualisme pour en comprendre toute la fécondité. Aussitôt que le sol a été mis entre les mains de nos paysans, l'agriculture s'est développée; aussitôt que le système prohibitif a disparu et que l'on a laissé les ouvriers travailler à leur gré, l'industrie s'est renouvelée La simple tolérance de plusieurs religions a réveillé l'esprit religieux. Il faut aller plus loin encore; il faut aller jusqu'au bout de ces principes, et après les avoir proclamés, si on les comprend bien, il faut les appliquer. Voilà le point de vue auquel j'entends me placer pour juger les institutions de Louis XVI et de la Révolution. Cette étude est d'autant plus belle et d'autant plus grande que chaque jour chacun de nous peut être en mesure de passer de la théorie à l'application.

« Pour agir, il faut croire, il faut avoir une opinion formée, une foi raisonnée. Eh bien! c'est là le grand mérite de ces études que nous ferons cette année, de pouvoir nous aider et nous servir à la recherche et à l'intelligence de la vérité.

« Depuis le premier jour où j'ai commencé mon enseignement, je n'ai eu qu'un désir, non pas celui d'acquérir une certaine réputation, encore moins de remplir cette espèce de ministère qui consiste à répéter en chaire ces vérités banales, ces doctrines reçues qu'on peut trouver dans les livres; depuis le premier jour, mon seul désir a été d'éclairer mes concitoyens. Que les jeunes gens ne viennent plus nous dire : — Moi, je suis fils des croisés; moi, je suis fils de Voltaire; moi, je suis de l'école de Danton; moi, j'appartiens à celle de Robespierre. Ce sont là des costumes qui sont tout au plus bons pour un bal masqué. Il y a mieux que cela à faire; il faut être de son temps, de son pays. Il faut parler, agir. Mais, direz-vous, je suis seul. Qu'importe, si vous représentez une idée. J'ai commencé ici mon cours avec deux auditeurs; aujourd'hui j'en ai davantage, l'idée a grandi; faites comme moi : parlez, agissez; et, comme récompense de mon enseignement, gardez le souvenir de votre ancien maître, et rappelez-vous que le plus grand service qu'un homme puisse rendre à un autre, c'est de lui faire connaître et aimer la vérité. »

Bien différent, pour la direction générale des idées, est l'enseignement de M. Havet. Il est très-éloigné d'admettre que le christianisme ait contribué à fonder la liberté moderne; au contraire, il n'y voit qu'une superstition stérile qui a plutôt favorisé la servitude que le progrès de l'humanité. C'est ce qui ressort de sa leçon d'ouverture sur la littérature latine après Tacite. Ce discours très-fin, très-distingué, d'une érudition sûre, est animé du libéralisme le plus sincère. Le savant professeur attribue l'abaissement de l'éloquence romaine à la perte des libertés publiques: elle tourne à la rhétorique et aux vains apprêts, parce qu'elle n'est plus qu'un jouet au lieu d'être l'arme du droit. Mais il se refuse absolument à attribuer le déclin de la société antique à l'affaiblissement des fortes croyances religieuses, et, par conséquent, il conteste au christianisme toute influence de rénovation salutaire. La conclusion de cette première leçon est dirigée tout entière contre la pensée générale de notre introduction à la *Vie de Jésus*. Voici le passage essentiel de cette réfutation :

« Tout dernièrement encore, M. de Pressensé a écrit : « Je ne vois pas que les temps « où l'idée divine a pâli se soient signalés par leur respect de la personne humaine; « témoin ce monde romain où l'impiété la plus cynique coïncidait avec la tyrannie

« la plus abominable. Le ciel paraissait vide; les chaînes de l'esclavage universel « n'en étaient que plus lourdes et mieux rivées. On ne croyait plus à aucune divi- « nité digne de ce nom, mais on croyait fermement au dieu César. » (*Vie de Jésus*, introduction.)

« Je ne creuserai pas ici jusqu'au fond même de la pensée de l'écrivain ; on comprendra que je ne songe pas à discuter dans cette chaire, en face d'un ministre d'une Eglise chrétienne, dans quelle mesure il est bon de croire ou de ne pas croire : je m'en tiendrai à la question historique, et je ne la prendrai même pas dans sa généralité. On pourrait montrer, je crois, qu'à toutes les époques les esprits n'ont été libres à l'égard des puissances du ciel, qu'autant qu'ils l'étaient par rapport à celles de la terre, et que les exceptions à cette règle ne sont que des accidents, c'est-à-dire qu'ils n'ont ni importance ni durée. Mais je me borne aux propositions de M. de Pressensé sur l'empire romain, et je dis que l'histoire les dément d'une manière formelle. L'impiété ne régnait pas au temps des Césars. »

Suit un développement dans lequel M. Havet cherche à montrer que les croyances superstitieuses étaient très-développées dans l'empire romain, que la doctrine d'Epicure, « toute répandue qu'elle fût, » n'était cependant pas considérée, et que cette philosophie même reconnaissait les dieux, au moins en fait. Je crois rêver en lisant de telles assertions. Quoi ! les athées du temps des Césars prenaient un masque religieux par prudence, et on nous donne cette lâcheté comme une preuve que l'on croyait aux dieux au temps de la décadence romaine. Quant au développement des superstitions, il se concilie parfaitement avec les progrès du matérialisme, car, comme le dit éloquemment le père Hyacinthe, quand on chasse l'idée de Dieu par la porte de la raison, elle rentre par la porte de la folie. Je ne crois pas qu'on puisse sérieusement contester qu'au moment de la fondation de l'Empire l'ancienne foi n'eût perdu ce qu'elle avait eu jadis d'élevé et de pur et que la tendance sceptique ou épicurienne ne se fût répandue dans des proportions effrayantes. Quand j'ai dit qu'on ne croyait plus qu'au dieu César, je n'ai pas entendu dire, comme me le prête M. Havet, qu'on prenait au sérieux la divinité de Caligula pas plus que celle de son cheval, mais simplement que l'on mettait tout son espoir et tout son enjeu dans les réalités terrestres, et que l'on était par là même tout préparé à se prosterner devant la puissance qui était immédiatement secourable ou redoutable. M. Havet prétend « qu'à toutes les époques les esprits n'ont été libres à l'égard des puissances du ciel qu'autant qu'ils l'étaient par rapport à celles de la terre. » L'histoire lui oppose le plus énergique démenti. Il n'y a eu de libres sur la terre que les peuples qui ont cru en Dieu. Plus cette croyance est remontée directement à lui, sans passer par des pouvoirs intermédiaires ou théocratiques, plus elle a enfanté une indomptable liberté. Toutes les révolutions dans lesquelles l'idée divine a été absente ont avorté. La liberté qui n'est pas fondée sur le sentiment d'une obligation supérieure n'est qu'un intérêt ou un avantage ; elle se livre ou se vend dès qu'un intérêt plus pressant la supplante. Fondée sur un devoir absolu, elle sort triomphante des plus terribles luttes. Je renvoie

M. Havet au beau livre de Benjamin Constant, sur le polythéisme romain, résumé par cette admirable maxime : « Il y a une secrète mais sûre intelligence entre l'impiété et le despotisme. » Voilà pourquoi nous ne cesserons pas de dire et de redire qu'en dehors d'un théisme ferme et conséquent avec lui-même, il n'y a ni morale ni liberté dignes de ce nom. Dussions-nous être comparé de nouveau par la *Libre pensée* « à un bélier buté » qui ressasse le même thème !

Répétition pour répétition; celle qui affirme Dieu et l'âme vaut bien l'avilissant refrain d'une doctrine de mort qui fait de nous un *servum pecus*. Elle a beau se hausser sur ses sophismes et se décerner la victoire en s'écriant avec l'organe arrogant d'une démocratie athée qui donne à tort et à travers ses coups de férule, comme s'il était le grand justicier du peuple souverain! « *Et audita major humana vox! Excedere Deos*, c'est plus qu'une voix d'évêque, c'est plus que mille et mille voix individuelles, c'est le verbe de la collectivité sociale qui va s'écriant : *Excedere Deos. Les dieux s'en vont*[1]! » Ces fanfaronnades n'ébranleront pas la foi indestructible du genre humain qui sait trop quelle tyrannie lui réserveraient les apôtres de l'athéisme. Un conférencier fort en vogue, M. Sarcey, a beau expliquer à l'Athénée que tant que les femmes croiront à un aussi absurde lieu commun que l'existence de Dieu, elles seront séparées par un abîme de la haute culture de leurs maris ou de leurs frères, il ne fera pas que la femme athée ne soit un des plus tristes produits de la création, et il n'empêchera pas la mère chrétienne, qui enfante l'âme de son fils à la vie divine et supérieure, d'être l'un des plus nobles types de l'humanité et la plus sûre gardienne de ce feu sacré auquel s'allumèrent toutes les flammes généreuses de la pensée et du cœur.

C'est probablement le développement effrayant de la foi chrétienne à l'heure actuelle, qui pousse *le Siècle* à ouvrir une souscription pour élever une statue à Voltaire dans notre Paris renouvelé, en promettant à ses abonnés ses œuvres complètes en guise de primes. Cette dernière annonce montre que la statue ne serait pas élevée simplement au défenseur de Calas, mais encore à l'ennemi acharné du christianisme. Voilà certes un beau moyen de relever la cause démocratique et de lui faire éviter les fautes mortelles du dernier siècle. Nous proposons au *Siècle*, pour faire réussir son entreprise, d'inscrire sur le socle de sa statue les mots suivants de son idole : « A l'égard du peuple, il sera toujours sot et barbare; ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du fouet. » Le bel article de M. Vitet, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er février, sur l'état du christianisme en France, si ferme, si élevé, nous console de bien des tristes attaques contre l'Evangile. La conclusion qui fait ressortir, avec une haute éloquence, la responsabilité des chrétiens sincères et le devoir pressant pour eux de se retremper dans une foi dégagée d'intérêts

[1] *Courrier français*, n° du 19 janvier.

secondaires, matériels ou politiques, est admirable de tout point et aussi bienfaisante qu'opportune.

De grands deuils ont attristé le mois qui vient de s'écouler. La France a perdu deux de ses plus grandes illustrations contemporaines. M. Ingres et M. Cousin, qui ont dû leur meilleure gloire aux idées spiritualistes. Nous renvoyons au bel article de M. Charles Clément[1] sur l'illustre maître qui a uni un talent si pur, parfois sublime, à une volonté si tenace, à une conviction si énergique. Il y avait du prêtre en lui, dit M. Clément, et c'était un prêtre de l'idéal. Comment oublier le regard de son *Saint Symphorien?* Il y a là toute la poésie des catacombes et l'ardeur de Polyeucte. Quand M. Courbet trouvera pour une de ses figures une expression aussi puissante, alors il sera permis à la peinture matérialiste de triompher et l'esthétique de Proudhon sera fondée.

Les dernières pensées, les derniers travaux de M. Cousin l'avaient reporté aux nobles luttes de sa jeunesse contre le sensualisme. Sans doute, nous aurions à faire une large part à la critique, s'il s'agissait aujourd'hui d'une appréciation générale de son système. Nous relevions ici même, dans l'une de nos dernières chroniques, le dualisme de sa pensée qui l'a empêché de s'élever à la synthèse où la religion et la philosophie se rejoignent et l'a trop porté à y voir deux lignes parallèles qui ne se rejoignent jamais. Un fade panégyrique n'honorerait pas sa mémoire. Nous pouvons promettre dès maintenant une étude complète de l'éminent écrivain par M. Charles Secrétan. Reconnaissons, en attendant, les immenses services rendus aux lettres françaises par M. Cousin. Mieux que personne il a continué la tradition du grand style classique, pur, coloré, limpide et vigoureux. Sa parole éloquente a répandu l'intérêt le plus vif sur la philosophie, surtout sur sa partie historique qu'il a traitée de main de maître : ses études sur le dix-septième siècle resteront comme un monument taillé dans le Paros. Ce qui restera surtout, c'est le souvenir de cette conversation si riche, d'une verve toujours jeune, de cet esprit tourné vers le grand et vers le beau. Il était l'un des survivants les plus distingués de cette admirable génération de la Restauration, qui, en quittant ce monde troublé doit se demander avec une poignante inquiétude à qui elle laissera la royauté intellectuelle.

E. DE PRESSENSÉ.

[1] Voir le *Journal des Débats* du 22 janvier.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

ÉTUDES CONTEMPORAINES

LA QUESTION

DE LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT

EN ITALIE.

Le fameux projet sur la liberté de l'Eglise, présenté sous les auspices de M. Ricasoli, après avoir rencontré une vive opposition dans les bureaux de la chambre italienne, a été la vraie cause de la dissolution de celle-ci. C'est déjà un grand événement que la proposition d'un pareil projet à une assemblée politique. Espérons encore que la pensée féconde qui l'anime sera acceptée par le pays, et qu'elle se dégagera des défectuosités inhérentes à un premier essai de législation sur un sujet si grave et si délicat. Il nous a semblé que rien n'offrait un intérêt plus actuel qu'un compte rendu détaillé de ce qui s'est passé en Italie, à l'occasion du projet Ricasoli-Scialoja, et de suivre en quelque sorte jour par jour le mouvement de l'opinion. C'est une vraie bonne fortune pour nous d'avoir reçu de Florence même la communication suivante. Elle reflète avec une entière fidélité les fluctuations de l'esprit public en Italie dans cette crise politique si grave.

Il y a deux choses distinctes dans le projet de loi actuel : un projet financier et une réforme sociale. De la valeur du premier je ne puis juger, ne connaissant point suffisamment les opérations de banque ni la position réelle de la maison Langrand-Dumonceau. Je sais seulement que cette maison se faisait l'intermédiaire entre le clergé et le gouvernement pour le payement à ce dernier des 600 millions qui devaient

lui revenir sur la liquidation des biens ecclésiastiques, moyennant une commission de 10 p. 100. Je sais aussi que des bruits habilement répandus et tendant à ébranler la confiance qu'on avait dans la solidité de la banque Langrand-Dumonceau, sont venus corroborer les arguments politiques élevés contre le projet de loi. Une lettre de M. Langrand-Dumonceau annonçant la combinaison nouvelle et exprimant l'espoir que, par suite, les actions de sa banque reviendraient à une situation normale, un article de *l'Indépendance belge*, reproduit par le *Diritto* et mentionnant une baisse considérable sur les valeurs de la banque Langrand-Dumonceau, ont jeté dans les esprits la défiance et l'inquiétude. De plus, le fait seul que cette banque était étrangère et connue pour ses rapports avec le clergé, mécontentait les Italiens. Il était pourtant évident que, puisqu'il s'agissait de traiter avec le clergé, il fallait s'adresser à une banque cléricale. L'argent n'a ni religion, ni parti, ni patrie; et il faut avoir l'enfantillage patriotique des Italiens pour dire ce que j'ai entendu l'autre jour de la bouche d'un homme pourtant intelligent : « Plutôt la banqueroute que de laisser ces Belges s'impatroniser en Italie. »

Laissons donc pour le moment la question financière en ce qui regarde la banque belge, et voyons la question politique et sociale.

Le baron Ricasoli depuis longtemps a rêvé de réaliser le programme du comte Cavour : « *La chiesa libera nel libero stato.* » Son idée favorite était de transporter aux paroisses les biens du clergé et de les laisser entièrement libres d'administrer ces biens et de pourvoir à leurs besoins religieux comme elles l'entendraient. En un mot, il voulait ramener l'Eglise à son organisation primitive et faire revivre cette belle fiction du peuple chrétien. Il était évident qu'une telle conception n'était pas applicable à la situation présente, que l'Eglise n'accepterait jamais un semblable arrangement, et que la monarchie cléricale ne se transformerait pas en une république religieuse. D'ailleurs, il fallait en même temps tirer parti, au profit de l'Etat, d'une partie des biens ecclésiastiques.

Ricasoli abandonna donc la partie la plus importante et la plus radicale de son projet : la reconstruction de la commune chrétienne, et il prépara un plan nouveau sur les bases suivantes. L'Eglise devrait liquider en un temps fixé tous ses biens-fonds, évalués à 1,800 millions. Sur cette somme, 600 millions seraient versés en 6 annuités dans les caisses de l'Etat par l'intermédiaire d'une maison de banque. L'Eglise demeurerait en possession des autres 1,200 millions qui devraient être convertis en rentes sur l'Etat. L'Eglise serait entièrement séparée de l'Etat et se gouvernerait à sa guise, selon ses règles propres, soumise seulement à la surveillance que l'Etat exerce sur toute société industrielle ou autre.

Ce projet semblait concilier bien des intérêts divers et l'on pouvait croire qu'il satisferait aux exigences des partis. L'Eglise devait être satisfaite de la renonciation entière de l'Etat à tous ses droits sur son admi-

nistration, de l'abolition du placet, de l'exequatur, du serment des évêques, de la reconnaissance formelle des canons et statuts en matières ecclésiastiques, enfin les 1,200 millions de biens-fonds qui lui étaient laissés et qui, transformés en valeurs mobiliaires, pouvaient lui donner 60 à 70 millions de revenus annuels (d'après le taux actuel du 5 p. 100 italien), lui faisaient une dotation double du budget des cultes en France. On reconnaissait l'Eglise comme être moral; on admettait qu'en vertu de ses droits de possession et en considération des services journaliers qu'elle rend dans la société, elle ne pouvait être dépouillée de ses biens; on lui laissait et on lui garantissait une puissance considérable, avec la plus entière liberté pour en user à sa guise.

D'un autre côté, les libéraux devaient se réjouir de voir entrer dans les caisses de l'Etat une somme assez considérable pour parer aux difficultés financières, et se terminer cette alliance bâtarde de l'Eglise et de l'Etat, qui détruit la dignité de l'un comme de l'autre. Obligé de prendre des rentes italiennes, le clergé deviendrait intéressé au maintien de l'Etat et du crédit italien, ses intérêts matériels et alimentaires feraient bientôt taire ses vieilles rancunes politiques et religieuses. De plus, cette masse d'acheteurs forcés de rente italienne produirait évidemment une tendance constante à la hausse, et consoliderait le crédit ébranlé. Peut-être la somme laissée à l'Eglise était-elle bien forte, peut-être lui laissait-on une puissance trop considérable? Mais si les libéraux avaient foi dans leurs principes, s'ils croyaient réellement que l'avenir est à eux, ne devaient-ils pas accepter la lutte? n'était-ce pas à eux d'être généreux envers leur adversaire, cet adversaire qui, sans autre force que celle de la vérité, a vaincu le colosse romain?

La lutte pouvait ainsi être noble, utile pour l'humanité, puisque cette lutte devait être une rivalité de charité, de science, de vertu, de progrès! L'Etat, d'ailleurs, perdant ce droit sur l'Eglise, n'était plus obligé de la défendre, de se faire gendarme au service du dogme et du droit canon. Toute la société laïque se trouvait émancipée. L'enseignement devenait libre de tout servage ecclésiastique; l'attaque et la défense devenaient également légitimes aux yeux de la société. Devant la loi, il n'y avait plus ni catholiques, ni protestants, ni juifs, ni athées, il n'y avait plus que des citoyens. Enfin le pouvoir temporel recevait un coup détourné, mais profond. On ne pouvait plus, sans absurdité, représenter la souveraineté temporelle comme nécessaire au chef d'une société exclusivement religieuse.

Voilà comment la question pouvait être envisagée par celui qui l'eût considérée à un point de vue purement théorique, et sans avoir égard aux conditions présentes de l'Italie. A mes yeux, la solution telle que M. Ricasoli paraissait la vouloir, était donc désirable. Etait-elle possible? C'est ce que le récit des faits va nous apprendre.

Le gouvernement italien se mit à préparer le projet de loi; il fit sonder,

par des laïques pieux, les dispositions des évêques; il envoya à Rome le commandeur Tonello; il jeta les bases d'un arrangement financier avec la maison Langrand-Dumonceau et Crouzas-Cretet, de Bruxelles, connue pour ses relations avec le parti clérical et en particulier le clergé italien. Tout parut d'abord marcher à souhait. L'idée de la séparation de l'Eglise et de l'Etat semblait plutôt sympathique au parti libéral, et ne rencontrait pas d'opposition parmi les ministres; les évêques penchaient vers la conciliation; l'évêque d'Ivrée, lui-même, directeur de l'*Armonia*, de Turin, qui partage avec l'*Unità cattolica* le monopole de l'absurdité et du fanatisme, adhérait au projet; la maison Langrand-Dumonceau, représentée à Florence par M. de Crouzas-Cretet, s'enivrait d'espérances dorées et croyait l'affaire conclue; enfin, à Rome, on comptait avec empressement les concessions du gouvernement italien, sans y répondre, il est vrai, par des concessions équivalentes, mais les sourires bienveillants du saint-père semblaient l'aurore d'une ère nouvelle de paix et de conciliation.

Il semblait difficile de faire statuer le Parlement italien sur un projet dont l'exécution dépendait en grande partie de l'assentiment de l'Eglise, sans avoir la certitude de cet assentiment. D'autre part, l'adhésion de l'Eglise eût suffit pour éveiller dans le parti libéral des méfiances à l'égard du projet. Le ministre résolut donc de ne point attendre la décision de la cour de Rome et du clergé. Malheureusement, le caractère roide de M. Ricasoli l'empêcha de préparer les voies à son projet, par la diplomatie usitée en pareil cas. Il ne communiqua ses plans à personne, il ne s'assura aucun appui parmi les députés. Laissant le moins possible transpirer ses projets, il négociait secrètement avec le parti clérical et le P. Tosti du Mont-Cassin, esprit poétique, mais sans précision, se faisait intermédiaire officieux entre Rome et Florence. Pendant ce temps, M. Scialoja négociait avec M. Langrand-Dumonceau. De là, un double inconvénient s'ensuivit. D'une part, on prétendit dans le public et les journaux que le ministère ourdissait avec le parti clérical une conspiration contre la liberté; d'autre part, M. Ricasoli cédait petit à petit aux influences cléricales, et son projet devenait de plus en plus favorable à l'Eglise; il était entraîné, ainsi que M. Scialoja, à faire une redoutable concession à ces influences et aux intérêts de M. Langrand-Dumonceau. Celui-ci voulait conserver une entière liberté dans les opérations financières ultérieures, qui auraient pour base le produit de la liquidation des biens du clergé. La clause d'après laquelle ce produit devait être affecté à l'achat de rentes italiennes était effacée.

Le 27 janvier, le professeur Gennarelli faisait à Florence une leçon sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et lisait quelques-uns des articles du nouveau projet de loi, que ni le public, ni les députés eux-mêmes ne connaissaient encore. Ce manque de respect envers la représentation nationale, qui ne reçut que le 28 complète communication du projet, indis-

posa violemment les députés qui s'en plaignirent publiquement dans le Parlement.

Le 29, les journaux commençaient à publier le projet de loi précédé d'un exposé des motifs et d'une sorte d'apologie anticipée, œuvre sans doute du professeur Gennarelli. Comme annexe, était ajoutée au projet la convention financière Langrand-Dumonceau. Elle était abandonnée à l'acceptation du Parlement, des évêques et du pape.

Voici quel était en substance ce projet :

L'Eglise catholique est libre en tout ce qui concerne son administration et son organisation intérieures.

L'Etat renonce à tous ses priviléges et à tous ses droits : placet, exequatur, serment.

Les constitutions et statuts ecclésiastiques, sans vigueur désormais dans l'Etat, sont des règlements intérieurs dont l'autorité peut être invoquée devant les tribunaux, en cas de conflit dans le sein de l'Eglise.

L'Eglise subvient à ses besoins par les contributions des fidèles et les biens que la loi lui reconnaît.

L'Eglise ne conserve, en fait de biens immobiliers, que les édifices religieux avec ce qu'ils contiennent, les palais épiscopaux, les séminaires et les presbytères des paroisses.

Les autres biens seront liquidés *par les évêques*, par l'entremise de M. Langrand-Dumonceau. Sur ces biens, 600 millions seront versés dans les caisses de l'Etat en six annuités. Il faudra en déduire 1,507,000 fr. de rente environ, qui appartiennent à des établissements d'instruction ou de charité, considérés comme non ecclésiastiques, et qui seront confiés aux communes ou à l'Etat.

Le reste des biens, évalué à 1,200 millions, sera liquidé par les évêques en dix ans ; et le produit sera réparti, suivant les lois canoniques, entre les divers êtres ecclésiastiques.

Les corporations religieuses de couvents restent supprimées, et la pension des religieux sera payée en rentes sur l'Etat, conformément à la loi du 7 juillet 1866.

Au cas où une minorité des évêques repousserait l'arrangement, le gouvernement fera lui-même faire la liquidation, et donnera aux évêques une valeur proportionnelle en rentes sur l'Etat.

Au cas où la majorité des évêques repousserait l'arrangement, le gouvernement fera faire la liquidation, et mettra à la tête des évêques 60 millions de rentes inaliénables, qui devront être distribués, selon les lois canoniques, aux divers êtres ecclésiastiques.

Suivait la convention Langrand-Dumonceau.

Le rapport expliquait, en un style confus, prolixe et vague, les diverses dispositions du projet de loi. Il s'efforçait de leur donner le sens le plus large possible ; il montrait que la liberté de l'Eglise catholique devait aboutir à la liberté religieuse complète, et effacer l'article 2 du statut ; il

tâchait de calmer les craintes que pouvait inspirer le pouvoir trop considérable donné aux évêques, et disait qu'en admettant l'autorité des lois canoniques devant les tribunaux, on voulait seulement protéger le bas clergé contre la tyrannie possible des évêques. Il faisait sonner très-haut les avantages financiers du projet, et les mots de liberté de conscience et de liberté d'association. Mais on aurait voulu voir tout cela dans *la lettre* du projet et non pas seulement dans les intentions du ministère.

Le projet de loi, annoncé par M. Scialoja dans son rapport financier des 16 et 17 janvier apparaissait donc ou plutôt éclatait le 28 et le 29. Le mouvement de l'opinion des journaux montra combien cette réforme tombait sur un sol mal préparé à la recevoir. Le sentiment universel fut le blâme. Le *Politecnico*, la meilleure des revues italiennes, publia, dans son numéro de janvier, un article remarquable sur la conciliation des Eglises et de l'Etat, dans lequel il expliquait la raison cachée et inconsciente, mais profonde, du sentiment public. Cet article se résume en deux mots : la conciliation n'est pas possible ; fût-elle possible, elle n'est pas désirable. Tous les journaux de la péninsule exprimaient un sentiment analogue, à Venise, à Milan, à Naples, à Florence (le *Sole*, le *Pungolo*, le *Tempo*, la *Gazetta d'Italia*, la *Gazetta di Firenze*, la *Gazetta del Popolo*). Aucun n'osait prendre la défense de la loi. Même les journaux officieux se taisaient. *L'Italie*, le journal français de Florence, qui est subventionné, ne hasardait que quelques phrases vagues et sans portée. Le *Nuovo Diritto*, rédigé par le député Civinini, qui avait dû quitter la rédaction du *Diritto* le printemps dernier parce que son excès de radicalisme pouvait créer des difficultés au moment de la guerre, mais qui depuis s'était rallié au ministère ; le *Nuovo Diritto* soutenait le principe de la séparation, mais il n'osait prendre la défense de la loi : il disait seulement qu'on devait la prendre pour base de la discussion, quitte à la modifier ou à la refaire. Enfin la *Nazione*, qui est notre *Constitutionnel*, se renfermait dans le plus noble silence. Quant aux journaux catholiques, l'*Armonia* gardait une attitude expectante, l'*Unità Cattolica* et la *Civittà Cattolica* attaquaient la loi comme violant tous les droits de l'Eglise, puisqu'elle lui enlevait 600 millions et consacrait la suppression des corporations religieuses. On peut se faire une idée de l'intelligence et de la bonne foi de ces deux organes de l'ultramontanisme en lisant les articles et les correspondances sur l'Italie dans *l'Union* et *le Monde*.

Trois journaux seuls méritent une mention spéciale dans la polémique que souleva le projet de loi : l'*Opinione*, la *Perseveranza* et le *Diritto*. L'*Opinione* représente le libéralisme conservateur ; elle est plutôt l'organe de la *consorteria*, des Peruzzi, Minghetti, sans cependant qu'on puisse dire avec certitude de qui elle reçoit ses inspirations. C'est un journal diplomate, ami des expédients, craignant les mesures radicales, les étalages de principes ; mais honnête et scrupuleux en même temps qu'instruit sur la question financière, qui est sa spécialité. Il a de la finesse et

du bon sens, il est vraiment florentin en un mot. Les premiers jours de février (1er, 2, 3, 4), l'*Opinione* publia quatre grands articles de fond où il relevait avec modération les vices du projet de loi; il acceptait le principe, mais il se demandait si l'application qu'on en faisait établissait en réalité la liberté religieuse, et ne créait pas au contraire des priviléges religieux, sans supprimer les difficultés et les conflits possibles entre l'Eglise et l'Etat. Etait-il possible de décider la question avant de connaître la réponse de Rome? Etait-il sage de confier aux évêques la liquidation des biens de l'Eglise et ensuite leur administration? N'est-ce rien que les droits du bas clergé et de la masse des fidèles? Enfin qu'arriverait-il si le pape destitue un évêque comme le cardinal Andrea, et que celui-ci s'appuyant sur l'article 3, se présente devant les tribunaux, les lois canoniques à la main? Si les tribunaux jugent en sa faveur, force sera au gouvernement de ramener le prélat dans son évêché, malgré le chef de la chrétienté. Le projet de loi ne tient pas compte du pape, et pourtant c'est le pape qui est le chef de la société, disons mieux, du pouvoir avec lequel on veut traiter.

La *Perseveranza* de Milan est le journal le mieux fait qu'ait encore l'Italie. Il répond assez bien au rôle que joue en France *le Temps*. Il est un peu doctoral, un peu professoral, mais il n'a pas des préjugés de parti, il est libre de toute attache gouvernementale, et enfin, chose rare, il est bien écrit. M. Bonghi, professeur de littérature grecque à l'Institut supérieur de Florence, y fit paraître une suite d'articles pleins de talent, de feu et de bon sens. Comme l'*Opinione*, il acceptait le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et comme elle, il trouvait le projet de loi défectueux en plusieurs points. Il ne discuta pas la question financière avec le soin qu'y avait mis l'*Opinione ;* mais il exprima ses objections aux principales dispositions de la loi, avec une force, une éloquence, une clarté qui impressionnèrent vivement le public. Je ne puis analyser ces articles, mais il mit surtout deux points en lumière. Le projet n'établit point la liberté religieuse, il établit la liberté de l'Eglise catholique. Il fonde un privilége en faveur du catholicisme. En second lieu, il crée dans l'Eglise un privilége en faveur des évêques, maîtres désormais des revenus ecclésiastiques. La *Perseveranza* soutint que c'était aux communes qu'il fallait transférer les biens ecclésiastiques, en les laissant libres de pourvoir à leur guise aux services religieux. C'étaient là deux points de *doctrine* que soutenait la *Perseveranza*. Elle faisait également ressortir les défauts politiques du projet; la suppression de la clause relative à l'achat de la rente, les difficultés que soulevait l'application de l'art. 3 sur l'autorité des canons, l'impossibilité d'empêcher la création de nouveaux couvents.

Mais quoique les articles de la *Perseveranza* aient frappé tous les hommes intelligents, ce n'est pas elle qui a eu l'influence la plus forte sur l'opinion publique. Le *Diritto* a en réalité dirigé à lui seul toute la campagne contre le projet de loi; ou, si vous voulez, il était l'organe des chefs de

la gauche parlementaire, qui, en ce moment de lutte avec la papauté, sont les vrais *leaders* dans la question religieuse. Le *Diritto* représente assez bien notre démocratie autoritaire, avec quelque chose de moins puritain, de moins jacobin. Il voudrait purement et simplement « écraser l'infâme, » et s'il ne le dit pas, il le fait du moins très-clairement entendre. Il lança coup sur coup des articles très-violents, très-habiles, qui soulevèrent contre le projet de loi toutes les passions démocratiques et anticléricales. Il s'apitoyait sur le sort des curés livrés à la tyrannie épiscopale; il gonflait les biens laissés à l'Eglise jusqu'à 3 milliards, tandis que, d'après lui, le gouvernement ne toucherait jamais les 600 millions que promettait la convention Langrand-Dumonceau; le gouvernement bâtissait de ses propres mains une citadelle au clergé afin qu'il pût mieux faire la guerre à l'Italie; le clergé rachèterait sous main ses biens, il les vendrait et les donnerait de façon à se créer un peuple d'électeurs qui remplirait le Parlement de cléricaux. Au moment où le pape faisait la guerre à l'Italie, l'Italie se livrait à lui, pieds et poings liés, elle lui permettait librement de tramer des conspirations dans son sein, elle autorisait l'archevêque de Naples à faire prêter à ses subordonnés un serment par lequel on jure de ne jamais reconnaître l'autorité du roi d'Italie, on entassait les richesses et le pouvoir dans les mains d'évêques choisis de concert par le pape et le roi de Naples. En un mot, au lieu de la formule : l'Eglise libre dans l'Etat libre, celle qu'on réalisait était : « Les évêques libres dans l'Eglise esclave avec l'Etat pour complice. » La grande conspiration cléricale touchait à ses fins, et le *Diritto* n'était pas loin de déclarer M. Ricasoli traître à la liberté et à l'Italie. Il lui signifiait, ainsi qu'à M. Scialoja, leur déchéance du ministère.

Pendant ce temps, les neuf bureaux de la chambre s'étaient réunis pour discuter le projet et nommer la commission chargée d'en faire le rapport. Tout semblait se conjurer contre le projet Ricasoli-Scialoja. D'autres maisons de banque travaillaient en dessous contre M. Langrand-Dumonceau. Un député s'en alla à Paris pour essayer une nouvelle combinaison financière; on offrait 700 millions au lieu de 600; bien des influences ténébreuses s'agitaient dans l'ombre. Le désir de faire tomber le ministère perçait à travers les déclamations démocratiques. Tout semblait se conjurer contre le projet; M. Langrand-Dumonceau écrivait cette lettre malheureuse qui ébranlait la confiance dans la solidité de sa maison; *l'Indépendance belge* confirmait les soupçons par ses entre-filets insidieux, elle racontait des spéculations en Hongrie, entreprises par M. L. Demonceau et qui rappelaient le fameux Mississipi de Law. Le *Giornale di Roma*, par deux notes officielles, acheva la défaite de MM. Ricasoli et Scialoja. La première déclarait que la séparation de l'Eglise et de l'Etat était un principe contraire à la vérité divine et que jamais la papauté n'y accéderait; la seconde disait que M. Langrand-Dumonceau avait avancé une chose fausse en prétendant avoir l'adhésion du pape. Le pape n'avait rien

promis, et ne prêterait jamais les mains à des manœuvres qui recouvrent des projets impies et abominables.

Voilà donc quel était le pouvoir avec lequel on voulait traiter à l'amiable, à qui on voulait donner la richesse et la liberté. A la Chambre, il n'y eut qu'une voix. Nul n'osa défendre le projet; les amis du ministère, M. Minghetti par exemple, ne voulurent point le patronner; ils se contentèrent de dire qu'on pouvait le prendre pour base de la discussion. Mais l'opinion s'était déchaînée avec une violence irrésistible. Le projet ne fut pas discuté; il fut exécuté. Deux bureaux le rejetèrent sans examen, comme injurieux à la nation. Un député prétendit que c'était une atteinte à la couronne; d'autres demandèrent qu'on mît le ministère en accusation pour crime de lèse-nation. En définitive, le projet fut repoussé à l'unanimité par neuf bureaux, et la commission nommée se trouva composée de tous les hommes les plus hostiles au ministère, de Lucca, Crispi, Macchi, et Crispi fut nommé président de la commission et Macchi secrétaire.

Malgré toutes les raisons mesquines et secondaires qui pouvaient avoir favorisé cette explosion de blâme, une telle unanimité prouvait cependant qu'une réprobation bien réelle, dégagée de toute passion personnelle, s'attachait au projet de loi. Les opinions étaient très-diverses parmi ceux qui l'avaient ainsi repoussé. La droite voulait que le projet fût entièrement remanié, mais pris pour base de la discussion; la gauche, fraction Mordini, voulait que, tout en acceptant le principe du projet, la séparation, on fît une nouvelle loi toute en faveur des communes; enfin l'extrême gauche, fraction Crispi, voulait tout simplement la guerre et au ministère et à l'Eglise; il ne proposait rien, il attaquait. Quant au centre, il était guidé par de mesquins intérêts qui disparaissaient devant la grandeur de ces questions. On voyait M. Rattazzi parler en faveur du projet et pousser tous ses amis à le combattre.

Constatons l'opinion des journaux dans cette nouvelle phase. Le *Diritto* chanta victoire et déclara que le ministère devait se retirer. La *Nazione* qui, lorsque tout était déjà fini, avait lancé un grand article nébuleux et grandiloque pour chanter les louanges de la liberté idéale, se mit à défendre le projet de loi abandonné par tout le monde. L'*Opinione* et la *Perseveranza* maintinrent avec beaucoup de modération et de dignité leur ligne de conduite.

Les journaux républicains, comme l'*Unità Italiana*, soutiennent qu'on ne peut pas donner la liberté à qui la refuse à autrui. — Le *Diritto* assure que la commission de la Chambre ne proposera pas de contre-projet. Dans son premier-Florence, il fait l'éloge de Ricasoli et soutient « qu'il est désirable qu'il reste au ministère, » que son seul défaut est d'être trop faible, *trop bon*, de se laisser conduire par « l'ineptissime Borgatti et le fourbe Scialoja. » — Enfin il le baptise d'un joli surnom : « le Garibaldi des modérés. » — La *Nazione* continue son apologie posthume

du projet de loi et démontre que rien n'est plus sage que l'art. 3. Acceptant l'exemple du cardinal d'Andrea, il dit que précisément l'Etat ferait respecter les statuts ecclésiastiques même contre le pape. Cela serait pourtant assez bizarre. — L'*Opinione* contient un article financier très-bien fait, dans lequel il montre que si l'Etat salarie le clergé, il retirera de la vente des biens ecclésiastiques 150 millions seulement, tandis que la séparation proposée par le ministère lui assure 600 millions.

Le revenu actuel de l'Eglise transformé en rentes sur l'Etat ne permettrait pas d'espérer un meilleur bénéfice de l'*incamération* des biens d'Eglise. Déjà les pensions accordées aux membres des congrégations supprimées s'élèvent à deux ou trois millions de plus que les revenus de ces congrégations, car l'Etat paye aussi ceux qui vivaient de mendicité. Voilà une spoliation qui ne profite guère aux spoliateurs. — Les journaux catholiques, *l'Union* et *le Monde*, dépassent les limites permises de l'absurde et de la mauvaise foi. Parler du misérable denier qu'on laisse à l'Eglise quand elle conserve un revenu double de son budget en France; dire que la loi fait aux évêques des conditions inacceptables, c'est donner raison aux démocrates qui disent que toute conciliation est impossible, qu'il n'y a à attendre de l'Eglise ni équité ni bonne foi, et que, par conséquent, c'est en ennemie qu'il faut la traiter.

Le *Diritto*, dans un grand article, rappelle le projet d'organisation ecclésiastique proposé en 64 par Pisanelli. — D'après le projet, trois solutions sont rejetées : la séparation absolue, la subordination de l'Eglise à l'Etat et celle de l'Etat à l'Eglise. Reste une combinaison où l'Eglise et l'Etat auraient certains liens, tout en conservant leur indépendance chacun dans sa sphère. On établirait une caisse à part, dite « fonds pour le culte, » dont le revenu serait attribué au salaire du clergé. On exigerait de l'Eglise certaines garanties, en échange d'une protection impartiale.

C'est donc le système français moins le concordat. C'est l'esclavage de l'Eglise, tant que les libres penseurs sont au pouvoir; c'est l'esclavage de l'Etat si les catholiques arrivent au gouvernement. Voilà le *progrès* prêché par le *Diritto*.

Il y a un mot qu'on a beaucoup répété dans cette discussion à l'occasion de la part léonine faite aux évêques, c'est celui de *féodalité* ecclésiastique. Ce danger était en effet à craindre. Non, disent les partisans du projet, l'Etat aurait su faire respecter les droits des curés et des paroisses. — Sans doute, mais nous voudrions précisément que l'Etat n'eût pas à se mêler des droits des curés et des paroisses. Les curés étaient certainement investis d'un pouvoir bien supérieur à celui de simples citoyens. Ils avaient la richesse et la puissance, légalement reconnues, sans compter leur autorité et leur influence religieuse.

La *Nazione* prétend bien que les évêques ne pourront s'attribuer ni puissance ni richesses, parce que, selon les lois canoniques, ils devront laisser à chaque paroisse, à chaque fabrique, à chaque séminaire, l'ad-

ministration de ses biens. Les évêques ne seront, dans la liquidation, que les chargés de pouvoirs de l'Eglise. Je le veux bien, seulement je vois avec toutes ces explications s'évanouir la liberté de l'Eglise si haut proclamée. La *Perseveranza*, répondant à la *Nazione*, prouve, par des faits, l'impossibilité de prendre pour normes les lois canoniques, vu qu'elles sont souvent contradictoires, que rien n'empêcherait le gouvernement de relever le statut qui donne au peuple la nomination des évêques. — C'est que ce n'est pas une petite question que celle-ci. Il s'agit d'inaugurer un régime tout nouveau, s'il faut le dire, contradictoire à la notion catholique de l'Eglise, qui suppose l'Etat catholique. L'Eglise est-elle le clergé seulement ou comprend-elle aussi les fidèles? Or la loi ne fait rien pour assurer une part aux fidèles dans l'administration de l'Eglise. Elle reconnaît le *clergé* comme être moral, à part, tenant son origine d'en haut, de Dieu et du pape, tandis qu'il n'a de réelle raison d'être que comme représentation des fidèles qui constituent le véritable être moral, subsistant, vivant, l'Eglise. — Il sort pour moi de ceci une question insoluble. L'Italie n'acceptera pas une loi partiale en faveur de l'Eglise, l'Eglise n'acceptera pas une loi qui ne soit pas partiale en sa faveur. — Il faudra se résigner à régler les affaires ecclésiastiques sans le concours de l'Eglise, et cela paraît toujours tyrannique. Il est à craindre qu'on ne s'en tienne au pire des projets, l'esclavage de l'Eglise, salariée et surveillée par l'Etat.

L'article qui accepte devant les tribunaux l'autorité des lois canoniques, paraît non moins défectueux que le précédent. On sait quel amas de subtilités et d'absurdités renferment ces lois, et il y aurait toujours un certain ridicule à voir le pouvoir civil s'introduire dans l'administration ecclésiastique au nom de ces dispositions byzantines. On ne saurait prévoir tous les procès interminables qui pourraient s'ensuivre! Supposez un curé qui cite son évêque au nom des canons; l'évêque est condamné et il destitue le curé. Le gouvernement ne pourra supporter qu'un curé soit renvoyé pour avoir eu recours à sa justice. Mais alors où sera la liberté de l'Eglise? D'un autre côté, faudra-t-il que le bras séculier se mette au service de la tyrannie épiscopale, du moment que celle-ci se trouve conforme aux canons?

Enfin le premier article a le tort de proclamer *la liberté de l'Eglise catholique*, seule qui demeure, en vertu de l'article 1er du statut, religion dominante, religion de l'Etat. — La loi n'établit donc pas l'égalité de tous les cultes devant elle, et si elle libère l'Eglise de l'Etat, elle ne libère pas l'Etat de l'Eglise. Elle ne crée pas *l'Etat laïque*, tel que nous le désirons tous. Elle n'assure pas à tous les citoyens le droit d'attaque contre l'Eglise[1]; elle ne dégage ni l'enseignement, ni les tribunaux, ni l'armée de leurs devoirs religieux. — En un mot, il semble que ce soit la liberté de l'Eglise catholique seule, et que ce ne soit ni la liberté des autres Eglises,

[1] Le P. Gavazzi a un procès en ce moment pour avoir attaqué l'Eglise catholique.

ni la liberté de la philosophie, ni en un mot la liberté de la société laïque. — Pourtant, soyons justes; toutes ces libertés, dont la loi ne semble pas s'occuper, auraient sans doute résulté naturellement de la séparation; mais on aurait pu prendre soin de la faire pressentir à une Chambre et à un journalisme ombrageux.

Ce qui préoccupe surtout les esprits, ce sont les conditions de l'Italie. Voilà ce que l'on dit autour de moi : Si ces conditions étaient semblables à celles de la France, nous accepterions le projet. La loi donne une puissance énorme à l'Eglise. Peu importe, nous avons l'avenir et la vérité pour nous, et, sans le secours ni la faveur de personne, nous saurons bien vaincre cette féodalité épiscopale que nous avons nous-mêmes assurée et parfois justifiée. Nous la vaincrons en conquérant à nos principes l'esprit des peuples, en montrant que, tout faibles que nous sommes, nous avons plus de force qu'elle pour le bien et le progrès.

Mais, ajoute-t-on, il ne s'agit de faire ici du don quichottisme; il faut considérer ce qui est *possible* dans les conditions actuelles de l'Italie. Si en France on accordait la liberté entière à l'Eglise catholique, on ne mettrait pas en péril l'existence du pays. En Italie, au contraire, l'Eglise catholique est ennemie, non pas des libéraux, non pas des libres penseurs, mais de l'Italie même; si elle pouvait détruire l'œuvre de ces sept années, elle le ferait. Elle est dirigée par un prince temporel implanté au cœur de l'Italie, dans une ville que l'Italie veut et doit posséder, mais qui se regarde comme spolié par elle, et qui, s'il le pouvait, appellerait contre elle l'étranger. Le brigandage est au milieu du Napolitain, soutenu par le pape, soutenu par le roi de Naples, soutenu par le clergé, et c'est là le moment que vous choisissez pour dégager ce clergé, votre ennemi, de tous ses liens à votre égard, pour lui confier une fortune colossale, pour lui permettre de placer cette fortune à l'étranger, de faire sortir ainsi plus de 1 milliard de l'Italie, et de se créer peut-être des intérêts pécuniaires contraires à ceux de l'Italie. Et cela avec un peuple de 18 millions d'illettrés, qui croit encore à ses prêtres ou qui les craint du moins, et qui ne verra qu'une chose, c'est que 600 millions ont été enlevés par vous, gouvernement, à ces prêtres qui font la pluie et le beau temps, les épidémies et les bonnes récoltes, qui l'ont élevé et qui partageaient avec lui ce superflu désormais anéanti. Non, il y a là une impossibilité, un dilemme insoluble. La religion catholique a des droits évidents : elle règne sur la majorité des consciences, elle remplit un ministère utile; mais libre, riche et puissante, elle menace l'existence de l'Italie. Faut-il un concordat? on sait ce que vaut ce détestable expédient. Et comment conclure un concordat avec un pape qui demain peut-être ne sera plus roi? Une constitution civile du clergé? Relisez l'histoire de 92 et 93, puis celle de 1804, et voyez où aboutissent ces persécutions déguisées, cette protection autoritaire. — Non, la conciliation n'est pas possible; et dans l'état d'antagonisme où sont l'Eglise et l'Italie, mieux vaut la guerre, l'inimitié ouvertes.

On doit bien se persuader de ces deux points : vous aurez beau tout faire pour l'Eglise, si vous ne lui livrez pas l'Etat et la nation, pieds et poings liés, elle criera qu'on l'opprime et qu'on la maltraite; vous aurez beau tout faire pour mettre la nation et la liberté à l'abri des attaques de l'Eglise, si vous essayez d'être juste envers elle, les démocrates autoritaires crieront à la trahison et au cléricalisme. Je conclus qu'il faut mépriser les clameurs et nous efforcer d'appliquer notre principe, la liberté dans toute son étendue.

Depuis que ces lignes ont été écrites, deux brochures ont paru à Florence, qui sont bien faites pour nous faire apprécier toute la gravité du différend entre la gauche italienne et le ministère. L'une, qui est intitulée : *l'Etat et la mainmorte*, est de M. Pascal Duprat. C'est un exposé lucide et passionné du programme de cette démocratie autoritaire, qui est la pire ennemie de la liberté, parce que c'est sous son nom qu'elle veut nous opprimer. On peut juger de cette brochure par sa conclusion, qui est une prosopopée aux jacobins de la Convention. Ils sont proposés en exemple à l'Italie contemporaine pour la manière dont ils ont traité l'Eglise. Il est vrai que cela leur a si bien réussi et qu'ils ont si admirablement fondé le droit de la conscience avant de monter derrière les voitures du premier consul et de prendre les livrées de l'Empire !

La seconde brochure (en italien), qui émane évidemment du ministère et porte à chaque page l'empreinte du noble esprit de M. Ricasoli, est ainsi intitulée : *Réponse à toutes les observations faites à la loi sur la liberté de l'Eglise*. Elle se résume dans ces mots : Ni dominicains, ni jacobins. Elle justifie la donnée essentielle de la loi Scialoja en invoquant des motifs de justice. Les donations faites à l'Eglise étaient destinées à trois grands buts : d'abord l'utilité publique, instruction et aumônes. Cette part, dans des circonstances nouvelles, revient légitimement à l'Etat. Quant aux deux autres destinations, l'entretien du clergé et le maintien du culte, il ne serait pas équitable d'y déroger ; c'est ce qui explique la proportion des biens concédés à l'Eglise. Cette argumentation a une grande valeur, bien que nous maintenions pour l'Etat un droit spécial sur la propriété des corporations qui n'existe qu'à des conditions déterminées par lui. La brochure insiste en termes qui semblent empruntés à Vinet et à Laboulaye sur la grandeur et l'opportunité de la réforme à opérer dans les circonstances actuelles de l'Eglise et de l'Europe. Elle formule le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans toute sa largeur, déclarant que les concordats ou les lois léopoldines, qui ont eu leur valeur dans leur temps en mettant

une borne aux empiétements du clergé, ne sont des progrès qu'au point de vue d'un Etat despotique, mais qu'il n'en est plus de même dans un Etat vraiment libre.

« Le ministère, dit la brochure, se dégageant de toute imitation ou de toute servilité vis-à-vis des autres gouvernements, veut placer l'Italie au rang qui lui est assigné parmi les peuples libres par un acte sans précédent et qui couronne l'édifice de la liberté demeuré sans cela inachevé. Par ce moyen seulement, la liberté remportera la victoire la plus complète qu'elle ait jamais gagnée, et l'Italie aura préparé l'émancipation religieuse de tous les gouvernements. On ne doit pas transformer en salarié de l'Etat un clergé qui a été constitué propriétaire. Ce salaire devient un péril pour la liberté politique, il est une dérogation à la liberté religieuse et une atteinte à l'égalité des citoyens. La doctrine de la liberté et de la justice appliquées à tout et à tous ne peut que féconder la prospérité publique et faire grandir un peuple..... En donnant la liberté à l'Eglise, le gouvernement italien rend hommage à un grand principe et offre au saint-siége les moyens de se consacrer exclusivement à sa mission religieuse et morale, à Dieu, à l'apostolat... Le gouvernement italien respectera le traité par lequel il s'est lié et n'envahira pas les provinces romaines. Mais il aura la satisfaction, en émancipant l'Eglise, de rendre inutile et pénible à la papauté une monarchie temporelle qui n'aura plus de raison d'être. Ainsi, d'une part, l'édifice de l'Eglise dépourvue de pouvoir temporel s'élèvera au-dessus de toutes les puissances de la terre; d'une autre part, l'Italie sera réconciliée avec tous ses fils et possédera toutes ses forces. Pour s'opposer à un dessein si noble et vouloir éterniser ces luttes intestines, pour méconnaître la puissance du sentiment religieux et pour retarder l'œuvre la plus belle qui ait jamais été tentée, il faut ignorer les circonstances des temps. La séparation de l'Eglise et de l'Etat est un hommage au principe de la liberté et elle en garantit tous les droits. La loi civile ne peut pénétrer dans le sanctuaire de l'âme. Dans l'ordre religieux, le citoyen suit librement ses croyances; il fonde les associations qu'il lui plaît, qu'elles s'appellent consistoires ou synodes, synagogues ou monastères. Qui peut l'empêcher de prendre part à des œuvres qui ont pour mobile la pensée, la conscience, si ces œuvres n'offensent pas les autres hommes et ne sont pas la négation des droits universels? La loi ne peut empêcher, sans être despotique, une action innocente, sous prétexte qu'elle est contraire à une croyance déterminée; elle ne peut obliger aucun citoyen à un acte quelconque, sous prétexte qu'il est impliqué par la religion de la majorité. La loi n'est que la délégation législative de la société. Elle ne peut pas s'élever au-dessus des relations sociales; elle est étrangère à la conscience. Les hommes ne délèguent jamais les droits inaliénables de l'esprit, la liberté de la pensée. Ils ne veulent pas de législateurs entre l'âme et Dieu. Voilà pourquoi les

liens et les règles imposés par les gouvernements à la religion sont une violation du droit humain le plus sacré. Si, jusqu'ici, ces droits vraiment divins n'ont pas été appliqués (en Europe), que l'Italie montre au monde qu'elle est digne de la grandeur que lui assigne l'histoire! C'est ainsi que la dernière et la plus grande conquête de l'humanité sera due à l'Italie qui, après avoir écrit la première page des droits de l'homme en Europe, écrira la dernière. Il est triste qu'une loi qui consacre les plus grandes conquêtes de l'esprit humain ait pour adversaires ceux qui se donnent pour les apôtres du progrès et les initiateurs de la liberté! Nous assistons à un spectacle douloureux. Le monde ne nous retrouve plus après la victoire à la hauteur de ce que nous étions dans la lutte et dans l'épreuve. Cependant la science et la liberté ont applaudi à ce hardi projet qui, en répudiant les doctrines d'impiétés du despotisme, formule la plus grande pensée qui puisse vivifier l'humanité dans l'ordre politique. Voilà pourquoi cette grande idée a soulevé en Italie une lutte inattendue et formidable. On cherche à la rendre impopulaire par tous les moyens. Mais la lumière se fera. Le peuple italien, avec cette puissance d'intuition que Dieu lui a donnée, saura échapper aux piéges qu'on lui tend. Non, les représentants de la nation ne répudieront pas le programme de liberté que le comte de Cavour a formulé devant le premier parlement italien, alors que les cendres de ce grand patriote ne sont pas encore refroidies. »

Nous n'avons pas craint de donner de larges extraits de cette brochure ministérielle. Les ultramontains auront beau crier à l'impiété, jamais Dieu n'a été plus honoré que par de telles paroles, comme il n'a jamais été plus outragé que par les encycliques qui nient la conscience. Les démocrates autoritaires auront beau crier à la réaction, eux seuls sont des réactionnaires qui ne savent que replâtrer le passé, en empruntant à leurs adversaires leurs propres principes pour les écraser. Qu'on lise le *factum* de la gauche italienne pour préparer les nouvelles élections! Rien n'est plus arriéré; aucune solution n'est proposée, si ce n'est la vieille solution d'une oppression qui en remplace une autre. Au contraire, la circulaire de M. Ricasoli maintient la pensée fondamentale de la loi sur la liberté de l'Eglise, mais sans roideur, en annonçant que, pour les détails d'exécution, on est prêt à toutes les concessions raisonnables. « L'Italie, dit le ministre, a le bonheur de voir que la seule question politique qui lui reste à résoudre est intimement liée à la grande question sociale des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Le gouvernement attend la solution de ce problème d'une nouvelle et large application des principes de liberté. » Tous nos vœux accompagnent le ministre italien dans cette glorieuse campagne.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

BULLETIN SCIENTIFIQUE

—

Encore la génération spontanée. — Les actions de contact. — La greffe animale. — L'homme et la Société d'anthropologie. — M. Hollard. — Les Voyages de découvertes dans la maison et aux alentours.

Une bataille ne se termine guère brusquement. Des coups de feu isolés se font toujours entendre quelques temps après la déroute d'une des deux armées. Telle est, semble-t-il, la situation actuelle de la théorie des générations spontanées. Pendant le cours de l'année dernière, elle a pris occasion des études de M. Pasteur, sur la maladie du ver à soie, pour se faire jour à l'Académie des sciences. Nous ne parlerons pas de récentes expériences sur les infusoires développés dans des œufs, expériences qui laissent trop de portes ouvertes à la critique, mais nous avons été surpris de voir le chef de l'école, M. Pouchet, dont la réputation scientifique survit à quelques expériences malheureuses, employer des arguments de la valeur de celui-ci : « Du reste, il est un fait que nul géologue ne conteste aujourd'hui, c'est que chaque période du globe a eu ses races d'animaux et ses plantes ; or, dans l'état actuel de la science, on ne peut donc admettre que deux hypothèses : l'*hétérogénie* ou la *mutabilité*. »

Le fait de la succession des êtres suivant un ordre progressif était naguère invoqué en faveur de la création, non-seulement à cause de sa concordance remarquable avec le récit de la Genèse, mais encore parce que cette doctrine était la seule qui pût rationnellement cadrer à la fois avec les observations de la géologie et avec les données que fournit l'étude de la nature actuelle. Comment, sous la plume de M. Pouchet, l'argument géologique devient-il subitement favorable à l'*hétérogénie* (génération spontanée), lorsque aucun fait nouveau n'est venu modifier ce que l'on connaît sur la succession des êtres dans les couches du sol ? Il serait bien difficile de le dire.

Si la *mutabilité* (transmutation des espèces) doit rentrer un jour ou l'autre dans les conditions d'existence des êtres qui vivent à la surface du globe, il faut convenir que, pour le moment, elle s'exerce à de bien longs

intervalles. Un savant allemand, M. Unger, a examiné des briques de la pyramide de Dashour dont l'érection date de 3,400 ou 3,300 ans avant Jésus-Christ. Ces briques sont faites, ainsi que nous l'apprenait le chapitre V de l'Exode, avec du sable et de la paille hachée, or cette paille renferme quelquefois des débris animaux ou végétaux, des fragments de produits de l'art, des graines. De l'examen de ces petits corps, est résultée la démonstration de l'existence à cette époque éloignée de cinq espèces de plantes agricoles et de sept autres espèces répandues dans toute l'Europe et dont les caractères n'ont pas changé depuis 5,200 ans environ.

Heureusement pour les progrès de la science, l'Académie a reçu des communications d'une plus haute valeur que les réclamations en faveur de la génération spontanée. Nous citerons entre autres les travaux de M. Gernez sur les *dissolutions gazeuses sursaturées;* ces travaux soulèvent un coin du voile qui nous cachait la nature d'une force dont les mystérieux effets se dérobaient aux investigations des physiciens et des chimistes.

Tous nos lecteurs savent ce que c'est qu'une eau gazeuse; prenons, par exemple, l'*eau de Seltz* artificielle : c'est une eau dans laquelle on est parvenu, à l'aide d'une forte pression, à dissoudre beaucoup plus de gaz (*acide carbonique*) que l'eau n'en dissout livrée à elle-même, de là le nom de *dissolution sursaturée.* Lorsque la pression exercée dans l'appareil ou dans la bouteille cesse, une partie du gaz se dégage spontanément, ainsi que tout le monde peut le constater dans son verre. Après ce premier dégagement, une portion du gaz reste encore dissoute, et on peut en faire dégager de nouveau en plongeant dans l'eau gazeuse un corps poreux ou anguleux, de la mie de pain, par exemple. Par des expériences ingénieuses, M. Gernez a montré que, dans ce cas et dans tous les autres semblables, l'air interposé entre les aspérités des corps (et ceux qui nous paraissent les plus lisses en ont toujours) exerçait une attraction moléculaire sur le gaz contenu dans les dissolutions sursaturées et amenait ainsi sa mise en liberté.

On sait depuis longtemps que certains corps ont la propriété, sans éprouver eux-mêmes aucune modification, de déterminer par leur seule présence un changement d'état dans des dissolutions ou dans des combinaisons chimiques. On pensait que ces corps étaient doués d'une force particulière que le célèbre chimiste suédois Berzélius avait appelée *catalytique.* Ce nom exprimait simplement notre ignorance et n'expliquait en rien la nature de cette force. Grâce au travail que nous venons de citer, la lumière se fait sur ces actions de présence ou de contact qu'un membre de l'Académie rapprochait avec raison des forces occultes auxquelles le moyen âge était obligé de recourir, pour expliquer les phénomènes physiques et chimiques les plus simples.

Dans les sciences physiologiques, l'activité des expérimentateurs ne se

ralentit pas plus que dans le domaine des sciences physiques. Depuis quelque temps, elle porte d'une manière toute spéciale sur l'opération appelée *greffe animale*. Plusieurs de nos lecteurs en ont sans doute entendu parler, ne fût-ce qu'au point de vue des applications chirurgicales et des restaurations qu'elle permet d'opérer, soit à la surface des corps, soit même dans la profondeur; mais peut-être ne soupçonnent-ils pas que sous ces belles et ingénieuses expériences se cache toute une conception de la vie. Pour nous faire bien comprendre, il est nécessaire de donner quelques indications élémentaires.

On a généralement une idée vague de ce que c'est qu'un tissu animal, et lorsque nous prononçons ce mot, nous nous représentons un fragment de chair, de peau, d'os, de substance du cerveau, etc. Ces tissus sont tous formés par la juxtaposition de parties très-petites que le microscope seul peut montrer, et qu'on appelle des *éléments anatomiques*. Notre siècle a vu, on peut presque dire naître, et dans tous les cas se développer beaucoup toute une science (*histologie*), qui ne s'occupe que de ces *éléments* et de la manière dont ils se produisent, vivent et s'unissent pour former des tissus, soit chez l'homme, soit chez les animaux, soit même chez les plantes qui sont formées à cet égard sur le même plan, mais dont les *éléments anatomiques* diffèrent de ceux des animaux. En voyant que ces éléments, qui se compteraient par milliards de millions dans notre corps, si l'on pouvait les compter, jouissaient chacun d'une vie propre, on pouvait prévoir le moment où des esprits aventureux concluraient que la vie du corps tout entier n'est que la résultante de toutes ces vies partielles. Les corps vivants seraient ainsi une agrégation de molécules vivantes, comme les corps bruts sont une agglomération de particules dont chacune reproduit les qualités du tout. C'est cette théorie qui est, dit-on, corroborée et presque démontrée par les expériences de greffe animale [1].

La réussite de ces expériences a fait dire à un des opérateurs les plus habiles et les plus heureux, M. Bert : « S'il fallait rapporter à un principe, à une essence l'évolution d'un être entier, convenons que ce principe n'est pas un mais multiple, qu'il préexiste dans chaque élément et que, en ce sens, Kant a eu tort de dire que la raison de l'être vivant réside dans son ensemble : elle réside, comme celle de l'être brut, dans chacune de ses parties. Mais de ce principe imaginaire la science doit définitivement se débarrasser; le type morphologique, *le devenir*, fait partie des conditions intrinsèques d'existence de la matière organisée. »

Depuis les belles expériences de Trembley, que nous avons eu occa-

[1] Ces expériences consistent à enlever un morceau d'un animal vivant, la queue d'un rat, par exemple, à le placer sous la peau ou dans certaines parties du corps d'un autre animal de même espèce ou d'espèce très-voisine : on voit alors cette portion littéralement greffée continuer à vivre dans le corps de l'animal où on l'a transplantée.

sion de rappeler dans la *Revue*, on savait que les animaux participent de la vitalité diffuse que l'on croyait seule appartenir aux végétaux. Ainsi, dans l'un et l'autre règne, on voyait des êtres capables de se multiplier en autant d'individus distincts que l'on pouvait faire de parties. Les expériences actuelles, en précisant cette résistance vitale inhérente à toute portion de tissu vivant, en montrant jusqu'où peut s'étendre le cercle d'activité de cette vie élémentaire, ont rendu de grands services à la science. Mais cette vie élémentaire, qui paraît dominer chez les êtres inférieurs, n'est-elle pas accompagnée d'autre chose à mesure qu'on s'élève dans l'échelle animale? S'il est des animaux chez lesquels la vie n'est pas interrompue lorsqu'on les divise en segments, ce fait tient à la disposition du système nerveux composé d'autant de petits centres qu'il y a d'anneaux chez l'animal. A cette diffusion du système nerveux est encore due la faculté que possèdent des animaux inférieurs de voir se reformer la partie de leur corps qui leur a été enlevée. Chez les animaux supérieurs, le système nerveux se concentre en un organe central (cerveau), et dès lors cette faculté ne s'exerce plus que dans des limites excessivement restreintes. Où serait la raison d'une pareille différence, si chaque partie élémentaire de l'animal possédait les propriétés vitales de l'ensemble? N'est-on pas en droit de conclure qu'il y a dans l'organisme animal une faculté d'unification et d'harmonisation d'autant plus grande que l'animal occupe un rang plus élevé et dont le système nerveux paraît être le principal organe. Que dire enfin de cet obstacle créé par les différences des types et qui ne permet de greffer une partie d'animal que sur un animal ou de même espèce ou d'espèce très-rapprochée de lui? N'y a-t-il là rien qui trahisse une tendance unitaire? D'où vient que chaque être vivant a non-seulement une forme spéciale, mais des aptitudes si particulières que, dans ces expériences, elles mettent obstacle à l'action des lois générales de la nutrition intime des tissus?

L'oubli des faits importants que nous venons de signaler nous oblige à conclure que, dans cette théorie de la vie animale, le jugement et la critique scientifique n'ont pas toujours été au niveau du talent des expérimentateurs. Du reste, fût-elle mieux assise, cette théorie fournirait-elle quelques armes au matérialisme? Pourrait-il nous donner par elle la preuve décisive et concluante que nous sommes en droit d'exiger de ce système, savoir : que les forces qui régissent les êtres vivants proviennent directement des forces physico-chimiques? Nous ne le pensons nullement, car après avoir montré une sorte d'analogie entre l'arrangement des corps bruts et celui des corps organisés, il resterait encore à franchir tout un abîme dont nous avons indiqué la profondeur dans un précédent article (janvier 1865); nous opposions alors aux théories de M. Réville les faits les mieux observés et les plus positifs sur la différence qui sépare la formation des corps bruts, le groupement de leurs molécules dans la cristallisation et les procédés de développement des cellules vivantes.

L'évidence de ces observations oblige les matérialistes à tourner habilement la difficulté ou à se nourrir d'espérances fantastiques, mais ils se dédommagent dans les questions qui touchent à l'origine de l'homme. Les efforts tentés pour ramener l'homme au niveau de l'animal ont défrayé toutes les discussions de la Société d'anthropologie dans le courant de l'année dernière. Il serait difficile d'en tirer quelque document scientifique sérieux, mais on a beaucoup disserté sur le langage, les sentiments, la religiosité! des animaux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces remarquables facultés, bien loin de suivre une évolution progressive et de se montrer en germe d'abord chez les êtres inférieurs pour s'accroître et atteindre chez le singe un degré qui les rapproche de ce qu'elles sont chez son descendant humain, ont au contraire leur plus grand développement tantôt chez un oiseau ou un lézard, tantôt chez des insectes. Tandis que nous pensions n'avoir de parenté possible qu'avec le singe, comme celui-ci est fort dépassé en intelligence par beaucoup d'autres animaux, nous serons bientôt amenés à nous demander qui nous devons révérer pour notre ancêtre, du castor, du perroquet, du lézard ou de la fourmi. Il s'est produit un fait plus étrange encore, c'est que les mêmes hommes qui ont l'habitude de considérer les manifestations intellectuelles comme une simple propriété de la substance matérielle du cerveau, au même titre que la pesanteur ou l'électricité pour les corps bruts, accordent sans sourciller que, là où il n'y a plus de cerveau (fourmis, abeilles), « il y a de la volition, de la mémoire, de l'ordre, des passions et des sentiments, et chez les abeilles jusqu'à un culte qui, toutes proportions gardées, ne le cède point pour la pompe et la majesté à celui de Vénus. »

Nous ne ferons cependant pas l'injure à la Société d'anthropologie de relever comme des arguments sérieux certaines tirades contre la religion. L'auteur appelle à son aide des historiettes dignes de figurer dans les faits divers d'un journal, à côté de ce suicide d'un chien emprunté au *Morning-Post* par l'Annuaire de M. Figuier, et nous donne en ces termes l'abrégé de ses croyances : « La question de l'autre vie, envisagée au point de vue de ceux qui l'admettent, a déjà été discutée ici. M. Broca regarde le problème comme insoluble et pense que le sage ne doit pas s'en occuper; quant à moi, depuis bien longtemps, je crois le problème résolu par la chimie. »

La perfectibilité de l'homme avait paru jusqu'ici tellement supérieure aux aptitudes que présentent à cet égard même les animaux domestiques les mieux doués, que l'on y sentait l'action d'une puissance spéciale d'abstraction et de raisonnement. C'est là une erreur pure, M. Broca rappelle que des castors se font tantôt mineurs, tantôt maçons, suivant la circonstance. Puis on observe que rien ne prouve que le chardonneret ne fait pas mieux son nid aujourd'hui qu'il y a deux ou trois mille ans; que nous ne savons pas comment les castors de l'époque quaternaire construi-

saient leurs cabanes, que nous ne connaissons pas les mœurs des fourmis de l'époque tertiaire, et qu'on ne peut s'appuyer sur rien pour nier la perfectibilité des animaux. A ces arguments irrésistibles on ajoute encore l'immobilité de certains peuples comme les Chinois et les Indiens, oubliant toutefois que ces peuples ont dû faire à un moment donné de grands progrès pour en arriver où ils en sont, et qu'au fond cette immobilité n'est qu'une décadence liée à des causes morales. En ce qui concerne les Chinois, cette situation ne peut être attribuée qu'à l'abandon des croyances à bien des égards très-élevées dont quelques traces subsistent encore depuis Confucius, au milieu de l'athéisme et du matérialisme pratique du peuple. L'exemple des Chinois est donc malheureux dans la bouche des matérialistes, car il n'en est pas de plus propre à faire réfléchir sur les désastreuses et inévitables conséquences de leur doctrine.

Quelques faits précis et tirés du sens commun autant que de la science ont été opposés, mais sont restés sans réponse, probablement parce qu'ils frappaient trop juste. « Jamais, a dit M. Defert, le singe ne fera *proprio motu* un seul instrument, et cela est si vrai que la présence d'un silex grossier présentant un certain aspect vous fait dire : Un homme a passé par là; reconnaissez donc qu'il y a là une caractéristique. Tous les singes ont pu choquer deux silex ensemble, mais aucun singe n'a pu ni su utiliser l'étincelle qui en a jailli pour allumer le feu et l'éclat de ce silex pour tailler une peau d'animal ou une branche d'arbre. » — « Voici un idiot, a dit aussi M. Alix, sous beaucoup de rapports il est inférieur à un chien; cependant il parle et il attache aux mots une valeur. Promettez-lui du sucre, ce mot seul lui fait venir l'eau à la bouche ; vous pouvez le prononcer d'une voix sèche, avec une figure sévère, l'idiot ne s'y trompera pas. Promettez-lui au contraire des coups de bâton en prenant votre plus douce voix, il éprouvera un sentiment de crainte ou de colère. Au contraire, adressez-vous à un chien, parlez-lui de coups de bâton avec des lèvres souriantes, un regard caressant, il viendra vous lécher la main ; promettez-lui du sucre avec une grosse voix et un œil menaçant, il se sauvera loin de vous. Voilà une faculté qui existe encore chez l'idiot et qui ne semble guère apparente chez le chien. Je suis bien porté à croire qu'il y a là deux termes qui ne sont pas comparables l'un à l'autre. » Il y a donc, à bien tirer toutes les conséquences de ces différents faits, une différence de nature et non pas seulement de degré entre l'intelligence de l'homme et celle de l'animal.

Mais c'est surtout le caractère de religiosité attribué exclusivement à l'homme par M. de Quatrefages, qui a soulevé les plus vives discussions. Elles n'ont pas été plus lumineuses, et il est triste de voir à quel point les éléments les plus simples de la question manquaient aux orateurs qui ont refusé de voir dans la notion du surnaturel et dans la conscience du bien et du mal une faculté spéciale à l'âme humaine. Cette question n'a

presque constamment été appréciée qu'à travers un prisme de préjugés, et ces préjugés se sont trop souvent trahis pour qu'on pût en perdre la trace. « Où est, a dit M. Trélat, l'organe de la réligiosité? Chose surprenante pour mes contradicteurs, il faut bien convenir que c'est parmi les êtres *les plus intelligents* et les plus dignes de la qualification d'hommes que se rencontre le doute religieux sinon la négation, singulière caractéristique qui décroîtrait en raison de la valeur des individus. » Voilà qui est clair, et s'il vous revient en mémoire quelques noms d'hommes qui tout en étant fort religieux ont occupé le rang le plus élevé dans les sciences ou les lettres, on insinuera, comme on l'a fait pour Linné, que ce n'était là de leur part qu'une pure condescendance pour la théologie acariâtre de leur temps, et qu'il ne faut voir dans leurs affirmations religieuses *qu'une prime d'assurance contre l'incendie*. Ce n'est pas sans humiliation que je retrace de pareils scandales.

Deux questions d'inégale importance ont été mêlées dans la discussion; elles ont du reste entre elles un lien assez étroit : d'une part, celle de savoir si l'homme, envisagé dans son corps et dans ses facultés morales, n'a rien qui le distingue des animaux; d'autre part, celle de l'opportunité de créer pour l'homme un règne spécial. Cette dernière question, je dois l'avouer, malgré toute la sympathie que j'ai pour ceux qui l'ont défendue ou qui la défendent, me paraît d'une importance secondaire. Nos classifications ont toujours quelque chose d'artificiel et d'arbitraire. Pourvu qu'il soit bien constaté que l'homme possède autre chose que ce corps qui tombe sous l'étude des naturalistes et qui a beaucoup de rapport avec celui des animaux, il y aura toujours assez de caractères importants, volume et développement du cerveau, modifications de la face, des mains et des appareils sensoriaux, etc., pour faire ranger l'homme dans une catégorie qui le sépare du singe et le garantisse de la supposition d'une filiation directe; dès lors il importe peu que ce soit un genre, un ordre ou un règne. Linné, trompé par les récits inexacts des voyageurs et par les connaissances incomplètes de son temps, a cru les singes beaucoup plus rapprochés de l'homme qu'ils ne le sont en réalité, et tout en disant qu'il devait considérer l'homme relativement à toutes les parties de son corps, comme le font les naturalistes, cela ne l'a pas empêché d'ajouter : « L'homme est cet animal que l'auteur de toutes choses, je veux dire Dieu, n'a pas dédaigné d'orner d'une âme raisonnable et immortelle, et qu'il lui a plu d'organiser, comme les autres animaux, quoiqu'il lui réservât une vie plus noble et d'autres choses qui veulent être considérées d'un esprit pieux et tranquille. » On le voit, pour comprendre la vraie nature de l'homme, il n'est pas nécessaire de le placer dans telle ou telle des catégories plus ou moins *naturelles* inventées par les zoologistes. La question importante entre toutes, c'est de distinguer clairement ce qui lui appartient en propre. Rien n'est plus instructif à cet égard que l'étude des races que leur degré inférieur de développe-

ment a fait considérer comme les plus voisines de l'animalité. Après la lecture de la discussion, dont nous avons rapporté quelques traits, on éprouve une véritable jouissance à étudier des faits précis et de véritables observations. Dans son livre sur les Bassoutos, M. Casalis nous a rendu le service d'en rapporter un grand nombre qui ont d'autant plus d'intérêt qu'à plusieurs reprises on a essayé, dans la Société d'anthropologie, de présenter les peuples du sud de l'Afrique comme tout à fait privés de ce sens de l'infini et du divin que l'on retrouve chez tous les peuples. Les récits de M. Casalis, fruit de ving-trois années d'observations variées prises sur les lieux mêmes, simplement présentés, très-sobres des déductions dans lesquelles l'auteur aurait pu être entraîné par son caractère ecclésiastique, nous montrent la notion indestructible du surnaturel conservée même chez un peuple privé de toute forme extérieure de culte.

Tout le monde connaît les résultats tout aussi affirmatifs des voyages de Livingstone. A ces travaux d'une si haute valeur sur les races africaines, nous pouvons ajouter aujourd'hui les laborieuses et savantes recherches entreprises sur une autre race par M. de Quatrefages, et qui ont eu pour objet les hommes les plus dégradés de tous, semble-t-il, les *Polynésiens*. J'aurais désiré m'arrêter un peu longuement sur le remarquable ouvage que ce savant leur a consacré, mais je serais entraîné à dépasser les limites que doit garder le Bulletin de la *Revue;* je ne puis que faire ressortir l'importance des conclusions auxquelles l'auteur est arrivé, non pas, comme il le dit lui-même, en partant « de dogmes, de théories, de préjugés ou de suppositions quelconques, mais par un ensemble de faits recueillis lentement un à un, par des observateurs divers travaillant à l'insu l'un de l'autre et dans des voies différentes. » Nos lecteurs éprouveront certainement le désir de connaître le livre lui-même, d'une lecture très-attachante, dont ils ont pu apprécier quelques portions antérieurement publiées dans la *Revue des Deux-Mondes*.

M. de Quatrefages est arrivé à démontrer que les îles de la Polynésie, éloignées souvent entre elles ou du continent par des espaces immenses de plusieurs centaines de lieues, n'avaient pu être peuplées que par des migrations. Les plus minutieuses recherches lui ont permis d'indiquer l'origine asiatique de ces migrations, dont il suit les traces pour ainsi dire pas à pas. Ainsi ces Polynésiens, souvent présentés comme un invincible argument contre l'unité de l'espèce humaine, rentrent dans la loi générale, ils dérivent de types connus, et l'étude anatomique montre chez eux une race mixte comme la race malaisienne. Ils sont partis des archipels indiens et arrivés dans leurs îles successivement un peu avant et un peu après l'ère chrétienne, à l'aide de courants marins ou atmosphériques dont l'étude est très-curieuse. Ils ne sont point nés sur leurs îles comme une espèce à part, et il n'a pas suffi d'une poignée de singes dans cha-

cune d'elles pour les peupler d'hommes. Cette dernière filiation serait du reste difficile à établir, car on n'a jamais rencontré les moindres vestiges de singes dans ces îles.

Un chapitre intéressant est destiné à nous faire connaître la religion de ces Océaniens, leur croyance en un Dieu créateur et en des divinités secondaires. La prière est en usage chez eux. M. de Quatrefages nous en donne un exemple dans la prière du soir que voici : « Sauvez-moi, sauvez-moi, c'est le soir des dieux. Veillez près de moi, ô mon Dieu! près de moi, ô mon Seigneur! gardez-moi des enchantements, de la mort subite, de mauvaise conduite, de maudire ou d'être maudit, des secrètes menées et des querelles pour les limites des terres. Que la paix règne au loin autour de nous, ô mon Dieu ! Gardez-moi du guerrier furieux et dont les cheveux sont toujours hérissés. — Que moi et mon esprit vivions et reposions en paix cette nuit, ô mon Dieu ! » Il serait difficile de méconnaître l'esprit religieux qui perce dans cette naïve invocation, bien que la moralité ne soit pas toujours d'accord avec les pratiques religieuses et que quelques voyageurs aient été conduits par là à refuser aux Polynésiens même la distinction du bien et du mal.

En parlant de l'histoire naturelle de l'homme, il est difficile de ne pas prononcer un nom vénéré dans la science et cher à notre Eglise protestante, celui de M. Hollard. L'hommage qui était bien dû au chrétien a été rendu à M. Hollard dans cette *Revue*, et puisque nous sommes amené à rappeler le savant, nous le laisserons parler lui-même, et montrer en quelques lignes vigoureuses la vanité des tentatives faites de nos jours pour renverser les plus nobles prérogatives de l'homme : « Est-ce véritablement le panthéisme que l'étude de la nature nous enseigne? C'est ce que va nous dire la science contemporaine dûment consultée... Mais qui donc parle ici de science? Qui prétend interroger au lieu de la subir cette nature qui serait tout, qui réclamerait d'une manière absolue toutes les existences particulières? N'est-il pas étrange et comment se fait-il qu'il y ait quelque part un être qui se place en présence du monde dont il fait partie et s'en distingue, un être qui, face à face avec ce monde impersonnel sans intelligence et sans cœur, éprouve un besoin irrésistible de connaître et d'aimer, un être qui, se dégageant des choses visibles et finies, cherche l'invisible et l'infini, un être qui non-seulement a conscience de lui-même quand l'univers s'ignore, mais qui se sent libre quand la nature se montre partout et jusque dans son propre corps esclave soumise du déterminisme le plus absolu? »

Ces lignes sont extraites d'un travail inachevé. Au moment où Dieu a rappelé à lui son fidèle serviteur, il rassemblait toute l'énergie de sa pensée, toutes les ressources d'une longue érudition et d'un travail de quarante années pour donner une idée juste et suffisamment au niveau des connaissances actuelles de ce qu'on pourrait appeler la constitution de la nature et des révélations qu'elle nous fournit sur son auteur. Ce travail

sera, à cause de son étendue, l'objet d'un article spécial, dans un des prochains numéros de la *Revue*, auquel il était destiné.

Je ne veux pas terminer ce Bulletin, déjà bien en retard sur le commencement de l'année, sans annoncer une publication d'un ordre moins grave que les questions qui ont occupé ces dernières pages : son importance pratique n'échappera cependant à personne. Si l'éducation scientifique des diverses classes de la société est aujourd'hui l'objet de nombreux ouvrages dont quelques-uns ont été signalés ici, celle de l'enfance a bien le droit de nous occuper quelques instants. Nous savons tous combien sont rares les bons livres pour les enfants, combien ceux qui traitent des éléments des sciences sont souvent remplis d'expositions erronées ou d'explications fantastiques. Si la science est respectée, les amplifications littéraires sont quelquefois exagérées au point que l'on se voit obligé d'expliquer aux enfants le fait scientifique, complétement voilé, puis la figure de rhétorique : telle est par exemple, dans un livre bien connu, la bizarre comparaison de la production de la rouille avec le mariage clandestin de Louis XIV et de Madame de Maintenon[1]. Les *Voyages de découvertes dans la maison et aux alentours*, traduits de l'allemand et édités par les soins de M. le pasteur Paumier, contiennent des notions exactes et variées de physique, de météorologie, d'histoire naturelle, présentées avec simplicité, d'une manière souvent attrayante, sous une forme pleine d'entrain et de gaieté. Les nombreuses gravures et surtout celles d'objets microscopiques sont d'une originalité et d'une exactitude scientifique qui peuvent les rendre utiles plus tard. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien est heureuse l'idée première de l'ouvrage qui, en faisant voir aux enfants des merveilles dans chaque objet qui les entoure, dans chaque grain de poussière de leur chambre ou de leur jardin, leur donne le goût et la méthode de l'observation. Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à ces quatre petits volumes dans lesquels format, caractères, gravures, tout est à l'unisson et parfaitement adapté aux exigences du but qu'ils sont destinés à atteindre.

JULES DE SEYNES.

[1] En citant cet exemple malheureux, tiré de la *Bouchée de pain*, par M. Jean Macé, je ne veux pas être injuste et méconnaître le mérite des ouvrages que cet auteur a consacrés aux enfants.

ERRATA.

Page 78	ligne	31,	*au lieu de*	prières,	*lisez*	pièces.
»	—	41,	—	Tilliet,	—	Rilliet.
79	—	40,	—	*plantus*,	—	*plausus*.
81	dans la note,		—	Bek,	—	Fick.
83	—	2,	—	Farel,	—	Le Fèbre.
90	—	7,	—	Sametz,	—	Jametz.
»	—	32,	—	Semetz,	—	Jametz.

CORRESPONDANCE

—

LETTRES DE ROME

Rome, le 25 janvier 1867.

J'aimerais vous parler du spirituel. Mais ce n'est guère pour ce domaine qu'on travaille ici. Il y a bien eu parmi les fêtes solennelles du pays un concours de fervents à Saint-Antoine-Abbé ; mais c'est parce que ce jour-là on bénissait à la porte de son église, devinez qui?... les chevaux ! Aussi le peuple y était-il accouru avec plus d'empressement qu'aux pompes papales ; je crois même qu'il payait avec quelque plaisir l'obole inévitable qui devait préserver ses quadrupèdes de toutes maladies. A la brillante paroisse de Saint-Agnès, il y a eu aussi une bénédiction donnée... mais du même ordre. Il s'agissait de l'agneau que le saint-père doit manger à Pâques. Le pauvre petit animal, bien et dûment consacré en grande pompe, au bruit des concerts de voix, a été ensuite emmené au couvent par je ne sais quelles religieuses qui le nourriront pieusement jusqu'au jour du massacre des innocents : j'appelle ainsi la veille de Pâques, en Italie, à cause des millions d'agneaux qu'on y dévore. Mais tout cela est encore du temporel.

Aujourd'hui, pourtant, il y avait une fête purement religieuse à Saint-Paul hors-des-murs. Aussi n'y ai-je guère vu qu'un concours d'Anglais accourus pour y trouver le saint-père. Pie IX s'y est, en effet, montré un instant ; d'un pas ferme il a traversé la grande basilique, souriant et bénissant. Ce bon vieillard semble rajeuni depuis l'an dernier ; et les politiques patients qui attendent sa fin pour trancher les questions pendantes pourraient bien l'attendre longtemps. L'abbé du couvent voisin fonctionnait en grande pompe. On a chanté de très-longues messes le matin, de très-belles vêpres le soir ; des voix de basse, des voix de ténor, de fausses voix de femme, des changements multipliés de tuniques, de surplis, d'étoles et de mitres, voilà tout ce que j'y ai vu et entendu.

Culte mort célébré dans un désert! Je parle à la lettre, car la superbe basilique qu'on vient de rebâtir avec les dons de la chrétienté, pour laquelle le Russe schismatique a envoyé des malaquites et le Turc musulman des colonnes d'albâtre oriental, pour laquelle on a prodigué des tré-

sors en marbres précieux, d'innombrables espèces en mosaïques d'or, en vitraux, en pierres dures, s'élève dans la solitude sur l'emplacement très-douteux de la sépulture de l'apôtre des gentils. La moitié du corps de l'ancien faiseur de tentes repose, prétend-on, dans cette splendide demeure. S'il y ressuscitait, il ne trouverait à prêcher qu'à des pierres. Tout autour la mauvaise administration, l'abandon et la fièvre ont créé le désert et le silence.

Le temporel, qu'on ne savait pas administrer, a tué le spirituel en étouffant la vie. Toujours le grand problème! A Rome, on le heurte du pied à chaque pas, comme ces marbres brisés qui ont jadis servi à des édifices. Les éléments en sont là, gisant par terre, dispersés. Réunissez-les, si vous pouvez. Ils sont disparates, inutiles. Il faut aller recueillir ailleurs le ciment qui pourrait les rassembler et reconstruire le monument sacré. Rome ne fournit pas ce ciment nécessaire. Elle ne donne que les débris de ce qu'elle a renversé, détruit comme à plaisir. La maison de Dieu et l'édifice social seront rebâtis par les gens du dehors, par les fils des barbares devenus civilisés à leur tour. Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre, a-t-on dit. La cécité semble bien tombée sur ceux qui gouvernent cette malheureuse province. L'autorité n'y procède plus que par intimidation. Les arrestations sont continuelles. Les visites domiciliaires sont l'histoire de toutes les nuits. Nul n'est sûr de coucher dans son lit. Car la faiblesse est ombrageuse; elle croit à des dangers qu'elle-même se crée. En vain l'attitude sage et calme des populations révèle une intention arrêtée de ne pas trancher pour le moment les questions par la force. L'autorité, qui sait à quoi s'en tenir sur les dispositions que cachent ce silence et cette modération, s'inquiète, s'agite, fait des recherches, et ne peut se résigner à croire à cette trêve qu'on lui accorde. Un zouave pris de querelle avec un Abruzzais réactionnaire a-t-il été assassiné? vite on soupçonne le coupable de mazzinisme; et voici qu'on va le guillotiner sans pitié, contre les traditions ordinaires de la justice romaine, assez indulgente pour les homicides quand la victime n'est point un ecclésiastique. Un pétard éclate-t-il dans la rue, vite la force armée d'accourir et de s'en prendre à qui elle peut, traitant tout le monde en suspect et cherchant des ennemis à combattre.

C'est enfin la terreur blanche qu'on essaye d'établir en permanence à l'égard d'un peuple qui ne se rebelle point. Qu'en résultera-t-il? C'est que, lorsque toutes ces rigueurs se seront épuisées en temps inutile, l'énergie manquera en temps nécessaire. Le Romain sait attendre. Il y a assez longtemps qu'on lui apprend la patience. Quant à le convertir, si on n'y est point parvenu jusqu'ici, ce n'est pas maintenant et par de tels moyens qu'on y réussira. Aussi n'en a-t-on point la simple pensée. Il le sait et se le tient pour dit.

L'abîme se creuse de plus en plus entre le peuple et ses maîtres. C'est ce qui ressort très-nettement de tous les entretiens qu'on peut avoir avec ceux des Romains qui ne sont ni employés, ni attachés aux

maisons des monsignori, ni intéressés au maintien de l'état de choses actuel. Les étrangers les mieux placés pour juger de l'état des esprits disent que cette trêve durera difficilement plus loin que Pâques prochain. Pour moi je doute qu'on puisse fixer des limites précises à la patience politique ni au sens si discrètement adroit des Italiens. Ils savent mieux que nous quand le fruit sera assez mûr pour tomber sans secousse.

Rome, le 4 février 1867.

Le gouvernement des prêtres est bien mort, me dit-on de tous côtés; ils le savent, mais ils se roidissent encore dans l'espoir de quelque revirement européen. Dernièrement, leurs journaux émettaient cette bizarre idée que le temporel trouverait un point d'appui, devinez chez qui?.... dans la Prusse. Toujours, vous le voyez, l'intention maligne de faire pièce à la France, à qui les monsignori gardent une rancune mortelle. En attendant donc de trouver un Don Quichotte antifrançais, qui les délivre de l'Hérode italien et donne une bonne leçon au Pilate gaulois, les prêtres continuent à déployer un grand luxe de moyens de défense.

Quand donc on dit : Tonello a réussi dans sa mission, les Romains et ceux qui connaissent Rome sourient un peu, et s'étonnent de la facilité avec laquelle les journaux français croient à une conciliation. La politique italienne, plus adroite, voudrait bien donner cet accord comme accompli. Mais, au fond, elle ne se fait pas illusion. Tant qu'elle n'obtient pas une seule concession sur le temporel, elle compte pour peu de chose tous ces pourparlers auxquels elle ne donne tant d'importance *apparente* que pour faire voir à l'Europe qu'elle n'a nulle envie de traiter les prêtres de Turc à More!

Par le fait, l'Italie, dans ces pourparlers, a tout cédé; la papauté rien! C'est déjà quelque chose, dit-on, que d'être entré en négociations. Je veux bien le croire, mais ces négociations ne sont qu'officieuses, les conventions faites pourraient encore être reniées. Il n'y a pas de traité passé, car pour entrer sur ce terrain officiel, il faudrait que le gouvernement romain reconnût l'Italie, — et c'est ce qu'il ne veut pas encore faire. Des pourparlers? Les prêtres de Rome sont trop courtois et trop fins pour en refuser à quiconque en demande. Rien n'égale l'apparente courtoisie de tout ce qui porte robe. Il y a, je crois, dans ce vêtement semi-féminin quelque chose qui adoucit les mœurs et sauve de certaines rudesses. Mais, de même que toute la mansuétude du pape régnant n'a pas épargné à la société moderne les caractéristiques peu flatteuses que l'on sait, de même aussi toute l'exquise et douceereuse souplesse de manières des monsignori qui sont au pouvoir ne les a pas empêchés de tout exiger sans rien céder. Je dis bien sans rien céder, car enfin la diminution du nombre de quelques évêchés devenus parfaitement inutiles, ne peut être considérée comme une grande preuve de condescendance.

Je m'explique mal pourquoi le gouvernement italien a insisté sur cette condition; plus il y aurait d'évêques, moins ceux-ci auraient d'importance relative, moins chacun d'eux dérogerait en puissance inviolable. Mieux vaudrait, ce semble, qu'il y en eût autant que nous avons en France de curés, car alors ils n'auraient plus guère que le crédit de simples curés. Le système romain ne peut que gagner à diminuer le nombre de ses hauts dignitaires, il les entoure par là d'un prestige plus grand. Les hommes sont ainsi faits qu'ils n'estiment que ce qui est rare.

Quant à altérer l'ordre des circonscriptions ecclésiastiques, vous remarquerez que les monsignori se sont montrés plus résistants. Ils craignaient de reconnaître implicitement les subdivisions provinciales de l'Italie actuelle. Et, dans le fait, à quoi bon s'immiscer dans de telles questions? L'Italie ne peut-elle laisser à l'Eglise des subdivisions territoriales différentes des siennes? Si l'on veut entrer résolûment dans l'application du principe de séparation des deux pouvoirs, il peut à peine y avoir quelques inconvénients pratiques à la répartition différente des diocèses relativement aux provinces. Qu'on laisse les évêques se partager les âmes à leur guise. Il n'importe à l'Etat que tel pénitent dépende d'un confesseur plutôt que d'un autre.

Reconnaissons-le avec plus de satisfaction que d'étonnement, le gouvernement italien a fait un pas immense dans le sens de l'application du programme de Cavour. Si l'on en croit les termes des pourparlers entre M. Tonello et la papauté, il aurait cédé des points que jusqu'ici les plus dévots gouvernements n'avaient pas voulu concéder : le serment des ecclésiastiques serait aboli, l'*exequatur* s'abîmerait dans le même oubli. Ni Ferdinand II, de sainte mémoire auprès des absolutistes napolitains, ni l'Autriche, soutien si regretté par le clergé, ni les vieux gouvernements français d'ancien régime avec leur légitimité sacrée, n'ont consenti jamais d'une façon explicite à ne plus recevoir les soumissions du haut clergé, à ne plus opposer un *veto* à l'envoi de tels ou tels pontifes dans les charges élevées, à ne plus empêcher la publication de tels ou tels mandements ou brefs ecclésiastiques.

Eh bien! ce que la papauté n'avait pu obtenir de ses plus chers défenseurs et amis, ce que le saint roi Louis IX, bien et dûment canonisé, lui refusait d'ancienne date, le gouvernement d'un roi excommunié semble prêt à le lui accorder. Une simple consultation *officieuse* de l'autorité cicile suffirait pour que l'autorité religieuse implantât dans la capitale même de l'Italie tel pontife qui mieux lui conviendrait!

Certes, si l'on ne voulait entrer résolûment dans la voie de la séparation des domaines, une telle condescendance serait dangereuse; mais nous la considérons au contraire comme de bon augure, puisqu'elle ne peut que révéler l'intention arrêtée de laisser à l'Eglise, quelle qu'elle soit, sa complète liberté. Le premier essai du système américain sera donc tenté en Europe par l'Italie.

La papauté a accepté ces concessions comme des droits, dit-on. Mais, si elle se rend bien compte où on veut en venir, et quel système on commence à appliquer ainsi, il est douteux qu'elle persévère dans la voie des pourparlers. Jusqu'ici, en réalité, elle n'a fait qu'appliquer ce principe peu conciliant : prendre ce qui est accordé, mais ne rien concéder. Voilà ce que je tiens à bien constater pour éviter tout malentendu.

Quoi qu'il en soit de tous ces projets et de tous ces pourparlers qui, grâce à la lenteur proverbiale de la cour romaine, n'ont pas grande chance d'aboutir avant longtemps, les faits et gestes du gouvernement pontifical sont les meilleurs signes de ses intentions. Je ne le crois pas assez maladroit pour essayer des moyens termes et pour tenter une conciliation, non avec l'Italie, mais avec le peuple de Rome même. On a, il est vrai, agité dernièrement cette hypothèse toute gratuite. Mais comment veut-on que la papauté crée une sorte de garde civique, même en en choisissant avec soin les sujets, quand elle a peur par-dessus tout de mettre des armes entre les mains de la population? — Et à quoi servirait de constituer un ministère séculier de cette classe de monsignori qui n'ont pas voulu dire la messe, mais qui, pour n'avoir point l'ordination, portent pourtant sous le collet et le tricorne tout l'esprit clérical? En quoi ces abbés musqués, ces diacres aux mœurs légères, inspireraient-ils plus de confiance aux Romains que les véritables prêtres? Non, il n'y a pas de moyens termes à prendre : céder le temporel ou résister de tous points; tel est le dilemme seul logique. Le pape régnant ne renouvellera pas l'essai malheureux de sa politique de 1848. Il ne donnera plus lieu aux malentendus qui ont fait croire un instant aux Romains qu'ils pourraient bien trouver enfin un pape libéral! Ils savent désormais qu'ils n'ont pas même un pape conciliant, ni qui ait compris la civilisation moderne.

Aussi disent-ils et impriment-ils hardiment que dorénavant la question pour eux n'est plus de savoir si on leur fera ou non quelques réformes, mais s'ils seront oui ou non gouvernés par des prêtres. Il se publie un journal clandestin qui, jusqu'ici, a déjoué les recherches de la police romaine. Ce journal, organe du comité national, ne craint pas de dire que : « supposât-on l'Italie détruite, le Piémont disparu, Victor-Emmanuel détrôné, la volonté du peuple romain resterait la même et son programme identique : plus de gouvernement des prêtres. »

Ce fait est significatif. Ce n'est pas l'attraction du grand corps national qui crée la crise romaine; non, mais c'est bien le discrédit irréparable dans lequel est tombée l'autorité dans ce malheureux pays. La haine du pouvoir ecclésiastique est bien l'idée fixe de la population, haine que la présence d'une soldatesque étrangère ne fait qu'envenimer tous les jours. Le peuple ne peut pas éviter la société des prêtres, puisque le prêtre est partout, mais c'est bien réellement qu'il évite l'approche des défenseurs du saint-siége, fuyant les lieux publics fréquentés par les zouaves, et abandonnant même les théâtres à une vile plèbe salariée pour les fréquenter.

Etrange position d'un gouvernement ecclésiastique réduit, pour sauver les apparences d'une position perdue, à envoyer des valets au théâtre pour y remplir les vides! On n'imagine point les positions fausses et les contradictions morales dans lesquelles le temporel compromet ici la prêtrise! Nous aurons bientôt le renouvellement des efforts faits par la police cléricale pour remettre en vogue les folies du carnaval! Rome refuse d'être folle, et de se mêler à des distractions profanes dans son deuil actuel. Ce sont ses directeurs spirituels qui la poussent à la dissipation! O exigences du temporel!

On sait que des exigences semblables ont, les années dernières, compromis la dignité morale du gouvernement papal dans les scandaleuses tentations de la réaction bourbonnienne. Aux brigands décorés du titre de généraux ou de colonels de François II, le gouvernement sacerdotal portait appui, protection, main-forte. Cette solidarité est chose trop bien démontrée par des documents officiels bien des fois publiés, pour que je doive me faire un scrupule de l'affirmer. Je ne la rappelle que pour en signaler les conséquences actuelles. Outre la déconsidération, on souffre actuellement des conséquences violentes de ces accointances peu honorables. En effet, les anciens protégés du saint-siége, traqués par la police italienne, refluent sur les Etats Romains dans lesquels, jusqu'à l'an dernier, on leur avait offert l'hospitalité. Mais, cette fois, ne trouvant plus à vivre sur les terres ennemies, ils chassent sur les terres amies. Les brigands pillent, ravagent les malheureuses provinces limitrophes. Il fallait s'y attendre. On récolte toujours ce que l'on a semé. Mais le plus étrange de cette aventure, c'est que les brigands s'étonnent qu'on les maltraite aujourd'hui, après les avoir tant choyés hier. Les troupes indigènes du saint-père refusent de se battre contre leurs frères. Je parle ici à la lettre! Il y a dans l'armée pontificale nombre d'anciens soldats de François II qui ont des parents, des amis parmi ces guérillas dégénérés qui ne vivent que de rançons imposées aux propriétaires, de vols et de sanglants pillages.

On a dû envoyer contre les brigands le bataillon des chasseurs étrangers, presque tout composé de Suisses. La chasse a commencé depuis longtemps. Elle continue encore. Les Suisses y ont perdu des officiers et bon nombre de soldats. Ils en perdront bien d'autres avant d'avoir extirpé du sol les nombreuses racines de brigandages qu'on y a semées depuis tantôt six ans. Les journaux officiels se gardent bien de parler de ces scènes scandaleuses, ni des souffrances de la population; mais les publications du Comité national signalent avec des détails circonstanciés, avec les noms des victimes et toutes pièces à l'appui, l'effroyable liste des méfaits commis dans les Etats du saint-père par ces bandes de forcenés. Je vous en fais grâce, et me contente de signaler ici cet embarras de plus subi par le gouvernement pontifical. Heureux si les innocents, en cette circonstance, ne payent pas pour les coupables! Les malheureuses bourgades qui pas-

sent en un jour du joug des brigands à celui des chasseurs étrangers et *vice versâ*, ne sachant à qui entendre, à qui obéir, sont bien à plaindre, en vérité. Il y a des souffrances, en ce moment, dans toute la péninsule, mais nulle part elles n'égalent celles des populations limitrophes des provinces napolitaines.

En fait de nouvelles purement religieuses, j'ai peu de chose à vous dire. Nous sommes, ou peu s'en faut, en temps de chômage pour les âmes. On serait tenté de se demander si elles ne se sont pas mises en grève. La pompeuse cérémonie que l'on célébrait hier à Saint-Pierre de Rome, pour la fête de la Purification de la Vierge, n'avait attiré qu'un petit nombre d'étrangers; la population, comme toujours, était absolument absente. Au reste, ces grandes pompes ne sont pas célébrées pour elle, puisque le pape et les dignitaires s'y tiennent derrière l'autel, au lieu de fonctionner devant, aux yeux du peuple. Tout le drame se passe donc dans l'espace qu'on pourrait appeler la tête de la croix dans cette immense basilique. Ce culte officiel est fait pour le pape et les cardinaux. On permet aux étrangers, tout de noir habillés, d'en entrevoir quelques parcelles; — quant au troupeau, on ne s'en préoccupe pas autrement.

Rome, le 11 février 1867.

Comment on fait des bienheureux, voilà ce que nous avons appris hier dans la basilique de Saint-Pierre. Depuis plusieurs jours déjà, une foule d'ouvriers s'occupaient à transformer l'église de Michel-Ange en une sorte de salle de bal. Les immenses piliers avaient été revêtus de rouges draperies ; le presbytère (on appelle ainsi la tête de la croix) avait été décoré de riches rideaux de soie blanche, de velours à franges d'or, et des lustres sans nombre, les uns pendants de la voûte, les autres attachés aux entablements, aux pilastres, aux chapiteaux, promettaient par leurs milliers de bougies, un miroitement de lumières peu ordinaire. Enfin, d'énormes tableaux, assez peu artistiques du reste, avaient été exposés en divers points pour mettre au fait des prodiges accomplis par le héros du jour, des miracles consommés par un certain Benedetto da Urbino, moine capucin, que l'Eglise s'était décidée à béatifier, pour le sanctifier avec bien d'autres en juin prochain, si tant est que les postulants ses amis aient à cette époque réuni les sommes nécessaires. Au reste, les prix ont baissés sous le pape actuel, on peut devenir béat à meilleur marché.

Nous nous imaginons, nous hérétiques, que c'est par la voie de la sanctification qu'on arrive à la béatification. — Mais point, la sainte Eglise romaine nous apprend qu'avant d'être reconnu saint, on passe nécessairement par la béatification, et que même on doit rester environ un quart de siècle à l'état de bienheureux, avant de pouvoir aspirer à l'honneur d'être saint. Question de méthode, comme vous voyez. Mais n'allez pas croire qu'il n'en coûte rien pour devenir béat! Il en coûte à la personne et à ses amis. La personne intéressée doit avoir fait au moins deux miracles. Le

père Benedetto da Urbino en a fait quatre, bien et dûment constatés, *autenticati*, comme on dit ici. Trois en faveur des malades, et un en faveur de soi-même, quand, exténué des fatigues d'un voyage, il tomba d'épuisement sur le rivage désert, et eut cependant la force de faire apparaître à l'improviste un navire libérateur qui le recueillit.

Donc, Rome était convoquée, et, comme à l'ordinaire, les prêtres, séminaristes, moines, soldats, valets de monsignori, et les Anglais répondirent presque seuls à l'appel. La soutane surtout se montrait empressée, et, dans la foule ondulante qui aspirait à prendre place dans le presbytère, derrière l'autel, plus d'une pauvre dame s'évanouit de peur et de malaise sous la pression trop zélée de tous ces frocs réunis. Patience, soumettez-vous comme moi à ces exigences qui ont bien leur couleur locale; ne vous scandalisez pas du tumulte qui se fait au saint lieu, ne vous demandez pas pourquoi, au mépris des droits du public, on s'obstine encore cette fois à jouer un drame religieux dans la portion la plus petite de l'église, au lieu d'y utiliser toute la basilique. Ces messieurs sont maîtres chez eux et nous le font bien voir.

Nous nous y sommes pris pourtant deux heures à l'avance. Utilisons ce temps d'attente en regardant autour de nous. Derrière nous arrivaient de pauvres paysans de la Sabine, qui font cercle autour du saint Pierre de bronze qu'une apologétique toute anglicane a maladroitement présenté comme un Jupiter. Cette statue, roide et iératique, ne peut qu'appartenir au christianisme déjà corrompu du sixième ou du septième siècle. Hélas! pourquoi faut-il que notre dix-neuvième siècle soit témoin du travestissement ridicule qu'on lui fait subir aujourd'hui! Le bronze a été attifé d'ornements pontificaux, d'étoles splendides. Le chef a été coiffé d'une tiare papale étincelante d'émeraudes, d'améthystes, de sardoines, de rubis. Au doigt même on a passé l'anneau épiscopal. Et avec tout ce luxe, on est arrivé à ce misérable résultat de donner au pauvre pécheur de Galilée l'aspect ridicule d'un nègre travesti et vaniteux!

Rien n'est frappant comme de voir combien le goût se dégrade sous l'influence de la bigoterie du jésuitisme moderne. La capitale du monde chrétien, la patrie de tant d'artistes illustres, de tant d'hommes au génie sobre, robuste et nerveux, la mère adoptive des Michel-Ange et des Raphaël, n'arrive plus dans ses efforts d'invention qu'à des mascarades dignes du carnaval qu'elle va commencer! La religion s'est rapetissée entre les mains des ordres monastiques, et l'art chrétien n'est plus qu'un décor d'alcove.

Mais voici arriver les dignitaires de l'Eglise. Cardinaux, archevêques, évêques, chanoines, etc., etc., tous prennent place dans les postes réservés. Le pape pourtant n'arrive point. Une béatification n'est pas chose assez grave pour nécessiter absolument sa présence. Il suffit qu'il ait signé de sa main le décret sous forme de bulle, par lequel il autorise le candidat à entrer dans la légion des bienheureux. Lecture en est faite d'une voix

aussi pompeuse qu'inintelligible, en un latin inutile qui se perd sous les voûtes trop vastes. Copie dudit décret, avec image du héros de la fête et un compendium de sa vie, est distribuée aux assistants de marque.

Mais une émotion d'attente parcourt la foule; tous les yeux se reportent en haut, vers le fond de l'enceinte. Là, au milieu d'une gloire d'anges et de saints dorés, des rayons de métal brillant, on apercevait hier l'image de la colombe mystique. Pourquoi ce symbole de l'Esprit a-t-il disparu derrière un nuage, et que nous cache maintenant ce nuage? C'est un rideau qui tombe absolument comme une coulisse de théâtre; et le béat apparaît, glorieux, bras étendus, montant aux cieux sous sa robe de bure. Les cent voix du chœur entonnent le *Te Deum*, et l'on entend dans le lointain retentir le canon du fort Saint-Ange, qui associe ses belliqueux éclats à cette ascension religieuse. Ce *Te Deum* entonné, tandis que toute la foule s'agenouille devant le béat pour le *vénérer*, suivant l'expression consacrée, ne manque pas d'une certaine grandeur.

Cette stérile mise en scène, cette apparition d'un demi-dieu barbu au milieu des fumées de l'encens et des lueurs de plusieurs milliers de cierges, toute cette pompe d'apparat pour un pauvre homme; il y a de quoi attrister.

L'attention se rabat sur les chants qui vraiment sont beaux. Le chœur de la chapelle papale se surpasse à chaque cérémonie, et si l'on pouvait toujours animer ces chants d'une pensée précise, il pourrait en résulter une vague émotion religieuse. On entend là des voix qu'on chercherait vainement ailleurs. Le fameux Mustapha, aidé d'un ou deux de ses pareils, fait vibrer le *Kyrie eleison* d'un gosier chevrotant qui monte plus haut encore que les *soprani* ses confrères.

La messe est chantée, m'assure-t-on, par le patriarche de Constantinople, patriarche sans évêché, bien entendu, ainsi que ceux d'Antioche et d'Alexandrie. L'Eglise romaine ne veut pas renoncer à ses prétentions, alors même qu'elle ne possède plus ou n'a jamais possédé les siéges dont il s'agit. Ces siéges sont occupés probablement par des dignitaires ecclésiastiques; l'Eglise latine leur tient en réserve des compétiteurs dans le sein de sa capitale même.

Comme tout ici se fait en musique, le *Credo* aussi se produit sur un rhythme plein d'entrain et par moments assez gai, qui ne me semble pas répondre à la gravité d'une confession de foi.

La messe entière dure longtemps, les solo, les duos, les quatuor, les chœurs y jouent leur rôle tour à tour. Cette belle musique, presque toute de voix, et à laquelle l'orgue ne se mêle que par moments, est destinée sans doute à produire l'effet des chants célestes. Mais, disons-le, la musique du ciel nous reste inconnue. Celle qui est son imitation supposée charme pendant une heure, mais l'écouterait-on pendant l'éternité? Soit impuissance chez les artistes, soit imperfection dans nos organes, la lassitude vient bientôt. Je ne sache personne qui ait assisté pendant deux heures à ces pompes chantées, sans éprouver un épuisement mêlé d'ennui.

On sort fatigué, la tête lourde, les sens remués, les nerfs plus lassés que calmés, et le cœur au fond peu satisfait.

Ces accords ambitieux remuent trop de choses au fond des âmes ou plutôt au fond de ce que Platon appelait la ψυχή, fort distincte du πνεῦμα. Dans les régions vagues qui tiennent le milieu entre l'âme et le corps, flottent je ne sais quels fluides qui ne sont ni de la spiritualité pure ni de la matière brutale. C'est dans cette atmosphère incertaine que la musique du saint-père fait vibrer ses ondes sonores. Elle y réveille des besoins parfois douloureux, des soifs passionnées ; elle y fait naître des mélancolies indéfinissables, des plaintes sans but ; elle y cause des tressaillements sans motifs, des secousses inutiles ; elle y évoque des aspirations indéterminées, dont on ne sent ni d'où elles viennent ni où elles vont ; elle fait monter à l'imagination des bouffées de désirs maladifs ou d'attendrissements joyeux. Et tout cela n'aboutit à rien, car l'auditeur de ces symphonies est complétement passif, il ne peut suivre la pensée religieuse à travers tant de roulements de voix, auxquelles il ne prend point de part. Son intelligence a été endormie, son cœur même a été plutôt caressé que véritablement touché. Où est l'édification réelle dans tout cela ! L'ébranlement des forces vives de l'âme n'est pas, que nous sachions, une manière de l'édifier bien efficace. Je ne vois pas qu'il puisse en résulter des résolutions bien viriles, ni des conversions de volonté bien efficaces. On quitte le sanctuaire de cette harmonie en s'écriant : Cela est bien beau.... Mais où cela mène-t-il ?

Décidément la seule manière vraiment saine et salutaire d'utiliser la musique dans le culte, c'est de mettre les chants dans la bouche du peuple entier, c'est de rendre le fidèle partie active, et de lui donner des pensées, des prières, des résolutions morales à exprimer par les notes qu'il émet. Hors de là, le formalisme stérile survient ; le culte perd sa séve virile ; l'âme s'efféminé ; la piété perd l'intelligence nette d'elle-même et de son but. L'idée morale s'en retire pour faire place à une molle poésie.

La difficulté consiste à mettre assez d'art dans les hymnes destinées au peuple chrétien pour qu'il en résulte des impressions vraiment nobles et élevées. Sous ce rapport, les Eglises protestantes ont tout à faire. Autant je m'attriste à voir les grandes pompes du culte romain réduites à des sons vagues, autant je rougis au souvenir des endormantes mélodies de nos psaumes si mal ou si peu chantés. Quand de maigres voix, peu d'accord entre elles, envoient à peine quelques sons hasardés dans un vase froid aux oreilles d'un public indifférent qui ne daigne pas y prendre part, ou qu'un chantre de presbytère est seul à prendre part à cette portion du culte, il ne peut qu'en résulter un effet glacial. L'Eglise néglige là une source d'édification très-réelle. Ce n'est pas tout de parler à l'intelligence par le discours ; ces régions mystérieuses de la ψυχή, dont nous parlions plus haut, demandent aussi à être remplies. Elles touchent de près aux émotions du cœur. Heureuse l'Eglise qui saura trouver la divine harmo-

nie du fond et de la forme. Celle-là seule sera vraiment *humaine*, en ce qu'elle occupera l'homme dans son entier, et le portera avec toutes ses forces vives dans le monde spirituel.

Mais je m'aperçois que pour vous dire comment ici on fait des bienheureux, je ne vous ai guère parlé que de musique. C'est qu'en effet tout se passe ici en musique et en décorations. La convoitise des yeux est complétée par celle des oreilles. Que puis-je à cela?

Les étrangers et les prêtres avaient pris la principale part à la fête du matin. Mais c'était dimanche ; l'après-midi donc, la population romaine, toujours avide de spectacles, est venue promener à Saint-Pierre ses habits de fête. Promener est bien le mot, car la grande basilique n'est qu'un immense promenoir. Des milliers de personnes, vers quatre heures du soir, l'arpentaient en tous les sens, au milieu des nuages de vapeurs causées par les cierges qui brûlaient depuis le matin. Peu de gens allaient pourtant vénérer le saint, quoique le but de ce nouveau rassemblement fût ostensiblement celui-là. Peu d'indigènes même cherchaient à voir le pape qui, transformé ce soir-là en simple pénitent, vint chercher à pied et pour lui-même les jours d'indulgence qu'il avait promis à ceux des fidèles qui, s'étant confessés et ayant communié le matin, seraient venus vénérer le nouveau béat. Cette modestie pontificale peut avoir son côté touchant. Elle se trouve pourtant bien diminuée par l'appareil du cortége qui l'accompagne. Ce pénitent qui n'entre au saint lieu que précédé de gardes suisses, d'une haie de gardes urbaines, musique en tête, l'épée nue, qui est accompagné d'une longue file de cardinaux vêtus de la pourpre royale et flanqués eux-mêmes de leurs servants; ce pénitent qui ne peut s'agenouiller sans être aidé de plusieurs dignitaires qui relèvent sa robe et son hermine, ne donne pas précisément l'idée d'une humilité bien évangélique.

Pauvre Eglise, dont le chef temporel semble contredire à chaque pas le chef spirituel!

Quand on parvient à lier des relations, et ce n'est pas chose bien difficile, avec quelques monsignori, on arrive aisément ici à juger plus favorablement les personnes et avec moins d'indulgence leur système. Dans le fait, il y a beaucoup de bonnes âmes parmi ces dignitaires de haut et de bas étage, et ce serait leur faire un tort bien immérité que de douter de la sincérité du plus grand nombre. Tout en ayant une bonne moyenne d'intelligence commune, peu d'entre eux ont reçu assez de lumière, vu assez le monde et fréquenté suffisamment la société civile pour se faire une idée exacte des nécessités morales et matérielles dans lesquelles nous vivons au dix-neuvième siècle. Dès lors, ils mettent sur le compte de la perversité humaine, d'un esprit méchamment révolutionnaire, toutes les tentatives essayées pour amener une conciliation. Pour eux, ce n'est pas l'opinion modérée de l'Europe, celle des penseurs et des gens de l'ordre, qui sollicite un accommodement entre la papauté et l'Italie. Non, c'est uniquement le monde des agitateurs, l'émeute des gens subversifs, plus ou

moins républicains ou plus ou moins vendus à des princes intéressés. Point de milieu entre le principe conservateur et le principe révolutionnaire. Impossible de leur faire comprendre que les esprits posés cherchent maintenant l'ordre dans une sage union de l'autorité et de la liberté. Le système parlementaire...., révolution....; les lois civiles du monde moderne...., révolution. Les plus doux d'entre eux déclarent nettement qu'i n'y a pas de milieu entre l'accord avec l'Eglise et la haine flagrante.

Questionnez-les maintenant pour savoir ce qu'ils appellent l'amitié ou l'accord avec l'Eglise, ils vous diront que c'est l'adoption de lois qui permettent à l'Eglise de faire respecter ses sacrements et obéir à ses règlements propres. Ainsi le mariage civil à lui seul sera toujours un acte d'hostilité contre l'Eglise et appellera des représailles.

Répliquez par l'exemple des concordats et des traités de paix signés en France et ailleurs avec les législations modernes, ils vous diront que les concordats ne sont que des trêves amenées par des défaites provisoires dont l'Eglise est très-décidée à prendre sa revanche quand les circonstances le permettront.

Proposez-leur d'essayer du système de la liberté de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat. Ils semblent un peu désorientés sur ce terrain. Ils objectent avant tout que leur confiance dans les intentions et la sincérité du gouvernement italien et des autres Etats européens n'est pas telle qu'ils puissent espérer être laissés vraiment libres. La proposition de Cavour et de ses successeurs ne leur paraît qu'une arme de guerre pour arriver à Rome.

Priez-les d'admettre par hypothèse la sincérité des offres de liberté qui leur sont faites et d'examiner si, dans ce cas, ils ne pourraient pas signer un traité de paix. Ils paraîtront réfléchir et chercher les avantages d'une telle indépendance. Mais quand ils en viendront à s'expliquer, vous vous apercevrez que ce qu'ils ont naïvement cherché, ce n'est pas si la liberté à eux octroyée leur permettra d'exercer leur ministère spirituel, mais si elle leur permettra : 1° d'imposer leurs constitutions, leurs législations, leurs mœurs à l'Etat; 2° de recevoir des legs, donations et de s'enrichir à nouveau.

Ainsi, pour eux, il n'y a pas de liberté si autrui ne leur obéit, et les préoccupations du temporel, dans ses avantages vulgaires de richesse et de possession, reviennent bon gré, mal gré.

Ce n'est pas qu'ils ne se sentent capables de quelque esprit de sacrifice et même d'endurer la pauvreté, l'exil, le martyre. C'est bien sincèrement que beaucoup d'entre eux accepteraient personnellement les privations, pourvu que l'Eglise fût riche ou eût espoir de le redevenir. Le dévouement aux intérêts du grand corps ecclésiastique est assez général chez les prêtres. Mais ils ne peuvent se départir de leurs prétentions théocratiques. Pour eux, renoncer au temporel serait détruire l'Eglise. Non pas que l'Eglise ne puisse vivre et subsister sous l'oppression, non

pas qu'elle soit exposée à périr si on lui ravit violemment le temporel; mais renoncer au temporel, consentir à l'abandonner autrement que par violence, ce serait renoncer à un principe, renier le système théocratique tout entier, et consommer une sorte de réforme, d'apostasie. — Ainsi l'Eglise peut exister sans le temporel, disent les monsignori, mais elle mourrait si elle consentait à ne plus le reprendre. Or elle ne peut mourir, puisqu'elle a les promesses divines; donc son infaillible chef ne peut renoncer à sa royauté. Il ne le peut et ne le fera point. — Mais si on la lui prend? — Il ira en exil et nous tous avec lui. — En exil? Pourquoi donc? Comment lui évêque quitterait-il son siége? Comment ne resterait-il pas plutôt à côté du pouvoir civil en se contentant du spirituel, au moins provisoirement. — C'est chose impossible. Il aurait l'air par là de sanctionner l'usurpation; et d'ailleurs, des conflits continuels surviendraient entre les deux chefs de pouvoirs réunis dans la même cité. Comment voulez-vous que la papauté tolère le mariage civil à Rome, sanctionne par sa présence la subversion des lois divines et l'établissement de mœurs et d'actes tels que ceux qui sont le fait du gouvernement *piémontais?* — Pourtant le pape tolère bien de telles choses en France et ailleurs? — Oh! mais à Rome la position serait différente. On peut consentir à avoir le bras malade ou à se faire amputer une jambe, mais on ne peut consentir à se laisser couper la tête. Rome est la tête de la catholicité. »

« Ainsi la papauté n'entrera pas en compromis sur ce point? Elle ne fera pas un traité de paix *in extremis?* — Soyez sûr que non; si elle *avait dû céder*, elle l'aurait déjà fait sur ses conseils puissants... — Mais pourtant, pour quelques lieues de terrain, compromettre la résidence, le repos du chef de l'Eglise, déplacer le centre du pouvoir spirituel! N'est-ce pas bien hasarder? — Ces quelques lieues de terrain sont notre bien. Pourquoi les donnerions-nous? Pourquoi accorderions-nous qu'on nous les vole? — Mais enfin, si on vous les prend, si vous ne pouvez empêcher qu'on ne vous les ravisse, puisque le spirituel sera sauf, pourquoi le pape ferait-il une guerre obstinée au ravisseur? Ne serait-ce pas le cas d'appliquer la recommandation du Christ : « Si on veut te prendre ton manteau, laisse aussi ravir la tunique? » — Non, car c'est question *de principes!* — Eh! de quel principe? — De celui de la propriété? C'est une question de droit commun. Nul ne doit abandonner son bien aux larrons. Le pape encore moins pourrait-il céder le bien de l'Eglise. — Mais il y a des principes plus haut que celui-là. Il y a les principes hautement spirituels, il y a la grande cause de l'intérêt des âmes qui est compromise par ces débats. Le temporel compromet le spirituel. — En quoi? Comment? Est-ce que tout ne marche pas bien dans les Etats du saint-père? Est-ce qu'on y meurt de faim comme en Italie?

A tous ces arguments j'aurais pu, vous pensez bien, répliquer par bien des démonstrations de fait. Mais je ne suis jamais parvenu à faire simple-

ment comprendre à ces messieurs que les intérêts moraux de l'Eglise étaient impliqués dans ce débat, que les âmes se perdaient en attendant, que l'obstination à garder le temporel mettait les catholiques italiens dans des colères peu favorables au développement de leur piété.

A tout cela, ils répondent obstinément, d'une part, que la papauté, détentrice responsable du droit commun de propriété, est obligée à le faire respecter; d'autre part, que le spirituel n'a jamais été compromis par le temporel. Si les Italiens s'irritent de ne pouvoir occuper Rome et se détachent de l'Eglise pour ce motif, le peuple reviendra bien vite à la sainte mère, et les souffrances que le gouvernement *piémontais* lui impose le convertiront bien vite au système théocratique et paternel du saint-père et des gouvernements passés. « Ne croyez pas, s'écrient-ils, que l'Eglise ait perdu dans la révolution dernière. Elle n'a fait que gagner. On le verra bientôt! »

« Mais pourtant, vous n'êtes pas sûrs de votre peuple de Rome lui-même ; vous le savez dans le courant italien. — En quoi? Comment? Vous voyez bien comme il reste tranquille et se sent heureux. Il n'a pas fait une émeute depuis la retraite des troupes françaises. Il n'y a que quelques agitateurs, surveillés activement par la police, qui voudraient tout bouleverser. Nous ne craignons pas les Romains. Vous verrez comme ils acclameront le saint-père dans quelque temps! — Et pourtant vous croyez devoir vous entourer d'une armée. Vous appelez dix ou douze mille étrangers contre ce même peuple de Rome. — Il est vrai, mais c'est pour intimider seulement les malveillants. Au reste, nous ne comptons que médiocrement sur ces étrangers. Nous comptons plutôt sur l'exil dont, en cas de violences, nous prendrions le chemin. — Mais enfin vous avez une armée. Si vous étiez sûrs des Romains, il vous suffirait d'une gendarmerie. — Mais vous savez bien qu'en tout temps les Romains ont réclamé des administrations municipales que la papauté leur refuse. — Quand? les Romains ont toujours voulu du gouvernement du saint-père. — Que faites-vous donc des émeutes et révolutions du moyen âge et des temps modernes? — Il y a eu des révoltes même en paradis. — En vain je citai des faits historiques, je ne pus convaincre mes interlocuteurs. Pourtant il résultait de leurs paroles qu'en dépit d'eux-mêmes et de leurs assurances, ils ne se croyaient pas trop sûrs de leurs sujets ni de leurs défenseurs et qu'ils comptaient bien plus sur le martyre. Un peu de martyre ferait vraiment plaisir aux plus sincères et aux plus dévoués d'entre eux. C'est une aspiration qui du reste n'est pas très-compromettante au dix-neuvième siècle. Nous espérons bien qu'on leur en épargnera la gloire.

Quoi qu'il en soit, les membres de ce vieux clergé de Rome sont absolument incapables de rien comprendre au droit initié dans la société moderne par la Révolution de 89. Il nous a été impossible de leur faire entendre que de cette source révolutionnaire est pourtant résulté un droit commun, devenu conservateur à son tour, et sauvegarde de la société,

qui tient compte des aspirations des peuples, de leurs volontés et ne les livre pas comme des troupeaux dépourvus de raison à leurs gouvernants; ils ne veulent pas admettre qu'il puisse y avoir autre chose que le droit divin, ni que le peuple soit autre chose qu'une sorte de brute à mener paternellement mais légitimement, sans le consulter.

Cette ignorance systématique du courant moderne et de ce qu'il a de légitime à son tour, me fait désespérer de toute conciliation.

Le projet Scialoja, repoussé comme trop favorable au clergé par les commissions du parlement italien, est accueilli ici avec une défiance hargneuse, et il est commenté par les journaux cléricaux de Rome, d'une façon peu flatteuse. D'après eux, et suivant les calculs plus ou moins fondés qu'ils produisent, la proposition du ministère italien (la presse ne le nomme plus piémontais) n'est qu'une tentative légale de spoliation qui serait une ruine complète pour le clergé, si les évêques acceptaient de vendre leurs biens eux-mêmes, puisqu'elle ne laisserait plus qu'une rente annuelle de 100 fr. par tête à chaque ecclésiastique ou moine!

Cette façon de présenter les choses ne promet rien de bon, comme vous voyez; et si vous réfléchissez que le clergé ne se soucie nullement de légitimer ce qu'il appelle sa spoliation, en opérant lui-même la vente de ses domaines; que les avantages de la liberté à lui promise ne le touchent guère, tant qu'il ne peut point l'employer à l'asservissement de l'Etat; qu'enfin il espère beaucoup dans la prochaine désorganisation de l'Italie, par le désordre qu'il croit y voir et par les guerres européennes qu'il désire voir éclater, vous conclurez avec moi que le projet Scialoja n'a guère plus de chances de réussite à Rome qu'à Florence.

La presse cléricale de Rome compte beaucoup sur les bouleversements que, d'après elle, pourrait bien amener l'été prochain. Sacrifiant ses sympathies religieuses à ses antipathies politiques, elle voudrait voir une coalition anglo-russo-prussienne (c'est son langage barbare) triompher d'une coalition austro-franco-italienne. Cette préoccupation perce dans tous ses aperçus sur l'avenir. Comme si des puissances hérétiques ou schismatiques seraient bien empressées de donner gain de cause au temporel des prêtres! Mais ce que le clergé redoute par-dessus tout, c'est le maintien de la paix actuelle et la réorganisation pacifique de l'Italie.

Il faut avouer que l'état actuel de la péninsule donne tout au moins quelque *apparence* de légitimité aux espérances cléricales. Les embarras financiers du gouvernement d'abord semblent de bon augure au clergé. Ne pas pouvoir équilibrer son budget est en effet chose grave en tout pays; surtout quand le crédit n'est pas assez grand pour permettre de nouveaux emprunts, et que les perspectives de guerres nouvelles font hésiter à réduire les dépenses de l'armée. — Le mécontement trop général des populations ensuite, fruit d'une disette réelle et du renchérissement des vivres, lequel concorde d'une façon désolante avec l'augmentation inévitable des impôts, voilà encore de quoi faire illusion au clergé sur

les dangers de sa position personnelle. Il devrait bien comprendre pourtant qu'avant de se laisser abattre, le gouvernement italien dévorera les richesses de son ennemi vaincu. Bien ou mal vendus, avec ou sans le concours du clergé, les biens ecclésiastiques boucheront le déficit du budget pour le moment du moins; et, si la bonne Providence envoie quelques récoltes abondantes, le peuple cessera bientôt ses cris de détresse; la richesse publique d'un pays qui a tant de ressources naturelles suffira aux exigences du budget, et l'Italie déjà faite se consolidera peu à peu.

La crise actuelle n'est, en effet, que le fruit de la disette de l'année et de quelques désordres trop réels de l'administration, qui n'a pas su se régulariser ni *s'épurer* encore. Ce n'est pas en un jour qu'on sort des traditions d'un passé corrompu. Les vieilles mœurs se sont perpétuées avec les vieux employés qu'on ne pouvait tous remplacer. Une mauvaise répartition de l'impôt sur la rente, une certaine rareté dans les capitaux qui ont trop été sollicités ces dernières années pour être encore disponibles, et quelques pénuries agricoles qu'une meilleure année peut compenser, voilà le secret des malaises actuels. Les scènes pénibles dont quelques villes ont été le théâtre, les pillages de boutiques de comestibles s'expliquent par la disette de l'année et aussi un peu par les mœurs singulièrement libres auxquelles la police bienveillante de l'Italie avait habitué les populations. Tout en approuvant les mesures énergiques qu'on emploie contre de tels émeutiers, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que l'autorité nouvelle, en se substituant aux vieux régimes, n'ait pas eu le temps de créer un système de bienfaisance civile. Il est positif qu'autrefois, à la porte des couvents, les pauvres trouvaient toujours une soupe, un morceau de pain. On n'a rien substitué à ce système avilissant de charité. De là peut-être les manifestations dont parlent les journaux.

Malgré ces misères, l'Italie est debout, elle a l'avenir ; le temporel des papes se meurt.

Pour extrait,

E. DE PRESSENSÉ.

REVUE DES LIVRES

—

L'hiver n'est point encore achevé, et déjà, tandis que de tristes préoccupations nous obligeaient d'ajourner cette revue, l'oubli s'est déjà fait autour des œuvres qu'un succès bruyant accueillait il y a quelques mois. *Les Odeurs de Paris* ont été rejoindre, dans la friperie littéraire de notre temps, quelques-unes de ces œuvres auxquelles M. Louis Veuillot jetait un peu de cette boue ramassée, avec tant de plaisir, par ses mains pieuses. Dans ce même temps passait obscurément sur la scène que M. Veuillot a égayée quelques jours, un volume de vers que M. Amédée Pommier, d'académique mémoire, a consacré au même sujet. M. Pommier exalte ce que conspue M. Veuillot, et avec une langue d'une égale chasteté. Cette idylle du ruisseau, écrite à la plus grande gloire de M. Haussmann, ne peut rien espérer de mieux que de passer inaperçue du sénat académique habitué à accabler M. Pommier des plus classiques lauriers. Qu'en dirait Mgr l'évêque d'Orléans, dont la brochure est déjà également oubliée. Le temps passe si vite que j'aurais de la peine à ramener l'esprit des lecteurs de cette *Revue* au milieu de la croisade dans laquelle l'éloquent prélat s'est trouvé combattre côte à côte avec un chevalier qui avait emprunté ses armes et sa devise aux piliers de la halle.

Ce n'est point le sentiment d'une banale politesse qui m'engage à commencer cette revue, en signalant à nos lecteurs les œuvres nouvelles de cette littérature féminine qui, chaque jour, vient ouvrir un sillon inexploré dans les mystères du cœur humain ; c'est que chaque année s'enrichit de quelque œuvre nouvelle, dont n'ont point à rougir ses aînées. Il ne serait pas exact, cependant, de croire que *les Mémoires d'une enfant*, ce livre si distingué de Madame J. Michelet, nous ramène dans ce monde de délicates aspirations que nous révélaient naguère *les Récits d'une sœur* et *le Journal d'Eugénie de Guérin*. Certes, du talent proprement dit, c'est-à-dire cet ensemble de qualités vigoureuses qu entraînent et subjuguent l'imagination, il y en a peut-être plus que dans les deux livres que je viens de nommer. Je dirais même volontiers qu'il y en a trop. J'ai quelque peine à comprendre que des souvenirs si lointains viennent se presser avec tant d'abondance et de précision dans l'esprit le plus réfléchi, et je suis tenté parfois de prendre l'auteur en flagra

délit de roman. Je conçois bien que, dans une âme passionnée telle que celle de l'enfant que nous peignent ces mémoires, les premiers orages comme les premières joies aient laissé une trace ineffaçable, mais n'aurait-on pas le droit de trouver un peu exubérante une personnalité qui n'aurait jamais laissé la poussière dorée de l'oubli recouvrir ces premières larmes et ces premiers sourires : je dis sourires, quoiqu'il y en ait peu dans ce livre. Les âmes si fortement enchaînées à ce qui les touche, comptent toujours moins de joies que de douleurs dans leur passé. On s'étonne moins, en tenant compte de cet élément, que le brillant soleil du Languedoc ait laissé cette teinte un peu morne et triste sur ces souvenirs de l'âge heureux. L'auteur est arrivé au port; mais il est parti au milieu des orages. Pourquoi au reste demander à ce livre, qui est déjà une confidence, de nous révéler des secrets plus intimes? Histoire ou roman, il a une valeur réelle par la sûreté de l'exécution. Il ne semble pas que celui qui en a été la vivante inspiration ait guidé la plume qui l'a écrit. Il est difficile de se ressembler moins en s'empruntant tant de choses. Ici la plume n'entraîne jamais la pensée : l'hyperbole est dans l'âme ; elle n'est pas dans l'expression. Dût-on nous accuser de prêcher hors de temps, nous dirons que le rayon divin n'a pas assez pénétré dans cette maison des champs, si bien décrite par Madame Michelet. Il y manque ce doux relief que la pensée de Dieu donne à tout ce que rêva sous le même ciel l'âme poétique d'Eugénie de Guérin.

Il n'est guère besoin d'habile transition pour passer de l'auteur des *Mémoires d'une enfant* à l'auteur des *Horizons prochains*. Si beaucoup d'opinions doivent les séparer, une même admiration les unit, et, entre les deux, je serais tenté de croire que le plus idolâtre n'est pas celui qui vit le plus près de l'idole : *majore longinquo reverentia*. Toutes les fois que je vois paraître le titre d'un nouvel ouvrage de Madame de Gasparin, j'éprouve un plaisir un peu mêlé d'effroi, comme celui qu'on peut ressentir en voyant une habile et brillante écuyère lancée à toute bride sur un cheval trop fougueux. L'auteur a si bien pris possession, depuis de longues années, de l'esprit de ses lecteurs, qu'on voudrait toujours la voir se tirer heureusement des aventures dans lesquelles la jette parfois sa vive et exubérante imagination. Elle nous a, pendant quelque temps, légèrement épouvantés, et nous avons cherché, dans notre humble sphère, à la mettre en garde contre des écarts qui mènent loin, lorsque, comme elle, on marche sans jamais se retourner. Hâtons-nous de dire que Madame de Gasparin revient par le grand chemin à ces demeures élevées et sereines qu'habitait, au temps de *Vesper*, son imagination si riche et si variée. *Camille* était un chapitre éloquent de nouveaux Horizons prochains; *Au bord de la mer* semble être fait exprès pour nous faire voir ce qu'eût été *la Bande du Jura* si on en eût laissé les trois quarts au bord de son beau lac où elle n'eût pas été fort à plaindre. Je ne sais si je me trompe, mais l'auteur des *Horizons prochains* n'est pas fait pour la cohue

et les grandes villes. Entre le monde intérieur et elle, il faut peu d'intermédiaires; l'homme lui cache la nature; il faut que son imagination franchisse d'un seul bond tout ce qui la sépare de Dieu, et de ce que Pascal appelle si bien l'ample sein de la nature. Si l'homme intervient, il faut que ce soit l'homme inconscient et sensitif, celui qui a trop vécu comme le vieillard ou celui qui n'a pas encore vécu comme l'enfant. Ce que Madame de Gasparin aime dans l'humanité, c'est la créature du bon Dieu; elle semble ne connaître de l'homme civilisé que l'être religieux, parce qu'elle n'a pas besoin de sortir d'elle-même pour l'observer. Lorsque nous avons vu l'annonce de ce livre : *Au bord de la mer*, nous avons senti que l'auteur avait dû se trouver à l'aise sur les longues grèves de la Méditerranée et au milieu des rudes populations que bercent ses ondes. Son regard n'est point de ceux que doit étonner l'immensité, car il est habitué à sonder les plus profonds abîmes. Sauf quelques taches pour lesquelles nous ne chercherons pas chicane à l'auteur, ce livre, écrit sous la brise tiède du Midi, est plein de charme et de bonne grâce. Peu de voyageurs ont saisi d'un coup d'œil plus juste et plus rapide ce caractère italien, à la fois si riche et si moralement appauvri. On ne saurait aimer plus une nation en lui disant plus de vérités. L'auteur n'a pas une intuition moins juste de la nature du midi de la France. Tout voyageur qui a parcouru le littoral de la Provence reconnaîtra l'hôtesse de Fréjus. La belle humeur française se donne ici carrière, sans forcer les couleurs, et tout est bien rendu parce que tout est bien compris.

Ne quittons pas ces confidences des vivants sans nous arrêter un instant sur les confidences involontaires d'un mort illustre, dont l'esprit domine encore cette Eglise catholique qu'il repoussa un jour de la même main qui l'avait entraînée si loin dans une voie périlleuse. Les OEuvres inédites de Lamennais, ou pour mieux dire sa Correspondance, récemment publiée par M. Blaize, son neveu, éclaire d'un jour bien autrement transparent le fond même de son âme que les Lettres publiées naguère par M. Forgues, et où nous ne voyions de lui que l'athlète déjà formé et rompu à la lutte. Ici nous pénétrons dans le prologue mélancolique de cette grande infortune intellectuelle. Nous voyons à nu ce qu'il faut de misères, de grandeurs et d'agitations pour former un écrivain de génie, et ce que c'est que l'inénarrable néant de la plus grande des grandeurs de ce monde, celle de l'intelligence. On comprend aisément, en suivant pas à pas l'histoire de cet esprit orageux, à quel point ce meneur illustre du parti catholique et de la révolution a été lui-même mené comme par la main, au milieu des incertitudes de sa pensée, par le torrent des circonstances politiques et sociales qui se déroulaient devant lui. On sait aujourd'hui que cet homme qui jeta à ses juges un audacieux défi en leur disant qu'il leur ferait voir ce que c'est qu'un prêtre, fut prêtre malgré lui. Il fallut plus de dix ans pour lui faire franchir les degrés divers du ministère sacré. Au moment

de franchir ce pas décisif, il s'écrie avec amertune : « En me décidant ou plutôt en me laissant décider pour le parti qu'on m'a conseillé de prendre, je ne suis assurément ni ma volonté ni mon inclination. Je crois, au contraire, que rien au monde n'y saurait être plus opposé. Mais je m'attends, dans l'avenir, à bien d'autres contradictions. » Et quelques semaines après, après que tout a été consommé, il écrit à son frère : « Je suis et ne puis qu'être désormais extraordinairement malheureux. Qu'on raisonne là-dessus tant qu'on voudra ; qu'on s'alambique l'esprit pour me prouver qu'il n'en est rien, ou qu'il ne tient qu'à moi qu'il en soit autrement, il n'est pas fort difficile de croire qu'on ne réussira pas sans peine à me persuader un fait personnel contre l'évidence de ce que je sens... Je n'entends faire de reproches à personne, à qui que ce soit, il y a des destins inévitables ; mais si j'avais été moins confiant ou moins frivole, ma position serait bien différente. » Le public a pu s'étonner de voir une vocation si médiocre trébucher au premier obstacle ; mais pour ceux qui connaissaient les orages de cette âme agitée, ce qui dut sembler plus étonnant ce fut de voir l'esprit du clergé de France dominé par un homme qui ne fut prêtre que malgré lui. L'abbé de Lamennais a été un de ces hommes que Dieu fait pour la poésie, et dont la vie fait des penseurs et des philosophes. Le monde de la pensée passe devant leurs yeux éblouis, comme la terre devant le soleil. Leur ardente imagination n'en éclaire jamais qu'une face à la fois, et lorsque celle-ci s'illumine, l'autre hémisphère de la vérité rentre dans l'ombre. Comment de tels esprits ne seraient-ils pas le jouet des opinions, qui leur apparaissent toujours comme des révélations? Une incurable tristesse couvrit d'un voile sombre la vie tout entière de l'abbé de Lamennais. L'âme de René et d'Obermann avait passé tout entière dans cet être chétif que la nature n'avait pas fait pour vivre et qui vit cependant disparaître avant lui tant de ses contemporains. Les solitudes de la Bretagne avaient fait de cette âme un désert, et si le monde put le peupler de quelques songes, il ne sut pas l'éclairer d'un rayon de joie. L'homme qui vers 1835 aimait à tracer sur le sable devant des disciples enthousiastes la figure de son tombeau, écrivait déjà en 1811 : « Je ne sens aucun désir ni de vie ni de mort, ni de joie ni de douleur. Tout m'est bon, parce que tout m'est, ce me semble, également indifférent. La vue de ces champs qui se flétrissent, ces feuilles qui tombent, ce vent qui siffle ou qui murmure, n'apportent à mon esprit aucune pensée, à mon cœur aucun sentiment. Tout glisse sur un fond d'apathie stupide et amère. » Tel est, ô misère, l'homme qui, pendant un quart de siècle, a rempli le monde de son nom, et qui a laissé sur l'Eglise de son temps l'ineffaçable empreinte de son génie. Le triste et sombre milieu dans lequel s'agita son âme ne fut pas même à l'abri des misères vulgaires de la vie ; aussi malheureux dans ses entreprises pécuniaires que dans le gouvernement de sa pensée, Lamennais a vu traverser sa vie par tous les soucis d'argent auxquels sa carrière et ses

goûts auraient dû le rendre étranger. Rien ne manque à ces confidences pour en faire un des épisodes les plus tristes de ce siècle fécond en lamentables naufrages.

Au même moment où paraissaient ces Œuvres inédites de Lamennais, celui qui fut avec Lacordaire son plus illustre disciple, continuait, au milieu des angoisses de la souffrance physique, la publication de l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie. Il a été fait dans ce recueil, au moment où parurent les deux premiers volumes des *Moines d'Occident*, de nombreuses réserves sur la pensée qui a dicté ce livre. Mais tout esprit impartial sent que tout n'est pas dit sur M. de Montalembert, quand on a critiqué plusieurs de ses idées, et admiré quelques-unes de ses pages. Dans un siècle où la confusion des opinions rend pour le moins respectable tout drapeau qu'élève une main ferme au service d'une âme convaincue, il faut avoir l'honnêteté intellectuelle de creuser jusqu'au tuf des opinions et de chercher l'homme dans le lutteur. Il y a des esprits qui, dans la sphère infime où s'agite leur esprit, ne prendront jamais à rebours le génie de leur siècle, et à qui personne ne sera tenté de reprocher jamais ni les paradoxes du cœur ni ceux de l'esprit. Il en est d'autres qui ne voient dans les opinions que le côté noble et généreux qui fait leur force, et que ne peuvent arracher à leurs beaux rêves les déceptions de la réalité. Ceux-là on peut les critiquer, et même parfois les maudire, mais les haïr et les méconnaître, jamais. M. de Montalembert est de ce nombre ; sa puissante et délicate imagination a remonté par delà les âges vers cette époque où le monde, ivre du ciel, fuyait au fond des cloîtres pour oublier la vie, et répandait, comme une rosée bénie, des miracles de foi et de charité. Il sait que ce tableau ne fut pas sans ombres, et si de cruelles souffrances lui permettent d'achever ce travail, il verra sombrer, vers la fin du moyen âge, dans le formalisme et l'ignorance, cet esprit monastique qui enfanta des merveilles ; mais son âme est captivée ; cet idéal cénobitique lui est apparu à travers l'âme des héros du cloître, et le soutiendra jusqu'au terme de son œuvre. Rien ne nous oblige à le suivre jusqu'aux extrêmes de sa pensée : mais il faudrait avoir l'esprit singulièrement fermé au sentiment des grandes choses pour ne pas le comprendre.

Au reste, le volume qui vient d'être publié n'a pas besoin de ce passeport bienveillant. Il éveille peu de questions de doctrine, et si M. de Montalembert réclame pour les ordres monastiques la gloire d'avoir évangélisé la Grande-Bretagne, on ne peut nier que cette assertion ne repose sur d'irréfragables témoignages. Au reste, alors même qu'on aborderait avec l'esprit le plus prévenu la lecture de ce volume, il faudrait bien y reconnaître une des peintures les plus éloquentes et les plus poétiques qu'ait inspirées l'école historique moderne. Je n'ai rien vu, depuis Augustin Thierry, qui ait fait revivre à mes yeux d'une manière plus saisissante le rude berceau de cette race saxonne que l'avenir appelait à la

domination de continents entiers. On saura bientôt par cœur, dans nos colléges, la majestueuse introduction qui ouvre un des chapitres de ce livre, et où apparaît, résumé en quelques traits rapides, tout ce qui fait l'individualité puissante de cette race. Si les limites de cette revue pressée nous le permettaient, nous aurions aimé à suivre l'éloquent orateur sur le terrain où il nous appelle, et nous oserions lui dire que la bonne foi qui préside à son récit nous met entre les mains des armes qu'il serait facile de retourner contre lui. L'évangélisation de l'Angleterre se trouve personnifiée en deux hommes qui, grâce à la ténacité de la race saxonne, semblent vivre encore par leur esprit dans les traditions et les tendances de l'Angleterre. Saint Columba, le barbare Armoricain, apporte au christianisme une âme encore toute émue des passions de la terre ; mais il aime sa race et son pays, il incarne si bien en lui un christianisme national qu'il entraîne ses compatriotes par son exemple. Augustin, le beau et éloquent moine romain, le disciple aimé de Grégoire le Grand, plante sur le rivage d'Angleterre un drapeau sur lequel le nom du pape est écrit à côté de celui du Christ. Il a pour lui les rois et les puissants de la terre; il parle au nom du siége de Rome, et, malgré de nobles exemples et d'illustres dévouements, il rencontre des antipathies et des traditions nationales, dont M. de Montalembert a pu affaiblir la portée, mais qui n'en demeurent pas moins comme un témoignage vivant de l'indépendance des Eglises nationales de l'Irlande, de l'Armorique et de la Grande-Bretagne. Il nous est permis de croire que, avec ses revers et ses fautes, l'évangélisation nationale fut celle qui laissa les racines les plus profondes, et les sombres murailles d'Iona et de Bangor ont abrité, je crois, une foi plus vivifiante et plus forte que les brillantes basiliques d'York et de Canterbury.

M. Merle d'Aubigné continue à élever pierre à pierre, avec une persévérance justifiée par le succès, ce monument de foi et d'amour qu'il a consacré à la Réformation du seizième siècle. Ce n'est point en passant qu'il faudrait parler d'un pareil livre, et il faut nous mettre, pour ainsi dire, à la remorque de tout le public protestant pour signaler si tard l'apparition du quatrième volume de l'*Histoire de la Réformation de l'Europe au temps de Calvin*. Les épreuves terribles qu'a eu à traverser la foi évangélique en Angleterre remplissent une grande partie de ce volume. N'est-ce pas un singulier hasard que celui qui a rapproché, par la date de la publication, le livre de M. de Montalembert de celui de M. Merle d'Aubigné? Il semble que la même lutte, ébauchée dix siècles auparavant entre le christianisme évangélique et la foi catholique, se reproduise avec des caractères presque identiques sous Henri VIII. Le catholicisme a pour lui les rois et les grands; la bourgeoisie et le peuple luttent au contraire pour l'indépendance religieuse et la foi nationale. Latimer n'est point indigne de figurer auprès de Columba, et Thomas Morus auprès d'Augustin. Henri VIII lui-même n'est-il pas, avec une intelligence cultivée, un caractère digne des meil-

leurs temps du moyen âge? La thèse que défendait il y a quelques années M. Merle d'Aubigné, quand il prétendait que la réformation anglaise avait été l'œuvre du peuple anglais et non celle de Henri VIII, trouve dans ce nouveau volume d'irréfutables arguments, et nous remercions M. Merle d'Aubigné de nous permettre d'enlever cette glorieuse auréole à ce tyran sanguinaire ; il nous aurait coûté de lui devoir une grande œuvre. Si la logique des choses la fit sortir de son égoïste opposition au saint-siége, il faut en remercier les glorieux martyrs qui donnèrent leur vie pour l'Evangile. Le dirai-je cependant, M. Merle d'Aubigné n'est point sans quelque partialité pour l'homme qui ouvrit, bien malgré lui, les écluses de la réformation en Angleterre. Je trouve à regret chez M. Merle d'Aubigné une phrase telle que celle-ci : « Plutôt que de souffrir une contradiction quelconque, cet homme *bizarre* devait mettre à mort amis, ennemis, évêques, évangélistes, ministres d'Etat, favoris, même ses femmes. » Ce sont là de ces bizarreries qui portent un autre nom dans l'histoire. M. Merle d'Aubigné a la conscience trop droite pour éprouver, en faveur d'Henri VIII, une réelle sympathie; mais je lui reproche de ne point nous le faire assez haïr.

La réformation anglaise ne remplit pas seule ce volume. L'auteur nous y ramène à Genève, en France et même en Italie, et l'histoire du protestantisme dans les contrées qui ne purent supporter la liberté évangélique n'est pas la partie la moins curieuse de son livre. Curione, Occhino, Paleario, ces noms qui traversent comme de lumineux météores le ciel uniforme de la catholicité italienne, revivent dans ce volume d'une manière saisissante. Mais s'il fallait signaler les parties saillantes de ce livre, il faudrait tout citer. M. Merle d'Aubigné ne connaît point de déserts en histoire. Sa puissante imagination fait des tableaux des esquisses les plus arides. Sa conviction fait corps avec son talent : la foi l'a fait peintre, et c'est pour cela que sa plume n'a jamais de défaillance.

Passer de l'*Histoire de la Réformation du seizième siècle* à l'*Histoire des Etats-Unis d'Amérique*, c'est passer du protestantisme militant au protestantisme triomphant, et si l'un ne pouvait trouver un historien plus convaincu, l'autre ne pouvait trouver un narrateur plus respectueux et plus éloquent. Nous n'essayerons point d'analyser le livre de M. Laboulaye. Ceux qui ont eu le plaisir d'entendre le cours du collége de France qu'il reproduit, auront voulu relire cet épisode glorieux de l'histoire de l'individualisme religieux et politique. Ce n'est point que l'auteur ait cherché, dans un récit savamment combiné, à écrire l'épopée de l'indépendance américaine. Ce livre est fait aussi simplement que les glorieuses actions qu'il relate. L'éloquence est dans le souffle élevé qui soutient ce vaste édifice. Quelque chose de la mâle simplicité de Washington a passé dans l'âme de celui qui raconte l'histoire de la nation dont il a été le représentant le plus accompli. Si M. Laboulaye s'attache surtout au côté politique de son sujet, il sait bien que le rocher de Plymouth vit aborder des

hommes dont la foi chrétienne fit seule de grands citoyens, et il semble même n'avoir entrepris cette longue histoire que pour justifier sa noble devise : *God and liberty*. On peut se passer de signaler au lecteur les livres de M. Laboulaye ; la faveur publique n'attend pas notre obscur signal ; mais il est permis de se réjouir de ce succès et d'y voir un heureux symptôme des temps.

Oserais-je dans ce recueil dire tout le bien que je pense des *Sermons* de M. Eugène Bersier? Plus d'un de mes lecteurs les ont entendus, et sans doute ceux qui les ont entendus ont voulu les lire; car les éditions se succèdent avec une rapidité qui pourrait faire envie à l'auteur des *Odeurs de Paris*. D'où vient ce succès, auquel les recueils de sermons sont si peu habitués? c'est qu'avant tout ce sont des sermons, et non pas des discours. L'homme qui les a prononcés, de sa voix grave et émue, a cherché la plaie qui saigne au cœur de chacun ; il sait toutes les misères que cache la grandeur humaine ; il connaît les abîmes cachés sous les dehors trompeurs, et, ému de cette sainte compassion chrétienne qui voit dans tous les hommes des pécheurs, et dans tous les pécheurs les rachetés de Jésus-Christ, il cherche dans le trésor de l'Evangile le remède qui guérit les grandes comme les petites blessures. Ce n'est point à dire qu'il n'y ait dans les *Sermons* de M. Bersier que de la morale chretienne ; s'il est quelque chose qui ressemble peu à la prédication du dix-huitième siècle, c'est cette parole toute imprégnée de la pensée de la croix. Mais ici la théologie est à la fois invisible et présente ; les augustes mystères forment la trame du discours : le pardon et l'amour de Jésus-Christ la remplissent. Avais-je tort d'y reconnaître la véritable prédication chrétienne? Combien peu le pasteur y apparaît en Jupiter tonnant, accablant les hommes du poids de la vengeance divine! Certes, sa parole est grave et porte avec elle le sceau de l'autorité, mais l'orateur semble toujours vous dire : « Moi qui vous parle, je suis un pécheur comme vous ; je comprends ce que vous souffrez, parce que je l'ai souffert. Vos révoltes et vos faiblesses sont les miennes. » L'enseignement s'élève ainsi jusqu'à la vraie charité ; il distribue à chacun le pain qui lui convient ; et tel que le sermon sur Elie ou Siméon aurait peut-être laissé froid, se reconnaît et s'émeut en lisant ceux qui portent ces simples titres : *Les péchés des autres*, — *Les petites choses*, — *Les ingrats*. C'est là la véritable et féconde homélie chrétienne. Ajouterais-je que cette parole, qui va droit à nos cœurs, est claire, précise, châtiée et de la meilleure langue? Ceux qui sont habitués à entendre ou à lire M. Bersier ne songent plus à lui en savoir gré; mais il est sans doute permis de le rappeler dans une revue littéraire.

Ce n'est pas sans quelque appréhension que j'ai ouvert le volume dans lequel M. le pasteur Coulin a réuni cinq discours, sous le titre général de : *Le Fils de l'homme*. Tant d'efforts généreux ont été trahis en voulant restituer la divine figure effacée sous les témérités de la science, qu'on se prend à désirer qu'on la laisse sortir de ce nuage de fumée soulevé par

les combattants, pour la voir resplendir de son seul éclat. J'ai lu cependant, avec le respect qu'inspire l'œuvre d'un homme distingué et convaincu, cette caractéristique nouvelle du Sauveur des hommes, et je n'hésite pas à dire que cette image est une de celles qui fait le mieux revivre le divin modèle. La deuxième conférence éclaire d'un jour vraiment nouveau quelques-uns des traits les plus doux et les plus augustes de l'ineffable figure. Celle que M. Coulin a intitulée « le Ressuscité » nous montre, sous des couleurs saisissantes de vérité, ce que deviendrait le christianisme découronné de la résurrection. Tout n'est point d'une égale valeur en ce livre, dont la forme, le plus souvent éloquente et élevée, est parfois cependant un peu abandonnée; mais avoir su trouver dans sa conviction quelques-unes de ces paroles qui font taire les railleries, c'est une grande chose, et cette chose M. Coulin peut se rendre le témoignage qu'il l'a accomplie.

Ce semestre a été riche, on le voit, en bonnes et remarquables publications. Combien de livres distingués sommes-nous obligé de ne citer qu'en passant, bien qu'ils vaillent la peine de nous arrêter ! Il faudrait un article pour analyser le *Traité de politique et de science sociale*, œuvre posthume de Buchez, publiée par ses exécuteurs testamentaires, MM. Cerise et Ott. Il y aurait beaucoup à dire sur cette fameuse théorie du progrès universel et indéfini, dont Buchez a été un des apôtres les plus fervents ; on ne pourrait dire cependant que ce livre soit celui d'un utopiste, dédaigneux de toute expérience et de toute tradition : Buchez avait, comme on le sait, rattaché tout son système philosophique au dogme catholique par un lien bien fragile, il est vrai, mais soutenu par la plus parfaite bonne foi. Le dirai-je, en ce temps de prosaïsme et de positivisme, je me trouve à l'aise au milieu de ces vastes édifices qu'élève un spiritualisme parfois téméraire, mais qui ne laisse pas périmer les droits sacrés de l'esprit. Personne ne pouvait mieux nous offrir la main pour nous diriger dans l'œuvre laborieuse de Buchez que le Dr Cerise, ce savant qui est en même temps un lettré délicat et l'un des plus fermes appuis de la dignité de la pensée. M. Ott, dans une vaste introduction, nous expose avec méthode et clarté l'ensemble des idées de Buchez et raconte la vie de cet homme de bien qui eut un jour, le 16 avril 1848, plus de sang-froid que tous ses collègues ; et qui un autre jour, le 15 mai, resta, comme président de l'Assemblée nationale, un peu trop au-dessous de ce qu'on attendait de lui. Heureux les hommes de notre temps qui n'ont, comme lui, qu'un moment de trouble à se reprocher !

Ai-je besoin de signaler au lecteur le volume où M. Ch. Clément a réuni ses Etudes sur les trois grands maîtres de la peinture, Michel-Ange, Léonard de Vinci et Raphaël ? Ceux qui lisent la *Revue des Deux-Mondes*, c'est-à-dire ceux qui lisent, ne les ont point oubliées. Ils savent que M. Ch. Clément unit à un ferme et solide jugement sur les choses de l'art une critique et une érudition peu communes. Dans ce livre, qui touche à une

foule de questions d'histoire et de haute littérature, je me permettrai de signaler à M. Clément une erreur qui ne doit pas reparaître dans les éditions suivantes, où on s'étonnerait de voir, page 56, Pétrarque signalé comme un contemporain de Michel-Ange, lui qui avait déjà 17 ans lorsque Dante mourut (1321).

J'ai encore sous les yeux plus d'un ouvrage qui mérite d'être signalé, le livre de M. Lamy, intitulé : *Quelques héros des luttes religieuses*, où je n'ai à reprocher à l'auteur que d'avoir mêlé un peu indistinctement la légende à la vérité : les héros n'ont pas besoin de légende ; plusieurs traductions, et, en première ligne, celle que M. Cornélis de Witt, cet écrivain d'un esprit si ferme et d'un sens politique si droit, a donné de l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, par M. Erskine May, et encore le livre intéressant, *les Femmes de la Réforme*, que Madame Abric-Encontre s'est chargée de faire connaître au public français par une bonne et élégante traduction. Mais les bons livres français m'ont débordé, et je n'ai pas le droit de prendre pour les étrangers la place restreinte qui m'est accordée pour la littérature nationale. Que les traducteurs me le pardonnent. M. Cornélis de Witt est assez riche de son propre fonds, pour n'avoir pas besoin qu'on le complimente sur la traduction excellente d'un livre excellent.

EDMOND DE GUERLE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Sermons de *C. Bastie*, pasteur. 2e série. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Esquisses évangéliques, par *L. Burnier*. 1 vol. 2e édition. 3 fr. — Le Miracle dans la vie du Sauveur. Discours par *Louis Bonnet*. 1 vol. in-12, 172 pages. — La Famille de Béthanie, par le même. 1 vol. in-12. 6e édition. 2 fr. 50.

Le sermon est un produit du christianisme. On ne rencontre absolument rien dans l'antiquité païenne et dans les religions orientales qui en approche, ou du moins les littératures que ces religions ont inspirées ne renferment aucun spécimen de ce genre. Elles se contentaient de nourrir un sentiment adoratif, ce besoin que l'homme ressent de se rattacher à un être supérieur, de se le rendre propice, de solliciter son secours, sa protection, ses faveurs. En ne cultivant qu'un des côtés de la sensibilité sans recourir à l'utile contre-poids de l'intelligence, elles jetaient la perturbation dans l'homme religieux. Personne n'ignore les aberrations, les rites monstrueux, les cultes ridicules et criminels auxquels ce sentiment mal éclairé et mal dirigé a donné naissance, à la grande humiliation de la nature humaine.

Il n'appartenait qu'à la religion révélée de voir dans l'homme un composé de facultés intellectuelles et de sentiments moraux dont la pondération et l'exercice simultané étaient nécessaires pour le développement harmonieux de l'être spirituel. Cette supériorité caractéristique se fait déjà remarquer dans la première phase du judaïsme. Bien que Moïse ait établi un ritualisme fort accentué pour l'adapter à un peuple inculte et grossier, il n'a point négligé le côté intellectuel de l'homme. Ses écrits n'ont rien du pathos oriental, du décousu des compositions vediques et zendes. Tout y est simple, clair, parfaitement enchaîné et mesuré. Il veut que ses écrits soient lus dans la grande fête des Tabernacles à tout le peuple, hommes, femmes, enfants, étrangers. Il exige que l'enseignement fasse partie de la religion du foyer domestique; que les pères fassent connaître à leurs enfants et leur expliquent l'origine et le but des fêtes nationales et des cérémonies auxquelles la famille devait prendre part. Il ordonne que sa législation soit gravée sur un monument que les Israé-

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

lites devaient élever immédiatement après leur établissement dans la terre promise, et qu'on en dépose l'autographe dans l'arche pour que les fidèles en comprissent la valeur.

Cet élément intellectuel était à peine déposé dans le sein du culte lévitique, qu'il commença à porter des fruits dans ces élans passagers d'enthousiasme prophétique qu'un officieux demandait à Moïse d'étouffer; mais ce grand homme, qui comprenait toute la valeur de cet élément, aurait voulu, au contraire, que ce mouvement se généralisât et enveloppât la nation tout entière. Ce ne fut que plus tard et lorsqu'il eut pénétré toutes les couches de la société religieuse juive, qu'il produisit cette étrange institution du prophétisme que Samuël a sans doute régularisé, mais qui n'a pris son développement normal que sous le gouvernement monarchique; institution qui n'a son pendant dans aucun des grands systèmes religieux qui se sont imposés à l'humanité, et d'où sont sortis ces prédicateurs indépendants, courageux, éloquents qui ont laissé des monuments littéraires d'une grande beauté et sur lesquels l'inspiration divine a imprimé son indélébile cachet. Cet élément a reparu après la restauration de la nationalité juive, moins saillant, moins extraordinaire que dans la période monarchique, mais plus régulier, plus profond, plus général dans l'institution de la synagogue et du doctorat rabbinique pour s'épanouir dans toute la puissance de son principe dans l'Eglise chrétienne.

La parole, l'expression la plus exacte, la plus étendue et la plus fidèle de l'intelligence a été le grand instrument dont les apôtres se sont servis pour déposer dans le sein de l'humanité le Christ historique et ses divins enseignements. Ils ont justifié leur œuvre auprès des Juifs par un commentaire détaillé, graduel et vivant de leur littérature sacrée, leur montrant que toutes les cérémonies et prophéties et tous les chants lyriques qu'ils appliquaient au Messie avaient été réalisés en la personne de Jésus de Nazareth, qu'il était tout à la fois le complément et la fin de la loi, et que, sous son action surnaturelle et divine, le mosaïsme devait déposer son enveloppe temporaire pour renaître sous une forme spirituelle et vivante. Quand ils s'adressaient aux païens, ils avaient à prouver la mission divine du judaïsme, seule dépositaire des oracles de Dieu, à rendre témoignage aux grands faits qui ont signalé la vie de Jésus; ils ont donné à ses paroles une autorité absolue, ajoutant que cet être divin devait relever le peuple de Dieu du mandat qui lui avait été confié, enrichir les nations de ses glorieux priviléges et devenir, par la suppression de toutes les frontières religieuses et de tous les remparts du particularisme juif, « la lumière de tous les peuples. »

Les discours des apôtres, qu'ils prolongeaient souvent pendant des heures, devaient être d'une grande richesse de pensées et pleins de ce feu sacré et de cette onction divine qui réchauffent, restaurent et vivifient les âmes.

La prédication est donc la fonction suprême du serviteur de l'Eglise

chrétienne. « Je dis la vérité en Christ, je ne mens point; j'ai été établi prédicateur, apôtre et docteur des gentils, » dit saint Paul. On connaît ses pressantes exhortations à son disciple et par lui à tous les ministres de Jésus-Christ : « Prêche la parole, fais l'œuvre d'un prédicateur de l'Evangile. » La prière, la lecture des saintes lettres, le récit des expériences religieuses, les exhortations mutuelles, le choix des psaumes et cantiques, toutes ces parties du culte appartenaient à chaque membre de l'Eglise, mais l'enseignement proprement dit, le discours développé, la prédication de l'Evangile formaient le domaine propre du ministre de la parole.

Le christianisme a donc produit une admirable et féconde littérature d'un caractère multiple, pleine d'une saine métaphysique et d'un mysticisme de bon aloi, et où toutes les questions qui se rattachent à l'origine de l'homme, à sa mission et à sa fin, ont été posées, discutées et résolues, et où le champ de la morale et des affections intimes a été fouillé dans tous les sens. Qui pourra raconter le bien que cette littérature religieuse, où l'éloquence s'est souvent donné pleine carrière, a fait dans le sein de l'Eglise? Que d'âmes elle a fortifiées pour soutenir courageusement le combat de la vie, que de blessures elle a pansées et guéries, que de consolations elle a portées dans les cœurs meurtris! C'est avec ce précieux auxiliaire que le père de famille, alors que la persécution avait abattu les temples, remplissait les fonctions du sacerdoce patriarcal et nourrissait la foi des siens des vérités de l'Evangile, et quand la mère de famille pieuse, retenue auprès du berceau de son enfant, ne peut se rendre dans la maison de Dieu, c'est avec un discours chrétien qu'elle complète son culte et se maintient dans la communion de son Sauveur. Aussi saluons-nous toujours avec satisfaction l'apparition de nouveaux recueils de sermons. Ils viennent remplacer ceux que le temps a fait disparaître, maintenir au complet cette partie si excellente de notre littérature religieuse et fournir aux lecteurs des nombreuses Eglises annexes les moyens de renouveler leur petite bibliothèque.

Ce n'est pas que nous voulions surexciter le besoin dont bien des prédicateurs sont travaillés de confier à la presse leurs compositions hebdomadaires. Il n'est pas donné à tous d'écrire correctement et de satisfaire aussi bien par la forme que par le fond des lecteurs sérieux et intelligents. Un pasteur tombe dans une singulière méprise quand il se place en face de cet être impersonnel que l'on appelle le public, au lieu de penser et d'écrire en présence de l'Eglise dont la direction spirituelle lui est confiée. C'est aux individualités vivantes qui la composent qu'il doit s'adresser dans son cabinet comme dans sa chaire; mais si, tout en répondant aux besoins spéciaux de son auditoire, il fait vibrer toutes les cordes du cœur, s'il atteint les profondeurs de l'âme et éclaire l'intelligence des vives lumières de l'Evangile, le bien qu'il a la conscience d'avoir fait, uni aux désirs qui se manifestent dans son entourage, lui feront un devoir d'élargir

le cercle de son action en cherchant par la presse à atteindre le plus d'âmes possible.

C'est, nous n'en doutons pas, sous l'impulsion de motifs de cette nature que les auteurs des recueils de discours et sermons, dont nous avons donné plus haut les titres, ont fait franchir à leurs travaux les limites assignées à leur activité propre. Le public religieux connaît ces auteurs et leur a donné de précieux encouragements. *La famille de Béthanie* est à sa sixième édition. Ce fait en dit plus que bien des louanges. La description de cet intérieur privilégié, les épreuves par lesquelles il passe, les consolations que lui apporte le céleste ami et le divin médecin, les émotions dont il est lui-même saisi en présence du sépulcre et de la mort: ce tableau forme une des pages les plus émouvantes du volume sacré. — Que ce petit volume fasse son chemin comme ses aînés et introduise, sous bien des toits, le calme et la paix ! — C'est sur la demande de ses auditeurs que M. Bonnet a confié à la presse une série de Discours sur le miracle. Il l'a fait suivre d'un exposé des opinions du savant docteur Roth, de Heidelberg, sur le même sujet. Cette monographie, sous forme de conférence, répond au besoin de l'époque et sera lue avec profit. — *Les Esquisses évangéliques,* dont la première édition a paru il y a huit ans, se distinguent, comme tout ce qui sort de la plume de M. Burnier, par une grande simplicité de forme et beaucoup de solidité et de sérieux quant au fond. Nous ne sommes pas étonné qu'une réimpression ait été jugée nécessaire. Un cœur pieux trouvera une nourriture substantielle dans ces méditations.

M. Bastie est pasteur d'une Eglise qui est rattachée à l'Etat. Le milieu dans lequel il exerce son ministère présente les éléments les plus contradictoires, les plus hétérogènes. Le corps des conducteurs de cette Eglise est divisé non pas sur des nuances ou des points accessoires, cette diversité ne nuit jamais à l'unité, elle en est même une des conditions, mais sur ce qui constitue le fond même du christianisme. Faits et idées, événements et principes, histoire et doctrines, écrits et écrivains, tout est contesté, ébranlé, nié; et le contre-coup de ce mouvement a traversé toutes les couches de la société chrétienne. Bien que M. Bastie soit convaincu que le Christ de l'Evangile sortira vainqueur de cette lutte, néanmoins il pense qu'il est de son devoir de se mettre sur la brèche, de fortifier les points attaqués, de rétablir les vérités tronquées et de mettre au grand jour les assises de la foi chrétienne. Pour s'en convaincre, il suffira de lire quelques-uns des textes de ses *Sermons* : « De l'origine divine du christianisme, — sa grandeur, — ses conditions de durée, — les divisions religieuses, — la folie de la croix, — les sentiers des siècles passés, etc... » Il suit pas à pas toutes les évolutions et les déviations de la pensée religieuse. Au torrent de négations qui menace d'emporter les fondements mêmes de la religion révélée, il oppose les affirmations des documents primitifs et les raisonnements d'une saine théologie. L'on connaît sa ma-

nière claire, nette, élevée de présenter les vérités chrétiennes. Sa controverse est loyale. Il ne charge jamais de sombres couleurs les idées de ses adversaires pour en avoir plus facilement raison. La lecture de ces *Sermons* satisfait l'intelligence et n'est pas, tant s'en faut, sans aucune prise sur le cœur. Nous y avons rencontré des pages empreintes de la plus douce poésie, témoin le commencement du sermon sur les divisions religieuses. Ce second recueil est une véritable acquisition pour notre littérature évangélique, et nous avons la certitude que le public sérieux tiendra compte à M. Bastie de son utile et pieux labeur. C. Cailliatte.

L'Eglise et la Révolution française. — Histoire des relations de l'Eglise et de l'Etat, de 1789 à 1802, 2e édition, par *E. de Pressensé*. 1 vol. in-8°, 500 pages. Prix : 3 fr.

La 2e édition de l'ouvrage dont nous donnons le titre vient de paraître à un prix très-modique. Nous nous bornons à reproduire la préface de cette nouvelle édition.

« Il y a maintenant trois ans, je publiais la première édition de *l'Eglise et la Révolution*. L'accueil fait à ce livre dans la presse m'a montré que je ne m'étais pas trompé en choisissant ce sujet. Aujourd'hui la question de l'Eglise et de l'Etat a marché à pas de géant en Europe.

« L'ordre de choses qui rendait les concordats possibles est profondément ébranlé à Rome. Des perspectives entièrement nouvelles s'ouvrent devant nous. Il n'est pas un homme politique de quelque valeur qui ne sente que nous touchons à une crise décisive à cet égard. Ce qui se passe en Italie, l'immense agitation provoquée par le projet de M. Ricasoli, lequel roule tout entier sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, voilà des faits d'une incalculable portée. C'est bien le moment de rechercher de quelle manière la Révolution française a résolu la question des deux pouvoirs qui se posait dans les mêmes termes à l'occasion de la liquidation des biens ecclésiastiques, et de faire revivre ces mémorables débats où la vraie solution fut entrevue, puis écartée et comme broyée dans le choc des passions contraires.

« Les circonstances intérieures des Eglises, surtout au sein du protestantisme français, livré à une lutte intestine qui ne saurait aboutir dans l'organisation actuelle, donnent un triste à-propos à l'histoire des événements et des combinaisons politiques qui ont produit le régime concordataire.

« La lutte entre le spiritualisme chrétien et le matérialisme athée est bien plus vive aujourd'hui qu'il y a trois ans. Ceux qui suivent de près le mouvement des esprits savent à quel point les mauvaises tendances de ce dix-huitième siècle, qui nous présente un si inextricable mélange de bien et de mal, prévalent au milieu de nous. Il importe extrêmement de rappeler à la France ce que ces tendances lui ont coûté à l'époque de la Révolution, et à quel point les passions antireligieuses ont compromis la grande cause du droit et de la justice.

« Enfin les théories de salut public, toute cette défroque sanglante de la Montagne, sont accueillies pieusement par une école de démocrates autoritaires, les pires ennemis qu'ait la liberté au milieu de nous. On a pu voir, par la polémique soulevée à l'occasion du grand livre de M. Quinet sur la Révolution, à quel point ce mauvais ferment est encore actif au milieu de nous. Tout mon ouvrage est dirigé contre cette école violente et aveugle, qui n'a rien appris, rien oublié, et nous condamnerait volontiers à tourner dans le même cercle vicieux, qui commence par la tyrannie de la place publique pour s'achever dans l'absolutisme militaire. Je la hais, en tant que sys-

tème, d'une de ces haines vigoureuses réclamées par le Misanthrope ; car, si elle venait jamais à saisir le gouvernement dans une nuit de tempête, elle perdrait la France et la déshonorerait.

« Le moment actuel est plus grave pour notre patrie qu'on ne pourrait le dire. Notre ascendant est perdu si nous ne nous retrempons pas aux sources pures et fécondes où se retrempent les sociétés comme les individus. Puissions-nous revenir au plus tôt sur la mortelle erreur de la Révolution française qui a séparé la religion et la liberté. Unissons-les dans notre affection, et commençons par vouloir la religion absolument libre, dégagée des protections qui sont des liens. Ce n'est qu'à ce prix qu'elle nous sauvera. Tel est l'esprit qui anime ces pages consacrées à l'histoire complète et détaillée des rapports de la société religieuse avec la société civile sous la Révolution. Rien n'est plus instructif dans un temps où des questions identiques, dont la solution ne peut plus être ajournée, se posent devant nous. »

SAINT-WINIFRED OU LE MONDE DES ÉCOLIERS, par *Frédéric-W. Farrar*, professeur du collége de Harrow, traduit de l'anglais, par Mademoiselle *Hélène Janin*. — Un vol. in-12. Lausanne, Auguste Pache.

Voici un charmant volume, l'un des meilleurs que nous ait envoyés l'Angleterre depuis longtemps. Nos enfants le liront avec enthousiasme, et les pères deviendront volontiers enfants pour quelques heures en le parcourant. Ce monde des écoliers, qui de nous ne l'a aimé en effet, qui de nous ne lui est redevable? N'est-ce pas dans ce monde-là que s'est trempé notre caractère, que s'est formé notre esprit, que se sont nouées nos meilleures amitiés? Et n'est-ce pas vers lui que s'élance tout naturellement notre souvenir, lorsque, fatigués des lâchetés et des misères du présent, nous demandons au passé des leçons de vaillance et des images de paix?

Oh! ce monde des écoliers, il est bien le même partout. Sans doute qu'en changeant de latitude, il voit se modifier quelques-unes de ses conditions d'existence, mais, quant au fond, il n'y a pas de changement. Nous les avons connus, sous d'autres noms, tous ces écoliers si divers de caractère et d'aptitudes, bons et méchants, mélancoliques et gais, formant par leur rapprochement une sorte de raccourci du monde. Ce fonds commun de la vie scolaire est bien, tout compté, ce qui nous permet de nous intéresser si vivement aux péripéties de ce petit drame dont le collége de Saint-Winifred est le théâtre. La peinture fidèle des particularités de cette vie ajoute d'ailleurs un nouvel élément d'intérêt à cette histoire. On se prend à admirer cette existence qui diffère tant de celle qu'on mène dans nos colléges-casernes, et qui, malgré certains fâcheux côtés, développe bien mieux le caractère. On sort de nos lycées admirablement préparé à devenir un fonctionnaire ou un soldat; les colléges anglais travaillent à faire des hommes.

Le mérite des tableaux de M. Farrar, c'est qu'ils sont faits d'après nature. Professeur distingué du collége de Harrow, après avoir été *fellow* du collége de la Trinité de Cambridge, l'auteur raconte ce qu'il a vu ; on sent que les caractères qu'il décrit ont vécu; il leur donne de la vie et

du relief. Son titre n'est pas un des produits éphémères de cette littérature facile qui nourrit d'enfantillages notre jeunesse. M. Farrar a trop vécu avec les écoliers pour ne pas les respecter. Son livre donnera à nos enfants de précieuses leçons d'héroïsme moral; il leur enseignera surtout que rien ne développe le caractère et ne cuirasse l'âme contre le mal comme une piété virile qui s'alimente dans la prière. Par ses tendances élevées, par le souffle généreux qui anime ses pages, ce livre nous en a rappelé un autre qui lui aussi demeurera : *la Maison blanche*, de Madame de Pressensé.

La traductrice de cet ouvrage, Mademoiselle Janin, a accompli son travail avec beaucoup de soin. A part quelques expressions qui nous transportent en plein pays de Vaud, elle a su conserver la vie et le mouvement de l'original. Elle a droit à notre reconnaissance pour avoir si bien traduit un si bon livre. MATTH. LELIÈVRE.

JOURNAL DE VOYAGE. Italie, Egypte, Judée, Samarie, Galilée, Syrie, Taurus cilicien, Archipel grec, par *Léon Paul*. — Un vol. in-12. Paris, librairie française et étrangère.

M. Léon Paul a été un des compagnons de voyage de M. de Pressensé en Orient. Son livre ne fait pourtant pas double emploi avec *le Pays de l'Evangile*, attendu que M. Paul a visité certaines parties de l'Orient que M. de Pressensé, rappelé en Europe, n'a pu voir. Son voyage dans le Taurus cilicien est particulièrement intéressant; ces contrées sont peu connues et dignes de l'être. Nous avons surtout été intéressé par la visite de M. Paul dans la petite république du Zeithun; les détails qu'il donne sur ce peuple ont tout le charme de la nouveauté. Cet attrait manque un peu aux parties de cette relation qui se rapportent à la Palestine. A moins d'être un archéologue comme M. de Saulcy, il est à peu près impossible de trouver quelque chose de neuf à dire sur cette terre explorée dans tous les sens et décrite tant de fois. A défaut de cet attrait auquel l'auteur ne prétend pas, il en est d'autres qui suffisent à faire de ce volume une lecture agréable. Il y a, en effet, dans ce *Journal de voyage* une simplicité sans apprêt, une sincérité d'accent qui manquent trop souvent aux récits des voyageurs, trop disposés à poser devant leurs lecteurs. Il y a surtout dans ces pages un sentiment chrétien très-vif. Les impressions de l'auteur, qui ne manquent jamais de vivacité, ne laissent-elles pas à désirer au point de vue de la profondeur? Nous nous le sommes demandé, en lisant les pages, émues sans doute, mais trop rapides, que la vue des lieux saints lui a inspirées. Il s'est peut-être trop mis en garde contre lui-même, en face de ces lieux que la superstition a travestis misérablement.

Quoi qu'il en soit de cette remarque, ce livre se fait lire avec plaisir. Le public n'a pas attendu nos éloges d'ailleurs pour le lire, et il y a tellement pris goût qu'une seconde édition est déjà en vente. MATTH. L.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 mars.

L'ouverture du parlement anglais. — Grand meeting tenu à Londres sur les causes qui éloignent les classes ouvrières du culte public. — Les premiers débats du corps législatif. — L'inauguration du Parlement de la confédération du nord de l'Allemagne. — Temps d'arrêt dans la crise ecclésiastique en France.

Les questions d'actualité occupent une assez large place dans le corps même de la *Revue*, pour que notre chronique soit courte aujourd'hui. L'ouverture des Chambres, en Angleterre et en France, l'inauguration du Parlement de l'Allemagne du Nord, voilà, à part la crise italienne sur laquelle nous avons déjà donné suffisamment de détails, les événements les plus importants du mois. Nous laissons la parole à un de nos honorables correspondants, sur la question de la réforme qui agite si profondément l'Angleterre au début de cette session. Voici ce que nous écrit sur ce sujet M. G. Masson :

« Nous avons eu à une semaine d'intervalle l'ouverture du Parlement et une démonstration (c'est l'expression consacrée) réformiste; le 5 de ce mois les deux chambres se sont réunies; le 11, les champions du suffrage universel et du vote au scrutin secret ont organisé une procession dont l'objet était, non de faire la leçon au ministère tory, du moins d'indiquer la voie à suivre et les innovations à introduire.

« Le discours du trône était impatiemment attendu, cela va sans dire, car chacun comprenait qu'il fallait absolument en finir avec la question de la réforme électorale, et enlever ainsi tout prétexte aux agitateurs de l'opinion radicale. On ne se plaindra certes pas que le Parlement anglais manque d'ouvrage ; tant de projet de lois figurent sur le programme ministériel, tant de mesures importantes, tant de travaux d'urgence, que l'opposition commençait à craindre, ou peut-être à désirer, que la grande affaire du moment fût encore ajournée. Ils auraient eu beau jeu alors pour crier à la trahison. Lord Derby et M. d'Israëli se chargèrent de désabuser leurs adversaires politiques, et déclarèrent franchement qu'ils feraient connaître, le lundi d'après, les vues du cabinet sur le fatal problème. Lord Derby ajouta que, dans des circonstances comme celle où

l'Angleterre se trouve aujourd'hui, il était indispensable que les honnêtes gens de tous les partis se réunissent pour faciliter la tâche du gouvernement, et qu'il fallait sacrifier l'esprit d'opposition au véritable patriotisme. Le comte Russell, je dois le dire, avait justifié cette remarque de lord Derby par le ton assez rogue de ses critiques sur le projet d'adresse. On peut affirmer ici que M. Gladstone est le seul chef de l'opposition whig qui ait, en cette occasion, fait preuve de générosité, et si tous ceux de son parti lui ressemblaient, on finirait par s'entendre.

« C'est le lundi 11 que M. d'Israëli a développé à la Chambre des communes les vues du ministère sur la réforme électorale. Jamais foule plus compacte ne s'était pressée sous les lambris gothiques du palais de Westminster; la salle regorgeait de curieux, les pairs étaient assis ou plutôt entassés les uns sur les autres, sans le moindre souci de leur dignité ou de leur *comfort*. Le chancelier de l'échiquier eut le tort de paraître d'abord éluder la question, et puis de la présenter avec une humilité, une sorte de gaucherie qui donnait à croire qu'il ne comptait guère sur le succès de sa cause. Voilà, en définitive, tout ce qu'on peut lui reprocher, mais c'est déjà beaucoup lorsque l'on songe à l'impatience générale. Aujourd'hui plus que jamais, il importe de s'entendre clairement; il faut satisfaire d'un côté les libéraux raisonnables, et de l'autre les conservateurs qui voient dans chaque minute de délai un avantage donné au radicalisme. Quant à la forme sous laquelle M. d'Israëli a cru devoir soumettre se idées, je ne sais ce qu'on pourrait y trouver raisonnablement à redire, et les patriotes du *Daily News*, du *Telegraph*, et du *Star* ont manifesté une injustice pitoyable en condamnant d'avance toute mesure qui ne serait pas présentée au Parlement sous la forme d'un bill. Il est notoire que tous les plans de réforme électorale rédigés depuis trente ans ont échoué *précisément* parce qu'ils étaient l'expression d'un programme ministériel, et conséquemment parce qu'on en faisait une question de cabinet. Aujourd'hui M. d'Israëli veut que le ministère et la Chambre des communes travaillent ensemble à la solution du problème; il demande que les conseillers de Sa Majesté et les représentants du pays terminent à l'amiable une situation politique assez grave, et on lui cherche noise là-dessus. On a si bien fait qu'il a fallu abandonner ce mode de délibération et revenir à proposer un bill formel.

« La *Revue d'Edimbourg*, dans son dernier numéro, contenait un article assez remarquable sur la situation des partis, et concluait à ce que les whigs se rangeassent autour d'un chef qui ne serait pas M. Gladstone. Je le crois bien; toutes les anciennes notabilités du parti supportent avec peine l'autorité d'un homme dont le génie transcendant les éclipse. En définitive, le parti whig ne vit que par M. Gladstone. La vanité de plusieurs doit en souffrir, et c'est ce que prouve l'article de la *Revue d'Edimbourg*, mais il n'y a pas de remède à cela; d'abord M. Gladstone ne consentirait pas, et il aurait raison, à se mettre au second rang, et ensuite

qui persuadra-t-on aujourd'hui que le comte Russell soit de la trempe à faire un bon *leader?*

« L'attitude du parti radical conduit par M. Bright et M. Mill dans le Parlement, et au dehors par M. Edmond Beales et M. Dickson, amènera, si je ne me trompe, une complète réorganisation des deux grandes sections politiques. Il n'y a personne (je parle des gens raisonnables) qui veuille du suffrage universel, mais M. Bright réclame quelque chose d'approchant, et il a eu le très-grand tort, — quoiqu'il s'en défende beaucoup,— de faire le plus violent appel aux passions populaires. N'est-ce pas lui, en effet, qui a engagé les *trades-unions,* ou sociétés ouvrières, à se transformer en clubs? N'est-ce pas sur lui qu'il faut faire peser la responsabilité de toutes ces démonstrations qui, trois fois, ont encombré la voie publique, suspendu le travail et causé tant d'inquiétude?

« M. d'Israëli met la Chambre des communes en garde contre l'envie qui pourrait lui prendre de transplanter en Angleterre le despotisme démocratique si à la mode ailleurs. Les démagogues anglais cherchent à faire le vide autour d'eux; ils n'aiment pas le journalisme, parce que le journalisme les a percés à jour; et s'ils se mettent à l'aise dans les réunions populaires, c'est que trois ou quatre phrases à allusion, des insultes et des paradoxes débités d'un ton emphatique, réussiront toujours sur des imaginations ardentes et mal disciplinées. Ils ont oublié que les Anglais n'aiment guère à se voir menacés, fût-ce au nom du prolétariat, et le *Nonconformist,* un des organes les plus accrédités du radicalisme avoué, disait encore l'autre jour « qu'il était insupportable qu'on vînt obliger les gens, quoi qu'ils en eussent, à adopter un programme politique quelconque. » Les ouvriers, eux aussi, commencent à sentir combien le despotisme des *trades-unions* est insupportable. Ils veulent s'arranger, en cas de dispute avec leurs patrons, et n'entendent pas cesser leurs travaux ou les reprendre suivant le bon plaisir de quelques individus mécontents.

« Je le répète donc, une distribution nouvelle des partis politiques me paraît inévitable.

« Une réunion d'un grand intérêt s'est tenue, le 22 janvier dernier, au *London coffee-house.* Des dignitaires de l'Eglise établie, des ministres dissidents, des laïques appartenant à la classe bourgeoise et aux différentes dénominations religieuses, avaient invité à une espèce de conférence fraternelle les ouvriers et les gens du peuple, afin de tâcher de découvrir le vrai motif qui retient, le dimanche, loin des lieux du culte, tant d'individus qui sont chrétiens de nom. Une lecture attentive des discours prononcés m'a donné la triste conviction que pour la majorité le christianisme, en Angleterre comme autrefois en France, fait partie d'un système politique, et que pour eux les Eglises sont de véritables succursales des salons de l'aristocratie. Si les pauvres négligent leurs devoirs de chrétiens, c'est qu'ils ne veulent pas compromettre des vêtements usés au milieu du luxe, et qu'ils sentent que, même en présence de

Dieu, *mylord* et *mylady* ne les regardent pas comme leurs frères et leurs sœurs.

« Ce peut être, du côté des ouvriers et des prolétaires, un simple préjugé, mais il faut à tout prix n'y point fournir le plus léger prétexte, sans quoi les tendances radicales se développeront avec rapidité, et l'on verra la foule abandonner les églises pour encombrer la salle de lectures, où un professeur atrabilaire et hargneux, M. Goldwin-Schmith, cherche à prouver que l'Angleterre du dix-neuvième siècle est aussi mal gouvernée qu'au temps de Cromwell et de Hampden. »

L'Angleterre a beau être divisée sur la question de l'extension du suffrage universel, les garanties élémentaires de la liberté n'y sont pas soumises, comme chez nous, à d'incessantes fluctuations ; c'est qu'elles sont soutenues par les mœurs de la liberté. Voilà ce qui nous manque ; nous en avons parfois les emportements et les passions, pour retomber dans la lassitude de qui un homme fort obtient tout, tant qu'il est fort.

Les premiers débats du Corps législatif ne trahissent pas un grand réveil de l'esprit public. Quelques discours ont été prononcés sur le décret du 17 janvier ; ils ont mis en pleine lumière le caractère précaire et transitoire de ces droits politiques qui dépendent absolument d'une seule volonté, et qui suivent un mouvement de flux et de reflux, dont aucune loi fixe ne règle la périodicité. L'opinion publique ne se réveille pas pour si peu. La question du secret des lettres l'avait bien aiguillonnée quelque peu ; nous verrons bien si elle se déclarera satisfaite par les révélations de l'honorable directeur des postes qui, pour se justifier, a exhumé une circulaire inconnue de 1854, d'après laquelle tout pli peut être régulièrement décacheté, pour saisir les imprimés qui ne se seraient pas soumis aux lois sur la matière. Il est vrai que l'on nous assure que les facteurs ont sucé le lait de la discrétion, et que d'ailleurs leurs mains ont un tact exquis pour palper un délit sans ouvrir les lettres.

Tout cela est fort peu rassurant. Cette application de la raison d'Etat aux relations de tous les jours, si nettement formulée par M. Vandal et si bien accueillie par la majorité de la Chambre, montre à quel point le sentiment du droit est peu développé au milieu de nous. Il en sera ainsi tant que nous ne mettrons pas hors des atteintes du pouvoir social les droits qui sont vraiment inaliénables, tant que nous admettrons avec M. Vandal que l'individu est pour l'Etat et non l'Etat pour l'individu. Nous n'exagérons rien ; nous reconnaissons qu'une certaine latitude doit être laissée à la justice pour atteindre les coupables, mais nous demandons des garanties sérieuses qui nous empêchent de dépendre du plus ou moins d'adresse de MM. les agents de l'administration pour ce qu'il y a de plus intime dans nos âmes. . . .

Les lois promises sur la presse et le droit de réunion ont passé par des phases diverses dans leur élaboration première. Il y a eu un moment où les promesses ont ressemblé à des menaces, et où l'on s'est

demandé si l'annonce des libertés nouvelles n'aboutirait pas à une déception lamentable pour tout le monde, mais surtout pour le gouvernement. Quelques modifications dans un sens libéral paraissent devoir être faites au projet de loi sur la presse qui, à un certain moment, a dépassé toutes les craintes. Espérons que la délibération des Chambres l'élargira encore. Espérons que la loi sur le droit de réunion ne maintiendra pas les fâcheuses restrictions que le projet apporte à la liberté des cultes en conservant l'autorisation préalable pour les réunions religieuses. Qu'on le sache, tant que cette clause est maintenue, il est dérisoire de parler de la liberté religieuse. Nos consciences demeurent sous la main de l'administration, *in manu*, comme on disait l'autre jour au Corps législatif.

Qu'est-ce qui secouera donc notre langueur, si le récent discours du roi de Prusse nous laisse indifférents? L'empire d'Allemagne se constitue à nos portes; il s'affirme avec l'accent du triomphe; or, c'est un empire fondé dans sa forme actuelle sur la force et non sur le droit, qui veut grandir et nous surveille d'un œil jaloux. Il ne s'agit certes pas pour nous de chercher des revanches insensées et d'attendre le moment favorable pour engager une guerre qui serait impie et affreuse, si elle n'était pas purement défensive. Réveillons nos énergies morales; élevons le niveau de la vie nationale; ouvrons nos poitrines au souffle vivifiant qui vient des cimes. Encore quelques années de ce matérialisme pratique, de ce dédain des grandes choses, de cet oubli de ce qui est invisible et éternel, et on verrait ce qu'il adviendrait de ce noble et généreux pays. Tandis que les classes faites pour diriger l'opinion s'abandonnent à l'insouciance, ailleurs on ne dort pas. Ils ne dorment pas ces ouvriers qui viennent de s'organiser en une vaste association européenne, ayant ses congrès annuels, sa commission exécutive, et travaillant à la régénération matérielle du pays sur la base de l'athéisme de Proudhon. Qu'on lise, dans *le Courrier français* du 16 février, les statuts de cette association qui a convoqué son second congrès à Lausanne pour le mois de septembre de cette année, et on reconnaîtra que nos inquiétudes ne sont que trop fondées.

La question ecclésiastique n'avance pas au sein de l'Eglise réformée. Le débat engagé sur les délibérations du consistoire de Caen perd beaucoup de son importance depuis qu'il est prouvé que l'approbation ne conclut pas à l'imitation. Quant au nouveau journal de l'Eglise luthérienne, *le Témoignage*, sa préoccupation dominante aujourd'hui est de marquer la distance qui le sépare des Eglises libres. Nous ne comprenons pas bien ce qu'il veut dire quand il parle de la faiblesse doctrinale de celles-ci. Il nous semble qu'en tant qu'Eglises, elles surpassent les Eglises officielles à ce point de vue, puisqu'elles ne tolèrent pas les contradictions sur les points fondamentaux. Sans doute, on trouvera dans leur sein une tendance plus stricte et une tendance plus large, mais si

elles diffèrent par la théologie, elles se sentent unies par la foi au même Christ. Bien loin de considérer cette latitude ou plutôt cette largeur comme une imperfection momentanée, elle nous apparaît comme un progrès bienfaisant. En ce qui concerne les institutions, nous ne voyons rien à envier au régime qu'on leur oppose, à commencer par le régime de l'Eglise luthérienne, dont on nous a d'ailleurs signalé les imperfections avec une noble franchise. Cela veut-il dire que tout sera sauvé par la séparation de l'Eglise et de l'Etat? Nous n'avons jamais dit cette absurdité. Seulement qu'on veuille bien nous indiquer un autre moyen de rétablir l'ordre et la liberté dans les Eglises de France[1].

Nous ne sommes point animés d'un esprit sectaire ; nous savons que dans le protestantisme officiel, notre principe, pris dans sa généralité, recrute tous les jours des sympathies nouvelles. Pour nous, nous ne souhaitons point le triomphe de notre paroisse, mais de notre drapeau, ce noble drapeau de la foi personnelle, sans lequel il n'y a pas de société chrétienne. Notre vœu le plus cher serait rempli quand nos Eglises disparaîtraient dans un mouvement plus général. Il faut que tous nos cadres soient brisés, et que la Réformation recommence ou plutôt continue sous le souffle ardent et orageux qui passe sur nous. Ce n'est pas le moment de glorifier exclusivement tel ou tel formulaire du passé, mais, en partant de l'éternel Evangile, d'aspirer tous ensemble à la grande rénovation spirituelle dont nous ne pouvons plus nous passer.

E. de Pressensé.

[1] Nous recommandons à nos lecteurs l'excellente brochure que M. le professeur Astié vient de publier en réponse à M. Hornung. Ces pages nerveuses et spirituelles font justice d'une foule de vieux arguments contre la liberté, cent fois percés à jour, et qui ne méritent plus que cette ironie très-sérieuse au fond.

Pour la Rédaction générale : E. de Pressensé, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

SÉANCES D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

DE LA SALLE DE LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT

CONFÉRENCE DU JEUDI 7 MARS 1867, PAR M. E. DE PRESSENSÉ.

Une discussion au second siècle de l'ère chrétienne sur les rapports de l'homme et de l'animal[1].

Messieurs,

Le sujet que je propose ce soir à vos méditations est historique par un côté, puisqu'il s'agit d'évoquer devant vous un débat qui s'est produit dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Toutefois, il est impossible, par le temps qui court, de toucher à ces grandes questions religieuses, sans soulever immédiatement la discussion. On ne peut pas se contenter de faire de l'archéologie dans cette grande crise des esprits que nous traversons. On ne se promène pas dans un champ de bataille, on s'y jette et l'on combat. Or, Messieurs, à quelque point de vue que l'on soit placé, nous pouvons bien comparer à un champ de bataille le domaine de la pensée philosophique et religieuse tel qu'il se présente aujourd'hui. Que de tendances diverses s'y entre-choquent! Rien, me semble-t-il, ne nous honore davantage que d'engager virilement et simplement entre nous les luttes de la pensée religieuse. Je ne sais en vérité pourquoi on les redouterait. Ce qui est redoutable, ce sont les agitations d'en bas, celles des convoitises et des passions, et non les agitations d'en haut, qui se forment sur

[1] Cette conférence a été recueillie par la sténographie.

les cimes de l'être humain. Rien ne purifie davantage l'atmosphère sociale.

Il se trouve, Messieurs, qu'en vous faisant relire une page d'histoire, je suis au plus vif des luttes contemporaines; en effet, cette discussion que je désire ressusciter devant vous, elle est engagée dans les mêmes termes au sein de notre société moderne. Oui, aujourd'hui, comme il y a seize siècles, une tendance s'est manifestée qui veut découronner l'âme humaine, lui ôter son diadème, sa pensée immortelle, le sens moral, la conscience, tout ce qu'il y a de divin en elle.

Il est curieux de se rendre compte du chemin qu'on a parcouru pour arriver à ces tristes théories que je vous signale, et qui ont retrouvé faveur. Chose étrange! on est parti de l'apothéose pour arriver à la bestialité en assimilant l'homme à l'animal. C'était bien un essai d'apothéose que cette grande philosophie de l'absolu élaborée par Hegel, qui a fait son apparition dans le monde de la pensée au commencement du siècle, car sur les hauteurs glacées de la métaphysique, elle divinisait l'humanité en déclarant que, comme l'absolu n'existe pas en dehors du monde, c'est dans l'intelligence humaine que la divinité éparse dans les choses prend conscience d'elle-même. On avait également débuté par l'apothéose dans cette belle civilisation gréco-romaine, qui exerce encore sur nous une si grande séduction; mais cette glorification de l'humanité, au lieu d'être célébrée sur les hauteurs dénudées de la métaphysique, avait eu lieu sur cet Olympe où, au son de la lyre d'Homère, avaient apparu, du sein des nuages dorés, des divinités charmantes, dans lesquelles la Grèce se reconnaissait elles-mêmes. Cette première déification humaine avait eu pour conclusion précisément les abjectes doctrines que je vais vous retracer dans un instant. Ainsi en est-il arrivé aujourd'hui des audacieuses prétentions de la philosophie panthéiste. Il y a, Messieurs, une impérieuse logique qui pousse à ces conclusions. Prétendre que l'homme est le seul Dieu, c'est en réalité nier le divin véritable. Alors il n'a plus de place dans l'âme humaine, et par une pente irrésistible qu'il faut descendre jusqu'au bas, on arrive à dépouiller l'homme de ce qui est son grand titre de noblesse, car quand on lui a ôté ce qu'il a de divin, ce n'est plus la peine de parler de ce qui reste : il ne reste plus, suivant l'expression d'un brilllant auteur contemporain, qu'un animal qui a des moments singuliers. Ces moments singuliers, ce sont les préoccupations de la conscience, la recherche du bien, de la vérité, mais enfin, à part ces accidents, ce n'est plus qu'un animal, « la nécessité fouette, dit-on, et la bête avance. »

Messieurs, je veux établir ce soir deux thèses devant vous. Tout d'abord, je désire montrer aux hommes qui soutiennent avec passion, au nom du progrès, qu'il n'y a aucune différence radicale entre l'humanité et l'animalité, qu'ils ne sont que les plagiaires d'un honteux passé, qu'ils sont les représentants, non pas d'une pensée nouvelle, mais du vieux paganisme au moment où le monde était en pleine dissolution morale. Voici ma seconde thèse : vous ne voulez pas du christianisme, dirai-je à ses adversaires, parce qu'il vous en coûterait de vous courber sous le joug de la foi, cela vous paraît contraire à votre dignité ! Vous êtes trop fiers pour un tel acte, eh bien ! il se trouve que c'est le christianisme qui seul est le gardien de la dignité humaine, et que c'est cette religion des humbles qui nous maintient dans l'intégrité de notre grandeur morale.

Posons d'abord les deux champions que nous verrons aux prises dans cette discussion tout ensemble ancienne et nouvelle, que je désire évoquer devant vous. Le premier, c'est Celse, un digne représentant du paganisme de la décadence. Nous avons très peu de renseignements précis sur lui. Son grand livre, intitulé : *Paroles de vérité*, a été perdu. Seulement il nous en est resté, dans la réfutation d'Origène, des fragments considérables, des citations textuelles qui permettent de le reconstituer plus ou moins. Nous savons que Celse était médecin. Nous avons ensuite un autre renseignement qui n'est pas sans gravité pour lui, c'est qu'il était l'ami de Lucien, le terrible, l'impitoyable railleur, esprit charmant au point de vue littéraire, qui parle une langue pleine de finesse et de précision, mais qui trouve tout son plaisir à flétrir, à salir, dirai-je, tout le passé de l'humanité, et qui a mis une dent venimeuse sur toutes les grandeurs de l'histoire. Lucien avait dédié à Celse l'un de ses traités ironiques où, sous prétexte de combattre la superstition, il combattait la religion en soi. On ne sait même pas bien à quelle école Celse se rattachait, et l'on se demande s'il était platonicien ou épicurien. Cette question paraît étrange ; elle aurait été impossible quelques siècles auparavant, mais elle peut se poser à cette époque où toutes les barrières s'abaissent, où il y a une sorte de fusion entre toutes les doctrines qui veulent comme faire front contre la religion nouvelle. C'est un temps de mélange universel, où l'influence alexandrine règne partout, et noie dans le syncrétisme toutes les écoles et tous les cultes.

D'ailleurs, Messieurs, il y a un double côté dans cette admirable philosophie de Platon que personne n'admire plus que moi, car Socrate et Platon sont, à mes yeux, de grands précurseurs de la pensée chrétienne. J'y trouve tout d'abord un idéalisme trans-

cendant tout pénétré du sens moral. Mais Platon, pas plus qu'aucun autre philosophe de l'antiquité, n'a pu s'élever au-dessus du dualisme; il admettait l'éternité de la matière et ne pouvait se débarrasser de cet *autre* incommode qu'il ne savait comment expliquer. Il voulait sans doute que, par l'ascétisme, nous triomphassions de cet élément corporel, mais il ne le posait pas moins comme une sorte de fatalité du mal en face de la divinité suprême. Supposez un temps de décomposition universelle; on laissera de côté son grand idéalisme, et on pourra unir dans une certaine mesure le matérialisme au platonicisme. On admettra sans doute le monde de l'idée pure dans le lointain du ciel, mais on ne s'en préoccupera pas, et on se rabattra sur les réalités sensibles; on sera tout ensemble épicurien et platonicien. Tout porte à croire que Celse professait un épicuréisme délicat, raffiné, qui cherchait surtout les jouissances de la pensée. C'est ce qu'on peut inférer du goût qu'il professait pour la dialectique, pour cet art dont la Grèce était si fière, de grouper les idées et de présenter un tissu serré et finement ourdi de raisonnements. En effet, l'un de ses principaux griefs contre l'Evangile, c'était de s'être complétement débarrassé de ces grandes méthodes de la philosophie antique. Tel était Celse. Voici que tout d'un coup apparaît une religion qui, au lieu de se présenter avec le savant appareil de la métaphysique grecque, parle un langage tellement simple que les femmes et les enfants peuvent la comprendre, qui ne recrute pas ses adeptes parmi les forts et les puissants, mais parmi les délaissés et les méprisés; une religion qui a pour Dieu un supplicié, et pour symbole une croix, une religion qui n'a pas ce caractère qu'on appelle providentiel dans les époques d'immoralité, je veux dire le succès; qui est persécutée et réunit contre elle toutes les grandeurs et toutes les puissances de ce monde. Pour Celse, une telle religion, c'est l'ennemi; il l'a bien senti du premier coup: aussi a-t-il dirigé contre elle une des attaques les plus virulentes et les plus perfides. Il a réuni dans son carquois toutes les flèches qui peuvent être lancées contre la religion du Christ.

Tel est le défenseur de la thèse de l'animalité humaine. En face de lui, Messieurs, vous avez un homme qui est, lui aussi, le fidèle représentant de la cause qu'il a embrassée. Origène est l'une des plus grandes figures, je ne dis pas seulement de l'histoire de l'Eglise, mais encore de l'histoire de l'humanité. Personne ne le dépassait par l'immensité de l'érudition, au troisième siècle; tout ce qu'une intelligence humaine pouvait embrasser de connaissances, il l'avait acquis. Son imagination était brillante, sa parole éloquente, et il unissait la foi la plus ardente

à une rare indépendance d'esprit. En effet, ne l'oublions pas, nous sommes au troisième siècle, avant la période où les grands conciles ont formulé d'autorité la croyance de l'Eglise. Chacun alors conserve sa physionomie propre ; il y a un christianisme d'Occident comme il y a un christianisme d'Orient. Origène a été un des plus courageux champions de la liberté de la pensée chrétienne renfermée dans ses justes limites, c'est-à dire demeurant chrétienne. Ce n'est pas un homme de tradition qui vient réciter une leçon ou développer une formule imposée; il exprime ses vivantes convictions; il s'est librement incliné devant le Christ, mais il n'en est pas moins resté fidèle aux grandes méthodes de l'expérimentation morale et intellectuelle. Et puis c'est un saint! Rien de plus pur que l'existence de cet illustre philosophe chrétien! Il ne vit que pour la vérité et pour les plus grands intérêts de l'âme. Pauvrement vêtu, vivant de peu, mortifiant son corps dans un ascétisme implacable et outré, il consacre ses veilles à enrichir sa pensée de tous les trésors de la culture antique, afin de devenir un défenseur plus puissant de la cause de l'Evangile. Autour de lui se presse une sainte et ardente jeunesse qui ne l'écoute qu'au péril de sa vie, car le centurion romain peut à chaque instant se présenter au nom de la loi, et conduire devant le juge les adhérents d'un culte proscrit. Or, du tribunal au cirque, le chemin n'est pas long. Constamment ce petit auditoire s'éclaircit. Quand un des disciples d'Origène est enlevé à ce cercle intime, le maître héroïque l'accompagne jusque sur le seuil des arènes pour lui donner le baiser de paix et d'adieu, n'ayant qu'un regret, c'est de ne pas mourir lui-même avec lui, car ce jeune homme a une passion, — il faut bien que toute jeunesse ait la sienne, — c'est celle du martyre. Il voudrait sceller de son sang son témoignage ; il frémit d'être épargné quand quelqu'un de ses disciples bien-aimés est jeté aux lions. Un jour, il est bien près d'atteindre le but de son ambition : une foule ameutée le conduit au temple de Sérapis, et met entre ses mains des palmes, afin qu'il les incline devant l'idole. Origène secoue les palmes et s'écrie : « Le Christ seul est triomphant. » Tel était Origène. Vous ne trouverez pas, Messieurs, de plus grand esprit ni de plus grand saint.

Quand il écrivit son livre contre Celse, il avait quitté Alexandrie, où il avait exercé une si vaste influence, à la tête de cette fameuse école d'apologétique chrétienne fondée par Panténus, où la conciliation entre la religion nouvelle et la philosophie ancienne, dans ce qu'elle avait de pur et d'élevé, fut tentée avec tant de hardiesse et de succès, mais non sans péril. Un conflit

s'était élevé entre l'illustre maître et son évêque, esprit étroit et borné. Origène maintint avec douceur et fermeté les droits de la pensée chrétienne, et se retira au sein des Eglises de la Syrie, qui l'entourèrent de leur respect. C'est à Césarée, quelques années avant d'être jeté en prison pour y mourir, qu'il réfuta les sophismes de Celse.

Tels sont, Messieurs, nos deux champions; et maintenant assistons à ce mémorable débat. Je n'ai pas l'intention de vous le retracer dans tous ses détails. Cela nous conduirait beaucoup trop loin. Je me bornerai à vous rappeler que Celse n'avait été que trop bien guidé par le génie de la haine, et que sa polémique contre le christianisme révèle une habileté presque merveilleuse. Il commence par prendre le masque d'un rabbin juif, afin de pouvoir s'approprier toutes les objections que la synagogue avait coutume de diriger contre l'Evangile. Puis, se débarrassant de ce vêtement d'emprunt, il sape les bases du judaïsme et du christianisme, et oppose au Dieu de la Bible et de la conscience la divinité commode du panthéisme matérialiste. C'est dans le cours de ce grand débat qu'il aborde la question spéciale sur laquelle je veux maintenant appeler votre attention.

Son intention est d'établir que les chrétiens sont vraiment bien insensés de s'imaginer que le Dieu du ciel va s'occuper d'une race aussi chétive et aussi misérable que la race humaine, perdue dans un coin de l'univers. Il compare les hommes à des fourmis sortant de leurs fourmilières, ou à des grenouilles se débattant dans leur marais ou à des vers « tenant Eglise » dans un bourbier infect, et qui se dévorent les uns les autres.

« C'est à nous seuls, disent-ils, que Dieu a annoncé et révélé ses desseins; pour nous, il néglige le monde, les cieux et tout ce qu'enferme la terre; ses soins se concentrent uniquement sur nous; à nous seuls il envoie sans cesse ses délégués et il n'est préoccupé que de la manière dont nous lui serons éternellement unis.

« Nous sommes, disent ces vers de terre, les êtres les plus rapprochés de Dieu. Il nous a fait entièrement à son image. Toutes les choses nous sont soumises : la terre, l'eau, l'air, les astres, tout a été créé à cause de nous et doit nous obéir. Comme quelques-uns de nous sont entachés de péché, Dieu viendra lui-même ou enverra son Fils pour consumer les impies dans les flammes et nous introduire dans la vie éternelle[1].

« Si quelqu'un regardait du ciel sur la terre, il ne verrait pas où gît la différence entre les fourmis et les hommes[2]. »

Celse a une singulière idée de la grandeur d'une race. Au

[1] *Contra Celse*, IV, 23.
[2] *Id.*, IV, 85.

fond, c'est pour lui une question de dimension, puisqu'il suffit d'un effet de perspective pour qu'à ses yeux l'humanité et les fourmis se confondent pour l'observateur qui les verrait à une distance incommensurable. Pascal a éloquemment réfuté cette pauvre objection lorsqu'il a dit : « Ce n'est pas dans l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est dans le règlement de ma pensée. Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point; par la pensée, je le comprends. »

Ce n'est point assez pour Celse d'avoir mis en saillie la petitesse relative de l'humanité, il veut la ravaler au-dessous de la brute, et il prononce contre elle un véritable réquisitoire. Il se fait l'avocat convaincu et passionné de l'animalité, afin d'établir sa supériorité sur notre race.

De quoi se vante celle-ci? Tout d'abord, elle se glorifie de ce travail accompli avec tant d'art par lequel elle a transformé la planète, s'emparant des forces de la nature et en faisant ses instruments dociles. Le bel avantage, répond Celse; les animaux ne vivent-ils pas à moins de frais que nous; ils n'ont pas besoin d'arroser de leurs sueurs les aliments qui les nourrissent.

« Les hommes se procurent la nourriture avec peine, avec travail, avec sueur; les animaux, au contraire, n'ont aucun soin à prendre; la terre leur fournit tout d'elle-même[1].

« Dira-t-on que nous sommes les rois des animaux, parce que nous les prenons à la chasse et les mangeons? Je répondrai : N'est-ce pas nous plutôt qui sommes nés pour eux, puisqu'eux aussi nous chassent et nous dévorent? Surtout si l'on considère que, pour les prendre, nous avons besoin d'armes et de filets, au lieu que, pour eux, armés par la nature, ils n'ont besoin que d'eux-mêmes pour vaincre l'homme[2]. »

Après le travail manuel et l'industrie, nous vanterons-nous de cette admirable organisation sociale qui maintient nos droits, et qui établit l'ordre dans les Etats? Si vous invoquez, répond Celse, votre civilisation, les villes que vous bâtissez, les lois que vous formulez, les magistrats que vous choisissez, regardez les fourmis et les abeilles; les cités les mieux policées ne vaudront jamais une ruche. Ce petit royaume a ses lois, il a aussi ses guerres et on n'a qu'à compter les cadavres des frelons pour reconnaître que la justice y est rendue.

« Si les hommes, dit-il, vous paraissent différents des bêtes parce qu'ils habitent des villes, font des lois auxquelles ils obéissent et mettent à leur tête des magistrats et des princes, ce motif de leur supériorité n'est pas admissible, car ils ne font en cela rien de plus que les fourmis

[1] *Contra Celse*, IV, 76.
[2] *Id.*, 78.

et les abeilles. Celles-ci en effet ont leurs rois qu'elles accompagnent par honneur; elles ont entre elles leurs guerres, leurs victoires, leurs massacres des vaincus ; elles ont des villes avec leurs faubourgs ; des travaux prévus et réglés, des peines pour les paresseux, des supplices pour les méchants[1]. »

« Les fourmis ne sont pas moins bien partagées que les abeilles. Elles ont leur sépulture dans laquelle elles conduisent solennellement leurs morts. Elles ont une raison suffisante, des notions communes, des vérités générales[2]. Elles ont l'usage de la voix et parlent entre elles de choses fortuites et inattendues. »

Il est dommage que Celse n'ait pas prêté une oreille plus attentive à ces entretiens intéressants, et ne nous ait pas fourni la preuve de ce langage articulé. Cela aurait singulièrement simplifié sa thèse.

Ailleurs il dit « que les aigles et les serpents connaissent de nombreux remèdes contre les poisons et les maladies; ils connaissent la vertu de certaines pierres qu'ils emploient à la guérison de leurs petits[3]. » Ainsi, mécaniciens, légistes, médecins, les animaux nous battent dans tous les arts. Il ne leur reste plus qu'à être pontifes. Cet avantage ne leur manque pas; ils sont nos maîtres même dans cet ordre supérieur de la vie morale où il semble que nous soyons inattaquables. Celse n'hésite pas à déclarer que les animaux l'emportent sur nous, non-seulement par une sorte d'innocence instinctive, mais encore par la piété et la moralité. Voici le bel argument sur lequel il se fonde. Les augures consultent les oiseaux pour avoir des indications sur la volonté des dieux ; il s'ensuit que les oiseaux sont les amis de la divinité, et qu'ils possèdent sa confiance la plus intime. Il ne s'agit pas ici d'une fantaisie brillante et charmante à la façon d'Aristophane qui, dans sa fameuse comédie des Oiseaux, semble avoir communiqué à ses vers une harmonie aérienne. Non ! c'est sérieusement que Celse prétend que les oiseaux forment une sorte d'Eglise du ciel. Savez-vous à qui il donne la palme de la piété ; c'est à l'éléphant, probablement par suite de cette notion spéciale de la grandeur qui la confond avec la dimension. Il a soin d'ajouter que l'éléphant est admirable par sa fidélité aux serments qu'il prête. Les bêtes sont donc non-seulement plus sages que les hommes, mais elles sont encore plus chères à Dieu, c'est son mot textuel. Il en résulte que le monde n'a pas été fait pour les hommes plus que pour les lions, les aigles et les dauphins.

Messieurs, ces raisonnements de Celse vous font sourire. Il y

[1] *Contra Celse*, IV, 81.
[2] *Id.*, 84.
[3] *Id.*, 86.

a quelques années déjà, j'avais été amené, par mes études sur l'antiquité chrétienne, à constater cette singulière argumentation. Quel n'a pas été mon étonnement de trouver qu'elle n'a pas vieilli d'un jour et que dans une Société très-grave, qui compte des savants illustres parmi ses membres, — la Société d'anthropologie, — les mêmes thèses ont été soutenues. Sans doute, le débat a été contradictoire, je me hâte de le dire, car le spiritualisme y a trouvé d'éloquents défenseurs. Il n'y a donc rien dans ce que je dis qui ait trait à la Société prise en elle-même. Il n'en est pas moins digne d'intérêt que la singulière discussion qui s'est agitée au second siècle se soit renouvelée dans une société scientifique de nos jours, non pas accidentellement, à l'occasion d'un incident, mais avec une ampleur inaccoutumée, pendant toute une année. J'ai parcouru ces derniers jours les bulletins de la Société d'anthropologie, pour l'année 1866. Non-seulement j'y ai trouvé cette affirmation, que vous savez être très-fréquente aujourd'hui, qu'entre les singes et nous la distance n'est pas grande, — ceci est presque un lieu commun à force d'avoir été répété, — mais tout l'appareil d'argumentation qui est dans le livre de Celse.

Vous allez en juger par vous-mêmes, Messieurs. Nous parlions, il y a un instant, de l'argument tiré de cette admirable industrie des animaux qui l'emporterait sur l'industrie humaine; je pourrais vous dire tout un long discours qui est consacré à nous humilier devant les fourmis et les abeilles, et à nous montrer que si elles étaient admises à concourir dans nos expositions de l'industrie, notre cas pourrait devenir fort grave.

Deux animaux sont particulièrement en faveur : le chardonneret, qui paraît avoir modifié l'arrangement de son nid, et le castor du Rhône devenu fouisseur, d'architecte qu'il était[1]. On fonde sur ce castor les plus grandes espérances. Les fourmis vont à la guerre pour conquérir des esclaves et elles savent fort bien réduire certaines espèces de pucerons à l'état de domesticité[2]. En ce qui concerne l'organisation sociale, même admiration pour les bêtes chez certains de nos savants du dix-neuvième siècle que chez l'épicurien de la décadence romaine. Société parfaite, en effet, qu'une ruche, tout y est si bien réglé ! Et puis la question de liberté ne s'y pose pas, et cela évite bien des inconvénients. Quelques honorables membres de la Société d'anthropologie ont fait cette belle découverte que rien ne ressemble

[1] *Bulletin de la Société d'anthropologie*, t. I, p. 267.
[2] *Id.*, p. 71.

plus à une caillette de village qu'une poule qui glousse. Ils paraissent avoir reçu les intimes confidences du poulailler, à la manière dont ils rendent toutes les nuances du piaulement, et cela leur suffit pour attribuer le langage articulé aux animaux.

Vient ensuite le domaine de la religion. C'est là que l'on triomphe! Un savant des plus appréciés a démontré avec une grande énergie que rien ne caractérisait plus sûrement l'humanité que l'idée de Dieu. Il a soulevé les plus vives oppositions. Qu'est-ce après tout que cette religiosité? disent les adversaires de M. de Quatrefages. Nous ne connaissons pas d'autre religion que celle de la peur; le type de l'être religieux, c'est donc le chien qui tremble devant son maître.

« Les animaux paraissent considérer l'homme comme l'homme lui-même considère ses dieux : — comme cause de bien, et ils le recherchent; — ou comme cause de mal, et ils le fuient.

« Ils ont généralement peur de l'homme et l'évitent. Ils le recherchent, au contraire, dans quelques circonstances extraordinaires. L'homme est pour eux un être à caractère bizarre, généralement disposé à leur faire du mal, mais faisant quelquefois exception à cette règle pour leur devenir indifférent ou même pour les protéger (en apparence du moins), quand son esprit malfaisant s'exerce contre leurs ennemis. »

Quant au libre arbitre, à la liberté morale, on ne sait pas ce que cela pourrait vouloir dire. On conteste que la religion soit universelle. On s'empare de quelques misérables anecdotes sur des peuplades perdues pour dire que la religion n'est qu'un accident dans l'humanité. Nos savants matérialistes se fondent sur des données notoirement fausses, comme par exemple quand ils affirment l'absence complète de toute notion religieuse chez les populations du sud de l'Afrique. Nous savons parfaitement par les récits de nos missionnaires que la foi au surnaturel était profondément enracinée dans ces contrées, avant que la lumière d'une civilisation plus haute et d'une vérité plus pure les eût éclairées [1]. Quelques membres de la Société n'ont pas hésité à se produire eux-mêmes, après les Caffres et les Hottentots, comme des preuves vivantes que l'humanité n'est pas religieuse. Nous leur laissons tout l'honneur de cette démonstration. Cet argument, je ne dirai pas *ad hominem*, mais *ab homine*, n'est décidément pas suffisant.

On a fait une bien belle découverte à la Société d'anthropologie. Pour expliquer les tristesses profondes de l'âme humaine, cette mélancolie que l'on dit sans cause parce qu'elle a la plus grande des causes, qui ne porte pas sur la perte de tel ou tel

[1] Voir le beau livre de M. Casalis.

bien, mais sur la privation de la vie divine, on a cherché à démontrer que ce n'était point là un fait particulier à l'humanité. On a cité l'exemple d'un chien qui se serait suicidé. Assurément ce chien mélancolique est un précieux animal qui réfute amplement ce beau vers :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Permettez-nous une citation qui ne laisse pas que d'être caractéristique :

« On reconnaîtra que les animaux domestiques sont profondément imprégnés de religiosité et nul n'ignore ce que le fouet et le sucre peuvent obtenir d'un vertébré. Voici, sur ce point, un renseignement bibliographique que je n'oserais garantir, mais qu'il est bon de mentionner dans une controverse où l'on s'est beaucoup servi des citations. « Les moines « du dernier siècle, dit un auteur inconnu, bien différents de ceux « d'aujourd'hui, excellaient à former les animaux ; ils étendaient même « leurs instructions sur les matières les plus délicates. Une des plus re- « marquables éducations qu'ils aient jamais faites en ce genre, est sans « contredit celle du chien du monastère de Corbie. L'histoire nous ap- « prend qu'il était d'une dévotion exemplaire, qu'il entendait la messe « très-dévotement et prenait les attitudes convenables à l'évangile et à « l'élévation. Les jésuites même, quoique très-occupés de plus d'un pro- « jet, ont daigné essayer sur les animaux la force de leurs enseignements « salutaires, et leurs soins ont été couronnés du succès le plus complet. »

J'avais bien lu une légende de couvent d'après laquelle un lion avait été tellement touché par l'exemple des moines, qu'il s'était mis de lui-même au régime des légumes et s'était fait frère servant. Je ne m'attendais pas à retrouver ces belles inventions dans la bouche des coryphées de la libre pensée. Il est vrai qu'au premier rang des apologistes de l'animalité, nous trouvons des hommes qui ont pris une part ardente à nos luttes religieuses. Avec leurs idées sur la religiosité des animaux domestiques, on ne sait jusqu'où ils pourraient étendre les franchises électorales dans les Eglises. Il semble vraiment que la fraction de la Société d'anthropologie qui soutient ces théories devrait se fondre avec la Société protectrice des animaux, en élargissant le programme de celle-ci. L'avenir qui, grâce à elle, s'ouvre pour les bêtes, est magnifique. Les castors inventifs, les poules babillardes, les chiens pieux et attristés, n'ont que peu de chose à nous envier. Quant à l'éléphant, qui tient ses serments, on ne sait où il ne pourra pas arriver dans l'ordre politique.

De tout ceci, Messieurs, il résulte que les mêmes thèses qui nous font sourire dans le livre du païen du second siècle, se retrouvent dans la science antichrétienne de notre époque comme le dernier mot du progrès. Il y a ici plus, en effet, que des bou-

tades plus ou moins scientifiques. Ces boutades se rattachent à de grands systèmes tels que celui de Darwin, d'après lesquels l'homme s'est dégagé des liens de l'animalité à la suite de circonstances heureuses. Un membre de la Société d'anthropologie a résumé en ces termes les données fondamentales de cette triste école :

« Une tribu de singes étant plus avancée que les autres dans la voie du progrès, les individus qui la composaient se sont trouvés en mesure de devenir des hommes, et sous la pression de la nécessité de conquérir par la seule force de leur volonté et de leur travail ce qu'ils n'avaient pas reçu de la nature. »

J'en ai assez dit, Messieurs, pour établir ma première thèse, — pour montrer que l'école qui aujourd'hui rattache l'humanité à l'animalité par une filiation directe, n'a pas pour elle la nouveauté. Hommes du progrès, vous êtes les hommes du passé ! Il y a longtemps que nous vous connaissons. Vous vous appelez Celse et Lucien. Vous avez déjà enseveli dans la fange une société et vous êtes prêts à recommencer. Ainsi ne vous posez pas comme les représentants de l'avenir ! De toutes les choses vieillies, il n'en est pas de plus vieille que votre théorie.

J'arrive, Messieurs, à ma seconde thèse. Je veux prouver que le christianisme et les doctrines spiritualistes qui ont procédé de lui et ont toutes subi plus ou moins son influence, ont seules maintenu la dignité humaine. Il me suffit pour cela de résumer rapidement la réponse d'Origène à Celse. Il établit d'abord qu'il est absurde de confondre l'instinct avec le raisonnement. Sans doute, c'est une pensée raisonnable, c'est le Verbe, pour parler son langage, qui a organisé le monde, voilà pourquoi nous en retrouvons comme un reflet jusque dans des êtres inférieurs. Mais la distance n'en demeure pas moins considérable entre cet instinct aveugle des animaux et la raison qui brille dans l'homme.

« On ne saurait, dit-il, comparer à un ver de terre l'être doué de raison qui est capable du bien. L'idée du bien renfermé en lui et les germes de vertu qui ne sauraient être détruits, empêchent cette injurieuse comparaison. La raison, qui procède du Verbe divin, maintient une indestructible relation entre l'être rationnel et Dieu[1].

« L'homme est donc une créature libre et responsable. Sa prétendue infériorité, qui le condamne à acquérir par lui-même ce que l'animal trouve d'instinct, tient précisément à ce qu'il est appelé à une activité pleine d'initiative. La raison en lui est un sentiment, un don de Dieu; c'est une émanation directe de l'éternelle lumière, c'est l'image de Dieu en nous, c'est le verbe intérieur[2]. »

[1] *Contra Celse*, IV, 2.
[2] *Id.*, 35.

C'est avec une majestueuse éloquence, avec une élévation de langage égale à l'élévation de la pensée, que cette théorie est développée par Origène; et veuillez remarquer que le grand apologiste est en ceci l'héritier de la plus grande des traditions. Avant lui, son maître Clément d'Alexandrie avait établi, avec autant de poésie que d'éloquence, que tout ce qu'il y a en nous de supérieur est comme un rayonnement de Dieu; que si le monde tout entier est un concert à la louange de Dieu, la lyre divine qui vibre tout d'abord sous sa main, c'est la conscience humaine. Et c'est parce qu'il croyait à cet élément divin dans l'homme qu'il établissait un rapport, une harmonie préétablie entre l'Evangile et les aspirations permanentes de l'humanité.

Avant lui, Justin Martyr, qui ouvre la série des apologistes, déclare qu'il y a dans toute âme humaine comme un germe divin qui doit éclore au soleil de la révélation. Il n'est que l'écho d'une tradition plus haute encore, car c'est dans l'Evangile que nous lisons que le Verbe éclaire d'un rayon sacré tout homme venant au monde, et que, lorsque le Fils de Dieu est venu dans l'humanité, et s'est assis à notre foyer, il est venu chez les siens. N'est-ce pas le grand Apôtre qui a le plus énergiquement flétri l'orgueil humain, et qui a tracé des mœurs païennes le tableau le plus affreux; n'est-ce pas saint Paul qui disait aux Athéniens en reprenant la parole d'un de leurs poëtes : « Vous êtes de la race de Dieu. » Je vous le demande, Messieurs, de quel côté sont les gardiens de la dignité humaine? Est-ce du côté de ceux qui ne sont satisfaits que quand ils ont comme traîné l'humanité dans la boue, et l'ont rabaissée au niveau de la brute, ou du côté de ceux qui disent à l'âme humaine : Tu as des ailes, tu descends d'en haut, et il te faut remonter sur ces hauteurs que tu as abandonnées! Le christianisme n'a pas flatté l'humanité, il ne s'est pas fait son lâche courtisan, il lui a dénoncé ses misères, mais en même temps il lui a rappelé ses grandeurs.

Cette raison toute de sentiment ne suffirait pas, j'en conviens, pour écarter les théories contraires. Laissez-moi en finissant vous rappeler, en peu de mots, que la science et l'observation confirment les grandes affirmations du christianisme. Eh quoi! vous nous dites que, sur le terrain de l'industrie, nous sommes vaincus par l'instinct des animaux, mais je vous fais une objection bien simple : Où avez-vous trouvé un animal, castor perfectionné, ou chardonneret qui se soit créé son instrument de travail? Pour façonner un outil, même le plus élémentaire, il faut une action de la pensée, de la réflexion, il faut un exercice de la raison qui dépasse l'instinct le plus développé. Aussi partout où nous trou-

vons un instrument de travail, fût-ce la hache de pierre la plus grossière comme on en rencontre dans ces habitations qui ont été ensevelies sous nos lacs, nous reconnaissons la trace de la pensée, et cela suffit pour établir une démarcation complète entre l'homme et l'animal, même au point de vue de l'industrie.

Maintenant sur quelles lèvres résonne le langage articulé? En dehors de l'humanité, vous avez beau écouter les abeilles et les fourmis, où trouverez-vous ce langage qui porte la marque de la raison, qui est notre verbe à nous, et qui est toute une philosophie dont les lois sont les lois mêmes de l'esprit humain. Comment ne pas reconnaître ici les signes caractéristiques d'une différence radicale?

Si j'aborde l'ordre supérieur de la morale et de la religion, ne voyez-vous pas que, pour admettre votre théorie, il faudrait que j'admisse en même temps la domination de la fatalité physique sur l'âme humaine, c'est-à-dire qu'il faudrait que j'abjurasse tout ce qui ressemble à la liberté, au libre vouloir; mais je ne le peux pas, et vous ne le pouvez pas non plus; car, en présence d'un acte infâme ou criminel vous vous étonnez, vous éprouvez une noble colère et vous attestez par là la liberté, vous y croyez, vous ne pouvez vous en défendre. Toute la vie morale repose sur cette foi à la liberté. On peut, par des sophismes, se débarrasser plus tard de cette notion incommode; mais elle ne s'en impose pas moins souverainement à nous dès que nous ne surveillons plus nos premiers mouvements.

Passons à l'ordre religieux. Quand vous assimilez la religion à la peur, c'est trop d'ignominies et c'est trop d'ignorance; quelle est donc votre psychologie? Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que cette soif de l'infini qui dévore le cœur de l'homme, que ce besoin de pardon, de justice, de vie divine et sainte qui ne lui laisse pas de repos, qui est son tourment et son honneur; vous n'avez donc pas lu l'histoire de l'humanité, ou bien vous n'en avez tourné que les pages les plus honteuses. Vous n'avez pas vu la race humaine cherchant, de religion en religion, son Dieu, le vrai Dieu dont elle s'est séparée, le demandant par toutes ses voix et ne parvenant jamais à s'enfermer dans le cercle du visible et du périssable. Et puis, n'oubliez pas une chose qui atteste encore plus nos grandeurs; n'oubliez pas cette incurable tristesse qui nous envahit et qui nous saisit, et que Pascal a exprimée en termes si éloquents; car les mêmes luttes, les mêmes discussions se sont reproduites au temps de Pascal comme au temps de Celse et d'Origène. A cette époque, il y eut aussi un grand et charmant railleur, qui représente peut-être l'esprit français avec le plus de grâce, et qui est resté l'un de nos grands séducteurs; je

veux dire Montaigne. Il s'est moqué comme Celse de la nature humaine et de ses instincts divins.

« La presumption, dit Montaigne, est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fraile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse; elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloingné de la voulte celeste, avecques les animaulx de la pire condition des trois; et se va plantant, par imagination, au-dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animaulx ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultes et de forces que bon lui semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les branles secrets et internes des animaulx? Par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il à la bestise qu'il leur attribue? »

Pascal représente contre Montaigne comme Origène contre Celse la cause de la grandeur et de la dignité humaine.

« Ceux qui méprisent le plus les hommes, et qui les égalent aux bêtes encore en veulent-ils être admirés et crus et se contredisent eux-mêmes par leur propre sentiment : une nature qui est plus forte que tout les convainquant de la grandeur de l'homme plus fortement que la raison ne les convainc de leur bassesse... La grandeur de l'homme est si visible qu'elle se tire même de sa misère; car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme, par où nous reconnaissons que la nature étant aujourd'hui pareille à celle des animaux, il est déchu d'une meilleure nature qui lui était propre autrefois. La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. »

Oui, Messieurs, se sentir misérable, sentir qu'on est au-dessous de son idéal, de sa vocation, voilà la grandeur inaliénable de l'âme humaine. Vous dites : C'est un animal qui a des moments singuliers! Très-singulier animal en effet. Donnez satisfaction à sa faim, apaisez tous ses besoins matériels, placez-le sous le ciel le plus bleu, les plus pur, dans les conditions les plus favorables, il se croira encore misérable et demandera et cherchera mieux, proclamant que le monde entier et toutes les joies ne peuvent combler le vide de son cœur; c'est pour cela qu'il est divin. Oui, il est divin parce qu'il se sent misérable.

Et si maintenant, en terminant, je viens à l'application sociale des théories avilissantes que nous avons combattues, ma réponse, à ceux qui veulent identifier l'humanité à l'animalité, est bien simple. Je leur demande quelle espèce de liberté ils pourront laisser à la créature humaine quand ils

auront banni le divin de son âme. Mais que nous importent toutes les libertés sociales si nous sommes serfs au dedans, et que me fait à moi tel ou tel mécanisme politique si je suis esclave par le fond, si je suis cette bête humaine que la nécessité fouette et qui avance sous l'aiguillon. Aucune émancipation n'est possible dans de tels systèmes. Oh! vous qui les prônez, vous ne pouvez fonder le droit, je vous en défie. Si, dans la créature humaine, vous ne voyez qu'un être semblable à l'animal, dites-moi donc pourquoi ce ne serait pas la force qui l'emporterait, en définitive, et qui aurait le dernier mot! Si l'humanité n'est qu'un ordre de l'animalité, pourquoi n'auriez-vous pas des animaux domestiques humains, comment échapperez-vous à l'esclavage; il n'est pas nécessaire qu'un bétail soit libre! Quand au contraire dans la créature humaine, je vois l'image de mon Dieu, sa créature d'élite, quand sur chaque front d'homme, sur le plus vil de tous, si vous voulez, je vois un rayon de son origine, et comme une goutte du sang de la Rédemption, alors le mot de Sénèque a toute sa signification : *Homo res sacra homini*, l'homme est une chose sacrée pour l'homme. L'idée divine couvre toutes les faiblesses comme un bouclier sacré; si je suis en présence du dernier des esclaves, du plus ignorant, du plus pauvre, mon cœur bat de sympathie, et je sens que si je viole le droit de cet homme, je viole le droit de mon Dieu; et ce jour-là sa dignité est garantie à jamais.

Aussi bien, et c'est ce qui me ramène à Celse et à Origène, jamais, dans ces données matérialistes, vous ne verrez affirmer le droit par excellence, le droit de la conscience. Je ne suis point étonné de ce que le représentant du paganisme matérialiste débute dans ses attaques contre les chrétiens par une lâche insinuation. Il les accuse d'être des rebelles, des factieux, et il approuve leur supplice. Origène, lui, invoque contre son adversaire ces lois qui ont été gravées par la main de Dieu dans le cœur de l'homme; il déclare qu'il y a des rébellions qui sont saintes et que, vis-à-vis de l'iniquité codifiée, la conscience doit avoir ses résistances.

« Celse, dit Origène, veut exciter la haine contre les chrétiens, parce qu'ils forment, dit-il, des réunions occultes et défendues. Puisqu'il fait valoir la loi de l'Etat et qu'il la prétend violée par nos réunions, il faut lui répondre. Supposez un étranger retenu chez les Scythes, dont les lois commandent le crime. Direz-vous qu'il est coupable s'il désobéit à des lois qui outragent la nature, s'il cherche à se réunir à des hommes qui pensent comme lui, malgré la défense de ces lois barbares. L'intérêt de la vérité autorise donc des assemblées qu'interdisent les lois de l'Etat. Un tyran veut opprimer un peuple libre; trouverez-vous criminelles les réunions secrètes qui se formeront contre lui? Voilà la position des chrétiens. Le démon, l'esprit de mensonge, exerce sur eux un pouvoir tyran-

nique. C'est donc avec raison qu'ils conspirent contre lui au mépris de ses lois[1]. Nous pensons qu'il faut savoir mépriser la faveur des rois, non-seulement quand elle s'achète au prix du meurtre, de l'infamie ou de la cruauté, mais aussi quand il faut lui sacrifier son Dieu, ramper lâchement ou flatter. Cela est indigne d'hommes dont le cœur est généreux et vaillant. Toutes les fois que le pouvoir n'exige rien de nous qui soit contraire à la loi de Dieu, nous ne sommes pas assez insensés pour exciter contre nous le courroux du roi ou du gouvernement[1]. »

C'est ainsi que la vraie liberté, celle qui puise son origine dans le devoir, a été fondée; elle est entrée dans le monde avec l'homme qui pour la première fois a dit, là où il fallait le dire : « *Je ne puis*, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

La liberté est née sur la terre et s'est affermie avec le martyre. Or, rien n'était plus en abomination à Celse ou à Lucien ; ce dernier a consacré un de ses plus mordants écrits à persiffler le supplice des chrétiens! Ils avaient raison ; car il y avait sur ces bûchers et ces échafauds l'affirmation de tout ce qu'ils détestaient; chaque chrétien mourant pour sa foi attestait le monde du divin, le monde de l'âme immortelle, les droits de la vérité et cette liberté morale qui ne se sépare pas de la responsabilité. Que si on nous oppose que l'athéisme lui-même a pu avoir ses martyrs, en nous citant le grand nom de Jordano Bruno qui, comme vous savez, fut brûlé pour avoir nié Dieu ; eh bien! je m'empare de cet exemple, je dis que l'athée qui meurt pour son athéisme, le réfute magnifiquement par sa mort, que des flammes de son bûcher s'élève une immortelle pensée qui est la négation de tout ce qu'il a affirmé dans sa vie.

Il est donc vrai, Messieurs, que le christianisme consacre avec une incomparable puissance la haute dignité de l'âme humaine, sans doute il lui dénonce sa déchéance; mais en proclamant sa grandeur passée, il lui apprend à conquérir sa grandeur future, et il est ainsi le plus efficace défenseur de tous les droits les plus sacrés.

Malheur à nous si jamais il venait à disparaître du milieu de nous, ou du moins si nous couvrions sa grande voix ! Malheur aux faibles, aux opprimés!

Pour moi, de toutes les choses redoutables et terribles, la plus redoutable et la plus terrible ce serait l'avénement d'une démocratie sans Dieu, et qui voudrait nous organiser à la façon des castors, des abeilles et des fourmis.

Je me résume et je termine par cette grande parole d'un

[1] *Contra Celse*, I, 1.
[2] *Id.*, VIII, 65.

homme que j'ai souvent cité, parce que je n'en connais aucun qui ait affirmé avec plus d'éloquence et de puissance la grandeur de l'âme humaine tout en proclamant les immortelles vérités du christianisme. « Si tu t'élèves, dit Pascal à l'âme humaine, je t'abaisse, et si tu t'abaisses, je t'élève. » Si tu te crois non-seulement fille de Dieu, mais si tu te prends pour une divinité, si tu t'imagines que tu es encore intacte et que tu es dans toute la gloire de ton origine, je t'abaisse et je te sauve en t'abaissant, parce que je t'abaisse devant la croix où tout a été réparé. Mais si tu t'abaisses, si tu te prétends placée au-dessous de l'animal, si tu renonces à cette nature divine qui doit être rétablie en toi, alors je te relève et je te rappelle à ta dignité; car j'ai besoin aussi bien de ta grandeur que de ton humilité, pour que tu sois réhabilitée.

Messieurs, toute ma conférence est dans ce mot de génie, mais d'un génie si profondément chrétien.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

LA GUERRE PRUSSIENNE DEVANT LA CONSCIENCE[1]

Comme ils ont été douloureusement déçus, les philanthropes qui s'imaginaient que la guerre, cette chose absurde et barbare, allait devenir impossible en Europe! Progrès de toutes les lumières, communications rapides et fréquentes de peuple à peuple qui faisaient de leurs richesses intellectuelles, morales, industrielles un bien commun, — vaines espérances, appuis fragiles de la paix! La leçon est sévère, amer est le mécompte!

Mais, que dis-je, de peuple à peuple? — C'est une guerre civile qui a ravagé les plus belles contrées de l'Allemagne; ce sont des concitoyens qu'on a poussés, malgré eux, par centaines de milliers en présence les uns des autres, en leur ordonnant de s'égorger. Le sang a coulé par torrents, cent mille hommes ont péri, tués sur les champs de bataille ou moissonnés par les maladies. Autant de familles les pleurent et de plus nombreuses encore ont passé les jours et les nuits dans l'angoisse au sujet des leurs qui sont réchappés du carnage. A cette désolation des âmes vient s'ajouter la ruine matérielle des peuples engagés dans la lutte; aux horreurs de la guerre ont succédé, dans les contrées qu'elle a dévastées, les horreurs de la misère. Je ne parle pas ici de la masse énorme du mal moral. La guerre n'est-elle pas, en elle-même, un retour vers la barbarie? Ou bien serait-ce la civilisation, la civilisation chrétienne qui résout des questions de droit par la force brutale et par les hasards des batailles?

Nous laissons à d'autres de poursuivre la lutte des opinions politiques soulevées par ces graves événements; nous abandonnons à la diplomatie des cabinets de l'Europe la tâche ardue de rétablir l'équilibre ébranlé et de maintenir la paix en présence de la puissance énorme qui vient de surgir des bords de la Sprée. Pour nous, nous plaçant en présence de la conscience chrétienne, nous désirons de recueillir le jugement moral qu'elle porte sur cette guerre et de le motiver au triple point de vue de ses causes, de ses caractères et de ses résultats.

[1] Nous donnons cet article à titre de communication et en laissant toute la responsabilité à celui qui nous l'envoie; mais nous n'avons pas le droit d'arrêter le cri de cette conscience. Le sujet ne manque pas d'à-propos, après le grand débat qui vient d'avoir lieu au Corps législatif. (*Réd.*)

Mais avant tout, nous déclarons que nous répudions, de la manière la plus absolue, la vieille et pernicieuse erreur selon laquelle il y aurait en ce monde deux morales : l'une pour les rois et leurs ministres, l'autre pour le commun des mortels. Prenant pour mesure les commandements de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres, nous parlerons dans la conviction que tous les hommes ont, à son jugement, la même responsabilité et lui rendront compte, selon la même règle, celle de son éternelle justice.

I.

Quelles ont été les causes de la lutte sanglante à laquelle nous venons d'assister?

Nulle guerre ne saurait se justifier moralement sans des raisons de la plus impérieuse nécessité : quel sera un jour, pour celle-ci, le jugement de l'histoire et quel est, dès aujourd'hui, le verdict de la conscience chrétienne? A Dieu ne plaise que nous ne voyions dans les grands événements qui décident de la destinée des peuples que les causes secondes! Dieu gouverne le monde et rien n'y arrive sans sa souveraine volonté. Mais Dieu le gouverne par des hommes, des hommes dont la responsabilité morale reste intacte dans le succès comme dans la défaite, et dont les actions relèvent toujours de la conscience. Si ces actions sont injustes, il est faux de prétendre que le triomphe les absout. Non, nous ne dirons pas après une bataille gagnée, comme on l'a entendu si souvent, l'été dernier, en Allemagne, même du haut des chaires chrétiennes et d'après une bouche royale : « Dieu a prononcé! » Quand donc nous parlons des causes de la dernière guerre pour en apprécier la valeur morale, nous entendons par là uniquement la part qu'y a prise chacun des agents humains, sous sa propre responsabilité.

A la veille même de la guerre, des feuilles étrangères, d'ordinaire mieux informées, en étaient encore à en chercher la cause dans la querelle de la Prusse et de l'Autriche au sujet des duchés de l'Elbe ou dans la différence de leurs vues sur la réforme de la Confédération germanique. C'est bien de cela qu'il s'agissait! Sans doute la guerre injuste, faite à un petit peuple du Nord par les deux plus grandes puissances militaires de l'Allemagne, et cela au mépris des droits de la diète germanique qui occupait le Holstein, a été le premier pas dans cette voie de la violence. Nul ne le sait mieux que les duchés aujourd'hui séparés par leurs *libérateurs*. — Sans doute encore le partage de cette dépouille a amené entre les deux puissances victorieuses d'aigres transactions diplomatiques; mais de là à la guerre il y aurait eu, sans d'autres causes, un abîme. Quant à la réforme de la Confédération, le plan qu'en a produit, au dernier moment, le gouvernement prussien, n'était qu'une ruse de guerre destinée à s'as-

surer, si possible, le concours des Etats moyens pour le but vers lequel on tendait.

Reste donc la vraie cause, l'éternelle rivalité des cabinets de Vienne et de Berlin, se disputant l'influence prépondérante en Allemagne. Mais une telle cause devait-elle nécessairement produire la guerre? Oui, s'il est dans la nature des choses humaines que celui qui se sent le plus fort tente d'écraser le plus faible. Oui, si les deux rivaux en présence sont des monarques absolus qui disposent à leur gré du sang et des biens de leurs peuples, sans autre contrôle que leur ambition et les chances de succès. Non, si ces peuples avaient été consultés quand il s'agissait de leurs propres affaires et avaient pu jeter dans la balance le poids décisif de leurs convictions les plus chères; non, car ils se souciaient médiocrement de la rivalité toute dynastique de leurs souverains. Il est vrai que du nord au sud de l'Allemagne il s'était formé, depuis longtemps, deux partis, Guelfes et Gibelins modernes, l'un pour la Prusse, l'autre pour l'Autriche; mais la lutte de ces partis se mouvait dans la sphère des idées, elle avait pour raisons des sympathies opposées, se rattachant, soit au caractère national du Nord ou du Midi, soit à la liberté, soit même à la religion. Ce qui attirait avec raison vers la Prusse les hommes intelligents et libéraux de l'Allemagne, c'était l'incontestable supériorité de ce peuple par les lumières, par la culture générale, par le patriotisme, par l'unité nationale, par une administration forte et régulière; c'étaient surtout des institutions politiques, susceptibles de libres développements et qui, à cette condition, auraient fini par s'imposer paisiblement à l'Allemagne entière et par la transformer en l'amenant à l'unité à laquelle elle aspirait. L'assemblée nationale ne mit-elle pas, en 1849, l'Allemagne aux pieds du roi de Prusse en lui offrant la couronne de l'empire germanique? — Quoique l'excellent Frédéric-Guillaume IV l'eût refusée par des scrupules légitimistes qui, certes, ont bien disparu autour de son trône, jamais l'Allemagne n'aurait désavoué cette offre si le gouvernement prussien n'avait, sous le règne actuel, abandonné la voie grande et généreuse de la civilisation moderne et de la liberté pour se rejeter en arrière vers la réaction et l'absolutisme. Ce gouvernement aurait obtenu, par la seule puissance de son ascendant politique et moral, tout ce qu'il a voulu conquérir aujourd'hui par les armes. Eternel sujet de regrets, tant pour le peuple prussien lui-même que pour l'Allemagne entière, qui n'aurait pas trouvé dans l'Autriche une compensation à cette douloureuse déception.

L'Autriche, les peuples du Midi l'aiment parce qu'elle est encore entourée, à leurs yeux, du prestige des vieux souvenirs de l'Empire et parce que ses populations allemandes se distinguent par cette bonhomie méridionale qui ne se retrouve pas dans les contrées du Nord. Mais l'Autriche, comment aurait-elle été l'espérance, l'avenir de l'Allemagne? — N'est-elle pas, dans son incorrigible absolutisme politique, l'ennemie

née du progrès et de toutes les libertés qui sont la vie des peuples? Son histoire est-elle autre chose que la proscription des libertés et des lumières, que l'appui de l'ultramontanisme, que l'oppression des consciences par une longue chaîne de persécutions violentes? — N'a-t-elle pas, jusqu'à ce jour, livré la direction intellectuelle et morale de ses peuples aux jésuites par le pire des concordats? Elle s'était relevée aux yeux de l'Europe par des institutions libérales; dans les dernières années elle grandissait rapidement en Allemagne, tandis que la Prusse s'abaissait par l'absolutisme... D'un trait de plume, l'empereur avait annulé la constitution, anéanti cette puissance morale et fait rétrograder son gouvernement vers le moyen âge, auquel il paraît fatalement lié!

A mesure que la rivalité des deux puissances prenait un caractère plus acerbe à la suite de leur campagne du Holstein, l'antagonisme des partis prussien et autrichien tendait, au contraire à s'effacer dans le reste de l'Allemagne parce que les deux gouvernements de Vienne et de Berlin semblaient également prendre à tâche de désaffectionner leurs amis respectifs en trompant leurs espérances. Ces partis d'ailleurs sentaient planer au-dessus de leurs débats le génie de la même nationalité, l'amour de la même patrie. Qui donc aurait jamais songé que la guerre sortirait d'une situation qui n'était tendue qu'entre les deux cabinets? La guerre, une guerre entre Allemands, un *Bruderkrieg* comme l'appelait le peuple, paraissait si peu motivée, si monstrueuse, si impossible, que personne n'y croyait. L'ordre de mobiliser les premiers corps d'armée part de Berlin : nul n'en éprouve plus d'étonnement et d'indignation que le peuple prussien lui-même. La *Landwehr*, composée en grande partie de pères de famille, ne peut être levée qu'à grand'peine, et en divers lieux elle exhale son mécontentement par les manifestations les plus significatives. Dans toutes les villes considérables, les municipalités signent des adresses au roi pour protester. La seconde chambre unit sa voix à celle des cités et à celle du peuple, espérant encore en la sagesse et en la droiture du souverain. Bien plus, le parti féodal lui-même, le seul appui du ministère en Prusse, s'effraye, se divise. Un des chefs les plus autorisés de ce parti, le vénérable président de Gerlach, écrit d'ardentes philippiques contre la guerre et c'est la *Nouvelle Gazette de Prusse*, l'organe du parti, qui lui ouvre ses colonnes! Bien plus encore, si l'on en croit la voix publique, cet attentat à la paix, à la prospérité de la nation allemande, à la civilisation effrayait la cour elle-même et semait la division jusque dans la famille royale.

Dans les États du Midi, personne ne voulait croire à la guerre. Tous les organes de l'opinion répétaient chaque matin que les bataillons prussiens ne s'ébranlaient que pour faire une démonstration propre à accentuer les notes diplomatiques. L'armée était en Silésie, que les incrédules n'étaient pas convaincus!

Et l'Autriche? — L'Autriche, il fallait bien, tout en allant l'attaquer au

fond de la Bohême, essayer de soutenir que c'était elle qui avait provoqué la lutte. Mais personne en Europe n'a ajouté foi à cette invention, bien qu'elle fût chaque jour répétée dans tous les manifestes et par tous les organes officiels ou officieux du gouvernement prussien. L'Autriche, avec ses finances en ruine, avec l'Italie en armes, avait trop de raisons de ne pas faire la guerre; et bien qu'au dernier moment elle ait cru devoir refuser la conférence de Paris, parce qu'elle croyait enfin la guerre inévitable, il est de notoriété publique, et l'histoire le prouvera bientôt, qu'elle désirait la paix.

Qui donc a pu infliger à l'Allemagne cette guerre impossible? — Un seul homme, un seul, l'Europe entière le sait. Mais quelle étonnante réunion des qualités les plus opposées au point de vue moral fallait-il à ce caractère et, d'autre part, quel rare concours de circonstances pour qu'il parvînt à exécuter ses plans, longuement combinés? Il fallait un homme doué d'une volonté de fer et dont la devise fût celle d'un révolutionnaire fameux : « De l'audace, de l'audace et encore de l'audace; » il fallait un diplomate animé d'une ambition sans bornes pour sa nation et d'une haine invétérée contre l'Autriche? Il fallait un esprit d'une sagacité profonde qui connût bien le fort et le faible de son temps et de son pays; il fallait une conscience politique sans scrupules, qui n'hésitât jamais sur le choix des moyens; il fallait enfin ce dédain superbe pour les hommes qui caractérise trop souvent les classes nobiliaires du Nord. Tel est notoirement M. le comte de Bismark.

Quant aux circonstances extérieures, favorables à ses desseins, il faut convenir que c'est bien lui encore qui a eu le talent et l'énergie de les faire naître. Il est de ceux qui disent : *Non me rebus, sed mihi res submittere conor*, et qui ont assez d'habileté pour réussir. On sait comment il s'y est pris : subjuguer entièrement l'esprit du roi, caractère honnête et droit dont toute la politique se résume dans la superstition de son droit divin : *Kœnig von Gottes Gnaden ;* annuler, sinon en principe, au moins de fait, la charte constitutionnelle de son pays; gouverner sans budget voté; abaisser la représentation nationale en la renvoyant aussi souvent et aussi longtemps qu'elle ne se montrait pas obéissante, et en déversant à pleines mains sur elle le dédain de son arrogance aristocratique, jusqu'à comparer un jour, en pleine séance, les députés à des valets et à des valets qu'attend le bâton s'ils sont indociles; arriver, en un mot, à gouverner seul, après avoir renversé tous les obstacles et courbé sous le joug de sa volonté despotique un peuple généreux et frémissant, — voilà l'œuvre de M. de Bismark depuis quatre ans. On peut s'étonner sans doute que le peuple prussien ait usé de tant de patience; mais il ne faut pas oublier que le ministre favori tenait, d'une main la volonté du roi, de l'autre, trois cent mille baïonnettes commandées par une noblesse trop semblable à lui et enchantée de voir venir le règne de l'épaulette et de l'épée. Donc, au jour fatal, M. de Bismark s'est trouvé le maître du re-

pos, des intérêts et du sang de quarante millions d'hommes, et Dieu sait s'il devait les ménager.

Une guerre inique, une guerre d'agression, d'ambition, de conquête a donc été irrévocablement décidée, sans que la nation prussienne qui en avait horreur, sans que les autres peuples de l'Allemagne qui ne voulaient pas y croire, eussent un mot à dire, un vote à opposer. Exemple mémorable, avertissement poignant pour tous les peuples qui peuvent consentir à abdiquer leur vie nationale dans les mains de l'absolutisme [1] !

II.

Si la cause de la guerre ne subsiste pas un instant au tribunal de la conscience, y aura-t-il du moins dans l'esprit qui y a présidé et dans la manière dont elle a été conduite quelques circonstances atténuantes? On va en juger. M. de Bismark a voulu la guerre; tout le monde sait aujourd'hui, et nous venons de le voir, qu'il l'a préparée de longue main. A-t-il eu l'honnête franchise de l'avouer? Nous l'avons déjà fait remarquer : par un dernier reste de respect pour l'opinion publique avec laquelle, grâce à Dieu, le despotisme de nos jours se voit forcé de compter, M. de Bismark a eu soin de faire répéter, durant des mois par les cent voix de tous ses diplomates, de tous ses journaux, que l'Autriche avait provoqué le conflit, l'avait rendu inévitable. Bien plus; il s'est appliqué à en convaincre le roi, son maître, et il y a parfaitement réussi. Depuis la mobilisation de l'armée, ce prince, dont tout le monde connaît la sincérité, n'a cessé de le répéter lui-même dans ses proclamations et dans ses discours. Comme s'il avait éprouvé le besoin de se le persuader mieux encore, il faisait valoir ce prétexte dans toute sorte d'occasions.

[1] Les causes de la guerre, ou plutôt les desseins longuement calculés de M. de Bismark qui devaient y aboutir, datent de 1859. Ils sont aujourd'hui si bien connus de tous les hommes politiques de l'Europe que le *Journal des Débats*, dans deux articles très-remarqués et d'ailleurs favorables à la Prusse, a pu en retracer récemment l'historique en détail et pièces diplomatiques en mains (Voir ce journal du 28 et du 30 septembre dernier). « Ce dont on ne peut douter, dit-il, ce qu'on ne saurait trop répéter, c'est qu'il (M. de Bismark) avait préparé la guerre de longue main et sans mystère; que, d'avance il en avait indiqué le but et notamment dans sa dépêche du 12 mai 1859 (textuellement citée par les *Débats*); que, pendant quatre ans il a proclamé, en maintes occasions et publiquement, ce qu'il voulait faire, par quels moyens il voulait le faire et où il voulait en venir, etc. » — Et encore : « Le roi Guillaume Ier et son ministre, le comte de Bismark, sont les acteurs de ces événements qui les étonnent encore, quoiqu'ils les eussent préparés durant quatre années avec des soins minutieux et une persévérance infatigable. » — Les lettres de M. de Bismark, publiées dès lors par les journaux allemands et reproduites par la *Revue contemporaine*, mettent ces faits dans tout leur jour.

Enfin, dans une brochure que M. le président de Gerlach a eu la courageuse franchise de publier, immédiatement après les victoires et les annexions prussiennes, sous ce titre : *Die Annexionen und der Norddeutsche Bund. Berlin*, 1866, ce chef du parti féodal, passant en revue, documents en mains, tous les actes de son gouvernement, depuis la guerre du Holstein jusqu'aux annexions, arrive précisément aux conclusions que nous venons de signaler. Bien plus, ce vieillard qui a passé sa vie dans la pratique de la jurisprudence, met au grand jour, sans voiler le moins du monde sa pensée, toute l'injustice des annexions elles-mêmes.

Parlant à des ecclésiastiques, réunis au ministère des cultes pour concerter certaines mesures relatives aux synodes provinciaux, et, évidemment désireux de les réconcilier avec l'idée de la lutte sanglante qui se préparait, il leur ouvre son cœur et leur dit entre autres : « C'est à regret, mais avec une bonne conscience et une ferme confiance en Dieu que j'ai ordonné les préparatifs de la guerre. Ni moi, ni mon gouvernement ne la désirons et nous avons tout fait pour éviter à la nation les dangers et les maux d'un tel conflit pour autant que cela était compatible avec mes justes droits et avec l'honneur du pays... Je n'ai point provoqué, mais j'ai épuisé, avec support et patience tous les moyens de *préserver* ou de rétablir la bonne harmonie... J'ai, en la présence de Dieu, la pleine conscience de la responsabilité qui pèse sur moi. Il est étrange que les feuilles publiques me répètent chaque jour que je devrais réfléchir à ce que peut amener la guerre, à l'issue qu'elle peut avoir, comme si j'étais le seul homme dans le pays qui ne réfléchisse pas à ces choses, tandis que je suis le premier à me présenter journellement devant le Seigneur avec ces grands intérêts sur la conscience. J'ai cherché, je me suis enquis, et je suis arrivé à la conviction que celui qui cherche à entendre la voix de Dieu dans sa conscience et à faire sa volonté, peut, avec courage et avec joie, aller en avant sur la route où le Seigneur le dirige... »

Et Guillaume Ier terminait ce discours en exhortant ses auditeurs à répandre dans le pays « la vraie intelligence de la situation. »

Au moment où les armées prussiennes envahissaient simultanément à l'ouest la Saxe, le Hanovre, la Hesse Electorale laissés sans défense, à l'est la Bohême, bientôt inondée de sang, le roi ordonne, par une lettre à son ministre des cultes, un jour solennel de prières publiques dans tout le royaume, et voici ses premiers mots : « Il n'a pas plu à Dieu de couronner de succès mes efforts pour conserver à mon peuple les bénédictions de la paix. Dans le sentiment de la lourde responsabilité que fait peser sur ma conscience la décision entre la paix et la guerre... il n'est aucun moyen que je n'aie tenté pour conserver une paix honorable. Dieu en a décidé autrement. » Puis suivent des expressions de confiance au Dieu tout-puissant et l'ordre au ministre d'indiquer le jour de prières dans toutes les églises pour le 27 juin.

En d'autres circonstances, dans le cas d'une guerre juste, nécessaire pour la défense de ses frontières ou de l'honneur de son peuple, qui ne se serait édifié d'entendre un souverain exprimer de tels sentiments? Et nous sommes convaincus qu'en Prusse des milliers d'âmes, confiantes en la parole de leur roi, et sentant à ce moment leur patrie en danger, ont célébré, avec une dévotion sincère et profonde, le jour de prières du 27 juin. Mais ailleurs, mais dans le midi de l'Allemagne où chacun se croyait forcé par la vérité de substituer à ces mots du roi : « Il n'a pas plu à Dieu » ceux-ci : « Il n'a pas plu à M. de Bismark ; » — dans ce midi, où nul ne pouvait concevoir que des chrétiens invoquassent la bénédic-

tion de Dieu sur cette guerre fratricide, il s'est élevé un cri universel d'indignation et de scandale. Le peuple voyait dans cette guerre un crime contre l'Allemagne et l'appel au nom de Dieu, qui se mêlait à d'ambitieuses convoitises, lui paraissait un pur blasphème.

Cette illusion, sincère chez le roi, cette idée fantastique d'avoir été provoqué, forcé à la guerre, a reparu encore après la victoire, dans la séance solennelle de l'ouverture du parlement. Là l'Europe a entendu, pour la dixième fois, cette apologie : « L'ennemi m'a contraint. » Est-il étonnant que la feuille française que nous citions tout à l'heure, le *Journal des Débats*, ait exprimé son regret qu'on eût mis dans la bouche du roi, dans une occasion si solennelle, « une assertion aussi dénuée de fondement. »

Après cela parlerons-nous de cette autre violation de la vérité et du droit qui a consisté à déclarer dissoute la Diète fédérale parce que, selon que le lui prescrivait la constitution, elle venait de décider la mobilisation de ses troupes contre celui des deux antagonistes qui se montrait l'agresseur? N'était-ce pas mettre la violence à la place du droit, que de faire de ce vote une déclaration de guerre contre la Prusse, comme si chaque enfant ne savait pas la distance qu'il y a entre des préparatifs et une déclaration de guerre? Mais à quoi bon insister? La vérité, le droit, la justice n'ont rien à voir en cette affaire.

Pour achever de caractériser moralement cette guerre, soumettons encore au jugement de la conscience quelques-uns des faits qui l'ont signalée. Bornons-nous, pour cela, à la guerre de l'Ouest, dirigée contre les Etats de la Confédération germanique.

L'histoire demandera un compte sévère de tous les procédés militaires dans l'invasion de la Saxe, dans les bouleversements de la belle capitale de ce pays pour en faire une place de guerre, dans les violences exercées sur ses habitants en attendant qu'on réduisît tout le royaume sous le vasselage de la Prusse.

Que dire du Hanovre? Là un roi, attardé peut-être dans ses vues et dans ses principes de gouvernement, mais honnête, mais pieux, et affligé de la plus triste infirmité qui est devenue l'objet des railleries du peuple de Berlin (il est aveugle), s'est vu, du jour au lendemain, précipité du trône, exilé sur une terre étrangère, dépouillé même de ses propriétés privées, puni ainsi pour ne s'être pas assez hâté de délier ses sujets de leur serment de fidélité. Qui a prêté l'oreille à l'éloquente protestation par laquelle il a prouvé au monde qu'il n'était point en guerre avec la Prusse? — Un traitement plus brutal encore attendait l'électeur de Hesse; enlevé de sa capitale comme prisonnier de guerre, enfermé dans la forteresse de Stettin où son abdication lui fut imposée par une convention dont les clauses, assure-t-on, n'ont point encore été observées par les tout-puissants vainqueurs. Quant à son peuple, il fut pleinement rassuré par une proclamation du général qui commandait les

troupes d'invasion, lui promettant le maintien de son indépendance et de ses institutions. Seulement on sait que le gouvernement prussien a ratifié cet engagement solennel par l'annexion de tout le pays. — Parlerons-nous encore du duc de Nassau? Il suffira de rappeler qu'après lui avoir enlevé son duché et ses domaines, le fisc prussien a poussé la générosité jusqu'à réclamer les vins du Rhin que renfermaient ses caves et qu'il avait eu la précaution de faire transporter à Strasbourg.

Toutes ces choses, sans doute, appartiennent à un autre âge, mais passons et arrivons à Francfort, à la suite de l'armée prussienne. C'est ici que nous assistons à des scènes qui, étrangères à toute morale publique, n'appartiennent plus même à la civilisation; c'est ici enfin que se produit avec éclat l'esprit de M. de Bismark.

La petite république de Francfort, dont les franchises remontent jusqu'à l'époque de Charlemagne, n'était point en guerre avec la Prusse. Son député à la Diète germanique avait voté la mobilisation générale. Francfort ne l'a point exécutée, n'a pas envoyé un seul soldat sur les champs de bataille. Un corps d'armée de 80,000 hommes couvrait, peu de jours auparavant, cette ville; ce fut à la demande expresse du sénat qu'elle fut laissée ouverte et sans défense pour l'arrivée des Prussiens. Tout cela n'a pas empêché que Francfort n'ait été traité, dès le premier moment, comme une ville ennemie prise d'assaut. Nous ne retracerons pas ici ces actes à demi barbares que chacun a pu lire dans les journaux du moment. Qui n'a encore dans son souvenir ces envahissements de toutes les demeures par des troupes de soldats qui s'y établissaient en maîtres à toutes les heures du jour et de la nuit; ces insolences de leurs officiers qui se montrèrent, dès l'abord, comme ayant une mission de vengeance à remplir; ces proclamations des généraux qui resteront comme un monument de l'opression du faible par le fort; cette destitution immédiate de toutes les autorités constituées et remplacées par le bon plaisir militaire; ces sénateurs incarcérés sans autre motif que leurs opinions politiques; tous ces journaux indépendants supprimés, leurs bureaux envahis par la force armée, leurs rédacteurs amenés devant l'autorité militaire où l'un d'eux fut frappé d'apoplexie et mourut le même jour; ces exactions pour arracher à la ville des contributions de guerre tellement exorbitantes qu'elles ne pouvaient avoir d'autre sens que la volonté de la ruiner; cette mort tragique du premier magistrat de la cité, n'échappant que par le suicide à la honte de livrer la fortune de ses concitoyens; ces menaces enfin, pires que tout le reste, qui placèrent, huit jours durant, toute une population dans la terreur[1].

Le but qu'on s'était proposé était atteint. Elle était bien morte avec

[1] Ces menaces de livrer la ville au pillage, puis de l'investir pour la réduire par la famine, ont été, dès lors, niées, comme on devait s'y attendre, par les journaux de M. de Bismark; mais elles subsistent toutes dans les documents officiels, publiés naguère sous ce titre : *Aktenstücke zur neuesten Geschichte von Frankfurt am Main.*

son premier magistrat, la ville antique, le paisible asile d'une société polie, aimable, bonne, connue au près et au loin, par son inépuisable bienfaisance.

Et maintenant de quel droit M. de Bismark a-t-il pu ordonner, sur une cité indépendante et libre, ces actes que nous nous abstenons de caractériser ? A cela il n'y a qu'une réponse, celle que le bon La Fontaine a formulée ainsi :

« Le droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort. »

Pour être plus exact encore, nous dirons : du droit de la vengeance. Francfort n'avait-il pas réclamé le parlement national en 1848 ? N'était-il pas le siége de la Diète germanique ? Et que dirons-nous encore des flots de calomnies et de mensonges déversés, après coup, sur cette ville par certains journaux prussiens, honteux apparemment de ce qui s'y passait ? Ne fallait-il pas justifier des actes dont l'Europe commençait à s'indigner ?

« Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal,
Sa peccadille fut jugée un cas pendable... »

La vraie peccadille de Francfort, aux yeux de M. de Bismark (qui donnait directement et jour par jour, du quartier général de Nikolsbourg, ses ordres à ses agents à Francfort) c'est que quand, il y a un an à peine, ce ministre avait *ordonné* avec menace à la ville libre de museler la presse, d'interdire les réunions publiques, le sénat lui avait répondu, selon son droit et son devoir, par une note qui signifiait : Nous sommes chez nous; nous n'avons pas d'ordres à recevoir de l'étranger. *Inde iræ!* De là les vengeances !

Pour être juste, ajoutons qu'après qu'un cri d'indignation se fût élevé en Europe, en particulier sur les bords de la Seine, on trouva, à Berlin même, que le tout-puissant ministre en avait trop fait. Une délégation de Francfort y fut appelée et l'on s'y montra disposé à entrer avec elle dans les rapports usités entre les peuples civilisés. Cela pourtant n'a pas empêché que le dernier coup ne fût porté à la ville libre par la plus injuste des annexions.

III.

Quels sont maintenant les résultats de la guerre ?

Il y a de bonnes gens qui pensent que la guerre a eu pour suite l'unité vers laquelle l'Allemagne aspirait depuis si longtemps. Disons mieux, la Prusse n'a pensé qu'à elle-même, qu'à son égoïsme national, aussi est-ce à elle seule que reviennent tous les profits, à l'Allemagne toutes les pertes. La Prusse a doublé sa puissance en brisant les forces du reste de

la nation. La presse officieuse de Berlin l'a reconnu, que dis-je? elle s'en est vantée. C'est l'argument qu'elle a présenté à la France au moment où l'empereur Napoléon semblait vouloir demander compte à la Prusse de ses agrandissements.

Ce sont donc ces agrandissements mêmes qui restent jusqu'ici comme l'unique effet politique de la guerre. Au point de vue moral qu'est-ce à dire? — C'est l'annexion par droit de conquête, c'est-à-dire simplement par le droit du plus fort. Oui, cinq Etats de l'Allemagne le subissent à l'heure qu'il est, la plupart sans avoir opposé la moindre résistance matérielle à la violence. Et ce droit barbare d'un autre âge, ce droit inconnu à l'Allemagne depuis qu'elle ne l'a que trop connu durant quinze ans, à l'époque du premier empire, ce droit, la Prusse entière, qui avait protesté contre la guerre, l'a proclamé juste dans l'enivrement du succès. Quoi! à Berlin, au nom d'un prince dont tout le monde connaît la foi robuste au droit divin, on décide, sans autre forme de procès, la déchéance d'autres princes dont les droits se fondent sur le même principe sacré absolu! Mais le roi de Hanovre, l'électeur de Hesse, le duc de Nassau étaient-ils moins souverains par la grâce de Dieu que le roi de Prusse? Et est-ce encore par la grâce de Dieu que le roi de Saxe et tous les petits souverains du Nord... en attendant ceux du Midi sont réduits aux fonctions de préfets? Nous n'avons pas à résoudre cette question; nous la posons seulement pour conclure que probablement dans la politique, aussi bien que dans les affaires religieuses,

Il est avec le ciel des accommodements.

Mais les droits des peuples? Il en est bien question en cette affaire. Sans même songer à les consulter, *on asservit* par la force brutale des populations frémissantes d'indignation, on enlève à des millions d'âmes, mornes de tristesse, ce que l'homme a de plus précieux sur la terre, la liberté, la patrie; on torture les consciences en leur imposant un serment politique qui est, à leurs yeux, une trahison; et comme on ne trouve pas assez promptes, pas assez soumises ces adhésions à la conquête, on autorise les commissaires royaux, que dis-je? on leur ordonne, de suspendre sans jugement tout fonctionnaire qu'ils ne trouvent pas assez zélé pour les nouveaux maîtres. Bien plus, on leur ordonne de faire arrêter et conduire dans la forteresse de Minden, sans jugement, tout citoyen trop peu docile. De telles scènes se sont multipliées dans tout le Hanovre en y répandant la consternation. On se hâte enfin, dans tous ces pays conquis, d'appeler, sous les drapeaux prussiens, les jeunes gens naguère destinés à servir dans un camp tout opposé. Des centaines d'entre eux, pour ne pas endosser un uniforme qu'ils ont en horreur, fuient, préférant l'exil à cette servitude militaire; mais ils se voient arrêtés à Hambourg et dans d'autres ports, par troupes de vingt, de trente, et ramenés dans les murs d'une forteresse jusqu'à ce qu'ils apprennent la soumission!

Puisque l'Europe étonnée devait revoir de telles choses, accomplies au mépris des peuples, de tous leurs droits, de toutes leurs libertés, il valait bien la peine que les historiens modernes écrivissent tant de phrases indignées contre le congrès de Vienne, qui comptait et partageait les millions d'âmes en Europe comme des troupeaux de moutons! Que les admirateurs de ces hauts faits s'épargnent désormais les pathétiques doléances sur le partage de la Pologne!

Nous avons attribué à la Prusse entière la solidarité de ces violences. En effet, quand le gouvernement prussien a eu achevé son œuvre d'usurpation, il a fallu la faire sanctionner par son parlement. Et qu'a-t-on vu alors? On a vu les représentants du peuple, élus dans l'ivresse de la victoire, rivaliser d'empressement avec la Chambre féodale des seigneurs pour déclarer de bonne prise les pays annexés. On a vu les députés *libéraux*, libéraux de la veille, à quelques honorables exceptions près, approuver de leur vote ce souverain mépris de la liberté. On a vu l'un des plus renommés d'entre eux, M. Twesten, pris d'un scrupule de conscience quand il s'est agi d'asservir le Holstein, sa patrie d'origine, et dont il avait naguère éloquemment défendu la cause, — puis se rassurer en prononçant ces paroles qui resteront dans l'histoire : *C'est injuste, mais nécessaire!*

Toute la presse prussienne enfin, à l'exception de deux ou trois feuilles, auxquelles la police a fait payer cher leurs honnêtes protestations contre l'injustice, s'est hâtée d'applaudir. Elle a fait mieux, elle a déversé à pleines mains l'outrage et la calomnie sur les vaincus, peuples ou souverains!

La révolution est donc accomplie. Et en Prusse, le même parti politique, les mêmes hommes religieux, à qui ce mot seul de révolution fait éprouver une sainte horreur, saluent de leurs acclamations ce grand bouleversement, où princes et peuples voient tous leurs droits s'abîmer ensemble! Eux qui, depuis sept ans, n'ont pas eu assez d'anathèmes à jeter à la face de l'Italie parce que, unanime et enthousiaste, elle s'est relevée de la dégradante servitude où elle a gémi des siècles, trouvent naturelle et juste la révolution qui vient de se faire à leur profit. Maintenant nous comprenons : une révolution faite par un ministre est sainte ; une révolution accomplie par une nation entière, aspirant à disposer d'elle-même est une inspiration de l'enfer. O justice! ô vérité!

Si du moins, ici encore, on avait eu la bonne foi de dire ouvertement : Je le veux, *stat pro ratione voluntas!* Mais non; M. de Bismark est venu dire à la Chambre des députés : « Ce n'est pas dans des ambitions d'agrandissement, mais dans le besoin de protéger nos Etats héréditaires contre de nouveaux dangers que nous puisons la conviction de la nécessité d'unir pour toujours à notre monarchie le royaume de Hanovre, l'électorat de Hesse, le duché de Nassau et la ville libre de Francfort. » Et telle a été à peu près la réponse faite par le roi lui-même aux députations hano-

vriennes qui venaient lui demander humblement la conservation de leurs institutions et de leur dynastie.

Tel est le présent. Et l'avenir? Au fond, cette question n'appartient plus à notre sujet parce que l'avenir, quel qu'il puisse être, ne changera absolument rien à l'appréciation morale des faits. L'avenir, il est tout entier dans la main de Dieu qui, nous le croyons fermement, peut tirer le bien du mal pour les peuples comme pour les individus. Nous ne voulons pas nous inscrire en faux contre toutes les raisons sur lesquelles les optimistes annoncent pour l'Allemagne une ère de renouvellement et de grandeur. Nous ne refusons nullement au peuple prussien la plupart des éléments politiques, moraux, religieux qui, par d'autres voies, auraient sûrement atteint ce but et qui, à certaines conditions, pourraient l'atteindre encore.

Politiquement, il est certain que l'Allemagne s'affaissait dans son impuissance; divisée, morcelée sous des gouvernements égoïstement dynastiques, ennemis de toute vraie liberté, jaloux de toute initiative populaire. C'est là ce qui a toujours frustré les aspirations de l'Allemagne vers l'unité, condition absolue de sa régénération et de sa force. Mais le remède consisterait-il à briser le dernier lien d'union fédérale, pour le remplacer par la chaîne de fer des annexions brutales? Le remède serait-ce la guerre, la guerre civile qui divise les peuples par d'implacables haines, la guerre de conquête qui ne laisse dans la même nation que des vainqueurs et des vaincus? Qui veut la cause doit s'attendre aux effets. A combien de potentats européens ce pernicieux exemple va-t-il inspirer de semblables convoitises? Quelle meilleure sanction aurait-on pu donner au système ruineux et immoral des grandes armées permanentes? Ne voit-on pas maintenant tous les gouvernements de l'Europe préoccupés de réorganisations militaires où iront s'engloutir les fruits du travail des peuples? Pour combien d'années la liberté a-t-elle reculé, épouvantée devant le régime du sabre? La liberté! La Prusse, nous l'avons dit déjà, aurait pu la donner à l'Allemagne; mais comment l'attendre d'une politique qui, durant plus de trois ans, a fait preuve du plus superbe mépris pour les aspirations et les vœux du peuple prussien lui-même? *La force prime le droit*, tel est le principe hautement avancé de M. de Bismark. Peut-on en attendre un autre d'un gouvernement qui subordonne au despotisme militaire toutes les autres forces vives de la nation? Qu'on en juge par la comédie parlementaire qui se joue, à l'heure qu'il est, dans l'établissement de la confédération du Nord. Un parlement fédéral élu au suffrage universel! quelle amorce jetée par M. de Bismark à la démocratie qui ne s'y est point laissé prendre! Que pourrait-elle attendre d'un parlement composé de 271 députés sur lesquels on compte 215 Prussiens et 56 de tous les autres Etats du Nord? Qu'est-ce qu'une confédération dont le pouvoir exécutif, l'armée, la représentation diplomatique, les postes, les chemins de fer, les télégraphes, tout en un

mot, est concentré dans la main du roi de Prusse? C'est d'un tel milieu que naîtrait la liberté nationale! Et pourtant, d'après les dernières nouvelles, c'est là que les quatre Etats indépendants du Sud, livrés par des traités longtemps secrets vont chercher l'unité! L'unité prussienne, oui; mais du jour prochain où l'annexion sera pleinement réalisée de la Baltique aux Alpes, tout fera silence pour qu'on n'y entende plus que la voix des généraux prussiens commandant leurs bataillons. — Tel est le terrible bilan de la guerre de 1866!

Moralement, il n'est pas moins certain que l'Allemagne avait besoin de se retremper à des sources nouvelles. Toutes les forces vives de la nation, trop longtemps refoulées, par le manque de liberté, se reportaient sur les intérêts matériels ; on pouvait constater un affaiblissement moral dont s'affligeaient tous les hommes sérieux; et dont les derniers événements n'ont que trop révélé les progrès.

On nous dit que la Prusse, par son immense ascendant actuel, inoculera à l'Allemagne entière quelque chose de sa force, de sa jeunesse, de cette incontestable supériorité morale devant laquelle s'est écroulé le vieil empire d'Autriche et à laquelle tous les autres Etats de l'Allemagne n'ont pas même essayé de résister, ou ne l'ont fait qu'à leur confusion. Ne lisant point dans les conseils de Dieu, nous nous garderons de n'opposer à cet espoir qu'une négation pure et simple. Mais, parfaitement convaincu qu'aucun peuple ne se relève moralement que par la liberté, tout aussi vivement persuadé qu'une influence morale ne s'exerce que par des moyens moraux, approuvés par la conscience publique, nous nous demandons si l'Allemagne est réellement aujourd'hui sur la voie de la régénération désirée. Des peuples opprimés par la force, dépouillés de tous leurs droits nationaux, cédant à la violence mise à la place de la justice, seront-ils moralisés par ces moyens? Qu'on ne s'y trompe pas; une génération entière doit passer et disparaître de la scène de ce monde avant que ces funestes influences s'effacent avec elle. Quel bien Dieu peut tirer pour quelques âmes de ces maux qui les froissent, quels en seront pour la nation les résultats définitifs dans un lointain avenir? C'est ce que nous ne saurions prédire. Quant au présent, il est ce qu'on l'a fait. Il n'est pas vrai que la fin justifie les moyens.

Religieusement enfin, il n'est aucun homme ayant étudié de près l'Allemagne, au point de vue élevé du christianisme évangélique, qui ne sente pour cette noble patrie de la Réformation le besoin profond d'une réformation nouvelle. A côté d'un peuple chrétien qui n'a jamais cessé d'exister, qui s'est agrandi depuis la triste période du rationalisme, qui est là, comme ailleurs, le sel de la terre, il est évident qu'un esprit d'antichristianisme souffle en nos jours et pousse les masses loin des sources de la vérité et de la vie divines. Depuis les négations absolues d'une théologie destructive, jusqu'aux systèmes du plus grossier matérialisme, tout est hautement professé, tout se vulgarise par les mille voix de la presse,

et le résultat visible est que les populations, reniant les grands et puissants principes du christianisme, ont fait un divorce profond avec l'Eglise qui les représente.

La Prusse, qui va exercer sur l'Allemagne une suprématie si décisive, a-t-elle subi, moins que d'autres Etats, ces influences irréligieuses? Assurément non; on peut même facilement constater, en le déplorant, le fait qu'elles ont pénétré presque toute la partie libérale du peuple, celle à laquelle appartient l'avenir. D'où vient donc que tant d'hommes religieux, les hommes d'Eglise en particulier, en Prusse et hors de la Prusse, saluent avec une joyeuse espérance les événements qui s'accomplissent sous nos yeux, peu soucieux de l'immoralité des moyens mis en œuvre? C'est que les uns y voient le triomphe d'une nation protestante sur les influences catholiques de l'Autriche; c'est que les autres se sont habitués, depuis le règne du pieux Frédéric-Guillaume IV, à attendre du gouvernement cette influence religieuse qu'il fait prédominer autant qu'il est en lui, dans l'Etat, dans l'Eglise, dans les universités, dans les écoles; il est, à leurs yeux, le promoteur nécessaire des doctrines évangéliques mises en péril par les tendances négatives de l'époque. L'idée de l'Etat chrétien et la réalisation de cette idée sur les pays conquis et annexés, voilà le prestige dont plusieurs sont éblouis, la source de leurs espérances.

Sans méconnaître ce qu'il peut y avoir de vrai et de bon dans ces influences d'un christianisme plus ou moins officiel, nous confessons que nous en voyons plus encore les dangers. En principe, nous ne croyons pas que Jésus-Christ ait confié aux pouvoirs de la terre la propagation de son règne. Celui qui mourut sur une croix, qui triompha en succombant, n'a pas tracé une autre route à son Eglise, ne lui a pas légué pour espérance la faveur des grands et des puissants. L'armure dont il l'a munie, c'est uniquement la force divine de sa Parole et de son Esprit. L'appui d'une politique triomphante ne pourrait que lui nuire. Et que serait-ce si cette politique offusquait la conscience! Que serait-ce si un parti dominant, faisant de cette politique une religion et de sa religion une politique, proscrivait comme irréligieuses toutes les aspirations vraiment libres et avait, de fait, persuadé toute une génération que l'on ne peut être chrétien à moins de s'incliner devant le despotisme? Comment s'étonner que, dans de telles conditions, les hommes qui croient à la liberté soient remplis de préjugés contre l'Evangile! Or il est certain, on peut le constater avec un profond regret, que les grandes manifestations religieuses qui, en Prusse, ont été mêlées aux événements récents, loin de dissiper ces préjugés, les ont multipliés et fortifiés dans tous les pays de l'Allemagne où les esprits ne sont pas fascinés par les triomphes politiques.

Dira-t-on que ces préjugés sont injustes, que nos craintes pour la liberté religieuse, pour le respect des consciences sont sans fondement? Le gouvernement prussien lui-même s'est hâté de prouver le contraire.

A peine les annexions étaient officiellement prononcées que les Eglises des pays conquis sentaient s'appesantir sur elles la lourde main de ce césaro-papisme dont on attend les progrès du christianisme. Les pasteurs de ces Eglises recevaient directement de l'autorité politique, avec ordre de la lire au culte, une longue prière en faveur du pouvoir qui venait de les conquérir par la violence. Voici des chrétiens menant deuil sur leur patrie asservie, sur leurs princes exilés, sur leur liberté perdue, qui se réfugient dans la maison de Dieu pour chercher des consolations et s'y nourrir des espérances d'une autre patrie... Non, la politique qui les opprime les poursuit jusque dans ce sanctuaire, veut s'imposer à leur âme après avoir asservi leur corps; il faut que là ils entendent prier et prient eux-mêmes, bon gré, mal gré : « Pour le roi, notre seigneur, pour la reine, pour la reine mère, pour le prince royal, pour la princesse royale, pour les princes et les princesses de la famille royale... » Et parmi toutes les faveurs et tous les succès qu'ils demandent à Dieu pour le roi, se trouve celui-ci, dont ils ne connaissent que trop les douceurs : « Donne-lui... des armées victorieuses ! » — Et telle est la rigueur mise à l'exécution de cet ordre que, dans telle ville, des gendarmes sont envoyés dans les églises pour y veiller, et que tels pasteurs ne s'y étant pas conformés, ont dû rendre compte de leur abstention devant l'autorité compétente.

Ce n'est pas tout. Les Eglises des pays annexés sont toutes, à l'heure qu'il est, dans l'attente inquiète de la manière dont, à Berlin, il sera disposé d'elles, de leur liberté, de leurs institutions. Une ardente controverse se poursuit à cet égard dans les journaux religieux. Le Consistoire supérieur du Hanovre, dont l'Eglise est luthérienne, s'étant adressé directement au roi de Prusse pour lui demander que l'indépendance et la confession de cette Eglise soient respectées, a reçu du souverain une réponse rassurante au fond. Mais le monarque ne se montre gracieux qu'après avoir solennellement réservé ce principe : « L'office du gouvernement suprême de l'Eglise évangélique est attaché à ma couronne. » — Et telle est la rigueur avec laquelle on entend appliquer ce principe, que tout récemment le journal officiel de Berlin (*Staatsanzeiger*), du 28 janvier, a publié la formule suivante du serment qui va être imposé à tous les pasteurs des pays annexés : Moi (N) je jure devant le Dieu omniscient et saint que, *dans le ministère spirituel qui m'est confié*, je serai fidèle et obéissant à S. M. le roi de Prusse Guillaume Ier, mon très-gracieux roi et seigneur, et à la maison royale, comme c'est le devoir d'un serviteur de l'Eglise chrétienne, etc. » — En Allemagne, surtout en Prusse, on est tellement habitué à cet asservissement de l'Eglise par l'Etat, à cette confusion de la politique et de la religion, qu'on l'accepte docilement. Que dis-je? Le parti politico-religieux dominant s'en glorifie, en triomphe. Plus d'un pasteur, le jour d'actions de grâces pour la paix, du haut de la chaire, a salué en Guillaume Ier le Constantin moderne et cé-

lébré la mission religieuse de la Prusse pour toute l'Allemagne. C'est le bysantinisme qui refleurit. Et, tandis que la liberté religieuse se voile d'un crêpe, on nous annonce le triomphe du christianisme évangélique par les victoires de la Prusse!

Concluons. La révolution accomplie ne saurait subsister devant la conscience chrétienne, ni dans ses causes, ni dans ses moyens, ni dans ses résultats actuels. Quant à l'avenir, nous aimons à le redire, il est dans la main de Dieu. Nous ne doutons ni de sa puissance, ni de sa sagesse, ni de son amour, pour conduire la grande et noble nation allemande vers des destinées dignes du rang qu'Il lui a assigné dans toutes les hautes sphères de la pensée, de la science, de la religion, de la civilisation chrétienne. Il peut la conduire à ce but même par les voies nouvelles qui viennent de s'ouvrir si brusquement devant elle; — qui voudrait le nier?

Mais les conclusions de ce travail subsistent. Croire au Dieu qui gouverne le monde, ce n'est pas approuver le mal dans les actions des hommes dont il se sert. Arrière de nous cette morale utilitaire, qui fait fléchir la conscience en présence des résultats! Il faut le redire, surtout aux chrétiens : Ce serait un bien funeste signe des temps que ce divorce de la religion et de la morale qui leur permettrait de fermer les yeux sur la nature des moyens parce qu'ils croiraient voir dans les fins le triomphe de leurs principes, partant des sujets d'espérance et de joie. Périsse toute application de ce sophisme moral qu'un apôtre appelle une calomnie : *Faire du mal afin qu'il en arrive du bien!* — Dieu règne, voilà le fondement de notre espérance; devant son jugement éternel, chacun portera sa propre responsabilité, voilà la sanction de la conscience.

Pour extrait,

LE DIRECTEUR GÉRANT.

LITTÉRATURE

—

ÉTUDE MORALE SUR GŒTHE

LA PHILOSOPHIE DE GOETHE, par Caro. Paris, 1867.

Il est bien peu d'individualités qui, de leur vivant déjà, aient exercé autant de prestige sur leurs contemporains que Gœthe, et qui, même après leur mort, aient vu leur gloire encore s'accroître et s'enrichir. Ce phénomène pourtant se comprend quand on songe au caractère particulier du génie de notre auteur. Que l'on veuille bien se le rappeler : Gœthe n'était pas l'incarnation de son peuple ou de son époque. L'Allemagne de la fin du dix-huitième siècle ne retrouvait pas en lui ses instincts, ses aspirations, sa passion dominante. Schiller, bien plus que Gœthe, est l'enfant de son temps, le produit, le type accompli de la race germanique à un moment donné de son histoire. C'est à tort aussi, suivant nous, que l'on a voulu assimiler Gœthe aux héros, aux sages de l'antiquité, à moins cependant que l'on ne prétende simplement exprimer par là qu'il se trouve en lui quelque chose de largement humain, l'empreinte de l'homme universel.

Comblé de tous les dons, révélant toutes les aptitudes, entouré d'un cortége d'adulateurs, Gœthe est pour nous une apparition imposante, couronnée de toutes les faveurs de la fortune. Calme et serein, il se meut à l'aise au milieu de la foule des hommes; il dispose de toutes choses et de lui-même à la façon d'un souverain ou plutôt d'un dieu. Nulle existence n'a été plus enviée, nul n'a été plus idolâtré. L'Allemagne est plus fière de Gœthe que de tout autre nom; elle lui a prodigué une admiration vraiment intarissable. Oui, il y a, au delà du Rhin, un véritable culte de Gœthe; dès avant sa mort, il est entré dans l'apothéose et a pris rang parmi les divinités de l'Olympe. Et si aujourd'hui l'Allemagne, avide de grandeur et de puissance politiques, semble distraite un moment de l'attention passionnée qu'elle prête aux choses de l'esprit, il n'est pas sûr pourtant que l'heure de la

justice ait déjà sonné pour Gœthe, que le prestige qui l'entoure se soit évanoui, et que l'on puisse tenter une appréciation sobre, saine et exacte de son génie.

En tous les cas, l'influence de Gœthe, si sensible dans les productions littéraires de l'Allemagne contemporaine, n'est pas encore près de diminuer. Par l'ensemble de sa conception philosophique et de son inspiration poétique, Gœthe précédait son époque et la dépassait de beaucoup. On peut dire qu'il était plutôt l'homme de notre temps. Sa manière d'envisager la vie, de se rendre compte des phénomènes variés qui s'y produisent, de les grouper, de les réunir en faisceau, ressemble, de tous points, à celle qui est en faveur parmi nous; c'est une sorte de panthéisme vague, flottant, poétique. S'abandonner volontairement au courant du monde, s'accommoder aux temps et aux choses, se percevoir comme objet et se traiter soi-même comme une partie du tout : telle était la méthode de Gœthe qui répond, on le voit, à l'une des tendances les plus prononcées de notre époque.

Ce qui assurait à notre auteur cet ascendant sur les hommes de son temps, ce qui faisait que ses vues se propageaient si facilement, c'est qu'il ne les présentait pas sous une forme systématique; il ne les imposait pas par une sorte d'enseignement régulier. Esprit altier et indépendant, ennemi des formules et des dogmes, de tout ce qui est lourd et didactique, Gœthe est essentiellement artiste et poëte. Il donne à ses pensées mille formes diverses et les entoure d'un charme irrésistible; il emprunte au roman, au théâtre, leurs ressources inépuisables pour les mettre au service de ses idées qu'il sait présenter avec une souplesse et une variété infinies; il les répand, les insinue doucement dans le public en les incarnant dans des créations idéales, destinées à une vie immortelle. Et ces créations, il les multiplie, grâce à une fécondité prodigieuse. Son génie ressemble à une source qui épanche, sans se fatiguer, ses flots clairs et argentés et va porter partout la fraîcheur et la vie.

Gœthe n'est pas un étranger en France. Grâce à l'excellente traduction de M. Porchat, de Lausanne, ses ouvrages sont à la portée de tout le monde. M. Richelot a publié sous le titre de *Gœthe, ses mémoires et sa vie* ceux des écrits de notre poëte qui sont les plus propres à nous faire connaître l'homme dans l'écrivain. Ceux de nos lecteurs qui désirent se rendre compte de la nature et de la portée des travaux scientifiques de Gœthe, consulteront avec fruit le volume de M. Ernest Faivre, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, intitulé : *OEuvres scientifiques de Gœthe*. Enfin, M. Caro, professeur à la Sorbonne, a publié une étude remarquable sur la *Philosophie de Gœthe*. Esprit péné-

trant, ferme et judicieux, adepte convaincu et éloquent de la philosophie spiritualiste, M. Caro a su gagner la confiance et l'estime du public par ses publications précédentes. L'auteur des *Etudes morales sur le temps présent* et de l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, avec le tact sûr qui le caractérise, a vu dans Gœthe un des plus redoutables adversaires de l'école spiritualiste. Il a étudié et surpris comme en germe, dans les ouvrages du grand poëte allemand, l'une des tendances les plus funestes de notre époque; il s'est arraché aux mille séductions et aux périlleux enivrements de la poésie de Gœthe pour dévoiler le système philosophique qu'elle recouvre des riches plis de son manteau de pourpre. M. Caro a rendu ainsi à la cause qu'il défend avec un si beau talent un nouveau et important service. Son exposition lumineuse, élégante, précise, intéresse et captive au plus haut point; son jugement est toujours juste, mesuré, indépendant. Comme Gœthe, M. Caro peut assurer ses lecteurs qu'il a toujours cherché à être, sinon impartial, du moins sincère.

C'est à l'occasion du livre de M. Caro que nous nous proposons à notre tour d'appeler l'attention des lecteurs de cette *Revue* sur celui que l'on a très-improprement nommé parmi nous le Voltaire de l'Allemagne. Gœthe n'a de commun avec le philosophe de la cour de Frédéric II que l'étendue et la durée de la renommée. « Vous admirez un arc-en-ciel, disait Gœthe, mais qu'il dure une demi-heure seulement, et personne n'y fera plus attention. » Eh bien ce mot ne s'applique pas plus à Voltaire qu'à son auteur; mais, pour tout le reste, leurs divergences semblent bien plus nombreuses que leurs affinités.

La marche que nous suivrons dans cette étude sera bien simple : nous montrerons d'abord comment s'est formée l'individualité, le caractère moral de Gœthe, puis, nous exposerons brièvement quelques-unes de ses vues philosophiques en les accompagnant d'un jugement critique. On ne nous blâmera pas de ne point séparer dans notre appréciation l'homme du penseur et de l'écrivain et de chercher constamment à expliquer l'un par l'autre. Enfin l'on ne trouvera pas surprenant que nous nous appliquions surtout à faire voir l'attitude que Gœthe a prise vis-à-vis du christianisme, comment il l'a compris, ce qui en lui l'a attiré ou repoussé. Nous nous aiderons d'une excellente étude qui a été faite sur ce sujet, il y a quelques années, par M. van Oosterzee, pasteur réformé de Rotterdam, ainsi que de la remarquable monographie publiée sur Gœthe, sa vie et ses œuvres par M. Lewes, de Londres.

I.

L'époque à laquelle appartenait Gœthe était une époque agitée, orageuse. L'Allemagne, dans la seconde moitié du dernier siècle, traversait une crise violente qui a été pour elle, dans le domaine des idées et des croyances, ce que fut pour nous, dans celui de la vie politique et civile, la Révolution française. Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'histoire de cette crise qui a profondément ébranlé, tant en Allemagne même qu'au delà de ses frontières, la pensée et la foi modernes, et au terme de laquelle nous ne sommes pas encore arrivés. Nous assistons à l'enfantement douloureux d'une nouvelle méthode en matière philosophique comme en matière religieuse : c'est du milieu du dix-huitième siècle que date l'avénement des libres recherches dans le domaine des idées et des faits, l'affranchissement de l'esprit humain du joug d'une tradition aveugle, d'une autorité sans garantie et sans contrôle. Or, cette rupture avec le passé ne peut se faire sans secousses violentes ni sans douloureux déchirements. Les défenseurs de la tradition ou bien montraient une opiniâtreté maladroite qui compromettait ce qu'ils prétendaient sauver, ou bien faisaient des concessions et des compromis qui révélaient toute leur faiblesse : dans l'un et l'autre cas, ils manquaient de dignité et de puissance. D'un autre côté, les novateurs, follement présomptueux, dépassaient toute mesure dans leurs attaques, et jonchaient le sol de tristes ruines. Tandis que les uns perdaient leur temps et leurs forces dans de vaines disputes et dans une polémique inféconde, les autres éprouvaient une joie âpre à nier et à démolir à tout prix. Telle a été l'atmosphère intellectuelle dans laquelle Gœthe s'est développé; son génie s'est révélé au milieu de ces orages.

On a, avec justesse, croyons-nous, divisé la vie de Gœthe en trois périodes, dont la première va de 1749, l'année de sa naissance, jusqu'à son premier voyage en Italie (1786); la seconde s'arrête à la mort de Schiller (1803), et la troisième nous conduit jusqu'à sa propre mort (1832).

II.

La première période comprend les années de l'enfance et de la jeunesse passées dans la maison paternelle, à Francfort, les séjours faits aux universités de Leipzig et de Strasbourg, enfin l'appel à Weimar et le départ pour le pays des arts et des citron-

niers : c'est le printemps du cœur, du talent et de la gloire de Gœthe ; un souffle incomparable de fraîcheur et de poésie l'anime ; le génie essaye ses ailes, on sent qu'il va bientôt les déployer avec vigueur. C'est l'époque de *Werther* et de *Goëtz de Berlichingen*, écrits et lus avec passion et circulant avec la rapidité du fluide électrique d'un bout à l'autre de l'Allemagne.

Tout le monde connaît la maison paternelle de Gœthe aux habitudes rigides, aux mœurs patriarcales : le père, d'un certain âge déjà, homme cultivé, à l'esprit honnête et à la volonté énergique ; la mère, jeune encore, vive, enjouée, excellant dans l'art de raconter. L'âme de Gœthe enfant est limpide, accessible et ouverte aux impressions les plus diverses. Le souffle religieux n'est pas absent, et le poëte nous a retracé dans son style inimitable plusieurs traits qui caractérisent sa piété enfantine. Son instruction religieuse pourtant laissa beaucoup à désirer ; le pasteur qui en était chargé lui inculqua les préceptes d'une morale sèche et sans attraits. Sa première communion ne laissa aucune trace sérieuse dans sa vie. Parmi les amies de sa mère, il rencontra quelques personnes d'un sentiment religieux chaud et exquis, entre autres Mademoiselle de Klettenberg, dont le doux et suave mysticisme a exercé sur lui un charme profond. A l'âge de dix ans déjà, il avait appris, à l'insu de son père qui était ennemi de la poésie et de ce qu'il appelait l'exaltation religieuse, des parties entières de la *Messiade* de Klopstock, et s'était senti entraîné par l'élévation du sujet. Il étudia aussi de bonne heure l'hébreu et montra un intérêt croissant pour les livres historiques de l'Ancien Testament. L'époque des patriarches surtout l'attirait, et il chercha à acquérir des notions claires sur la Palestine. A quatorze ans, il composa un recueil d'odes et de chants sacrés dont l'un a pour sujet la descente de Christ aux enfers et se meut dans le cercle de la conception théologique traditionnelle.

Ce fut à Leipzig, où Gœthe était allé étudier le droit, qu'eut lieu l'éveil de sa raison sur les questions de philosophie religieuse. Il y avait trouvé, avec les nombreuses tentations auxquelles était alors exposée la vie de l'étudiant, la mêlée confuse des opinions contradictoires sur les grands problèmes qui font le tourment de notre esprit. La débauche grossière le choquait et l'abreuvait de dégoût ; les attaques injustes et railleuses contre le christianisme lui déplaisaient ; ne devait-il pas toute sa culture morale à ces faits, à ces doctrines, à ces symboles chrétiens dont le souvenir s'est profondément gravé dans son âme? Pourtant son esprit, avide de lumière, ne trouve point d'aliments. La philosophie de Wolf, si aride, si pédantesque, l'ennuie ; la piété de Gellert, candide et sincère, manque de vigueur et de puissance

communicative. Gœthe se voit réduit à lui-même; il retourne dans la maison paternelle, vers l'âge de dix-neuf ans, malade de corps et d'esprit et comme un naufragé. Son esprit alors se recueille et se porte vers les choses du monde supérieur; cruellement averti par les expériences qu'il vient de faire, il cherche dans l'Evangile la paix et la consolation pour son cœur blessé. Mademoiselle de Klettenberg devient la confidente de ses peines; elle met le doigt sur la plaie et dit à Gœthe que sa misère intérieure provient « de ce qu'il n'a pas encore un Dieu réconcilié. » Le jeune homme, loin de s'irriter ou de s'impatienter, entre en discussion avec cette pieuse amie de sa mère; il ne demande pas mieux que d'être convaincu et est sur le point de l'être. Des réunions d'édification et de prière se tiennent sous sa direction; il lit l'*Histoire de l'Eglise et des hérésies* d'Arnold, et essaye de construire, avec des matériaux empruntés au mysticisme et à la théosophie, une sorte de système religieux assez bizarre, dont le néoplatonisme forme la base; il se laisse même initier par son médecin aux études cabalistiques.

Mais bientôt, s'arrachant à ces rêveries stériles et armé d'un courage nouveau, Gœthe se rend à Strasbourg. D'une assiduité assez médiocre aux cours, il travaille à bâtons rompus, curieux et amateur de toutes les autres sciences plutôt que de celle du droit. Il ne cesse pas d'être en relation avec des âmes pieuses. Etudiant gai et folâtre, il prend à table d'hôte le parti de Jung Stilling et témoigne une vive sympathie pour ce chrétien si vivant et si cordial. Il continue de correspondre avec l'amie de sa mère, la conjurant de se souvenir de lui dans ses prières. Les Frères moraves l'attirent d'une manière toute particulière, et il déclare qu'il n'a tenu qu'à leurs chefs de le gagner tout à fait. Lorsque Herder visita Strasbourg, Gœthe le reçut avec enthousiasme et ne le quitta plus pour ainsi dire, et Hamann, le mage du Nord, lui inspira un intérêt si vif qu'il songea plus tard à publier une édition de ses œuvres. Parmi les premiers écrits de Gœthe, plusieurs traitent de sujets théologiques. La Bible le préoccupe toujours; il cherche à se rendre compte de la composition de l'Exode et des évangiles; il ne se dissimule pas les difficultés que présente l'accord de ces derniers. « Peu importe, dit-il, que les évangiles se contredisent, pourvu que l'Evangile ne se contredise pas! » Il parle avec dédain des moqueries frivoles que Voltaire se permet à l'égard de la Bible, ainsi que des interprétations ridicules ou profanes que lui fait subir un plat rationalisme.

Gœthe avait vingt-cinq ans lorsqu'il fit la connaissance de Lavater; dès leur première rencontre, il s'éprit pour lui d'une amitié enthousiaste; il déclare que c'est bien à tort qu'il l'a regardé

comme un visionnaire, un rêveur; il recherche avec empressement ses entretiens; la lecture de ses sermons le ravit : ce sont les jouissances les plus vives que lui a procurées son voyage en Suisse. « Lavater est le meilleur, le plus grand, le plus sage, le plus profond de tous les hommes. » Et pourtant, il faut bien le dire, cette sympathie si vive pour les chrétiens que Gœthe rencontre est très-superficielle; son admiration pour l'Evangile, comme en général ses connaissances en matière religieuse, sont très-incomplètes. Gœthe ne veut être que le juge du camp; il assiste en spectateur désintéressé à la lutte qui se livre dans l'arène; il étudie curieusement les opinions qui s'entre-choquent, il ne se prononce pour aucune. Décidément, « les vieilles églises ont des vitraux bien sombres! » et si la forme du naturalisme français le repousse, le fond de cette doctrine l'attire. Son ami Kestner pouvait dire avec raison : « Gœthe est un jeune homme de génie; il apprécie beaucoup le christianisme chez les autres, mais lui-même se tient à l'écart de la communauté religieuse; il avoue qu'il ne peut plus que rarement prier. » Peu à peu son attitude devient plus franche; il se donne moins de peine à paraître au dehors ce qu'il n'est plus au fond du cœur. Mademoiselle Klettenberg, qui l'a vu avec une profonde douleur s'éloigner du christianisme, lui donne l'assurance qu'elle l'aime encore mieux ainsi que lorsqu'il enveloppe son scepticisme dans la terminologie chrétienne. L'opinion que Gœthe met dans la bouche de Werther est bien la sienne : « Je vénère la religion; je sens qu'elle est l'appui du faible, le soulagement de celui qui désespère. Mais peut-elle, mais doit-elle être cela pour chacun? » Il confesse avec une sincérité louable que ce qui l'éloigne du christianisme, c'est la doctrine de la corruption morale de l'humanité. Gœthe est pélagien. Son âme déborde de vie; il sent sourdre et s'agiter au fond de son être je ne sais quelles puissantes énergies; il veut déployer les forces dont il se sent doué; il demande à agir. La nature lui apparaît dans toute sa gloire; l'humanité, à tout prendre, est un chef-d'œuvre aussi. « Il y a tant de braves gens qui sont décidés à accomplir le devoir parce qu'il est le devoir, sans considération, sans secours d'un ordre étranger! » Gœthe se joindra à eux. L'abîme qui le sépare des chrétiens grandit sous ses pas; il se trouve à l'étroit dans leur société; il a besoin d'indépendance; il compose *Prométhée, Gœtz de Berlichingen* et *Werther.*

La soif de son esprit que l'Evangile n'a pu satisfaire, Gœthe cherche à l'étancher auprès de Spinosa. Après les premiers orages de la passion, il a besoin de paix et de lumière. Il se sent attiré par ce penseur doux et pénétrant. La calme sérénité qui

plane sur ses écrits le remplit d'un charme irrésistible. C'est pendant son séjour à Pempelfort, sur les bords du Rhin, dans le ravissant château de plaisance du philosophe Jacobi, que Gœthe s'est épris de passion pour l'*Ethique* de Spinosa, à propos de laquelle il déclare que son auteur est « *non atheum, sed theissimum et christianissimum.* » « Nous le voyons ici, dit M. Caro, à ce moment de sa vie où le chaos de ses idées se débrouille, où, pacifié dans ses troubles intérieurs, réconcilié avec ses instincts, il sent tressaillir en lui des facultés presque infinies, que jusqu'au dernier jour d'une longue vie la plus heureuse fécondité ne devait pas tarir. Dans l'écroulement de ses croyances passées, ni angoisses, ni désespoir; au contraire, une sécurité complète qui se fait en lui en face du problème des choses, fondée non sur l'espoir de le résoudre, mais sur une confiance absolue en soi, sur une foi dans son génie assez forte pour se dispenser de tout point d'appui extérieur, sur l'orgueil presque olympien de la pensée, qui se console de ne pas remplir toute la sphère des idées, ni celle de l'art, par la certitude qu'aucune pensée mortelle ne la remplira. »

Spinosa conduisit Gœthe à l'étude de la nature qui resta depuis lors la passion dominante de sa vie. Pour la satisfaire, il lui fallait le calme et les loisirs d'une vie débarrassée de soucis, et cette existence l'attendait à Weimar, où l'appela le jeune duc Charles-Auguste, dont il devint l'ami et le conseiller. Dans sa nouvelle position, où les soins de la politique l'occupaient fort peu, Gœthe partagea son temps entre la culture de l'art, des lettres et des sciences; il jouissait avec délices des plaisirs que procuraient à son esprit les relations avec des hommes éminents et des femmes distinguées, tout en ne se montrant nullement insensible aux agréments du luxe et du comfort. Libre et dégagé vis-à-vis d'un passé qu'il oublie, il se refroidit de plus en plus à l'égard de ses anciens amis; il ne ménage plus à la religion les sarcasmes polis qu'il a retenus jusque-là. C'est ainsi qu'après s'être donné beaucoup de peine pour élever Herder à la dignité ecclésiastique suprême du duché de Weimar, il l'accueille avec une poésie railleuse dans laquelle il compare son arrivée à l'entrée de Jésus à Jérusalem, en lui prédisant que, placé à la tête du clergé ducal, ce n'est pas un âne, mais cent cinquante ânes qu'il montera. Il n'entend prêcher Herder qu'une seule fois et se montre médiocrement satisfait.

Vis-à-vis de Lavater, ce n'est plus de l'indifférence seulement, c'est presque de la haine qu'il éprouve. Les efforts du pasteur de Zurich pour l'amener à une foi plus positive et à une appréciation plus équitable du christianisme, l'indisposent au plus haut

point. Pourquoi l'obliger à prendre parti? Dieu et Satan, le ciel et l'enfer ne sont-ils pas réunis dans son cœur? et cet état lui semble le plus naturel du monde. « Toutes les rêveries idéales de Lavater ne pourront me persuader à me laisser égarer à sa suite; je veux être bon et mauvais comme la nature... Je suis rassasié de l'histoire du bon Jésus; c'est lui qui a tourné la tête à ce pauvre Lavater. » Il trouve mille autres livres aussi beaux que la Bible. « Pourvu que l'on croie à quelque chose de plus élevé, l'objet et le mode de cette foi sont entièrement indifférents. » Christ devient pour Gœthe l'idéal mythique de l'homme, le type classique de la ressemblance avec Dieu. Mais ce Christ n'a pas existé, car un seul individu ne peut réunir toutes les perfections. Les hommes ont reporté sur l'image de Christ tout ce qu'ils voudraient eux-mêmes réaliser; en l'adorant, ils s'adorent eux-mêmes, c'est-à-dire l'idéal qui est en eux. « N'est-ce pas chose injuste, écrit-il à Lavater, de dépouiller de leurs plumes les plus précieuses tous les oiseaux des cieux pour en orner exclusivement ton oiseau de paradis? » L'amitié de Gœthe pour Lavater cessa brusquement. Lorsque celui-ci vint lui rendre à Weimar la visite qu'il lui avait faite à Zurich, le lien était déjà rompu. « Nos caresses, dit Gœthe, m'ont paru aussi suspectes que celles d'un tigre... Aucune parole cordiale n'a été échangée entre nous; me voici délivré à tout jamais vis-à-vis de lui de la haine et de l'amour. Mon âme est comme un verre d'eau pure. »

Nous voici arrivés au terme de cette première période. Gœthe s'est affranchi des impressions et des opinions du passé; son regard pénétrant plonge dans l'avenir; il part, libre et avide de jouir, pour l'Italie où il va rafraîchir sa pensée et retremper son talent à la vue des chefs-d'œuvre de l'art. Pourtant, il n'est pas heureux. On peut lui appliquer ce qu'il écrivait à cette époque à l'une de ses amies : « L'âme ressemble à un purgatoire où toutes les puissances du ciel et de l'enfer s'entre-croisent et se livrent une lutte acharnée. »

F. Lichtenberger.

(*Suite.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Sermons et Homélies, par *Ernest Dhombres*, pasteur suffragant de l'Eglise réformée de Paris. 1 volume in-18. Paris, Grassart, libraire éditeur.

« Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme. Ceux-là honorent bien la nature qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout et même de théologie[2]. »

Cette pensée de Pascal nous revenait à la mémoire, en lisant le beau recueil de discours que nous annonçons. C'est en vain qu'on y chercherait cette phrase pompeuse, cette attitude guindée qui constituent, aux yeux de certains juges, ce qu'on est convenu d'appeler le style *soutenu* en matière de prédication. Malheureuse tradition du grand siècle! Avant Louis XIV, on n'en jugeait point ainsi. La parole qui tombait du haut de la chaire pouvait être simple et familière sans rien perdre de son autorité; témoins, nos prédicateurs du seizième siècle, et le dernier, peut-être le plus original de tous, Pierre Dumoulin; témoin aussi, chez les catholiques, François de Sales. Les Pères de l'Oratoire, trop dociles à l'influence de Balzac et des fondateurs de l'Académie, changèrent tout cela; on eut depuis eux ce qu'on a appelé l'éloquence sacrée, et, le genre une fois adopté, il fallut bien le suivre. Le génie, il est vrai, se moque des règles. Bossuet, dans ses sermons, est plus familier que personne, mais ce n'est point par ce côté-là qu'on l'imita. Les oraisons funèbres hantèrent l'imagination de ses successeurs; puis vint l'école de Fléchier, avec ces périodes cadencées où l'harmonie de la forme cache si mal la faiblesse du fond; puis avec le dix-huitième siècle, à Genève, l'école de Rousseau; ici encore ce qu'on imita ce ne fut pas le sentiment naïf et vrai de la nature, ce furent les apostrophes, les tirades, les évocations du philosophe. C'est ainsi qu'au commencement de notre siècle, on prêchait sur les saisons, sur les différents âges de la vie, sur les joies de la paternité, sur la bonne et la mauvaise humeur, dans un langage solennel, avec une ordonnance bien

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.
[2] Pascal, *Pensées*, édition Havet, article VII, § 28.

gardée, et sans oublier la prosopopée de rigueur. Quand le réveil de l'esprit religieux se fit sentir dans nos Eglises, il n'amena pas tout de suite un changement dans la prédication. Il y eut, il est vrai, de vrais missionnaires, les vrais apôtres populaires qui se créèrent leur genre et n'en furent que mieux écoutés. Tel fut, pour ne citer que l'un d'entre eux, M. Pilet, de Genève, observateur pénétrant du cœur, esprit plein de finesse et de sérieuse bonhomie, toujours varié et toujours original, et dont la parole inculte dans sa forme, mais toujours précise et ferme, laissait dans les consciences une impression qu'on n'oubliait plus. Mais, à côté de ces hommes dont le moindre souci était la préoccupation littéraire, le sermon régnait toujours, et, lorsqu'il n'était pas vivifié et comme transformé par la magnifique éloquence, par la foi profonde d'un Adolphe Monod, il restait le plus souvent une pièce de rhétorique dûment jugée d'après certaines règles et que peu de gens prenaient au sérieux.

Aujourd'hui, il y a évidemment réaction dans le sens du genre naturel. En cela, on suit le mouvement du siècle qui oppose la réalité aux conventions de toute espèce. M. Dhombres a parfaitement compris ce besoin, et nous l'en louons sans réserve. Sous sa parole, nous sentons palpiter une âme, et c'est là tout d'abord ce qui attire; car cette âme nous raconte ses luttes, ses émotions, ses troubles et ses joies, et en nous les racontant, elle nous y associe sans effort.

Mais revenir au naturel, serait-ce condamner le travail, et préférer l'improvisation hâtive au discours préparé? Beaucoup de gens, parmi les plus pieux, l'entendent ainsi, mais je ne sais pas d'idée plus dangereuse. Si la prédication devait suivre cette voie, elle serait promptement discréditée, et elle mériterait ce discrédit. En condamnant l'ancien sermon sous sa forme consacrée, nous n'entendons point lui préférer ces improvisations mal digérées que, sous prétexte de simplicité, on serait tenté de lui substituer. Nous ne concevons pas qu'on ose se présenter devant une assemblée sans avoir, par une étude approfondie, dégagé et saisi la vérité qu'on veut imprimer dans les cœurs. L'unité du plan, la marche suivie, l'ordre logique, seront les éternelles conditions de toute prédication digne de ce nom, et, par ce côté-là, le *sermon* doit durer et se relever du discrédit où il est plongé. Bien loin donc de proscrire le travail, nous le voulons profond, intense, énergique, capable d'éloigner tout ce qui est conventionnel pour atteindre l'originalité véritable. Ici encore, nous sommes heureux de voir que M. Dhombres est de ceux qui respectent assez leur auditoire pour lui apporter les fruits d'une sérieuse méditation. Le fond et la forme de ses discours trahissent une étude approfondie; sa simplicité n'est jamais de la négligence, c'est l'allure aisée d'un esprit qui possède son sujet et le domine assez pour faire oublier aux autres l'effort que son travail lui a coûté.

Faisons ici une autre remarque. Etre simple et familier n'est pas si facile qu'on le pense, et dans une chaire française, moins que partout ailleurs.

Il y a une chose qu'un auditoire parisien ne pardonne pas, c'est le manque de tact. Or ce tact, M. Dhombres le possède à merveille, et c'est à peine si, sous le rapport du goût, nous aurions à signaler dans son recueil quelques légères taches qu'il ne vaut pas la peine de relever.

A ces qualités, joignez beaucoup de fraîcheur d'imagination, une sympathie communicative, une grande netteté dans l'exposition, une allure vive, entraînante, éminemment française, et vous comprendrez facilement le succès si légitime qu'obtient la prédication de M. Dhombres et qui accueillera, je n'en doute pas, le volume que je suis heureux d'annoncer.

Quelques citations justifieront, s'il en est besoin, mes éloges. J'ai parlé de la fraîcheur d'imagination qui me frappe dans ces discours. Ecoutez cette page toute pénétrée d'un lyrisme ému ; l'auteur veut montrer que la foi au Dieu de l'Evangile n'enlève rien à la vie humaine et qu'elle l'embellit, l'enrichit au contraire :

« Beautés de la création, aspects enchanteurs de la nature, serai-je moins sensible à vos attraits, parce que Dieu remplit mon cœur? Non, car je verrai toujours rayonner sa splendeur à travers la vôtre, vous vous illuminerez d'un reflet de ses invisibles perfections, et au sein de toutes vos harmonies j'entendrai le sublime dialogue du jour et de la nuit se racontant l'un à l'autre la gloire de mon Dieu ! — Magie des arts, vous charmerez encore mon imagination, que la foi épure sans l'éteindre, et si vous attristez mon cœur, quand vous n'êtes qu'un hymne à la matière, vous le pénétrez d'une émotion sublime, quand vous faites apparaître à mes yeux, à travers le marbre ou la toile, un rayon fugitif de la beauté incréée ! —Sciences de la nature, j'applaudis à vos progrès et à vos conquêtes ! Sciences de l'esprit, recherches infatigables de la pensée, je suis avec sympathie votre rude ascension vers la lumière ! Et si l'incrédule voit dans vos triomphes la glorification de l'homme, j'y vois bien plutôt la glorification de Dieu, qui a fait le monde physique comme le monde moral, et le génie humain pour sonder les merveilles de l'un et de l'autre. Oui, savants, par vos observations et vos découvertes vous ne faites que constater la perfection de son œuvre et la sagesse de ses lois. Philosophes, par vos plus hautes et vos plus nobles pensées, vous avez ou pressenti, ou confirmé, ou interprété sa révélation immortelle : et quand vous avez voulu la contredire et la renverser, l'impuissance et la folie de vos systèmes ont, à votre confusion, démontré sa vérité et sa gloire ! — Poëtes, jamais vous n'êtes plus grands que lorsque, d'une aile sublime, vous montez et vous nous emportez vers Lui! Je puis donc prêter l'oreille à vos accords, car sous ces noms sacrés qui font le plus harmonieusement vibrer votre lyre, idéal, infini, lumière, espoir, consolation, c'est son nom suprême que vous chantez et que mon âme adore ! — Saintes causes de la liberté et de la justice, du droit et de la dignité de toute créature humaine, je puis m'attacher à vous, car vous

tenez étroitement à la cause de Dieu. Je vous embrasserai avec enthousiasme, je vous soutiendrai de mon obscur dévouement, partout où vous serez débattues, et tandis que l'homme du monde se lassera de vous poursuivre, le chrétien travaillera sans défaillance à votre triomphe, sachant qu'après de rudes combats et de mystérieux délais, Dieu vous donnera la victoire! — Et vous saintes joies du foyer, charme profond des affections humaines, vous connaîtrai-je à un moindre degré parce que l'Eternel Dieu tient la première place dans mon cœur? Non, non! objets de ma tendresse, en vous aimant dans le Seigneur et pour le ciel, je vous aimerai plus et mieux pour la terre! David et Jonathan, types de l'inviolable amitié, Aquilas et Priscille, modèles de l'union conjugale, Augustin et Monique, dont les noms entrelacés dans l'admiration universelle ont révélé des profondeurs encore inconnues de l'amour maternel et de l'amour filial, dites-nous si la piété dessèche le cœur ou si elle le féconde, dites-nous si elle le rétrécit misérablement ou si elle l'élargit sans mesure, dites-nous si elle frappe d'inconstance et de caducité ou si elle marque d'un sceau immortel les tendresses humaines! »

Tout est remarquable dans cette page, la pensée et le style. Ceux qui manient la parole publique savent combien les évocations adressées ainsi à des abstractions sont difficiles à soutenir et à mener jusqu'au bout. Or, il nous semble que nous avons là un très-bel exemple d'un mouvement de cette nature, et que la vérité du fond s'y concilie à merveille avec le poétique éclat de la forme.

Comme exemple d'un plan habilement tracé, d'une marche logique et puissante, je citerai le second discours qui a pour objet le péché et qui réfute d'une manière très-remarquable les explications naturelles que la philosophie a données de la présence du mal dans le monde et dans l'homme.

J'ai noté dans ce volume bien d'autres pages que je voudrais reproduire, ainsi celles où M. Dhombres dépeint avec tant de vérité les tentations actuelles du ministère évangélique (p. 218 et suivantes), celles encore où d'une main magistrale il trace avec grandeur le tableau des pays d'où l'Evangile a disparu (p. 271). On verrait en rapprochant ces citations apparaître les côtés multiples de ce beau talent.

La doctrine de M. Dhombres est profondément évangélique; il se rattache à l'école orthodoxe et il nous prouve une fois de plus par son exemple combien la tendance qu'il représente mérite peu les reproches de sécheresse et d'étroitesse qu'on lui a si souvent prodigués; la fidélité dans l'enseignement n'ôte rien chez lui à la sympathie pour toutes les œuvres humaines; la vive intuition du mal et la vigueur morale qui vibre dans tous ses discours ne diminuent point la sympathie profonde que lui inspirent les souffrances de notre génération. C'est bien ainsi qu'il faut parler si l'on veut être compris aujourd'hui.

Eug. Bersier.

Les Géorgiques du Midi. Poëme en quatre chants, par Madame *Verdier Allut*. 1 vol. grand in-18, chez Michel Lévy.

Dans le silence ou le déclin des grandes voix poétiques du siècle, on écoute avec plus d'intérêt les voix plus humbles qui éveillent en nous l'écho de la poésie. Si les accents qui viennent tout à coup solliciter notre attention, sont d'un âge déjà écoulé mais voisin du nôtre, il y a comme un charme de plus, un piquant attrait de nouveauté dans ces vers composés sous d'autres influences, et nés pour ainsi dire sous d'autres horizons de l'esprit. Tel est assurément le mérite d'un volume qu'un magistrat éminent, un laïque vénéré de l'Eglise de Nîmes, M. de Clausonne, offrait naguère au public.

Les Géorgiques du Midi, ce titre serait ambitieux si l'on n'était désarmé tout d'abord par la grâce et l'aimable facilité de l'auteur. Madame Verdier Allut appartient au dix-huitième siècle[1]. Elle a vécu au fond d'une province reculée, sous un ciel qui rappelle celui de l'Italie et de la Grèce. Homère, Virgile, Le Tasse, Milton, ont été sa lecture favorite. Mais mieux encore que dans ces immortels poëtes, elle a lu dans le livre de la nature ouvert sous ses yeux. Elle a demandé aux paysages de sa patrie, au spectacle de la vie rustique, à la source qui jaillit près de sa ville adoptive, le secret d'une inspiration qui s'épanche en vers abondants et faciles. Dans un vallon enchanteur, au-dessous du pavillon d'Uzès illustré par le séjour de Racine, coule la fontaine d'Eure, si heureusement représentée par le génie de Pradier dans un groupe célèbre. Avec quel charme n'est-elle pas évoquée dans les strophes suivantes :

Par quelles injustes rigueurs,
Nymphe aussi modeste que belle,
Traverses-tu nos prés sans éclat, sans honneurs,
Lorsque tant d'autres de tes sœurs
Brillent d'une gloire éternelle?
Méritent-elles mieux les faveurs du destin?
As-tu moins de fraîcheur ou d'appas que Blanduse?
La nymphe même de Vaucluse
D'un cristal plus limpide orne-t-elle son sein?

Mais par un privilége exceptionnel que lui envieraient Vaucluse et Tibur, l'humble ruisseau que le poëte salue à sa source, vit, sous le ciseau romain, les magnificences de l'art s'associer dans son cours aux splendeurs de la nature. Le pont du Gard n'est-il pas dignement célébré dans ces vers d'un si ferme accent :

Pour conduire tes flots vers un autre rivage,
Les vainqueurs des mortels n'élevèrent-ils pas
Ce hardi monument, l'orgueil de nos climats,
Cet édifice à triple étage
Dont le majestueux aspect
Saisit encor d'un saint respect
L'œil étonné qui l'envisage?

[1] Née à Montpellier, le 16 janvier 1745, morte à Uzès, le 27 février 1813.

C'est sous l'inspiration de ces grands souvenirs que Madame Verdier a tenté, non sans succès, une œuvre qui rappelle, quoique de loin, celle de Virgile. Qui n'aime à relire, en ses plus doux loisirs, cet admirable poëme en quatre tableaux où, comme sur une toile du Corrége et de Poussin, le chantre de Mantoue a retracé les scènes de la vie rurale : l'ordre des travaux réglé sur celui des saisons, les fruits du verger, les troupeaux, les abeilles. Ce qui fait le charme de ces incomparables tableaux, d'une précision savante et d'un art exquis, ce sont moins les descriptions, si riches dans leur sobriété, que les continuels retours du poëte sur la vie humaine, et ce mélodieux soupir qui se dégage des tristesses comme des joies de la terre. La nature n'est pour lui que le cadre où l'homme travaille, aime, souffre, espère et meurt. C'est le radieux paysage où retentit la plainte éternelle d'Orphée ! Ne demandez pas à Madame Verdier ces attendrissements soudains, ces mélancoliques retours du poëte dont le noble génie semble parfois éclairé d'un rayon de la foi nouvelle qui de l'horizon de la Judée se levait sur le monde. L'auteur des *Géorgiques du Midi* est contemporain de la Révolution ; il en a ressenti les douloureux contre-coups. Epouse, mère, les deuils ne lui ont pas été épargnés, et plus d'une touchante élégie atteste ces déchirements qui ne manquent à aucune destinée terrestre. La sérénité, tel est pourtant le caractère de son œuvre poétique, où l'on voudrait une aspiration plus marquée vers les choses d'en haut, le *sursum corda !* de la prière succédant aux larmes qui ne peuvent être consolées. Madame Verdier est bien du dix-huitième siècle, et sa religion (si l'on ose en juger !) porte l'empreinte du sentimentalisme un peu vague de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. En revanche, son talent n'est qu'à elle : facilité, naturel, élégance en sont les traits distinctifs, et l'art de tout dire, uni à la vérité des détails, ne coûte rien à l'habile ordonnance de ses tableaux. Les vers à soie, la moisson, la vendange, les châtaignes, les oliviers, tels sont les cadres de minime dimension dans lesquels se déploie cet heureux don de peindre qui se joue avec les difficultés, sans rien perdre de sa vive allure, soit qu'il compte les gerbes accumulées sur l'aire,

. . . . . du laboureur le palais révéré ;

Soit qu'il montre à nos yeux au sortir de l'airain qui fume

Ces pompeux écheveaux d'une soie éclatante
Que l'or même n'efface pas ;

Soit que décrivant, avec une merveilleuse exactitude, les transformations de l'olive sous le pressoir, il énumère les bienfaits de la liqueur qui s'en dégage :

Eh ! qui détaillerait tes usages nombreux,
Liquide bienfaisant ? Toi, source de richesses ;

Toi qu'Athènes compta parmi les dons heureux
De la plus sage des déesses ;
Toi dont les secours précieux
Préparaient aux combats les membres de l'athlète,
Ou qui, des vœux humains devenant l'interprète,
Coulais sur les autels, offrande chère aux dieux!...
Au retour de l'obscurité,
Actif aliment de la flamme,
C'est par toi que nos yeux retrouvent la clarté ;
Et lorsqu'en nos cités brûlent ces feux sans nombre
Qu'allume quelquefois dans l'ombre
La publique allégresse ou le civique amour,
C'est encor grâce à toi que la nuit la plus sombre
Brille autant que le plus beau jour!

On ne peut méconnaître le souffle de la vraie poésie dans cette page que n'eût pas désavouée André Chénier. Il y a aussi bien du charme dans l'adieu aux Muses qui termine le morceau, et dans cette invocation aux divinités champêtres relevée par un vœu touchant :

Ah! sur mes oliviers répandez vos faveurs!
Quand leur front blanchira sous l'haleine de Flore,
Que jamais du matin les mortelles vapeurs
Ne brûlent le fruit près d'éclore!
Quand l'été sèchera nos herbes et nos fleurs,
Qu'une bienfaisante rosée
De la canicule embrasée
Tempère autour d'eux les ardeurs!
Réunis aux mûriers qui bordent mon domaine
Qu'ils triplent les trésors que pour prix de ma peine
Le ciel à mes champs réserva!
Que mon fils, après moi, recueillant leur richesse,
Donne un souvenir de tendresse
A la main qui les cultiva!

Le talent de Madame Verdier n'a pas moins de souplesse, de variété dans les *Pièces diverses*. On y remarquera l'*Epître écrite de la campagne*, les vers *à Vaucluse, à ma Fille*, où l'auteur atteint sans efforts à la grâce, à l'heureuse flexibilité de Lamartine. Son nom n'était pas inconnu dans le monde littéraire. Une couronne obtenue aux jeux floraux, une flatteuse allusion de Laharpe, avaient révélé la muse d'Uzès. Elle revit aujourd'hui pour nous dans ce poëme des champs, et dans un certain nombre de pièces inédites recueillies par une main filiale. On ne peut les lire sans partager l'espoir de l'éditeur, sans se persuader avec lui « que ces vers ne sont pas indignes de plaire, et qu'ils prendront une place aimée dans les bibliothèques, tant que la délicatesse des sentiments et la pureté du style seront en honneur. » Le moment est bien choisi pour opposer aux excès du réalisme contemporain un volume qui ne brille que par la grâce, l'aisance et le naturel, et où la vétusté même a sa jeunesse. Dans la retraite de Vignay, un noble vieillard, qui se nommait L'Hôpital, demandait à la poésie une consolation aux calamités civiles qu'il n'avait pu ni prévenir ni arrêter dans leur cours. Il écrivait de charmantes épîtres latines où s'épanchait son âme à la fois antique et chrétienne. Chaque siècle a ses épreuves, ses désenchantements ; le nôtre a eu sa part d'amères expériences ; il connaît les deuils de la religion et de la liberté. J'aime à voir

sous les beaux ombrages de Clausonne, au bruit des sources murmurantes, un intègre magistrat qui confondit dans un même culte la tolérance et la justice, demeurer fidèle à la cause des lettres, et leur consacrer un monument domestique qui rappelle, non sans honneur, le doux génie des Thompson et des Gessner.

JULES BONNET.

LA VOIX DE JÉRUSALEM. — Un vol. in-12. Paris, Grassart.

Nous sommes bien en retard avec cet ouvrage, et nous en demandons pardon à l'auteur. Une considération nous rassure un peu cependant, c'est que ce n'est pas ici l'un de ces livres dont l'actualité ne dure qu'un jour. L'état des esprits n'a pas changé, depuis trois ans, au point de rendre inutile ou hors de propos un traité d'apologétique; c'est en effet d'apologétique populaire que traite ce volume. L'auteur, dont l'anonyme n'a pas réussi à voiler longtemps la personnalité, est M. Puaux qui, après avoir (trop rapidement peut-être) achevé son *Histoire*, s'est souvenu qu'il fut controversiste et pamphlétaire avant d'être historien, et a de nouveau taillé sa plume pour la lutte. Il serait prématuré, cela est évident, de vouloir dire jusqu'à quel point la seconde période militante de la carrière de M. Puaux promet de surpasser la première, et de décider dans quelle mesure les longs jours passés sous la tente auront profité à Achille. N'est-il pas au moins permis de craindre dès maintenant que le pamphlétaire n'aille trop désormais demander à ses devanciers du seizième siècle une inspiration qui, excellente en général quant au fond, pècherait par excès d'âpreté quant à la forme? Les lecteurs d'aujourd'hui savent trop leur Paul-Louis par cœur pour ne pas exiger beaucoup de ceux qui aspirent à exercer une action réelle par le moyen de la petite presse.

Mais nous nous surprenons à donner notre avis sur des publications au sujet desquelles on ne nous le demande pas. Le livre qui est sous nos yeux n'est un pamphlet ni par le fond ni par la forme. C'est, nous l'avons dit, un traité d'apologétique populaire; mais, ce qui en fait l'originalité, c'est que l'auteur l'a renfermé dans le cadre d'un récit fictif. Le personnage principal de son livre est un incrédule qui entreprend, avec quelques amis croyants, un voyage en terre sainte, et qui y trouve la foi qu'il n'y cherchait pas. Discussions théologiques, conversations, incidents de voyage, tout cela se rencontre dans ce volume, dont le but principal est de faire suivre au lecteur la marche progressive qui peut amener l'âme à la foi. C'est une idée ingénieuse que d'avoir placé les grands faits et les grands dogmes de la révélation dans leur cadre naturel; l'exécution n'est pas toujours à la hauteur de l'idée; néanmoins ce livre se lit avec intérêt et pourra faire du bien.

MATTH. LELIÈVRE.

NÉCROLOGIE

—

M. LE PASTEUR JUILLERAT

L'Eglise réformée de France a fait une perte bien douloureuse dans la personne de l'éminent pasteur Juillerat, président du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris. Il était entouré de l'estime et de l'affection universelles, non-seulement dans son Eglise, mais dans tout le protestantisme français, qui voyait en lui comme un lien vivant entre l'époque héroïque du désert et nos temps plus calmes au dehors. M. Juillerat présentait un type fidèle de l'ancien pasteur de la Réforme, avec sa simplicité mâle, sa foi énergique et ce je ne sais quoi d'austère et de fort qui ne se retrouve que bien rarement aujourd'hui. M. le pasteur Rognon a rappelé éloquemment, devant le cercueil de cet homme excellent, le courage indomptable qu'il montra en 1815, unissant la fermeté qui repousse d'injustes agressions à la dignité qui contient des passions frémissantes. Cette grande page de sa vie est l'honneur de son Eglise, qui en conservera pieusement la mémoire. M. Juillerat, dont le cœur était si vaillant à l'occasion, était le plus doux des hommes, l'un de ceux que l'Ecriture appelle les excellents de la terre. Son âme aimante et pieuse aimait à s'épancher dans la poésie chrétienne; il nous a laissé quelques beaux cantiques. Associé dès le début à toutes les œuvres évangéliques qui se sont formées au milieu de nous à l'époque du réveil religieux, il n'a pas cessé jusqu'à la fin de prendre l'intérêt le plus cordial à tout ce qui se rattachait à cette sainte cause. Personne n'a plus souffert que lui des déchirements intérieurs de son Eglise, et des pauvres doctrines qu'on voulait couvrir du vieux drapeau du désert. Entouré d'une famille qui le chérissait, ne rencontrant partout qu'une affectueuse vénération, la grande épreuve et la grande amertume de ses vieux jours fut l'état profondément troublé et critique du protestantisme français; c'est que le zèle de la maison de Dieu n'a pas cessé de le dévorer, et que la vieillesse la plus digne, la plus sereine n'éteint pas cette flamme divine. Toutes nos Eglises se sont unies au bord de sa tombe dans un même hommage de respect sympathique pour une si pure mémoire.

E. de Pressensé.

CORRESPONDANCE

—

A Monsieur le Rédacteur en chef de la Revue chrétienne.

Monsieur,

On me signale un article de votre *Revue* de janvier, dans lequel M. E. Naville donne à certain passage de ma préface à la traduction de Darwin une interprétation qui m'étonnerait, si je ne connaissais trop les habitudes d'esprit des théologiens alarmés pour leurs dogmes.

« L'auteur, dit-il, parlant de moi, qui ne recule pas devant les conséquences de ses idées, *insinue* qu'il serait opportun de soigner moins les malades dans les hôpitaux et de laisser un peu plus mourir les enfants chétifs. »

Pour faire voir à vos lecteurs de quel côté est le péché d'insinuation, fait grave à mon avis, il me suffirait de réclamer de vous l'insertion complète du passage auquel M. Naville fait allusion ; mais, comme il est assez long et ne peut être coupé sans que la pensée totale en soit dénaturée, vous pourriez refuser de faire droit à ma demande, la loi n'accordant à ma réponse que le double de l'espace donné à l'accusation. Je me borne donc à renvoyer aux pages LIII et LIV de l'*Origine des espèces* (2e édition, Victor Masson. Paris, 1865) ceux de vos abonnés qui ne se sentent pas disposés à accorder aux paroles de l'apôtre genevois l'infaillibilité qu'à si bon droit ils refusent aux papes.

Mais, en outre, je prends acte de la protestation de M. E. Naville en faveur des quelques avortons auxquels les lois de Lycurgue et de Platon refusaient le droit de vivre de cette pauvre vie terrestre, de l'aveu de tous les théologiens chrétiens, si courte et si peu enviable, et j'en conclus qu'il repousse avec une horreur au moins égale ce dogme de la prédestination qui refuse la vie éternelle à la très-grande majorité des malheureux humains que n'ont pas touchés les rayons capricieux de la grâce, ou plutôt qui, ne se bornant pas à les laisser assis en paix à l'ombre de la mort, les condamne à des tourments sans fin pour les punir d'avoir été choisis par Dieu même, du fond de son éternité et de sa prescience, pour être des vases de perdition, des pierres d'achoppement et de scandale, selon les paroles mêmes de l'apôtre, dont les écrits et le témoignage sont le plus authentiques. M. Naville a reconnu lui-même que le législateur de

Sparte et le philosophe athénien pouvaient invoquer pour excuse le salut de l'Etat, l'utilité publique; mais nous ne pensons pas que même un Leibnitz et après lui tous les faiseurs de théodicée, puissent jamais arriver à trouver la raison suffisante de cette loi *d'élection divine,* auprès de laquelle M. Naville me permettra de trouver que la loi *d'élection naturelle,* en dépit de ses trop évidentes sévérités, est d'une si incomparable douceur.

Je ne puis, en finissant, que vous exprimer mon regret de voir des hommes d'un incontestable talent employer les ressources de leur esprit ingénieux à défigurer la pensée de ceux qui ont consacré leur vie à la recherche de la vérité, le plus immortel des dieux.

CLÉMENCE ROYER.

Florence, ce 17 février 1867.

—

A Monsieur le Directeur de la REVUE CHRÉTIENNE.

Genève, le 4 mars 1867.

Monsieur,

Je viens de me procurer la deuxième édition française de l'ouvrage de M. Darwin. Le passage de la préface que j'ai cité (je l'ai *cité* entièrement et n'y ai pas *fait allusion*) a été extrait de la première édition que je connaissais seule, et qui, je le crois, existait seule, à l'époque où j'ai rédigé mon travail. Ce passage a été modifié, d'une manière très-sensible, dans la deuxième édition. Notamment, les phrases suivantes ont disparu : « Combien n'existe-t-il pas de ces êtres incapables de vivre par eux-« mêmes, qui pèsent de tout leur poids sur des bras valides, et qui, dans « la société où ils languissent, à charge à eux-mêmes et aux autres, pren-« nent à eux seuls plus de place au soleil que trois individus bien con-« stitués ! car ceux-ci eussent non-seulement vécu pleins de force pour « subvenir à leurs propres besoins, mais encore ils eussent produit une « somme de jouissance en excès sur ce qu'ils eussent consommé. » La suppression de ces lignes forme une variante considérable, et ce n'est pas la seule. On peut donc consulter utilement les pages LIII et LIV de la deuxième édition, pour connaître l'expression la plus récente des idées de l'auteur; mais on ne saurait les consulter pour apprécier la valeur de mon jugement sur une rédaction différente. Juger l'interprétation d'un texte en étudiant *un autre texte* est un procédé inadmissible.

Je me borne, Monsieur, à ce simple renseignement, ne trouvant pas à propos de disserter ici sur la prédestination, les théologiens, les apôtres, l'infaillibilité du pape et les amis de l'immortelle vérité.

Agréez l'assurance de ma considération et de mon dévouement.

ERNEST NAVILLE.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 avril.

La session parlementaire; situation de la France vis-à-vis de l'Europe. — Les projets de loi sur l'armée, sur la presse et sur le droit de réunion. — Une manifestation à l'Ecole de médecine de Paris. — Le Galilée *de M. Ponsard.*

Depuis l'avénement du second Empire, aucune session parlementaire n'avait préoccupé plus vivement l'opinion publique que celle dans laquelle nous venons d'entrer. La France attendait avec d'autant plus d'impatience les explications du gouvernement sur sa politique extérieure qu'à tort ou à raison elle se sentait inquiète et humiliée. La fin douloureuse de l'expédition du Mexique, ces sacrifices énormes d'hommes et d'argent qui ont affaibli le pays et ne lui laissent en dernier résultat que les déceptions les plus navrantes, l'unité de l'Allemagne réalisée par la violence et proclamée avec un sans-façon diplomatique auquel la France n'était plus habituée, le sourd malaise régnant partout, le pressentiment instinctif d'une guerre que chacun croit inévitable, une loi de recrutement qui va enrégimenter toute la jeunesse au moment où les bras manquent et où la population reste stationnaire, c'en était assez pour amasser sur les débats de cette année de lourds et sombres nuages que l'éloquence du plus habile ministre d'Etat aurait eu bien de la peine à dissiper. Aussi l'étonnement a-t-il été grand et la stupéfaction générale, quand M. Rouher a déclaré que pas une faute n'avait été commise; cet optimisme, démenti si cruellement par les événements, n'a rassuré personne, et le vote de confiance qui a suivi cette déclaration n'a point empêché, aux yeux du pays, la victoire morale de rester à l'opposition. MM. Thiers et Jules Favre ont obtenu un immense succès; l'exposé lucide et vraiment magistral que le premier a tracé de la situation de la France, la vigoureuse argumentation du second, dont la parole n'avait jamais été plus puissante et plus belle, ont porté sur tous les points de notre politique étrangère une lumière implacable; il est regrettable que M. le ministre d'Etat ait cru devoir répondre à cette enquête en évoquant la date du deux décembre et en provoquant ainsi une explosion de souvenirs et de passions qu'il vaudrait mieux laisser sommeiller.

C'est avec une émotion croissante que l'on attend les débats que vont

soulever les lois nouvelles sur l'armée, sur la presse et sur le droit de réunion. La première de ces lois a ceci de particulier qu'elle touche aux intérêts les plus prochains de tous, et qu'elle excite au fond des campagnes les plus reculées la même préoccupation que dans les grandes villes. D'après le projet qu'examinent en ce moment les bureaux, les forces militaires de la France monteraient à 1,200,000 hommes, répartis en trois divisions égales. Il ne s'agit pas là d'une mesure exceptionnelle, mais d'une loi permanente ; or, cette loi qui soustrait aux travaux de la paix un contingent énorme, a cette autre conséquence qu'elle interdit le mariage non-seulement aux 400,000 hommes de l'armée active, mais aux 400,000 hommes de la réserve. Ce seront donc 800,000 jeunes gens voués au célibat forcé jusqu'à 25 ou 26 ans. Notez que ces jeunes gens sont les mieux portants, les plus valides et que le mariage restera licite aux 70,000 individus exemptés pour infirmités. Sur quoi compte-t-on donc pour régénérer la population de la France qui va décroissant? De 1801 à 1851, celle de l'Angleterre a passé de 8,331,434 à 16,910,947 âmes, c'est-à-dire qu'elle a plus que doublé ; si la France avait marché d'un pas égal, elle aurait compté, en 1851, plus de 54 millions d'habitants. En présence d'un tel fait, peut-on voir sans s'alarmer une loi dont la conséquence première sera de diminuer encore la population ? Sera-ce fortifier la France que d'éclaircir les rangs de ses travailleurs, à une époque où le nombre des mariages diminue déjà, en raison directe des progrès de l'immoralité[1] ?

Nous reparlerons de la loi sur la presse quand elle sera discutée ; elle est certes loin de répondre à notre idéal, mais, en faisant cesser le pouvoir discrétionnaire de l'administration, en remplaçant l'arbitraire par la légalité, elle constitue un progrès important dont il faut se réjouir. Nous n'éprouvons malheureusement aucune joie semblable en présence du projet de loi sur le droit de réunion. Nous avions espéré qu'en cette matière aussi, qui touche de si près aux intérêts religieux, l'arbitraire ferait place à la légalité. Nous avions pensé qu'en l'an 1867 des réunions purement religieuses pourraient sans danger être soustraites à l'autorisation préalable ; une pétition avait transmis dans ce sens au gouvernement les vœux de plusieurs de nos coreligionnaires. Or, voici comment s'exprime sur ce sujet l'exposé des motifs de la loi nouvelle :

« Des considérations d'un autre ordre ont également fait ranger parmi les réunions qui ne pourront pas se former sans autorisation celles qui auraient pour objet de traiter des questions religieuses. Il ne s'agit pas, nous avons à peine besoin de le dire, de modifier la législation actuelle

[1] Il faut lire, si l'on veut se renseigner sur cette dégénération de la race, les navrants détails contenus dans le dernier ouvrage de M. Jules Simon, *l'Ouvrier de huit ans;* en attendant que notre *Revue* revienne à cet ouvrage, nous remercions l'auteur pour ce nouveau plaidoyer en faveur d'une cause à laquelle sa plume éloquente a déjà rendu de si grands services.

en ce qui touche l'exercice des cultes, mais de la maintenir avec les interprétations libérales que le gouvernement lui a toujours données dans ses applications. Nous ne sommes plus à ces époques où la liberté des croyances pouvait être contestée. Tous les cultes s'exercent librement sous la protection de notre droit public, et la surveillance qui appartient à l'administration ne s'est jamais fait sentir que pour se montrer tutélaire et bienveillante. Des lois spéciales déterminent à quelles conditions chaque religion peut avoir ses églises, ses temples, ses lieux de réunion consacrés à la prière et à l'enseignement de sa foi. La loi proposée ne touche en rien à cette législation.

« Ce que le projet ne croit pas devoir permettre, ce sont les réunions publiques qui pourraient se former en dehors des lieux consacrés au culte, pour discuter les thèses religieuses. Ces discussions n'excitent plus sans doute aujourd'hui les mêmes passions qu'autrefois, il ne faut pas cependant laisser se former de plein droit des assemblées où le premier venu, dissident ou libre-penseur, pourrait s'attaquer aux susceptibilités les plus vives et aux sentiments les plus intimes et les plus respectables du cœur humain.

« Nos habitudes de tolérance, l'état de notre civilisation veulent que toutes les religions éprouvées, devant lesquelles l'humanité s'incline depuis des siècles, que toutes les croyances sincères soient également respectées.

« La loi ne doit pas permettre qu'elles deviennent à chaque instant l'objet de disputes plus ou moins vives qui troubleraient les consciences si elles n'agitaient pas les esprits. Notre législation organique a donné à l'administration un droit de surveillance sur les cultes établis ; il ne faut pas que des cultes inconnus puissent trouver dans le droit de réunion un moyen d'échapper à tout contrôle et de professer publiquement des doctrines qui seraient contraires à la morale ou à l'ordre social.

« La question présente d'ailleurs peu d'intérêt au point de vue pratique, car l'enseignement ou l'exercice d'une religion suppose une affiliation, des réunions répétées, une organisation, c'est-à-dire une association, et le projet n'apporte aucun changement aux lois qui régissent actuellement le droit d'association. »

Nous ne nions pas le fait qu'invoque l'exposé des motifs, à savoir que la surveillance qui appartient à l'administration s'est en général montrée tutélaire et bienveillante. Nous nous plaisons à reconnaître que, dans ces dernières années, bien des entraves apportées à l'exercice des cultes non reconnus ont été écartées, et que l'administration supérieure a été animée, en tout ce qui concerne ces questions, d'un esprit de bienveillante équité. Mais qu'y a-t-il de plus variable que les dispositions de MM. les préfets et même de MM. les ministres? Nous l'avons bien vu, il y a une douzaine d'années, quand tout à coup, sous l'influence d'une réaction politique, à laquelle se mêlaient habilement

les passions religieuses, nos temples, nos écoles furent fermés sur plusieurs points du territoire. Un préfet est un homme, et la faculté que la loi lui laisse d'autoriser ou d'interdire les réunions religieuses, peut, dans telle circonstance politique, devenir entre ses mains un moyen d'oppression. Nous ne songeons nullement à échapper à la vigilance de l'Etat; que l'Etat multiplie ses moyens de surveillance, qu'il châtie tout ce qui, dans une réunion religieuse, porte atteinte à la morale et à l'ordre social, c'est son droit, et l'on ne dira pas que les moyens lui manquent pour atteindre ce but; mais n'est-il pas évident que l'autorisation préalable est un véritable attentat contre la conscience religieuse, et que constituer un préfet juge de l'opportunité de telle ou telle prédication, c'est lui soumettre l'empire des consciences, c'est sacrifier en principe la première de toutes les libertés? Quand l'Etat cessera-t-il de vouloir protéger la religion? Quand comprendra-t-il que sa lourde tutelle la discrédite aux yeux du peuple? L'exposé des motifs nous dit « qu'il ne faut pas se laisser former de plein droit des assemblées où le premier venu, dissident ou libre-penseur, pourrait s'attaquer aux susceptibilités les plus vives et aux sentiments les plus intimes et les plus respectables du genre humain. » Mais la loi n'est-elle pas armée contre l'injure, contre les provocations à la haine, au désordre? Qu'est-ce que cette précaution singulière prise contre celui qu'on appelle « le premier venu? » Qui ne voit que Paul à Athènes, Pierre à Samarie ont été un jour « le premier venu? » Qui déterminera ce qu'est un dissident ou un libre-penseur? N'est-on pas toujours l'hérétique de quelqu'un? Avec les motifs que l'on allègue, il n'y a pas de persécution qui ne puisse se justifier. Les prédicateurs de toutes les religions ont été dans leur temps des premiers venus, des libres-penseurs, qui ont blessé des sentiments intimes et respectables. Si encore cette protection atteignait son but! Mais il n'en est rien; l'administration a la main malheureuse toutes les fois qu'elle touche aux questions religieuses; on destitue M. Renan, mais on empêche l'Eglise réformée de réunir de nouveau ses synodes qui seuls pourraient remédier dignement à ses désordres; on condamne telle publication de Proudhon, et on nomme des professeurs franchement matérialistes; ne serait-il pas temps que l'Etat reconnût son incompétence vis-à-vis des questions de cet ordre, et que, laissant aux Eglises ou aux corps scientifiques la direction des choses qui sont de leur ressort, il se bornât à réprimer tout ce qui porte atteinte à la morale sociale et à l'ordre public?

Nous venons de dire que l'Etat qui se fait protecteur de la religion est forcément entraîné dans la voie des contradictions les plus choquantes. Qu'on en juge par ce qui vient de se passer, il y a quinze jours, au quartier latin. Cinq professeurs nouveaux devaient être présentés à l'Ecole de médecine; cette présentation a donné lieu à une scène tumultueuse dont le correspondant du *Phare de la Loire*, journal libéral, nous retrace, à la date du 23 mars, le tableau fidèle. Nous lui laissons la parole. Son témoi-

gnage est d'autant plus significatif qu'il est évidemment sympathique à la manifestation dont il s'agit :

« Depuis plusieurs jours, l'Ecole de médecine est en émoi. Il s'agit du cours d'ouverture de cinq nouveaux professeurs. Ces cours ont leur importance, car ils nous donnent l'esprit de la jeune génération. Ils nous apprennent que, repoussant toute hypothèse, la jeunesse ne veut que raison, vérité, science, et de la loi scientifique il n'y a qu'un pas à la loi sociale. Dans ces cours, ce ne sont plus les personnes qui sont en jeu, mais les doctrines, et *c'est au nom des doctrines matérialistes* que, mercredi et jeudi, MM. Broca, Vulpian, Hardy ont été si bruyamment acclamés; c'est au nom de ces mêmes doctrines que hier M. Say, la veille encore si discuté, a fini par conquérir sa chaire à la presque unanimité des suffrages. . . . . .

« A une heure et demie, le grand amphithéâtre était comble; à deux heures, il regorgeait. Le professeur entre ; tumulte. Il essaye de parler; le tumulte continue. Evidemment, on ne s'entend pas. Un étudiant alors, M. Léonce Levraud, descend les degrés et demande la parole. M. Say la lui cède. Le silence se fait. M. Levraud dit : Messieurs (tumulte)..... Si vous ne voulez pas que je vous appelle messieurs, alors je vous appellerai citoyens (longs applaudissements)..... Citoyens, plusieurs professeurs viennent d'être nommés; *je crois qu'ils représentent l'idée de progrès, de matérialisme, de rénovation.* M. Say, semble-t-il, appartient à cette phalange. Hier, nous avons applaudi M. Vulpian, M. Broca, qui, tous deux, ont combattu les vieilles traditions routinières. Je crois que M. Say représente les mêmes idées. Ecoutez-le. » Des tonnerres d'applaudissements répondent à ces quelques paroles. L'école avait compris. Il ne s'agissait plus, en effet, de questions de personnes ou de boutique. C'étaient deux principes, deux doctrines qui étaient en jeu. *Il fallait combattre pour le matérialisme contre le spiritualisme, pour le progrès contre la réaction.* »

« Il y avait, ajoute *le Phare de la Loire*, une quinzaine d'étudiants qui persistaient à ne pas approuver M. Say. Leur protestation fut couverte par 1,800 voix qui, toutes, proclamèrent avec enthousiasme la victoire du principe matérialiste. M. Say fut surtout couvert d'applaudissements quand il déclara qu'il se refusait à voir dans les maladies une action providentielle.

« On sort de l'amphithéâtre, dit en terminant le journal que nous citons, mais on attend dans la cour le professeur, dont le passage est accueilli par une dernière salve. On peut le dire, cette séance est digne de rester dans le souvenir des écoles. Les étudiants ont su résister à tous les entraînements de mesquines cabales. Ils ont compris que devant eux l'idée devait être débattue, que les questions de jalousies et de personnalités devaient être absolument écartées, et leur idée, ils l'ont défendue sans doute avec toutes les passions de la jeunesse, mais sans ces chants,

ces rires qui semblent à beaucoup de gens l'accompagnement nécessaire de semblables manifestations, avec sérieux enfin, avec dignité. L'Ecole de médecine est véritablement une bonne et forte école. Elle pense. Elle fait plus que des médecins, elle fait des hommes. »

Il nous semble que le simple récit de cette scène est singulièrement instructif. Ce n'est pas que nous acceptions toutes les conséquences que le correspondant du *Phare de la Loire* prétend en tirer. On sait ce que signifient la plupart du temps ces manifestations en masse, au quartier latin comme ailleurs. Que faut-il, dans un moment semblable, pour précipiter à droite ou à gauche la sympathie enthousiaste ou l'indignation d'une foule? Un malentendu, un semblant d'oppression, le souvenir de quelque injustice récente que l'on venge à la première occasion venue. Nous nous garderons donc de prendre pour des positivistes les dix-huit cents étudiants qui remplissaient la semaine dernière l'amphithéâtre de l'Ecole de médecine; nous allons plus loin, et nous sommes convaincu qu'une parole éloquente et franchement spiritualiste pourrait, elle aussi, être acclamée au quartier latin. Ces réserves faites, il n'en reste pas moins vrai que le drapeau du matérialisme, franchement déployé à l'Ecole de médecine, y a été salué avec frénésie. Recueillons ce fait, envisageons d'un regard ferme l'état de la jeunesse et de la société française; si c'est là que vont les esprits, osons-le dire, puis, à la grandeur du péril, mesurons la grandeur de notre tâche; unissons-nous, spiritualistes de tous les degrés, théistes ou chrétiens, et, au lieu de gaspiller en des luttes intestines notre énergie et notre foi, concentrons-les avec plus de vigueur que jamais à la défense de ces vérités auxquelles la dignité de l'âme est indissolublement liée.

Faut-il voir aussi un signe des temps dans le succès éclatant qui a accueilli la dernière pièce de M. Ponsard? C'est bien ainsi qu'un certain parti l'entend, et nous avons même entendu réclamer ce succès dans l'intérêt du positivisme. Cela ne nous empêchera pas de dire que la pièce méritait de réussir, et que l'auteur y a défendu en très-beau langage la grandeur et les droits de la science. C'est une heureuse idée qu'a eue M. Ponsard de placer au début de sa pièce une scène d'amour frais et jeune qui se détache à merveille sur le fond sombre et douloureux du drame; il y a là une réminiscence évidente des premières scènes de *Roméo et Juliette*. Le professeur Pompée est un excellent type du pédantisme bouffi, entêté, persécuteur; le discours du moine opposant à Galilée l'argument populaire du sens commun est tout aussi justement amené. La figure de Galilée est d'une grande noblesse. Son monologue du second acte, si applaudi, nous dit-on, a pourtant des vers heurtés et difficiles; il est vrai que le sujet était ingrat; exposer en vers, au milieu d'un drame, le système solaire était un tour de force, et le talent de M. Ponsard n'est pas assez souple pour s'en tirer. Qu'on en juge par la citation suivante:

Autour de toi se meut, *ô féconde incendie*,
La terre, notre mère, à peine refroidie,
Et, *refroidis comme elle* et comme elle habités,
Mars sanglant, et Vénus, l'astre aux blanches clartés;
Dans *tes proches splendeurs* Mercure qui se baigne,
Et Saturne en exil aux confins de ton règne,
Et par Dieu, puis par moi, couronné dans l'éther
D'un quadruple bandeau de lunes, Jupiter.

De tels vers, habilement déclamés, peuvent passer au théâtre, mais à la simple lecture, il faut beaucoup de bonne volonté pour les trouver supportables; la fin du monologue est tout à fait belle et rachète ces imperfections de détail. La scène du dernier acte est saisissante; cette humiliante rétractation arrachée au génie par l'autorité religieuse est un salutaire avertissement aux persécuteurs de toutes les époques; il est toujours utile de la rappeler: l'autre jour une Revue affirmait que l'Inquisition n'avait jamais condamné Galilée; une autre, patronnée par des évêques, vient de tenter une apologie de la Saint-Barthélemy!

M. Renan a écrit à M. Ponsard la lettre que voici:

« Paris, 15 mars.

« Cher et illustre confrère,

« J'ai tardé à vous dire le ravissement que m'a causé la soirée d'il y a huit jours, car j'espérais rencontrer quelqu'un qui vous portât l'expression de mon admiration. Vous avez écrit le vrai poëme de la science moderne, *vous avez donné une expression d'une force et d'une beauté merveilleuses au symbole de notre foi philosophique. Votre drame est un événement dans l'histoire intellectuelle de notre temps.*

« Pour nous, qui aimons et cherchons le vrai, vous nous avez procuré une heure délicieuse. *A voir nos idées revêtues de ce divin langage*, nous nous y sommes de plus en plus confirmés. Votre monologue du second acte, votre scène de l'inquisiteur et de Galilée sont de l'ordre le plus élevé. Et votre pédant du premier acte, il est accompli! Merci, cher poëte, notre honneur et notre orgueil. Que *le ciel* vous guérisse bientôt et vous rende à ceux qui vous aiment!

« Croyez à mes sentiments les plus tendres et les plus dévoués.

« E. Renan. »

Il semble, à lire cette lettre, que le succès de *Galilée* soit le triomphe d'une école; nous ignorons ce qu'en pense l'auteur, mais nous, qui aimons la pièce, sans aller pourtant jusqu'à en trouver le langage divin ni la beauté merveilleuse, nous ne nous doutions pas, en la lisant, que notre sympathie fût un hommage rendu aux idées de M. Renan. Galilée, martyr de la vérité, ne nous faisait guère songer aux fameuses pages sur la légitimité du mensonge dans la vie des grands hommes, et la lugubre scène de l'abjuration nous faisait haïr plus fortement que jamais les *angéliques silences* de la préface du livre des *Apôtres*.

A ceux qui, en applaudissant Galilée, prétendraient préconiser le positivisme, nous serions tenté de dire : Prenez garde ! vous vous émouvez de ce grand spectacle de la raison humaine aux prises avec le pédandisme officiel et l'autorité persécutrice, et vous avez raison, mais n'oubliez pas que le monde a vu un autre spectacle tout aussi grand, tout aussi beau, c'est celui de l'âme humaine aux prises avec la force, avec l'intérêt, et que cette cause, elle aussi, a eu ses milliers de martyrs qui ne se sont pas rétractés. Détestez la force qui persécute, et l'autorité qui enraye la pensée; mais souvenez-vous que le mépris de l'âme humaine et de ses aspirations supérieures est tout aussi détestable et plus dangereux encore, car la force peut quelquefois honorer ses victimes, tandis que le mépris les flétrit. Souvenez-vous que les professeurs Pompées se retrouvent dans toutes les écoles et dans tous les temps; souvenez-vous, puisqu'on l'oublie, que la philosophie romaine assise sur le trône, a fait couler le sang par torrents ; que c'est un positiviste, Hobbes, qui a formulé la plus effrayante théorie du despotisme persécuteur que le monde moderne ait enfantée. Souvenez-vous enfin que M. Auguste Comte, le père de votre système, a toujours condamné la liberté religieuse, et a vu dans la théocratie catholique le type idéal, le vrai modèle du gouvernement futur de l'humanité.

Une remarque encore.

On a beaucoup applaudi Galilée quand il s'écrie :

> Allez, persécuteurs! lancez vos anathèmes!
> Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes,
> Dieu que vous invoquez, mieux que vous je le sers:
> Ce petit tas de boue est pour vous l'univers;
> Pour moi, sur tous les points l'œuvre divine éclate;
> Vous la rétrécissez, et moi je la dilate;
> Comme on mettait des rois au char triomphateur,
> Je mets des univers aux pieds du Créateur.

Dans tout ce morceau, le poëte prétend évidemment nous révéler un idéal de grandeur infinie, et cette grandeur il la trouve dans le spectacle des millions de mondes semés dans l'espace; suivant son expression, assez mal choisie, il *dilate* ainsi l'œuvre divine. Ce n'est pas la première fois qu'on a ainsi opposé à l'homme l'infinie grandeur de l'univers, et parlé de la poussière des mondes; Esaïe l'avait fait dans une page sublime, et je n'ai pas besoin de rappeler le fameux morceau de Pascal sur le double infini de la grandeur et de la petitesse. Tout cela a donc été dit depuis longtemps, et dit avec une éloquence qu'on ne dépassera pas. Mais ce qui est propre à M. Ponsard et à notre époque, c'est de penser que l'homme est plus grand depuis qu'armé du télescope, il a découvert dans la voie lactée des constellations sans nombre, c'est de vouloir atteindre au sublime par l'accumulation d'images qui relèvent de l'espace et du temps. Or, nous croyons, nous,

que le vrai sublime n'est pas là. Pascal, que nous venons de nommer, a écrit cette pensée immortelle : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt. » Corneille et Pascal ont cherché le sublime dans l'homme intérieur, et ils l'ont trouvé. La science peut multiplier les mondes, elle ne produira pas un mouvement de grandeur morale, pas un de ces admirables élans qui nous ravissent chez les héros de Corneille, et que ceux de M. Ponsard n'auront jamais. Que servirait de *dilater* l'œuvre divine, si on la méconnaissait, si on la rabaissait dans son vrai centre qui est la liberté morale? Galilée, si puissant par la pensée, si faible par le caractère, Galilée, qui remet la terre à sa place et qui se rétracte devant ses juges, c'était bien le héros que cette génération devait applaudir. Elle a salué en lui tout ensemble sa grandeur et sa faiblesse, les triomphes éclatants de l'intelligence et les défaillances de la volonté.

EUG. BERSIER.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

ÉTUDES CONTEMPORAINES

DE LA LIBERTÉ DES CULTES

D'APRÈS LE PROJET DE LOI SUR LE DROIT DE RÉUNION[1].

I.

Le but de ces quelques pages n'est pas de plaider une fois de plus la cause de la liberté des cultes et de reproduire des arguments cent fois développés, sans qu'ils aient jamais abouti en France à une conclusion pratique. On en est las comme d'une vieille chanson, — parce qu'en effet rien ne ressemble plus à une parole vaine qu'une liberté toujours invoquée en théorie, toujours refusée en fait. Je veux simplement remplir un devoir. Le projet de loi sur le droit de réunion touche au droit de la conscience; il le fait, selon moi, d'une main lourde et maladroite, surtout dans l'Exposé des motifs. Il n'est pas permis à ceux qui ont défendu en toute circonstance la liberté religieuse de garder le silence, alors que le débat se rouvre à son sujet. On ne pourra pas du moins les accuser d'avoir manqué à leur drapeau dans un jour décisif. Les circonstances présentes rendent le devoir doublement obligatoire, comme j'essayerai de le montrer. J'avoue franchement que si je tire mon coup de feu, c'est sans espérer aucun résultat immédiat. A supposer que la majorité du Corps législatif se laissât ébranler, n'avons-nous pas un tribunal de cassation qui, sous forme de veto suspensif, peut arrêter au passage tout ce qui dépasse nos traditions administratives? Ebranler le Sénat après la chambre des députés, autant vaudrait vouloir mettre Pelion sur Ossa. Mais quoi! il y a quelque chose de plus puissant que toutes ces grandes machines gouvernementales :

[1] Cet article va paraître en brochure chez MM. Meyrueis et Dentu.

c'est le vent qui souffle, c'est l'opinion qui s'impose à elles et qui finit par s'en emparer et les lancer à toute vitesse sur la voie du vrai progrès. Je confie donc à ce vent toujours mobile et parfois orageux quelques semences de vérité et de liberté, bien assuré que l'avenir montrera qu'elles n'ont pas été perdues. C'est aujourd'hui, selon moi, la manière la plus efficace d'exercer le droit de pétition.

II.

Ecartons un malentendu. De ce que nous réclamons la liberté religieuse, il faut bien se garder de conclure qu'elle seule nous intéresse et que nous ne nous soucions d'aucune autre. Nous croyons fermement que la liberté est une et indivisible ; que rien n'est plus chimérique que de la restreindre à une de ses applications ; que violée ou refusée sur un point, elle le sera bientôt sur tous les autres. Si nous nous préoccupons pour le moment de la liberté religieuse, c'est parce que, dans cette grande et générale revendication des droits publics, chacun doit s'attacher plus spécialement à ce qui lui incombe naturellement ; mais en se gardant d'un esprit exclusif. Pour nous, bien loin de ne nous soucier que de cette liberté spéciale, nous pensons qu'il est religieux d'aimer la liberté en soi, parce qu'elle nous place dans les conditions les plus favorables à notre développement supérieur ; qu'elle répond seule à ce respect que l'homme doit à l'homme en tant que créature morale sur laquelle brille une divine empreinte ; que la liberté de l'âme, étant un don inaliénable du ciel, implique la liberté sociale comme son complément, et qu'ainsi le libéralisme bien compris se rattache aux convictions les plus sérieuses. « Oui, disons-nous avec Vinet, la liberté est mère de tout bien ; oui, la vérité, la piété se plaisent avec la liberté ; le vice et le crime se plaisent avec l'esclavage. Que l'œil d'une fausse orthodoxie refuse de lire dans le message divin la proclamation de la liberté, le livre entier repousse ces assertions imprudentes. A la base, sur le front, au faîte de l'édifice majestueux élevé par le Christ, partout brille ce mot qui réjouit l'espèce humaine dégradée : Liberté. »

Pour notre part, nous nous associons à l'immense déception causée au pays par les projets de décrets élaborés à la suite de la lettre impériale du 19 janvier. Sauf un seul article, le retrait de l'autorisation préalable pour les journaux, ils aggravent la situation au lieu de la détendre ; ils respirent la défiance et le soupçon et nous enlacent d'un réseau de pénalités savamment combinées

qui rendent très-dangereux chaque pas dans une voie mal définie. Et pourtant, il est des gens qu'ils inquiètent et qui éprouvent le besoin d'organiser la résistance contre l'invasion de la liberté. Ils prennent la digue que rompt les eaux pour le flot montant et on ne sait en vérité ce qui pourrait satisfaire ce bataillon sacré de la réaction qui se croit encore au lendemain des événements de décembre 1851.

Nous ne pouvons toucher à ces questions sans dire, au nom de notre patriotisme alarmé, que la France, dans sa situation actuelle en Europe, n'a pas un jour à perdre pour conjurer les périls qui la menacent du dehors, qu'elle doit montrer son ferme vouloir de peser, par tous les moyens légaux, sur la marche des affaires; déclarer hautement qu'elle ne consent à donner son sang et son argent qu'à bon escient; qu'elle ne veut pas de vagues programmes qui, en permettant de tout espérer, permettent de tout craindre; qu'elle sait ce que l'on risque à un pareil jeu politique, et enfin qu'il ne suffit plus d'un discours éloquent pour lui faire prendre les échecs pour des succès, surtout quand M. de Bismark se charge d'envoyer le lendemain un post-scriptum tel que les trois traités de la Prusse avec l'Allemagne du Sud et que le surlendemain les insolentes prétentions du pangermanisme nous mettent à deux doigts d'une guerre formidable. Ces beaux résultats de l'abdication morale du pays, couronnés par la fatale aventure du Mexique, font d'un retour sincère aux préoccupations libérales un impérieux devoir et la plus pressante mesure de salut public. *Caveant cives* et non pas seulement *consules!* Que l'opinion du pays alarmé et éclairé, se gardant des moyens factieux, saisisse toutes les occasions pour se manifester avec une mâle énergie dans les élections, par la presse et par ce je ne sais quoi d'ardent et d'impérieux qui se répand dans l'atmosphère comme un irrésistible courant auquel personne n'ose s'opposer. Une grande nation qui sait ce qu'elle veut et aussi ce qu'elle ne veut pas, est semblable à l'altière Romaine de la tragédie; on la sent tout ensemble invisible et présente dans les conseils souverains qui préparent ses destinées. Tout Français qui n'a pas un bandeau sur les yeux doit aujourd'hui tenir ce langage dès qu'il ouvre la bouche sur les affaires publiques, et faire écho aux voix éloquentes qui disent qu'il n'y a plus de faute à commettre, en déclarant que la plus grave de toutes les fautes serait pour la nation de s'abandonner plus longtemps elle-même, parce que c'est celle qui enfante toutes les autres, ou du moins les rend toutes possibles.

Je n'en dis pas davantage sur la politique générale, et j'en

viens au sujet spécial de cette brochure. Ce ne sera pas du reste perdre de vue la cause libérale, car la liberté religieuse n'est pas autre chose que la liberté appliquée à la religion. Si les périls du dehors nous rendent la liberté plus nécessaire que jamais, les tentations du dedans, l'invasion croissante d'un matérialisme théorique et pratique, tous ces mauvais symptômes de la crise actuelle des esprits, nous amènent à la même conclusion. — Personne ne contestera qu'à ce point de vue ce qui presse le plus, c'est bien la pleine consécration du droit de la conscience. Or, il ne me sera que trop facile d'établir que nous en sommes bien éloignés et que le nouveau projet de loi sur le droit de réunion fait plutôt reculer le but qu'il ne le rapproche de nous.

III.

Je ne puis me dispenser d'une appréciation rapide et générale de l'ensemble du projet de loi dont il s'agit. L'article Ier est évidemment emprunté à une comédie célèbre. C'est la liberté définie par Beaumarchais. Cette réflexion s'est de suite imposée à tout le monde. Déclarer que l'autorisation préalable est supprimée pour toutes les réunions qui ne s'occupent pas de religion et de politique, c'est ne laisser librement ouvertes que les réunions d'intérêt privé, car les deux exceptions sont tellement élastiques qu'elles ne laissent en dehors d'elles que les affaires proprement dites. Ce n'est pas même la liberté de la conférence, puisque tout ce qui se rattache à l'enseignement dépend comme par le passé du ministère de l'instruction publique. Nous pouvons nous attendre à voir se renouveler tous les jours ces arrêtés qui ferment la bouche aux Saint-Marc Girardin, aux de Broglie, aux Jules Simon, aux Laboulaye et à tant d'autres. L'interdit ne cessera pas d'être mis sur les plus nobles esprits, défenseurs de la plus pure morale ; on continuera à les traiter comme des pestes publiques parce qu'ils ont eu le tort de garder et d'exprimer de libres convictions sur les affaires de leur pays. On se demande pourquoi les rédacteurs du projet de loi, après avoir réduit le droit de réunion à ces minimes proportions, se sont cru obligés de formuler tout un système de pénalité savamment gradué. On y trouve comme dans le projet de loi sur la presse, la substitution de la privation des droits civiques à la peine de l'emprisonnement. La pensée est profonde. On frappe le citoyen plutôt que l'individu et on demeure maître de désarmer l'opposant au premier délit, fût-ce le plus insignifiant. Si par hasard on ouvre une parenthèse dans l'entraînement de la parole instan-

tanée, l'agent de l'autorité dresse aussitôt son procès-verbal, car il est strictement interdit de s'écarter du programme autorisé. Qui nous garantira l'intelligence du représentant de la loi? Il suffit d'une tête obtuse incapable de suivre un discours pour qu'un généreux orateur prenne place à côté des faillis et soit frappé d'incapacité politique. Que dire de la cessation de toute réunion électorale cinq jours avant l'élection? L'administration nous laisse les mains libres avant l'heure décisive de la lutte, mais au moment suprême, elle nous les lie de nouveau. C'est se ménager à bon marché le dernier mot d'autant plus efficace qu'il est souvent plus qu'une simple parole et que, promesse ou menace, il emprunte une singulière éloquence à la situation de celui qui la prononce. Enfin, nous avons le fameux article XIIe, qui porte « que le préfet de police à Paris et les préfets dans les départements peuvent ajourner toute réunion qui leur paraît de nature à troubler l'ordre ou à compromettre la sécurité publique. » Cet article est infiniment plus clair que l'article XIVe de la charte de Charles X, et il n'est pas nécessaire de lire entre les lignes pour y trouver une suppression parfaitement simple de tout ce qui ressemble au droit de réunion. Ce cliché administratif qui doit être fort usé par l'emploi fréquent qu'on en a fait, pouvait dispenser de tous les autres articles de la loi. Que M. le duc de Persigny veuille bien communiquer le projet, sans oublier l'Exposé des motifs, à quelques représentants de cette grande république américaine à laquelle il comparait naguère nos institutions. S'il parvient à leur faire je ne dis pas admirer, mais seulement comprendre ce beau chef-d'œuvre législatif, nous rendons les armes et nous admettons l'exactitude de son parallèle

IV.

Abordons ce qui concerne la religion dans le projet de loi. C'est donc là ce que l'on entend en France par liberté des cultes plus d'un demi-siècle après Mirabeau! Des religions salariées ou patentées ne pouvant faire un pas en avant sans le bon plaisir de l'Etat, les cultes dissidents ouverts ou fermés à la volonté de MM. les préfets, la discussion orale sur le dogme interdite en dehors des enceintes consacrées : voilà le précieux trésor de liberté que le nouveau projet prétend placer sous la garde du Sénat, sous le nom d'un grand principe de 1789. Disons franchement que dans de telles conditions la liberté religieuse n'existe pas en France et qu'elle est encore à conquérir. Il ne sert de rien de comparer le présent au passé et de se féliciter du progrès ac-

compli depuis le temps où l'on dragonnait. La religion d'Etat qui dit : *Un seul prince, une seule loi, une seule foi*, — a disparu pour jamais; il nous est impossible d'assimiler l'absence de persécution violente à la liberté religieuse. Messieurs les procureurs impériaux ne se lassent pas d'exalter la liberté de conscience. Ils la célèbrent sur tous les tons; ils déclarent avec componction qu'elle est inaliénable, et que personne ne sera poursuivi pour sa foi. Qu'on y touche, à cette liberté sainte, et on verra s'ils sauront la défendre et si les foudres ne remplaceront pas les fleurs de rhétorique dans des harangues indignées. Fort bien! Mais si quelque naïf s'imagine que la liberté de conscience n'est sérieuse que si elle aboutit à la libre pratique de la croyance et qu'elle ne saurait dépendre des volontés capricieuses de l'autorité civile, il apprendra à ses dépens que ce qu'on lui concède, c'est purement et simplement la liberté du for intérieur, et il entendra les apôtres et les apologistes de la libre conscience tonner contre son audace et requérir contre lui en termes fort secs.

Voilà la situation. Le projet de loi sur les réunions la maintient intégralement, témoin ce passage suffisamment clair : « Il ne s'agit pas, avons-nous besoin de le dire? de modifier la législation actuelle en ce qui touche l'exercice des cultes, mais de la maintenir avec les interprétations libérales que le gouvernement lui a toujours données dans les applications. Nous ne sommes plus à ces époques où la liberté des croyances pouvait être contestée. Tous les cultes s'exercent librement sous la protection de notre droit public, et la surveillance qui appartient à l'administration ne s'est jamais fait sentir que pour se montrer tutélaire et bienveillante. Des lois spéciales déterminent à quelles conditions chaque religion peut avoir ses églises, ses temples, ses lieux de réunion consacrés à la prière et à l'enseignement de sa foi. La loi proposée ne touche en rien à cette législation. »

Rappelons brièvement en quoi consiste cette législation dont l'esprit est d'ailleurs parfaitement caractérisé par l'Exposé des motifs. Nous n'avons à parler ici de la liberté religieuse que dans ses rapports avec le droit de réunion et non pas en ce qui concerne les relations particulières de chaque culte avec le pouvoir civil, car nous ne voulons pas mêler les questions et entamer pour le moment le grave problème de l'union concordataire de l'Eglise et de l'Etat, bien qu'à vrai dire nous y devions chercher le nœud de toutes nos difficultés.

Toute Eglise digne de ce nom, est appelée à l'expansion, au prosélytisme; dès qu'elle sort de son enceinte, pour se répandre au dehors, elle rencontre la loi civile. Partout où la liberté des cultes n'est pas un vain mot, l'Etat se contente de mesures de

police destinées à assurer la sécurité matérielle de la réunion. Il est juste qu'il s'assure qu'elle ne dégénère pas en une association d'un autre genre, attentatoire aux mœurs publiques. De là la convenance d'une déclaration à l'autorité municipale, et la nécessité de la publicité. Voilà la liberté, non pas anglaise ou américaine, ou allemande, pour employer le langage d'un éloquent sénateur, mais la liberté sans épithète et sans désignation pour laquelle il n'y a ni mers ni Pyrénées. Elle n'existe plus du moment où le pouvoir civil ne se contente pas de demander la déclaration et d'imposer sa surveillance, mais s'arroge, je ne dis pas le droit, mais la faculté d'accorder ou de refuser selon ses convenances l'autorisation d'ouvrir un lieu de culte ou de tenir une réunion religieuse. C'est le régime de l'autorisation préalable dont M. le duc de Broglie disait à la tribune de la chambre des pairs : « Je dis qu'en soi les idées de liberté et de prévention sont des idées qui s'excluent mutuellement. » M. Odilon Barrot tenait un langage analogue à la chambre des députés. « Il n'y a pas de liberté sérieuse du culte là où, pour exercer cette liberté, je suis obligé d'aller prendre la permission d'un commissaire de police ; là, où cette permission étant donnée, elle peut, mon église étant érigée, m'être retirée capricieusement ; ce n'est plus la liberté, c'est la vieille tolérance. » Siéyès dès le 7 mai 1791, avait caractérisé avec non moins de précision et d'éloquence le régime de l'autorisation préalable à l'occasion des premiers troubles suscités à Paris par l'exercice du culte insermenté :

« Dirons-nous que les opinions sont libres, mais seulement dans l'esprit, mais seulement dans la manifestation orale, seulement quand on est seul ou quand on est peu de personnes? Dirons-nous que les signes, les actions extérieures, isolées ou combinées, que ces opinions commandent, ne sont point renfermées dans la liberté des opinions? Mais qu'aurait donc fait de plus l'Assemblée nationale que ce qui existait sous l'ancien régime? Est-ce qu'une liberté peut être en principes sans être en conséquences? Et de quoi jouiront les citoyens quand vous leur dites qu'ils sont libres, si ce n'est des conséquences de cette liberté, c'est-à-dire des applications du principe? »

« Il n'est pas vrai, disait Mirabeau à la tribune de l'Assemblée nationale, que le culte soit une chose de police, quoique Néron et Domitien l'aient dit pour interdire celui des chrétiens. Je trouve absurde que, pour prévenir le désordre qui pourrait naître de vos actions, il faille défendre vos actions ; assurément cela est très-expéditif, mais il m'est permis de douter que personne ait ce droit. Veillez à ce qu'aucun culte, pas même le vôtre, ne trouble l'ordre public ; voilà votre devoir, mais vous ne devez pas aller plus loin. » « Les apôtres de la liberté religieuse, écrivait-il dans le *Courrier de Provence*, soutiennent qu'elle est supérieure à toutes les lois, et ne peut jamais recevoir aucune limite du pouvoir civil. Si la religion de vos frères leur enjoint le culte pulic, en leur défendant de l'exercer, vous blesserez leur conscience. »

Telle est la grande tradition libérale sur l'autorisation préalable en matière religieuse. On n'a qu'à considérer ce qui se passe en Angleterre, en Amérique, en Belgique pour reconnaître que ce n'est pas un idéal chimérique, mais le pain quotidien de la liberté pratique.

En France, nous en sommes à ce que le projet de loi appelle : *le libre exercice des cultes sous la protection du droit public et la surveillance d'une administration tutélaire.* Il faut que le Français ait l'esprit le plus pénétrant du monde pour comprendre ces paradoxes administratifs. Les cultes s'exercent librement... à la condition de faire autoriser préalablement toute réunion nouvelle en dehors des édifices consacrés, sous peine de tomber sous le coup des fameux articles 291 et 292 du Code pénal, lesquels interdisent toute réunion et toute association au-dessus de vingt personnes. De grandes batailles ont été livrées autour de ces articles comme autour de la loi de 1834 sur les associations, bien que le ministre qui l'avait présentée, M. Martin du Nord, eût juré ses grands dieux à la chambre des députés qu'elle ne pouvait concerner les réunions de culte. Il en fut pour son serment, car, sous tous les régimes qui se sont succédé depuis cette époque, sauf un court répit en 1848, la cour suprême a fixé la jurisprudence dans le sens le plus restrictif en ce qui concerne la liberté religieuse, faisant de l'autorisation préalable une règle absolue et invariable. Ni les éloquents plaidoyers de M. Jules Delaborde, ni les réclamations énergiques de M. Agénor de Gasparin, de MM. Odilon Barrot, de Tocqueville, d'Haussonville à la chambre des députés, ni la voix si universellement respectée de M. le duc de Broglie, ni les généreux accents de M. de Montalembert n'ont réussi à faire passer dans notre législation la liberté des cultes. Il a fallu l'orage de 1848 pour que celle-ci fît une courte apparition dans nos codes, par l'abrogation formelle de l'article 291 du Code pénal et l'exception faite en faveur des cultes dans la loi sur les clubs du 28 juillet 1848.

A la suite des événements de décembre 1851, l'ancienne jurisprudence a naturellement repris vie, et le trop célèbre article 291 a été ressuscité par le décret sur les réunions du 31 mars 1852, d'après lequel l'autorisation préalable était exigée pour toutes les réunions, « de quelque nature qu'elles fussent. » On a bien essayé de profiter du silence gardé sur la religion dans le décret, en se fondant sur l'article de la constitution qui garantissait la liberté des cultes. Mais c'était espérer contre toute espérance que de s'imaginer que dans les conditions nouvelles faites à la France le mot de *liberté* signifiait tout simplement la liberté, alors que, dans des temps bien différents, la magistrature avait

trouvé, non pas plaisant mais raisonnable, d'affirmer la compatibilité de l'autorisation préalable et du droit de la conscience. Voilà l'histoire de la liberté des cultes en France depuis soixante ans, — histoire sans grandeur, terne et embrouillée comme une affaire de chicane. La France a traité la glorieuse déclaration des droits, dans son article le plus essentiel, comme un titre de propriété contesté que l'on cherche à étouffer sous les paperasses des procédures. La grande voix de Mirabeau refusant la tolérance comme un outrage dès qu'il s'agit de la pensée et de la croyance, a été couverte par des équivoques de procureur, et la plus sainte des libertés, octroyée par Dieu même, a été prise en quelque sorte au trébuchet et enlacée d'un réseau de sophismes qui l'empêche de se mouvoir. Nous n'accusons point ici tel ou tel gouvernement, mais bien plutôt l'esprit national et ses incurables préjugés.

Qu'on ne dise pas que les restrictions à la liberté religieuse ont été plutôt théoriques que réelles. Il n'en est rien. Toutes les fois que la religion a dormi, elle n'a pas constaté sa dépendance; je le crois bien, elle n'avait pas été au bout de sa chaîne. Mais elle n'en a que trop senti le poids dès qu'elle a repris vie. Cela est surtout vrai du culte de la minorité et des cultes non officiels qui vivent du prosélytisme. Il est certain que dans les premiers temps du second Empire, alors que l'on faisait mille grâces au parti clérical, des procès nombreux ont été intentés pour cause de réunions religieuses et pour délit de prières non patentées. La peine de l'emprisonnement a même été prononcée contre d'honnêtes agriculteurs de la Haute-Vienne, leurs temples et les écoles de leur choix fermés « au nom des mœurs publiques » (*sic*). Les scellés sont demeurés sur quelques chapelles pendant près de quinze ans. Si l'administration s'est montrée plus coulante depuis quelque temps, cela tient en partie à ce qu'une certaine entente cordiale ne s'est pas indéfiniment prolongée. Il est triste que le droit le plus sacré puisse dépendre des calculs et de la convenance de la politique. D'ailleurs, le régime du bon plaisir subsiste toujours; il n'y a pas un an, un arrêt de la cour de Limoges, rendu dans l'affaire Lecomte, à Guéret, déclarait que des réunions de moins de vingt personnes tombaient sous le coup de l'article 291, l'association non autorisée devant être atteinte jusque dans son fractionnement. Il y a plus, l'administration a imaginé ces dernières années un procédé d'information assez singulier : toutes les fois qu'une demande d'autorisation nouvelle lui est faite pour un culte non officiel, elle interroge les représentants du culte officiel qui sont dans le même ressort pour savoir s'ils trouvent la pétition opportune. C'est à peu près comme si l'on demandait à

un riche fabricant s'il est d'avis qu'on ouvre en face de lui un établissement semblable à celui qui fait sa fortune. Je sais toute la distance qui sépare la religion de l'industrie, toutes les fois du moins que la première n'est pas assez dégénérée pour tenir boutique. Cela s'est vu parfois. En tout cas, il n'est pas bon d'induire en tentation l'esprit sacerdotal dans quelle Eglise que ce soit. Il est dérisoire de faire dépendre le droit d'une minorité religieuse de l'opinion de la majorité. Les cultes, comme on l'a dit éloquemment, n'ont pas le droit de se déplaire.

Nous n'exagérons rien; nous ne nous plaignons point d'une intolérance civile qui, à vrai dire, est complétement en dehors de nos mœurs. Seulement, les proscriptions du passé ont été parfois remplacées par ce qu'on peut appeler la persécution de la taquinerie. Ce petit despotisme administratif entrave plus qu'il ne châtie; il est plus fatal par ce qu'il empêche de naître que par ce qu'il détruit; c'est une tyrannie mesquine et négative qui ne cause que l'ennui et le dégoût et n'en amortit pas moins les généreux mouvements de l'âme. La liberté religieuse est souvent étouffée par des muets entre deux bureaux de ministère. Elle est supprimée si doucement, si régulièrement que personne ne s'en aperçoit, excepté celui qui voit son droit silencieusement méconnu. Que demain, sous un de ces souffles du ciel qui passent parfois sur les âmes et secouent leur torpeur, il y ait un généreux entraînement de prosélytisme, une crise semblable ne s'opérera pas sans secousses et sans luttes. D'ardents débats seront soulevés, des plaintes s'élèveront contre les novateurs, alors nous lirons de nouveau des circulaires dans le genre de celle insérée au *Moniteur* du 27 janvier 1858, qui contient ces paroles significatives : « Il y a toujours quelques hommes avides de nouveauté, aimant le bruit et la chaleur des luttes et dont le zèle exagéré imprime aux doctrines religieuses la passion des conquêtes. Partout où les fondations nouvelles attesteront plutôt les envahissements d'un prosélytisme excessif que l'état réel d'esprits calmes et sincèrement convertis à une autre foi, un gouvernement sage et éclairé devra attendre. » Un gouvernement qui attend de reconnaître un droit sacré ne manque pas de patience. Seulement ni la conscience, ni le Dieu qui lui commandent de suivre son impulsion ne sont faits pour attendre. Les intérêts qui réclament une satisfaction matérielle ou une faveur sont à leur place dans les antichambres ministérielles, mais non les libres et saintes convictions de l'âme qu'aucun pouvoir n'a le droit d'entraver.

Nous en avons assez dit pour qu'on comprenne notre amer

regret de ce que le gouvernement ait perdu l'occasion de faire disparaître de notre législation une erreur aussi fâcheuse que l'autorisation préalable en matière de culte. Nous sommes renvoyés « aux interprétations libérales de l'administration et à son égide tutélaire. » Le corps législatif prendrait une initiative qui l'honorerait à jamais dans l'histoire nationale, s'il enlevait tout motif à ce libéralisme d'interprétation en enlevant le texte qui sert de base à tous ces fâcheux commentaires, et s'il nous délivrait de ce bouclier qui ressemble plus ou moins à un étouffoir.

V.

J'en viens maintenant à la partie de l'Exposé des motifs qui touche aux discussions religieuses. — D'après le projet de loi et son interprétation officielle, celles-ci seraient tout simplement interdites. Qu'on en juge : « Ce que le projet ne croit pas devoir permettre ce sont les réunions publiques qui pourraient se former en dehors des lieux consacrés au culte pour discuter les thèses religieuses. Ces discussions n'excitent plus sans doute les mêmes passions qu'autrefois ; il ne faut pas cependant laisser se former, de plein droit, des assemblées où le premier venu, dissident ou libre penseur, pourrait venir s'attaquer aux susceptibilités les plus vives et aux sentiments les plus intimes et les plus respectables du cœur humain. » Voilà qui est suffisamment clair ; l'Etat se pose ici comme le gardien de la paix religieuse, — et pour empêcher qu'elle ne soit troublée, il interdit la discussion des croyances. Quand l'Exposé des motifs ajoute qu'il ne faut pas que des cultes inconnus puissent trouver dans le droit de réunion un moyen d'échapper à tout contrôle et de professer publiquement des doctrines qui seraient contraires à la morale ou à l'ordre social, il commet un sophisme flagrant ; car il enveloppe dans la même réprobation la discussion des thèses religieuses et les attaques contre *la morale et l'ordre social*. Personne ne réclame l'immunité pour de pareilles doctrines contre lesquelles d'ailleurs la législation est suffisamment armée. Mais il n'est pas permis de confondre la discussion sérieuse et philosophique avec les discours outrageants et immoraux. On efface ainsi la limite entre l'usage du droit et l'abus. C'est la vieille méthode au moyen de laquelle on a fait passer toutes les mesures tyranniques. Quant à nous, nous demandons contrairement au projet de loi une latitude plus grande que jamais pour les discussions religieuses. A part les raisons générales et permanentes qui font partie du catéchisme libéral, nous avons des motifs particuliers et urgents pour cette revendication.

VI.

Tout d'abord, dirons-nous à l'Etat et à ses représentants, qui êtes-vous pour sauvegarder les intérêts moraux de la religion ? Il est bien entendu qu'en posant cette question nous élevons le débat à sa plus grande hauteur et que nous nous plaçons non pas en présence de tel ou tel gouvernement, mais devant l'Etat pris en soi. — Où est le droit, où est la compétence du pouvoir civil pour protéger la religion? On nous dit qu'on ne veut pas que le premier venu touche à ces sujets sacrés. Mais de grâce n'êtes vous pas vous-mêmes les premiers venus en ce qui concerne la religion? Vous pouvez sans doute individuellement être de fort bons chrétiens ou d'excellents israélites, mais en quoi vos fonctions administratives vous ont-elles investi d'une compétence quelconque en matière religieuse? Vous avez un habit brodé, un certain pouvoir politique dont il est le symbole, un grade dans la hiérarchie civile, mais quel rapport y a-t-il entre ces avantages ou ces dignités et les libres croyances de l'âme? Dans l'ancienne société, alors que la religion était nationale, les hommes en charge étaient censés professer les dogmes et suivre les pratiques d'un culte spécial. Déjà alors c'était une fiction pitoyable. Malesherbes, le ministre préposé à la surveillance des livres hétérodoxes, corrigeait les épreuves de *l'Emile*. Mais aujourd'hui, sauf en Espagne, les dignités de l'Etat sont entièrement distinctes des opinions religieuses. Il s'ensuit que les représentants du pouvoir civil peuvent être d'une ignorance égale à leur indifférence pour cet ordre de questions. C'est leur droit, mais c'est aussi la limite de leur devoir. N'étant pas tenus de s'en préoccuper comme hommes publics, ils n'ont pas à s'y immiscer officiellement. Le premier venu qui les soulève avec ardeur est cent fois plus compétent qu'eux pour les aborder, puisque son initiative révèle l'intérêt qu'il y prend. Au moins se mêle-t-il de ce qui le regarde, tandis que le représentant de l'autorité civile qui intervient en cette qualité dans les luttes de la pensée est tout à fait en dehors de son rôle.

Plut au ciel qu'il fût simplement le premier venu, au point de vue religieux! Mais on sait trop de quelle manière tel ou tel de ces protecteurs officiels de la foi pratiquent la morale évangélique et quels beaux exemples de vertu ils donnent à leurs contemporains. Pour moi, je ne connais pas de plus triste spectacle que celui d'une religion défendue contre ses adversaires par des hommes qui n'y croient pas ou qui se rient de ses préceptes. Il serait donc prudent d'abandonner l'argument du premier

venu ; il est dangereux. Le premier venu, le dissident à l'époque de la fondation du christianisme, c'était l'apôtre héroïque qui confessait sa croyance au péril de ses jours. Quand saint Paul parut devant le tribunal de Festus, il était le premier venu auquel un pouvoir sage devait fermer la bouche. Il est vrai que les gardiens des religions du passé étaient ce jour-là un proconsul exacteur et un roi adultère. Ils avaient leurs motifs pour préférer que ce schismatique ne leur parlât pas des jugements de Dieu.

Il y a une raison spéciale en France pour être très-sobre de cette haute police exercée sur les discussions religieuses, c'est que l'Etat, depuis le régime de germinal an X, est le patron de plusieurs cultes et qu'il soutient à la fois la synagogue et l'Eglise. Le régime officiel est lui-même passablement libre penseur, puisqu'il couvre de la même protection des croyances radicalement opposées. On dirait que le vicaire savoyard a été le rapporteur du projet de budget des cultes, car il a fait triompher sa thèse favorite, que toutes les religions sont bonnes. Certes nous ne demandons pas que l'on revienne sur le principe de l'égalité des divers cultes devant la loi ; on sait que nous désirons simplement leur égale indépendance par la séparation entière de l'Eglise et de l'Etat. Mais sans nous engager incidemment dans un si grand sujet, nous nous bornons à signaler l'inconséquence d'un Etat qui, tout en professant en fait un parfait scepticisme, se poserait en soldat de la foi. De quelle foi s'agit-il ? De celle du chrétien ou de celle de l'israélite ? De celle du protestant ou de celle du catholique ? Si vous répondez comme vous y êtes obligés : Il s'agit de toutes ces croyances à la fois, — alors de quel droit interdire la discussion des thèses religieuses les plus opposées, quand on les abrite toutes ensemble sous son manteau ? Une pareille situation a pour première conséquence d'enlever à l'Etat moderne toute compétence pour protéger la religion. Aussi toutes les fois qu'un des grands pouvoirs publics tente une incursion sur ce domaine, il va directement à l'encontre de ce qu'il se propose. Je n'en veux d'autre preuve que le fameux incident provoqué au Sénat dans la séance du 30 mars dernier à l'occasion d'un brillant écrivain, coryphée de la libre pensée. On a été fort étonné de voir la divinité du Christ défendue au point de vue gouvernemental par un illustre maréchal de France sous un régime où le culte qui repose sur la négation de ce dogme est entretenu par les deniers du pays. Quelques membres de la haute assemblée paraissent croire qu'ils ont à conserver, non pas la liberté des cultes, mais l'orthodoxie. Dès que la défense des croyances chrétiennes est entreprise au sein d'un corps politique, les orateurs par une pente inévitable, se rabattent promptement sur des raisons empruntées à leurs préoccu-

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

pations habituelles. Ou bien, ils disent que les dissidents sont des factieux, — ou bien, ils invoquent l'utilité de la religion, — « base de l'ordre social. » Ou bien encore ils défendent, non la vérité en soi, mais « le culte de la majorité. » Qu'on veuille bien parcourir *le Moniteur* du 31 mars et on verra si nous nous trompons. Nous n'hésitons pas à dire que le plus sûr moyen de compromettre la religion est de la défendre par des motifs qui lui sont étrangers et qui n'ont rien à voir avec sa valeur intrinsèque.

VII.

Au fond, ce que l'on redoute dans l'Exposé des motifs, ce n'est pas la propagation de l'erreur, c'est l'agitation des esprits, ce feu de la polémique qui, éveillé sur un point, se ranime sur tous les autres. « Nos habitudes de tolérance, l'état de notre civilisation, veulent que toutes les religions éprouvées, devant lesquelles l'humanité s'incline depuis des siècles, que toutes les croyances sincères soient également respectées. La loi ne doit pas permettre qu'elles deviennent à chaque instant l'objet de disputes plus ou moins vives qui troubleraient les consciences si elles n'agitaient pas les esprits. » En vérité, on trouve un singulier moyen de témoigner du respect aux religions que l'on protége, en donnant à penser qu'elles sont semblables à d'antiques momies qu'on doit laisser au fond du sanctuaire de peur qu'elles ne tombent en poussière.

De telles déclarations rappellent la circulaire adressée par le préfet de la Seine-Inférieure aux journalistes de son département à la veille du concordat. « Les intérêts de la terre, écrivait ce fonctionnaire, suffisent à l'aliment de votre feuille. Prouvez votre respect pour ceux du ciel en vous abstenant d'en parler. »

On veut réaliser ce rêve impossible d'un accord simulé entre la religion et la libre pensée ; bien qu'elles concluent sur les mêmes points dans des sens entièrement différents, elles n'en devraient pas moins demeurer dans un éternel vis-à-vis en se donnant des signes d'approbation mutuelle comme deux figures chinoises qui balancent leur tête en cadence. Egal respect ! Egal dédain ! On ne se respecte jamais mieux, quand on diffère d'opinion, qu'en se combattant avec énergie. La liberté religieuse implique la liberté d'attaquer tout ce que l'on croit erroné, pourvu que la polémique ne dégénère pas en outrage. De quel droit l'Etat ne respecterait-il la conscience que dans l'enceinte des anciens cultes ? Est-ce que le premier venu qui a une pensée à produire, une croyance à professer, une erreur à combattre n'a pas, lui aussi,

une conscience! Sceller ses lèvres, y arrêter l'expression d'une énergique conviction, c'est lui faire tort, c'est un déni de justice. On viole son droit, et quand même il ne s'abrite pas sous une tradition séculaire, il n'en commande pas moins le respect; car ce droit des âmes n'est pas écrit sur un vieux parchemin, il est gravé sur chaque cœur qui bat dans une poitrine humaine.

Cette compression des débats religieux n'est pas seulement injuste, elle est parfaitement inutile. On interdit une réunion, une conférence; mais on n'a pas mis au pilon cette revue, ce journal, qui vont propager bien plus loin l'attaque que l'on avait voulu éviter. L'enseignement philosophique ou scientifique, même dans les chaires de l'Etat, ne peut passer au laminoir d'un ministère. Rien n'est fait dans ce genre quand on n'a pas obtenu le silence universel. Ces petites précautions enflamment les résistances et donnent le beau rôle aux doctrines que l'on proscrit. Dans cette diffusion immense de toutes les idées, nulle douane intellectuelle n'arrête le libre échange des opinions, et tout ce qu'on tente pour les arrêter au passage leur prête un nouvel attrait.

Qu'arrive-il quand on cherche à réprimer la libre expansion des idées philosophiques par la presse ou par la parole? Elles ne se retirent pas au commandement de l'autorité; elles prennent une forme plus subtile, plus élégante, plus raffinée. Vous aviez l'athéisme ou le matérialisme sans voile qui seraient bientôt tombés dans le discrédit en provoquant un universel dégoût; vous aurez désormais les mêmes doctrines revêtues d'un langage onctueux, poétique, ne risquant jamais le mot franc, déguisant l'outrage sous l'hommage, et donnant au naturalisme des airs de grand-prêtre. Vous aurez enfin ce règne de l'équivoque qui fausse toutes les situations et déshonore les luttes de la pensée.

En Angleterre, l'athéisme a son organe régulier qui paraît tous les samedis sans que personne s'en aperçoive. Poursuivez-le, infligez-lui quelques procès retentissants, vous verrez s'il n'aura pas sa saison de vogue. Rien de plus maladroit que de soulever une grande cause de liberté à l'occasion d'une tendance que l'on déplore. On fait rejaillir sur elle la splendeur du droit qui ne brille jamais plus que quand il est violé. On nous répond que la liberté de discussion a ses périls. Qui en doute? Seulement, il y a bien plus de danger à la supprimer qu'à la respecter. La liberté seule guérit les blessures qu'elle a faites. L'expérience est décisive en sa faveur. L'impiété a régné au dix-huitième siècle sous la compression et à cause de la compression. Voyez ce qu'elle pèse dans

l'opinion publique au sein des nobles peuples dont la liberté de conscience est la raison d'être? Le christianisme exerce une influence prépondérante dans les pays où le gouvernement n'a pas monté la garde autour de lui. Le chêne robuste a plongé ses racines dans la profondeur du sol et l'orage ne fera que les enfoncer plus avant. Cela vaut bien nos serres chaudes toujours mal fermées, malgré l'autorisation préalable et toutes les restrictions que l'on nous annonce.

VIII.

La religion chrétienne, disons mieux, la religion en soi, le spiritualisme dans ses principes les plus essentiels traverse une crise formidable. Les bases mêmes du théisme sont ébranlées. L'attaque est conduite avec ensemble, avec vigueur. Depuis les jours de l'*Encyclopédie* on n'a rien vu de pareil. Il ne sert à rien de se dissimuler la gravité croissante de la situation. Je ne parle pas des manifestations bruyantes d'une jeunesse passionnée qui s'imagine faire du libéralisme en se jetant dans les négations les plus téméraires et en criant : Vive le matérialisme; ce qui signifie en réalité : Vive ce qui fait mourir, vive ce qui tue l'âme en la dépouillant du sentiment de ses immortelles destinées, vive ce qui dégrade et anéantit tous les nobles instincts et toutes les forces morales! Il y a des symptômes infiniment plus sérieux que ces échauffourées de cours publics où se préparent dans l'ombre les hommes officiels de l'avenir, procureurs, notaires ou médecins d'administration. Tandis que la tendance positiviste pénètre de plus en plus la haute culture scientifique et philosophique, la partie intelligente des classes ouvrières tombe sous l'influence des idées de Proudhon et sépare de la façon la plus déplorable la notion de la justice de l'idée de Dieu. Je n'insiste pas; il y a dans cette direction un courant des plus intenses qui grandit tous les jours. Il est permis aux hommes qui ont donné toute leur âme à la cause chrétienne, et qui ont l'intime conviction que d'elle dépend le salut des nations comme celui des individus, de suivre avec douleur cette invasion du mal et de désirer ardemment le conjurer par tous les moyens légitimes. Eh bien! je le déclare, nous avons besoin de liberté pour soutenir victorieusement cette grande lutte, et cela à un double point de vue.

Nous en avons besoin pour nous-mêmes d'abord; nous brûlons d'atteindre, par une libre parole, cette jeunesse abusée et ces masses populaires qui rejettent une religion qu'elles ignorent;

car si elles savaient tout ce que l'Evangile a fait pour elles, elles l'acclameraient. Pour rejoindre les hommes de notre génération qui se sont détournés du christianisme, il faut évidemment sortir de nos enceintes consacrées. Triste et ridicule situation que celle de ce prédicateur qui, après avoir tonné dans le sanctuaire contre ses adversaires religieux, était réduit à ajouter : Misérables, à tous vos torts vous ajoutez encore celui de n'être pas ici pour entendre nos répréhensions ! Si on nous enferme dans nos lieux de culte, on nous voue à l'impuissance. La religion devient une de ces royautés superbes que leur grandeur tient au rivage, alors qu'il s'agirait de passer le fleuve pour croiser le fer. Les temples sont nécessaires pour le culte proprement dit ; mais pour la conquête, pour la propagande, pour l'expansion d'une énergique conviction parmi ceux qui la repoussent, je préférerais la borne de la rue à la chaire du sanctuaire ou, pour mieux dire, j'aimerais par-dessus tout ce rocher de l'aréopage où saint Paul annonça pour la première fois l'Evangile à la brillante et sceptique Athènes. Oui, j'aspire à être simplement le premier venu dans la polémique religieuse; car c'est à ce titre que le chrétien sera le mieux écouté.

Mais il est une liberté dont nous avons encore plus besoin que de la nôtre : c'est celle de nos adversaires. S'ils ne peuvent librement opposer leur chaire à la mienne, alors je renonce à les combattre. Toute apologie favorisée est par là même énervée ; elle perd sa dignité dans la mesure où elle est protégée. Qui voudrait engager une polémique incisive contre un adversaire qui a les mains liées?

Comment ne voit-on pas qu'en mettant la religion hors d'atteinte on la traite comme le comte traitait don Diegue? On refuse pour elle le combat. C'est lui dire en termes déguisés :

> Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

De là les immunités dont on l'accable et qui devraient lui arracher ce cri de honte :

> Nouvelle dignité, fatale à mon honneur!

Voilà pourquoi nous ne voulons pas des protections qu'on nous offre. Les plus belles défenses de la foi, quand elles auraient pour confirmation et pour soutien une législation restrictive de la libre discussion, seraient frappées de mort; elles rappelleraient le fameux monologue du *Cid*, qui débute par ces mots :

> O rage ! ô vieillesse ennemie !

C'est un peu l'effet que produisent certaines pièces ecclésiastiques qui respirent une violence sénile.

Le Rodrigue qui vengera tous ces affronts, ce sera la religion affranchie et entièrement séparée du pouvoir civil. Alors on verra que le christianisme est aussi jeune qu'il y a dix-huit siècles et qu'il est encore capable de renouveler un monde. En attendant ce grand jour, qu'on ne nous impose pas des protections nouvelles! Ce serait nous offrir une béquille au lieu d'une épée.

IX.

Nous assistons au magnifique épanouissement des forces matérielles. Qu'est-ce qu'une Exposition de l'industrie telle que celle qui réunit tant de merveilles sous nos yeux, si ce n'est un appel à la libre concurrence, à l'essor de toutes les facultés dans ce domaine? Rien de mieux, pourvu qu'il ne soit pas dit à notre honte que la seule liberté dont nous nous serons souciés, c'est celle de l'industrie, de l'agriculture, du négoce. Ce serait un faux calcul, même à ce point de vue restreint, car il est certain que la puissance d'impulsion dans une grande nation ne saurait se limiter à une seule sphère d'activité, — que l'énergie qui se déploie pour les intérêts matériels a son point de départ plus haut, — et que, quand l'âme d'un peuple est engourdie, ses bras le sont bientôt. Quoi qu'il en soit, il n'en demeure pas moins qu'il serait humiliant de voir consacrer toutes les libertés inférieures et refuser la plus sainte de toutes.

Vous avez à parler du prix de revient de telle ou telle marchandise. Fort bien : réunissez-vous à votre aise. Mais quant à vous, qui désirez vous entretenir des plus grands sujets de l'âme, vous êtes des hommes dangereux; vous agitez les consciences. Il y a plus, une liberté très-remarquable est accordée aux plaisirs publics. Les exhibitions féeriques que l'on connaît ne souffrent aucune restriction. La chanteuse du ruisseau ne rencontre aucune difficulté pour provoquer les rires d'une nombreuse assemblée. Mais pour parler religion, pour soulever les plus saints problèmes, c'est autre chose. Si je demande à monter sur des tréteaux, je suis accueilli avec une parfaite bonne grâce. Si je réclame un lieu de culte, cela demande longue réflexion. Supposons deux inconnus s'adressant à l'autorité compétente pour louer une salle de réunion. Le premier veut donner une soirée amusante. Au nom du droit sacré de la pantomime, il est immédiatement autorisé. Le second est encouragé par ce succès. Il dit

que, quant à lui, il veut parler devant une assemblée sérieuse de la divinité de Jésus-Christ, aussitôt les sourcils se froncent. La divinité de Jésus-Christ! mais c'est un sujet incendiaire, dangereux, et il se voit refuser l'autorisation demandée, comme cela a eu lieu récemment pour un de nos honorables amis. Tel est le libéralisme du jour en matière religieuse. Il nous rappelle une lettre fort curieuse de Napoléon Ier à Fouché : « Je trouve ridicule, écrivait-il, que le préfet de Nice ait ordonné qu'à l'avenir il ne sera pas permis au public de faire répéter une ariette. Je veux qu'on jouisse en France d'autant de liberté qu'il est possible[1]. »

Nous ne faisons certes pas l'injure au gouvernement actuel de la France de prétendre qu'il ne veut que la liberté de l'ariette. Qu'il reconnaisse avant tout celle de la conscience. Quand le Corps législatif le pousserait dans cette voie où il est humiliant pour nous d'avoir marché d'un pas si lent, il répondrait à l'une des nécessités les plus urgentes du moment. Nous avons essayé d'en donner les motifs. Puisse notre voix n'être pas tout à fait perdue dans la rumeur bourdonnante des intérêts ou dans le tumulte des armements!

EDMOND DE PRESSENSÉ.

[1] Lettre du 1er janvier 1809. *Correspondance de Napoléon*, t. XVIII, p. 167.

LITTÉRATURE

—

ÉTUDE MORALE SUR GŒTHE[1]

III.

Durant la seconde période, Gœthe est fixé à Weimar. Son talent acheva de mûrir dans le pays des arts et s'épanouit avec une grâce pleine d'harmonie. Le monde de l'antiquité s'est révélé à lui; il lui a ouvert ses temples et ses trésors : le poëte est enivré de la beauté des œuvres classiques. En possession de la plénitude de ses forces, il jouit avec orgueil de lui-même. Son regard se détourne de l'étude de l'homme en lui et autour de lui pour se diriger de plus en plus vers celle de la nature et de l'art. « Jusque-là, dit-il, il a partagé le sort de Tantale et de Sisyphe; maintenant il est arrivé à une vue claire et paisible de toutes choses. » Il déclare avoir rencontré au delà des Alpes la plus vive jouissance de sa vie; l'art a agi d'une manière bienfaisante sur son caractère; il prétend même lui devoir une sorte de renouvellement moral. Mais son aversion pour le christianisme n'a fait qu'augmenter. Il a comparé l'éclat et la pompe de l'Eglise catholique avec la simplicité de l'âge apostolique; au fond, il n'a trouvé, sur ce sol des successeurs de saint Pierre, qu' « un paganisme misérable et informe. » Il est revenu de Rome, selon l'énergique expression de Jacobi, avec une haine « vraiment julienne » contre le christianisme. Son indignation ne peut se contenir. Le poëte, d'ordinaire si délicat et si mesuré, s'élève, avec une rudesse grossière, contre tout ce qui est saint. On n'a qu'à lire les épigrammes composées à Venise et les élégies romaines. « Grâce à la fable de Christ, écrit-il à Herder, le monde restera encore plongé, pendant dix mille ans, dans les ténèbres, parce qu'il est obligé de dépenser autant de forces pour défendre cette fable que pour l'attaquer. La raison s'use dans cette lutte stérile. » Il réclame avec instance pour lui le nom de païen, mais il ne veut pas qu'on le croie partisan du voltairianisme « sur lequel il est impossible de rien fonder. »

Il entend parler de la tournée triomphale que Lavater a faite dans le nord de l'Allemagne. Aussitôt il éclate en invectives sarcastiques; il ne ménage pas à son ancien ami les soupçons

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 avril 1867.

les plus injurieux. « Il entend bien son métier, écrit-il... Chez ces gens tout devient une question d'argent, d'influence, de pouvoir. » A son passage par Zurich, Gœthe se promène devant la maison de Lavater, et lorsque celui-ci accourt pour lui serrer la main, Gœthe refuse de le recevoir. La vie chrétienne, même dans ses apparitions les plus exquises, ne l'intéresse plus. Il ne se rapproche guère de la princesse Gallitzin, la pieuse amie de Hemsterhuys, qu'il a eue l'occasion de voir à Rome; son amitié pour Madame de Stein se refroidit. Par contre, il épouse une femme vulgaire, incapable de lui procurer le bonheur domestique.

Et cependant l'intervalle qui s'écoule entre les années 1790 et 1805 est l'époque la plus productive de son génie. Il attire Schiller auprès de lui, et, grâce à leur étroite amitié, une seconde jeunesse s'ouvre pour notre auteur. Après un court malentendu, les deux poëtes se sont rencontrés et demeurent unis pour le reste de leur vie. Il y a entre eux une noble émulation qui double en quelque sorte les forces de chacun. Gœthe écrit ses plus belles ballades : *le Tasse*, *Iphigénie*, cette vierge grecque presque transformée en madone chrétienne, *Egmont*, *Hermann et Dorothée* : il prépare le poëme dramatique de *Faust*. A ne juger que par ce que nous possédons, l'on peut se demander quels fruits aurait portés cette union de forces poétiques, si la mort n'avait pas prématurément séparé ces deux constellations amies. Malheureusement Schiller n'était pas capable de réconcilier Gœthe avec le christianisme; il semble même qu'il n'ait fait qu'exalter encore le fol orgueil et l'immense confiance que Gœthe avait en lui-même. Ils publient de concert le recueil des *Xenien*, épigrammes mordantes qui mettent en émoi toute l'Allemagne littéraire, parce que chaque auteur se voit ou se croit attaqué. Les poëtes eux-mêmes comparent ces épigrammes aux renards de Samson, lancés avec leurs queues enflammées dans le pays des Philistins allemands pour ravager leurs champs de papier.

Pourtant la haine de Gœthe à l'égard du christianisme s'apaise insensiblement; il lui accorde une certaine valeur : il se propose même de lire de nouveau la Bible d'un bout à l'autre quand il en aura le loisir. C'est à cette période aussi qu'appartiennent *les Confessions d'une belle âme*, sorte de journal intime trouvé dans les papiers de Mademoiselle de Klettenberg et inséré dans le 6e livre des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. C'est le récit des expériences chrétiennes d'une âme qui a trouvé en Dieu la satisfaction de tous ses désirs; mais Gœthe a déclaré lui-même que les sentiments qui y sont dépeints reposent « sur les illusions les plus généreuses et sur la plus délicate confusion du subjectif et de l'objectif. » Le poëte peut décrire la vie religieuse

jusque dans ses nuances les plus fines, il peut faire vibrer les cordes les plus profondes et les plus intimes de l'âme, sans rien ressentir lui-même. Artiste incomparable, il reste désintéressé à l'égard de son œuvre.

Nous ne dirons rien de *Faust*, qui est trop connu de nos lecteurs pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter. Faust, dans la pensée de Gœthe, est le type de l'homme, et surtout de l'homme moderne avec cette insatiable soif de connaître, de jouir, de créer qui le caractérise, avec cette mobile et dévorante inquiétude qui ne lui permet pas de s'arrêter et qui le pousse de conquêtes en conquêtes et de déceptions en déceptions. Faust est l'expressive incarnation de Gœthe lui-même, non point tel qu'il apparaît à la foule de ses admirateurs dans sa sereine et placide tranquillité, mais tel que le poëte se connaissait, alors qu'il s'interrogeait en face de sa conscience. Faust est en proie au plus poignant de tous les tourments : le besoin ardent uni à l'impuissance manifeste de croire. Il entend résonner les saintes cloches de Pâques dans les airs; mais elles ne lui rappellent que les souvenirs émus d'un passé à jamais évanoui. Il comprend bien la bonne nouvelle qu'elles annoncent; mais la foi pour l'accepter lui manque. Tout le monde connaît la profession de foi panthéiste que Faust fait à Marguerite. Celle-ci en l'écoutant se persuade, dans sa naïve candeur, que tout cela l'Eglise l'enseigne aussi, « quoique en termes un peu différents. » Pourtant se ravisant, elle se hâte d'ajouter, avec son bon sens plein de franchise : « Tu n'es pas chrétien ! »

IV.

Cependant Gœthe est entré dans la dernière période de sa longue carrière. Son imagination insensiblement replie ses ailes; son esprit prend une direction plus pratique; ses œuvres présentent un caractère plus moral; les travaux scientifiques le préoccupent et l'absorbent de plus en plus. On aurait tort pourtant de croire à une décadence de son génie poétique ou à un épuisement de sa force productive. Le drame de *Faust* reçoit sa forme définitive et se complète d'une seconde partie, fruit de la laborieuse vieillesse du poëte octogénaire. Parfois aussi Gœthe échange la lyre d'or contre la plume fine et élégante de l'historien; il décrit la campagne de France, à laquelle il a assisté dans les rangs de l'état-major prussien; il raconte les accidents variés de sa vie, pour autant du moins que la postérité a le droit de les connaître. Puis, pendant les guerres de l'Empire, indifférent aux malheurs de sa patrie, étranger aux événements po-

litiques, il se plonge dans les féeries de l'Orient et publie son *Divan oriental*.

Ses sentiments religieux se sont peu modifiés ; il ne se rapproche guère de l'Eglise. Traçant dans son autobiographie, qu'il a si justement intitulée : *Vérité et poésie*, un parallèle entre le catholicisme et le protestantisme, il accuse ce dernier de pauvreté et d'inconséquence ; il lui reproche de posséder trop peu de sacrements pour attirer et fixer ses membres dans la communauté. Il relève avec enthousiasme ce que le catholicisme a fait pour captiver l'imagination et le cœur des fidèles, quoique, à la vérité, il se sente encore moins porté vers lui que vers les Eglises sorties de la Réforme. Il prétend, en sa qualité de protestant, user de la plus entière liberté en matière religieuse ; il veut se développer et se décider librement sans prendre parti pour une religion déterminée. Sous ce rapport, il est protestant en toutes choses, même en matière d'art et de science. Mais, dans le fond, le panthéisme est provisoirement le système qui lui convient le mieux et qui lui semble le plus propre à expliquer les difficultés que soulèvent les graves problèmes de notre existence. Gœthe se plaint de Jacobi, qui isole de plus en plus son Dieu du monde ; il est vrai que le sien se mêle et se confond toujours davantage avec son œuvre. « Je suis l'un de ces orfévres d'Ephèse, s'écrie-t-il, qui ont passé leur vie entière à admirer le merveilleux temple de Diane, en cherchant à imiter ses formes mystérieuses. Je ne puis donc qu'éprouver une impression pénible en voyant un apôtre quelconque imposer à mes concitoyens un autre Dieu, et encore un Dieu informe ! » S'il ne publie pas un ouvrage en l'honneur de la grande déesse, c'est qu'il tient à son repos et ne se soucie nullement d'agiter le peuple. « Je ne puis, dit-il ailleurs, avec les tendances variées de mon esprit, me contenter d'une seule manière de penser ; poëte et artiste, je suis polythéiste ; naturaliste et penseur, j'incline au panthéisme, et l'un aussi décidément que l'autre ; si, comme être moral, j'ai besoin d'un Dieu unique, je saurai aussi où le trouver. »

En apparence, Gœthe reste neutre dans la grande lutte qui est engagée entre la foi et l'incrédulité. Pourtant il ne cache pas ses secrètes sympathies pour cette dernière. Dans une conversation qu'il eut avec Eckermann, il s'exprime, au sujet de l'immortalité, ainsi qu'il suit : « Ces idées sont une bonne occupation pour les classes supérieures, surtout pour les dames qui n'ont rien de mieux à faire. Un homme raisonnable qui aspire dès ici-bas à devenir quelque chose et qui lutte et agit journellement dans ce but, rejette loin de lui la chimère d'un monde fu-

tur, et s'applique à être utile dans celui-ci. » Pourtant, dans les dernières années de sa vie, nous rencontrons aussi des assertions d'un autre genre. Il s'occupe de nouveau des questions qui ont agité son esprit pendant ses années d'université, et suit avec intérêt les discussions religieuses. « La critique, dit-il, ne pourra causer aucun dommage aux livres sacrés; leur valeur ressortira d'une manière plus éclatante d'un examen plus approfondi. » Un jour, il discutait avec Eckermann la question de l'authenticité des évangiles. « On y sent comme le reflet de la majesté qui a dû émaner de la personne de Christ... Si jamais le divin a apparu sur la terre, c'est de cette manière. Me demande-t-on si j'ai l'habitude de témoigner à Christ un respect mêlé d'adoration, je réponds : Oui, absolument. » Il a, du reste, soin d'expliquer ce qu'il entend par cette authenticité des évangiles. « Est authentique ce qui est en harmonie avec la nature et la raison; est inauthentique ce qui est absurde, vide et faux, ce qui ne porte point de fruit. » « La Bible, dit-il dans un autre entretien, doit la grande vénération dont elle jouit de la part de tant de peuples et de générations sur la terre à sa valeur propre. Elle n'est pas un livre national; elle est le livre des nations, parce qu'elle retrace les événements d'un seul peuple comme un symbole, un enseignement salutaire pour tous les autres; seule, elle rattache l'histoire à l'origine du monde et la mène jusqu'aux régions les plus éloignées de l'éternité..... La Bible est un livre éternellement vivant, parce qu'aussi longtemps que le monde sera debout, il ne se trouvera jamais personne pour se lever et pour dire : Je la comprends dans son ensemble et dans ses détails... La religion chrétienne est une puissance capable de raffermir et de guider dans sa marche l'humanité fatiguée et souffrante; grâce à cet effet salutaire, elle se trouve élevée au-dessus de tous les systèmes de philosophie et peut se passer de leur appui. »

N'insistons pas trop pourtant sur ces concessions que la vérité arrache à Gœthe, car elles sont toujours accompagnées de réserves et d'interprétations qui en détruisent à peu près l'effet. Gœthe, en face du chritianisme, ressemble à un monarque qui, plein de condescendance, daigne rendre service à un pauvre ou à un méprisé dont il n'a pas besoin. Tel Gœthe, dans ses moments de mansuétude, s'occupe de Jésus-Christ et lui fait l'aumône de son génie. Dans le second *Faust* pourtant, si différent du premier quant au contenu et quant à la forme, il nous semble démêler un peu plus que ce ton de respectueuse politesse que Gœthe avait fini par prendre en parlant des choses de Dieu. Il nous montre son héros toujours cherchant, toujours luttant, ne trouvant une

pleine satisfaction ni dans l'art ni dans la politique, lassé de penser et lassé d'agir. Enfin la mort vient le saisir. Arraché de force à la puissance infernale qui jusque-là l'entraînait, il monte dans les sphères supérieures, où il est accueilli par le chœur des esprits purs. Et quels sont les cantiques qui retentissent à son oreille ? Les élus chantent les louanges de « l'amour divin qui sauve l'homme qui, pendant son existence terrestre, a tendu de toutes ses forces vers les choses d'en haut. » Ce n'est là que de la poésie, il est vrai, mais nous sommes loin assurément du néant dans lequel le panthéisme plonge ses adeptes, devenus ses victimes. On connaît les paroles de Gœthe mourant : « Plus de lumière... donnez-moi plus de lumière ! » N'y a-t-il pas là comme un symbole touchant, comme un pressentiment qui pourrait bien renfermer une promesse. Son esprit quitte la terre, non pas pour entrer dans la nuit, mais pour traverser un crépuscule au bout duquel blanchit déjà l'aube de la vie éternelle et qu'illuminent par moments les rayons de la splendeur des cieux.

V.

Nous devons nous arrêter quelques instants encore aux idées philosophiques de Gœthe, afin de bien préciser leur nature et leur portée. Au fond, nous l'avons déjà dit, Gœthe n'avait point de système philosophique arrêté. Son esprit était beaucoup trop vaste et trop ondoyant, il était beaucoup trop ennemi des catégories et des formules pour se fixer et se cantonner dans un système déterminé. Il n'est point d'esprit moins doctrinaire que le sien. S'abandonner à la réalité avec une confiance sans limites, chercher à la saisir, à la comprendre, à l'étreindre avec tous les instincts et toutes les forces de son être : voilà sa méthode. Ce qui l'anime, c'est une libre et insatiable curiosité, une soif de connaître que rien ne saurait étancher et que l'impuissance qui caractérise la science humaine ne fait qu'irriter et exciter davantage. C'est ainsi que Gœthe est éclectique, non pas assurément par une sorte de sagesse réfléchie ou de goût prudent, mais par nécessité. Il adopte tour à tour tous les systèmes philosophiques dans le but de les connaître, de les étudier, d'en exprimer le suc, sauf à en rejeter l'écorce.

Finalement, il s'arrête à une sorte de naturalisme poétique composé d'éléments empruntés à des sources assez différentes. Il faut remonter presque jusqu'aux origines de la philosophie hellénique pour trouver des conceptions analogues. C'est ce qu'a parfaitement montré M. Caro. « Gœthe, dit-il, a je ne sais quelle parenté poétique avec ces grands ancêtres de la philoso-

phie, enivrés, éblouis des splendeurs du monde naissant. Son panthéisme a quelque air de ressemblance avec cette philosophie primitive qui ne soupçonne pas la distinction des êtres, qui poursuit partout le mystère d'une seule et même existence vaguement entrevue à travers les phénomènes, qui multiplie les forces créatrices et les répand à flots dans l'univers divinisé, mais en même temps qui essaye de ramener toutes ces forces divines à une force primordiale universelle, dont les changements expliquent la variété, l'apparition et la disparition des êtres, force, substance ou élément contenant en soi la vertu de ses transformations infinies. »

Ce n'est pas dans l'âme humaine et les étonnantes contradictions qu'elle nous révèle, ce n'est pas dans les facultés de notre esprit si merveilleusement faites pour se compléter, s'équilibrer et dont l'harmonie pourtant paraît si profondément troublée que Gœthe va chercher l'énigme de notre destinée, c'est en dehors de nous, dans le monde visible, dans la nature. Elle devient l'objet de ses études passionnées. A l'opposé de Kant, son contemporain, Gœthe, comme il le dit, « procède toujours objectivement. » Nous ne pouvons exposer ici les résultats où l'ont conduit ses études spéciales sur la métamorphose des plantes, sur l'ostéologie et sur la théorie des couleurs, ni les découvertes ingénieuses auxquelles il a attaché son nom, notamment le principe de l'unité de composition, développé depuis si heureusement par De Candolle en botanique, par Geoffroy Saint-Hilaire en zoologie. Bornons-nous à citer le jugement de M. Caro : « Il y a, dit-il, chez Gœthe un naturaliste excellent, rempli de sagacité, pénétrant, ingénieux. Il y a en même temps un philosophe trop pressé de conclure et qui conclut selon ses instincts et ses prédilections. Des deux sens qui, réunis et contrôlés l'un par l'autre, forment l'art suprême de l'expérience, le sens de l'observation et celui de l'intuition, l'un, l'intuitif se donne trop souvent chez lui libre carrière, tantôt précédant l'autre, tantôt dépassant les données que l'autre lui fournit. »

Du reste Gœthe ne se fait pas illusion sur la portée des révélations qu'il trouve dans la nature. Sans doute, il admire en elle l'énergie créatrice dont elle est douée, la force divine qui circule en elle, se renouvelant toujours sans s'épuiser jamais, cherchant à exprimer le grand mystère qu'elle renferme par mille phénomènes aux formes et aux nuances infiniment variées. Mais la nature a aussi ses voiles dans lesquels elle s'enveloppe, et, somme toute, elle cache plus qu'elle ne révèle. Gœthe s'en console par deux considérations qui ne manquent pas de vérité. Ainsi, d'une part, l'homme ne lui semble pas né pour ré-

soudre le problème du monde, mais plutôt pour chercher à se rendre compte de l'étendue de ce problème. C'est déjà beaucoup de connaître les limites de sa raison. Gœthe pense, avec Pascal, que la dernière démarche de la raison et l'une des marques de sa force, c'est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Et puis, les limites de la nature ne sont pas invariables ; il est au pouvoir de l'homme de les reculer toujours plus, de pénétrer toujours plus avant dans les profondeurs infinies de ses secrets. La joie que nous procurent ces découvertes est l'aiguillon qui nous pousse à en tenter, sans relâche, de nouvelles ; en même temps la nature ne cesse point d'exercer sur nous un charme irrésistible précisément parce qu'il ne nous est pas donné d'en atteindre le fond.

Mais du moins ce fond mystérieux existe-t-il? La vie qui agit dans la nature a-t-elle un principe, et ce principe a-t-il conscience de lui-même? Gœthe ne va pas jusque-là ; l'idée de Dieu ne trouve point de place dans son système. Il est vrai qu'il parle d'une substance commune à tous les êtres, unique, universelle et qui détermine les formes particulières que chaque apparition revêt ; mais cette substance, ce fluide qui circule partout et qui n'est nulle part, cette vie, dont les flots intarissables sont répandus partout, est-ce Dieu? Qui est-ce qui règle et gouverne cette incessante et prodigieuse activité dont nous sommes à la fois les témoins et les objets? Gœthe nous dit que ce sont des idées, des intentions, mais il ne s'explique pas sur le lieu où elles résident et sur leur mode d'existence avant le moment où elles s'incarnent dans la matière ou agissent sur elle. Si Gœthe, dans son langage poétique, n'hésite pas à appeler Dieu la vie universelle, partout et toujours agissante, il est pourtant conséquent avec son système panthéiste, en faisant remarquer que cette puissance suprême ne se connaît que là où se produit une intelligence pour la recueillir errante, dispersée à travers les mondes, pour la réfléchir, la fixer au foyer de la conscience.

La nature étant pénétrée, vivifiée par le divin, étant Dieu réalisé, il se trouve que la moralité la plus haute est l'infaillible effet de l'instinct qui nous porte à nous mettre en harmonie avec l'univers. Suivre le principe divin qui est en nous et qui tend sans cesse à nous faire accorder avec le principe divin qui est dans la nature, voilà la vraie vocation de l'homme. « La moralité, selon Gœthe, dit fort bien M. Caro, repose, comme l'art, sur de grands instincts, sur un sentiment sérieux, profond, inébranlable de la beauté des actes, comme l'art repose sur le sentiment juste et délicat de la beauté des formes. » Admirer les actes nobles, grands, héroïques que les annales de l'huma-

nité ont enregistrés, contempler les belles et vaillantes existences qui ont passé sur cette terre : telle est la source de la moralité du genre humain. Mais cette moralité, il ne faut pas l'oublier, n'est que l'apanage des natures supérieures. Il n'est donné qu'à une imperceptible minorité de se peindre dans leurs actes et de faire à leur image l'histoire de leur temps et de leur pays. Que les autres se consolent! Ils trouvent une compensation à ce qui leur est refusé dans une double jouissance; ils peuvent prendre leur part des bienfaits de la culture intellectuelle, et surtout des biens que la nature, notre mère commune, offre si libéralement à chacun. On le voit : Gœthe ne recommande pas l'abstinence. Ce qu'il pardonne le moins au christianisme, c'est sa morale sévère, son ascétisme. Gœthe fait l'apologie de la jouissance ; il la déclare légitime et y convie tous les hommes. « Vaste monde et large vie... une pensée sereine et des intentions pures : » voilà sa devise.

Et les déshérités de la fortune, les pauvres et les faibles, demanderez-vous, que deviennent-ils dans ce système? La souffrance, la douleur, comment Gœthe l'a-t-il envisagée? Oh! il va sans dire qu'il la déteste ; elle est notre ennemie irréconciliable, parce qu'elle nous énerve, nous diminue, nous enlève notre force, notre virilité, le goût de l'action et de la pensée; elle nous sèvre des jouissances auxquelles nous avons droit, elle en trouble et empoisonne le cours. C'est surtout contre la fatalité de la douleur que l'homme doit assurer son indépendance. « Il ne dépend pas de nous d'être frappés, il dépend de nous de maîtriser notre cœur... Tuons en nous la douleur pour qu'elle ne tue pas ce qu'il y a de grand en nous. » Contre la souffrance, Gœthe sait un refuge infaillible. « Ame du monde, s'écrie-t-il, viens nous pénétrer. Pour se retrouver dans l'infini, l'individu s'évanouit volontiers. Là se dissipent tous les ennuis, les chagrins, les brûlants désirs, les impatiences et les colères de la fougeuse volonté. S'abandonner dans l'infini est une ineffable jouissance. » Ainsi, il y a dans la douleur même une âpre volupté qu'il est donné à l'amant passionné de la nature de savourer. Pourtant Gœthe ne compte pas trop sur cette ressource suprême contre les mille contrariétés qui viennent déranger le cours paisible de notre existence et en altérer la limpidité. D'ordinaire, le sage a des visées moins hautes et toute son ambition se borne à « amener son âme à ce degré idéal d'une heureuse impassibilité qui la laisse libre de faire sa tâche de chaque jour au milieu des douleurs humaines, et de veiller uniquement au culte de son génie intérieur, sans que rien puisse l'en distraire et le troubler. » Mais ce but peut-il être si facilement atteint, et l'expédient que propose

Gœthe est-il à l'usage de tout le monde? « Que d'efforts, observe justement M. Caro, dut coûter à Gœthe sa prétention à l'impassibilité. Mieux vaut être simplement homme. On veut échapper à la douleur, le peut-on en réalité? »

Et surtout, que fera l'homme en présence du péché qui le plonge dans une servitude si dégradante, que fera-t-il pour lutter avec succès contre cet ennemi si redoutable qu'il porte en lui et qui l'empêche de réaliser l'idéal de sainteté auquel il aspire; que fera-t-il pour se débarrasser du sentiment de ses fautes qui pèse sur lui comme une lourde chape de plomb et paralyse son activité, pour faire taire les remords et les angoisses de la conscience? Ecoutez le conseil que Gœthe nous donne : « Après les grandes catastrophes, et même après les grandes fautes, le remède unique, suprême, c'est l'abandon de soi à cette force universelle, mystérieuse, éternellement active et salutaire, qui répare tout parce qu'elle crée tout. Les âmes malades y retrouvent la santé, les esprits inquiets le calme, les consciences troublées le repos et le pardon. La nature est l'indulgente mère et la consolatrice auguste de l'homme, la puissance religieuse qui relève et qui absout. Elle verse dans notre misère l'eau purificatrice du Léthé; elle nous consacre par ses énergies divines pour les grands combats de la vie. » Nous entendons bien, mais ce que vous nous proposez, l'unique remède que vous avez à nous offrir, ô grand poëte, nous le connaissions avant vous : il s'appelle, dans le pauvre et nu langage de la prose, l'oubli. Mais l'oubli n'a jamais consolé et pardonné personne. Oublier, c'est-à-dire se distraire, s'étourdir est un mauvais moyen pour arriver à la pleine possession de soi-même, qui est la condition d'une activité féconde et bénie. Ce n'est pas ainsi que l'on se consacre pour les grands combats de la vie. L'oubli n'a aucune énergie, et ce n'est point lui qui a produit les nobles champions, les vaillants athlètes des luttes morales.

VI.

Gœthe a-t-il été satisfait des résultats auxquels sa pensée a abouti; sa philosophie l'a-t-elle rendu heureux? Question oiseuse ou indiscrète, dira-t-on peut-être, et à laquelle il semble au premier abord que l'on puisse difficilement répondre autrement qu'affirmativement. Gœthe n'a-t-il pas accompli le vœu qu'il avait formé « d'élever dans les airs la pyramide de son existence aussi haut que possible? » Tous ses désirs, tous ses plans, tous ses rêves même ne lui a-t-il pas été donné de les réaliser? A trente ans, il est la plus grande illustration de l'Allemagne, et ses œuvres

portent son nom par tous les pays civilisés. Ses paroles sont des oracles, ses moindres gestes des volontés que tous à l'envi s'empressent de satisfaire. Il a obtenu le rang, l'influence qu'il désirait. La faveur des princes, l'intimité des femmes du plus haut mérite, de longues et belles amitiés lui sont prodiguées et assurées de toute part. La pompe extérieure et les satisfactions de la vanité ne lui manquent pas et augmentent pour lui la jouissance de la vie, embellie et enrichie déjà par tous les trésors que la nature et l'art mettent à sa disposition. Tous les étrangers de distinction se détournent de leur route pour déposer leurs hommages aux pieds du poëte. Napoléon, lors du congrès d'Erfurt, le comble d'attentions; Mendelssohn, avant de partir pour l'Italie, lui demande une sorte de consécration pour le divin art auquel il va se livrer. Même dans sa vieillesse, Gœthe ne peut pas se plaindre d'avoir survécu à sa renommée ; et quand vient la mort, sa demeure se transforme en chapelle ardente : le poëte repose sur un lit de parade, entouré des décorations et des insignes qu'il doit à l'admiration qu'il a su inspirer aux grands de la terre.

Et pourtant, Gœthe ne fut pas heureux. Dans une lettre écrite à Herder à l'âge de trente-cinq ans, il s'écrie : « J'erre dans ce monde comme une brebis perdue, sans trouver ce que cherche mon âme. » Et, vers la fin de ses jours, il dit à Eckermann dans un de ses rares moments d'expansion familière : « On m'a toujours considéré comme un enfant gâté de la fortune ; il est vrai, je n'ai pas eu à m'en plaindre, et pourtant ma vie n'a été qu'un tissu de peines et de chagrins, et, dans mes soixante-quinze ans, je ne puis pas compter quatre semaines de pures jouissances. » Faust est bien son image. Comme lui, il est las de la vie ; il chancelle enivré de désirs vers la jouissance, et au milieu de la jouissance, rassasié déjà, il languit après de nouveaux désirs. Celui qui nourrit des prétentions si hautes et demande à la vie de les satisfaire, est d'ordinaire doublement déçu dans son attente. Le vœu de Gœthe : « de ne jamais ressentir un manque de sentiment ni le sentiment d'un manque, » est plus facilement exprimé que réalisé.

Ne pourrait-on pas appliquer à Gœthe l'image par laquelle il raillait doucement les néologues, alors qu'il les comparait à un jeune homme qui se donne une peine inouïe pour se procurer avant sa mort un chétif bien de paysan, lui qui possède de la part de son père et de sa mère un domaine vraiment princier. Ah ! si le poëte avait pu se décider à étancher sa soif aux eaux vives de l'Evangile ! Il ne se serait pas usé à cette œuvre impossible de mettre de l'harmonie dans ses facultés en les subordonnant à un but unique : expliquer le monde par la science pour

mieux le reproduire par l'art. Il aurait trouvé dans l'Evangile des solutions meilleures et un but plus élevé encore ; ouvrier avec Dieu par Jésus-Christ, il eût travaillé à l'édification de ce chef-d'œuvre unique qui s'appelle le royaume de Dieu. Sa pensée, enfiévrée de contemplations et de découvertes, aurait trouvé ailleurs encore que dans la poésie son apaisement et sa délivrance. Combien est saisissante la plainte de Gœthe! « Grand Dieu, qu'est-ce donc que le cœur de l'homme ; si je n'écrivais pas maintenant des drames, je périrais ! » Non, ce n'est pas dans la poésie, cette sublime berceuse, cette puissante enchanteresse, que repose, en dernière instance, le salut de l'humanité. Celle-ci connaît un refuge meilleur dans ses détresses et un recours plus sûr contre le désespoir.

Du reste, ce n'est pas le penseur seul en Gœthe qui s'est ressenti de l'attitude qu'il a prise vis-à-vis du christianisme, le poëte aussi en a souffert. Qui n'a été frappé dans l'ensemble de l'œuvre poétique de Gœthe de l'absence presque complète de l'élément de la sainteté, des luttes qu'elle suppose, de la tâche qu'elle s'impose, des fortifiantes jouissances qu'elle procure ? Gœthe aspire à l'harmonie par tous les instincts de son être, et il exclut systématiquement ce qui seul est capable de la produire. Il s'en tient à la nature, comme si elle pouvait satisfaire tous les besoins de son cœur et de sa conscience. On l'a dit non sans finesse : trouvant le divin surtout *in herbis et lapidibus*, comme il s'exprime lui-même vis-à-vis de Jacobi, il peut bien être l'Apollon dont nous écoutons la lyre avec ravissement, mais non l'Orphée qui dompte et transforme la bête qui est en nous. Le Tasse, Milton, Klopstock ont accordé leur lyre en l'honneur de la vérité chrétienne, ou du moins l'ont déposée avec humilité au seuil de son temple, et Gœthe, dont l'inspiration surpassait la leur, s'arrête avec indifférence ou se détourne avec dédain lorsque la vérité, la pureté, la beauté suprême lui apparaissent en Christ.

Aussi pour avoir méconnu l'importance historique du christianisme, Gœthe n'a-t-il pu dominer véritablement la vie des peuples ni devenir un poëte populaire. Sous son règne à Weimar, une période nouvelle s'ouvre pour la langue, la poésie, la vie littéraire en Allemagne, mais son influence sur les destinées intellectuelles et morales de son pays a été peu sensible et médiocrement salutaire. Et cela n'est pas étonnant. La poésie de Gœthe nous laisse voir comme en un miroir poli et brillant la nature et l'homme tels qu'ils sont en réalité, mais non tels qu'ils doivent être ou devenir. Il a dit quelque part : « Plongez dans la vie humaine et par où vous la saisirez, elle est intéressante. » Mais son regard eût plongé d'une manière à la fois plus profonde

et plus utile dans le cœur humain, s'il n'avait pas dédaigné la lumière de l'Evangile.

« Gœthe, a dit Tholuck, est tout nature. » Ce qui veut dire qu'il est le type incarné de l'égoïsme, qui tantôt se révélait chez lui par un orgueil déréglé et tantôt par une sensualité ou plus grossière ou plus raffinée. Le cœur est peu développé chez lui. Il semble que toute son apparition participe quelque peu de la froideur des marbres antiques. « Jamais, prétend Gutzkow, il n'a laissé le soleil luire sur son cœur. » Et Schiller assurait n'avoir jamais trouvé chez lui de vraie cordialité ni même le besoin de s'épancher, de se communiquer à qui que ce soit. C'est bien lui qui a pu former le vœu que, durant trente ans, on ne prononçât pas le mot de *sentiment* en Allemagne. Quelle vanité, quelle suffisance chez cet homme de génie, et comme tout autour de lui contribue à la nourrir! Gœthe n'a jamais su rentrer en lui-même pour s'humilier et se juger. Il n'écoute guère la voix de sa conscience. N'est-ce pas lui qui a dit qu'une conscience trop délicate rendait l'homme hypocondre? Son génie éveille plus d'admiration que de sympathie. Ses chants nous arrachent des pleurs ou nous dilatent le cœur par l'effet d'une douce joie, mais jamais ils ne produisent en nous cette aspiration vers une patrie meilleure où la source de nos larmes sera tarie et où nous entendrons des chants plus beaux. La paix des dieux, dit-on, est répandue sur ses œuvres et elle leur communique je ne sais quel charme magique, quelle calme et inaltérable sérénité, mais qu'elle est loin de cette paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence et que Gœthe ne peut pas donner, par la simple raison qu'il ne la possède pas lui-même.

Il est tout un ordre de grandeur et d'inspirations, le plus élevé et le plus enviable de tous, que Gœthe ignore manifestement. Mais quand donc ici-bas la religion et le génie seront-ils unis et se pénétreront-ils? quand donc cesseront les tristes conflits entre le beau et le bien, entre la science et la foi? quand donc l'abîme qui sépare la nature et la sainteté sera-t-il comblé? quand l'art ne sera-t-il plus qu'au service de la vérité? quand verrons-nous les poëtes et les artistes, tous ceux qu'embrase la flamme divine de l'enthousiasme, rapporter et consacrer à Dieu les dons qu'ils ont reçus de lui, déposer leurs trésors et leurs couronnes aux pieds de Celui qui veut régner en tous? Oui, quand enfin aurons-nous un art chrétien, une poésie, une philosophie chrétiennes dont la règle sera la conscience et le triomphe un alléluia sans fin? Non point, comme on le veut de nos jours, l'art pour l'art ou la science pour la science, mais l'une et l'autre pour l'homme et l'homme pour Dieu. F. Lichtenberger.

HISTOIRE

—

LES PURITAINS DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES ÉTATS-UNIS, par J.-F. Astié, précédée d'une préface de M. Ed. Laboulaye.

Nous sommes bien en retard vis-à-vis de M. Astié. Ce n'est évidemment pas un livre de peu de valeur que celui que M. Laboulaye, qui s'y connaît bien, a consenti à patronner devant le public en y joignant une remarquable préface. Heureusement, cet ouvrage n'est pas de ceux qui passent avec l'occasion qui les a fait naître. Il est vrai que la dernière guerre d'Amérique est déjà bien loin de nous. Les événements ont marché si vite depuis ces deux ans! Des préoccupations plus rapprochées nous font oublier le Nouveau Monde. Toutefois, il ne se peut que les amis de la liberté et de la justice restent indifférents à l'un des plus consolants spectacles que présente l'humanité. Il était réservé aux institutions américaines non-seulement de traverser l'une des luttes les plus terribles de l'histoire, mais encore de subir un genre d'épreuve plus propre, s'il est possible, à constater la solidité de leurs ressorts. Il fallait qu'on les vît aux prises avec un chef suprême, armé d'un pouvoir immense, qu'il emploie sans scrupule à contrecarrer la volonté du peuple, et qui, paralysé par la plus sage des constitutions, impuissant pour le mal, ne fait qu'accélérer la réalisation des aspirations nationales. Tandis que, dans notre Europe continentale, chaque mouvement de la politique semble avoir pour effet de remplacer le droit par la force, et d'ajourner pour longtemps les conquêtes de la civilisation moderne, le regard se repose en contemplant ce grand peuple qui a trouvé le secret de faire lui-même ses affaires et s'occupe, avec autant de sagesse que d'inflexible persistance, à réparer les dernières injustices que l'esclavage lui avait léguées. Un livre qui nous aide à mieux comprendre l'Amérique jouira longtemps d'une incontestable actualité.

L'*Histoire des Etats-Unis* doit une partie de son intérêt à ce que l'auteur l'avait commencée sur un plan qu'il a changé plus tard pour élargir son cadre. Il est évident qu'il s'était proposé d'abord d'écrire l'histoire des Puritains de la Nouvelle-Angleterre. A quelques égards, l'ordonnance de l'ouvrage en a souffert, mais s'il en résulte un défaut de proportion, c'est pourtant ce qui constitue l'un des principaux mérites de ce livre. M. Astié nous fait étudier à fond le puritanisme américain, et nous pouvons suivre de l'œil le procédé de développement et d'assimilation qui a formé l'une des plus grandes nations modernes. Nous y trouvons la Genèse des Etats-Unis. La Bible nous fait assister à la naissance du peuple hébreu. Nous l'accompagnons d'étape en étape, quand il ne se compose encore que d'une seule famille, et les récits les plus touchants qui aient ému notre enfance se rapportent à cette période de son histoire. Nous pouvons de même suivre du regard sur les rivages du Nouveau Monde cette petite colonie de pèlerins, jetée par la main de Dieu sur une terre inculte au milieu de peuplades féroces et devant lutter contre toutes les difficultés que l'imagination peut concevoir. Dans leur histoire, chaque détail est d'un intérêt palpitant, car, derrière eux, il y a tout un monde. Un grand peuple les appellera un jour ses pères, leur donnant le même nom par lequel les Israélites désignaient les pieux ancêtres dont ils étaient issus. A ce point de vue, l'histoire des Etats-Unis est unique entre celles des nations modernes. Nous pouvons assister ailleurs non pas à l'origine, mais aux migrations ou à la fusion des races, à la fondation de nationalités nouvelles par des conquêtes ou des mariages. Seuls entre tous, les Américains sont un peuple né il y a deux siècles, dont nous pouvons saluer l'entrée dans la vie, et mesurer d'année en année la gigantesque croissance.

On peut se demander toutefois si la thèse de M Astié n'est pas exagérée. Ecrire l'histoire des pèlerins, est-ce véritablement nous donner celle des Etats-Unis? Ce qui caractérise cette grande nation, c'est précisément l'étonnante diversité des éléments dont elle est composée. Tous les peuples de l'Europe lui ont apporté leur appoint, de même qu'ils avaient tous envoyé quelque pierre de prix pour la construction de l'immense monument qu'on élevait à Washington. Elle doit une partie de sa force à cette origine multiple. Cela est vrai ; mais il faut remarquer que, dans la formation d'une société comme dans la création telle que l'entendait Platon, il y a d'une part la substance, et de l'autre l'idée qui la façonne et lui imprime son cachet individuel. C'est le puritanisme des pèlerins, qui de cette Nouvelle-Angleterre, où il

s'était maintenu dans sa pureté, s'est répandu sans cesse sur les autres colonies. Semblable à un sel vivifiant, il a pénétré les autres populations plus privilégiées pour le sol et le climat. Il leur a communiqué son indomptable énergie, sa passion d'indépendance et sa forte discipline. Quand la grande république s'est fondée, les principes sociaux qu'il avait chèrement acquis sont devenus le patrimoine commun. Chose étrange, c'est encore la Nouvelle-Angleterre qui envoyait aux planteurs du Sud les plus ardents défenseurs de l'esclavagisme. C'est elle qui a joué le rôle prépondérant dans la lutte héroïque où l'esclavage a succombé. C'est elle encore qui, par sa puissance morale, domine et discipline le parti républicain, et suffit à conduire la nation privée de chef dans l'œuvre infiniment difficile de la reconstruction des Etats du Sud.

M. Astié commence par étudier l'origine du puritanisme dans l'histoire religieuse de l'Angleterre. Il n'a peut-être pas suffisamment relevé l'influence qu'exerça sur lui la Réforme française. Quel est le peuple protestant qui n'a pas dû quelque chose de sa solidité, de son énergie ou de sa grandeur commerciale à ces huguenots répandus de tous côtés par la persécution comme une poussière fécondante? Mais avant que la France jetât sur le monde l'élite de ses enfants, elle lui avait donné Calvin. Le puritanisme c'était le calvinisme transplanté en Angleterre. On y retrouve partout la trace du grand réformateur, de sa méthode, de sa logique et aussi des lacunes de son système. La théologie enfantée par ce puissant esprit, travaillait l'Eglise anglicane et en détachait sans cesse de nouvelles associations de puritains qui allaient coloniser l'autre hémisphère.

C'est un sujet d'étude bien intéressant que les puritains. On ne voit souvent en eux que des religionnaires farouches et fanatiques. Il faut avouer qu'ils sont peu faits pour plaire au goût français. Notre peuple, tel que les trois derniers siècles l'ont modifié, n'a rien de ce qu'il faut pour rendre justice même à ces huguenots, qui devraient être l'un de ses plus beaux titres de gloire. Et pourtant les réformés français se distinguaient souvent par le charme de l'esprit gaulois, par une verve piquante et une grâce naïve, qui s'alliaient à leur austérité. Les puritains anglais étaient bien plus rigides et plus sévères. L'imagination, l'art sous toutes ses formes leur étaient antipathiques; il semble que chez eux il ne subsiste plus qu'une seule chose, c'est une volonté de fer complétement soumise à la loi de Dieu. Mais qu'il y a de grandeur dans ces caractères! Ces vies dépouillées, qui semblent avoir répudié toutes les joies d'ici-bas, n'excluent pas les affections tendres. Il n'est rien de plus émouvant que la scène d'adieux

qui se passe dans le port de Delft, au moment où les premiers pèlerins se séparent de leurs frères restés en Hollande. On n'entendait sur le vaisseau que soupirs et sanglots. Le pasteur Robinson, qui devait leur donner une dernière bénédiction, arrive; ils tombent tous à genoux sur le pont du navire, pendant que leur père spirituel, le visage inondé de larmes, tenait ses mains élevées vers le ciel. Et pourtant leur courage ne chancelait point. « Toutes les choses belles et grandes, » disaient-ils, « ne se sont accomplies qu'au moyen des plus douloureux sacrifices. » Personne ne les force à quitter le sol hospitalier de la Hollande, ils partent volontairement pour chercher une terre nouvelle, où ils puissent réaliser leur rêve d'une société chrétienne. C'est d'un grand acte de foi qu'est née la première colonie qui a façonné à sa ressemblance les Etats-Unis. Les pères de ce grand peuple sont des hommes d'une trempe puissante qui, dirigeant sur leurs propres cœurs tout l'effort de leur volonté, se sont domptés eux-mêmes avant de dompter la nature et les événements. Ils s'immolent tout entiers au service de Dieu. Ils tremblent de lui déplaire, ils célèbrent par des jeûnes d'actions de grâce ses moindres délivrances; ils se privent tout un jour de nourriture pour le bénir d'avoir fait luire un beau soleil sur leur première moisson. Dans notre époque de lassitude morale et d'affaiblissement des caractères, rien n'est plus utile que d'étudier de près des hommes de ce caractère.

Ils étaient encore destinés à faire faire à l'humanité l'une de ses expériences les plus importantes et les plus décisives. Ils employèrent leur indomptable énergie à réaliser l'idéal de la théocratie chrétienne. L'essai qu'ils en firent était original, mais il se présentait dans des conditions meilleures que les tentatives précédentes. En effet, ce n'était pas une orgueilleuse hiérarchie se donnant comme l'interprète des volontés divines et cherchant par les moyens les plus humains à courber sous ses lois les rois et les empereurs, c'étaient d'humbles chrétiens dont toutes les pensées étaient soumises à Dieu. L'union complète de l'Eglise et de l'Etat était l'une de leurs convictions les plus profondes. Ils étaient allés la réaliser sur une terre vierge, où aucun obstacle extérieur ne venait les contrarier. Les luttes qu'ils avaient à soutenir contre les Indiens et la mère patrie leur donnaient une cohésion plus forte encore. Aussi ne reculèrent-ils pas devant la fusion absolue de la société civile et de la société religieuse. L'Eglise, pour eux, c'était la congrégation composée de fidèles, rassemblés non pas autour d'une confession de foi, mais d'une commune expérience de cette grande transformation morale que l'Evangile appelle la régénération. La conversion du cœur, c'est-

à-dire ce qu'il y a de plus intime, et souvent de plus insaisissable, était la condition unique, mais aussi la condition absolue, de l'entrée dans l'Eglise. Ses membres s'associaient par un *covenant*, c'est-à-dire par un engagement solennel à ne vivre que pour Dieu. Or, l'Eglise c'était l'Etat; le communiant était le citoyen. La société civile n'avait donc d'autre base que la piété individuelle de ses membres, et de là résultait pour elle la nécessité de veiller sur ce qu'il y a de plus profond dans les rapports de l'âme avec son Sauveur. L'Etat employait tous les moyens de contrainte dont il disposait à cultiver l'amour de Dieu dans les cœurs. Il ordonnait le culte domestique, il punissait de peines sévères l'absence non justifiée du culte public. Les défauts de caractère exposaient à la censure et même à l'exclusion. Il n'était pas permis de dormir à l'église, un bedeau surveillait les auditeurs avec un bâton muni à ses extrémités d'une boule de fer et d'une plume, la première pour châtier le dormeur, la seconde pour rappeler moins durement la dormeuse à son devoir.

Rien n'est plus instructif que de voir ces pieux pèlerins se débattre sous le vêtement de force qu'ils s'étaient donné. Ils ne renoncèrent à leur rêve qu'après une suite de déboires qui auraient promptement découragé des hommes moins énergiques. Après avoir passé l'Océan pour établir la république chrétienne, ils ne pouvaient pas facilement se résoudre à partager le gouvernement de l'Etat avec des indifférents ou des incrédules, bien plus avec des hérétiques. Ils arrivèrent pourtant au bout de leurs forces. Cette union contre nature de la société qui garantit le droit sur la terre et de celle qui prépare les âmes pour le ciel, avait engendré des désordres organiques qui devenaient intolérables. Chaque nouvelle controverse qui surgissait dans l'Eglise mettait l'Etat en feu. Puis arriva cette mystérieuse apparition de la sorcellerie qui envahit la Nouvelle-Angleterre. La société naissante se sentit menacée; elle renouvela du moyen âge un mode inouï de procédure, elle inventa des supplices, elle fit pendre indistinctement et celui qui refusait de confesser son crime et celui qui s'avouait coupable. Vinrent enfin les sectes étrangères, et surtout celle des quakers qui, poussée à cette époque par un enthousiasme voisin du délire, pénétrait partout, bravait tous les édits, et recherchait avidement le martyre. On vit alors ces colonies qui s'étaient exilées pour leur foi persécuter à leur tour avec une sorte de fureur. Les quakers leur rendirent le service de leur démontrer l'inanité de la compression quand il s'agit de la conscience religieuse. La théocratie finit par crouler, et ce qui précipita sa chute, ce fut la destruction des libertés accordées aux pèlerins. Quand l'An-

gleterre reprit le gouvernement des colonies du Nord, il leur fallut bien tolérer l'Eglise épiscopale qui s'imposait de par le souverain.

Ne soyons poutant pas trop sévères envers les pèlerins. On peut s'étonner de ce que les mêmes hommes qui repoussaient avec effroi du domaine du culte tous les éléments empruntés à l'ancienne alliance, se soient placés aussi complétement au point de vue de la législation mosaïque, dès qu'il s'agissait d'ordre social. La méprise était universelle. Partout où la Réformation avait triomphé, elle avait voulu renouveler la société à son image et la Bible ne lui présentait qu'un seul modèle de législation, c'était la théocratie juive. D'ailleurs, dans toute l'Europe catholique et protestante, à l'exception des Pays-Bas, les commandements de la première table de la loi étaient accompagnés des pénalités les plus sévères. Les colonies anglaises de l'Amérique, à l'exception de la Pensylvanie et du Rhode-Island, avaient renchéri encore sur l'ordre de choses établi en Europe. On estimait que, dans ces établissements lointains exposés à tant de périls, l'esprit religieux, garantie de la moralité, devait être protégé par la plus rigoureuse discipline. Il semblait qu'ils succomberaient bientôt sous les coups de l'incrédulité, si le malheureux qui niait la Trinité n'avait pas la langue percée d'un fer rouge.

Ce système, toutefois, ne devait pas demeurer stérile pour les Etats-Unis. Par une réaction naturelle, la théocratie absolue devait préparer l'entière séparation de l'Eglise et de l'Etat. C'était pour l'humanité tout entière que les pèlerins faisaient le laborieux apprentissage de ce grand principe. C'est rendre un éminent service à notre Europe attardée que de lui faire connaître avec soin les leçons si instructives que reçurent ces pionniers d'une civilisation nouvelle, et la manière dont ils surent en profiter.

Le livre de M. Astié présente encore un autre genre d'intérêt, il met dans une vive lumière l'action que Dieu exerce sur la marche de l'humanité. On n'aime guère, à notre époque, l'histoire providentielle telle que la concevait Bossuet. On essaye de remplacer la Providence par la fatalité, comme on voudrait bannir les causes finales des sciences naturelles. Mais, de même que le simple bon sens affirmera toujours que l'œil a été fait pour la lumière, et l'oreille pour les sons, il persistera aussi, malgré les faux systèmes, à reconnaître dans l'histoire l'intervention d'une sagesse supérieure à l'homme, qui le mène à son insu vers un but qu'il n'eût point recherché. Cette intervention fut rarement plus visible que dans le premier voyage du *Mayflower*, sur lequel s'étaient embarqués les premiers pèlerins. Ils se proposaient

d'aller coloniser les rivages fertiles du New-Jersey. La tempête les chassa contre leur gré sur les bords inhospitaliers de la baie de Plymouth. C'est que la Nouvelle-Angleterre était le pays préparé par la nature pour l'éducation de cette race énergique. Un ciel plus clément aurait pu l'énerver. Il fallait qu'elle exerçât sa puissance de volonté sur un sol avare, et sous un dur climat.

La même direction providentielle n'est pas moins apparente dans la manière dont se sont formées les institutions américaines. Aucune société sur la terre ne présente une contexture plus conforme aux lois de la raison et de la nature humaine. Aux Etats-Unis, la liberté, la souveraineté circulent partout. Chaque commune est un ensemble complet qui se suffit et qui se gouverne lui-même. Les liens à la fois libres et forts des communes qui forment le comté, des comtés qui forment l'Etat, des Etats qui forment la nation, ressemblent à l'organisation du corps humain qui laisse à tous les membres leur action propre, et les relie étroitement entre eux dans une merveilleuse harmonie. Cette société, nous la voyons naître et grandir. Son histoire présente le même attrait que le physiologiste éprouve, en suivant l'œuf jour après jour, dans ses transformations, jusqu'à ce que l'oiseau, entièrement formé, en perce la coque et déploie ses ailes. En effet, elle ne s'est pas formée du dehors au dedans sous l'empire d'un législateur comme les cités de l'ancienne Grèce. Elle n'est pas sortie d'un travail subit de rénovation, comme la Révolution française, qui, procédée d'un peuple fortement centralisé et dominée par l'idéal de l'état antique, n'a pas su renouveler les assises sur lesquelles reposait le monde romain. Elle a été le produit d'un travail semblable à celui de la nature. Eh bien, l'on peut affirmer qu'elle ne pouvait provenir que de la congrégation théocratique telle que la concevaient les pèlerins. Il lui fallait un élément primordial, parfaitement simple et parfaitement indépendant. Cet élément se trouvait dans la commune puritaine. Elle présentait la plus forte cohésion possible, le contrat social d'hommes à la fois libres et soumis à l'Evangile qui s'engageaient les uns vis-à-vis des autres à ne vivre que pour Dieu. En même temps, leur indépendance réciproque était gardée avec un soin extrême, aucune congrégation ne voulant s'exposer à ce que ses voisines pussent violenter sa conscience. Il fallait de plus une autre force qui exerçât une pression sur ces communautés indépendantes et les contraignît à former des Etats. C'est ce qui résulta pour elles de la nécessité. Placées entre des Indiens altérés de leur sang et la métropole jalouse de leurs libertés, elles étaient obligées de s'associer pour la défense commune. Du danger qui rapprochait et du scrupule de conscience qui séparait est

né cet équilibre qui a fondé la société américaine sur la plus grande somme possible de libertés individuelles.

Aucune autre forme ecclésiastique ne se fût prêtée au même degré à l'élaboration de cet organisme social dont on peut dire, en vérité, qu'il est la plus complète expression de l'Etat moderne. Le presbytérianisme, avec sa belle et forte organisation, n'y aurait pas réussi. La Réforme française a créé ce type religieux sous l'action combinée du génie de notre race et des circonstances où les huguenots se trouvaient placés. A ses yeux, l'Eglise c'est le grand corps dont la congrégation n'est que l'une des parties. Pour l'indépendantisme, au contraire, la congrégation c'est l'Eglise, c'est le tout. Ce système força les Eglises à ne déléguer leurs pouvoirs que dans la mesure strictement nécessaire à l'existence de la colonie. En échange, elles apportaient à l'ensemble le concours de volontés libres, l'unité d'esprit et de but. C'est précisément là le caractère unique qui distingue les Etats-Unis. Chose remarquable, l'Eglise presbytérienne, qui a remplacé le congrégationalisme dans les autres Etats de l'Amérique, n'a jamais pu pénétrer dans cette Nouvelle-Angleterre, qui devait exercer l'action prédominante dans la constitution sociale de la grande République. Tant il est vrai que les formes religieuses si diverses du protestantisme ont eu chacune à remplir une mission spéciale à laquelle les autres étaient impropres. Il n'y a pas eu jusqu'à la tentative sincère mais anormale d'identifier l'Eglise et l'Etat, qui n'ait concouru pour sa part à la formation de la société américaine. Elle a eu pour résultat que la liberté réclamée par la conscience religieuse pour la congrégation est demeurée le patrimoine de la commune. Il en a été de même de l'égalité. En Europe, nous avons beau parler de démocratie; l'égalité peut exister dans les lois, mais les mœurs y résistent. En Amérique, on la vit, on la respire, elle a passé dans la fibre nationale. Pourquoi? Parce qu'elle a présidé à la naissance du peuple. Elle était à la base de l'Eglise puritaine. La piété personnelle y était tout. Chacun de ses membres était apprécié en raison directe de sa valeur personnelle. Les magistrats eux-mêmes étaient repris par leurs frères, et ils savaient s'humilier devant eux, comme ce grand Winthrop, le gouverneur des Massachusetts, qui, chaque fois qu'il était convaincu d'avoir trop abondé dans son propre sens, confessait son péché devant l'assemblée.

L'histoire des pèlerins nous présente plusieurs individualités admirables. Celle que M. Astié nous fait le mieux connaître, c'est ce Roger Williams, qui fut dans le Nouveau Monde le père de la liberté religieuse. Il la découvrit, comme Colomb avait trouvé par delà l'Océan ce continent où elle devait remporter ses plus

beaux triomphes. Il la comprit dès l'abord sous la seule forme qui la garantisse absolument, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Quelques-uns de ses écrits rappellent ce que M. Vinet a écrit de plus fort sur ce sujet. Williams ne fut pas seulement un pasteur chrétien, c'était un homme d'Etat, un législateur. Ce qui lui a inspiré sa grande découverte, ce n'est pas le génie, c'est l'action révélatrice d'une conscience infiniment délicate et d'une vraie passion de sincérité. Plus que personne il réalisa cette vérité, que les grandes idées viennent du cœur. La vie de Williams a tout l'intérêt du roman. Il est bien à regretter qu'elle ne soit pas mieux connue de notre public français.

L'histoire des puritains constitue la partie vraiment neuve du livre de M. Astié. Dès que les colonies engagent les luttes qui devaient amener la guerre de l'Indépendance, elles fixent sur elles les regards de l'Europe et entrent dans la grande histoire. Les hommes qui fondèrent la république ont été reçus dans ce Panthéon où l'humanité rassemble ses grands hommes, mais à côté de ces glorieuses renommées, il est juste d'évoquer le souvenir des vigoureux champions de la liberté et de la vérité, qui ont été les véritables créateurs des Etats-Unis. Sans doute, le monde ne placera jamais un Roger Williams à côté de Washington, et cependant la gloire que l'on recueille sur les champs de bataille ou dans le gouvernement des peuples ne vaut pas en réalité celle des victoires moins éclatantes, mais plus fécondes, par lesquelles on conquiert l'un de ces principes qui font la prospérité et la force des nations. Du reste, ce que les uns avaient semé sous le mépris et dans l'exil, d'autres l'ont moissonné plus tard au milieu des applaudissements du genre humain. Les uns comme les autres doivent compter au nombre des plus grands bienfaiteurs de notre race. On ne peut se le dissimuler, l'influence des Etats-Unis sur notre vieux monde n'est encore qu'à ses débuts. Maintenant que leurs institutions, délivrées de l'esclavage, ont donné des preuves décisives de leur vitalité, elles agiront sur nos générations futures avec une force croissante. Il faut que l'on sache bien qu'elles sont nées du christianisme, et du christianisme protestant. Les Américains sont unanimes à reconnaître que si cette forte base religieuse et morale venait à être ébranlée, le splendide édifice qu'elle porte ne tarderait pas à s'effondrer. On a beau répéter que le christianisme a fait son temps, il est un fait qu'on ne peut contester, c'est que les sociétés les plus saines et les plus libres sont celles qui reposent sur lui.

GEORGES FISCH.

CORRESPONDANCE

—

LETTRES D'ITALIE

Rome, mars-avril.

I.

C'est un étrange état de choses que celui de Rome et de la péninsule entière en ce moment. Tout y chancelle également, au point qu'un esprit superficiel pourrait se demander ce qui est le plus garanti du vieil édifice romain ou du jeune royaume italien. Le fait est que la démoralisation invétérée est un mal qui ne se chasse pas en un jour; c'est un monstre que la liberté du contrôle, l'appel à l'opinion publique et l'œil de la grande publicité n'ont pu encore faire rentrer dans son antre. On souffre partout de ses vieux péchés, et partout aussi l'on trouve difficile de s'en corriger. Un certain désordre dans les administrations du royaume, des mœurs de concussionnaires chez un bon nombre d'employés, de la contrebande dans les octrois de plusieurs villes avec connivence des douaniers, et surtout beaucoup de *lascia fare*, de tolérance élastique et paresseuse : voilà une première cause du malaise actuel. On a été obligé d'augmenter les impôts, parce que, les besoins s'accroissant, les rentrées ne se faisaient pourtant pas plus régulièrement que par le passé. Ces impôts ont été mal répartis sur les contribuables, principalement celui sur la rente. Des fortunes médiocres se sont trouvées payer plus que des fortunes notoirement supérieures, d'où de petits scandales qui ont semé le mécontentement dans les classes aisées. Quant à la bourgeoisie de bas étage, elle s'est trouvée mise à une rude épreuve, ainsi que le peuple, par la disette qui s'est malheureusement fait sentir depuis deux ou trois ans. La récolte dernière, très-inférieure aux précédentes, qui n'étaient déjà que médiocres, a été l'occasion du renchérissement des vivres. Or, vous savez que le peuple attribue toujours ses souffrances à son gouvernement. Quand donc on vient prélever des impôts sur une classe qui jusqu'ici n'en avait guère payé, et que ces exigences se produisent précisément en un temps de disette, on conçoit qu'il en résulte des criailleries et souvent aussi des plaintes douloureuses.

De là, les embarras actuels du gouvernement italien; portion de ce malaise cesserait à l'apparition d'une bonne récolte. Ce sol plein de ressources peut relever la fortune publique en nourrissant plus copieusement ceux qui le cultivent. Que l'abondance revienne et l'on payera volontiers les impôts.

Mais en attendant que l'abondance soit revenue, que pourra faire le gouvernement? Comment boucler les deux bouts du budget sans mécontenter encore plus les populations par des impôts redoublés? Les économies ne sont pas faciles à créer tant que l'ordre dans l'administration n'a pas été rétabli; mais pour le rétablir, il faudrait une main ferme. Or, c'est ce que ne peut pas avoir un ministère précaire et soumis aux caprices d'une majorité hostile. L'une des causes principales de l'imperfection administrative est en effet dans la succession trop rapide des ministres aux pouvoirs. Il n'a pas pu y avoir d'unité dans l'impulsion donnée aux affaires, ni de continuité dans les réformes commencées. Il est résulté de ces changements perpétuels que le bien projeté n'a pas été complétement réalisé, que les espérances des populations sont restées à moitié déçues et qu'il y a eu plus de bonnes intentions mises en avant que de faits accomplis.

Mais pourquoi le pouvoir exécutif a-t-il si souvent changé de mains? Un peu par la faute de tout le monde; des ministres d'abord, qui se sont trouvés pour la plupart au-dessous de la tâche herculéenne dont on avait chargé leurs épaules. Il ne s'est pas produit parmi eux de grands administrateurs. Là est le grand mal. On a eu beaucoup de théoriciens, peu de praticiens habiles. Les capacités ne manquent pas aux Italiens, mais il y a une chose que l'on n'acquiert que par une longue éducation civile et par un exercice lent dans toutes les échelles et dans tous les bureaux des administrations diverses, c'est l'art d'organiser et de faire marcher tous les rouages à la fois d'une allure fixe et régulière. Il faudrait des génies hors ligne pour improviser cet art-là. L'Italie a toujours d'habiles meneurs politiques, elle n'a pas de puissants administrateurs. L'habileté de ses hommes d'Etat lui a fait saisir au vol toutes les occasions de s'agrandir. Le petit Piémont est devenu le pionnier de la grande résurrection nationale, grâce au tact de Cavour, qui l'a associé à la guerre de Crimée et l'a fait briller, comme le phare de l'avenir, aux yeux de toute l'Italie. C'est un tact analogue qui leur a fait éluder le projet illusoire d'une confédération de princes qui n'auraient eu que le saint-père pour les accorder. Leur connaissance de l'esprit clérical et des éléments trop divergents qui existaient entre les anciens gouvernements italiens, leur avait fait deviner l'impossibilité d'une alliance effective entre un Victor-Emmanuel et un François II, entre les institutions modernes et le gouvernement pontifical. La récente guerre d'Amérique a prouvé suffisamment qu'une confédération ne peut subsister sans un certain accord de principes entre les divers Etats qui la composent.

Mais ils sont loin de déployer autant d'habileté dans l'organisation de cette patrie qu'ils ont su rassembler en un corps. Le même défaut d'ordre qui s'est montré dans leur flotte à Lissa se trouve encore presque partout dans leurs affaires intérieures. Ils auront probablement le talent politique d'attendre l'heure favorable pour la solution de la question ro-

maine; mais il leur faut vivre en attendant, et ils ne savent pas aussi bien arranger leur vie intime que leur vie extérieure.

Ces peuples, vieillis dans le servage, ont toutes les roueries nécessaires pour se défendre contre les gens du dehors; la défiance les garde contre bien des piéges, et ils savent comment s'y prendre pour déjouer les menées de leurs ennemis. Quand il suffit d'un peu de diplomatie pour arriver à leurs fins, ils y arrivent; mais les ennemis du dedans, leurs propres passions ont plus aisément raison d'eux et ils se laissent battre par leurs propres vices. A côté du tort des ministres, il y a eu celui des parlements; car l'usage calme et modéré des libertés constitutionnelles ne s'apprend pas en un jour. L'Espagne est là pour nous montrer que, chez des peuples qui ne commencent qu'à peine leur affranchissement, les ministères peuvent changer tous les ans plusieurs fois. Comment l'Italie, qui s'est trouvée tout à coup investie d'une liberté absolue et telle que la France ne se souvient pas d'en avoir goûté, aurait-elle été plus constante dans ses affections pour ceux qui l'ont menée, plus fixée dans ses intentions, plus arrêtée dans son but? S'il y a une chose étonnante, c'est que cette grande enfant, déclarée majeure d'hier, ne se soit portée encore à aucun excès révolutionnaire, n'ait pas encore cédé aux tentations séditieuses que son clergé essaye de lui souffler, et soit plutôt restée fidèle à son principe. Ce principe c'est d'aller de l'avant jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait constituée par l'adjonction de Rome et de ne se plaindre jamais que de ne pas voir réalisé tout le programme du libéralisme rêvé.

On se plaint partout en Italie. Mais nulle part on ne parle du retour aux anciens régimes, ni surtout de concessions aux prêtres. Si le gouvernement se trouve dans l'embarras, c'est qu'il est dans une position qui le force à paraître moins radical que la nation dans sa façon de traiter la question romaine.

Les Italiens auraient attendu peut-être plus patiemment les temps favorables et ne tourmenteraient pas tant leur gouvernement sur ce sujet scabreux, s'ils jouissaient de ce bien-être qui crée le contentement général; mais ils souffrent, ils sont chargés d'impôts, ils ont faim, et ils se fâchent en faisant une opposition peu raisonnée. Les destinées du clergé leur ont servi de prétexte. L'Eglise payera les frais de cette disette générale. Telle est la position en raccourci.

A Rome, on est décidément aveugle ou on se plaît à jouer l'obstination. Pendant que les libertés cléricales se débattent comme l'enjeu de la crise ministérielle actuelle; pendant que les biens mêmes de l'Eglise sont compromis dans ce débat et qu'on se demande s'ils n'y disparaîtront pas en entier, que fait le gouvernement romain? Il boude au dehors et au dedans il emprisonne. Ce qu'il paraît craindre le plus, c'est ce qui est le moins supposable, une révolte des Romains en ce moment. Pendant les fêtes du carnaval, il a rempli les places publiques de détachements militaires; et tandis que, d'un côté, il invite à s'amuser un peuple qui s'y re-

fuse obstinément, de l'autre, il menace tous les rassemblements de sa mitraille prête. Il y a dans les quartiers des canons toujours attelés. Les troupes sont concentrées dans Rome comme si l'état de siége était décrété, et on laisse les campagnes en proie à un croissant brigandage. Les environs de Velletri sont devenus inhabitables pour les malheureux propriétaires; et je viens de voir un pauvre berger dont le fils et le neveu ont été massacrés par les brigands, ses troupeaux ont été pillés, et il disait : « Là-bas ce ne sont pas les gendarmes qui sont les maîtres, mais bien les pillards. »

Au reste, dans la capitale, sécurité presque satisfaisante; tous les efforts de l'autorité y sont concentrés, et l'on y rencontre beaucoup d'affamés, mais peu d'assassins. La misère générale ne pouvait pas épargner Rome, quoi qu'en disent les cléricaux. L'humeur du peuple entier s'en ressent; et c'est sans peine cette fois qu'il exécute le programme du comité national en refusant de prendre part aux fêtes de la saison. Si vous eussiez jadis demandé à une jeune fille romaine le nom de son fiancé, elle vous l'eût dit gaiement; aujourd'hui elle vous répondrait ce mot caractéristique qui m'a fait mal au cœur : « *Con questa fame non si fa amor* (par la faim qu'il fait on n'aime point). »

Et cependant l'armée pontificale parade. Elle s'étale à la villa Borghèse en des revues brillantes, elle revêt tous ses costumes de luxe, elle prend des airs chevaleresques et tranche du défenseur de l'opprimé. L'opprimé c'est le clergé, comme bien l'on pense. Le peuple, il n'a pas lieu de se plaindre; il est plus heureux, lui dit-on, que les sujets de Victor-Emmanuel.

En quoi peut-être l'on ne ment qu'à moitié, puisque, s'il a moins d'espérances, d'autre part, il paye moins d'impôts. A la Rome papale comme à la Rome impériale, les dépouilles du monde arrivent et la font vivre. Tout chancelle en Italie, mais il y a un lendemain. A Rome, on a une représentation *par ordre* de prospérité publique; les billets de théâtre sont distribués gratis au peuple; un gouvernement paternel invite la jeunesse à la folie. Mais on commence à trouver que le lendemain est bien loin, et l'on se décourage de vivre d'aumônes et d'organiser des fêtes au profit des badauds étrangers.

En attendant que les patriotes se soient mis d'accord, c'est-à-dire que la couleur du gouvernement italien se soit fixée de nouveau, et les intentions de son ministère arrêtées, les cléricaux ont fait succéder les prêches du carême aux bacchanales manquées de la Rome carnavalesque. Après la folie, la sagesse. N'y a-t-il pas quelque chose d'étrange dans ce fait, que la seule ville du monde où les saturnales du paganisme se soient perpétuées jusqu'à nos jours et soient restées dans les mœurs, c'est Rome, la cité religieuse, la Jérusalem du catholicisme, la sainte Sion de la papauté! Heureusement pour la dignité humaine et malheureusement pour l'art ou le pittoresque, les aspirations modernes se font jour jus-

qu'au pied du Vatican, et Bacchus laisse tomber sa couronne de lierre à la vue des sombres figures de nos patriotes barbus. Deux choses s'en vont du même pas boiteux et bien à regret : le temporel et le carnaval.

II

La ville sonnante, comme on nommait déjà Rome de toute antiquité, vibre à toute heure sous les coups de l'airain sacré qui appelle les fidèles à la dévotion. Cette piété par boutades procède aujourd'hui par grands efforts. Ne faut-il pas racheter le temps perdu et compenser, à grand renfort de *fonctions* religieuses, les folies *commandées* du défunt carnaval? N'allez pas croire pourtant que les autres temps de l'année se passent de sermons. On en fait ici de tant de sortes. Je veux vous en raconter quelques-uns.

Dans un pays dirigé par des prêtres, les institutions les plus profanes éprouvent le besoin de revêtir un petit air décent. C'est une convenance du moins que l'on sent plus qu'on ne l'applique. Le théâtre est de trop dans une citée monastique, mais si on ne peut le fermer, au moins doit-on essayer de le vêtir décemment et de lui mettre sur les lèvres un langage à peu près convenable. Seulement sur cette route la pente est glissante, et l'on est surpris de voir Arlequin se travestir en saint Bernard, ou Polichinelle en Chrysostome. On devait pourtant en venir là. Comment quelqu'un des monsignori qui réglementent le théâtre ici ne se serait-il pas essayé dans le genre tragique? Comment un poëte quelconque, plus riche de bonnes intentions que de talent, ne se serait-il pas avisé de faire une pièce et de l'imposer à la direction des théâtres de second ordre? On m'avait prévenu de cette tentative éminemment morale, et voyant sur une affiche ce titre biblique : *l'Arche de Noé*, j'entrai sans scrupule, comme au prêche. Mon attente, je dois le dire, fut dépassée. Non-seulement c'était un prêche, mais c'était une *moralité* si fastidieuse, si grotesquement sérieuse, que d'ennui et de dégoût je faillis sortir avant la fin.

L'Arche de Noé! Encore si on y avait fait paraître le chœur des animaux de la création! Mais il n'y avait que des bipèdes jouant très-gravement un rôle impossible. Le vieux patriarche, reconnaissable à une barbe d'étoupes qui lui pendait jusqu'aux genoux, débitait des maximes et des excommunications d'un ton irascible qui réconciliait dès l'abord l'auditoire avec la race des enfants des hommes, si peu charitablement maudite par lui. Ses menaces ressemblaient d'ailleurs à s'y méprendre aux colères bleues du clergé contre la société moderne. Ses fils, de grands nigauds qui se ressentaient encore du *jeune premier*, arrivaient de temps à autres sur la scène pour lui faire reprendre haleine. Ses belles-filles, passablement mal élevées, chaussaient parfois le cothurne pour repousser les menaces de leurs pères ou de leurs galants profanes.

Mais tout ce verbiage biblico-fabuleux eût été pardonnable encore sans un fait vraiment scandaleux, que je nierais si je ne l'eusse vu de mes yeux. Au son de quelques cornets à piston et de trombones enrhumés, le patriarche se met à genoux : évidemment il va être favorisé d'une apparition, car enfin il faut que Dieu lui parle. Dieu! j'ai honte de l'écrire! on voit remuer des ficelles à divers coins du théâtre. Ces cordes tirent à elles un nuage et sur ce nuage, debout, dans un équilibre à chaque mouvement compromis, un personnage. Que vous figurez-vous? un vieillard? un ange radieux? Non, une soubrette au nez retroussé, court vêtue d'une robe de danseuse; sa jupe blanche est de gaze parsemée de paillettes d'or, sur sa tête une couronne de roses; son buste décolleté porte je ne sais quel ruban bleu en bandoulière. Elle s'arrête en l'air, suspendue; et là, d'une voix enrouée, laisse tomber quelques paroles graves que la Bible met dans la bouche de Dieu : elle les enjolive de ridicules commentaires, qui semblent faits exprès pour profaner la majesté divine. Elle étend le bras, maudit les hommes, bénit Noé et disparaît au bruit des mêmes trombones. Puis le tonnerre éclate sous forme de pétards, la pluie tombe, l'arche surnage et l'assistance se réjouit de voir les méchants noyés flotter comme des poissons rouges. Un instant après la même personne reparaît dans le même attirail et commence..... un ballet!!!

Telles sont les prédications du carnaval à Rome; passons à celles du carême.

Tandis que dans l'église d'*Ara Cœli* vous entendez toutes les subtilités de la *Somme* de saint Thomas dans la bouche d'un moine franciscain, vous trouvez ailleurs une prédication, je ne dirai pas plus moderne, mais suffisamment actuelle par les allusions. Nous sommes au *Jésus*, la gloire des jésuites. Marbres par terre, marbres sur les murailles, marbres sur vos têtes : jaunes antiques, verts antiques, brocatelles, agates orientales, porphyres et dorures surtout, tout cela vous éblouit, vous distrait d'une façon assez profane des spéculations que vous venez d'entendre sur les hauteurs des cieux. De l'or ici, de l'or là, aux chapiteaux, aux frises, aux chapelles. Des lapis-lazuli, gros à effrayer un Rothschild lapidaire, des améthystes à en semer des autels; puis des statues se démenant, s'agitant : l'Hérésie, hideuse mégère, de qui la Foi triomphante foule aux pieds les mamelles pendantes; le Luthéranisme et le Calvinisme grimaçants sous la victorieuse image de Loyola vainqueur. Au plafond, aux voûtes, aux coupoles, des peintures vertigineuses, où saints, saintes, évangélistes, anges et la divinité même, dans ses trois personnes, semblent, au grand scandale de notre conscience, s'agiter, se démener, et se livrer à tous les exercices de pose que le mauvais goût et l'irréligion du siècle dernier étaient seuls capables d'imaginer. On se sent bien là en plein jésuitisme, dans une église-boudoir, au sein d'une religion efféminée, dans un monde factice, affecté, où le clinquant prend la

place de la gravité, où la trompette des anges de Dieu n'est plus qu'un grand orchestre de baladins, où la sacristie envoie je ne sais quels parfums malsains, où la foi est plaquée comme de mosaïques bigarrées, où l'on sent l'alliage d'un ascétisme qui ne va qu'à l'épiderme et d'une mondanité des plus relâchées, où la haute spiritualité étouffe, enfouie sous un sensualisme énervant; gros ornements, gros colifichets, vêtements bouffons, art, peinture, sculpture, architecture à grosse caisse, une sainteté qui porte des galons d'or, comme un valet, et qu'on sent n'être, en effet, qu'une servante esclave de la lettre et des sens.

N'en déplaise aux dévots qui ont fourni tant de millions pour orner cette salle de festins sacrés, où tous les arts semblent se livrer à une débauche d'exagération, on s'asseoit ici d'assez mauvaise humeur pour écouter le père Stocchi, jésuite.

Quelques centaines d'auditeurs vous entourent. Vous y reconnaissez la fine fleur de la réaction italienne; des employés du gouvernement, de vieilles moustaches bourbonniennes, des dévotes aspirantes surnuméraires à la canonisation. Mais, si le Dieu des jésuites est bien logé, ses adorateurs sont mal assis.

Tâchons de rester immobile et d'écouter. Une parole pâteuse, qu'on s'étonne d'entendre mettre un trait d'union entre chaque syllabe, nous révèle la présence du prédicateur : « Je viens vous parler d'un voleur, dit-il. Oui, d'un très-grand voleur, qui nous attaque tous en ce moment même. Il attaque les gens d'Eglise, il s'en prend aux fidèles. Il ne respecte rien. Pour lui rien de sacré. Il nous prend nos biens, notre patrimoine, il nous dépouille. Et le mal qu'il nous a fait n'est rien en comparaison de celui qu'il veut nous faire encore. Il trouble les riches dans la jouissance de leur fortune, les pauvres dans leurs modestes existences; il arrache les saintes filles au sanctuaire. Oui, je viens vous parler d'un grand voleur. Il y a voleurs et voleurs. Les uns viennent du dehors et l'on s'en garde, les autres sont au dedans; ce sont les plus dangereux, il faut s'en défier. Celui de qui je vous parle est le plus redoutable de tous, car c'est le plus fort. Il est notre ennemi intime, établi dans le pays. Ne vous étonnez pas : vous le connaissez bien, celui dont je vous entretiens. Vous l'appelez *galantuomo*, oui, *galantuomo*; vous le nommez vous-même votre maître, et, en effet, il vous commande; vous lui obéissez. Mais je vous en préviens, je vais grandement vous déplaire en vous parlant de lui, car vous l'aimez. Oui, vous l'aimez, ce grand voleur, qui s'attaque à tout, ce grand profane qui foule aux pieds les saints mêmes de Dieu, vous l'aimez. Faut-il vous le nommer, ô peuple rebelle? Vous dirai-je le nom de ce roi qui vous plaît tant et qui est notre ennemi et le vôtre? Le faut-il? » —

A l'ouïe de cet exorde, je dressai l'oreille, tout confus de ce langage, car je le rapprochais de telles autres prédications furibondes où Victor-Emmanuel, le roi *galant homme* (comme on l'appelle en Italie), était traité publiquement de Néron, et ses ministres de larrons, de spoliateurs de l'E-

glise. Mais jusque-là je ne l'avais pas entendu *nommer* positivement en chaire; je n'étais pas au bout des surprises. Après une pause dramatique, l'orateur reprit :

« Oui, je le nommerai votre galant homme de maître : il s'appelle..... le temps ! »

Je respirai! En vérité, c'était bien la peine de chercher tant d'ambages. Le temps! il choisissait bien son moment pour en faire une telle caractéristique avant qu'on sût de qui et de quoi il s'agissait! Mais ces jésuites sont gens si simples! Ames candides, qui ne voient point de malice.... et qui seraient assurément incapables d'en dire! Vous avez pris le change? Esprits soupçonneux que vous êtes! Il ne s'agissait que du temps qui nous ravit tous nos biens, qui nous vole notre jeunesse, nos espérances, notre vie même, et que pourtant nous aimons et servons, mieux que l'Eternité. Oui, c'est de cela qu'il s'agissait. Je m'en allais donc tout édifié sur le mérite des âmes simples et quelque peu honteux de mon humeur soupçonneuse ; j'arrivai ainsi sur l'emplacement d'un ancien temple de Minerve. Cette déesse n'a plus d'adorateurs à Rome. Elle personnifiait, je crois, la sagesse. On lui a substitué une institution monastique : l'inquisition dominicaine, et une autre divinité, femme comme elle, qui s'appelle Marie. *Santa Maria sopra Minerva*, voilà donc où nous en sommes. Entrons. C'est une cathédrale gothique à trois nefs. Mais combien différente de nos vieux monuments du Nord. L'ogive se surbaisse presque en ceintre et semble avoir peur de s'élancer au ciel. Dans le fait, elle n'arrive qu'à former une voûte bleue, toute parsemée d'étoiles d'or. Les colonnettes se bariolent de couleurs sur leur passage, les nervures se coupent de losanges, de petits cercles, de croix multicolores, et les murailles flamboient sous le jaune, le rouge vif, le vert qui les recouvrent. Evidemment on a craint, en bâtissant cette église, de lui donner un air trop sombre, ou l'on n'a pas su s'éloigner de l'ornementation polychrome des Byzantins. La peinture a remplacé la mosaïque, comme l'ogive a remplacé le plein cintre. A cela près, c'est le même aspect miroitant. Les peuples méridionaux n'ont pas l'imagination sévère, et leur religiosité se ressent de leur tendance à la vie extérieure. Ils sont arrivés à faire briller même le gothique.

Mais avançons vers le groupe de gens qui s'est formé autour de la chaire. Un puissant personnage y gesticule. Sa vigoureuse organisation ébranle les voûtes des éclats d'une voix tonnante. Serait-ce que ce dominicain fulmine contre l'hérésie? Non, le père Raphaël Cocoza, pour aujourd'hui du moins, a pris un thème plus gracieux : ce moine enthousiaste parle.... de la femme. La femme, il l'aime, il l'adore! Mais, ne vous effrayez pas, ne vous voilez pas la face ; la sainte inquisition même ne trouverait rien à redire à ses élans vigoureux. La sainte Eglise a pourvu à ce que ses prêtres mêmes, jusque dans leur célibat sacré, puissent aimer la femme, se tenir à ses pieds, l'adorer. La femme idéale, c'est Marie, Marie ! la déesse qui a supplanté Minerve; Marie! vierge, immaculée dès sa nais-

sance (les dominicains en conviennent depuis que le saint-père l'a décidé en donnant raison aux franciscains, leurs rivaux); Marie! immaculée jeune fille, pure comme un beau lis qu'aucune poussière n'a effleuré, parfaite comme un être mystique qu'aucun contact n'a profané, digne enfin des hommages de tous les cœurs enthousiastes et brûlants d'un feu platonique: — premier point du discours.

Marie, épouse apparente de Joseph, épouse réelle de Dieu....; — deuxième point.

Marie, mère de Jésus, que dis-je? mère de Dieu! — troisième point.

Marie enfin, — et ceci résume tout le reste, — Marie! femme idéale. « Les femmes! Les hommes s'en sont fait des idées différentes, suivant ce qu'ils étaient eux-mêmes. Chez les anciens, ravalée à n'être qu'un vil instrument de plaisir.... chez les gens du moyen âge, sorte d'idole chevaleresque..., chez nous, encyclopédistes d'instinct, elle est ces deux choses à la fois, et de plus encore un sujet d'études pathologiques, de qui l'être physique intrigue une curiosité malsaine. » (Allusion aux études de Michelet.)

« Marie seule, étant le modèle des femmes, peut donner l'idée de la femme parfaite. A nous donc de regarder à elle.... et de lui adresser notre culte le plus fervent! »

Sur quoi, le prédicateur se mettant à la prière du ton dont les prêtres de Minerve devaient adorer leur divinité, termina en appelant sa « protection virginale sur le pur et saint pontife qui, le premier, comprenant tout ce qu'était Marie et lui rendant la place qui lui appartient, a défini le dogme qui la concerne, dogme qui la met *au niveau du Fils* quant à la pureté originelle. »

Alléluia! gloire à Dieu qui a permis que nous eussions une déesse!

Et ainsi pendant tout le carême. Vous voyez que si les catholiques de Rome furent privés de prédications pendant le carnaval, — j'entends dans les églises, — ils ont maintenant de quoi se dédommager. Leur piété est sollicitée par intervalles, et c'est par crises qu'elle est appelée à se manifester. Mais, je doute que cette année elle se montre bien fervente. Le peuple n'est pas assez content de ses maîtres pour les écouter avec componction. Et puis, il a trop faim.

Pour résumer mes impressions, je dirai que ce n'est pas le niveau intellectuel qui est trop bas chez les prédicateurs de ce carême à Rome. Je suis frappé, au contraire, des dons naturels que déploient ces prêtres et ces moines. Ce qui leur manque, c'est le sens hautement religieux, et l'intuition de l'esprit évangélique. Théologie pétrifiée, morale d'Escobar, mariolâtrie, voilà ce qui se mêle trop souvent dans leurs sermons aux faits et aux doctrines chrétiennes pour qu'il n'y ait pas lieu d'être attristé.

Reconnaissons pourtant que tout christianisme n'est pas absent de ces prônes, et qu'en cherchant bien et en voulant bien, on peut finir par trouver à s'y édifier. Mais il faut un effort pour cela. La réceptivité accom-

pagne rarement l'esprit de critique ici indispensable. Néanmoins, partout où la parole de l'homme aborde un thème religieux, elle a chance de dire bien des vérités utiles. Si le catholicisme prêchait plus constamment, il ne stériliserait pas tant les âmes, et j'aime encore mieux un sermon de capucin qu'une longue et pompeuse cérémonie à Saint-Pierre du Vatican. Du moins, j'en tire plus de profit réel.

Le pauvre gouvernement pontifical aurait assez à faire de penser à soi-même. Outre ses ennemis et ses dangers habituels, il a en ce moment sur les bras une affaire devenue singulièrement grave : la recrudescence du brigandage.

J'ai honte de répéter ici ce qui pourtant s'est écrit cent fois et prouvé dans la presse italienne et française, que le gouvernement pontifical recueille maintenant ce qu'il a semé les années dernières. Il est malheureusement de notoriété publique que Sa Majesté François II s'est ruinée à organiser dans les Etats romains mêmes des bandes de volontaires qui passaient pour guérillas, mais qui n'étaient positivement que des brigands. Le prince de Trapani, oncle du roi, s'était chargé de ces armements compromettants. Je veux adoucir les faits; je veux me contenter de dire que, tant par sympathie pour une royauté déchue que par le désir manifeste de créer des embarras au gouvernement italien, l'autorité pontificale a... comment m'exprimer... accepté cette solidarité dangereuse. Des milliers de ces hommes se formaient et reformaient en bandes, à cent reprises diverses, dans les Etats pontificaux sans être inquiétés pendant *plusieurs* années. De là, elles envahissaient les provinces italiennes, et les journaux n'ont que trop fait connaître à quelle cruauté, à quelles licences ensanglantées ces misérables ont soumis les villages limitrophes. Traquées par les troupes italiennes, ces bandes se réfugiaient sur le territoire pontifical où l'impunité leur fut longtemps assurée. Quand l'armée française voulut se mêler de prendre quelques brigands, elle ne put que les remettre à l'autorité locale — du saint-père, — qui les remettait à leur roi légitime François II, lequel pansait leurs plaies, les équipait de nouveau et les relançait.

Cette comédie peu chrétienne assurément s'est continuée tant que les brigands ont respecté les sujets du saint-père. Il était de leur intérêt en effet de ménager ceux-ci et de traiter en amis les hôtes qui leur donnaient asile. Mais quoi, les mauvaises habitudes contractées en Italie étaient bien difficiles à quitter en terre sainte! Et puis, François II appauvri ne pouvait plus entretenir sa loyale armée; les excursions faites sur le terrain ennemi étaient fort productives, mais souvent on était obligé d'abandonner le butin en toute hâte et de ne rapporter *à casu* que des coups de fusil attrapés en fuyant. L'Italie, fortement gardée par son armée, ne donnait plus à vivre à ces milliers de gens déclassés, réfractaires de la conscription, compromis dans les razzias, assassins vingt fois contumaces, voleurs traqués.

Pendant bien des mois ils arrivèrent dans Rome, cherchant à vivoter et traînant leur misère. Les Romains les coudoyaient à chaque pas. Voici une anecdote dont je puis garantir l'authenticité : Un berger des Abruzzes, qui avait été récemment rançonné par une bande, et qui n'avait reconquis sa liberté qu'en sacrifiant une portion de son troupeau, vint à Rome vendre quelques peaux de moutons pour se refaire de la saignée opérée à sa bourse. Au détour d'une rue, il s'entendit appeler par son nom; c'était le chef de la bande qui se promenait en amateur et dévotement dans la cité sainte : « Eh bien! tu fais semblant de ne pas me reconnaître? N'aie donc pas de peur. Cette fois nous sommes amis. Tu m'as bien payé, je ne t'en veux pas. Viens prendre le café avec moi. C'est moi qui paye à mon tour. »

Quand donc les anciens brigands n'eurent plus de quoi payer le café à leurs anciennes victimes, et qu'ils eurent dépensé leurs fonds à vivre en *galantuomini*, il fallut se refaire.

Or, l'Italie étant bien gardée et le métier y étant devenu très-dangereux, ces honnêtes industriels ont trouvé plus commode de rançonner leurs anciens alliés et de courir le pays aux dépens des propriétaires romains. Ils se rendirent si bien importuns qu'il fallut que le gouvernement pontifical changeât d'attitude à leur égard. Déjà l'an dernier nous avons vu que les gendarmes, leurs tolérants *cousins* d'autrefois (comme on dit ici), furent lancés contre eux et durent, bien à regret, poursuivre d'anciens alliés. Ceux-ci ne pouvaient croire d'abord à ce revirement. Il fallut ajouter aux gendarmes le bataillon des chasseurs étrangers, composé en majorité de Suisses. Depuis des mois ces pauvres engagés mercenaires se font tuer dans les bois sans avoir raison des brigands. Terracina, Velletri, Subbiaco même sont au pouvoir de ces misérables; je veux dire qu'ils y sont maîtres sur tous les points d'où les troupes s'éloignent un instant. La position devenait grave ces derniers temps. On ne parle que de propriétaires saisis, d'intendants capturés, de femmes même enlevées. L'homme d'affaire de je ne sais quel grand personnage n'a pu être arraché de leurs mains que par le stratagème suivant dont je vous laisse apprécier la moralité. L'autorité s'est saisie des parents de certains brigands, habitants du fameux village de Sonnino, qui a eu l'honneur de donner Antonelli au saint-siége, puis on a fait savoir aux brigands qu'on fusillerait leurs parents s'ils ne rendaient pas leur captif. Les brigands ont le cœur tendre, et pour sauver leurs proches, ils ont rendu le prisonnier *contre honnête rançon*.

Au point de vue moral, il est triste de constater l'aveuglement qui a fait si longtemps assumer une solidarité semblable à un gouvernement ecclésiastique. Là où l'honnêteté n'est point suspecte, les passions politiques, les préventions hostiles sont pourtant l'occasion d'entraînements ou de tolérances étranges!

Pour extrait, E. DE PRESSENSÉ.

VARIÉTÉS

—

LE JUBILÉ D'OBERLIN AU BAN-DE-LA-ROCHE

Avril 1867.

Je viens d'assister à une fête chrétienne bien rustique, bien simple, bien familière, mais aussi bien douce au cœur. Dimanche 31 mars, il y a eu juste un siècle qu'Oberlin, alors âgé de vingt-sept ans, a accepté, dans un des vallons les plus incultes et les plus reculés des Vosges, la tâche ingrate de devenir le pasteur d'une poignée de paroissiens, aussi arriérés au point de vue de l'industrie et du bien-être matériel qu'à celui de l'intelligence et de la foi.

Ce qu'il a fait de ce vallon, vous le savez, et le nom ignoré de ce pauvre pasteur qui a glorifié ici son Maître, et appelé toute une contrée à un double réveil, a maintenant traversé les mers et est connu partout où l'on honore l'Evangile. Vivant, ce simple et grand serviteur de Dieu eût été bien étonné d'entendre louer ce qui lui a toujours paru l'accomplissement d'un strict devoir; mais il est mort, et « ses œuvres le suivent » là-haut, et même ici-bas. A quatre-vingt-six ans, il a été recueilli dans le sein de son père, et s'y est reposé pour la première fois, après une des carrières les mieux remplies, les plus bienfaisantes qu'il ait été donné à un homme de fournir. Toutes les gloires humaines, n'est-il pas vrai, pâlissent auprès de celle-là? Bien des conquérants qui ont ravagé le monde pourraient envier la pure auréole dont s'entoure le nom modeste du pasteur de Waldersbach, qui a passé sur cette terre, comme son Maître, « en y faisant du bien, » sans se douter qu'un demi-siècle après sa mort, on se souviendrait encore de lui ailleurs que dans son pauvre hameau.

L'anniversaire qu'on célébrait tombait sur un dimanche; mais la fête a commencé le samedi. Dès le matin, la route de Strasbourg au Ban-de-la-Roche était couverte de voitures qui y amenaient des visiteurs. La riche vallée de la Bruche, toute peuplée d'usines et de beaux villages,

avait un air de fête, en dépit de la pluie qui, le lendemain, devait se changer en neige; car le printemps, toujours en arrière d'un mois dans ces froides vallées, avait été en vain convié à la fête. Les invités étaient des pasteurs, des professeurs de Strasbourg, où Oberlin et le Ban-de-la-Roche ont toujours compté des amis. Trois ou quatre familles chrétiennes, propriétaires d'usines qui sont la richesse matérielle du pays, comme le souvenir d'Oberlin en est la richesse morale, s'étaient d'avance partagé les hôtes, en regrettant qu'ils ne fussent pas encore plus nombreux. Une affectueuse hospitalité se disputait les pèlerins, venus de près et de loin, et une douce gaieté brillait sur tous les visages. Il n'y avait plus d'étrangers; nous nous sentions tous de la famille d'Oberlin, conviés au même titre à cette fête du cœur, frères en l'amour des hommes comme en celui de Jésus!

La première réunion eut lieu le dimanche matin, dans l'église de Waldersbach, pauvre petite église de village, à deux pas du vieux presbytère où, pendant cinquante-neuf ans, *Papa Oberlin*, comme on l'appelle ici, a dépensé sa vie au service de son Maître et de ceux qu'il aimait à nommer ses enfants. Le pasteur de Waldersbach, M. Witz, petit-fils d'Oberlin par les femmes, car le nom est éteint dans la branche masculine, ouvrit le service par la liturgie luthérienne, et par quelques paroles empreintes d'une virile énergie. Exprimant avec bonheur un sentiment que tout le monde partageait, il insista sur le caractère purement chrétien de cette fête, d'où toute idolâtrie devait être bannie; car nous ne venions pas ici adorer les reliques d'un saint, ni chercher près de Dieu un autre médiateur que Christ, mais rappeler l'œuvre excellente qu'il avait plu au Seigneur d'opérer par le plus humble de ses serviteurs.

Un chœur de jeunes filles et de jeunes gens du hameau entonna des chants chrétiens, fort bien exécutés, qui préparèrent doucement les âmes aux émotions de la journée. L'inspecteur ecclésiastique, M. Bruch, prononça quelques paroles bien senties sur le caractère tout affectueux de cette famille. Puis la chaire fut occupée par M. le pasteur réformé, Louis Vernes, qui apportait aux Eglises luthériennes du Ban-de-la-Roche les sympathies de l'Eglise réformée de Paris. M. Vernes est l'auteur d'un excellent petit résumé de la vie d'Oberlin, publié à Lausanne en 1842, et devenu très-rare aujourd'hui. Il avait donc titre à prendre la parole pour payer à la mémoire d'Oberlin le tribut que tous les cœurs brûlaient de lui offrir. Son discours, nous sommes heureux de le dire, a répondu pleinement à l'attente de l'assemblée. Il est impossible de concentrer dans une courte allocution plus de faits et plus de pensées, et de tracer de cette vie si pleine et de cet homme si complet un tableau plus ferme, plus simple et plus achevé. Quelques notes prises à la hâte me permettent de vous esquisser ici les principales lignes de ce portrait, qui a réuni tous les suffrages et qui restera comme une offrande durable à cette grande mémoire.

« Ce qui nous frappe surtout dans Oberlin, a dit M. Vernes, c'est une triple activité, sociale, charitable et spirituelle, qui ne s'est jamais relâchée un instant pendant sa longue vie. Le bien-être de ses paroissiens lui est cher sans doute, et Dieu sait tout ce qu'il a fait pour le développer; mais c'est avant tout de leurs âmes qu'il s'occupe. On dirait qu'il se sent responsable envers son Maître de chacune d'elles en particulier. Il voit dans l'homme déchu un sujet de Dieu, révolté contre son Roi, et il cherche sans cesse à le ramener à l'obéissance. Veut-on savoir ce qu'est Jésus-Christ pour lui, il faut lire un sermon sur l'incarnation, prononcé en 1819, où il essaye de creuser l'insondable mystère : Comment un Dieu a-t-il pu se faire homme? Nous en citerons quelques détails caractéristiques, quoiqu'un peu bizarres, comme celui-ci, par exemple : « Le roi « Louis XV est venu à Strasbourg dans toute la pompe de sa royale ma- « jesté, et il a été reçu, au bruit des canons et des cloches, avec tous les « honneurs qu'on lui devait; l'Empereur d'Allemagne, Joseph II, est « venu au contraire *incognito*, cachant avec soin sa grandeur, et pour- « tant, un empereur est plus qu'un roi! Eh bien, c'est ainsi que Jésus- « Christ est venu parmi les siens, déguisé, ignoré, cachant sa gloire à « tous les yeux, et les siens ne l'ont point reçu! Il est venu pour souffrir « à notre place le châtiment que nous avions tous mérité. Dieu pouvait « nous pardonner sans doute, sans frapper l'innocente victime; mais n'y « aurait-il pas au fond de notre cœur une voix qui aurait crié : « Tu n'es « pas juste, mon Dieu, si tu ne punis pas! — Eh bien, dit alors Jésus- « Christ, c'est moi qui souffrirai pour vous!... »

« Oberlin, c'est le chrétien et le pasteur complets; toutes ses facultés, dans une intime harmonie, tendent vers le même but; sa volonté est libre, parce qu'elle est affranchie. Il a retrouvé la vraie nature de l'homme, à la source même d'où elle émane, c'est-à-dire dans l'amour. En lui nous trouvons, à toutes les étapes de sa longue carrière, le calme dans l'activité, la joie dans le dévouement. Le christianisme d'Oberlin a son fondement dans la foi, et son couronnement dans la grâce. L'homme de l'ancienne alliance y a sa place à côté de l'homme de la nouvelle. Mais ce qui domine surtout en lui, c'est le pasteur. La religion n'est pas une chose à part dans sa vie, c'est le levain qui se mêle à tout et soulève toute la pâte. Il embrasse à la fois toutes les misères individuelles et sociales, misères de l'âme et misères du corps! Comme son Maître, il s'efforce à la fois de guérir les malades et de multiplier les pains. Mais les maladies morales le préoccupent avant tout; il se souvient que Jésus a pardonné les péchés du paralytique avant de le guérir!

« Oberlin a eu des collaborateurs et des amis; mais je ne veux parler ici que des morts : Luc Legrand et son digne fils, Daniel Legrand, présent encore à la pensée de tous; enfin, Louise Scheppler, la créatrice en France des salles d'asile, dont le premier essai fut tenté ici dans une chambre modeste; Louise, la fidèle servante, qui s'écriait à côté du cer-

cueil de son maître, en le voyant enfin arrivé au port, après ce long voyage : « O jour trois fois heureux ! nos cœurs devraient tous brûler « d'être avec lui, et de nous reposer dans le sein de Jésus !... »

« La devise d'Oberlin, c'était celle-ci : marcher devant Dieu ! Puissions-nous tous l'avoir sans cesse présente à notre pensée. Famille d'Oberlin, qui avez pour mission de le continuer ici et d'entretenir vivant son souvenir, continuez à marcher devant Dieu. Vous qui m'écoutez, habitants de ces villages, vous êtes tous de la famille d'Oberlin ; marchez aussi dans ses voies, et qu'il soit la lumière de votre sentier. Et nous, pasteurs, marchons devant Dieu. Le monde le nie, ce Dieu vivant ; il ne suffit plus de lui en parler, il faut le lui montrer. Ici on ne songe pas à en douter, car on a vu son serviteur à l'œuvre, et par le serviteur on a pu juger le maître. Prouvons au monde que Dieu vit dans nos cœurs, et se traduit dans nos œuvres, et le monde ne le niera plus. »

Le vénérable M. Cuvier, de Strasbourg, a ensuite pris la parole, et a vivement ému l'assemblée en lui adressant, en souvenir d'Oberlin, le *fac-simile* de quelques lignes d'adieu, reçues par lui, il y a quarante-quatre ans, en prenant congé du digne pasteur de Waldersbach, auprès duquel il venait de passer trois journées bénies. En voici la copie :

« Recevez, s'il vous plaît, ce petit billet en souvenir de votre ami soussigné. Que le Seigneur vous conserve et dirige toutes vos entreprises, et puissiez-vous ne vivre que pour lui !

« JN-FRÉD. OBERLIN,
pasteur, né en 1740. »

« Waldbach au Ban-de-la-Roche,
ce 31 mars 1823.

La cérémonie du matin s'est alors terminée, et nous nous sommes séparés, fatigués d'émotions, pour nous partager entre les tables hospitalières qui nous attendaient çà et là. A trois heures, la petite église de Fouday, un peu plus grande, mais aussi simple que celle de Waldersbach, et comme elle ornée de guirlandes de feuillage, nous a réunis encore une fois. Ici les chœurs étaient plus nombreux et mieux exercés encore que ceux du matin ; des enfants et des jeunes filles y figuraient tour à tour. Le voisinage de l'Allemagne, la vraie patrie de la musique chorale, avait exercé sur ces chœurs une heureuse influence, et dans bien des villes de France on chercherait en vain, pour chanter les louanges du Seigneur, des voix aussi fraîches et aussi harmonieuses. — Le service liturgique a été célébré par le pasteur de Fouday, M. Jourdan. Un autre inspecteur ecclésiastique, M. Schützenberger, a ensuite présenté avec talent quelques faces nouvelles de la vie d'Oberlin. Celui qui signera cet article avait à parler ensuite, et sa tâche était difficile sur un sujet qui semblait épuisé. Voici le résumé de son allocution :

« Je n'ai pas de titre pour parler à cette heure, si ce n'est mon culte pour la mémoire du grand et simple homme de Dieu que vous honorez aujourd'hui, et mon affection pour ce Ban-de-la-Roche où j'ai le

regret de ne plus retrouver celui qui m'y avait attiré, le cher Daniel Legrand, l'ami et le continuateur d'Oberlin. Laissez-moi cependant, au nom des Eglises libres de France, vous apporter l'expression de leur vive sympathie pour le souvenir d'Oberlin et pour cette douce fête de famille qui nous réunit. Comment vous exprimer mon émotion en entrant dans ces modestes églises, où la voix de leur vénéré pasteur s'est si souvent fait entendre, en entrant dans ce presbytère, en voyant dans le cabinet d'Oberlin ces registres usés par sa main, où il avait inscrit une à une les âmes de son troupeau, se sentant comptable d'elles envers le Seigneur, et où chacune était enregistrée par *Doit* pour celles qui n'appartenaient pas encore à Dieu, par *Avoir* pour celles qui lui avaient donné leur cœur.

« J'ai eu l'occasion, à Paris, dans une famille alliée à celle d'Oberlin, d'étudier bon nombre de sermons inédits du pasteur de Waldersbach. Je me suis surtout arrêté à une époque douloureuse de sa vie et de notre histoire, en 1793, époque néfaste où les églises étaient fermées, les dimanches rayés du calendrier républicain, et remplacés par la décade impie qui n'a pas pu détrôner le dimanche. J'ai toujours détesté toute tyrannie, mais je n'en connais pas de plus odieuse que celle qui s'attaque à la conscience, et défend à l'âme d'entrer en communion avec son Dieu. Oberlin avait salué avec transport, comme toutes les âmes généreuses, la belle et pure aurore de notre révolution; mais quand elle se fut détournée de sa voie et souillée de boue et de sang, quand l'Evangile fut proscrit dans cette France païenne qui voulait lui substituer le culte de la *Raison*, croyez-vous qu'Oberlin ait renoncé à parler de Jésus-Christ à son troupeau? Non, rien ne lui a coûté pour cela, et le digne pasteur n'a pas craint de se déguiser en président de club pour acheter le droit de paître encore ses brebis de la parole de Dieu. Ainsi, quand la Convention envoyait à tous les présidents de club le texte banal sur lequel ils devaient pérorer à chaque décade, contre les *tyrans*, par exemple, croyez-vous qu'Oberlin était embarrassé? Pas le moins du monde! « Les « *tyrans*, disait-il à ses paroissiens, oh! tout bon républicain doit les « haïr. Mais qu'est-ce que les tyrans? Est-ce le roi de Prusse ou l'Em- « pereur? Non, ce sont les vices, les passions, les mauvaises convoitises « qui font la guerre à l'âme. Voilà nos pires ennemis, et avec ceux-là il « ne faut jamais faire la paix. » Et, par ce détour heureux, il revenait à son cher Evangile, et nourrissait son troupeau du pain de vie pendant que la France en était sevrée.

« Deux traits m'ont surtout frappé chez Oberlin : le premier, c'est l'unité de sa carrière, la persévérance dans la voie où, une fois entré, il a marché droit devant lui, sans se détourner jamais. « Une œuvre, une « vie, » l'homme tout entier est dans ces deux mots! M. le pasteur Vernes nous a parlé de sa triple activité. Le corps, l'esprit et l'âme, voilà bien l'homme sous ses trois aspects. Eh bien, ce que j'admire dans Oberlin,

c'est la parfaite harmonie de ce triple développement ; c'est la part faite chez lui et par lui à certains besoins divers qu'il sait également exciter et satisfaire, en répandant le bien-être sur toute une contrée, en formant l'intelligence par des méthodes ingénieuses autant que familières, enfin et surtout, en élevant les âmes au-dessus de leur humble niveau pour les amener au Seigneur. Mais ce qui me touche par-dessus tout, c'est son tendre, son vigilant amour des âmes. Laissez-moi vous rappeler ici une anecdote que vous connaissez déjà sans doute. Ne raconte-t-on pas que le soir, à Waldersbach, lorsque ses paroissiens, passant devant son presbytère, voyaient une lumière briller à une certaine fenêtre qu'ils connaissaient : « Ne faisons pas de bruit, disaient-ils, notre pasteur prie « pour nous. » Et en effet, il veillait, il combattait pour eux, ce vaillant soldat de Christ ! Il priait nominativement pour chacune de ces âmes, qu'il présentait à Dieu comme on amenait au Sauveur les malades pour qu'il les guérît.

« Ce qui me frappe encore chez Oberlin, c'est ce mélange, si rare chez les pasteurs comme chez les parents, de douceur et de sévérité, car nous versons toujours de l'un ou de l'autre côté ; mais lui, il savait tout mener de front, encourager et blâmer, caresser et punir ! Aussi, plus j'étudie Oberlin, plus il me semble approcher, autant que le permet l'humaine faiblesse, de l'idéal vainement cherché du chrétien et du pasteur. En étudiant cette vie si pleine, si laborieuse, si bénie, on se sent saisi de respect et presque d'effroi devant cette redoutable charge d'âmes, sous laquelle nos faibles épaules plient si souvent, et qu'il a, lui, si gaiement si vaillamment portée ! Que le Seigneur donne aux pasteurs qui m'entourent d'être bénis comme lui dans leur carrière, et d'imiter Oberlin comme lui-même a imité Jésus-Christ, son maître et son modèle.

« Enfin un dernier trait de cette figure, si originale et si simple à la fois, c'est le caractère essentiellement pratique de la piété d'Oberlin. Un des vices de notre christianisme moderne, c'est d'être trop intellectuel : on étudie l'Evangile avec son esprit, on ne le saisit pas assez avec son cœur. Je ne veux certes pas médire ici de la science, mais je sais une chose : c'est que ce n'est pas *par la science*, mais *malgré la science*, que je suis arrivé à Jésus-Christ. Eh bien, pour aller à lui, Oberlin nous a montré le chemin : c'est aux cœurs qu'il s'est adressé et les cœurs l'ont compris. Pour croire, il n'est pas besoin de savoir ; il suffit de sentir et d'aimer ! Et puis, si nous savons quelque chose, ne serons-nous pas trop heureux de mettre au service de notre maître le peu de science que nous possédons, et pouvons-nous faire de notre raison un plus bel usage que de la prosterner aux pieds de la foi ?

« Encore un mot, et je finis. Famille d'Oberlin, vous, ses enfants, ses amis qui m'entourez, laissez-moi vous rappeler en terminant tous les devoirs que ce titre vous impose. *Noblesse oblige*, a-t-on dit souvent. Eh bien, puisse ce pur souvenir d'Oberlin ne jamais s'éteindre dans vos

cœurs et dans ce pays! Et si, dans cent ans, on célèbre encore ce touchant anniversaire, quand nous serons tous couchés dans le tombeau, tous oubliés, tous disparus, que d'autres générations se souviennent encore d'Oberlin, et mettent en pratique les exemples et les leçons qu'il vous a donnés! »

La dernière et la plus touchante partie de la cérémonie devait se passer dans le cimetière de Fouday; mais la neige tombait avec tant de violence qu'on dut changer le programme. La dernière exhortation, qui devait être prononcée sur la tombe d'Oberlin, le fut dans l'église par M. le pasteur Rose. La neige ayant un peu cessé, on se rendit au cimetière; on se groupa comme on le put sur les gazons détrempés, autour de ces deux tombes sœurs : celle de *Papa Oberlin* et celle de sa fidèle servante, Louise Scheppler, qui a voulu être enterrée à côté de son maître, après avoir continué pendant plus d'un demi-siècle son humble et fidèle ministère. Les enfants du village sont venus déposer sur la tombe d'Oberlin des guirlandes de fleurs, et une courte allocution du pasteur de Waldersbach a terminé la cérémonie. Puis chacun s'en est retourné finir cette belle journée dans des réunions amicales où dans tous les cœurs se retrouvaient la même pensée, sur toutes les lèvres le même nom, celui d'Oberlin, qui, s'il eût été là, nous eût demandé sans doute d'oublier tout nom d'homme pour ne nous souvenir que de celui de Jésus.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 mai.

Ouverture de l'Exposition. — L'inauguration de la salle des conférences évangéliques. — Résurrection du journal l'Univers. — *Une réception à l'Académie française. — Réveil de la question sociale. — Une brochure explicative de M. Quinet. — Réponse à un journal de Berlin. — Les perspectives de guerre. — Le ministre des cultes et le consistoire de Caen.*

L'Exposition s'est ouverte sous les plus fâcheux auspices. Nous constatons qu'après un mois d'installation, elle présente un caractère grandiose et répond véritablement à l'attente universelle par sa magnificence et sa variété. Mais nous n'avons pas eu ce mois-ci l'esprit assez libre pour nous attarder à ces merveilles de l'industrie, alors que nous voyions planer sur nous ce lourd nuage d'inquiétudes d'où pouvait sortir l'une des plus formidables guerres des temps modernes. Tandis que l'on mettait au concours une cantate sur la paix, on s'armait de toute part ou du moins on donnait à la polémique internationale ce caractère violent qui sent déjà la poudre. Cruelle ironie des choses humaines!

Nos journaux religieux ont déjà raconté la belle séance qui a inauguré la salle des Conférences évangéliques à l'Exposition. Cette salle est située entre le musée des Missions, très-complet et très-intéressant au point de vue ethnographique et les *kiosques* des Sociétés bibliques et des Traités religieux. Ainsi se trouve représenté, au milieu des merveilles de la puissance matérielle et de la puissance intellectuelle, ce troisième ordre de grandeur, qui les surpasse comme le ciel surpasse la terre et que Pascal appelle l'ordre de charité. Comme l'a dit notre illustre coreligionnaire M. Guizot, dont la haute éloquence ne fut jamais mieux inspirée, il était salutaire que l'âme humaine affirmât ses besoins supérieurs en face des splendeurs du travail. Cette modeste salle de conférences, où le culte évangélique sera célébré en plusieurs langues par des pasteurs de diverses Eglises qui acceptent la belle devise gravée sur son frontispice : *Unum corpus sumus in Christo*, est encore un monument de la liberté de conscience, comme l'a fait remarquer le grand orateur. Nous nous sommes associés à l'expression de sa gratitude envers le pouvoir et surtout

envers la commission impériale de l'Exposition pour ce libéralisme, tout à fait exceptionnel en France dès qu'il s'agit de religion. Cette belle séance, présidée par lord Shaftesbury, dont le nom rappelle ce que la philanthropie chrétienne a de plus noble et de plus large, et dans laquelle, avant M. Guizot, M. le général de Chabaud-la-Tour avait fait entendre un témoignage si net et si énergique à l'éternel Evangile, laissera les plus beaux souvenirs. Un souffle de largeur bienfaisante animait tous les discours; c'était comme une vision de la catholicité des âmes croyantes. Il ne lui manquait plus que d'être honorée par de vils outrages. *L'Univers* venait de ressusciter à point pour remplir ce rôle d'insulteur utile, car nulle recommandation ne vaut ses attaques. Nous ne les ramasserons pas; quand la méchanceté est accompagnée d'une telle dose de sottise, elle ne s'élève pas jusqu'à la malice qui pique un adversaire. A ces vieilles calomnies sur les bibles falsifiées du protestantisme, il n'y a qu'un mot à répondre : c'est le *mentiris impudentissime* des *Provinciales*. Permis à *l'Univers* de préférer la mosquée au temple protestant; nous le remercions de la faveur de son antipathie. Au reste tout le monde a remarqué la pauvreté de ses débuts. Ce n'est qu'une demi-résurrection; l'identité n'est pas contestable, car la dénonciation perfide et la calomnie ont reparu avec la fameuse thèse de la liberté du catholicisme. Mais cela est lourd, pâteux, détrempé dans une fade onction avec un faux air de prône. On attend « les coups de poing de la fin; » car c'est pour cela qu'on achète *l'Univers*, qu'il ne s'y trompe pas. S'il tarde trop à montrer sa « grande colère, » il tombera à plat. On veut le père Duchêne de la congrégation et non plus un père Patouillet ou un Nonotte quelconque; on veut les acres odeurs de Paris et non un encens frelaté et aigri. Jusqu'ici on a eu un journal de carême; or l'ancien *Univers* vivait de son style de carnaval. Que M. Louis Veuillot y prenne garde! Encore quelques dissertations sur les miracles et c'en est fait de son succès. Au nom du ciel qu'il nous épargne l'édification! Quand *l'Univers* est lui-même, prodiguant l'insulte à gros sel, personne ne s'y trompe, on le prend pour un amuseur public, un Figaro en mode mineur; c'est là son rôle, nous ne le lui envions pas[1].

Les faits littéraires les plus piquants n'ont pas eu le secret de nous distraire de nos patriotiques alarmes, pas même une réception à l'Académie française aussi bien réussie que celle de M. Cuvillier-Fleury. Certes, le discours du récipiendaire était plein d'esprit et du meilleur; il a su tout dire avec un art infini sur un sujet délicat, car il s'agissait d'un héros malaisé à louer au point de vue moral, et qui avait tristement couronné une carrière brillante en reniant toutes les causes qu'il avait défendues avec plus de verve que d'élévation. Jamais nous n'avons mieux senti combien l'o-

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites a paru dans *l'Univers* un long factum contre mon livre sur Jésus-Christ. Une discussion de ce genre, si pleine de fiel, d'ignorance et d'insinuations, ne mérite pas un mot de réponse.

raison funèbre de commande est un genre faux. La critique acerbe n'est pas de mise au bord d'une tombe, mais je n'aime pas davantage ces épitaphes contradictoires où le juste blâme se fond dans un éloge définitif. M. Nisard, qui répondait à M. Cuvillier-Fleury, aurait eu raison de nous recommander la tolérance mutuelle, s'il avait entendu celle qui supporte les divergences de vue et non celle qui approuve les palinodies utiles. Les fautes de nos devanciers immédiats doivent nous instruire et non pas pervertir après eux l'esprit public par la manière dont on les excuse.

Si une préoccupation pouvait balancer les pensées qui nous absorbent, c'est bien la question sociale telle qu'elle se pose dans les faits. Les grèves qui se succèdent et qui s'aggravent par un système de fédération européenne entre les ouvriers nous apportent de sérieux avertissements. Un travail immense se poursuit au sein des classes laborieuses; s'il est légitime à bien des égards, il est rendu très-dangereux par un mélange d'influences socialistes de diverses natures et d'origines très-différentes qui agissent sourdement au sein des masses. Quand tous les voiles seront levés, on sera peut-être étonné des éléments disparates qui se combinent dans ce redoutable mouvement social. Ce qu'il y a de plus important à recommander aujourd'hui aux classes ouvrières, c'est le respect de la liberté, de celle des travailleurs d'abord qu'il faut préserver de toute pression tyrannique, puis de celle des patrons qui serait anéantie ou broyée, si l'on parvenait à réaliser une confédération européenne pour chaque corps d'état. La démocratie, dont le flot monte à vue d'œil, a besoin de conseillers tels que M. Quinet. Dans la brochure explicative qu'il vient de faire paraître sous le titre : *Critique de la Révolution*, l'éloquent écrivain établit de nouveau avec une haute éloquence que la liberté ne se fonde que par la liberté et la justice, tandis que toute dérogation au droit est un obstacle au progrès. C'est avec bonheur que nous avons vu l'auteur dans ces belles pages dissiper tout malentendu sur sa vraie pensée en ce qui concerne la liberté religieuse. Il déclare que, dans son livre sur la Révolution, il a voulu simplement prouver que le système de la terreur, qu'il réprouve de toute son énergie, n'a pas été conséquent avec lui-même, puisqu'il n'a pas su abattre par la violence le plus dangereux adversaire de la société nouvelle. La conclusion de la brochure de l'éminent historien ne manque certes pas d'opportunité. Qu'on en juge.

« La démocratie n'a pas aujourd'hui la force pour elle. Que lui reste-t-il? L'idée du droit. C'est donc au droit qu'il faut qu'elle s'attache avec inflexibilité pour en ôter la rouille sanglante que les temps y ont déposée. C'est le droit qu'il lui appartient de découvrir, d'exhumer, de séparer de toute alliage, de faire resplendir dans l'histoire, dans la morale, dans le passé, dans le présent. Il faut qu'elle offre au monde l'image du droit, la plus pure, la plus humaine, l'idéal le plus accompli qui ait brillé jusqu'ici aux yeux des hommes. Là est son espoir, là est sa raison d'être. Sinon elle légitime toutes ses défaites. Qui ne voit cela est bien aveugle. »

Ce n'est pas seulement la démocratie qu'il faut rappeler au sentiment et au respect du droit, c'est aussi les pouvoirs monarchiques de la vieille Europe, qui se posent comme les représentants de l'autorité divine. N'en déplaise aux apologistes de la politique prussienne, nous ne pouvons modifier le jugement que nous en avons porté. Un journal religieux, animé, en général, d'un excellent esprit, la *Neue evangelische Zeitung*, nous reproche avec quelque vivacité d'avoir déclaré que le nouvel empire allemand s'était fondé par la force et non par le droit. Le journal de Berlin croit voir dans ce jugement une protestation contre les aspirations unitaires de l'Allemagne. Il n'en est rien ; nous respectons le vœu des peuples ; la formation de l'unité allemande, par un libre mouvement d'assimilation, ne nous eût inspiré que de la sympathie. Est-ce là ce qui s'est passé ? Nous renvoyons notre honorable contradicteur à l'article publié dans notre dernier numéro : *sur la guerre prussienne devant la conscience*. Il faudrait que le patriotisme l'aveuglât au delà de toute mesure, pour qu'il soutînt que le Hanovre et Francfort ont été assimilés à la Prusse par un autre droit que le droit du plus fort, le droit du glaive. L'union par la conquête ne saurait être comparée à l'union préparée par la liberté. Le journal de Berlin ajoute qu'il s'agit actuellement pour l'Allemagne de faire front contre l'ennemi du dehors, contre cette France envahissante, qui s'est emparée jadis de pays allemands : « tels que l'Alsace et la Lorraine. » L'excellent Prussien oublie la Pologne, dont sa patrie a encore dans les dents le lambeau dérobé par elle. Il sait aussi bien que nous que la lande de Brandebourg s'est considérablement agrandie grâce au bien d'autrui, et qu'après tout c'est la France qui a été envahie la première lors de la Révolution française. Dieu nous garde de jeter une goutte d'huile sur ce feu du patriotisme irrité, qui nous prépare de si grands malheurs. Nous souhaitons ardemment la paix, nous maudirions la guerre comme insensée et barbare ; mais si elle éclatait, elle serait, en Prusse comme en France, la conséquence de l'affaiblissement de l'esprit libéral.

Il est certain que les peuples aujourd'hui sont rapprochés par la liberté, qui est l'opposé de l'esprit de conquête. La politique à ciel ouvert, largement discutée par les assemblées délibérantes, tend à la paix, parce que celle-ci est le vœu des pays libres. Il est douloureux et humiliant pour la France d'avoir vu surgir, sans aucun avertissement préalable, une question de territoire qui, en s'envenimant, pouvait devenir une question de dignité. Nous déplorons l'habitude prise par nos représentants de se décharger de toute responsabilité en se refusant à débattre en temps utile la politique étrangère du pays. Ils se contentent de donner des blancs seings ou des bills d'indemnité. C'est ainsi que nous avons été amenés aux redoutables complications qui eussent pu être évités dès le début par un débat législatif loyal et viril. Il n'est pas admissible qu'on engage la France, sans son aveu, dans une voie où les sacri-

fices peuvent dépasser tout ce qui s'est vu depuis la fin du premier Empire. Les conseils de ministres ne suffisent plus; la représentation nationale doit être sérieusement consultée. Dieu veuille préserver l'Europe de cette guerre abominable dont l'enjeu ne vaut pas la centième partie de ce qu'elle coûterait, et puissent les symptômes favorables qui ont alterné avec les symptômes effrayants se confirmer promptement. Rien n'est plus dangereux que le jeu politique auquel on s'est livré depuis un mois!

Le journal *le Temps* s'est signalé dans la crise que nous venons de traverser par le caractère élevé, généreux de sa polémique, heurtant de front tous les sots préjugés d'un patriotisme étroit, démasquant comme elle le mérite cette presse insensée qui, après avoir, il y a quelques mois, favorisé de toutes ses forces la politique prussienne, pousse à la guerre entre les deux pays avec une coupable violence. *Le Temps* a bien mérité en cette circonstance de tous les amis éclairés de la patrie et, j'ajoute, de tous ceux qu'anime le souffle de la civilisation moderne et chrétienne. Pour notre part, nous donnons notre pleine adhésion à cette Ligue de la paix dont il a pris l'initiative, et qui n'est que la ligue de la raison et de la liberté contre le parti pris de la guerre et les folles prédications des journalistes traîneurs de sabre... à domicile.

Les assises annuelles du protestantisme français se sont ouvertes aujourd'hui même. Jamais elles ne furent réunies dans des circonstances plus graves. La crise ecclésiastique se complique chaque jour. L'arrêté du ministre des cultes qui casse la décision par laquelle le consistoire de Caen essayait de réglementer les élections, est un empiétement flagrant sur le droit inaliénable que possède l'Eglise de déterminer les conditions religieuses de la participation à sa direction, car personne n'a pu encore produire ce prétendu vœu des consistoires sur lequel on se fonde pour ne rien changer aux conditions électorales actuelles. Pour nous, nous accordons fort peu d'intérêt à toutes les démarches qui peuvent être faites auprès des autorités civiles. Il importe infiniment plus de savoir jusqu'où ira la patience de la fraction évangélique de l'Eglise réformée officielle et quand sonnera pour elle l'heure du *non possumus*. Elle doit tout faire pour savoir si oui ou non on veut lui donner le synode auquel elle a droit. Un refus persistant serait une consécration définitive d'une anarchie vraiment intolérable. C'est alors que de grands devoirs s'imposeront aux hommes de foi qui pensent que ce qui constitue une Eglise, ce n'est pas un cadre historique mais la vivante tradition de ses croyances et de son organisation essentielle. Quant à ceux qui prendraient les pierres de Sion pour Sion elle-même, ce seraient des morts qui en enterreraient d'autres.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

LITTÉRATURE

CHANSONS DU SOIR, par Juste Olivier. Chez Georges Bridel, éditeur. 1867.

Voici un livre dont l'auteur n'est pas français, mais c'est bien un livre écrit en France quoiqu'il ait d'abord paru en Suisse. Souvenir d'affection adressé à la patrie, ce livre est plein de ce qui s'adresse à la grande patrie humaine, celle de l'imagination et du cœur.

Les Chansons du soir : c'est un titre qui dit beaucoup de choses; c'est le soir d'une journée, c'est aussi le soir de la vie; cette journée de chacun de nous, mesurée courte ou longue, qui finit pour les uns dès l'heure matinale, tandis que, pour d'autres, elle se traîne jusqu'aux pâleurs glacées d'un crépuscule d'hiver. Le soir de la vie! qui de nous ne l'a envisagé en face ou en perspective, qui ne s'est du moins figuré ces teintes mourantes perdues dans l'espace grisâtre qui se ternit de plus en plus? La poésie a souvent tenté de rendre ces ombres qui s'épaississent, ce silence qui se fait. Un écho facile lui est assuré dans le cœur de ceux qui ont passé le midi de la vie; aussi la plupart des lecteurs de cet ouvrage se seront-ils écrié : « Hélas, tout cela n'est que trop vrai!

Cette impression de tristesse se fait sentir sans mélange dans des morceaux tels que *Rose et Noir*, où sont présentées les deux faces de la vie. Tel encore le *Coq du Réveil*. *Les trois larrons* sont dans le même esprit. Enfin, *Gaieté*, la plus triste de toutes ces

chansons. Cette tristesse se tempère un peu dans *La Voix invisible*. Plus de fleurs, plus de chants joyeux ; tout est silence et dépouillement. Mais un souffle a couru dans la feuillée.

« ... On ne voit rien, mais on entend... »

Ainsi le cœur, lorsque tout semble
Mort à nos yeux,
Roseau qui tremble,
Atteste encor le vent des cieux...

Au delà exprime l'aspiration naturelle du cœur vers l'infini. C'est proprement le *Sehnsucht* de nos voisins d'outre-Rhin.

Au delà de tout ce qu'on aime,
Au delà,
Au delà
De ce que la main cueille ou sème,
Au delà du bonheur lui-même,
Qui nous murmure encor cela :
« Au delà,
Au delà... »

O toi ! qui partout nous appelles
Au delà,
Au delà,
Pour ces demeures éternelles
Quand aurons-nous enfin des ailes,
Que nous puissions nous poser là,
Au delà,
Au delà !

Vers la fin de la *Chanson dernière*, nous rencontrons ces paroles :

J'ai chanté non pas les rois,
Mais les monts sublimes.
Maintenant que j'entrevois
De bien autres cimes,
Je reste au pied et j'attends ;
Mais leur hymne, je l'entends...

La *Trompeuse*, une des plus jolies pièces du volume, se termine aussi par un mot qui remet l'âme sur sa route. On nous saura gré de la transcrire presque en entier.

Nous nous aimions dès notre enfance ;
Je ne voyais que par ses yeux :
Riait-elle ? j'étais joyeux,
Ou, qu'on lui fît la moindre offense,
Tout sourcilleux.

. . . . . .
Elle ressemblait à l'Aurore
Qui, sortant de son frais sommeil,
L'œil entr'ouvert, le front vermeil,
En s'éveillant, à tout encore
Donne l'éveil.

« Viens avec moi, viens! me dit-elle
D'un son de voix clair, argentin:
C'est le printemps, c'est le matin,
Le jour est pur, la vie est belle,
Le soir lointain.

. . . . . .
Nous aimant donc d'amour profonde,
Insoucieux du lendemain,
N'ayant d'appui que notre main,
Nous prîmes, à travers le monde,
Notre chemin.

. . . . . .
Elle devint ma tourterelle,
Nous eûmes un nid bien couvert;
Des œufs d'azur mêlé de vert,
Qui, sous notre aile, ouvraient leur aile
Au ciel ouvert.

Que de chansons, que de beaux rêves,
Pour eux nous fîmes dans les bois!
Cent feuilles jasant à la fois,
Cent petits flots courant les grèves
Ont moins de voix.

Gais oisillons, troupe affamée,
Et ceux aussi de nos cerveaux,
Songes passés, songes nouveaux,
Tous voletaient sous la ramée,
Par monts et vaux.

Puis tous, hélas! l'un après l'autre,
Ou furent pris par l'oiseleur
Qui ne respecte oiseau ni fleur,
Ou loin du nid, quittant le nôtre,
Firent le leur.

Et dans le bois, déjà plus sombre,
Nous nous trouvâmes seuls, un soir
Que les troncs nous laissaient mieux voir,
Rôdant aussi pour nous dans l'ombre,
L'oiseleur noir.

Oiseaux et feuilles s'envolèrent,
Rêves, projets, vagues tableaux,
Brisant leur œuf sans être éclos,
Et nos yeux même se troublèrent
Comme les flots.

Et mon Aurore, ma compagne,
Où donc son pied si diligent?
Où ses cheveux d'un or changeant?
Sur l'autre flanc de la montagne,
Ils sont d'argent.

Ma tourterelle, ma colombe,
Voyant, à l'heure où tout brunit,
Dans quel ravin le bois finit,
Pour se poser cherche une tombe,
Son dernier nid.

« Oh! lui dis-je, non moins morose:
Belle chanteuse aux beaux discours,
Oh! qu'as-tu fait de nos amours?
Rends-moi, trompeuse aux doigts de rose,
D'autres beaux jours! »

« T'ai-je trompé? répondit-elle:
A toi de voir la vérité.
Je suis la vie... En sa beauté
Seule ma sœur est immortelle:
L'Eternité. »

Tout ne relève pas de cette inspiration. *La Baignoire* est un joli tableau des ébats sur le lac des jeunes écoliers rappelés par la cloche à leurs tâches. *Lina* n'est qu'une bluette gracieuse. *Une Reine* est un poétique et charmant portrait de la reine des prés. Le volume contient aussi des légendes; la plus remarquable est celle des *Trois beaux garçons*, plus ferme d'allure; elle a d'ailleurs des mots charmants. Les trois garçons, partant pour courir le monde, reçoivent chacun leur mot d'ordre.

A l'un son père a dit: « Prends cette canne,
Vois du pays, et ne sois pas un âne,
Et tra! tralerala!
Et ne sois pas un âne! »

Son oncle à l'autre a dit: « Prends cette bourse,
Pour la remplir n'épargne aucune course,
Et tra! tralerala!
N'épargne aucune course. »

A l'autre, enfin, sa mère, vieille et triste,
A dit: « Mon fils, hélas! que Dieu t'assiste!

Celui-ci, comme de raison, réussit seul à toucher le cœur de la belle, objet des vœux de tous trois. Elle lui dit:

« Mettez-vous là; bientôt viendra mon père;
Vous l'aimerez, j'aimerai votre mère.., »

Il y a aussi de jolis mots dans la *Légende des deux frères*, et même dans celle de *Plan Névé*, quoique celle-ci s'extravase en une longueur démesurée.

Quand le poëte ne prétend que nous amuser, quand il se contente de tracer devant nous les gracieuses arabesques de la fantaisie, il parle à une partie de notre être qui n'aspire qu'à jouir; pourvu qu'il ne nous amuse pas en nous faisant goûter le mal, ce qui n'est assurément pas le cas des *Chansons du soir*, nous n'avons rien de plus à lui demander. Mais quand on s'est appliqué à nous montrer le côté nébuleux et dépouillé du soir de la vie, quand on s'est plu à promener son doigt sur les cicatrices de notre cœur, à étaler nos pertes, ne sommes-nous pas en droit de demander qu'on nous console? Nous le savons, la consolation vraiment efficace descend d'une sphère supérieure à celle de la poésie. Il est heureux qu'il en soit ainsi; qui, sans cela, consolerait les natures sourdes à la poésie? Mais pour ceux qu'elle a pu affliger, ne saurait-elle trouver un accent qui les relève, qui leur affirme sa parenté avec ce qui est plus haut qu'elle? N'est-il pas des couchants lumineux et paisibles où l'horizon semble reculer ses limites, et où l'œil saisit des perspectives interdites à l'éblouissant éclat du midi, en attendant l'heure où s'illuminera le firmament et où les mystères rayonnants des cieux succèderont aux charmes de la terre? Il est des vieillesses pleines et fécondes qui semblent touchées d'un rayon céleste; les secrets de la vie s'ouvrent à leurs regards, les passions sont apaisées, l'âme s'agrandit des acquisitions d'une sagesse impartiale, indulgente, bienveillante, parce que c'est par sa propre expérience qu'elle a connu le peu de prix de ce que la jeunesse poursuit avec tant d'ardeur. On savoure ce qui est donné, on anticipe ce qui est promis.

Soyons justes cependant; cette sagesse sereine ne saurait être l'apanage de tous. Si l'éducation de la vie enrichit le vrai fond de l'âme, tout en dépouillant la superficie de l'existence, ces dons inappréciables sont parfois chèrement payés. L'enseignement de la douleur ne fut jamais épargné au poëte. L'heure de l'apaisement, les clartés limpides du soir sont souvent précédées des vapeurs de l'orage. Mais c'est la douleur positive qui est salutaire, celle qui arrive du dehors. La douleur agrandit l'âme et la fertilise; le dégoût et le découragement la flétrissent.

Il est un morceau dont nous n'avons pas encore parlé, mais dont la tristesse est toute légitime, et auquel la vérité de l'expression ajoute un grand prix : *La fille et ses parents*.

La fille dit au père:
Mon père, je m'en vas.

Elle dit à la mère...
Ce qu'on n'entendit pas.
Adieu, père! adieu, mère!
Adieu, ma fille, adieu!
Et, dans leur joie amère,
Ne se parlant que peu,
Ils rentrent près du feu.

Feu triste et solitaire,
Qui n'a plus sa gaîté.
Dans la cendre il enterre
Son chant et sa clarté.
Même, s'il étincelle,
Rallumé pour le soir,
Le foyer, loin de celle
Qui venait là s'asseoir,
N'en paraît que plus noir.

— Comme le jour est sombre!
Fait le père en marchant.
La mère dit : — C'est l'ombre
D'un nuage au couchant.
— Femme, c'est bon à dire!
En vain le temps est doux :
Celle dont le sourire
Ne brillait que pour nous,
Sourit à son époux.

Nous sympathisons avec le poëte, nous entrons dans ce mélange de joie et de souffrance si simplement rendu. Ici c'est la réalité même qui est poésie, elle ébranle les fibres du cœur. Les cris de l'âme ont de tout temps fourni au poëte sa matière première, la plus précieuse. Dans un tout autre genre, une jolie pièce dédiée à la mère de l'auteur, le *Temps morose* nous rend le charme du contraste entre le brouillard de l'arrière-automne et les fraîches réminiscences de l'enfance.

Que fais-tu par ce temps morose
Où la brume obscurcit les airs,
Où les jardins n'ont plus de rose,
Et plus d'oiseau, les champs déserts?

Auprès de ta fenêtre assise,
Regardes-tu passer sans bruit
Quelque voisin, forme indécise
Comme l'on croit en voir la nuit?

Tout a ce voile gris et terne,
Et tout paraît s'y déformer.
Même le soir, une lanterne
Semble moins luire que fumer.

Dans l'ombre aussi, vers la fontaine,
Voilà les bœufs au large flanc,
Plongeant dans l'eau qu'ils voient à peine
Leur poitrail roux, leur mufle blanc.

Et s'ils n'y vont pas assez vite,
Le bouvier, sûr de son pouvoir,
Leur siffle un air qui les invite
A faire honneur à l'abreuvoir.

Et chacun rentre, et sur la porte
Meurent les derniers bruits de voix,
L'une riante, l'autre forte,
Même grondeuse quelquefois.

Et toi, mère, tu te rappelles
Un temps qui fut le nôtre aussi,
Où notre vie avait des ailes
Comme pour ceux de celui-ci.

Dans ce passé jeune et folâtre
Tu nous revois, songes flottants,
A travers la brume grisâtre,
A travers le brouillard du temps.

Tu nous éveilles pour l'école,
Et du ravin nous franchissons
Le gai sentier qui dégringole,
Ainsi que nous, par les buissons...

C'est un cadre en grisaille entourant le tableau aimable des joies du foyer, des courses à l'école, des jeux dans la neige, du dîner apporté dans un panier, des grands feux allumés dans les champs. Rien de plus vivant, rien de plus net que ces souvenirs. C'est dans ce genre, mêlé de sentiments vrais et de descriptions gracieuses, que l'auteur a toujours excellé. Ajoutons que cette pièce n'a pas de refrain. En général, nous avons préféré les morceaux de ce genre; rien n'y vient gêner la liberté du poëte. Le retour naturel d'un refrain à la suite d'un certain nombre de vers a parfois heureusement réussi à l'auteur; mais c'est une difficulté dont on ne mesure pas suffisamment l'étendue.

Le miroir magique du poëte a plus d'une face. S'il ne peut réfléchir toujours les teintes brillantes du matin, il est, au fond intime du chantre inspiré, une glace que les vicissitudes du dehors ne ternissent pas et qui reproduit les profondeurs de l'âme et les hauteurs de la pensée. Un morceau de ce volume offre surtout ce noble caractère, c'est la pièce intitulée *Chimie*. La voici dans son entier :

CHIMIE.

Le soir vient à pas lents, mais il vient : il prolonge
Ces rayons qui du jour semblent être le songe,
Le songe fugitif et se perdant sans bruit
Dans l'inconnu sommeil d'une insondable nuit.

* * *

Nuit terrible, nuit solennelle,
Qu'est-ce qui couve sous ton aile,
Qu'est-ce qui dort?
Est-ce la vie, est-ce la mort?
De ton abîme où tout s'enfonce,
Sortira-t-il, pour ta réponse,
Un nouveau jour, un nouveau bien,
Ou rien?

* * *

Pourquoi te troubles-tu, mon âme, devant elle?
Ne sens-tu pas en toi la présence immortelle
De ce qui vit, qui reste, et ne saurait finir,
De ce qui te fit être, et te peut rajeunir?
En vain l'ombre te couvre, et même tes pensées
T'échappent feuille à feuille, au vent noir dispersées:
Nul élément jamais tout entier ne périt,
Et ce qui te fit toi dans la vie est inscrit.
Tu pourras y dormir des milliards d'années,
Comme la nébuleuse attend ses destinées,
Comme le roi des monts, avant que de surgir,
A vu des océans sur sa tête mugir.
Y fusses-tu sans même en avoir connaissance,
Tu seras là pourtant, cachée en ton essence,
Comme au sein maternel l'enfant que rien n'instruit
Vit, ignorant sa vie et celle qui la suit.
Tu fus toi, tu dois donc avoir quelque parcelle
Qui ne saurait en tous être même étincelle;
Autrement, si chacun n'avait son germe à soi,
Eux ne seraient pas eux, tu ne serais pas toi.

* * *

Purs éléments, subtils atomes,
Vous qui peuplez les noirs royaumes
Du noir chaos,
Toujours sans place et sans repos,
Unissez-vous contre ce germe!
Frappez, foulez, frappez sans terme!
Indestructible, il reste ferme,
Méconnaissable et sans appui,
Mais lui!

* * *

Quel est ce germe! en quoi l'un n'est-il pas le nôtre?
Comment sont-ils pareils et chacun d'eux tout autre?
Tu n'en sais rien, mon âme, et n'en peux rien savoir,
Car jusque dans ce fond tu ne peux pas te voir.
Mais tu te sens toi-même, et, si ton corps succombe,
Tu sais bien que c'est toi qui marches vers la tombe.
Ce germe, ton bien propre, y descend-il aussi?
Est-il esprit, matière, ou ce qu'on nomme ainsi?
Admettons qu'il retourne à l'océan des choses :
Eh bien! que voyons-nous en leurs métamorphoses?
Que la Nature, exacte et soigneuse en ses lois,
Des mêmes éléments faisant divers emplois,
En retrouve toujours, sans gain et sans usure,
Toujours le même nombre et la même mesure.
Ainsi dit la Science : elle pose ce fait,
Que tout, dans ses calculs, vérifie en effet.
Et la Nature ainsi, la divine ouvrière,
Du Temps et de l'Espace ayant pleine carrière,
Ramène et reprend tout à son creuset béant.
Si donc rien ne s'y perd et ne rentre au néant;
Si sa main, combinant les matières premières,
Dans l'animal, la plante, et les sels et les pierres,
Dans les eaux, dans la nue et l'air inhabité,
En a, ni plus ni moins, la même quantité;
Si, quand elle a besoin d'azote ou de carbone,
Ce qu'elle en ôte à l'un, à l'autre elle le donne,
Comment, germe cent fois plus simple et précieux,
Pourrait-elle te perdre et te quitter des yeux?

* * *

Ne rien sentir, ne rien connaître,
Ce n'est pas ne rien être;
La mort n'est qu'un plus grand repos
Pour de plus grands travaux.
Du voyageur lassé qui sur le pont sommeille,
Nulle vague, nul vent n'attire plus l'oreille,
Il dort.
Tout à coup il s'éveille,
Au port.

* * *

Ainsi, mon âme, ô toi, voyageuse invisible,
Impalpable, et peut-être à toi-même insensible,
Papillon que l'hiver de la vie a transi,
Un temps plus ou moins long tu dormiras ainsi!
Puis, d'un nouveau printemps la saison revenue,
Tu sentiras encor sur toi passer la nue,
Et le nouveau soleil perçant à l'horizon
Percer aussi les murs de ta noire prison,
Fondre cette enveloppe où tu te tiens blottie,
Ranimer l'étincelle en ta cendre amortie,
Et, comme à ce qui dort dans la roche ou le fer
Le feu rouvre en vapeur un passage dans l'air,

Te rappeler au jour, dégager cette essence
Qui n'est qu'à toi, sur qui nul agent n'a puissance
Au point de la détruire ou d'en faire un emploi
Où tu serais un autre et ne serais plus toi.

Mais tes sœurs ont aussi mêmes droits, mêmes forces:
Toutes vous vous tendez mutuelles amorces;
On s'attire, on se veut, pour ravir, pour donner.
Prends donc garde, mon âme, à te bien combiner.
Des éléments impurs fuis l'impur mariage,
Qui renverrait pour toi le moment du triage.
Incorporée en eux, et l'ayant bien voulu,
Tu seras l'oiseau d'or enfermé dans la glu;
Tu serais le cristal dans la profondeur sombre
Du rocher qui le tient pour des siècles sans nombre.
Mais, fusses-tu noyée aux plus noirs océans,
Ou prise sous le pied des rocs les plus géants,
Tu n'échapperas point : tu reçus ta semence;
Elle reparaîtra dans le creuset immense
Où la Vie, en son souffle, en son penser divin,
Saura te retrouver et te reprendre enfin,
Comme elle fait jaillir, sans effort, à toute heure,
Le feu du fer qui crie ou du tison qui pleure.

* * *

O vous, qui nous rendez l'art du magicien,
Savants, qui ne croyez qu'à vos laboratoires,
Quand la Nature est là, pourquoi douter du sien,
Sans lequel cependant les vôtres ne sont rien?
Vous pour qui tout le reste est de vieilles histoires,
Croyants de la Nature, au moins croyez-y bien!
Jamais oisive ni stérile,
Laborieuse et non fébrile,
Elle ne perd pas un instant.
Tout vit pour elle et fait sa joie.
Aux temps voulus elle l'emploie,
Ou le laisse à l'état latent;
Mais, toujours sûre de sa proie,
Elle l'attend.
Ne crois donc pas qu'elle t'oublie,
O mon âme! dans ton sommeil.
Il est son œuvre, et le réveil
Sera la fin, l'œuvre accomplie,
Qui te délie.

* * *

Peut-être bien changée, alors tu renaîtras;
Mais, troublée ou sans peur, tu te reconnaîtras,
Comme, lorsque d'un rêve en sursaut on s'éveille,
On se dit : C'est bien moi qui m'endormis la veille.
Cependant, plus encor qu'en ton premier séjour
Où, tout en restant soi, l'on change chaque jour,

Tu sentiras tomber, pareils à des scories,
A des fruits avortés, à des feuilles flétries,
Tes songes d'ici-bas, dont tu faisais ta foi,
Dont tu faisais ta vie, et qui n'étaient pas toi.
De même tu verras passer de ta mémoire
Tout ce qui ne fait pas ligne dans ton histoire,
Comme, en tes souvenirs par le Temps confondus,
Plusieurs te reviendront que tu croyais perdus.

En tressailleras-tu d'espérance ou de crainte?
D'une nouvelle mort subiras-tu l'étreinte?
En toi sentiras-tu, plus aveugle et plus vain,
Le terrestre élément résister au divin,
Ou celui-ci vainqueur, ton salut et ta joie,
Réagir contre l'autre et lui ravir sa proie?
L'Etre d'où vient ton être, il n'est que ce recours!
Ne le fuis pas, mon âme, en tes sombres détours,
Et songe, quand la vie en toi baisse ou remonte,
Qu'à celui qui la donne il en faut rendre compte.

* * *

Il suffit d'un soupir
Qui pour toi le réclame.
Courage donc, mon âme!
Ne laisse pas languir,
Ne laisse pas noircir
Ta flamme.
La vie est pour les forts.
La mort est pour les morts.

Simplicité, fermeté d'allure, propriété d'expression alliée à la couleur poétique, vigueur de la pensée, coulant d'elle-même dans le moule de l'art, tout cela nous saisit et nous charme. Pas de cheville, point de vers superflus, mais de belles périodes où la pensée se déroule naturellement et sans saccade. Combien les chutes heureuses des petits vers ajoutent d'énergie à la pensée! On est peu accoutumé à rencontrer chez des poëtes d'origine suisse des vers ainsi faits. Il faut remonter ailleurs pour trouver un genre analogue. Ceux-ci nous ont rappelé un des plus grands maîtres de l'art, la Fable des deux Rats, le Renard et l'Œuf, dédiée à Mme de la Sablière.

... Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor

Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre âme entre nous et les anges,
Commune en un certain degré;
Et ce trésor, à part créé,
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais quoiqu'ayant commencé;
Choses réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière;
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours enveloppérait
L'autre âme imparfaite et grossière.

Ce rapprochement, sans doute, est loin d'être complet; mais que de poëtes ambitionneraient une ressemblance, fût-elle moins sensible ! La Fontaine combat ici, avec la grâce unique qui fut toujours son partage, les arguments de Descartes sur un point qui l'a mené aux récits les plus charmants. Mais la poésie est surtout dans la forme, et les délicatesses ravissantes de l'expression revêtent, sans la couvrir, une suite de raisonnements très-précis.

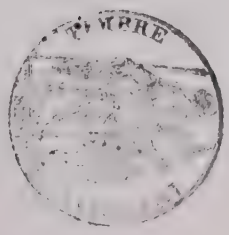
Le morceau tiré des *Chansons du soir* est poétique avant tout par le fond : c'est à l'âme qu'il s'adresse encore plus qu'à l'esprit; l'ampleur et le mouvement lyrique s'enveloppent des apparences de l'argumentation, mais il n'en forme pas moins un flot puissant qui se dissimule sous une comparaison fournie par la science. Le sentiment indélébile de l'individualité, l'impérissable valeur du germe qui nous constitue, se portent en témoignage de la perpétuité consciente de notre être. Malgré ces différences, si nous étudions de près certains vers des deux pièces, nous y reconnaîtrons une facture analogue. Même facilité à trouver l'expression vraie, même aisance à faire courir le sens au travers des mots, sans que rime ni mesure y fasse sentir la gêne; même prosodie saisissant l'oreille, comme l'accord de deux voix apparentées. Cet heureux et difficile emploi des longues et

des brèves, si délicat dans la langue française, est ménagé des deux parts avec un succès presque égal. Ces vers sont pleins sans être tendus. On sait que chez La Fontaine une phrase en vers ne dit pas moins bien ce qu'elle veut dire qu'une phrase quelconque de prose, et pourtant jamais vers ne furent moins prosaïques. Il y a de cela parfois dans la pièce que nous venons de citer. Chez tous deux le mot propre sans ambage, la précision sans dureté, la correction sans raideur.

Qu'on nous pardonne ces minutieux détails; nous avions à cœur de faire ressortir la supériorité d'exécution d'un morceau remarquable par la hauteur et l'élan, sans que l'un de ces caractères ôte rien à l'autre. Ajoutons que cette pièce se distingue encore par un parfait naturel, plus rare et plus difficile dans le lyrisme qu'ailleurs. Ce naturel même entre pour quelque chose dans le seul défaut qui nous ait frappés. Dès qu'une œuvre d'art se propose un but distinct, l'intelligence réclame des droits et demande une marche progressive. Ici une progression se trouve sans doute au sens moral, puisque c'est à la fin qu'apparaissent la responsabilité personnelle, cachet et sanction de l'individualité, et le recours à Dieu, couronnement de l'édifice. Mais on eût pu souhaiter que la forme du raisonnement une fois admise, celle-ci eût fait plus sensiblement avancer le développement de l'idée. On dirait aussi que, près du terme, la verve du poëte a subi quelque lassitude.

Dirons-nous enfin toute notre pensée? Cette pièce nous a rappelé, non pas un autre nom, mais une autre voix, jadis bien connue et qui ne s'était pas fait entendre depuis longtemps. La retrouver et l'entendre encore est un de nos vœux les plus chers.

M. . .



PHILOSOPHIE

—

POSITIVISME ET CHRISTIANISME

A PROPOS D'UN ARTICLE DE M. LITTRÉ[1].

« L'esprit de l'homme ne peut faire quelques pas dans la voie de la méditation, que bientôt il ne découvre toute l'étendue de son ignorance, qu'il ne s'avoue un grand nombre d'erreurs, qu'il ne se trouve arrêté par des doutes et des incertitudes. Son ignorance l'humilie, ses erreurs le découragent, ses doutes le tourmentent[2]. »

Ainsi s'exprimait, il y quarante-cinq ans environ, un esprit cultivé et réfléchi. Qui ne souscrirait pleinement et volontiers à ces paroles si sages et d'une expérience si vraie? L'homme n'est pas heureux, il est tourmenté; à l'horizon de sa vie, malgré toutes les fleurs dont quelques-uns réussissent à parer leur existence, il y a comme un brouillard qui ternit l'éclat de sa joie, enlève le plus de pur leur parfum à ses plus pures jouissances.

A quel fait est-il possible de rattacher cet état de désenchantement perpétuel; à quelle cause faut-il attribuer cette inquiétude permanente qui pèse sur nous, arrête nos élans, comme le vent d'hiver arrête, dans la plante, la sève qui voudrait monter toujours? Cette ombre au tableau de la vie a son point de départ, il semble que le doute n'est pas possible sur ce fait, dans un manque d'équilibre entre nos facultés et l'être[3], entre le besoin de certitude qui nous subjugue et la somme de certitude dont nous pouvons jouir. Tantale, condamné à une faim et à une soif perpétuelles, enfoncé jusqu'à la gorge dans les eaux transparentes d'un lac, ayant près de sa bouche un rameau tout chargé de fruits et les voyant s'éloigner tour à tour chaque fois qu'il veut en approcher ses lèvres brûlantes, est un sym-

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1866.
[2] De Gérando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie.*
[3] C'est le tort de l'idéalisme, du subjectivisme absolu de faire de l'idée ou du moi le critère de la vérité ontologique; cette théorie est contredite par les faits.

bole frappant de l'humanité marchant ici-bas à l'accomplissement de sa destinée.

Je ne veux pas presser ce symbole; je n'en extrairai, pour les appliquer à notre race, ni les prémisses ni la conclusion. Je ferai remarquer seulement, en passant, que la tradition, d'accord ici avec la Bible, assigne pour motif à la cause des misères qui nous accablent, une infraction à la loi morale, infraction dont nous supportons les conséquences.

Mais ne remontons pas toute l'échelle des causes; il nous suffit de constater que la plus prochaine de l'état d'anxiété dans lequel nous sommes placés gît dans la disproportion de nos facultés et de nos aspirations. Que de problèmes, en effet, problèmes que M. Guizot appelle avec raison naturels et dont la solution nous échappe!

Il n'y a peut-être pas un homme, doué d'un peu de sentiment et de réflexion, qui ne se demande un jour ou l'autre : Que suis-je? quel est mon commencement et quelle sera ma fin? que suis-je par rapport à ce monde qui m'entoure et m'étreint?... quelle est ma place dans l'ensemble de la création et quelle est ma position vis-à-vis de la force créatrice qui a peuplé l'infini si cette force fut l'expression d'une volonté libre?... Mais en est-il bien ainsi et dois-je voir dans l'univers le résultat d'une activité intelligente ou la rencontre fortuite de divers éléments?... Si c'est le hasard qui a fait toutes choses et moi aussi, quel est mon rôle dans le tourbillon incessant qui roule les hommes et les choses vers un avenir inconnu, quelle est ma liberté?... Si c'est un être libre doué d'intelligence et de sensibilité, un père, en un mot, pourquoi m'a-t-il fait une condition si dure, pourquoi le mal qui me poursuit, la mort qui brise des liens si doux?...

Autant de questions que l'homme se pose actuellement, autant de problèmes effrayants qui se dressent devant lui, auxquels il ose à peine toucher quelquefois, et qui par cela même remplissent son existence d'une anxiété qui n'est pas sans amertume. Faire tomber le voile, mettre fin à toute incertitude au sujet de ces graves questions; donner à l'homme une position fixe, rompre le charme qui le tient suspendu entre des solutions opposées, ne serait-ce pas apporter la paix à son âme? Oui, sans doute, à moins que nous nous soyons égarés sur la cause du malaise qui nous travaille, que la lumière ne soit pas préférable aux ténèbres, la certitude à une perpétuelle hésitation.

I.

Cette tâche, la philosophie la revendique comme sa tâche naturelle; elle se propose de dire Dieu, l'univers, l'homme[1], et nécessairement les

[1] De Gérando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie :* « Avant de décider sur Dieu, l'univers, l'homme, ces trois grands objets de toute doctrine philosophique, il faut, etc. (Préface de la 2e édition.)

rapports qui les lient, d'où découlent toutes les questions que chacun se pose. Mais il est une autre science, la science religieuse, disons ici la science chrétienne, qui a la même prétention et qui poursuit à sa manière le bonheur de l'humanité. Espérer une réponse complète à tous ces pourquoi? nous n'osons pas avoir cette confiance. Mais les efforts de l'esprit humain ont-ils abouti à quelque chose de certain, ont-ils jeté quelque lumière sur ces questions inquiétantes, dissipé quelques doutes?

La philosophie, comme le dit très-bien M. Caro en résumant la pensée de Jouffroy[1], a vécu deux mille ans au moins d'une vie réfléchie, dans la pleine lumière de l'histoire, et après deux mille ans, elle n'est pas arrivée à une seule solution acceptée et définitive.

Cela n'est que trop vrai. Depuis deux mille ans, en effet, qu'a-t-elle dit sur Dieu, autre chose que son existence, et encore!... sur le monde, sur l'homme? Les systèmes se sont succédé de période en période; chacun a cru, à son tour, offrir à l'homme altéré la clef mystérieuse du sanctuaire où il lui serait loisible d'étancher sa soif de certitude, et, après un court moment d'une vie éphémère, il a cédé la place à un autre qui, après un éclat passager, s'effacera par l'impuissance comme celui qui l'a précédé. C'est ainsi que de système en système, ou de résurrection de système en résurrection de système (car la pensée a des limites), nous sommes arrivés au dix-neuvième siècle sans que le voile ait été déchiré.

Le système positiviste, tel qu'il s'offre à nous aujourd'hui, sera-t-il plus heureux que les systèmes qui sont venus avant lui? M. Littré semble le croire, puisque, d'après lui, la philosophie positive exprime le plus haut point de développement que la pensée humaine ait pu atteindre, le sommet lumineux que les philosophies théologique et métaphysique n'avaient fait qu'entrevoir sans le dire : « Jamais, dit-il, si vaste développement n'a été ouvert à la méditation, jamais le vol de la pensée humaine n'a été tracé à une si grande hauteur[2]. » Soit, nous accepterons, s'il le faut, cette phrase dans toute son étendue, je serais tenté de dire dans toute son exagération; toutefois, qu'il nous soit permis de demander au système à l'appui duquel elle a été écrite, les titres qui commandent une si haute glorification.

Qu'est-ce donc que la philosophie positive et quelle est sa méthode? La philosophie positive est une manière de concevoir le monde[3], sa méthode consiste dans la coordination des faits généraux aux vérités fondamentales qui conduisent à cette conception[4].

Dans une page remarquable entre toutes, M. Littré nous fait assister à la marche progressive par laquelle Aug. Comte, à son dire l'initiateur de cette manière de penser, parvint à compléter son œuvre philosophique.

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1865, p. 352.
[2] *Id.*, 15 août 1866, page 838.
[3] *Id.*, page 829.
[4] *Id.*, page 834.

Lui laisser la parole me paraît être le meilleur moyen, dans tous les cas le plus loyal, de donner un aperçu de la méthode qu'il s'agit de juger dans quelques-unes de ses conséquences immédiates.

« La philosophie positive, dit-il[1], provient de deux opérations : la détermination des faits généraux de chaque science fondamentale, et le groupement ou coordination de ces faits. Déterminer les faits généraux d'une science particulière et les coordonner, c'est, comme il a été dit plus haut, faire la philosophie d'une science. Ce travail toujours ardu, même quand il se borne à un seul domaine, devient immense quand il s'étend au domaine de ce que M. Comte appelle les six sciences fondamentales. Aucun philosophe n'a exécuté rien de pareil. Si, pour en venir à bout, il fut besoin d'un esprit encyclopédique, qui, je ne crains pas de le dire, n'appartenait à personne qu'à M. Comte, quand il commença et acheva son entreprise..... Quand M. Comte eut ainsi entre les mains tous les faits généraux des sciences positives, il comprit (mais qui l'avait compris avant lui?) qu'il tenait les éléments d'une nouvelle philosophie, un *substratum* philosophique complétement original et tout à fait différent de celui des philosophies antécédentes. De cette façon, la première opération était terminée et la matière de la philosophie était trouvée.

« La seconde opération consistait à infuser dans ce *substratum* la vie et le mouvement, c'est-à-dire à y appliquer une méthode qui lui convînt. Comme la philosophie d'une science est la coordination de ses faits généraux, il s'ensuit que la philosophie totale est la coordination des groupes particuliers obtenus dans la première opération. L'écueil était de prendre pour principe de coordination une vue quelconque de l'esprit et d'introduire, par une grave méprise, le subjectif banni de tout le reste. La coordination fut réglée par le degré de complication des phénomènes, suivant la hiérarchie qu'offre la nature elle-même dans les faits physiques, chimiques et biologiques, et elle s'appuie concurremment sur l'ordre historique qui est conforme au degré de complication, et sur l'ordre didactique qui oblige à passer par un degré pour atteindre l'autre. »

Ainsi dépouillée de toutes ses complications, la philosophie positive est l'application de l'esprit humain, selon un certain ordre, à l'ensemble des sciences positives, une organisation. Mon but n'étant pas de rechercher ce qu'il pourrait y avoir de défectueux dans les détails de ce système, qui tend à prendre une si grande place dans les préoccupations spéculatives et théoriques de notre temps, je laisserai de côté ce qu'il y a pour moi d'arbitraire dans le choix des sciences fondamentales d'où la psychologie est à jamais bannie par l'illustre chef de l'école, et dans la loi constitutive que celui-ci croit avoir trouvée, c'est-à-dire dans la loi qui préside au groupement hiérarchique des parties constitutives de chaque

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1866, page 839.

science et à la coordination de ces premiers groupes obtenus pour arriver à la philosophie *totale* selon le mot de M. Littré[1].

Mes observations porteront sur l'ensemble du système, sur l'idée qui est à la base de toutes les spéculations, qui fait son originalité et même sa force. Cette idée génératrice, suffisamment apparente dans le fragment que nous avons emprunté à la *Revue des Deux-Mondes*, est la séparation en deux parties de tout ce qui est ou se fait et l'exclusion formelle de l'une de ces parties.

Comme cette séparation renferme, à mon avis, des conséquences incalculables pour la philosophie elle-même; comme elle me paraît être tout simplement une abdication en présence des problèmes qui nous tourmentent et qu'elle devrait se donner pour mission de résoudre, loin d'y voir comme M. Littré une leçon de confiance et d'humilité, il importe de la constater et de l'établir en toutes lettres.

Dans ce dessein, je vais encore laisser parler le chef actuel de l'école : « Ce grand achèvement, dit-il (achèvement de l'évolution philosophique par la philosophie positive), qui est l'œuvre de M. Comte, avait toujours été jugé philosophiquement impossible; mais, pour cela, il fallut, ce qui n'est pas un moindre achèvement, *partager l'univers en deux parties : celle que nous connaissons et où notre intelligence a pour fanal l'expérience, et celle que nous ne connaissons pas, interdite à toutes nos spéculations;* » et encore : « A peine la philosophie a-t-elle pris possession de son empire, que cet univers, cessant de se montrer concevable en son ensemble, *se partage en deux parts : l'une connue selon les conditions humaines, l'autre inconnue soit dans l'étendue de l'espace, soit dans la durée du temps, soit dans l'enchaînement des causes*[2]. »

Ainsi, par un effort de génie, par une illumination soudaine, la métaphysique est, non pas seulement remplacée par une philosophie supérieure, mais effacée du cadre philosophique; les questions de substance, de cause et toutes celles qui se rattachent au monde supra-sensible sont violemment écartées par une fin de non-recevoir; le procédé est commode : est-il aussi concluant? Soyons sincères; est-ce véritablement apporter un remède au mal qui nous agite que de venir nous dire que ce mal est une illusion (n'oublions pas qu'il a sa source dans les problèmes métaphysiques qui s'imposent à notre intelligence) lorsque nous en sentons si bien les étreintes, ou qu'il est incurable, une nécessité contre laquelle tous nos efforts sont vains? Je m'abuse peut-être; mais raisonner de cette manière et s'appeler philosophe me paraît un contre-sens étrange, car la philosophie qui s'appelle la recherche, la poursuite de la vérité en toutes choses, ne saurait opposer une fin de non-recevoir aux questions

[1] Pour prendre un exemple et le dire en passant, je ne sais pas si tous les physiologistes accepteraient pour fondement de la biologie la base donnée à cette science par Aug. Comte.

[2] *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1866, p. 837. — C'est nous qui soulignons.

persistantes que les hommes se posent, n'importe dans quelle sphère, dans quel ordre d'observations. D'ailleurs elle ennoblit sa tâche en se donnant pour but le soulagement de l'humanité ; est-il donc bien philosophique de nier le mal parce que la raison est impuissante à trouver le remède qui doit le guérir?

Outre cela, n'est-ce pas une grande naïveté; n'est-ce pas abuser de la candeur des hommes que de leur proposer l'oubli de faits qui s'attachent à eux avec une inexorable persistance, sous le prétexte que nos moyens sont insuffisants pour les atteindre? Mais avez-vous consulté l'expérience jusqu'au bout? Sans doute, la conscience ne vous donnera pas des démonstrations mathématiques; mais doit-elle, à cause de cela, être reléguée comme inutile? Ne fait-elle pas partie de notre moi, et à ce titre n'a-t-elle pas droit à quelque créance? Je dirai plus; il est des questions qui sont purement de son ressort et qu'elle seule est qualifiée pour les atteindre. D'ailleurs, la lumière qu'elle jettera fût-elle encore plus infime, doit-elle être dédaignée si elle peut réchauffer à un certain degré, quelque minime qu'il soit, l'humanité qui attend, qui a froid et qui souffre?

Les problèmes métaphysiques nettement posés par la conscience peuvent être éclairés par elle ; mais si vous rejetez son secours, il faut absolument se courber et attendre. La science positiviste ne veut pas de ces démonstrations, que j'appellerai morales; il lui faut des preuves palpables, évidentes, et tout ce qui ne tombe pas dans le champ des sciences exactes est non avenu pour elle. Qu'a-t-elle même besoin de preuves : elle n'est qu'une organisation des sciences. Aussi accepte-t-elle stoïquement le poids écrasant de tous les problèmes qui s'agitent en dehors de l'espace dans lequel elle se limite, et quand l'humanité se plaint parce qu'elle trouve le fardeau trop lourd, quand elle cherche quelque chose qui réponde à ses désirs, à ses espérances : Tais-toi, lui dit-elle; tes désirs, songes creux, illusions d'un jour; d'ailleurs, tu te tourmenterais encore davantage que tu n'atteindras pas l'objet de ces désirs. Ainsi, pour la guérir, elle la mutile. Je ne connais pas de moyen plus sûr pour empêcher un oiseau de voler que de le mettre en cage ou de lui couper les ailes.

Non-seulement la philosophie positive demeure muette sur ce qui importe le plus à l'homme, mais elle le mutile d'abord dans les facultés qui sont le siége de ses aspirations, dans un de ses attributs les plus féconds : je veux parler de la liberté.

La liberté de l'homme est un fait indéniable et d'une telle fécondité, que le doute seul sur ce point amènerait les plus funestes conséquences. Tout en nous proclame que nous sommes des créatures libres, et aux heures mêmes où il semble que nous obéissons à certaines puissances fatales, notre volonté demeure qui dit hautement notre liberté. Saint Paul a exprimé cette vérité dans des paroles qui resteront à ce point de vue comme la plus haute expression de notre destinée : « Je *n'approuve*

point ce que je fais, puisque je ne fais point ce que *je veux;* mais je fais ce que *je hais*..... Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien, *vu que le vouloir est bien attaché à moi;* mais je ne trouve pas le moyen d'accomplir le bien, car je ne fais pas le bien que *je veux,* mais je fais le mal que je ne veux point[1]. »

Que nous ne soyons pas les maîtres absolus de nous-mêmes, que notre volonté ne soit pas le seul régulateur de notre vie, cela est incontestable; les circonstances, l'éducation, la tradition même, pèsent sur nous, décident quelquefois malgré nous, et nous forcent à prendre une route opposée à celle que nous voudrions suivre; toutefois, une protestation intérieure surgit au moment même de ces décisions forcées : ce sont les plaintes de la liberté outragée, mais non perdue, noble manifestation de notre nature qui dit que nous sommes libres en droit sinon en fait.

Et cette liberté, toute mutilée qu'elle est dans la pratique, ne nous laisse pas moins en possession de nous-mêmes et ne fonde pas moins notre grandeur. Par elle, nous nous sentons des êtres personnels, distincts; comme, par elle, nous dominons les circonstances les plus difficiles de la vie. Les martyrs de la foi ou de la pensée, les nobles dévouements que l'historien raconte, n'auraient pas de raison d'être ou du moins seraient inexplicables sans elle. Si minime qu'elle paraisse, elle ne laisse pas que de constituer un bienfait précieux que nous devons d'autant plus tenir à développer qu'il nous paraît plus faible. Que devient-il avec la philosophie positive? C'est ce que nous allons tâcher d'examiner.

De même qu'à l'homme il faut de l'air pour vivre, de même il faut à la liberté une certaine atmosphère pour qu'elle n'étouffe pas. Son milieu naturel, c'est le souple, le flexible, le maniable. Que deviendrait la liberté de l'artiste si le marbre ne se taillait que suivant certaines lignes? Pour qu'un être soit libre, il faut qu'il puisse se sentir cause et cause consciente ; il faut qu'il puisse dire : Je veux, et que sa volonté soit quelquefois suivie d'effet. Ainsi je suis libre, et je l'affirme, parce que, en ce ce moment, je veux penser et que je pense; sans doute, une circonstance plus forte que moi pourrait m'entraver dans l'exécution de ma volonté, mais il me suffit d'avoir accompli durant une seconde ce que je voulais faire pour affirmer ma liberté. D'ailleurs la faculté d'agir m'eût-elle été enlevée au moment de l'action, la seule pensée du vouloir, dans un esprit sain, ne préjuge-t-elle pas la possibilité de l'acte, et ne la préjugeât-elle même pas, il demeurerait toujours la liberté de vouloir?

La volonté fonde donc la liberté; mais là où la volonté n'a pas de place, la liberté n'en a pas non plus. Or, M. Littré l'affirme, pour le positiviste, il n'y a dans le monde que « *des faits et des lois,* » toutes choses inflexibles, rebelles à la volonté, la limitant, mais ne se laissant pas limiter par elle. Et cette affirmation a bien sa raison d'être dans un système qui éli-

[1] Rom. VII, 15, 18, 19.

mine tout ce qui touche à la métaphysique; non-seulement elle a sa raison d'être, mais elle découle nécessairement de la négation de l'idée d'être, de substance, idées qui se renferment exclusivement dans le cadre psychologique. Il n'y a point de substance, donc il n'y a que des événements et leurs rapports, et, pour parler comme M. Taine, il y a simplement « des groupes de mouvements présents ou possibles, des groupes de pensées présentes ou possibles; » il n'y a ni esprit ni corps.

Des événements sans substances? C'est comme si nous disions des volitions sans volonté, à moins que nous nous fassions les apologistes de je ne sais quel fatalisme naturaliste ou que nous acceptions les doctrines diverses (âme du monde ou autres) par lesquelles le panthéisme de tous les temps a tenté d'expliquer ce qui est et ce qui arrive ou plutôt ce qui se fait.

Si nous nous rangeons du côté du fatalisme, il ne nous sera pas difficile d'admettre qu'il n'y a dans le monde que des faits et des lois, c'est-à-dire des événements et leurs rapports, et notre rôle ici-bas, notre activité scientifique se bornera naturellement à les constater (philosophie positive); nous n'aurons qu'à contempler et à laisser faire; mais, dans cet état de choses, où trouver une place à la volonté humaine? n'est-elle pas là entièrement hors de propos? Il est indubitable qu'au sein de cet agencement inflexible de faits et de lois, l'homme devient un être passif, sans initiative, peut-on dire qu'il soit un être libre?

Si nous optons pour le panthéisme (et je veux parler du panthéisme naturaliste, il ne saurait être question d'un autre avec le système positiviste tel qu'il s'offre à notre jugement), si, dis-je, nous nous tournons de ce côté, les conséquences n'en sont pas moins les mêmes au point de vue de la liberté; il en est le faucheur le plus impitoyable; partout où il a passé, il l'a tuée dans son éclosion ou dans son germe. Qu'on y regarde de près et qu'on examine ce qu'est devenue la liberté dans les pays où le panthéisme, sous quelque forme que ce soit, a eu le privilége de tenir le premier rang. Et cela se comprend de reste. Qu'est-ce qui fait le fond de ce système? c'est d'une manière générale l'effacement de la distinction, de tout temps établie, entre l'esprit humain, la nature et le créateur, pour arriver à la confusion de ces trois grandes substances en une seule. Tantôt c'est l'esprit humain qui absorbe Dieu et la nature, c'est le rationalisme ou mieux l'idéalisme; tantôt c'est Dieu qui absorbe l'homme et la nature, c'est le mysticisme; enfin, il peut arriver que ce soit au profit de la nature qu'on fasse disparaître Dieu et l'homme, c'est alors le naturalisme ou panthéisme naturaliste, auquel se rattache directement la doctrine que de nos jours on a appelée du nom de positivisme.

Il est aisé de le voir, cette espèce de panthéisme n'est pas autre chose que la *natura naturans*, la nature se faisant elle-même en vertu de certaines lois; mais dans le système, cela est trop évident pour qu'il soit nécessaire de s'y d'arrêter davantage, tout est lois, tout est faits, il n'y a que des faits, et des lois. Je demande où une volonté quelconque pour-

rait ici trouver sa place; évidemment ce n'est pas là non plus le domaine de la liberté.

Si je me suis arrêté à cette question de la liberté, c'est parce que sa suppression est non-seulement une atteinte sérieuse portée à notre nature morale, mais aussi parce qu'elle entraîne après elle des conséquences trop graves pour que nous puissions les passer sous silence.

En face de cette donnée, poserons-nous, par exemple, le problème du mal? il ne nous sera plus possible de l'imputer à l'homme. Si l'homme, en effet, se confond avec la nature, le monde extérieur règne sur lui au même titre que sa conscience, et la distinction de la chair d'avec l'esprit disparaît aussi bien que la distinction de la sainteté et du péché. Je laisse à penser ce que cette confusion peut apporter de trouble dans l'âme humaine et créer de dangers pour la société.

Si l'homme est l'introducteur involontaire du mal dans le monde et si encore il l'accomplit d'une manière fatale, il ne saurait en être responsable; la responsabilité ne va pas sans la liberté. Entre le meurtrier et les juges qui le condamnent, ce n'est pas le premier qui est coupable, mais les seconds qui n'ont pas le droit de frapper un individu pour un crime que sa main a commis, mais dont il est parfaitement innocent. Au surplus, les juges eux-mêmes ne sauraient être malvenus à cause du verdict qu'ils ont prononcé, car ils ne l'ont point fait d'eux-mêmes. Le jugement comme le crime, tout cela devait s'accomplir fatalement, réglé d'avance par je ne sais quelle puissance mystérieuse avec laquelle l'humanité n'a rien à démêler. Ainsi que le criminel agisse, que le juge prononce, que l'humanité condamne ou absolve, tout cela est indifférent. Il n'y a plus de morale; le bien et le mal se confondent, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, nous n'avons plus qu'à vivre selon nos instincts et nos goûts.

Cependant l'homme persiste à juger et à juger sévèrement les membres tarés de la société qui rompent, je ne dirai pas avec les lois établies, les seules qu'il devrait respecter, mais avec celles de la conscience générale, en face desquelles il pourrait s'innocenter en faisant appel à sa passivité eu égard à l'acte accompli. Cette persistance à approuver ou à improuver, qui caractérise la nature humaine, fait inaliénable qui a toujours été et qui ne semble pas prêt à s'éteindre, est méconnue, foulée aux pieds. La gloire des historiens, qui ont imprimé un si beau mouvement à l'étude du passé par une savante application de la faculté de juger, s'éclipse ou s'évapore; que l'indifférente narration reprenne sa place, c'est le genre de la fatalité. Ce qu'on avait appelé un progrès n'en est pas un; le progrès même est-il possible?

Ainsi, d'un côté, le système positiviste porte une atteinte grave à certaines des facultés humaines; de l'autre, il oppose une fin de non-recevoir aux problèmes qu'il devrait résoudre s'il est vraiment une philosophie, ou propose naïvement de les passer sous silence. Mais le genre humain, non

pas un genre humain idéal, aristocratique, celui qui palpite et qui vit, le genre humain des réalités concrètes, ne se contentera jamais de ces négations que condamne l'expérience des siècles. Il est des questions qui le troublent, il lui faut des réponses à ces questions : de vraies réponses, dirai-je avec M. Vitet, qui parlent à son intelligence en même temps qu'à son cœur ; ajoutons : des réponses qui ne le mutilent pas, mais qui satisfassent son être tout entier. Trouverons-nous une autre issue qui réponde, mieux que la philosophie inaugurée dans notre siècle par Aug. Comte, aux aspirations de l'humanité, sans lui imposer de trop durs sacrifices.

Interrogeons le système chrétien.

II.

La base du christianisme est la possibilité d'une intervention extraordinaire et directe de la divinité dans le monde. Il établit, contre le positivisme, qui est la proclamation de l'impersonnalité en toutes choses, ne reconnaissant que *des faits et des lois*, la doctrine d'un Dieu personnel et vivant. Il ne supprime pas l'harmonie dans la nature et dans l'homme puisqu'il est le plus grand argument en faveur des causes finales, qu'il n'est lui-même qu'une manifestation grandiose de l'intelligence créatrice. Mais, au lieu de la stabilité dans l'ordre éternel que présuppose la méthode positive, il subordonne cette harmonie à la volonté du créateur, il proclame que la succession des événements s'accomplit sous le regard de Dieu et par le concours de sa souveraine puissance. Ainsi, le Dieu de Jésus-Christ est un Dieu personnel, vivant, ayant une volonté, et libre dans ses manifestations; il lui est possible de produire des phénomènes, non-seulement par les forces ordinaires de la nature, mais encore par un acte de sa volonté immédiate.

« Le monde existe et subsiste par Dieu. Dans la série infinie des causes et des effets, Dieu est la cause suprême, non dans ce sens seulement qu'il se serait borné à donner la première impulsion au mouvement perpétuellement progressif dans lequel les effets se développent de leurs causes; mais dans ce sens encore que ce même Dieu demeure la cause de tout ce que nous voyons naître et se faire par les forces qu'il a mises dans la nature et selon les lois qui en règlent toute la vie. Nous croyons ainsi en un Dieu qui agit dans la nature et dans la vie de l'homme. Et nous pouvons nous représenter Dieu exerçant cette action de deux manières : soit par les seules causes naturelles, soit par des actes spontanés de sa volonté (*Lien* du 16 septembre 1865).

Ici se placerait naturellement pour le critique une question d'une haute importance : à savoir si le christianisme est réellement une manifestation immédiate de la volonté de Dieu; s'il est un pur produit des forces ordi-

naires, ou si, parmi les facteurs qui ont concouru à sa formation, la puissance divine a eu sa place. Cette question, je ne fais que l'indiquer en passant : chercher à la résoudre serait entreprendre un travail d'érudition qui ne saurait trouver ici sa place. Je prends donc ici le christianisme pour ce qu'il se donne, c'est-à-dire pour une révélation.

Sans chercher à en comprendre la nature, de ce seul fait jaillit une lumière puissante qui jette d'éclatants reflets sur les destinées de l'homme.

Si à une époque de décadence morale, l'humanité perdant l'équilibre, étant sur le point de sombrer et de reprendre en sens inverse le chemin parcouru dans sa marche progressive ; si, haletante et désespérée, à bout d'énergie et de force, Dieu est venu la remettre sur la voie et mêler à son sang refroidi un élément de force et de puissance, n'est-ce pas accuser en nous une certaine valeur que rien au monde ne saurait dire d'une manière aussi éclatante? n'est-ce pas malgré nos turpitudes et nos faiblesses, au milieu de l'abaissement le moins douteux, nous relever dans notre propre estime, s'il est vrai que nous sommes les objets des préoccupations divines? Dieu parle, et l'homme grandit parce qu'il acquiert la conscience de sa valeur personnelle.

Et cette grandeur est une grandeur de bon aloi; elle ne ressemble en rien à ces vanités puériles et prétentieuses qui naissent et se développent au milieu des fumées de l'encens ou des enivrements d'une gloire toute mondaine. L'homme ainsi élevé sait fort bien qu'il n'est pas le seul artisan de son élévation. Pour se trouver placé à cette hauteur, il n'ignore pas que ses ailes étaient trop faibles et que jamais elles n'auraient pu, quelque audacieux que fût leur vol, le porter jusque dans ces régions sereines. — C'est la grandeur de l'humilité, l'éloquent commentaire de ces paroles de saint Paul : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu, et si tu l'as reçu pourquoi t'en glorifies-tu (1 Cor. IV, 7). Déjà notre position commence à se dessiner, mais poursuivons.

Le panthéisme positiviste, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, assimile la créature morale à la matière inerte, au moins dans ce sens que l'une et l'autre obéissent à des forces nécessaires. Ainsi, l'homme naît, travaille et meurt comme l'arbre pousse, grandit et tombe. Nous ne sommes qu'une partie du grand tout, sinon au même titre que le reste, du moins par notre destinée identique; et celui qui fut appelé le roi de la création, qui semble tant élevé au-dessus des autres êtres, n'a plus qu'à déposer sa couronne et son sceptre, il ne remplit pas un autre rôle que la pierre qui tombe en vertu d'une loi, que la terre qui tourne et le soleil qui luit.

Toutefois, s'il est un fait d'une évidente frappante, c'est la différence foncière qui existe entre la créature vivante et la matière organisée ou inorganisée. Ce fait, méconnu plutôt qu'aliéné par la négation de la libre personnalité de Dieu, reprend, dans la pensée humaine, la place qu'il n'aurait jamais dû perdre, dès l'instant que, par une manifestation écla-

tante, Dieu lui-même proclame son existence et sa liberté. Si, en effet, les adversaires du surnaturel, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, pouvaient reconnaître la réalité d'une révélation, il n'y a pas de doute qu'ils ne fissent de l'homme, en dépit des dernières conséquences de leur système, l'objet particulier de cette révélation. — Si Dieu a parlé, il a évidemment parlé à la créature intelligente. Il connaît son œuvre et il s'est adressé naturellement à celui qui seul peut l'entendre, et l'abîme se creuse, large et profond, entre l'esprit et la matière, entre celui qui fut créé une âme vivante, dont le cœur bondit jusqu'au Dieu que sa conscience lui révèle, et l'univers qui le renferme, mais qui ne l'absorbe pas.

Distinct du monde phénoménal, l'homme n'est pas régi par la même loi quoiqu'il soit soumis à la même puissance : tandis que le premier obéit passivement à des lois toujours identiques à elles-mêmes, le second se meut et s'agite dans le monde de la liberté. Ce phénomène nouveau qui met une si grande distance entre ce qui est et ce qui vit[1] est évident par la révélation.

Si Dieu est intervenu dans le monde, soit pour redresser des erreurs et mettre l'humanité dans une voie nouvelle, soit pour la rajeunir en introduisant dans son sein des éléments nouveaux, cette intervention suppose : ou que l'humanité avait suivi une mauvaise route lorsqu'elle pouvait en prendre une meilleure, ou qu'elle avait usé ses forces à la poursuite d'une chimère, sans que rien nous dise qu'il ne lui était pas possible de marcher vers la vérité. Dans ce sens, l'intervention divine est un secours de l'être parfait qui veille constamment sur les destinées de l'humanité, et qui, loin de gêner en rien le libre jeu de l'activité humaine, le suppose au contraire et le réclame.

Ainsi, par la révélation, l'homme gagne en dignité et en liberté autant qu'il perd sous ces deux chefs par sa soumission à des systèmes philosophiques qui, par leur rigidité excessive, le clouent impitoyablement sur place, étouffent en lui tout sentiment de grandeur vraie et toute spontanéité.

Inscrivons cette conquête, elle le mérite; c'est une réponse directe à nos aspirations vers le progrès et la liberté.

Mais ces aspirations, pour être grandes et nobles, elles ne sont pas les seules, et, si nous n'avions que cette certitude, notre vie serait encore bien triste et bien froide. Certes, je n'en méconnais pas les sérieuses conséquences; autrement, il ne vaudrait pas la peine de chercher à les dégager de toute équivoque et à les asseoir sur des bases solides. Personne ne met en doute l'influence que peut exercer sur l'homme le souvenir de sa dignité, de sa grandeur et, comme conséquence, de sa capacité pour le progrès. Rien n'égalera, pour le développement de la vie morale, le sentiment intime de sa liberté, et partant de sa responsabilité! Toutefois, la

[1] Il est bien entendu que nous voulons parler d'une vie consciente personnelle.

voix qui crie en nous : grandeur, progrès, liberté, n'est pas la seule qui se fasse entendre et qui refuse de se laisser étouffer.

Selon le mot de Pascal, l'homme est roseau pensant, mais il n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature. Ailleurs, il l'appelle un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout.

A côté d'une certaine grandeur, une faiblesse incurable, voilà bien ce qui nous caractérise, et le sentiment de cette faiblesse n'est pas moins vif en nous que celui de notre grandeur. D'ailleurs, si nos efforts tendaient à nous la faire oublier, assez de choses se chargeraient de nous la rappeler ; et plus nos aspirations s'élèvent haut, plus aussi le sentiment de notre impuissance se révèle avec force.

Mais cette impuissance, cette faiblesse, ce rien que nous sommes à l'égard du tout et sur lequel le penseur de Port-Royal appelle l'attention par une analyse si vraie et une si grande abondance de détails fait naître dans le cœur de l'homme un nouveau besoin, un désir invincible. Ce besoin se manifeste par la prière, qui est le fait le plus persistant et le plus vrai de l'histoire de l'humanité. On ne saurait le contester, c'est à la prière que l'homme a dû souvent de voir ses forces se retremper et son courage renaître au milieu des combats de la vie, soit que (comme le pensent à tort quelques-uns), il ait été fortifié par une confiance illusoire, soit que réellement il ait obtenu l'appui qu'il implorait d'un être plus puissant que lui.

Quoi qu'il en soit, la contemporanéité dans l'âme humaine du sentiment de faiblesse et du besoin d'un secours est une chose incontestable ; nous pouvons la considérer comme un fait acquis. Extirper ce besoin dont l'invocation est l'organe ne serait pas plus facile que ne serait vaine la tentative de méconnaître notre insuffisance pour tant de choses, insuffisance qui se présente à nous avec toute l'autorité d'un fait réel. Il ne reste donc qu'une alternative : qu'il soit satisfait à cette aspiration. Qui y répondra ?

Le positivisme n'a rien à dire puisqu'il supprime la réalité de ce fait, comme tous les phénomènes psychologiques, par la suppression de l'idée de substance, et qu'il fait disparaître la possibilité de tout secours étranger par la manière dont il interprète la causalité dans le monde, la cause n'étant pour lui que « les composants de chaque série de faits. » «Chaque fait a sa cause, c'est-à-dire que chaque fait peut être décomposé en ses éléments. » Les éléments d'un fait, voilà la cause de ce fait. N'est-ce pas dire que l'univers est sa propre cause, que l'homme est sa propre cause et que, par conséquent, l'idée d'un Dieu créateur et providence est une superfétation faite tout au plus pour compliquer le problème de la vie?

Or, le besoin qui naît dans l'âme par le sentiment de notre impuissance, aussi bien que la prière qui le manifeste, ne sont vrais que par la supposition d'un être supérieur qui entend et qui exauce. Que l'humanité s'agenouille devant un être imaginaire, que la force qu'elle puise

dans cet acte ait son siége dans la surexcitation de ses facultés, je n'ai pas à l'examiner, quoiqu'il me semble que ce serait avoir vécu bien longtemps d'illusions et de compromis. Ce qui demeure vrai, c'est que si l'on enlève à l'homme Celui à qui il s'adresse avec confiance, en lui disant qu'il ne peut pas répondre à son appel, on fait violence à un des sentiments qui font partie de son être et on le livre pieds et poings liés au désespoir de son infirmité.

Le christianisme s'offre à nous sous un tout autre aspect. Non-seulement il révèle un Dieu personnel, non-seulement il le représente comme ayant une volonté et agissant selon sa volonté; mais il nous le montre comme subordonnant cette volonté à un principe d'amour et de bienveillance; cela ressort suffisamment de ce que nous connaissons de lui. Dès lors, l'homme peut avoir confiance malgré sa faiblesse, il peut prier; l'être qu'il croit pouvoir le soutenir ne lui fait pas défaut, il existe, et dans des conditions telles, animé de tels sentiments, que lui exposer ses souffrances et ses besoins est pour la créature, non-seulement un acte de confiance, mais un grand sujet de consolation et de joie. Le bonheur est placé ici au sommet de la vie religieuse et il est digne de remarque qu'il ne s'assied pas sur des ruines; ce n'est pas le repos silencieux du cimetière, c'est le bonheur au milieu même de la vie; ce n'est pas le calme factice qui vient après une amputation violente, rien de l'homme n'a été sacrifié, il n'a fait que recevoir un nouvel élément de vie.

Pour ne pas nous éloigner des phénomènes de la vie présente, l'idée d'un Dieu personnel et vivant qui fonde la grandeur, la liberté et la responsabilité humaine, établit sur une base solide la morale sociale qui s'écroule par la fatalité et entraîne avec elle dans l'abîme l'individu et la société.

La définition générale que, d'après Pascal, nous avons donnée de l'homme : un mélange de force et de faiblesse, demeure vraie dans l'analyse de ses facultés et se trahit dans les actes qui relèvent de chacune d'elles : dans son intelligence, dans sa mémoire, dans ses sentiments, dans sa conscience : grandeur et misère, force et défaillance. De ces deux caractères, affaiblir celui-ci, développer celui-là, c'est le progrès dans toutes les sphères, et s'il s'agit du sentiment et de la conscience, c'est le progrès moral. Mais ce progrès, comme tous les autres, ne peut s'accomplir que par une action ou une réaction de nous-mêmes sur nous-mêmes. Quel poids mettrons-nous dans la balance qui nous fasse pencher du côté du bien? en d'autres termes, quel est le système qui nous poussera avec énergie pour nous faire lutter avec espoir de vaincre contre les instincts mauvais de notre cœur et le mutisme ou la faiblesse de notre conscience trop facile? Certainement ce ne sont pas ceux qui aboutissent en dernière analyse à l'identité ou à l'indifférence du bien et du mal : on ne persuadera jamais à l'homme de combattre pour une chimère.

Le christianisme, lui, creuse un abîme immense entre le bien et le

mal; il ouvre par là une carrière à notre activité morale. L'homme capable de progrès n'a plus désormais qu'à entrer dans la lice et à combattre vaillamment. Mais le christianisme, qui ouvre devant lui une si haute perspective et qui répond dès lors à un besoin impérieux de notre être, l'arme-t-il au moins pour la lutte?

Disons d'abord qu'il ne le décourage pas, puisqu'il promet à ses efforts une brillante récompense. D'ailleurs, ne se donne-t-il pas pour une manifestation divine, ne s'offre-t-il pas à nous comme un secours aux heures d'abattement et de défaillance?

D'un autre côté, en nous donnant une place distincte dans l'univers visible, en accusant en nous une valeur spéciale, en proclamant notre grandeur, s'il ne nous met pas à l'abri des chutes, il nous invite à user de notre liberté et de notre activité pour les conjurer; il nous pousse vers la voie de tous les progrès possibles, et notamment vers celle du progrès moral.

Noblesse oblige, dit un vieil adage; la noblesse que l'homme tire de son origine, de ses rapports avec Dieu, et que le christianisme a mise en parfaite évidence, pourrait-elle rester sans effet? Placé à une certaine hauteur, nous avons tout lieu de croire qu'il ne voudra pas en descendre; et sa conscience, devenant de plus en plus délicate par la pratique du bien, le retiendra sur le sommet et l'empêchera de glisser sur la pente au fond de laquelle il n'y aurait pour lui qu'abaissement et douleur : l'expérience est là pour le dire.

D'ailleurs est-il possible à l'humanité de répondre par l'indifférence à un Dieu qui lui a donné un si haut témoignage d'amour, et ne se sentira-t-elle pas unie à lui par les liens de la reconnaissance et de la sympathie? Or, nous n'admettons pas que l'homme qui se sent libre et actif puisse se contenter d'une reconnaissance inerte, d'une sympathie purement contemplative. Nous sommes ainsi faits, que ceux à qui nous donnons une place dans notre cœur exercent une grande influence sur notre vie. La reconnaissance se traduit alors par des actes, et par des actes qui trahissent leur origine; et si c'est Dieu qui commande la reconnaissance, naturellement, c'est la réalisation de la vie divine qui devient le but de tous les efforts. Je le demande, quelle plus haute garantie pourrait être donnée à la morale, puisque Dieu est la sainteté absolue? Reproduire dans la mesure de nos forces l'idéal de sainteté, poursuivre la prédominence exclusive du bien sur le mal, n'est-ce pas l'absolu de la morale? c'est aussi l'œuvre du chrétien, disons l'œuvre de l'homme par la révélation.

Sous ce rapport, il ne nous resterait plus qu'à déployer devant vous une carte du monde pour lire, dans le domaine des faits, la réalisation de ce qu'on pourrait appeler des abstractions impuissantes. Certes, je ne veux pas dire que les peuples qui s'appellent chrétiens soient exempts de faiblesses et de chutes; mais ce qui est sûr, c'est qu'aucun de ces peuples n'érige en principe des faits qui troublent la conscience humaine, comme

le font tant d'autres, malgré l'influence qu'ils subissent par leur contact avec la civilisation chrétienne. Mais laissons ce champ aux historiens de la morale et contentons-nous du résultat acquis, à savoir que celle-ci trouve sa base naturelle dans le fait d'une révélation, et jusqu'à preuve contraire le christianisme en est le plus solide fondement.

C'est encore une conquête bien digne, à notre avis, de l'attention des hommes sérieux et que nous notons avec une joie intime. Mais continuons :

Nous avons vu que le christianisme ouvre la voie à tous les progrès en proclamant la liberté humaine, mais celui-ci ne s'effectue que par l'effort, par la souffrance ; l'histoire pourrait, sous ce rapport, nous fournir de nombreux témoignages. « C'est l'une des lois de la destinée humaine, écrit M. de Félice[1], une loi qui reparaît à chaque page de l'histoire, que toute transition d'un état inférieur à un état supérieur est accompagnée de souffrances, et que tout enfantement est douloureux. On a comparé la voie du progrès à un escalier de géants que les hommes ne peuvent gravir sans en éprouver de cruelles meurtrissures. » Cette loi, l'auteur l'avait lue dans les annales du protestantisme français, et après avoir raconté les scènes dramatiques provoquées par l'esprit d'intolérance, les massacres de Mérindol, de Vassy et la Saint-Barthélemy, arrivé à la promulgation de l'Edit de Nantes, il termine son second livre en disant : « L'humanité a conquis le principe de la liberté religieuse à travers des flots de sang et sur des monceaux de ruines : il a coûté assez cher pour qu'elle n'en revienne plus[2]. »

Mais il est des douleurs physiques ou morales qui semblent s'imposer à l'homme sans qu'aucune compensation appréciable vienne en tempérer l'amertume. Il y a beaucoup de vérité dans ce cri poussé naguère par un prédicateur : « On nous dit qu'il y a pas d'enfantement sans douleur. Hélas! que de douleurs qui n'enfantent rien[3] ! » Et en face de cet état de choses l'humanité se recueille et s'écrie : Pourquoi ces souffrances prolongées qui nous travaillent, pourquoi le progrès même ne peut-il s'acheter qu'au prix de cruelles douleurs? l'homme interroge, et remarquez que le silence serait encore ici un aiguillon d'amertume, un tourment ajouté à tous ses tourments. Donnez donc une réponse, mais prenez garde de ne pas le faire au moyen d'une mutilation ; ce serait remplacer une souffrance par une autre, par une plus grande peut-être, et vous auriez manqué votre but.

Ici, quand l'humanité interroge, ce n'est pas tant la question de l'origine qui la préoccupe, mais plutôt et surtout celle de la fin. Toutefois, ces deux faces du même problème se lient intimement l'une à l'autre, et la se-

[1] *Appel en faveur des noirs émancipés.*
[2] *Histoire des protestants de France*, par G. de Félice, 4e édition. Paris, Cherbuliez, p. 279.
[3] Bersier, *Sermons*, 1863.

conde est loin d'être indépendante de la première. Or, l'homme, demandant le pourquoi de la souffrance, ne fait pas autre chose que consacrer la théorie des causes finales, théorie qui est niée en fait par la suppression de l'idée de cause que la philosophie positiviste met à la base de ses spéculations, puisqu'elle proclame l'identité de la cause et du phénomène [1]. Cette tendance n'a donc rien à dire sur ce sujet; comme pour l'ensemble des questions métaphysiques qui nous tourmentent, dans ce cas particulier, elle ne saurait que garder le silence et nous savons ce que cela veut dire.

Quelle est l'attitude du christianisme en présence des mêmes questions?

Avec la réalité de la révélation, la souffrance, comme toutes les imperfections d'un monde créé par un Dieu juste et bon, ne saurait être considérée que comme une anomalie, un accident. Le fait de l'homme dépendant de la nature, destiné à la mort, incapable de se défendre ou même de défendre son frère de la maladie, de l'affaiblissement et du sépulcre, tout le proclame, la logique même, loin d'être ce fait que le Créateur trouva bon, est un fait qu'il trouve mauvais. Or, la révélation consacre cette donnée de la conscience, puisqu'elle vient offrir à l'homme un secours efficace, afin qu'il puisse travailler à la conquête d'une existence plus adéquate à la pensée divine.

Mais, dans cet ordre d'idées, l'état actuel de l'homme apparaît comme le résultat de son activité libre, et la douleur se présente sous la forme d'un châtiment que rien en nous ne saurait contredire. Si nous avons fait fausse route, si nous nous sommes égarés dans la voie que nous avons suivie, il nous faut revenir en arrière et recommencer dans une autre direction la tâche si laborieusement accomplie. Il faut brûler l'édifice que nous avions élevé à grand'peine et reprendre à sa base l'érection d'un monument nouveau. Ce travail ne saurait s'accomplir sans douleur, mais nous l'avons voulu du moment que nous sommes librement sortis de l'ordre naturel établi par Dieu au jour de la création.

Mais à ce point de vue, la souffrance devient une des conditions auxquelles est rattaché l'espoir d'atteindre notre véritable destinée; elle est un stimulant, une promesse et, pour sa part, elle répond à la disposition intime qui nous pousse en avant et ne nous permet pas de nous endormir paisiblement dans la stérile tranquillité d'un *statu quo* contre nature. La conséquence en est bien ici, comme ailleurs, la résignation, mais une résignation active, étayée et même stimulée par une grande espérance; c'est la résignation sans sacrifice.

Dans cet aperçu, comme il est aisé de le voir, je m'en suis tenu au monde actuel. La question de l'origine et de la fin de l'homme ne pouvait

[1] Voir le positivisme anglais et philosophes français, chapitre de la méthode, par M. Taine.

guère prendre place dans un exposé si rapide; toutefois la solution de ce problème se déduit logiquement des rapports de Dieu et de l'homme, et je laisse à chacun le soin de faire cette déduction.

D'un autre côté, je n'ai pas cru devoir interroger le christianisme dans sa manifestation historique, ceci devant être précédé, à mon avis, d'une étude historique et critique sur la vérité de la révélation chrétienne, quoique le résultat auquel nous sommes arrivé soit une forte présomption en faveur de cette révélation. Peut-être, plus tard, tâcherons-nous de compléter ce travail qui n'est en somme qu'une ébauche; quant à présent, il faut se contenter de résumer les faits acquis :

L'homme se demande : Que suis-je! le christianisme lui répond : Tu es un être libre, — la morale est fondée. Que suis-je par rapport à Dieu, ou quels sont mes rapports avec lui? Non pas des rapports d'identité qui tueraient la liberté, mais des rapports de bienveillance de la part de Dieu et de confiance de la part de l'homme.

Mais dans l'économie de l'amour quelle est la fin de la souffrance, de la douleur? La responsabilité qui fonde la morale par la liberté et la possibilité du progrès répond à travers le christianisme : La souffrance est destinée à réparer le passé; elle est une condition pour le progrès dans le présent, nous pourrions ajouter : une leçon pour l'avenir[1].

L'œuvre du système chrétien (j'emploie ce mot avec intention) dans le cadre restreint où nous l'avons suivie, ne le recommande-t-elle pas d'une manière suffisante? Que dans les mêmes limites on mette en regard les résultats auxquels nous a amené l'examen d'un des systèmes philosophiques du jour, et qu'on juge.

F. Gaussorgues.

[1] Il est évident que les idées générales qui se dégagent du christianisme n'ont leur accomplissement que dans l'œuvre même du Rédempteur, que l'auteur a laissée en dehors de cette étude pour le motif indiqué. (*Réd.*)

QUESTIONS SOCIALES

—

ETUDE SUR LA COOPÉRATION

Paix sur la terre et bonne volonté parmi les hommes.

I. — Introduction.

Quand une force nouvelle se manifeste, dans le monde physique ou dans les sociétés humaines, elle excite d'abord plus d'appréhensions qu'elle n'éveille d'espérances. Les esprits les plus sages s'inquiètent de cette apparition inattendue qui vient troubler leurs prévisions et menacer leur repos. Les intérêts s'alarment, les préjugés se révoltent, les sciences officielles ne tardent pas à lancer leurs plus foudroyants anathèmes, et d'un effort unanime, tous s'efforcent de repousser, d'anéantir à jamais ce mystérieux fantôme, comme on secoue un mauvais rêve, aux saines lueurs de la raison. Les esprits les plus audacieux s'unissent même aux cœurs les plus timides pour nier jusqu'à l'existence de cette redoutable ennemie, et ils croient se délivrer d'elle en fermant les yeux pour ne point la voir. Mais ni l'aveuglement des faibles, ni la persécution des forts, ne sauraient parvenir à supprimer une force dans la nature, ni un principe dans le monde moral. Les idées sont comme les eaux, c'est en vain qu'on les refoule, elles reprennent toujours leur pente. Le torrent qui ne peut franchir ses barrières, se creuse sous ses digues une voie souterraine, et reparaît plus loin, épuré, transformé, irrésistible. On peut nier le principe, on ne peut pas l'empêcher de produire ses conséquences nécessaires. Les plus sages ont méconnu les causes, les plus aveugles doivent s'incliner devant les faits.

Il en fut ainsi pour la vapeur, qui a révolutionné le monde physique, malgré les sceptiques railleries des savants, et les sottes terreurs des ignorants, il en sera de même, pour cette grande force sociale, qui a

tant effrayé le monde par sa brusque explosion de 1848, et qui vient d'acquérir aujourd'hui son droit de cité sous le nom de Coopération.

Jamais la sagesse humaine ne crut avoir remporté une victoire plus légitime et plus décisive que dans sa lutte contre le socialisme naissant. Toutes les forces vives de la civilisation s'étaient liguées pour repousser, flétrir, écraser sous la raillerie et le mépris ces théories absurdes ou sinistres, écloses dans un jour de vertige du cerveau creux des utopistes ou du cœur ulcéré des déshérités de ce monde. Aux réfutations triomphantes de la science et de la raison la force ajouta d'autres arguments plus irrésistibles encore. Tout semblait fini, et la société rassurée se livrait tout entière aux brillantes et fécondes entreprises de l'industrie, couvrant la terre d'un réseau de chemins de fer qui suppriment la distance et multiplient la richesse, sans s'apercevoir que le socialisme transformé avait organisé et dirigeait seul ces grandes compagnies où la bourgeoisie portait ses capitaux et l'ouvrier ses épargnes. C'est ainsi que le socialisme s'introduisait, en véritable pluie d'or, dans les hautes sphères de la finance et de l'industrie, et régnait invisible et tout-puissant sur cette Bourse où son nom seul avait jadis porté la terreur et la ruine. Mais l'esprit public s'obstinait à ne pas reconnaître sous ses habits dorés et son manteau royal le spectre des anciens jours. Et puis, ce mouvement vertigineux, quelle qu'en fût la première impulsion, restait encore sous la direction des classes éclairées, c'était une nouvelle aristocratie financière qui s'organisait, presque une féodalité; l'ordre y trouvait de nouvelles garanties, la richesse publique d'inépuisables ressources.

Cependant, un mouvement, presque insensible d'abord, s'opérait en même temps dans le sein des masses populaires. En Angleterre, en Allemagne, en Belgique, les esprits sérieux purent reconnaître que l'idée socialiste s'infiltrait peu à peu par d'invisibles courants sur un sol ouvert à tous les progrès, et se révélait de tous côtés par des applications nouvelles, par des œuvres inattendues et fécondes. Ce n'était plus la théorie, qu'on discute et qu'on repousse, c'était le fait qui s'impose, éclatant comme la lumière. Cette nouvelle forme du socialisme s'appela la coopération; son but immédiat fut de libérer les travailleurs du joug de la misère, de les moraliser par le bien-être et par l'instruction; ce n'était plus un système, mais une œuvre : au lieu de prêcher, elle créait; elle eut pour levier l'association, pour point d'appui la liberté.

Ce furent quelques pauvres tisserands de la petite ville de Rochdale qui formèrent le premier anneau de cette chaîne immense qui couvre aujourd'hui tous les pays libres de l'Europe de ses réseaux envahissants. Ils eurent, ces simples ouvriers, au cœur droit et vaillant, la première intuition d'une idée juste et véritablement féconde, d'un grand progrès social, et la Société qu'ils fondèrent, en 1844, sous le nom de : *Pionniers équitables de Rochdale*, est devenue le type le plus complet et le plus parfait du mouvement coopératif. Les applications de ce grand principe va-

rient avec le génie des peuples qui le mettent en œuvre ; ainsi en Allemagne, l'on s'est tourné vers le crédit populaire, appuyé sur la solidarité collective; en France on a essayé tour à tour les sociétés alimentaires, les sociétés de consommation à jetons, et les sociétés de production, tandis qu'en Angleterre c'est le store ou magasin coopératif qui rallie autour de lui les plus nombreux adhérents et qui semble multiplier à l'infini les capitaux qu'il crée par la dépense même.

Il serait inutile d'insister sur l'importance sociale de la coopération, à l'heure même où le gouvernement français présente au Corps législatif une loi spéciale pour la régir. La coopération d'ailleurs compte ses adhérents par centaines de mille, et ses capitaux par centaines de millions, mais nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici que le plus positif et le plus clairvoyant des économistes anglais, l'ennemi le plus irréconciliable de toutes les utopies, J. Stuart Mill, disait naguère dans un *meeting* : « Si je prends la parole ce soir, c'est que je crois que l'association coopérative finira par régénérer les masses populaires et, par elles, la société tout entière. » De telles paroles, et d'autres déclarations non moins explicites du plus grand des hommes d'Etat anglais, M. Gladstone, et du plus expérimenté de ses hommes politiques, lord Brougham, de telles paroles doivent rassurer tous les cœurs honnêtes sur la portée de ce grand mouvement. Il est permis d'espérer, et c'est là une joie inattendue pour beaucoup de nos contemporains, que la coopération porte dans ses flancs la solution pacifique, progressive, essentiellement moralisatrice de tous les effroyables problèmes sociaux soulevés au milieu de ce siècle. S'il en est ainsi, qu'elle soit la bienvenue parmi nous, cette puissance encore mystérieuse, dont le berceau fut entouré de tant d'orages, et qui semble se développer si puissament dans l'air vif et sain de la liberté. Qu'on ne cherche pas à l'arrêter par d'inutiles obstacles, qui l'irriteraient sans la contenir, qu'on ne tente pas de mettre des lisières au jeune géant, et d'enrégimenter une association qui doit être surtout libre et spontanée. La coopération est la fille du *self-government*, elle enseigne aux ouvriers la discipline volontaire, la loi morale du devoir. C'est un grand problème que de savoir si elle convient au génie latin, aux mœurs autoritaires et catholiques de notre pays. En France, le faible dit toujours au fort : Aidez-moi, — par la coopération, les faibles se disent entre eux : Aidons-nous, et quand les hommes s'aident entre eux, ils sont bien près de s'aimer. C'est là ce qui grandit et consacre à nos yeux le mouvement coopératif; économique, à ses débuts, il devient nécessairement fraternel; les bonnes affaires produisent les bonnes œuvres.

L'homme, en s'associant volontairement aux autres hommes, devient non-seulement plus fort, plus riche, plus éclairé, mais, par cela même, meilleur. Rien n'est plus consolant pour l'humanité que cette démonstration évidente des avantages moraux de l'association. Mais, en France, nous ne songeons pas à nous le dissimuler, les mœurs, le génie de la race,

les traditions légales, tout tend à retarder, à entraver les progrès de la coopération. Les œuvres si belles, si fécondes, organisées dans ces dernières années en Alsace, à Grenoble, à Paris même, ne relèvent pas, pour la plupart, du mouvement coopératif; elles émanent de l'initiative des patrons ou des magistrats. On ne saurait assez louer l'esprit véritablement philanthropique qui préside à ces institutions; la prévoyance la plus touchante, les combinaisons les plus ingénieuses préparent, assurent aux travailleurs la santé du corps et de l'esprit, l'aisance dans le présent, la sécurité dans l'avenir. Tout s'y fait pour les ouvriers, rien ne s'y fait par eux. C'est du patronage éclairé, généreux, c'est de la philanthropie, ce n'est pas de la fraternité. Les œuvres françaises, véritablement coopératives, c'est-à-dire organisées par les ouvriers eux-mêmes, sans patronage ni subventions, sont assez nombreuses dans les diverses branches de la consommation, de la production et du crédit, mais bien peu d'entre elles ont acquis une importance véritable. Ce sont des germes, plutôt que des organisations, des espérances plutôt que des réalités. Nous en excepterons toutefois quelques sociétés de Paris et de Lyon, et en première ligne le Crédit au travail, qui se développe avec une énergie et une loyauté dignes de toutes les sympathies.

Nous étudierons plus loin l'organisation de ces sociétés et les phases du mouvement français, encore à sa période rudimentaire; mais nous devons tout d'abord nous demander quelles sont les causes qui l'entravent et nuisent, parmi nous, à son libre développement. La législation commerciale, qui croyait avoir tout prévu, tout classé, tout réglementé, ne saurait cependant contenir ce nouveau venu, ce géant encore au berceau, dont les robustes mouvements font craquer les vieilles lisières. On a déjà successivement proposé pour la coopération deux projets de loi destinés à creuser un lit assez large et assez profond à ce grand courant démocratique. Mais la meilleure de toutes les lois, ne serait-ce pas la liberté complète? Le projet le plus sage, et j'ajouterai le plus prudent, n'est-il pas celui qu'a présenté M. Olivier et qui se résume ainsi :

« Toutes conventions sont valables, entre les parties, quand elles ne sont pas contraires à l'ordre et aux bonnes mœurs. » Pour toute garantie, la publicité; pour tout encouragement, l'intérêt de tous. Mais si ces heureuses dispositions étaient adoptées, ne resterait-il pas encore d'autres obstacles plus sérieux, dans l'état présent des mœurs publiques? Si la coopération s'organise librement en France, elle heurtera bientôt des intérêts, des préjugés, et, ajoutons-le, des convictions toujours respectables.

Sur le terrain économique, la lutte va s'ouvrir ou se continuer entre les deux grands principes qui se partagent le monde et le gouvernement des esprits. D'une part, la liberté, appuyée sur l'association volontaire, ayant pour objectif le bien-être et l'instruction des masses populaires; de l'autre, l'autorité appuyée sur le catholicisme, entourée de tout le pres-

tige d'un grand passé, et poursuivant le plus beau, mais le plus irréalisable de tous les rêves. On s'étonnera peut-être de nous voir mettre en cause ici le catholicisme lui-même, qui semble, en ce moment, rester étranger à ces questions, mais nous devons aller résolûment au fond des choses et dire notre pensée tout entière.

Et d'abord, s'il était vrai que le catholicisme dans sa lutte contre l'esprit de liberté, qui anime les sociétés modernes, représentât l'élément religieux contre le matérialisme incarné dans la coopération, la société moderne serait nécessairement vaincue, car rien de grand ne se fonde en dehors de la religion et du christianisme, qui contient dans son sein tous les germes de l'avenir. Mais heureusement il n'en est pas ainsi; le catholicisme, dont nous ne parlerons jamais qu'avec respect, puisqu'il a servi longtemps d'asile et d'enveloppe à l'idée chrétienne, n'a pas seul le monopole de la vie religieuse; et l'exemple victorieux de tous les pays protestants, de l'Angleterre, de l'Ecosse, de la Suisse, de l'Amérique, de la Hollande, etc., prouve, de la façon la plus irréfutable, que la plus grande liberté sociale peut s'allier au plus profond sentiment religieux et chrétien. L'antagonisme n'existe pas entre le christianisme et la liberté, mais seulement entre la liberté et le catholicisme, en tant qu'organisation humaine. La coopération représente un esprit essentiellement opposé à l'esprit catholique; qu'on le veuille ou non, cela est ainsi, mais, dans notre pensée et dans notre espérance, la coopération est essentiellement conforme à l'idée chrétienne telle qu'elle est comprise dans les Eglises réformées. La coopération peut et doit prendre pour but et pour devise ces mots de l'Evangile : « Paix sur la terre, bonne volonté parmi les hommes. » La coopération est une des applications les plus complètes du dogme chrétien de la fraternité.

Nous avons donc plus d'espérances que de craintes sur l'issue définitive d'un inévitable conflit, sans nous dissimuler que la lutte peut se continuer longtemps avec de fréquentes alternatives de succès et de revers.

Deux choses peuvent assurer en France le prompt succès de la coopération; d'abord la liberté complète qui lui serait laissée de se mouvoir librement dans son champ d'action, et puis l'adhésion des femmes. Si, comme la femme anglaise, la française comprenait l'importance de l'association coopérative pour l'amélioration de son intérieur, pour le bien-être du ménage, pour la santé des enfants, et surtout pour le progrès intellectuel et moral de la famille, conséquence inévitable de la liberté et de l'aisance, s'il en pouvait être ainsi, tous les obstacles seraient soulevés. La femme apporterait dans l'action commune cet enthousiasme qui entraîne tout, qui centuple les forces en les exaltant; si, au contraire, la femme, rattachée par la poésie du cœur aux traditions du passé, se révoltait contre ce nouveau progrès, notre génération ne verrait pas alors l'issue de cette lutte entre le passé encore si puissant et l'avenir encore si confus. Telles sont les brûlantes et délicates questions que soulève l'ap-

plication en France du mouvement coopératif. Ce n'est cependant pas un étranger qui s'introduit aussi violemment dans nos lois et nos habitudes. L'association a trouvé en France ses premiers initiés; elle a poussé parmi nous ses premiers vagissements. Mais tandis qu'en France elle restait à l'état de théorie étrange et confuse, le génie pratique des Saxons en trouvait des applications utiles. Elle porte donc en elle comme l'alliance des deux races latine et anglo-saxonne, comme la communion des deux nationalités si longtemps séparées par la guerre et les préjugés, rapprochées aujourd'hui par l'industrie et la civilisation.

C'est dans la Société de Rochdale, qui est tout à la fois la société mère et la société type de la coopération, qu'on peut étudier mieux que partout ailleurs, le principe et le but de ce grand mouvement, son mécanisme et ses plus utiles, ses plus fécondes applications. Eclairés par cette lumière, nous suivrons mieux les progrès réalisés en Allemagne, en Belgique, en France même; Rochdale, nous osons l'espérer, nous donnera la solution et la clef de ce grand problème qui préoccupe aujourd'hui tous les gouvernements et tous les peuples : l'organisation de la démocratie dans la paix, le bien-être et la liberté.

GUSTAVE GARRISSON.

(*La suite au prochain numéro*).

VARIÉTÉS

—

DE BOMBAY A BEACOR

JOURNAL DE VOYAGE D'UN MISSIONNAIRE[1]

9 novembre. Je viens de recevoir la visite d'un homme éminent par sa piété, Danjabhaï, le premier Parsi qui ait embrassé la religion chrétienne. Fervent adorateur du feu, il fut amené à l'Evangile, il y a quelque vingt ans, par les prédications de Wilson et sa fameuse réfutation de la religion de Zoroastre. L'orgueilleuse communauté dont il faisait partie, et qui compte à Bombay plus de deux cent mille représentants, se souleva comme une mer en furie. Une pétition monstre adressée au gouvernement pour qu'il eût à faire rentrer l'apostat sous la juridiction du sacerdoce Parsi, ne fut pas accueillie, et Danjabhaï faillit plus d'une fois être massacré en compagnie de Wilson. Toutefois, le gouvernement ayant reconnu son droit à changer de religion, l'agitation se calma, et maintenant les Parsis rougissent des excès auxquels ils se sont portés.

Envoyé en Ecosse, Danjabhaï y fit de brillantes études ; et l'Evangile n'a pas maintenant à Bombay de champion plus intrépide, de plus fidèle témoin. Il donne des leçons dans le collége libre, et accomplit consciencieusement ses devoirs de pasteur d'une congrégation indigène. J'aime mon frère Danjabhaï d'une affection cordiale ; sa petite taille, son visage joufflu, sa corpulence presque grotesque ne prédisposent pas en sa faveur, mais il gagne son monde par la vivacité de sa manière, le feu de son regard, la franchise de son maintien et l'animation de sa parole. Ce que j'admire chez lui, c'est une humilité et une débonnaireté qui n'ôtent rien à la force de son témoignage et sont pour moi comme un parfum des temps apostoliques.

Cette après-midi j'ai visité une communauté brahmanique célèbre dans l'Inde et but d'un pèlerinage annuel considérable. Elle n'est qu'à un demi-mille d'ici, sur le versant occidental du promontoire de Malabar, en face de la grande mer. Les Anglais, qui estiment à sa juste valeur l'avantage de vivre sur les hauteurs, ont construit de charmantes villas sur ce même versant, en sorte que le village idolâtre est presque entouré

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 février 1867.

par cette colonie chrétienne. Pourtant rien n'y a changé depuis des siècles; et de la maison où je loge, on entend, tous les soirs, les sons aigus du gong d'airain et le bourdonnement des tambours sacrés.

Les édifices de l'antique Bilwarra s'élèvent à l'entour d'un étang d'eau bourbeuse, mais sacrée, où l'on vient tantôt remplir les amphores, tantôt se purifier des souillures du péché. Des manguiers séculaires en ombragent les rives et donnent asile à des pigeons qui obscurcissent l'air de leur nombre immense. — Derrière, se dressent des pagodes bronzées par le soleil, et en partie recouvertes d'un vert manteau de mousse. Les colonnes qui en supportent les avant-toits, sont couvertes de peintures historiques, dont quelques-unes font détourner la tête par leur obscénité. Aux corniches pendent une multitude de clochettes; et tout dévot qui vient adorer, en frappe une de la main droite, pour annoncer au dieu son arrivée. Puis il entre dans le sanctuaire, obscurci par le manque de fenêtres, et va s'agenouiller devant l'idole, à laquelle la clarté vacillante d'un lampion donne une animation spectrale fort lugubre. Après qu'il a présenté son offrande et fait sa requête, le prêtre lui tend une coupe remplie d'une composition de couleur rouge. Le fidèle y trempe son doigt, imprime une marque au front de l'idole et s'en fait une de même nature entre les sourcils. Alors il baise les pieds du brahmane et s'en retourne à ses affaires.

Je me suis promené lentement autour de la mare, examinant avec intérêt ces pagodes de forme et de grandeur variées, leurs sculptures grotesques, leurs fresques primitives. Décidément, l'Hindou n'est pas peintre; ses tableaux, comme ceux des Chinois, manquent de perspective, les paysages sont conventionnels à un tel degré qu'il faut quelquefois de la peine pour démêler un nuage de la ramée d'un arbre voisin; et les figures, toutes sur le même modèle, n'ont rien de bon, ni le trait, ni la couleur. Les lignes sont fausses; la peinture éclatante, bigarrée, mais heurtée et sans effet.

Toute différente est ici la peinture dans son union avec l'architecture. Parmi ces temples, plusieurs qui sont construits en bois, présentent des corniches finement exécutées, d'admirables moulures et des chapiteaux sculptés à jour, de manière à figurer des feuilles de lotus et de palmiers entrelacées; les piliers, peints en rouge brun, les chapiteaux et les corniches en vert, dans les parties qui sont en relief, en brun dans les cavités, certaines moulures d'un jaune moelleux, et l'ardeur d'un soleil qui harmonise toutes les teintes, font de ces temples des monuments dignes d'être vus.

J'eusse voulu enrichir mon album d'un croquis ou deux; mais déjà les brahmanes m'observaient avec une curiosité soupçonneuse; mes allures de touriste scrutateur leur portaient ombrage, et mon pauvre carnet eût mis le comble à leur défiance; j'ai cru prudent de m'abstenir.

Parmi ces prêtres, je n'en ai vu aucun qui ne portât sur sa physiono-

mie cette expression d'hébêtement que donne l'abus de l'opium. Assis ou couchés sur les marches des temples, déguenillés, le long tuyau du hookah entre les lèvres, ou le bétel dans la bouche, ils semblent passer leur existence à regarder dans le vide. Ils ne sont, du reste, nullement austères, et le renom de leur communauté se lit sur leurs corpulentes personnes. Ici le corps ne manque de rien, l'esprit seul manque de nourriture; la dégradation est complète.

Au milieu de cette population de gras fainéants, j'ai été tout à coup péniblement surpris par la vue de deux ascètes. L'un dépouillé de vêtements, la tête et les épaules couvertes d'une chevelure abondante et désordonnée, le corps bariolé de raies rouges et blanches, maigre, affaissé, se tient aussi les jambes croisées, immobile comme une statue en plein soleil. Son regard, fixé à terre, ne se détourne pas à mon approche, quoiqu'un léger tressaillement dans les muscles de la face m'apprenne que ma présence est observée. Depuis combien de temps cet homme est-il là, je n'en sais rien; mais ses genoux pliés ont fini par s'ankyloser, en sorte qu'il serait trop tard pour changer de position. Quelques pièces de monnaie, entassées sur le sol devant ce malheureux, montrent assez que l'aumône est le but premier de cette torture volontaire.

L'autre faquir est couché sur un lit de cailloux; une poussière immonde mêlée à de la cendre, lui sert de manteau. Ses membres sont décharnés, ses pommettes saillantes, ses yeux caves et fixes. Je lui parle; sans répondre, il tourne vers moi un regard bêtement craintif et reprend sa rigidité! Hélas! ces deux misérables croient avoir atteint la félicité suprême, et le peuple les tient pour des saints. Leur vue m'a douloureusement affecté, quoique le contraste de leur ascétisme avec la jovialité matérialiste des prêtres m'ait fait éprouver un sentiment de soulagement. Une conscience égarée, mais vivante, vaut mieux qu'une âme devenue chair.

Comme je considérais, absorbé dans de tristes pensées, ce spectacle bien fait pour provoquer de sérieuses réflexions, un groupe s'est formé autour de moi. Incertains sur ce que je me proposais de faire, ces gens m'observaient avec une appréhension mêlée de colère. C'étaient des ouvriers, des paysans, venus pour adorer. L'un deux tenait sur son épaule un joli petit garçon. Soudain, je m'avise de remarquer cet enfant, de lui faire une agacerie; et tout aussi soudainement, cette marque de bienveillance attendrit les cœurs. Le père sourit, me tend son petit héritier, et je réussis à l'amuser. Ces pauvres Hindous sont de véritables enfants; au bout d'un instant, tout le monde parlait ou riait. Avec quelle joie alors n'ai-je pas parlé de ce Jésus qui voulait qu'on laissât venir à lui les petits enfants, et qui aimait en eux cette confiance et cette simplicité que l'homme ne connaît pas dans ses rapports avec son Créateur. Je ne voyais plus des étrangers devant moi, mais des frères, des compagnons d'infortune dans un monde d'épreuves, comme moi par nature

enfants de colère et auxquels j'eusse voulu faire partager les joies de l'adoption. Je ne sais pas ce qui m'est réservé sur cette terre païenne, mais je n'échangerais pas cette heure passée au milieu de mes pauvres frères idôlâtres, devant ce temple de prostitution et sous cet arbre consacré à des divinités mensongères, contre une vie de délices dans le palais d'un roi.

J'ai fait un détour assez long pour rentrer chez moi. J'avais le désir de voir un de ces monuments que l'on nomme *tours du silence* et, qui servent de cimetière aux Parsis. L'un d'eux est situé au sommet de cette colline même, et je n'ai pas eu de peine à le trouver. C'est une sorte de kiosque; dôme porté sur quelques colonnes, au-dessous duquel est une grille; sous la grille, un caveau. Lorsqu'un membre de la communauté a rendu le dernier soupir, on dépose son cadavre sur le treillage de fer et on l'y abandonne. Bientôt des oiseaux de proie, qui abondent dans l'Inde et dont un grand nombre se tiennent à l'affût dans les environs de ce lieu, viennent faire disparaître la dépouille mortelle, et les ossements tombent dans le caveau. Je ne connais pas l'origine de cette coutume qui n'a rien que de désagréable pour l'imagination.

Je suis resté longtemps à contempler ce singulier lieu de sépulture, le sommet nu de la colline, les rocs noirs qui déchirent le sol, et quelques dattiers aux cimes échevelées dont les troncs rabougris accusent la fréquence des ouragans. Des corneilles grises et des vautours m'épiaient curieusement du haut de ces arbres. D'autres planaient sur ma tête en poussant des cris rauques, semblables à des imprécations. Le murmure plaintif de la marée montante s'élevait jusqu'à moi, formant un grandiose accompagnement aux sons du gong que j'entendais, par intervalles, frapper à coups redoublés dans l'enceinte du Dilwarra. Le soleil s'était éteint dans les brumes de l'Océan, et j'allais m'abandonner aux sentiments de mélancolie dont l'âme ne peut toujours se défendre, sous l'impression de scènes tristes et surtout au moment où la nuit succède au jour, lorsque, près de l'horizon, sur ce ciel d'un vert pâle qui, après la fuite du soleil, semble donner l'espérance de son retour, j'ai vu briller d'une clarté sereine l'étoile du soir.

Qu'il faut peu de chose pour faire naître dans l'âme des sentiments contraires, et donner aux pensées un tour nouveau. Je venais de songer à l'apparence de fatalité qui, enveloppant l'existence de millions de mes frères, les pousse à travers les douleurs d'une vie d'ignorance vers le gouffre obscur d'une éternité inconnue, sans qu'aucun changement sensible soit jamais apporté à leur déplorable condition; et voici qu'une teinte de l'horizon, la clarté d'une étoile suffit à ranimer le flambeau de mon espérance et à lui faire projeter de vives clartés sur les plages de l'avenir.

C'est en rentrant que j'ai trouvé Danjabhaï. La vue de sa bonne figure a contribué à raffermir ma foi dans les promesses divines. Car il est né au

sein de la tribu persane de Bombay, mais il n'a plus rien à faire avec les mystères de la lugubre tour du silence; et nous nous sommes entretenus avec joie des destinées glorieuses du peuple de Dieu.

16 *novembre*. Je suis allé ce matin dire un dernier adieu au noble navire qui nous a transportés d'Europe en Asie, déjeuner une dernière fois avec le capitaine qui, au milieu des tempêtes et à travers des océans presque sans limites, a su conduire à bon port sa précieuse cargaison. Nous avions annoncé notre visite. Lui-même, il est venu nous prendre à terre. Il avait arboré les couleurs nationales, et son petit canot était tout pavoisé en notre honneur. Son visage, cuivré par les intempéries de vingt années de vie maritime, et que j'avais vu si souvent refléter l'obscurcissement d'un ciel d'orage, rayonnait ce matin comme le soleil à son lever. Il nous a reçus avec cette cordialité brusque mais pleine de bonhomie et de fraîcheur, dont les marins ont le secret. Ces hommes qui ont passé leur vie sur l'océan, seuls devant les manifestations de la toute-puissance divine, ne connaissent pas les mystères de l'étiquette, ni les exigences de la société, mais leur cœur est large comme l'horizon à cent lieues des côtes; leur conscience est droite comme le sillage d'un navire bien piloté. La dissimulation, la ruse, ces vices du faible opprimé, et cette pente de défauts qu'engendrent les inégalités des positions, que développent les pénibles frottements d'hommes agglomérés dans une grande société et dont les intérêts semblent fréquemment opposés, sont presque inconnus aux habitants des navires.

Quand une poignée d'hommes rassemblés sur le pont d'un vaisseau ont à lutter contre la furie des vents, et que les collines immenses de l'onde courroucée menacent de les engloutir tous ensemble, le péril commun les unit; leurs intérêts sont les mêmes, et si, parfois, dans ces latitudes sereines où la chaleur et les calmes plats irritent le système nerveux, des divisions éclatent, le premier vent d'orage suffit à les dissiper. Il faut, quand le ciel devient sombre, que la tempête mugit dans les cordages, que les voiles se déchirent ou que les mâts se rompent, il faut l'esprit de corps; sous l'influence irrésistible de la fureur des éléments, les cœurs s'unissent en même temps que les mains pour faire face au danger. Il s'établit ainsi entre matelots une solidarité que leur isolement favorise. En outre, accoutumé à interroger l'horizon, à lutter ouvertement et face à face avec un adversaire implacable, l'homme de mer se forme à une franchise de procédés qui imprime un cachet particulier de rondeur à ses rapports avec ses semblables. Aussi, lorsqu'au terme d'un long voyage, il se retrouve pour quelques jours au sein d'un monde tout différent, lui arrive-t-il infailliblement d'être la dupe d'une société qui profite de son ignorance du mal et de la naïve droiture de son cœur.

A. Glardon.

(*Suite.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Religion et Théologie. *Lettres à un ami*, par *Vidal*. 1 vol. in-8°.

A cet ouvrage, dont je viens d'écrire le titre, je pourrais en ajouter beaucoup d'autres, sermons, brochures, thèses, discours académiques qui soutiennent *ex professo* ou subsidiairement la même cause, mais l'ouvrage de M. Vidal me suffit. Il soulève toutes les questions qui sont à la base du sujet sur lequel je me propose de dire mon avis.

Personne n'ignore que le besoin de séparer la religion de la théologie et d'affirmer « qu'elles sont essentiellement différentes » est venu du mouvement que la critique moderne a inauguré dans le sein de l'Eglise. En voyant cette science porter une main hardie sur toutes les parties du christianisme, s'attaquer non pas seulement aux branches de l'arbre mais au tronc, mais à la racine, supprimer toute intervention divine dans le domaine de l'histoire, mettre en doute la libre souveraineté de Dieu et faire du christianisme un pur rayonnement de la conscience religieuse d'un jeune Galiléen, des âmes pieuses ont été prises d'un sentiment d'effroi, et se sont demandé si la religion n'allait pas sombrer sous cette marée montante de doutes, de négations et d'attaques de tous genres. On a cherché à dissiper ces craintes en disant à ces âmes timorées que la religion n'avait rien à redouter de ce mouvement; qu'elle était en dehors ou au-dessus de ces conflits, puisqu'elle relevait du sentiment et non de l'intelligence, et qu'il fallait à cet égard partager l'opinion de Gamaliel et croire que les œuvres qui viennent de Dieu sont à l'abri des luttes et des efforts erronés ou malveillants des hommes.

Je dois avouer ici que les paroles si souvent citées du célèbre pharisien ne me rassurent point. Je ne pense pas qu'elles aient eu dans sa bouche l'ampleur qu'on leur a donnée. Que d'erreurs qui ont triomphé pendant des milliers d'années pour le plus grand malheur de l'humanité! Que de vérités qui, après avoir été connues et prêchées, ont subi des éclipses de plusieurs siècles! Si, après avoir parlé, Gamaliel se fût abouché avec les apôtres pour connaître leur œuvre qui, selon lui, pouvait

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

être divine, il se serait montré conséquent, mais il consent à leur flagellation et à la défense qu'on leur fait de prêcher Jésus-Christ; singulier moyen de s'assurer de l'origine divine de cette œuvre!

Que les partisans du christianisme modernisé et de la critique négative cessent donc de mettre en avant Gamaliel pour calmer les consciences alarmées. La seule leçon que l'on puisse tirer de son discours au sanhédrin, c'est qu'on ne doit jamais employer des moyens coercitifs pour combattre des idées; mais il ne faut pas pour cela attendre tranquillement que ces idées aient produit les fruits dont elles portent le germe. On doit immédiatement en sonder la valeur; c'est ce que nous allons faire pour celle que M. Vidal a développée dans ses lettres, à savoir que « la religion est essentiellement différente de la théologie. »

Soyons clairs dans les termes dont nous nous servons. Ne confondons pas la religion avec cette faculté inhérente à la nature humaine que nous appelons le sentiment religieux. Ce sentiment, en effet, ne peut être détruit. De puissants courants de scepticisme et de matérialisme peuvent le comprimer et lui faire subir des éclipses, mais il reparaît toujours; expulsé d'un côté, il se fait jour d'un autre. Le besoin d'infini, ce désir de rattacher son existence à une existence supérieure, se retrouve chez l'homme, quelle que soit la latitude sous laquelle il habite. Instinct sublime qui en fait un être à part, reflet de cette image à laquelle il a été créé, et qui brillerait d'un bien plus vif éclat si le péché ne lui avait enlevé ses plus belles couleurs.

La religion est l'expression concrète de ce sentiment. C'est le moule dans lequel il s'épanche ou la forme qu'il prend pour s'unir à l'infini. Or, ce sont les idées qui président à la formation de ce moule. C'est la notion que l'homme se fait de Dieu, de lui-même, de sa survivance et de la vie à venir qui donne, change, altère, modifie cette forme, l'épure ou en fait un véhicule de dégradantes superstitions et même de crimes, ou en d'autres termes, c'est l'idée qui donne la religion.

Le chrétien reçoit sa doctrine de la révélation, inaugurée par Moïse et complétée par Jésus-Christ. C'est à la Bible qu'il emprunte ses notions sur le Créateur, sur Jésus-Christ, sur l'homme et sur l'éternité; notions qui impriment à sa piété un cachet particulier et se trouvent à la base de toutes les cérémonies qui composent son culte et constituent sa religion.

Or peut-on dire que la religion chrétienne soit essentiellement différente de la théologie, laquelle n'est que le groupement des vérités éparses dans la Bible et leur enchaînement logique? Les apôtres n'ont-ils pas fait ressortir cet enchaînement dans leur discours et dans leurs écrits, surtout saint Paul dans son épître aux Romains; car il ne faut pas surcharger, dans l'intérêt de la cause, la théologie de sciences qui ne sont pas exclusivement de son domaine. Pour le disciple de Jésus-Christ, la religion n'est pas autre chose que le christianisme fournissant au sentiment

religieux sa formule, et la théologie est encore le christianisme présentant à l'intelligence un aliment à ses spéculations. Il donne le moule et la matière et nourrit tout à la fois les facultés sensitive et réflective. Ce sont les deux phases d'un même fait qui ont entre elles une étroite liaison. Qu'il y ait des personnes qui vivent exclusivement par le cœur et l'imagination, et qui ne cherchent pas à donner à leur piété l'appui d'une doctrine comprise et reçue par l'intelligence, on ne peut en douter; qu'il y en ait d'autres qui ne vivent que par la pensée et qui n'envisagent le christianisme que comme un thème à leurs spéculations, sans se préoccuper des exercices du culte, c'est ce qui se voit souvent; mais entre ces deux fractions extrêmes de l'Eglise se trouve un milieu considérable, tout un monde qui exerce une influence décisive sur la société religieuse. Cette classe sérieuse et intelligente veut se rendre raison des principes sur lesquels repose sa religion et des idées dont les cérémonies et les symboles sont l'enveloppe. Elle veut avoir une foi réfléchie et une piété éclairée. Or, peut-on dire que pour cette fraction si considérable de l'Eglise les questions théologiques soient indifférentes, et que la piété des personnes qui la composent se maintiendra au même niveau, quelles que soient les évolutions de la science religieuse? Le fidèle priera-t-il avec la même ferveur, soit que la théologie moderne lui enseigne que Dieu est libre souverain miséricordieux, soit qu'elle publie que tout dans ce monde est sous l'empire de lois générales auxquelles Dieu ne veut ni même ne peut déroger? Ajoutera-t-on que notre amour pour Jésus-Christ, notre empressement à lui obéir, notre fidélité à publier ses bontés ne subiront aucune atteinte, quelle que soit l'idée que nous nous ferons de sa personne et de sa mission, qu'il soit un simple homme ou un être divin, qu'il ait mis habilement à profit une erreur populaire pour se revêtir d'un caractère d'emprunt, ou qu'il ait reçu une mission céleste, qu'il soit mort victime de la malice de ses ennemis, ou qu'il se soit dévoué volontairement à la mort pour nous racheter? Il est impossible que des doctrines ou des faits si divergents ne laissent pas leur empreinte sur nos sentiments et notre piété. Ma reconnaissance et mon amour se mesurent sur la beauté morale de mon bienfaiteur et sur la valeur du bienfait que j'en reçois. Si Jésus-Christ ne m'apporte qu'un peu plus de morale que Socrate, qu'une théodicée un peu plus complète que celle de Platon et même qu'un théisme un peu plus développé que celui de Moïse, ma reconnaissance aura un degré de plus que celle que je voue à ces grands hommes, mais elle n'aura aucun caractère religieux. Ma conscience ne me permettrait pas de la faire entrer pour une part quelconque dans les hommages que je rends à la Divinité. L'on veut que la théologie reste dans l'école comme la religion doit rester dans le temple. Mais l'école, par qui est-elle fréquentée? Qui sont ces jeunes gens qui, tranquillement assis sur ces bancs, écoutent la leçon de leur maître? N'iront-ils pas porter dans les Eglises la théologie qu'on leur a enseignée? Avec eux ne pé-

nétrera-t-elle pas dans le temple, et dira-t-on que leur foi, leur zèle, leur dévouement ne subiront pas les contre-coups des enseignements qu'on leur a donnés? Leur amour des âmes restera-t-il étranger au message qu'ils seront chargés de délivrer? Celui qui ne porte à ses paroissiens que les enseignements d'un thaumaturge, ou la morale d'un homme qui a consenti à jouer un rôle dans un but de bienveillance, aura-t-il le même zèle que celui qui va leur dire : « Qu'il n'y a sous le ciel aucun autre nom par lequel nous devions être sauvés que celui de Jésus-Christ[1]? » La foi et la piété de ces deux ministres n'auront ni le même caractère ni la même intensité, ainsi que la foi et la piété des fidèles qu'ils seront chargés d'instruire et d'édifier.

Il est vrai que l'on cherche à supprimer la distance qui sépare les différents systèmes de théologie et leurs conséquences morales en réduisant le nombre des vérités essentielles au christianisme. M. Vidal ne pose qu'un point fondamental, c'est la foi en Jésus : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, » telle fut la réponse que les apôtres firent à tous ceux qui leur demandaient ce qu'il fallait faire pour obtenir la vie éternelle. La foi au Crucifié est bien l'axe autour duquel se meut le christianisme; mais peut-on supposer un instant que les apôtres ne fissent pas précéder cette réponse d'un enseignement dont elle était le dernier terme, ou qu'elle ne fût pas suivie de la question de l'aveugle-né : « Quel est-il pour que je croie en lui? » Les personnes à qui ils s'adressaient avaient cette dose de bon sens qui est le patrimoine commun de l'humanité, et nous devons être certains qu'elles se comportèrent dans ces circonstances comme nous l'aurions fait nous-mêmes. On ne demande pas à un individu de mettre sa confiance en un personnage quelconque, sans lui avoir expliqué au préalable ce qu'il est et ce qu'il a fait pour la mériter. Et si aux temps apostoliques cette réponse : « Crois au Seigneur Jésus » pouvait à la rigueur se passer de commentaire, parce que l'image du Sauveur était vivante dans les cœurs, il n'en est plus de même depuis fort longtemps. Les démocrates de 93 croyaient en Jésus-Christ, dont ils se disaient les disciples, parce qu'il avait prêché l'égalité et la fraternité entre les hommes. Les déistes du dix-huitième siècle croyaient en Jésus-Christ comme en un profond moraliste ou en un vertueux enthousiaste. Les rationalistes de toutes les nuances croient en Jésus-Christ, les uns comme ayant été la plus haute expression du sentiment religieux, d'autres comme en un thaumaturge qui a accepté par dévouement le titre de Messie que ses premiers disciples lui ont donné, d'autres enfin parce qu'il a fourni un type à une admirable création légendaire. Les mystiques voient en Jésus-Christ un théosophe et les artistes une des plus belles figures que la nature humaine ait possédée. Avancera-t-on que toutes ces conceptions exerceront une égale influence sur l'âme? Ne dirons-nous pas, au con-

[1] Actes IV, 12.

traire, que notre piété et notre zèle relèveront de l'idée que nous nous faisons de Jésus-Christ, et cette idée nous la chercherons « avec un cœur honnête et bon, » dans les écrits de ses biographes. Saint Jean rattache la possession de Dieu à une saine doctrine sur Jésus-Christ[1]; et à cette exacte appréciation de la nature et de l'œuvre de Christ se relient d'autres vérités qui sont comme la raison d'être de sa venue, et que l'on doit considérer comme également essentielles et fondamentales, telles que l'existence des attributs moraux de la Divinité, sa liberte, sa justice, sa miséricorde, la chute de l'homme et son état d'imperfection intellectuelle dans les choses de l'âme et dans le domaine de l'infini, sa responsabilité devant la loi divine, sa réhabilitation par Christ aux conditions posées par l'Evangile, la survivance de sa personnalité, etc. Supprimez quelques-uns de ces anneaux et la chaîne est irrémédiablement rompue.

Ces vérités entrent comme partie intégrante dans le *Credo* chrétien, et sont à la base de la piété de tous les fidèles, quel que soit le degré de culture intellectuelle auquel ils sont parvenus. Chez les uns, elles restent à l'état latent dans leur intelligence et ne sont comprises que par l'action intuitive du cœur; mais la plupart les acceptent en toute connaissance de cause et en saisissent la valeur. C'est à l'adhésion plus ou moins ferme de ces vérités qu'est attaché le développement de la vie chrétienne dans les âmes.

II.

Cette thèse que « la religion et la théologie sont essentiellement différentes » est donc une des nécessités de la critique moderne. Elle en a besoin, avons-nous dit, comme garantie de liberté, et surtout pour apaiser les appréhensions des âmes pieuses. Il faut qu'elle puisse leur dire que ces spéculations si redoutables sont étrangères à la religion; que c'est affaire d'étude, de science, de cabinet; ce sont de simples régates sur la mer tant soit peu orageuse des opinions théologiques dont la piété n'a pas à se préoccuper.

C'est toujours avec un sentiment de compassion et de bienveillante sympathie que la critique donne ce calmant aux esprits religieux. Elle serait heureuse que les recherches et les déductions de la science pussent leur venir en aide et les affermir dans leur foi, mais elle ne peut pas faire que ce qui est ne soit pas. Elle regrette vivement sa puissance. Elle voudrait être moins forte, moins sûre d'elle-même. C'est un *non possumus*. Que voulez-vous? Le cabinet ne peut pas être le temple.

Cet aplomb de la science ne parle pas en faveur de ceux qui la pos-

[1] 2 Jean 9.

sèdent. Il dénote un oubli de la vraie nature et de la puissance dissolvante de la critique interne, surtout quand elle est unie à la dialectique. Cette puissance n'est pas une chose nouvelle, et son action ne se fait pas uniquement sentir dans le domaine de la théologie. Elle a été un terrible levier entre les mains des légistes, des juges prévaricateurs et des diplomates. On connaît ces paroles célèbres : « Sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel. » Les procédés de la critique interne sont connus. On lit entre les lignes, on s'arrête sur chaque phrase que l'on décompose dans ses diverses propositions. On étudie chaque mot, sa place, sa racine et ses dérivés. On cherche des analogies, des ressemblances, des différences et des contradictions. On demande pourquoi ces expressions sont employées plutôt que d'autres; on recherche si elles ont toujours le même sens sous la plume de l'écrivain, et quel est celui qu'elles offrent chez ses prédécesseurs, ses contemporains ou ses successeurs. Quand un algébriste veut dégager une inconnue d'une équation, il retranche, additionne, transpose, extrait, divise ou multiplie; tel est le procédé du critique quand il veut dégager son idée ou son système des documents qu'il soumet à son analyse. Il change la ponctuation, sépare les phrases qui sont unies, rapproche celles qui sont séparées et leur fait subir de nouvelles combinaisons. Il corrige, amende, décompose, refait un texte et, sous l'action de cette chimie intellectuelle, les meilleurs documents tombent en poussière, et l'histoire la plus authentique devient une légende, un mythe, un symbole, une allégorie.

A la puissance de la critique interne, j'ajoute celle de la dialectique, « cette mécanique rationnelle qui fait trop souvent prendre à l'esprit français le moyen pour le but, aimer le combat pour le combat, étouffer le sentiment intérieur sous l'art intérieur du raisonnement[1]. » Les rationalistes du moyen âge en connaissaient tous les secrets. On sait « que le christianisme se fondait dans la main d'Abélard. Les envahissements de la logique sur la religion, la prosaïque victoire sur la foi éteignaient la flamme du sacrifice[2]. » La dialectique entre en possession de tous les sujets et se pose toutes les questions hardies. Simon de Tournai enseigne à volonté le pour et le contre. Un jour, qu'il avait ravi l'école de Paris et prouvé merveilleusement la vérité de la religion chrétienne, il s'écria tout à coup : « O petit Jésus, petit Jésus, comme j'ai élevé ta loi ! Si je voulais, je pourrais encore mieux la rabaisser[3] ! »

C'est pour se livrer en toute liberté à ces deux puissances que l'on veut séparer la religion de la théologie. Laissez-nous raisonner, critiquer, analyser, déduire, induire, employer toutes les ressources de la logique et gardez votre piété ! Loin de suivre ce conseil, de rester indifférente à

[1] Henri Martin, *Histoire de France*, vol. III.
[2] Michelet, *Histoire de France*, vol. II, page 289.
[3] *Ibid.*, vol. II, page 396.

la science critique, la religion doit en surveiller la marche, en noter les progrès ou les égarements, et lui rappeler qu'il n'appartient qu'à une logique étroite, inférieure et usurpatrice de rejeter tout ce qui la dépasse.

Aussi bien cette séparation est-elle possible? La religion n'est-ce pas Dieu dans le cœur et dans les manifestations dont il est la source? La théologie, n'est-ce pas encore Dieu dans l'intelligence et dans toutes les pensées qu'il fait naître? Or, pouvons-nous scinder l'homme en deux, surtout en face d'un sujet qui le domine tout entier : intelligence, sensibilité et volonté? L'homme est un être indivisible; aucune de ses facultés ne peut être isolée; elles s'enchevêtrent les unes dans les autres et forment avec le corps un tout que la science n'a pas encore pu décomposer. Le sentiment et l'intelligence, la foi et la connaissance, marchent de front dans les Ecritures. Jésus-Christ fait souvent entendre à ses disciples que sa parole ne peut porter de fruits qu'autant que l'intelligence s'en emparera. Saint Paul n'accepte pas pour être de bon aloi le zèle des Juifs, parce qu'il était sans connaissance[1]. Dans les prières pour les chrétiens, il demandait que leur charité augmentât avec la connaissance et toute sorte d'intelligence pour qu'ils pussent apprécier chaque chose à sa juste valeur[2]. Saint Pierre subordonne la vie et la piété à la connaissance de Celui qui nous appelle par sa gloire et par sa vertu[3].

Le côté intellectuel du christianisme ressort d'une foule de passages des saintes Ecritures. Jésus appelle ses enseignements une doctrine, et les auteurs des écrits canoniques parlent d'une saine doctrine, d'une doctrine qui est selon la piété, d'une doctrine salutaire, de la doctrine de Christ, qui a, comme toutes les sciences, des principes premiers[4]. C'est à la connaissance de cette doctrine que Jésus attache l'affranchissement du péché[5]; un fait intellectuel qui produit un fait moral. C'est un des traits caractéristiques du christianisme de s'adresser à l'homme tout entier, à son intelligence comme à son cœur, et d'y introduire la lumière et la chaleur. Tantôt il atteint le cœur par l'intelligence, tantôt il pénètre dans l'intelligence par le cœur. Aucune des facultés inhérentes à la nature humaine ne se trouve en dehors de son action bienfaisante. A l'encontre de toutes les autres religions, il fait régner entre elles un parfait équilibre et un harmonieux ensemble.

Cette union de la foi et de la science, de la piété et de la doctrine est nécessaire pour que les deux phases du christianisme se pondèrent mutuellement. Elle retiendra la théologie dans les bornes que la nature même de son objet lui impose et ne permettra pas à la piété de tomber dans de vaines et puériles formes. Le savant sera religieux, et la religion sera éclairée. L'on se vante, à l'heure qu'il est, d'étudier le christianisme comme on étudie toute autre science et d'aborder les documents sacrés

[1] Rom. X. [2] Phil. I, 9, 10. [3] 2 Pierre I, 3. [4] Héb. VI, 1.
[5] Jean VIII, 31.

comme on le ferait de tout autre ouvrage. Est-on dans le vrai? Les conditions d'étude ne sont-elles pas différentes? L'intelligence seule suffit pour étudier la chimie, la physique et s'en approprier les résultats: en est-il de même pour la religion du Christ? Lui-même pose comme moyen de connaître sa doctrine le désir de faire la volonté de Dieu, c'est-à-dire une disposition morale[1]. Il déclare que ses enseignements doivent être compris par le cœur[2]. Dans le domaine de l'infini, le sentiment a des aperçus qui échappent à l'intelligence. La religion chrétienne a une origine céleste; pour la comprendre et en sentir l'efficace, il faut solliciter le secours du Saint-Esprit. « L'homme naturel, dit saint Paul, ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui paraissent une folie, et il ne peut les entendre parce que c'est spirituellement qu'on en juge[3]. » Sans le feu sacré, le théologien le plus savant ne sera qu'un rhéteur, et ses leçons, comme ses écrits, seront décolorées, sans mouvement et sans vie.

Nous pensons donc que la thèse soutenue par M. Vidal, à savoir que la religion est « essentiellement » différente de la théologie, ne peut pas être appliquée au christianisme; elle est contraire à l'esprit comme à la lettre de l'Evangile. Mais parce que cette thèse a plus particulièrement pour soutien les différentes nuances du rationalisme moderne, dirons-nous que la piété accompagne toujours un *credo* irréprochable ou qu'un système erroné ou incomplet détruit cette même piété dans l'âme? Loin de nous cette pensée. Les faits nous donneraient de nombreux démentis. Que de personnes sincèrement pieuses s'abritent sous un drapeau qui nous semble ne pas porter les couleurs du christianisme évangélique! Que de pages édifiantes n'avons-nous pas rencontrées dans des ouvrages dont le fond dogmatique nous paraissait sujet à caution. C'est avec peine que l'homme se range sous le niveau de la logique. La vie n'obéit pas toujours aux lois générales; elle déroute les calculs les mieux faits, les déductions les mieux tirées.

L'ouvrage de M. Vidal vient à l'appui de notre dire. Nous l'avons lu avec plaisir et avec fruit. Maints passages nous ont édifié. Nous n'en citerons qu'un : « Je crois que Jésus est le Fils unique de Dieu, qu'il l'était avant de venir sur la terre comme il l'est actuellement qu'il est remonté dans le ciel. Je crois qu'il a reçu de son Père toute plénitude d'avoir la vie en lui-même, d'avoir l'Esprit sans mesure et que le surnaturel, le surhumain, le divin a resplendi magnifiquement dans sa personne et dans ses œuvres en miracles et en vertus, en puissance et en sainteté parfaite. Je crois que ses leçons et ses exemples, sa vie, sa mort et sa résurrection nous rachètent de nos péchés et nous ouvrent le chemin de la vie éternelle. Je crois que cet Esprit qu'il avait reçu, lui, sans mesure, ses apôtres l'ont reçu dans une certaine mesure, et qu'il leur a communiqué un

[1] Jean VII, 17. [2] Matth. XIII, 15. [3] 1 Cor. II, 14.

moyen supérieur de connaître sans porter atteinte à leur individualité, ni les dispenser d'employer les autres moyens de connaître. Je crois que les écrits qu'ils ont laissés contiennent la pensée divine, la vérité qui sauve. Je crois cela et d'autres choses encore[1]. » Et nous aussi nous croyons cela et autres choses encore, et c'est pour conserver à l'Eglise ce précieux dépôt des vérités divines que Christ lui a confié que le parti évangélique soutient une longue et douloureuse lutte. Mais que nos frères se souviennent que dans la panoplie dont ils doivent être couverts, la cuirasse est formée de charité aussi bien que de foi[2], et que si la vérité constitue la ceinture, par contre la chaussure se compose des dispositions que donne l'évangile de paix[3].

C. Cailliatte.

Jean Daniel. *In memoriam.* 19 novembre 1780 à 24 mai 1856. — Un vol. in-24. Troisième édition. Lausanne, Georges Bridel.

Excellent petit livre qui met en scène non un personnage chimérique dont l'original ne se rencontre nulle part, mais un homme vrai, fait de chair et d'os, comme vous et moi, faillible par conséquent et fragile, mais courageux et digne de réussir. Le tableau parfaitement authentique des luttes et des succès de ce bon Vaudois à l'âme excellente qui, « en cherchant de belles perles, trouve la perle de grand prix, » mérite d'être contemplé par tous ceux qui demandent à un livre, comme première qualité, de les rendre meilleurs.

Matth. Lelièvre.

[1] Page 96. [2] 1 Thess. V, 8. [3] Ephés. VI, 14, 15.

POÉSIE

—

ALMA PARENS

Au premier jour du monde, alors que la nature
Etalait au soleil sa naissante beauté,
Et vers l'azur du ciel tournant sa face pure,
Se parait sans orgueil de sa virginité;

Quand tout étincelait de son premier sourire,
Rayon tombé du ciel sur le monde en éveil,
Quand la terre était reine et n'était point martyre,
Quand on n'avait point vu de taches au soleil;

Quand des arbres en fleurs aucune feuille morte
N'avait encore jonché le sol vierge de pas,
Quand l'ange flamboyant n'était pas à la porte
De l'Eden radieux où l'homme n'entre pas;

Quand Dieu se promenait dans les sombres allées
Et parlait bouche à bouche avec l'homme naissant,
Quand la paix descendait des voûtes étoilées
Avec chaque rayon qui de l'azur descend;

Quand tout chantait la joie au sein de la nature,
Et que cette nature était un paradis;
Quand les dents du lion n'avaient pas de morsure,
Et que Dieu bénissait tous ceux qu'il a maudits;

Quand le premier rayon de la première aurore,
Eclairant le berceau du monde nouveau-né,
Faisait germer du sol qui fermentait encore
Les fleurs ouvrant au jour leur grand œil étonné;

Quand la rose, entr'ouvrant la première corolle,
Sourit à l'univers qu'elle allait parfumer,
Redisant, elle aussi, la première parole
Qui descendait du ciel, l'ordre divin d'aimer;

Quand l'amour respirait au cœur de la nature,
Dans les vagissements du naissant univers,
Dans les yeux éblouis de toute créature,
Dans le frémissement des grands arbustes verts;

Quand le monde épelait cette première page
Ecrite sur les champs de Babel et d'Assur,
Et que Dieu regardait son merveilleux ouvrage
Du haut du ciel, assis sur son trône d'azur;

Que je t'aurais aimée, ô nature splendide!
Tu n'avais respiré qu'un souffle matinal,
Et le premier sillon de la première ride
Ne s'était pas empreint sur ton front virginal;

Alors que sur ton sein, vierge et mère, ô nature,
Berçant avec amour tes enfants nouveau-nés,
Tu mirais dans les eaux ta verte chevelure,
Ces bois par un printemps éternel couronnés.

Et maintenant, hélas! si l'homme t'a meurtrie,
Et si la terre a bu le sang du juste Abel,
Si, de ses propres mains dévastant sa patrie,
L'homme a perfidement détruit l'œuvre du ciel;

Si le mal de nos cœurs pénètre la nature,
Et verse le poison dans la coupe de miel,
Si tu ne peux guérir l'incurable blessure
Que nous avons laissée à ton flanc maternel;

Si tu portes le deuil de ta splendeur première,
Si, comme un crêpe noir, tu revêts la douleur,
Si la mort, attristant l'éclat de ta lumière,
Répand sur ton front pur sa livide pâleur;

Si le printemps fait place aux saisons moins propices,
Si la plante est brûlée au soleil de l'été,
Si l'élan vigoureux des forces créatrices
Est parfois amorti par la stérilité;

O nature! pourtant tu restes encore belle,
Et, sous le noir manteau que t'a fait le péché,
Ton antique splendeur à nos cœurs se révèle,
Comme dans un caillou le diamant caché;

Non, tu n'as pas perdu l'éclat de ta jeunesse,
Et si le temps emporte un peu de ta beauté,
Il semble qu'aussitôt cette beauté renaisse
Au sein prodigieux de ta fécondité.

Renouvelant toujours tes trésors sans limite,
Puisant à pleines mains dans tes mines sans fond,
Dieu conduit l'univers si l'univers s'agite,
Et Dieu refait toujours quand les hommes défont;

Comme aux jours primitifs tu gardes ton sourire
Qui verse le bonheur au cœur appesanti,
Et l'univers n'a pas oublié de redire
Le nom qui dans l'Eden a jadis retenti;

C'est le nom qui du ciel descend, et qui sans cesse,
Comme l'encens qui fume à l'autel du saint lieu,
Remonte vers le ciel et dans les cœurs ne laisse
Que le parfum béni du grand amour de Dieu;

Mais ce nom dont l'écho traverse la nature,
C'est ton vrai nom, Seigneur, que tu m'as révélé,
Et cette grande voix n'est qu'un faible murmure
De ta voix qui s'adresse à mon cœur consolé;

La nature est un temple où tu veux qu'on t'adore,
Un livre où nous pouvons lire ton nom sacré,
Mais du jour éternel elle n'est que l'aurore
Au sein de la nuit sombre où je suis égaré;

Toi seul tu peux, Seigneur, répandre sur mon âme
La lumière qui sort de ton éternité,
Et, chassant loin de moi l'ange au glaive de flamme,
Me rouvrir le chemin de l'Eden enchanté.

BENJAMIN COUVE.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 juin.

L'atonie politique du moment. — Progrès des mauvaises tendances philosophiques. — Les assemblées religieuses de mai 1867. — Les deux conférences pastorales. — Une noble protestation au sein du catholicisme.

La politique a singulièrement chômé en France depuis que l'affaire du Luxembourg a été résolue dans le sens de la paix. L'opinion s'est détendue et n'a plus eu d'attention que pour cette splendide Exposition qui dépasse toutes les espérances et attire les principaux souverains de l'Europe [1]. Ce n'est pas sans tristesse que nous voyons les préoccupations libérales entièrement jetées dans l'ombre. Notre vie parlementaire à peine renaissante est comme paralysée; on va jusqu'à prévoir l'avortement pour cette année des projets de loi sur la presse et le droit de réunion. Nous avons pourtant peine à croire que la lettre impériale du 17 janvier soit réduite à néant par la lenteur de nos mandataires. Le refus de toutes les interpellations politiques depuis deux mois fait amèrement regretter le retrait de l'adresse. Le succès de la conférence de Londres, bien plus anglais que français, n'est pourtant pas de nature à compenser les échecs successifs de notre politique étrangère, et, quand la fièvre du Champ de Mars aura disparu, le pays se retrouvera ce qu'il était ce printemps, diminué dans son influence au dehors, inquiet, divisé au dedans, ayant plus de souvenirs amers que d'espérances brillantes, moralement malade et ne sachant où diriger son activité. Qu'on y prenne garde! L'atonie précède les mauvaises fièvres.

Le dernier volume des *Mémoires* de M. Guizot, écrit de cette plume magistrale qui ne fut jamais plus ferme et plus éloquente, nous a vivement reportés à une période récente de notre histoire pendant laquelle le pays sommeillait et s'engourdissait dans le bien-être, quoique sa moralité fut très-supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui. Ce passé si proche de nous est plein d'enseignements. Soyons reconnaissants envers l'illustre écrivain qui, après tout ce qu'il a vu et subi, exprime avec une courageuse énergie son invincible espoir dans le triomphe de la liberté politique comme la plus sûre garantie de la sécurité sociale et de la moralité publique.

Sous la pesante atmosphère qui nous oppresse le mouvement matérialiste et athée se poursuit activement. La *Libre Pensée* vient de renaître de ses cendres. Son numéro du 26 mai contient une attaque violente contre

[1] La *Revue chrétienne* espère être bientôt en mesure de caractériser à son point de vue cette grande manifestation.

la *Revue chrétienne*, à l'occasion de l'article sur la *liberté religieuse*. Qu'elle constate notre profonde horreur du matérialisme, elle est dans son droit ; mais qu'elle nous accuse de dénonciations détournées, en passant sous silence le passage où nous déclarons que nous avons encore plus besoin de la liberté de nos adversaires que de la nôtre, voilà un procédé sans loyauté qui vaut la polémique de l'*Univers*. Il y a longtemps que nous savons ce que nous avons à attendre en fait d'équité des *ultras* de tous les partis. Dans la *Revue Nouvelle*, M. Havet a entrepris un grand travail destiné à prouver que le christianisme n'a aucune originalité réelle. Il débute en disant que le phénomène qui s'appelle religion paraîtra peut-être plus tard, quand nos destinées ne seront plus renfermées dans l'espace étroit de quelques siècles, comme une phase passagère de l'histoire de l'humanité, ayant à peine agité sa surface. En attendant que disparaisse cet accident qui s'appelle la religion, et pour hâter cet heureux jour, les représentants de l'école dite expérimentale s'acharnent à abaisser la barrière entre l'animalité et l'humanité. L'autre jour, le journal la *Liberté*, à l'occasion de notre conférence *sur Celse et la Société d'anthropologie*, a imaginé d'invoquer l'argument démocratique en faveur de nos frères des bois et des champs : « Le chauvinisme humain, lisons-nous dans ce journal, n'est ni moins étroit, ni moins exclusif que le chauvinisme national. La physiologie contemporaine est en train de découronner l'homme d'une divinité usurpée et de le rappeler à la modestie de sa situation réelle en lui arrachant une généalogie mensongère. Toutes les races tendent de plus en plus à se fondre dans l'humanité et l'humanité est à la veille de s'absorber dans la nature. Les frontières s'abaissent entre les êtres comme entre les peuples, *les castes zoologiques disparaissent comme les castes sociales*. » C'est ainsi que les principes de 1789 sont à la veille d'être appliqués aux animaux ; espérons qu'ils en tireront meilleur parti que les Français. Des mains généreuses vont écrire dans les étables et dans les poulaillers : Liberté, Egalité, Fraternité ! Ces inepties ne doivent pas nous faire oublier le courant de pensées abjectes dont elles sont l'écume et les progrès croissants de la tendance qui nous avilit.

L'inquiétude que doit inspirer une telle situation des esprits s'est fait jour à plusieurs reprises dans les réunions annuelles des grandes Sociétés religieuses tenues à Paris dans le cours du mois de mai. S'il était plus vif et plus général, il nous arracherait tous à l'espèce de torpeur qui s'est révélée dans ces anniversaires. Les œuvres de charité et de mission chrétiennes fondées il y a trente ans se maintiennent et se développent, mais le mécanisme ancien est plus remarquable que le zèle de la génération nouvelle. Le grand souffle manque partout[1].

[1] Nous saisissons cette occasion pour annoncer que le morceau si émouvant et si éloquent, lu par M. Jules Delaborde à la Société d'histoire du protestantisme français, va paraître enrichi de nombreuses notes historiques, dans les librairies protestantes, sous ce titre : *Madame l'amirale de Coligny, après la Saint-Barthélemy*. L'auteur a su, dans un cadre nécessairement restreint, ressusciter sous nos yeux l'un des types

On attendait avec une certaine impatience les conférences pastorales de cette année. On sait que pour la première fois elles devaient se réunir dans des conditions nouvelles. La scission profonde qui est dans les esprits au sein du protestantisme français s'était opérée dans les faits. L'ancienne conférence générale qui réunissait toutes les tendances s'était dissoute au mois d'avril 1866, sur le refus catégorique de l'une de ses fractions d'adopter comme base commune le symbole des apôtres. Nous n'avons pas à revenir sur cette décision qui, quoiqu'on en ait dit, ne portait atteinte à aucun droit et qui est un présage certain de ce qui arrivera prochainement dans l'Eglise établie, car il n'est pas possible que les deux religions qu'elle abrite se déchirent plus longtemps l'une l'autre dans les mêmes cadres. Tout marche à pas précipités vers une solution. M. A. Coquerel fils avait prononcé un mot tristement significatif l'année dernière. Il avait lancé ce défi à la fraction évangélique : « Vous avez beau nous repousser de vos conférences. Nous vous donnons rendez-vous à la table de communion. » En effet, tant que l'ordre de choses actuel subsiste, la même table de communion réunit ceux qui n'ont plus le même Evangile; bien plus, les grandes solennités religieuses sont préparées de concert par les chrétiens convaincus et les hommes de la libre pensée. Le même texte est traité par les uns et les autres, ils se passent la même Bible, comme s'ils n'y lisaient pas les doctrines les plus radicalement opposées, jusqu'à ce que le matin de Pâques tout malentendu devienne impossible devant un fait positif qu'il faut ou rejeter sans ambage ou accepter avec adoration. Appeler liberté ce triste désordre, c'est profaner ce mot sacré; c'est la discréditer aux yeux de ceux qui ne savent pas distinguer entre une chose sainte et sa parodie. Jamais nous ne l'avons plus amèrement senti qu'en assistant à la séance générale de *l'Union libérale*, qu'un adhérent enthousiaste a eu la maladresse d'appeler le comité de salut public du protestantisme. L'orateur le plus distingué qui s'y est fait entendre a été couvert d'applaudissements frénétiques quand il a déclaré qu'il rejetait le symbole des apôtres parce qu'il ne voulait plus du christianisme de la légende. Voilà ce qu'un pasteur, un président de consistoire a dit en termes élégants! Si les pasteurs de cette opinion levaient le drapeau d'un nouveau protestantisme et allaient le planter fièrement en dehors des cadres officiels, en faisant appel aux libres convictions, nous repousserions leur doctrine, mais nous honorerions leur courage, car nous verrions en eux des hommes de liberté. La situation est bien différente quand il s'agit simplement d'introniser le déisme dans une Eglise établie, et quand on foule aux pieds le symbole apostolique au pied de la chaire

les plus purs, les plus admirables de la Réforme française. Nous ne connaissons pas d'héroïsme supérieur à celui de cette noble captive du duc de Savoie, subissant un lent martyre plus difficile à supporter que le coup d'arquebuse qui avait tué son mari. M. Delaborde a atteint le pathétique le plus pénétrant en nous retraçant ces saintes douleurs comme en flétrissant, comme elle le méritait, l'infâme conduite du duc de Savoie. Tout le monde voudra lire ces belles pages.

où on le répète d'office tous les dimanches. L'honorable président de *l'Union libérale* a terminé un discours, d'ailleurs modéré, par un trait moqueur contre les petites chapelles qui veulent enfermer le christianisme dans leur étroite enceinte. M. Clamageran est certainement un ami sincère de la liberté de conscience. Je ne comprends pas son persiflage contre des institutions religieuses qui en sont la consécration. Petites ou grandes, les chapelles représentent un grand droit. J'ajoute qu'elles rappellent à ceux qui les raillent un grand devoir, celui de pratiquer sérieusement la liberté au lieu d'en tant parler. Or, quand on prétend changer du tout au tout une religion, il n'y a qu'une position digne et normale, c'est de briser les formes qui la supposent et qui l'expriment, c'est de dire hardiment et nettement : « Qui m'aime me suive? » Je ne sais pas au nom de quel principe on accuserait d'antilibéralisme les adhérents du système volontaire qui n'imposent à personne leur doctrine et qui se bornent à donner rendez-vous à toutes les opinions sur le terrain des libres associations, en dehors de toute protection officielle. Ils ont la ferme assurance que la vérité prévaudra d'autant mieux qu'elle sera plus absolument laissée à elle-même.

Voyez où une fausse position peut conduire des hommes qui se disent les apôtres de la liberté! Ils en sont réduits à combattre le parlementarisme ecclésiastique et à craindre par-dessus tout le gouvernement de l'Eglise par elle-même. Ils repoussent les synodes comme un seul homme, tandis que les conférences nationales orthodoxes les ont réclamés avec énergie. Non, mille fois non, la liberté n'est pas défendue dans l'ordre ecclésiastique par ceux qui préfèrent dépendre d'un ministre des cultes que d'un synode! Ils jouent le rôle de ces démocrates autoritaires qui ne craignent rien tant que la liberté parlementaire et rêvent d'imposer l'égalité universelle. Nous sommes payés en France pour distinguer entre la révolution et le libéralisme; pour nous, nous préférerons toujours les assemblées librement élues aux comités de salut public.

Le rapport si distingué, lu par M. Steeg dans la conférence libérale, n'est pas fait pour modifier nos convictions à cet égard. Si l'orateur s'est élevé, pour définir le principe de la Réforme, au-dessus de la simple notion du libre examen, il a ramené la justification par la foi à des termes tellement vagues et généraux, que tout pour lui en revient au sentiment intérieur, à la subjectivité pure, et que la foi qui justifie n'a aucun objet défini, si bien qu'il n'est pas une seule tendance de la spéculation contemporaine qui ne puisse s'abriter sous le manteau commode d'un tel protestantisme. Et pourtant le nom seul de *Réformation* suffit pour nous rappeler que nos pères n'ont point invoqué une foi sans objet déterminé, mais qu'ils ont voulu ramener l'Eglise au type apostolique. Dites que vous affranchissez la Réformation, mais ne dites pas que vous la continuez; ne diminuez pas votre œuvre. La notion d'une Eglise ouverte à toutes les incrédulités contemporaines qui daigneraient se réclamer d'elle

n'est pas l'héritage du passé; c'est une invention qui vous est propre. Gardez en tout le mérite. Sachez seulement que, dans cette lutte formidable qui s'est engagée entre le spiritualisme chrétien et le matérialisme, vous n'avez pas de rôle défini; vous êtes obligés d'accepter pour alliés des hommes qui nient Dieu et l'âme immortelle à mots couverts ou qui assimilent l'homme à la brute; vous ne leur fermez point vos scrutins quand ils s'y présentent. En tout cas, vous ne pouvez les écarter au nom de votre principe, et vous vous en gardez bien. Dans de telles conditions, votre parti ne pourra garder longtemps la notion de Dieu dans sa pureté. Vous n'êtes ni la liberté, ni la religion, ni la philosophie. Il ne suffit pas de répondre : « Nous sommes *l'Union libérale*. »

Nos adversaires, que nous savons honorer et chez lesquels nous savons reconnaître le talent et le savoir quand ils en donnent des preuves, comme M. Steeg, ne nous en voudront pas de notre franchise dans un moment si sérieux et si décisif, d'autant plus que nous distinguons toujours avec soin entre les hommes et les idées. Dieu nous garde de méconnaître ce qu'il peut y avoir de généreux malentendus dans le camp que nous combattons. Nous ne nous attaquons qu'au système. Nous userons d'ailleurs de la même franchise à l'égard des conférences d'un autre bord. Nous avons déjà rappelé le résultat le plus important des conférences orthodoxes de l'Eglise établie, qui ont roulé uniquement sur la question ecclésiastique. Les conférences de l'Eglise indépendante se sont partagées entre des sujets de pratique et de doctrine. Une discussion d'un haut intérêt s'est engagée sur la justification par la foi. Une lettre a été envoyée en leur nom aux pasteurs allemands pour plaider cette grande cause de la paix du monde, qui ne sera vraiment gagnée que quand les cœurs seront rapprochés. Une proposition semblable a été écartée par les conférences générales qui lui ont substitué un simple ordre du jour. Nous avons regretté cet excès de prudence. C'est faire injure aux sentiments chrétiens du clergé prussien que de craindre d'exciter ses susceptibilités en lui envoyant une parole de paix au nom de la France évangélique. Si cet esprit de timidité se généralisait, on ne courrait le risque ni de se compromettre, ni d'accomplir de bien grandes choses dans ce monde. Qu'on ne dise pas que la conférence a voulu se tenir soigneusement à distance de la politique, car, dans l'adresse proposée, il n'y avait aucune appréciation des faits accomplis de l'autre côté du Rhin. La question était prise à la hauteur où la politique rejoint la morale éternelle. Quelques membres semblaient craindre qu'un vœu pacifique nettement accentué fût pris pour un blâme détourné soit de la Prusse, soit du gouvernement français, et qu'on y vît une connivence avec ce qu'on voulait bien appeler, en dehors du débat officiel, la politique de la *Revue chrétienne*. Il ne s'agissait de rien de semblable. Quant à la politique de la *Revue chrétienne* en cette affaire, elle a consisté à mettre la morale au-dessus du protestantisme et à appeler le mal mal, sous les drapeaux de la Prusse comme sous ceux de l'Autriche.

Nous savons reconnaître toutes les grandes qualités de nos puissants voisins; nous croyons aux glorieuses destinées de l'Allemagne quand l'esprit de liberté l'aura pénétrée davantage. Nous nous garderons bien d'attiser de sottes animosités nationales, mais nous ne nous repentirons jamais d'avoir signalé avec franchise tout ce que réprouvait notre conscience. Sur les deux rives du Rhin, le système politique qui aboutit au césarisme nous aura pour adversaires implacables. Nous sommes très-décidés à laisser désormais les choses qui sont derrière nous, et à travailler de toute notre énergie à la réconciliation des esprits sur le terrain de la justice. Nous éprouvons les plus vives sympathies pour la noble nation allemande; nous sommes à bien des égards les fils de sa pensée. Nous aspirons, pour elle comme pour nous, au moment où son unité sera réellement fondée sur la liberté. L'alliance entre nos deux peuples sera assurée quand, à notre tour, nous pourrons lui tendre une main vraiment libre. Elle sera scellée dans les cœurs et triomphera des basses cupidités. Cela vaudra mieux que les protocoles de toutes les conférences du monde[1].

Revenons aux conférences générales. Le sujet principal proposé à leurs délibérations était ainsi formulé : Du rapport entre la doctrine et la vie chrétienne. Il a donné lieu à un débat nourri et animé qui a été inauguré par un discours très-intéressant de M. le pasteur Matter. On y sentait cette forte culture théologique qui élargit nécessairement l'esprit, et cette finesse d'aperçu qui présente une même pensée sous ses aspects variés. Les conclusions de l'orateur étaient chrétiennes et libérales. Deux tendances se sont manifestées dans le cours de la discussion : celle de l'orthodoxie stricte, qui n'insiste pas seulement sur l'importance de la doctrine en soi, mais qui présente sa formule spéciale comme inséparable du christianisme; et celle de la théologie, tout ensemble évangélique et libérale. La première tendance s'est exprimée avec une verve éloquente et inci-

[1] Nous venons de recevoir une seconde brochure de M. Groen von Prinsterer sur la question prussienne (*Essais historiques sur les événements d'Allemagne*, II). On y retrouve le même patriotisme élevé qui animait la première, dont l'effet a été si considérable en Europe. Si nous ne pouvons partager l'admiration de l'honorable auteur pour le système politique de Stahl, qui mêlait à un sens moral très-pur la dangereuse chimère d'un christianisme d'Etat et toutes les exagérations du droit divin, nous applaudissons à tout ce que dit M. Groen de Prinsterer sur les événements contemporains jugés au point de vue de la conscience. Quand, après avoir cité le fameux mot de M. de Bismark si largement appliqué par lui : *Dès que les intérêts les plus sacrés de la Prusse et son existence même sont en cause, je ne connais plus de droit*, l'auteur déclare qu'une telle politique est du césarisme pur, et qu'il importe peu qu'il soit mis au service d'une monarchie de vieille date ou d'une révolution armée, nous lui donnons pleinement raison.

En France comme en Prusse, comme partout, nous combattons tout ce qui est marqué à cette empreinte du salut public. Nos amis allemands qui nous reprochent nos appréciations (voir le dernier numéro de la *Neue Evangelische Zeitung*) reconnaîtront au moins que nous signalons sans ménagements les erreurs et les fautes françaises. Ils ne peuvent pourtant pas nous demander de montrer plus de partialité pour Berlin que pour Paris. Nous ne connaissons, comme M. Groen de Prinsterer, qu'une règle : la justice stricte. Qui oserait défendre à ce point de vue la politique de M. de Bismark? Il faut se contenter de plaider les circonstances atténuantes. Nous n'avons en cette affaire d'autre passion que celle de la justice et de la liberté, car nous n'avons au fond du cœur pour la grande nation allemande que respect et sympathie.

sive. Nous reconnaissons pleinement son droit moral d'affirmer énergiquement ses vues. Nous désirons profiter de ses lumières et tenir sérieusement compte de ses objections. Ce que nous lui reprochons, dans les conférences pastorales comme ailleurs, c'est de ne pas montrer le même respect et la même tolérance à l'égard de la seconde tendance. Certes, nous ne sommes pas de ceux qui ne voient dans le protestantisme que le libre examen; mais ce n'est pas une raison pour tomber dans l'extrême opposé, et pour identifier la Réformation et le christianisme avec l'orthodoxie de droite et s'écrier que tout est perdu si l'on s'écarte de ses affirmations carrées. De quel droit confondre ainsi ce qui est secondaire avec ce qui est essentiel? L'essentiel, l'Evangile lui-même nous l'indique quand il dit : « Reconnaissez l'esprit de Dieu à ceci : Tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu » (1 Jean IV, 2). Voilà le fondement éternel; voilà le roc sur lequel nous bâtissons les uns et les autres avec un peu d'or pur et de marbre et beaucoup de paille et de chaume. L'erreur de l'orthodoxie stricte est de s'imaginer qu'elle n'use ni de paille ni de chaume, mais seulement d'or pur, et de confondre la révélation avec l'une de ses systématisations dogmatiques. Personne n'a le droit de dire : « Hors de mon système, pas d'Evangile, pas de salut, » — comme si l'Evangile en soi n'était pas élevé au-dessus de toutes nos formules autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Cette prétention révèle le plus étrange oubli des faits. Comment s'arrange-t-elle de l'histoire des dogmes, de celle d'hier comme de celle des siècles passés, de cette histoire qui nous fait assister aux variations infinies des systèmes théologiques sur un fond résistant commun à toute la chrétienté évangélique. On nous disait sur le ton le plus véhément : « Il ne s'agit pas seulement de conserver la foi dans l'inspiration et dans la Rédemption; vous perdez la cause de la Réforme et celle du christianisme si vous sortez de l'inspiration verbale et de la théorie strictement judiciaire. » Et l'on invoquait sur le premier point le grand nom de Luther! C'était oublier que pendant toute la première période de sa carrière de réformateur il s'éloignait de la notion théopneustique plus que nous ne le ferions nous-mêmes! C'était également méconnaître que la théorie strictement judiciaire de la Rédemption, qui veut que Jésus ait enduré sur la croix la malédiction directe de Dieu, était étrangère à toute l'antiquité chrétienne, et que les martyrs sont morts avec une autre conception dans l'esprit. Il est très-facile d'obtenir l'assentiment d'une assemblée en mêlant ainsi toutes les questions et en couvrant du drapeau d'une foi ardente et sincère une théologie qui ne fait point corps avec elle. Il serait plus utile et plus malaisé d'écrire une dogmatique et d'établir scientifiquement ses opinions. Mais, non! on préfère jeter le discrédit sur la tendance contraire et la mettre en quelque mesure hors de l'Eglise, alors pourtant qu'on a soi-même grand besoin d'indulgence. Un luthérien, si absolu soit-il dans son orthodoxie, ne manquera pas de soulever de vives objections de la part de la fraction avancée de son Eglise, s'il

vient à déclarer, comme cela eut lieu aux conférences générales de Paris, qu'il ne croit pas à la présence *corporelle* de Christ dans la Cène, car il s'élève ainsi au-dessus de la lettre de sa confession de foi; il distingue entre le fait chrétien et une certaine systématisation théologique. Il use de la liberté qu'il refuse aux autres, et il n'est plus fondé à leur mettre sur les épaules un fardeau qu'il ne veut pas porter.

Que conclure de tout ceci, c'est qu'il n'est permis à personne, au sein du protestantisme, d'identifier un système théologique humain avec la vérité révélée, c'est que l'esprit de foi doit s'unir à l'esprit de liberté, c'est que des manifestations comme celles auxquelles nous avons assisté, et qui tendent à se multiplier sous l'influence d'une réaction passionnée, sont fâcheuses, c'est qu'il y faut renoncer à tout prix, si l'on ne veut compromettre la grande cause de l'Evangile éternel. Il est connu de tout le monde qu'il existe au milieu de nous deux grandes tendances, celle de l'orthodoxie de droite et celle qui, en France, se rattache à Vinet, et en Allemagne, à Néander, Dorner, Julius Muller et à tous les maîtres illustres de l'école évangélique libérale. Elles se doivent un respect mutuel, chacune d'elle doit avoir sa place au soleil, et se rappeler que nous ne voyons tous que « confusément comme dans un miroir, » que notre théologie sait très-peu de chose et que les ravissements de la vue immédiate la feront disparaître comme une radieuse aurore chasse le crépuscule. Nous ne voulons point conclure au dédain de la doctrine; bien au contraire, nous sommes convaincus que le réveil et le développement de notre théologie évangélique est l'une des plus urgentes nécessités du moment; nous avons le droit et le devoir au dix-neuvième siècle, comme au seizième siècle, de remonter par-dessus toutes les traditions humaines à la source même de la vérité dans l'Ecriture. La question de fond prime la question ecclésiastique, et si nous ne voulons pas perdre tout ascendant sur les jeunes générations, il faut aborder avec sérieux et candeur les graves problèmes qui s'imposent à nous. Or, pour poursuivre cet important travail, nous avons tous besoin de la liberté légitime qui appartient aux enfants de la Réforme. Rien n'est plus inopportun que de chercher à l'entraver en poussant de grands cris d'effroi et en formulant ces petites excommunications qui sont si facilement accueillies quand elles sont habilement présentées en public et surtout en particulier. Qu'on suppose le succès de ces tentatives et on verra dans quel néant pitoyable de pensée tomberait l'Eglise, et quelle faible défense elle opposerait aux flots envahissants. Que si l'on nous objecte qu'en invoquant comme nous le faisons la liberté chrétienne, nous donnons la main au parti radical, nous répondrons que rien ne lui serait plus favorable que de laisser croire qu'il a le monopole de la liberté. Il y a longtemps que le conservatisme à outrance a fait les affaires de la révolution. Quiconque veut être plus étroit que l'Evangile provoque les esprits à une largeur imprudente et insensée. Ce n'est pas l'heure de se raidir dans un confessionnalisme

stérile, mais de s'unir tous ensemble en cherchant à s'éclairer mutuellement pour défendre nos remparts. Arrière toutes les étroitesses, et que l'esprit du Christ nous enflamme! Là où l'esprit du Seigneur, là est la liberté!

Nous sommes heureux que les conférences générales de 1867 nous aient fourni l'occasion d'exprimer toute notre pensée sur cet important sujet, car il n'en est pas de plus digne de nous préoccuper. Au reste, gardons-nous de croire que nous soyons seuls à traverser des temps difficiles. L'Eglise d'Angleterre est travaillée d'un sourd malaise; la crise théologique se complique d'une crise ecclésiastique des plus graves, le ritualisme fait chaque jour de nouveaux progrès, et ce n'est pas telle ou telle mesure politique comme celle que conseillait l'autre jour lord Shafftersbury et dont la discussion a été ajournée à deux mois, qui arrêtera le mal. Les formes et les formules trop étroites du passé éclatent de toutes parts; le monde religieux est en travail et il cherche trop souvent l'apaisement dans des excentricités maladives. Nous espérons être bientôt en mesure de retracer avec détail les difficultés et les embarras que l'Eglise de Prusse éprouve pour s'assimiler les nouvelles provinces; reconnaissons-le, à l'honneur de la conscience humaine : l'annexion religieuse est plus compliquée que l'annexion politique. Lors même qu'on propose un système ecclésiastique très-libéral, le seul fait qu'il vient de la puissance conquérante lui vaut des résistances acharnées.

Le catholicisme n'est pas moins agité sous sa surface immobile que le protestantisme. Le parti violent, qui malheureusement domine dans ses conseils supérieurs, soulève de plus en plus le dégoût et l'indignation des esprits élevés Un livre vient de paraître qui nous en fournit des preuves convaincantes. Il est intitulé : *l'Eglise et l'Etat* et il a pour auteur M. de Metz-Noblat, qui a brillé au premier rang dans la ligue généreuse des libéraux de Nancy. D'un bout à l'autre cet ouvrage respire l'amour le plus ferme, le plus éclairé de la liberté, uni à une foi religieuse sincère et fervente. Qu'on lise en particulier le morceau sur *la querelle des catholiques :*

« Il y a eu des époques, dit l'honorable écrivain, où on a cherché à établir le règne de l'absolu dans la chrétienté. Les gens qui n'ont jamais lu un livre d'histoire sont excusables de croire qu'on y a réussi; mais ceux qui savent ce qu'a été le règne de Constantin et de ses successeurs, celui de Charlemagne et de ses successeurs, quel était l'état de la chrétienté au moyen âge, dans ces temps dont le romantisme religieux a fait une espèce d'âge d'or, ceux-là savent aussi quel a été le triomphe de l'absolu. Si le Sauveur avait eu le dessein d'établir parmi les chrétiens la subordination de la force à la vérité, il faut convenir qu'il aurait choisi d'étranges moyens de la mettre en lumière, puisque né d'une race et chez un peuple où régnait ce principe, il a rompu avec les mœurs, les traditions et les espérances de la loi ancienne. S'il voulait maintenir l'ancienne union des deux puissances, pourquoi les distingue-t-il? Partons de ce point que, les uns comme les autres, et les uns autant que les autres, nous voulons la liberté de l'Eglise, mais que, sur la question de savoir si cette liberté doit être un privilége ou un droit commun, ressortissant de l'Etat, nous avons comme citoyens le droit de nous prononcer librement pour la combinaison qui, comme fidèles, nous pa-

rait la plus propre à sauvegarder pleinement et durablement cette liberté de l'Eglise qui est notre but commun; entre nous l'avenir jugera. Qui sait si après deux ou trois cents ans de liberté, vous ne vous rallierez pas pleinement, en voyant ses heureux effets, au régime que vous ne faites aujourd'hui que subir par nécessité? De quoi s'agit-il? de sauver des âmes. Or qu'importe que le pouvoir temporel et les lois civiles professent ou non le christianisme, si les individus sont chrétiens. De l'idéal du moyen âge est sorti l'état actuel de l'Europe. Nul ne sait ce que peut enfanter l'idéal que vous repoussez. Ses effets mettront peut-être une fin à vos lamentables désordres. »

Depuis que cette page si sincère était écrite, la dernière Encyclique paraissait et venait condamner toutes ces nobles aspirations. L'auteur a longtemps hésité à publier son livre dans de telles circonstances. Mais il s'y est décidé, en se fondant sur ce que le pape n'a pas encore fait un objet de croyance de son système politico-religieux. Mais au langage de l'auteur, on s'aperçoit que ses espérances sont bien faibles :

« Si des sentiments encore permis, dit-il, doivent être bientôt interdits, *s'il devient un jour nécessaire, pour être considéré comme orthodoxe, de croire que l'homme est tenu de défaire l'œuvre divine de la liberté humaine,* que la société est péremptoirement obligée de ravir à ses membres la faculté de choisir, sous leur responsabilité envers Dieu, entre la vérité et l'erreur, je plains la génération qui succède à la mienne. Elle aura de rudes combats à livrer. Affaiblir la cause de la liberté de l'Eglise, fortifier le camp de ses adversaires, telles seraient donc infailliblement les conséquences de la transformation en dogme des opinions auxquelles l'encyclique *Quanta cura* rend, on ne saurait se le dissimuler, une partie de l'autorité qu'elles avaient perdue. Espérons que les choses en resteront là, et qu'une définition obligatoire ne rendra pas plus fâcheuse encore une situation déjà bien difficile. »

Certes une telle déclaration venant d'un homme aussi universellement estimé que M. de Metz-Noblat, a une incontestable gravité. On fera bien de la peser à Rome au moment où l'on y réunit une sorte de concile officieux dans lequel siégeront de nombreux évêques! Il serait bien dangereux de jeter de nouveau le gant à la société moderne, car il pourrait se faire qu'elle ne se baissât pas même pour le ramasser, et que ces vains anathèmes retentissent partout dans le vide si ce n'est dans les nobles cœurs attachés à la foi catholique et à la liberté : on aurait trouvé un moyen assuré de les placer dans la plus douloureuse alternative. Espérons qu'ils se souviendraient alors que la conscience chrétienne a aussi son *non possumus* qui vaut celui du saint-père, et que c'est ainsi que commencent les réformations fécondes!

Ce serait le cas de redire le mot fameux de Pascal : *Si mes lettres sont condamnées à Rome, elles sont absoutes dans le ciel. Ad tuum tribunal, Jesu Christe, appello.*

EDMOND DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE

GUILLAUME D'ORANGE ET LOUIS-PHILIPPE

1688 — 1830

« Multa renascentur quæ jam cecidere. »
(Horace, *Art poétique.*)

Dans l'infinie variété des événements dont se compose l'histoire des peuples, il s'en produit quelquefois qui ont une singulière ressemblance avec ceux survenus en d'autres temps, et nous nous arrêtons volontiers à ces rapprochements, dans l'espoir d'y surprendre le secret des causes et des effets, et des voies par lesquelles agit la Providence dans la conduite des choses humaines.

Les histoires de France et d'Angleterre donnent lieu à des rapprochements semblables dans les événements qui ont marqué les dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles, et il semble que la fortune se soit plu à se répéter dans les deux pays.

Charles Ier, en Angleterre, après une longue lutte avec son parlement, est jugé et condamné par lui, et offre le spectacle tragique d'un roi montant sur l'échafaud.

Louis XVI, en France, dans des circonstances analogues, a le même sort.

De l'anarchie qui succéda à la mort du roi sort, dans les deux pays, un homme extraordinaire que ses grandes qualités élèvent de la condition privée au pouvoir suprême.

Cromwell règne en Angleterre ; Napoléon en France. L'un et

l'autre sont accueillis, comme Auguste chez les Romains, par un peuple avide de repos. « *Spe otii pellexit.* »

Mais ni l'un ni l'autre ne transmet l'héritage de sa puissance à son fils. Richard Cromwell, après quelques mois, rentre dans la vie privée, se reconnaissant incapable de porter le fardeau que lui a légué son père.

Le fils de Napoléon, après la catastrophe qui l'a précipité du trône, meurt de tristesse dans une cour étrangère.

L'Angleterre, après Cromwell, se voyant menacée de tomber sous le joug de l'armée que la forte main du Protecteur avait pu seule contenir, rappelle les Stuarts, et Charles II, revenu de l'exil, reprend possession du trône de son père, qu'il conserve jusqu'à sa mort. Mais Jacques II, son frère et son successeur, ennemi de la religion et des libertés de son pays, se fait exiler de nouveau, et c'en est fait, cette fois, de la dynastie des Stuarts.

De même en France Louis XVIII, rappelé de l'exil après la chute de Napoléon, règne jusqu'à sa mort; mais Charles X, son frère et son successeur, par une conduite opposée à l'esprit nouveau, s'aliéne l'opinion du pays, et finit par un coup d'Etat qui le fait renvoyer encore une fois, lui et sa dynastie, sur la terre étrangère.

L'Angleterre, dans le désir de respecter, autant que possible, le principe de l'hérédité du trône, appelle à la succession de Jacques II sa fille Marie, héritière présomptive, épouse de Guillaume d'Orange, et son mari conjointement avec elle, l'un et l'autre professant la religion du pays et amis de ses libertés.

Par un sort semblable, Louis-Philippe, duc d'Orléans, le plus proche héritier du trône, après le second exil de la branche aînée des Bourbons, est appelé à régner, sur sa renommée de prince libéral.

Les événements, jusque-là, ont une ressemblance extraordinaire, et beaucoup se flattaient qu'elle se poursuivrait, que la révolution de 1830 aurait pour effet, comme celle de 1688, de fonder l'alliance de la monarchie et de la liberté. L'Angleterre, depuis l'avénement de Guillaume, a traversé un siècle et demi sans révolution; pourquoi la France ne recueillerait-elle pas le même avantage de l'avénement de Louis-Philippe?

Celui-ci semblait dans des conditions plus favorables. Il n'était pas étranger, comme Guillaume; le prince hollandais n'avait pas d'enfants, et Louis-Philippe avait une brillante lignée de cinq fils pour assurer sa succession.

Pourquoi, malgré ces avantages, Louis-Philippe a-t-il été moins heureux que Guillaume? Pourquoi les espérances fondées sur son avénement ont-elles été déçues?

Les causes en sont dans la manière différente dont l'un et l'autre sont arrivés au trône, et dans le caractère différent des deux nations et des deux hommes.

Quand il fut évident, pour la plus grande partie de la nation anglaise, que la conduite de Jacques et ses principes étaient inconciliables avec les libertés publiques, et pouvaient ramener la guerre civile qui avait ensanglanté le règne de Charles Ier, et ses suites fatales, les plus grands personnages de l'Etat se concertèrent sur les moyens de prévenir de si grands malheurs en éloignant un roi incapable de régner, et lui donnant un successeur. Leurs regards se portèrent sur Marie, la plus intéressée à prévenir une guerre civile qui pouvait susciter un nouveau Cromwell, et dont le mari, Guillaume, était éminemment propre à conduire à bonne fin la grande entreprise qu'on méditait.

Guillaume, en sa qualité de stadthouder de Hollande, disposait des forces de ce pays, et sa renommée comme politique et comme guerrier, lui donnait une grande position en Europe. Il avait été à la tête de la coalition des puissances protestantes contre l'ambition de Louis XIV, et en avait commandé les armées avec gloire. Si on avait recours à lui pour changer le gouvernement de l'Angleterre, il pouvait accepter ou refuser librement, et faire ses conditions.

Des messagers de haute condition lui furent envoyés; une active correspondance s'établit entre Londres et la Haye. On représenta à Guillaume l'intérêt qu'il avait de préserver la succession de sa femme des périls dont elle était menacée, et d'enlever à Louis XIV, toujours préoccupé de desseins ambitieux contre la Hollande, l'alliance de l'Angleterre qui lui était assurée avec le roi Jacques.

Guillaume accepta la tâche qui lui était offerte d'être le libérateur de l'Angleterre, et se prépara pour l'exécution. Une flotte fut réunie; huit ou dix mille hommes de troupes hollandaises y furent embarquées, et on mit à la voile.

Des vents contraires dispersèrent la flotte en vue de l'Angleterre, tandis que la population rassemblée sur le rivage priait le ciel de lui accorder *un vent protestant;* ce vent désiré arriva enfin. On échappa à la flotte anglaise restée fidèle à Jacques, et Guillaume débarqua dans le petit port de Torbay, sur la Manche, où une pierre consacrée par la reconnaissance publique marque encore la place qui reçut l'empreinte de ses pas.

Aussitôt que la nouvelle de son débarquement fut connue, les plus grands personnages de l'aristocratie anglaise vinrent le joindre. Il se mit en marche avec eux pour Londres, partout ac-

cueilli par les acclamations publiques, évitant tout engagement avec les détachements de troupes anglaises qu'il n'aurait pu faire battre par ses Hollandais sans risquer de blesser l'orgueil national anglais, dispersant au contraire, sans scrupule, les Irlandais, regardés en Angleterre comme ennemis.

Guillaume arriva sans obstacle sérieux à Londres, où Jacques était encore, attendant l'effet des propositions qu'il avait fait faire à son gendre, et contre lesquelles il avait secrètement protesté. Londres eut deux rois ou prétendants en même temps, logés chacun dans son palais; l'un abandonné de tous, l'autre entouré de tout ce qui formait l'élite de la nation. Jacques fit des tentatives nouvelles de conciliation, que sa mauvaise foi connue ne permettait pas d'admettre. Il vit que le seul parti qui lui restait à prendre était d'abandonner un pays qui ne voulait pas de lui. On ne désirait pas moins son départ. Toute facilité lui fut laissée de s'embarquer sur la Tamise, voisine de son palais, et il en profita pour se réfugier auprès de son protecteur Louis XIV, qui, après avoir contribué à le perdre par ses conseils et ses exemples, lui devait bien un asile.

Ainsi fut opérée la révolution de 1688, sans trouble dans le pays, sans effusion de sang, sans émeute, sans l'intervention des passions populaires, qui affaiblissent toujours celui qu'elles élèvent, et le laissent seul et sans soutien le jour où elles se retirent de lui.

Combien a été différente la révolution de 1830! Un coup d'Etat subit et imprévu de Charles X, contre les libertés publiques, soulève la population de Paris; elle prend les armes et combat pendant trois jours contre les troupes royales. La victoire lui reste; elle détruit partout les insignes de la royauté. Les Chambres ne sont pas en ce moment présentes; mais quelques députés seulement, qui cherchent à donner une direction au soulèvement, et à préserver le pays de l'anarchie. Quelques-uns voudraient qu'on pût rendre les ministres seuls responsables de l'attentat contre les lois et respecter l'inviolabilité royale, qu'une révolution fût évitée; mais le torrent populaire emporte tout : c'en est fait du roi et de sa dynastie.

Ceux qui auraient voulu éviter une révolution cherchent à sauver, au moins, le principe monarchique, et, jusqu'à un certain point, comme en Angleterre, celui de l'hérédité du trône, en y appelant le prince qui en est le plus rapproché après ceux de la branche aînée dont l'ostracisme vient d'être prononcé. Ce prince est le duc d'Orléans, chef de la branche cadette, qui a été exilé aussi, à la Révolution, mais s'est toujours tenu à l'écart de ses ennemis, et depuis sa rentrée, est demeuré étranger

au gouvernement, et s'est distingué de la branche aînée par ses opinions libérales.

Le duc d'Orléans habite, avec sa nombreuse et brillante famille, sa résidence d'été de Neuilly, à la porte de Paris, d'où il a pu entendre le bruit du combat qui se livrait dans la capitale. Quelques députés marquants lui sont envoyés pour le presser de se rendre à Paris, afin d'y faire cesser l'anarchie en prenant les rênes du gouvernement, comme lieutenant-général du royaume, au lieu et place du roi déchu, qui était à Saint-Cloud pendant l'insurrection, et s'est retiré depuis un peu plus loin, à Rambouillet. Le titre de lieutenant-général du royaume n'est évidemment que la transition en attendant celui de roi.

Jamais homme n'eut à prendre une résolution plus grave. S'il accepte, il monte sur un trône entouré de périls, qu'il ne devra qu'à une insurrection populaire, et qui lui est déféré par des hommes n'ayant pas assez de consistance dans l'Etat pour soutenir leur ouvrage; son avénement n'étant dû qu'à la nécessité des circonstances, on ne lui tiendra pas compte de son dévouement quand elles seront passées; il s'expose à l'odieux de paraître supplanter un roi et une dynastie, auxquels il appartient par les liens du sang; il aura pour ennemis tous ceux qui font profession d'attachement et de fidélité pour le roi légitime, classe nombreuse et puissante, tenant la tête de la société en France, et appelée à exercer une grande influence; mais s'il refuse, il encourt le reproche d'avoir abandonné le pays à l'anarchie, en lui retirant la seule planche de salut qu'il pouvait saisir, et il doit se résoudre à reprendre avec les siens le chemin de l'exil et abandonner pour jamais la France, victime d'opinions qu'il ne partage pas, et sans sauver par son sacrifice ceux que ces opinions ont perdus.

Soit dévouement pour le pays, soit affection pour sa famille et ambition pour elle, et peut-être par ces divers sentiments, il se résigne au sort que les événements lui font, et répond aux députés qu'il va se rendre immédiatement à Paris.

Il part en effet et quitte ces riants bosquets de Neuilly où il a passé des jours si heureux, pour se rendre à sa demeure du Palais-Royal, au centre de la capitale, dans la fournaise ardente de la révolution qui bouillonne encore. Il y est assailli par cette foule d'hommes toujours empressés auprès d'un pouvoir nouveau, et qui, sous prétexte de le féliciter, viennent demander le prix de leurs services. Le Palais-Royal est ouvert à tout venant comme une place publique.

Le lendemain, Louis-Philippe doit se rendre à cheval, entouré d'un cortége de députés et d'officiers généraux, à l'hôtel-de-ville,

pour y recevoir la consécration populaire, suivant l'usage de tout pouvoir nouveau créé par le peuple de la capitale. Le général Lafayette, commandant de la garde nationale, le reçoit au bas de l'escalier et l'introduit; mais bientôt des cris de Vive la république! partent du milieu du peuple rassemblé sur la place, et il faut que Lafayette, pour calmer cette effervescence dangereuse, se présente, avec Louis-Philippe, à un balcon, qu'il harangue le peuple, et se faisant garant du nouveau roi, assure qu'on aura, en lui, *la meilleure des républiques.*

De là ce fameux *programme de l'hôtel-de-ville* dont Lafayette a si souvent parlé quand, mécontent des ministres, il leur reprochait de ne pas s'y conformer. « On lui avait promis, disait-il, *un roi populaire entouré d'institutions républicaines*, et, ces institutions, il les attendait encore. »

Ainsi s'est faite la révolution de 1830, bien différente de celle de 1688. Guillaume avait conquis le trône, Louis-Philippe l'a subi. Guillaume est arrivé par l'aristocratie, Louis-Philippe par le peuple.

Aussi l'attitude des deux rois devant leur parlement a été entièrement différente.

Guillaume, quand le parlement doit décider quel titre lui sera donné, s'il sera roi ou simplement le mari de la reine, invité à exprimer son désir, se tient un certain temps dans la réserve et le silence, et finit par déclarer qu'il ne tient nullement à être le premier gentilhomme de la chambre de sa femme, et qu'il est prêt, si on n'a plus besoin de lui, à regagner la Hollande, et à retourner à ses tulipes et à ses canaux. Le parlement comprend le sens de ses paroles, et proclame Guillaume et Marie roi et reine, conjointement, avec le gouvernement à Guillaume.

Quand le parlement veut mettre des bornes trop étroites à sa prérogative et lui suscite trop d'embarras, il parle encore de la Hollande et du besoin d'y aller chercher le repos, et pour entretenir cette crainte, il y fait quelques voyages, et jouit du plaisir de revoir le pays de sa naissance et les amis de sa jeunesse.

Louis-Philippe, enfermé dans sa royauté, n'avait aucun moyen d'en sortir, aucun refuge contre les peines et les soucis qu'on lui créait; n'ayant aucune possession en dehors, il ne pouvait menacer de s'y retirer, et faire de cette crainte un moyen de gouvernement.

Une différence non moins essentielle existait entre lui et Guillaume au point de vue de la gloire militaire et du goût des armes, qui, lorsqu'ils se rencontrent chez un prince, ne contri-

buent pas peu à lui attirer le respect des peuples. Guillaume, quoique d'une apparence grêle et délicate, aimait les exercices violents, et se plaisait à la guerre et à la chasse. Il avait commandé, jeune encore, les armées de la coalition contre Louis XIV, et s'était mesuré avec les plus grands généraux. Turenne, après une bataille où il l'avait eu en face de lui, disait : « Le prince d'Orange s'est conduit comme un vieux général, hormis qu'il s'est exposé comme un jeune soldat. »

Il eut occasion de déployer son courage et ses talents militaires au service de l'Angleterre qui l'avait appelé pour être son roi, quand son beau-père, au moyen d'une flotte que lui avait fournie Louis XIV, débarqua en Irlande, et y rassembla une armée pour revendiquer sa couronne. Guillaume, s'y transportant avec une armée anglaise, défit celle de Jacques dans une bataille rangée et reçut une blessure qui le fit passer pour mort. Une joie indécente en fut témoignée à Versailles, et Londres fut dans la consternation; mais quand il revint dans sa capitale, il y fut reçu avec des acclamations enthousiastes, et le danger qu'il avait couru resserra le lien entre lui et ses sujets.

Louis-Philippe avait servi, dans sa jeunesse, dans la première armée de la Révolution, et pris part aux batailles de Valmy et de Jemmapes, mais, après la mort de Louis XVI, ayant été obligé de quitter la France, il n'avait pas eu occasion, pendant les vingt ans de son exil, de faire la guerre : sa vie fut consacrée à l'étude et aux voyages.

Devenu roi, il fut un philosophe sur le trône, faisant peu de cas de la gloire militaire, ne passant point des revues de troupes, et laissant ce soin à ses fils.

Quand il fallait envoyer des vaisseaux contre un port étranger, pour demander réparation d'une insulte faite à nos agents ou des préjudices causés à nos nationaux, il recommandait de se borner au blocus du port ou au bombardement, et de ne pas débarquer des soldats, pour ne point engager une guerre de terre.

Lorsqu'il fut question, en 1836, d'une intervention en Espagne pour soutenir le gouvernement et le parti libéral contre le prétendant, il ne voulut engager qu'une légion étrangère.

La France, en 1840, s'était prise d'une sorte d'enthousiasme pour le pacha d'Egypte, dans sa guerre contre le sultan. Les autres puissances s'étant prononcées, au contraire, contre lui, et ayant fait un traité pour soutenir la Porte, la guerre pouvait éclater entre nous et ces puissances, et une guerre terrible d'un contre quatre, pour un intérêt secondaire, si Louis-Philippe n'avait mieux aimé, en s'abstenant, risquer d'être accusé de faiblesse, que lancer le pays dans une lutte aussi inégale.

Un prince aussi pacifique est regretté du peuple après sa mort, quand un autre attire dans les villes et les campagnes le fléau de la guerre; mais il est peu apprécié pendant sa vie, et la postérité, quand le fléau est passé, célèbre le conquérant dont ses pères ont payé la gloire de leur sang, quand même il aurait fini par des désastres, attiré sur le pays l'invasion étrangère et diminué son territoire.

Autre chose est la poésie, autre chose l'histoire.

Le poëte a dit dans son ode à la Fortune :

> Concevez Socrate à la place
> Du fier meurtrier de Clitus:
> Vous aurez un roi respectable,
> Humain, généreux, équitable,
> Un roi digne de vos autels;
> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels.

Socrate pourtant a bu la ciguë, et Alexandre a été heureux jusqu'à la fin de ses jours : un accident a terminé son règne et sa vie.

Les gouvernements ne respectent, comme les peuples, que ceux qu'ils craignent. Ceux d'Angleterre et de Russie, qui devaient s'estimer heureux de voir à la tête de la France un prince de qui ils n'avaient point à craindre une guerre d'ambition et de conquête, et qui connaissaient les divisions intestines qui affaiblissaient son autorité, ont agi de manière à l'affaiblir encore davantage : l'Angleterre, dans la ridicule affaire de son consul à Otaïti et dans les mariages espagnols, la Russie, dans les rapports diplomatiques.

Le consul anglais se plaignait d'avoir été traité outrageusement par nos agents, et son gouvernement demandait une réparation pour cette insulte. Rien de plus légitime que cette demande, si le grief était fondé; mais le ministre, à la première nouvelle de l'outrage, s'exprima sur l'affaire, en plein parlement, de la façon la plus arrogante, et notre amour-propre national blessé trouva dans les chambres des organes qui proposaient de refuser la réparation demandée. Une guerre pouvait surgir de cet incident, si la passion eût été écoutée; mais la réparation fut accordée. Une faible somme arrangea le différend; mais la popularité du roi en souffrit.

Même échec pour sa politique dans le véto mis par l'Angleterre à ce qu'un de ses fils fît un mariage qui pouvait, un jour, établir des liens trop étroits entre les couronnes de France et

d'Espagne. Elle remonta aux renonciations faites au temps de Louis XIV, et fit comprendre qu'elle ne souffrirait pas le mariage projeté, et on dut y renoncer.

L'empereur de Russie resta toujours persuadé qu'il aurait dépendu de Louis-Philippe de conserver à Charles X sa couronne, et ne lui pardonna pas ce qu'il appelait son usurpation. Il affectait, dans ses audiences diplomatiques, de ne jamais parler de lui à son ambassadeur, ce qui obligea de rappeler celui-ci, et amena les rapports les plus froids entre les deux cours. Louis-Philippe s'en préoccupait, et quand arriva le traité de juillet 1840, à l'occasion de la guerre entre le pacha d'Egypte et le sultan, qui laissait la France dans l'isolement en unissant, comme en 1814, les quatre autres puissances par un lien commun, il y vit un dessein formé par l'empereur de Russie de renouveler la coalition, et d'envahir encore une fois la France pour la renverser. De là le décret pour la construction immédiate des fortifications de Paris, qui fit une si grande sensation.

Quand les gouvernements étrangers se montraient froids ou malveillants pour Louis-Philippe, ils ne prévoyaient pas assez l'ébranlement que sa chute pouvait causer à leur trône, comme il arrive de toute révolution faite en France. Plusieurs en devaient faire l'expérience.

Rien ne caractérise mieux l'époque, et la violence de l'esprit d'opposition qui existait en France contre Louis-Philippe, que l'interprétation qu'on essaya de donner à la grande mesure des fortifications. Il se trouva des hommes dans les chambres qui prétendirent que, destinée en apparence contre l'ennemi du dehors, elle avait en vue l'ennemi du dedans, c'est-à-dire la population de Paris, qui devait être, en cas d'émeute, foudroyée par les canons des forts, et un homme versé dans les sciences mathématiques monta à la tribune pour montrer par le calcul des paraboles dans quel quartier de Paris les bombes partant des forts pouvaient tomber. La supposition était absurde, et la conduite de Louis-Philippe, en 1848, quand il aima mieux abandonner le trône, sans résistance, que de se servir pour sa défense des troupes qu'il avait sous sa main, a montré combien de telles pensées étaient loin de son caractère; mais en les lui attribuant, on montrait la défiance dont il était l'objet, et combien peu on respectait le roi qu'on s'était donné.

Un grand contraste éclata, en mainte occasion, entre la conduite des chambres envers Louis-Philippe, et celle qui avait été tenue par le parlement anglais envers Guillaume.

Guillaume et Marie furent couronnés avec tout le cérémonial usité en pareille occasion. Les Chambres assistèrent à la céré-

monie, et les plus grands personnages de l'Etat, usant du droit héréditaire qui leur appartenait, portèrent devant les nouveaux souverains le sceptre, la couronne et l'épée. Rien ne fut changé aux prérogatives de la royauté.

Louis-Philippe n'eut point d'autre couronnement que son serment devant les chambres, acte de vassalité plutôt que de souveraineté.

Elles lui firent sentir, en toute occasion, sa dépendance, et ne craignirent pas d'amoindrir le roi, qui était leur ouvrage.

La liste civile fut réduite à la moitié de celle dont avaient joui, depuis Louis XVI, tous les souverains qui avaient régné sur la France.

Quand il demanda une dotation pour ses fils, arrivés à l'âge de leur majorité, suivant l'usage des autres monarchies, où est ainsi consacrée l'adoption par la nation des jeunes princes, cette dotation fut refusée.

On discuta si les ministres devaient se dire ses sujets.

Il fut contraint, dans les premiers jours de son règne, d'effacer sur les panneaux de sa voiture les armes de sa famille pour éviter les insultes, parce qu'on y voyait les fleurs de lis des Bourbons, et il se trouva des hommes considérables, jusque dans les Chambres et dans son entourage, qui prétendirent qu'il n'avait pas été appelé *parce que Bourbon, mais quoique Bourbon*, donnant ainsi un démenti aux faits, et détruisant, autant qu'il était en eux, la base de l'élévation de Louis-Philippe, l'avantage qu'on avait trouvé à conserver, comme pour Guillaume, quelque chose de l'hérédité monarchique dans le choix du nouveau roi.

Faut-il s'étonner si, avec des principes si différents de ceux qui régnaient au temps de Guillaume, avec tant de causes d'affaiblissement, au dedans et au dehors, pour le gouvernement de Louis-Philippe, son règne a été troublé par tant d'insurrections dans sa capitale, et tant d'attentats contre sa personne.

Pas une insurrection n'a eu lieu à Londres, sous Guillaume, et elles ont éclaté à Paris avec une fréquence et une violence sans égales, sans cause précise, comme avait été en 1830 le coup d'Etat, sans grief déterminé. Tout y donnait occasion : une cérémonie publique, les obsèques d'un chef de parti. Le renversement du gouvernement, sans savoir ce qu'on mettrait à la place, en était le but.

Paris devint, plusieurs fois, un champ de bataille entre la troupe ou la garde nationale et les insurgés. Il fallut employer le canon contre eux; on verra plus tard l'archevêque de Paris tué sur une barricade, en s'interposant héroïquement dans cette guerre fratricide. La victoire resta au pouvoir; mais non sans

montrer qu'il était sur un volcan, et que de grands dangers le menaçaient.

Guillaume ne fut en butte à aucun attentat de la part de ses sujets. Des complots furent formés contre lui, en France, à la cour du roi Jacques; mais leur affection servit à les déjouer, et ils ne firent que resserrer les liens entre eux et lui.

Louis-Philippe, au contraire, fut exposé à de nombreux assassinats; on tira sur lui, dans la cour des Tuileries, lorsqu'il montait en voiture, sur les ponts et sur les quais, quand il allait faire l'ouverture des chambres, dans sa résidence de Fontainebleau, au moment où il rentrait d'une promenade dans la forêt, en voiture ouverte, entouré de toute sa famille, et ce fut un miracle s'il ne fut pas tué avec plusieurs des siens. Déjà, dans un attentat précédent, lorsqu'il se rendait à la chambre, ses fils, atteints dans la voiture par des éclats de verre, étaient arrivés dans l'assemblée le visage en sang.

Mais le plus affreux de ces attentats fut celui du boulevard. C'était le jour anniversaire de la révolution de Juillet, où il avait coutume de passer la revue de la garde nationale. Celle-ci était rangée de chaque côté, et le roi parcourait le boulevard à cheval, entouré d'un nombreux cortége, de ses fils, de ses ministres, d'officiers généraux; le public se pressant en foule dans les contre-allées. Tout à coup, une batterie cachée derrière la fenêtre d'une maison vomit une grêle de balles sur le cortége. Le roi est sauf; mais on compte quatorze morts, dont un maréchal de France qui a échappé à vingt batailles dans les guerres de l'Empire, et des femmes, des enfants que la curiosité avait attirés. Les quatorze cercueils, réunis sous le dôme des Invalides dans un immense catafalque, donnent lieu à une cérémonie funèbre faite pour impressionner vivement les esprits; mais les impressions, dans notre temps, ne sont pas durables, et l'année suivante, quand revient le même anniversaire, on craint le retour d'un attentat semblable.

La résolution est prise de passer la revue à l'Arc-de-l'Etoile, où le roi restera en place pour voir défiler la garde nationale devant lui. Les préparatifs sont faits, et des gradins élevés autour de la place, où ne seront admises que des personnes invitées et munies de cartes; mais la veille du jour marqué, on apprend que de fausses cartes ont été fabriquées, avec lesquelles des malfaiteurs s'introduiront pour attenter aux jours du roi. Celui-ci ne peut refuser aux larmes de sa famille éplorée de tout contremander. Les gradins sont enlevés, les contre-ordres donnés, et le public apprend que la revue n'aura pas lieu; mais quel effet peut produire, en France et à l'étranger, ce péril toujours menaçant du

chef de l'Etat, qui ne peut faire un pas hors de chez lui sans risquer d'être assassiné? Quelle idée peut-on se faire de la stabilité et de la durée de son gouvernement?

Il avait cru, dans les premiers jours de son règne, pouvoir sortir à pied dans les rues, avec la reine, comme un bon roi allemand, et il ne peut sortir qu'en voiture, avec une escorte, et elle ne suffit pas à le garantir.

Quand la belle saison l'appelle à Neuilly, dans cette riante demeure où il a passé autrefois des jours si heureux, sans crainte et sans gardes, ceux qui veillent à sa sûreté doivent multiplier les précautions pour le garantir. S'il sort un moment, le coup de fusil d'un chasseur qu'ils entendent dans la campagne les alarme. S'il va se promener dans les îles charmantes de la Seine, unies à son parc par de légers ponts en bois, il rencontre des factionnaires qu'on y a placés pour veiller à ce que des malfaiteurs, au moyen d'un bateau, ne s'introduisent pas par là dans sa demeure, et il est obligé de se soumettre à ces précautions, si propres à désenchanter la campagne, si contraires à ses espérances et à ses goûts.

Il demande en vain qu'on cherche un remède à cette manie homicide qui le poursuit; il n'y en a point; elle est dans l'air, et les assassinats naissent les uns des autres, parce que, par une dépravation naturelle du cœur humain, la fréquence du crime en diminue l'horreur, et fait tomber dans le mépris celui qui en est si souvent l'objet.

C'est ainsi que le plus inoffensif des princes, celui qui, comme l'empereur romain, ne pouvait sanctionner l'arrêt de mort prononcé par la justice contre un assassin ordinaire sans avoir les larmes aux yeux, a pu se voir lui-même en butte aux assassins, et être obligé de se garder comme les plus cruels tyrans. Et remarquons que ces assassinats avaient à peine un caractère politique, tant leurs auteurs étaient obscurs et agissaient sans but déterminé, sans grief, ou pour des griefs frivoles. L'un d'eux, celui de Fontainebleau, était un ancien garde pensionné de la forêt, mécontent de ce qu'on n'avait pas voulu lui remettre le capital de sa pension.

Tant que le duc d'Orléans, le fils aîné du roi et l'héritier présomptif du trône, a vécu, Louis-Philippe l'a regardé comme son bouclier qui le couvrait, parce que, lui mort par un crime, son fils lui succédait, et le crime devenait inutile. Ce bouclier cependant a été impuissant pour prévenir les premiers attentats, mais la situation a été pire après que ce jeune prince de tant d'espérances a péri par une chute de voiture, laissant une veuve et deux jeunes fils, la perspective, par conséquent, d'une minorité

et d'une régence après la mort du roi, épreuve toujours dangereuse, mais surtout pour une nouvelle dynastie, et propre à encourager ses ennemis dans leurs entreprises et dans leurs efforts pour empêcher son établissement. Louis-Philippe sentit profondément toute l'étendue de ce malheur, mais sa douleur comme père fut plus grande encore que sa douleur comme roi.

Le jour où les corps de l'Etat vinrent pour lui témoigner leur sympathie, et où il dut les recevoir sur son trône, dans tout l'appareil de la royauté, il ne put leur répondre que par des sanglots, et ce fut un spectacle triste et pathétique de voir ses larmes couler sur la pourpre de ses vêtements. Quelques-uns auraient voulu qu'il imitât le courage d'Auguste et de Louis XIV qui, dans des circonstances semblables, quand la mort, frappant à coups redoublés, avait éteint, ou presque éteint, toute leur race, firent preuve d'une fermeté d'âme dont l'histoire leur a tenu compte; qu'il montrât les deux petits-fils et les quatre fils qui lui restaient, riche espérance de sa dynastie et de la France, et témoignât sa confiance dans l'avenir; mais sa douleur était trop grande, et la tendresse du père étouffa, dans cette triste occasion, les sentiments plus stoïques du roi.

> Triste destin des rois, esclaves que nous sommes
> Et des rigueurs du sort et des discours des hommes!
> Nous nous voyons sans cesse entourés de témoins,
> Et les plus malheureux osent pleurer le moins!

Peut-être aussi, l'âge qui commençait à se faire sentir, avait-il affaibli le ressort de son âme, et préparait-il la catastrophe qui devait le faire tomber, au premier choc, du trône où une autre catastrophe l'avait placé!

Guillaume eut sur lui l'avantage de mourir dans la pleine possession de ses forces morales et physiques. Marie, son épouse, était morte avant lui, sans que son pouvoir et son prestige en reçussent le moindre ébranlement. Anne, sœur de Marie, succéda à Guillaume après sa mort, et sa dynastie s'est maintenue jusqu'à ce jour pour la gloire et la prospérité de l'Angleterre.

Quelques différences dans le caractère de Guillaume et de Louis-Philippe peuvent avoir contribué à la différence de leur sort.

Guillaume était froid et réservé, et son flegme hollandais étonnait même la froideur anglaise; il se laissait difficilement pénétrer; nul n'osait se familiariser avec lui.

Louis-Philippe, au contraire, parlait volontiers, et parlait

bien. Il souffrait la familiarité de ceux qui étaient admis à son intimité, et ne leur cachait pas ses sentiments.

Le premier il établit l'usage de ces harangues que lui adressaient, à certains anniversaires, les corps de l'Etat, et des longs discours par lesquels il leur répondait. Ces discours avaient l'inconvénient de le mettre trop en avant, et de faire tomber sur lui la responsabilité des actes de son gouvernement qui ne devait porter, d'après la constitution, que sur ses ministres. Se figure-t-on la chambre des lords et la chambre des communes d'Angleterre allant périodiquement complimenter le roi ou la reine sur la sagesse de son gouvernement? Et quoi de plus vain que ces discours des deux chambres qui venaient assurer le roi de l'attachement et de la reconnaissance du pays? Le 1er janvier 1848, jour de leur dernière harangue, elles vinrent donner au roi ces assurances, et le mois suivant, il avait cessé de régner.

Mais ce ne sont pas ces choses qui expliquent seules la différence dans le résultat des deux révolutions de 1688 et 1830, c'est surtout la différence dans le caractère des deux nations, résultat des phases qu'elles avaient traversées.

La révolution de 1640 qui avait précédé celle de 1688 ne fut pas un bouleversement social. Entreprise pour maintenir, non pas pour détruire, elle donna de nouvelles garanties à la liberté, sans changer les institutions et encore moins la société. Les mêmes classes subsistèrent sous Cromwell, et, à plus forte raison, sous Charles II et Jacques II; Guillaume trouva dans la nation les mêmes éléments qui y existaient de temps immémorial et qui y existent encore aujourd'hui : une aristocratie puissante et sans privilége d'impôts renfermée dans la chambre des lords, ayant des racines profondes dans le respect et la confiance du peuple, juste prix des services qu'elle lui rend; une chambre des communes, étroitement unie à celle des lords, quoique avec un rôle différent, et dans le pays, un respect religieux des traditions; la stabilité partout, s'accordant avec la vie et le mouvement. Il n'eut qu'à gouverner selon les lois, pour accomplir la mission qu'il avait reçue, et être assuré du concours de tous.

La révolution de 1830 a succédé à une série de révolutions qui, depuis 1789, n'ont rien pu fonder de durable.

La constituante, trouvant une société vieillie, entreprend d'en fonder une nouvelle, et, dans son ardeur d'innovation, ne laisse rien subsister de ce qui existe. Elle change jusqu'aux noms et aux délimitations des provinces, que les Anglais ont conservés depuis des siècles, comme si elle voulait que les anciennes gé-

nérations, si elles venaient revendiquer leur héritage, ne pussent pas le reconnaître. Elle donne au pays une constitution qui dure moins de temps qu'elle n'en a mis à la faire, et toutes les espérances qu'on a fondées sur son œuvre s'évanouissent.

A sa monarchie impraticable succède la république, non point cette république forte et régulière de Cromwell, qui ne fut qu'une autre forme de la royauté, et en conserva toutes les traditions, mais une anarchie sanglante sous la Convention, faible et vulgaire sous le Directoire, dont les républicains eux-mêmes ne voulurent plus.

Napoléon arrive sur lequel on fonde les plus grandes espérances, et le serment de haine à la royauté est oublié. Il est sacré et couronné. Les hommes qui ont vieilli au service de la république lui prêtent un concours sincère; les jeunes gens sont dans l'enthousiasme, et admirent son génie dans le conseil d'Etat, sa gloire à la tête des armées. Il obtient l'amitié des souverains qu'il a combattus, et allie son sang au leur; on doit croire que la fortune de la France est fixée, et qu'une nouvelle dynastie commence qui la préservera des révolutions; mais l'ardeur du conquérant l'emporte; un pouvoir sans frein l'égare; moins sage ou moins heureux que Cromwell, et plus guerrier que politique, il se perd, et attire sur la France les désastres de l'invasion étrangère suivis d'une réduction dans son territoire. Une nouvelle révolution a lieu.

On se flatte que le retour des Bourbons qui se sont fait précéder d'une constitution libérale fera jouir le pays des biens après lesquels il soupire depuis si longtemps, qu'il obtiendra l'heureuse conciliation de l'ordre et de la liberté. Mais une lutte tantôt sourde, tantôt violente, s'engage entre le parti de l'ancien régime, représenté par les Bourbons et les émigrés rentrés avec eux, et celui de la France nouvelle, de la France de 1789, qui a pour lui toute la nation. La sagesse de Louis XVIII, ou son bonheur, fait qu'il maintient l'équilibre entre les partis et meurt sur son trône, mais Charles X, emporté, comme Napoléon, par sa passion, entreprend une campagne contre la constitution qui le gêne, et y succombe. Il est détrôné et une nouvelle révolution éclate.

C'est dans ces circonstances que Louis-Philippe est appelé à régner. Quelle succession de révolutions l'a précédé! Que d'espérances conçues et trompées! Que de serments prêtés dont les événements ont dégagé! Qui aura confiance maintenant dans la durée d'un gouvernement? Qui lui engagera sa foi et tout son dévouement? Qui le respectera comme chose sacrée qui fait partie de l'existence de la nation, et qui doit durer autant qu'elle?

Si la révolution de 1789, en réformant les abus, avait fondé un ordre de choses stable et qui se fût maintenu jusqu'à ce jour, la nation eût repris de nouvelles forces, se fût attachée à ses institutions, et eût fait corps avec son gouvernement, mais tant de révolutions qui les ont renversés les uns sur les autres, tant d'espérances déçues et de serments prêtés, ont produit l'indifférence ou le mépris pour l'ordre établi, et remplacé l'esprit public, l'esprit national, par l'égoïsme des intérêts privés. On s'est accoutumé à regarder les changements de gouvernement comme inévitables après un certain temps, disposition qui a encouragé à les attaquer et a découragé de les défendre. C'est ainsi que les catastrophes appellent les catastrophes, et que si une révolution peut régénérer un peuple, plusieurs révolutions le dépravent.

La France seule, dans les grands Etats, a présenté depuis 1789 ce spectacle très-propre à l'affaiblir au dehors. Tous ont conservé leur dynastie et leurs institutions à travers tous les événements, malgré les malheurs de la guerre et les agitations de la paix.

Nous sommes allés porter la civilisation en Afrique, mais si la stabilité du gouvernement fait partie de la civilisation, que doivent penser les Africains de la nôtre?

Charles X, par son armée, fait la conquête d'Alger. Le dey, prisonnier, est envoyé à Paris pour rendre hommage à son vainqueur. Il trouve en arrivant le palais des Tuileries désert, et Charles X exilé.

Louis-Philippe également fait prisonnier Abd-el-Kader, et le chef redouté des Arabes est envoyé à Paris. Louis-Philippe, quand il arrive, a perdu son trône et a dû fuir à l'étranger.

Si la Suède a été contrainte de changer son roi, qui s'est montré incapable de la gouverner et dont la folie allait l'engager dans une guerre sans but et sans espoir, comment s'est opéré ce changement? non point par une émeute populaire, mais, comme en Angleterre, par le concert des hommes d'Etat, des hommes éclairés pouvant apprécier les nécessités de la situation, et y porter remède avec le moins de dommage possible pour la nation. Ils sont entrés dans le cabinet de ce roi insensé, lui ont demandé son épée et l'ont embarqué pour le continent. Le duc de Sudermanie, son oncle, lui a succédé, et après lui, le maréchal Bernadotte qui, dans l'occupation française de la Poméranie, s'était fait estimer par les Suédois. Les fils et petits-fils de Bernadotte, en adoptant la religion et les mœurs du pays, ont fondé une dynastie aussi affermie que les plus anciennes de l'Europe, qu'aucune agitation intérieure n'a troublée et qui fait

jouir la Suède de la paix et de la liberté, tandis que la France a vu passer, et tomber successivement, le conquérant dont Bernadotte était un des lieutenants, et les rois qui lui ont succédé. La conduite de Bernadotte et de ses fils y a été pour beaucoup, mais aussi l'esprit et les mœurs du pays qu'ils ont été appelés à gouverner. Ce pays a des classes gouvernantes et des classes gouvernées, celles-ci capables d'apprécier la manière dont on les gouverne, et concourant, sans trouble, à la direction des affaires par leur opinion.

La révolution de Suède, qui mérite à peine ce nom, tant elle a été calme, a ressemblé à celle d'Angleterre, en ce qu'elle a été faite sans trouble et s'est bornée à changer le roi. Le comte de Gottorp est mort obscurément sur le continent comme le roi Jacques; aucun autre changement n'a eu lieu; ç'a été en Suède une révolution de palais, faite par les grands, à la manière des peuples du Nord ; en Angleterre, une révolution de palais faite par le peuple : celle de 1830, en France, faite aussi par le peuple, mais par le peuple seul, a eu un tout autre caractère, et a éclaté dans un pays sans institutions affermies, sans influences considérables sur lesquelles le pouvoir pût s'appuyer. C'est la cause principale de la chute de Louis-Philippe.

Quand la révolution de 1789 a éclaté et a changé la face de la France, ses institutions politiques ou ce qu'on pourrait appeler sa charpente consistaient, avec la royauté, dans le clergé, la noblesse et le tiers-état, qui, jusqu'en 1614, avaient formé périodiquement l'assemblée des Etats généraux, où se discutaient les intérêts du pays. Louis XIV et son successeur crurent affermir leur pouvoir en ne la réunissant pas, et se donnèrent la satisfaction dangereuse de régner seuls et dans le silence ; le clergé et la noblesse se désaccoutumèrent de la politique et n'eurent plus que des intérêts isolés. Ils vécurent à la cour ou dans la province, sans influence dans les affaires publiques, ne justifiant par aucun service rendu à l'Etat les priviléges d'impôts ou d'honneur dont ils jouissaient, tandis que le tiers-état, croissant en puissance et en richesse, acquérait dans les lettres, dans le commerce et dans la gestion des affaires communales, une importance toujours plus grande, et le jour où les besoins pressants des finances contraignirent de convoquer les Etats généraux, tombés depuis près de deux siècles, ils se trouvèrent composés d'un clergé et d'une noblesse sans influence et d'un tiers-état devenu plus puissant, tous également inexpérimentés en matière de constitution et d'assemblée, et dans le maniement des grandes affaires publiques. Le tiers-état, qui représentait le peuple, fort de son nombre et de l'impulsion imprimée à l'é-

lément populaire, ne tarda pas à absorber les deux autres ordres, et il n'y eut plus, politiquement parlant, ni clergé ni noblesse ; le tiers-état ou la bourgeoisie constitua, en dehors de la royauté, le seul pouvoir, et sa ruine fut voisine de son triomphe.

La bourgeoisie, en effet, n'avait existé comme corps que parce qu'elle représentait le peuple et défendait ses intérêts contre la noblesse, et son rôle alors fut considérable. Les rois l'appelèrent à leur aide et s'en servirent contre la féodalité; elle représenta la commune aux états provinciaux comme aux états généraux, et l'administra. Elle eut, dans les grandes villes, son hôtel de ville, rival, pour la grandeur et l'architecture, du palais des rois. Obtenir, à Paris ou à Lyon, des lettres de bourgeoisie fut un honneur recherché par d'illustres étrangers, et quand le roi y fit son entrée, le premier magistrat, l'attendant à la porte, lui en offrit la clef dans un plat d'argent ; le maire Bailly offrit, pour la dernière fois, les clefs de Paris à Louis XVI, quand il vint s'établir dans la capitale.

Tout cela a disparu quand le peuple, n'ayant plus besoin de la bourgeoisie, a voulu régner seul, et il a préparé le jour où le pouvoir absolu, n'ayant plus de corps intermédiaire comme appui et comme frein, a tout soumis au même niveau ; les communes administrées par lui ont perdu même le droit d'élire leur premier magistrat et l'hôtel de ville des grandes cités est devenu la demeure de son agent.

Tel a été, dans les mauvais jours de la révolution, le changement survenu dans la situation de la bourgeoisie quand le peuple n'a plus eu besoin d'elle, qu'on a vu, dans certaines villes, les bourgeois notables envoyés à l'échafaud pêle-mêle avec la noblesse, ou avoir pour prison le château dont ils avaient expulsé naguère le seigneur.

Le partage égal des successions établi par le code civil et le renchérissement de toutes choses ont contribué à appauvrir une classe accoutumée à subsister du seul revenu de ses biens. Elle est allée vivre aux champs ou a composé, avec la petite noblesse, ce flot de solliciteurs qui recherchent les emplois du gouvernement.

Visitez une petite ville de province, et demandez à qui appartient cette maison qui se distingue des autres par une meilleure apparence, on vous dira qu'elle appartenait à une famille bourgeoise qui s'est éteinte ou s'est éloignée, et qu'elle a été achetée par un cultivateur retiré ou un marchand qui a quitté le négoce, deux classes qui font des épargnes, tandis que la bourgeoisie n'en fait pas ; et ils ne sauraient remplacer celle-ci dans la vie publique, parce qu'ils n'en ont ni le goût ni l'habitude,

et vivent à part, peu désireux pour la plupart de donner leurs soins aux affaires municipales; en sorte que telle petite ville qui a fourni, en 1789, plusieurs membres à nos assemblées nationales, fournit à grand'peine aujourd'hui un maire pour l'administrer.

A qui voudrait fonder aujourd'hui le gouvernement de la bourgeoisie, il ne manquerait que des bourgeois.

Louis-Philippe cependant s'était flatté de réussir dans cette tâche, s'il est vrai que, le jour où il est tombé du trône et a pris le chemin de l'exil, il ait dit tristement : « J'avais cru pouvoir fonder mon gouvernement sur la bourgeoisie, et je n'avais bâti que sur le sable. »

Le corps électoral, dont le droit était basé sur l'impôt, avait un faux air de bourgeoisie; c'étaient des hommes riches ou aisés, intéressés au maintien de l'ordre, et par conséquent à celui du gouvernement qui avait mission de l'assurer; mais aucun lien, aucune autre fonction ne les unissait, ils se rencontraient une fois tous les cinq ans pour élire et se séparaient pour retourner chacun à leurs affaires. Ils n'avaient point cet esprit commun qui résulte des mêmes mœurs, et de l'exercice fréquent des mêmes droits, cet esprit qui fait la force et la puissance d'un corps : « *Mens agitas molem.* » Leur sens politique n'avait pas occasion de s'entretenir et de se développer, ils ne comprenaient pas toujours la conséquence de leurs actes, et préparaient la ruine du gouvernement qu'ils n'avaient pas l'intention de renverser.

On ne négligea rien cependant pour se les rendre favorables. Le roi s'opposa fortement à la conversion des rentes qui devait réduire l'intérêt de la dette publique parce que cette classe, à Paris, en eût été gravement atteinte, et ce fut Paris qui le renversa.

On refusa d'admettre au droit électoral ce qu'on appela les *capacités*, c'est-à-dire les hommes appartenant aux professions libérales, qui ne payeraient point l'impôt, ce qui semblait devoir plaire aux électeurs actuels, dont on défendait le privilége; une telle mesure, sans cela, eût été sans péril pour l'Etat.

Etrange nation que nous sommes, et que l'histoire a toujours eu peine à définir. Nous refusons d'ajouter trois ou quatre mille électeurs aux quatre-vingt mille que la loi a établis, et quelques jours après une autre loi établit le suffrage universel, c'est-à-dire crée dix millions d'électeurs.

Jamais l'Angleterre, le pays où règne la plus grande liberté, n'a fait des sauts semblables : elle procède pas à pas, et n'admet un bill de réforme qu'après s'être assurée que les nouveaux électeurs pourront élire avec indépendance et lumière, parce

qu'elle sait qu'un accroissement de droits en cette matière n'est pas toujours un accroissement de liberté.

Guillaume d'Orange trouve un appui et un gage de durée de sa dynastie dans cette disposition du pays à ne pas marcher par secousse, et à maintenir ce qu'il a établi suivant sa belle devise : « *Je maintiendrai.* »

Il a trouvé une autre et plus puissante garantie dans les sentiments religieux, communs à toutes les dénominations, parce qu'ils ont la propriété de tremper fortement les caractères, et de les préserver d'un frivole amour du changement; ils disposent les âmes au respect et rendent les esprits sérieux.

On sait le rôle que la religion a joué dans la révolution de 1640, et ce qu'étaient les soldats de Cromwell priant et s'agenouillant au moment de la bataille. Elle a été pour une part plus grande encore dans la révolution de 1688, qui a eu pour but de sauvegarder la foi du pays, en même temps que ses libertés. Jacques II n'aurait pas été renversé si, content d'exercer librement la religion qu'il avait embrassée, et écoutant les conseils de prudence que lui donnait la cour de Rome, il n'avait pas cherché à l'imposer à ses sujets.

La religion a été absente de notre révolution de 1789, et de toutes celles qui l'ont suivie. Les abus qu'on avait fait de son nom sous l'ancienne monarchie avaient suscité contre elle une ligue formidable d'habiles écrivains, et lui avaient aliéné l'esprit du peuple. Rien dans les événements de 1789 et des années suivantes n'annonça qu'on revînt aux sentiments qu'elle inspire. Le régime sanglant de 1793 fut marqué par des hécatombes sans exemple de victimes humaines, où le sexe, ni l'âge, ne fut épargné, et que la moindre pensée de Dieu eût empêchées, et quand l'homme en qui ces immolations se personnifiaient, reculant lui-même d'horreur, voulut peut-être y mettre un terme, en rappelant et proclamant l'existence d'un Etre suprême ennemi de ces massacres, il parut à ses partisans un transfuge, et perdit l'ascendant qu'il exerçait sur eux.

Le gouvernement qui lui succéda, en rendant aux cultes leur liberté, essaya par un des siens, d'en établir un qui n'était que la religion naturelle, prescrivant l'amour de Dieu et des hommes; mais ce culte sans cérémonies, et qu'aucune sanction n'accompagnait, ne fit point de prosélytes et les temples restèrent déserts.

Napoléon, qui voulait affermir son empire naissant, lui chercha des appuis. Il regrettait de n'en pas trouver dans l'ordre civil, de n'avoir ni noblesse, ni bourgeoisie capables de la soutenir, et

d'être, disait-il, comme une colonne isolée dans le désert, battue par tous les vents, l'armée, dont il sortait, pouvait fournir un autre général victorieux qui aspirerait à le supplanter ; il songea à frapper l'esprit du peuple par l'appareil de la religion, et à le gouverner par l'influence du clergé. Le culte fut rétabli dans toute sa pompe, le pape vint sacrer l'empereur; mais les démêlés qu'il eut avec lui, les traitements qu'il lui fit subir dès qu'il le rencontra comme obstacle, montrèrent que le sentiment religieux l'avait moins dirigé que l'ambition politique, et qu'il avait cherché, dans le rétablissement des cultes, moins le raffermissement de la foi qu'un appui nécessaire à son pouvoir, *instrumentum regni*. Il ne dépendit pas de lui, d'ailleurs, de faire naître dans l'esprit du peuple, par des cérémonies extérieures, le sérieux et la gravité d'une foi véritable, qui seule aurait pu être un appui pour son trône si jamais des difficultés intérieures l'avaient menacé.

La restauration, entrant dans les mêmes voies, a cherché un appui dans le clergé; mais tel a été l'esprit du peuple que cet appui lui a été funeste. On l'a vu dans le sac de Saint-Germain l'Auxerrois et de l'archevêché, scènes où a éclaté en même temps la haine de la royauté et celle du clergé. Leur alliance a été, de tout temps, dangereuse pour l'un et pour l'autre, et leur intérêt mutuel veut qu'ils règnent chacun dans sa sphère, mais que les sentiments religieux inculqués par le clergé protégent indirectement le trône, par le respect qu'ils inspirent pour les pouvoirs établis.

Ce respect est, plus que jamais, nécessaire à enseigner dans un temps où les princes eux-mêmes travaillent autant que les peuples à ébranler les trônes, et ne se font pas scrupule, pour agrandir leurs Etats, d'effacer des royaumes tout entiers de la carte, et de dépouiller des dynasties ayant mille ans de date, beaucoup plus anciennes que la leur qui est née de la veille. L'Europe est pleine de rois ou de princes dépossédés cherchant un asile, et, chose étonnante! il s'en trouve aussi qui, au milieu des périls et de la mobilité des trônes, sont prêts a accepter ceux qui leur sont offerts, ou à aller en conquérir au loin au prix des plus grands hasards et de la guerre civile.

La même mobilité, et plus grande encore, règne dans les dépositaires de tout rang de la puissance publique, et nous avons, à chaque révolution, dans notre pays, le spectacle extraordinaire de tout le personnel du gouvernement et de l'administration renouvelé, comme s'il produisait indéfiniment des hommes d'Etat et des agents capables d'administrer les provinces. Un écrivain témoin de tant de changements, et voulant modérer l'orgueil

de ceux que le hasard des événements avait élevés, disait : «Qui est-ce qui n'a pas été préfet, ministre, roi? » Il aurait vu depuis, s'il avait vécu, bien d'autres exemples de ces fortunes rapides et combien ont été vains ses efforts pour en faire comprendre le danger.

Heureux le pays où, sans qu'aucune loi le prescrive, et sans que le peuple en prenne ombrage, une classe d'hommes préparés dès leur enfance, par l'éducation et les voyages, à servir le pays dans les grands emplois, lui vouent toute leur existence et meurent, s'il le faut, à la peine, sans autre ambition, sans autre intérêt que la gloire de le servir; ces hommes, quand un changement dans l'opinion exige qu'ils cèdent à d'autres le gouvernement, restent en dehors, aussi puissants dans la politique par leurs conseils qu'ils l'étaient par leur direction, et le fruit de leur expérience n'est pas perdu pour le pays. Il ne renvoie pas dans l'obscurité ceux qui ont eu l'honneur d'être à sa tête.

Guillaume d'Orange a eu ainsi, pour le seconder, des hommes importants par leur haute position dans l'aristocratie et par le rôle qu'ils avaient joué avant lui, des hommes qui possédaient une influence propre, indépendante de leur emploi, qui avaient eu assez d'autorité dans le pays pour déterminer le renvoi de Jacques, et en avaient assez pour soutenir son successeur; c'étaient les hauts barons ou les seigneurs féodaux de la liberté qui poursuivaient la gloire de l'éloquence comme leurs aïeux avaient poursuivi celle des armes. Guillaume se sépara de plusieurs d'entre eux avec lesquels il n'était pas en conformité de vues, sans se séparer pour cela avec les autres, car on ne connaissait pas alors les cabinets solidaires qui ont été jugés depuis le complément nécessaire d'un régime de liberté; mais il trouva aisément, pour les remplacer, des personnages jouissant de la même autorité dans le pays.

L'Angleterre a eu, de tout temps, de ces grands ministres qui gouvernent en maîtres, s'attirent l'admiration ou la haine du peuple, et valent parfois qu'on leur fasse payer leur ambition de leur vie. Strafford et Laud ont péri sur l'échafaud; Buckingham a eu une existence presque royale. Le chancelier Hyde a fait un tel ombrage au parlement, que, quoique beau-frère du roi, il a dû subir l'exil et mourir en terre étrangère. On sait le rôle que les deux Pitt ont joué de nos jours. L'histoire d'Angleterre est tout entière dans la vie de ses hommes d'Etat. Richelieu et Mazarin ont été, en France, les derniers qui ont gouverné avec cette autorité. Louis XIV n'a voulu auprès de lui aucun homme dont le rang et l'importance pussent lui faire ombrage et donner

à penser qu'il ne gouvernait pas lui-même; il a eu des commis plus ou moins habiles, un Louvois, un Colbert, hommes sans naissance et qui lui devaient tout. La grande noblesse a dû se contenter des charges de cour, et vivre dans l'oisiveté, ou écrire, comme Saint-Simon, dans le secret de son cabinet, sur cet abaissement de son ordre et sur les catastrophes qui en devaient être la suite.

Cet abaissement n'a fait que croître sous Louis XV; il a eu encore des cardinaux pour ministres, mais non point de ces cardinaux impérieux comme Richelieu ou puissants par la guerre civile comme Mazarin, qui éclipsaient et faisaient oublier leur maître. On sait ce qu'a été le cardinal Dubois, dont Saint-Simon dit, avec son dédain aristocratique, que « sa bassesse ne lui laissait que les élévations ecclésiastiques. » Le cardinal de Fleury, plus décent, a eu un règne plus long, mais sans gloire.

Avec Louis XVI et la Révolution finissent les grands ministres, s'imposant au prince ou au pays, et gouvernant avec une autorité absolue. C'est la Révolution qui règne et gouverne elle-même, et souvent par les hommes les plus obscurs. Plusieurs se distinguent par leurs lumières ou l'élévation de leur caractère, et luttent courageusement contre le torrent, mais il ne leur est pas donné de le maîtriser, heureux quand ils sortent de cette terrible arène la vie sauve et l'honneur intact. Plusieurs y périssent.

Avec Napoléon, un grand ministre ne fut pas moins impossible. Comme Louis XIV, il gouverna lui-même et anima tout de son souffle puissant. Il permit à deux hommes seulement d'avoir une importance politique favorable à ses desseins. Tailleyrand fut le lien entre lui et les hommes de l'ancien régime qu'il voulait surveiller ou s'attacher. Fouché lui servit au même usage vis-à-vis des hommes de la Révolution, aussi se brouilla-t-il plusieurs fois avec eux. On ne se brouille qu'avec ceux qui en valent la peine. Il reprocha à Talleyrand de lui avoir conseillé la guerre d'Espagne, et de l'avoir blâmé quand des désastres l'ont accompagnée; il reprocha plus sévèrement encore à Fouché d'avoir levé, de son chef, une armée, tandis qu'il était à Wagram, pour repousser les Anglais débarqués à Flessingue : « Vous l'avez levée pour moi, lui dit-il, vous pouviez donc la lever contre moi. » L'exil de Fouché en fut la suite: « Je n'ai que deux villes, dit-il à son ministre, Paris et Rome; je vous donne Rome; allez en prendre le gouvernement. »

Avec le gouvernement représentatif, apporté par les Bourbons, ont commencé les ministres d'un pays libre, destinés à couvrir la royauté, et à maintenir l'harmonie entre le gouver-

nement et les représentants du pays, mission semblable à celle des ministres de Guillaume, mais la France ne put fournir à Louis XVIII, à Charles X et à Louis-Philippe, des Danby et des Halifax, puissants par leur situation personnelle dans le pays, par leur fortune et par leur nombreuse clientèle, et le pays lui-même n'était pas préparé, comme l'Angleterre au temps de Guillaume, à ces luttes parlementaires qui sont inévitables entre les partis, nécessaires même pour la bonne conduite des affaires et le maintien de la liberté, comme les vents et l'agitation de l'air pour entretenir la pureté de l'atmosphère ; un peuple inaccoutumé aux orages du parlement y voit le signal d'une crise extérieure ; les esprits échauffés s'enflamment, et une émeute en peut sortir, qui produit une révolution.

C'est ainsi qu'on a vu, en 1848, de la discussion sur la frivole question d'un banquet réformiste qui devait avoir lieu, sortir la révolution qui a renversé le trône de Louis-Philippe : la question s'agitait, à la chambre élective, entre les ministres et l'opposition, de savoir si ce banquet pouvait avoir lieu de plein droit ou si l'autorisation du gouvernement était nécessaire. On argumenta, de part et d'autre, sur le sens de la loi, comme eussent pu faire des avocats devant un tribunal dans une question d'intérêt privé, discussion digne de celles du Sénat dans le Bas-Empire disputant si la lumière du Thabor était créée ou incréée, alors que le bélier de l'ennemi frappait aux portes ; et ce banquet dont on se mettait en peine devait réunir quelques centaines d'individus, tandis que cent mille se réunissent à Londres pour exprimer leur opinion sur un bill de réforme, sans qu'il en résulte aucun trouble, tant sont différentes les mœurs des deux pays.

C'est à cette différence, surtout, qu'il faut attribuer le résultat différent des deux révolutions de 1688 et de 1830. Louis-Philippe, si le sort l'avait fait roi d'Angleterre, aurait fourni un règne paisible et heureux comme Guillaume, et laissé sa dynastie affermie. Il était ami de la paix, économe, observateur des lois, mais son amour de la paix a été appelé faiblesse, et sa fidèle observation des lois a enhardi ses ennemis. Napoléon est tombé pour avoir trop fait la guerre, Charles X pour avoir violé les lois. Mais, du moins, les causes de la perte de Louis-Philippe ont été hors de lui, et n'accusent point sa mémoire.

PELET DE LA LOZÈRE.

QUESTIONS SOCIALES

—

ÉTUDE SUR LA COOPÉRATION[1]

II. — Rochdale.

L'état social de l'Angleterre, dans la première moitié de ce siècle, alarmait à juste titre ses hommes d'Etat et tous les amis dévoués de la liberté. L'avenir se présentait sous des couleurs tellement sinistres qu'une crise violente semblait inévitable. Au-dessous d'une aristocratie dont les richesses et la puissance ne connaissaient pas de limites, la masse sombre des travailleurs s'agitait dans les effrayantes convulsions de la misère et de la convoitise. Entre les classes privilégiées, justement fières d'avoir conduit l'Angleterre au plus haut degré de prospérité et de grandeur, et les innombrables ilotes du travail dont les sueurs et le sang avaient cimenté la richesse et la puissance nationales, l'antagonisme devenait tous les jours plus prononcé, plus haineux, plus irréconciliable. Le gouffre était si profond que la philanthropie ou le libéralisme des grands seigneurs ne suffisaient plus à le combler. Tous les hommes politiques reconnaissaient la gravité du mal et l'imminence de la crise; mais, d'accord sur les principes, ils différaient du tout au tout pour les remèdes.

Les uns voulaient résolûment appliquer la répression sanglante, au risque de changer les révoltes en révolutions; les autres, plus modérés, sinon plus clairvoyants, s'efforçaient de réaliser cette séduisante théorie qui consiste à faire le bonheur du peuple sans lui, et au besoin malgré lui-même.

Dans ce système, les gouvernements ou les aristocraties exercent sur les masses populaires une sorte de tutelle, sanctionnée par la force et tempérée par le sentiment. Les classes déshéritées obéissent à leurs patrons comme les enfants à leurs pères, ou plutôt comme les soldats à leurs chefs; on fait leur bonheur sans les consulter. Les travailleurs n'ont qu'à remplir, dans une heureuse insouciance, leur tâche de chaque jour; un

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 juillet 1867.

pouvoir supérieur a mission de veiller sur eux. Il serait inutile, dangereux même, pour ces pauvres gens, de se préoccuper du lendemain, de la vieillesse, de l'avenir des enfants; tout est prévu, réglé, combiné à l'avance. La responsabilité de leurs actes ne leur incombe point. On ne leur demande que de la tranquillité et du respect pour toutes les choses établies; et en échange, on pourvoit à leur bien-être matériel, à leurs besoins spirituels. On les moralise officiellement, et on les amuse réglementairement; on prévoit pour eux, on pense pour eux, on agit sans eux.

Malheureusement pour les défenseurs de ces belles théories, le christianisme a semé dans le cœur des hommes les doctrines d'égalité et de fraternité que la Réforme a fait éclore en Angleterre, et que la Révolution a mûries en France.

Il est devenu impossible de disposer, sans leur propre consentement, de ces populations qui ont appris à lire, à écrire, à penser, et les travailleurs anglais, dans leurs grèves périodiques et trop souvent ensanglantées, ou dans les complots du chartisme, témoignent assez haut de leur indomptable esprit d'indépendance.

La situation s'assombrissait donc tous les jours, et semblait ne devoir aboutir qu'à la guerre sociale, c'est-à-dire à l'écroulement de la puissance anglaise, dans les ruines et dans le sang.

Les sinistres prophéties ne faisaient pas défaut, et les ennemis de l'Angleterre et de la liberté ne déguisaient pas leur joie et leurs cruelles espérances; mais ils avaient compté sans l'admirable esprit d'énergie, de justice et d'ordre, sans le bon sens si clairvoyant et si pratique de la race saxonne. La solution la plus heureuse, la plus équitable de ces redoutables problèmes a surgi, à l'heure voulue, du sein des classes laborieuses trop injustement calomniées et dépouillées.

Depuis lors, et comme par miracle, tout s'apaise, se régularise; la richesse nationale grandit toujours, et l'Angleterre donne au monde le consolant spectacle d'un peuple qui s'enrichit et se moralise tout à la fois, par la libre association de ses forces et de ses volontés.

Le mouvement partit de Rochdale en 1844; là, quelques pauvres ouvriers tisserands, au sortir d'une grève qui avait épuisé les dernières ressources des travailleurs, songèrent à créer une association coopérative de consommation sous le nom d'*Équitables Pionniers de Rochdale*.

Leur entreprise fut d'abord saluée par des quolibets de toute sorte; mais bientôt, chez ce peuple essentiellement pratique et positif, la moquerie et le dédain firent place à la surprise et au respect, comme l'a dit M. W. Chambers dans une de ses conférences sur l'économie sociale.

Quelle était donc cette œuvre? quelle idée nouvelle et féconde l'avait inspirée? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer à nos lecteurs.

Les ouvriers tisserands de Rochdale s'associèrent d'abord au nombre de vingt-huit, et au moyen de cotisations de 31 centimes par semaine,

ils constituèrent un petit capital de 28 livres sterlings (700 fr. environ). Ils ouvrirent alors une pauvre boutique, et achetèrent en gros et au comptant les objets les plus indispensables à la consommation journalière d'un ménage d'ouvriers, c'est-à-dire de la farine, du charbon, les principaux articles d'épicerie et de mercerie, et quelques vêtements confectionnés.

Les associés se revendaient à eux-mêmes en détail, mais toujours au comptant, ce qu'ils avaient acheté en gros, et ils profitaient ainsi du bénéfice qui appartient d'ordinaire aux divers intermédiaires, au revendeur et au boutiquier; mais par une prévoyance admirable, ils adoptèrent une résolution qui a été la cause déterminante de leurs prodigieux succès. Le magasin coopératif ou *store*, au lieu de vendre à prix réduit, vendait au prix courant et sans le moindre rabais, et les bénéfices accumulés ne se partageaient entre les associés, sous forme de dividende, que tous les trimestres. De plus, la société recevait par minimes versements les économies de ses membres, et leur en payait intérêt à cinq pour cent, dès que les fonds versés atteignaient 1 livre sterling (25 fr.) et constituaient ainsi une part (*share*) dans la fortune sociale.

Par cet ingénieux mécanisme, l'épargne se constituait par la dépense même; l'ouvrier achetait au prix courant des articles de première qualité (le *store* de Rochdale ayant toujours fourni à ses acheteurs des marchandises irréprochables), et au bout du trimestre, la famille du travailleur recevait un dividende considérable qui pouvait être employé à constituer de nouvelles parts dans l'œuvre collective. Le *store*, étant assuré de vendre beaucoup, et d'être payé toujours comptant, réalisa bientôt des bénéfices importants; le public vint s'y approvisionner en masse, parce qu'il était mieux servi que partout ailleurs, et le nombre des associés grandit dans des proportions qui semblent incroyables.

En 1844, on se moquait de cette misérable boutique, dont tout le contenu, disaient les mauvais plaisants, aurait pu s'emporter dans une brouette à mains; mais avec la ténacité particulière à leur race, les tisserands de Rochdale s'attachèrent à leur œuvre, en raison même des attaques dont elle était l'objet. Ils s'y consacrèrent tout entiers, eux, leurs femmes, leurs amis; ils firent pour elle la plus active des propagandes, répondant aux objections par des faits, aux railleries par des chiffres, complétant, développant sans cesse leur œuvre dans toutes les branches de l'activité humaine, attachant une importance toute particulière au côté moral de leur association, et inscrivant, en tête de leur programme, que le but de leur société était l'avancement social et intellectuel de ses membres.

Les almanachs publiés annuellement par les Pionniers équitables de Rochdale, suivant les modèles et l'exemple de Franklin, et qui ont si puissamment concouru à faire connaître leur œuvre en résumant ses principaux résultats, contiennent un tableau que nous reproduisons ici; car rien ne pourrait remplacer l'éloquence de ces chiffres.

OPÉRATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES PIONNIERS ÉQUITABLES DE ROCHDALE.

ANNÉE.	MEMBRES.	FONDS SOCIAL.	AFFAIRES.	BÉNÉFICE.
		Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
1844	28	28	»	»
1845	74	181	710	22
1846	80	252	1,146	80
1847	110	286	1,924	72
1848	140	397	2,276	117
1849	390	1,193	6,611	561
1850	600	2,299	13,179	880
1851	630	2,785	17,638	990
1852	680	3,471	16,352	1,206
1853	720	5,848	22,760	1,674
1854	900	7,172	33,364	1,763
1855	1,400	11,032	44,902	3,106
1856	1,600	12,920	63,197	3,921
1857	1,850	15,142	79,788	5,470
1858	1,950	18,160	71,680	6,284
1859	2,703	27,060	104,012	10,739
1860	3,450	37,710	152,063	15,906
1861	3,900	42,925	176,206	18,020
1862	3,501	38,465	141,074	17,564
1863	4,013	49,361	158,632	19,671
1864	4,727	62,105	174,937	22,717
1865	5,326	78,778	196,234	25,156

Ainsi cette société, fondée en 1844 par vingt-huit pauvres ouvriers, avec 700 fr. péniblement ramassés, après avoir subi toutes les épreuves inhérentes à toute œuvre qui commence, lutté avec des préjugés tenaces, des concurrences acharnées, des intérêts personnels froissés et implacables, après avoir traversé la plus formidable crise commerciale qui ait ébranlé le monde des affaires, au temps de la guerre d'Amérique, réunissait vingt ans après cinq mille trois cent vingt-six membres, avec un capital social de 2 millions de francs, un chiffre d'affaires d'environ 5 millions, et réalisait un bénéfice annuel de 628,900 fr.

Une telle prospérité est sans exemple dans les fastes de l'industrie; telles sont cependant les conséquences d'un principe vrai, loyalement et courageusement appliqué.

L'humble boutique ouverte en 1844 est devenue un vaste magasin central autour duquel se groupent, dans tous les quartiers de la ville, d'autres magasins (*branch-stores*), où se vendent à d'innombrables consommateurs tous les articles d'épicerie, d'habillement, de chaussures, la viande de boucherie, toutes les provisions nécessaires aux travailleurs. A

côté de chaque magasin s'ouvre une salle de lecture contenant les journaux quotidiens ou hebdomaires, les revues mensuelles ou trimestrielles, les meilleurs ouvrages littéraires de l'époque représentant tous les systèmes religieux, politiques, économiques offerts au libre jugement des lecteurs. Une bibliothèque centrale de près de six mille volumes, adaptés à toutes les classes et à tous les âges, est ouverte tous les jours au public, et se complète par une bibliothèque spéciale dite *reference-library*, où les ouvriers peuvent trouver tous les renseignements nécessaires aux différentes branches de l'industrie, à la législation, aux affaires publiques. Là, les encyclopédies les plus complètes, de vastes atlas, des mappe-pondes, des télescopes, des microscopes, des stéréoscopes sont mis à la disposition des ouvriers, dans les salles consacrées à l'étude. Enfin tous les ans, deux et demi pour cent des bénéfices nets de l'œuvre sont consacrés à l'éducation populaire. C'est ainsi que les Equitables Pionniers de Rochdale utilisent et justifient leurs richesses.

Ils ont compris que là était leur véritable titre de gloire, et que les travailleurs, affranchis de la misère, ne pouvaient plus rester sous le joug de l'ignorance. Aussi proclamaient-ils eux-mêmes, en 1866, dans un style mâle et simple où perce la joie du devoir accompli : « que leur société n'avait pas uniquement pour but de distribuer des dividendes, mais qu'elle favorisait par-dessus tout l'éducation et l'amélioration morale de ses membres; car, ajoutaient-ils, s'il est une part de notre œuvre que nous puissions contempler avec une juste satisfaction, c'est le soin que nous avons mis à répandre à flots, parmi nos associés, les renseignements, les connaissances, les lumières de toute sorte sur les sciences, les arts et la littérature de notre temps. »

On le voit, nous sommes ici en présence d'un grand mouvement de régénération sociale, plus moral encore qu'économique; la coopération fait appel à tous les bons instincts de l'âme humaine. Le bien-être, pour elle, n'est qu'un instrument d'émancipation; le but constant est l'amélioration de l'individu et la pacification de la société.

Le règlement de la société est d'une simplicité extrême, et le mécanisme fonctionne avec une merveilleuse aisance, sous l'impulsion d'un moteur puissant et régulier.

La société des Pionniers équitables est à responsabilité limitée, chacun de ses membres n'étant responsable que de son apport.

Le capital social se divise en actions (*shares*) d'une livre sterling chacune.

Pour être membre de la société, il faut avoir cinq actions au moins et cent au plus.

Les actions peuvent se payer au moyen de versements de 3 pence (31 c.) par semaine, ou de 3 shellings et 3 pence par trimestre.

Toute personne qui désire devenir membre de la société doit être présentée par deux membres au comité d'administration, et, sur l'avis favo-

rable du comité, le nom du postulant est affiché dans la salle des réunions trois jours avant l'assemblée générale. Ce nom est ensuite présenté à l'assemblée, et, s'il n'y a aucune objection faite par les membres présents, le nouveau membre est admis après qu'il a signé sa déclaration. On exige alors de lui qu'il achète un exemplaire du règlement de la société et qu'il verse un shelling (1 fr. 25 c.), qui ne lui sera jamais rendu et qui s'applique au capital social.

Les autres versements hebdomadaires ou trimestriels du nouveau membre sont inscrits à son compte jusqu'à la complète libération des cinq actions (125 fr.). Quand cette somme est atteinte, le sociétaire n'a plus de cotisations à payer. Le membre peut toujours s'acquitter par avance.

Les actions ne peuvent se transférer, mais elles sont transmissibles par succession.

La société peut refuser de recevoir le nouveau titulaire, à la condition de lui payer le capital et les intérêts des actions dont il a hérité.

Nous l'avons déjà dit, tout membre, quel que soit le nombre de ses actions, n'a qu'un seul vote en assemblée générale. Ces assemblées, qui ont si puissamment contribué au succès de l'œuvre, en associant tous ses membres à la discussion des affaires, se tiennent le premier lundi de chaque mois. Le comité d'administration présente ses comptes tous les trimestres.

Comme la libération du capital exigé (125 francs) devait être très-longue à réaliser au moyen des versements hebdomadaires de 3 pences (31 centimes), les nouveaux membres emploient à s'acquitter envers la la caisse sociale leur part de bénéfices sur les achats de denrées. Le montant d'une action est ainsi plus vite atteint. Tant que les cinq actions ne sont pas intégralement payées, on ne peut rien retirer de la caisse. Le membre qui a cinq actions ou plus acquittées, peut retirer à volonté toute somme qui n'excède pas 2 liv. 10 sh. (62 fr. 50 c.). Les sommes plus importantes ne peuvent être réclamées qu'après des délais gradués indiqués dans le règlement.

La société est régie par un conseil d'administration qui se compose d'un président, d'un trésorier, d'un secrétaire et de huit conseillers. Tous ces officiers sont élus en assemblée générale, pour un an, et indéfiniment rééligibles. Ils ont tout pouvoir pour administrer, mais ne peuvent contracter d'emprunt sans l'autorisation de l'assemblée. Leurs comptes sont vérifiés tous les trois mois par les censeurs (*auditors*), nommés aussi par l'assemblée générale.

Les bénéfices sont divisés tous les trois mois sur les bases suivantes :

1° L'intérêt à cinq pour cent par an aux actions libérées;

2° Dix pour cent par an, prélevés pour la dépréciation de la fortune sociale;

3° Deux et demi pour cent sur les profits nets consacrés à l'éducation populaire;

4° Enfin, le reste est réparti entre les membres proportionnellement à l'argent dépensé par eux dans le store. Le moyen employé pour constater l'importance des achats est très-simple.

Toutes les ventes, on le sait déjà, se font au comptant. Chaque acheteur reçoit un jeton de métal sur lequel est gravée la somme correspondante à celle qu'il a dépensée. Ainsi, l'ouvrier qui achète un shelling de thé ou de sucre prend en échange, après avoir payé son emplette, un jeton portant gravé le chiffre d'un shelling. Ces jetons sont les garanties des acheteurs; ils les conservent et les présentent au règlement de compte trimestriel. Le total des chiffres inscrits leur est alors immédiatement versé ou est porté à leur crédit, s'ils le préfèrent, pour libérer leurs actions.

Les stores coopératifs étant ouverts au public qui y trouve des marchandises de qualité supérieure, les jetons-garants sont aussi distribués aux acheteurs qui ne font point partie de la société, et ceux-ci les revendent aux membres, qui peuvent seuls toucher les bénéfices.

Il est intéressant de lire les préceptes imprimés en tête du livret distribué à tout membre de la société de Rochdale : ce sont en quelque sorte les axiomes de la science coopérative, sanctionnés par l'épreuve du succès. Nous citerons les principaux traits de ce catéchisme industriel :

« Que l'honnêteté, l'intelligence et la capacité soient les qualifications indispensables dans le choix de vos directeurs et gérants, et non pas la richesse ni la distinction sociale.

« Que chaque membre n'ait qu'un seul vote, quelle que soit sa part dans la richesse sociale.

« Que la majorité décide dans toutes les questions de gouvernement.

« Surveillez bien les questions d'argent, et punissez la fraude, quand elle bien établie, par l'expulsion immédiate du coupable.

« Ne vous départez jamais de ce principe : acheter et vendre au comptant.

« Ne provoquez ni opposition ni publicité, mais ne les craignez pas quand elles se présentent.

« Choisissez pour vos chefs ceux-là seuls à qui vous avez confiance, et alors donnez-leur votre confiance tout entière. »

La société a répandu à profusion des publications populaires destinées à faire connaître ses principes et les résultats pratiques de son œuvre. Les démonstrations sont accompagnées d'exemples qui établissent que, par l'épargne accumulée et les profits de l'œuvre, de pauvres ouvriers ont pu, en peu d'années, réaliser une petite fortune. Tel qui avait pris, il y a quelques années, cinq parts en actions (cent vingt-cinq francs), se trouve aujourd'hui possesseur d'un capital de 125 liv. st., soit 3,125 francs. D'autres traités s'adressent aux femmes, dont l'adhésion est si importante et peut-être même décisive dans toutes les questions de cette nature. C'est Betty qui demande à Mary comment elle a toujours une livre à son

service (25 fr.), tandis que dans son ménage à elle on est toujours à court d'argent.

« — C'est, répond Mary, parce que nous achetons nos provisions au « Store coopératif. Les marchands à qui vous vous adressez réalisent sur « vous un bénéfice, et, de plus, vous devez payer pour les mauvais dé- « biteurs et les indemniser de leurs pertes; c'est ce qui explique pour- « quoi vous achetez si cher au détail, et surtout à crédit. Mais au Store « coopératif, il en est tout autrement. On capitalise pour vous le bé- « néfice que ferait sur vous le marchand au détail, si bien *que plus vous* « *dépensez, plus vous épargnez,* et qu'au bout de l'année vous vous trou- « vez, sans y songer, en possession de quelques belles pièces d'or repré- « sentant vos économies accumulées.

« — Hélas! dit la pauvre Betty, je n'en ai jamais vu autant de ma vie. » Et la voilà qui s'empresse d'aller convertir son mari à la cause de l'association.

Mais les Pionniers de Rochdale, obéissant à l'impulsion puissante de leur principe, en étendent sans cesse les applications. Une œuvre a été fondée par eux pour distribuer des secours aux malades et pour fournir aux frais d'enterrement des membres décédés. Chacune de ces œuvres constitue une petite société distincte dans le sein de la grande association. La société de secours mutuels comprend six cent quatre-vingt-trois membres et dispose d'un capital de seize mille francs. Elle admet les souscripteurs depuis treize ans jusqu'à soixante, et les versements hebdomadaires varient de trois quarts de denier à sept deniers (7 à 70 c.), suivant l'âge et la somme garantie. Ainsi, de vingt-cinq à trente ans, une contribution de deux deniers ou pence (soit 20 centimes) par semaine assure, en cas de maladie, un secours hebdomadaire de 10 shellings, ou 12 fr. 50 c. environ. Une société de prêt aux ouvriers fonctionne ainsi depuis quelque temps, mais nous manquons de détails sur ses opérations. Enfin des branches détachées de la grande association s'occupent, les unes de construire des cottages pour les ouvriers, dans d'excellentes conditions d'aménagement et de bon marché; d'autres ont organisé pour eux des bains chauds et à vapeur. Mais les deux œuvres les plus importantes, organisées et fondées sous le patronage des Equitables Pionniers, sont les deux sociétés de production connues sous le nom de société manufacturière et de moulin à blé coopératif. C'était là un champ d'action tout nouveau, et ces deux entreprises hardies ont dû lutter contre de plus grands obstacles et traverser de plus rudes épreuves que leur société-mère dans sa sphère d'action plus étroite et mieux étudiée. Nous trouverons d'utiles enseignements dans l'étude de ces deux œuvres, conçues avec tant de courage et poursuivies avec tant de ténacité à travers des phases si diverses. Ici, le succès n'a pas toujours répondu aux généreux efforts des sociétaires; mais il n'est pas de plus fortifiant spectacle que de voir des cœurs vaillants et dévoués lutter contre la fortune adverse et

la contraindre, à force d'énergie, d'habileté et de sagesse, à servir d'instrument à leur indomptable volonté.

Un des plus ardents promoteurs du mouvement coopératif, William Cowper, a écrit, dans une petite brochure pleine de faits et brûlante d'enthousiasme, l'histoire du moulin coopératif. Nous lui emprunterons les principaux traits de ce récit :

En 1850, dit-il, quelques personnes à Rochdale, préoccupées du danger qu'offraient pour la santé publique les adultérations dont les meuniers ou les boulangers se rendaient coupables, pour donner à la farine et au pain plus de blancheur ou pour réaliser un plus grand bénéfice, résolurent d'organiser par association un moulin qui pourrait tout à la fois fournir des farines pures de tout mélange et donner encore à ses souscripteurs de larges profits.

La nouvelle société fut établie sur les mêmes bases qui avaient assuré la prospérité des Pionniers équitables. Chose étrange, ce ne fut pas un légiste qui formula les règlements si sages et si prévoyants de ces deux grandes associations, mais un simple travailleur, Charles Howarth, éclairé par l'expérience, le bon sens et l'esprit de paix et de justice. Bien souvent, nous dit William Cowper, tandis que ses camarades se réjouissaient et jouaient ensemble à la fin d'une rude journée de travail, Howart méditait incliné sur sa petite table, et consacrait sa nuit entière à tracer quelques lignes de ces statuts destinés à assurer le bien-être et le progrès moral de tous les associés.

Le moulin coopératif commença ses opérations en 1851, et les premiers résultats furent désastreux. L'esprit de routine et l'infidélité des meuniers, l'inexpérience des sociétaires, l'insuffisance des capitaux, tout semblait se coaliser pour amener la ruine complète de l'entreprise. Chaque trimestre se soldait en déficit, la confiance de beaucoup de membres fut ébranlée, et l'on discuta sérieusement dans un meeting des Pionniers équitables si l'on ne devait pas abandonner une œuvre mal conçue, et dans laquelle la société mère avait déjà risqué des avances considérables; mais les hommes de foi l'emportèrent encore sur les esprits timides et irrésolus. « Si nous abandonnions le moulin coopératif, découragés par le moindre revers, s'écria M. James Smithies, nous devrions abandonner aussi le nom de Pionniers que nous ne serions plus dignes de porter. » Ce cri du cœur enleva le vote, et les Pionniers résolurent de mettre à la disposition de l'œuvre chancelante assez de capitaux pour la soutenir et la fortifier. Toutes les sociétés coopératives du voisinage décidèrent aussi d'appuyer le moulin de toutes leurs forces et de ne s'approvisionner que là, dût sa farine être moins bonne et moins blanche. La propagande la plus active fut faite spontanément par des milliers d'apôtres dévoués en faveur de l'œuvre compromise; les sociétaires résolurent de faire eux-mêmes les achats de blés dans les grands marchés; ils s'assurèrent le concours dévoué des meuniers les plus habiles; les as-

semblées générales, les réunions du comité se multiplièrent; il n'était pas un seul membre de l'œuvre qui ne consacrât aux meetings au moins une soirée par semaine.

Et pendant ces longues, froides et pluvieuses soirées de l'hiver, que faisait la pauvre ouvrière, seule, auprès du lit de ses enfants, quelquefois veillant un pauvre baby malade? William Cowper a retracé avec un réalisme saisissant le tableau de ces longues et douloureuses veillées. Tout se taisait autour de l'épouse solitaire; elle n'entendait d'autre bruit que le tic-tac monotone de la modeste pendule, le grincement de la pluie contre les vitres et les gémissements du vent ou ses bruyantes fureurs en secouant les portes ébranlées. Souvent le cœur de la mère se gonflait. « Ah! disait-elle, *s'il aimait* ses enfants comme je les aime, les abandonnerait-il ainsi toute la soirée pour aller au meeting. » — Mais bientôt l'esprit juste et bienfaisant de la mère chrétienne se réveillait; elle comprenait alors que le père ne renonçait aux pures et douces joies du foyer, au sourire des enfants, que dans l'intérêt même de sa famille; qu'il songeait, qu'il travaillait au bien-être, à la prospérité future de tous les siens, et au lieu de reproches, l'époux en rentrant sous la pluie et la neige ne trouvait qu'un sourire d'encouragement et d'espérance. Avec une telle foi, on renverse tous les obstacles; l'œuvre ébranlée se redressa, grandit, et lutta bientôt de prospérité avec la société mère. Nous avons sous les yeux le compte rendu de ses opérations pendant quinze années, et nous voyons qu'après avoir perdu 10,000 francs par an, dans la période de tâtonnement, quand ses ressources étaient insuffisantes, aujourd'hui ce magnifique établissement fait quatre millions d'affaires, et réalise plus de 250,000 francs de bénéfices annuels.

La filature de coton est l'œuvre la plus controversée entre toutes celles qu'a produites le mouvement coopératif de Rochdale; pour les uns, elle n'est qu'une déviation fâcheuse de l'idée mère; pour les autres, elle constitue un progrès aussi désirable que fécond. Commencée avec 96 métiers, elle dispose maintenant de 50,000 fuseaux, et un établissement annexe qui se construit pourra loger 600 nouveaux métiers. Son fonds social s'élève aujourd'hui à 2,500,000 francs, mais tandis qu'en 1864, elle avait réalisé 175,000 francs de bénéfice, en 1865, ses pertes s'élevaient à la somme considérable de 156,400 francs. Cette entreprise hardie poursuit un but qui semble à plusieurs une dangereuse utopie, mais dont tous les esprits sérieux doivent étudier avec la plus grande attention les résultats.

Comme les Pionniers de Rochdale tirent profit de leurs achats, les ouvriers de la filature tirent profit de leur travail. Indépendamment de leur salaire fixe, les ouvriers participent aux bénéfices annuels, proportionnellement à ce même salaire. Ainsi celui qui gagne 24 francs par semaine a une part des bénéfices deux fois plus élevée que celle de son camarade qui gagnera seulement 12 francs de salaire fixe.

Cette répartition équitable entretient entre tous les ouvriers la plus active émulation. Tous s'efforcent de bien faire, pour voir augmenter à la fois et leurs gages et leurs dividendes. Chaque ouvrier a intérêt à exceller dans son métier, et le bien commun se lie étroitement à l'intérêt des travailleurs. Chacun sait qu'il travaille pour lui et les siens; et comme le dit excellemment M. Chambers, les coopérateurs apprennent ainsi à se secourir, à se supporter, à s'aimer les uns les autres, dans un véritable esprit chrétien.

Telles sont les œuvres directement émanées de la société mère de Rochdale. On pourrait y rattacher encore une foule de sociétés coopératives, qui ont surgi et prospéré dans tous les centres manufacturiers de l'Angleterre, et quelquefois même dans d'humbles villages. Mais le cadre de notre étude ne nous permet pas de plus amples détails; nous relèverons seulement, dans le rapport officiel présenté à la chambre des communes, par M. Milner Gibson, les principaux chiffres qui permettent de constater l'ensemble du mouvement coopératif en Angleterre.

Le rapport de M. Milner Gibson ne comprend que les sociétés coopératives (*Industrial and provident Societies*) qui se sont fait enregistrer au ministère du commerce, acceptant ainsi volontairement le régime inauguré par la loi du 7 août 1862. Les Equitables Pionniers de Rochdale se sont empressés d'adopter les prescriptions de cette loi, et cinq cent cinq sociétés anglaises ont suivi cet exemple, sans y comprendre les associations irlandaises ou écossaises, dont le rapport que nous avons sous les yeux ne fait pas mention. Sur ces cinq cents sociétés *enrôlées*, cent environ commençaient à peine leurs opérations, et n'ont pas adressé leur compte rendu au bureau du commerce. Les chiffres que nous allons citer ne s'appliquent donc qu'à 395 sociétés en plein fonctionnement. Au 31 décembre 1864, le nombre total des sociétaires était de 129,761. 25,828 nouveaux membres avaient été admis dans l'année courante, et 11,870 étaient librement sortis des différentes associations. Le capital social s'élevait à 17,126,800 francs (685,072 liv. st.) et le capital d'emprunt à 2,285,575 francs, ensemble 19,412,375 francs, dont 88 p. 100 fournis par les membres eux-mêmes, et 12 p. 100 seulement par les étrangers.

Les sommes payées ou reçues comptant par les associations, durant l'année 1864, s'élèvent à 64,473,325 francs pour les achats, et 68,573,925 francs pour les ventes. Le bénéfice net est évalué dans le rapport officiel à 5,639,225 francs, ce qui représente, après les divers prélèvements pour l'éducation populaire et la dépréciation de la fortune sociale (*fixed stock*), un revenu de *trente-deux pour cent* sur le capital engagé. « Nous doutons, dit un économiste français, M. Horn, en analysant ce rapport, qu'il y ait placement ou entreprise dans le monde qui ait, en 1864, donné honnêtement un bénéfice supérieur ou pareil seulement. »

Les sociétés de crédit populaires (*Loan Societies*) ne sont pas comprises dans ce relevé, bien que leur mouvement d'affaires atteigne un chiffre de vingt millions de francs. Il n'y a donc pas d'exagération à évaluer à deux cent millions de francs le mouvement d'affaires des sociétés de consommation, de production ou de crédit dans le Royaume-Uni, pendant l'année 1864.

Ce sont là des résultats magnifiques, éclatants, mais ils ne constituent pas à nos yeux toute la valeur de la coopération. Ses succès industriels, ses richesses ne sont que les fondements d'une grande œuvre de régénération morale. C'est le premier degré de l'émancipation des travailleurs. Le principe posé à Rochdale, sur des bases inébranlables, développera de lui-même ses conséquences nécessaires. En Angleterre, l'influence de la coopération s'exercera surtout dans le monde politique, elle assurera aux Anglais le prochain et libre exercice du suffrage universel. Les événements récents nous démontrent déjà quel sera le rôle de la coopération dans la vie publique anglaise. N'est-ce pas à Manchester et à Rochdale, dans les grands centres industriels, que le mouvement réformiste a son foyer le plus actif? N'est-ce pas la coopération elle-même qui a organisé ces innombrables et pacifiques processions de travailleurs, qui témoignent à la fois de la puissance et de la sagesse du peuple?

En apaisant les esprits, en rapprochant les intérêts, en extirpant des bas-fonds de l'industrie l'ignorance et la misère, la coopération sauvera l'Angleterre de la guerre sociale qui semblait inévitable, et réalisera la plus complète application du véritable esprit chrétien, l'esprit de paix, de justice et de fraternité.

GUSTAVE GARRISSON.

(*La fin au prochain numéro*).

VARIÉTÉS

—

DE BOMBAY A BEACOR

JOURNAL DE VOYAGE D'UN MISSIONNAIRE[1]

Quand nous sommes arrivés sur le pont, l'équipage était occupé à charger le navire. Depuis près de trois semaines, il est à l'œuvre, jour après jour. Les travaux de déchargement et de chargement sont très-pénibles sous le ciel embrasé des tropiques, et tant qu'ils ne sont pas terminés, il n'y a pas de relâche possible. Depuis le jour où nous avons mis pied à terre en toute hâte, pressés que nous étions de venir, après quatre mois, fouler le sol d'une plage, pendant que nous faisions des promenades en tout sens, humant le parfum des orangers et rassasiant nos regards de la vue des fleurs, les compagnons de notre longue captivité sont demeurés dans leur prison flottante. Quand le vaisseau sera prêt à mettre à la voile, le capitaine leur donnera vingt-quatre heures de congé, et ils iront à terre, dans l'enivrement de leur trop courte liberté, accumuler les jouissances et se livrer à tous les excès. — Pour l'heure, ils sont à l'œuvre, et la sueur ruisselle de leurs membres amaigris.

Ces pauvres matelots, je les ai sur le cœur. Assis sur la poupe, nous nous sommes rassasiés de la vue du port. Le capitaine nous fait observer à quelque distance, un grand navire de guerre, démâté, qu'on a transformé en chapelle flottante pour les matelots. Il y conduit les siens tous les dimanches. Tout auprès, un grand bâtiment qui vient d'arriver de Liverpool, étale, aux regards malins des équipages d'alentour, des agrès en désordre et de nombreuses avaries, une coque dont les couleurs sont effacées, un beaupré qui n'a plus que la base, un canot qui n'a plus que la quille. Un vapeur de la compagnie orientale, sur le point de partir, déploie le drapeau britannique, tandis que ses deux cheminées nous envoient des colonnes de fumée noire. On voit d'ici les passagers fort occu-

[1] Voir la *Revue chrétienne* des 5 février et 5 juin 1867.

pés à faire monter leurs bagages, ou à se quereller avec les bateliers qui les ont amenés à bord.

Voici un bagaleau indigène qui, à la faveur d'un reste de brise, arrive en faisant bouillonner l'onde paisible. Son mât penché d'arrière en avant, sa voile de cotonnine rapiécée, sa poupe prodigieuse d'élévation et de largeur, sa proue effilée comme un bec de héron, la couleur noire de ses flancs, son pont surchargé de balles de coton enveloppées dans des draps grossiers de poil de chameau, lui donnent l'air d'un monstre qui, venant tout essoufflé se mettre à l'abri de la tempête, se fourvoie au milieu d'une flotte. Ici et là des embarcations si frêles, si mal ajustées, qu'un Anglais regarderait à deux fois avant de s'y aventurer, passent comme l'éclair, chargés de noires figures qui gesticulent sans qu'on comprenne pourquoi. Enfin, le soleil, qui vient de paraître, lance à travers les mille voiles du port des rayons d'argent, renforce le coloris des pavillons qui flottent gaiement sur la grande forêt des mâts, et donne à toute la scène un air de fête qui dispose à l'allégresse.

Nous descendons faire honneur au déjeuner d'adieu. Le capitaine s'est surpassé; avec une joie enfantine, il fait la remarque que nous voici encore une fois sur le sol de la patrie (quel sol!), et qu'il a voulu nous traiter comme en Europe. Jambon de Westphalie, beurre salé de Hollande, gelée de groseilles, cerises conservées: en effet, rien n'y manque; et, en soupirant, nous goûtons, pour la dernière fois, ces mets inconnus dans l'Inde, ces mets du pays. Puis, nous allons jeter un dernier regard dans notre cabine, cette cellule, dans laquelle nous avons été ballottés par les vagues de plusieurs océans, au bruit des grandes eaux. C'est d'ici que, bien souvent, nous avons fait monter, vers Celui qui a créé les cieux et la terre, nos soupirs, lorsque grondait la tempête, nos cantiques d'actions de grâces après la délivrance. J'aime cette cabine par les souffrances que j'y ai endurées, par le recueillement dont j'ai pu y jouir, par les souvenirs qui s'y rattacheront toujours.

Enfin, le moment est venu de rompre les derniers liens qui nous rattachent au passé. Nous descendons cette échelle que j'ai vu construire comme nous voguions sur les côtes de Madagascar. Le canot s'éloigne, et les matelots, rassemblés sur la poupe, nous jettent un dernier *farewell!* en agitant leurs chapeaux. C'est ainsi que la figure de ce monde passe! Cette journée en a été assombrie. Les blessures de l'exil se sont rouvertes; il me semble que je n'avais pas goûté jusqu'ici l'amertume de la séparation.

Demain, si Dieu le permet, nous partirons pour le Rajpoutana; il est temps de nous tourner vers l'avenir.

Novembre, Surate. Nous n'avons mis que huit heures pour venir de Bombay jusqu'ici. A huit heures du soir, nous étions rendus en gare. Notre frère Montgomery nous y attendait. Il n'a pas changé, quoique sa barbe ait blanchi. C'est bien toujours cette figure joviale, ce parler bon-

homme et pourtant plein de finesse, cet esprit irlandais malin mais point caustique, ce caractère sociable enfin qui a gagné, depuis vingt ans, l'estime et l'affection des indigènes. Son char nous attendait au pied des escaliers; et j'ai pu admirer de nouveau la force et la souplesse des femmes coolies de Surate, célèbres dans toute l'Inde par leurs proportions athlétiques et leur incomparable vigueur. J'ai vu mes pesantes malles, en équilibre sur ces crânes de fer, partir comme chez nous les corbeilles de fruits sur la tête des paysannes. Puis nous avons traversé la ville pour nous rendre à la maison missionnaire.

Surate est une grande et antique cité; ses quatre-vingt mille habitants sont répartis dans des maisons vieilles, noires, rhabillées, orientales en un mot. Les rues, saturées de poussière, inondées d'une éblouissante clarté, sont pleines d'une population active, empressée, qui s'agite, parle haut, ne rit jamais, et déploie aux regards des vêtements aux riches couleurs. Les femmes hindoues sont ici vêtues d'une jupe courte qui tombe en plis jusqu'aux genoux, et laisse à découvert des jambes noires, polies, faites au tour; un plastron de soie, attaché sous les bras, recouvre leur poitrine, laissant le dos à découvert. — Surate est aussi le quartier général des Parsis. Les épouses de ces riches négociants nous regardaient passer du seuil des demeures. Leur tête, enveloppée d'un bandeau de mousseline qui cache les cheveux, leurs yeux de diamant noir qui lancent des éclairs, leurs traits circassiens empreints de fierté et la couleur olivâtre de leur peau accusent leur origine septentrionale.

La maison de la mission irlandaise est située à l'extrémité de la ville, sur une moraine, à deux cents pas de la rivière, qu'on nomme le *Tapti*. Comme toutes les habitations indigènes, c'est un grand bâtiment carré avec une cour intérieure plantée de bananiers et d'orangers. Le toit est une terrasse dallée, entourée d'un mur à hauteur d'appui. C'est là que l'on va jouir le soir de la fraîcheur de l'air. Les dalles ont une inclinaison imperceptible, mais suffisante, pour obliger l'eau des pluies périodiques à se réunir dans une rigole qui conduit le précieux liquide à un réservoir. Cette eau, filtrée avec soin, puis rafraîchie dans des amphores poreuses, est celle dont on se sert à table, je l'ai trouvée excellente.

Au coucher du soleil, je monte sur le toit. De charmants écureuils gris, bardés de noir, s'offusquent de mon arrivée, partent comme un trait, descendent prestement le long des poutres, et vont s'étendre contre un mur pour jouir des derniers rayons. Ils sont d'une vivacité que rien n'égale. Que de choses nouvelles pour un Européen! D'élégantes perruches, vertes et bleues, voltigent çà et là, s'approchant parfois pour me considérer de côté, ou bien, perchées en troupe sur une corniche, elles se chuchotent à l'oreille toutes sortes de commérages, et, s'élançant tout à coup, remplissent l'air de leurs cris et des émeraudes de leurs ailes.

Le soleil se couche, bien loin, derrière les taillis du jungle qu'il embrase de ses feux mourants. En même temps une rouge lueur apparaît

sur les blanches maisons qui m'entourent, et teint en pourpre la dentelle des balcons. Çà et là, le feuillage délié des mimosas se montre au-dessus des cours; le papoa étale son épaisse et sombre verdure sur la margelle d'un puits. Presqu'à mes pieds, la rivière, large, tranquille, miroir fidèle des reflets irisés du couchant, déroule ses anneaux d'or bruni. Quelques barques passent, voile pendante, nonchalamment portées par le courant. Une chaloupe noire, inclinée sur son flanc, repose sur la grève comme un voyageur fatigué. En face de moi, est un promontoire couronné d'un bouquet sacré; de dessous la ramée, s'échappe la monotone complainte d'un faquir.

12 *novembre*. Jour du Seigneur. De grand matin, la cloche de la chapelle nous convie à rendre à l'Eternel le culte qui lui est dû. Nous prenons place parmi des frères et sœurs, tisons arrachés au feu de la superstition. Leur maintien modeste contraste avec l'impudeur et le dévergondage que l'idolâtrie affecte dans sa tenue. La mise simple et décente des femmes chrétiennes me fait songer aux vêtements transparents et de couleurs éclatantes dont se revêtent leurs sœurs païennes, ainsi qu'aux bracelets et aux colliers dont elles se chargent, inutile bagage qui entrave leurs mouvements et ne sert qu'à amorcer la convoitise des yeux.

Les hommes, en entrant, se découvrent respectueusement. Or, l'Hindou n'ôte jamais son turban en public; pour lui, ce serait s'avilir. En un point, cependant, nos frères gujerati sont encore asservis au joug de l'habitude; je remarque au sortir du temple qu'au lieu de s'en aller ensemble, les couples se dédoublent. L'homme part le premier, son humble servante le suit à cinq pas de distance; quand elle lui parle, il se contente de tourner un peu la tête et d'envoyer sa réponse par-dessus son épaule. Cette manière de faire est une concession de la timidité à ce paganisme qui a dégradé la compagne de l'homme.

Une faute, commise par les missionnaires au début de leur œuvre, a contribué à retarder le libre et fort développement de la spiritualité chez les néophytes. Ceux-ci ayant eu à subir une sorte de persécution à coups d'épingles fort intolérable de la part de leurs compatriotes païens, leurs directeurs n'imaginèrent rien de mieux que de les y soustraire en construisant autour de la maison missionnaire un quartier chrétien. C'est là, dans de petits cottages fort bien tenus, que demeurent ceux qui ont renoncé à leur caste et aux idoles. Séparés du monde, qui les haïssait, se suffisant à eux-mêmes par le travail des champs, n'ayant plus de luttes à soutenir, plus de témoignage à rendre, ils n'ont pas eu l'occasion de se fortifier dans leur foi, de s'aguerrir contre le mal. En public, la plupart font preuve d'une timidité semblable à celle de l'enfant qu'on n'a jamais laissé se mêler à la troupe turbulente de ses contemporains. Et puis, en les ôtant du monde, on ne les a pas pour cela gardés du méchant. Ils n'ont pas eu à montrer par leur vie que leur profession n'est point vaine, et leur conduite est fréquemment en désaccord éclatant avec leurs prin-

cipes. Jamais je n'ai mieux compris qu'aujourd'hui la sagesse de ces paroles divines : « Père, je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. »

Cette après-midi, M. Montgomery me propose de l'accompagner à son école du dimanche. Nous traversons à pied les bazars de la ville ; marchands et acheteurs sont à leurs affaires, mais la négligence du repos hebdomadaire n'est pas coupable ici comme elle l'est au sein de la chrétienté. Nous passons des quartiers commerçants dans des rues plus tranquilles. Bientôt un murmure de fraîches voix, qui s'élève d'une cour, m'apprend que nous approchons de l'école. Nous entrons, le silence s'établit; une trentaine de petites têtes noires se lèvent pour nous contempler avec cette sorte de frayeur que les Hindous semblent éprouver en présence de l'homme blanc. Le culte commence. Chaque enfant lit à son tour un verset, sur ce ton traînard, lamentable dont, en Europe, les écoliers seuls ont le secret, mais qui est de rigueur dans l'Inde, même chez les adultes. Le missionnaire fait des questions, dirige les réponses, émiette le pain de vie.

La cour ouvre sur la rue; des passants, qui se sont arrêtés, s'approchent graduellement. Un auditoire se forme, et pendant une demi-heure l'Evangile est annoncé aux pauvres. — Cependant, un mouvement s'est produit dans la foule, un homme, qui vient d'arriver, chuchote une nouvelle à l'oreille d'un des auditeurs et l'emmène. D'autres partent après eux ; en un instant la cour se vide.

Je me tourne vers M. Montgomery, fort intrigué : — Que peut-il s'être passé?

— Venez voir, me répondit-il en souriant. Nous sortons dans la rue, et, après quelques pas, au premier détour, nous retrouvons nos gens, tête renversée, bouche béante, les yeux en l'air. Deux cerfs-volants de papier peint, retenus par de légers fils de coton, planent bien haut au-dessus des toits. Pour ce spectacle on négligerait tout, à plus forte raison la seule chose nécessaire ! Quoi qu'il en soit, M. Montgomery avait retrouvé son auditoire. Se souvenant des paroles du Maître qui a commandé qu'on allât, dans les carrefours et les places publiques, chercher ceux qui se perdent, il a repris son thème; et l'obscurité croissante de la nuit ne permettait déjà plus de distinguer les visages de ses auditeurs, qu'il parlait encore de Celui qui est la lumière du monde. Un débat assez vif s'est alors engagé sur l'éternelle question de l'origine du péché. Nous ne sommes revenus qu'à une heure avancée, et nous avions déjà marché quelque temps en silence dans les rues désertes, que nous entendions encore des voix animées débattant au loin des questions de métaphysique.

Les bazars, quand nous les avons traversés de nouveau, étaient vides, les boutiques fermées. Çà et là, sous des porches, un lampion éclairait faiblement les formes ramassées de familles endormies; ailleurs, on en-

tendait sur les toits les dernières causeries de la journée, accompagnées du bourdonnement de la longue pipe. Point de ces tavernes dont les fenêtres entr'ouvertes laissent passer, avec un peu de lumière, la fumée du tabac, l'odeur des spiritueux et les bruyants couplets de l'ivrogne. L'Hindou ne boit que de l'eau. Ceux qui s'enivrent, gens sans caste, parias dégradés ou mahométans infidèles, s'enivrent la nuit, dans leurs réduits. Je n'ai jamais vu dans l'Inde l'homme chanceler dans les rues, privé de raison. Je me trompe; j'ai rencontré dans les grandes villes ces êtres dégradés: c'étaient des Européens, des chrétiens comme on les appelle ici.

Il n'y a, dans cette populeuse Surate, que deux missionnaires, l'un près du terme de sa carrière, l'autre au début. Ils appartiennent à l'Eglise presbytérienne d'Irlande, qui entretient à cette heure sept ouvriers dans le royaume de Gujerate. Cette poignée d'hommes a pour tâche de conquérir à l'Evangile un pays de vingt-cinq millions d'âmes; et l'immensité de la tâche ne les a pas découragés. Leurs instruments de travail sont la prédication, l'enseignement de la jeunesse et la presse. Par eux, la Bible a été traduite, puis révisée; un recueil de cantiques, des commentaires, des ouvrages d'histoire, des traités, dont la somme forme une littérature religieuse assez étendue, attestent la réalité de leur zèle et une vigueur intellectuelle peu commune sous le ciel ardent et dans l'atmosphère énervante des tropiques. Leur travail est herculéen; leurs combats sont des combats de géants, et leur biographie ne serait pas indigne d'être écrite par un saint Luc. Toutefois, la vertu ne supplée pas entièrement au nombre; et, malgré l'activité de cette petite bande, bien du terrain n'a été qu'à peine exploré dans cette populeuse région. Il y a place ici pour une armée de combattants. Une avant-garde, si elle n'est pas appuyée, ne suffit pas.

13 *novembre*. A l'époque où l'Angleterre n'avait encore dans l'Inde que quelques pied-à-terre, Surate était une de ses plus importantes stations commerciales. Sa grandeur a passé, ne laissant pour traces que des bâtiments d'entrepôts abandonnés et un cimetière unique dans son genre. Nous partons à l'aube pour l'aller voir, à un mille de la cité. Rien n'est délicieux comme une promenade matinale dans ce pays. Le ciel, d'un bleu tendre, n'éblouit pas encore les regards; aucun nuage n'en assombrit la voûte et la pureté de l'air donne un vernis brillant à la végétation. Des colibris voltigent déjà au-dessus des fleurs du goavier, étalant au soleil le riche écrin de leur plumage. Un gros singe gris, assis sur une branche, nous regarde passer, puis, saisi d'une frayeur subite, se laisse tomber et s'enfuit à toutes jambes, la queue en l'air, au travers d'un champ de maïs. Nous rencontrons des paysannes qui s'empressent vers la ville, chargées de courges énormes. En avant marchent leurs époux, les mains libres, les bras pendants.

Au bout d'une avenue de figuiers, nous trouvons le cimetière; l'aspect

en est imposant. De gigantesques mausolées y recouvrent les restes des premiers colons anglais, de ces hommes qui, exploitant sans concurrence la mine inépuisable du commerce asiatique, amassaient en quelques années des fortunes considérables. Ces monuments funèbres sont de véritables édifices. Les uns consistent en un vaste dôme que supportent des piliers massifs; d'autres ont une chambre funéraire, entourée de quatre murs et recouverte d'un toit en terrasse sur lequel on monte par un escalier taillé dans l'épaisseur de la muraille. Là-haut, quatre colonnes soutiennent un second toit plus petit et arrondi en dôme.

Plusieurs de ces édifices sont à demi ruinés; des lianes vigoureuses, de jeunes mimosas s'enlacent aux murailles.

Nous entreprenons un voyage d'exploration. — Je m'entretiens avec quelques habitants du pays encore fidèles à la religion. L'un d'eux exhibe toutes les cinq minutes un superbe chronomètre d'or et regarde l'heure avec ostentation. Il se renferme, du reste, dans un silence plein de dignité. Son confrère est plus expansif; nous entrons en conversation sur le thème inépuisable des merveilles de l'Europe. Il exprime son intention de visiter un jour l'Angleterre.

— Mais, de quoi vous nourrirez-vous, vous qui ne voulez pas toucher à des aliments chrétiens?

— Moi! s'écrie-t-il, je ne crains pas de manger avec vous.

— Nous allons voir.

Je sors de mon sac un biscuit de mer.

— Tenez, voici qui a été fabriqué à Londres.

A mon grand étonnement, il accepte le biscuit et, après avoir jeté de côté un regard inquiet, se hâte de l'avaler comme on ferait une pilule, non sans un léger frémissement. Puis, d'un air triomphant.

— Quand partons-nous? me dit-il.

J'enregistre ce fait; je ne suis pas loin de le croire unique dans les annales de la tribu parsi. Evidemment, les vieux préjugés s'en vont.

Nous rencontrons deux descendants des colons portugais, ces pionniers parmi les explorateurs de l'Inde. Aujourd'hui, ils ne se distinguent plus des Hindous que par le vêtement, qu'ils portent encore à la mode européenne. Ces pauvres Portugais sont bien déchus; ils occupent un des rangs les plus bas de l'échelle sociale; c'est parmi eux que se recrutent les cochers et les cuisiniers. Ceux qui voyagent aujourd'hui avec nous ne font pas exception. Sales, couverts de vêtements usés, l'air triste, ils vont à Ahmedabad chercher du service chez les Anglais.

Cependant nous faisons nos trente milles à l'heure, et la mer est déjà bien loin derrière nous. Çà et là, quelques palmiers élèvent encore leur cime touffue au-dessus des champs de ricin; peu à peu, cependant, ils font place au figuier sacré, cet arbre immense, célèbre, dont toutes les branches jettent des racines et qui entoure à la longue son tronc primitif

d'une forêt de troncs auxiliaires. Des caravanes se reposent pendant l'ardeur du jour à l'ombre de ces voûtes de sombre verdure.

Nous traversons des plaines d'une exubérante fertilité. Ici, on arrose le ricin et le pavot; là, on cueille le coton. Ailleurs, des enfants, perchés sur des estrades au milieu du maïs jaunissant, tantôt agitent des mouchoirs en poussant des cris, tantôt usent de la fronde pour chasser les nuées de voleurs ailés qui s'abattent sur la moisson.

Voici Broach, assise sur sa moraine aride, au pied de laquelle le Narbouddha étend la nappe de ses eaux paresseuses. Voici la grande Baroda, le palais somptueux du Gaikawar, monarque de ce pays, les jardins d'orangers, les parterres de roses... Narigad, ville du commerce, et ses maisons de brique rouge qui reluisent aux derniers feux du soleil... Ahmedabad, enfin, qui s'annonce par des ruines gigantesques, monuments d'une grandeur passée. Des palais renversés, des mosquées détruites couvrent le sol de leurs débris; une moisson de bas-reliefs à moitié effacés, de chapiteaux de colonnes dont quelques-unes sont restées debout, entoure la cité qui a dû occuper un espace considérable au temps où florissait l'empire de Gujerate.

14 *novembre*. Quand je passai ici, il y a quelques années, cette ville de 120,000 habitants était encore privée de tout secours religieux. Aujourd'hui, l'Evangile y est annoncé par M. Moore, de la mission irlandaise, qui nous a reçus à bras ouverts. — Son premier soin a été d'établir des écoles où le Nouveau Testament est lu et expliqué chaque jour. Il prêche aussi, sur les degrés des pagodes, dans les cours des mosquées, dans les bazars, partout où l'occasion se présente d'attirer l'attention de la foule; et sa prédication n'a pas été sans fruit. Déjà un mahométan, riche et de haute naissance, a brûlé son Coran et demandé le baptême. En butte à la persécution la plus violente de la part de sa famille, il est menacé de perdre son rang et sa fortune. Mais son exemple a fait du bruit, et le miracle de sa conversion a rendu sérieuses bien des personnes. Je viens de faire sa connaissance. Ayant reçu la nouvelle que des disciples du Christ sont en passage, il s'est hâté de venir les saluer. C'est un beau vieillard, grave comme tous ses compatriotes, mais d'une physionomie douce et bienveillante. Il m'a témoigné un amour mêlé de respect, et quand je lui ai parlé de notre commun Maître, a croisé ses bras sur sa poitrine en jetant vers le ciel un regard expressif d'adoration et de gratitude. Il me paraît avoir saisi la vérité par son côté le plus sérieux; sa piété est profonde, réfléchie. On voit qu'il a compris l'importance incalculable de la profession publique qu'il vient de faire, et par laquelle il s'est à jamais séparé de sa famille, de ses amis et de sa race tout entière.

Ahmedabad est encore une grande et noble cité. Un mur très-élevé et d'une telle épaisseur qu'on a pu en faire une promenade publique, l'enserre de ses replis. A chaque angle est une tour massive. Les portes sont des édifices construits dans un style qui se rapproche du mauresque;

leurs portiques sont le rendez-vous journalier des notables qui vont y fumer le calumet de paix et discuter les affaires publiques. Tandis qu'ils sont ainsi occupés à des discussions politiques ou religieuses, leurs ménagères se groupent sur les places autour des fontaines. Elles y échangent des remarques ou des plaintes, se racontent les nouvelles du quartier et retournent lentement dans leurs demeures, une amphore sur la tête, un bambin sur la hanche. — C'est l'heure encore où les marchands hindous qui ont fait de bonnes affaires viennent se prosterner devant l'idole enchâssée dans le mur d'une maison, ou blottie au fond d'une cour. Ils apportent en témoignage de reconnaissance quelques épices ou un peu de tabac, et s'en retournent avec la bénédiction d'un brahmane et le front bordé de rouge.

J'ai vu cela ce soir, en errant par les rues comme j'ai coutume de le faire dans toute ville étrangère. Selon mon habitude aussi, je me suis égaré dans le labyrinthe des étroits et tortueux bazars. Je me suis trouvé tout à coup devant la grande mosquée. Elle occupe le fond d'une vaste cour; des portiques richement décorés, couverts de passages du Coran écrits en lettres rouge et or, courent le long des trois autres côtés.

De pieux mahométans agenouillés à la file, le visage tourné vers la Mecque, marmottaient la prière du soir. D'autres faisaient leurs ablutions dans un bassin de marbre au centre de la cour. — J'ai remarqué plus de sérieux dans ces dévotions que dans les cérémonies, parfois burlesques, du culte hindou. Les mahométans ont un sentiment très-vif de la grandeur de Dieu; ils se prosternent dans ses parvis avec les marques d'une profonde et sincère humilité, et, je le crois, un besoin vrai d'adoration. Tandis que dans les simagrées bouffonnes des brahmanes, on sent la supercherie, je suis toujours édifié par les vues de musulmans prosternés devant l'invisible présence dans la crainte et le tremblement. Leur fidélité à observer les cinq temps de prière est remarquable; et quand, à la voix du muezzim, on voit partout, dans les rues ou sur le seuil des boutiques, fléchir les genoux de la multitude, on ne peut s'empêcher de regretter le sans-façon avec lequel les adorateurs du Dieu de Jésus-Christ lui rendent fréquemment leur culte.

J'avais traversé la cour sans être trop observé, et j'allais pénétrer sous les voûtes sacrées où, parmi d'innombrables colonnades, je voyais se promener une foule recueillie, lorsqu'un murmure d'indignation s'est élevé. Un vénérable mauloi se précipite à ma rencontre les yeux étincelants : « Infidèle! » me crie-t-il, et, d'un geste superbe, désignant ma chaussure : « Déchausse tes souliers de tes pieds. »

J'ai préféré m'abstenir, et je suis parti.

A. Glardon.

(*Suite.*)

TIMBRE IMPÉRIAL

MÉLANGES

—

IN MEMORIAM

EUGÈNE DEVÉRIA

« Tout ce que tu as moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir. » (Ecc. IX, 10.)

A l'époque glorieuse où ce siècle voyait les lettres et les arts se réveiller sous l'influence d'une seconde Renaissance, parmi les noms d'artistes les plus cités, les plus vantés, se trouvait, d'après le témoignage même des contemporains, celui d'Eugène Devéria. Agé à peine de vingt-deux ans, un chef-d'œuvre le plaçait déjà au rang des maîtres; l'enthousiasme était grand autour de lui... Tout à coup le silence succéda aux louanges..., le jeune artiste avait quitté la capitale, et le « rapide oubli, second linceul des morts » s'étendit sur lui vivant. Lorsque, le 3 février 1866, les journaux publièrent sa mort, plusieurs durent s'étonner qu'il eût vécu jusque-là. Un peu de bruit s'est fait autour de sa tombe; quelques anciens amis ont parlé de ce qu'il était autrefois, quelques amis des derniers jours ont parlé de ce qu'il était maintenant; puis tout s'est tu de nouveau. Entre le jeune artiste, léger, excentrique et brillant des premiers, et l'homme mûr, sérieux et triste des seconds, il ne semble exister aucun lien. Eugène Devéria est bien mort cette fois; rien ne viendra-t-il rappeler à la vie ce nom déjà oublié? Pendant deux ans, ceux qui l'aimaient et ne pouvaient rien pour sa mémoire ont attendu avec anxiété, et cherché dans nos diverses publications littéraires ce qu'ont obtenu les artistes morts pendant ces dernières années : un jugement complet, embrassant à la fois l'homme, sa vie, son œuvre. Mais nul ne l'a trouvé digne d'un tel travail parmi ceux qui auraient pu l'accomplir, nul n'a voulu, ou n'a osé. Le temps a marché; deux ans se sont écoulés et aucune voix ne se fait entendre. En commençant de remarquables articles consacrés à l'exposition de 1865, un de nos meilleurs critiques d'art énumérait avec tristesse les noms des hommes de talent que la peinture française a perdu depuis quelques années : Eugène Devéria était

oublié dans cette liste de deuil, et cependant, il n'était mort que depuis trois mois[1].

Il ne sera pas dit pourtant, que ce grand et noble cœur aura cessé de battre, que cette âme si fidèle à son Dieu aura été rappelée vers lui, sans que personne ait dit ce qu'était M. Devéria, ce qu'il faisait, et quel chemin il a suivi depuis que ses compagnons de route l'ont perdu de vue, comme un voyageur qui disparaît à un détour du chemin, et dont personne ne se souvient plus.

« Nul début ne fut plus brillant que celui d'Eugène Devéria, » écrivait, le 15 février 1865, un de ses contemporains, « son coup d'essai fut un coup de maître[2]. » Elève d'un frère aîné dont il ne parlait jamais sans émotion, disant qu'il avait sacrifié pour lui un talent supérieur au sien, on le crut destiné à devenir chef d'école. C'était au moment où le romantisme était partout, dans les lettres, dans les arts, et où la jeune génération se séparait violemment de l'école classique; c'était un beau temps plein de vie, de jeunesse et d'enthousiasme, et Eugène Devéria était comme son siècle, enthousiaste, jeune et ardent. Mais soudain, une influence inconnue vint arrêter ce vigoureux élan. L'artiste quitta Paris et, sentant peut-être le besoin de retremper son talent dans la solitude, il se retira à Avignon dont il avait accepté de décorer la cathédrale. Ici finissent, à peu près, les biographies de M. Devéria. Pendant qu'il travaillait sous les grandes voûtes de l'Eglise, l'Eternel le toucha, et fit tomber le pinceau de sa main. Une violente maladie de poitrine l'avait atteint; elle semblait devoir être mortelle. Condamné par tous les médecins, frappé dans la force de sa jeunesse, voyant tout ce qu'il avait aimé, les plaisirs, l'art, la vie lui échapper à la fois, Eugène Devéria partit pour les Eaux-Bonnes, le cœur rempli d'une tristesse sans espérance. Il n'avait pas de termes assez forts pour dépeindre, plus tard, l'état de découragement désespéré dans lequel il était arrivé au milieu de ces montagnes. Ce fut pourtant dans cette humble vallée, tranquille et silencieuse, qu'il devait retrouver jour après jour, et année après année, la force et la santé. Dieu, en le détachant aussi brusquement de sa vie habituelle, en rompant les liens qui retenaient loin de lui cette âme faite pour lui, avait son but et ses desseins. En se sentant revivre, Eugène Devéria n'oublia pas les grandes questions qui s'étaient posées à sa conscience pendant sa maladie. La mort vue de si près lui avait enseigné à quoi désormais il devait s'attacher. Il ne se donna pas de repos qu'il n'eût trouvé. Il consulta toutes les croyances chrétiennes, lut, s'instruisit, écouta, et conduit enfin, par un ami, à la Bible, il abreuva son cœur troublé à la source du pardon et de la paix.

Ce changement ne s'accomplit pas en un jour, ni même en une année;

[1] Voyez le premier article sur l'exposition de peinture de 1865, par Ch. Clément. *Journal des Débats*, mai 1865.
[2] Théophile Gautier.

il fut trop complet pour être si soudain. M. Devéria eut à subir bien des luttes, des incertitudes; sa vie passée le rappelait et il fut au moment d'y revenir; mais l'œuvre était profonde, et après bien des combats la lumière se fit en lui et ce fut pour toujours. Il quitta tout ce qu'il avait pour la perle de grand prix, et comme il était, avant tout, droit devant Dieu, il s'attacha à l'Eglise protestante de France, qui lui semblait la plus conforme aux enseignements de l'Evangile. En renonçant à l'Eglise de sa famille, il rendait plus profond l'abîme qui séparait le passé de l'avenir, il élevait comme une barrière entre son âge mûr et sa jeunesse. Sa santé continuait à l'éloigner de Paris; ses principes nouveaux éloignaient de lui le monde, le monde qui oublie ceux qu'il ne voit plus, et ne pardonne jamais à ceux qui l'abandonnent. Les années s'amoncelèrent sur les souvenirs laissés par Eugène Devéria, et dans cette ville où il avait naguère de si chauds admirateurs, il ne se trouva plus non-seulement un cœur ami pour soutenir le sien, mais même une opposition juste et loyale pour lui faire entendre la voix salutaire de la critique; il n'y eut plus pour lui qu'indifférence et oubli. Délaissé des compagnons de sa jeunesse, frappé dans ses plus chères affections de famille, Eugène Devéria devint de plus en plus triste, d'une tristesse paisible, mais bien grande cependant. Tout en étant chrétien, il était artiste, et il aimait son art avec enthousiasme. Qui dira ce qu'il a souffert lorsque le découragement s'est peu à peu emparé de son âme si ardente encore? Il se taisait sur lui-même, Dieu seul a qui il disait tout a compté une à une toutes les amertumes secrètes dont sa vie fut remplie. Ceux même, dont il avait adopté la foi, qu'il appelait ses frères et qu'il aimait, lui ont-ils prêté le secours de leur affection comme ils auraient dû le faire? Ont-ils compris tout ce qu'il avait laissé pour son Maître, la grandeur du sacrifice qui lui avait été demandé, et combien est douloureuse la tristesse du talent dédaigné et méconnu? N'a-t-il pas trouvé là aussi, en dehors du cercle intime qui l'aimait sans pouvoir bien le comprendre, l'indifférence et l'oubli?

Cependant, ni l'abandon, ni le dédain, ni la solitude, n'ont pu ébranler sa foi dans son art et l'amour qu'il avait pour lui. Il l'aimait comme un beau don de Dieu. Son génie d'artiste loin de refroidir sa foi de chrétien l'affermissait encore, et l'on était vraiment saisi d'admiration lorsqu'on entendait cet homme, que le monde croyait mort, parler avec tant d'éloquence de l'art qui vivait en lui. Il faisait remonter jusqu'au Créateur l'inspiration, le souffle qui anime le génie, il aimait à parler de ces hommes de l'Exode [1], qui pour être habiles dans leur art de ciseleur et de sculpteur avaient eu besoin que « Dieu mît son esprit sur eux. » Il était beau de l'entendre, en face des chefs-d'œuvre du Louvre, parler de ces grands artistes qui, tous inspirés du même modèle, l'ont vu, compris et rendu d'une manière si différente. Cette admirable

[1] Exode XXXI, 1-6,

diversité dans l'unité lui révélait la présence d'un Dieu Créateur, ouvrant à chacun de ces hommes de talent choisis par lui une perspective particulière et leur montrant sous tant de faces différentes le même type, l'homme créé à son image. Et il revenait ainsi à son idée favorite, l'Esprit éternel communiquant et donnant le génie. Le sentiment de l'art le plus élevé existait donc en lui. Que lui a-t-il manqué pour pratiquer ce qu'il sentait si bien et donner la vie à de belles créations? Rien peut-être, qu'une main amie qui saisît sa main... moins que cela... Le siècle avait marché, et l'art aussi; des idées nouvelles s'étaient fait jour; ce n'est pas chose facile pour un artiste dans la force de l'âge et la maturité de son talent de modifier sa manière et de se plier au goût d'une époque qu'il ne connaît plus... Une critique juste, si sévère fût-elle, eût suffi pour l'encourager. En voyant qu'on le trouvait digne d'attention, il aurait pu peut-être développer son talent et tenir ces promesses de 1827 auxquelles on lui a tant reproché d'avoir manqué. Mais non! « Je suis passé de mode, » disait-il tristement.

Il a persévéré jusqu'à la fin. Après avoir vu plusieurs fois ses tableaux passés inaperçus aux expositions, et son nom oublié dans les comptes rendus de ces expositions elles-mêmes, après avoir éprouvé les déceptions les plus amères, il cessa d'exposer, mais non de travailler. Travailler, pour lui, pendant longtemps, ce fut un devoir auquel il ne faillit jamais; la dernière année de sa vie, c'était redevenu un bonheur. Il avait revu le Louvre, ses vieux maîtres qu'il aimait, et une nouvelle vie l'avait animé; on retrouve dans ses derniers portraits, d'une manière visible, l'influence de cette visite d'adieu à « *son* Louvre. » Cependant, si le cœur de l'artiste était triste, celui du chrétien était toujours joyeux.

Jamais il n'a regretté le choix qu'il avait fait, c'était la bonne part, elle ne lui a pas été ôtée. Son visage s'éclairait d'une joie ineffable lorsqu'il parlait de l'amour du Sauveur, et sa voix avait des accents de douceur étrange quand il vous invitait à le suivre au pied de la croix. Son âme simple et loyale avait accepté la Bible tout entière avec la confiance d'un enfant. Il avait trouvé en elle la lumière qui éclairait son sentier. Chaque jour le grand et douloureux travail du renoncement s'accomplissait en lui : humble et ferme dans sa foi, droit devant Dieu, il ne consultait « ni la chair ni le sang. » Dès qu'il avait reconnu son Maître, il s'était mis comme les disciples, à le suivre, et, comme eux aussi, plus il l'a connu, plus il l'a aimé, il n'a cessé de marcher plus vite et d'un pas mieux assuré dans ce chemin étroit qui mène à la vie éternelle. Renfermant au fond de son cœur les tristesses cachées que l'on devinait sans les connaître, il a fidèlement et patiemment accompli sa double tâche d'artiste et de chrétien. Une grande régularité dans sa vie lui permettait de multiplier ses occupations d'une manière qui a surpris tout le monde, lorsque la mort est venue révéler les secrets de cette existence si utilement remplie. Sa journée, été et hiver, commençait à cinq heures du matin.

Les trois premières heures en étaient consacrées à la méditation, à l'étude de la Bible, à sa correspondance; c'était alors qu'il préparait ses méditations du dimanche soir; il transcrivait les poésies pleines de grandeur et d'harmonie qu'il avait composées durant la journée, et surtout, c'était là son œuvre de prédilection et son travail de choix, il s'occupait de l'école du dimanche dont il était directeur. Chaque leçon était préparée d'avance avec un soin, un amour dont on ne peut se faire une idée; chaque question était précédée du nom de l'enfant qui devait y répondre et appropriée autant que possible à son intelligence et à son âge. Enfin, lorsque huit ou neuf heures étaient venues, il entrait à l'atelier, et c'était là qu'on était toujours sûr de le trouver dans la journée, et qu'il faisait bon être avec lui. Sa conversation, tantôt gaie et originale, tantôt sérieuse et profonde, était celle d'un homme qui a beaucoup vécu, beaucoup vu et beaucoup souffert; elle vous laissait toujours quelque beau ou charmant souvenir.

Et lorsque sa journée de travail était finie, il s'en allait dans la demeure du pauvre et du malade, leur portant, selon le besoin du moment, la consolation ou les distractions que sa conversation pouvait leur donner. Il fallait le voir passant des heures entières près d'un lit de douleur : se taisant quand la souffrance était trop cruelle, baissant la voix, récitant un verset de cantique ou une parole de l'Evangile, et lorsque la crise était passée faisant sourire le malade par quelque douce plaisanterie. Il était si simple, si humble et pourtant si grand dans ces pauvres petites chambres ou il était attendu avec tant d'impatience par « les pauvres êtres qui, selon son expression, souffrent et pleurent. » Oh! cette compassion, cette charité qui s'étendait à tout et qu'on voyait croître à mesure que sa propre vie se dépouillait de bonheur, elle vous environnait, elle vous enveloppait d'une sollicitude continuelle. Rien ne lui échappait, le plus petit changement dans les traits, dans les vêtements même, il voyait tout, et sa bonté était si joyeuse, si vraie, qu'on en était saisi et comme inondé... Après son œuvre dans l'atelier et celle dans la maison du pauvre, il accomplissait avec fidélité sa belle et grande tâche dans l'Eglise. Il était l'aide soumis et ferme du pasteur et il a montré ce que pouvait être dans des mains fidèles le ministère laïque. Dès le dimanche matin, il était là dans la petite salle d'école, parlant aux enfants et leur expliquant les grandes pages de la Parole de Dieu, surveillant de son regard et de sa prière les monitrices qui toutes avaient grandi dans son groupe avant d'en avoir un elles-mêmes. Puis après s'être assis sur le banc des auditeurs, humble et soumis comme un enfant pendant les services du jour, il montait en chaire le soir, et racontait les grandes choses que le Seigneur lui avait dites. Son éloquence pleine de grandeur, d'originalité et de force, sa voix si sonore et si harmonieuse, s'unissaient à une forme pleine de vie, pour donner une grande puissance à ces dogmes vieux comme le monde et cependant toujours

nouveaux. Tout ce qu'il disait, il le croyait, il l'avait éprouvé, il en avait fait l'expérience. Jamais il ne se permettait de rien blâmer avant d'avoir commencé par se l'interdire. Il devenait de jour en jour plus sévère pour lui-même et plus indulgent pour les autres.

Et cependant ce n'était pas là sa nature. Son caractère était naturellement absolu et ardent; son langage allait droit au but et ne reculait devant aucune expression pourvu qu'elle rendît sa pensée. Ce n'était qu'en le faisant passer par le creuset de l'affliction que Dieu en avait fait, comme de l'ardent Moïse, l'homme le plus doux qui fût sur la terre. Le plus doux, parce que sa douceur ne venait pas de faiblesse, mais d'une vraie charité, d'un travail constant sur lui-même. D'année en année, ceux qui l'entouraient pouvaient suivre les progrès qu'il faisait dans cette voie. Ce qui pouvait rester d'un peu tranchant dans ses idées, de trop accentué dans son langage s'effaçait d'une manière visible, et si parfois, bien rarement, le naturel reprenait le dessus, s'il se laissait aller à quelque vivacité, il s'arrêtait immédiatement, et sa voix douce et humiliée ne craignait de pas demander pardon, même publiquement. Comme l'humilité sincère et profonde marche toujours avec la vraie dignité, on ne sentait pour lui, après ces aveux volontaires, que plus de respect et d'amour.

Il y avait cependant une disposition chez lui qui depuis longtemps nous attristait, c'était cette mélancolie habituelle qui s'emparait peu à peu de son âme, ce désir de s'en aller, cette aspiration au ciel. La vie lui pesait et nous aurions voulu la lui rendre heureuse. Il avait dû quitter tant d'êtres aimés et vu partir tant d'espérances que rien ne le retenait plus ! Il aimait son Sauveur et il lui tardait d'être avec lui dans ce lieu ou il n'y a plus ni deuil ni larmes. Ce besoin de son cœur devenait un pressentiment; il écrivait à ses amis : « Préparez-vous, car je sens que je vais vous quitter bientôt. » Il exprimait un dernier vœu : celui de travailler jusqu'au bout à l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire. Cette prière fut exaucée. Rien en lui ne faisait prévoir sa fin prochaine. Le 2 février 1865, au matin, pendant ses heures de méditation et de travail paisible, il termina peut-être la dernière leçon de l'école du dimanche que l'on a trouvée complète et fraîchement écrite; puis, contre sa coutume, il sortit et alla visiter quelques malades auxquels il s'intéressait particulièrement. De retour à l'atelier, il reprit sa palette et ses pinceaux. Mais l'ange de la mort le toucha et il l'entendit venir. Saisi soudainement du mal cruel qui devait nous l'enlever, il dit : « C'est fini. » Pendant les tortures de cette journée et de cette nuit à la fois si courtes et si longues, il s'écria à plusieurs reprises : « Seigneur Jésus, viens bientôt! » Le Seigneur entendit la prière de son fidèle serviteur, et comme depuis longtemps sa place était prête dans la demeure de son Père, le 3 février, à neuf heures du matin, il vint pour le chercher.

Il y eut véritablement ce jour-là dans l'Eglise de Pau, un grand cri, et une grande lamentation. Ceux qui n'ont pas assisté à ce premier mo-

ment de surprise et de douleur ne peuvent s'en faire une idée. Pauvres et riches, tous pleuraient amèrement, et chacun sous l'empire d'un chagrin particulier, personnel. Chacun croyait avoir fait une perte plus grande, avoir plus de motifs de s'affliger que tout autre, tant celui qui n'était plus avait dû se rendre nécessaire, tant la vie paraissait étrange sans lui. Dans bien des demeures une place est vide, qui n'est pas et ne sera jamais comblée.

Et puis, lorsque le lendemain, il fallut l'accompagner à sa dernière demeure, le coup avait été si soudain que nous cherchions à chaque instant sa belle tête blanche au milieu de la foule. Mais non... c'était bien vrai, trop vrai... Un silence profond régnait autour de cette tombe, et les cyprès verts du joli cimetière, couverts de gouttes de pluie et éclairés d'un fugitif rayon de soleil, se détachaient sur un coin de ciel bleu. C'est au milieu de ce calme, qu'au nom de ceux qu'il aimait et qui l'ont aimé, le pasteur sur qui retombait sa tâche interrompue lui a adressé un dernier adieu. Nous ne pleurions pas sur lui, mais sur nous qu'il a laissés en chemin. Peut-être cela valait-il mieux ainsi, et en nous retirant cet ami ferme et fidèle qui fortifiait nos mains en Dieu, Dieu a-t-il voulu nous habituer à compter davantage sur lui et moins sur l'homme? L'heure du repos avait sonné, et ce serviteur si humble et si vaillant qui attendait son Maître, avait terminé sa course, gardé sa foi et achevé sa journée.

C'est un grand privilége de l'avoir connu comme nous le connaissions, et nous en sommes reconnaissants; ces souvenirs sont serrés dans nos cœurs et nous pouvons dire de lui que « quoique mort, il parle encore. »

Et maintenant notre désir serait que l'on se souvienne de lui pour rendre à son nom la place qui lui est due; cette gloire dont il connaissait le néant lui aurait été chère cependant, parce qu'il savait bien qu'elle aurait rejailli sur ses principes et serait remontée jusqu'à son Dieu. Mais s'il y a trop longtemps que le silence s'est fait sur lui, si dans le tourbillon de la grande ville, il n'y a de place que pour ceux qui réussissent, alors, comme l'a dit admirablement Eugène Devéria lui-même, que son œuvre reste dans les ténèbres, puisque lui est dans la lumière[1]. Dans cette demeure éternelle, il n'a plus besoin des encouragements qui lui ont manqué pendant sa vie, et, dans sa ville d'adoption, il y a de pauvres maisons où son nom est prononcé et des cœurs d'enfants dans lesquels il est gravé de telle manière que rien ne pourra l'en effacer.

[1] Depuis que ces pages ont été écrites, l'heure de justice a passé. Les œuvres de M. Eugène Devéria, dispersées avant d'avoir été jugées, n'ont plus rien à attendre de cette génération, et au milieu de ses affaires et de ses fêtes, le public parisien a laissé retomber dans l'oubli le nom d'un artiste qu'autrefois il aima.

CORRESPONDANCE

—

LETTRE D'ANGLETERRE

Maintenant que la réforme électorale paraît devoir être résolue et, chose extraordinaire, résolue par un gouvernement conservateur, ou soi-disant tel, dans un sens quasi-radical, on ne s'occupe plus en Angleterre que de deux questions fort sérieuses, il est vrai, et qui semblent même fort éloignées d'une solution : je veux dire le problème des unions ouvrières, et celui du ritualisme. Quant aux rapports existant entre les ouvriers et leurs maîtres, ils sont devenus depuis quelque temps si pénibles qu'il a bien fallu qu'on s'en occupât d'une manière officielle. Une commission a été nommée afin de recueillir les renseignements nécessaires et de préparer les éléments d'un compte rendu d'après lequel certaines mesures seront prises *légalement* pour mettre fin aux grèves constantes, et surtout pour punir avec sévérité tout essai de tyrannie soit d'un côté soit de l'autre. La commission dont je parle a eu son origine dans le désir très-légitime que les *Trades-unions* éprouvaient de constater, par-devant la loi, leur existence, ainsi que le droit de passer des contrats, de souscrire des actes, etc., etc. Parmi les membres du bureau d'enquête les deux partis ont leurs représentants également respectables, également autorisés, et les ouvriers peuvent être sûrs que leurs intérêts y seront maintenus aussi bien que ceux des patrons. D'après les détails déjà publiés dans les journaux, il me semble hors de doute : 1° que trop souvent les ouvriers, sous prétexte de relever l'importance du travail vis-à-vis celle du capital, exercent les uns sur les autres le despotisme le plus inique, le plus absurde, et le plus complet; 2° que pour faire triompher ce despotisme il en est qui ne craignent ni les faux témoignages, ni l'équivoque, ni le mensonge pur et simple.

Lorsque je dis, en premier lieu, que le despotisme des ouvriers peut devenir inique et absurde, je ne m'avance pas trop comme vous allez le voir, car l'axiome fondamental, le point de départ des exagérés, peut se formuler de la manière suivante :

Les hommes ayant reçu de Dieu des aptitudes diverses, de telle sorte que A et B ont sur C et D l'avantage du génie, de l'imagination, du talent d'inventer et de combiner, il n'est pas juste que A et B tirent de

leur supériorité intellectuelle le moindre bénéfice, le moindre profit. Si A et B peuvent exécuter en une demi-journée le travail que C et D ne sauraient terminer qu'au bout d'une journée entière, tant pis pour eux. Il ne leur sera tenu aucun compte de ce qu'ils jugent à propos d'exécuter au delà de la quantité déterminée d'après la valeur de C et D.

M. Morley et les autres partisans enthousiastes des *Trades-unions* ne manquent pas de vous dire que cet article premier de leur charte est un hommage rendu à l'esprit de dévouement, de générosité, de renoncement à soi-même. A et B, répètent-ils, en acceptant le principe établi dans la proposition ci-dessus, font par cela même à la majorité le sacrifice des avantages dont ils pourraient légitimement se prévaloir. A merveille, mais que penser d'un dévouement auquel on vous oblige le couteau sur la gorge, pour ainsi dire? Qu'est-ce que le renoncement à soi-même qui vous est imposé *vi et armis*, avec la menace de vous assommer si vous ne le faites pas *motu proprio?* M. Morley et consorts ne voient pas ou ne veulent pas voir que leur système encourage la paresse, paralyse le commerce, et finirait si on n'y mettait ordre par détruire la supériorité de l'Angleterre dans diverses branches d'industrie où elle a eu jusqu'à présent tout l'avantage. Il est bien clair que si je suis assuré d'un certain salaire soit que je travaille six heures par jour ou seulement trois, je serais fort ridicule d'aller donner le double de mon temps là où la moitié seulement est nécessaire. Le fait est que les choryphées des *Trades-unions* partent du principe essentiellement absurde que tous les hommes sont égaux de toute manière, c'est-à-dire que les capacités diverses : les qualités, la force, l'adresse, les vertus et les vices, sont distribuées à doses égales dans l'humanité. Malheureusement les faits ne se prêtent pas à cette hypothèse, il s'en faut de beaucoup; de là un système artificiel appliqué souvent par la tyrannie et la brutalité et qui, conséquemment n'a aucune chance de durée.

Ce n'est pas tout. On conçoit à la rigueur qu'un ouvrier mécontent de son salaire et de la position dans laquelle il se trouve relativement à son patron, s'affilie à une société, à une organisation dont le but avoué est d'intimider les maîtres, et de leur arracher des concessions extravagantes. Mais tous les ouvriers n'ont-ils pas au même titre le droit de manifester leur opinion, et d'agir suivant ce qu'ils regardent comme leurs avantages véritables? Et si celui-ci est satisfait du salaire qu'il reçoit, s'il n'a rien à objecter aux conditions qui lui ont été proposées, est-il juste que ses camarades l'obligent de faire cause commune avec les rebelles et l'entraînent malgré lui dans le chômage? Je le répète, c'est là une injustice criante, monstreuse, une flagrante infraction à toute idée de liberté, et le gouvernement est tenu de la réprimer avec la plus grande sévérité.

Quant au problème du ritualisme, il s'est compliqué dernièrement de divers incidents qu'il est bon de mentionner ici. Suivant l'usage établi

dans l'Eglise anglicane, l'évêque de Salisbury, un des champions outrés de la haute Eglise, lisait il y a quelques semaines son mandement périodique dans une des paroisses du diocèse. Tous les ecclésiastiques des environs se trouvaient réunis, accompagnés des marguilliers des différentes églises et d'un grand nombre de spectateurs curieux d'entendre ce que le prélat avait à dire au sujet des grandes questions à l'ordre du jour. Tout à coup, un des *clergymen* présents, le Révérend Sempler, se lève et s'écrie à haute voix : « Il est temps que chacun exprime franchement sa pensée. Que tous ceux qui sont du côté du Seigneur me suivent ! » Ayant prononcé cette courte harangue, M. Sempler sortit de l'église; *un seul marguillier* eut le courage de l'imiter. La scène était passablement ridicule, et l'honorable *clergyman* manqua absolument l'effet qu'il se proposait. Par contre, il réussit à irriter ses adversaires et à impatienter ses amis. Car il lui eût toujours été permis de protester par écrit contre le mandement de l'évêque ou contre certains passages de ce mandement s'il le jugeait à propos, tandis qu'en commettant un esclandre il se mettait dans le cas d'être traduit devant un tribunal et condamné soit à une forte amende, soit à la suspension de ses pouvoirs ecclésiastiques. De plus, un grand nombre des personnes qui assistaient à la lecture du mandement pouvaient, quoique sincèrement opposées aux théories de l'évêque, être regardées comme les approuvant, parce qu'elles n'avaient pas cru convenable d'obtempérer aux avis de M. Sempler.

Fatigués, sans doute, d'entendre continuellement les discussions les plus acerbes s'élever sur ce qu'ils admettent et ce qu'ils repoussent, ce qu'ils croient et ce qu'ils ne croient pas, désirant qu'il n'y ait à ce propos aucun doute possible, les ritualistes ont enfin rédigé une certaine profession de foi que je traduis ici comme pièce justificative pour l'histoire de l'Eglise anglicane. Ce curieux document a été imprimé dans presque tous les journaux. Il porte vingt et une signatures, entre autres celle du docteur Pusey, et a été adressée à l'archevêque de Canterbury par l'archidiacre Denison au nom de ses cosignataires :

« En ce moment une accusation de déloyauté à l'égard de l'Eglise anglicane est portée contre un grand nombre d'ecclésiastiques qui ont depuis bien des années enseigné et maintenu les doctrines : 1° de la présence réelle objective; 2° du sacrifice eucharistique; 3° de l'adoration de Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel. A raison de cette accusation l'esprit de plusieurs de nos paroissiens est devenu inquiet. Nous donc, les soussignés, exerçant les fonctions de prêtres dans l'Eglise anglicane, prenons la liberté de déclarer respectueusement à Votre Grâce, et par ce moyen aux Révérends Pères en Dieu les évêques de votre paroisse, et à l'Eglise universelle, ce que nous regardons comme les vues de notre Seigneur touchant les doctrines susdites telles qu'elles sont exprimées dans les saintes Ecritures et reçues par l'Eglise anglicane de concert avec ce que l'Eglise catholique croyait à l'époque où elle était la plus pure. Nous dé-

clarons ici ce que nous admettons et ce que nous n'admettons pas relativement à ces doctrines :

« 1. Nous répudions l'idée d'une *présence corporelle de la chair et du sang de Jésus-Christ*, c'est-à-dire de la présence de son corps et de son sang tels qu'ils sont au ciel. Par conséquent nous nions cette théorie de la présence, appelée transsubstantiation, qui implique la transformation matérielle des substances du pain et du vin.

« Nous croyons, au contraire, que dans le Saint-Sacrement, en outre de la consécration et par la puissance du Saint-Esprit, le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ (la chose signifiée) sont réellement et véritablement présents, quoique d'une manière spirituelle et ineffable, sous les espèces visibles du pain et du vin.

« 2. Nous répudions toute idée d'un sacrifice eucharistique présentant en tout ou en partie la notion d'une nouvelle oblation sus-ajoutée au sacrifice que notre Sauveur a fait de lui-même sur la croix, seul sacrifice méritoire et valable pour effacer les péchés du monde.

« De même qu'au ciel Jésus-Christ notre Grand-Prêtre s'offre toujours à son Père et intercède pour nous par le sacrifice qu'il a fait de lui-même sur la croix, ainsi ici-bas, selon nous, dans l'eucharistie, le corps et le sang sacrifiés pour nous une fois pour toutes mais sacramentellement présents sous les espèces du pain et du vin, sont offerts au Père par le prêtre. Notre Seigneur en ordonna ainsi quand il institua la sainte Cène.

« 3. Nous répudions toute adoration du pain et du vin consacrés, parce que ce serait un acte d'idolâtrie ; nous traitons néanmoins les espèces avec respect à cause de leur relation sacramentelle au corps et au sang de Notre-Seigneur. Nous répudions également toute adoration d'une présence corporelle de la chair et du sang naturels du Christ, c'est-à-dire de la présence de son corps et de son sang puisqu'ils sont au ciel.

« Nous croyons que Jésus Christ lui-même, réellement et vraiment présent dans l'Eucharistie, quoique d'une manière spirituelle et ineffable, doit y être adoré. »

Voilà en peu de mots la confession de foi récemment faite par les membres les plus autorisés de la haute Eglise. Ils terminent en disant qu'ils n'ont pas la prétention d'enseigner quoi que ce soit de nouveau, et qu'ils se bornent à exprimer leur adhésion à ce que l'Eglise universelle a toujours reconnu comme la vérité sur le sacrement eucharistique. Ce n'est pas la transsubstantiation que ces messieurs admettent, mais c'est la consubstantiation ou quelque chose de fort approchant : *a distinction without difference*, disaient nos voisins.

Pour terminer ma lettre aujourd'hui je vous annoncerai que le gouvernement de Sa Majesté vient enfin de nommer une commission chargée ; 1° de réviser les livres des prières publiques, et surtout d'y substituer des extraits des Ecritures canoniques du Vieux Testament aux passages

tirés des Apocryphes et fixés par le calendrier pour être lus à certains jours dans les églises; 2° d'examiner les réformes à introduire dans le service divin, principalement quant à ce qui regarde les ornements du culte et les habits sacerdotaux, de façon que pour les détails considérés comme essentiels on puisse arriver à quelque décision uniforme.

Vous remarquerez d'abord le vague qui règne dans le second membre de phrase. Que doit-on regarder comme des détails essentiels? Où fixer la ligne de démarcation? Il est évident que cette ambiguïté a été laissée à dessein. Le parlement n'est pas encore préparé à frapper le grand coup qui doit renverser l'Eglise anglicane; on espère gagner du temps et arriver à maintenir le *statu quo* actuel à très peu de choses près. Ensuite, lorsqu'on jette un coup d'œil sur la liste des vingt-neuf membres de la commission, on ne tarde pas à reconnaître que la nuance évangélique y brille par son absence. Les seules personnes qui lui appartiennent sont sir J. Napier, et M. Venn : deux sur vingt-neuf! Lord Shaftesbury a refusé d'y paraître; les évêques de Saint-David et de Durham, l'archevêque d'York ont aussi cru prudent de ne point accepter la nomination qui leur avait été offerte comme membres du bureau d'enquête. Le journal le *Record* est au désespoir, ainsi que vous devez bien vous l'imaginer, et pour citer une expression du *Daily News*, « les ritualistes ont une année de répit. » Une année! c'est fort honnête. Disons deux ou trois et nous serons plus près de la vérité. Le parti de la haute Eglise, au contraire, triomphe, mais sans abuser de sa position. En effet, si les *Evangelicals* ne cachent pas leur dessein bien arrêté de poursuivre, armés du texte de la loi, leurs adversaires par tous les moyens possibles, si leur but avoué est la suppression absolue complète et universelle de tout ce qui rappelle de près ou de loin le catholicisme romain, les ritualistes sont plus modestes. Ils désirent simplement qu'on leur laisse interpréter à leur guise la portion du livre de prières et des canons de l'Eglise sur le cérémonial liturgique et les costumes sacerdotaux. L'absurde tentative de s'approcher le plus possible du romanisme sans y adhérer tout à fait n'en constitue pas moins un compromis impossible.

GUSTAVE MASSON.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 juillet.

Les souverains à Paris. — Un vote des loges maçonniques françaises. — Le Sénat et les bibliothèques populaires. — La question de l'Eglise établie d'Irlande à la chambre des lords.

Au moment où nous écrivons ces pages, Paris est en fête; après le czar, après le roi de Prusse, c'est le sultan qui nous arrive. Nous admirons fort toutes ces magnificences; nous sommes plus ému encore en voyant débarquer dans nos murs ces milliers d'ouvriers étrangers qui viennent étudier les progrès de notre industrie; nous nous réjouissons de ces journées pacifiques qui succèdent à de longues et sombres préoccupations; mais, en présence des libertés promises et si vite ajournées, en face des douloureuses conséquences de notre politique extérieure, en face surtout de l'état moral du pays, nous ne pouvons joindre notre voix à l'*hosannah* de la presse officieuse, et à ceux qui nous montrent les splendeurs et les féeries des palais où viennent s'asseoir les souverains de l'Europe, nous sommes tenté de répondre par le mot de l'Ecriture : « Est-ce là ce que vous regardez?[1] »

Laissons donc la politique pour ne nous occuper que des questions qui touchent à la vie morale de la France.

Deux votes, l'un du convent maçonnique annuel de Paris, l'autre du Sénat, méritent tout d'abord de fixer l'attention de nos lecteurs.

Il s'agissait, pour les francs-maçons français, de savoir si l'on maintiendrait ou si l'on supprimerait la formule qui préside à tous leurs documents : *A la gloire du Grand Architecte de l'Univers.* La suppression était nettement demandée; les loges de France ont décidé, à une énorme majorité, le maintien de la formule. Là-dessus, grandes protestations des journaux positivistes; on veut, à les entendre, transformer la maçonnerie en une Eglise intolérante. « Au nom de la liberté, s'écrie à ce sujet la *Morale indépendante*, au nom de la moralité, nous regrettons un pareil vote. La maçonnerie, pour nous, profanes, semblait avoir d'autres destinées. Au lieu de l'élever à la hauteur d'une institution de pure morale, ce qui est son essence, ce qui satisfait à toutes ses aspirations, à sa prétention d'universalité, puis, de cette hauteur, de dominer la société actuelle qui marche dans ce sens; au lieu d'être, en un mot, le vrai pouvoir spirituel de la société moderne, ce vote l'a fait descendre au rang d'une secte religieuse des plus mesquines, et la maintient dans la

[1] La *Revue* parlera de la grande fête du 1er juillet dans le travail complet qu'elle prépare sur l'*Exposition*. (*Réd.*)

pénombre d'un vague déisme impuissant. Il n'en peut être ainsi, et nous espérons, en dépit de tout, qu'elle finira par comprendre son véritable rôle, sa véritable fonction, qui est, nous le répétons, d'élever la morale purgée de tout mysticisme à la hauteur d'une institution. »

Plus que les rédacteurs de la *Morale indépendante*, nous sommes profane en cette affaire, et si l'on nous demandait à quoi sert la franc-maçonnerie au dix-neuvième siècle, nous serions fort embarrassé pour répondre; seulement, il nous semble que les réflexions de la *Morale indépendante* suffisent à montrer pourquoi les francs-maçons devaient voter comme ils l'ont fait. Notons en passant le langage de la *Morale indépendante;* affirmer que l'on croit en Dieu, c'est, selon elle, descendre au rang d'une secte religieuse des plus mesquines. Nous recommandons cette déclaration à l'attention du parti protestant qui pense que la prédication chaleureuse du théisme, sans révélation et sans légendes, ramènera dans les temples les esprits trop éclairés pour accepter l'Evangile et le surnaturel. Ils ne veulent pas, disent-ils, que le protestantisme soit une *secte;* ce mot-là, ils le laissent tomber avec dédain sur les chrétiens qui, sans recourir à l'Etat, ont péniblement, et à force de sacrifices, fondé sur le sol de notre patrie des Eglises subsistant de leurs propres ressources et tenant d'une main ferme le drapeau de leur foi. Mais voilà qu'à leur tour, cette injure, ils la reçoivent de ceux-là même qu'ils prétendaient gagner. Puisse cette leçon leur profiter et leur apprendre que le dédain est un pauvre moyen de guerre, surtout quand on prétend le faire retomber sur une foi sincère et courageuse. Quant aux journaux libéraux qui soutiennent que la franc-maçonnerie, n'étant point une Eglise, pouvait supprimer la formule dont nous parlons sans toucher en rien aux convictions de ses membres, il nous semble qu'ils simplifient un peu trop la question. Sans doute, nous comprendrions qu'une société nouvelle se formât sans demander à ses membres s'ils croient en Dieu; cela se fait tous les jours, et personne n'y trouve rien à redire; la question n'est point non plus de savoir si un athée peut être honnête homme; c'est là un fait que le fanatisme seul osera nier; il s'agissait, dans le vote qui nous occupe, de tout autre chose. Il fallait décider qu'une institution enlèverait de ses statuts une formule qui est aussi ancienne qu'elle, et qui atteste que le monde a un auteur. Vouloir nous persuader qu'une proposition pareille fût sans conséquence, c'est trop compter sur notre naïveté; il est certain que si ce vote lui eût été favorable, on en eût triomphé, et que le parti de la *Morale indépendante* y eût vu la plus éclatante confirmation de ses principes. Les francs-maçons n'ont pas voulu déclarer que l'athéisme est chose indifférente, et nous les en félicitons de grand cœur; s'ils ont voulu faire plus, s'ils ont voulu indiquer par leur vote que la morale éternelle repose sur l'idée de Dieu, nous les en félicitons davantage encore, car, tout en pensant qu'un athée peut être honnête, nous n'avons jamais conçu que le devoir pût

se passer d'une obligation ni d'une sanction; et, en dehors de l'idée de Dieu, nous en sommes encore réduit à chercher sur quoi reposeront cette obligation, cette sanction; à cet égard, la lecture de la *Morale indépendante* n'a fait, nous devons le dire, que fortifier nos anciens préjugés; il paraît qu'elle n'a pas exercé une influence beaucoup plus puissante sur les francs-maçons qui semblaient pourtant devoir être dévoués d'avance à sa thèse, comme on nous l'avait toujours donné à entendre. Depuis quelque temps, une certaine classe de journaux a pris l'agréable habitude de désigner du nom de *cléricaux* ceux qui pensent que la morale n'a de véritable appui que dans la foi en Dieu; voilà donc les francs-maçons dûment convaincus de cléricalisme. Cela est dans la logique des choses. On est toujours le clérical de quelqu'un. Les apôtres de la *Morale indépendante*, qui ne veulent pas affirmer Dieu, veulent du moins, et nous leur en savons gré, affirmer la morale. Sur ce point, eux aussi sont des orthodoxes et des doctrinaires; pourquoi s'étonneraient-ils d'être demain appelés cléricaux par le parti qui nie en l'homme le sens moral et n'accepte aucune autorité, pas même celle du devoir?

Depuis longtemps aucune séance du Sénat n'avait présenté autant d'intérêt que celle du 25 juin dernier. Il s'agissait de délibérer sur une pétition de cent deux habitants de Saint-Etienne, protestant contre l'introduction dans la bibliothèque populaire de cette ville d'un certain nombre d'ouvrages de Voltaire, Rabelais, Proudhon, Fourrier, Michelet, Laroque, Renan, l'abbé ***, Lanfrey, Jean Reynaud, Balzac, George Sand, Pelletan, etc., etc. Les bibliothèques populaires sont dirigées par un comité nommé par le conseil municipal de chaque ville; c'est donc contre ce dernier corps qu'était dirigée la pétition soumise au Sénat. La question était complexe. Il est évident qu'une bibliothèque populaire ne peut être assimilée aux bibliothèques scientifiques qui doivent tout contenir. On sait d'ailleurs que, même dans ces dernières, tous les ouvrages ne peuvent être donnés au premier venu : règlement de moralité élémentaire et de simple bon sens. A plus forte raison doit-on éviter, dans un établissement destiné à répandre des livres au sein des classes populaires et placé sous la surveillance d'un comité responsable, l'introduction de livres ouvertement immoraux. Posée dans ces termes généraux, la question est fort simple; c'est bien ainsi qu'on l'entend et qu'on la résout en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, aux Etats-Unis, c'est-à-dire dans les pays où la liberté et l'instruction populaire sont le plus développées. Malheureusement, au Sénat, des considérations politiques et religieuses sont venues compliquer le débat et y jeter plus d'obscurité que de lumière. La pétition de Saint-Etienne, rédigée, assure-t-on, par l'initiative de la Société de Saint-Vincent de Paul, affichait une tendance à laquelle le Sénat a paru s'associer et que nous ne croyons ni sage, ni légitime. Que d'une manière générale on réclamât pour la composition des bibliothèques populaires une surveillance éclairée, qu'on exprimât le vœu d'en

voir écarter des ouvrages immoraux ou injurieux envers la religion, rien de plus convenable assurément et de plus naturel. On est allé plus loin : le Sénat a paru accepter en quelque sorte la liste de proscription dressée par les pétitionnaires, prétention inacceptable et dangereuse au premier chef. Se représente-t-on un corps politique prononçant des verdicts sur un sujet aussi délicat? Comment condamner en bloc certains auteurs? Comment distinguer parmi les livres du même écrivain l'œuvre immortelle qui doit subsister et le pamphlet qui doit disparaître? Dans la liste même citée dans le rapport du Sénat, quel étrange amalgame de noms disparates! Qui décidera les mérites ou les dangers de ces divers ouvrages? On nous dit qu'en bloc ils sont hostiles à la religion, mais qu'entend-t-on par là? Telle œuvre historique que nul ne songera à rayer d'une bibliothèque ne respire-t-elle pas un esprit de scepticisme d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil et s'insinue partout sans s'accentuer nulle part? Ce n'est pas tout. Si la bibliothèque de Saint-Etienne renfermait, ce qui peut être le cas, certaines productions de l'école ultramontaine, certains ouvrages de M. Louis Veuillot, certaines brochures de Mgr de Ségur, il est probable que Messieurs les sénateurs qui ont montré le plus de zèle en cette affaire n'auraient point songé à protester contre un tel choix; personne n'ignore cependant que tel de ces écrits renferme contre quelques-uns des cultes reconnus, contre leur histoire, contre leurs ministres, les injures les plus grossières et parfois les plus cyniques, qu'on y débite sur la vie des Réformateurs d'odieux mensonges, que l'Eglise gallicane elle-même y est singulièrement malmenée, que les plus nobles figures du dix-septième siècle y sont rabaissées à plaisir. Que dire de la manière dont la philosophie et les philosophes y sont représentés! Eh bien! croit-on qu'il n'y ait pas là un péril aussi? Croit-on que ces pages ne distillent pas, elles aussi, le venin? Croit-on qu'elle ne calomnient pas à leur manière l'Evangile et son divin Fondateur, et lorsqu'on se plaint avec raison de l'incrédulité contemporaine, se figure-t-on qu'elles n'ont pas accéléré, à leur manière, et de la façon la plus sûre, cette décomposition des croyances et des mœurs qui est, en effet, notre plus grand péril social? Voilà ce qu'il aurait fallu rappeler dans ce débat, si l'on voulait être équitable et ne pas verser d'un côté. M. Sainte-Beuve, lui, a protesté au nom de la littérature; il l'a fait avec son esprit habituel. On le lui a reproché avec amertume. Qu'aurait-on donc voulu qu'il fît? Qu'il s'associât aux conclusions du rapport, qu'il mît à l'index, lui aussi, Voltaire et Rabelais, Georges Sand et Pelletan? Beau spectacle en vérité et singulièrement édifiant! Il est certain cependant que si M. Sainte-Beuve, dont tout le monde connaît les opinions en matière religieuse, avait voté avec la majorité, cette majorité eût été satisfaite. Or voilà quel eût été pour nous le pire des scandales. Il faut se faire une étrange idée de la naïveté de notre peuple pour croire qu'il acceptera comme guides de ses lectures religieuses des hommes dont la philosophie ne lui est plus

un mystère. Ceux-là peuvent se vanter de connaître l'ouvrier français qui prétendent, en 1867, lui faire composer sa bibliothèque par une commission de sénateurs! Pour nous, nous savons gré à M. Sainte-Beuve de sa franchise; mais nous aurions préféré qu'il n'éprouvât pas le besoin de fortifier sa conscience littéraire en introduisant dans ce débat l'empereur et le prince Napoléon, qui honorent M. Renan de leur amitié. On a parlé de *Tartufe;* ce que nous goûtons le moins dans *Tartufe*, c'est la fameuse tirade de la fin :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude, etc.

Mais enfin, au dix-septième siècle, on comprend que Molière sentît qu'il était nécessaire de faire intervenir Louis XIV dans le débat ; aujourd'hui, de telles évocations, fort peu libérales en elles-mêmes, ont des inconvénients de toute espèce ; elles suscitent par exemple des réflexions dans le genre de celles par laquelle M. le baron Dupin a commencé son discours : Napoléon régnant, nous dit-il, par la grâce de Dieu, cela suppose qu'on « ne peut prendre rang dans l'Etat sans avoir besoin de croire à la Divinité. » Or autant vaudrait dire que, les traités européens étant placés sous l'invocation de la Sainte-Trinité, on devra réclamer de Messieurs les diplomates une abjuration formelle des erreurs de l'arianisme. Quand comprendra-t-on que la religion n'a rien à gagner à être ainsi défendue? Est-ce que les leçons de l'histoire seront donc à jamais perdues? Est-ce que le scepticisme de la Régence, succédant sans transition au régime oppressif de Louis XIV, n'est pas un enseignement? Veut-on peut-être nous proposer l'exemple de l'Espagne où la protection des lois n'a jamais manqué à la religion? Est-ce de cette façon-là qu'on prétend nous sauver? Amère dérision! Pendant que le Sénat français nous donnait ce triste spectacle, le Pape confirmait, avec éclat, les enseignements de son fameux *Syllabus*, c'est-à-dire la condamnation des principes de 89. C'est ainsi qu'on prétend ramener le monde moderne aux pieds de Jésus-Christ!

Entrons dans cette vieille et libre Angleterre dont nos journaux catholiques vantent l'esprit chrétien, depuis que son aristocratie a donné à Rome quelques importantes recrues.

Après avoir si bien conduit les destinées religieuses et politiques de l'Italie, de l'Autriche, de l'Espagne et du Mexique, la Papauté n'aura de repos que lorsqu'elle pourra faire participer aux mêmes faveurs l'Angleterre et les Etats-Unis. On prévoit, on annonce le moment de leur retour; il est de mode même de signaler leur esprit religieux; hier encore, à Saint-Eustache, nous avons entendu une magnifique tirade sur la beauté du jour du dimanche dans l'Amérique libre et chrétienne. Que ne va-t-on donc porter ailleurs son zèle missionnaire? Pourquoi convertir ceux qu'on propose comme un exemple humiliant au peuple qu'on est chargé d'instruire? C'est là une question que nous soumettons respec-

tueusement au parti qui prétend servir en France le catholicisme et la liberté.

Au reste la situation de l'Angleterre est digne à tous égards de notre attention. Elle va subir, par l'extention du suffrage, une révolution intérieure dont les conséquences sont incalculables. Singulière question que celle de la réforme électorale. Il y a un an encore, il semblait que nul ne la prît au sérieux. Qui est-ce qui croit à la réforme? nous disait-on, et l'on affectait de n'y voir qu'un drapeau que M. Bright agitait pour attirer l'attention et maintenir sa popularité. Les plus hardis annonçaient une légère extension du droit de vote, qui suffirait à donner patience à la nation pendant vingt ou trente ans. Or il se trouve aujourd'hui que le suffrage est conquis dans des proportions énormes et que c'est un ministère tory qui le donne à l'Angleterre, en démentant ainsi toutes ses professions de foi, tous ses engagements passés.

Sur d'autres points, l'opinion publique est émue, elle demande au gouvernement des réformes trop longtemps ajournées. Le lundi 24 juin dernier, la veille précisément de la fameuse séance du Sénat, lord Russell soulevait, à la chambre des lords, la question de l'Eglise établie en Irlande; il demandait et obtenait la nomination d'une commission d'enquête sur l'état de cette Eglise et sur ses revenus. Il était vraiment temps d'en venir là. Quand, il y a deux ans, nous annoncions ici même que la question de l'Eglise irlandaise viendrait forcément dans un temps rapproché devant le parlement anglais, un journal de Londres nous donnait poliment à entendre que nous ferions mieux de ne pas toucher à des sujets auxquels, prétendait-il, les Français ne comprennent pas grand'-chose. Il nous semblait pourtant, alors comme aujourd'hui, qu'au delà de la Manche comme ici les iniquités religieuses devaient être traduites impitoyablement devant l'opinion publique. Lord Russell, qui ne se pique pas d'éloquence, a trouvé d'éloquentes paroles pour combattre des idées analogues à celles qu'on nous opposait. « On me dit, s'est-il écrié, que le grief des Irlandais n'est que du *sentimentalisme*. Je m'étonne que des hommes qui connaissent quelque peu la politique parlent sur ce ton du « sentimentalisme. » N'y a-t-il pas eu du sentimentalisme à la base de tous les grands mouvements qui ont agité l'Europe et le monde? Lorsqu'on s'efforça d'imposer aux Ecossais l'épiscopat, la liturgie et les rites de l'Angleterre, qui est-ce qui les fit se révolter, si ce n'est du sentimentalisme? Quand les Etats-Unis se séparèrent de l'Angleterre, était-ce uniquement pour ne pas payer la taxe sur le thé? N'y avait-il pas là aussi un certain sentimentalisme qui les portait à croire qu'un peuple libre doit voter ses impôts, etc., etc.? » Ce sont là de bonnes et sérieuses paroles qui, sur les lèvres du moins déclamateur des hommes, n'ont que plus de valeur. Lord Russell a rappelé dans ce débat que l'Eglise anglicane qui ne compte qu'un huitième de la population de l'Irlande jouit cependant, par un privilége exceptionnel et inique, de tous les revenus ec-

clésiastiques de ce pays. L'Irlande, en effet, a dit lord Russell, comptait en 1861 tout près de 6 millions d'habitants, dont 4 millions et demi sont catholiques; les autres se partagent à peu près également en anglicans et en presbytériens (693,000 anglicans ; 523,000 presbytériens ; 76,000 méthodistes, baptistes, etc.). Or les anglicans seuls touchent aux revenus ecclésiastiques, lesquels montent annuellement à la somme énorme de 586,428 livres sterling (plus de 14 millions et demi de francs), avec lesquels on soutient deux archevêques, dix évêques, et 3,600 prêtres. Il en résulte cet incroyable fait qu'il y a en Irlande, d'après le témoignage de l'évêque anglican de Down et Connor, 34 paroisses de l'Eglise établie, comptant en tout 199 membres anglicans, au sein d'une population catholique de 45,000 âmes. Il en résulte encore cet autre fait que 44,000 anglicans répartis en trois diocèses ont à leur disposition 3 évêques, 3 doyens, 11 archidiacres et 358 prêtres, vis-à-vis d'une population catholique de 1,100,000 âmes à laquelle l'Etat n'accorde rien pour ses besoins spirituels. Voilà les faits auxquels il s'agit de porter remède. Trois moyens se trouvent en présence, a dit lord Russell : mettre l'Eglise catholique à la place de l'Eglise anglicane, mais ce serait là une résolution impossible qui bouleverserait le pays ; proclamer toutes les Eglises libres et les laisser se soutenir elles-mêmes, mais ce serait détruire le principe même de l'établissement anglican ; lord Russell a proposé une autre voie qui consisterait à diviser les revenus ecclésiastiques en trois parties égales, que l'on affecterait aux catholiques, aux anglicans et aux presbytériens. Nous n'avons pas besoin de montrer qu'un tel remède n'en est pas un, puisqu'il consacre de nouveau l'inégalité qui est à la base de ce système ; c'est ce que lord Derby a fait ressortir avec infiniment de raison. Au reste, la chambre des lords n'avait point encore à choisir entre ces différents partis ; elle s'est bornée à nommer une commission d'enquête qui lui fera un rapport dans sa prochaine session. Quelle sera la décision finale? Il serait bien présomptueux de vouloir l'annoncer. Qu'il nous suffise de dire que, pour la première fois, à notre connaissance du moins, le système de l'Eglise libre a trouvé des défenseurs à la chambre des lords. Le duc d'Argyll a même dit, sans soulever de protestation : « Personne ne peut douter que dans l'avenir le système des Eglises libres prévaudra, tel qu'il existe maintenant aux Etats-Unis. » Une telle parole, prononcée à la chambre des lords, est, selon nous, un grand symptôme.

EUG. BERSIER.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

PHILOSOPHIE

LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ

M. Ch. Secrétan. — LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ. 1er volume.
Seconde édition.

Publié pour la première fois, il y a une quinzaine d'années, le bel ouvrage de M. Secrétan qu'on réimprime aujourd'hui n'a pas vieilli d'une heure. Nous craignons même que, paraissant pour la seconde fois, il ne vienne encore trop tôt, et que la pensée française, engagée dans de vieilles ornières, ne soit incapable d'en profiter. M. Secrétan a devancé de beaucoup le mouvement philosophique contemporain. C'est là tout ensemble son mérite et son malheur. Nul penseur de notre époque n'a porté dans ses recherches plus d'audace et plus de confiance ; nul n'a travaillé avec plus de persévérance et de bonheur à frayer à la philosophie spiritualiste une route nouvelle, et à l'élever enfin au-dessus du panthéisme dont elle a tant de peine à se défendre. Son livre n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être ; mais aucun de ceux qui ont pris la peine de le lire ne me démentira si j'ose affirmer ici que, depuis trente ans, la philosophie française n'a rien produit de plus original ni de plus profond, rien peut-être qui, aux yeux des penseurs étrangers, lui fasse plus d'honneur.

Ce livre, il est vrai, a eu deux torts qu'il est bien difficile encore de se faire pardonner. D'abord, c'est un livre protestant ; et l'on sait toute la peine que les meilleurs ont à franchir les

limites étroites de l'enceinte où ils sont nés, et à pénétrer dans ce qu'on nomme le grand public. En second lieu, c'est un livre de métaphysique. Il faut être bien courageux pour oser publier aujourd'hui deux volumes sur cette matière. Qui donc se soucie encore parmi nous de métaphysique? On ne dit pas de mal de ces sortes d'ouvrages; hélas! on en parle même avec un religieux respect, mais on ne les lit pas. — Eh bien, le livre de M. Secrétan a déjà triomphé et triomphera encore mieux de tous ces obstacles. Durant ces dernières années, il a fait modestement, mais constamment son chemin. On n'en a pas beaucoup parlé peut-être, mais on l'a lu, ce qui vaut mieux. Son influence n'a pas été très-étendue, mais à coup sûr, elle a été profonde. Je pourrais en indiquer la trace dans une foule d'excellents écrits parus depuis lors. Il s'est formé dans le sein du protestantisme un groupe de penseurs distingués qui, sans adopter les raisonnements particuliers de M. Secrétan, obéissent à la même inspiration, défendent les mêmes principes, et développent une philosophie pleine de séve et d'originalité, fondée sur la notion de la liberté morale, que M. Secrétan a baptisée lui-même de son vrai nom : *la philosophie de la liberté.*

Le moment ne serait-il pas venu où ce livre pourrait exercer sur le spiritualisme français la même influence féconde? Nul certainement n'admire plus que nous-même le talent, le courage et la persévérance que l'école spiritualiste en France met chaque jour à défendre les principes du théisme chrétien, les fondements de toute morale et de toute théodicée, la personnalité morale en l'homme et en Dieu. Mais on sait quelle peine elle a à se garder du panthéisme et de toutes les doctrines de fatalité qui de nos jours trouvent auprès de tant d'âmes un si facile accueil. La position de cette école, au milieu de nos conflits, devient de jour en jour plus critique. Elle se défend avec beaucoup de vigueur, mais elle a paru jusqu'à présent impuissante à rien fonder. Elle tâtonne et cherche une voie nouvelle; elle demande un principe qui puisse servir de base à ses constructions. Heureusement elle s'attache chaque jour avec plus de foi aux réalités morales, les suprêmes réalités, au devoir, à la conscience. C'est là qu'elle a puisé ses meilleurs arguments contre le panthéisme. La liberté ne serait-ce donc pas le principe qu'elle cherche? N'y aurait-il pas là le germe d'un développement éminemment fécond et nouveau? Or, ce principe, nul ne l'a exposé et dégagé avec plus de force et de netteté que M. Secrétan. Sans doute, en présentant son livre au spiritualisme français, nous ne prétendons pas lui donner une philosophie toute faite. Ce que nous avons appelé *philosophie de la li-*

berté est bien moins un système qu'une tendance générale, une construction achevée qu'un grand principe. Les fondements ont été posés par Kant, Maine de Biran, Vinet, Secrétan; mais l'édifice n'est point élevé. La philosophie de la liberté reste encore à faire, et nul ne nous semble plus capable d'accomplir cette œuvre que cette école spiritualiste à qui nous devons déjà de si beaux travaux. En tout cas, c'est de ce côté qu'elle doit marcher avec résolution, car de ce côté seulement est le salut pour elle. C'est sur les hauteurs sereines de la conscience morale qu'elle doit venir s'asseoir. De là, elle verra s'ouvrir de nouveaux et larges horizons ; alors elle aura triomphé pour jamais de cet entraînement secret qui la fait sans cesse et malgré ses efforts dériver vers le panthéisme. Ainsi tout la porte vers la philosophie de la liberté : la logique des principes, les aspirations les plus généreuses et, avant tout, la marche même de l'histoire. C'est ce que nous voudrions essayer de montrer ici.

On se méprendrait sur la gravité de la lutte qui se produit de nos jours entre le spiritualisme et le panthéisme, si l'on pensait qu'elle ne date que de notre temps. Elle remplit toute l'histoire de la philosophie moderne, et pour en trouver l'origine, il faut remonter jusqu'à Descartes. Avant d'être deux systèmes, le spiritualisme et le panthéisme sont deux tendances et deux méthodes philosophiques opposées que l'on trouve en lutte à toutes les grandes époques de l'histoire de la philosophie. Le panthéisme a toujours pour principe une idée abstraite et pour méthode de construction la pure voie logique. Qu'il l'avoue ou non, il a toujours à sa base l'axiome hegélien : « Les lois de la pensée sont les lois de l'être. » Il dédaigne l'expérience, et quand il sort de la sphère de la logique pour entrer dans celle de la réalité, ce n'est jamais que pour vérifier ou appliquer ses lois. Plus défiant de lui-même, le spiritualisme est plus humble devant les faits. Il ne dédaigne point la spéculation; mais il ne croit pas qu'elle puisse se tenir debout toute seule; il prétend juger par ce qui est de ce qui peut ou doit être.

De là vient que, dans l'histoire, nous trouvons le panthéisme toujours prêt, en partant des idées acquises par l'observation spiritualiste, à reconstruire *à priori* l'ensemble de l'univers, toujours pressé de conclure et de fermer le développement philosophique par une systématisation universelle et, croit-il, définitive. D'un autre côté, le spiritualisme, pour échapper à cette étreinte, est obligé à revenir chaque fois à la réalité vivante, pour la mieux embrasser; il lui arrache sans cesse des éléments

nouveaux qui, pénétrant dans la spéculation, la renouvellent alors qu'elle paraît épuisée, la vivifient et l'élèvent. Ainsi le premier en appelle toujours à la logique qui lui donne l'empire; le second en appelle à la vie et y trouve un invincible point d'appui. C'est de cette lutte constante que semble résulter le progrès philosophique.

Depuis Descartes, le grand rôle dans cette lutte appartient à la personnalité humaine. La mission du spiritualisme semble être de la saisir toujours mieux et de la retenir au milieu des spéculations abstraites dans toute son intégrité. Il n'est pas arrivé à ce but du premier jour; mais il y a marché avec persévérance, et chaque grande découverte qu'il a faite dans l'âme humaine a été pour lui une victoire éclatante et le principe d'un développement glorieux. Nous pouvons très-bien, à ce point de vue, marquer trois moments dans l'histoire de la philosophie moderne. D'abord avec Descartes, la philosophie, à son point de départ, saisit l'existence du *moi* dans le phénomène de la pensée et s'arrête à l'idée générale de substance. Leibnitz fait un pas de plus : il saisit le *moi* comme une force indépendante et consciente d'elle-même. Kant enfin, et après lui le spiritualisme moderne ont relevé le caractère moral et libre de l'âme humaine. Voilà les trois chapitres de cette grande histoire marqués par les idées de *substance*, de *force* et de *liberté*. Le panthéisme de Spinoza ou le panthéisme de la substance apparaît au bout de la philosophie cartésienne; celui de Hegel ou le panthéisme de la force semble n'être que la transformation logique du système de Leibnitz. Mais aucun panthéisme, à notre avis, ne peut atteindre le spiritualisme qui s'élève jusqu'à la conscience morale, et pose franchement à sa base la notion de liberté.

Descartes a pour nous bien vieilli; sa métaphysique et sa méthode nous sont devenues à peu près étrangères. Il n'en demeure pas moins le véritable père de la philosophie moderne, ainsi que nous l'avons appris dans tous les manuels. Il garde l'immense mérite d'être entré le premier dans le domaine de l'âme. C'est un monde nouveau qu'il a découvert, et s'il en a ignoré les plus riches trésors, il lui reste l'honneur d'y avoir guidé tous ceux qui l'ont exploré après lui.

En faisant table rase de toutes les idées qui lui venaient de l'éducation ou de l'étude, Descartes se trouva ramené en face de lui-même. Son doute, qui n'est pas très-sérieux comme doute, lui fut un moyen heureux, bien qu'artificiel, de se débarrasser de toutes les idées acquises de seconde main, et d'arriver di-

rectement à la source de la vie et de la pensée. Le fameux raisonnement : *Je pense, donc je suis*, n'est en réalité qu'une perception immédiate de la conscience. Ce serait le plus défectueux des syllogismes, s'il n'était avant tout l'expression spontanée, triomphante, du sentiment intime de notre propre existence. C'est l'homme qui se cherche et qui tout à coup se surprend et se saisit lui-même dans sa propre recherche. L'évidence que Descartes trouvait dans cet axiome venait, non d'un raisonnement mais du fond même de l'âme. Elle naissait irrésistiblement du sentiment intérieur. Il faut en dire autant de l'existence de Dieu et de celle du monde. Malgré quelques apparences contraires, Descartes les saisissait bien plus par cette intuition immédiate que par une série de pénibles syllogismes. Ainsi il fondait la philosophie sur l'évidence intime; il lui donnait son vrai point de départ, l'âme humaine. D'une façon plus profonde que Socrate, il l'humanisait et la faisait descendre encore une fois du ciel sur la terre.

Mais il y a dans cette philosophie cartésienne un dualisme facile à remarquer. A côté du Descartes de l'observation intérieure, amant de l'évidence directe, il y a un Descartes raisonneur, subtil, plus ambitieux de construire le monde que de l'étudier. A côté de la méthode d'observation, nous trouvons la méthode *à priori*. Descartes a été dominé par la scolastique bien plus qu'on ne le croit généralement, et bien plus qu'il ne l'a cru lui-même. Il repoussait la philosophie du moyen âge, comme tournant sans fin sur elle-même, se développant en formules vides sans toucher à la réalité par aucun côté. Mais, à parler vrai, toute son ambition était de trouver une vérité certaine qui pût servir de point d'appui à une spéculation plus heureuse. C'était cette base première qui lui semblait manquer à la scolastique. Lui-même ne demandait qu'un point de départ assuré, et il crut le trouver dans l'existence du moi. Dès lors il spécule à son tour; il observe toujours moins et raisonne toujours plus, croyant arriver ainsi rapidement et sûrement à la pleine réalité des choses.

M. Saisset, dans son dernier ouvrage, a fort bien montré chez Descartes cette prédominance croissante de la méthode *à priori* à partir du *Discours sur la méthode*, dans les *Méditations* et les *Principes philosophiques*. C'était une pente fatale. Le Descartes de l'observation intérieure est un vrai spiritualiste; il ne mène pas du tout à Spinoza. Mais celui de la spéculation y mène par une logique irrésistible. Les faits vivants se transforment en notions mortes de l'esprit, et toute la philosophie cartésienne vient se condenser et se résumer dans l'idée générale de substance,

dont on a observé deux simples modes, la pensée et l'étendue. Descartes avait posé l'un vis-à-vis de l'autre Dieu, l'âme humaine et le monde. Maintenant, les distinctions réelles s'effacent; il ne reste qu'une distinction logique. Il n'y a plus dans le monde que des substances pensantes et des substances étendues.

C'est à ce point de la philosophie cartésienne que se rattache le spinozisme. Le philosophe hollandais part de cette notion générale de la substance qu'il précise et définit, et il en déduit logiquement tout son système avec la rigueur et sous la forme d'une démonstration géométrique. La forme et le fond de cette philosophie sont en parfaite harmonie. Tout y est rude, inflexible. N'y cherchez ni la vie ni le mouvement. Vous ne trouverez que des proportions et des rapports. La substance divine se développe parallèlement sous les deux modes, la pensée et l'étendue. On dirait une échelle infinie, où les degrés correspondent toujours entre eux, mais dans une harmonie immobile.

Spinoza ferme ainsi ce premier développement de la philosophie moderne. Leibnitz nous a expliqué d'un mot ce système quand il l'a appelé un *cartésianisme immodéré*. La diversité des êtres s'était abîmée dans l'unité de la substance éternelle. La personnalité humaine était anéantie. Il ne restait pas même le simple point de départ des méditations de Descartes, l'existence positive du moi individuel. Spinoza avait évidemment poussé la spéculation cartésienne à ses dernières limites. Après lui, dans cette voie, il n'y avait rien à tenter. Si la philosophie voulait trouver un nouveau développement, elle devait revenir à la réalité; il fallait recommencer l'œuvre au point où Descartes l'avait laissée pour se jeter dans les aventures. Ce fut la gloire de Leibnitz.

Leibnitz a du même coup renversé le spinozisme et renouvelé toute la philosophie. Les erreurs de Descartes et de Spinoza lui semblaient avec raison venir d'un vice originel dans la notion même de la substance. Cette notion toute passive est loin d'épuiser la réalité. Leibnitz y ajoute ou plutôt y substitue celle de *force*. C'est toute une révolution. Il oppose à cette substance éternelle et à ses modes éphémères les énergies multiples, les forces diverses du monde réel. Le moi est bien plus qu'une modalité de la substance pensante. C'est une force qui se possède et qui se connaît. *Vis conscia sui*. Dès lors tout change de face et de nature. A l'unité morne du spinozisme succède la plus riche variété. Tout se meut, tout palpite et se développe depuis la mo-

nade la plus infime jusqu'à la monade la plus élevée. C'est une hiérarchie infinie de forces individuelles qui s'harmonisent sans se confondre et se distinguent sans se heurter. Dieu a retrouvé, comme toutes les autres monades, son indépendance souveraine. Il n'est plus la substance éternelle, il est la force première, toute-puissante, de qui procèdent toutes les autres et qui maintient l'ordre et la vie au sein de l'univers.

Ce nouveau spiritualisme est autrement intéressant et vivant que celui de Descartes. Les deux idées de force et de loi ont tout rajeuni et tout fécondé. La philosophie s'est élevée du point de vue mécanique au point de vue dynamique. Il y a là un immense progrès. Mais Leibnitz, à son tour, ne s'est-il pas trop hâté dans ses conclusions? N'a-t-il pas été séduit par le magnifique déploiement de son système? L'idée de force épuise-t-elle la personnalité humaine? Chaque monade vit d'une manière indépendante, et se développe uniquement d'après la loi intime de sa nature. Mais ce développement a été réglé infailliblement et dirigé vers une fin prévue. Aucune force ne peut se détourner de sa route, ni la suivre avec plus de rapidité ou plus de lenteur. C'est au prix d'un déterminisme absolu qu'est maintenu sans cesse l'ordre de l'univers. Entre toutes les forces qui le constituent règne une *harmonie préétablie;* et, sans le savoir ni le chercher, elles se correspondent à chaque degré de leur développement d'une manière parfaite et forment ainsi un concert immense, réalisation éternelle du plan éternel de Dieu. Il est difficile sans doute de rien concevoir de plus magnifique que ce monde, le meilleur des mondes possibles. Est-ce là cependant le monde réel? Nous demandions, en présence du spinozisme, où est la vie? Ne pouvons-nous pas demander ici où est et que devient la liberté? Evidemment il n'y a dans ce système aucune place pour elle; cette force, dont le caractère est précisément d'être indéterminée ou du moins de se déterminer par elle-même, troublerait cet ordre magnifique. Là est le vice de cette noble philosophie, vice dont tout le génie de Leibnitz ne pourra prévenir les conséquences fatales; elle ira échouer devant le problème du mal et devant celui des rapports de l'homme avec Dieu. Les hypothèses si ingénieuses de la *Théodicée* prouveront la générosité d'âme de Leibnitz, mais révéleront en même temps toutes les incurables faiblesses de son système. Ce spiritualisme succombera lui aussi sous les efforts de la logique panthéiste. Qui pourra nous empêcher de simplifier encore ce monde du philosophe allemand, et au lieu d'une série ascendante de forces multiples, de ne voir dans l'ensemble des choses que les manifestations diverses et progressives d'une seule et

même force infinie? Cette conception n'est-elle pas plus logique et plus rationnelle? Une seule loi, une seule force, et tout est expliqué. Laissez Kant préparer la voie à Schelling et à Hegel, et nous verrons la philosophie aboutir à cette conclusion. Une seconde fois le panthéisme héritera de Leibnitz, comme il a hérité de Descartes; le spinozisme, transformé par Hegel, retrouvera faveur et puissance. Après le panthéisme de la substance, nous aurons le panthéisme de la force.

Arrêtons-nous un instant devant ces quatre grandes figures, Descartes et Spinoza, Leibnitz et Hegel, qui résument à notre point de vue les deux périodes achevées de la philosophie moderne. Descartes et Leibnitz représentent deux mouvements spiritualistes, fermés l'un et l'autre par le plus écrasant panthéisme. Ils ont posé les prémisses; Spinoza et Hegel en ont tour à tour développé les conséquences. Chose remarquable, et qu'il n'est point oiseux de noter ici, la ressemblance des acteurs n'est pas moins frappante que celle des rôles. Descartes et Leibnitz sont deux génies universels, unissant l'observation la plus pénétrante à la dialectique la plus hardie; ils embrassent et fécondent à la fois le domaine de toutes les sciences, et jouissent de leur vivant d'une influence et d'une gloire européennes. Hegel et Spinoza ne se ressemblent pas moins; ils ont vécu longtemps dans l'ombre, remplissant de modestes fonctions et d'humbles devoirs. Leur génie a moins d'étendue et plus de rigueur; logiciens obstinés, ils enfantent dans une sorte de mystère leurs systèmes achevés de toutes pièces, et surprennent et subjuguent le monde philosophique par la puissance et la hardiesse de leurs idées. Les premiers nous représentent le génie de la découverte; les seconds celui de la logique. Spinoza n'eût pas été possible sans Descartes, ni Hegel sans Leibnitz. C'est le spiritualisme et le panthéisme à deux degrés différents de leur histoire, et qui gardent toujours leurs analogies naturelles. C'est le même phénomène logique deux fois répété.

Entre Leibnitz et Hegel s'est placé Kant. Son œuvre a été double et peut paraître contradictoire. *La critique de la raison pure*, et *celle de la raison pratique* ouvrent deux directions opposées. L'une mène du spiritualisme de Leibnitz au panthéisme de Hegel; l'autre, qui ressemble fort à une inconséquence et paraît au premier abord inféconde, inaugure en réalité une ère nouvelle dans l'histoire de la philosophie. La première est la critique sévère de l'intellectualisme et conclut au scepticisme. La seconde dégage nettement la notion de l'obligation morale, et la pose comme le *quid inconcussum*, le fondement inébranlable que

cherche la philosophie. On peut se demander comment deux tendances si contraires pouvaient se concilier dans l'esprit du philosophe de Kœnigsberg. La contradiction, en tout cas, paraît manifeste. Le mot de M. Secrétan est vrai : « La philosophie de Kant se compose de deux parties : d'une science qui n'est pas vraie, et d'une vérité qui n'est pas sue. » Ainsi, par ces deux ouvrages, Kant est véritablement le père des deux mouvements philosophiques dont la lutte remplit tout le dix-neuvième siècle : la philosophie de la raison et la philosophie de la liberté.

La première direction, ouverte par la *Critique de la raison pure*, a été suivie, avec autant de persévérance que d'éclat, par la philosophie allemande. Kant, Fichte, Schelling, Hegel se succèdent, et paraissent travailler à une même œuvre que chacun reprend au point précis où son prédécesseur l'a laissée. L'histoire de la philosophie ne présente pas de période plus riche et plus glorieuse. Comme Descartes, mais plus rigoureusement que lui, Kant s'est enfermé dans son âme ; il en arrache toutes les idées venues du dehors ; il coupe tous les ponts qui pouvaient le conduire à la réalité extérieure. « Il s'enferme si bien dans cette forteresse, dit excellemment M. Naville, qu'il n'en peut plus sortir. Il ne peut plus retrouver le chemin de l'univers. Il y reste donc, et n'a plus devant lui que la raison s'exerçant dans le vide, tournant sans fin sur elle-même, sans atteindre à la réalité. » En face de ce scepticisme absolu, Hegel prend un parti désespéré, il le change en un dogmatisme absolu. La logique abstraite, il est vrai, n'atteint pas la réalité ; mais la logique est la loi même, l'essence des choses. C'est une vieille erreur que de chercher Dieu, la vérité hors de nous. Dieu, la vérité sont en nous-mêmes. La loi de l'esprit est la loi de l'être. L'être universel n'est que l'évolution de l'idée. De là part et se développe dans les sphères de la nature, de l'histoire, de la religion, ce grandiose système qui embrasse l'univers entier dans le réseau souple et fort de ses lois éternelles et nécessaires. Le panthéisme arrive à son apogée. Jamais il n'avait eu une plus nette conscience de son principe et de sa méthode ; jamais il ne les avait plus rigoureusement appliqués. L'avenir, en fait de panthéisme, n'imaginera rien de plus profond ni de plus parfait que le système hégélien.

Cependant ce grand mouvement philosophique paraît épuisé. Le panthéisme domine encore les sciences critiques, historiques et naturelles ; mais le panthéisme métaphysique est mort. La source hégélienne est tarie ; elle semble avoir jeté son dernier flot, en France du moins, avec le dernier livre de M. Vacherot. L'avenir est à la seconde direction ouverte par la *Critique de la*

raison pratique de Kant. Elle a été jusqu'à présent timidement poursuivie. Mais le mouvement qui porte la philosophie de ce côté se fortifie chaque jour. Un nouveau spiritualisme plus jeune et plus courageux relève avec vigueur les droits de la conscience, et cherche à fonder sur la notion de la liberté morale une nouvelle métaphysique, qui réponde à la fois aux lois logiques de l'esprit et aux besoins moraux de l'âme.

A la tête de ce mouvement ne se trouve sans doute aucun homme qu'on puisse comparer à Leibnitz ou à Hegel. La philosophie de la liberté n'a pas eu le même bonheur, ni jeté autant d'éclat que la philosophie de l'absolu. MM. Royer Collard et Cousin ne l'ont pas servie autant qu'on pourrait le désirer. Le spiritualisme a fait une halte trop longue dans l'éclectisme. Il a commenté avec beaucoup d'éloquence, mais sans grand résultat, les principes très-sages, mais peu féconds, de l'école écossaise. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que si quelque chose distingue le spiritualisme contemporain de celui de Leibnitz ou de Descartes, c'est le caractère moral qu'il aime à revêtir, c'est une appréciation plus saine et plus profonde de la notion du devoir et de la liberté. On sait la place que ce côté de la vie spirituelle a prise dans les méditations de Maine de Biran. MM. Jouffroy, Jules Simon, Saisset, Janet et Caro ont beaucoup contribué à pousser dans cette voie féconde la philosophie spiritualiste. On pourrait citer encore en France, en Italie, en Allemagne, en Suisse, un grand nombre d'hommes distingués qui marchent avec beaucoup d'élan dans cette direction. Il faudrait surtout tenir compte des études si neuves et si profondes de Vinet. Mais nul ne s'est avancé aussi loin en ce sens que M. Secrétan ; nul n'a mieux exprimé le principe de cette philosophie nouvelle, et n'en a mieux développé les riches conséquences. Ce qui, chez tant d'autres, n'est qu'une inspiration générale, vague, étouffée par de nombreuses inconséquences, arrêtée par de vieux préjugés, est devenu chez lui une philosophie positive, originale, qui a conscience de son principe et de sa destinée.

Il y a dans la notion de la liberté morale autre chose, en effet, qu'un excellent argument contre le panthéisme. Il y a là un fait immense qui, en pénétrant dans la métaphysique, doit la renouveler toute entière, comme l'idée de force l'a déjà renouvelée une première fois. C'est une nouvelle sphère de la vie, la plus haute et la plus riche, qui s'ouvre et se révèle; c'est un principe qui peut élever à jamais la pensée humaine au-dessus du panthéisme. Seule, la liberté morale fonde, d'une manière invincible, la personnalité de l'homme et celle de Dieu ; seule, elle nous fait comprendre leurs vrais rapports; seule, elle fonde la

dignité de la vie et la grandeur de notre destinée. Il est une loi plus haute que celle de la logique, c'est la loi du devoir. Il est quelque chose de meilleur que le progrès de l'idée à travers les siècles, c'est l'effort libre de l'âme humaine s'élevant douloureusement à la sainteté. Il est un monde, enfin, plus grand et plus beau que celui des évolutions infinies de la force éternelle : c'est le monde des esprits libres, librement attachés à Dieu; c'est le plan de l'amour infini réalisé par l'amour dans tous les cœurs.

Ce serait le moment de donner une idée précise de cette philosophie de la liberté, telle que l'a comprise et esquissée M. Secrétan. Il faudrait essayer de faire l'analyse et la critique de l'ouvrage considérable dont nous avons mis le titre à la tête de cette étude. C'est une tâche épineuse dont s'acquittera, bien mieux que je ne saurais le faire, un autre des rédacteurs de cette revue. J'ai voulu seulement, en esquissant les destinées de la philosophie depuis Descartes, essayer de faire comprendre et de marquer, dans l'histoire de la pensée moderne, la véritable place de ce que j'ai appelé, après M. Secrétan, la philosophie de la liberté.

AUGUSTE SABATIER.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

—

UN ÉPISODE DE LA GUERRE D'ALLEMAGNE DE 1866

DIE HANNOVERANER IN THURINGEN UND DIE SCHLACHT BEI LANGENSALZA, *eine Episode aus der neuesten Kriegsgeschichte*, von einem unparteiischen Augenzeugen.

LES HANOVRIENS EN THURINGE ET LA BATAILLE DE LANGENSALZA, *épisode de la dernière guerre*, par un témoin oculaire. — 2e édition avec carte et plan. — Langensalza, 1866, et Vierweg, rue de Richelieu, Paris.

Ce n'est pas seulement sous le point vue militaire que la guerre de 1866 en Allemagne mérite d'être étudiée; on peut en tirer dans l'ordre intellectuel, moral et religieux, des conséquences dignes du plus haut intérêt, si l'on s'informe, à l'aide de documents sérieux, de la condition où cette guerre, lorsqu'elle éclata le 14 juin, trouva les différentes régions de l'Allemagne; si l'on examine la manière dont elle a été conduite; enfin, si l'on réfléchit aux conséquences qu'avant le terme révolu d'une année depuis la pacification de Prague, ce choc à main armée entre les deux tendances qui se disputaient l'Allemagne, a produites dans l'existence intérieure de cette contrée, et sur sa considération au dehors.

Un des épisodes de cette guerre si grande et si courte, les plus propres à donner une idée juste du caractère qu'elle eut réellement, et de l'impression définitive qu'elle devait produire sur les âmes allemandes, c'est la campagne de l'armée hanovrienne en Thuringe, terminée par la bataille de Langensalza, et la capitulation qui en fut la suite, mais nullement la conséquence. L'histoire connaît peu d'exemples de querelles entreprises sous des couleurs, de part et d'autre, aussi spécieuses, débattues des deux côtés avec plus d'héroïsme, achevées à l'honneur aussi égal des deux adversaires, et suivies par une réconciliation si cordialement offerte, si généralement acceptée. C'est un chapitre ho-

norable dans les annales de la civilisation germanique, et surtout dans celles de l'esprit chrétien.

Notre tâche n'est pas de raconter par quelle complication d'incidents, parlementaires et diplomatiques, l'antagonisme qui, depuis si longtemps, existait en Allemagne entre la suprématie de l'Autriche et la supériorité de la Prusse, entre le principe d'une étroite union des membres du corps germanique et celui de leur indépendance aussi grande que possible, et l'on pourrait ajouter : l'opposition souvent énoncée, profondément sentie, entre l'autorité prépondérante des intérêts catholiques et l'influence active des intérêts protestants, aboutirent à la célèbre votation du 14 juin, dans le sein de la diète assemblée à Francfort. C'était une déclaration de guerre faite à la Prusse et à ses alliés : ceux-ci paraissaient bien peu nombreux et bien faibles ; car la diète ne représentait que les pouvoirs dont elle émanait, c'est-à-dire les gouvernements et les cours ; les populations n'y trouvaient pas leur organe. Cependant, celles du midi n'opposèrent aucune résistance à la direction que, dans la lutte imminente, leurs cours respectives voulaient leur imprimer ; il en fut tout différemment dans le nord-ouest de l'Allemagne, où la passion des gouvernements se mit en opposition directe avec les tendances des peuples. Mais nulle part ailleurs le choc entre les intérêts et les affections, les aspirations du présent et l'autorité du passé, l'indispensable nécessité du progrès et la résistance désespérée à l'innovation, ne fut si violent et si douloureux que dans le royaume de Hanovre.

Cet état, si fréquemment théâtre de la guerre, jouet des congrès, alternativement agrandi et mutilé, absorbé et créé de nouveau par les traités dont l'Allemagne, depuis 1648, a été l'objet, et quelquefois la victime, le Hanovre était sorti fort agrandi des délibérations de Vienne, et comprenait, en dehors de l'ancien électorat (déjà grossi, en 1720, des dépouilles de la Suède [1]), un certain nombre d'anciennes souverainetés, les unes *temporelles*, d'autres ecclésiastiques, entre lesquelles il est telle qui, dans l'intervalle du traité de Lunéville à celui de Vienne, a passé sous quatre dominations [2]. Toute la portion occidentale du royaume, et presque une moitié de la portion méridionale, appartenaient, de la sorte, à une maison régnante qui n'avait aucune racine dans le sol, et se trouvaient associées à un état dont la politique hére-

[1] Duchés de Bremen et de Verden.

[2] Les principautés d'Osnabrück et de Hildesheim, précédemment ecclésiastiques, d'Ostfrise, Bentheim et Meppen, celle-ci détachée de l'évêché de Munster, mais ayant été adjugée à des familles dépossédées sur la rive gauche du Rhin ; la ville précédemment impériale de Goslar et d'autres districts d'importance moindre.

TIMBRE IMPÉRIAL

ditaire ne répondait à aucune de leurs traditions, ne consultait même que rarement leurs intérêts fondamentaux. La politique de la cour de Hanovre, bienveillante, d'ailleurs, pour ses sujets, et de bonne foi voulant être paternelle, n'avait qu'une maxime fixe, combattre la suprématie naturelle de la monarchie prussienne dans le nord de l'Allemagne, quoi qu'il pût advenir, au reste, du pays et de sa considération vis-à-vis des étrangers; cette politique n'avait qu'un but : se fortifier par des alliances au dedans de l'Allemagne, s'il se pouvait, mais au dehors encore, si cela devenait nécessaire. Dans la chaleur d'un débat parlementaire, un des ministres du roi de Hanovre s'emporta jusqu'à répondre au chef du parti qui défendait l'unité germanique, par une de ces paroles fatales que l'instinct des peuples prend pour l'aveu de projets sinistres, et qui servent, auprès de la conscience publique, de justification à des résolutions extrêmes. La cour, loin de désavouer ce fonctionnaire malheureux, le décora d'un titre de noblesse. La dynastie hanovrienne, l'une des plus illustrées des pays teutoniques, venait de signer les préliminaires de sa *médiatisation*[1].

Le gouvernement hanovrien avait combattu autant qu'il dépendait de lui, et retardé, aussi longtemps qu'il en avait eu les moyens, l'union des Etats allemands en un système collectif de douanes, et une législation commune pour le commerce extérieur (le zollverein), mesure à laquelle il fut contraint d'accéder, lorsque la volonté des populations, éclairée d'abord, et par suite prononcée en ce qui concerne les intérêts matériels, lui en eut fait une loi positive; mais alors même, il ne cessa pas de mettre des entraves à la construction des voies de communication que, pour l'avantage commun du négoce, de l'industrie et de la défense militaire en Allemagne, le gouvernement prussien voulait établir, lorsque celles-ci rencontraient sur leur tracé une bande, si étroite qu'elle fût, du territoire hanovrien. L'irritation causée par une tactique si dépourvue de prévoyance et de grandeur devait être mentionnée, parce qu'elle explique en partie la répugnance que les populations d'une partie des provinces hanovriennes montrèrent à s'engager dans la lutte à main armée, et la promptitude avec laquelle elles ont adhéré au changement de leur existence politique après la convention de Nikolsburg.

Lorsque sonna l'heure funeste du vote, donné par le plénipotentiaire du Hanovre à la diète de Francfort, la population du

[1] Nous nous abstiendrons de rapporter les pénibles circonstances de ce fait, et même de transcrire les noms des antagonistes dans ce mémorable débat, noms qui ne sont, en Allemagne, sortis, un seul jour, depuis ce temps, de la mémoire de personne.

royaume était officiellement évaluée à dix-neuf cent vingt-trois mille âmes; l'armée présenta un effectif de vingt-six mille neuf cents combattants. Son armement ne plaçait pas cette troupe au niveau de l'infanterie prussienne, qu'elle égalait, d'ailleurs, en instruction, en discipline, en attachement au drapeau; mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût au complet sous la main de ses chefs, et l'appel des réserves n'eut aucune suite, en raison de la décision extraordinaire avec laquelle les armées prussiennes furent mises en mouvement, aussitôt que la guerre fut déclarée.

L'Etat hanovrien possédait une bonne place d'armes, Münden, sur le Weser, et plusieurs postes fortifiés. Ses arsenaux étaient remplis de munitions de guerre. Néanmoins, le roi crut ne pas pouvoir défendre son territoire, ni même en choisir une seule partie pour offrir à ses antagonistes la bataille qu'il aspirait à livrer. En toute hâte, il fit rassembler à Gœttingue les forces qui se trouvaient prêtes, et, se mettant lui-même à leur tête, se proposa de les conduire au travers de la Thuringe, sur les terres de Bavière, où il espérait effectuer sa jonction avec un corps allié destiné à opérer sur le Mein.

Telle était naguère et telle est encore, sur bien des points, la complication des délimitations politiques dans le centre de l'Allemagne, où le travail des âges féodaux a été moins dérangé qu'ailleurs; tel est, en conséquence, l'enchevêtrement des territoires, que les plus proches voisins se trouvent quelquefois appartenir à deux, à trois, et même à quatre dominations différentes [1]. On voit quelles ruptures des relations les plus nécessaires, quels déchirements des affections les plus puissantes résultent d'une déclaration de guerre entre les souverains de ces populations, réparties d'une manière que notre siècle est porté à juger arbitraire et déplacée. Ajoutons à cette considération celle de l'entière identité d'origine, de langage, de croyances religieuses, de coutumes et d'intérêts commerciaux qui existe entre ces frères, adjugés à des puissances qui font succéder une hostilité soudaine aux habitudes d'une longue paix, et nous comprendrons avec quels sentiments les milices du Harz hanovrien et des autres districts de la frontière s'apprêtèrent à combattre les proches voisins, les amis de la veille, que, du côté opposé, le tambour prussien rassemblait pour les mener au feu. Néanmoins, la voix du devoir militaire se fit d'abord seule écouter; nous ne tarderons pas à entendre une autre voix, non moins sainte et plus

[1] Les royaumes de Prusse et de Hanovre, les duchés de Brunswick et d'Anhalt.

tendre, qui résonnera dans l'âme des combattants, et ramènera les cœurs des frères vers les frères.

De cette armée qui, sans défendre une parcelle du sol natal, allait porter dans le midi de l'Allemagne les dernières espérances de sa dynastie, le roi Georges V, qui la conduisait en personne, embarrassé du cortége de toute sa cour, parvint à réunir, le 20 juin, une force présente de dix-huit mille combattants, avec cinquante-deux pièces attelées. Le lieutenant-général Von Arentschild en reçut le commandement. Quittant Gœttingue le 21, cette troupe dont l'air martial, l'équipement irréprochable et la bonne tenue militaire inspiraient le respect, entra par l'Eichsfeld[1] sur les terres de la domination prussienne. Malgré la stricte discipline qu'observaient les Hanovriens, les habitants de ces campagnes qui, depuis 1813, ignoraient les terribles accompagnements de la guerre, ressentirent une anxiété cruelle; aucune aggravation inutile et dès lors criminelle aux maux indispensables de l'occupation étrangère ne vint justifier ces appréhensions.

Le premier sang coula, le 22 juin, dans une rencontre de deux patrouilles de cavalerie, près de Witzenhausen. Les Hanovriens, dont le seul but était de donner, au sud du Thüringerwald, la main aux troupes bavaroises, continuèrent leur route, qui, par un détour pris soudainement vers l'orient, les fit entrer au cœur de la Thuringe. L'événement montre que cette manœuvre, dont le but immédiat fut manqué, allait décider du sort de la campagne, en plaçant les troupes du roi Georges dans un cercle de fer et de feu.

Déjà le royaume tout entier, avec ses arsenaux et ses places fortes, reconnaissait l'autorité du conquérant prussien, lorsque le roi de Hanovre établit, le 23 juin, son quartier-général à Mulhausen, d'où son armée menaçait également Langensalza et Gotha. La première de ces villes avait été chef-lieu de la Thuringe électorale[2]. Réuni depuis 1814 à la couronne prussienne, ce district, comme tous ceux qui, dans la même région, se trouvent dans une situation analogue, s'était, de cœur et d'esprit, assimilé aux anciennes provinces de la monarchie qui, dans le nord de l'Allemagne, représentait spécialement, aux yeux des peuples, l'indépendance de la patrie commune et sa grandeur.

La Thuringe peut être appelée le cœur de l'Allemagne. Sa po-

[1] Territoire possédé, avant 1802, par l'électeur de Mayence, acquis en 1802 par la Prusse, transporté au royaume d'Hanovre de Westphalie, et compris, depuis 1815, dans la province de Saxe prussienne.

[2] District enlevé par les accords de 1815 au roi de Saxe, dont les prédécesseurs le possédaient, comme annexe de l'ancien électorat, depuis la journée de Mühlberg.

pulation, exempte de tout mélange d'éléments étrangers, a longtemps possédé, en raison d'une culture plus avancée, une supériorité marquée, dans la sphère intellectuelle, sur le reste des pays germaniques. C'est le dialecte de la Thuringe qui est devenu le type littéraire de l'idiome officiel de l'Allemagne entière, après que la destruction de la maison de Hohenstaufen eut mis un terme prématuré et lugubre à la prépondérance du dialecte souabe. C'est d'un village de la Thuringe qu'est sorti le réformateur dont la controverse, pendant la première moitié du seizième siècle, changea la face de l'empire, et donna une direction nouvelle aux destinées religieuses du monde chrétien[1]. La traduction des saintes Ecritures, qui a fixé la langue littéraire de l'Allemagne, en même temps qu'imprimé à son génie méditatif une autre impulsion, est sortie du chef-lieu féodal de l'antique landgraviat[2]. De nos jours, la Thuringe conserve, seule entre toutes les régions de l'Allemagne, les traces vivantes de la vieille organisation politique « du saint-empire romain de la nation teutonique. » Elle demeure partagée entre neuf souverains : le roi de Prusse, le grand-duc de Weimar, le duc de Saxe-Gotha, le duc de Meiningen, le duc d'Altenburg, les deux princes régnants de la maison de Schwartzburg, et deux princes de la maison de Reuss. Parmi ces souverains, celui de Meiningen avait pris parti pour l'Autriche, et appelé les troupes bavaroises à son secours; les autres suivaient[3] la bannière prussienne. C'est au milieu de cette contrée florissante, couverte d'une population industrieuse, intelligente et nombreuse, dont les rameaux différents se considéraient depuis longtemps comme une famille unique, que fut tracé le champ clos où devait se résoudre le problème d'une guerre qui, là plus qu'ailleurs, présentait le caractère de *guerre civile* dans ce qu'elle a d'affreux comme lutte entre des frères, mais aussi dans ce qu'elle a de rationnel; car les questions les plus chères aux affections des hommes allaient lui demander une décision. Les armées qui se joignirent à Langensalza pouvaient, en effet, être considérées comme les champions de deux causes aussi générales qu'élevées : l'une grande surtout dans le passé, mais protégeant encore, dans le présent, des droits particuliers dignes de ménagements et d'estime; l'autre cherchant son droit dans les origines mêmes de la race germanique, obéissant à la loi d'un développement irrésistible, et voulant assurer pour l'avenir l'intégrité du sol et l'indépendance de la nation par l'emploi plus

[1] Martin Luther, né, en 1483, à Eisleben, dans le comté de Mannsfeld, en Thuringe.
[2] Le château de la Wartburg, sur Eisenach.
[3] Sauf la princesse régente de Greiz.

énergique de ses forces unies. De quel côté, en cette lutte solennelle, se trouvait le droit absolu? Il ne nous appartient pas de le dire, et rien ne nous oblige à le chercher; il peut suffire d'avoir reconnu que, dans les rangs des deux armées, se rencontraient l'honneur militaire et la conscience d'un devoir supérieur qu'il fallait accomplir.

L'armée hanovrienne chercha successivement à briser, devant Eisenach et devant Gotha, l'obstacle qu'en se resserrant graduellement le cordon des troupes prussiennes opposait à sa jonction avec les Bavarois. Des négociations très-actives se poursuivaient, sur ces entrefaites, entre le quartier général et Berlin. Le roi Georges les prolongeait autant qu'il pouvait, dans le but de gagner un temps dont il aurait tiré grand parti, si la marche de ses auxiliaires avait été plus prompte et plus hardie. Le cabinet prussien exigeait de ses adversaires une capitulation dont les termes, honorables pour eux, auraient laissé leur roi, le prince royal et tout l'état-major en liberté de se rendre où bon leur semblerait, tandis que les soldats, après avoir déposé leurs armes, seraient renvoyés dans leurs foyers.

L'ordre d'attaque fut pourtant envoyé aux troupes prussiennes, lorsqu'on put reconnaître que l'intention du roi de Hanovre n'était autre que d'attendre l'arrivée de l'avant-garde des Bavarois, au nord du Thüringerwald, puisqu'il n'avait pas réussi à s'ouvrir, au midi de cette chaîne, une route pour réunir ses forces avec les leurs. Après l'expiration d'un armistice de vingt-quatre heures, le général de Flies, commandant la division d'avant-garde du corps d'armée sous les ordres du général de Manteuffel, engagea le combat contre l'armée hanovrienne, laquelle occupait Langensalza et Thamsbrück, des deux côtés de l'Unstrut, petite rivière, l'un des affluents de la Saale, dont les rives, à l'époque chevaleresque de l'histoire, avaient été déjà le théâtre d'un choc terrible entre les deux forces qui se disputaient la direction suprême dans l'empire germanique. Le 9 juin 1075, devant les murs du monastère de Homburg, à trois quarts de lieue de Langensalza, l'empereur Henri IV, à la tête de ses milices souabes et franconiennes, remporta la victoire sur les Saxons et les Thuringiens, qui défendaient contre lui l'intérêt de leurs libertés provinciales, accidentellement appuyé par la cour romaine, hostile à l'empereur. Les ossements des treize mille victimes de cette journée décisive formèrent, par leur entassement, le monticule funèbre de Nagelstedt. Cette fois, une cause dont l'importance n'était pas moindre devait être décidée par des forces de part et d'autre bien inférieures en nombre, mais non point en bravoure ni en résolution. Le général de Flies ne disposait que de neuf

mille deux cents à neuf mille quatre cents combattants de toutes armes, avec vingt-trois pièces attelées. Le général de Gœben, qui devait dans le principe lui amener une division, se trouvait retenu dans Eisenach pour faire tête à l'avant-garde bavaroise. En face des Prussiens, le général d'Arentschild commandait à vingt bataillons d'infanterie et vingt escadrons; il mit en batterie quarante-deux pièces d'artillerie. La force qu'il pouvait engager, même après avoir détaché de plusieurs côtés des partis considérables, se montait encore à quinze mille combattants.

Les Prussiens, suivant les prescriptions de leur roi, s'étaient préparés à l'attaque par des exercices religieux. Un jour de supplications et de pénitence venait d'être observé dans toute la monarchie : « Sans l'aide du Seigneur (tels étaient les termes de la proclamation royale) nous ne pouvons rien. Inclinons-nous humblement devant lui et son jugement sacré ; fondons sur les vérités de Christ la confiance que nos fautes nous sont pardonnées, et relevés par cette consolation, implorons de lui le salut et la victoire. »

C'est sous l'impression de semblables pensées que la petite armée prussienne prit l'offensive, le matin du 27 juin, contre un ennemi qui, supérieur en nombre de près de moitié, l'attendait de pied ferme sur un champ de bataille choisi par ses chefs, et dont ceux-ci mirent habilement à profit les accidents de toute sorte qui pouvaient faciliter leur résistance. Comme durant l'action, les munitions des Hanovriens ne furent point épuisées, et que, ce jour, comme les précédents, les distributions de vivres s'étaient faites régulièrement, il y avait une sorte d'impossibilité morale à ce que le général de Flies devînt maître de Langensalza. A vrai dire, de part et d'autre, on combattit pour l'honneur : car la fortune avait décidé d'avance, et les moins clairvoyants sentaient qu'à l'issue de ce formidable duel les Hanovriens devaient coucher sur le champ de bataille, pour rendre les armes le lendemain. On ne saurait trop admirer l'ardeur et la persévérance que, dans une situation si rare et si bien reconnue, les deux adversaires firent paraître durant les nombreuses péripéties du combat. Nulle part, des cruautés ne furent commises ; nulle part, l'exaspération ne conduisit à la fureur, ni la fatigue au découragement. L'histoire offre peu d'exemples plus éclatants de la puissance que le sentiment du devoir militaire, le respect du serment, et l'amour du drapeau peuvent exercer sur des âmes étrangères à la haine, et des intelligences convaincues que la question va se décider ailleurs, Après huit heures d'un combat sans relâche, et la nuit arrivant, les Prussiens qui, à plusieurs reprises, et par deux issues,

avaient pénétré dans Langensalza, opérèrent leur retraite en bon ordre, et leur quartier-général revint au lieu où il avait été la veille, le village de Warza, sur la chaussée de Gotha. En se séparant, les adversaires se rendaient l'un à l'autre pleine justice, avec une sorte d'enthousiasme mélancolique et colère. Un bataillon auxiliaire de Gotha, un autre de la landwehr de Berlin, mis en ligne à côté des troupes les plus exercées de l'armée prussienne, avaient fait preuve d'une bravoure égale et d'un pareil sang-froid, auquel les derniers mêlaient cette veine de gaîté moqueuse que les enfants des grandes villes semblent sucer avec le lait.

En proportion des forces engagées des deux côtés sur le champ de bataille, l'affaire de Langensalza est une des plus sanglantes dont les annales de la guerre fassent mention. L'armée hanovrienne eut 265 morts et 1,117 blessés, dont 100 moururent bientôt après, dans les hôpitaux militaires. Sur ce nombre, 103 officiers furent mis hors de combat. Les Prussiens eurent 2,124 hommes hors de combat, presque le quart de leur effectif; ils perdirent 40 officiers, et 105 autres furent blessés; la somme totale de leurs morts montait, le 1er octobre, à 522 hommes. On remarque combien, dans les deux armées, les officiers payèrent de leurs personnes, en sorte que dans la liste des pertes, ils figurent dans une proportion plus que double de celle de leur nombre avec celui du reste des combattants.

Le lendemain du combat, les forces prussiennes continuèrent à resserrer autour de l'armée hanovrienne, décimée et fatiguée, leurs lignes d'investissement. Le comte d'Yse burg, qui commandait le corps bavarois de secours, s'était avancé jusqu'à Schleusingen et Suhl, au pied du Thüringerwald, du côté de la Franconie[1]. Ce fut là que, par l'arrivée des ministres du roi Georges, M. de Brandis et le comte de Platen, il apprit qu'entourée et découragée, l'armée à laquelle il cherchait à donner la main venait de capituler. Cette dure nécessité avait été reconnue par le roi Georges dès le lendemain 28 juin, et les termes de l'arrangement, purement militaires, qu'il se résignait à subir, furent arrêtés cette même nuit : on les notifia, le 29, à l'armée hanovrienne. Celle-ci devait, comme telle, cesser d'exister. Les soldats, désarmés, étaient renvoyés dans leurs foyers; les officiers, libres sur parole, gardaient leurs épées. Le matériel et la caisse de guerre appartenaient aux vainqueurs. Le roi, qui, sur le champ de bataille, avait, quoique atteint d'une cécité complète, donné des marques de la plus véritable et froide valeur,

[1] Portion prussienne du comté de Henneberg.

le prince royal, et leurs cours avaient la faculté de se rendre où bon leur semblerait. Aucune stipulation de l'ordre politique n'avait été acceptée ni proposée; le temps en était passé. Le roi Georges choisit pour sa première retraite le château de Wolfersdorf, en Thuringe, l'un des domaines du duc de Saxe-Altenburg, son beau-père. C'est dans cette solitude, au milieu des forêts, que Jean le Persévérant, jadis électeur de Saxe, défenseur et martyr de la Réformation, après avoir été délivré, par le changement le plus inattendu de la fortune, de l'étroite captivité où Charles-Quint l'avait retenu pendant cinq ans, en lui montrant continuellement l'échafaud en perspective, s'était réuni à sa famille, le 15 septembre 1552. Avec des sentiments bien différents, le dernier champion couronné de l'antique maison de Welf fit son entrée dans cet asile. Il avait pleinement sauvé l'honneur; mais c'en était fait de son trône; et les maximes de l'ère nouvelle pénétraient par l'instrument d'une force militaire irrésistible dans les pays que Henri le Lion avait, à si grand peine, au terme d'une autre lutte, non moins vaillante et non moins désastreuse, sauvé de la main irritée de Frédéric Barberousse[1].

La question militaire avait disparu. A la place des passions politiques et guerrières, les sentiments de fraternité nationale et de charité chrétienne s'emparèrent des âmes, pour ne plus les abandonner.

Les Prussiens faits prisonniers dans la journée du 27 avaient été enfermés dans l'église de Langensalza. Le lendemain, un soldat hanovrien monta dans la chaire : « *Frères,* nos rois sont réconciliés : vous êtes libres. »

« Habitants de Langensalza », écrivait, en s'apprêtant à quitter la ville, le général d'Arentschild, « nous étions venus chez vous comme ennemis ; vous nous avez reçus comme frères. Acceptez nos actions de grâces pour le zèle et le dévouement avec lesquels vous avez prodigué à nos blessés les soins les plus touchants. Puissiez-vous ne jamais sentir se refroidir dans vos cœurs cette ardeur sainte, grâce à laquelle le combattant, qui accomplit son pénible devoir, trouve l'adoucissement de ses souffrances. Le souvenir de la noblesse de vos sentiments nous accompagnera partout. »

De telles paroles versent dans les âmes des consolations d'un ordre plus élevé encore et plus général que celui auquel d'abord elles semblent atteindre. On comprend en les pesant que le temps des guerres intestines, causées par l'opposition des inté-

[1] L'an 1180.

rêts particuliers et la funeste routine des traditions politiques, est désormais passé pour l'Allemagne; et que les membres de ce grand pays, réconciliés entre eux, n'auront plus d'autre ambition que celle d'avancer, dans une entière indépendance comme nation, les intérêts collectifs de la civilisation chrétienne.

Pour sentir pleinement quelle était la profondeur des blessures envenimées à qui cette tendance, vraiment évangélique, des esprits doit apporter le remède, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur quelques-uns des épisodes de la campagne que nous venons de raconter.

Un journal de Hildesheim renferme l'annonce suivante : « Le capitaine Hermann Heinichen, le plus jeune de mes fils, est mort à Langensalza, dans les rangs de l'armée *hanovrienne*. Son frère Carl, lieutenant-colonel au service de *Prusse*, est tombé sur un autre champ de bataille, le 3 juillet. » C'est une mère qui traçait ces lignes. Les deux frères auraient pu se rencontrer à Langensalza.

Au passage de l'Unstrut, un Prussien, blessé lui-même, voit un soldat hanovrien emporté par les eaux; il le saisit et le porte sain et sauf sur le rivage. Un dragon hanovrien descend de cheval et s'étend au bord de la route. Un Prussien l'aborde : « Camarade, quelle est ta blessure ? — Une balle dans le pied. — Attends, j'ai de quoi te panser : reprends ensuite ta monture. » Un soldat de la landwehr prussienne est renversé par un chasseur hanovrien qui lui met à la gorge la pointe de sa baïonnette. « Frère, » crie le Prussien, « j'ai six enfants à la maison ! » Son adversaire se détourne en silence, et le laisse se relever.

Un Prussien égaré tombe dans une patrouille hanovrienne. On l'entoure, on le menace : « Camarades, faites à votre volonté; mais j'ai femme et enfants, qui vivent de mon travail.— Rends-toi, du moins. — C'est juste ; mais écrivez à ma femme, de peur qu'elle me croie mort. — Monte sur le charriot des blessés; donne ton fusil : n'en as-tu pas fait feu sur nous? — A coup sûr ; il le fallait ainsi.—Après tout, c'est fini ; nous sommes Allemands et frères! »

Le pâtre d'un hameau hanovrien dans le Harz était inséparable de son voisin, pâtre d'un village sous la domination prussienne. Le tambour bat : chacun de son côté entre dans les rangs de sa compagnie de milice. A Langensalza, ils se heurtent : ils allaient tirer : « Andres, c'est toi! —C'est toi, Friedel! » Ils se détournent l'un de l'autre en pleurant.

Un soldat aux gardes, hanovrien, reçoit une blessure mortelle : « Ma pauvre femme! » crie-t-il en tombant. Son officier

prend sa main : « Dors tranquille; j'aurai soin des tiens, » Et cette parole a été fidèlement tenue.

Un sous-officier prussien, la jambe cassée, gisait dans un champ de blé. Un escadron hanovrien arrivait au galop. Le blessé élève ses bras. « A droite et à gauche! » commande l'officier ennemi. « Ne touchez pas au blessé. » Et les cavaliers, en défilant, lui répètent : « Sois tranquille : tu n'auras pas de mal. »

Les ambulances attachées à l'armée hanovrienne eurent, dès le soir du combat de Langensalza, à recevoir 1,113 blessés de leur nation seulement. Du côté des Prussiens, les besoins n'étaient guère moins considérables. Ils avaient été forcés de laisser sur le champ de bataille une partie de leurs blessés; mais dès la première heure toute distinction de cocarde et de parti s'effaça lorsqu'il fut question de rendre les derniers devoirs aux victimes de cette héroïque journée, d'adoucir les souffrances, et de réparer l'épuisement des survivants. Des chirurgiens attachés, de chaque côté, aux corps en campagne avaient besoin d'aides nombreux. De toutes les villes du voisinage, les étudiants accoururent. Ceux qui n'avaient aucune connaissance de la médecine s'offraient pour les fonctions d'infirmiers. Au plus fort de l'action, dans des bâtiments troués par les boulets, dans des bois sillonnés par la mitraille, et au milieu du fracas des salves de l'infanterie, les hommes de l'art firent les premiers pansements. Trois d'entre eux[1] avant la fin de l'engagement, avaient, au risque imminent de leur propre vie, donné à 220 blessés ces premiers soins dont la promptitude est en soi le meilleur auxiliaire de la convalescence.

Les funérailles des morts furent accompagnées par les solennités simples et touchantes que les mœurs religieuses et les usages militaires consacrent en Allemagne. Les habitants de la campagne apportaient des fleurs, qu'ils mettaient dans les mains glacées des soldats, avant qu'on les couchât dans la fosse commune, où les ennemis d'un jour reposent l'un près de l'autre, sous l'œil du Père céleste qui les a réconciliés. La reine de Hanovre chargea l'inspecteur de ses jardins d'enclore et de parer ces « champs du Seigneur[2]. Jusqu'à l'heure de la capitulation, la musique militaire y fit entendre des accords graves et passionnés. Ensuite, de tristes et pieux pèlerinages, de bien des points de l'Allemagne, se dirigèrent en silence vers ce lieu redevenu muet. Sur une butte de terre fraîchement remuée, près du

[1] Les docteurs Hartmann, von Massenbach et Baumbach.
[2] *Gottes-Acker*, suivant la belle expression du peuple allemand.

cimetière de Mœrxleben, on trouva, au matin, une guirlande de fleurs fanées à laquelle tenait un papier où une main tremblante avait écrit ces lignes classiques de Feuchtersleben :

Es ist bestimmt, in Gottes Rath,
Dass man vom liebsten was man hat
Muss scheiden[1].

Celui qui dort dans cette tombe, celle qui survit, nul sur la terre ne connaît leurs noms : Dieu les sait.

Durant les premiers jours qui suivirent la bataille, l'insuffisance des moyens dont on pouvait disposer pour le soulagement des blessés fit naître des scènes déchirantes, dont l'écrivain que nous suivons rapporte les détails, instructifs autant qu'ils sont cruels. On ne saurait donner trop d'éloges, on ne saurait, surtout, prêter trop d'appui à cette association européenne qui réunit en ce moment l'autorité des gouvernements, les lumières du savoir et l'ardeur de la bienfaisance afin d'agrandir désormais le cadre des moyens de secours officiellement préparés avant une guerre, et d'en développer l'étendue dans la proportion où s'accroît le nombre des victimes de cette redoutable apparition. Mais l'élan soudain de la charité particulière, qui ne recule devant aucun sacrifice imprévu, que les difficultés en apparence insurmontables stimulent au lieu de décourager, qui suscite ses instruments au fort de la calamité, et qui les organise sur-le-champ, par une inspiration soudaine de la réflexion émue, cet élan des cœurs pénétrés par l'esprit évangélique sera toujours le principal et le plus sûr des agents dont la Providence se sert pour adoucir les souffrances et consoler le trépas de ceux que la main de Dieu a touchés, dans ces terribles applications de la Force, qui décide en dernier ressort sur les contestations entre les puissances opposées. De toutes parts, après le combat de Langensalza, on vit accourir auprès des hôpitaux improvisés les étudiants en chirurgie et en médecine, des hommes de toutes professions, des femmes de tout rang, sans que la différence des communions, des rangs et des habitudes se fît en rien reconnaître dans cette milice de la charité. Les plus grandes maisons du Hanovre et de la Prusse joignent désormais à leurs titres de noblesse le glorieux et touchant témoignage rendu par les blessés à celles qui ont pansé leurs plaies, soutenu leurs défaillances, essuyé leurs larmes, transmis à leurs familles leurs derniers adieux. Un sentiment de crainte respectueuse nous arrête au moment où nous allions transcrire leurs noms : il vaut mieux

[1] « Il est résolu, dans le conseil du Seigneur, que de ce que nous aimons le mieux au monde il faut nous séparer. »

pour elles que leur récompense vienne tout entière de Celui qui a laissé à ses disciples la Parole éternelle : « Ce que vous faites pour le moindre de ces petits, c'est pour moi que vous le faites. » Mais l'Europe a su que, depuis le commencement des hostilités en Allemagne, jusqu'à ce que la guérison ou la mort eussent disposé des habitants des asiles, permanents et temporaires, ouverts à la réception des blessés, des mains augustes ont été infatigables dans les soins personnels dont les victimes des combats et des fatigues militaires étaient l'objet. Aussitôt après, d'abondantes libéralités ont assuré l'existence des invalides, et préservé de la misère les familles à qui la guerre sanglante, quoique si courte, avait ôté leurs soutiens. C'est par de pareils nœuds que se resserre l'union indispensable, celle des cœurs et des consciences, entre les chefs des sociétés et leurs membres. Ni dans les hôpitaux, ni même sur le champ de bataille, on ne fit la moindre différence entre les combattants des deux partis ; tout blessé semblait, dès qu'il avait laissé échapper son arme, cesser d'appartenir à sa nation pour rentrer dans le vaste sein de l'humanité, et se réfugier sous l'abri de cette société « dans laquelle on ne connaît ni maître, ni vassal, ni peuple privilégié, ni barbare, mais seulement les enfants du Père commun. » La résignation des blessés, leur patience au milieu des plus violentes souffrances, l'élévation des sentiments qui naissaient sans effort dans leurs âmes, présentaient de leur côté le spectacle le plus fait pour émouvoir et consoler. Les réconciliations au lit de mort étaient cordiales et faciles. « Frère, » disait un blessé prussien à son voisin, Hanovrien prêt à rendre le dernier soupir, « en vérité, je l'ai fait contre mon gré; mais tu ne l'as pas voulu autrement[1]. Maudite balle ! Peux-tu me la pardonner? » Le mourant lui serre la main : « Oui; porte mon adieu à ma femme. » Les expressions d'une douleur désespérée, ces cris de Rachel « qui ne veut pas être consolée parce qu'ils « ne sont plus », on ne les entendit que de la bouche de ceux qui étaient condamnés à survivre. Une jeune femme parcourait d'un œil égaré les rangs des lits dans le lazaret militaire, montrant à toutes les personnes qu'elle rencontrait une photographie, avec la question invariable : « L'avez-vous ici ? où est-il ? » Une autre venait de rencontrer celui qu'elle cherchait, et de recueillir en même temps sa dernière parole. Un aumônier la presse de prier : « Eh, qu'ai-je fait, » répond-elle, « depuis qu'il est parti? qu'ai-je fait, nuit et jour, que prier? Et mainte-

[1] « Je ne puis me rendre, avait dit le Hanovrien à son adversaire; ce n'est pas que je t'en veuille, mais j'ai prêté un serment, et il faut que je le tienne. »

nant..... » Mais le spectacle de tant de souffrances courageusement supportées, de tant de soins volontairement prodigués, ouvrait bientôt les cœurs d'abord fermés par l'excès de l'angoisse. Un soldat montrait avec fierté la lettre qu'un ami lui adressait d'un autre pays de la terre allemande : « Tu as montré sur le champ de bataille le courage du soldat. Ton sang a contribué à racheter les fautes et les faiblesses de notre patrie. Il te reste à remplir un devoir plus élevé et à profiter d'un privilége plus noble encore, en supportant tes souffrances dans l'obscurité, avec l'héroïsme du chrétien. »

A peine l'armistice était proclamé que, dans les populations mêmes qui avaient souffert davantage des mouvements des corps ennemis, sur qui le fardeau des logements militaires avait pesé le plus lourdement, tout sentiment d'hostilité s'éteignit, et les habitants de la Thuringe ne songèrent plus qu'à faire oublier aux soldats hanovriens l'amertume de leur capitulation, à leur alléger les fatigues du retour dans leurs contrées. Les paysans attelaient en toute hâte, reconduisaient gratuitement leurs hôtes de la veille aux stations du chemin de fer. « Adieu, » disaient de leur côté les soldats désarmés : « Ce jour aurait été le plus triste de notre vie; votre compassion nous en adoucira le souvenir ! »

Nous aussi trouvons de la douceur à clore sur de telles impressions le récit que nous venons d'emprunter à l'intéressante publication dont il offre l'analyse. Le temps où nous vivons renferme de grandes menaces : et c'est par la colonne de feu et de nuée que les nations du monde chrétien, troublées par leurs ressentiments, incertaines de leurs volontés, en proie à des passions contradictoires, marcheront, longtemps encore, vers le but qui les attend. Mais les apparences d'un avenir meilleur se montrent même dans les scènes violentes et douloureuses qui marquent l'écroulement des constitutions ruinées et l'avénement désordonné des nouveaux pouvoirs. La voix sévère du droit, l'accent impérieux de l'humanité, l'exhortation persuasive de la charité, se font entendre au-dessus des cris des factions et du fracas même des batailles. Le nom d'*ennemi* fait peu à peu place à celui de simple *adversaire*. Les haines de peuple à peuple s'amortissent; la nécessité d'user envers tous d'une égale justice commence à pénétrer dans les consciences ; désormais, on peut espérer que « l'aurore va blanchir, et que l'étoile du matin est prête à se lever dans les cœurs. »

ADOLPHE DE CIRCOURT.

LITTÉRATURE

—

UN PARADOXE A PROPOS DE POÉSIES HUGUENOTES

RECUEIL DE POÉSIES CALVINISTES (1550-1566), publié par P. Tarbé, correspondant de l'Institut. — Un vol. in-8°. Reims, 1866.

La plupart des pièces qui forment ce recueil sont inédites. M. Tarbé les a découvertes à la Bibliothèque Impériale, où elles font partie d'une collection de documents relatifs aux guerres civiles, rassemblés par un chirurgien calviniste, François Rasse de Nœux. Ce sont, presque toutes, des satires, des épigrammes, des chansons dirigées contre le duc François de Guise et son frère le cardinal de Lorraine. Ces morceaux n'ont en général aucune prétention littéraire et indiquent des plumes peu exercées. Ils ont par contre un grand prix comme documents de l'histoire de nos pères, et nous devons des remercîments au savant qui les a exhumés de la vaste nécropole de la rue Richelieu.

Notre satisfaction serait sans mélange et notre reconnaissance sans restriction si M. Tarbé s'était contenté du rôle d'éditeur savant et intelligent. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et il a ambitionné la gloire de rompre quelques lances au service de son Eglise, qui n'est pas la nôtre. Il avoue hautement qu'en publiant ces poésies, il fait œuvre de polémiste et non de bibliophile. Ce livre est un plaidoyer; je me trompe, c'est un acte d'accusation, et jamais réquisitoire ne fut plus virulent. Les pièces du procès sont des vers, il est vrai, mais l'auteur n'est pas de ceux qui croient la poésie chose futile. Chacun de ces vers, retourné dans tous les sens, fouillé dans tous ses mots, commenté dans toutes ses obscurités, devient un témoin à charge, auquel M. Tarbé, en vrai juge d'instruction, arrache les dépositions les plus accablantes. Sa méthode nous a souvent rappelé, qu'il nous le pardonne, celle que son Eglise employait avec les hérétiques pour les faire parler devant le tribunal du saint-office. Il y a telle de ces modestes poésies protestantes qui nous fait l'effet d'être étendue sur le chevalet.

Voyons quelle est la thèse qui se détache de la longue préface et des

longues notes de ce livre, et demandons-nous si les pièces citées la justifient.

« Ces poésies, dit l'éditeur, sont les filles de la haine et de la calomnie ; elles professent la théorie de l'assassinat politique ; elles chantent la gloire du tyrannicide[1]. » Ecrites de 1550 à 1566, ces pièces se font l'écho des inimitiés des protestants contre les Guises; plusieurs d'entre elles applaudissent au meurtre du duc de Guise, tué, comme on sait, devant Orléans, en 1562, par Poltrot de Méré. Cet assassinat, au dire de M. Tarbé, aurait « fondé en France l'ère de l'assassinat politique[2]. » Ce serait le calvinisme qui aurait « réveillé la théorie du tyrannicide[3]. » Accusation bien grave et bien nouvelle, qui intervertirait singulièrement les rôles, si elle était prouvée, et qui exigerait un remaniement complet de l'histoire.

Pour appuyer une pareille accusation, M. Tarbé est d'abord tenu de prouver la complicité du parti protestant tout entier dans le meurtre commis sur le duc de Guise. Cette complicité, il l'affirme : « Poltrot, dit-il, fut conduit au crime par les conseils, les encouragements de son parti[4]. » Il n'ose pas, à la vérité, impliquer Coligny dans cette affaire; la vie et le caractère d'un pareil homme écartent le soupçon, et l'histoire impartiale a depuis longtemps fait justice des calomnies de ses adversaires. On sent toutefois que notre auteur n'est qu'à demi convaincu de l'innocence de l'amiral. Par contre, il ne croit en aucune façon à celle de Théodore de Bèze, malgré le démenti formel que ce grand homme donna à ses accusateurs. La meilleure preuve que nous connaissions de l'innocence de ces deux hommes, c'est d'abord la lettre qu'ils adressèrent à la reine pour demander que Poltrot ne fût pas mis à mort avant d'avoir été confronté avec eux, et c'est aussi la précipitation même avec laquelle on exécuta l'assassin, sans consentir à cette confrontation. « Une telle demande, dit Lacretelle, prouve beaucoup, surtout lorsque des ennemis implacables ne l'accordent pas. Si l'on eût attendu de nouvelles preuves de Poltrot, on ne l'eût pas exécuté avec précipitation[5]. »

Il ne suffit pas évidemment de ramasser dans les bas-fonds de l'histoire une vieille calomnie contre deux hommes tels que Coligny et Bèze, pour être en droit d'accuser de *complicité* tout le parti protestant. C'est pourtant sur cette calomnie, rejetée aujourd'hui par tous les historiens sérieux, que repose toute l'étrange thèse de M. Tarbé. Et c'est parce qu'il aura plu à un fanatique, exalté par l'exemple de Judith, de tuer traîtreusement le chef de l'armée catholique, que l'on viendra reprocher ce crime à tout un parti et essayer de l'en rendre solidaire. Ne voit-on pas

[1] Préface, page VI.
[2] Pages 110 et 144.
[3] Préface, page XII.
[4] Préface, page XXXIX.
[5] Lacretelle, *Guerres de religion*, tome II, liv. V.

qu'une pareille théorie serait une arme à deux tranchants qui se retournerait contre le parti qui voudrait l'appliquer à ses adversaires?

A defaut d'une complicité matérielle qui n'est prouvée en aucune façon, peut on accuser les huguenots d'avoir trempé dans le crime de Poltrot par une sorte de complicité morale? Cette question, qui n'en est pas une pour M. Tarbé, nous amène à examiner les pièces qui forment le corps de l'ouvrage. « Leur existence, dit-il, est l'éternel châtiment de ceux qui les ont composées et répandues dans le monde. Pièces d'un grand procès, elles renferment le mot d'une lugubre énigme. Elles vont raconter comment d'une nation de preux on fit des hommes de haine, de lâches meurtriers, des héros de vendette; elles vont dire comment on réduisit le rigorisme du vieil honneur français à plier devant la théorie de l'assassinat[1]. » Ainsi donc, voilà qui est désormais avéré, c'est le protestantisme qui a enseigné à la France la pratique du meurtre politique. La Saint-Barthélemy n'est que le contre-coup du crime commis par Poltrot sous les murs d'Orléans. Jacques Clément et Ravaillac ont subi l'influence des détestables maximes de la Réforme, et quant à ces bons pères jésuites qu'on accuse, non sans raison, d'avoir légitimé le régicide dans certains cas, soyez bien sûrs qu'ils ont dû apprendre ces déplorables idées à l'école des réformateurs. Ce n'est pas moi qui le dis; écoutez : « Les doctrines qui ont mis le pistolet à la main du sieur de Méré, les poésies immorales rimées en son honneur par les gens de lettres huguenots, *ont servi de thème* au jésuite espagnol Mariana[2]. » Les révérends pères sont donc aussi innocents que l'agneau de la fable, et comme lui ils peuvent dire à leurs adversaires, Pascal et autres :

« Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ? »

En effet, M. Tarbé nous apprend que « les opinions les plus étranges, les plus coupables, furent professées par les apôtres de la Réforme, alors que des jésuites accusés d'avoir accepté la théorie du tyrannicide, les uns *n'étaient pas nés*, les autres n'étaient pas d'âge à peser sur les idées de leur temps[3]. » Et pour preuve, il prend la peine de nous donner la biographie abrégée de trente et un théologiens de la Société de Jésus qui ont bien enseigné, il est vrai, des « théories favorables au meurtre politique, » mais postérieurement à l'attentat de Poltrot. Voilà donc les hommes de la Réforme bien et dûment convaincus d'avoir corrompu l'âme de ces saints hommes de la Compagnie de Jésus, et de leur avoir enseigné les tristes maximes du régicide et de l'assassinat politique.

Toutes ces belles choses étaient ignorées jusqu'ici, et la Révolution, à laquelle M. Tarbé en veut beaucoup, avait étrangement perverti l'histoire et les historiens. Désormais, la lumière est faite, grâce à ces cou-

[1] Préface, page XLI.
[2] Page 204.
[3] Préface, page XIII.

plets huguenots découverts par le savant bibliophile. C'est la première fois que des chansons et des satires sont appelées à l'honneur de « résoudre un problème historique, » que dis-je, de refaire toute une histoire. Voyons si on ne les surfait pas un peu, ces pauvres poésies protestantes.

Si nous n'admettons en aucune façon que « l'arrêt de mort du duc de Guise fut prononcé par les calvinistes[1], » comme l'affirme notre auteur, nous n'avons nulle peine à reconnaître, avec MM. Haag, que « les huguenots acceptèrent le fait accompli comme un juste châtiment de Dieu[2]. » Nourris de la lecture de l'Ancien Testament et enfants d'un siècle qui eut la périlleuse mission de dégager la vérité de l'erreur, ils eurent le tort d'identifier trop le succès de leurs armes avec celui de la cause même de Dieu. Il y eut dans les louanges prodiguées à Poltrot une défaillance morale que nous n'avons aucune difficulté à avouer, mais qui tenait aux conditions mêmes du milieu social où se produisit la Réforme, conditions dont nos pères n'étaient responsables à aucun titre.

Qu'on se rappelle d'ailleurs les griefs des réformés contre le duc de Guise, et l'on sera plus indulgent pour eux. Ils voyaient en lui la cause de tous leurs malheurs, le conseiller perfide du roi, et par-dessus tout le bourreau de leurs frères. Qu'il plaise à M. Tarbé d'appeler le massacre de Vassy « un événement fortuit, » « une lutte accidentelle[3] » ou même un simple « accident[4], » nous ne nous en étonnons pas, mais ce qui est bien certain, c'est que les protestants qui y étaient les premiers intéressés n'en jugèrent pas ainsi, et que jamais événement n'eut un retentissement aussi douloureux que celui-là; le cri des victimes égorgées dans la grange de Vassy, le 1er mars 1562, traversa la France et alla réveiller un écho sympathique dans l'âme de tous les protestants. N'en déplaise à M. Tarbé, « l'histoire et les gens de bon sens[5] » ont éprouvé la même horreur que les protestants du seizième siècle pour ce général qui ne craignit pas de ternir sa gloire militaire en faisant égorger froidement des gens inoffensifs réunis pour prier. Accuser les protestants d'avoir « exploité cet événement avec plus de violence que de patriotisme[6], » leur reprocher leur *fanatisme*[7] dans cette affaire et n'avoir que des louanges pour leur persécuteur, c'est obéir aux inspirations de l'esprit de parti.

C'est aussi leur obéir que de se livrer aux interprétations les plus bizarres et les plus injustes, pour découvrir dans le texte de quelques malicieuses chansons la preuve que les calvinistes professaient la théorie de l'assassinat politique. L'auteur se donne bien du mal pour établir sa thèse, et ses interminables notes prouvent au moins qu'elle ne lui paraît

[1] Préface, page XXVI.
[2] *France protestante*, art. *Poltrot de Méré*.
[3] Préface, page XXII.
[4] Page 63.
[5] Page 78.
[6] Préface, page XXII.
[7] Page 63.

pas découler avec une évidence parfaite de la seule inspection des textes. Ces commentaires acerbes où les points d'exclamation sont décidément trop fréquents ne nous ont pas persuadé, tant s'en faut. Ils nous ont seulement rappelé comment les meilleurs jugements sont aisément faussés par les idées préconçues.

Veut-on quelques preuves de ce que nous avançons. Dans son désir d'entourer sa thèse d'un cortége imposant d'arguments, M. Tarbé ne se contente pas de citer les quelques pièces peu nombreuses qui ont rapport au crime de Poltrot; il va chercher dans divers recueils des morceaux assez variés qu'il fait entrer, de gré ou de force, dans le cadre de sa fameuse thèse. C'est un vrai lit de Procuste que les commentaires de M. Tarbé, et où il ne fait pas bon s'étendre. Que l'auteur y prenne garde, l'abondance des preuves nuit quelquefois, surtout quand ce ne sont que des demi-preuves. C'est Vinet, je crois, qui a dit : « Vingt demi-preuves ne font pas dix preuves; elles ne font ensemble qu'une demi-preuve. »

Pour établir la prétendue complicité du parti protestant dans l'assassinat du duc de Guise, notre écrivain veut à tout prix découvrir dans les poésies protestantes des menaces de mort, des allusions sinistres à un complot tramé dans l'ombre. Rencontre-t-il un sonnet adressé à Charles de Lorraine, au « cardinal sanglant, » comme l'appelle d'Aubigné, il lui suffira d'y lire que les protestants « crient vengeance au Dieu de là-haut, » pour faire cette réflexion que rien ne justifie : « Ces vers sont l'expression de la haine menaçante, le cri de la *vendetta*[1]. »

Voici une malicieuse épigramme contre le même personnage, auquel on reprochait, non sans raison, le cumul des bénéfices :

Du cardinal les ordonnances portent
Que tous prélats, sans nulle exception,
A leur troupeau désormais se transportent
Pour leur donner, ce croy-je, instruction,
Ou d'encourir griève punition.

Si tous rengez se sont à leurs offices
Et chascun d'eux a tant de bénéfices,
Ils ne pourront y fournir tous entiers.
Donc par bourreaux, pour faire leurs services,
Faut qu'ils soient mis en infinis quartiers[2].

Vous ne voyez là, comme moi, qu'une plaisante satire assez bien tournée. Pour M. Tarbé, ce sont là des « menaces de mort, » et l'auteur de ces vers est « dans la voie du crime. » Ce que c'est pourtant que l'érudition !

Ailleurs quelques vers menaçants à l'adresse du cardinal suffisent à l'écrivain pour qu'il accuse les protestants « d'avoir formé une association secrète pour assassiner le cardinal[3]. »

[1] Page 38.
[2] Page 163.
[3] Page 192.

Le parti pris fait parfois commettre à l'éditeur de ces poésies d'étranges méprises. De simples cantiques huguenots, destinés à rendre grâce à Dieu et à lui demander qu'il déjoue les desseins des adversaires de son peuple, sont, pour M. Tarbé, des *menaces* aux catholiques[1]. Dans une paraphrase du psaume XXXV, il veut à toute force que Pharaon, noyé dans la mer Rouge, désigne le duc de Guise[2]. Il cite enfin tout au long le psaume LXXIX, de Marot, qu'il appelle « un psaume provocateur[3], » et qu'il donne comme étant de 1562, ce qui est complétement erroné, puisqu'il est avéré que la partie du psautier qui est l'œuvre de Marot, était publiée alors depuis une vingtaine d'années. Quant à cette idée de faire du Psalmiste un partisan de l'assassinat politique, elle est neuve ; c'est là ce qui s'appelle faire flèche de tout bois.

Restent les quelques pièces qui louent ouvertement la conduite de Poltrot. Elles prouvent tout simplement que le sens moral peut s'égarer facilement dans les luttes religieuses, et que dans tous les partis il y a des fanatiques qui empruntent aux jésuites leur fameuse maxime : La fin justifie les moyens. Mais elles n'autorisent personne à conclure que le parti protestant a trempé dans l'assassinat commis sous les murs d'Orléans, et surtout qu'il a professé la doctrine détestable du meurtre politique et du régicide, et qu'il l'a enseignée à la France.

Est-ce bien d'ailleurs au parti qui a fait la Saint-Barthélemy et les dragonnades à rejeter la responsabilité de ces malheurs sur nos pères? Ils ont eu des torts, nous en convenons, et leur plus grand a été de consentir à descendre sur le terrain glissant des luttes politiques, au lieu de se maintenir dans la pure région des principes et de la foi. Sur ce terrain, ils ont commis des fautes répétées et se sont aliéné bien des sympathies. Mais, encore une fois, il est souverainement injuste de rejeter sur tout un peuple la responsabilité des crimes et des fautes de quelques-uns.

Notre siècle a le goût des thèses paradoxales et des réhabilitations suspectes. C'est ce qui nous a engagé à parler avec quelque étendue de la tentative de M. Tarbé. Son plaidoyer était d'autant plus digne d'être signalé et réfuté qu'il se présentait avec un grand luxe d'érudition. Si nous avons dû combattre ses conclusions, nous retenons très-volontiers son dossier. Ces « pièces d'un grand procès, » comme il les appelle, nous ne regrettons en aucune façon qu'elles aient vu le jour, et, quelque étonnant que cela puisse paraître au savant éditeur, sa publication trouvera probablement plus d'accueil encore dans notre camp que dans le sien. Les protestants oublieront la thèse malencontreuse qui est à la base de ce livre, et remercieront l'érudit qui a mis au jour quelques documents curieux et intéressants à divers égards de l'histoire politique et littéraire de leurs pères.

[1] *Cantique solennel de l'Eglise d'Orléans*, page 27.
[2] Page 44. [3] Page 79.

Si nous avons vivement combattu les conclusions de l'écrivain, nous nous sentons pressé en terminant de louer sans réserve le talent du bibliophile. Les pièces qui forment ce recueil nous paraissent éditées avec un grand soin, et plusieurs des notes biographiques ou autres qui les accompagnent ont dû coûter de grandes recherches. Il ne sera plus permis de s'occuper de la poésie protestante au seizième siècle, sans tenir compte des documents rassemblés par M. Tarbé; ils nous révèlent tout un côté peu connu de cette poésie populaire. Les hommes d'étude doivent quelque reconnaissance à ces chercheurs patients qui, du fond de nos bibliothèques, ramènent au jour les documents du passé. Le mineur qui descend dans les entrailles de la terre peut se tromper sur la valeur des matières qu'il en extrait; son travail n'en est pas moins fécond, et d'autres sauront en tirer parti. Ainsi continue à se réaliser la mélancolique vérité entrevue par le doux chantre de Mantoue : *Sic vos non vobis*, et dont Phèdre a fait une malicieuse fable : *Gallus escam quærens, margaritam reperit.*

MATTH. LELIÈVRE.

QUESTIONS SOCIALES

—

ÉTUDE SUR LA COOPÉRATION[1]

III. — LES ASSOCIATIONS DE CRÉDIT.

Les sociétés de consommation, nous l'avons vu dans un précédent article, permettent au travailleur d'acheter, dans les meilleures conditions possibles, les objets de première nécessité, et, par un ingénieux mécanisme, elles réalisent pour lui l'épargne dans la dépense même, tout en offrant à ses économies un placement toujours ouvert, et aussi solide qu'avantageux. Mais le grand problème du travail n'est pas résolu par le store coopératif : l'ouvrier, qui n'a pour toute richesse que ses bras, pour tout gage que son intelligence et sa moralité, a besoin de capitaux pour développer la force productive qui réside en lui. Mais ces capitaux, où les trouver ? Comment amener le crédit à accepter l'intelligence et la moralité d'un ouvrier comme des garanties suffisantes ? En admettant même chez l'emprunteur une de ces moralités à toute épreuve, qu'on ne suppose pas toujours dans le monde des affaires, le gage peut facilement diminuer ou disparaître, par le chômage, l'émigration, la maladie ou la mort. Et cependant, nul plus que l'ouvrier n'a besoin d'avances, de crédit ; il se voit contraint le plus souvent d'acheter, aux conditions les plus onéreuses, ses instruments de travail, ou le modeste mobilier de son jeune ménage. L'usure plus ou moins déguisée, le prêt à la petite semaine l'enlacent bientôt dans un réseau inextricable ; les intérêts grossissent, s'accumulent, la ruine est imminente. Combien alors, découragés, épuisés par une dette incessante et sans espoir, cherchent à s'étourdir dans les plus grossières dissipations, et roulent peu à peu dans la fange de la débauche. On a pu constater que, dans certaines provinces, les prêts à la petite semaine produisaient en moyenne un intérêt de 50 à 60 pour cent par an, par les renouvellements successifs de la

[1] Voir la *Revue chrétienne* des 5 juin et 5 juillet 1867.

créance. Il est presque impossible aux tribunaux d'atteindre cette effroyable usure, il est plus impossible encore aux pauvres travailleurs d'y échapper.

Que faire alors? à qui demander ce crédit facile, modéré, qui permettrait au travailleur de produire mieux et davantage, et qui augmenterait ainsi dans des proportions immenses le bien-être de tous et la richesse publique ?

Beaucoup d'utopies et de systèmes se sont produits à cet effet, s'efforçant d'attirer et de fixer cet insaisissable crédit, qui, sourd aux grandes phrases et aux belles théories, n'a de confiance que dans les chiffres et les faits.

La première idée des travailleurs, en France surtout, fut de s'adresser à l'Etat et de lui demander le crédit dans les ateliers comme on lui demande la sécurité sur les grandes routes. Mais bientôt les esprits sages, et tous ceux qui sont restés fidèles au culte de la liberté, repoussèrent cette monstrueuse conception d'un Etat banquier, distribuant aux travailleurs un crédit qu'il aurait bientôt perdu lui-même. Le crédit ne vit que de liberté et de confiance : quand on veut lui dicter des lois, ou mettre sur lui une main violente, il disparaît, comme l'eau sous la terre, par mille canaux souterrains.

Tous les citoyens sont égaux devant l'Etat, tous auraient donc également droit au crédit, si l'Etat le distribuait; et alors où l'Etat trouverait-il les milliards qu'on ne cesserait de lui demander ? Et dans une autre hypothèse, si l'Etat choisissait ses débiteurs, quelles seraient les conditions de ces préférences, et quels dangers n'offriraient-elles pas pour les libertés publiques ? L'Etat banquier, ce serait la ruine de toute industrie, et le premier pas vers le communisme et la banqueroute universelle.

Il fallait donc renoncer à ce séduisant mirage de l'organisation officielle du travail, et cependant chercher une autre solution à ce difficile et impérieux problème.

Nous n'hésitons pas à dire que M. Schultze-Delitzch a résolu de la manière la plus heureuse, la plus complète, la plus évidente, cette grave et périlleuse question du crédit populaire.

M. Schultze, magistrat d'une petite ville allemande, dont le nom s'est bientôt ajouté au sien, ancien député à l'assemblée nationale de Berlin, vit sa carrière politique brusquement fermée par la réaction de 1849. Il fut même impliqué dans un procès de haute trahison, et après son acquittement, rentré dans sa ville natale, poursuivi par le mauvais vouloir de l'administration, il se consacra tout entier à l'étude de ces grands problèmes sociaux dont la brusque explosion avait tant effrayé le vieux monde. De ces longues méditations d'un homme de bien et d'un grand esprit sortit la conception des banques d'avance et du peuple (*Vorschuss-Banken, Volks-Banken*).

Rien n'est plus simple en apparence, rien n'est plus fécond en réalité

que le principe adopté par M. Schultze, comme base de son organisation. Il a compris que ce qui était impossible à l'individualité était possible, facile même à l'association et à la solidarité. Ainsi, un ouvrier honnête et intelligent n'offre pas au crédit un gage suffisant, parce qu'il peut disparaître, tomber malade, mourir; mais cent, mais mille ouvriers associés solidairement entre eux, répondant tous pour chacun, chacun pour tous, offrent un gage que rien n'entame, qui reste toujours debout, et qui peut rassurer les capitaux les plus timides.

L'événement a justifié et bien au delà les espérances du fondateur de ces utiles institutions; le nombre des banques populaires d'avance dépasse aujourd'hui un millier dans le nord de l'Allemagne; le chiffre de leurs affaires est immense, et la confiance qu'elles inspirent est si grande que l'on a vu, à Hambourg, par exemple, dans une grande crise commerciale, tandis que les maisons les plus solides chancelaient ou s'écroulaient, les capitaux affluer de toutes parts à la banque populaire. Mais, dira-t-on tout de suite, les banques doivent trop souvent, hélas! avoir affaire à des débiteurs de mauvaise foi, et comme la moralité est le seul gage qu'on leur donne, elles doivent tous les ans constater des déficits nombreux.

Eh bien, à ces suppositions, à ces probabilités, si l'on veut, les faits sont venus donner le plus éclatant démenti. Les pertes sont insignifiantes, on pourrait presque dire nulles. On les a évaluées en moyenne à 17 centimes par 1,000 francs prêtés, et en 1865, année difficile et critique, sur une somme de 253 millions de francs prêtés par les 500 banques qui ont fait connaître à M. Schultze leurs opérations, il n'a été perdu que 77,123 francs, soit 30 centimes par mille.

Voilà la justification la plus évidente du système et des sentiments de moralité et d'ordre qui dominent dans les masses. Ce résultat est encore plus consolant au point de vue moral qu'au point de vue financier, et démontre une fois de plus que la bonne semence que nos grands réformateurs ont répandue dans le nord de l'Allemagne n'a point été perdue, mais a fructifié de génération en génération.

Le mécanisme des institutions de crédit, fondées par M. Schultze, est aussi simple qu'ingénieux. Les sociétaires engagent leur responsabilité absolue dans toutes les opérations de la banque, et en répondent sur tout leur avoir. Ils payent en entrant un droit d'admission qui varie de 5 à 10 silbergross (le silbergros vaut 12 centimes environ) et une cotisation mensuelle de 2 à 5 silbergross. Les apports de chaque sociétaire sont inscrits à son compte, et lui constituent un *boni*. Jusqu'au montant de son *boni*, tout membre peut emprunter sur sa seule signature, mais si la somme qu'il veut emprunter dépasse celle qu'il a versée, il doit présenter à la banque la signature d'un de ses coassociés. A la fin de l'année, les bénéfices sont répartis entre les associés au prorata de leurs *bonis*. — La banque reçoit des dépôts et remplace ainsi avec avantage les caisses d'é-

pargne, en ce qu'elle a moins de frais et de formalités, et donne aux déposants un intérêt plus élevé; aussi le nombre et la valeur de ces dépôts tendent-ils sans cesse à s'accroître dans une proportion considérable. La prospérité de ces établissements est telle, et ils répondent si bien aux besoins des populations que, dans l'année qui a précédé la dernière guerre, on calculait qu'il se formait en Allemagne une banque populaire par jour. Dans les grandes villes, quelques-unes de ces banques comptent des milliers d'adhérents, et on en rencontre dans les plus modestes villages, fonctionnant avec ordre et succès, et répandant autour d'elles l'aisance et le bien-être.

Le taux de l'intérêt, le maximum des prêts varient nécessairement suivant le milieu où l'on se trouve et l'abondance de l'argent dont on dispose. Dans certaines localités, le prêt descend à 20 francs environ, dans d'autres il s'élève jusqu'à 4,000 francs. Toutes ces questions sont décidées par des assemblées générales, où chaque membre a voix délibérative. Les ouvriers s'habituent ainsi à la vie publique, au maniement des affaires, et leur niveau intellectuel et moral s'élève en même temps que leur position matérielle s'améliore.

Ajoutons aussi que, depuis quelque temps surtout, les banques de crédit, en Allemagne, tendent à favoriser la création de petits centres coopératifs de consommation ou de production.

Le succès du crédit populaire en Allemagne égale donc, s'il ne dépasse, celui des sociétés de consommation en Angleterre. Il serait peut-être impossible de trouver rien d'analogue dans l'histoire économique du monde. Un progrès aussi réel, établi, sans secousses, sans crise, par le simple développement d'un principe, par l'épanouissement d'une vérité, par le rayonnement d'une lumière, témoigne des qualités saines et viriles de ces deux nations protestantes, et peut servir de démonstration évidente aux avantages du *self-government*. C'est par l'association volontaire, par la solidarité, par la liberté complète de réunion et d'action, que ces grandes choses ont été réalisées si vite et si bien.

Et maintenant, qu'avons-nous fait en France? et quelles sont les causes qui ont entravé, retardé chez nous les progrès de la coopération? C'est ce qu'il nous reste à examiner en peu de mots. Notre amour-propre national souffrira peut-être de la comparaison, mais la France saura bien vite rejoindre et dépasser les autres nations, quand elle aura mis le pied dans le droit chemin, au lieu de s'égarer à des poursuites vaines.

Les sociétés françaises de crédit populaire n'ont pas cru devoir admettre le principe de la solidarité absolue et la responsabilité illimitée de chacun de leurs membres. Les sociétaires ne sont responsables que de leur mise de fonds; ils sont à proprement parler commanditaires, avec un ou plusieurs gérants responsables. Il en résulte que ces banques ne jouissent d'aucun crédit, et qu'elles ne sont autre chose qu'une caisse d'épargne, ou, pour mieux dire, une sorte de tire-lire destinée à constituer l'épargne

par de petits versements. Les résultats qu'elles produisent sont bons, mais très-insuffisants. Tandis que les banques allemandes prêtent à leurs sociétaires l'argent qu'elles empruntent à des tiers sur la garantie de la responsabilité solidaire, les banques coopératives françaises ne disposent guère que du capital versé par leurs propres membres, et leur action se borne à distribuer le mieux possible ce faible capital, parant aux besoins les plus urgents, mais dans une mesure nécessairement très-limitée.

Il existe à Paris seulement environ 120 sociétés de crédit mutuel; ce sont des groupes peu nombreux, puisqu'on évaluait, en 1866, le nombre total de leurs membres à trois mille environ et leur capital à 270,000 francs seulement; mais comme les prêts ne sont faits que pour une très-courte durée, ces sociétés avaient pu prêter à leurs membres un peu plus de 1,600 mille francs.

Ces groupes, formés le plus souvent dans le but de recueillir les fonds nécessaires à l'organisation d'une société de consommation ou de production, se soutiennent par l'extrême prudence de leurs opérations, et l'économie de leur gestion. Nous lisons dans un intéressant travail de M. A. Davaud, que la Société mère du Crédit mutuel, n'a pas encore dépensé 50 fr. en frais généraux après dix ans d'existence, bien qu'elle ait fait 300,000 fr. d'opérations et réalisé 2,500 fr. de bénéfice. La Société Souplet, fondée en 1860, n'est pas à 20 fr. de dépense. Quelques cahiers de papier, quelques livrets d'un sou suffisent; le dévouement des sociétaires fait le reste. Ce sont les coassociés qui font eux-mêmes les recouvrements en allant chaque semaine prélever les versements successifs qui constituent la mise de fonds. Tous les dimanches, l'associé de tournée rend compte de sa recette; tous les mois, les opérations sont controlées par un conseil de surveillance.

On peut prêter au sociétaire jusqu'au double de son apport, sur un reçu ou sur un billet à ordre signé de lui et déposé à la caisse. Les prêts ne sont faits que pour un terme très-court, un à trois mois en moyenne; l'intérêt de l'argent varie de deux à six pour cent.

Les opérations de ces sociétés sont basées sur la supposition, fort probable en effet, que tous les associés n'auraient pas besoin en même temps de leurs fonds; ils se choisissent d'ailleurs avec le plus grand soin, et se surveillent avec cette minutie un peu jalouse, qu'on peut signaler presque toujours dans les rapports des ouvriers entre eux. Ceux qui ont vu de près les travailleurs savent qu'ils ne pèchent pas par excès de confiance envers leurs camarades, et qu'ils sont malheureusement trop enclins aux soupçons et à la jalousie. Mais c'est là un défaut qui tient à leur position passée et qui doit disparaître dans la vie publique, et dans la libre association. Les hommes ont tout à gagner à se rapprocher, à travailler ensemble; les haines et les défiances naissent surtout de l'éloignement et les préjugés se dissipent bien vite dans le contact journalier et la communauté d'action. L'homme collectif est meilleur que l'homme

isolé, et Dieu a voulu que la fraternité fût le plus puissant instrument de moralisation et de progrès.

Le mouvement coopératif a cela d'excellent à nos yeux qu'il est la mise en pratique du dogme de la fraternité, et qu'en rendant les hommes plus heureux, en les affranchissant du double joug de l'ignorance et de la misère, il les rend meilleurs.

Malheureusement les habitudes nationales, d'accord avec les lois, ont restreint en France l'application de la libre association. Elle ne saurait se développer complétement, en effet, sans la liberté absolue de réunion; la tolérance, la bienveillance même de l'autorité supérieure ne lui suffisent pas; ce qu'il lui faut c'est le droit; pour elle la liberté, c'est la vie. Aussi voyons-nous l'œuvre coopérative se borner en France à des tentatives louables, mais incomplètes. On sent le besoin de faire quelque chose, on pressent la loi des sociétés futures, on veut le bien, on le cherche, on n'a pas encore pu le réaliser.

Le Gouvernement a créé récemment, ou du moins a patronné une caisse des associations coopératives au capital d'un million. On doit le louer de ses dispositions bienveillantes, mais la coopération a plus besoin d'indépendance que de protection; fille du *self-government* elle ne doit demander de force qu'à elle-même; sa puissance est toute subjective. Toute protection est nécessairement une entrave pour elle, puisque c'est la négation de son principe.

Jusqu'à cette heure, la société qui a rendu le plus de services à la caisse coopérative, c'est la Caisse du Crédit au Travail organisée à Paris en 1863, sous la gérance de M. Beluze.

Cette société, *en nom collectif* au nom de son gérant, est *en commandite simple* pour ses autres membres. Elle siége à Paris, rue Baillet, 3, et son but principal, défini dans l'article 6 de ses statuts, est de créditer « les associations coopératives déjà existantes, d'aider à la formation de nouvelles associations de production, de consommation, ou de crédit; d'aider au développement des principes de solidarité et de mutualité, afin de rendre le crédit accessible aux travailleurs fonctionnant dans toutes les branches de l'activité humaine : Agriculture, Industrie, Commerce, Enseignement, Sciences et Arts; lesquels travailleurs se cautionneront mutuellement soit en s'associant, soit en se solidarisant les uns avec les autres. »

Certes, un tel but est noble et élevé, et on ne peut que louer le courage et le dévouement de ceux qui ont entrepris une tâche aussi vaste avec un capital social de 20,120 fr. Il fallait aux fondateurs de l'œuvre une foi bien robuste dans l'excellence de leur principe, dans l'opportunité et le bon droit de leur action, pour oser s'aventurer, avec de si faibles ressources, à la poursuite d'un but si important. Disons-le bien vite, l'entreprise a été conduite avec dévouement et loyauté, et son succès a été rapide et considérable.

Au 31 mars 1867, le nombre des associés s'élevait à 1,623, et le capital souscrit à 274,240 fr. Le chiffre des affaires pendant le premier trimestre de l'année courante a été de 3,783,768 fr. 83 c., et le mouvement de caisse a atteint par jour une moyenne supérieure au premier capital souscrit, soit 23,440 fr, 56c.

Ces résultats, obtenus dans sept années, sont encourageants, décisifs même, surtout si l'on tient compte de la position du monde financier, ébranlé par le contre-coup des guerres récentes, et plus encore par l'appréhension des guerres futures. Une institution qui se développe avec cette aisance, cette puissance au milieu de circonstances peu favorables, témoigne de la vitalité de son principe et de l'intelligence de ses membres.

Dans l'assemblée générale du 5 mai 1867, le gérant de la Société du Crédit au Travail, en rendant compte de sa gestion, rappelait que l'institution avait déjà aidé à la fondation de 45 associations coopératives, et se trouvait en relation avec un nombre à peu près égal de sociétés en voie de formation.

« Mais, ajoutait M. Beluze, en nous félicitant des services qu'il nous a été possible de rendre aux travailleurs avec des ressources relativement aussi faibles que celles dont nous avons pu disposer, nous devons regretter tout le bien que nous n'avons pas pu faire. Nous disposons de 750,000 fr, et c'est de plusieurs millions que la coopération aurait besoin pour se développer. »

Le Crédit au Travail fait donc appel au dévouement de ses amis, pour élargir sa sphère d'action ; quand l'œuvre était incertaine, beaucoup ont eu foi en elle, leur dévouement doit grandir avec leur succès, et l'épreuve décisive des premières années ouvre dans l'avenir, à la société agrandie, de larges perspectives d'influence et de prospérité. Son impulsion puissante et libre peut hâter en France le développement du mouvement coopératif, si, du moins, on peut parvenir à rallier à cette cause, dans chaque foyer, la femme jusqu'ici indifférente ou hostile.

Nous devrions rendre compte aussi des sociétés de production, qui sont assez nombreuses en France, à Paris surtout. Sur les cinquante associations parisiennes de cette nature, quelques-unes remontent déjà très-haut : les bijoutiers en doré datent de 1834 ; plusieurs autres, créées en 48, ont résisté aux orages politiques et se maintiennent avec fermeté.

Le vice capital de ces sociétés, c'est la situation anormale du gérant, seul responsable, et en butte aux suspicions, aux défiances plus ou moins légitimes. La position du gérant dans les sociétés de production est plus délicate et tout aussi impopulaire que celle des contremaîtres dans les manufactures. Il veut commander puisqu'il est responsable, et ses égaux ne sont pas disposés à lui obéir. De là des tiraillements qui rendent bien difficile la prospérité de l'œuvre commune. Nous reconnaissons avec bonheur que quelques sociétés ont triomphé de tous

ces obstacles, mais le mouvement est encore bien restreint, et ne peut en rien se comparer aux merveilleux résultats produits par le *Store* en Angleterre et la *Vorschuss-Bank*, en Allemagne.

Le nombre total des sociétés coopératives françaises de crédit, de consommation, ou de production, est aujourd'hui de deux cent vingt environ, sans compter les boulangeries sociétaires et les nombreuses associations du Jura, pour la production du fromage, connues sous le nom de *fruitières*. Le département du Rhône, à lui seul, en compte 54 dont quelques- unes en grande prospérité.

Tel est l'ensemble de ce mouvement, qui a surgi du sein des sociétés modernes, et qui porte en lui, nous en avons la ferme confiance, la solution pacifique et décisive des plus redoutables problèmes de l'avenir. Ses développements, ses succès tiennent du prodige, dans les pays où la Réforme a préparé les esprits, en enseignant à l'homme et au citoyen le gouvernement de soi-même. L'association ne se justifie que dans la liberté : en unissant ces deux grandes forces, on arrivera à améliorer les populations au point de vue moral comme au point de vue physique. Le bien-être amène l'indépendance, l'instruction; les lumières révèlent la vérité, et Dieu, qui est la vérité suprême.

Dans notre pays, bien des causes que nous avons rapidement indiquées retardent encore ces progrès désirables; nous attendons beaucoup des lois progressivement améliorées, nous attendons encore plus du dévouement de tous les amis de l'ordre et de la liberté. Mais les destinées de la coopération dépendent surtout des ouvriers eux-mêmes. Ils ont dans les mains le plus puissant de tous les leviers : l'association; qu'ils lui donnent pour point d'appui inébranlable l'idée chrétienne de fraternité, et ils élèveront rapidement le niveau des classes laborieuses en France.

GUSTAVE GARRISSON.

VARIÉTÉS

—

DE BOMBAY A BEACOR

JOURNAL DE VOYAGE D'UN MISSIONNAIRE[1]

15 *novembre*. Nous n'avons pas encore réussi à nous procurer des chars pour continuer notre route. Je me suis adressé au maître du bazar qui fera main basse sur les premiers attelages que ses employés pourront rencontrer. Dans ce singulier pays, on ne traite pas avec les charretiers de gré à gré. On n'en trouve aucun qui ne soit disposé à se mettre au service d'autrui, même pour une forte rétribution; et lorsqu'on veut voyager, il est indispensable de s'adresser à un homme ayant autorité qui puisse obliger les cultivateurs ou les marchands à louer leurs chariots. Ces gens, encore barbares, n'obéissent qu'à la contrainte ; le voyageur qui voudrait n'employer que son éloquence comme moyen de persuasion, risquerait fort de ne pouvoir jamais s'éloigner des gares de chemin de fer. Or nous avons à accomplir un voyage de trois semaines dans un pays où les chemins de fer sont encore inconnus; et c'est pourquoi le maître du bazar s'est engagé à me fournir six chars attelés, chacun de deux paires de bœufs.

Pour lui laisser le temps d'exécuter sa promesse, nous allons voir une des merveilles d'Ahmedabad. C'est un temple d'une haute antiquité, par conséquent mieux construit que ceux de notre époque. Les murs en sont formés de pierres énormes et rappellent les murailles cyclopéennes de la Grèce. Ils sont nus, mais leur nudité ne sert qu'à mieux faire ressortir la richesse des fenêtres qui sont des chefs-d'œuvre d'ornementation. Percées dans une épaisse paroi, elles sont remplies par les mille rameaux d'un arbre de pierre dont le tronc repose sur le bord inférieur et se divisant presque aussitôt, étale son branchage tortueux dans l'espace compris entre les côtés et le linteau qui s'arrondit en arche. Ce rideau de

[1] Voir la *Revue chrétienne* des 5 février, 5 juin et 5 juillet 1867.

pierre tamise la lumière et ne laisse arriver dans l'enceinte sacrée qu'un jour douteux, éminemment favorable au culte mystérieux des divinités païennes.

Non loin de là, se trouve la plus ancienne mosquée de la ville. Autre curiosité : dans la cour, on nous montre avec orgueil un mausolée de marbre blanc, surchargé d'arabesques bizarres. Un voile de dentelle en fil d'argent recouvre cette tombe superbe.

« Ici, nous dit avec solennité le prêtre qui nous sert de guide, « ici repose une dent que se fit arracher le fondateur de l'empire de Goujerate. »

Puis il nous conduit dans un jardin d'orangers et nous fait voir deux monuments à peu près semblables au premier, mais infiniment plus petits.

« Ici reposent le chat et le perroquet favoris du premier sultan. »

Fallait-il rire ou pleurer? Nous avons choisi le premier parti, mais c'était pour nous empêcher de pleurer, de pleurer sur la vanité d'un monde privé de raison.

Un puits, qui a peut-être mille ans d'existence, a ensuite attiré notre attention. Il est à quelque distance de la ville, au milieu d'un bosquet de manguiers. La margelle est un carré long de quatre-vingts à cent pieds et large d'une trentaine. Des marches innombrables, abritées du soleil par plusieurs étages de colonnades et de terrasses, conduisent au réservoir dont l'eau est comparativement fraîche, mais croupissante et verdâtre. Des pigeons sacrés, qui ont leurs nids dans les retraites obscures que forment les chapiteaux de cette vaste construction souterraine, s'élèvent à notre approche avec un bruit d'ouragan. Malheur au chasseur téméraire qui s'aviserait de les tuer! Sa mort serait certaine, car l'Hindou, d'ordinaire si timide, devient une bête féroce lorsqu'il s'agit de défendre ou de venger ses dieux.

Au fond du puits, à quelques mètres seulement au-dessus de l'eau, se trouve la divinité en l'honneur de laquelle ce travail gigantesque a été accompli. C'est une idole noire dont les yeux sont peints en rouge. Des fleurs encadrent sa niche; un lampion funèbre s'efforce en vain de lutter contre l'obscurité de ce réduit. Cette sombre et immobile figure au regard de feu, ces ténèbres humides, ce morne silence, il y a là de quoi frapper l'imagination de l'homme le plus indifférent; et ce n'est pas sans satisfaction qu'au sortir de ce gouffre, nous retrouvons la chaleur, la lumière et les beautés sereines de la création.

16 *novembre*. Tout est prêt pour notre départ. Les six chariots nécessaires pour transporter notre pesant bagage sont arrivés hier soir. Ce matin, comme je me disposais à donner le signal du départ, arrive un domestique tout effaré :

— Seigneur, les six cochers ont disparu.

On envoie à leur recherche; on les découvre cachés dans une cabane,

qui espéraient que nous allions partir sans eux; bon gré, mal gré, on les ramène ici.

— Attelez sur-le-champ; c'est l'heure de partir.

Autre stratagème : les bœufs se sont enfuis. Je ne savais où donner de la tête. M. Moore m'a tiré d'embarras. Avec sa vivacité irlandaise :

— Eh bien! s'est-il écrié, nous allons faire chercher d'autres bœufs et vous laisserez les vôtres faire ce que bon leur semblera.

Puis il a expédié un nouveau messager au maître du bazar. Deux heures après, les bœufs étaient retrouvés; mais la journée était perdue. Nous ne partirons que demain.

J'ai engagé deux domestiques. L'un est un cuisinier mahométan, grande et sèche figure, moustache grêle, œil de faucon. Il a le verbe impératif, commande plus qu'il n'obéit; mais c'est un homme fidèle, m'a-t-on dit, et qui ne permet à personne de voler son maître, c'est beaucoup. Il se chargera de nous nourrir pendant le voyage, et je le vois d'ici qui trône au milieu d'une armée de caisses d'ustensiles et de provisions.

L'autre domestique se nomme Bikaria. C'est un Hindou de la caste des barbiers. Petit, maigre, noir comme l'encre, souple et actif sans bruit, il obéit sur un geste, et me plairait plus que son confrère s'il n'avait la mauvaise habitude de regarder de travers quand on lui parle. Il sera le majordome de l'expédition, louera des guides et des porteurs de torches de village en village, et à chaque halte, cumulera les fonctions de valet de chambre et de maréchal des logis.

Enfin, nous avons conclu un traité avec un vieux Mahométan pour un *gari* dans lequel nous ferons la route jusqu'à Disa. Ce *gari* est une boîte longue et bombée portée sur deux hautes roues, et dans laquelle on a placé un matelas et des coussins. Deux grands bœufs à bosse charnue, maigres, osseux, mais vaillants, et un cocher pacifique, adorateur de ses bêtes, complètent notre équipage; le prix est de cinq roupies par jour (12 fr. 50 c.), ce qui n'est certes pas cher. Nous voyagerons dans la soirée et de nuit, car, bien que nous soyons entrés dans la saison froide, les rayons du soleil sont trop brûlants pour que nous osions les affronter.

Kalol. 18 *novembre*. Nous avons donc recommencé notre pèlerinage en terre païenne; nous avons retrouvé le cahotement du gari, le bruit monotone que font les roues en labourant le sable, les nuages d'une poussière ténue qui s'infiltre partout, la fraîcheur délicieuse des nuits, le scintillement des étoiles, le glapissement des chacals, les craquements de la roue persane qui fait monter l'eau sur les guérets altérés.

A chaque village le gari s'arrête; nous ouvrons les yeux, et le cri bien connu : « Bhomeâ ô bhomeâ! » nous apprend que nous allons changer de guide et rester une petite demi-heure en panne. Après quoi les bœufs reprendront leur allure patriarcale et nous un sommeil souvent interrompu.

Enfin, nous voici arrivés! J'entends Bikaria qui apostrophe le gardien

du bungaleau (caravansérail). Celui-ci répond, de la voix épaisse et bourrue d'un homme surpris dans son premier somme. Suit un long pourparler; la lourde porte crie sur ses gonds rouillés. Nous sortons du gari, enveloppés dans nos couvertures, à peine éveillés. Bikaria étend nos petits lits de fer, allume une bougie; et après une bouchée de pain arrosée de thé froid, nous nous hâtons de reprendre notre sommeil; car déjà, comme s'exprime notre domestique impatient, la moitié de la nuit est en deçà, l'autre moitié au delà de la grande montagne; c'est-à-dire il est minuit.

Langreig. 19 *novembre*. Arrivés hier à dix heures du soir. Le bungaleau est spacieux : deux chambres et deux cabinets de bains. Comme partout les murs sont nus, blanchis à la chaux, le sol est recouvert d'une couche de stuc poli, sale et froid; les portes ne ferment pas, la tenture de toile, qui devait servir de plafond, pend en longues loques, et des débris tombés du chaume qui recouvre la maison sont épars dans tous les coins. Les quelques chaises de l'établissement manquent, qui de dossiers, qui de pieds, et la table s'ébranle à la moindre pression. Mais, gens fatigués d'une longue course n'y regardent pas de si près, et nous prenons possession avec chants de triomphe.

Jacob, le cuisinier, envoyé à l'avance avec les chars de bagage, a acheté une terrine de lait crêmeux; je déballe le pain, Augusta sort les tasses de son panier et une théière fumante fait son apparition. La prière termine la journée et nous allons nous livrer au repos, aux insectes et aux moustiques.

Au dehors, nos cochers babillent autour de leurs feux de bivouac, les bœufs mâchent à grand bruit des feuilles de maïs en piétinant de fatigue et de faim, et les chacals, que la lueur attire, s'entre-répondent dans le taillis.

Aujourd'hui, jour du Seigneur, jour de repos. Vers huit heures du matin notre caravane commence ses préparatifs de départ.

— Eh! cochers! laissez vos bœufs ruminer en paix, nous ne partirons qu'après le coucher du soleil.

Une demi-douzaine de noirs visages se tournent vers moi avec une expression d'étonnement comique :

— Pourquoi, maître?

— Mes amis, ce jour appartient à Dieu. Il vous le donne gratuitement (bakschish) pour que vous vous reposiez, vous et vos bêtes. Six jours l'homme travaillera à la sueur de son visage; le septième, il se reposera de son labeur et servira l'Eternel son Dieu. Tel est l'ordre divin; tel est le privilége de l'humanité.

Sur tous ces visages, à la surprise s'unit maintenant la joie. Le cercle se forme autour du serviteur de Jéhovah, et l'amour éternel fait entendre sa voix : « Dieu a tellement aimé le monde que non-seulement il a donné le jour du repos, non-seulement il fournit à l'homme le pain, l'eau et le

sel, mais il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Et pendant que j'écris ces lignes, je les entends, ces pauvres païens, se répéter l'un à l'autre, avec mille commentaires ingénus, les paroles de vie et de paix. Que restera-t-il de cette prédication isolée? Quelle lumière l'éclair qui sillonne la nue et disparaît, donne-t-il au voyageur égaré dans les ténèbres? L'obscurité retombe plus épaisse après que la lueur a passé; mais si le voyageur a eu le temps d'entrevoir un abîme dans lequel il allait se jeter, n'était-ce pas assez de cette clarté fugitive pour lui sauver la vie? Veuille le Seigneur que sa Parole ne retourne pas à Lui sans effet!

Dans l'après-midi, je suis allé m'asseoir sur le serandah. Notre abri temporaire est sur une éminence. Presque à nos pieds, les eaux d'un petit lac, encaissées entre des berges sablonneuses, miroitent au soleil. Des canards barbottent dans une anse au milieu d'une forêt de grands roseaux. Je vois leur troupe se diviser pour donner passage à un flamant de haute taille, magnifique oiseau au plumage bleu foncé, et dont le bec énorme, semblable à un javelot, se tient prêt à transpercer le premier poisson qui paraîtra.

A quelque distance, un troupeau de buffles remonte ruisselant sur la berge; quelques femmes en vêtements rouges lavent du linge, qu'elles frappent à coups redoublés avec de grosses pierres. Deux éléphants se sont avancés jusqu'au centre du lac. Immobiles, on les prendrait pour des rochers à fleur d'eau. Les voici qui se rapprochent l'un de l'autre; ils se flairent du bout de leur trompe; tout à coup commence entre eux une joute marine. Ils s'aspergent mutuellement; l'eau, lancée avec force comme un jet de pompe, rebondit en gerbes étincelantes. J'entends d'ici le souffle des puissants naseaux. Les canards effrayés s'enlèvent et vont faire des rondes autour des combattants.

Soudain le jeu bruyant s'arrête; un sifflement aigu s'est fait entendre. Les éléphants retournent pesamment la tête, voient leur cornac debout sur la rive, et, la trompe basse, viennent faire leur soumission.

Les éléphants sont d'actives et intelligentes bêtes. J'ai longuement étudié ceux-ci; je les ai vus ce matin, dirigés par la lance du cornac, aller cueillir au bois des touffes de feuillage, les rapporter en faisceau serré et les jeter au pied de l'arbre où l'on a coutume de les attacher. Ils passent le reste de la journée à effeuiller ces branches et à manger. Parfois ils s'arrêtent pour ramasser du sable et s'en couvrir le corps; puis, prenant avec dextérité une branche par le gros bout, ils s'époussètent soigneusement et se remettent à manger.

A l'entrée du village un banian gigantesque abrite, entre trois de ses principaux troncs, le sanctuaire d'une divinité. C'est une petite construction carrée, en pierre, à toit conique. Le dieu repose sur le sol; je lui trouve une ressemblance frappante avec un boute-roue. Il est recouvert

d'une croûte noire formé par la poussière et l'huile dont on l'oint tous les jours; sur son sommet brille un morceau de papier d'argent. A ses côtés des encensoirs de terre cuite, en forme de coupes, contiennent quelques charbons ardents sur lesquels le prêtre répand de temps en temps de la sciure de sandal.

A cette vue, je ne puis me défendre d'un sentiment de répulsion qui se partage également entre l'idole et le brahmane. La physionomie naturellement repoussante de cet homme est rendue hideuse par les peintures qui défigurent ses traits. Son costume rappelle celui de nos statues classiques; seulement la feuille de vigne est ici remplacée par un carré d'étoffe grand comme la main, attaché aux reins par une ficelle.

Nous sommes seuls; je profite de cette circonstance pour lui adresser des reproches sérieux sur l'inconvenance d'un pareil vêtement. Lui, après avoir jeté un regard orgueilleux sur ses formes athlétiques :

— Je suis saint, dit-il, je suis dieu; la convoitise n'entre jamais dans mon cœur.

— A d'autres! je ne suis pas votre dupe; la convoitise n'entre pas dans votre cœur parce qu'elle y est naturellement. D'ailleurs, quels que soient vos sentiments, vous n'êtes pas seul sur la terre; comment n'avez-vous pas honte de vous montrer en public?

— Honte, Seigneur! honte? le pécheur seul connaît la honte. Je suis sans péché.

Il ne veut pas sortir de là.

Arrive un paysan, bel homme celui-ci, avec son visage honnête et son noble maintien. Sa large poitrine est à découvert, mais un drap roulé autour de ses reins tombe en longs plis sur ses jambes brunies par le soleil. Il se jette par terre, le front dans la poudre, murmure une prière et, en se relevant, dépose une poignée de sorgho aux pieds de l'idole. Après qu'il est parti, le brahmane court ramasser l'humble offrande de l'agriculteur et la soigner dans une cruche.

— Qu'a-t-il demandé, ce paysan?

— Une bénédiction sur ses prochaines semailles.

— L'obtiendra-t-il?

— Comment puis-je le savoir?

Et désignant l'idole d'un geste dédaigneux :

— Une pierre a-t-elle des oreilles pour entendre?

— Comment, misérable, vous l'avez trompé?

Le prêtre me regarde d'un air stupéfait; en lisant dans mes yeux l'indignation de la vertu, il se prend à rire d'un rire cynique.

— Ne faut-il pas que chacun vive? dit-il.

Je suis parti le cœur serré.

Maisâna. 20 *novembre*. Ici, comme à Langreig, le bungaleau, bâti sur un renflement de terrain, domine la vaste plaine. La scène est bien orientale : un lac bordé de tamarins et de mimosas en pleine floraison, une île

verdoyante que les ibis, les flamants, les canards ont élue pour domicile, des lessiveuses en jupe bleue et voile rose, un troupeau de chèvres noires qui passent à la file le long de la rive, une blanche pagode qu'ombragent les larges feuilles, rondes et luisantes, du banian sacré, un village de huttes enfoui sous une masse de verdure et, par-dessus tout cela, un ciel d'un bleu pâle, une lumière étincelante qui fait valoir tous les détails, donne du relief aux moindres accidents de terrain en accusant fortement les ombres, et met de l'espace entre les plans divers de cet éblouissant paysage.

A cent pas de nous, un âne mort gît sur le sable; son cadavre est littéralement couvert de vautours bruns à cou pelé. Rien ne peut déranger ces oiseaux aussi hardis que rapaces, ni la présence des chiens parias qui veulent avoir leur part du festin et s'approchent timidement, la tête basse, le cou tendu, ni mes cris, ni le gravier que je leur jette. J'avance; un de ces terribles volatiles vient à ma rencontre, les ailes frémissantes, le cou gonflé, le bec ouvert; et c'est à moi de reculer.

Cet âne appartenait, j'imagine, à une tribu de Bhils que j'aperçois campés à quelque distance sous un bosquet de manguiers. Ils en ont plus d'une centaine qu'ils emploient comme bêtes de somme, voyageant d'un bout de l'Inde à l'autre pour faire des échanges, du coton contre de la laine, de la laine contre de la soie, de la soie contre des épices, du thé, du café. Pendant leurs longues pérégrinations, la voûte des cieux est leur seul abri, et le sol leur sert de couche. Ils parcourent en peu de temps des distances considérables, marchant toute la journée. Où que la nuit les surprenne, dans les solitudes du jungle, ou bien auprès d'un village, ils débâtent leurs ânes, font un grand tas de leurs ballots, allument des feux tout à l'entour et se mettent aussitôt en devoir de préparer leur frugale nourriture : des galettes de farine grossière et quelques légumes. Leur repas fini, ils s'étendent, enveloppés d'un drap, sur la terre hospitalière, et tandis qu'ils se livrent au repos, une douzaine de chiens bien dressés montent la garde autour d'eux.

L'heure est venue de lever le camp. Quelques-uns fument une dernière pipe, accroupis autour des charbons à demi éteints; d'autres rassemblent les ânes dociles. Le sabre et le couteau de chasse pendent à leur ceinture; leurs longs mousquets dont la mèche est toujours allumée sont appuyés aux bagages. Endurcis aux intempéries de l'air, rompus à la fatigue, grands, maigres, mais bien découplés, ces Bohémiens de l'Inde savent se faire craindre; mais ils sont respectés, car ils n'ont des armes que pour la défense. Leurs femmes et leurs enfants les suivent partout. D'ici j'en vois une qui s'efforce en riant de faire tenir deux bambins sur une même monture, dos à dos.

Il n'y a, dans l'Inde, que les Bhils et les Parias qui emploient l'âne comme monture. Un Hindou de caste qu'on verrait enfourcher un baudet perdrait immédiatement tout droit à la considération publique; car,

ici, maître Aliboron est l'objet d'un profond mépris, semblable en cela à son frère d'Europe. Comme lui aussi, et plus que lui, il semble avoir le sentiment de son indignité. Petit, mal tourné, chétif, il a la tête basse et le regard éteint. Etre monté sur le poulain d'une ânesse n'est pas pour les Hindous une marque d'humilité, c'est un signe de dégradation. Quand on leur lit l'émouvant récit de l'entrée à Jérusalem, ils partent d'un éclat de rire, ou font une mine dédaigneuse.

A la nuit tombante, nous partons pour Sidhpur, précédés du massalchi (porteur de torche) et du guide que nécessite l'absence d'une route bien tracée. Pendant une demi-heure, nous cheminons, au pas mesuré de nos bœufs, entre des champs de sorgho bordés de ricin. Au delà, nous entrons dans le désert; des ornières profondes, creusées dans le limon sablonneux de cette terre d'alluvion, s'en vont dans tous les sens. Sans notre guide nous ne tarderions pas à nous égarer dans les taillis. Il marche le premier, en fredonnant sur un ton mineur une complainte mélancolique. Les notes en sont courtes et pressées; la dernière de la strophe se prolonge indéfiniment comme un glapissement de chacal. Parfois le chant demeure suspendu au milieu d'une phrase; alors mon cocher reprend dans le même ton; mais je ne puis saisir des paroles qui appartiennent à un dialecte vieilli.

Un courrier passe à la course, son sac de dépêches suspendu à une lance garnie de grelots.

— Frères, paix sur vous !

— Va, ami, Rama te soutient.

Cette courte salutation s'échange au passage, le tintement des grelots s'affaiblit dans le lointain et le guide reprend sa chanson.

Vers minuit, nous rencontrons un régiment anglais qui descend à Ahmedabad. Ce sont d'abord quelques éclaireurs qui s'annoncent dans l'obscurité par une conversation animée; ces accents européens nous font tressaillir. — Voici des chars de bagage, des ambulances, des fourgons de munitions, une escouade de cavaliers qui escortent la caisse portée à dos de chameau; enfin, le gros de la troupe, marchant sans ordre et dans le silence de la fatigue. Derrière eux viennent des chameaux et des éléphants, lourdement chargés. La poussière soulevée par tant de pieds, et rougie par l'éclat des torches, monte comme la fumée d'une fournaise. Peu à peu les cris des cochers, le roucoulement étrange que font les chameaux en ruminant leur provision d'eau, le grincement des essieux de bois, le grondement sourd d'une multitude en marche, tous ces bruits divers se perdent dans l'éloignement, et le sublime silence du désert reprend possession de ses domaines.

Sidhpur. 21 *novembre*. Le caravansérail où nous avons pris nos quartiers est sur le bord d'une moraine élevée. Entre nous et la ville coule une rivière guéable dont les gracieux méandres se déroulent sur un lit sablonneux. Les rives sont basses, arides, brûlées par le soleil. Sidhpur se

trouve sur un escarpement assez éloigné qui fait face au nôtre. D'ici je ne distingue au travers du feuillage des bananiers qui l'entourent, que quelques pans de murs, éblouissants de blancheur, et les pointes grotesques des pagodes. A droite et à gauche, le regard se perd sur une plaine de sable et peut suivre jusqu'à une grande distance le cours monotone de la rivière.

Ma première visite est à un cimetière mahométan qui s'étend sur les pentes de la moraine. Une famille de singes, qui s'y joue parmi les tombes, détale à mon approche. Ce cimetière est dans le plus grand désordre. Çà et là, des dalles, soulevées, laissent apercevoir dans une cavité peu profonde des ossements à demi rongés ; d'autres sont épars sur le sol. Les hyènes et les chacals ont fait leur œuvre sans beaucoup de peine, car les Mahométans ensevelissent leurs morts presqu'à fleur de terre, et personne ne veille la nuit, pour les garder. Des gaz fétides s'échappent du sol crevassé, desséché et sans végétation. Au milieu des pierres funéraires que la lumière du jour rend éblouissantes, le regard cherche en vain un brin de verdure, un arbuste, un peu d'ombre pour s'y reposer.

Un autel de forme carrée se dresse au centre du champ des morts. En m'approchant, je l'ai trouvé couvert de poupées grossières représentant des chevaux et des chameaux, sellés et bridés. Il y en a des groupes de trois, de quatre, attachés ensemble par un fil. Dans l'impossibilité de comprendre la signification de ce sacrifice dont le Koran ne parle pas, j'ai fait une provision de ces poupées et, à mon retour, je les ai montrées à Jacob. Voici l'explication qu'il m'a donnée. Lorsque dans une famille qui a eu le malheur de perdre son chef, un des membres tombe malade, on en conclut que le défunt est irrité du peu de soin qu'on a pris de lui pendant sa vie, ou fâché de se voir oublié depuis sa mort. On fabrique donc ces poupées et on les porte au cimetière. Aussitôt le défunt reçoit dans le paradis un nombre égal de coursiers vivants et dans sa joie rend la santé au malade. Si celui-ci tarde à guérir, on continue les offrandes jusqu'à son entier rétablissement. Il n'est que juste d'ajouter que tout ce manége se fait sans l'aveu et même sans la connaissance de Mahomet, le grand prophète.

— Et vous, Jacob, croyez-vous à l'efficacité de ce remède ?

— Pourquoi pas, maître ? si les moyens sont erronés, l'intention n'est-elle pas bonne ? Allah est grand, Allah tient compte de l'intention.

Cette idée se retrouve sous diverses formes dans l'esprit de tous les Hindous. Un culte, quel qu'il soit, est agréé par la divinité quelle qu'elle soit, parce que l'Etre suprême, s'il existe, ne juge les actions que par le mobile de celui qui les fait. C'est ainsi que l'Hindou en arrive à justifier celui qui, pour plaire à un brahmane, ôte la vie à son prochain. Il y a trois mille ans qu'on se conduit ici d'après le principe que la fin justifie les moyens.

Cependant, des hauteurs où la ville repose, je vois descendre et défiler

au son du gong, sur le sable d'un bras desséché de la rivière, une procession de blancs fantômes. Un brancard, que quatre coolies portent sur leurs épaules, ouvre la marche. Derrière sont des brahmanes demi-nus, armés de longues perches; la foule, encapuchonnée dans de grands draps, vient après. Au milieu d'un profond silence, on dépose le brancard auprès d'une pile de bois, à quelques pas du courant des eaux. Puis les brahmanes s'avancent, enlèvent le drap dont le cadavre est recouvert et placent la dépouille mortelle sur le bûcher. Au même instant, la flamme jaillit de la base, et les chants commencent. Le craquement du bois qui se consume s'unit aux sanglots des assistants. Une fumée épaisse et nauséabonde se répand dans les airs. Des vautours, qui décrivent des orbes rapides au-dessus de cette scène funèbre, ajoutent leur note stridente au concert des lamentations.

Le chant cesse; les parents et amis du défunt s'accroupissent en cercle autour du bûcher et regardent en silence, avec une impassibilité qui n'est comparable qu'à la violence des démonstrations de tout à l'heure, ces membres haletants qui se tordent sous l'étreinte de la flamme et se consument rapidement. Du bout de leurs perches, les prêtres attisent le feu, ramènent au foyer tantôt une bûche qui tombe, tantôt une jambe qui s'écarte, et remplissent leur lugubre tâche avec une indifférence et une hâte qui ont quelque chose de choquant.

Cependant les vautours désappointés ont peu à peu agrandi le cercle de leurs évolutions. L'un après l'autre, ils disparaissent dans la brume dorée de l'horizon. A leur exemple, je laisse les morts brûler leurs morts, et je m'en vais visiter la ville.

Sidhpur est le quartier-général des brahmanes de Goujerate. Elle en contient, dit-on, plus de trois mille. Quelques-uns s'adonnent à l'agriculture; la plupart vivent de leurs rentes dont le capital consiste dans la piété de leurs disciples. Les rues sont infestées de ces fainéants; les uns fument l'opium sur le seuil de leurs demeures, d'autres dorment sur le sol, à l'ombre d'un avant-toit; beaucoup sont accroupis, le menton entre les genoux, sous les porches des pagodes. Ils affectionnent cette posture de l'indolence et y demeurent des heures entières, absorbés dans la contemplation du néant.

Les rues sont aussi infestées de chiens. Partout où les brahmanes sont nombreux, les chiens abondent; et ces chiens sont hargneux. J'en ai toujours une bande à mes trousses; tous les vingt pas je suis obligé de me retourner pour leur faire tête. Il suffit, il est vrai, de se baisser comme pour ramasser un caillou; ils s'enfuient alors en hurlant. Je ne m'avise pas, d'ailleurs, de leur faire du mal; la population entière serait bientôt sur moi. Il n'y a pas longtemps qu'un soldat anglais fut déchiré par une multitude en furie pour avoir assommé un chien. Hier, comme nous passions dans l'étroite ruelle de Maisâna, un de ces animaux qui dormait couché en travers du chemin rendit une halte nécessaire. Le

cocher arrêta ses bœufs, et descendit de son siége pour éveiller le mâtin. Celui-ci furieux montra les dents, et se disposa à défendre le terrain. Si je ne fusse venu au secours de mon homme qui tremblait comme la feuille, je ne sais combien de temps notre arrivée à Sidhpur eût été retardée. — Jusqu'à l'époque de la récolte des Cipayes, les Anglais se montraient très-indulgents pour les préjugés des Hindous. Ils se soumettaient même à de véritables ennuis dans leur crainte de blesser les sentiments populaires. J'ai connu un gouverneur de province qui, pour se concilier ses sujets, laissait entrer jusque dans sa chambre à manger les chiens parias, nombreux partout et toujours d'une malpropreté repoussante. Il avait consacré deux fauteuils à leurs visites et les engageait à s'y reposer, par l'appât d'un morceau de viande. Ce même magistrat avait du reste fait construire plusieurs pagodes à ses propres frais.

Sidhpur est encore remarquable par le grand nombre d'enfants qu'on y rencontre. Pour la troisième fois je traverse ses rues pitoresques, et pour la troisième fois je les trouve obstruées par des essaims d'enfants qui rampent, sautent, courent et se jettent sur moi sans y prendre garde. En voici un qui s'arrête court à mon approche, et crie de toute sa force : « Salâm Sahib ! » — Sa tête nue, bien rasée, frottée d'huile, reluit au soleil, tandis qu'une mèche de cheveux plats tombe sur chaque joue ; ses paupières sont colorées en noir et ses ongles en rouge. Il n'a pour tout vêtement qu'une ficelle, garnie de coquilles, autour des reins, et un anneau d'argent à chaque orteil. Pauvre petite créature, intelligente et vive, que la fatalité de sa naissance voue à une existence pénible, à d'ingrats labeurs, à l'ignorance, aux superstitions, aux frayeurs ridicules de la nuit et des démons !

Sidhpur a dû être une belle ville. Elle est encore fort pittoresque dans son manteau de ruines. Chose étonnante, qu'il y ait dans l'Inde tant de villes à demi-ruinées. J'aperçois çà et là des restes d'opulence, de grandeur. Plusieurs maisons ont un avant-toit soutenu par des colonnes d'un bois devenu rare. Les sculptures des chapiteaux sont élégantes et de bon goût ; la feuille de lotus y joue un rôle prédominant. Les moucharabiehs, plus grands ici que je ne les ai vus nulle part, se découpent sur le fond obscur des appartements comme des réseaux de dentelle.

Même dans cette ville brahmanique, il y a un quartier réservé aux Mahométans. On y célèbre aujourd'hui la fête d'un saint. La rue principale est encombrée d'hommes et de femmes dans leurs plus riches atours. L'or des bijoux, l'argent des broderies, la soie verte ou rouge des écharpes, empruntent à la lumière un éclat inaccoutumé. Des guirlandes de jasmin vont de porte en porte et mêlent leur pénétrant parfum à l'odeur des pâtisseries qui se confectionnent en plein vent. Devant chaque demeure est un chaudron de cuivre, rempli de beurre fondu dans lequel nagent des beignets et des bonbons. Les femmes, armées de cuillers au long manche, sont groupées autour des brasiers ; l'air est rempli de

leur babil et de leurs chants. Les maris, les frères, accroupis en longues files le long des murs, fument le hookah, ou mangent leur part du festin dans le plus grand silence. Du bout de l'étroite rue, le coup d'œil est charmant.

Malgré les rires et le babil des femmes, il y a de la tranquillité dans cette fête. Tout me paraît s'y passer avec bienséance. Faut-il en faire un mérite à ces gens? je ne sais. La vivacité n'est pas dans leur apathique nature, et leur gravité si imposante s'allie à trop d'ignorance et parfois, tranchons le mot, de stupidité, pour que je puisse l'admirer sans réserve. Des amphores capaces sont alignées contre les murs des maisons; quelques porteurs d'eau, vêtus de blanc et ceints d'une écharpe rouge, vont et viennent avec empressement, une outre bien gonflée sur la hanche gauche; ils sont chargés de maintenir les amphores pleines d'une eau pure. Cette boisson, la seule permise, concourt, je pense, à conserver aux esprits le calme sinon la lucidité.

Je passe rapidement au travers de la foule, en intru que tout le monde regarde de côté; personne ne songe à m'offrir une part du festin. Des Hindous seraient plus généreux.

Voici une école en plein vent, dans une cour. Une vingtaine d'enfants de douze à quinze ans sont assis sur le sol. Les uns sont occupés à frotter l'un contre l'autre deux morceaux de brique au-dessus d'une planchette. D'autres, plus avancés dans leurs opérations, armés de petits roseaux, tracent sur la surface poudreuse des caractères mal alignés. Dans un coin de la cour, accroupi sur un morceau de tapis de Perse, le vieux pédagogue tient sa pipe d'une main; l'autre brandit un long bambou, symbole d'autorité et instrument de correction. Ses regards, un peu vagues, se partagent entre sa pipe, ses élèves, fort dociles comme tous les enfants hindous, et une pièce de drap couverte de céréales en petits tas bien distincts : du maïs, du sorgho, du millet.

Quelques retardataires arrivent à la file. Chacun d'eux, avant de prendre place, va se présenter au maître. Celui-ci avise un pan de la veste, relevé en poche et noué; il y plonge avidement sa main décharnée et en retire une poignée de graine qu'il ajoute à l'un de ses tas. C'est là le salaire quotidien de son travail.

Mais, il m'a vu sourire, et sa vanité s'est éveillée :

— Ces enfants sont pauvres, et je ne leur demande que mon pain quotidien pour prix des trésors de la science. Le riche passant, lorsqu'il les entend chanter les strophes sacrées, s'arrête quelquefois pour faire sonner le métal précieux.

L'allusion était transparente; j'ai tendu une pièce d'argent à ce philosophe en guenilles :

— Le riche étranger donne, même avant d'avoir entendu.

Le brahmane s'est alors redressé dans toute la fierté de sa race. D'un coup de bambou il a fait lever une demi-douzaine de ses gamins et les a

placés devant moi, sur deux rangs. Ceux-ci, tremblants de frayeur, ont fait une comique révérence et entonné à plein nez les louanges de Krishn. Le vieux maître d'école s'était rassis et indiquait la mesure, de son bambou et de sa pipe, avec l'air d'un homme content de lui-même.

Il y avait de l'ensemble dans l'exécution. Ces voix fraîches de l'enfance m'ont rappelé vivement les scènes de la patrie absente. La mélodie, simple, peu modulée, mais douce dans sa monotonie, me touchait comme l'élégie d'une âme qui a perdu le secret de ses glorieuses destinées et jette vers le ciel sa plainte avec un cri d'espoir. Je voyais en esprit les enfants de nos Ecoles du dimanche; je les entendais chanter le martyre de leur Sauveur et les joies assurées du royaume des cieux, je songeais que je ne pourrais désormais me joindre au concert de leurs voix enfantines, sans me rappeler avec amertume ces âmes déshéritées qui ne connaissent que les douleurs d'une vie sans espérance, et chantent leur misère en célébrant l'infamie de leurs dieux mensongers.

Levant la tête, j'ai aperçu un singe assis sur le sommet d'une pagode voisine. Il nous jetait un regard plein de malice, et sa figure grimaçante semblait empreinte d'une expression moqueuse. J'ai cru voir en lui comme une personnification de ce prince des ténèbres, dont l'habileté a su retenir captive pendant tant de siècles la conscience d'un peuple déchu.

A ma sortie de l'école, un spectacle horrible, et malheureusement trop fréquent, se présente à mes regards. Une vache, parvenue au dernier terme de son existence décrépite et tellement maigre que les os de ses hanches ont crevé la peau, se traîne le long de la rue, sur trois jambes. La quatrième, probablement mutilée par une chute déjà ancienne, ramassée, atrophiée, vacille à chaque mouvement. Des corneilles voraces sont campées sur l'échine de la pauvre bête et plongent leur bec sanglant dans les plaies ouvertes. Leur croassement féroce, les beuglements étouffés de l'animal agonisant, les aboiements avides d'une meute de chiens qui prévoient une prochaine curée, forment une scène propre à émouvoir de pitié le cœur le plus dur. Et cependant ces brahmanes, qui suivent la tragédie d'un œil curieux, se garderaient bien d'intervenir. Ils adorent la vache comme une divinité bienfaisante, et plutôt que de porter sur elle une main sacrilége, la laisseront périr misérablement. Je ne m'attendais certes pas à voir les sentiments d'humanité qu'éveille toujours le spectacle de la douleur, ainsi sacrifiés aux exigences des préjugés de l'esprit.

Même jour, 6 *h. soir.* — J'ai eu une longue conversation avec un brahmane védantiste que j'ai surpris dans sa modeste demeure (je devrais plutôt dire tanière), lisant les Puranas à un groupe de disciples. C'était derrière le temple principal de la ville. Les tons graves d'un récitatif monotone, partant d'une chaumière adossée à la muraille de la pagode, ont

attiré mon attention. Je me suis présenté sur le seuil, et, d'un geste, j'ai prié le vieillard de ne pas s'interrompre.

Il était assis sur un divan de terre battue; sa tête vénérable se penchait sur un manuscrit étalé devant lui; et la lumière qui arrivait d'en haut par les interstices du toit de feuillage, tombait d'aplomb sur le turban rouge du prêtre, disséminant sur sa personne et sur son livre une lueur empourprée pleine de mystère et de charme. A ses pieds, assis en demi cercle étaient six jeunes brahmanes qui, les yeux dévotement fixés sur le visage de leur maître, accompagnaient d'un mouvement de tête le récitatif. A chaque fin de strophe, le lecteur élevait la voix et la laissait brusquement retomber sur la dernière syllabe. Alors les six adeptes disaient en chœur un *ouah!* prolongé en signe d'assentiment; une sorte d'*amen*.

Le volume fermé, j'ai assisté à une leçon d'interprétation allégorique des plus subtiles et dont même un docteur allemand aurait pu se faire honneur, tant étaient remarquables la hardiesse des procédés et la finesse des déductions. L'explication terminée, j'ai demandé au brahmane s'il croyait aux doctriness qu'il venait d'enseigner : la nécessité d'une rédemption, la convenance de se rendre, par l'ascétisme, digne de recevoir du ciel la révélation intérieure qui constitue cette rédemption, etc., etc.

Il a paru étonné; comme j'insistais, il est monté sur son grand cheval de bataille, *Maïa*, l'illusion, et, piqué au jeu, s'est fait un plaisir de soutenir tour à tour le pour et le contre, la thèse et l'antithèse comme également vraies et nécessaires. Je croyais rêver en entendant parler de l'identité des contraires et proclamer le néant comme la source de toutes choses et le terme d'un progrès infini. N'eût été la différence dans la manière de s'exprimer, la plus grande richesse d'images et la pauvreté comparative de l'argumentation, je me serais cru transporté pour un temps dans cette Europe où des doctrines, que l'Inde exploite depuis deux mille ans, sont prêchées sur les toits comme des nouveautés!

Nouveau Protée, mon antagoniste était insaisissable, et les *ouah!* multipliés de son auditoire excitant sa verve, il n'y avait plus moyen de l'arrêter. Je l'ai donc laissé à son triomphe et je suis revenu, admirant quoique avec tristesse combien l'esprit humain est, dans tous les climats, fidèle aux traditions de révolte contre le principe de foi qui est la seule base de toute croyance sérieuse.

A. Glardon.

(*Suite.*)

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 août.

La situation politique. — Quelques mots sur l'Exposition. — Les fêtes de Rome. — La statue de Voltaire. — La morale nouvelle et M. Sainte-Beuve. — La Revue positive *de M. Littré. — Conférences œcuméniques du protestantisme évangélique à Amsterdam.*

La session parlementaire est close. Malgré le langage rassurant du gouvernement, malgré les pacifiques apparences que présente le concours industriel des peuples à l'Exposition universelle, une inquiétude visible possède les esprits. Les hommes qui osent regarder l'avenir avec confiance sont de plus en plus rares; chacun a le sentiment instinctif que la révolution qui s'est accomplie dans l'Europe centrale, l'an dernier, n'a point dit son dernier mot, et que la France tentera de prendre sa revanche. La question romaine, la question d'Orient peuvent d'une heure à l'autre embraser le monde; le rapprochement qu'on attendait à la suite des visites des monarques étrangers en France demeure très-problématique, et l'on se rappelle volontiers que, suivant la parole de Montesquieu, les entrevues de souverains sont rarement suivies de bons effets.

Nous ne reviendrons pas sur la lugubre issue de l'expédition du Mexique; dès le début, notre journal avait condamné cette entreprise; c'est une satisfaction amère que de voir ses prévisions confirmées par une calamité publique. Dans ce malheur qui nous atteint tous, puisqu'il a gravement compromis la France et abaissé son prestige, un espoir nous restait, c'est que le gouvernement instruit par ce désastre reconnaîtrait la nécessité d'une politique plus sincère, et dans laquelle le contrôle du pays ne serait plus un vain mot. C'était là une marche nouvelle qu'on pouvait franchement adopter, et qui eût été aussi politique que populaire; on a préféré nous tenir un autre langage; on a nié toutes les fautes commises, et rejeté sur les desseins mystérieux de la Providence le résultat d'un fol et long aveuglement. Quand cessera-t-on de mêler le nom de Dieu aux desseins de la politique humaine? Quand comprendra-t-on ce qu'il y a d'inconvenant et d'étrange à s'en servir pour les besoins de sa cause, à la façon de ces dramaturges médiocres qui se réservent toujours, pour débrouiller les complications de leurs pièces mal ourdies,

un héros complaisant toujours prêt à intervenir aux moments difficiles?

Il n'y a eu qu'une voix en Europe pour flétrir l'exécution de l'infortuné Maximilien, et c'était justice; rarement semblable concours d'infortunes a frappé l'imagination publique, mais que n'a-t-on prévu plus tôt cette issue? Il est beau de s'indigner contre le Mexique, mais est-ce d'hier seulement qu'on sait ce que vaut ce pays? Plus on stigmatise la déloyauté, la mollesse et la corruption de cette race, plus on se rend inexcusable de l'avoir si longtemps peinte sous des couleurs flatteuses. Les hommes qui voyaient de près les choses n'ont pas eu un moment d'illusion; leurs témoignages sont aussi accablants qu'uniformes; depuis plusieurs années, on était parfaitement édifié sur la valeur politique de l'entreprise que l'on tentait. C'est avec des matériaux pourris que l'on construisait le navire sur lequel on embarquait, avec la fortune d'un prince étranger, les ressources et l'honneur de la France; chacun pouvait calculer d'avance l'heure où il s'effondrerait. Il faudrait tirer de ces expériences l'enseignement qu'elles renferment, et tout en s'indignant contre autrui songer à s'accuser soi-même. On s'étonne de voir s'accomplir, au sein d'un peuple dégénéré et profondément aigri par une intervention étrangère, un acte qui rappelle d'une manière frappante la mort du duc d'Enghien et celle de Murat. Ces derniers crimes, au moment où ils ont été commis, n'ont pas manqué d'apologistes, et les journaux officiels de France et d'Autriche en font foi; on sait avec quelle mansuétude certains historiens les ont jugés. Nous aimons à croire que l'indignation qu'excite le sort de Maximilien est sincère, et que nous ne verrons plus, pour excuser des exécutions semblables, invoquer la raison d'Etat et le caractère exceptionnel des temps.

C'est avec une vive satisfaction que nous avons constaté le nombre considérable de nos coreligionnaires qui ont eu part aux récompenses de l'Exposition universelle. Dans toutes les branches de l'industrie, ils ont su prendre place aux rangs les plus élevés; cette année, pour la première fois, on distribuait des grands prix décernés aux chefs des établissements les mieux dirigés au point de vue matériel et moral : sur quatre de ces prix accordés à la France, trois ont été donnés à des protestants; sur dix mentions honorables, cinq leur ont été adjugées. Nous ne nous étonnons point de voir le protestantisme, qui, à vrai dire, n'a recouvré son droit de cité dans notre pays que depuis trois générations, reconquérir si rapidement la haute position qu'il occupait avant la révocation de l'Edit de Nantes; mais ce que nous constatons avec joie, c'est que ce progrès matériel s'unit à de hautes préoccupations morales; quand certains économistes donnent à la question de race une importance décisive, et semblent croire que les destinées de l'industrie sont liées à celles des nations anglo-saxonnes, nous sommes heureux de montrer ce que peut en tout pays une éducation à la fois libérale et chrétienne; le secret de la grandeur des peuples protestants et de leurs progrès gigantesques est

tout entier dans l'alliance de l'initiative individuelle avec ce fond moral que des convictions énergiques peuvent seules développer.

Les correspondants de Rome ne tarissent pas en pronostics d'une révolution prochaine; leur ton contraste d'une manière étrange avec la confiance et l'exaltation qu'ils exprimaient il y a un mois, au moment des fêtes du Centenaire. Chaque jour, alors, c'étaient des descriptions auxquelles les expressions admiratives les plus hyperboliques ne suffisaient pas. Ces concours d'évêques, ces fêtes de l'Eglise sont de plus en plus fréquentes. Le parti ultramontain, qui ne paraît guère sympathique au progrès de l'industrie, et n'accorde à l'Exposition du Champ de Mars qu'une attention fort mélangée de dédain, sait du moins se servir à merveille de l'industrie appliquée à la locomotion ; à l'Eglise militante a succédé, de nos jours, l'Eglise mobilisée ; à la classe fort nombreuse des évêques *in partibus infidelium*, il faudra ajouter celles des prélats voyageurs ; il est tel d'entre eux dont l'agilité réalise presque le miracle de l'omniprésence ; nous ne nous en plaindrions point s'il devait sortir de ces réunions un progrès fécond, des délibérations approfondies sur les moyens de ramener le monde moderne au christianisme, ou du moins un rapprochement intime entre les nations que ces prélats représentent; mais il semble que ce soit là la dernière de leurs préoccupations; les jubilés sont à l'ordre du jour, on célèbre des fêtes dont la splendeur efface celles de nos plus brillantes capitales; les spectateurs sont « émerveillés, confondus, éblouis, » c'est par millions qu'il faut compter quand il s'agit de ces canonisations privilégiées, et saint Pierre, qui disait à ceux qu'il guérissait : « Je n'ai ni or ni argent, » serait à coup sûr fort étonné en voyant ce que coûte la célébration de son Centenaire. On cherche à nous écraser sous ces splendeurs visibles; nous nous bornerons à répondre que ces arguments furent les derniers qu'employa le paganisme, et que s'ils avaient été écoutés alors, l'Eglise n'existerait pas. Il y a plus. On peut se demander si, en présence du spectacle qu'offre le monde contemporain, ce sont bien des réjouissances que Rome doit célébrer. Qu'on se reporte à dix ans en arrière; tout ce qu'a béni Rome s'écroule, tout ce qu'elle a maudit s'élève. Quand l'Autriche conclut avec elle son concordat, la papauté lui promit de magnifiques destinées; Sadowa lui a répondu; elle a étendu ses mains sur Maximilien et sur son épouse; trois ans plus tard, c'était aux pieds du souverain pontife que l'infortunée princesse venait, desespérée et folle, éclater en sanglots; seule, entre tous les gouvernements de l'Europe, la papauté avait noué des relations diplomatiques avec la confédération esclavagiste du sud de l'Amérique ; aujourd'hui elle assiste au triomphe pacifique de la grande république protestante, comme à celui de l'Allemagne, unifiée sous le sceptre d'un monarque hérétique; l'Espagne, la seule nation qui lui soit restée fidele, s'affaisse dans une lente décomposition ; ce n'est pas tout, la France, l'Italie, lui échappent, et quand des voix libérales et généreuses signalent le danger de cette situa-

tion, et demandent à la papauté une parole qui montre l'accord du christianisme avec les meilleures aspirations modernes, elle leur jette pour réponse le *Syllabus* de Pie IX, elle convoque l'épiscopat à monter au capitole et à entonner l'hosannah!

Que l'église catholique suive sa voie, qu'elle obéisse à la logique intérieure qui porte tous les gouvernements humains à accuser de plus en plus leur principe, qu'elle fasse de l'infaillibilité papale son dogme dominant, qu'elle demande à un nouveau concile œcuménique de sanctionner ce pas décisif, c'est après tout son affaire; mais, comme chrétiens, comme Français, il nous est permis de gémir de ce que le christianisme est aux yeux de la France rendu solidaire de cet égarement. C'est le *Syllabus* qui a servi de prétexte à l'érection de la statue de Voltaire; sans ce défi jeté au libéralisme français, nous n'aurions pas été témoins de cette belle entreprise par laquelle la Rédaction du *Siècle* a pu mesurer avec joie l'influence qu'elle exerce sur le pays; nous avons été douloureusement surpris d'y voir rallier des hommes honorables qui n'ont à l'endroit de Voltaire qu'un enthousiasme fort douteux, des hommes qui jugent aussi sévèrement que nous son œuvre, des hommes que nous avons entendu s'exprimer sur le libéralisme du *Siècle* et de son école en des termes que nous ne voudrions pas répéter. Mais qu'y faire? l'entreprise était montée, la souscription bruyamment annoncée, et ce serait risquer sa popularité que de refuser de courber la tête devant l'idole favorite. Que l'on voie dans de telles coalitions un gage de triomphe pour le libéralisme, nous y voyons, nous, une preuve nouvelle de la faiblesse des caractères et des convictions individuelles sans lesquelles la liberté ne se fonde pas. Nous ne méconnaissons aucun des grands côtés de Voltaire; qu'on loue l'auteur d'*Œdipe*, de *Zaïre*, de la *Mort de César*, qu'on admire le merveilleux génie qui créa, pour l'histoire ou pour la poésie légère, la langue la plus simple, la plus naturelle qui fut jamais, qu'on applaudisse à l'éloquence du généreux défenseur de *Labarre*, de *Sirven*, de *Calas!* mais est-ce là ce qu'on a voulu faire? N'est-ce pas à l'auteur du *Dictionnaire philosophique* qu'est destinée l'ovation qu'on prépare? Ne l'a-t-on pas assez donné à entendre? Eh bien! ce n'est pas en 1867 qu'on devait faire une telle œuvre. Sur cette statue qu'on élève, on pourra inscrire tous les titres de gloire que je viens de rappeler, mais au-dessous l'histoire impartiale écrira ce qui suit : « Capable de sentir par l'imagination les choses les plus sublimes, il dénigra l'humanité, et écrivit son histoire en la rabaissant à chaque page; avocat infatigable de la justice sociale, il applaudit au partage de la Pologne, et eut de basses adulations pour tous les despotes de son temps; défenseur éloquent de la morale, il prodigua ses vers aux maîtresses royales, sapa la continence publique, et dans un poëme, œuvre favorite de sa vieillesse, souilla la mémoire de l'héroïne la plus pure qu'ait produite la France; ennemi déclaré des roueries religieuses, il poursuivit ses adversaires par les plus indignes

mensonges et, dans sa correspondance, organisa la diffamation et le mensonge intérieur avec une habileté que les casuistes n'égalèrent jamais; enfin, trop clairvoyant pour être athée, il ignora les grandeurs de l'âme humaine, travestit le christianisme, appliqua aux plus magnifiques monuments de l'inspiration religieuse la critique la plus frivole et la plus aveugle, et flétrit dans leur source même l'enthousiasme et la foi.

Je sais ce que l'on nous répond. On rejette les fautes de Voltaire sur son époque. C'est la thèse qu'a soutenue M. Deschanel dans ses conférences de l'Athénée, et nous avons été surpris de voir cette justification accueillie par un journal tel que la *Morale indépendante*, dont le principe fondamental est que la morale est une partout et toujours. Qu'il y ait des choses impitoyables aux erreurs d'une époque, cela est évident, et l'homme qui appliquerait à Dominique ou à Calvin les règles modernes de tolérance ou de liberté religieuse ferait preuve d'une bien mince intelligence. Ces crimes-ci ont un caractère qui les distingue : au moment où ils se commettent, ils ne soulèvent pas de protestation. La conscience générale les accepte, et leurs auteurs ne se cachent point de les avoir commis. Mais a-t-on le droit de couvrir de cette excuse, comme l'a fait M. Deschanel, les flatteries que Voltaire prodigue à Catherine ou à Frédéric, et son libelle sur Jeanne d'Arc? Est-ce que par hasard la conscience du dix-huitième siècle ignorait qu'on s'avilissait en flattant des despotes? Est-ce que Diderot, ce grand pourfendeur des tyrans, ne savait pas que c'était une honte d'être personné par Catherine II? N'y avait-il pas à cette époque un philosophe, le plus éloquent écrivain de son siècle, un monarque de génie si vous voulez, et celui-là, auquel on offrait de tous côtés des pensions, ne préférait-il pas errer en proscrit plutôt que de flatter personne? D'ailleurs, la morale du dix-huitième siècle, à supposer qu'elle sanctionnât l'adulation vis-à-vis des grands, permettait-elle de déchirer en secret ceux qu'on encensait en public? Était-elle indulgente à ces coalitions de partis, à ces détestables manœuvres dont les lettres de Voltaire à d'Alembert portent en tant d'endroits la trace? Le dix-huitième siècle était corrompu, nous dit-on, et cela doit faire comprendre la bassesse de Voltaire. Mais Voltaire n'a-t-il pas été le plus artisan de cet abaissement? S'il avait pour complice la conscience publique, ne l'avait-il pas le premier séduite? Au reste, il n'est pas vrai que son siècle lui eût ouvert cette voie; la preuve c'est que Voltaire, quand il publie ses œuvres les plus coupables, use toujours de l'anonyme, et recourt le grand jour. Rien n'est plus frappant que l'habileté avec laquelle il les lance dans le public, les désavouant à demi dans des critiques qui stimulent la curiosité, les répudiant avec éclat quand il prévoit un trop grand scandale, et se réservant de ne les reconnaître que lorsqu'elles auront conquis le goût public en le corrompant. Et voilà ce que nos nouveaux maîtres de morale appellent les fautes d'une époque et ce qu'ils savent si complaisamment absoudre!

Nous trouvons dans le dernier numéro de la *Morale indépendante* une lettre de M. Sainte-Beuve, dont nous extrayons le passage suivant :

« Qu'on en gémisse ou non, la foi s'en est allée ; la science quoi qu'on dise, la ruine ; il n'y a plus pour les esprits vigoureux et sensés, nourris de l'histoire, armés de la critique, studieux des sciences naturelles, il n'y a plus moyen de croire aux vieilles histoires et aux vieilles Bibles.

« Dans cette crise, il n'y a qu'une chose à faire pour ne point languir et croupir en décadence : passer vite et marcher ferme vers un ordre d'idées raisonnables, probables, enchaînées, qui donne des convictions au défaut des croyances, et qui, tout en laissant aux restes de croyances environnantes toute liberté et sécurité, prépare chez tous les esprits neufs et robustes un point d'appui pour l'avenir. Il se crée lentement une morale et une justice à base nouvelle non moins solide que par le passé, plus solide même parce qu'il n'y entrera rien des craintes puériles de l'enfance. Cessons donc le plus tôt possible, hommes et femmes, d'être des enfants : ce sera difficile à bien des femmes, direz-vous ; — à bien des hommes aussi. Mais dans l'état de société où nous sommes, le salut et la virilité d'une nation sont là et pas ailleurs. On aura à opter entre le byzantinisme et le vrai progrès. »

La *Morale indépendante* mentionne cette lettre comme un signe précieux ; elle y voit un appui pour sa thèse favorite. Qu'elle nous permette là-dessus une simple réflexion. Ses rédacteurs prétendent faire de la liberté le principe de la morale, et nous leur devons cette justice que sur ce point-là ils n'ont jamais varié ; ils ont affirmé la liberté humaine comme un axiome inébranlable, sur lequel le doute, selon eux, n'est pas possible. Or, ignorent-ils les opinions que M. Sainte-Beuve professe sur ce point? Ne lisent-ils pas les *Causeries du Lundi*? S'ils les lisent, ils doivent voir que la liberté humaine est l'une de ces vieilles choses qui s'en sont allées avec les vieilles histoires et les vieilles Bibles ; j'en pourrais citer comme preuves bien des passages décisifs dans lesquels M. Sainte-Beuve réduit l'analyse morale à une simple physiologie où la part de l'imprévu, de la liberté, doit diminuer de plus en plus aux yeux de l'observateur attentif, mais, comme je ne fais pas ici un article, je me borne à renvoyer le lecteur au jugement de M. Sainte-Beuve sur M. Taine[1], dans lequel M. Sainte-Beuve se rallie franchement à cette fameuse thèse de l'influence des races que la *Morale indépendante* a récemment combattue. Voilà donc les rédacteurs de la *Morale indépendante* acceptant comme auxiliaire un écrivain aux yeux duquel leur premier principe est une pure illusion de l'esprit humain.

Notons, comme un des événements de ce mois-ci, l'apparition d'un nouveau journal de M. Littré, la *Revue positive*. M. Littré est un des savants les mieux informés et les plus sérieux, un des caractères les plus honora-

[1] *Nouveaux Lundis*, tome VIII.

bles de notre époque. On sait assez qu'il s'est fait l'héritier et le défenseur du système d'Auguste Comte, en répudiant toutefois de cet héritage une partie considérable, la religion positive appliquée à la société au moyen d'une théocratie d'un nouveau genre. Si cette inconséquence fait honneur au libéralisme de M. Littré, elle ne peut guère se justifier au point de vue logique, et nous avons lieu de croire qu'Auguste Comte y aurait vu avec une douleur profonde la négation de la meilleure partie de son œuvre.

Quoi qu'il en soit, la *Revue* de M. Littré a pour but de plaider la cause du positivisme et, dans un premier article qui est un vrai manifeste, M. Littré parle avec une confiance sereine du triomphe scientifique de son école. Nous y avons retrouvé la fameuse théorie, selon nous, fort hypothétique, de la division de l'histoire en âges théocratique, métaphysique et positif, puis la hiérarchie des sciences telle que le positivisme croit l'avoir définitivement organisée, partant de la mathématique pour aller, par la physique, la chimie, la biologie à la sociologie; enfin une dissertation très-curieuse sur l'origine des idées, une vraie théorie matérialiste de la connaissance.

Ce n'est pas ici, dans les étroites limites de cette chronique, que nous pouvons discuter le positivisme. Bornons-nous à dire qu'il nous est impossible d'y voir une véritable philosophie; nous y voyons une prétention très-marquée de borner la science aux relations des faits observés, un essai très-original, très-puissant de classification scientifique, et rien de plus.

Nous cherchons vainement en quoi consistent l'originalité et la pensée féconde de cette philosophie. Serait-ce dans la proscription de la recherche des causes et des fins? mais une proscription n'est qu'un procédé arbitraire et que nous n'acceptons pas. Serait-ce dans sa critique superficielle des idées absolues qu'elle prétend ramener à des notions tirées de l'expérience? Mais c'est la thèse de Locke et de Hume, sans un argument nouveau. Serait-ce dans sa théorie de la connaissance? Nous ne savons pas voir en quoi elle se distingue de l'explication matérialiste. Serait-ce dans sa classification des sciences? Mais que penser d'un système qui se croit achevé et qui fait à la morale une petite place encore indéterminée dans la biologie? Serait-ce enfin dans sa division de l'histoire! Mais de quel droit, quand on s'appelle science positive, embrasser des siècles inconnus dans une généralisation des plus contestables? M. Littré s'irrite (p. 20) contre les philosophes qui taillent le monde à la mesure de leur esprit, « comme si le naufrage de la métaphysique et le progrès de la science positive ne montraient pas que notre esprit n'est pas la mesure des choses, et qu'au contraire les choses sont la mesure de notre esprit. » — « Eh quoi! s'écrie-t-il, tu te dis identique avec l'esprit absolu, toi qui es si particulier dans l'espace, dans le temps, dans l'organisation, ayant pour demeure un tout petit monde, étant fils d'une race dont l'antiquité ne

dépasse guère celle des mastodontes, et faisant partie de cette échelle vivante où se déploient la végétalité et l'animalité. »

Cette leçon d'humilité nous a fait souvenir du roseau pensant de Pascal; quoi qu'en dise M. Littré, on n'écrasera pas l'homme sous sa petitesse infinie; quand son intelligence affirme une loi qu'il sait être vraie, quand sa conscience formule un principe de justice éternelle, ce chétif, cet atome peut regarder en face les siècles et les mondes, car ni le temps, ni l'espace, ni l'immensité matérielle ne pourront l'empêcher de croire que ce qui est vrai en lui est vrai partout et toujours; si c'est là de l'orgueil, nous n'en guérirons pas et nous acceptons le reproche; mais qu'il nous soit permis de le retourner contre notre savant adversaire et de lui dire : « Eh quoi! vous ne connaissez que ce que vous avez soumis à vos analyses, et vos analyses n'embrassent qu'une partie infime du domaine matériel; partout l'inconnu, l'inexploré vous entourent; vous niez l'absolu, et vos inductions ne peuvent pas dépasser le relatif le plus immédiat; de quel droit osez-vous donc, dès vos premiers pas, tracer une philosophie de l'histoire? De quel droit, vous qui ne savez pas encore quelle est la marche que suit la pensée individuelle pour aller du cerveau à l'objet, prétendez-vous nous marquer la marche fatale de l'esprit humain? De quel droit, vous qui hésitez encore pour savoir où la morale doit avoir sa place et quelle cette place doit être, vous déclarez-vous prêt à juger, au nom de la philosophie positive, la politique contemporaine? De quel droit enfin, rigoureux observateur, élaguez-vous du champ de vos connaissances ce domaine immense qui s'appelle le sentiment religieux, et qui, comme simple fait humain, à supposer qu'aucune réalité ne lui corresponde, n'en reste pas moins un fait d'une décisive, d'une souveraine importance? Quoi! si borné dans votre méthode et cependant si ambitieux dans vos résultats! Si sceptique, si sévère envers les inductions des autres et si plein de confiance dans les vôtres! Si passionné pour la réalité et si arbitraire dans le choix des faits que vous observez! »

C'est le 18 août prochain que doit s'ouvrir à Amsterdam la cinquième assemblée générale de l'Alliance évangélique. Nous ne saurions trop insister sur l'importance de ces réunions solennelles et vraiment œcuméniques de la chrétienté protestante; celles qui ont eu lieu jusqu'ici à Londres, à Paris, à Berlin, à Genève ont été de véritables événements religieux; des travaux remarquables y ont été lus, des questions d'un intérêt capital y ont été approfondies, et les représentants de presque toutes les Eglises protestantes ont senti, en se rapprochant, se resserrer les liens de l'unité chrétienne. On peut espérer que l'assemblée de cette année ne le cédera en rien aux précédentes et l'emportera peut-être sur elles; car la gravité des circonstances que nous traversons réagira sur celle des débats. On se réunit en Hollande, sur cette terre héroïque de la liberté protestante, dont les huguenots français avaient fait en quelque

sorte leur patrie d'adoption. L'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, l'Amérique y seront représentées par quelques-uns de leurs théologiens, de leurs prédicateurs, de leurs philanthropes les plus eminents; les sujets qui ont été confiés à des rapporteurs français touchent aux questions les plus actuelles et les plus importantes. Enfin ne sera-ce rien que de voir de près la Hollande elle-même et son Eglise qui, trop isolée par sa langue du reste de l'Europe, n'en compte pas moins tant de chrétiens d'élite, tant de penseurs distingués?

L'assemblée durera dix jours; voici quels sont les sujets généraux sur lesquels porteront ses travaux : l'Eglise, la théologie, le christianisme et la société, la philanthropie, la mission au sein du paganisme. Tous les arrangements matériels propres à rendre profitable le séjour des visiteurs étrangers en Hollande ont été pris, en sorte qu'on peut espérer un concours considérable d'assistants; nous nous en réjouissons : au moment où l'industrie célèbre au Champ de Mars la fête des progrès pacifiques, au moment où Rome vient de convoquer le monde catholique à son jubilé centenaire, il est d'une opportunité suprême que ceux-là se rapprochent et se fortifient ensemble qui, d'un accord unanime et sur tous les points du monde, poursuivent l'alliance de la foi chrétienne, de la science et de la liberté.

EUG. BERSIER.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRETIENNE

SCIENCES NATURELLES

LES CARACTÈRES SUPÉRIEURS DE LA RACE HUMAINE[1]

§ 1er. — CARACTÈRES MORAUX.

En restant rigoureusement dans le domaine des faits, en évitant avec soin le terrain de la philosophie et de la théologie, nous pouvons affirmer avec assurance qu'il n'est pas de société ou de simple association humaine dans laquelle la notion du *bien* et du *mal* ne se traduise par certains actes regardés par les membres de cette société ou de cette association comme *bons* ou comme *mauvais*. Entre voleurs et pirates même, le vol est regardé comme une honte, parfois comme un crime, et sévèrement puni.

Mais la notion dont il s'agit est comme les formules mathématiques. Le résultat de la solution d'une équation générale varie avec les données et, selon celles-ci, peut être affecté tantôt du signe *plus*, tantôt du signe *moins*. De même la moralité varie dans ses manifestations en vertu d'une foule de circonstances tenant elles-mêmes souvent à des causes multiples. Les mêmes actes sont souvent regardés comme bons, ou comme mauvais, ou comme indifférents, selon l'organisation sociale, la religion, les traditions de la société au milieu de laquelle ils s'accomplissent.

[1] Le fragment suivant, qui nous est communiqué par la bienveillance de l'auteur, fait partie d'un nouvel ouvrage de M. de Quatrefages sur l'anthropologie, qui sort de presse. (*Réd.*)

Ces actes ne cessent pas pour cela de tenir à une faculté essentiellement humaine; et, soit par eux-mêmes, soit par l'idée qui s'attache à chacun d'eux dans les divers groupes humains, ils fournissent par conséquent au *naturaliste* de véritables *caractères* au même titre que l'intelligence. A plus forte raison en est-il ainsi quand cet ordre de faits et d'idées enfante des *institutions*. Celles-ci sont parfois tellement caractéristiques qu'au premier coup d'œil elles semblent isoler un peuple, une race, et que la réflexion est nécessaire pour retrouver les vrais rapports qui unissent aux populations, aux races environnantes, le groupe qui présente cette particularité.

Mais pour voir le vrai dans cette étude, il faut l'aborder avec une impartialité parfaite, avec toute la liberté d'esprit qu'un zoologiste apporte à l'examen des caractères physiques d'un mammifère ou d'un oiseau. Il faut se garder de juger les peuples étrangers, civilisés, barbares ou sauvages avec nos idées propres et actuelles. Agir autrement c'est s'exposer à tomber dans l'injustice et dans l'erreur. Un léger retour sur nous-mêmes, sur l'histoire de notre race et de nos populations les plus avancées est souvent utile pour apprécier avec justesse les caractères moraux de tribus, de peuplades que nous aimons beaucoup trop à nous figurer comme placées à une grande distance au-dessous de notre niveau.

Moyennant cette précaution et en s'en tenant aux faits généraux, il est difficile de ne pas être frappé de la profonde ressemblance que les manifestations morales établissent entre tous les hommes pour le bien comme pour le mal, et, chose triste à dire, surtout peut-être sous ce dernier rapport. Le blanc ne vaut pas plus que le nègre, et trop souvent dans sa conduite au milieu de ces races inférieures il a justifié l'argument qu'un Malgache opposait à un missionnaire : « Vos soldats couchent avec toutes nos femmes... Vous venez voler notre terre, piller le pays et nous faire la guerre, et vous voulez nous imposer votre Dieu, à cause qu'il défend le vol, le pillage et la guerre! Allez, vous êtes blancs d'un côté et noirs de l'autre; et si nous passions la rivière, ce n'est pas nous que les *vouhés* (caïmans) prendraient. »

Voilà l'appréciation d'un *sauvage;* voici celle d'un Européen jugeant ses propres compatriotes : « Les peuples sont simples et confiants quand nous arrivons, perfides quand nous les quittons. De sobres qu'ils étaient, nous les faisons ivrognes; de courageux, lâches; d'honnêtes gens, voleurs. Après leur avoir inoculé nos vices, ces vices mêmes nous servent d'argument pour les détruire » (*Rose*).

Quelque sévères que puissent paraître ces jugements, ils sont malheureusement vrais, et l'histoire des rapports des Européens avec les populations qu'ils ont rencontrées en Amérique, au Cap, dans l'Océanie, etc., ne les justifierait que trop.

En revanche, il est facile de montrer, chez ces peuples que nous méprisons et accusons si aisément, les sentiments sur lesquels reposent nos propres sociétés, le bien qui en somme y prédomine, les vertus que nous honorons le plus. Mais on comprend que je ne saurais entrer ici dans des détails incompatibles avec la nature de ce travail. Bornons-nous à jeter un coup d'œil rapide sur ce que les hommes en général pensent de la *propriété*, du *respect de la vie humaine*, du *respect de soi-même*, et comparons ce que les voyageurs nous ont appris sur quelques-unes des races les plus inférieures avec ce que nous savons de la nôtre et de nous-mêmes.

I. *Propriété*. — On a dit bien souvent, en parlant de certaines races, de certaines peuplades, qu'elles n'ont aucune idée de la propriété. Pour qui y regarde de près, c'est là une erreur. Chez les peuples guerriers, chasseurs ou pêcheurs, pour si bas qu'ils soient placés dans l'échelle humaine, les armes, les engins sont une propriété personnelle, et les témoignages des voyageurs qui se sont quelque peu préoccupés de la question sont très-explicites sur ce point.

Mais chez ces populations la propriété prend, en outre, une autre forme et relève du clan, de la tribu, de la nation. Les *terrains de chasse* des Peaux-Rouges se sont retrouvés partout où la civilisation s'est arrêtée au niveau dont ils étaient les représentants à l'époque des découvertes. Dans la Nouvelle-Hollande, chez ces peuples dont on a voulu faire des *singes dégénérés*, cette espèce de propriété existe, et le droit qui la régit est d'une rigueur telle que l'Australien ne pénètre sur la propriété d'une tribu voisine qu'avec une permission expresse. Agir autrement équivaut à une déclaration de guerre. Nos terrains communaux et les rixes annuelles qui s'élevaient naguère et s'élèvent encore peut-être, en dépit des traités officiels, entre les bergers français et espagnols, peuvent donner une idée de cet état de choses.

Chez les peuples les plus sauvages, quand on a pu connaître sérieusement leurs mœurs, on s'est aperçu que le vol en lui-même était une chose mauvaise et qu'il était puni; mais dans certaines circonstances seulement. Dans d'autres, au contraire, il était regardé comme digne de louange. Dérober à l'ennemi ses chevaux, son bétail, est un acte d'adresse dont on se vante;

ce n'est plus voler, c'est faire la guerre. Or, pour le sauvage, à peu près toujours l'étranger est un ennemi. Il en est encore de même chez bon nombre de peuples aryans ou sémites. N'en était-il pas de même chez les nations classiques auxquelles se rattache notre civilisation?

Rien de plus fréquent que d'entendre les voyageurs accuser des races entières d'un irrésistible penchant au vol. Ce reproche a été adressé, entre autres, aux populations insulaires de la mer du Sud. Ces peuples, répète-t-on avec indignation, volaient jusqu'aux clous des navires! Mais ces clous, c'était du *fer;* et, dans ces îles dépourvues de métaux, un peu de fer était à juste titre regardé comme un trésor. Eh bien, je le demande à tous mes lecteurs, qu'aujourd'hui encore un navire doublé et chevillé en or, cloué de diamants et de rubis, vienne atterrir dans un port quelconque d'Europe ; sa doublure, ses clous seront-ils bien en sûreté? Et ne se trouvera-t-il pas bien des gens prêts à raisonner comme les nègres, qui ne se font aucun scrupule de voler un blanc? « Vous êtes si riches! » disent-ils, quand on leur reproche quelque méfait de ce genre.

Mais ces mêmes nègres respectent fort bien la propriété les uns des autres. Le vol ne paraît pas être plus fréquent entre eux qu'il ne l'est chez nous entre Européens, et le voleur est puni sur la côte de Guinée tout comme en Europe.

Peut-être faut-il rapporter à la notion de propriété la manière dont l'adultère est envisagé chez quelques peuples. Là où la femme s'achète, il est évidemment une violation des droits du propriétaire. Toutefois, même chez les tribus les plus sauvages, on constate souvent, de la manière la plus positive, quelque chose de plus élevé et se rattachant à des idées morales ou sociales telles que nous les comprenons nous-mêmes. La gravité de la peine encourue par le coupable ne permet guère de douter qu'il en soit ainsi. L'Australien, qui n'a pas encore été corrompu par le voisinage des blancs et par l'eau-de-vie, ne pardonne jamais à celui qui a blessé la pudeur de sa femme et le tue à la première occasion. Chez les Hottentots, la mort est aussi la punition de l'adultère. Chez les nègres de la Côte-d'Or, le coupable s'arrange d'ordinaire avec l'offensé, s'il s'agit d'une des femmes de troisième ordre, qui ne sont guère que des concubines. Mais s'il s'agit de la *grande femme* ou de la *femme fétiche*, la mort, ou tout au moins la ruine du coupable, suffit seule à venger l'offense.

Les négresses ne sont pas pour cela des Pénélopes. Il est impossible de récuser sur ce point l'accord unanime des voyageurs ; et les maris, comme nous venons de le dire, n'invoquent

pas toujours la rigueur du code local. Quelle conséquence légitime peut-on tirer de ce fait? Seulement que les mœurs et la loi sont en contradiction chez ces races. Mais n'en est-il pas souvent de même chez nous, et l'adultère ne se montre-t-il impunément que chez les nègres? Les maris complaisants n'existent-ils que chez les Australiens?

II. *Respect de la vie humaine.* — Le respect de la vie humaine est universel. Partout le meurtrier est puni. Mais, chez nous-mêmes, le meurtre suppose certaines conditions. En dépit de la jurisprudence actuelle, celui qui tue son adversaire dans un duel loyal n'est tenu pour un meurtrier par personne; celui qui tue ou fait tuer en bataille rangée beaucoup d'ennemis est un héros.

Chez le sauvage, la formule est encore plus élastique. Comme je le rappelais tout à l'heure, pour lui tout étranger est presque toujours un ennemi, et le tuer n'est pas un crime : c'est souvent un titre de gloire. En outre, chez la plupart des peuples sauvages ou barbares, le sang exige du sang; et la vengeance, pour être accomplie, n'a pas besoin d'atteindre le vrai coupable. Tout individu de la même famille, de la même tribu, de la même nation, peut et doit payer pour lui, si l'occasion se présente. Voilà comment tant d'Européens innocents ont péri victimes des méfaits de quelques-uns de leurs compatriotes, et comment une réputation imméritée de férocité s'est attachée à certaines peuplades.

Mais rappelons-nous que l'Ecossais et le Corse n'agissaient guère autrement dans leur vendetta. Chez eux comme chez le Peau-Rouge, le Maori, le Fijien, le sang de tout membre de la famille ou du clan pouvait laver le sang versé par un autre. En pareil cas, pas plus chez ces Européens que chez ces sauvages, ce que nous appelons aujourd'hui un *guet-apens* n'était considéré comme acte de lâcheté ou de trahison; c'était une *embuscade*. Rappelons-nous, d'ailleurs, qu'au moyen âge les chefs les plus haut placés de nos sociétés européennes n'hésitaient pas à agir de même; et peut-être en arriverons-nous à être moins sévères pour ces populations, dont nous exagérons les crimes parce que nous oublions ceux de nos compatriotes et de nos propres ancêtres.

Rappelons-nous encore qu'au point de vue du respect de la vie humaine la race blanche européenne n'a rien à reprocher aux plus barbares. Qu'elle fasse un retour sur sa propre histoire et se souvienne de quelques-unes de ces guerres, de ces journées écrites en lettres de sang dans ses annales. Qu'elle

n'oublie pas surtout sa conduite envers ses sœurs inférieures, la dépopulation marquant chacun de ses pas autour du monde, les massacres commis de sang-froid et souvent comme un jeu, les chasses à l'homme organisées à la façon des chasses à la bête fauve : et il faudra bien qu'elle avoue que si le respect de la vie humaine est une loi morale et universelle, aucune race ne l'a violée plus souvent et d'une plus effroyable façon qu'elle-même.

III. *Respect de soi-même.* — La pudeur et le sentiment de l'honneur sont certainement deux des principales manifestations du respect de soi-même. Ni l'une ni l'autre ne manquent chez les peuples sauvages. Mais la première surtout se manifeste souvent par des coutumes, des pratiques fort opposées aux nôtres ou n'ayant avec elles aucun rapport. De là bien des méprises, comme celle qui a fait prendre, chez certains Polynésiens, pour un raffinement d'impudique sensualité ce qui n'est pour eux qu'un acte de pudeur élémentaire.

Je pourrais multiplier les exemples de cette nature. A quoi bon? N'en est-il pas de même de la politesse? Nous nous levons et nous nous découvrons la tête devant un étranger, un supérieur : en pareil cas le Turc garde sa coiffure et le Polynésien s'assied. Pour différer complétement dans la forme, les actes ne sont-ils pas au fond les mêmes? La faculté qu'ils accusent n'est-elle pas identique?

Il en est de même pour le sentiment de l'honneur. Ici pourtant, plus qu'ailleurs, nous rencontrons des idées remarquablement d'accord avec les nôtres. L'histoire des peuples sauvages fourmille de traits d'héroïsme guerrier, et rien de plus commun que de voir les sauvages préférer la torture et la mort à la honte. L'Algonquin, l'Iroquois provoquent leurs bourreaux à inventer de nouveaux supplices; le chef cafre demande comme une grâce d'être jeté aux crocodiles, plutôt que de perdre la plume qui représente pour lui l'épaulette et de servir comme simple soldat après avoir commandé; l'Australien a son duel plus logique que le nôtre, et toujours sérieux, etc.

Ce que nous appelons la générosité chevaleresque, quand il s'agit des Européens, ne manque pas davantage chez les sauvages. Dans nos luttes à Tahiti, plus d'un de nos officiers a dû la vie à ce sentiment. L'amiral Bruat demandait à un chef tahitien qui, quelques jours auparavant, l'avait eu, pendant une heure au bout de sa carabine pendant qu'il se baignait, pourquoi il n'avait pas tiré : « J'aurais été déshonoré aux yeux des miens si j'avais tué nu et par trahison (par surprise) un tavana

tel que toi, » répondit le sauvage. Chez les Peaux-Rouges, chez les Australiens eux-mêmes, nous pourrions citer bien des actes de même nature ; mais c'est à l'histoire particulière des races qu'il faut renvoyer ces détails.

Ainsi la moralité, avec ses caractères les plus délicats, se retrouve partout dans les groupes humains.

Est-ce à dire que tous soient également moraux ? Non, certes. Au point de vue moral, comme au point de vue intellectuel, ils peuvent être placés ou plus haut ou plus bas, dans l'échelle, bien qu'aucun d'eux ne rétrograde jusqu'au zéro. C'est précisément cette inégalité morale qui a pour l'anthropologiste un intérêt à la fois scientifique et pratique. Dans le développement même de la faculté, dans les actes qu'elle inspire, dans les institutions dont elle est la base, on constate des différences assez grandes pour puiser dans cet ordre de faits des caractères qu'il ne doit pas négliger.

§ II. — CARACTÈRES RELIGIEUX.

Si l'impartialité scientifique, le calme d'esprit sont nécessaires dans l'étude des phénomènes moraux, ils sont bien plus indispensables encore quand il s'agit de se rendre compte des faits dépendants de la religiosité. Malheureusement, cette condition est trop rarement remplie. La passion se mêle avec une regrettable facilité à tout ce qui ressemble à une question religieuse. Bien d'autres causes, faciles à constater, se joignent à elle pour égarer le jugement, et il n'est pas difficile d'expliquer comment, sous ces influences diverses, on a pu méconnaître de très-bonne foi les manifestations de la religiosité dans des portions plus ou moins considérables de l'humanité.

La plus fréquente des causes d'erreur sur lesquelles je crois devoir appeler l'attention, a sa source dans la haute opinion que l'Européen a de lui-même, dans le dédain qui préside habituellement à ses rapports avec les autres populations, et surtout avec celles qu'il traite avec plus ou moins de raison de barbares ou de sauvages. Par exemple, un voyageur qui, d'ordinaire, parle fort mal leur langue, interpellera quelques individus sur les délicates questions de la divinité, de la vie future, etc. ; ses interlocuteurs, ne le comprenant pas, feront quelques signes de doute ou de dénégation sans rapport aucun avec les questions posées ; à son tour, l'Européen se méprendra. Lui, qui déjà ne voyait en eux que des êtres infimes, incapables de toute conception tant soit peu élevée, en conclura sans hési-

ter que ces peuples n'ont aucune notion ni de Dieu ni d'une autre vie ; et son assertion, bientôt répétée, sera facilement acceptée comme vraie par des lecteurs qui ont des peuples étrangers à notre civilisation à peu près les mêmes opinions que lui. L'histoire des voyages nous fournirait ici de nombreux exemples (*Hottentots*, *Cafres*, *Béchuanas*).

Le voyageur parlât-il aisément la langue du pays, il peut encore être aisément induit en erreur. Les croyances religieuses touchent à ce que notre être a de plus intime; et le sauvage ne met pas volontiers son cœur à nu devant un étranger qu'il redoute, dont il sent la supériorité et qu'il a vu souvent prêt à méconnaître ou à railler ce qu'il a toujours regardé comme le plus respectable. La difficulté qu'un Parisien éprouve en France à s'initier aux superstitions du matelot basque ou du paysan bas-breton, doit lui donner la mesure de celles qu'il trouverait à faire expliquer sur de pareilles matières un Cafre ou un Australien. Campbell eut bien de la peine à obtenir de Makoum l'aveu que les Boschismen admettaient l'existence d'un Dieu mâle et d'un Dieu femelle, d'un bon et d'un mauvais principe; il laissa bien d'autres découvertes et bien plus importantes à faire à MM. Arbousset et Daumas. Wallis, après un mois d'intimité avec les Tahitiens, déclara que ces insulaires étaient sans culte, tandis que le culte se mêle pour ainsi dire à leurs moindres actes; il n'avait vu que de simples cimetières dans les moraï, dans ces temples vénérés dont aucune femme ne peut même toucher la terre sacrée!

La vive foi d'un missionnaire est souvent aussi une cause d'erreur. Quelle que soit la communion chrétienne qu'il représente, il arrive d'ordinaire au milieu des peuples qu'il veut convertir avec la haine de leurs croyances, qui pour lui sont œuvres du démon. Trop souvent il ne cherche ni à s'en rendre compte, ni même à les connaître; sa seule préoccupation est de les détruire. A ses yeux elles ne sont pas *une religion*, car elles ne sont pas la religion vraie. Ce qu'il pense, il le dit, il l'imprime; et la liste des populations dites athées compte un nom de plus.

Heureusement, parmi les Européens laïques, il en est qui, établis à poste fixe au milieu des populations, s'initient à leurs usages, à leurs mœurs, de manière à les comprendre et à aller au fond des choses que voilent, pour celui qui ne fait que passer, des formes choquantes ou bizarres. Parmi les missionnaires, il en est qui, plus indulgents parce qu'ils sont plus éclairés, savent reconnaître l'idée religieuse quelque affaiblie qu'elle soit, quelque transformation qu'elle ait subie. Peu à peu

la lumière se fait, et c'est ainsi que successivement les Australiens, les Mélanésiens, les Boschismens, les Hottentots, les Cafres, les Bechuanas ont dû être retranchés du nombre des peuples athées et être reconnus pour *religieux*.

Niera-t-on la justesse de cette conclusion? Refusera-t-on d'accorder à ces peuples une religion proprement dite, de voir de véritables divinités dans des êtres qui, cependant, reçoivent un tribut de respect affectueux ou de terreur, des hommages et des prières de la part des populations qui les redoutent ou espèrent en eux? Ce serait possible. Ici encore notre orgueil européen me semble avoir bien souvent conduit à de fausses conséquences. Croyants ou incrédules, libres penseurs ou chrétiens fervents, nos savants, nos philosophes ont trop présente à l'esprit l'idée de la divinité telle que la conçoivent nos classes les plus cultivées. Souvent, pour peu que cette idée s'abaisse ou se modifie, ils ne la reconnaissent plus; pour peu que les conséquences qu'on en tire sur l'origine, la nature et la destinée de l'homme ou de cet univers diffèrent de celles qu'ils admettent eux-mêmes ou qu'ils sont habitués à en entendre tirer, il n'y a plus pour eux de *religion*.

Je ne puis expliquer que de cette manière le jugement porté sur une portion bien considérable de l'humanité par un certain nombre de savants, de penseurs éminents, parmi lesquels on compte notre illustre orientaliste Burnouf. A ses yeux, le bouddhisme est un véritable athéisme. Dans un livre qui est parvenu déjà à sa troisième édition et qui mérite ce succès, M. Barthélemy Saint-Hilaire a soutenu cette manière de voir avec un incontestable talent et un savoir que je suis loin de nier; il a de plus placé à côté des croyances bouddhistes, peut-être même au-dessous, celles qui les avaient précédées chez les Mongols, les Chinois et les Japonais. Ainsi, pour mon savant confrère, la presque totalité des races jaunes et le tiers environ de l'humanité sont *athées*.

L'importance de cette conclusion ne pouvait échapper aux membres de la Société d'anthropologie qui refusent de voir dans la religiosité un des attributs de l'homme. Aussi les opinions de M. Barthélemy Saint-Hilaire m'ont-elles été opposées bien des fois par plusieurs de mes collègues, entre autres par M. Létourneau dans les discussions relatives au règne humain. On comprend que je dois m'arrêter d'une manière spéciale à une objection qui s'étaye d'une aussi sérieuse autorité. Voyons donc rapidement jusqu'à quel point elle est fondée.

Et d'abord, que faut-il penser des Mongols au point de vue religieux?

Tous les voyageurs nous les peignent comme fort superstitieux, bien avant la venue du bouddhisme; comme croyant aux bons et aux mauvais esprits; comme ayant de nombreuses idoles; comme *adorant* le soleil, la lune, les montagnes, les fleuves, etc., c'est-à-dire les *esprits* qui, selon eux, présidaient à ces objets matériels ou y résidaient. Ces croyances se retrouvent de nos jours au nord de l'aire bouddhique, et règnent de la Laponie jusqu'aux environs du détroit de Behring.

Mais dans cette vaste étendue comme chez les Mongols antérieurs à Gengis-Khan, on croyait en outre à un *Dieu suprême*, créateur de tout ce qui existe. Pour les intelligences relativement éclairées, c'était à lui que revenaient, plus ou moins directement, les offrandes et les hommages adressés à ses ministres secondaires. La preuve en est dans les efforts que fit Gengis-Khan pour détruire l'idolâtrie, dans les édits qu'il publia pour ordonner de croire que « Il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui seul donne la vie et la mort, les biens et la pauvreté, qui accorde et refuse tout ce qui lui plaît, et qui a sur toutes choses un pouvoir absolu. » Les successeurs de Gengis maintinrent sa doctrine, comme l'atteste la déclaration placée en tête des lettres adressées par Mangou à saint Louis, telle que nous les trouvons dans Rubruquis : « Les commandements du Dieu éternel sont tels qu'il n'y a qu'un Dieu éternel au ciel, et en terre qu'un souverain seigneur Cingis-Cham » (*Rubruquis*).

Peut-être ce qui a été dit de l'athéisme des Mongols repose-t-il en grande partie sur un fait, tout à leur avantage à mes yeux : sur la tolérance dont ils ont constamment fait preuve en religion. Habitués, comme nous le sommes malheureusement, à sentir et à agir autrement, cette tolérance a été prise pour une indifférence ayant sa source dans l'absence de notions religieuses. Qu'on relise la *Lettre à saint Louis*, et on reconnaîtra sans peine combien cette opinion serait mal fondée : « Nous croyons qu'il n'y a qu'un Dieu par lequel nous vivons et mourons, et vers lequel nos cœurs sont entièrement portés, » dit le khan aux religieux ; et, un peu plus loin, il ajoute que « comme Dieu avait donné aux mains plusieurs doigts, ainsi avait-il donné aux hommes plusieurs chemins pour aller en paradis » (*Rubruquis*). Cette pensée, que l'on retrouve partout dans l'Asie centrale et orientale, explique comment non-seulement les sectes d'une même religion, mais encore des religions fort différentes vivent en paix à côté les unes des autres.

On ne peut évidemment pas dire que les Mongols étaient athées avant l'invasion du bouddhisme. Dira-t-on qu'ils le sont

devenus en adoptant cette doctrine? C'est ce que nous verrons plus loin.

Passons aux Chinois.

Tout me semble prouver qu'à l'origine de leur histoire, les peuples de la Chine avaient des croyances fort analogues à celles que nous ont montrées les peuples de l'Asie centrale au temps de Gengis-Khan. Du moins voyons-nous l'empereur Chun, après son installation (2225 ans avant notre ère), « faire les sacrifices au Souverain suprême du ciel et les cérémonies usitées envers les six grands esprits, ainsi que celles usitées pour les montagnes, les fleuves et les esprits en général. » A cette époque reculée, il n'est pas question d'idoles, pas même de temples. Mais il est probable que cette antique religion, trop simple pour la multitude, avait dégénéré en idolâtrie plus ou moins analogue à celle que je signalais plus haut et qui existe encore. Deux réformateurs se présentèrent presque en même temps pour ramener les Chinois à des idées plus élevées et plus rapprochées des anciennes croyances. On comprend que je veux parler de Lao-tseu et de Khoung-tseu, notre Confucius.

Grâce à notre illustre sinologue, M. Stanislas Julien, on peut étudier aujourd'hui la doctrine du *Tao* dans l'ouvrage même du maître intitulé : *le Livre de la voie et de la vertu*, et apprécier ce qu'elle est devenue chez les disciples dans le *Traité des récompenses et des peines*. Il est évident que Lao-tseu admet une cause première, cause qu'il déclare incompréhensible en elle-même et ne pouvant être saisie que par ses attributs. Le *Tao* est la raison suprême des choses; tout est émané de lui; il est, pour ainsi dire, la mère ou l'aïeul de tout ce qui existe, etc. En creusant ces idées, en cherchant à rendre saisissable par des comparaisons ce qui est au-dessus de l'intelligence humaine et en dehors de nos sens, Lao-tseu tombe évidemment dans la subtilité et l'obscurité, qu'il semble, du reste, n'avoir nullement redoutées. Mais rien n'autorise à voir en lui un athée. Quant à ses disciples, ils méritent encore moins ce nom, puisqu'ils ont dressé des autels et offert des sacrifices à leur maître, en l'honneur duquel ils ont inventé, en outre, une légende fort semblable à celle du Bouddha. En résumé, la métaphysique nuageuse de Lao-tseu a conduit à un quiétisme étrange et dangereux, à des superstitions absurdes, mais nullement à l'athéisme.

On sait combien les doctrines de Confucius diffèrent des précédentes par leur caractère essentiellement pratique. Mais le grand réformateur, qui a tant fait pour la morale, a-t-il oublié, comme on l'a dit, le côté religieux? Mérite-t-il le nom d'*athée*?

Sa conversation avec le prince de Lou suffit pour répondre à cette question, et le P. Amyot ne s'y est pas trompé. Il est évident que Confucius croyait à cet Etre suprême, créateur de tout ce qui existe, dont on retrouve la notion, plus ou moins nette, dans l'est, le nord et le centre de l'Asie, et jusqu'aux confins de la Polynésie. C'était à lui qu'il rapportait formellement les sacrifices offerts au ciel, aux astres, à la terre, etc. Il ne se le figurait pas comme indifférent aux actions humaines, puisqu'il attribua à sa colère le coup de foudre qui avait frappé la salle des ancêtres consacrée à Li-wang, « pour apprendre aux hommes qu'un tel souverain n'était pas digne des hommages qu'on lui rendait. »

Pour prier cet Etre suprême avec plus de solennité, Confucius gravit, à l'âge de plus de soixante-dix ans, le mont Taïchan, où officiaient les anciens empereurs. Plus tard, après avoir terminé la révision des *King*, il fit dresser un autel sur lequel il déposa ces livres; et, se mettant à genoux, le visage tourné vers le nord, il remercia le ciel de lui avoir accordé assez de vie pour mener à bien cette œuvre, qui seule lui avait fait désirer la prolongation de son existence.

Il est clair, et je crois, du reste, que le fait est généralement admis, que Confucius était déiste et nullement athée.

Restent les Japonais. Ces peuples, dont la supériorité sur la plupart des populations voisines commence à être comprise, même des hommes les plus étrangers à l'anthropologie, sont-ils athées?

Au Japon, comme en Chine, la religion nationale a été en partie remplacée par le bouddhisme; elle a aussi laissé prendre une certaine extension aux doctrines de Confucius; mais elle compte encore de nombreux et fervents adeptes. Or, cette croyance se rapproche probablement beaucoup de l'ancienne religion de la Chine. On la désigne sous les noms de *Sintou*, de *Sinsyou*, de *Kami no mitsi*, et cette dernière dénomination signifie *la voie* ou *la doctrine des esprits* (*Siebold*). Elle admet, comme je l'ai déjà dit, un Dieu suprême, des dieux supérieurs, puis des *Kami*, divisés eux-mêmes en deux catégories, et jouant le rôle de dieux inférieurs ou d'esprits intermédiaires. Deux mille cinq cent quarante de ces derniers sont des hommes déifiés. Cela seul atteste la croyance à une autre vie. En effet, les sectateurs de cette religion admettent même, paraît-il, l'immortalité de l'âme et un jugement qui conduit *les bons* dans le royaume des Kami, tandis que *les méchants* sont précipités dans un lieu de tourments (*Siebold*).

Les formes du Sintou n'ont d'ailleurs rien qui puisse blesser

nos idées européennes. Les temples n'ont point d'idoles. *Tensio-daï-zin* elle-même, la grande déesse Soleil, n'est pas représentée par l'éclatant emblème qui semblait s'offrir si naturellement à l'esprit de ses adorateurs. Un miroir, emblème de pureté et devant lequel on s'agenouille pour prier, quelques bandelettes blanches ou couvertes de sentences morales, sont les seuls ornements des sanctuaires les plus vénérés, de ceux que tout *sintouiste* doit visiter au moins une fois dans sa vie. La prière, la confession, des offrandes de thé, de riz, etc., etc., des aumônes, constituent le culte.

Peut-on regarder comme athées des populations qui professent de pareilles croyances, et qui les manifestent d'une manière à la fois si simple et si grave?

Il est vrai que le bouddhisme a pénétré au Japon, comme en Chine et en Tartarie. A-t-il importé l'athéisme au milieu des populations de ces vastes contrées? C'est ce que je vais examiner avec un peu plus de détail, tout en regrettant de ne pouvoir consacrer à cette étude plus d'espace et plus de temps.

Constatons d'abord que M. Barthélemy Saint-Hilaire admet lui-même que, dans quelques contrées, dans le Népâl en particulier, le bouddhisme ne mérite pas le reproche qu'il lui adresse d'une manière générale. Mais il ne veut, dit-il, « discuter que le bouddhisme primitif, laissant les autres bouddhismes pour ce qu'ils sont et les trouvant à la fois moins authentiques et moins conséquents. » On pourrait évidemment discuter ce point de vue et cette manière de choisir. Acceptons néanmoins l'un et l'autre; et, pour plus de sûreté, tenons-nous-en à l'ouvrage même de M. Saint-Hilaire.

Un premier fait ressort de la lecture du livre, savoir que dans cette doctrine, qualifiée d'athée, les dieux apparaissent dès le début et se montrent partout. Le *Salitavistâra*, écrit, dit-on, par un cousin du Bouddha, nous fait assister au prologue de l'incarnation. La scène se passe dans le ciel. Entouré et *adoré de ceux qu'on adore*, le futur Bouddha annonce que le temps est venu pour lui de prendre un corps mortel, et rappelle aux dieux assemblés les préceptes de la loi. Quand il est assis dans le sein de sa mère, Mâyâ Dévi, il y reçoit les hommages de Brahma, de Çakra, *le maître des dieux*, des quatre *rois des dieux inférieurs*, de quatre *déesses* et d'une multitude de *divinités*. Quand Mâyâ Dévi met au monde le divin enfant, celui-ci est reçu par Indra, le roi des dieux, et par Brahma, le maître des créatures. Quand, parvenu à l'âge d'homme et déjà tourmenté du désir d'enseigner ses frères, Çakyamouni hésite encore à briser les liens qui l'attachent au monde, c'est encore un dieu,

Hridéra, le dieu de la modestie, qui l'encourage et lui rappelle que l'heure et le temps de sa mission sont arrivés.

Ces quelques citations, empruntées à un livre que M. Saint-Hilaire regarde comme un des plus anciens et des plus authentiques, suffisent pour montrer que le *bouddhisme primitif* reconnaissait l'existence de *dieux*. Il admettait de même celle de *démons*. Je me borne à rappeler que le *Bouddha* fut tenté par leur roi *Mâra* ou Pâpian, *Dieu de l'amour du péché et de la mort*; qu'il eut à résister aux séductions des belles *Apsaras*, ses filles: qu'enfin il dut lutter contre l'armée entière des enfers commandée par son chef, et que celui-ci, vaincu par le sage, fut en outre bafoué par les *fils de dieux* (*Barthélemy Saint-Hilaire*).

« Ce sont là des extravagances, » nous dit M. Saint-Hilaire. Je ne le contredirai certainement pas sur ce point. Mais quelle est la religion qui n'a pas ou n'a pas eu les siennes, admises au moins temporairement par les esprits les plus éclairés de certaines époques? En pareil cas, les fables les plus absurdes, bien loin de témoigner contre l'existence d'une croyance, en démontrent l'énergie et la naïveté. Malgré ses absurdités, et par ses absurdités mêmes, la légende bouddhiste atteste que Bhagavat et ses premiers adeptes croyaient à des dieux.

Ajoutons que ces dieux ne sont pas inactifs et indifférents; qu'ils veillent sur les actions des hommes et leur en tiennent compte dès cette vie. Dans tous les édits qu'il a fait graver sur la pierre dans le quatrième siècle avant notre ère, Açoka ou Pyadasi prend le titre de *roi chéri des Dévas*. Ce prince attachait évidemment à ce titre une idée de bienveillance et de protection active. Çakyamouni a du reste proclamé lui-même ce point de dogme dans une légende que M. Saint-Hilaire signale avec raison comme une des plus simples et des plus belles; il l'a fait dans des termes propres à frapper tous ceux qui sont familiers avec nos propres livres sacrés. Il s'agit de la piété filiale et de la protection spéciale accordée par les dieux à ceux qui pratiquent cette vertu. « Brahma, ô religieux! est avec les familles dans lesquelles le père et la mère sont parfaitement honorés... Le Déva (*Indra*, B. Saint-Hilaire) est avec les familles, etc. »

Personne n'a jamais nié que la croyance à une autre vie, le dogme de la rémunération, fissent partie des croyances bouddhistes. L'un et l'autre se présentent, pour ainsi dire, à chaque ligne des enseignements attribués à Çakyamouni ou à ses disciples immédiats. « Suivant les actes qu'il aura commis, bons ou mauvais, il (*l'être, l'homme*) passera depuis les plus hautes jusqu'aux plus infimes formes de la création. » Ajoutons que la récompense est attachée aux mouvements du cœur ou de l'intelli-

gence, tout autant qu'aux actions proprement dites, et qu'une vie entière de souillures peut être rachetée en un instant. Vâsavadattâ, la courtisane, qui vient d'être mutilée pour avoir assassiné un de ses amants, écoute à ses derniers moments l'*enseignement de la loi;* elle meurt en faisant *un acte de foi* au Bouddha : *elle renaît bientôt parmi les dieux.*

Si c'est là de l'athéisme, on conviendra qu'il est bien différent de ce que l'on entend d'ordinaire par ce mot et en particulier de celui dont il s'agissait à la Société d'anthropologie.

Mais, dira-t-on, le Brahma, l'Indra des bouddhistes et toutes les autres divinités dont il vient d'être question, doivent disparaître avec l'univers : ce ne sont donc pas de véritables dieux, car ce mot entraîne l'idée d'une existence éternelle. — Oui, *dans nos idées européennes actuelles*. Mais chez nous-mêmes, il n'y a que peu de siècles, les Scandinaves croyaient aussi à des dieux mortels. Etaient-ils aussi des athées?

D'ailleurs, n'y a-t-il rien ni personne au-dessus de ces êtres *qu'on adore*, en attendant qu'ils soient atteints par l'anéantissement du *vase vide* lui-même? Les populations bouddhistes ont-elles toutes perdu la notion de ce *Dieu supérieur*, qui se retrouve de la Laponie à Tahiti? Telle n'est pas l'opinion de bien des orientalistes, dont on peut opposer les noms à ceux que cite M. Saint-Hilaire. Je me borne à mentionner Hodgson et Abel Rémusat. Tous deux, jugeant d'après les textes bouddhistes, ont été amenés à admettre que la doctrine entière repose sur la croyance à un être souverainement parfait et intelligent, qu'ils nomment l'*Intelligence primordiale*. Tous deux attribuent les doutes qui pourraient s'élever à cet égard à la difficulté du sujet lui-même, à l'insuffisance du langage philosophique, à l'intelligence incomplète des textes. Je ne puis guère juger de ces raisons et surtout de la dernière; mais il me semble que l'ouvrage même de M. Saint-Hilaire fournit de sérieux arguments à l'appui de la conclusion que je viens de rappeler. Je me borne à citer un passage qui me semble décisif, et que l'auteur a emprunté au Lalitavistâra.

Le Bouddha est né, et son père le présente solennellement dans un temple. A peine l'enfant merveilleux est-il entré, que les images des dieux, y compris celles d'Indra et de Brahma, se lèvent pour lui rendre hommage. Puis les dieux eux-mêmes, montrant leurs propres images, prononcent des stances où ils mettent en opposition le mont Mérou et le sénevé, l'Océan et l'eau contenue dans le pas d'une vache, le soleil et le ver luisant. Puis ils continuent dans ces termes : « Le dieu ou l'homme, quel qu'il soit, qui persiste dans l'orgueil, est pareil au sénevé,

à l'eau dans le pas d'une vache et au ver luisant. Mais, semblable au Mérou, à l'Océan, au soleil et à la lune, SVAYAMBHOU, *l'être existant par lui-même, est le premier besoin du monde*, et celui qui lui rend hommage obtient le ciel et le Nirvâna. »

Ainsi Ananda, le cousin de Çakyamouni et l'auteur présumé du Lalitavistâra, proclame ici l'existence d'un être infiniment supérieur à Brahma et à Indra; il donne un nom à cet être; il le regarde comme existant par lui-même; il le déclare le premier besoin du monde. Ne retrouvons-nous pas ici le *Dieu suprême* des Mongols et des Japonais, le *Souverain du ciel* des Chinois, le *Taaroa* des Tahitiens, le *Brahm* des Indous? Et ces paroles, adressées à un enfant, ne concordent-elles pas avec tout ce qu'Abel Rémusat a trouvé ailleurs sur les deux corps du Bouddha? Ne sont-elles pas le commentaire bref, mais très-clair de la scène qui s'est passée dans le ciel avant l'incarnation?

Il est vrai que Çakyamouni, ou mieux son historien, glisse rapidement sur ces notions fondamentales *pour nos esprits européens*. Il ne dit rien des origines premières des êtres, rien des causes qui ont amené les épreuves que toutes les créatures doivent subir dans ce monde et dans d'autres. M. Saint-Hilaire trouve ce silence étrange : il me semble au contraire très-naturel. Comme le dit mon savant confrère lui-même, le Bouddha n'a pas voulu faire une *théodicée*. En fait de dieux, il n'a rien innové. Il a pris le panthéon brahmanique tel qu'il existait de son temps; il accepte Brahma, Indra, etc, sans oublier *Svayambhou, l'être existant par lui-même*. Mais, avant tout, il s'est préoccupé de la tâche qu'il s'était imposée : celle d'enseigner aux hommes comment on arrive au salut par la pratique des vertus les plus élevées, comment on se délivre des misères de tout genre en méritant le Nirvâna.

Mais qu'est-ce que le Nirvâna?

Çakyamouni n'a pas jugé à propos de répondre clairement à cette question, qui a dû lui être souvent adressée; les disciples ont été aussi réservés que le maître. Quelques notions sur ce que ce mot *ne signifie pas*, voilà à peu près tout ce qu'on trouve à ce sujet dans les livres sacrés. Ce n'est donc guère que par induction qu'on peut se faire une idée de la récompense dernière promise aux élus du bouddhisme, et plusieurs interprétations ont été proposées. M. Saint-Hilaire affirme que sous cette expression se cache l'idée d'un anéantissement complet, du néant; et il y voit « une conception monstrueuse, qui répugne à tous les instincts de la nature humaine, qui révolte la raison et qui implique l'athéisme. »

Dans cette phrase se montrent clairement, ce me semble, les

préoccupations que je signalais plus haut. En l'écrivant, M. Barthélemy Saint-Hilaire a évidemment consulté surtout sa manière de sentir, sa raison et son savoir personnels. Si le Nirvâna est bien ce que croit mon savant confrère, si, en même temps, cette conception a été acceptée par un tiers de l'humanité, on ne peut pas dire *qu'elle répugne à tous les instincts de la nature humaine*. En présence du chiffre des bouddhistes, il faut admettre de deux choses l'une : ou bien que l'idée du néant ne répugne pas à une très-grande partie de l'humanité ; ou bien que cette idée n'est nullement attachée à la notion du Nirvâna. C'est, je l'avoue, vers cette seconde manière de juger la question que je penche.

Cette question est sans doute plus obscure que celle de l'athéisme du Bouddha. Çakyamouni semble avoir évité de s'expliquer nettement sur les insondables mystères de l'origine première et de la destinée définitive de l'homme. Toutefois, je ne vois guère de raisons pour suppléer à son silence dans le sens admis par l'éminent auteur du livre que j'examine ; et j'en trouve quelques-unes en faveur de l'opinion contraire.

M. Saint-Hilaire nous dit lui-même que, dans les *Sôutras* du Népâl, *qui nous sont les plus connus*, on rencontre plusieurs exemples de personnages bouddhistes qui, après être entrés dans le Nirvâna, en ressortent pleins de vie. « Il semble donc que le Nirvâna n'est point le néant, puisqu'on en peut sortir » (*B. Saint-Hilaire*). Cette conséquence s'impose à l'auteur ; mais il la repousse bien vite, et par un argument analogue à celui que j'ai signalé quand il s'agissait de l'athéisme. « Dans la doctrine bouddhique, dit-il, les résurrections arrachées au Nirvâna ne signifient rien ; ce ne sont que des jeux d'imagination, des légendes plus ou moins extravagantes, comme toutes celles où se plaît le génie indien, etc. »

Quand cela serait, encore faudrait-il reconnaître que les Népâlais sont en dehors de l'interprétation adoptée. On peut les accuser de manquer de logique ; on ne peut dire qu'ils croient au néant.

Mais, indépendamment de ces peuples et de leurs légendes, nous trouvons dans les livres, analysés par M. Saint-Hilaire et acceptés par lui comme renfermant la plus pure doctrine, quelques passages qui, sans être bien explicites, me semblent au moins peu d'accord avec la conclusion présentée d'une manière si absolue. Je me borne à indiquer les principaux.

Avant de quitter le ciel pour entrer dans le sein d'une femme, le Bodhisattva, qui sera plus tard Çakyamouni, donne ses derniers consells aux dieux assemblés autour de lui et pro-

nonce ces paroles : « Au temps où l'intelligence suprême aura été obtenue par moi, au temps où tombera la pluie de la loi qui mène à l'immortalité,... revenez pour entendre de nouveau la loi que je vous enseignerai. » Cette loi *qui mène à l'immortalité* est aussi celle qui conduit au Nirvâna. Bien loin de rencontrer ici l'idée du *néant*, nous y trouvons évidemment celle d'une existence sans fin.

Quand le Bouddha meurt, son cousin Anourouddha prononce une stance qu'il termine en disant : « Ainsi a eu lieu l'affranchissement de son intelligence. » Affranchir est-il donc synonyme d'anéantir?

Quand Hiouen-thsang, le maître de la loi, est sur le point d'expirer, et qu'il exprime ses espérances pour la vie à venir, il parle d'abord du ciel des Toushitas et de la famille de Maitreya, dans laquelle il voudrait revivre; puis il ajoute : « Quand je redescendrai sur la terre pour parcourir d'autres existences, je désire, à chaque naissance nouvelle, remplir avec un zèle sans bornes mes devoirs envers le Bouddha et *arriver enfin à l'intelligence sans supérieure et parfaitement accomplie.* » N'y a-t-il pas dans ce vœu suprême une aspiration tout opposée à celle du néant?

Voici enfin un passage plus significatif encore que les précédents, et qu'Ananda met dans la bouche du Bouddha lui-même, lorsqu'il racontait à ses disciples les merveilles de sa naissance. Les créatures qui ont nié l'intelligence du Bouddha seront, aussitôt après leur mort, précipitées dans l'Avitchi, le grand enfer, tandis que ceux qui auront eu foi au Bouddha deviendront les fils du Tathâgata ; ils seront délivrés des trois maux ; ils se nourriront de la nourriture du royaume; ils briseront les chaînes du démon, et *ils auront dépassé le désert de la vie émigrante.* » Ici encore rien ne rappelle la notion du néant ; tout, au contraire, réveille des idées d'activité au delà de ce *désert* auquel le Nirvâna doit enlever tout être qui aura accompli la loi; à elle seule l'épithète appliquée à la vie actuelle en suppose une autre *où l'on n'émigre pas.*

En présence de ces textes, il me paraît impossible d'accepter l'idée que M. Saint-Hilaire s'est faite de la récompense suprême réservée aux élus par le *bouddhisme primitif*. Je pourrais invoquer à l'appui de mon opinion d'autres arguments ; je pourrais montrer comment, jusque dans l'île de Ceylan, les missionnaires n'ont pu recueillir, dans le bouddhisme actuel, aucun témoignage *positif* en faveur des conclusions que je combats; comment c'est toujours par voie d'induction et le plus souvent *par voie d'exclusion* qu'ils arrivent à voir le néant dans le Nir-

vâna; je pourrais opposer de nouveau à ces doctrines locales, supposées bien interprétées, d'autres écoles où M. Saint-Hilaire lui-même reconnaît des croyances tout différentes; je pourrais faire ressortir ce que l'auteur dit de la nature humaine se révoltant contre des dogmes regardés par lui comme fondamentaux, et produisant les contradictions qu'il signale; je pourrais tirer de là même une preuve des plus fortes en faveur de l'universalité du sentiment qui produit *les religions;* mais cette étude détaillée m'entraînerait bien au delà des bornes de ce travail, et je dois m'arrêter.

En résumé, tout en déplorant le résultat auquel l'ont conduit ses études, M. Barthélemy Saint-Hilaire déclare, à diverses reprises, qu'à ses yeux *un tiers de l'humanité est athée.* Mais ce mot a évidemment, dans l'esprit de mon savant confrère, un sens tout spécial. « Les peuples bouddhiques, dit-il, peuvent être sans aucune injustice regardés comme des peuples athées. Ceci ne veut pas dire qu'ils professent l'athéisme, et qu'ils se font gloire de leur incrédulité avec cette jactance dont on pourrait citer plus d'un exemple parmi nous; ceci veut dire simplement que ces peuples n'ont pas pu s'élever, dans leurs méditations les plus hautes, jusqu'à la notion de Dieu... »

Dans ces quelques lignes apparaît clairement toute la pensée du livre et la cause du désaccord qui me sépare de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Les bouddhistes, qui mettent *des dieux* partout dans leurs légendes, qui partout ont semé des temples consacrés à ces divinités, qui les redoutent et les adorent, qui ont fait de la prière une institution, qui admettent le dogme de la vie future et celui de la rémunération, ne se sont pas fait *de Dieu* l'idée à laquelle nous sommes tous plus ou moins parvenus : donc ils sont athées. Telle est évidemment la préoccupation sous l'empire de laquelle a été écrit cet ouvrage, que devra lire d'ailleurs quiconque tient à se faire des idées justes sur quelques-unes des graves questions si vivement controversées de nos jours.

Le résultat de mes investigations est exactement l'opposé de celui auquel est arrivé M. Saint-Hilaire. Obligé, par mon enseignement même, de passer en revue toutes les races humaines, j'ai cherché l'athéisme chez les plus inférieures comme chez les plus élevées : je ne l'ai rencontré nulle part, si ce n'est à l'état individuel ou tout au plus d'école plus ou moins restreinte, comme on l'a vu en Europe au siècle dernier, comme on l'y voit encore aujourd'hui. Partout et toujours, la masse des populations lui a échappé.

Il est vrai que dans ces recherches j'ai procédé, j'ai conclu,

non pas en penseur, en croyant ou en philosophe, tous plus ou moins préoccupés d'un idéal qu'ils acceptent ou qu'ils combattent ; mais exclusivement en naturaliste qui, avant tout, cherche et constate *les faits*.

Dans l'étude scientifique des religions, il faut se garder d'agir à la manière du physiologiste qui, n'ayant soumis à ses expériences que des vertébrés, refuserait de reconnaître chez les animaux inférieurs les fonctions de l'animal, parce qu'elles sont plus simples et plus obscures. Il faut évidemment agir à la manière des naturalistes modernes, qui ont su retrouver les fonctions fondamentales jusque chez les derniers mollusques et les derniers zoophytes, là même où manque parfois tout appareil spécial pour les accomplir. Les actes par lesquels chacune d'elles se manifeste en pareil cas sont sans doute moins nombreux, moins compliqués ; mais une fonction ne disparaît pas pour cela, pas plus que les besoins physiques auxquels elle doit satisfaire et dont l'identité accuse la nature, fondamentalement la même, de tous les animaux. A plus forte raison, le physiologiste ne devra-t-il pas méconnaître l'existence d'une fonction parce qu'elle s'accomplit en un lieu et par des procédés autres que ceux qu'il est habitué à rencontrer. Chez la presque totalité des animaux, jusque chez les plus simples, la chimification se fait à l'intérieur du corps, et parfois celui-ci semble être tout entier transformé en un estomac (*Hydre*). Chez les physalies, le même acte physiologique s'opère au dehors, entre les nombreux appendices qui servent à la fois de bras et de bouches à ces singuliers zoophytes. La fonction a-t-elle pour cela disparu ou changé de nature? Evidemment tout zoologiste physiologiste répondra que non.

Le naturaliste qui fait l'histoire naturelle de l'homme, l'anthropologiste, ne peut ni agir ni juger autrement. Quelque simple, quelque incomplète, quelque naïve et enfantine qu'elle soit, quelque absurde qu'elle paraisse, une croyance ne saurait perdre à ses yeux son caractère dès qu'elle se rattache à ce que les religions développées ont de commun et d'essentiel. Or, quels que soient chez ces dernières les dogmes et les doctrines, on trouve comme formule générale et qui les embrasse toutes, les deux points suivants : croire à des êtres supérieurs à l'homme, pouvant influer en bien ou en mal sur sa destinée ; admettre que pour l'homme l'existence ne se borne pas à la vie actuelle, mais qu'il lui reste un avenir au delà de la tombe. Tout peuple, tout homme croyant à ces deux choses est *religieux*, et l'observation démontre chaque jour de plus en plus l'universalité de ce caractère.

Comme la morale, comme l'intelligence, la religiosité a d'ailleurs ses degrés, et se trahit par des formes diverses. Rechercher ces manifestations, en constater la nature et l'intensité dans les divers groupes humains, telle est la tâche de l'anthropologiste. Pour rester fidèle à la méthode naturelle, il n'en devra négliger aucune, et parfois la plus rudimentaire aura plus d'intérêt pour lui qu'une religion achevée, car elle mettra mieux à nu les premiers éléments religieux. Dans le développement progressif de ceux-ci, dans l'harmonie ou le désaccord existant entre ce développement et celui de l'intelligence et de la moralité, il trouvera bien des traits caractéristiques propres à distinguer les races et parfois leurs subdivisions.

Le point de vue du naturaliste diffère donc, à certains égards, de celui où se sont placés jusqu'ici la plupart des hommes éminents qui s'efforcent de fonder la *Science des religions*. M. Emile Burnouf lui-même, qui a si bien caractérisé cette science nouvelle, si bien montré en quoi elle diffère de la théologie, qui a si justement insisté sur la nécessité d'élargir le cadre de ces sortes d'études et de ne plus se borner aux croyances des populations européennes anciennes et modernes, M. Burnouf me semble encore avoir cédé aux préoccupations qu'il combat.

En effet, cet auteur distingue les religions en *grandes* et en *petites*. Les premières sont pour lui : le christianisme, le judaïsme, le mahométisme, le brahmanisme et le bouddhisme. Il ne s'occupe que d'elles et laisse toutes les autres dans l'ombre. Mais celles-ci sont infiniment plus nombreuses. M. Burnouf agit donc comme le naturaliste qui voudrait juger du règne animal par les seuls vertébrés et négligerait tout le reste, c'est-à-dire les trois quarts des types fondamentaux et un nombre bien plus considérable de types secondaires.

Sans même parler du christianisme, les grandes religions de M. Burnouf nous intéressent sans doute à bien des égards, à raison des rapports que quelques-unes d'elles ont avec les croyances de la presque totalité des Européens, à raison aussi de l'importance historique, sociale ou politique des nations qui les professent. Mais les considérations de cette nature sont loin d'être tout en science. Les mammifères nous sont d'une bien plus grande utilité que les vers ou les zoophytes ; pourtant le zoologiste s'intéresse à ceux-ci à l'égal de ceux-là, et chaque jour montre davantage combien l'étude de ces organismes simplifiés est utile, souvent nécessaire, pour bien connaître les organismes plus complexes des animaux supérieurs.

L'examen des *petites religions* rendra un service analogue à la science de leurs *grandes* sœurs. Peut-être sera-ce au milieu

d'elles qu'il faudra aller chercher les origines de ces croyances qui englobent aujourd'hui tant de millions d'hommes; et souvent, nous n'en doutons pas, sous une forme ou sous une autre, on retrouvera leurs traces à côté ou dans le sein même des religions les plus développées et qui semblent s'en être éloignées le plus. Sur ces deux points, du reste, nous nous entendrions, je crois, aisément avec M. Burnouf.

Si les grandes religions embrassent à la fois le plus grand nombre de croyants et les nations les plus civilisées, elles n'en laissent pas moins en dehors de leur influence quelques aires géographiques fort étendues. Je signalerai surtout l'aire polynésienne, remarquable par sa grandeur et sa position. L'unité religieuse de cette vaste province de l'Océanie est un des faits qui ont frappé tous les voyageurs et qu'on ne peut passer sous silence. J'en dirai tout autant de la grande aire boréale, encore fort peu connue, il est vrai, dans plusieurs de ses parties, mais qui paraît présenter, au nord des populations bouddhistes, chrétiennes ou musulmanes, une grande et curieuse famille de religions étroitement alliées.

Cette dernière doit surtout appeler toute l'attention des hommes qui, à côté de la grande religion officielle, seule acceptée par les esprits les plus éclairés, savent voir que les masses ont leurs croyances qui méritent toute l'attention des hommes de science. En effet, ces *superstitions*, comme on les appelle, établissent entre presque tous les groupes humains, quelque éloignés qu'ils soient, des rapports étroits très-multipliés, et dont l'existence a quelque chose d'étrange qui me semble n'avoir pas été apprécié à toute sa valeur.

A diverses reprises on a signalé ce fait, très-évident, qu'une religion remplacée par une autre laisse dans celle-ci des traces plus ou moins accusées, et M. Burnouf a insisté avec raison sur ce point. Mais bien souvent aussi les divinités de la première, sans disparaître totalement, subissent une singulière déchéance et ne trouvent de place que dans le domaine des superstitions populaires. Qui de nos lecteurs n'a présents à l'esprit les articles à la fois si sérieux et si charmants de H. Heine sur les pauvres dieux de l'Olympe grec et romain, passés à l'état de personnages légendaires? Ces représentants de la mythologie classique sont allés rejoindre, dans ce fond de croyances populaires, bien des divinités germaniques et scandinaves; mais les uns et les autres n'avaient-ils pas des prédécesseurs? Tout porte à le croire.

En effet, nous avons déjà vu, et je reviendrai d'ailleurs sur ce point, que les populations aryanes, à leur arrivée en Europe, y ont rencontré des peuples d'une tout autre race, qu'elles ont

plus ou moins refoulés ou absorbés. Mais cette race n'est pas éteinte. Elle a laissé des *témoins* jusqu'au milieu des populations actuelles. Elle a mêlé son sang à celui des nouveaux venus. Enfin, tout tend à montrer qu'elle existe encore en grande formation au nord de l'Europe, dans le nord et le nord-est de l'Asie et jusqu'en Amérique. Les croyances religieuses de ces premiers ancêtres de nos peuples européens auraient-elles complétement disparu? Ce serait là un fait exceptionnel. Elles ont dû persister plus ou moins ; elles doivent faire partie au moins de nos superstitions actuelles. Il y aurait donc un grand intérêt à les rechercher là où la race existe encore, comme en Esthonie. Mais, pour reconnaître ce qui est bien à elle, dans les groupes isolés, il faudra aller interroger aussi cette race là où elle est restée compacte et en continuité. A ce titre, l'étude de l'aire religieuse s'étendant de la Laponie jusqu'au détroit de Behring, et probablement au delà, présenterait un intérêt scientifique incontestable. Il me paraît presque certain qu'on retrouverait encore là, à l'état d'idées religieuses, bien des croyances que nous rangeons parmi les superstitions.

Ce n'est pas seulement entre populations s'étant succédé sur le même sol que ces dernières établissent des rapports. Quand on embrasse l'ensemble des croyances de cette nature, il est impossible de ne pas être frappé de l'extrême ressemblance que présentent à cet égard les peuples de races les plus éloignées. Partout, par exemple, la croyance aux sorciers, à leur pouvoir, au mauvais œil, etc., se retrouve sous des formes presque identiques. Les *grigris* des nègres ne sont autre chose que les *amulettes* de nos paysans.

Sans doute, la superstition et la religion sont souvent comme fusionnées dans les croyances de certaines races, comme chez elles le sorcier et le prêtre se confondent dans un seul personnage. Mais il n'en est pas toujours ainsi; et lors même que le rapprochement produit une confusion apparente, on doit évidemment chercher à distinguer ces deux éléments. Or, ce travail a été trop souvent négligé quand il s'agit des races inférieures. Ici encore je retrouve à chaque pas l'influence fâcheuse de l'orgueil européen. Certes, l'écrivain le moins croyant ne rattachera pas au christianisme, tel qu'il est entendu de nos jours en France, les contes sombres ou riants recueillis dans nos campagnes par les Villemarqué, les Souvestre, etc. Il placera ceux-ci et toutes les pratiques qui s'y rattachent dans ce qu'on peut appeler la mythologie populaire. Eh bien, l'homme de science ne doit-il pas faire une distinction pareille quand il cherche à apprécier la religion proprement dite des nations barbares ou sauvages?

Pour peu qu'on entre dans cette voie, on ne tarde pas à reconnaître un fait d'une haute importance, fait complétement indépendant de toute hypothèse. C'est que souvent des idées extrêmement élevées et se rapprochant singulièrement de celles dont s'honorent les *grandes religions*, existent aussi dans les *petites*, quoique masquées par d'autres notions de nature inférieure. C'est que presque partout, et peut-être partout, il faut distinguer *la religion* de la superstition. Mais pour reconnaître cet or au milieu de sa gangue, il faut du temps, une étude sérieuse et un esprit vraiment dégagé de préjugés.

Nous savons aujourd'hui que chez les nations boréales dont je parlais plus haut, existe, au delà du chamanisme, un Olympe plus nombreux, plus complet que celui des Romains et des Grecs, plus sérieusement hiérarchisé que celui-ci et dominé par un Dieu suprême, dont les autres divinités paraissent n'être que les ministres. La religion polynésienne, telle du moins que nous la connaissons à Tahiti, repose sur une conception toute semblable, et ici le Dieu suprême, à peu près pur esprit, existant de toute éternité, n'ayant eu ni père ni mère et ayant engendré directement ou indirectement tout ce qui existe, peut certainement être placé au moins à côté du *Brahm* aryan et bien au-dessus de Jupiter. Chez les Peaux-Rouges proprement dites (*races algonquines et mingwes*), la notion religieuse s'épure davantage encore. Ici le *Grand-Esprit*, le *Grand-Manitou*, règne seul. C'est lui qui a tout créé; c'est à lui seul que s'adressent les vœux et les prières ; entre l'homme et lui il n'y a que des êtres d'une nature intermédiaire plus ou moins analogues aux génies et aux fées de l'Orient; le *Mauvais-Esprit* lui-même n'est pas autre chose, et il n'a de prise que sur celui que ne protége pas le Père commun. Chez les Peaux-Rouges, il n'existe d'ailleurs ni temples ni idoles.

S'il est une race qu'on puisse regarder comme étant arrivée spontanément au monothéisme, c'est surtout celle dont je parle. Au point de vue philosophique, comme au point de vue chrétien, elle est donc très-supérieure, sous le rapport religieux, aux nations dont nous connaissons tous le polythéisme plus ou moins exagéré. Cependant, plusieurs de ces dernières occupent les premières places parmi les peuples civilisés ; les Peaux-Rouges, au contraire, peuples à peu près exclusivement chasseurs, étaient bien près des derniers rangs dans l'échelle de la civilisation. On voit combien ce fait est en désaccord avec la théorie qui rattache le développement et l'élévation des dogmes au développement intellectuel et social.

Les nègres de Guinée, bien supérieurs aux Peaux-Rouges

sous le rapport social, leur sont sans doute fort inférieurs au point de vue religieux. Toutefois, chez ces peuples qu'on place généralement au dernier degré en fait de religion, le fétichisme n'est qu'une forme superstitieuse accolée ou superposée à un fond de croyances bien autrement élevées. Ce fait, proclamé par un assez grand nombre d'auteurs (*Loyer*, *Oldendorp*, etc.), a certainement été mis hors de doute par le beau travail de M. d'Avezac sur les Yébous. Là aussi on croit à un Dieu suprême, unique d'abord, ayant créé et gouvernant toutes choses, et à qui l'on adresse journellement et dans une humble posture, une prière nationale, pour ainsi dire, que tout chrétien pourrait répéter; là aussi on admet une autre vie, dans laquelle des peines et des récompenses attendent les *méchants* et les *bons*. Les Boschismens eux-mêmes reconnaissent l'existence d'un *Kaang* ou chef qui réside dans le ciel, et ils disent de lui : « On ne le voit point des yeux, mais on le connaît dans le cœur. » Pour ces mêmes peuples « la mort n'est qu'un sommeil » (*Arbousset* et *Daumas*).

A qui demanderait comment le fétichisme a pu s'implanter sur ces croyances, je demanderais comment les plus étranges superstitions ont pu être jadis acceptées par toutes les sectes chrétiennes, comment il se fait qu'elles existent encore parmi nous. Certes, dans nos grandes cités, ni protestants, ni catholiques n'intenteraient aujourd'hui un de ces procès de sorcellerie si communs il n'y a guère que deux ou trois siècles, et que suivirent si souvent des condamnations et des supplices. Mais, dans nos campagnes un peu reculées, la croyance aux sorciers est restée aussi ferme qu'elle l'était partout au moyen âge; les journaux nous révèlent de temps à autre des actes qui prouvent qu'abandonnées à elles-mêmes, ces populations brûleraient volontiers encore les malheureux soupçonnés d'avoir *jeté des sorts;* et nous savons que, pour conjurer ce péril, elles ont recours à des pratiques fort peu différentes au fond de celles qu'on emploie en Guinée ou au Gabon.

Sur ce point et sur bien d'autres, tous les chrétiens aryans ont cru ce que nous reprochons fièrement aux Lapons, aux Iroquois, aux nègres de croire. Toutes les communions chrétiennes ont sanctionné, parfois *sanctifié* ces absurdes croyances. L'anthropologiste, qui fait de la science et non de la théologie, qui doit rechercher dans les religions inférieures ce qu'elles ont de pur, ne doit pas davantage hésiter à signaler dans les religions supérieures le singulier alliage dont je viens de citer un exemple vulgaire.

De ce double travail ressortira, je pense, pour tout le monde,

un fait général, sur lequel j'ai bien des fois appelé l'attention de mes auditeurs, et qu'on peut formuler dans les termes suivants : Grandes ou petites, les religions se rapprochent surtout par ce qu'il y a dans chacune d'elles de plus élevé et de plus infime ; elles sont surtout séparées par les formes et les notions intermédiaires.

La science des religions, a dit M. Burnouf, n'existe pas encore. Cela est vrai, surtout en se plaçant au point de vue que je viens d'indiquer. Toute classification générale est donc prématurée. Pour en essayer une, attendons de connaître, au moins d'une manière passable, non pas seulement les grands corps de doctrines étayés d'une métaphysique profonde qu'ont acceptés les nations civilisées, mais aussi les croyances plus simples, plus naïves, qui les ont précédées, dont plusieurs existent encore. Alors seulement on pourra tracer le cadre et les subdivisions renfermant les diverses manifestations de la faculté religieuse commune à tous les êtres humains ; alors on pourra suivre le développement de cette faculté, et en marquer les étapes par un procédé analogue à celui de l'embryogéniste, qui étudie les diverses phases traversées par le même être pour atteindre à son état parfait ; alors aussi on pourra reconnaître si dans certains cas la notion religieuse ne s'est pas obscurcie et abaissée par son évolution même ; et si, comme j'incline à le croire, elle ne présente pas des exemples de *développement récurrent*.

Telle qu'elle est pourtant, ne consistant encore qu'en faits isolés ou reliés seulement par groupes, la science des religions a déjà une importance marquée en anthropologie. Elle fournit des faits assez tranchés pour servir à caractériser certains groupes humains ; elle révèle des rapports ; elle ajoute son témoignage à celui de la linguistique pour éclairer la filiation de certaines races (*populations aryanes*), pour attester d'antiques communications entre des peuples longtemps regardés comme entièrement isolés les uns des autres (*Asiatiques et Américains*). A ces titres divers, elle ne saurait être négligée par ceux qui veulent embrasser dans son ensemble l'histoire naturelle de l'homme.

A. DE QUATREFAGES

(*De l'Institut*).

ÉTUDES CONTEMPORAINES

BÉRANGER

MA BIOGRAPHIE, ouvrage posthume de P.-J. de Béranger. Deuxième édition. 1 vol. in-8°. Paris, 1858. Perrotin, éditeur.

CORRESPONDANCE DE BÉRANGER, recueillie par Paul Boiteau. 4 vol. in-8°. Paris, 1860. Perrotin, éditeur.

BÉRANGER ET LAMENNAIS, correspondance, entretiens et souvenirs. 1 vol. in-12. Paris, 1862. Librairie Meyrueis.

BÉRANGER, ses amis, ses ennemis et ses critiques, par Arthur Arnould. 2 vol. in-12. Paris, 1864. Chez Joël Cherbulliez, éditeur.

PREMIER ARTICLE.

Les morts vont vite; qui prononce aujourd'hui ces noms si fréquemment répétés, il y a quarante, cinquante années, et qui semblaient tenir tant de place dans la science, dans l'art et dans les lettres? Combien d'hommes dont un certain lustre et une notoriété prolongée semblaient défendre la mémoire, et qui, une fois disparus, n'ont pas tardé à descendre dans cet oubli général où s'engloutit si vite tout ce qui n'a pas laissé de trace profonde sur la terre? Quelques jours on a parlé d'eux et de leur œuvre; on a raconté leur vie, honoré leurs talents; on a pesé leurs défauts et leurs mérites et prononcé sur eux un jugement sommaire, miroir de l'opinion commune et accepté d'avance par le public; et puis, au bout de quelques semaines, parfois même de quelques jours, ces noms, qui un moment avaient rempli les colonnes des journaux, n'ont plus été, sauf à de rares intervalles et par occasion, prononcés par personne. Bien ou mal ils étaient jugés; tout était dit sur eux et pour longtemps, pour toujours peut-être, à moins que quelque critique à venir, obsédé du besoin de tout voir et de tout revoir, fouillant dans cette cendre des morts, n'essaye quelque jour de les remettre un moment en lumière. On comprend que je parle ici des écrivains et particu-

lièrement des poëtes. La race en tout temps en est nombreuse, et en tout temps aussi, en dépit des exemples qui devraient, semble-t-il, leur ouvrir les yeux, ils aiment à se bercer des douces illusions de la gloire. Fasciné par la muse, le poëte ne s'aperçoit guère de la froideur du public, des lassitudes qui, à son égard, ont remplacé si vite un engouement passager et des admirations frivoles. Quelles que soient les apparences, il ne se croit jamais abandonné, ou s'il le voit enfin, cet abandon, c'est sur le présent seul qu'il s'attriste, jamais sur l'avenir. L'avenir! il y compte d'autant plus que le présent lui échappe davantage. La gloire que la postérité lui promet le console des dédains d'un public inconstant et blasé; flatteuse illusion, doux espoir qui soutient son courage et lui donne la force d'achever l'œuvre commencée, le drame longtemps médité, l'épopée poursuivie à travers tant de nobles veilles, le précieux et secret volume si souvent corrigé et recorrigé depuis vingt ans et auquel, il le sait, son nom, mis enfin dans tout son lustre, restera pour jamais attaché. De tous les rêves d'ici-bas le moins fréquent n'est pas celui dont je parle. Mais ce qui le prolonge et l'affermit, ce qui en fait à la fois le charme et le péril, c'est que c'est un rêve à l'épreuve de la vie, à l'épreuve même de la mort, qui, complice elle-même de nos illusions, semble donner au centuple tout ce qu'elle enlève.

Car de la plupart, je l'ai dit, une fois disparus, que reste-t-il? Dans ce naufrage presque universel les grands noms seuls surnagent. Mais y a-t-il encore de grands noms? Le public aujourd'hui se le demande, ce public affadi qui goûte de tout sans avoir réellement plaisir à rien, et qui, à force de douter de la vérité et peut-être de la vertu, ne croira bientôt plus au génie. Ce que ses guides maintenant semblent prendre plaisir à lui apprendre à aimer, c'est ce genre d'étude qui, à force de chercher l'homme derrière l'écrivain, finit souvent par laisser tout à fait l'écrivain pour l'homme, s'acharne à ce dernier, l'examine, le tâte en tout sens pour mieux découvrir ses faiblesses et, réelles ou imaginaires, les met à nu, en relief, ne nous épargne aucun trait, aucun indice, et ne les abandonne qu'après les avoir, complaisamment et dans tous leurs détails, étalées sous nos yeux.

Les maîtres de la critique, les grands justiciers moraux et littéraires, où ne sont-ils pas aujourd'hui? Des voix habiles ont donné le ton, d'autres voix bien vite ont fait écho, et quel écho! Parfois on le prendrait un peu pour celui de la parodie; mais non, le concert est sérieux, l'accord est unanime, et pour le mieux attester les derniers venus ont pris soin de ne pas rester en arrière, ils ne sont pas en queue, mais en tête; les chefs sont devancés. Là où ceux-ci nous indiquaient une faiblesse, une

ombre, leurs imitateurs, plus clairvoyants, pensent-ils, nous signalent une tache grossière, quelque chute profonde, que sais-je? des énormités de toute espèce, pauvretés d'esprit et d'imagination, vices de cœur et de caractère qu'un public aveuglé n'avait pas aperçus, mais qu'on voit trop bien maintenant, grâce aux études sérieuses, c'est le mot consacré, des aristarques, grands et petits, dont la parole, comme on dit aujourd'hui, fait autorité dans le monde littéraire.

Voyez plutôt ce que sont devenues les deux renommées de ce temps-ci qui paraissaient les mieux établies dans l'opinion générale. Béranger et Chateaubriand, s'ils renaissaient aujourd'hui, seraient un peu surpris, j'imagine, en prenant connaissance de quelques-uns des jugements portés sur eux depuis tantôt quinze ans. Assurément l'heure était venue, sinon de les juger encore, tout au moins de rassembler les éléments divers de la sentence définitive et suprême que prononcera sur eux la postérité. Une enquête était nécessaire; reste à savoir dans quelle mesure il était permis à la critique de mêler à ses appréciations de l'écrivain des jugements sur l'homme et si, en le faisant, elle n'est jamais sortie de son rôle et des limites qu'elle ne doit pas franchir. Mais en France, on n'y regarde pas de si près; quand le moment semble venu de juger un homme, on le juge; on le juge sans gêne, sans façon, et comme si c'était là chose simple et facile. Le public, d'ailleurs, pressé d'en finir avec les morts, n'y regarde pas de si près, et peut-être n'est-il pas fâché non plus qu'on le décharge un peu du fardeau d'une admiration qui lui pèse. Et puis, il a beau s'en défendre, il prend un secret plaisir à ces insinuations malicieuses, à ces révélations qui viennent piquer sa curiosité. Il n'est pas trop fâché d'apprendre que ces élus de la renommée devant lesquels il s'est incliné ne valent pas mieux, en fin de compte, que le commun des mortels, de se dire à lui-même qu'il n'est pas leur dupe, qu'il aperçoit l'homme vrai sous l'homme apparent, le comédien à travers le personnage. Mais le public au fond n'a que des entraînements, jamais de parti pris. Après les accès d'humeur et de dénigrement viennent les retours de justice. Ne se défait pas qui veut de ses admirations, et je ne serais pas surpris si l'auteur du *Génie du christianisme*, aujourd'hui si sévèrement jugé, reprenait bientôt, à peu de choses près, dans l'opinion générale, la place qu'il y occupait il y a trente ans.

S'il n'en est pas ainsi, ce ne sera pas la faute de M. de Loménie. L'excellent travail publié par lui dans le *Correspondant* est fait à coup sûr pour donner à réfléchir aux détracteurs du grand écrivain dont il a essayé de fixer la renommée. C'est une

tentative du même genre qu'a faite M. Arnould à l'égard de Béranger. Tout en constatant les éloges accordés au chansonnier, il a entrepris de le défendre contre les attaques de certains critiques, qu'avec un courage qui l'honore, il n'a pas craint de prendre à partie, sans souci de leur nombre : car s'ils ne sont pas tous illustres, la quantité supplée au mérite, et parmi ces noms réunis par M. Arnould avec un soin minutieux dans les pages de son livre, il en est plus d'un qu'il aurait mieux fait peut-être de laisser dans l'ombre. Ce qui importait, c'était de relever avec soin les erreurs commises, de signaler nettement et preuves en main les injustices dont une critique passionnée et violente s'était rendue coupable à l'égard du chansonnier. Il fallait quelques noms, cela va sans dire : j'accorderai même, si l'on veut, qu'il les fallait tous ; mais ce qu'il ne fallait pas, je crois, c'était cette guerre de détails, cette lutte corps à corps avec chacun des adversaires du poëte national, dans laquelle M. Arnould semble prendre je ne sais quel plaisir cruel qui ressemble trop à celui de la vengeance.

Un des torts de ce livre, c'est peut-être d'avoir trop raison. Il enfonce, je ne dirai pas les portes ouvertes, mais celles que lui-même il vient d'ouvrir. Là où il eût suffi d'avoir indiqué, il appuie, il insiste, ce qui ne risque pas seulement d'irriter ses adversaires, l'auteur ne semble pas en avoir souci, mais de fatiguer ses lecteurs, ce qu'à coup sûr il n'a pas cherché. Le livre de M. Arnould est à la fois un procès et un panégyrique, le panégyrique à outrance du grand chansonnier et un procès en forme intenté, non pas à ses principaux détracteurs, ce que j'aurais mieux compris, mais à tous, grands et petits, connus ou inconnus ; car, je l'ai dit déjà, parmi ces critiques qui successivement viennent ainsi défiler sous nos yeux, il en est bon nombre dont l'importance n'est pas telle qu'on dût nécessairement leur accorder une aussi large place. Peut-être suffisait-il de les mentionner en passant sans leur infliger l'honneur d'une condamnation aussi solennelle, surtout d'une enquête aussi longue et d'un jugement aussi scrupuleusement motivé. Ce que M. Arnould, dans son ardeur polémique, a trop oublié, c'est que tous ces procès accumulés dans son livre devaient nécessairement se ressembler un peu. Ils se ressembleraient bien davantage sans le talent très-réel de l'auteur de ces deux volumes. La sympathie profonde de M. Arnould pour la gloire et le caractère de l'auteur des chansons l'a très-bien servi ; elle lui a donné, pour défendre son illustre client, une dextérité d'argumentation qui corrige en partie la monotonie du sujet. Disons-le pourtant, elle ne parvient pas à l'effacer tout entière. Cette monotonie subsiste en

dépit des habiletés de l'écrivain. Poussé par la chaleur de sa conviction, peut-être aussi par un amour de la lutte, auquel il n'a pas su résister, M. Arnould multiplie avec une merveilleuse abondance les coups d'estoc et de taille qu'il distribue sans scrupule et sans ménagements aux adversaires du chansonnier. Comment n'a-t-il pas vu que c'était là une manière de les imiter? Parfois même, il ne les imite pas seulement, il les dépasse. A propos des attaques virulentes de M. Veuillot et de quelques autres encore, je comprends son indignation et sa colère; mais les détracteurs du poëte national ne sont pas tous des zoïles; ce qui manque à leurs appréciations, le plus souvent, je crois, c'est moins l'équité que l'intelligence. Béranger n'est pas facile à connaître, et même après ces deux volumes, le problème, je ne dirai pas de son talent, mais de son caractère et de sa vie, n'est peut-être pas entièrement éclairci. Ceux qui ont touché ce sujet délicat l'ont fait, je ne dirai pas à l'étourdie, mais trop rapidement pour en bien voir toutes les difficultés. M. Sainte-Beuve lui-même, le grand maître en ce genre d'enquête et d'étude, hésite évidemment ici et tâtonne. C'est que l'auteur des chansons n'est pas si simple qu'il en a l'air. A l'intérieur comme à l'extérieur sa vie ne ressemble guère à celle des poëtes d'aujourd'hui; elle s'en éloigne beaucoup au contraire, ce qui, sans doute, fut pour quelque chose dans le rôle public qu'il a joué, dans le prestige exceptionnel qu'il a exercé et que son souvenir peut-être exerce encore. Il en est de lui comme de sa popularité dans laquelle s'unissent et s'entrelacent des éléments bien divers qui jusqu'ici n'ont pas été suffisamment distingués les uns des autres. Le problème, en un mot, n'est pas facile à résoudre, et c'est, je crois, pour n'en avoir pas aperçu toutes les conditions, et je dirais volontiers toutes les délicatesses, que tant de critiques se sont mépris sur le rôle et la valeur sociale du chansonnier. Prenant grossièrement au sérieux la revendication officielle de sa gloire et de son œuvre au profit du nouvel empire, ils ont accueilli les suppositions les plus absurdes, les plus gratuites, sur la pensée et le but secret du poëte qui n'était plus là pour se défendre. En présence d'une tombe à peine fermée tout cela manquait singulièrement de convenance et de justice, et le public, en applaudissant à cette manière étroite et vulgaire de juger un illustre mort, ne faisait pas preuve assurément d'une grande délicatesse littéraire et morale. Le poëte national, si tristement méconnu, devait être remis à sa place, et nul ne l'a fait mieux et plus hardiment que M. Arnould; mais qu'il me permette de le répéter encore, il aurait pu le faire d'une main plus légère et plus douce. A quoi bon cette âcreté de plume qui

n'ajoute assurément rien à la valeur du livre et aux mérites divers qui éclatent dans les pages de ces intéressants volumes? Pourquoi donner l'apparence d'une œuvre de parti à un travail essentiellement littéraire? M. Arnould, qui reproche, et non sans motif, aux détracteurs de Béranger de mêler leurs rancunes politiques à l'étude de l'œuvre du chansonnier, ne fait-il pas un peu comme eux à son tour, quand il laisse percer dans sa polémique je ne sais quelle mauvaise humeur de socialiste et de révolutionnaire qui, sans troubler, j'en conviens, la netteté de ses appréciations, amène à chaque instant sous sa plume des mots blessants qui par moments feraient douter de sa tolérance à l'égard des convictions différentes de la sienne. Il est trop vrai que dans leurs jugements sur Béranger plusieurs des critiques mentionnés dans ces volumes ont écrit sous l'influence de leurs idées politiques. Cette infirmité intellectuelle et morale devait assurément être relevée; mais ne pouvait-elle pas l'être sans allusions blessantes, sans mots amers? Je parlais tout à l'heure de procès en règle intentés par M. Arnould à tous les critiques qui n'ont pas rendu justice au chansonnier. Pour plusieurs le mot procès est trop faible; c'est exécution qu'il fallait dire. La manière de M. Arnould nous a rappelé celle d'un autre écrivain, d'un vrai talent aussi, M. Michiels, dans son *Histoire des idées littéraires au dix-neuvième siècle*. Cette critique à outrance qui n'a peur de rien, qui ne sait rien ménager, qui, dans je ne sais quel besoin violent d'être complète et de tout dire, ne nous épargne aucun détail, si menu qu'il soit, s'acharne à plaisir sur un adversaire, nous le donne en spectacle, le saisit, l'étreint, le ressaisit encore après l'avoir, semblait-il, abandonné, est-ce bien là je le demande, de la critique équitable? Plus une cause est belle, et plus celui qui s'en est fait le champion doit se garder de la compromettre par des excès de langage et des violences de plume. Où les raisons abondent l'injustice est sans excuse; sa tentation même ne s'explique pas chez un esprit sérieux qui doit savoir tout ce qu'aux yeux du public l'absence de modération dans les paroles enlève si vite à la meilleure des causes, à la mieux défendue. M. Arnould, dans l'ardeur de ses récriminations, n'épargne pas même ses coreligionnaires politiques. Quant aux autres, aux libéraux, aux royalistes de toute nuance, surtout aux catholiques, tous ces adversaires du parti politique auquel il appartient sont si rudement menés dans les pages de son livre qu'on croirait par moments, si les preuves du contraire n'abondaient pas, que cette longue apologie du chansonnier n'est qu'un prétexte, une occasion choisie par l'auteur pour déverser sa colère sur tous les écrivains, grands et petits, qu'il aime à confondre

dans sa haine sous la dénomination commune d'ennemis du progrès démocratique, de la Révolution. Pour M. Arnould et pour bien d'autres aujourd'hui ces deux expressions sont synonymes; reste à savoir comme il faut les entendre et si sur ce point tous sont d'accord. En demandant le règne de la justice et l'égalité des droits, M. Arnould, hâtons-nous de le dire à sa louange, ne fait pas comme tant d'autres bon marché de la liberté. Non-seulement il ne la répudie pas, mais il la réclame; il la veut et la veut pour tous. Comment se fait-il avec cela qu'il semble en exclure ceux qu'il nomme quelque part les irréconciliables adversaires de la démocratie? Ils le seraient qu'alors encore il faudrait les admettre au partage des biens de la société future. Autrement le droit ne serait plus le droit, la justice ne serait plus la justice, la liberté ensevelie en quelque sorte dans ses derniers triomphes ne serait plus la liberté. M. Arnould, à coup sûr, ne l'entend pas ainsi, lui qui, parlant des libéraux, nous dit qu'ils devraient être les hommes de la liberté en tout et partout. Pourquoi leur reprocher alors le bon vouloir avec lequel plusieurs d'entre eux tendent aujourd'hui la main à d'anciens adversaires de la liberté qui, s'ils ne l'ont pas toujours comprise, n'ont pas pour cela perdu le droit de la comprendre enfin et de se réclamer d'elle? Le rapprochement qui scandalise M. Arnould n'est pas un pas en arrière, c'est un progrès dans la voie de ce libéralisme nouveau, plus intelligent, plus sérieux, plus complet, que lui-même annonce et salue d'avance quand il nous dit « qu'une conception meilleure et mieux définie de la liberté vraie et de ses nécessités a pénétré dans les esprits. »

Plût à Dieu qu'il en fût de même de la religion! Mais ne dirait-on pas au contraire qu'à mesure que la pensée politique s'épure et s'agrandit, la pensée religieuse s'obscurcit et s'efface? Hier encore, c'était à l'Evangile qu'on rattachait à l'envi les phases de la civilisation moderne. Aujourd'hui, par un violent et brusque retour, on ne craint pas de mettre sur le compte de la pensée chrétienne tout ce qui, jusqu'à nous et dans tous les siècles, a contrarié et entravé le progrès social : on fait de l'Evangile, non plus l'inspirateur et l'ami, mais l'ennemi, le grand adversaire de la civilisation, c'est-à-dire de la liberté, de l'égalité, de la justice. Que dis-je? ce n'est pas le christianisme seul, c'est le sentiment religieux lui-même qu'on nous donne aujourd'hui comme le poison, le venin corrupteur des sociétés politiques. Ce sentiment religieux, il faut le déraciner, l'extirper au fond des cœurs, si l'on veut que le progrès social ait son libre cours. Tout cela, M. Arnould n'est pas seul à nous le dire : mais parmi les écrivains qui en ont l'affreux courage, nul peut-

être ne l'a dit encore plus hardiment que lui. Il faut plaindre de pareils égarements, s'attrister sur cette génération nouvelle qui, à son entrée dans le monde de la libre pensée, ne trouve autour d'elle, pour lui servir de guide et d'appui, que le matérialisme et l'athéisme. Il faut bien que ces désolantes doctrines soient aujourd'hui dans l'air, puisqu'elles interviennent au milieu d'un débat qui ne les appelait guère. Qu'avait à faire une profession pareille avec la défense et l'éloge du chansonnier? Je pourrais le demander à M. Arnould; j'aime mieux rendre justice à tout ce qu'au milieu d'erreurs de plus d'un genre, son livre contient de vrai, de bien pensé, de bien dit. Le style de M. Arnould a toutes les qualités de son esprit; à défaut de la grâce et de la délicatesse, il a la précision, la fermeté, la force par moments. Il dit ce qu'il veut dire, nettement, vivement, sans recherche, sans apprêt. Sa polémique a de la vigueur; il ne s'en tient pas toujours aux armes courtoises, mais il sait combattre; il sait, dans cette mêlée où presque tous sont contre lui, se faire de ses ennemis eux-mêmes des auxiliaires : il les réfute habilement les uns par les autres, et c'est plaisir à voir ces critiques si peu bienveillantes, presque hostiles, faire ressortir à nos yeux, par leurs contradictions mêmes, le rôle et le vrai caractère du chansonnier. Les jugements portés sur lui ont été bien divers; mais comment nous dépouiller de nous-mêmes? Petite ou grande, instinctive ou raisonnée, nous avons tous notre esthétique. Tous aussi, hélas! nous avons un peu notre morale, nos préférences, nos entraînements. Les écrivains, les grands, ceux qu'on ne lit jamais avec indifférence, sont pour nous des amis ou des ennemis. Nous les voyons comme nous les rêvons; le plus sincèrement du monde nous arrivons toujours à les surfaire ou à les diminuer. Mieux vaudrait peut-être ne vouloir sonder ni leur âme, ni leur vie; mais la tentation est grande, convenons-en, surtout à l'égard de ceux qui, en se racontant à a nous, semblent nous inviter à dire aussi sur eux notre pensée. Le grand chansonnier nous a donné sa biographie, et un de ses amis, M. Boiteau, a publié sa correspondance. C'est Béranger peint par lui-même, et deux fois. De ces portraits lequel vaut le mieux? Le dernier, à mon sens, car il est naïf et involontaire. C'est ainsi seulement que les hommes qui ont marqué dans le monde devraient se montrer à nous. C'est ainsi, du moins, à travers leurs lettres et leurs épanchements intimes, que j'aime à les voir. Le Béranger de la *Biographie* est bien le même au fond que celui de la *Correspondance;* mais il est moins naturel, moins abandonné. Il a l'air parfois de nous cacher quelque chose; et puis il se connaît trop bien; je n'aime pas

qu'on se connaisse, surtout qu'on s'explique. Ce n'est pas que le chansonnier cherche le moins du monde à se grandir à nos yeux : il se diminue au contraire, et la modestie plaît toujours; mais elle aussi, pour garder tout son charme, a besoin d'être instinctive ; faite pour s'ignorer elle-même, elle perd toujours quelque chose en s'exprimant. C'est périlleux de raconter ainsi sa propre vie : si on ne se surfait pas soi-même, on s'arrange toujours un peu. Le vrai, en ce genre de récit, la nuance, comme dirait peut-être M. Renan, c'est de se laisser voir, tout entier même et jusqu'au fond, si l'on ose, mais sans se produire, sans avoir l'air un seul instant de faire les honneurs de soi-même. C'est ce *moi*-là qui blesse; le *moi* naïf et simple ne blesse jamais. Les égoïstes eux-mêmes, les raffinés du moins, ont plaisir parfois à entrer ainsi dans la vie des autres, à s'y oublier, dirai-je, ou à s'y retrouver. Ce ne sont pourtant pas ceux-là qui s'y retrouvent le mieux, mais bien des hommes de cœur et de sympathie, ceux qui, dans cette nature humaine si nue parfois, si pauvre, si désolée, ne dédaignent rien, aiment tout, savent tout comprendre. Béranger fut un de ceux-là; ce n'est pas une curiosité vulgaire qui le poussait, quand il provoquait les confidences de la mère Jary. Que de vérité à la fois et de sympathie humaine dans ce court récit, dans cette histoire d'une âme que tant d'autres à sa place, parmi les maîtres de l'art, n'auraient pas même aperçue! Béranger, comme tout vrai poëte, préférait la grandeur simple et naïve aux autres grandeurs, et bien qu'on puisse, en cherchant avec soin, la trouver partout, il savait, pour l'avoir éprouvé, que c'est surtout chez les pauvres qu'on la trouve, chez les pauvres de cœur, ceux qui acceptent intérieurement leur pauvreté. Ils sont peu nombreux et fort clair-semés dans ce mauvais monde où la résignation, semble-t-il, est de moins en moins à la mode.

> Nul n'est content de sa fortune,
> Ni mécontent de son esprit.

Si pour confirmer cette règle, trop générale, on le sait, chez les petits comme chez les grands, il fallait absolument une exception, nous la trouverions chez Béranger. Qui, plus gracieusement que lui, sut s'accommoder à la pauvreté, et parmi nos prosateurs et nos poëtes, sans peut-être en excepter Augustin Thierry, qui tint mieux à distance la paresse et la vanité d'auteur, et en dépit de l'admiration, fit meilleure garde autour de ses œuvres? Pour accepter la pauvreté, Béranger n'eut pas besoin de la gloire; c'est tout d'abord, sans honte et sans tristesse, qu'il s'y résigna; un peu par goût, j'en conviens, surtout par

bon goût de poëte, mais aussi, je le crois, par un sentiment plus sérieux qu'il est impossible de méconnaître dans sa correspondance, et qui déjà peut-être, perce çà et là dans ses chansons. Au lieu de corriger sa fortune, Béranger corrigeait ses vers. Il se jugeait lui-même, ce que ne font guère, je le crains, les critiques qui n'ont su voir qu'un signe de médiocrité dans le patient labeur du grand artiste. Cette défiance de lui-même dont on a triomphé comme d'un aveu, ne prouve qu'une chose, l'exquise délicatesse de son goût, et la hauteur de son idéal. Béranger composait lentement; il travaillait ses vers et les retouchait sans cesse; mais peut-être eût-il mieux fait de ne pas le dire si haut, ni à tout le monde. Plusieurs s'y sont laissé prendre : au milieu de la fécondité de la littérature contemporaine, on s'est étonné du léger bagage du chansonnier, et peu s'en faut qu'on n'en soit venu à ne voir qu'un satirique spirituel et un habile faiseur de vers dans celui que, pendant trente ans, les maîtres de la critique, en France et ailleurs, avaient proclamé un grand poëte.

Il ne l'était pas seulement par le talent, mais par le caractère. Chez lui nul contraste entre le poëte et l'homme. De là l'unité et la simplicité de sa vie. Béranger, comme tous les vrais artistes, redoute au fond l'éclat et le bruit : ce qu'il aime, c'est l'indépendance, c'est tout ce qui donne l'inspiration, et la ramène quand elle s'envole, la retraite, le calme, la rêverie. En ce point on ne l'a guère connu, cet homme en apparence si facile à connaître, et plus d'un, même parmi ses intimes, aura peut-être eu besoin de sa *Correspondance* pour le comprendre tout entier. Le monde au milieu duquel sa jeunesse s'était écoulée, quelque affection qu'il lui portât et qu'il sût lui conserver, n'était pas au fond celui pour lequel il était fait. Il s'y épanouit librement, non pas en entier; il garda pour lui le meilleur de lui-même. Béranger possédait une qualité bien rare, rare surtout chez les poëtes, le sentiment vrai de la mesure intellectuelle et morale de ceux qui l'entouraient. Au milieu de ses habitudes d'expansion naïve et familière, un instinct secret l'avertissait, le conseillait toujours : il comprenait qu'il avait quelque chose à voiler et qu'il ne pouvait pas tout dire, même, nous le verrons tout à l'heure, aux plus fins, aux plus délicats esprits. De là comme une solitude intérieure que dérobait aisément à tous les regards cette gaieté communicative charmante qui donnait, dit-on, tant d'attrait à ses entretiens. Ce monde à part et voilé, bien loin de s'amoindrir avec les années, gagna du terrain, au contraire, et s'agrandit à mesure que le poëte avançait dans la vie, à mesure aussi qu'en y marchant il voyait les rangs s'éclaircir autour de

lui. « J'aurai mardi cinquante-quatre ans, écrit-il à un intime. J'ai à dîner, ce triste jour, quelques vieux amis, les seuls qui me pardonnent de vieillir, parce qu'eux-mêmes ne sont plus jeunes. Hélas! le nombre n'en est pas grand. En marchant dans cette vie, dont le sentier semble si étroit, on s'éparpille l'un à droite, l'autre à gauche. Déjà je vois diminuer le nombre des élus du cœur, et je prévois les jours de solitude absolue. Mais qu'y faire? Je ne me ferai pas homme du monde pour cela; il y aurait duperie de ma part, avec un cœur resté jeune. Je m'enfoncerai chaque jour un peu plus dans la retraite; peut-être au fond y a-t-il quelque divinité consolatrice, qui m'attend pour m'aider à finir, et me donner le baiser d'adieu. »

C'est ce besoin de retraite et de solitude qui, en dépit des habitudes du chansonnier et de son goût pour Paris, l'entraîne à Passy, d'abord, puis à Fontainebleau, puis en Touraine. A Passy, ce qui lui plaît, c'est le voisinage du bois de Boulogne; il y passe ses journées et s'y essaye, dit-il, à retrouver sa voix perdue dans le bruit des querelles et des émeutes. Cela lui va mieux que les dîners parisiens; et puis sa santé se trouve si bien du grand air et des longues promenades! Il a peur de ne pouvoir plus s'en passer. Aussi ne sort-il que le plus rarement possible de sa retraite, pour de courts séjours à Paris, de plus longs à Péronne et à Cambray, auprès des amis de son enfance, de ses parents jeunes et vieux, de sa tante surtout, cette femme d'esprit et de cœur qui, faisant si bien ce que père et mère ne faisaient pas, l'avait recueilli enfant, et, par ses exemples, ses leçons, avait préparé mieux que la meilleure des académies, un poëte national à la France. Comme il l'honore et l'entoure de ses soins, cette bonne tante! Et pourtant près d'elle aussi, et près de tous ces parents qui s'empressent à l'envi de le festoyer, il regrette sa retraite, il lui tarde d'y rentrer. « Il me faut de la tranquillité à tout prix, écrit-il à Madame Lemaire : mon ermitage de Passy m'apparaît au milieu de tous les festins comme le fantôme de Rome apparaissait dans le désert à un saint qu'on nomme Jérôme et que vous ne connaissez guère. » L'état moral et politique de la France était bien aussi pour quelque chose dans ce besoin de calme et de solitude. « Je veux terminer mes jours loin du bruit et d'une société qui finirait peut-être par me rendre misanthrope; je tiens à conserver ma foi dans l'humanité. »

Ce qu'il tient à conserver aussi, et avant tout, c'est la poésie, cette poésie intérieure qui, dans le monde, dans le bruit, se perd et l'abandonne. Il ne la retrouve bien et tout entière que dans la solitude, « dans ce désert qui l'appelle à lui, » écrit-il en 1833, en parlant de Passy, mais en pensant peut-être déjà à

Fontainebleau, d'où il écrira l'année suivante à M. Sainte-Beuve : « Vous ne pouvez vous figurer jusqu'où allait en moi le besoin de calme et de tranquillité. Cela tient sans doute à beaucoup de causes générales, mais peut-être aussi à une disposition de caractère que moi seul ai pu observer en moi. Je ne vous la ferai pas connaître, curieux que vous êtes... »

Plus favorisée que l'auteur de *Volupté*, mademoiselle H. L. obtint davantage. Plus que lui, sans doute, elle avait besoin d'explications ; et puis, semble-t-il, elle n'y allait pas de main morte.

« J'ai, lui écrit le chansonnier, une existence intérieure qui se refuse souvent à se répandre au dehors. Il y a de l'ours au fond de tout cela ; quand on veut forcer ma tanière, je m'épouvante et je pousse des hurlements. Et vous, vous curieuse de tout voir, de tout connaître, vous y allez avec un long bâton, et deçà et delà, et puis allons, et puis encore! Mon ours se met en défense, donne des coups de museau, crie, et vous ne vous informez pas si la pauvre bête est blessée. Il est vrai que vous y attrapez des égratignures, mais vous êtes heureuse d'en être quitte à si bon marché; bien d'autres que vous ne s'en tireraient pas ainsi. »

On le voit, l'ours au besoin savait se défendre : heureusement pour lui, nul, hors mademoiselle H. L., ne songeait à l'attaquer. On prenait de lui ce qu'il donnait, sans plus demander, et on faisait bien : tout en jouissant de ce qui s'en échappe pour nous, il faut laisser au poëte le trésor de sa poésie; il ne le conserve qu'à la condition de le voiler, de le ménager; Béranger ménageait sa muse ; il savait que la poésie vit de peu, mais qu'elle ne vit bien que seule et loin du bruit. Cette sauvagerie instinctive que chez lui la raison dominait, que la bonté contenait, n'en était pas moins une des conditions de sa poésie. « Si je n'étais pas fabriqué ainsi, écrit-il encore à son indiscrète amie, il me serait impossible d'aller dans le monde où je me laisse entraîner, sans y perdre de ma force naturelle, de mon instinct, de mes mœurs particulières à qui je dois peut-être ce talent qui vous plaît. » Il avait raison ; ce qui, d'année en année, avait élevé et grandi sa poésie dans un milieu souvent bien peu propre à la féconder, c'était cette vie rêveuse et voilée qu'il portait en lui. Le poëte, qui se connaissait bien, veillait sur lui-même; au moment de sa plus bruyante popularité, alors que ses joyeux couplets faisaient si lestement le tour de la France, le chansonnier aimait à se retremper, à se retrouver lui-même dans la solitude. Peu fait pour le grand monde, il ne s'y risquait pas sans péril. Le château de Maisons, cette fastueuse habitation de son ami Lafitte, où un autre ami, Manuel, l'entraînait quelquefois, ne lui semblait supportable qu'alors qu'il s'y sentait

entouré d'une société choisie. Mal à l'aise dans cette riche demeure où il ne put jamais, nous dit-il, composer un seul couplet, il lui arrivait parfois de la quitter pour aller, à travers la forêt, dîner seul dans un restaurant de Saint-Germain. Aussi ne soyons pas trop surpris si, plus tard, le gai chansonnier, le charmant convive, qui tout à l'heure s'écriait encore : « Il n'y a que Paris pour causer, » s'arrache aussi résolûment à ce Paris qu'il aime et où il faudra bien, tôt ou tard, qu'il revienne un jour. S'il s'enfonce avec tant d'ardeur dans la solitude, ce n'est ni misanthropie, ni épuisement de cœur, c'est instinct de poëte, c'est besoin de poésie, besoin d'autant plus vif que la muse, hélas! il le sent et nous le dit avec tristesse, fait un peu mine de l'abandonner. Cet abandon l'inquiète et lui fait peur; il voudrait retenir ce qui s'envole : il l'essaye et, par moments, croit y réussir. Elle revient à lui, cette poésie qui semblait le fuir; elle revient, mais est-ce bien la même? A-t-elle encore ses qualités d'autrefois, la vivacité, l'entrain, la fraîcheur exquise, la simplicité unie à la grandeur, la force unie à la grâce, les traits hardis, les grands horizons, cette puissance de l'image et de la pensée qui dans une chanson met un tableau, dans ce tableau parfois tout un drame, cette sensibilité qui semble rougir d'elle-même et qui se voile en s'exprimant, ce charme des mots qui nous prend et nous enlève, musique intérieure que le génie seul sait faire passer dans ses accents? Convenons-en, le chansonnier vieilli eût bien fait peut-être d'imiter l'écho qui, nous dit-il, au fond de ces bois où il causait tout haut avec son cœur, ne lui répondait plus qu'en prose. Mais, la prose, elle aussi, a sa poésie; ce que les *Dernières Chansons* ne nous offrent guère, ou ne nous offrent que bien faiblement, nous le trouvons dans la *Correspondance*. Les grâces de l'esprit ne s'unissent pas toujours à la délicatesse du cœur : aujourd'hui, plus que jamais, cette bonne fortune est rare; ceux qui nous donnent d'en jouir ont droit à notre reconnaissance, et c'est bien cordialement que j'envoie mes remercîments à l'éditeur de ces beaux volumes : ils m'ont rendu la figure aimable et sans apprêts que la *Biographie* du chansonnier m'avait un peu gâtée; j'ai trouvé, enfin, le vrai Béranger. Plus grave, plus sérieux à mesure qu'il avance dans la vie, ce qu'il nous dit si bien en prose, qu'importe après tout qu'il ne sache plus le dire en vers? Les vers ont besoin de vigueur et de jeunesse pour éclore; il leur faut les souffles du printemps, les ardeurs de l'été; l'automne déjà les effeuille, et l'hiver, hélas!... mais l'hiver, en les desséchant, ne tarit pas toujours les sources de la poésie; chez les vrais poëtes, du moins, elle survit; si vous en doutez, cherchez dans ces vo-

lumes les pages familières et charmantes où s'épanche avec tant de candeur, de grâce et d'abandon, l'imagination, jeune encore, du chansonnier vieilli.

« Non, certes, je ne suis pas malade, mais je me promène tant que je n'ai plus le temps d'écrire à personne. Vous ne vous figurez peut-être pas ce que c'est qu'une forêt. Je ne le sais bien, moi, que depuis que je suis ici. Je n'aurais jamais pu croire à l'effet que cela produit sur moi. C'est un enchantement continuel que je ne puis vous rendre et dans lequel ma pensée se perd. » « Oh! les magnifiques solitudes! écrit-il à M. Sainte-Beuve; si vous ne les connaissiez pas, vous devriez bien un jour prendre la voiture et venir partager mon ordinaire... Paris ne me rappelle pas le moins du monde; il n'en sera peut-être pas toujours de même, car je me trouve vraiment trop épris de la solitude: c'est presque une maladie... »

Bien loin de diminuer la maladie augmente.

« J'ai décidément la passion des forêts... En fait d'ombrages (il écrit à l'auteur d'*Atala*), vous devez être bien difficile : pourtant elle est bien belle et bien silencieuse, ma forêt; car elle est à moi, mais je vous en ferai bonne part, quand vous voudrez y fonder un ermitage. »

Le sien allait lui manquer : la maison qu'il occupait était en vente. Ce motif, et d'autres encore, le poussaient à quitter Fontainebleau pour la Touraine. Nous l'y trouvons en 1836, cherchant un gîte, prêt à s'y caser et pour longtemps. Il le trouve enfin; ce n'est qu'une bicoque, mais la plus charmante, écrit-il, qu'il ait vu de sa vie. « On la laisse pour 400 francs; elle est au tiers de la côte à l'abri du nord; elle domine la route et en est séparée par une terrasse et le jardin. C'est la fameuse Grenadière. Rien de plus enchanteur que la vue dont on jouit là. Nous aurons un jardin de facile entretien : le closier du propriétaire pour voisin, avec sa petite famille et sa vache, une allée de tilleuls pour mes promenades, un clos de vignes de deux arpents qui ne fait pas partie de la location, mais qui embellit l'habitation, un parterre et quelques jolis arbres, un potager et quelques fruits; tout cela bien séduisant... Procurez-vous la *Grenadière* de Balzac dans les *Scènes de la vie de province* ou de la *Vie privée*, et vous aurez, m'a-t-on assuré, une description complète et exacte de cette habitation dont la célébrité m'avait d'abord épouvanté. »

Cette description, que je viens moi-même de relire, j'aurais bonne envie de la donner à mes lecteurs. Ils y verraient que le confort n'était pas le côté brillant de la Grenadière. Au dehors tout charmait, les treilles, les fleurs, les grenadiers en plein vent, d'autres gracieux arbustes et puis je ne sais quoi de rustique, de simple et de riant qui devait aisément séduire un

poëte ; mais au dedans de l'habitation, surtout à l'entrée de l'hiver, que d'arrangements à faire ! Ils furent faits, non pas au gré, mais bien au delà des espérances du chansonnier ; il avait trouvé les plus aimables propriétaires, les plus accommodants. Grâce à eux, à la femme qui, durant plusieurs semaines, couche dans ce logis sans fenêtres pour tout surveiller, au mari qui sans cesse vient de Loches presser les travaux, grâce aux amis tourangeaux, « qui se donnent un grand mal pour faire arranger le bâtiment qui est tout en délabre, » en quelques semaines il est prêt, sans parler des tapis qu'on a mis partout, du bûcher plein de bois et de la cave « garnie à ne savoir plus où mettre le vin qui va nous arriver. » Pourront arriver aussi sans crainte tous les bons amis de Paris, ceux même qui médisent le plus de cette nouvelle fantaisie de retraite du vieux chansonnier. « Ceux qui m'accusent de misanthropie ne me connaissent pas. Croient-ils que Tours est un désert? Je voudrais bien que vous vissiez mon nouvel ermitage, écrit-il à M. Fortoul. Tout blasé que vous devez être sur les beaux sites, après votre lointain voyage alpestre, je crois que vous trouveriez du bien à dire de cette bicoque si bien placée et si riche de vue. » Mais lui-même n'y est pas encore, et l'embarras c'est d'y arriver avec ses meubles, ses livres et ses chats. Chats, livres, meubles installés, tout va de soi, tout s'arrange à merveille à la Grenadière, et à travers l'hiver qui commence l'imagination du poëte a déjà salué le printemps. « Notre jardin sera charmant, écrit-il, si toutes les fleurs qu'on y a mises veulent prendre la peine d'éclore. » En attendant, il neige, il gèle en Touraine comme ailleurs ; mais patience, pour les rêveurs et les poëtes l'hiver passe vite, et quand viendra le printemps on laissera le coin du feu pour la promenade et la méditation pour l'horticulture. Peu de verdure en Touraine ; adieu les grands, les vieux arbres de Fontainebleau ; mais après ceux qui nous ont vu naître, nous et nos pères, les arbres qu'on préfère ce sont ceux que soi-même on a plantés. Ils disent moins de choses à l'imagination, mais ils parlent plus au cœur ; c'est le rêve d'un avenir qu'on ne verra pas, on le sait bien, mais dont involontairement on se prend à caresser la mélancolique espérance. « Ma distraction est de semer et de planter des arbres, écrivait Lamennais à Mademoiselle de Lucinière ; d'autres en jouiront ; mais, au bout du compte, ce m'est déjà quelque plaisir de les voir chaque année croître un peu et venir à mesure que je m'en vais. »

« Figurez-vous, ma chère, dit à son tour Béranger à une autre amie, que je me ruine à faire planter des manches à balai dans mon parc ; et

des fleurs donc! Deux cents rosiers à la fois. Je ne serai plus de ce monde quand tout cela aura l'air de quelque chose, mais je m'en amuse beaucoup... J'ai dans mon jardin un grand espace à peupler. Je fais planter, mettant en oubli la fable du *Vieillard et des jeunes Hommes*. Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de se faire de l'ombre... J'ai toujours aimé les arbres et suis encore à concevoir qu'on en puisse faire abattre; si j'avais la force de Roland, je déracinerais les chênes de mes voisins, mais pour les replanter chez moi. Je jardine en vrai gentilhomme, je suis honteux de l'avouer. Je guette les feuilles et les fleurs pousser, sans distinguer un acacia d'un érable, une renoncule d'une jacinthe. Je me ris au nez de mon ignorance. Ajoutez que j'ai un souverain mépris pour les fruits et les légumes. J'arrose assez bien, je ne bêche presque pas et je ratisse en amateur. Ajoutez que j'ai des amis qui me donnent des arbres et me prêtent des ouvriers. En définitive, je trouve tout cela charmant, et je ne voudrais pas quitter ma bicoque. »

« Mon jardin, voilà ma joie, écrit-il encore : c'est un goût qui m'est venu tard et qui n'en est que plus vif... Ce ne sont pas des asperges que je plante, mais des arbres et des arbustes, tant que ma bourse y peut suffire, un peu au delà même, car je n'ai pas le moyen de me faire habiller, et pourtant ce ne serait pas du luxe. Je viens de masquer mes murs, chose absolument nécessaire à mon bonheur. De plus, j'ai jeté deux cents nouveaux rosiers dans le jardinet, sans compter les rosiers multiflores grimpants. Je compte beaucoup sur les dahlias pour compléter la décoration. Les miens ont bien réussi : sur trois cent vingt, j'en ai eu cinquante de magnifiques. L'année prochaine j'en veux semer. »

S'il en sema, ce ne fut pas pour les voir fleurir, pas plus qu'il ne devait voir grandir les arbustes qu'il avait plantés. « Je me porte bien malgré le froid, écrit-il le printemps suivant, mais je pleure sur mes plantations. Bretonneau (son médecin de Tours) m'avait enrichi de beaucoup de belles choses que ce froid fera périr. C'est à dégoûter du jardinage. Hier nous gémissions tous deux sur le sort de nos pauvres plantes; nous tâchions de nous donner quelques espérances que la nuit a détruites. Si vieux qu'on soit pour planter, on peut encore survivre à ses arbres. »

Cette petite épreuve fut peut-être pour quelque chose dans ce brusque départ de la Grenadière qui, peu de mois après, vint surprendre et affliger les amis du chansonnier. Passe encore si c'eût été pour revenir à Paris; mais non, Béranger s'établit tout prosaïquement à Tours, dans un méchant petit logement, sans cour ni jardin, trop bien en accord avec les ressources du poëte qui, fort peu poëte en ce point, tenait par-dessus tout à proportionner ses dépenses à ses modestes revenus. Quant au logement lui-même, l'économie n'était pas grande : 325 francs au lieu de 400; mais l'imperturbable bon sens du chansonnier lui avait bien vite montré les périls attachés aux charmes de l'horticulture, sans parler des visiteurs de plus en plus nombreux à la

Grenadière, et qui, quelque plaisir qu'il eût à les festoyer, n'en pesaient pas moins un peu trop sur sa bourse mal garnie. Ces visiteurs, et avec eux bien d'autres amis, l'auraient volontiers remplie, et les offres les plus sincères et les plus gracieusement faites ne manquaient pas. Mais, comme toutes les âmes délicates, Béranger aimait mieux donner que recevoir. Et puis une position modeste lui avait toujours semblé la vraie condition de l'indépendance. La sienne était toute intérieure. « Je déteste, écrit-il quelque part, cet asservissement aux choses matérielles qui nous rend esclaves. » Ce fut pour échapper à cet esclavage qu'il résolut un beau matin de dire adieu à sa charmante retraite. Il avait d'ailleurs un projet dans l'esprit qu'il espérait réaliser plus facilement à Tours. Il voulait écrire un livre de morale populaire. Il ne le fit pas; nous dirons pourquoi dans la suite de cette étude quand nous parlerons des idées sociales du chansonnier.

F. Frossard.

(*Suite.*)

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

—

LES PROGRÈS DE L'INCRÉDULITÉ ET LES CHANCES DE LA FOI

OU L'AVENIR DU SURNATUREL CHRÉTIEN.

1re ÉTUDE[1].

I.

On assure de toute part, et avec une hardiesse croissante, que le surnaturel chrétien aura la même destinée que le surnaturel païen, lequel, après avoir fortement remué les âmes, ne servit plus qu'à charmer les imaginations. Les prodiges s'évanouissent aujourd'hui dans la Bible comme autrefois dans la mythologie, devant le progrès des lumières. Il arrive à l'enfer et au paradis des chrétiens ce qui arriva au Tartare et aux Champs-Elysées des Grecs et des Romains. Leurs habitants se transforment en fantômes, dont la poésie pourra encore faire son profit, mais que la pensée moderne ne saurait prendre au sérieux. Soit dans le passé, soit dans l'avenir, les doctrines chrétiennes paraissent maintenant si étranges à l'esprit humain, qu'on ne saurait conserver la foi sans abdiquer la raison.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le surnaturel chrétien est attaqué. Déjà, au milieu du second siècle. Celse s'égayait à ses dépens, ainsi que Lucien. De Celse à Voltaire, les ennemis ne lui ont pas manqué. Ils semblent aujourd'hui plus hardis que jamais, ou sinon plus hardis, du moins plus autorisés. Ils suivent la science, disent-ils, bien plus qu'ils ne ressentent la passion. C'est la vérité et non la haine qui les inspire. Plusieurs demandent qu'on les plaigne au lieu de les blâmer. Les théologiens fournissent, en effet, des arguments aux philosophes contre

[1] Ces deux études sont deux conférences prononcées à Bordeaux et à Nîmes, à la demande de l'Union chrétienne des jeunes gens.

le surnaturel chrétien, malgré leurs désirs, et, dans tous les cas, malgré leurs engagements. Ils le nient entre deux prières qui l'affirment, rationalistes la semaine et orthodoxes le dimanche, ou plutôt rationalistes et orthodoxes le même jour et dans le même acte, selon qu'ils récitent la prière ou débitent le discours. Le mérite de la négation rachète le tort de l'inconséquence. On dit donc, dans les livres et jusque dans les sermons, des miracles bibliques ce qu'on disait autrefois des dieux païens : Les miracles s'en vont. A les défendre on perd son temps comme sa considération. Les paroles qu'on prononce en leur faveur tombent et meurent dans l'indifférence générale. La cause est entendue, le débat est fini, la discussion est fermée, la sentence est rendue. L'esprit moderne ne s'occupe plus du surnaturel que pour en signaler la haute absurdité. Les femmes, les enfants et ceux qui leur ressemblent restent libres d'y croire, si bon leur semble, mais les hommes de science ont autre chose à faire qu'à s'occuper de leurs préjugés. C'est entendu, nul n'aura de l'intelligence que nous et nos amis.

Voilà qui encourage peu la parole et cependant il n'y faut point renoncer. Il faut braver le dédain pire que la colère, et faire entendre quelques humbles propos à ces hauts et superbes esprits, qui n'auraient pas prouvé qu'ils ont raison, quand même ils auraient prouvé que nous avons tort.

Je ne conteste pas leurs progrès. Je veux, au contraire, commencer par les constater dans l'Eglise, d'abord, et puis dans le monde.

II.

Il ne s'agissait, d'abord, pour certains théologiens, que d'alléger le poids des croyances chrétiennes. Un dogme se présentait choquant autant que superflu : le dogme de l'inspiration miraculeuse des livres saints. Pourquoi défendre contre toutes les évidentes critiques et morales, une sorte d'inspiration cabalistique et de ventriloquie sacrée? A quoi bon ce fétichisme du livre? Le livre surnaturel disparu, ne restait-il pas le livre historique et religieux, supérieur à tous les livres, et dans ce livre, la sainte, la divine, l'incomparable figure du Sauveur des hommes? Le christianisme n'est pas la Bible, mais Jésus-Christ. C'est en lui, non en elle, que sont renfermés les trésors de la vérité et du salut. Et sa personne resplendit d'un tel éclat à travers les obscurités et même les erreurs des livres saints que les aveugles mêmes en seront éclairés. En examinant

de près son divin Maître, l'humanité s'écriera, fût-ce en dépit d'elle-même, jusqu'à la fin des âges : Mon Seigneur et mon Dieu ! Cela suffit. Contentez-vous du triomphe de votre Maître. A défaut du livre infaillible, vous avez le Christ parfait. La piété ne demande rien de plus. Premier sacrifice : la Bible inspirée.

Ce sacrifice n'a pas longtemps contenté ceux qui l'ont fait. On pouvait leur dire avec raison : Vous n'êtes ni les affranchis de la philosophie ni les serviteurs de la foi. Vous êtes le passage de l'Eglise à l'école. Vous exhortez les autres à laisser la Bible autorité, pour le Christ sainteté. Nous vous exhortons à notre tour et pour les mêmes raisons, à laisser le Christ parfait pour le Dieu personnel. Ce Christ qui est plus qu'un homme et qui n'est pas un Dieu ; ce Christ, qui reste saint dans un monde corrompu, et qui se soustrait à la première loi de sa race : le péché ; ce Christ unique ne choque pas moins que le livre unique dont vous ne voulez pas : un être sans péché, un livre sans erreur, c'est toujours le miracle, un miracle analogue dans l'histoire, et il importe peu que le miracle s'opère dans une âme ou dans un livre. Vous diminuez le surnaturel de moitié : à quoi bon ? Ce n'est pas contre l'étendue, c'est contre l'existence même du surnaturel que portent les objections de l'esprit humain. Vous admettez l'erreur dans les livres saints ; allez jusqu'au bout et admettez le péché en Jésus-Christ. Que risquez-vous ? Dieu vous reste et il suffit à vos besoins. Lui seul est parfait. Jésus-Christ n'a point d'autre perfection que celle que nous lui avons prêtée. Il est, dans un sens plus vrai que vous ne le pensez, le Fils de l'homme. Après en avoir reçu la sagesse, l'homme lui a donné la beauté idéale. L'admiration a payé la dette de la reconnaissance. L'humble docteur de Nazareth est devenu le sublime rêve de l'humanité éprise de sa propre image au point de l'adorer. Jésus-Christ serait le dernier à se reconnaître dans ce portrait que l'imagination enthousiaste nous a laissé de lui. Soufflez sur ces nuages de poésie sainte et vous les verrez se dissiper. Cherchez l'histoire sous la légende, et l'homme pécheur dans le Christ parfait. Vous n'aurez pas de peine à les y trouver. Vous avez abandonné l'une des croyances de votre Eglise ; abandonnez l'autre, et ne partagez plus votre cœur entre Dieu et l'une de ses créatures.

Le sacrifice était pénible, et on a essayé de ne le faire qu'en partie. On a, en quelque sorte, coupé la personne du Sauveur en deux et l'on a livré une moitié à l'incrédulité contemporaine en lui disputant l'autre. Il est vrai, l'âme de Jésus a été ouverte à l'erreur, mais elle est restée fermée au péché. Sans doute, il a adopté les préjugés et même les idées immorales de son peuple

et de son temps, mais sa conscience ne s'est point égarée à la suite de son intelligence.

C'est une singulière conception que celle de ce Christ qu'il faut toujours imiter, mais qu'on ne saurait toujours croire, et en qui l'infirmité intellectuelle de l'homme se trouve unie à la perfection morale de Dieu. Ses disciples en savent plus long que lui, en morale, et ils peuvent lui donner des leçons de sagesse en retour de ses exemples de sainteté! Si l'on a cru satisfaire l'Eglise et le monde par cette théorie d'un Christ plus impossible encore que le Christ homme-dieu de l'Evangile, on s'est trompé; la science s'en étonne et la piété s'en offense. C'est encore le surnaturel, et un surnaturel qui scandalise la conscience du croyant sans désarmer la raison de l'incrédule. Il faut accorder ou refuser davantage aux exigences du siècle. C'est ce qu'ont compris des esprits plus conséquents. Si nous connaissions, avait dit l'un deux, Jésus comme nous connaissons Socrate et Platon, peut-être trouverions-nous un peu de boue humaine à ses pieds. Le propos s'est réalisé. La boue a été trouvée et jetée, plus ou moins respectueusement, à sa face. Qui de vous, disait-il jadis, me convaincra de péché? Moi, s'est écrié tel écrivain qu'il n'est pas nécessaire de nommer, et il prétend avoir réussi dans sa tâche. Cette figure idéale s'est donc obscurcie à son tour; du livre, la critique est montée au héros et lui a fait subir le même sort. Après le Dieu, le demi-dieu a disparu, et il est resté un sage d'une vertu éminente, d'une piété sans égale, qu'il est juste d'admirer, mais qu'il serait inutile d'invoquer et coupable d'adorer. Second sacrifice : le Christ parfait.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'avec lui sont tombés tous ces miracles qui servaient comme de fondement au grand miracle de sa personne, et toutes les doctrines nées de sa divinité ou s'y rapportant? C'est le christianisme même, et le christianisme tout entier, qui a succombé dans ce système, et c'est le déisme qui a été mis à sa place et sous son nom. Le vicaire savoyard s'est retrouvé, avec toutes ses admirations mêlées à toutes ses incrédulités, un peu plus théologien, un peu moins littérateur, parfois aussi mêlant la poésie à la science dans des livres fort admirés.

Le Christ parfait tombé, le Dieu personnel devait rester debout et combler tous les vides. On le défendrait d'autant mieux, qu'on ne défendrait que lui seul. Et quel flot irait battre ce roc sans s'y briser? La critique et l'histoire n'avaient plus rien à faire ici. On était arrivé ou revenu à l'évidence immédiate et souveraine. La pensée se reposerait aussi bien que le cœur dans cette foi simple et sublime tout ensemble

Vain espoir, fugitive confiance! On avait oublié que celui qui abandonne le Fils perd le Père. Bien loin de finir, les inquiétudes de l'esprit ont recommencé et se sont aggravées. L'incrédulité a battu les murs de ce dernier sanctuaire et y est entrée triomphante. Vous ne croyez plus, dites-vous, qu'au Dieu personnel? Mais c'est lui, précisément, qui est le plus incroyable. Ce que vous avez laissé n'est rien auprès de ce que vous retenez. La Bible inspirée, le Christ parfait, ne sont que des difficultés légères, en présence de cette suprême et souveraine difficulté que vous appelez le Dieu personnel. Qu'est-ce qu'un Dieu personnel, sinon une contradiction dans les termes, le fini et l'infini, le changement et l'immutabilité, l'égale impossibilité de l'action et du repos, dans un être contraire à toutes les conditions comme à toutes les fonctions de l'être? Ce Dieu-là n'est pas seulement le mystère, il est la contradiction intime et l'impossibilité substantielle des choses. On ne peut pas le croire, puisqu'on ne peut pas le penser. Ce surnaturel, dont vous ne voulez pas dans un livre, ni dans le héros d'un livre, vous le voyez se dresser devant vous, de toute sa hauteur infinie, dans ce Dieu qui est « le surnaturel en personne[1] » et le miracle en permanence. — Le surnaturel, le miracle admis en Dieu, pourquoi ne pas les admettre aussi dans la nature et dans l'histoire, où ils deviennent inévitables? Si la personnalité divine vit, elle doit agir; si elle agit, elle doit agir comme elle vit, miraculeusement et surnaturellement. Elle ne subsiste qu'à la double condition d'être le surnaturel, le miracle, et de les produire incessamment. On ne peut donner à Dieu l'existence et lui ôter l'activité, et si vous lui donnez dans le monde une autre activité que celle du monde, vous établissez la perpétuité du miracle dans l'univers et dans l'humanité. Déchirez les derniers voiles de vos illusions pieuses; le Dieu personne est aussi une création de l'esprit humain, qui la trouve la plus impossible après l'avoir crue la plus certaine de toutes les réalités prétendues de la métaphysique. La vraie science relègue aujourd'hui Dieu au rang des doctrines surannées, et c'est même par lui que commencent ses négations.

La logique a aussi son mot terrible : Marche, marche. Elle a poussé de nobles esprits à cette dernière extrémité. Non pas qu'ils avouent l'athéisme en le professant. Ce mot a quelque chose de grossier, et il en coûte plus de blesser le goût que d'outrager la foi. Voici de quelle façon artistique et académique se produit la négation de Dieu : « A ceux qui, se plaçant au point de vue de la substance, me demanderont : ce Dieu est-il,

[1] M. Guizot.

ou n'est-il pas? Oh! Dieu, répondrai-je, c'est lui qui est tout et tout le reste qui paraît être. Supposez même que pour nous, philosophes, un autre mot fût préférable; outre que les mots abstraits n'expriment pas la réelle existence, il y aurait un autre inconvénient à nous couper court ainsi toutes les sources poétiques du passé et à nous séparer, par notre langue, des simples qui adorent si bien à leur manière. Le mot de Dieu étant en possession des respects de l'humanité, ce mot ayant pour lui une longue prescription et ayant été employé dans les belles poésies, ce serait renverser toutes les habitudes du langage que de l'abandonner. Dites aux simples de vivre d'aspirations à la vérité, à la beauté morale, ces mots n'auront pour eux aucun sens. Dites-leur d'aimer Dieu, de ne pas offenser Dieu, ils vous comprendront à merveille. Dieu, providence, immortalité, autant de bons vieux mots un peu lourds, que la philosophie interprétera dans des sens de plus en plus raffinés, mais qu'elle ne remplacera jamais avec avantage. Sous une forme ou sous une autre, Dieu restera toujours le résumé de nos besoins supra-sensibles, la *catégorie de l'idéal* (c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'idéal), comme l'espace et le temps sont les catégories des corps (c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous concevons les corps. » En d'autres termes, Dieu n'est pas un être distinct du monde, libre et conscient, il n'est que cet insaisissable idéal que l'esprit grossier des hommes transforme en une personnalité vivante, à laquelle il faut laisser son nom par amour de la poésie et par respect des faibles. Le nom reste donc, mais Dieu s'est évanoui dessous. La sagesse permet de bouleverser la science morale et de réduire en fumée le roi de l'univers, mais elle défend de toucher à la langue. Les croyances doivent changer, non les usages, l'idiome importe plus que le reste. Ainsi pense l'ancien élève de Saint-Sulpice.

L'ancien professeur de théologie orthodoxe à Genève s'est exprimé avec la même hardiesse à la fois et la même réserve. L'absolu est mort, a-t-il dit avec tristesse dans un éminent article; qui le ressuscitera? L'esprit humain a cessé d'y croire. Il ne connaît plus que le relatif; c'est trop dire encore, il ne connaît que la relation; chaque jour la vérité se fait, les idées naissent, meurent; rien ne subsiste par soi et en soi; tout est fugitif de sa nature et en même temps inévitable. Aussi la philosophie ne conçoit-elle pas plus maintenant l'utilité que la possibilité de Dieu. Dieu, s'il existait, n'aurait rien à faire dans l'univers. L'univers est une machine qui marche toute seule. Et le monde moral, dites-vous? Le monde moral est soumis à d'invariables lois comme le monde physique; il n'y a pas plus de liberté dans

l'humanité que dans la nature, ni dans les âmes que dans les pierres. Si l'observation des âmes était aussi aisée que celle des corps, nous pourrions prédire les évolutions spirituelles avec la même certitude que les matérielles. Tout ce qui arrive devait arriver, ne pouvait pas ne pas arriver; le bien et le mal ne sont que les deux noms que l'ignorance humaine a jusqu'ici donnés à la nécessité, seule divinité qui reste, faut-il dire à l'adoration ou à l'épouvante du genre humain? On nous rend la vieille et implacable fatalité païenne en retour du Dieu des chrétiens, immolé sur les autels de la philosophie contemporaine! Nous comprenons ce savant langage. L'absolu, c'est Dieu, et c'est de Dieu que l'on annonce la mort dans les pages d'un livre. Oui, Dieu est bien mort là; mort dans son être, mort dans son œuvre. L'esprit humain le rend au néant, d'où il l'avait fait sortir. Dieu a une histoire, mais cette histoire est finie. Il ne reste plus de lui qu'un auguste souvenir dont la poésie pourra profiter, mais dont la philosophie n'a que faire [1]. Troisième sacrifice : le Dieu personnel.

Loin de nous la pensée d'accuser tous ceux qui ont abandonné les croyances chrétiennes d'avoir aussi abandonné Dieu. Chez beaucoup la nature a été plus forte que la logique. L'abîme leur a fait peur et ils se sont arrêtés à des points divers, sur la pente, du moins pour un temps. Ils conviennent pourtant eux-mêmes qu'ils sont descendus beaucoup plus bas qu'ils ne l'avaient prévu et qu'ils ne l'avaient voulu. Situation incertaine et embarrassée que la leur, propre à inspirer les craintes autant que les regrets, qui ne donne ni les jouissances de la foi, ni les triomphes de l'incrédulité.

Si des serviteurs de l'Eglise nous jetons les regards sur les hommes du monde, le spectacle de l'irréligion, en s'agrandissant, devient plus douloureux. Je le sais, la disposition la plus générale de notre époque, c'est l'indifférence, mais la révolte éclate au milieu du sommeil; elle se couvre, par habileté bien plus que par respect, du nom de neutralité. Elle cache l'orgueil sous la modestie, et elle fait la guerre sous le masque de la paix.

Il faut signaler deux effets tout ensemble et deux agents de l'incrédulité et de l'impiété contemporaines dans une philosophie et dans une morale, animées du même esprit. La *philosophie positive* s'adresse aux savants; la *morale indépendante* aux classes ouvrières; elles ont pour prétention commune d'écarter Dieu et

[1] Nous pourrions citer MM. Pierson et Busken Huet en Hollande, comme MM. Renan et Schérer en France. Les deux anciens pasteurs de Harlem et de Rotterdam ont franchi les bornes du théisme, et sont athées.

la religion soit de la science, soit de la vie des hommes. Elles affectent l'une et l'autre de ne pas les attaquer et se bornent à dire qu'il est impossible aussi bien qu'inutile de les connaître.

D'après M. Comte et ses disciples, le monde matériel avec ses phenomènes variables et ses invariables lois est seul accessible à l'esprit humain; tout ce qui va au delà est incertain et vain. Toute métaphysique est une chimère et doit être rayée de tout programme scientifique rationnel. « Le caractère fondamental de la philosophie positive est de regarder tous les phénomènes comme assujettis à des lois invariables, en considérant comme absolument inaccessible et vide de sens pour nous ce qu'on appelle les causes, soit premières, soit finales. » Tout le système est là. L'univers matériel devient une prison où la pensée humaine doit rester captive. La connaissance ne va pas plus loin que l'observation. La recherche de Dieu est interdite, non comme coupable, mais comme stérile. Le maître ne se gênait pas pour dire que sa philosophie était l'irréligion même. Ses disciples, aussi hardis dans la pensée, sont plus prudents dans le langage. Le premier d'entre eux a semblé même concéder la réalité d'un ordre de choses surnaturel ou supra-sensible, tout en disant à la science de ne pas s'en occuper. « Ce qui est au delà, soit matériellement, le fond de l'espace sans bornes, soit intellectuellement, l'enchaînement des causes sans terme, est absolument inaccessible à l'esprit humain. Mais inaccessible ne veut pas dire nul ou non existant. L'immensité, tant matérielle qu'intellectuelle, tient par un lien étroit à nos connaissances et ne devient que par cette alliance une idée positive et du même ordre; je veux dire que, en les touchant et en les bordant, cette immensité apparaît sous son double caractère, la réalité et l'inaccessibilité C'est un océan qui vient battre notre rive, pour lequel nous n'avons ni barque ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable[1]. » J'ignore comment on peut arriver à une claire vision d'un abîme enveloppé de ténèbres impénétrables, et je remarque seulement que l'on y fait naufrage dès qu'on y pénètre. Un disciple quelque peu émancipé du philosophe français, M. Mill, sans aller personnellement jusqu'à confesser la foi en Dieu, mais voulant sans doute ménager les esprits faibles que travaille encore ce dernier préjugé, a écrit que la science positive n'exclut pas nécessairement l'idée d'une cause première. Il restait entendu que les lois du monde étaient inviolables et que Dieu n'en avait jamais interrompu le cours. Précautions ou réserves inutiles! Dieu dans notre philosophie,

[1] *A. Comte et la Philosophie positive*, par M. Littré, page 519.

dans un coin quelconque de notre philosophie, s'est écrié M. Littré, il n'y a aucune place pour lui chez nous. Nous l'avons dès l'origine mis à la porte de notre temple, et si vous persistez, nous vous y mettrons aussi avec lui. — Déchirons donc les voiles, si voiles il y a, et appelons cette science par ses deux vrais noms : en philosophie, elle se nomme matérialisme, et en religion, elle se nomme athéisme.

La morale indépendante paraît plus réservée au premier abord et bien moins hostile. Elle ne nie ni n'affirme Dieu, elle l'écarte de la vie et le renvoie à l'école. Elle ne dit pas que la connaissance de Dieu est inaccessible à l'esprit humain, mais inutile à son but. Le devoir est certain, certain immédiatement et pour tous ; Dieu ne l'est pas. Le devoir est senti avant d'être démontré ; il se suffit donc à lui-même. Prouvez-vous Dieu, si vous le pouvez, et croyez-y, si bon vous semble. Vous aurez une religion, vous qui aviez déjà une morale. C'est un soin qui ne regarde que vous. Le genre humain avait cru jusqu'ici que la divinité etait la première des questions, maintenant on en fait la dernière. La religion avait semblé la première puissance morale de la terre ; elle ne reste plus qu'une fantaisie individuelle. Même ceux qui trouvaient que Dieu embarrassait la science reconnaissaient qu'il servait la vertu. De là la parole célèbre : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Il paraît que son utilité est aussi contestable que son existence. J'avoue ma surprise : Dieu peut ne pas être, mais, s'il est, il ne peut être indifférent. Il doit être banni du monde, ou y occuper la première place. La morale indépendante ne peut tenir sa promesse ; il faut qu'elle triomphe de Dieu si elle ne veut pas que Dieu triomphe d'elle. Entre être le serviteur soumis ou l'ennemi révolté de Dieu, il n'y a pas de milieu. Dieu cesserait d'être Dieu, s'il mettait des limites ou des conditions à son empire. On peut considérer comme un fait certain que pas un partisan de la morale indépendante n'a une foi sérieuse ou intelligente en Dieu. Est-il possible de se figurer un homme qui croit en Dieu et qui dit aux autres qu'il est indifférent d'y croire? Cela n'est point ; cela ne peut pas être. La morale indépendante est aussi de l'athéisme. Qu'elle déchire son masque et qu'elle se montre sous son véritable aspect. Qu'elle dise qu'elle ne croit pas plus à l'âme humaine qu'à Dieu, qu'elle borne ses désirs comme ses vues au monde actuel ; que le temps est tout pour elle et l'éternité rien, et qu'à la bien prendre, elle n'est que l'une des formes du matérialisme contemporain.

Au reste, l'irréligion va s'enhardissant tous les jours. Elle s'empare de la jeunesse et des classes ouvrières et leur inspire le

plus violent langage. Au congrès de Liége, les plus grands outrages étaient pour la religion et pour Dieu, les tyrans ne venaient qu'après. Au congrès de Genève, une hostilité toute semblable a éclaté contre le sentiment religieux. Au congrès de Bâle, dans une Eglise de Jésus-Christ, les bourgeois libres-penseurs ont exhalé toute leur haine contre tous les cultes indistinctement, et l'on a pu se demander si c'était bien au milieu du dix-neuvième siècle que l'on vivait ou à la fin du dernier. Nous paraissons, en effet, reculer vers les plus funestes jours de notre histoire. Robespierre lui-même se trouve dépassé. S'il instituait la fête de l'Etre suprême, ses frères politiques n'assisteraient pas à la cérémonie. Ils redemanderaient la statue de la Liberté et ils redresseraient les autels de la Raison. Il est une démocratie et elle se dit la seule vraie, qui croit de son devoir, de son intérêt, de son honneur de faire une guerre implacable à la religion, et il n'est guère permis de douter que, si elle avait le pouvoir, elle ne s'en servît pour opprimer la liberté. Elle annonce hautement son dessein de chasser Dieu de l'école et de la vie publique de la nation. Il n'est point certain qu'elle le laissât longtemps tranquille dans ses temples. Elle ne tarderait pas à le trouver séditieux dans ses discours et même dans ses prières; elle l'obligerait à se taire ou à parler comme elle. L'athéisme a aujourd'hui ses journaux, ses revues, ses livres, ses associations, ses budgets, ses grands et ses petits employés, et il ne tient pas à lui que la plus ancienne et la plus répandue des confréries n'arbore son drapeau sur la France entière. L'athéisme s'essaye au refus du serment et encourt l'amende plutôt que d'attester Dieu[1]. Il veut avoir ses enterrements à lui, et il y faut applaudir, en attendant qu'il ait aussi ses mariages. Le vent du siècle souffle dans ses voiles et le pousse en avant vers les écueils où il s'est déjà si cruellement brisé.

Il reste encore à Dieu des partisans, je n'oserais dire des défenseurs, dans certaines régions du monde. La vieille et banale popularité du déisme se soutient encore auprès des esprits rangés et tranquilles. Dieu est le plus vieil hôte de l'humanité ; l'habitude, à défaut de la foi, lui conserve le respect. Mais que Dieu se tienne à distance des choses humaines et que sa providence ne se mêle pas des intérêts ou des querelles des peuples. Je sais que ses interprètes sont souvent bien mal inspirés, et qu'ils lui prêtent des desseins qui seraient blâmables même chez les hommes. Prétendre que Dieu s'irrite et frappe parce qu'un peuple brise les jougs sous lesquels il gémissait depuis des siè-

[1] Le cas s'est présenté à Anvers.

cles; soutenir que Dieu punit dans les campagnes les crimes commis dans les cités; le faire rire du même rire que le diable à la vue des travers humains, c'est fournir, comme à plaisir, à tous les voltairiens du siècle, une occasion nouvelle de s'amuser aux dépens de la piété; mais ne nous y trompons pas, ce n'est pas seulement contre les maladroites interprétations des pensées divines que protestent les déistes dont nous parlons; c'est contre la Providence elle-même ou au moins contre son influence sur le cours des choses humaines. En Angleterre comme en France, en Amérique comme en Italie, ils trouvent vaines et surannées les manifestations publiques de la piété. Dieu n'est pour rien, ni dans les épreuves, ni dans les joies des peuples. Il est inutile de l'invoquer pendant les fléaux, de le remercier après les délivrances. On croirait, soit à les voir agir, soit à les entendre parler, que Dieu n'est pour rien dans rien. Ils ne professent pas la morale indépendante, ils font mieux, ils la pratiquent en faisant descendre Dieu de la première place à la dernière.

On ne peut pas se le dissimuler, les idées religieuses et avec elles les idées morales traversent une crise sérieuse. Les nuages s'amoncellent sur la croix du Calvaire et remontent de là vers la face déjà bien voilée de Dieu. Ce n'est pas nous qui médirons de notre siècle. Il a déjà conquis sa place d'honneur dans l'histoire par ses œuvres plus grandes que ses hommes. C'est un siècle humain entre tous : il a émancipé l'esclave, relevé le pauvre, grandi le citoyen, appris à l'homme l'amour de l'homme; en un mot, il a bien mérité de la nature humaine. Il s'est même ouvert, comme nous le remarquerons plus tard, aux souffles de la foi. Il n'en est pas moins vrai que l'athéisme grossier ou poétique, violent ou contenu, grandit parmi nous et semble menacer notre époque d'un violent retour d'impiété. Nous avons tenu à signaler d'abord ses ravages.

Mais assistons-nous à la fin de la religion et devons-nous nous préparer à porter le deuil de cette antique mère de l'humanité?

Contre cette perspective funeste, j'invoque l'esprit, l'âme et l'histoire de l'homme.

III.

Je n'accepte ni pour la religion, ni pour l'homme lui-même la fin de non-recevoir que la philosophie positive et la morale indépendante opposent aux croyants. Supprimer les problèmes est un procédé philosophique par trop draconien. Il est des ques-

tions dont la pensée humaine, et nous ne parlons encore que d'elle, recherche, en dépit d'elle-même, la solution. Ces questions, abandonnées dans les livres, se redressent dans les esprits. L'homme y revient toujours et quoi qu'il fasse. Les réponses seraient impossibles qu'il ne se lasserait pas de les chercher. Il n'y a point de cercle de Popilius pour la science, et ceux qui montrant à l'esprit humain l'extrême limite de ce monde et de cette vie lui disent : Tu iras jusque-là et pas plus loin, lui donnent un vain conseil[1].

Aussi bien la science antichrétienne, hors de l'étroite école dont nous parlons et dans cette école même, où sa modestie est plus apparente que réelle, prétend résoudre ces grands problèmes qu'elle ne saurait supprimer. Il faut la voir à l'œuvre et juger si les solutions qu'elle propose sont moins étranges, tranchons le mot, moins surnaturelles que celles qu'elle repousse. Là est toute la question.

L'univers, dit-on, ne peut pas avoir de commencement : *ex nihilo nihil.* Il est de la nature du néant de rester éternellement néant. On ne peut pas admettre la naissance spontanée du monde. On ne peut pas davantage admettre que l'esprit forme la matière et fasse naître ce qui est de ce qui n'est pas. La création est impossible par Dieu, comme par le néant. Soit. Mais par quelle doctrine raisonnable remplacez-vous cette doctrine absurde? Pour toute innovation scientifique, vous nous proposez le vieux dogme païen de l'éternité de la matière. C'est le mystère accru de l'impossibilité. Je dis d'abord les ténèbres remplacées par les ténèbres et la raison confondue au lieu d'être éclairée ou satisfaite. La matière est éternelle; qui vous l'a dit? Ce n'est pas elle, puisqu'elle ne parle pas. Comment savez-vous qu'elle est éternelle? Comment pouvez-vous le croire? La matière éternelle a toutes les obscurités et, pour parler votre langage, toutes les impossibilités du Dieu personnel. La matière éternelle, c'est aussi le miracle éternel. L'esprit humain ne se perd pas moins dans ce miracle que dans l'autre. Il retourne contre elle toutes les objections faites contre Dieu. Une matière éternelle se conçoit-elle mieux qu'un esprit éternel ; une ma-

[1] « Non, la philosophie n'est pas un caprice passager de l'esprit humain. C'est un besoin essentiel, efficace, immortel, qui se montre aux premières lueurs de la civilisation et se développe avec elle sous tous les climats et sous tous les gouvernements, qu'aucune puissance religieuse ou politique n'a jamais pu ni éluder ni étouffer, qui, a traversé et surmonté toutes les épreuves : l'atroce extermination du bouddhisme, la prison d'Anaxagore, la ciguë de Socrate, les infortunes d'Abélard, de Roger Bacon, l'odieux assassinat de Ramus, les bûchers de Jordano et de Vanini, les persécutions du christianisme; un besoin enfin reconnu qui a droit à une juste satisfaction, comme tous les besoins vrais de la nature » (Cousin, *Hist. génér. de la philosophie*, 10e *leçon*, 564, 565).

tière sans commencement qu'un esprit sans commencement; une matière sans cause qu'un esprit sans cause; une matière sans but qu'un esprit qui poursuit un but? Vous avez changé de mystère, de miracle, de surnaturel et n'avez rien fait de plus. Je me trompe, vous avez aggravé le problème que vous prétendez résoudre; car il faut maintenant faire sortir le monde de cette matière primitive, et ici votre surnaturel l'emporte sur le nôtre en obscurité, en impossibilité. Les anciennes comparaisons des défenseurs de l'existence de Dieu ne sont pas seulement de beaux morceaux de littérature à l'usage des enfants, ce sont des arguments solides autant qu'ingénieux. Il est impossible encore aujourd'hui, comme au temps de Fénelon et de Voltaire, de se représenter un tableau sans un peintre, une horloge sans un horloger, un livre sans un auteur. Admirons ensemble ce grand monument qu'un peuple a ouvert aux merveilles de tous les peuples de la terre. Vous avez sous les yeux tout le labeur de l'humanité depuis six mille ans, car les progrès naissent les uns des autres et les siècles transmettent, après les avoir accrus, les dépôts qui leur avaient été confiés. Mais l'humanité n'a pas perdu son temps. La voilà ravie et comme écrasée devant le spectacle de ses propres œuvres. Vous partagez son enthousiasme, tandis que vous considérez les infinies variétés du génie humain; car c'est lui que vous admirez dans tous les ouvrages dont il est l'auteur. Vous écririez volontiers sur le frontispice de ce palais ces mots : Exposition de l'intelligence humaine. Homme simple que vous êtes, vous croyez à une infinité de plans anciens, nouveaux, français, anglais, italiens, allemands, à une infinité de plans bien réfl chis, bien mûris, souvent corrigés ou perfectionnés par les premières têtes de l'humanité, et vous pensez que dans tout ceci la matière n'a été que la servante de l'esprit : c'est une façon surannée d'envisager les choses. Apprenez que sans préméditation et sans intention d'aucune sorte, par le seul effet de ses propriétés, la matière est parvenue à élever ce grand palais précisément dans cet endroit, le plus commode de tous, et à lui donner ces formes, les plus appropriées à son objet; et quant au reste, c'est encore elle toute seule qui a monté ces machines, construit ces métiers, tissé ces toiles, tracé ces dessins, écrit ces livres, fait tout ce que vous voyez. On ne vous dit pas que l'architecte, c'est le hasard. On convient que ce mot est vide de sens. On vous dit que les molécules primitives ont opéré d'elles-mêmes et sans le savoir ce palais et toutes ses merveilles.

Cela vous paraît extraordinaire? Voici quelque chose de plus extraordinaire encore. Il est une autre exposition placée sous vos

yeux : c'est la grande et permanente exposition de l'univers. Chef-d'œuvre immense et pour nous infini, composé ou rempli d'autres chefs-d'œuvre aussi parfaits que lui-même et dont la beauté nous éblouit en même temps que leur majesté nous écrase. Voyant partout les traces d'une intelligence qui ravit et confond la vôtre, vous aviez cru jusqu'ici qu'une sagesse infinie avait présidé à la formation du monde, et que celui qui avait fait tout cela savait ce qu'il faisait. Erreur d'un esprit arriéré. Ecoutez Epicure ressuscité en plein dix-neuvième siècle et parlant le langage de notre temps. Ce sont les imperceptibles éléments qu'il appelait atomes qui se sont attirés et combinés de façon à produire, sans y viser d'ailleurs, toutes ces merveilles qui vous étonnent et vous-même au milieu d'elles, avec ces hautes facultés que vous ne songiez pas à leur attribuer. En nos temps de lumière, il faut mettre la foi et la matière toute-puissante à la place de la foi au Dieu tout-puissant. La raison demande que la matière aveugle soit la mère plutôt qu'un Dieu intelligent le père d'un univers dont chaque détail trahit une sagesse sans bornes. Soit; mais le surnaturel augmente au lieu de diminuer dans les systèmes matérialistes. Grands philosophes, nous ne faisons rien que vous ne fassiez vous-mêmes. Nous admettons un Dieu personnel que nous ne pouvons ni prouver ni comprendre; vous en agissez de même à l'égard de la matière éternelle; mais où votre miracle dépasse le nôtre, c'est dans la formation du monde, car enfin il est plus surnaturel encore de faire venir le monde et nous-mêmes dans ce monde des molécules primitives que d'un Dieu tout sage et tout-puissant. Pesez les deux mystères, et dites si c'est le vôtre qui est le plus léger.

J. Pédézert.

(Suite.)

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 septembre.

L'inquiétude universelle et sa cause. — Le futur concile et la grande réunion évangélique d'Amsterdam. — Le congrès pour l'abolition de l'esclavage. — Mort de Rothe.

Il n'est personne en France et en Europe qui ne soit tourmenté d'une sourde inquiétude et qui ne voie planer à l'horizon des sinistres nuages d'où pourrait sortir une guerre formidable. Je ne parle pas des optimistes à gage, officieux ou officiels qui n'alarment jamais davantage le pays que quand ils cherchent à le rassurer, car on sait trop qu'ils disent : Paix, paix, là où il n'y a point de paix. Un fait brutal répond à toutes leurs assurances dérisoires, c'est l'encaisse de la banque. L'argent a le flair sensible, et il ne consent à sortir que quand le beau temps est assuré. Si l'on se demande d'où proviennent ces inquiétudes, on reconnaîtra bientôt qu'elles s'accroissent dans la mesure exacte où la liberté politique s'affaiblit. Ce n'est pas des peuples qui se gouvernent eux-mêmes que vient le péril, car ils ont trop l'instinct de leur intérêt véritable pour vouloir courir les aventures. Toute nation laissée à elle-même aujourd'hui déteste la guerre et maudit l'esprit de conquête. L'Angleterre est tout entière à la préoccupation de son bill de réforme, qui va passer de la période d'élaboration à celle d'application. Elle a ainsi accompli pacifiquement une révolution véritable dont l'expérience seule permettra de mesurer la gravité et la portée. Toujours est-il qu'elle ne menace personne; elle ne tolérerait pas une heure aux affaires le ministre qui lancerait, à titre de ballon d'essai, quelque provocation détournée dans le monde politique, parce qu'elle entend être servie et non pas dominée. L'Italie souffre de bien des difficultés intérieures; l'affaire de Rome est une cause perpétuelle d'agitation, même quand elle n'est pas compliquée par des missions aussi intempestives, aussi imprudentes que celle du général Dumont, espèce d'intervention déguisée qui, en se renouvelant, rendrait presque impossible le strict accomplissement de la convention de septembre au sein de populations frémissantes que la papauté provoque incessamment par d'outrageants défis. Mais tant qu'un parlement libre discutera les intérêts de ce pays qui a tant de plaies à cicatriser, à commencer par la moins mortelle de toutes, la plaie d'argent, il ne

troublera certainement pas la paix européenne. Passons sous silence cette Espagne infortunée, courbée sous une tyrannie avilissante, qui réunit tous les excès. Ceux qui l'oppriment suffisent à peine à leur vilaine besogne, ainsi que le témoignent des insurrections sans cesse renaissantes; ils ne sauraient donc nous offrir aucun sujet d'inquiétude. L'Autriche ne dépend plus des caprices d'un souverain. Elle a un parlement sérieux qui, éclairé par les malheurs de la patrie, entend éviter de nouveaux désastres en resserrant, s'il le faut, les cordons d'une bourse devenue bien légère. Il ne permettra pas qu'aucune partie dangereuse soit liée avec les hôtes les plus illustres. Les eaux thermales ont eu ces dernières années une influence plus excitante que calmante sur les fortes têtes de la politique européenne, mais ces dangereuses Naïades cessent d'être à craindre quand il faut répondre devant un pays libre des beaux projets qu'elles ont pu inspirer.

D'où vient donc le danger aujourd'hui? Il vient uniquement du gouvernement personnel. Il est extrême dans les pays où le gouvernement est décidément sans contrôle, comme en Turquie et en Russie. Qu'est-ce qui peut au monde empêcher le sultan de faire un acte de démence si dans un jour fatal il écoute le fanatisme des ulémas? Un empire en décomposition peut avoir ses accès de fièvre, témoins les ruines sanglantes du Liban et de Damas. Ces massacres ont été ordonnés et réglés à Constantinople, non par le chef de l'Etat, mais par des autorités qui étaient loin d'être subalternes. Quant à la Russie, tout n'est-il pas à craindre d'un pouvoir presque déifié par une idolâtrie barbare qui ne pardonne pas à un jury français de n'avoir pas offert du sang en expiation d'un attentat déplorable, atténué non-seulement par sa non-réussite, mais encore par l'abominable persécution de la Pologne. Rien n'excuse un tel acte, pas même les crimes politiques qui ont contribué à le provoquer, mais il faut faire disparaître toute circonstance atténuante de nos jugements si l'on persiste à blâmer le jury français dans cette grave et douloureuse affaire. Il n'en est pas moins certain que le ton des journaux russes devient de plus en plus inquiétant. Il y a de quoi trembler quand on songe qu'il suffit d'un froncement de sourcil du demi-dieu moscovite pour mettre le feu aux quatre coins de l'Europe. N'est-il pas certain que la Prusse serait bien plus modérée dans la victoire si le parlement de l'Allemagne septentrionale n'avait pas mis pour cinq ans la force militaire entre les mains du souverain? Avec des ressources semblables on n'hésite pas à faire un coup habile, quand on est un joueur consommé comme M. de Bismark, et qu'on part du principe que tout est permis pour la grandeur de la Prusse. De ce côté-là nulle garantie n'existe, et la guerre peut sortir en vingt-quatre heures d'un conseil de cabinet. En France, une amère expérience nous donne le droit de dire qu'une expédition funeste peut être engagée irrévocablement malgré l'opinion, si bien que le sang et l'or du pays coulent à flots, avant qu'il ait eu un mot à dire.

Les questions du Luxembourg ont succédé aux questions du Mexique, sans que les corps constitués aient eu à se prononcer en temps utile. Tout dépend de ce qu'on appelle une combinaison profonde et de ce qui peut être aussi un entraînement fatal. Voilà pourquoi chaque matin on se demande si l'on ne voit rien venir du côté du nord ou du côté de l'orient, ou de la Cochinchine ou de quelque point inconnu. A peine retrouve-t-on une tranquillité momentanée que l'on voit surgir quelque question nouvelle qui commence à chauffer. On n'a ni la guerre ni la paix, mais une agitation sourde qui paralyse les forces du pays, qui arrête l'essor des grandes affaires, sauf les gigantesques ateliers nationaux de la ville de Paris. Tout changerait si la France pouvait peser davantage sur ses propres destinées ou du moins si elle en manifestait plus énergiquement l'intention. Alors il ne suffirait plus de présenter des comptes de liquidation avec une admirable éloquence dont le manteau commence à être troué de part en part, car elle ne dissimule plus les fautes, et la poudre d'or qu'elle jette aux yeux n'aveugle plus personne. On comprendrait qu'il est imprudent de marcher dans cette voie où l'on voudrait trop tard faire un partage de responsabilité que n'autorise pas la constitution.

Pour nous, nous défendons la liberté pour les raisons morales les plus importantes. Mais nous comprenons parfaitement qu'on la réclame au nom des intérêts alarmés. Qu'on le sache, la liberté, ce n'est pas seulement le droit et le ressort de la vie morale d'un peuple; la liberté, désormais, c'est la sauvegarde de la richesse nationale, c'est le repos, c'est l'*otium cum dignitate;* la liberté, c'est la paix. Le contraire, c'est la guerre, c'est l'agitation stérile, c'est la politique sans suite, sans principe, brouillonne et immorale qui touche à toutes les difficultés et finit par tout compromettre.

Ah! si le pays comprenait qu'il n'y a pas un jour à perdre pour conjurer les périls qui le menacent, ce n'est pas par quelques nominations libérales qu'il marquerait son opinion, comme dans les dernières élections aux conseils généraux. Les candidatures officielles qui produisent les majorités dociles auxquelles on peut demander tous les bills d'indemnités échoueraient d'un bout de la France à l'autre, malgré les manipulations des circonscriptions électorales, malgré les plus belles promesses, malgré l'éloquence de MM. les préfets, malgré leurs invectives contre les plus honorables candidats. Un vif mouvement d'opposition constitutionnelle serait le salut de tout le monde; le gouvernement y trouverait son avantage tout le premier, car rien n'est plus dangereux pour lui comme pour nous que de lui livrer la force armée du pays dans les proportions effrayantes établies par le nouveau projet de loi. Ce serait le moment ou jamais de revenir à ces grands principes de politique libérale que M. Laboulaye développait l'autre jour dans le programme inséré en tête de la *Revue nationale* devenue hebdomadaire. Voici la conclusion de l'éminent publiciste:

« Quoi que fasse le gouvernement, notre devoir est tracé et nous n'y manquerons pas. On sait maintenant quelle est notre foi, quelles sont nos espérances. Dévoués à la liberté par une conviction raisonnée, fruit d'une longue expérience, c'est le triomphe de la liberté que nous appelons de tous nos efforts et de tous nos vœux. Etrangers aux passions et aux rancunes du passé, nous ne demandons et nous ne voulons qu'une seule chose : la liberté pour chacun et pour tous. Les hommes ne nous touchent guère, nous ne prétendons nullement faire ou défaire des ministres. Quiconque demande la liberté est avec nous, quiconque la combat est contre nous. C'est sur ce terrain que nous appelons tous les Français pour demander en commun ce qui est l'avantage et le droit de tous. »

D'après des renseignements dont la source n'est pas suspecte, il est certain que le futur concile est une concession à la tendance modérée au sein du catholicisme. La fraction violente qui a exercé un si grand ascendant dans le cours de ces dernières années espérait obtenir de la réunion des évêques une adhésion sommaire à ses prétentions les plus exagérées. Le *Syllabus* devait être acclamé par quatre cents évêques, et le pouvoir temporel être élevé sans débats à la dignité de dogme obligatoire comme l'immaculée conception. Le clergé anglais se signalait en première ligne par sa fougue imprudente. Les prélats italiens lui ont fait remarquer qu'il lui est infiniment plus commode qu'à eux de faire de la réaction à outrance dans un pays calme et libre. La promesse du concile a été obtenue par la partie éclairée de l'épiscopat français. Quelle que soit la direction qu'il prenne, sa convocation est en elle-même une restriction à l'omnipotence papale. C'est tout ce qu'on peut dire aujourd'hui. Se réunira-t-il? Se laissera-t-il dominer par les exagérés? Rien n'est plus possible. Toutes les prévisions seraient prématurées.

En attendant que cette grande machine ecclésiastique, qui n'a pas été mise en mouvement depuis trois siècles, fonctionne sous nos yeux, l'Alliance évangélique a tenu à Amsterdam une réunion solennelle à laquelle toutes ses fractions avaient été convoquées. Elle a réussi au delà de toute attente. Nul pays n'était mieux choisi que cette terre sainte du protestantisme européen, conquise au prix de tant d'efforts et de douleurs sur l'absolutisme armé de toutes pièces. Le sol même de la Hollande est un monument de la liberté et de l'énergie humaine triomphant de la force la plus indisciplinée de la nature. Sa constitution sociale est due à une énergie plus grande encore. La nation de Guillaume le Taciturne et de Marnix de Saint-Aldegonde a livré dans sa petitesse numérique une bataille de géant aux représentants de la tyrannie civile et religieuse. Le protestantisme n'a pas de gloire plus pure que celle-là, d'autant plus que la Hollande n'a jamais voulu vaincre pour elle seule, et qu'elle a fait de ses libertés le bouclier de tous les opprimés. Elle n'a pas été seulement une forteresse inexpugnable pour ses enfants; elle a été, comme Genève, le refuge de tous les fils de la Réforme. Quand la liberté de la conscience était proscrite en tout lieu, comme la colombe de l'arche elle trouvait en Europe un point de terre où poser le pied :

c'était le sol de la Hollande. De même qu'avant l'émancipation, tout esclave qui abordait en France était libre de fait, de même toute pensée, toute conscience qui abordait en Hollande cessait d'être captive. Mais aussi, par une juste réciprocité, elle s'est trouvée enrichie par sa générosité même. Les proscrits lui ont apporté le contingent de leur mâle courage, de leur ferme intelligence. L'ancienne Rome avait été, lors de sa fondation, le refuge de tous les brigandages. La Hollande a été le refuge de tous les héroïsmes. De là l'émotion religieuse qui saisit le fils de la Réforme quand il franchit cette frontière qui fut pour ses pères la porte de la liberté. Amsterdam a beau être une Venise un peu brumeuse, où le soleil n'a pas l'éclat pourpré et rosé qui colore l'Adriatique, elle a, dans son originalité si réelle, un charme austère qui éclipse tous les enivrements du Midi. La lumière un peu pâle qui l'éclaire ressemble à ce rayonnement incomparable des toiles de Rembrandt qui met en relief le côté moral du tableau bien plus que le côté simplement pittoresque. Ses bourgmestres si magistralement peints par ses grands maîtres sont les représentants d'une bourgeoisie indomptable qui a élevé la digue devant laquelle l'Europe absolutiste et catholique a dû s'arrêter. Cela vaut bien ces fiers Vénitiens en pourpoints de velours dans lesquels le pinceau du Titien et du Tintoret ont fait revivre sous nos yeux cette politique égoïste et rusée qui ne régnait que par le mensonge et la violence.

Ces pensées se pressaient en nous quand nous avons abordé ce pays d'hospitalité généreuse où l'Alliance évangélique avait convoqué sa cinquième conférence œcuménique. Jamais l'hospitalité hollandaise ne s'est montrée plus large et plus cordiale. Tous les étrangers, disons mieux, tous les amis du dehors qui ont séjourné à Amsterdam pendant ces belles fêtes, en emportent le souvenir le plus reconnaissant. Reçus au foyer des familles avec cette bonté parfaite qui est plus que de l'amabilité, car elle est déjà de l'amitié chrétienne, ils y ont formé des liens précieux qui survivront à ces beaux jours. La salle des séances était située dans un parc ravissant où l'on trouvait le repos et la fraîcheur au bord de l'un de ces canaux qui confèrent à Amsterdam un caractère si original. Sur les parois de la salle, on lisait les noms des grands champions de la foi évangélique dans les divers pays. Au-dessus de toutes les devises particulières était inscrit le mot d'Irénée, trop souvent oublié : « *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* » Les séances, présidées avec autant de bonne grâce que d'habileté par le baron de Vasnaer et ses collègues du bureau, s'ouvraient et se fermaient par de beaux cantiques chantés en quatre langues. Touchante image de l'harmonie des cœurs dans la diversité des nationalités ! Les prières se faisaient alternativement en hollandais, en français, en anglais et en allemand. C'était toujours le même cœur chrétien parlant son inimitable langage, implorant le même Dieu et le même Christ. La grande unité évangélique s'est affirmée de nouveau

par cet accord fondamental des âmes chrétiennes. Quelle preuve plus éclatante en pourrait-on donner que cette table de la communion autour de laquelle se pressaient des chrétiens de toute langue et de toute nation, et qui répétaient avec émotion le mot naïf des disciples à Emmaüs : « Notre cœur ne brûlait-il pas quand il nous parlait ! » Sans doute ces heures sacrées ne font pas disparaître les misères et les divisions des Eglises; mais elles font planer au-dessus de la réalité inférieure l'idéal divin qui est la vérité supérieure.

L'Angleterre, l'Allemagne, la France avaient envoyé plus d'un représentant éminent de leurs Eglises. La Hollande était là avec ses principales richesses. La science profonde, l'éloquence de la chaire, le génie pratique, toutes les meilleures forces du christianisme évangélique contemporain avaient été fidèles au rendez-vous. Des travaux sérieux, originaux, trop nombreux peut-être, ont été lus sur les diverses questions qui préoccupent notre époque. Ils avaient été précédés par un rapide aperçu sur l'état religieux de l'Europe. Nous ne pouvons entrer dans aucun développement sur ces innombrables rapports qui formeront tout un livre. Je me bornerai à relever quelques traits généraux de ces belles et riches séances. Tout d'abord, est-il besoin de le répéter, elles débordaient de foi chrétienne et de piété vivante. Pas un mot n'a retenti qui ne fût une confession de l'Evangile éternel. Le radicalisme dira ce qu'il voudra, il existe une chrétienté évangélique; nous l'avons vue, touchée. La question des points fondamentaux a beau être controversée dans les journaux; elle se tranche d'elle-même aux pieds de Jésus-Christ. Le dogmatisme à outrance, le confessionalisme attardé diront aussi ce qu'ils voudront; leurs petits anathèmes ne tiennent pas devant une si large manifestation de la catholicité évangélique. Leurs cadres restreints éclatent de tous côtés. Chose admirable, eux-mêmes oublient leurs formules étroites ou plutôt ils sont emportés dans le généreux courant de l'amour chrétien, et le grand Schiboleth du Calvaire couvre les voix chagrines qui disent à leur manière : Hors de mon coin pas de salut !

En effet, un souffle de largeur bienfaisante a passé sur l'assemblée. Des points de vue divers se sont produits sur d'importantes questions théologiques. L'harmonie n'a pas été troublée un seul instant. La parole féconde qui avait déjà retenti à Berlin : *Il faut continuer la Réformation* a retenti de nouveau à Amsterdam. On a compris que le conservatisme inintelligent serait le plus sûr moyen de favoriser le radicalisme.

Les plaies de l'Eglise ont été signalées avec la plus courageuse franchise. On s'est ému des progrès de la tendance radicale qui couvre d'un nom chrétien la négation audacieuse et absolue du christianisme. Mais les droits de la pensée et de la science ont été expressément réservés. Nous n'avons pas entendu une parole de réaction inintelligente. L'effroyable et honteux mouvement de matérialisme athée qui entraîne les multitudes et la jeunesse a été signalé avec énergie. Mais nul cri d'a-

larme n'a été poussé. L'illustre Tholuck, ce patriarche de la théologie évangélique libérale, répondait au sentiment de l'assemblée quand il disait : « J'ai déjà vu passer deux grandes écoles antichrétiennes. Que le temps fasse un pas, et celle d'aujourd'hui aura disparu. Son lieu ne la reconnaîtra plus. » Ce qui est surtout digne de remarque, c'est que, pour conjurer le péril, toutes les voix ont invoqué la liberté de conscience, non pas cette liberté dérisoire, qui veut rompre le lien de toute association morale dans l'Eglise, mais cette liberté vraie qui repousse toute contrainte civile. La grande assemblée d'Amsterdam a tenu un langage digne d'une assemblée protestante, laissant la doctrine du *Syllabus* et des encycliques aux morts qui enterrent les morts. Le despotisme religieux civil y a été flétri avec une mâle éloquence, et le césarisme, ce fléau de la société chrétienne, qui l'amènerait à la dissolution s'il triomphait, a été caractérisé en traits sanglants qui s'adressaient non à tel ou tel gouvernement, mais à un système, à une philosophie sociale que des chrétiens, comme chrétiens, n'ont pas le droit de laisser passer sans protestation.

Rien ne saurait peindre l'émotion de l'assemblée quand l'illustre historien, M. Groen von Prinsterer, dans un discours qui était une action et où il avait mis son âme entière, a adjuré les hommes de foi de soutenir au dix-neuvième siècle, avec les moyens que comportent nos temps nouveaux, le combat qu'avaient engagé leurs pères pour les droits de la conscience et le triomphe de l'Evangile. « Que si la société chrétienne devait périr, a-t-il dit, que ce soit notre malheur et non notre faute. » Non, elle ne périra pas, non, le christianisme évangélique ne sera pas étouffé entre la licence et l'oppression. J'en atteste cette grande et sainte manifestation de sa vitalité dans ce pays de foi et de liberté, d'où nous emportons avec une vive gratitude un nouvel élan pour défendre notre glorieux drapeau où, malgré tous les malentendus, nous ne cesserons pas de lire cette noble devise : L'Evangile et la liberté !

Le temps nous manque pour parler dignement de la conférence tenue à Paris, sous la présidence de M. Laboulaye, en faveur de la cause de l'abolition de l'esclavage. Nous espérons y revenir prochainement. La théologie allemande a perdu l'un de ses plus illustres représentants dans la personne de Rothe. Son noble caractère lui a valu autant de respect et d'affection que son beau génie spéculatif lui a attiré d'admiration. On sait que nul n'a affirmé le surnaturel avec plus d'énergie et d'éloquence. S'il nous a été impossible de le suivre dans la dernière évolution ecclésiastique, nous n'avons cessé de l'aimer et de le vénérer comme un de ces hommes qui sont l'honneur de leur époque et de leur pays.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSE, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

ÉTUDE ÉVANGÉLIQUE

LES RUINES DE JÉRUSALEM[1]

« Venez et relevons les murs de Jérusalem, afin que nous ne soyons plus dans l'opprobre. »
(NÉHÉMIE II, 17.)

Lire tout le chapitre II de Néhémie.

Mes frères,

Il y a vingt-trois siècles que se passaient les faits dont je viens de vous lire l'histoire. L'empire des Perses s'étendait alors de l'Egypte aux Indes, et de la mer d'Arabie au Caucase ; Memphis et Babylone, Tyr et Sidon, si longtemps souveraines, courbaient sous son joug leur tête orgueilleuse ; c'était la plus vaste domination qui se fût encore fondée sur la terre ; dans ses capitales se concentraient les merveilles et les splendeurs de cette antique civilisation d'Orient dont les restes gigantesques étonnent encore la nôtre ; de toutes ces villes, la plus brillante alors était Suze, située au pied des montagnes de la Médie, dans cette région que l'on avait appelée le Jardin des Lys et où des eaux courantes, célèbres pour leur fraîcheur, entretenaient un printemps perpétuel ; là résidait le plus puissant des successeurs de Cyrus, Artaxerce, et c'était près de lui, au sein de toutes ces magnificences, qu'avait grandi un jeune Israélite, choisi, par la faveur la plus enviée, pour servir chaque jour celui que les peuples prosternés appelaient le roi des rois.

Mais un jour Néhémie voit apparaître des étrangers, des fugi-

[1] Ce discours a été prononcé dans l'ancienne église wallonne d'Amsterdam, le 18 août dernier, jour de l'ouverture de la cinquième assemblée universelle de l'Alliance évangélique.

tifs, parmi lesquels il reconnaît son propre frère; il apprend de leur bouche que les murailles de Jérusalem sont renversées, et que ses habitants sont dans la misère et dans l'opprobre. Alors il oublie tout, et la position privilégiée qu'il occupe et la gloire qui l'attend dans l'avenir. Que lui importent les splendeurs dont il est entouré? La ville de ses pères est désolée, la cité de David, le centre de tous les souvenirs et de toutes les espérances d'Israël. Il gémit, il s'assied dans la poudre, il jeûne, il pleure aux pieds de son Dieu. A sa pâleur, le roi devine sa souffrance. « Comment ne serais-je pas triste, lui répond Néhémie, quand le sépulcre de mes pères est désolé? » Le roi s'émeut de ces paroles, et Néhémie le supplie de le laisser partir. Sa demande lui est accordée. Il part donc, il arrive. On ne l'avait pas trompé. C'est en vain, semble-t-il, que Cyrus avait autrefois permis de relever Jérusalem. Où est l'œuvre de Zorobabel? Où est l'œuvre d'Esdras? Rien n'en est demeuré; dans ces murs à moitié détruits habite une population étrangère, et le temple inachevé reste en ruines. Néhémie ne rencontre partout que défiance. Au bout de trois longues journées, quand le soleil s'est couché, il se met en marche. Toute la nuit, il erre à travers ces ruines amoncelées, l'âme remplie d'amertume, puis quand le jour se lève, son parti est pris et il se met à l'œuvre. « Venez, dit-il alors à ceux qui sont restés fidèles, venez, relevons les murs de Jérusalem, afin que nous ne soyons plus en opprobre. » A cette tâche il saura donner sa vie; ni les railleries des incrédules, ni les obstacles sans nombre, ni la haine des ennemis de Dieu ne l'en détourneront, et, par sa persévérance héroïque, le temple s'élèvera de nouveau, la loi sera conservée, Israël restera debout jusqu'aux jours où les murailles du sanctuaire extérieur pourront tomber, où les sacrifices cesseront, parce que le Désiré des nations sera venu, et qu'on rendra désormais à Dieu le culte en esprit et en vérité dans la Jérusalem invisible qui doit renfermer l'humanité tout entière.

Frères qui m'écoutez, Néhémie va nous servir aujourd'hui d'exemple. Comme lui, nous voulons relever les murs de Jérusalem; pour nous, comme pour lui, la tâche est immense; la foi qui le fit vaincre est encore aujourd'hui notre arme. Veuille le Dieu qui l'inspira nous remplir comme lui du zèle de sa maison!

I.

Jérusalem, pour nous, c'est l'Eglise. Je prends ici ce mot dans le sens à la fois vaste et précis que lui donne l'Ecriture;

l'Eglise, c'est-à-dire, suivant l'expression de saint Paul, la maison de Dieu en esprit, bâtie sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre de l'angle ; l'Eglise, c'est-à-dire, suivant l'expression de saint Pierre, cet édifice dans la structure duquel nous devons entrer comme des pierres vives pour être une maison spirituelle et de saints sacrificateurs ; l'Eglise, c'est-à-dire cette famille dont Dieu seul connaît les membres, cette grande cité des âmes dont nos Eglises diverses ne sont que d'imparfaites réalisations. Ce n'est pas que je veuille ici, mes frères, diminuer à nos yeux l'importance et la valeur de l'Eglise particulière dans laquelle chacun de nous a puisé la vie ; que chacun l'aime et s'y attache comme on aime le toit paternel, comme on respecte le foyer dans les murs duquel est entré, avec les pierres qui le composent, le ciment des vieux souvenirs, des traditions sacrées et de l'honneur domestique ; si la maison où nous avons grandi nous est chère entre toutes, que sera-ce donc de l'Eglise, surtout quand elle nous a transmis avec les trésors de l'Evangile des modèles d'héroïque fidélité? Enfant de l'Eglise réformée de France, qui serait la première dans l'histoire des temps modernes si l'on mesurait la valeur des Eglises au sang qu'elles ont versé pour Jésus-Christ, je sais ce que vaut un pareil héritage et ce n'est pas moi qui le méconnaîtrai ; aimons donc l'Eglise à laquelle nous appartenons, aimons-la mieux que les autres ; c'est notre droit, c'est notre devoir ; mais au-dessus d'elle maintenons cette grande réalité qui s'appelle l'Eglise universelle et qui doit être pour nous un objet de foi. Malheur à l'esprit sectaire qui, dans le cercle étroit où il s'isole, prétend réaliser l'Eglise pure et véritable en dehors de laquelle il ne voit qu'erreur et mondanité ; mais malheur aussi à l'esprit sacerdotal qui, fier de la majesté de ses traditions, de l'antiquité de son culte et de la rigidité de son orthodoxie, dit à son tour : « Je suis l'Eglise, » et laisse tomber le mot dédaigneux de sectaires sur ceux qui n'adorent point avec lui. Sectaires! ah! ce nom, ceux-là seuls le méritent qui, dans les grandes comme dans les petites Eglises, héritiers d'une tradition séculaire ou nés de hier seulement, méconnaissent en dehors d'eux l'action de l'esprit du Seigneur, et croient posséder seuls et la vérité qui éclaire et la foi qui sauve... Loin de nous cet esprit-là, mes frères ; reconnaissons et saluons l'Eglise universelle partout où se retrouve la foi qui a fondé l'Eglise, partout où les cœurs s'unissent au nom de Jésus-Christ, leur Sauveur et le nôtre. En conservant le dépôt de la foi qui nous a été confiée, souvenons-nous que le discernement des cœurs n'appartient qu'à Dieu seul ; ainsi nous maintiendrons, dans

nos divergences, le principe d'une unité bien plus grande que celle qu'avait réalisée le moyen âge et que poursuit encore le catholicisme, unité dans la foi, l'amour et l'espérance, unité dans le respect mutuel, unité dans la liberté. C'est dans ce sens que j'ai dit que Jérusalem pour nous, c'est l'Eglise.

« Le mur de Jérusalem est renversé, » avaient dit les fugitifs à Néhémie. — N'est-ce pas là le message que bien des voix nous apportent aujourd'hui de tous les points de la chrétienté? Dieu me garde de prononcer ici une parole de plainte exagérée et de découragement. L'Eglise est debout, mes frères, et dans la lutte qu'elle traverse, elle aura la victoire. Mais, si nous ne pouvons douter de l'avenir, l'heure présente a ses obscurités, la lutte a ses péripéties douloureuses et ses cruelles incertitudes... Pour les soldats de Dieu, il y a des jours d'élan où, dans le clair azur du ciel flotte une bannière que tous les regards suivent, où la voix qui appelle au combat retentit ferme et vibrante, où d'un cœur à l'autre circule l'ardeur qui multiplie les forces, où les yeux qui se rencontrent brillent d'une confiance joyeuse, où, suivant la belle image du prophète, on voit s'assembler dans une sainte pompe le peuple de franche volonté... Hélas! il y a aussi des jours de revers et d'angoisse. L'ennemi accourt à la charge de tous les points de l'horizon; il monte à l'assaut pour détruire, fier, assuré du succès...; les brèches se multiplient; les remparts anciens s'écroulent, et je ne sais quelle morne stupeur envahit le camp des défenseurs...; dans la poussière du combat, les yeux obscurcis cherchent en vain le drapeau du ralliement, la trompette ne rend qu'un son confus, les voix qui commandent se heurtent au sein du désordre; des défections soudaines viennent navrer les plus fermes; ils voient au front des rangs hostiles ceux qui la veille encore se pressaient à leurs côtés; ils distinguent ces transfuges qui montrent à l'ennemi l'accès de la place forte. La défiance est éveillée; tous sont tentés de s'accuser les uns les autres de l'incertitude qui paralyse les efforts; chacun défend de son côté le point qu'il occupe, et dans l'anxiété générale, on prête l'oreille, on attend qu'une voix puissante et respectée se fasse entendre et dise : « Venez, et relevons le mur de Jérusalem. »

Nous sommes, mes frères, dans un de ces jours-là. L'Eglise protestante a été surprise. Couverte autrefois par le rempart de l'autorité des Ecritures que la Réforme avait edifié, et derrière lequel elle abritait sans doute bien des luttes intestines, elle était unanime à accourir sur la brèche quand il s'agissait de défendre sa liberté contre le catholicisme, sa foi au Dieu de la révélation contre l'incrédulité. Aujourd'hui ce rempart a été

forcé; la critique a pénétré dans la place, comme un torrent vaste, impétueux. Authenticité des livres sacrés, faits et doctrines, elle a tout ébranlé; et après avoir nié la réalité d'une révélation surnaturelle, elle se voit aujourd'hui dépassée par une philosophie qui, élargissant la brèche qu'elle a trouvée ouverte, détruit jusqu'au sentiment religieux lui-même, comprenant bien qu'on n'aura rien fait tant qu'on n'aura pas étouffé dans les profondeurs de l'âme humaine cette voix intérieure qui appelle le secours et le pardon du Dieu vivant... L'attaque a été si universelle que partout l'Eglise l'a ressentie; elle a été si vive, si pressante, si habilement conduite que les défenseurs, pris comme à l'improviste, ont été souvent incapables de répondre; mal préparés pour repousser les arguments qu'on leur opposait, mal servis par leur science qui n'était pas toujours à la hauteur de leur foi, troublés par les concessions qu'on leur demandait de faire, ils ont combattu avec plus d'ardeur que d'intelligence; les uns plus décidés, mais comprenant moins les conditions nouvelles de la lutte; les autres plus intelligents mais moins puissants peut-être, moins capables d'entraîner les masses. A ces questions de foi s'en ajoutaient d'autres : fallait-il, pour sauver sa croyance, déserter l'Eglise particulière où l'on était né, et que l'ennemi semblait sur le point d'envahir? Fallait-il, au contraire, y défendre jusqu'au bout la dernière parcelle de terre où l'on pût poser le pied? Situation douloureuse où l'incertitude envahissait ceux-là mêmes qui auraient dû diriger les autres, et où le peuple fidèle, appuyé sur sa foi, nous donnait le spectacle fréquent dans l'histoire d'une bataille où les soldats suppléent par leur courage à la direction qui leur manque... Or, comme dans la détresse les conseils abondent, les uns, et c'étaient pourtant des fils de la libre Angleterre, les uns ont regardé vers le catholicisme et ont dit : « Là seulement sera notre sûreté, » les autres ont dit : « Ce qui nous perd, c'est une autorité impossible à défendre. Laissons là les croyances anciennes; le protestantisme, c'est l'affranchissement des intelligences. » Ainsi parlaient les partis extrêmes, et cependant les âmes flottaient incertaines et découragées, se demandant comment l'Eglise protestante sortirait de la crise formidable qu'elle traverse aujourd'hui.

Je l'ai déjà dit, mes frères, je crois à l'heureuse issue de la lutte. Quoi! l'Eglise évangélique serait condamnée à périr! Mais, pour qu'elle périsse, détruisez la foi évangélique elle-même, dites qu'elle est morte la foi des saint Pierre et des saint Paul, la foi au Christ, Fils de Dieu, rédempteur, la foi à son œuvre de grâce, la foi au Saint-Esprit régénérateur. Dites qu'elle est

morte en face des milliers d'âmes qu'elle fait vivre, des œuvres admirables qu'elle enfante, des missions qu'elle a créées et qu'elle soutient sans cesse, en face de ces grandes nations à la fois viriles et croyantes qui s'agenouillent devant Dieu et se tiennent debout devant le despotisme; dites qu'elle est morte quand au plus profond de nos cœurs nous la sentons présente, quand elle relève vers le ciel nos regards fatigués de la terre, quand elle nous console et nous remplit d'une divine espérance; dites qu'elle est morte quand, d'une âme à l'autre, nous la sentons vibrer dans nos saintes assemblées, quand elle nous unit dans un même élan d'amour et d'adoration. Eh bien, tant que deux cœurs la posséderont sur la terre, tant qu'ensemble ils adoreront le Dieu fidèle, là, vous dis-je, sera l'Eglise avec toutes les promesses qui la soutiennent, toutes les grâces qui la vivifient, l'Eglise avec son Christ qui lui assure la victoire. *Ubi Christus, ibi et Ecclesia!*

Mais la certitude de l'avenir n'ôte rien aux périls de l'heure présente, et si, par la grâce de Dieu, chacun de nous possède la foi qui lui suffit pour vivre et pour mourir, il n'en est pas moins vrai que l'Eglise, pour se développer et pour vaincre, doit sortir de la confusion où elle s'agite vainement aujourd'hui, qu'en présence de toutes les audaces de ses adversaires, elle doit redoubler d'énergie et rassembler toutes ses forces, et que ceux-là ont l'intelligence bien aveuglée ou le cœur bien froid qui peuvent rester indifférents, quand tant de voix nous crient comme à Néhémie que le mur de Jérusalem est renversé!

J'ai montré en quoi notre situation nous rappelle le temps de Néhémie; voyons maintenant ce que doit nous enseigner son exemple.

II.

La douleur de Néhémie, voilà le premier trait qui me frappe dans son histoire. Jérusalem est désolée, cela lui suffit pour que son cœur n'ait plus de repos. Dans la gloire royale qui l'environne, au milieu de cette nature enchanteresse et de ces magnificences, il erre en contemplant le sanctuaire inachevé, les portes brûlées, les murailles détruites de la cité sainte. Nuit et jour, il y songe, et réalise ainsi cette belle parole de David : « Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même, » et cette autre plus belle encore, puisque l'Ecriture l'applique au Fils de Dieu lui-même : « Le zèle de ta maison m'a rongé. »

Connaissez-vous, mes frères, la douleur de Néhémie? Savez-vous ce que c'est que de gémir comme lui sur la désolation de

Jérusalem? Notre siècle a préconisé la douleur; ses poëtes ont chanté les secrètes mélancolies de l'âme avec une émotion pénétrante, mais, dans cette tristesse qui se cherche elle-même, qui s'analyse avec une complaisante curiosité, qui se donne en spectacle au monde, que d'égoïsme, que d'orgueil amer ou que de mesquine vanité! Montrez-moi donc une douleur grande et virile, s'oubliant elle-même, montrez-moi un Néhémie tout préoccupé de l'honneur de son Dieu. L'honneur de Dieu, ce grand mot qu'aimaient à répéter nos pères, n'étonne-t-il pas nos oreilles délicates et nos cœurs amollis? C'est pour Dieu que Néhémie souffre, c'est à cause de lui qu'il ne peut plus trouver de repos.

Souffrir pour la cause de Dieu, combien cela est rare! Hélas! si susceptibles lorsqu'il s'agit de nos intérêts personnels, si sensibles lorsque notre fortune, notre santé, notre réputation, notre amour-propre sont en jeu, si difficiles à émouvoir lorsqu'il s'agit des insuccès de l'Evangile, des défaites de la vérité, des retards du règne de Jésus-Christ! Que si parfois nous en gémissons, comme nous sommes vite consolés! Ah! déclamateurs que nous sommes, quand nous avons exhalé notre douleur en vaines phrases, comme nous nous refaisons vite à ce monde étranger à Dieu, comme nous nous laissons envahir par les joies du foyer, par les jouissances d'une vie agréable, par les distractions de la science, même de la science religieuse; par le spectacle de la politique, par toutes les choses bonnes ou mauvaises qui dissipent avec notre vie toutes les énergies de nos âmes! Comme nous sommes bien les enfants de ce siècle qui s'est appelé le siècle de la grande curiosité! Curieux de tout, même du mal, dissipés par tout, distraits de la seule chose nécessaire, c'est à peine si nous pouvons comprendre la douleur d'un Elie gémissant sur Israël égaré, d'un Néhémie répandant son cœur en larmes sur les ruines de Jérusalem, d'un saint Paul rempli d'une sainte amertume en présence d'Athènes idolâtre, d'un Calvin consumé de tristesse à la vue des Eglises persécutées. A la légèreté de nos douleurs, on peut mesurer la faiblesse de nos œuvres, car ceux-là seuls peuvent agir puissamment sur ce monde qui portent partout dans leur âme ses misères et ses douleurs.

Ses douleurs! ai-je dit, et je dois ajouter ses péchés, car c'est là ce qui me frappe encore dans l'affliction de Néhémie. Il souffre, mais en s'humiliant. Jérusalem est dévastée par la faute des chefs qui devaient la sauver, et lui, étranger à leur infidélité, il s'en accuse : « Seigneur, dit-il, fais-nous grâce, car *nous* avons péché. »

Il est aisé, mes frères, d'accuser son siècle ; il est aisé de faire retomber sur sa génération les insuccès de l'Eglise ; rien de plus fréquent dans la bouche et sous la plume des hommes religieux que ces accusations ; langage sonore, déclamatoire, usé, qui ne frappe plus personne, et qui de nos jours, pour se faire écouter, dans la bouche de certains partis, est descendu jusqu'à l'injure. Chose douloureuse à dire, dans ma patrie, c'est au service de Jésus-Christ et de son Eglise que s'est enrôlée la polémique la plus violente, la plus moqueuse, la plus insultante que je connaisse aujourd'hui. Est-ce ainsi qu'on prétend ramener à Dieu cette génération? Est-ce de cet esprit que le Maître veut que nous soyons animés? Est-ce ainsi que parlent les prophètes d'Israël quand, accablés sous le fardeau des péchés de leur peuple, ils s'en humilient devant Dieu? Ici, un souvenir tout récent me frappe. Il y a deux mois, cinq cents évêques réunis à Rome venaient apporter aux pieds de celui qu'ils appellent le vicaire du Christ les hommages du monde catholique; ils venaient, dans des fêtes magnifiques et en exaltant le pouvoir temporel de la papauté, célébrer le souvenir de ce pécheur de Bethsaïda qui disait : « Je n'ai ni or ni argent, » qui écrivait aux Eglises : « J'exhorte les anciens, moi qui suis ancien avec eux, » et qui avait appris de son Maître que son royaume n'est pas de ce monde ; au milieu de toutes ces splendeurs, des discours étaient prononcés ; on y parlait de l'incrédulité, de l'égarement de ce siècle ; on y confondait sous le même anathème ses erreurs trop réelles et ses aspirations les plus libérales ; mais, dans tous ces discours, c'est en vain que j'ai cherché un mot d'humiliation ; ces conducteurs des nations catholiques, parlant en présence de leurs peuples égarés, n'ont su que défendre leurs priviléges et qu'accuser leurs ennemis. Est-ce là le langage de Moïse intercédant pour Israël coupable? Est-ce celui de Néhémie s'unissant par le repentir à Israël infidèle? Est-ce celui de Daniel, parlant des Juifs châtiés et offrant à Dieu, dans une admirable prière, le sacrifice de son cœur brisé? Est-ce celui de saint Paul, désirant être fait anathème pour Israël égaré? D'ailleurs, dans l'incrédulité générale, l'Eglise n'a-t-elle rien à se reprocher? Et, pour ne parler que de nous-mêmes, sommes-nous innocents des préjugés, des aversions, des colères que le christianisme soulève? Ce nuage, qui voile à tant de regards la vérité religieuse, est-ce que nos passions, nos étroitesses, nos sécheresses de cœur, nos déplorables inconséquences n'ont pas contribué à le former? Est-ce seulement nos missionnaires auprès des nations païennes qui ont à se plaindre que la vie des chrétiens de nom est le pire obstacle aux progrès de la vérité?

Ah! gémissons comme Néhémie, mais gémissons en nous frappant la poitrine, gémissons en confessant avec lui les péchés de Jérusalem.

Mais Néhémie ne se borne pas à gémir; il agit, et pour agir, il sait tout sacrifier; à la paix dont il jouit, il préfère les périls d'une lutte sans trêve; au brillant avenir qui l'attend, l'opprobre de son peuple.

L'esprit de sacrifice, voilà le second trait qu'il nous donne en exemple; d'ailleurs ce fut celui de tous ceux qui voulurent servir Dieu ici-bas. En tout temps, il leur faut se détacher du monde. Aux uns, Dieu dit comme à Abraham : « Quittez le pays de vos ancêtres, » et ils partent ne sachant où la main de Dieu les conduira. C'est ainsi que Dieu parla à nos pères, quand, il y a deux siècles, ils prirent pour sauver leur âme le chemin de l'exil. Alors, dans l'église où je vous parle, à la place où vous êtes assis, se pressaient par centaines ceux qui s'appelaient, dans le langage de notre vieille Bible, les réchappés de la grande tribulation, nobles et pauvres, guerriers et jeunes filles, enfants et vieillards, tous fugitifs et proscrits; et, quand ils songeaient à leur France, ils y voyaient leurs temples renversés, leurs foyers vendus, leurs parents aux galères; alors aussi, quand du haut de cette chaire la voix de leurs pasteurs parlait de sacrifice, quelle éloquence dans le simple aspect d'une pareille assemblée! Hélas! et d'eux à nous quel humiliant contraste! Chrétiens qui voulons relever les murs de Jérusalem, où sont les sacrifices que nous avons faits à notre cause? Comptons, si vous le voulez, nos dépouillements? Dites-nous ce que vous a coûté jusqu'ici le bonheur d'avoir un Sauveur, de posséder l'Evangile, de croire au pardon et à la vie éternelle? L'avez-vous fait surtout ce sacrifice entier, absolu, sans réserve, par lequel on se donne au Dieu de l'Evangile, avec tout ce que l'on possède, et cela pour jamais, riche avec ses richesses, savant avec sa science, jeune avec tous les élans de son cœur? Où est-il, Seigneur, ton peuple de franche volonté? Où est-il dans cet auditoire? Où sont-ils ceux qui t'ont sacrifié la gloire humaine et qui sont prêts à confesser devant ce siècle qui la nie, la folie, toute la folie de la croix de Jésus-Christ? Où sont-ils les jeunes gens qui préfèrent aux applaudissements du monde ton service avec ses renoncements? Où sont-elles, celles qui, devant le monde qui leur sourit, entrent résolûment dans la voie étroite? J'ai vu, dans une autre communion, des jeunes gens et des jeunes filles, à l'âge où la vie leur promettait ses enchantements, renoncer à tout, jusqu'à leur nom, revêtir la bure ou la soutane, et s'engager sans retour au service du pauvre

à l'école ou à l'hôpital. Jugez le mobile qui les inspire, vous en avez le droit; mais dites, car cela est vrai, qu'il y a là de l'héroïsme, un héroïsme dont je suis jaloux, moi, ministre de la loi de liberté; dites que si la doctrine du salut par grâce était incapable de rien produire d'analogue ou de supérieur, que si elle devait nous laisser dormir dans une religion commode et dans un mol égoïsme, c'est qu'il faudrait désespérer à jamais de son avenir. Ceux-là seuls pourront relever les murs de Jérusalem qui, comme Néhémie, auront su tout sacrifier à Dieu.

Voici donc Néhémie à l'œuvre, et c'est ici que m'apparaît en lui un nouveau caractère, je veux dire la grandeur de sa foi; cette grandeur, je la mesure, tout d'abord, à l'inanité de ses ressources, ensuite à l'immensité des obstacles qu'il rencontre.

Nous avons vu son arrivée et cette nuit lugubre dans laquelle il erre au milieu des ruines de la cité de ses pères... Des ruines! et pourtant n'est-ce pas le lieu où le Seigneur devait habiter éternellement? Ces débris ne sont-ils pas ceux du sanctuaire où la gloire de l'Eternel était si souvent apparue, et qui devait servir de ralliement aux nations de la terre?... N'est-ce pas là qu'elles devaient apporter leur tribut? N'est-ce pas là que leurs rois devaient s'incliner sur les parvis sacrés et baiser la poussière? Prophètes d'autrefois, nous avez-vous trompés?

Et puis, ce n'est pas tout. Deux fois déjà on a tenté de restaurer Jérusalem. Néhémie a entendu raconter dès son enfance l'étonnant édit de Cyrus, le triomphant retour de Zorobabel; il connaît les psaumes d'actions de grâces chantés alors par la multitude... Il y a treize ans à peine, il a vu partir Esdras; mêmes joies alors, mêmes émotions chez le peuple, même enthousiasme éphémère; et maintenant rien devant lui que cet amas de pierres poudreuses, que les restes de cette cité désolée dans laquelle se perd, au milieu des idolâtres, une poignée d'adorateurs du Très-Haut!

Et c'est sur ce néant qu'il faut compter! Et c'est à la suite de tant d'amères déceptions qu'il faut se mettre à l'œuvre, entouré d'une population hostile, raillé par les chefs, comptant à peine sur quelques âmes défaillantes qu'il faudra soutenir jusqu'au bout... Dans cette situation désespérée, ne devrais-tu pas, ô homme de Dieu, user d'un peu de politique et ménager tes ennemis? La foi seule est une malhabile conseillère. Pour être aidé des hommes, il faut bien réclamer leur secours. Telle n'est point la pensée de Néhémie. Devant les railleurs, devant les habiles, devant les politiques, écoutez son langage : « Le Dieu des cieux nous donnera le succès, mais vous, vous n'avez ni communauté, ni droit, ni souvenir en Jérusalem. »

Chrétiens de ma génération, que de fois je vous ai vus troublés quand il s'agissait de vous mettre à l'œuvre! Qui sait si plus d'un de nous dans cette assemblée n'a pas senti son zèle paralysé par le spectacle de l'Eglise, par le néant de nos ressources comparé à l'énormité des obstacles! Vous aussi n'avez-vous pas, comme Néhémie, traversé de ces nuits sombres dans lesquelles vous avez passé en revue l'une après l'autre toutes les ruines qu'entasse notre siècle? Croyances anciennes, saintes traditions vénérées, qui se mêlaient dans un lointain souvenir aux prières du berceau, aux bénédictions d'un aïeul en cheveux blancs, aux cloches de l'église fêtant joyeusement le matin de la première communion, aux solennités du lit de mort, aux paroles suprêmes d'une mère chrétienne, et tout cela raillé, bafoué, livré aux risées de la foule!... N'avez-vous pas vu dans des âmes qui vous étaient chères s'écrouler une à une les espérances et les consolations de l'Evangile, n'avez-vous pas entendu sur des lèvres qui autrefois priaient comme les vôtres les froides négations d'une impitoyable critique? Autrefois se dressait devant ces âmes, dans sa pure majesté, le Christ vivant qui a les paroles de la vie éternelle, maintenant il n'y a plus dans les vagues lointains de la légende que la figure fugitive, incertaine du sage de Nazareth. Autrefois, elles entendaient, en contemplant le ciel, le chant des mondes célébrant le Dieu créateur, maintenant elles ne saisissent plus que l'évolution fatale d'un mécanisme éternel. Autrefois, c'était la Providence, sans la permission de laquelle un passereau ne tombe pas à terre et qui compte nos larmes, maintenant c'est l'homme qui se dresse solitaire vis-à-vis des immensités glacées d'un espace où Dieu n'est plus; autrefois c'était, sur le berceau de l'Eden, le sourire de la première aurore éclairant les félicités de l'homme resté pur, aujourd'hui c'est la matière enfantant la vie, c'est dans le fond des forêts primitives le ricanement stupide du premier homme qui rampe à peine dégagé des liens de l'animalité; autrefois, c'était la vie éternelle, c'était sur les tombeaux une parole de victoire et d'espérance, aujourd'hui c'est l'âme se décomposant avec le cadavre dans la pourriture du cercueil... Ah! devant de telles ruines, je comprends que le cœur frissonne, et quand on vous dit : « C'est là ce que croit la jeunesse, c'est là ce qu'elle accueille avec enthousiasme, » je comprends que l'on s'écrie : « Sur ce fond mouvant qui croule, où trouverons-nous de quoi poser une pierre pour édifier? »

Ainsi, d'un côté, la grandeur des ruines; de l'autre, comme pour Néhémie, l'insuccès de ceux qui nous ont devancés. Zorobabel, Esdras, ont mis avant nous la main à l'œuvre. N'avons-

pas vu, au temps du réveil religieux, une génération plus forte que la nôtre et plus croyante présenter l'Evangile aux hommes de ce siècle? Qu'a-t-elle obtenu? Où sont ses résultats? Où sont ses conquêtes? L'Evangile, ne le connaît-on pas? La critique moderne ne l'a-t-elle pas décomposé sous son pénétrant scalpel? Quelle autorité aura-t-il pour ceux qui n'y voient que la chronique naïve et touchante de l'enfance d'une religion qui a fait son temps?

Enfin, qui sommes-nous pour nous mettre à l'œuvre? Où sont nos ressources, nos talents, nos énergies? Où sont parmi nous les caractères qui entraînent ou qui contiennent, et, à défaut des individus, où est l'élan solidaire qui unit les forces divisées? Conquérir, quand c'est à peine si nous pouvons vivre; relever les autres, quand c'est à peine si nous sommes debout?

Ainsi parle notre lâcheté, ainsi nous raisonnons dans les heures mauvaises... Alors la sagesse du siècle s'approche de nous et nous dit : « Vous tentez une œuvre impossible. Vous ne ramènerez plus les hommes de ce temps à des croyances qu'ils ont dépassées. Vous ne relèverez point Jérusalem et, du reste, pourquoi la relever? Pourquoi vous séparer du siècle? Pourquoi vous isoler dans vos remparts? Venez à nous et faisons une alliance, nous vous accepterons, car vous avez pour les âmes souffrantes des consolations qui nous manquent, vous parlerez aux enfants et au peuple le langage qu'ils ont besoin d'entendre, il y a dans votre Evangile des pages sublimes; mais renoncez à vos légendes, à vos doctrines, à votre Christ fils de Dieu, devant lequel on ne veut plus s'agenouiller; donnez-nous la religion de la libre pensée; à ce prix, nous vous protégerons, et la société moderne accordera à l'Eglise mourante un abri qui prolongera ses jours. »

Nous avons tous entendu ce langage; la forme peut varier, la pensée est la même. Or, à ceux qui le tiennent, voici ma réponse :

Vous voulez protéger l'Eglise, vous voulez abriter sa vieillesse chancelante, et, pour toute condition, vous lui demandez de renoncer à être chrétienne... Eh bien, laissez-la mourir! mais qu'elle meure au moins digne et fière, car elle en a le droit; qu'elle meure avec son Christ, dont elle est l'épouse; qu'elle meure en embrassant la croix, au pied de laquelle elle est née, en y recevant le baptême du sang de la Rédemption; qu'elle y meure plutôt que de venir, infidèle et dégradée, mendier votre protection en reniant sa foi. Oui, laissez-la mourir dans la majesté de son indépendance, ne la rabaissez pas, car elle est votre mère, car elle a enfanté le monde moderne, car

vous avez reçu d'elle, avec le lait spirituel, tout ce que vous avez de meilleur.

Mais non! vous le savez bien, elle ne peut pas mourir, et vous-mêmes vous ne croyez pas à sa mort; aussi bien d'ailleurs vous ne pouvez plus vous passer d'elle; oui, vous pouvez parler de sa décrépitude, mais il y a des jours où sa jeunesse vous étonne et vous confond. Ah! ce qui meurt, c'est tout ce que vous avez voulu mettre à sa place; c'est le déisme du siècle dernier qui semblait seul digne de la raison moderne et dont nul grand penseur ne daigne plus aujourd'hui ramasser l'héritage; c'est le panthéisme religieux dont le sens droit de l'Occident ne veut pas; c'est ce positivisme qui prétend emprisonner l'homme sous la voûte d'airain de la réalité sensible, et lui fermer à jamais toute échappée vers l'idéal et l'absolu; ce sont tous ces systèmes qui se succèdent et dont la popularité retentissante n'a d'égal que le néant dans lequel ils vont s'abîmer.

Aussi, comme Néhémie, nous ne perdons point courage; comme Néhémie, nous répondrons à ceux qui voudraient faire alliance avec nous en nous demandant de leur sacrifier notre foi : « Le Dieu des cieux nous donnera le succès, mais vous n'avez ni communauté, ni droit, ni souvenir en Jérusalem! »

Comme Néhémie, aussi, nous avons contemplé les ruines qu'a amoncelées notre époque; mais, le dirons-nous, c'est leur immensité même qui nous remplit d'espérance. Y avez-vous réfléchi? Entre le Dieu vivant du christianisme et le néant du fatalisme, il n'y a rien qui soit demeuré debout; pas un système qui tienne, pas même assez de pierres pour édifier un pan de mur, un abri. Or l'humanité, mes frères, ne vit pas de néant. Elle pèche, elle souffre, elle meurt; elle a besoin de pardon, de consolation, d'espérance; et si, devant ces questions suprêmes qu'on peut écarter aujourd'hui et qui reviendront demain, la science doit confesser sa totale ignorance; si, à l'esprit qui a soif d'absolu, au cœur qui a soif d'amour, à la conscience qui a soif de justice, elle répond : « Laissez-là ces rêveries; je ne connais que ce qui se touche et ce qui se voit; » si c'est là son dernier mot, comme on nous le donne à entendre, l'humanité s'en ira chercher ailleurs le repos, la paix, la certitude. Puisse-t-elle alors trouver ouverte devant elle la Jérusalem du Dieu vivant!

Venez donc, vous dirai-je, venez et relevons le mur de Jérusalem, afin que nous ne soyons plus dans l'opprobre. A l'œuvre, dans les jours difficiles, à l'œuvre, malgré les insuccès. « O Dieu, disait un grand chrétien, le succès est ton affaire; pour moi, donne-moi l'obéissance. » A l'œuvre, dans l'obéissance; à

l'œuvre, malgré notre petit nombre ; à l'œuvre, le regard fixé sur les promesses du Dieu fidèle ; à l'œuvre aujourd'hui, demain, jusqu'au jour où Dieu nous dira : « C'est assez. »

Que chacun apporte ici sa pierre, comme ces familles d'Israël dont Néhémie nous a conservé les noms : les uns leur science profonde, les autres leur instinct pratique et leur activité ; les uns leur parole puissante et persuasive, les autres leur esprit d'ordre et de discernement ; les uns leur fortune, les autres, leur indigence ; les uns l'œuvre extérieure et visible, les autres l'action cachée ; les uns leur piété ferme et longtemps éprouvée, les autres leur foi faible encore et toute mélangée d'obscurité ; que nul ici ne méprise l'œuvre de son frère. Celui qui, du naufrage de ses convictions, n'aura sauvé qu'une parcelle de vérité, qu'il l'apporte ! Dieu ne le repoussera point.

Qu'ainsi s'élèvent les murs de Jérusalem ; qu'elle brille, la cité sainte, ornée, suivant la touchante parole de l'Ecriture, comme une épouse qui s'est parée pour son époux ; qu'elle apparaisse aux yeux des hommes, ancienne et cependant toujours jeune, édifiée sur la parole des apôtres et des prophètes, et sur la pierre angulaire qui subsiste aux siècles des siècles ; qu'elle agrandisse son enceinte toujours trop étroite pour ceux qui voudront l'habiter, qu'elle étende les tentures de ses pavillons, qu'elle en recule les pieux. — Levez vos yeux et regardez, dit Esaïe. Qui sont-ils, ceux qui accourent dans ses remparts ? Qui sont ceux qui volent comme des nuages et comme des colombes vers leurs gîtes ? Les uns arrivent des îles lointaines, les autres du Septentrion et de l'Occident ; les enfants de l'étranger se sont émus ; les fils de ses oppresseurs viennent à elle humiliés et l'appellent le sanctuaire de l'Eternel... Réjouis-toi, terre, et vous, cieux, éclatez en chants de triomphe, car l'Eternel a visité son peuple. Dites à la fille de Sion : « Voici, ton Dieu règne, et toutes les nations le serviront à jamais ! »

EUGÈNE BERSIER.

SCIENCES NATURELLES

—

LE DERNIER ARTICLE DE M. H. HOLLARD

LE SURNATUREL RÉVÉLÉ PAR LA NATURE

Il y a quelques mois, nous avons annoncé le travail inédit, et malheureusement inachevé, du savant naturaliste que la *Revue chrétienne* comptait au nombre de ses fondateurs.

Le professeur Hollard se proposait de répondre à un désir souvent exprimé par ceux que préoccupent les questions de philosophie religieuse; il voulait se porter sur le terrain où la critique négative et l'incrédulité avouée se reposent avec le plus de complaisance : la nature, cette machine ingénieuse dont la régularité admirable exclut pour les uns toute possibilité d'intervention surnaturelle; cette esclave de la fatalité qui, pour les autres, devient une divinité intelligente quoique aveugle.

Faire comprendre la diversité et les harmonieux rapports des êtres ou des objets qui se meuvent dans la nature, leurs relations avec l'Auteur des lois qui les régissent; résumer ainsi un ensemble de faits considérable, en s'abstenant des termes techniques, et fonder sur ce résumé une discussion intelligible à tous, était une tâche délicate et laborieuse.

Personne ne pouvait entreprendre ce travail avec plus d'autorité et de chances de succès que M. Hollard. Dès l'entrée de sa carrière, il s'était adonné avec persévérance à l'exposition élémentaire de toutes les branches des sciences naturelles; il excellait dans les patientes et minutieuses recherches de l'anatomie, sans négliger les arides et judicieux labeurs que nécessite le classement des êtres organisés. L'ensemble de ses écrits comprend à la fois des ouvrages d'instruction élémentaire et méthodique, des recherches spéciales sur l'organisation des animaux inférieurs et des vertébrés, enfin des productions philosophiques où se rencontrent une méthode sûre et un jugement plein de droiture et d'impartialité.

« Ne soyons pas trop pressé, disait M. Hollard dans un de ses ouvrages, de substituer des réflexions toutes formulées et souvent un peu monotones à celles que fait naître ce langage inarticulé mais lumineux et vivant

qui va de l'œuvre de Dieu au cœur de l'homme. » Cette préoccupation, qui laisse au lecteur sa libre spontanéité d'impression et garantit tous les droits de la vérité, semble avoir dirigé l'auteur dans le plan qu'il avait tracé. Le cadre en est large, les subdivisions nombreuses, afin que le lecteur ne soit amené aux conclusions définitives qu'après un examen consciencieux et une étude bien enchaînée.

L'introduction est toute philosophique, elle pose les problèmes, indique les méthodes et la marche générale à suivre : « Avant la découverte de ses lois, la nature est une puissance mystérieuse et pleine de caprices qui peut nous effrayer; quand nous les connaissons, c'est une puissance encore, mais sinon sans mystères au moins sans caprices. »

Cette vérité si bien exprimée ressort de l'histoire des sciences naturelles et de ses progrès modernes, mais elle ne nous fournit pas une définition de la nature, et l'auteur préfère nous la montrer en action que de formuler dès l'abord une définition toujours incomplète. Il voulait ensuite nous donner un tableau des grandes divisions, appelées *Règnes*, mais nous n'avons avec l'introduction que la partie de cette étude qui concerne le règne minéral : les corps bruts, la matière à l'état inorganique.

Voici ces deux fragments tels qu'ils ont été rédigés par l'auteur :

INTRODUCTION.

La notion du surnaturel est diverse dans les esprits qui le repoussent. Pour les uns, elle se réduit à l'état de miracle, et le surnaturel miraculeux pourrait disparaître non-seulement sans préjudice pour le sentiment religieux mais à son très-grand profit, car il porte atteinte à la sagesse de Dieu qui n'admet ni variation ni inconséquence dans le gouvernement des choses créées. Pour d'autres, le surnaturel c'est Dieu même, le Dieu personnel et libre, antérieur et supérieur à la nature, et la science veut que cette notion soit effacée de l'esprit humain.

Cette dernière manière de comprendre le surnaturel et d'y répondre suppose une science de la nature qui suffise pleinement à nous expliquer et la diversité des choses et leurs harmonies. Si cette science existe, selon l'expression de Laplace, elle peut se passer de Dieu, tout est dit, et il faudra persuader les hommes de la vanité de toutes les aspirations, de toutes les espérances, de tous les sentiments et de toutes les pensées qui dépassent le monde qui est sous nos yeux. Mais s'il se trouvait que la nature, si habilement interrogée qu'elle soit, si prodigue qu'elle se montre de révélations inespérées sur les lois qui régissent son activité, sur les phénomènes de tout ordre qui caractérisent celle-ci et la diversifient, ne suffit pas toutefois à nous expliquer sa propre existence, celle des corps et des êtres dont

elle est l'ensemble, il nous sera tout au moins permis de chercher à nous rendre compte de cette insuffisance dont la signification est peut-être plus sérieuse que ne le soupçonnent les adversaires de tout surnaturel, et qui sait? peut-être même ceux qui voient un Dieu créateur au-dessus de la nature, mais qui pensent toutefois que les lois qu'il a établies engagent sa liberté.

On me saura gré de rappeler ici une définition de la nature qu'aucun de ceux qui l'ont lue n'ont oubliée, et qui, sous les formes exquises d'un langage dont rien n'égale l'habileté, nous place directement en présence des conceptions générales que je me propose de soumettre à l'épreuve des faits. C'est Buffon qui parle, Buffon qui, comme Aristote, restera pour tous les siècles un grand naturaliste. « La nature est le symbole des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose serait tout; la nature n'est point un être, car cet être serait Dieu : mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier être, n'a commencé à agir que par son ordre et n'agit encore que par son concours et son consentement. Cette puissance est de la puissance divine celle qui se manifeste; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage; bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif... »

Si je faisais ici une étude sur Buffon, je me demanderais si, dans cette définition, c'est bien sérieusement à Dieu qu'est faite la première et la plus grande part; si cette force, vive, immense, cette nature qui est à la fois l'ouvrier sans cesse actif et un ouvrage toujours vivant ne ressemble pas à s'y tromper à la *Natura naturans et naturata* de Spinosa? Mais tenons le théisme de l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* pour parfaitement incontestable, n'imputons même qu'à un malentendu ses attaques contre les causes finales, et bornons-nous à remarquer qu'il repousse ici très-formellement deux idées qui, à diverses époques, et de nos jours plus que jamais, tendent à se substituer au nom de la science et de la philosophie à toute notion d'un ordre surnaturel. Buffon ne veut voir dans la nature ni une chose, car cette chose serait tout, ni un être, car cet être serait Dieu. Eh bien, ce que Buffon rejette, c'est précisément ce qu'on nous dit aujourd'hui sur tous les tons. Qu'est-ce que la nature pour l'auteur du *Cosmos*, pour l'école positiviste, aussi bien que pour le matérialisme de MM. Moleschott, Buchner et

Vogt, sinon une chose, une grande et merveilleuse chose, mais enfin rien de plus que le fait universel qui comprend tous les faits et leurs conditions d'existence?

Qu'est-ce encore que la nature telle que la concevait, en dehors de tout système philosophique formulé, la grande et libre intelligence de Gœthe? Une existence universelle qui ne relève que d'elle-même et qui se diversifie d'évolution en évolution, de métamorphose en métamorphose en vertu de sa propre spontanéité. Enfin la conception de l'école allemande des philosophes de la nature. Oken, Carus, Burdach, etc., disciples de la première doctrine de Schelling, ne fait-elle pas du cosmos une réalisation incessamment diversifiée et répétée de l'être absolu et universel. Qu'on varie autant qu'on le voudra les formules du naturalisme, qu'elles soient tour à tour ou simultanément idéalistes et réalistes, toutes affirment l'existence nécessaire et l'autonomie de la nature au double point de vue matériel et dynamique; ce qui revient à dire que la nature est tout, et que ce tout impersonnel réunit les attributs d'une puissance souveraine et infinie. Le naturalisme franchement positiviste et athée donne ici la main au naturalisme transcendental de l'idée, qui conserve le nom de Dieu, mais comme simple expression metaphysique.

Il ne faut pas oublier que le naturalisme date des premières écoles de la philosophie ancienne, qu'il a mis son empreinte sur les religions de l'Orient, qu'il a reparu après Socrate, et que la théodicée chrétienne ne l'a pas empêché de renaître et de grandir dans les temps modernes. A toutes les époques, et malgré tout ce qui se révolte au dedans de nous contre les notions fatalistes, l'esprit humain s'est laissé séduire, subjuguer par la puissance mystérieuse et impersonnelle qui le presse de toutes parts. Pourquoi ne pas en convenir? Cette séduction non-seulement est incontestable, mais il est bien difficile d'y échapper, et d'autant plus difficile qu'on vit plus directement en présence de la nature, sous l'impression immédiate de cette incessante activité, qui nous montre dans les vastes horizons de l'espace céleste comme à la surface de la terre tous les corps agissant et réagissant les uns sur les autres, et comme animés de forces qui semblent leur être inhérentes, doués de propriétés inséparables de leur constitution matérielle. Un des grands théologiens chrétiens de l'Allemagne me disait un jour que s'il en croyait sa propre expérience, la doctrine que nous enseigne le plus directement la nature est le panthéisme. Peut-être avait-il raison, mais l'enseignement direct est-il l'enseignement définitif, le dernier mot de la grande parole que les cieux et la terre adres-

sent à l'intelligence de l'homme? C'est ce que va nous dire la science contemporaine dûment consultée en présence du matérialisme et du naturalisme contemporain.

Mais qui donc parle ici de science? Qui prétend interroger au lieu de la subir cette nature qui serait tout, qui réclamerait d'une manière absolue toutes les existences particulières? N'est-il pas étrange et comment se fait-il qu'il y ait quelque part un être qui se place en présence du monde dont il fait partie et s'en distingue, un être qui, face à face avec ce monde impersonnel, sans intelligence et sans cœur, éprouve un besoin irrésistible de connaître et d'aimer; un être qui, se dégageant des choses visibles et finies, cherche l'invisible et l'infini; un être qui non-seulement a conscience de lui-même quand l'univers s'ignore, mais qui se sent libre quand la nature se montre partout et jusque dans son propre corps esclave soumise du déterminisme le plus absolu?

Le matérialisme fait disparaître cette antithèse de l'homme et du monde dans sa théorie physiologique des facultés intellectuelles et morales, et tout s'explique ici pour lui par l'organisation du cerveau humain. L'idéalisme, assimilant une fois de plus l'homme à l'univers, sous le nom de microcosme, nous dit que nous sommes à la fois le résumé et le terme supérieur des évolutions de l'être, qu'en nous celui-ci prend conscience de lui-même. Qu'il nous suffise de rappeler ces prétendues solutions d'un problème créé par le naturalisme et qui n'est pas, pour les esprits non prévenus, un des moindres embarras de ce système sous quelque forme qu'il se montre ou se déguise.

Ce grand tout, que nous nommons le cosmos, en tant que fait universel, la nature en tant que puissance, est un système d'existences à la fois très-diverses, groupées par catégories distinctes rattachées les unes aux autres par des caractères communs, généraux et par des relations harmoniques. Que nous dit la science contemporaine sur cette diversité et sur son point de départ, et quel sens les harmonies générales ou particulières qui se manifestent dans ce système ont-elles pour l'esprit humain? C'est ainsi que se pose la question de la signification de cette grande chose qui s'appelle le cosmos ou la nature et qui, nous dit-on, subsiste par elle-même et se suffit. D'une part, nous demanderons aux existences particulières leur généalogie, c'est-à-dire le secret de leur origine; d'autre part, nous chercherons la raison des harmonies qui coordonnent entre elles ces mêmes existences et les parties d'un même organisme. Si la nature se suffit, elle doit à toute époque de son histoire nous satisfaire sur ce double problème des origines et des faits d'adaptation; son

éternelle activité doit mettre constamment sous nos yeux une genèse et une détermination perpétuelles, qui nous expliquent la diversité, puis une réaction non moins continue et manifeste des corps et des forces qui nous prouvent que les faits qui s'harmonisent entre eux, comme la lumière et l'organisation de l'œil, sont des résultats naturels, et rien de plus. Ce programme n'est, du reste, que celui des naturalistes qui, de nos jours, essayent de nous expliquer les origines de notre constitution planétaire et celles des espèces vivantes, et de la succession des formes organiques à la surface du globe, aussi bien que de remplacer la doctrine de la finalité providentielle par une explication scientifique des faits d'adaptation.

J'ai déjà traité ailleurs, à deux reprises et dans une certaine mesure, la question des origines, une première fois comme introduction à l'histoire de l'homme et des races humaines[1], plus tard encore[2], à propos de la célèbre doctrine de Darwin, qui commençait à occuper l'opinion publique; à propos aussi de celle des générations spontanées, à laquelle d'habiles et savants expérimentateurs[3] ont rendu une vogue et un retentissement qui nous ont valu des travaux d'une haute signification[4]. Me trompé-je en pensant que les lecteurs de la *Revue chrétienne*, bien que déjà au courant des débats suscités par le réveil du matérialisme et du naturalisme, ne refuseraient pas de m'accompagner aujourd'hui dans une nouvelle étude de cette grande question des origines qui n'a rien perdu de son actualité, et qui doit occuper une si grande place dans la doctrine bien et largement comprise du surnaturel, c'est-à-dire du théisme conséquent.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA MATIÈRE PLANÉTAIRE OU COSMIQUE ET DE SA RELATION AVEC LES ÊTRES VIVANTS.

Les existences particulières dont l'ensemble constitue le cosmos ont nécessairement pour point de départ une existence générale antérieure à toute détermination spéciale; c'est la condition de leurs relations et de l'unité harmonique du système. Cette existence générale est la matière, non pas la matière es-

[1] *De l'Homme et des races humaines*. 1 vol. gr. in-18. 1852.
[2] *Revue nationale*, janvier 1861.
[3] MM. Pouchet, de Rouen; Joly et Musset, de Toulouse; plus récemment M. Victor Meunier.
[4] La longue série des expériences de M. Pasteur et les belles études de M. Coste, Gerbe et Balbiani sur le développement et les phases d'existence des kolpodes (classe des infusoires).

sentielle et éternelle des anciens, non pas celle des atomistes, de Leucippe, d'Epicure et du matérialisme empirique; non pas la matière de Descartes, réduite à une seule propriété : l'étendue; mais la matière telle que l'ont conçue Newton, telle que la comprennent la plupart des philosophes du temps actuel, quand ils veulent dans le silence des préjugés et des systèmes en analyser la notion à la lumière des faits, la matière force avant tout sous la donnée première de l'impénétrabilité, mais de l'impénétrabilité moléculaire. Ainsi que l'a parfaitement dit mon savant collègue, M. Trouessart, « les corps peuvent être conçus comme constitués par des points mathématiques tenus à distance par des forces. La sphère d'action de chaque molécule limitée par une surface mathématique déterminée est son volume. L'intensité ou la grandeur de cette action est sa masse. » Or ces points mathématiques, auxquels se laissent ramener les molécules, éléments premiers des corps, ne sauraient être que des points dynamiques[1].

Physiciens et chimistes s'accordent à reconnaître la constitution moléculaire des corps et à substituer à l'idée de la divisibilité indéfinie de la matière celle de sa composition. Dès lors la molécule indivisible et impénétrable se présente à notre esprit comme un élément essentiellement dynamique. Son premier caractère est, nous venons de le voir, de résister à la pénétration; mais bientôt une série d'actions et de réactions la font sortir de son apparente passivité, lui impriment des caractères spéciaux et lui créent des relations de divers ordres.

D'où procèdent ces actions et ces réactions qui diversifient et déterminent les corps, leur état physique, leur composition, leurs propriétés et tous les phénomènes de la vie universelle? En trouverons-nous la cause dans une propriété générale et une virtualité de la matière ramenée comme nous venons de le faire à sa notion élémentaire, c'est-à-dire à celle d'une force impénétrable? Ou bien la cause en question est-elle antérieure et supérieure à cette force qui ne serait qu'une de ses manifestations, la première en date et la plus générale, et en définitive la condition d'une activité ultérieure? La notion de l'unité de principe du cosmos se concilie avec ces deux solutions. C'est aux faits à dire quelle est la plus vraisemblable.

Je commence par remarquer que l'impénétrabilité, cette force

[1] Des points dynamiques; en d'autres termes, des points dont l'activité a été mise en jeu. Rappelons ici qu'on distingue dans les corps un état statique, c'est l'état d'un corps dans lequel toutes les forces se trouvent en équilibre et ne peuvent manifester leur activité. Par opposition, l'état dynamique est celui d'un corps dont les forces sont mises en jeu et manifestent leur activité spéciale.

limitative qui s'oppose à ce que deux molécules, deux points dynamiques, occupent en même temps le lieu de l'espace, est, par sa résistance même, une condition de mouvement. Qu'une molécule en rencontre une autre, ne pouvant la pénétrer, elle la déplace. La matière n'est pas pénétrable, mais elle est mobile, et le mouvement qu'elle reçoit elle le communique.

Mais la force impénétrable que représente la matière n'est que la condition générale et première du mouvement, elle ne possède en elle-même aucune initiative ni pour se déplacer, ni, une fois en mouvement, pour s'arrêter. C'est ce qu'on a coutume d'exprimer en disant que la matière est inerte ou mieux indifférente au mouvement. Dans le vide, en l'absence de tout choc ou de toute résistance, un corps occupera éternellement le même point de l'espace si aucune impulsion ne lui a été communiquée auparavant; il ne s'arrêtera jamais s'il a reçu cette impulsion.

Ce fait général, révélé et démontré par l'expérience, ce fait, qui caractérise la matière en soi, toute matière et tout corps, au point de n'être que la conséquence la plus directe du fait d'impénétrabilité, ne nous conduira-t-il pas à penser que toute cause initiale aussi bien que secondaire de mouvement pour les molécules, comme pour les masses, tout ce qui modifie la relation des unes et des autres, puis enfin tout ce qui diversifie la matière procède, non du caractère essentiel de celle-ci, mais de causes qui ont prise sur elle sans résider en elle?

Voilà ce qu'il faut commencer par reconnaître avant d'aborder l'histoire des différents corps qui composent le système de la nature, si l'on veut, évitant toute cause de méprise et de confusion, se rendre compte de ce qui, en eux, dans leurs propriétés spéciales et leur activité, est dû au fait même de leur nature, c'est-à-dire procède de leur caractère général de corps et de matière, plus de ce qui procède des modifications qu'ils ont subies, c'est-à-dire des modificateurs qui ont agi ou qui agissent sur eux d'une manière permanente ou momentanée.

Nous devons accorder d'abord toute notre attention à deux faits généraux que leur généralité même et leur persistance a fait regarder comme inséparables de l'existence générale de la matière. C'est, d'une part, la diversité de celle-ci, d'autre part, les phénomènes d'action et de réaction qui se lient à cette diversité, phénomènes d'une constance telle qu'ils peuvent être généralisés ou, en d'autres termes, formulés en lois, et que le calcul peut les mesurer et l'expérience les reproduire à volonté.

Et d'abord, la diversité des corps doit être étudiée dans celle

de leurs éléments, car la plupart des corps de la nature sont composés, c'est-à-dire réductibles par l'analyse en matières que dans l'état actuel de la chimie nous pouvons appeler des matières premières ou simples. Pour nous, elles ont une existence permanente, tandis que leurs combinaisons, bien que déterminées et caractérisées, varient et donnent des produits susceptibles d'altération et de destruction.

Ainsi l'eau, qui est une combinaison de deux corps simples : l'hydrogène et l'oxygène, l'acide azotique qui en renferme également deux, l'azote et l'oxygène, l'acide carbonique qui nous donne du carbone et de l'oxygène sont des composés temporaires, tandis que l'hydrogène, l'azote, le carbone et l'oxygène sont restés irréductibles jusqu'à ce jour, et se présentent à nous comme permanents et indestructibles, à quelque procédé d'altération et de décomposition qu'on les soumette. Certaines écoles insistent beaucoup sur cette permanence qui nous permet de suivre un corps simple, l'oxygène, par exemple, dans tous les déplacements qu'il peut subir, et de retrouver sa quantité intégralement conservée. Qu'on sache la proportion en poids d'oxygène renfermée dans un ballon, qu'une partie ou la totalité de cet oxygène se combine avec un métal pur, avec du fer, le fer aura gagné en poids exactement ce qu'aura perdu l'oxygène du ballon. Les écoles dont je parlais tout à l'heure concluent de tous les faits de cet ordre, c'est-à-dire du fait général de la permanence des corps élémentaires connus au double point de vue de leur qualité et de leur quantité, choses solidaires, que la matière est primordialement, absolument et à tout jamais diverse, et par conséquent que les propriétés qui distinguent les divers corps élémentaires sont inhérentes à ces corps, éternelles comme eux, que c'est en vertu de ces propriétés qu'ils se combinent entre eux, qu'ils s'unissent en proportions multiples et définies, et qu'ils donnent naissance à des composés dont les propriétés seraient les résultantes de celles de leurs éléments.

On ne peut se dissimuler que le fait de la persistance des éléments, par conséquent de celle de leur diversité ne soit d'une grande signification, et l'on comprend qu'il ait paru favorable, pour ne pas dire plus, à la doctrine des écoles modernes qui veulent que la matière soit éternelle et essentiellement active, qu'elle ait dans sa propre virtualité et par suite dans celle des combinaisons, des arrangements des molécules diverses le secret de toutes les actions et réactions qui modifient et caractérisent les divers corps de la nature, de tous les phénomènes du monde physique, qui seul est en cause pour nous dans ce moment.

Voici donc soixante-cinq corps indécomposés, éléments de toutes les combinaisons connues, doués de propriétés spéciales, représentant autant de modes permanents de cette existence générale que nous appelons la matière et qui, encore une fois, se caractérise comme une force moléculaire de résistance qui, ne se laissant pas pénétrer, se déplace, sans avoir l'initiative de ses mouvements non plus que de son retour au repos. De deux choses l'une, ou bien les caractères qui distinguent ces soixante corps simples procèdent naturellement, nécessairement du caractère général de la matière et représentent autant de modes spéciaux de dispositions particulières de ces points dynamiques, impénétrables, qu'on nomme des molécules, et qui composent tous les corps de l'univers ; ou bien la diversité de ces mêmes molécules qui constituent les corps simples est indépendante par son origine du fait d'impénétrabilité et se superpose à lui sans en procéder. Dans ce dernier cas, la diversité de la matière ne se présenterait à nous ni comme un fait nécessaire, ni comme un fait naturel dans le sens rigoureux du mot.

Or, je le demande : quel lien généalogique peut-on saisir ou même imaginer entre le caractère général de la matière, à savoir, sa résistance à la pénétration et la diversité des corps élémentaires? Soupçonner vaguement la possibilité de ce lien ne saurait suffire : on peut dire qu'il y a solution de continuité logique entre les deux notions qui sont ici en présence. Elles se superposent, mais la plus spéciale ne procède pas naturellement de la plus générale. J'en conclus que quelque permanente qu'elle nous apparaisse, la diversité de la matière est un fait de détermination qui se présente à nous empiriquement comme tel, qui suppose sans doute le fait plus général de l'impénétrabilité, mais qui ne procédant pas de celui-ci, reduit à n'être qu'une condition d'existence, doit être un fait de création spéciale. En effet, dès que la matière n'est pas essentiellement diverse, elle doit l'être par voie de création. Et comme nous ne connaissons pas de matière générale et indéterminée, nous en concluons que la matière a été créée diverse; en d'autres termes, les caractères particuliers des divers corps simples ne procèdent pas de leur caractère général de corps. Ils sont donc communiqués et non pas naturels, c'est-à-dire nécessaires. Et comme la matière n'est cependant jamais réduite à son caractère général, qu'elle est partout diverse, j'en conclus que les corps simples qui la représentent sont des corps créés ou nés de causes extérieures à la matière.

PREMIER COUP D'ŒIL SUR LE MONDE DES ÊTRES VIVANTS.

De la masse de notre planète et des matériaux très-divers dont se composent sa partie solide, les liquides qui la couvrent ou la pénètrent, l'atmosphère gazeuse qui l'entoure, se détachent à nos regards une multitude immense et infiniment diversifiée de corps qui ne sauraient être pris pour des fragments détachés de cette masse générale. Chacun d'eux est un tout, jouit d'une existence propre et individuelle, est déterminé dans son volume et dans sa forme; sa structure, dont cette forme est la dernière expression, résulte d'une combinaison harmonique plus ou moins simple ou complexe de parties diverses; enfin une activité particulière, intimement liée à cette combinaison, anime constamment celle-ci. Nous appelons ce double fait bien caractérisé de combinaison harmonique et d'activité propre l'organisation et la vie, nous distinguons les corps qui en sont doués sous les noms d'êtres organisés et vivants.

Ces êtres, nous les rencontrons partout à la surface de la terre, sur le sol, dans les eaux, dans l'atmosphère. Leur nombre est incalculable et d'autant que chaque forme est représentée par de nombreux exemplaires, que les formes elles-mêmes sont, je l'ai déjà dit, infiniment diversifiées, aussi bien que l'organisation dont elles sont les résultantes. Ici ce sont des êtres d'un volume infime qui échappent à la vue simple, d'une structure réduite aux données les plus élémentaires; d'une forme qu'il est difficile de définir, d'une vie réduite à quelques actes caractéristiques sans doute, mais en définitive très-limités dans leur nombre et leur portée. Là, au contraire, la taille de l'être organisé prend des proportions plus ou moins considérables, son organisation se complique, ses formes se déterminent d'une manière significative, sa vie s'active et se diversifie au dedans et au dehors. En un mot, à la variété s'ajoute la progression de ces nombreuses existences partout répandues en même temps que partout distinctes de la matière planétaire.

Je me propose d'étudier ces existences, d'abord dans leurs caractères généraux, en présence de cette même matière et des forces qui la mettent en œuvre, des propriétés dont elle est douée, afin de constater ce qu'elles peuvent avoir de commun avec elle, les relations réciproques qui rattachent l'être organisé à la nature générale, et par cela même les limites où s'arrêtent ces relations. Nous chercherons ensuite à apprécier les différences qui distinguent les êtres vivants, ce qu'elles ont été dans le passé, ce qu'elles sont aujourd'hui et la distance qu'elles

mettent entre les diverses catégories d'êtres qu'elles nous conduisent à distinguer, entre les espèces qui sont les éléments naturels de cette diversité.

Après avoir déterminé cette distance, séparé ce qui doit être séparé, nous reviendrons à la diversité des organismes pour apprécier la loi qui régit cette diversité, le système général qui résulte de l'ensemble et des rapports des règnes, des divers types d'organisation, enfin de la relation de ces types avec les circonstances du monde extérieur. Nous verrons quelles notions synthétiques se dégagent pour nous des analogies d'organisation, quelles notions de développement et de progrès, enfin quelles notions d'harmonie providentielles ressortent des différences qui distinguent et les règnes et les types de tout ordre.

... Ici s'arrête la rédaction de M. Hollard. Ce qui nous manque, c'est précisément la partie qui rentrait de la manière la plus directe dans la sphère de ses travaux.

Après l'étude analytique des êtres organisés, étude dont le plan seul est tracé dans ces dernières pages, une seconde partie devait traiter des relations des êtres organisés; d'abord de leurs relations historiques, leur origine, ensuite de leurs relations actuelles ou physiologiques dans les conditions d'harmonie où ils se présentent à nous.

La conclusion générale amenait un examen approfondi des questions si controversées de la stabilité des formes typiques. En déterminant les caractères de cette fixité des types, l'auteur ne reconnaissait entre les êtres vivants que des relations physiologiques qui, à travers la diversité des organismes, concourent à la réalisation d'un plan harmonique.

Dès lors la nature, œuvre harmonique d'une diversité primordiale, n'offre pas le caractère d'une puissance créatrice, ne saurait être autogène, puisqu'elle nous dénonce entre les êtres des différences permanentes en même temps que des rapports constants. La détermination d'existences diverses au sein d'une matière et de forces générales n'est pas naturelle mais surnaturelle; l'harmonie de ces existences dénonce à l'origine du monde un déterminateur intelligent et d'une puissance surnaturelle.

JULES DE SEYNES.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

LES PROGRÈS DE L'INCRÉDULITÉ ET LES CHANCES DE LA FOI

OU L'AVENIR DU SURNATUREL CHRÉTIEN.

Ire ÉTUDE (*fin*)[1].

Non, la matière n'explique rien, assure le panthéisme transcendant, c'est l'idée qui explique tout. Nous entrons au cœur des hautes absurdités et nous voyons descendre sur nous les impénétrables ténèbres de la métaphysique allemande. Quand nous lisons les rêveries des docteurs de l'absolu, nous nous demandons qui a perdu la raison d'eux ou de nous. Ce n'est pas sans étonnement qu'on assiste à cette gigantesque et romanesque création de l'univers par les seuls procédés de la logique; ce système n'est qu'une haute fantaisie des écoles. Ce monde est bâti dans les airs, et quand il touche aux réalités, il tombe en morceaux à terre. Prenons-nous-en à l'être non-être renouvelé des Grecs et que l'on met à la place du Dieu personnel. Voilà un être qui n'a encore aucune conscience de lui-même et qui ne semble susceptible d'aucune détermination; il n'est ni fort ni faible, ni grand ni petit, ni ancien ni nouveau, ni bon ni mauvais, ni juste ni injuste, ni variable ni invariable, ni rien de ce qu'il faut être pour être un être; un être qui est si peu un être qu'on l'appelle aussi le non-être : cette chimère vide, inerte, inconsciente, c'est Dieu à la première phase de son développement. On ne peut pas dire que ce Dieu est à son tour le miracle, puisqu'il n'est rien, mais on peut affirmer, du moins, qu'il est plus difficile à croire que le Dieu personnel, puisqu'il n'offre aucune prise à l'esprit humain, et rend la foi impossible en lui ôtant tout objet. Mais voici où le surnaturel

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 septembre 1867.

commence pour ne plus finir. Cet être, qui n'était rien, est devenu toutes choses dans le monde, sans le savoir, puisqu'il n'avait pas d'intelligence; sans le vouloir, puisqu'il n'avait pas de désirs; sans le pouvoir, puisqu'il n'avait pas de force; ainsi le déterminé est sorti de l'indéterminé; le précis du vague; la vie du sein de la mort et l'univers animé et réglé de son contraire. On peut demander qui était le plus incapable de produire le monde avec toutes ses merveilles, de la matière éternelle ou du dieu néant. Les évolutions de ce dernier sont aussi inexplicables que les ouvrages de la première. Avec quelque habileté qu'on le construise, tout pont jeté du non-être sur le monde et sur l'histoire sera, à bon droit, appelé le pont du miracle. C'est par ces billevesées de la science transcendante qu'on prétend écarter le surnaturel chrétien à l'origine du monde, comme s'il en coûtait moins à la raison humaine de faire sortir l'univers de l'être non-être par voie d'évolution, que de le faire venir de Dieu par voie de création.

Venons-en à nous-mêmes et serrons d'aussi près que possible la difficulté. L'humanité a une origine et même une origine comparativement récente sur cette terre. Elle ne vivait apparemment pas dans l'eau et dans le feu. Avant de la recevoir, la surface du globe a dû être assez solide pour la porter et assez fertile pour la nourrir. Comment faites-vous naître l'homme? Si c'est la nature qui l'a produit, alors c'est la nature qui a opéré le miracle au lieu de Dieu, mais le miracle subsiste pour ne pas dire qu'il grandit, car la nature n'a produit l'homme qu'en violant ses propres lois. Je n'oublie pas que pour écarter le miracle de la création des germes, une certaine science contemporaine essaye d'établir une autre sorte de miracle : celui des générations spontanées. Même si elle triomphait, cette doctrine laisserait subsister la difficulté de savoir d'où vient la propriété jusqu'ici inconnue de certaines portions de la matière universelle de se reproduire ou de s'animer par une autre voie que la voie ordinaire. D'ailleurs, nous sommes hors de cause, car nous ne sommes pas des infusoires que l'on voit pousser sous le verre. Mais admettons pour le couple humain la possibilité de la naissance spontanée; comment l'homme et la femme ont-ils apparu sur la surface de la terre? Faibles, petits, impuissants, imprévoyants, tels que nous à notre naissance? Alors leur conservation est un miracle ajouté à celui de leur production, et l'on ne sait vraiment lequel des deux confond le plus l'esprit humain. Grands, forts, intelligents, capables de prévoir les dangers et de s'y soustraire? Alors le phénomène est plus étrange encore, et il faut recourir aux fables païennes pour en trouver

de pareils. Ce n'est plus le surnaturel, c'est le contre-naturel; ce n'est plus l'extraordinaire, c'est le grotesque. Supposez qu'on lit dans nos livres saints qu'à l'origine du monde l'homme et la femme poussèrent un jour à la surface de la terre, soit, selon la première hypothèse, comme des champignons dans la prairie; soit, selon la seconde, comme des arbres dans la forêt. Que diraient les Voltaires du jour? Minerve s'élançant toute armée du cerveau entr'ouvert de Jupiter, n'est rien comparée à ce prodige-là. Si c'est le surnaturel païen qui doit remplacer le surnaturel biblique, la foi n'y gagnera pas.

Et qui donc soutient cette théorie de la génération spontanée du couple ou des couples humains? Vous combattez une chimère! Ce n'est pas d'un seul coup que la nature est parvenue à faire l'homme et la femme. Elle a eu besoin de beaucoup de temps. C'est par le progrès d'un long développement qu'elle en est arrivée là. Prenez-moi la molécule la plus petite, non-seulement que vous puissiez tenir dans vos mains, mais que vous puissiez vous représenter dans votre esprit : voilà le commencement de l'homme. C'est de là que sortiront un jour, soit les têtes d'un Archimède, d'un Pascal, d'un Newton; soit les âmes d'un Socrate, d'un Augustin, d'un Fénelon. L'opération se fait lentement, mais elle avance avec le temps. Représentez-vous maintenant ce petit être sans nom encore comme sans intelligence, mais que l'on verrait s'agiter sous le verre, si le microscope et celui qui s'en sert existaient déjà; c'est l'homme qui commence à vivre. Voyez-vous la queue fendue de ce poisson? c'est la première ébauche de vos jambes. Et là-haut, sur l'arbre, voyez-vous le singe qui bondit de branche en branche et regarde de cette figure que vous connaissez. Ah! pour le coup, vous ne pouvez vous y tromper; saluez votre joyeux et agile ancêtre! Adam sorti des mains de Dieu et père du genre humain, fable désormais bonne pour les femmes et les enfants! Mais le singe chef-d'œuvre de la nature en son temps et auteur de notre race, voilà la claire et satisfaisante solution que la science, la science vraiment philosophique et indépendante, donne enfin du mystère de notre origine.

Non que cette découverte n'ait quelque peu étonné et même offensé l'humaine vanité. On a médiocrement goûté l'honneur d'être un singe parvenu. Même brisée, cette couronne de fils de Dieu que la Bible met sur le noble front de l'homme reste une gloire à laquelle on ne renonce pas volontiers. Pour croire qu'il a été un singe, l'homme aurait besoin de le redevenir. Mais je n'invoque pas ici sa dignité offensée, j'invoque sa seule et froide raison, et je dis que la science incrédule nous fait mon-

ter ici toute une échelle de miracles. On ne passe de la molécule inanimée au petit être vivant, du petit être vivant au grand, du grand au plus grand que par une série incalculable d'actes surnaturels, et quant au passage du singe à l'homme, je m'écrierai, avec un éloquent avocat de la cause chrétienne :

« Ce singe auteur de notre race, qui un jour a pris la parole au milieu de ses semblables, entre lesquels dès lors il n'avait plus de semblables ; ce singe qui s'est redressé dans le sentiment de sa dignité, qui, en regardant le ciel, a dit : Mon Dieu ! et qui, en rentrant en lui-même, a dit : Moi ! ce singe qui, tandis que les guenons continuaient à faire des petits, a eu des fils de la compagne de sa vie et les a serrés sur son cœur ; ce singe-là, qu'en dirons-nous? Quel climat, quel sol, quel régime, quelle nourriture, quelle chaleur, quelle humidité, quelle sécheresse, quelle lumière, quelle combinaison de phosphore, quel dégagement d'électricité a séparé des races animales non-seulement l'homme, mais la société humaine? L'humanité avec ses combats, ses chutes, ses tristesses et ses joies, ses larmes et son sourire, l'humanité avec ses arts, sa science, sa religion, son histoire enfin, ses immortelles espérances, ce singe-là, qu'en dirons-nous[1] ? » Nous n'en dirons qu'une chose, qui suffit à notre but : ce singe-là est un singe surnaturel. S'il est une chose certaine au monde et dont nous soyons nous-mêmes les témoins, c'est que la nature, obéissant à ses propres lois, ne fait rien de pareil. Heureusement, ce sont les savants du jour, et non les écrivains sacrés qui racontent ce miracle. Encore ici, je le demande, que diraient les ennemis de la foi chrétienne s'ils lisaient dans la Bible qu'aux premiers jours de la terre une guenon mit au monde un homme au lieu d'un singe? J'entends leurs rires. Eh bien, qu'ils entendent aussi les nôtres. Les plus ridicules docteurs ne sont pas ceux qu'ils pensent.

La transformation a été progressive, diront-ils ; à chaque génération, l'homme était un peu plus homme et un peu moins singe. Comment le savez-vous, et qu'importe? Le temps ne fait rien à l'affaire. Prompt ou lent, le passage du singe à l'homme est un fait surnaturel, et vous ramenez en ceci comme dans le reste le miracle après l'avoir écarté.

Je pourrais aborder d'autres questions, par exemple, l'origine du mal et la destinée de l'homme, et montrer les embarras nouveaux de l'incrédulité, mais il faut s'arrêter et conclure sur ce premier point.

[1] On nous pardonnera de citer une seconde fois ces belles paroles dans cette Revue.

IV.

Si les savants ennemis de la foi chrétienne sont orgueilleux, ce n'est pas qu'ils manquent de raisons d'être modestes. Après s'être moqués de nous, ils se moquent d'eux-mêmes, et l'on peut se demander quels dédains l'emportent de ceux qu'ils ressentent ou de ceux qu'ils inspirent. Demandez à nos idéalistes allemands ce qu'ils pensent de nos matérialistes et à ces derniers ce qu'ils pensent des premiers, et vous trouverez les chrétiens assez vengés. Certes, quand la philosophie produit à la fois Hegel et Auguste Comte et les remplit d'un égal orgueil, elle devrait éprouver quelque défiance d'elle-même. Que fait-elle d'ailleurs qu'elle n'ait déjà fait? C'est avec les mêmes armes, les armes vieillies, sinon usées, de la science grecque qu'elle continue une guerre de dix-huit siècles. Elle soulève encore ces grands problèmes dont le poids l'a si souvent écrasée, et elle essaye encore ces solutions dont la folie l'a si souvent confondue. Elle ne cesse point de rire d'elle-même dans ses diverses écoles et de se réfuter de livre en livre. Quand le dernier jour de l'humanité sera venu, il trouvera cette Pénélope toujours occupée à déchirer sa toile. Elle combat les miracles et elle les impose à l'incrédulité après les avoir reprochés à la foi. Ce surnaturel, dont elle prétend secouer le joug, la poursuit partout comme un témoin de son impuissance et comme un châtiment de son orgueil. Voilà la prétendue héritière du christianisme. Le christianisme ne lui cédera pas même ce petit coin du monde qu'on appelle l'école. Il y tiendra tête à l'esprit humain jusqu'à la consommation des siècles; ou plutôt l'esprit humain ne cessera de trouver que les solutions chrétiennes valent bien celles qu'elle leur oppose. Les difficultés de la foi chrétienne ne sont pas contestées par les chrétiens. Les chrétiens en connaissent mieux que les incrédules le fardeau, parce qu'ils le portent. Si les chrétiens croient, ce n'est donc pas qu'ils ignorent les motifs de douter, mais les raisons de croire l'emportent dans leur esprit. Parmi ces raisons, il faut compter et placer bien haut l'étrangeté des doctrines enseignées dans les écoles de la philosophie. Il n'est point de folie ou métaphysique ou religieuse, ou morale ou politique, qui n'y ait trouvé d'illustres défenseurs et de fanatiques adeptes. Si quelqu'un voulait ramasser les erreurs que les savants non chrétiens ont semées sur leurs pas, il lui faudrait la pelle et le boisseau. Je sais que leurs mécomptes ne rabattent pas leurs prétentions et que leur orgueil survit à leur impuis-

sance. Mais les spectacles qu'ils donnent de siècle en siècle sont instructifs pour ceux qui les considèrent d'un œil impartial, et la foi chrétienne en profite autant qu'elle s'en afflige.

J'entends ici la voix du tentateur. La philosophie ne tient pas ses promesses, ni le christianisme non plus. Ce n'est la faute ni de l'une ni de l'autre. L'homme a plus d'ambition que de force. Il est plus curieux qu'intelligent. Les exigences de sa volonté dépassent les bornes de sa nature. Voilà six mille ans qu'il cherche la vérité : l'a-t-il trouvée? La vérité n'est pas faite pour lui Toutes les clartés qui brillent sur son sentier sortent des ténèbres éternelles et y rentrent, sans que son regard puisse les y suivre. A la philosophie et à la religion, il doit faire la même réponse : Je ne sais; je ne sais et vous-mêmes vous ne pouvez savoir. Je vous laisse la confiance aveugle et je m'en tiens au doute prudent. Je ne prononce pas entre vous. Je constate seulement l'impossibilité de juger.

Le refus de conclure serait la pire des conclusions. Je n'examine pas si le scepticisme est le parti le plus rationnel : je remarque seulement qu'il est le plus funeste. Le scepticisme serait une mort s'il n'était avant tout une impossibilité. L'esprit humain se résoudrait plutôt à l'erreur qu'au suicide, et il aurait raison. Que deviendrait la pensée humaine si elle ne trouvait nulle part dans le monde des points où elle pût se fixer et se reposer? La foi est la première nécessité de la science et la science est l'une des plus hautes noblesses du genre humain. Ni la philosophie ni la religion ne renonceront à la poursuite de la vérité, à cause de la difficulté de l'atteindre, et elles n'iront pas, comme deux combattants impuissants à se vaincre, déposer leurs armes dans le temple de l'indifférence. Elles préféreraient la lutte, même stérile, à une lâche paix, et ne pouvant satisfaire l'homme, elles continueraient à l'occuper : en quoi elles mériteraient bien de lui.

Au reste, il faut le reconnaître, l'esprit de l'homme peut hésiter entre la philosophie et le christianisme, à cause des difficultés qu'il trouve dans les deux; mais l'esprit de l'homme n'est pas tout l'homme. Il est temps de faire appel à un autre juge.

SECONDE ÉTUDE.

I.

Le grand auxiliaire de la religion dans l'homme, c'est le sentiment religieux lui-même, ce fond indestructible de la nature humaine. L'homme porte en lui-même la vague, mais ineffaçable

image d'un ordre de choses antérieur et supérieur à celui au sein duquel il vit. Il le croit avant de le connaître, sans jamais le connaître. Il est très-vrai qu'il n'a ni barque ni voiles pour explorer l'océan infini. Le même sentiment atteste sa grandeur et son impuissance. On a eu raison de le dire : « C'est la sublimité de sa nature que son âme entrevoie l'infini et y aspire; c'est l'infirmité de sa condition actuelle que sa science se renferme dans le monde où il vit[1]. » Mais si l'homme est incapable d'atteindre à l'infini, il ne l'est pas moins d'y rester indifférent. Ses besoins subsistent en dépit de ses déceptions. Toujours il a rêvé, toujours il rêvera de l'existence sans terme, du bonheur sans fin, de la vérité sans nuage, de la beauté sans tache, du ciel, en un mot, et de Dieu, seuls capables de satisfaire ses désirs, comme de les expliquer. C'est par là qu'il est grand. La supériorité de l'homme sur tous les êtres de la terre est dans cet idéal qu'il porte en lui-même et qui est un divin mélange de poésie, de religion et de vertu, la couronne tout ensemble et le fardeau de sa nature. Il pense, disait Descartes; on doit ajouter: Il adore, il prie, ce qui est plus grand. L'animal est souvent plus fort et même plus habile que lui; mais il ne croit pas en Dieu, il n'invoque pas Dieu; il n'est pas ému du grand spectacle de l'univers; il ne laisse pas ses pensées errer bien loin par delà ses regards; la terre lui suffit et, pour l'homme, la terre, c'est l'imperceptible point d'où il s'élance avec des désirs sans bornes dans l'espace sans bornes. « Pourquoi le bœuf, s'écrie un grand écrivain, ne fait-il pas comme moi? Il peut se coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux et appeler par ses mugissements l'Etre inconnu qui remplit cette immensité. Mais non, préférant le gazon qu'il foule, il n'interroge point, au haut du firmament, ces soleils qui sont la grande évidence de l'existence de Dieu. Les animaux ne sont pas troublés par ces espérances que manifeste le cœur de l'homme; ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur; un peu d'herbe satisfait l'agneau; un peu de sang rassasie le tigre. La seule créature qui cherche au dehors et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme[2]. » L'homme cherche instinctivement et invinçiblement hors de lui-même et de ce monde ce qu'il ne saurait trouver ni en lui-même ni dans ce monde : des récompenses pour ses mérites, des châtiments pour ses fautes, des forces pour ses combats, des consolations pour ses tristesses, des modèles pour ses vertus, et tout cela il le demande à la religion née le même jour et dans

[1] M. Guizot.
[2] *Génie du christianisme.*

le même berceau que lui, et restée depuis son inséparable compagne pendant le cours des siècles. « Dans tous les lieux, sous tous les climats, à toutes les époques de l'histoire, à tous les degrés de la civilisation, l'homme porte en lui-même ce sentiment, j'aimerais mieux dire ce pressentiment, que le monde qu'il voit, l'ordre au sein duquel il vit, les faits qui se succèdent régulièrement et constamment autour de lui ne sont pas tout; en vain il observe et constate savamment les lois permanentes qui y président; sa pensée ne s'enferme pas dans cet univers livré à sa science; ce spectacle ne suffit pas à son âme; elle s'élance ailleurs; elle cherche, elle entrevoit autre chose; elle aspire pour l'univers et pour elle-même à d'autres destinées, à un autre maître :

Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside,

a dit Voltaire, et le Dieu qui est par delà tous les cieux, ce n'est pas la nature personnifiée, c'est le surnaturel en personne. Seul entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi ses instincts moraux, il n'y en a pas de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée. Le vieillard s'y replie comme dans une retraite contre la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu et sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le prononcer. Chez tous les peuples, célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'empire de certaines impressions de l'âme, les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser. Avec transport ou avec tremblement, publiquement ou dans le secret de son cœur, c'est à la prière que l'homme s'adresse, en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter les fardeaux de sa destinée; c'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation pour ses douleurs, de l'espérance pour sa vertu[1]. » Tel est l'homme, on peut le méconnaître, non le changer. Toujours porté à la religion et mettant toujours dans la religion la Divinité libre, vivante et personnelle, priant sans connaître les effets précis de la prière, mais sans douter de son efficacité; aspirant plus haut que ce monde et invoquant Dieu sans pouvoir le nommer.

[1] M. Guizot.

Le besoin du surnaturel est si profond chez lui que lorsqu'il ne le connaît pas, il l'invente; il aime mieux le créer que s'en passer. Il peuple le monde invisible d'êtres meilleurs et pires que lui, les uns ses protecteurs, les autres ses ennemis, pour répandre sur eux ces trésors d'amour et de haine, d'espérance et de terreur, d'enthousiasme et de mépris qu'il porte dans son âme et qui sont le fond même de sa nature. Alors se produit un phénomène fort étrange. L'homme devient sa propre dupe et finit par prendre au sérieux ses propres chimères. Il s'émeut, il s'exalte, il se rassure, il tremble, il pleure, il rit devant ces enfants tantôt gracieux, tantôt terribles, tantôt grotesques de sa pensée. C'est pour honorer ces êtres imaginaires qu'on établit un culte, qu'on élève des temples, qu'on ordonne des prêtres pendant de longs siècles. On leur confie les intérêts les plus chers du foyer et de la patrie. Le guerrier les invoque à la veille des combats et les remercie au lendemain de la victoire. Le poëte chante leur grandeur; l'artiste reproduit leurs traits. Ils pénètrent tout de leur esprit; ils remplissent tout de leur présence : les lettres, les lois, les mœurs, la vie entière de la nation. Ils président à des civilisations qui comptent parmi les plus glorieux souvenirs de l'humanité. Même morts pour l'âme, ils restent vivants pour l'imagination qui les fait régner, en dépit de la raison, sur les lettres et sur les arts. Et ce phénomène n'est pas particulier à une nation ou même à une race; il est commun à toutes. Dans les religions mêmes où le surnaturel réel abonde, on a de la peine à s'en contenter. On crée un second surnaturel d'origine purement humaine, et on en enveloppe pour ne pas dire qu'on en étouffe le premier. Témoin les pieuses et gracieuses légendes qui ont si longtemps charmé les peuples chrétiens. Preuve manifeste de la puissance du sentiment religieux au sein de l'humanité et de la nécessité du surnaturel pour le satisfaire.

II.

Il est vrai, dira-t-on, le surnaturel occupe une grande place dans le passé; il en occupe une moindre dans le présent, il n'en occupera aucune dans l'avenir. Il charme d'abord l'homme, puis il l'étonne, à la fin il le lasse. Quand le ferme et pénétrant regard de l'homme éclairé tombe sur lui, il s'évanouit comme un rêve.

Je réponds : il est un surnaturel qui disparaît, il en est un autre qui reste et grandit sous l'éclat des lumières. La philosophie a facilement raison de la mythologie dans toutes les reli-

gions, sans excepter, j'allais dire la religion, mais je dois dire l'Eglise chrétienne. L'Eglise chrétienne a aussi sa mythologie qu'elle essayerait en vain de conserver. Toutes les créations religieuses du moyen âge et des siècles antérieurs sont bien décidément passées de l'histoire dans la légende, ou de la religion dans la poésie. Les merveilles de la vie des saints ne doivent plus servir qu'à charmer les imaginations, à embellir les lettres, à inspirer les arts. La foi chrétienne ne saurait les prendre à son compte. Elle a assez de son propre fardeau, sans y ajouter un fardeau supplémentaire. Que le surnaturel se simplifie et se réduise à ses éléments primitifs, c'est ce qu'il faut accorder; qu'il disparaisse, c'est ce qu'il faut contester avec une assurance plus grande que celle de ses adversaires.

Nous avons déjà dit que ceux qui bannissent Dieu de la nature ne bannissent pas pour cela le surnaturel de la science. L'univers sans Dieu est encore plus surnaturel qu'avec Dieu, s'il est possible. La science négative ramène le miracle après l'avoir chassé. Il n'est pas nécessaire d'être ignorant ou superstitieux pour croire au surnaturel. Dans ce monde, les plus éclairés sont toujours les plus étonnés. Pourquoi? Parce que les réalités sont plus grandes que les chimères. De là vient que l'univers excite aujourd'hui dans l'esprit de l'homme bien plus d'admiration qu'au temps de l'antiquité païenne. Parce que nous comprenons mieux, nous admirons davantage. Depuis que la science a mis, en quelque sorte, à nu le surnaturel devant nos yeux, nous sommes plus frappés de sa grandeur que ne pouvaient l'être nos devanciers. Newton en était autrement touché qu'Aristote, et Cuvier autrement ému que Pline. « Je ne sais, disait le premier, ce que le monde pensera de nos travaux; pour moi, il me semble que je n'ai été autre chose qu'un enfant jouant sur le bord de la mer et trouvant tantôt un caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus brillante, tandis que le grand océan de la vérité s'étendait inexploré devant moi. » L'homme ignorant n'aurait pas aperçu cet océan inexploré; il n'aurait aperçu que les cailloux du rivage. Quand l'un des plus grands penseurs de notre temps, Kant, s'écriait devant les magnificences de la nature : « Il faut adorer, » il devait à sa puissante intelligence de saluer mieux que d'autres Dieu dans l'univers. Qu'on déchire autant de voiles qu'on voudra, les objets paraîtront plus étonnants que leurs fantômes, et la science ajoutera à l'admiration autant qu'au mystère. Fixé sur le télescope, l'œil de l'homme ne fait que constater l'immensité de l'espace et l'insuffisance de sa propre vue. A mesure qu'il pénètre dans l'infini, il aperçoit l'infini plus infini encore qu'il ne l'avait pensé.

L'univers de la science dépasse de tous côtés l'univers de l'ignorance, et le grand miracle du monde se déploie maintenant devant l'homme dans toute sa majesté.

Par delà ce monde s'étend l'autre monde ouvert aux espérances et fermé aux découvertes du genre humain. Ici rien de changé, ou si quelques images grossières ont disparu, c'est encore pour laisser paraître des réalités plus grandes qu'elles. Dieu et son action sur le monde, l'âme et ses destinées, le mal et ses causes, la mort et ses suites, autant de mystères qui embarrassent autant l'esprit humain qu'aux premiers jours de l'univers. Arrivée au dernier terme des choses visibles, la pensée humaine replie ses ailes et se laisse tomber à terre, à moins que le souffle de la foi ne la pousse plus loin et plus haut encore. Ce n'est pas par les clartés de l'esprit, c'est par les intuitions de l'âme que l'on entre dans cette sphère. Explorée ou négligée, elle conserve toutes ses mystérieuses grandeurs. Dans les régions invisibles, le surnaturel n'est ni changé ni diminué. Il plane toujours de la même hauteur, il pèse toujours du même poids sur l'homme, réel bien qu'inaccessible, certain quoique inconnu, éclairé et ténébreux tout ensemble pour fonder la foi par l'évidence immédiate et l'exercer par l'obscurité impénétrable.

III.

En déchirant les voiles de l'ignorance, en faisant disparaître les fantômes bienfaisants ou funestes de la superstition, la science laisse donc subsister le surnaturel dans le monde qui tombe sous nos sens et dans celui qui leur échappe. Cette observation faite, je reprends le cours de mon observation, et je dis : l'homme est un être religieux. Il l'a été dès son berceau et il l'est resté à travers toutes les vicissitudes de sa destinée et à toutes les époques de son histoire. Il est religieux par nature, non par accident, par instinct avant de l'être par réflexion. Sans doute, il peut méconnaître cette disposition de son être ou en abuser, se faire athée malgré sa nature ou superstitieux malgré sa raison ; mais les écarts des individus laissent subsister la disposition générale de la race. Dire que l'homme est naturellement ouvert à la religion, c'est dire qu'il l'est aussi au surnaturel ; car le surnaturel n'est pas seulement la forme imposante et frappante, la garantie supérieure et divine, il est le fond même et l'essence intime de la religion, de toute religion efficace. La religion et le surnaturel sont deux noms du même ordre de choses

pratiquement ou spéculativement envisagé. Leur identité est reconnue, d'ailleurs, des adversaires mêmes des deux. Il est évident que si le dieu nature ou l'univers dieu convient à la science et à la poésie, il est mortel à la religion. On ne demande rien à qui ne peut rien donner, et on ne rend point un culte à qui ne peut point le recevoir. Le panthéisme, soit matérialiste, soit idéaliste, se rend justice à lui-même. Il n'aspire pas à fonder une religion. Le spiritualisme philosophique y prétend, mais ne saurait y suffire. Tout le monde en convient, excepté lui-même; soyons plus vrai, très-souvent il en convient lui-même aussi. Son illustre chef disait ces paroles, il y a déjà bien des années, et il ne les a jamais démenties : « Aux religions la puissance en ce monde; elles ont longtemps régné sur les sociétés en maîtresses souveraines, et il leur doit revenir toujours une part considérable dans le gouvernement des peuples et des Etats. Le rôle de la philosophie est plus humble. Elle ne parle qu'à un très-petit nombre; mais ce petit nombre est l'élite du genre humain. Au lieu d'aspirer à une domination qui lui échapperait toujours, qu'elle se contente de la liberté où est son droit et sa force véritable. » C'est le déisme qui proclame sa propre impuissance par cette bouche éloquente, en attendant qu'il la proclame aussi par d'autres[1]. Il a raison. Bien que personnel et distinct de l'univers, le Dieu lointain, muet, froid des philosophes spiritualistes ne suffit pas aux exigences de la religion. Il faut à cette dernière un Dieu qui s'intéresse et prenne part aux choses humaines; un Dieu qui sorte, en quelque manière, de lui-même pour venir à nous; un Dieu père, non par le nom seulement, mais par le cœur; en un mot, le Dieu des chrétiens. Nous savons ce qu'on peut dire, soit contre l'existence, soit contre les manifestations de ce Dieu; nous l'avons rappelé nous-même précédemment; mais nous savons aussi, et cela suffit à notre but, que ce Dieu est le seul qui puisse exercer un réel et souverain empire sur les âmes, le seul qui puisse fonder et conserver une religion pratique au milieu de nous. S'il doit subsister, parmi les hommes, dans la suite des âges, une religion, ce sera la religion chrétienne, et cette religion qui se dit un miracle reposera sur les miracles du ciel et de la terre, de Dieu et de l'histoire. La religion chrétienne reste la seule possible, et elle n'est possible qu'à la condition d'être surnaturelle.

L'incrédulité intelligente et conséquente elle-même nous fera ces deux concessions. Elle acceptera très-volontiers le débat posé dans ces termes. Elle conviendra que c'est la religion

[1] On connaît les aveux si remarquables de M. Schérer,

qu'elle poursuit dans le surnaturel et le surnaturel qu'elle poursuit dans la religion, et qu'elle aspire à abolir les deux du même coup. Il n'y a que cela de logique et de hardi. Mais cela est-il praticable? Je ne demande pas, ce n'est pas mon dessein, si le surnaturel est réel, mais s'il n'est pas nécessaire; ni si la religion est vraie, mais si elle n'est pas indispensable. Leur utilité suffirait, à elle seule, à garantir leur perpétuité. Or je tiens leur utilité pour attestée et, par conséquent, leur destinée pour garantie.

L'homme pourra essayer encore de se passer de la religion ou du surnaturel; y réussir, jamais. J'atteste son histoire, après sa nature; ses expériences, après ses besoins.

IV.

Ce n'est pas la première fois que l'homme traite la religion d'abus ou de chimère, et tente de vivre sans elle. La philosophie déchira jadis, d'une main hardie, le voile des fictions nationales, et se prit à rire devant les habitants de l'Olympe. On sait avec quel esprit Cicéron se moquait des dieux qu'avaient invoqués, en tremblant, ses ancêtres. Un grand poëte déclara, dans des vers célèbres, qu'il voulait affranchir les hommes de leur crainte, tâche aisée au temps où il écrivait. Les jeunes patriciens de Rome mêlaient l'impiété à l'orgie. Jules César professait le matérialisme en plein sénat. Sénèque faisait comme les autres. Deux augures ne pouvaient plus se rencontrer sans rire dans les rues de Rome. Les vieilles femmes elles-mêmes ne croyaient plus aux antiques traditions. Non pas que les autels fussent abandonnés et les temples fermés ou déserts. On avait trouvé déjà alors qu'il fallait une religion pour le peuple, et ceux qui se moquaient si agréablement des dieux dans les livres, les honoraient fort pompeusement encore dans les vieux sanctuaires de Rome : comédiens d'une nouvelle sorte et qui jouaient la pièce au pied des autels. Malgré ces semblants de respect, le mépris était partout et l'on pouvait croire que le polythéisme, qui avait semblé protéger Rome en sa longue fortune, allait disparaître pour jamais sous le rire public. Qu'arriva-t-il et quelles furent les suites de cette incrédulité descendue des classes élevées dans les classes populaires?

A la gaieté succéda la tristesse; au plaisir le regret; au rire moqueur l'anxiété superstitieuse. On tenta la réhabilitation du polythéisme discrédité. On se montra touché de ses charmes. On compara les hommes aux hommes, les siècles aux siècles, et

l'on trouva que les hommes et les siècles les plus pieux avaient aussi été les plus grands, les plus justes, les plus heureux. On conseilla, on pratiqua le retour au culte des ancêtres. Bien loin de triompher, le scepticisme s'accusa lui-même, et il se souhaita la foi qu'il ne pouvait se donner. La tristesse plus que la raison l'avait vaincu dans une foule d'âmes maintenant religieuses avec modération ou avec fanatisme. Jupiter redevint un dieu puissant et terrible. Les oracles se firent entendre de nouveau ; les pythies remontèrent sur leurs trépieds ; les entrailles palpitantes des animaux révélèrent les secrets de l'avenir ; les songes reprirent leur caractère révélateur sous l'inspiration des dieux ; les morts mêmes parlèrent aux vivants. Rien n'embarrassa la piété renaissante, pas même les mauvais vers de la pythie. Plutarque, il est vrai, n'attribuait aux dieux que l'inspiration et rendait leurs ministres responsables du reste. Mais le poëte Sérapion soutenait que les vers des oracles ne pouvaient être mauvais puisqu'ils étaient divins. Les philosophes frondeurs n'étaient plus là pour être punis de leur impiété : mais leurs ouvrages restaient et on ne les épargna pas. Ce n'est pas le fanatisme chrétien qui a commencé la guerre aux livres. Il y avait longtemps que les flammes avaient dévoré les ouvrages de Protagoras à Athènes. Ces pieux incendies se renouvelèrent au temps dont nous parlons. Au commencement du troisième siècle, deux ouvrages irrespectueux de Cicéron étaient brûlés par l'ordre de Dioclétien, avec la Bible.

Mais la religion classique d'Athènes et de Rome ne suffisait plus aux besoins profonds, ardents, aveugles des âmes. Il leur fallait les cultes mystérieux, étranges et, si nous l'osons dire, romantiques de l'Orient. Depuis longtemps, les habitants de Rome s'y sentaient portés. Le sénat avait voulu empêcher l'invasion des divinités étrangères. Vains efforts, impuissantes digues! Chaque maison était devenue une sorte de Panthéon. Osiris y était assis à côté de Jupiter ; Isis à côté de Junon ; Mithra à côté d'Apollon. Le Galle mutilé et le prêtre égyptien circulaient dans les mêmes rues que le flamine du dieu olympien. Tous les courants de l'idolâtrie, jadis si divers et si séparés, mêlèrent leurs eaux et couvrirent la terre entière d'un déluge de superstitions. Ce n'étaient qu'autels, prières, sacrifices, recours de toutes les âmes à tous les dieux. Toutes les religions réunies ne répondaient pas aux vœux des peuples. Les arts occultes remplirent les villes et les campagnes de leurs ministres. Les devins ne quittaient pas la demeure des empereurs et des gouverneurs de province. On les consultait à chaque instant, par tous les moyens et sur tout : sur l'issue des batailles, sur le sort

de l'empire, sur la durée d'un trône, sur la fortune d'un ennemi, sur les suites d'une maladie, sur les avantages d'un mariage, sur l'avenir d'un enfant. Ils étaient les conseils universels. Les grands chemins mêmes étaient remplis de sorciers qui se disputaient les passants. Chaque bourg, chaque village avait sa statue, son image, sa caverne miraculeuse. Chaque individu possédait une amulette qu'il portait sur sa poitrine ou sur ses doigts en forme de bague. Les tables tournaient comme de nos jours. Les miracles étaient aussi communs qu'étranges. Apollonius de Thyane en semait sa route d'un bout du monde à l'autre, et les peuples en étaient émerveillés. Le Voltaire du temps, s'il est permis de devancer les temps, Lucien, élevait parmi toutes ses folies son rire bruyant; mais ses livres mêmes attestent le commun délire par les plus incroyables détails. Quand on lit les vies de Pérégrinus et d'Alexandre le faux prophète, on se demande ce qui est le plus extravagant de l'audace des imposteurs ou de la crédulité des dupes. « On voyait dans ce temps, dit l'écrivain à qui nous empruntons ces souvenirs[1], les démons partout et l'homme nulle part. Cette soif de faire violence aux puissances inconnues, toujours irritée, devint féroce faute de pouvoir être satisfaite. La magie fut souillée de sacrifices humains. »

Et les beaux esprits, que faisaient-ils? La philosophie, que disait-elle? Les maîtres de la sagesse étaient ivres de l'ivresse générale. Ils faisaient des miracles pour prouver la vérité de leurs syllogismes. Ils avaient aussi leurs extases mystiques, leurs hallucinations pieuses. Ils descendaient dans les cavernes et ils faisaient assister leurs disciples aux apparitions les plus étranges. La science elle-même était devenue une superstition, un délire.

Qu'auraient dit les sceptiques écrivains ou les incrédules orateurs du temps d'Auguste, s'ils avaient vu les hommes qui avaient lu leurs ouvrages accourir, curieux ou tremblants, non-seulement au pied des autels, mais dans les grottes des magiciens pour connaître les secrets de l'avenir? Qu'aurait dit Cicéron s'il avait vu cette divination, dont il s'était si agréablement moqué, pratiquée en tout lieu avec une ardeur qui allait jusqu'à la frénésie? Qu'aurait dit Sénèque s'il avait vu un philosophe voler dans les airs sur les ailes de l'exaltation? Qu'aurait dit César s'il avait vu l'un de ses plus vaillants défenseurs aux pieds des philosophes magiciens? C'en était fait, pen-

[1] Benjamin Constant, *Du Polyth. Rom.*, 2e vol., pag. 118 [illegible] Apologies de Tertullien et de Justin.

TIMBRE IMPÉRIAL

saient-ils, oui, bien fait des anciennes croyances religieuses. Les pratiques resteraient ; mais les dieux s'en étaient allés pour ne plus revenir. Et voilà, les dieux revinrent avec d'autres dieux inconnus, ils revinrent plus redoutés que jamais. La religion vainquit la philosophie après en avoir été vaincue. La science avait rempli le monde d'incrédules ; les incrédules, à leur tour, le remplirent de superstitieux.

C'était, dira-t-on, l'effet de l'état social. Les abus engendrent les mécontentements, et les dangers les craintes. Quand les âmes sont tristes et inquiètes, elles cherchent des secours par tous les moyens, et les plus extravagants leur semblent les meilleurs. Il n'y a point de poésie ni d'élévation morale dans la réaction religieuse de cette époque. Ce n'est point pour retrouver l'enthousiasme des belles choses et la pratique des bonnes qu'on revient à la religion. Resté seul avec lui-même dans un monde rempli de périls, l'homme a eu peur, et il n'a demandé aux êtres supérieurs qu'un seul bien : la sécurité.

Mais cet état social lui-même, d'où venait-il? La chute des vieilles croyances n'était-elle pour rien dans la chute des vieilles institutions? Croit-on que l'état social ait suffi tout seul pour produire ce trouble des âmes? Il faut considérer plus attentivement le fond des choses. Les illusions, en s'évanouissant, avaient emporté avec elles les espérances. L'homme ne sut plus à qui donner ni à quoi consacrer les trésors qu'il portait en lui-même ; il ne vit aucun digne emploi des hautes facultés de sa nature. Rien ne méritait ses amours, ses enthousiasmes, ses dévouements. Le ciel vide, l'univers muet, l'avenir plus triste encore que le présent, les épreuves sans consolation dans la vie, le néant après la mort : tel était l'ouvrage de la philosophie. L'homme aurait cessé d'être l'homme s'il avait accepté, sans trouble, cette condition. Il n'y put tenir. Il s'était jeté dans l'incrédulité pour se soustraire à la superstition et, après avoir essayé des deux, il revenait à cette dernière, aimant mieux tromper ses besoins que les étouffer. Et cette superstition avec ses extravagances avait plus de chances de durée que l'incrédulité avec ses désespoirs. Ce n'est pas la philosophie, c'est le christianisme qui a délivré le monde ancien des devins, des sorciers, des faux dieux et des faux prêtres. Les hommes purent consentir à changer de religion ; ils n'auraient jamais consenti à s'en passer.

Descendons le cours des siècles. Au sortir de la longue et dure nuit du moyen âge, le paganisme renaît de sa tombe et éblouit le monde de ses splendeurs. On ne s'entretient plus que de ses monuments sans pareils. La chrétienté, honteuse de sa propre

barbarie, semble vouloir se faire grecque et romaine. Elle est ivre d'éloquence, de poésie et de sagesse antiques. On pourrait croire que le monde va changer de maître, et que Paul va céder la place à Cicéron, Jean à Platon, David à Virgile, Moïse à Homère. S'il reste un merveilleux, ce sera celui de la Grèce, non celui de Jérusalem. Le culte du beau va l'emporter sur le culte du saint, et le sentiment religieux va se perdre dans le sentiment littéraire. L'empire des âmes va passer de l'Eglise dans les écoles. Les hommes de science et de goût vont effacer les hommes de foi. L'Evangile et ses mystères vont perdre leur prestige sous le jour éclatant de la raison. Fatigué de religion, le monde se tourne vers les jouissances plus douces de l'intelligence. La civilisation antique vient assaillir de nouveau le christianisme et rendre de nouveau incertaines ses destinées. Qu'arrive-t-il? Le souffle non-seulement de la foi, mais du fanatisme, déchaîne une tempête sans égale sur la chrétienté. La religion chrétienne devient la passion souveraine des peuples et les discussions des cicéroniens et des platoniciens du temps ne sont plus regardées que comme des jeux d'enfants. Les deux géants religieux du siècle, Luther et Calvin, dominent de leur fière majesté tous ces beaux parleurs des académies dont les discours s'éteignent dans les luttes des Eglises et bientôt dans le tumulte des camps. La Renaissance suivie de la Réformation, voilà la seconde réponse de l'histoire à ceux qui pensent que les hommes peuvent renoncer à la religion.

Ce n'est pas la dernière ni la plus frappante. Le dernier siècle, un grand siècle, dont il ne faut pas médire, un siècle à qui nous devons beaucoup, puisque nous lui devons 89; le dernier siècle fit à la religion une guerre ardente et, à ce qu'il semblait, heureuse : il employa contre elle toutes les armes, les bonnes et les mauvaises indifféremment; les circonstances servaient l'incrédulité à cette époque bien plus qu'à d'autres. On pouvait invoquer contre la religion ses propres fautes. Elle paraissait, d'ailleurs, responsable de cette France monarchique et aristocratique, qui offensait chaque jour davantage la justice et la raison; car la vieille France avait grandi sur les genoux de l'Eglise et reçu toutes ses absolutions. Les abus politiques s'abritaient sous les dogmes chrétiens et la foi passait pour la mère de la tyrannie. Aussi la religion fit-elle pauvre figure dans ce siècle jusqu'au jour où elle tomba dans la boue et dans le sang. Comme la philosophie l'avait discréditée avant que la Révolution la frappât, comme son autorité avait été compromise avant son existence, il semblait que sa dernière heure avait sonné, du moins en France. Ses autels renversés, ses sanctuaires fermés

ou profanés, ses pasteurs traîtres ou captifs, ses biens confisqués, la nation applaudissant à cette grande apostasie et se jetant avec enthousiasme dans l'impiété, ah! pour le coup, c'était bien fini. On n'avait aucun doute à ce sujet. Celui qui aurait osé prédire à la religion de nouveaux et éclatants succès en France aurait passé pour un traître ou pour un fou. Les incrédules de notre époque auraient partagé la conviction de leurs devanciers.

Chacun sait ce qui est arrivé et comment l'impiété, d'abord purement philosophique, puis grossièrement païenne, a ramené la religion après elle. Le vrai restaurateur du culte chrétien en France, au commencement de ce siècle, ce n'est pas Napoléon, c'est le sentiment religieux. Avant que Napoléon eût relevé les autels dans les temples, le sentiment religieux les avait relevés dans les cœurs. Je n'examine pas si le Concordat n'a pas plus gêné que favorisé le travail de la religion dans les âmes, et si Jésus-Christ n'aurait pas mieux fait son œuvre seul qu'en compagnie de César; j'affirme seulement que la conscience avait devancé la politique, et que la foi renaissante pouvait se passer de protection. Elle n'avait besoin que de liberté. Les Français, en changeant de régime, n'avaient pas changé de nature, et leur nature se montrait plus forte que leurs préjugés; ou plutôt leurs préjugés s'étaient dissipés dans leurs douleurs, et leur enthousiasme s'était éteint dans leur dégoût. Ils avaient essayé du joug de l'impiété matérialiste, et ils n'avaient pu le porter, non plus que les anciens païens. Honteuse des boues dont elle s'était souillée et du sang dont elle s'était couverte, la France revenait, humiliée de ses mécomptes, sinon repentante de ses fautes, aux vieux autels de la foi chrétienne pour y retrouver la paix, l'amour, l'espérance, la poésie, les lettres, le goût, les arts, et sa propre image perdue dans le naufrage de tout le reste. Elle semblait prier la religion de la baptiser une seconde fois pour effacer les souillures de cette grande apostasie.

C'est une chose bien remarquable, quoique bien naturelle, qu'au sortir de ce siècle, le plus incrédule qui se soit jamais levé sur l'humanité depuis le siècle de César et de Lucrèce, un grand réveil religieux se soit produit dans les parties les plus éclairées et les plus libres de l'Europe. Le vent d'en haut a soufflé sur les successeurs de Voltaire et de Diderot, de Bolingbroke et de Hume, de Frédéric le Grand et de ses pareils, et la première moitié du dix-neuvième a été marquée par un retour général à la piété. Les descendants de Joseph II, du royal ami de Voltaire et de la grande Catherine ne rougissent pas d'invoquer Dieu à la face du monde, non plus que les présidents du peuple le plus

émancipé de l'univers. La religion a ses représentants à la fois dévoués et illustres dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, dans les parlements, dans les conseils des princes, comme parmi les princes eux-mêmes, et c'est elle encore qui pèse du plus grand poids dans les balances du monde. Même lorsqu'on la rencontre dans une institution contraire à son esprit et funeste à son influence, on n'ose mettre la main sur elle, de peur de faire trembler tout l'édifice européen. Quelque imparfaitement religieux qu'ils soient, nos contemporains sont pourtant plus religieux que ne le furent leurs pères. C'est l'impiété qui a perdu du terrain, et c'est la piété qui en a gagné. La grande expérience du siècle dernier a eu le même effet que les autres. Elle devait aboutir à la ruine de la religion chrétienne, et elle a tourné à son honneur. La religion chrétienne est sortie de cette crise, la plus terrible qu'elle ait connue depuis les jours du cirque, plus pure et plus forte qu'elle n'y était entrée.

V.

Le passé annonce l'avenir, c'est-à-dire la lutte, et dans la lutte, tantôt les succès, tantôt les défaites. Il ne faut pas s'en étonner. La lutte de l'impiété et de la religion est la lutte de l'homme avec lui-même. Nous avons dit que l'homme est religieux par nature; il faut ajouter que par nature aussi il est pécheur : les bons et les mauvais instincts se disputent sa personne sans jamais la conquérir entièrement. Quand il l'emporte, le vieil homme ou l'homme du péché dans l'homme fait à la religion une guerre aveugle : elle ouvre les perspectives éternelles, il les ferme; elle allume le flambeau de l'espérance, il l'éteint; elle met sur son front une couronne de fils de Dieu, il la foule aux pieds, dans la boue. L'homme alors se plaît à sa propre honte, et il applaudit à sa propre dégradation. Mais cela ne dure pas. L'homme, non pas encore nouveau mais meilleur, prend sa revanche et rend à la religion l'empire que l'autre lui avait ravi. Telle est l'histoire de l'homme et telle est aussi l'histoire de la religion sur la terre. Voilà ce qu'il faut se rappeler pour se défendre de la présomption et de la crainte devant l'avenir. Lorsque les chrétiens s'étonnent des épreuves de leur religion si divine, ils oublient l'homme de la chair; lorsque les philosophes s'étonnent des mécomptes de leur doctrine si commode, ils oublient l'homme de l'esprit. Souvenons-nous des deux.

L'impiété compte sur de nouvelles victoires. Je veux les croire non-seulement possibles ou probables, mais certaines. J'admets un nouveau siècle d'incrédulité. Nous aurons des Rousseaux, des Voltaires, des encyclopédistes aussi heureux, plus heureux que les premiers. Des couches les plus élevées de la société, l'irréligion descendra jusqu'aux plus basses. Ce sera comme au temps de Cicéron : les vieilles femmes elles-mêmes riront des enseignements chrétiens. Après les livres, les lois; après les rieurs, les persécuteurs. Les ministres du culte seront renvoyés des écoles, et bientôt après des temples. Les cérémonies saintes cesseront partout et seront remplacées par les fêtes de l'humanité et de la nature. On dira encore et avec plus d'assurance que jamais : La religion est morte, et nul ne la verra ressusciter.

Ce qui arrivera n'est pas difficile à prévoir. Et d'abord, le premier bien que les hommes irréligieux perdent, c'est la liberté. La raison en est simple. Tout homme, dans tout état social, a plus de désirs que de biens, plus de convoitises que de jouissances. De là la nécessité des freins intérieurs : le devoir, la Providence, l'œil toujours ouvert de Dieu, l'attente de la vie à venir. Quand ces freins manquent, le désordre commence et la tyrannie naît. La tyrannie essaye en vain de dompter les âmes pleines de Dieu. On le vit bien aux premiers jours du christianisme. Les descendants avilis des vieux Romains se prosternaient lâchement devant des Césars imbéciles ou barbares, et leur rendaient sans rougir les honneurs divins. Les disciples du Crucifié relevaient seuls la tête devant les tyrans et vengeaient seuls la dignité humaine dans cet esclavage universel. Ils n'étaient pas nés plus courageux que les autres, mais ils l'étaient devenus en devenant croyants. S'adressant aux empereurs, au sénat et au peuple romain, un philosophe converti leur jetait publiquement ce sublime défi : « Vous pouvez nous tuer, nous nuire, non ! » Et ce n'était pas là une vaine parole. Les chrétiens mouraient plutôt que de s'avilir avec le reste du monde sous le despotisme impérial. Les incrédules de 93 ont porté plus tard un grand respect aux cérémonies de la religion. Il ne pouvait point leur en coûter de suivre, si la politique l'exigeait, les processions dans nos rues, le cierge à la main. Pense-t-on que de vrais chrétiens auraient accompagné Robespierre à la fête de l'Etre suprême? Quand les hommes n'ont point d'autre règle de conduite que leurs intérêts, ils se soumettent à tous les caprices de la fortune et, après avoir engendré la défiance, ils subissent l'oppression. Affamés ou repus, les peuples matérialistes sont une grossière et lourde pâte qui cède à tous les poids et s'affaisse sous tous les jougs. Les troupeaux d'Epi-

cure furent de tout temps les plus dociles au fouet. Sur eux, la tyrannie est facile autant que nécessaire. *Panem et circenses*, du bien-être et des plaisirs, tel est le dernier mot des peuples non croyants. La liberté leur importe aussi peu que le devoir. On les fait ramper jusque sur le seuil des temples, pourvu que la force paye fidèlement le salaire à l'abjection. L'homme perd l'énergie en perdant la foi. « Il faut que l'homme croie ou qu'il serve, » a dit un écrivain ami de la liberté. Un autre avait déjà dit : « L'époque où les idées religieuses disparaissent de l'âme des hommes est toujours voisine de la perte de la liberté; des peuples religieux ont pu être esclaves, aucun peuple incrédule n'a pu être libre. » J'ajoute que les peuples religieux ont fini par briser leurs chaînes; les autres les porteraient encore si l'infortune ne les avait pas corrigés de l'impiété. La jouissance du bonheur ne console pas longtemps de la perte de la liberté. La tyrannie promet la sécurité et engendre la défiance. La misère naît de l'oppression. Pour supporter l'état social qui se produit tôt ou tard sous ce régime, il faudrait avoir les vertus mêmes qui empêchent d'y tomber. Voilà vers quoi nous poussent de prétendus amis de la liberté. Si nous y arrivions jamais, nous appellerions de nouveau la religion à notre secours pour en sortir.

Mais supposons l'impossible, la religion tombée et la liberté debout; les croyances évanouies et les bonnes mœurs conservées avec les bonnes lois. L'homme sera-t-il content de son sort? Comment s'y prendra-t-on pour satisfaire les besoins élevés de sa nature et enfin ce sentiment religieux qui est la source même de sa meilleure vie? Je sais ce qu'on fera; on fera ce qu'on a déjà fait, mais dans d'autres temps. Autrefois on avait la ressource des éléments. Le culte de la nature était un grand culte, et a pu durer pendant de longs siècles. Aujourd'hui ce culte est impossible, et nul ne songe à y revenir. Reste l'humanité. Le culte de l'humanité a charmé le premier peuple de la terre et inspiré des chefs-d'œuvre qui lui ont survécu ; mais c'était le culte de l'humanité idéalisée et voilée. L'humanité alors habitait l'Olympe : elle s'appelait Jupiter, Junon, Minerve, Mars, Apollon, et l'humanité croyait adorer la Divinité quand elle adorait sa propre image dans son propre ouvrage. Si l'on avait dit aux Grecs que leurs dieux n'étaient que la personnification de leurs sentiments, leurs prières seraient tombées avec leurs illusions. Nos contemporains n'ont pas un ciel poétique à leur service : tout doit se passer sur la terre et en plein jour ; c'est l'humanité dans l'histoire, non l'humanité dans le rêve qu'il s'agit de proposer comme le véritable objet du culte. Nos pères,

qui auraient rougi de se prosterner devant Dieu, firent une grossière statue et ils s'inclinèrent devant elle ; c'est ce qu'ils appelaient avoir de la raison. De nos jours, un homme, devenu chef d'école, a écarté comme des vieilleries ridicules et comme des abus funestes le culte et le Dieu des chrétiens, et il a mis à leur place le culte de l'humanité. Il a voulu avoir ses saints et ses rites, son catéchisme et son calendrier. Sur ce dernier, il a inscrit les grands serviteurs de l'humanité : 364 noms d'hommes et de femmes, plus 165 noms additionnels. « La liste, dit M. Guizot, commence par Moïse et finit par Bichat, en passant à travers Homère, Aristote, Archimède, César, saint Paul, Charlemagne, Dante, Gutenberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric II. » Et comme il fallait un grand-prêtre à ce culte, Auguste Comte s'est institué lui-même pape, et a exigé de tous les hommes bien pensants le respect dû à une personne sacrée. Il ne faut ni s'en étonner ni en rire ; ce n'est que le commencement des extravagances qui nous attendent, si l'impiété doit faire de nouveaux progrès au milieu de nous. Oui, ces grands esprits, ces fiers amis des lumières nous réservent et nous préparent la nouveauté piquante de la déesse humanité. C'est la véritable religion de l'avenir : le paganisme, moins les séductions, au terme du progrès humain. Il faudra nous prosterner devant cette divinité sortie de la terre et destinée à y revenir ; devant cette divinité troublée, divisée, sujette à l'erreur, à la souffrance, à la mort ; devant cette divinité pleine de passions misérables et qui va à la guerre, au cabaret et au bagne. Elle sera le dernier et unique objet de notre amour, de notre enthousiasme, de nos espoirs. Avant elle, après elle, au-dessus d'elle, rien, du moins pour nous. C'est alors que les prêtres ne pourront se rencontrer sans rire. De tous les cultes essayés sur la terre, le culte de l'humanité est le plus impossible, parce que c'est celui qui prête le moins à l'illusion. De toutes les idoles, c'est l'homme qui est la pire pour l'homme, parce que cette idole se connaît elle-même et rougit incessamment de ses misères. Le culte de l'humanité serait la déraison avant d'être l'impiété.

Je suppose ce culte possible, et je demande s'il serait suffisant. Je passe sur le péché et sur les troubles qu'il amène avec lui, et je considère seulement la vie humaine. Sur le seuil même de l'existence, la religion prenait le petit enfant dans ses bras, le bénissait et le consacrait pour la vie éternelle. Elle le rendait au père et à la mère comme un dépôt sacré, et le confiait à leur vigilance et à leur responsabilité. Le petit enfant n'est plus qu'un citoyen naissant ; aucun sceau auguste n'est empreint sur

son front. Son père et sa mère n'ont à répondre de lui que devant la patrie. Ils ne sont pas tenus d'avoir d'autre conscience que la loi. La religion recevait le jeune homme à la table sainte, et l'unissait à Dieu par de nouveaux liens au milieu d'un peuple attendri et en prières. Maintenant il est instruit des devoirs civiques, ce qui suffit à sa sagesse. Le voilà dans le monde livré aux tentations de son âge; autrefois la religion lui montrait les regards de Dieu ouverts sur son âme, ses mains prêtes à le bénir ou à le châtier; maintenant il est livré à lui-même, et il n'a pas d'autre appui que son cœur contre les entraînements de son cœur. Quand il s'unissait à la compagne de sa vie, la religion consacrait pour l'éternité l'alliance des âmes comme pour la terre l'union des corps, et ses paroles étaient pénétrantes autant que solennelles; maintenant il n'entend plus que les paroles glaciales du maire lisant le code civil. Quand le vent de l'adversité soufflait sur lui, quand les haines et les injustices le frappaient de leurs coups, quand la maladie envahissait son corps ou le chagrin son âme, la religion lui ouvrait le sein de son père céleste, et lui montrait la croix de son Sauveur; maintenant il est sans consolation et partant sans force. Quand l'heure suprême sonnait pour lui, la religion ouvrait le ciel sur sa tête, et lui disait : Déploie tes ailes et monte; maintenant il n'a plus que des ténèbres devant lui et dans les ténèbres éternelles le sommeil éternel. Quand ses dépouilles étaient transportées au tombeau, la religion prononçait le mot de l'espérance : Au revoir; maintenant on ne prononce plus que le mot du désespoir ou de l'indifférence : Adieu! Voyez-vous ces funérailles sans pasteur, sans prêtre; rangez-vous, c'est l'incrédulité du siècle qui passe : respectez ses droits. Elle s'en va, la tête haute et contente d'elle-même, jeter l'homme aux vers. Elle a fait pour lui la conquête du néant; quand donc les vers auront achevé leur œuvre, il ne restera plus rien de lui. Quoi! manger, boire, gagner de l'argent, en dépenser, briller, jouir autant qu'on peut, et puis tomber comme la brute dans la pourriture! L'homme, dites-vous, est là tout entier, dans cette bière; là, tout entier, Pascal, Newton, Cuvier et bientôt vous-même, et après vous toutes les générations humaines, tellement que le genre humain ne sera plus un jour qu'une vile poussière perdue dans l'autre. Là aussi les bourreaux et les martyrs, les héros de la vertu et les monstres du crime dormant le même sommeil, et les divines espérances de l'homme descendant au tombeau avec tout le reste? Quelle idée vous faites-vous donc de l'homme, et vous-même pour qui vous prenez-vous? Vous êtes parvenu à croire ces choses-là et non-seulement à les croire, mais à les

professer d'un air content? Vous êtes fier parce que vous vous êtes prouvé à vous-même votre propre dégradation, et vous allez, vous nous menez, la figure réjouie, au sépulcre, parce que nous devons y trouver le néant dans la boue? Vous appelez cela le progrès et la véritable dignité humaine, et vous pensez avoir bien mérité de vos semblables, parce que vous avez courbé vers la terre ces têtes que la religion élevait vers le ciel? Mais alors vous avez perdu, non pas seulement votre foi, mais votre propre nature, et rendu votre personne aussi vile que votre pensée?

Ah! vous calomniez la nature humaine dans les autres et en vous-même. La haine vous égare; l'orgueil se joue de vous. Vous croyez frapper la religion, quand vous ne frappez que vous-même. Vous éteignez vos gloires avant les siennes, et dans ce noir tombeau que votre main creuse, c'est vous qui descendez le premier. Vous voulez que sur la pierre dont elle sera un jour couverte, l'humanité écrive à l'avance le mot affreux de néant. Elle n'aura jamais contre elle ce courage cruel; ce serait transporter la mort dans la vie même et rendre les grandes choses impossibles en les rendant vaines. Appelons cette philosophie par son nom : c'est la philosophie du suicide moral. Elle tue l'âme dans le corps. Non, l'humanité ne se condamnera jamais à ce sort. Elle pourra l'essayer encore; y réussir, non, parce que ses besoins subsistent sous ses égarements. L'humanité a ses jours de vertige, mais les souffrances la ramènent de ses erreurs. L'incrédulité a son fanatisme aussi aveugle et moins excusable que l'autre; mais ses triomphes sont de courte durée; elle excite l'horreur après l'enthousiasme, et quand on revient de son ivresse, on est tout honteux de s'y être livré.

En parlant du christianisme et de l'incrédulité qui le méconnaît, Chateaubriand a dit : « Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme, parce qu'il se sent fait pour l'immortalité. Les conjurations, la nécromancie ne sont chez les peuples que l'instinct de la religion et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire quand on ne croit rien; on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortiléges quand on renonce aux cérémonies saintes, et l'on découvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur[1]. » Il ne faudrait pas répondre de la sagesse des hommes au moment de la réaction religieuse, si le christianisme n'était pas là pour prévenir leurs folies, en satisfaisant leurs besoins. Qu'on ne nous parle pas des lumières

[1] *Génie du christianisme.*

actuelles : Plotin, Porphyre, Jamblique, Julien, Libanius étaient des hommes fort instruits, et ils connaissaient tous les arguments de leurs devanciers; en étaient-ils moins superstitieux? Qui nous assure que les Cicérons, les Sénèques, les Lucrèces, les Césars, les Varrons de notre époque ne ramèneraient pas leurs successeurs aux cavernes mystérieuses, aux astres révélateurs, aux amulettes préservatrices, aux prévisions fatidiques, aux tables tournantes et aux esprits frappeurs? Ce n'est pas l'incrédulité qui vient à bout de la superstition; c'est son orgueilleux dessein de la chasser de la terre, et c'est son humiliation de l'y ramener : la superstition n'est vaincue que par la religion.

En résumé, l'homme peut méconnaître sa nature; il ne peut pas l'abdiquer. Il a beau replier ses ailes; sous certains souffles et à certains moments, elles se déploient d'elles-mêmes et elles l'emportent dans les régions de l'enthousiasme, de la poésie, de l'amour, de l'infini. Quand, revenu ou rendu à lui-même, il entend les grands bruits et contemple les magnificences de l'univers : les cieux étoilés, la mer mugissante, la terre en ses fêtes ou en ses deuils, enfin, tous les spectacles de la création, il est ému jusqu'au fond de ses entrailles; il résonne comme une lyre et entonne l'hymne de la création au créateur. Quand il immole ses penchants à ses devoirs et pratique la vertu aux dépens du bonheur, il sent qu'il obéit aux volontés d'un être saint, et il ne se considère ni comme le jouet d'un aveugle hasard, ni comme l'esclave d'une indomptable fatalité. Quand il plonge ses regards dans les yeux limpides et profonds de la compagne de sa vie ou serre sur son cœur ému cette douce et ravissante merveille que nous appelons le petit enfant, il ne croit pas, et qui donc peut le croire? que ce soit seulement une boue organisée qui en aime une autre. Quand l'incomparable image du Sauveur des hommes se présente à lui pleine de grâce et de vérité, pleine de sainteté et de miséricorde, pleine d'autorité et de support, pleine de gloire et d'humilité, toute pleine de Dieu, toute pleine de l'homme, il ne peut pas dire : C'est un fantôme; un fantôme ne parle pas ainsi, ne change pas ainsi la face du monde, ne domine pas ainsi les plus hautes têtes de l'humanité. Une pure imagination Jésus-Christ? Mais alors l'histoire humaine n'est depuis dix-huit siècles qu'une mystification. Il est vivant Celui de qui l'humanité a tiré la meilleure vie; le plus grand miracle de l'histoire en est aussi le plus certain. La science n'a pas fait Jésus-Christ, et elle est aussi incapable de l'anéantir que de le produire. Jésus-Christ restera et avec lui tout le surnaturel qui l'enveloppe, et par-dessus lequel il plane

de toute sa hauteur divine. Et par quoi remplacerait-on Jésus-Christ sur la terre? Par quoi sa parole, par quoi ses exemples, par quoi sa personne, par quoi ses bienfaits, par quoi son culte, par quoi son Eglise? En ces jours de défaillance et d'abandon, il semble dire encore à ses disciples : Et vous, ne voulez-vous pas vous en aller? Et à qui iraient-ils? je le demande. Au scepticisme? Il tarit les sources de la vie. Au matérialisme? Il les corrompt. Au déisme? Il commence la religion sans pouvoir l'achever, et c'est des bras mêmes du déisme qu'ils sont tombés dans ceux de Jésus-Christ. Ils resteront et ils attendront que les autres reviennent. Et les autres reviendront, comme leurs devanciers sont revenus. Ils reviendront et diront au Maître : Nous avons essayé de tous les jougs et nous avons trouvé que c'est le tien qui est le plus léger. L'incrédulité elle-même les ramènera à lui. L'humanité sera encore une Marie prosternée à ses pieds; elle répandra dans son sein les larmes de la douleur; elle brûlera sur sa tête les parfums de l'amour; elle cherchera dans ses yeux les rayons de l'espérance jusqu'au jour où elle s'envolera avec lui vers les cieux.

Telle est, non pas seulement la ferme attente de la foi, mais la vraisemblance morale et philosophique. Les enseignements de l'histoire et les impérissables besoins de notre nature, tout prouve que le christianisme est seul capable de porter le fardeau du genre humain.

J. Pédézert.

VARIÉTÉS

—

DE BOMBAY A BEACOR

JOURNAL DE VOYAGE D'UN MISSIONNAIRE[1]

Nous allons nous remettre en marche. Le soleil est couché, mais l'atmosphère est encore tout imprégnée d'une lumière bleuâtre dans les bas-fonds, violacée sur les moraines qui bordent la rivière, orange et carmin dans les régions supérieures où des hirondelles sont allées chercher une prolongation de la journée. Nos chars de bagage traversent en ce moment le lit de la rivière, et dans le calme qui règne déjà sur la terre, la chanson des charretiers monte jusqu'à nous avec le clapotis des eaux.

La cour du caravansérail présente l'aspect désolé d'un campement abandonné ; un mince filet de fumée bleue monte du foyer que Jacob avait établi sous le grand tamarin; des bouteilles vides, des débris de victuaille sont épars autour de l'âtre, une demi-douzaine de corneilles grises se sont emparées du terrain et se disputent à grands cris les reliefs de notre dernier repas.

Un sentiment indéfinissable de solitude s'empare de nos cœurs. C'est l'heure où l'éloignement de la patrie devient péniblement sensible ; tout est si différent de chez nous. Là-bas, dans cette grande ville dont les rumeurs confuses nous parviennent à peine, nous n'avons ni connaissances ni amis; personne n'y sympathise avec nos peines, personne ne s'y associerait à nos joies et à nos espérances. Si la maladie nous surprenait dans cette solitude, pas une âme ne viendrait à notre secours, nos domestiques mêmes nous fuiraient, chargés de dépouilles. C'est en de pareils moments que les consolations de l'Evangile font sentir leur efficace, et que les paroles du Christ répandent tout leur parfum. Après lui, je veux redire : Je ne serai pas seul, parce que le Père est avec moi.

22 *novembre*. *Pottôsun*. Mes gens ont eu une violente altercation avec

[1] Voir la *Revue chrétienne* des 5 février, 5 juin, 5 juillet et 5 août 1867.

les villageois qui ne voulaient céder leurs denrées qu'à des prix fabuleux. J'ai eu de la peine à faire entendre raison aux deux partis qui étaient également excités; et, pour en finir, j'ai dû fixer moi-même, d'un ton d'autorité, la valeur monétaire d'un chevreau, d'une douzaine d'œufs et d'une terrine de lait.

La disposition querelleuse de ces gens annonce le voisinage d'un cantonnement anglais, celui de Dîsa. Il suffit de se rapprocher des lieux habités par les Européens pour trouver un changement notable dans les mœurs des indigènes. Le contact avec la race civilisée les rend défiants, avides, querelleurs. Une mission n'est malheureusement prospère qu'en raison directe de son éloignement des stations européennes. La soldatesque anglaise, turbulente et corrompue, nuit à l'avancement du règne de Dieu dans l'Inde plus encore que les préjugés de la caste hindoue.

Nous nous trouvons ici en même temps que Monseigneur l'évêque anglican de Bombay, qui fait une tournée dans son immense diocèse. Ses domestiques ont pris leurs quartiers dans le bungaleau, tandis que deux vastes tentes ont été dressées sous un bosquet de mimosas pour le service de Monseigneur. A notre arrivée, il était assis devant sa porte, dans un grand fauteuil d'ébène sculpté. Comme nous n'avons pas l'honneur de sa connaissance, il n'a pas jugé à propos de nous apercevoir.

Il voyage en véritable monarque. Sa cuisine occupe plusieurs chariots; ses chevaux, de pur sang arabe, mangent le chanâ (espèce de pois) à l'ombre d'un manguier, et par l'ouverture de la tente principale, j'entrevois des tapis, des draperies, des meubles de salon, une table couverte de vaisselle d'argent.

Il est regrettable que l'étiquette anglaise ne me permette pas d'aller fraterniser avec ce haut dignitaire de l'Eglise; ce serait un beau témoignage d'amour fraternel à donner aux païens qui nous entourent. Mais il ne m'appartient pas, à moi qui suis d'un rang inférieur, de faire les avances. D'ailleurs, les successeurs anglicans de saint Pierre ont, dit-on, une sainte horreur de la dissidence.

Je viens de découvrir une superstition qui présente quelque intérêt comme révélant chez les Hindous un sentiment d'amour de famille dont je n'avais vu jusqu'ici que bien peu d'indices. Je regardais mes cochers manger leur repas; assis en rond autour d'un plateau de cuivre chargé de riz et de légumes épicés, ils plongeaient, tour à tour, la main dans ce plat favori et, la relevant d'un geste rapide, l'appliquaient prestement contre leur bouche, sans qu'un seul grain tombât à terre.

L'un d'eux, grand gaillard à l'air éveillé, s'étant levé, je le suivis machinalement des yeux jusqu'à la margelle du puits voisin. Lorsqu'il eut puisé de l'eau, il y trempa le bout de son doigt, et en déposa une goutte sur une médaille d'argent que j'avais déjà remarquée sur sa poitrine. Puis il but, comme boivent tous les Hindous, en faisant couler l'eau dans sa bouche sans toucher le vase avec ses lèvres.

A son retour, l'ayant appelé auprès de moi, j'ai demandé à voir sa médaille. L'effigie complète d'un être humain était grossièrement burinée sur chaque revers.

— Dites-moi, Chotou, qui représentent ces images?

— L'une est mon frère, l'autre mon fils aîné. Tous deux sont morts.

— Que faisiez-vous tout à l'heure près du puits?

— Je leur donnais à boire, — et voyant que je souriais d'un air sceptique, il continua avec chaleur :

— Quand j'ai soif, et que je me trouve auprès d'un puits, je n'oublie pas que pour moi l'eau est toujours abondante, tandis que mes morts sont dans un pays où la terre est sèche. C'est pourquoi je leur donne à boire.

— A qui? à ces images? je croyais que vous parliez d'amis qui ne sont plus ici-bas?

— Ils n'y sont plus, mais voici leurs effigies consacrées (ou charmées, soumises au *mantr*), et quand je les humecte, mes morts hument la fraîcheur du puits.

Pauvre homme! il n'en a jamais su davantage; et parmi les erreurs sans nombre dont son cerveau est rempli, celle-ci est une des seules qui ait quelque chose de touchant.

Nos gens, qui vont recevoir demain leur salaire et leur congé, sont aujourd'hui d'humeur joyeuse, ce qui leur arrive rarement. Ils ont achevé leur repas; l'un d'eux est allé querir à la cuisine une brassée de *gobar* (galettes de fiente de vache) pour nourrir le feu qui commençait à dépérir; un autre a préparé la pipe commune; et maintenant, assis autour du brasier qui donne à leurs visages basanés une teinte de cuivre poli, ils en sont à se raconter des histoires vieilles comme les pagodes et à se poser des énigmes. C'est à qui proposera la plus ingénieuse.

Un roi se promenait un jour avec son fils dans une grande forêt. Ils arrivèrent, tout en conversant, à un endroit où des marques de pas, encore fraîches, indiquaient le passage récent de deux personnes. Ce devaient être deux femmes, à en juger par l'exiguité des traces que leurs pantoufles avaient laissées sur le sol humide. — Suivons-les, s'écria le roi, et s'adressant à son fils : si les dieux favorisent notre recherche, je prendrai pour femme celle dont les pieds ont laissé la plus petite trace, et je te donnerai l'autre en mariage.

Ce disant, ils reprirent leur marche et, au détour d'un sentier, trouvèrent deux dames d'une grande beauté; c'étaient une mère et sa fille. Celle-ci eut l'honneur de devenir l'épouse du monarque régnant, tandis que sa mère, dont les pieds étaient plus grands, échut en partage au jeune prince.

Or, au bout d'un an, il arriva que la reine et la princesse donnèrent l'une et l'autre naissance à un garçon.

Il s'agissait de déterminer le degré de parenté entre les deux enfants.

Mes gens ont consacré plus d'un quart d'heure à établir ce point à la satisfaction générale.

25 *novembre. Dîsa.* Nous avons atteint le cantonnement avant-hier soir, au moment où les fanfares retentissantes de l'armée anglaise sonnaient le couvre-feu. Il n'y a rien ici d'intéressant à visiter; le pays est entièrement plat, le sol sablonneux et aride. Les avenues de mimosas tirées au cordeau, les longues files de casernes donnent à ce lieu un aspect sévère et monotone qui nous ôte tout désir d'y séjourner. Dîsa n'a d'importance qu'au point de vue stratégique. Situé sur la frontière du Rajputana, c'est un centre militaire pour les Anglais; et bien que le pays ne leur appartienne pas, ils ont su triompher des répugnances du gouvernement indigène et s'y établir, sous prétexte de donner de la sécurité à la route qui relie Ahmedabad avec le nord de l'Inde. Il est juste de dire que, sans leur protection, la position des voyageurs serait pleine de dangers. Les rois rajpoutes ne se piquent pas de faire la police dans leurs Etats. Les vastes jungles qui couvrent une portion considérable de leur territoire forment une sûre retraite pour les bandes de malfaiteurs qui, de temps immémorial, ont mis à contribution les voyageurs, aussi bien que la population clair-semée des campagnes.

L'historien ou le romancier qui voudrait se faire une idée approximative de l'état de l'Europe au moyen âge, n'aurait qu'à visiter le Rajputana. Il y trouverait le système féodal en pleine vigueur : des princes belliqueux, fiers et ignorants, qui professent un souverain mépris pour les lettres et pour l'agriculture, et ne sortent de leurs châteaux que pour lever des taxes sur le paysan, chasser le sanglier ou combattre quelque prince voisin; des brahmanes, qui se considèrent comme les seuls propriétaires légitimes du sol, et vivent dans une oisiveté philosophique, aux frais de leurs adorateurs; quelques marchands, intelligents et rusés, avares et fripons, qui prêtent de l'argent aux seigneurs et s'enrichissent par l'usure plus encore que par le négoce; les cultivateurs du sol, grevés, rançonnés, qui végètent dans la misère et prospèrent le moins qu'ils peuvent, de peur d'amorcer la cupidité des exacteurs, ou de devenir la proie des voleurs de grand chemin. Ceux-ci appartiennent à une classe d'anciens gens d'armes, dont la vie se passait jadis à guerroyer à la solde des princes, et à tenter des aventures dans les intervalles de paix publique. Aujourd'hui que la présence des Anglais rend les querelles politiques presque impossibles, cette race turbulente s'est jetée dans les bois et ne vit guère que de rapines. Enfin des troubadours errent de lieu en lieu, chantant, suivant le caprice de ceux qui les accueillent, les exploits des guerriers ou les aventures des hommes de la forêt.

Rien de plus romantique que tout cela; mais j'ai eu soin de demander du secours au brigadier général, qui m'a généreusement envoyé deux gardes du corps à cheval. Ce sont des Sikhs, grands, secs et noirs; des mines à faire trembler. Un turban volumineux enveloppe leur tête et des-

cend jusqu'au bas du front; d'épais sourcils, sans cesse en mouvement, ne voilent qu'à demi l'éclat des noires prunelles; un nez en bec de faucon, une bouche fortement arquée, un menton pointu, prêtent à ces physionomies un air de rapacité qui, sans la recommandation du général, me donnerait à réfléchir.

Le fusil lié en travers sur le pommeau de la selle, le sabre au poing, mes deux cavaliers se placent en tête des chariots, et la caravane s'ébranle. En route pour Erinpourah!

A une heure de Dìsa, nous traversons le lit desséché d'un torrent. Çà et là, quelques flaques d'une eau bourbeuse donnent encore asile à des flamants qui nous regardent passer assez près d'eux sans paraître éprouver de la crainte. Au delà, le terrain s'élève graduellement, et, sans cesser d'être limoneux, commence à se couvrir de pierres, sûr indice que nous sommes hors du Goujerate. L'apparence des cultures dénote aussi moins de fertilité; les villages deviennent rares; ils sont plus petits et bâtis avec moins de soin. Leurs habitants sont en majeure partie des pâtres qui, pendant le jour, conduisent leurs troupeaux dans les pâturages immenses de ce district et, le soir, s'occupent à traire les vaches et à fabriquer du ghi (beurre clarifié) et du fromage. Le lait de buffle étant surtout recherché comme plus riche que celui de vache, les troupeaux de buffles sont immenses et s'annoncent toujours par des flots de poussière.

A l'entrée du village, se trouve le charnier public, enclos dans lequel on abandonne les bêtes qui ont péri de vieillesse. Dans tout autre pays, ce serait un foyer d'infection; mais ici, les chiens, les hyènes, les chacals, les corneilles, les vautours et des insectes sans nombre se chargent de prévenir la peste par leur voracité. J'ai vu un squelette de chameau préparé et blanchi en vingt-quatre heures de cette manière. Au fond, ces charniers sont plutôt des ossuaires où les amateurs d'ostéologie pourraient étudier à l'aise et faire de belles collections.

A. Glardon.

(*Suite.*)

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 octobre.

Les discours pacifiques. — Appréciation morale de l'Exposition universelle, à propos de sa clôture prochaine. — Les congrès. — Une préface de M. Renan.

Le mot d'ordre officiel est pour le moment la paix assurée. C'est le résumé de la circulaire du marquis de Moustier, c'est la conclusion du discours de M. Rouher à Nantes, après son panégyrique sans réserve de M. Billault, dans lequel il n'a pas hésité à louer la constance politique de son illustre devancier, sans oublier la fameuse harangue sur le droit au travail. Qui s'imagine-t-on persuader par ces tours de force oratoires? De semblables apologies sont lourdes à porter, surtout quand il s'agit d'une histoire si récente. Il paraît que dans le monde politique les oraisons funèbres ne doivent pas être prises au sérieux plus que les compliments de cour. Quant à ces belles promesses de paix, plaise au ciel qu'elles appartiennent à un autre genre de littérature. La seule manière de leur donner créance serait de retirer ou de modifier profondément la loi sur l'armée, sinon on verra se prolonger ce que l'on a spirituellement appelé la grève du milliard, sûr indice de la défiance publique. La politique incertaine qui depuis un an ne manque pas une seule occasion de ranimer le sentiment allemand, en hâtant l'unification dans le sens russien, et qui après ses demi-hardiesses se voit obligée à de doucereuses explications pénibles à l'honneur national, surtout après les hautaines répliques de M. de Bismark, une telle politique nous conduit sûrement à une crise redoutable, et en attendant alarme tous les intérêts sans sauvegarder un seul principe. Abandonnons-la à l'admiration béate du *Constitutionnel*, et nous détournant un moment de ce triste spectacle, essayons de dégager la leçon morale que nous pouvons retirer de cette magnifique Exposition qui va se clore et qui devait être l'inauguration de l'ère rêvée par l'abbé de Saint-Pierre.

Il faut le reconnaître hautement, l'Exposition a réussi au delà de toutes les prévisions. Elle présente un ensemble vraiment magnifique; jamais l'humanité n'a eu sous les yeux une telle manifestation de sa grandeur et une telle preuve de sa royauté sur la nature. Il y a là quelque chose d'enivrant qui est plein de péril, si toute gloire n'est pas rap-

portée à Dieu. Sans doute, cette domination de la créature intelligente et libre sur le monde matériel rentre dans les desseins providentiels. La terre lui a été donnée pour être asservie, parée, fécondée par elle; mais à une condition, c'est qu'elle fera hommage de toutes ses conquêtes à Celui qui seul l'a rendue capable de les multiplier. Malheur à l'humanité si, se glorifiant dans ses œuvres et oubliant qu'elle est elle-même l'œuvre du Dieu puissant et bon dont le souffle soutient et entretient la vie universelle, elle se déifie et s'écrie comme la stupide plèbe de Tyr et de Sidon devant Hérode : « Voix d'un Dieu et non d'un homme! » Le ver rongeur qui doit dévorer cette fausse et imbécile grandeur est caché sous la pourpre; la décadence morale est fille de l'orgueil insensé qui pousse à l'apothéose humaine. Le nouveau paganisme n'aura pas un meilleur sort que l'ancien, qui lui aussi, sous le ciel d'Athènes et de Rome, a eu ses jours d'incomparable éclat et de puissance irrésistible. Et pourtant cette belle fleur de la culture gréco-romaine s'est flétrie sous ce vent du ciel qui renverse toute plante que Dieu n'a pas plantée, et la croix seule est demeurée debout sur les ruines gigantesques d'une société idolâtre. Voilà le péril de cette fête splendide de l'industrie, péril d'autant plus grand que le courant du matérialisme panthéiste est de plus en plus fort aujourd'hui au sein de notre génération.

Et cependant l'Exposition elle-même suffirait pour venger la cause de la religion de l'Esprit. Que l'on compare seulement les œuvres de l'Orient à celles de l'Occident! L'Orient expose tout un luxe stérile qui parle de loisirs somnolents, de voluptés raffinées : c'est l'idéal amolli du harem. Cela plaît aux yeux et flatte les sens. Ces élégantes demeures, où le jour n'arrive qu'adouci au travers de treillis entrelacés pour glisser sur les arabesques et sur les moelleux divans, sont des monuments de plaisirs; là est le lit de repos d'une race énervée qui a des soubresauts de violence, mais qui achève de dévorer au pied de ses idoles, couvertes de soie et d'or, aussi souvent brisées qu'encensées, les trésors acquis aux époques de son antique vaillance. Mais où sont les machines avec lesquelles elle dompte la matière et la façonne à son gré? Où sont les produits d'un travail capable de répandre l'aisance dans les multitudes? Je vois bien ses orfèvres, mais je cherche ses mécaniciens, ses mineurs. Où sont les tableaux de ses peintres, les livres de ses écrivains? En fait d'objets d'art, l'Egypte expose ses Isis, ses Osiris et ses Apis; l'Islam n'a que ses bijoux et tourne les feuillets de son Coran.

Au contraire, si je porte mes yeux vers l'Occident, là je vois d'abord ces géants au souffle bruyant qui travaillent sans trève ni repos au service de la pensée humaine, ces forces formidables de la nature disciplinées et dirigées au gré d'une volonté intelligente. Il y a là des Hercules de fer et d'acier qui filent, non pas comme le héros de la Fable pour l'amusement d'un vain caprice, mais aux pieds ou pour mieux dire sous la main de l'humanité afin de tisser ses vêtements. A côté des œuvres utiles

et nécessaires, je vois les œuvres belles et nobles qui rappellent que l'homme ne vit pas seulement de pain, qu'il a une pensée, une âme immortelle. Voici la galerie des arts libéraux : tout d'abord les livres, les journaux, tous ces innombrables engins de la vie intellectuelle, puis les toiles et les marbres où l'âme a mis son rêve, sa tristesse, ses admirations, ce je ne sais quoi qui dépasse la prose de l'existence et qui montre que, comme l'a dit le poëte, si elle marche et rampe même bien souvent dans des sentiers fangeux, elle a pourtant des ailes. J'entends la voix majestueuse de l'orgue qui est comme l'écho sonore de l'infini dans le cœur humain et qui semble purifier l'air chargé des vapeurs d'en bas.

Je trouve dans ce même quartier de l'Occident des manifestations plus hautes et plus grandes : je veux dire celles de la charité qui s'occupe du faible, de l'ignorant, du souffrant. Ici c'est une *crèche* pour recevoir les petits enfants, là ce sont des maisons ouvrières qui offrent au prix le plus bas un logement confortable aux classes laborieuses et qui même, grâce à une modeste annuité, deviennent la propriété du locataire au bout de quelques années. Plus loin, voici la touchante exposition des sociétés de secours pour les blessés, parmi lesquelles brille au premier rang la commission sanitaire américaine. Il est vrai que tout à côté sont les canons formidables et les diverses inventions de l'art de tuer, pour nous rappeler que ce monde de merveilles est encore ouvert au génie du mal qui ne fait que sommeiller au fond du cœur humain. Toujours est-il que de l'Orient à l'Occident la distance est considérable, et que la supériorité du second sur le premier est éclatante, incontestée, à tous les points de vue.

Quand nous en cherchons le motif, nous reconnaissons bientôt qu'il faut le demander à la différence des religions, car la religion, comme l'a dit un de nos grands écrivains, est « l'âme de tous les rapports. » L'explication de la différence radicale des deux mondes, elle est là, sous nos yeux. D'un côté, voici la mosquée et le culte fataliste d'Allah ; puis çà et là, les idoles de l'Inde ou du Japon. D'un autre côté, voici la chapelle catholique et le temple protestant, c'est-à-dire sous des formes différentes et que nous ne mettons pas sur le même rang, le culte du Dieu vivant et vrai qui s'est révélé dans l'Evangile. Si je veux saisir sur le fait le génie véritable du christianisme, ce génie qui est l'âme de la civilisation occidentale, et qui ne se déploie jamais mieux que là où il n'est pas gêné par les superstitions humaines, je m'approcherai de cette modeste salle qui s'appelle la Salle évangélique ; là j'entendrai retentir la prédication vivante et simple qui s'adresse au cœur, à la conscience, au nom du Christ. J'entrerai dans cette maison biblique où le livre de vie est vendu à bas prix ou donné à tous ceux qui le désirent. Cette religion d'amour qui se répand et se propage sur l'aile d'une foi ardente et sincère, et dont le musée missionnaire de l'Exposition est un glorieux monument, m'explique mieux que toutes les théories la supériorité des peuples qui la pratiquent ou même de ceux qu'elle a

seulement effleurés. Voilà le foyer de la vie morale où se retrempent toutes les énergies. Les nations qui n'ont ni éteint ni recouvert cette flamme sainte sous les cendres des superstitions ou sous la boue du matérialisme seront les plus grandes dans tous les domaines. Il suffit même d'une exposition de l'industrie telle que celle de Paris pour s'en convaincre. Que ceux qui ont des yeux pour voir voient et comprennent!

On se moque beaucoup dans la presse légère et profane des tentatives de la propagande évangélique au Champ de Mars. Riez tant que vous voudrez, dirons-nous à ces moqueurs; il n'en est pas moins vrai que c'est une religion semblable, sincère, pure, conquérante, qui, il y a dix-huit siècles, a sauvé le monde de l'effroyable dissolution qui le menaçait, qui a créé la société moderne et qui a creusé un abîme entre notre Occident et l'immobile Orient! Prenez garde! Si par vos railleries ou par vos impiétés de toute sorte, vous réussissiez à la chasser de notre patrie, si les doctrines de mort qui se propagent l'emportaient sur elle, si vous la forciez à secouer la poudre de ses pieds sur notre terre ingrate, celle-ci serait plus stérilisée que si on y eût fait passer la charrue et semé le sel comme dans les grandes vengeances du moyen âge! Quand le reste de sève que le christianisme nous aurait laissé se serait épuisé, nous tomberions dans une décadence irrémédiable, et il faudrait de nouveaux barbares pour nous rajeunir.

Voilà la grande leçon qui se dégage de l'Exposition. Puisse-t-elle être reçue! Malheureusement notre grande ville semble prise d'un esprit de vertige. Elle verse une coupe d'étourdissement à ces centaines de milliers d'étrangers qui se pressent dans ses murs. Elle est devenue un immense caravansérail, une hôtellerie incomparable où tout est calculé pour le plaisir. Rien n'égale l'éclat de ses boulevards à perte de vue, où se précipite une foule bariolée de tous les costumes et parlant toutes les langues. Les théâtres sont courus avec un empressement inouï, surtout ceux qui donnent les pièces les plus immorales ou les plus sottes féeries. Ce que doit être la corruption des mœurs dans cette vie enfiévrée et cosmopolite, il est facile de se le représenter, et moins que personne nous avons le droit de l'oublier.

Tout a été dit sur les malencontreux congrès qui se sont tenus ce mois-ci. Le congrès de Lausanne a révélé à quel point le socialisme le plus insensé fermente au sein des classes ouvrières. Les plus choquantes thèses du communisme proudhonien ont été développées avec une naïveté d'illusion que l'on ne croyait plus possible aujourd'hui. De pareilles manifestations donnent à penser et prouvent toute l'impuissance des réactions violentes pour ramener les esprits abusés. Un coup de la force ne tranche rien dans ce domaine. Combien ne serait-il pas nécessaire de pouvoir librement s'aboucher avec les classes ouvrières et de dissiper par le raisonnement ces erreurs fatales qui, au jour de leur triomphe, tueraient la liberté en tarissant la richesse. Quant au congrès de la paix qui, bien conduit, au-

rait pu créer un grand et bienfaisant courant d'opinions contre la guerre d'ambition et de conquête, il a ajouté une page éclatante à la comédie contemporaine. Il ne méritait de porter le beau nom dont il s'est affublé que par les mêmes raisons profondes qui faisaient que dans la mythologie grecque les Euménides s'appelaient les bienveillantes. Rien en effet de plus belliqueux que ces séances où chaque orateur venait déverser sa bile contre tout ce qui excitait son courroux dans l'Europe contemporaine. Garibaldi, en casaque rouge, préparant ouvertement son expédition manquée contre la Rome papale, n'a pas été seulement le président d'honneur, mais encore le symbole du congrès. La première question qu'il a mise à l'ordre du jour était admirablement calculée pour rallumer la guerre religieuse, car il ne demandait rien moins que l'abolition violente de la papauté. Sans doute, il ne faut pas appliquer la règle commune du bon sens à ce héros populaire dont le courage et le désintéressement éveilleront toujours l'enthousiasme chez les hommes d'instinct. Il n'en demeure pas moins que son costume et ses harangues faisaient la plus singulière introduction aux délibérations d'un congrès de la paix! Une fois que les écluses de l'éloquence démagogique ont été ouvertes, tout y a passé. Sauf un ou deux discours sensés, on s'est livré aux déclamations les plus furibondes contre toutes les puissances, y compris celle du ciel, car l'impiété dévergondée qui s'était étalée à Berne n'a pas manqué d'aborder la tribune de Genève. La métaphysique elle-même sentait la poudre. On a commencé l'œuvre pacifique par se disputer affreusement. Il faut avouer que les Genevois avaient bien quelques motifs de trouver mauvais que, sous prétexte de cultiver l'olivier sur les bords de leur lac, on y vînt planter le drapeau rouge, et insulter ouvertement à l'une des Eglises qui ont droit de cité chez eux. Aussi le congrès pacifique s'est-il terminé sous les quolibets et les sifflets, et l'espèce de factum confus et violent qu'il a lancé avant de se séparer n'a pas même eu pour lui un vote régulier. — Voilà à quoi l'on arrive quand, au lieu de poursuivre un but simple, on cherche uniquement dans de semblables manifestations un prétexte et une occasion de servir ses rancunes et ses passions.

Quand on voit à quel point la passion irréligieuse s'exalte aujourd'hui, avec quel cynisme elle s'exprime dès qu'elle trouve un public, on est d'autant plus attristé des fautes commises par les hommes qui se donnent comme les champions du christianisme. A cet égard, le congrès de Malines nous semble déplorable à tous égards. Inauguré par de violentes diatribes contre la société moderne, il s'est terminé aux cris de : « Vive l'Encyclique! » ce qui revient à dire : A bas la liberté, même au sens le plus modéré. Evidemment, tel a été le sentiment de cette assemblée bruyante qui, malgré la banalité de ses applaudissements adressés à tous les orateurs, a su néanmoins dégager sa vraie pensée et a réservé ses plus enthousiastes acclamations à l'ultramontanisme le plus fanatique. M. de

Falloux et le père Hyacinthe, toujours libéral et généreux, ont eu sans doute un grand succès, mais les réserves du premier en faveur des libertés publiques n'ont pas arrêté le fougueux torrent. En vain a-t-on manifesté la plus bruyante sympathie pour M. de Montalembert ; au fond ses pensées les plus chères ont été désavouées. S'il n'eût été retenu sur son lit de maladie, il n'eût pu contenir sans doute sa tristesse et son indignation en entendant les doctrines politiques qu'il déteste portées aux nues comme elles l'ont été. L'école de l'*Univers* a triomphé sur toute la ligne. Mgr l'évêque d'Orléans n'a cru pouvoir mieux faire à Malines que de fulminer un premier-Paris de la trop célèbre feuille. C'est avec tristesse que nous signalons ce discours d'un évêque éloquent et instruit, qui n'a pas dédaigné de reproduire les plus vils outrages d'Audin contre nos réformateurs. Quelles justes représailles il autoriserait de notre part! Il nous suffirait de mettre en regard de ces hommes de Dieu, dont le mariage excite son indignation, tous les célibataires mitrés du seizième siècle dont on connait les débordements, y compris plus d'un saint-père ; qu'il s'adresse à son éloquent ami et confrère, M. de Montalembert, pour savoir à quel niveau de moralité ces réformateurs qu'il décrie ont élevé les peuples qui ont subi leur influence, et qu'il compare sa chère Rome papale a l'Amérique protestante, caractérisée à la même tribune en ces termes éloquents par le père Hyacinthe : « C'est la proue la plus avancée de la civilisation moderne cinglant à travers toutes les gloires et toutes les témérités vers un avenir inconnu. C'est, j'aime à le penser, le peuple élu de Dieu pour renouveler les choses et pour préparer aux vérités et aux institutions qui ne sauraient passer des vêtements plus jeunes et plus forts. Les Etats-Unis observent le dimanche comme l'Angleterre. » Vraiment, dirons-nous à Mgr l'évêque d'Orléans, le moment est bien choisi de lancer l'insulte à l'une des plus vivantes fractions de la chrétienté, et quand la question même de Dieu est posée, il est bien utile de chercher à rompre de cette manière blessante le faisceau des forces chrétiennes! Mgr Dupanloup aurait mérité l'accolade de M. Veuillot au bas de la tribune du congrès catholique. Cette récompense aurait été le juste châtiment du plus malheureux discours qu'il ait prononcé. Des assemblées comme celle de Malines sont aussi nuisibles à la foi chrétienne que tous les congrès de libres penseurs, parce qu'elles contribuent à élargir encore l'abîme entre notre génération et les idées religieuses.

L'opposition au christianisme prend toutes les formes. Tandis qu'elle se fait virulente et insultante dans les assemblées démagogiques, elle aiguise ailleurs des armes plus fines et mieux trempées. M. Renan, à l'occasion d'une nouvelle édition de sa *Vie de Jésus*, dans laquelle il modifie très-sensiblement ses vues sur l'authenticité du quatrième évangile, a écrit une de ces préfaces doucereusement dédaigneuses dont il a le brevet, et par lesquelles il se débarrasse de ses adversaires au moyen d'une onctueuse ironie. Nous continuons à trouver ce mode de polémique

plus commode que péremptoire. C'est une manière de *Syllabus* à l'usage de la grande critique, qui traite les partisans du surnaturel comme les encycliques traitent les philosophes. Elle proclame d'autorité leur imbécillité comme la congrégation de l'Index décrète l'hétérodoxie de tel ou tel écrivain. On devrait pourtant être plus modeste lorsqu'on résume la philosophie de l'histoire par cette phrase à effet : « Le monde est une comédie à la fois infernale et divine, une ronde étrange menée par un chorège de génie où le bien, le mal, le laid, le beau, défilent au rang qui leur est assigné en vue de l'accomplissement d'une fin mystérieuse. » Sous ces métaphores hardies perce l'ignorance la plus absolue sur l'origine et le but de l'existence créée. Cette ronde étrange, cette comédie divine et infernale, le chorège de génie, tout ce cliquetis de mots signifie que M. Renan n'a pas la moindre idée précise sur cet ordre naturel où il veut s'enfermer. De quel droit alors se moque-t-il de ceux qui préfèrent croire au Dieu libre et saint que pressent la conscience et que dévoile l'Evangile, plutôt qu'à ce *chorège de génie* qui n'explique rien, et qui n'est qu'une friperie de rhétorique destinée à cacher le néant de la pensée.

M. Renan revient à ses idées favorites sur la part de fausseté qui se mêle nécessairement à tout grand mouvement religieux. Il appelle Jésus-Christ un *charmeur*, et on sent qu'il est ravi de cette bonne expression, par laquelle il s'imagine rajeunir ses outrages élégants au fondateur de l'Eglise. Ainsi, d'après lui, pour qu'une religion réussisse, il faut toujours un trompeur et des dupes. Les plus belles choses du monde sont accompagnées des plus vilaines. *Humanitas vult decipi*. Il n'y a de pur, d'immaculé que la science solitaire et dédaigneuse qui cherche le vrai sans vouloir le communiquer, car tout apostolat est nécessairement mêlé de duplicité. Cela revient à dire que la vie de la pensée doit se séparer de la vie de l'action et n'être qu'un épicuréisme raffiné. Sur ce thème déjà usé, l'auteur exerce de nouvelles variations très-brillantes. Mais il est permis de ne pas accorder à ses élucubrations métaphysiques et théologiques plus d'importance qu'il ne leur en attribue lui-même. C'est de l'art pour l'art, un jeu d'esprit qui ne vise à persuader personne. Seulement, cette haute gymnastique intellectuelle se poursuit sur un trapèze plus élevé que la dernière fois, mais c'est toujours la même voltige.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE

ALEXANDRE FARNÈSE. — SIÉGE D'ANVERS. 1585.

La plus sanglante satire de l'administration du duc d'Albe en Flandre, c'est celle du duc de Parme. Disons-le à l'honneur de ce dernier, ce n'est qu'à défaut des négociations qu'il a recours à l'épée. Il n'a pas, comme son devancier, pour toute politique le parti pris de faire haïr l'Espagne; c'est assez pour lui de la faire craindre, et même, au besoin, il sait la faire aimer. Certes nous ne nous faisons pas d'illusions sur lui; pour le connaître, il suffit d'étudier cette calme et martiale figure, reproduite par Motley d'après une gravure très-rare de Wierix : dans cet œil perçant qui semble sonder les reins de celui qu'il regarde, dans le pli des sourcils fortement accusé, dans ce front haut et proéminent où siégent le génie et la froide volonté, rien ne trahit ni la bienveillance, ni la franchise. Mais sans y être porté par sa nature, Parme a compris, même dans ce rude métier de la guerre, tout le parti qu'on peut tirer de la clémence, arme toute-puissante à laquelle ne résistent ni les remparts, ni les cœurs.

Ce qui distingue encore Farnèse du duc d'Albe, c'est que le fanatisme n'a pas de prise sur lui. Avec lui, point de ces sanglantes exécutions infligées de sang-froid à une population désarmée; point de ces hideuses boucheries comme le sac de Malines ou d'Anvers! Alexandre aime la guerre pour la guerre, et la fait en tacticien, pour l'honneur de l'art, avec tous les ménagements qu'elle permet, et non en boucher ou en bourreau. L'un est un Espagnol pur sang, l'autre un Italien, et là gît surtout la différence. La religion de Parme, s'il en a une, c'est celle de l'obéissance. Il est catholique, parce qu'un neveu de Philippe II ne peut pas être autre chose; mais ce qu'il est avant tout, c'est un sujet soumis. Il s'est voué tout entier au service d'un maître ingrat, qui, en lui donnant pour consigne de

soumettre la Flandre, lui refuse les hommes et l'argent nécessaires pour y réussir. Il a passé sa vie à combattre la liberté de conscience; il est mort en la persécutant, et serait peut-être aussi volontiers mort pour la défendre!

Qu'est-ce, après tout, que le petit-fils de Charles-Quint, sinon un *condottiere* de génie, pour qui l'Italie même a cessé d'être une patrie? car elle n'est plus, comme lui, que la sujette de Philippe II! Ce qui manque à cette grande figure de Farnèse, c'est ce qui a fait la force du duc d'Albe, dont le fanatisme brutal n'est pas sans grandeur : c'est une foi, une croyance, une passion au fond du cœur, fût-ce de persécuter ceux qui ne pensent pas comme lui, ou, tout au moins, la religion du patriotisme, à défaut de celle de la foi. C'est là son infériorité dans cette lutte où, des deux parts, les convictions sont si ardentes qu'elles excusent presque les crimes qu'elles font commettre. Aussi, malgré soi, en revient-on toujours à le comparer à Guillaume d'Orange; et si le génie est égal, au point de vue moral, quelle différence entre les deux adversaires! L'un se dévoue à son roi, qui ne lui en sait même pas gré; l'autre à son Dieu et à son pays. Tous deux meurent sans avoir achevé leur œuvre, l'un sur un champ de bataille, l'autre sous le pistolet d'un assassin. Le premier a donné la Flandre à Philippe; mais la Flandre échappera bientôt à l'Espagne avec le sceptre du monde, et le second a fondé pour jamais l'indépendance de la Hollande. De ces deux noms, Farnèse et Orange, lequel restera le plus grand dans la mémoire des hommes? Chacun a d'avance répondu : le politique et le soldat doivent ici céder la palme au patriote et au chrétien.

Parmi les villes de premier ordre, Anvers demeurait donc seule dans la rébellion; seule elle séparait l'Espagne des Provinces-Unies, et contre elle, désormais, Parme était libre de diriger tous ses efforts. Mais pour comprendre dans toute son ampleur ce siége mémorable, où la Réforme, en Flandre, livra sa dernière bataille, et ne s'y montra jamais plus grande que le jour où elle périt, il importe de se faire une idée nette de la situation géographique d'Anvers. Dans un pays plat et noyé, où les fleuves se perdent en mille canaux avant d'arriver à la mer, on s'étonne de rencontrer un cours d'eau de deux mille quatre cents pieds de largeur et soixante de profondeur, avec douze pieds de différence de niveau entre la marée haute et basse. Ne pouvant l'enfermer dans ses murs, la ville s'est assise tout entière à l'est du fleuve, sur sa rive droite, comme l'atteste le nom même du fleuve, en flamand *a en'twerf* (au quai), dont on a fait *Antwerpen* (Anvers). En face de la ville, à l'ouest, sur la rive flamande, l'espace de terrain occupé par l'amas de maisons qu'on nomme aujourd'hui *Tête de Flandre*, était alors fortifié avec soin. De pont, il n'en pouvait être question sur un fleuve de cette dimension; d'ailleurs, l'active navigation qui a, de tout temps, régné sur l'Escaut, ne permet pas d'en enchaîner le cours. La ville, large, bien percée, peuplée de palais dans ses plus belles

rues, forme un hémicycle ou un arc très-recourbé dont le fleuve est la corde. Déchue de son antique splendeur, depuis la *furie espagnole*, elle se souvient encore aujourd'hui d'avoir été, pendant trois ou quatre siècles, le centre du commerce du monde. A l'est, le riche faubourg de Borgerhout, au sud, la citadelle, qui domine à la fois la ville et le cours de son fleuve, ajoutent encore à la grandeur de son aspect. Dans ces planes et riches campagnes, où l'Escaut déroule sa courbe majestueuse, le voyageur, de quelque côté qu'il vienne, aperçoit, à des lieues de distance, la flèche imposante de la cathédrale, et ne découvre que plus tard la ville qui s'abrite sous son ombre.

Quant au système de défense de la ville, c'était celui de tous les Pays-Bas, l'inondation, rempart plus sûr pour elle que ses murailles et que le feu de ses canons; l'inondation, qui a deux fois sauvé la Hollande, une fois de Philippe II, une autre de Louis XIV. A Guillaume d'Orange revient l'honneur d'avoir compris la seule arme qu'Anvers devait opposer à Farnèse, la rupture de ses digues. Marnix de Sainte-Aldegonde, nommé par les Etats généraux commandant d'Anvers, était venu à Delft, en juin, à la tête d'une nombreuse députation, pour s'entendre avec le prince et lui demander son avis. Guillaume savait que le projet du duc de Parme était, malgré l'apparente impossibilité de l'entreprise, de jeter un pont sur l'Escaut, en aval de la ville, pour la séparer de la Zélande, toujours prête à la secourir. Il ouvrit le premier l'avis de faire d'Anvers une île, en l'entourant d'eau de toutes parts, et en rompant le magnifique système de digues qui empêchait l'Escaut de déborder sur ses deux rives. Les Espagnols alors cesseraient d'être à craindre pour elle : entassés sur des jetées étroites, ils y souffriraient à la fois de la faim et du manque d'espace; vaincus avant d'avoir combattu, ils ne pourraient pas même approcher d'Anvers, et la puissance de l'Espagne viendrait se briser devant ses murs.

Le plan de Guillaume était le seul praticable, et tous les députés furent d'accord pour l'adopter. On arrêta la rupture de la digue de la rive droite à Blaeugarten, au-dessous de Lillo, et de celle de Kouwenstein, qui venait la couper à angle droit. Ces deux digues une fois rompues, un vaste espace de terre serait livré aux eaux, et les flottes de la Zélande pourraient ainsi arriver aux portes d'Anvers. Ce fut là le dernier service que Guillaume rendit à son pays. Un mois après, le pistolet de Geraerds abattait le plus ferme soutien d'Anvers, le seul homme qui eût su se faire obéir de cette remuante démocratie, où tous voulaient commander et personne obéir.

De retour à Anvers, Sainte-Aldegonde n'y trouva que révolte et anarchie. Son dévouement sans bornes au prince d'Orange et à son pays avait pu seul le décider à accepter cette position difficile, où de mesquines rivalités étaient sans cesse à l'œuvre pour l'empêcher de faire le bien. Anvers une fois assiégé, le problème le plus ardu n'était pas de le défendre,

mais de le nourrir. Cent mille bouches à alimenter pendant six mois, pendant douze peut-être, nécessitaient d'immenses approvisionnements. L'ordre le plus sévère devait régner dans la distribution des vivres, aussitôt que la ville serait serrée de près par l'ennemi. Ce n'est pas tout : il fallait encore, avant que le danger fût là pour justifier les résolutions extrêmes, persuader aux bourgeois d'inonder leurs fertiles campagnes, leurs splendides villas, de rendre à l'Océan ce sol péniblement conquis sur lui, et de se ruiner pour mieux se défendre.

Pour obtenir un pareil sacrifice, Marnix était-il bien l'homme qu'il fallait? Etranger à Anvers et presque à la Flandre par la diversité de ses origines, il était trop citoyen du monde pour être l'enfant d'une seule patrie. Elevé à Genève, sur les genoux de Calvin, sa vraie patrie, c'était cette Rome protestante où s'était écoulée sa jeunesse. Populaire par son hymne national, « *Wilhelmus van Nassouwe,* » la *Marseillaise* de cette guerre sainte; soldat au besoin, non par goût, mais par devoir; chrétien lettré, diplomate accompli, Marnix était propre à tout, sauf à la tâche ingrate qui lui était confiée, celle de gouverner, sous le canon de l'ennemi, cette commune orageuse. L'unité dans la résistance pouvait seule sauver Anvers, et quels que fussent les dons de Sainte-Aldegonde, un seul lui manquait, l'autorité, et celui-là ne se remplace pas.

La direction des affaires qui, dans ce pressant danger, aurait dû appartenir à un seul, s'égarait à Anvers dans un labyrinthe de conseils. On y reconnaît le génie ombrageux de ces petites républiques qui, à force d'éparpiller le pouvoir, finissent par l'annuler. L'autorité suprême résidait dans le *Magistrat* ou conseil municipal, dont le bourgmestre était le chef nominal; mais Marnix, à ce titre, n'y possédait qu'une voix, et forcé de s'absenter souvent, les décisions les plus graves se prenaient en son absence. Puis venait le *collége des colonels*, qui réclamait l'autorité militaire, et un *collége des capitaines*, qui la lui disputait; puis le *collége des chefs de quartiers*, et les *confréries* ou *corps de métiers*, en lutte constante avec le pouvoir militaire. Jamais anarchie ne fut plus savamment organisée; l'on se serait cru dans une des plus turbulentes communes du moyen âge italien. La garnison, composé de milices bourgeoises, manquait non de courage, mais de discipline. Un régiment anglais était la seule force régulière. Quant aux Français, malgré les promesses de Henri III et les sympathies bien connues des huguenots, ils n'y brillaient que par leur absence.

Au milieu de ce pêle-mêle de conseils qui se jalousaient et s'annulaient l'un l'autre, c'était peine perdue de demander à personne d'obéir ou de se dévouer. Ainsi Marnix ayant, non sans peine, obtenu du *grand conseil* l'autorisation de percer les deux digues, une tempête furieuse s'éleva dans les autres conseils. Les bourgeois dont les propriétés devaient être sacrifiées, les bouchers qui faisaient paître leurs bestiaux dans ces riches prairies, protestèrent tout d'une voix. La coupure des digues, le salut

d'Anvers, fut différée, pour s'effectuer plus tard, quand l'heure serait passée. Farnèse, toujours prêt à profiter des fautes de ses ennemis, put dès lors se rapprocher de la ville, s'emparer un à un des forts qui défendaient les digues, et en construire de nouveaux.

Une somme considérable avait été votée, moitié par les Etats, moitié par le conseil de la ville, pour acheter du blé. L'amiral Treslong, alors en Zélande avec sa flotte, fut chargé de cette mission; mais gagné, dit-on, par Farnèse, il montra dans l'accomplissement de sa tâche une lenteur calculée. Les vaisseaux chargés de blé arrivèrent tard et en petit nombre; trouvant le passage fermé, ils durent se l'ouvrir de vive force, en passant sous le feu des forts espagnols. Anvers fut peu et mal approvisionné, et un *maximum*, imprudemment fixé au prix du blé, finit par arrêter tout court le ravitaillement de la cité. L'opinion se prononça si vivement contre l'amiral que les Etats finirent par le jeter en prison, et sa charge fut donnée à Justin de Nassau, fils naturel de Guillaume d'Orange.

Farnèse, cependant, se rapprochait pas à pas d'Anvers. A trois ou quatre lieues en aval de la cité, deux forteresses, Lillo et Liefkenshoeck, dominaient le cours de l'Escaut, avant qu'il se change en mer aux approches de la Zélande. Liefkenshoeck, qu'on n'avait pas même achevé de fortifier, fut emporté au premier assaut. Mais Lillo, commandé par le brave Téligny, fils de Lanoue *Bras de fer*, fit une résistance desespérée; deux mille Espagnols trouvèrent leur tombeau sous ses murs. Les Anversois, en voyant les progrès de l'ennemi, se ravisèrent pourtant : des deux digues dont Orange avait demandé la rupture, ils en percèrent une, celle de Blaeugarten, et bientôt une bonne partie du pays fut sous l'eau. Mais Farnèse, mettant à profit ce retard inespéré, s'était établi sur tous les points élevés et s'occupait de s'y fortifier; son quartier-général se trouvait en Flandre, sur la rive gauche de l'Escaut, à Calloo et à Beveren, deux villages qu'une longue digue reliait ensemble à travers les plaines inondées.

Son plan, dès lors, commença à se révéler : le problème donné, c'était de fermer l'Escaut aux navires zélandais. Or le seul moyen de le fermer, c'était d'y jeter un pont, entreprise que tout homme de sens eût jugée impraticable. Mais Farnèse, en s'y décidant, avait encore un autre but : c'était de relier l'une à l'autre les deux moitiés de son armée que, faute d'espace et de vivres, il avait dû répartir sur les deux rives du fleuve. La plus forte portion campait près de Staebroeck, en Brabant, sur la rive droite; et les assiégés, en épargnant la digue de Kouwenstein, s'étaient chargés de ménager à Parme un trait d'union entre ses deux corps d'armée. Trop tard éclairés par le danger, ils se résignèrent à faire en novembre ce qui les eût sauvés en juin, c'est-à-dire à rompre cette dernière digue. Mais il n'était plus temps : les Espagnols, comprenant l'importance de la position, s'étaient établis sur la digue, et on ne pouvait

plus les en déloger. Bientôt, elle fut hérissée dans toute sa longueur de palissades, de redoutes et de canons. Cinq ou six mille Espagnols vinrent y tenir garnison. Un puissant fort fut établi sur l'angle formé par la jetée de Kouwenstein et la grande digue sur le bord du fleuve. Les Anversois purent dès lors mesurer la grandeur de leur faute, qui ouvrait à l'ennemi le chemin de leur cité. Vainement Marnix essaya, avec une flottille armée à Anvers, d'attaquer celle du prince de Parme : la lâcheté de l'amiral anversois Jacobzoon fit échouer l'entreprise. Les navires zélandais, sur qui l'on comptait pour appuyer l'attaque, manquèrent au rendez-vous; et Sainte-Aldegonde, toujours au poste du danger, ne dut lui-même son salut qu'à la vitesse du navire qu'il montait.

Quand Marnix avait appris le projet du duc de jeter un pont sur l'Escaut : « Folie, s'était-il écrié, de songer à fermer un fleuve de cette dimension ! L'Escaut ne se laissera, pas plus que les Flamands, mettre sous le joug espagnol ! » Mais Farnèse le laissa dire, et avec cette froide volonté qui mesure l'obstacle avant de se prendre corps à corps avec lui, il commença à enserrer le fleuve entre deux estacades, formées d'énormes pilotis, fortement enfoncés dans l'eau, jusqu'à l'endroit où le fleuve devenait trop profond. Deux forts, bâtis comme têtes de pont sur les deux rives, et des redoutes, élevées de distance en distance, protégeaient les travailleurs. Des poutres, assises sur les pilotis, formaient un plancher solide, capable de porter les plus lourds fardeaux. Grâce à un banc de sable qui facilita les travaux, cette œuvre gigantesque avançait à grands pas, et le fleuve, un beau matin, se trouva rétréci de plus de mille pieds. Dès lors on put songer, sans trop de témérité, à y jeter un pont. L'estacade mesurait 900 pieds de long sur la rive de Brabant, et 700 pieds sur la rive flamande. Elle était large de douze pieds, et un parapet de cinq pieds de haut en forts madriers abritait les soldats contre les balles.

L'hiver approchait, et les assiégés, comptant sur la crue des eaux pour détruire l'œuvre de Farnèse, n'avaient encore tenté rien de sérieux pour en arrêter le progrès. Marnix les suppliait en vain de profiter des longues nuits et de la saison des tempêtes pour tenter, de concert avec la flotte zélandaise, un coup de main contre les travaux de l'ennemi. Toutes ses supplications furent vaines, tous ses plans furent rejetés par les Etats généraux : Téligny, dépêché par lui pour s'entendre avec l'amiral sur une attaque commune, fut blessé et fait prisonnier, perte irréparable pour Marnix et pour la cité.

Farnèse cependant poursuivait son œuvre avec cette persévérance opiniâtre qui lasse l'obstacle à force de se roidir contre lui. La plus grave difficulté pour lui, ce n'était pas l'Escaut, c'était l'inertie de Philippe II. Fatigué d'enfouir dans cette guerre sans fin les trésors des deux Indes, celui-ci n'envoyait plus en Flandre ni un homme, ni un écu. Vainement le duc essayait de faire comprendre à cet étroit cerveau l'impor-

tance de la conquête d'Anvers et la grandeur surnaturelle de son dessein, c'était peine perdue. Même aujourd'hui, on ne peut pas lire sans émotion ce que Farnèse écrivait à l'insensible monarque sur les souffrances de ses soldats. Entassés sur des dignes étroites, manquant de tout, exposés à demi nus aux injures de l'air dans ces rudes hivers des Pays-Bas, ils désertaient par centaines, et arrivaient à Paris, en haillons, mendiant leur pain, dans un état à faire pitié, même à leurs ennemis.

Réduit à faire la guerre sans hommes et sans argent, le duc essayait toutes les voies pour gagner Anvers. Deux fois pendant l'hiver, il écrivit à la fière cité, pour l'engager à se soumettre, en lui vantant la clémence de Philippe. La ville répondit en rappelant les massacres du duc d'Albe, seuls gages des paternelles intentions du monarque. Elle remercia Farnèse de cet esprit de conciliation auquel les gouverneurs espagnols ne l'avaient pas habituée : « Mais la France étant prête à accepter la sou-« veraineté des Pays-Bas, Anvers ne peut pas renoncer à une résistance « que toutes les forces de son puissant allié viendront bientôt appuyer. »

Toutes les opérations du duc étaient entravées par le manque d'argent. Le peu de fonds qu'il arrachait à la lésinerie de Philippe était dévoré d'avance ; ses officiers se ruinaient comme lui au service de leur maître. Les fonds manquaient pour la solde des troupes, pour le salaire même des ouvriers. « Si Votre Majesté ne m'envoie pas des subsides, écrivait « Parme, il me faudra lever honteusement le siége, et Votre Majesté « seule en sera responsable. » Mais Philippe voulait la fin et ne voulait pas les moyens. Impossible de faire apprécier à cet esprit borné et tenace l'urgence des sacrifices qu'on lui demandait, et la bonne fortune inouïe qui lui envoyait, après tant d'incapacités, un pareil lieutenant dans les Pays-Bas.

L'hiver était venu : L'estacade avait tenu bon et résisté à la crue des eaux et aux blocs de glace que le fleuve roulait avec lui, comme pour défendre sa ville! « Grâce à Dieu, écrivait Parme à Philippe, la palis-« sade tient ferme et j'espère recueillir bientôt les fruits de ce que j'ai « semé.... En vérité, c'est un grand et héroïque travail, bien digne de la « puissance de Votre Majesté..... Pour ma part, j'ai fait tout ce qui dé-« pendait de moi; de Votre Majesté doit venir le reste, c'est-à-dire les « hommes et l'argent ! Que du moins Votre Majesté ne s'en prenne « pas à moi si je ne réussis pas. »

Cette palissade était l'œuvre de l'ingénieur italien Baroccio, et c'est justice de faire partager à celui-ci avec Farnèse la gloire de cette œuvre surhumaine, où l'un apporta le talent, et l'autre la volonté. Restait à construire le pont, et Parme, sans argent, sans vivres, sans alliés, était certain de voir la Flandre lui échapper s'il échouait dans son entreprise. En plein cœur de l'hiver, il résolut donc de se mettre à l'œuvre. Le plus difficile était fait, puisque l'estacade avait résisté, et que le lit du fleuve était réduit de 2,400 à 1,240 pieds. Sans parler des deux forts qui

servaient de tête au pont futur, deux massives jetées, formant angle droit avec les deux estacades, s'avançaient, sur chaque rive, de 500 pieds dans le fleuve. Il ne s'agissait donc plus que de les relier l'une à l'autre par un pont de bateaux, aussitôt que la débâcle aurait entraîné les derniers glaçons.

Le moment venu, vers la fin de février, trente-deux bateaux, longs de soixante-deux pieds et larges de douze, dont chacun pouvait porter trente hommes et un canon, furent amarrés côte à côte par deux ancres, l'un en aval, l'autre en amont, pour les assurer à la fois contre le courant et contre la marée. Vingt-deux pieds séparaient chacun de ces bateaux, et de fortes poutres les unissaient l'un à l'autre, en faisant du tout une surface continue et solide. Ce n'est pas tout encore : à 500 pieds au-dessus et au-dessous du pont furent amarrés trente-trois puissants radeaux soutenus sur l'eau par des tonneaux vides. On les joignit les uns aux autres par des mâts attachés en carré, de manière à former une masse compacte, capable de résister aux chocs les plus violents. Enfin, des navires de guerre s'embossèrent des deux côtés du pont, pour le protéger de leur feu. Les levées des deux rives furent hérissées de canons, et aucune des précautions que peut suggérer la prudence humaine ne fut négligée.

Le 25 février, le pont fut terminé, sur une longueur totale d'environ 2,400 pieds, et l'Escaut se trouva entièrement fermé. On se sent saisi d'admiration en face de ce travail de géants, que n'ont pas égalé ceux mêmes des Romains; car à leur puissance dans la conception, à leur grandeur dans l'exécution, la science moderne est venue ici ajouter ses merveilles. Le siége d'Anvers et le pont sur l'Escaut resteront l'une des plus savantes audaces du génie humain. Mais pour juger Farnèse et son œuvre, c'est surtout dans sa correspondance secrète avec son maître qu'il faut l'étudier. Ces lettres, écrites en chiffres, et qui ont dormi pendant des siècles dans les archives de Simancas, en ont été enfin exhumées de nos jours, et grâce aux beaux travaux de Motley, nous assistons, après deux siècles et demi, à cette résurrection de l'histoire. Si Farnèse en sort plus grand, Philippe, en revanche, y semble encore rapetissé. « L'entreprise d'Anvers, écrit Parme, le jour même de l'achèvement du pont, est si grande et si héroïque que je craindrais, en m'étendant sur elle comme elle le mérite, d'ennuyer Votre Majesté. Tout ce que j'en dirai, c'est que si Votre Majesté en connaissait les labeurs et les dangers, *elle en ferait plus de cas,* et ne nous laisserait pas ainsi mourir de faim... *Mes gens n'ont plus pour se nourrir que de l'eau salée et des digues.* Il me sera impossible de les tenir sous les drapeaux plus de cinq ou six jours encore; si je ne les licencie pas, ils déserteront tous. »

Explique qui pourra la bestiale indifférence de Philippe en face de pareilles lettres! Sa conduite restera toujours pour l'histoire un insoluble problème. Ce qu'on ne s'explique pas non plus, c'est l'insouciance des

Etats généraux devant les progrès de Farnèse. Le sort d'Anvers venait d'être scellé : rien désormais ne pouvait l'empêcher de tomber aux mains de son redoutable ennemi. On avait laissé passer, sans rien tenter pour la défense, les longues nuits d'hiver, les tempêtes et la crue des eaux, plus redoutable encore. Et pourtant, sans vivres, sans habits, sans un pouce de terre pour y marcher de pied ferme, au milieu de cette humidité continue qui rongeait jusqu'au fer, les Espagnols tenaient bon, avec la ténacité de leur race, soutenus par l'exemple de leur héroïque chef. Au milieu des soucis qui le dévoraient, en voyant son armée fondre dans ses mains, Farnèse montrait à ses soldats comme à ses ennemis un front toujours serein. Un espion ayant été saisi dans son camp, le prince, au lieu de le faire pendre, comme d'Albe n'y aurait pas manqué, le fit conduire dans toutes ses lignes, compter un à un ses canons, et passer en revue tous ses ouvrages : « Et maintenant, lui dit-il, retournez à « ceux qui vous ont envoyé; dites-leur tout ce que vous avez vu, et « ajoutez que ce pont me servira de tombeau, s'il ne m'ouvre pas le « chemin d'Anvers. »

Cependant la ville assiégée, en voyant se dresser sur son fleuve ce pont gigantesque qui le tenait captif, s'était enfin réveillée de sa léthargie. Mais il était trop tard : la levée de Kouwenstein, dont la rupture eût pu seule ouvrir un chemin aux flottes de la Zélande, était maintenant aux mains des Espagnols. Farnèse, maître des deux rives, pouvait à son gré concentrer ses forces sur le point où il voudrait agir. Des secours, il n'y en avait plus à attendre : Bruxelles venait de se rendre, et Malines ne pouvait plus tenir longtemps. La flotte zélandaise, séparée de la cité par l'imprenable levée, en était réduite à canonner sans résultat les forts espagnols. Les Etats généraux, si longtemps joués par Henri III, s'étaient enfin aperçus qu'il n'y avait rien à espérer de lui ni de la France. Quant à Elisabeth, quelques maigres subsides étaient tout ce que l'on pouvait attendre d'elle. L'égoïsme et l'économie, les deux passions de sa vieillesse, aveuglaient ce ferme esprit sur un danger qui était le sien autant que celui des Pays-Bas.

Cependant Anvers, réduit à ses propres ressources, était parvenu à mettre sur pied quatre-vingts compagnies de fantassins, et seize cornettes de cavalerie, effort prodigieux pour une ville réduite à moins de cent mille habitants. Des redoutes en bois avaient été construites, en aval de la cité, sur toute la portion des rives dont l'ennemi n'était pas maître. Tout combat terrestre étant à peu près impossible dans un pays inondé, la flottille anversoise d'un côté, celle de Zélande de l'autre, harcelaient sans relâche les travaux des Espagnols. Bien des barques avaient été coulées à fond, bien des vies dépensées, sans que l'œuvre des assiégeants en fût retardée; car Farnèse lui-même, la pioche à la main, le premier à l'ouvrage comme à la bataille, encourageait les travailleurs de son exemple et de sa voix.

Les Etats généraux n'étaient pas assez aveugles pour ne pas sentir qu'Anvers une fois pris, rien ne protégerait plus la Hollande contre la vengeance de l'Espagne. Maurice d'Orange, héritier de la persévérance et des desseins de son père, n'épargnait rien pour hâter l'envoi des secours promis. Les Etats avaient voté, pour délivrer Anvers, 200,000 florins (500 mille fr.). Hohenlohe avait réuni vingt-six compagnies de pied et sept de cavalerie; mais l'unité et la confiance manquaient à tous ces efforts; le dévouement de Marnix était paralysé par l'anarchie qui régnait dans les conseils. Les auxiliaires anglais, gagnés par l'esprit de révolte qui les entourait, s'étaient mutinés et refusaient d'obéir. Quelques-uns même traitaient sous main avec Farnèse, et il fallut faire un exemple, et passer par les armes deux de leurs capitaines. Parmi les riches bourgeois, un parti assez fort demandait tout haut la paix avec l'Espagne. La France avait fait à Anvers plus de mal que Farnèse lui-même, en habituant la Hollande à compter, dans le danger, sur un autre que sur elle-même.

Les Etats s'étaient enfin décidés à agir : Hohenlohe et la flotte essayèrent, le 4 avril, pour reprendre le fort de Liefkenshoeck, sur la rive flamande, un coup de main qui réussit. Le fort Saint-Antoine, situé un peu plus bas, fut aussi emporté. Maître de ces deux points importants, Hohenlohe songeait déjà à se rapprocher du pont, en réparant la brèche faite par les Espagnols à la jetée de la rive gauche. Mais il avait compté sans Farnèse : avec cette foudroyante activité et ce coup d'œil d'aigle, qui voyait d'un regard le mal et le remède, Parme improvisa, cette nuit même, une redoute sur la portion de la jetée dont il restait le maître. Tous les efforts de l'ennemi pour réparer la brèche furent ainsi paralysés. Le drapeau espagnol, flottant sur ces remparts, sortis de terre en une nuit, vint dire aux Hollandais, comme Dieu aux flots de la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Cependant les Anversois, ranimés par ces succès auxquels la fortune ne les avait pas habitués, voulaient encore tenter quelque grande entreprise. Pour affranchir l'Escaut du joug que Farnèse lui avait fait porter, il fallait rompre à tout prix ce pont maudit. Ici la science et l'habileté étaient plus nécessaires encore que le courage, et il fallait surtout ne pas regarder à la dépense. Or les habitants des Pays-Bas ont toujours été plus ménagers de leur bourse que de leur vie. Depuis longtemps, le *Magistrat* était occupé d'un projet chimérique : c'était une espèce de forteresse flottante, chargée d'artillerie et de soldats, et surnommée *la Fin de la guerre*, qu'on devait abandonner au courant et à la marée, pour la laisser tomber de tout son poids sur le pont, et l'écraser de sa masse.

Les Italiens étaient alors les maîtres de l'Europe dans la science du génie civil et militaire. Gianibelli, ingénieur mantouan des plus distingués, indifférent à la querelle des Pays-Bas, et passionné seulement pour son art, était allé offrir à Philippe II ses services; mais il n'avait rencon-

tré à la cour qu'indifférence et dédain, et froissé dans son orgueil, il était venu à Anvers servir la cause opposée. Accueilli avec enthousiasme, le sagace Italien avait bien vite apprécié à sa juste valeur cette lourde et inutile machine qu'on construisait à Anvers, et s'était mis à combiner un plan plus pratique. Pour détruire le pont et les estacades qui le protégeaient, il demandait trois grands vaisseaux et soixante barques à fond plat, qu'il comptait équiper en brûlots, et diriger, à marée descendante, sur l'œuvre de Farnèse. La dépense qu'exigeait ce plan le fit rejeter par les économes bourgeois. Mais l'on finit par accorder à Gianibelli deux petits navires de soixante-dix tonneaux avec trente-deux barques à fond plat, et les munitions nécessaires pour les armer. L'ingénieur fit construire, dans la cale de ses deux navires, une chambre en épaisse maçonnerie. Il remplit chacune de ces machines infernales de sept mille livres de poudre fine, fabriquée par lui avec un soin minutieux. Le toit et les côtés de ces deux volcans portatifs furent entourés de massifs fragments de marbre, de pierres, de chaînes brisées et de mitraille, destinées à semer de tous côtés la dévastation et la mort. Une mèche devait, à l'instant voulu, communiquer le feu à la mine, lorsque le navire viendrait s'échouer sur le pont, après avoir brisé les radeaux qui le protégeaient. Ces deux navires portaient deux noms d'heureux augure, *la Fortune* et *l'Espérance*. Quant aux barques, on devait y mettre le feu, et les lancer d'avance, en guise de brûlots, pour distraire l'attention de l'ennemi.

Le lendemain de la prise de Liefkenshoeck, le 5 avril, les brûlots furent lancés à quatre heures du soir; mais au lieu de les faire partir un à un, comme le voulait Gianibelli, on les lança tous à la fois, de manière à en faire avorter l'effet. Farnèse se trouvait avec son état-major à l'extrémité de la jetée rompue, sur le fort qu'il venait d'y élever. Son instinct de soldat l'avait averti que, pour appuyer le coup de main de Hohenlohe sur Liefkenshoeck, les assiégés tenteraient aussi quelque chose. Si les deux attaques avaient eu lieu en même temps, la ville était sauvée. Mais un sort fatal présidait à toutes les opérations de ce siége; Anvers était voué à la servitude comme la Hollande à la liberté!

Cependant les brûlots suivaient lentement le fil de l'eau, et les Espagnols les regardaient passer, en riant de cet inutile effort des assiégés pour retarder la prise de leur ville. Les marins qui les dirigeaient les ayant abandonnés, après y avoir mis le feu, les uns s'accrochèrent aux autres et se consumèrent mutuellement. D'autres restèrent engagés dans les pilotis, d'autres enfin s'échouèrent sur le rivage. *La Fortune*, trop tôt désertée par son équipage, vint se jeter à la rive, au-dessus de Calloo, et la mèche s'éteignit sans avoir mis le feu aux poudres. Restait *l'Espérance*, et tandis que les Espagnols faisaient leurs gorges chaudes de ce coup avorté, le lourd navire, portant la mort dans ses flancs, venait briser les radeaux protecteurs et s'échouer près du pont, au-dessus du fort de Calloo, sur la rive gauche. On avait entassé sur le vaisseau une masse de

bois sec, auquel on avait mis le feu, pour lui donner l'apparence d'un brûlot; les Espagnols, craignant que le feu ne prît à l'estacade, accoururent en foule pour l'éteindre. Bientôt le pont du navire abandonné fut couvert de soldats. Parme, toujours le premier à courir au danger, se tenait sur la jetée, à côté du volcan, quand un enseigne espagnol, se méfiant des « ruses infernales » de Gianibelli, se jeta aux pieds du prince, en le suppliant de ne pas risquer, sans nécessité, une vie si précieuse. Le prince céda, bien qu'à regret, et à peine s'était-il éloigné que la mine éclata avec un horrible fracas. L'explosion fut si épouvantable que l'eau du fleuve, chassée par-dessus la levée, inonda la campagne qui l'entourait. Le lit de l'Escaut fut pour un instant mis à sec, le fort arraché jusque dans ses fondements avec une partie du pont et de l'estacade. Tous ceux qui se trouvaient sur la fatale machine furent lancés en l'air, mutilés par la mitraille; six navires espagnols coulèrent à fond, et jusqu'à demi-lieue de distance, personne ne demeura debout. Huit cents hommes environ y perdirent la vie, avec une foule d'officiers de marque.

Le prince, éloigné d'un trait d'arc environ, fut renversé, et un page tué à ses côtés. A peine relevé, mesurant d'un coup d'œil toute la grandeur du désastre, il s'attendait, au milieu de cette confusion, à une attaque des assiégés, et donnait déjà des ordres pour la repousser. Une flottille hollandaise, chargée de vivres et de munitions, se tenait à l'ancre près de Lillo, prête à remonter le fleuve, et à franchir le pont en ruines, aussitôt qu'on aurait donné le signal convenu. Sainte-Aldegonde et Gianibelli, debout sur l'extrémité de la digue, attendaient avec anxiété l'événement. L'explosion, en troublant ce silence d'attente qui serrait tous les cœurs, avait fait trembler la cité jusque dans ses fondements. Mais le but était-il atteint? Le volcan avait-il éclaté en pure perte, ou le pont était-il détruit?.... L'amiral, à la suite des brûlots, avait envoyé une barque à huit rames, chargée d'en surveiller l'effet. Une fusée, lancée par elle, devait annoncer la rupture du pont; l'amiral, en apercevant la fusée, tirerait un coup de canon, et tous les navires, amarrés devant la ville, se dirigeraient aussitôt vers le pont, tandis que la flotte zélandaise l'attaquerait par l'autre côté.

Mais tout cet ensemble de mesures, si sagement concertées, échoua par la lâcheté des gens qui montaient la barque envoyée par l'amiral. Terrifiés par l'explosion, ils revinrent sur leurs pas, en disant qu'il n'y avait rien de fait; l'amiral, découragé, les crut sur parole, et s'abstint de donner le signal. Chose incroyable! Deux jours durant, la ville ignora ce succès inespéré dont elle ne devait pas profiter. Enfin un exprès, envoyé par Hohenlohe, passa la nuit à la nage sous le pont à demi détruit, et vint apporter à Anvers la grande nouvelle. Le peuple, dans sa fureur, voulait égorger l'amiral, et celui-ci eut beaucoup de peine à sauver sa vie.

Le lendemain, Parme, ne voyant pas paraître l'ennemi, répara tran-

quillement son pont rompu; seulement, instruit par l'expérience, il lui ménagea sur plusieurs points la faculté de s'ouvrir pour laisser passer les brûlots. Cependant les assiégés, encouragés par le succès, ne cessèrent, à dater de ce jour, de harceler l'ennemi de leurs attaques. Chaque jour, des inventions nouvelles, écloses dans le fertile cerveau de l'ingénieur mantouan, étaient dirigées contre ce pont qui avait cessé d'être inexpugnable. Les assiégeants, assiégés à leur tour, n'avaient de repos ni jour, ni nuit. L'armée espagnole, notablement diminuée, ne suffisait plus à occuper tous les points qu'il fallait défendre. Les soldats, découragés, étaient sur les dents. Depuis l'explosion de l'infernal engin, ils étaient en proie à une terreur superstitieuse : « Nous sommes toujours sur le qui-« vive, écrivait Parme, toujours les armes à la main; chacun doit mon-« ter la garde, moi comme les autres, presque toutes les nuits, et la plus « grande partie du jour.... Ils ne se reposent jamais dans la ville; chaque « jour c'est une invention nouvelle dont nous cherchons à empêcher l'ef-« fet; mais une intelligence *humaine* peut-elle pénétrer les desseins de « leur *diabolique* génie? » Sans un régiment venu d'Allemagne, Farnèse n'aurait pu suffire aux nécessités du siége. Mais cette âme si ferme s'abattait parfois : « Le temps des maladies va venir, écrit-il encore; c'est « pitié de voir le peu d'Espagnols qui nous restent. Les Italiens ne vont « pas mieux, ni les Allemands non plus. Quant aux Wallons, ils se sen-« tent près de leurs foyers, et désertent en masse. Autre danger : la « guerre civile, en France, invite nos soldats à passer la frontière. Cette « affaire d'Anvers prend tous les jours de plus vastes proportions. Si « Votre Majesté ne nous envoie pas des renforts, nous marchons à une « ruine inévitable.... »

Les tentatives sans relâche des Anversois contre le pont masquaient un projet d'attaque plus sérieux contre la levée de Kouwenstein qui les séparait seule de leurs alliés hollandais, sur une longueur de plus d'une lieue, depuis Staebroeck jusqu'au fleuve. La jetée, dans toute son étendue, était hérissée de redoutes et de canons, et de solides estacades en protégeaient les abords. Après quelques fausses attaques, le 22 mai, la flotte zélandaise vint s'embosser en aval de la levée, pendant que de l'autre côté, la flottille anversoise, passant, pour éviter le pont, à travers les plaines inondées, venait mettre les Espagnols entre deux feux. Les deux flottes, jetant l'ancre des deux côtés de la digue, ouvrirent sur les forts un feu terrible. Bientôt un essaim de barques légères débarqua sur la jetée quelques milliers de Zélandais, habitués à combattre sur terre aussi bien que sur mer. Les Espagnols parvinrent d'abord à repousser l'ennemi; mais ils finirent par lâcher pied et se réfugier dans leurs forts. Bientôt, trois mille Anversois, Sainte-Aldegonde à leur tête, s'établirent au centre de la digue, et se hâtèrent de s'y retrancher en essayant de la couper pour ouvrir un passage aux eaux et à la flotte de Zélande.

Bientôt un combat désespéré s'engagea sur tout le centre de la jetée,

TIMBRE IMPÉRIAL SEINE

d'où les Espagnols voulaient les déloger à tout prix. On se battait corps à corps, épée contre épée, comme dans un combat antique, car la place manquait même pour décharger un mousquet. La lutte, toute à l'arme blanche, n'en fut que plus sanglante. Maurice d'Orange y fit ses premières armes, sous les auspices d'un grand citoyen, son tuteur et son maître, Olden Barnevelt, que Maurice, pour le payer de ses leçons, devait un jour faire périr sur l'écafaud !

Enfin les Espagnols, assaillis sur terre et sur mer par des forces supérieures, finirent par plier, et après des efforts désespérés, ils durent abandonner aux Néerlandais toute la portion centrale de la digue. Alors, dans un élan de puérile exaltation, Hohenlohe et Sainte-Aldegonde commirent l'impardonnable faute de quitter la levée, et de revenir à Anvers dans la première barque hollandaise qui la franchit, en laissant aux vainqueurs le soin d'élargir la brèche. Accueillis avec des transports de joie, ils annoncèrent partout leur victoire au moment même où elle allait leur échapper. En effet, les Espagnols, chassés de la levée, étaient encore maîtres des forts qui la gardaient, et pouvaient toujours y rentrer par ses deux extrémités. Un conseil de guerre se tint dans un des forts. La situation était terrible, entre deux flottes, sur cette étroite jetée que balayaient leurs canons, et où l'on n'avait pas même la place de combattre. Les plus braves hésitaient quand de longs cris de joie retentirent sur toute la rive gauche de l'Escaut : c'était Farnèse qui arrivait !

De son camp de Beveren, en entendant le canon gronder, il avait deviné le danger qui menaçait Kouwenstein. La jetée une fois percée, un passage était ouvert sur les terrains inondés de la rive droite du fleuve, le port devenait inutile, et Anvers était délivré !... Il était grand temps que Farnèse arrivât, car déjà la brèche était envahie ; l'eau salée, apportée par la marée montante, commençait à se mêler à celle de l'Escaut. Déjà même une barque zélandaise, chargée de provisions, avait franchi la brèche, et était allée confirmer les assiégés dans leur joie imprévoyante. Il n'y avait pas un moment à perdre; mais Farnèse connaissait le prix du temps. Sa seule présence avait ranimé ses soldats ; avec un chef pareil, tout redevenait possible. « Celui qui refusera de me suivre, dit Parme, « n'a jamais eu souci de son honneur, ni pris à cœur la cause de son « Dieu et celle de son roi ! » Et tous le suivirent sans hésiter.

Les Espagnols, ayant un fort à chaque bout de la jetée, s'avancèrent à la fois par ses deux extrémités. Farnèse lui-même conduisit l'attaque du côté de l'Escaut. Les patriotes s'étaient retranchés sur le centre de la digue, et c'était de là qu'il s'agissait de les chasser, en les prenant à leur tour entre deux feux. Pour les joindre il fallait s'avancer sur cette étroite chaussée, où chaque faux pas c'était la mort, sous le feu des navires qui la battaient des deux côtés. Mais Farnèse était là pour donner l'exemple, et avec lui on pouvait bien mourir, mais non pas reculer!

« Il faut périr ou reprendre la digue! » s'écria un colonel italien.

Trois fois, Espagnols et Italiens, animés d'une ardente rivalité, s'élancèrent à l'assaut; mais entassés sur cette plate-forme resserrée, le canon faisait dans leurs rangs de profondes trouées. Les vivants, foulant aux pieds les morts et les mourants, avançaient les yeux fermés, poussés par ceux qui marchaient derrière eux. Trois fois, Anversois, Zélandais et Anglais, résolus à ne pas se laisser arracher une victoire déjà gagnée, repoussèrent les assaillants par un effort désespéré. Nous renonçons à dépeindre l'horreur de cette lutte où, l'espace manquant, on se prenait corps à corps pour se précipiter du haut de la digue dans la mer qui rugissait en demandant sa proie; où les blessés, foulés aux pieds, écrasés dans une boue sanglante, n'avaient pas même la place de mourir. Du reste la perte des patriotes n'était pas moindre que celle des assaillants : le feu des forts espagnols, passant par-dessus leurs retranchements improvisés, faisait parmi eux d'affreux ravages. Un quatrième assaut fut encore repoussé, la lutte durait déjà depuis une heure et demie, et à travers les cadavres entassés sur la jetée, il fallait renoncer à se frayer un chemin.

Enfin un miracle, au dire des historiens espagnols, finit par donner la victoire aux défenseurs de la foi catholique. Le spectre d'un vieux colonel, mort au siége de Dendermonde, vint encore mener ses troupes à la victoire. Les soldats, ranimés par cet allié surnaturel, revinrent une cinquième fois à la charge avec un courage plus qu'humain. Au même moment, la flotte zélandaise, désemparée par le terrible feu des forts, profita, pour lever l'ancre, de la marée qui commençait à descendre. Les Hollandais, en voyant partir leurs vaisseaux, sentirent leur courage s'en aller avec eux : renonçant à se défendre, ils se jetèrent à l'eau pour rattraper leurs vaisseaux à la nage. Les Espagnols les poursuivirent jusque dans l'eau, l'épée aux dents : plus d'un duel, commencé sur terre, s'acheva dans les flots, et les teignit de sang. « Nous avons vaincu, cria Parme à « ses soldats, en leur montrant les eaux qui se retiraient. La mer même « abandonne ces hérétiques! » Près de deux mille Néerlandais trouvèrent la mort sur la jetée ou dans les flots. La victoire, du reste, fut chèrement achetée; Parme laissa sur le carreau plus d'un millier des siens. De Haultain, gouverneur de Walcheren, et l'amiral Jacobzoon périrent tous les deux, le premier dans l'eau, le second sur la jetée. L'amiral Justin de Nassau fut plus heureux et se sauva à la nage.

« La fête a duré huit heures, écrit Farnèse au Roi ; pareille obstination « des deux côtés ne s'était pas encore vue. Aussi l'issue est-elle restée « douteuse jusqu'à la fin, et n'a-t-elle tenu qu'à un fil ! » Le premier soin du vainqueur fut d'aller remercier Dieu dans l'église de Staebroeck, mais non sans avoir donné l'ordre de réparer la digue et de fermer le chemin aux libérateurs d'Anvers. Trente-deux vaisseaux zélandais furent coulés à fond. La flottille anversoise, en rentrant dans la ville, y rapporta la fatale nouvelle, et les huées et les sifflets succédèrent aux cris de joie.

Le sort d'Anvers était maintenant décidé : toute résistance était devenue inutile. Tout se tournait contre les assiégés : quelques jours avant, le monstrueux engin, baptisé du nom de la *Fin de la guerre*, avait enfin été lancé. Cette cité flottante portait quatre mâts et trois gouvernails. Ses batteries, percées à fleur d'eau, étaient armées de vingt canons du plus fort calibre, outre une foule d'autres plus petits. Ses flancs, épais de dix pieds, étaient soutenus par des barriques vides, et mille hommes devaient lui servir de garnison. Dans ce gigantesque appareil, on n'avait oublié qu'une chose, c'était le moyen de le mettre en mouvement : l'heure venue, on ne put le faire marcher, ni à rames ni à voiles, ni le faire obéir au gouvernail. Anversois et Espagnols furent d'accord pour s'en moquer. « Avec l'argent qu'il a coûté, disait-on, on aurait pu nourrir « la ville pendant trois mois, ou lever une petite armée. » On finit, de guerre lasse, par l'abandonner au fleuve et à la marée qui le portèrent à une lieue de la ville, où il s'échoua dans la vase. Les Espagnols héritèrent de ses dépouilles, et comme dit Motley, « ainsi finit la fin de la « guerre ! »

La question était tranchée maintenant : la digue une fois reprise par les Espagnols, Anvers ne pouvait plus se défendre. Déjà dans les conseils, où dominait l'esprit timoré du commerce, des voix s'élevaient pour réclamer la paix, et reprocher à Marnix cette résistance sans espoir. Le peuple, travaillé par le clergé, se rassemblait en groupes menaçants à la porte des riches bourgeois pour demander du pain. Marnix, écrasé par une tâche au-dessus des forces humaines, obligé de faire face au dedans à l'émeute, et dehors aux Espagnols, harcelait de messages suppliants la France, l'Angleterre, les Etats généraux. Partout des promesses, nulle part un appui effectif. Malgré les efforts prodigieux qu'avait faits la Hollande, c'est encore là qu'il trouvait les sympathies les plus réelles. « Si la « ville peut tenir trois mois seulement, écrivaient les Etats, nous nous « nous faisons forts de mettre sur pied une armée de douze mille fantas- « sins et de sept mille chevaux, et nous engageons sur l'honneur à déli- « vrer la cité ou à mourir à la peine. » Enfin l'envoyé de Hollande à Londres assurait qu'un effort sérieux se préparait en Angleterre pour venir en aide à Anvers; la reine écrivait de sa main aux Etats pour leur promettre son appui. Mais il était trop tard : l'heure de la résistance était passée. Un morne désespoir avait remplacé ces folles espérances qu'avaient fait naître les derniers succès. L'attitude de la populace devenait chaque jour plus menaçante, celle des conseils plus perplexe. La flotte zélandaise était arrêtée devant cette imprenable levée qui lui fermait le passage. Enfin la triste vérité finit par apparaître à tous : il fallait se rendre, sous peine de mourir de faim. Les promesses de secours ne trompaient plus personne. La Flandre, les provinces Wallonnes avaient donné l'exemple de la défection; Anvers ne pouvait plus tenir lorsque Gand et Bruxelles étaient tombées. Un instant Marnix proposa de

faire sortir de la ville toutes les bouches inutiles, y compris sa femme et ses enfants, et de continuer à se défendre; mais il se trouva dans le conseil le seul de son avis. Bientôt, comme toutes les natures ardentes, il passa d'un extrême à l'autre, et tomba dans le découragement. Jusqu'ici, il avait lutté, avec un zèle égal, pour sa foi et pour son pays ; il choisit maintenant, et pour obtenir la liberté religieuse, il sacrifia sans scrupule la liberté politique. Il nous en coûte de signaler, dans cette vie glorieuse, une de ces éclipses que rien n'explique et que rien ne justifie. L'élève et l'ami de Guillaume d'Orange, emporté par une réaction dont lui-même ne se rend pas compte, va maintenant plaider auprès de ses compatriotes la cause de Philippe II. Il va leur vanter la clémence de ce monarque, dont il fut vingt ans le plus implacable ennemi, et leur promettre en son nom la liberté de conscience, la seule concession que Philippe ait toujours refusée, surtout à un ennemi vaincu.

Si quelque chose pouvait atténuer cette semi-défection de Marnix, ce serait sa bonne foi, reconnue même par ses ennemis, et l'horreur de sa position, en face d'une populace affamée qui le rendait responsable de ses souffrances. Le terrain qu'il perdait chaque jour, Parme le gagnait dans la cité en faisant briller aux yeux des habitants l'espoir d'une amnistie. Bientôt Farnèse, jugeant l'heure venue, avec ce tact merveilleux qui fait de lui un des premiers hommes d'Etat du siècle, fit proposer une entrevue secrète au bourgmestre d'Anvers; celui-ci accepta l'entrevue, mais non le secret; il exprima même le désir que le traité qu'on allait conclure s'étendît aux Provinces-Unies, comme s'il avait mission de traiter en leur nom. Il vanta « la gloire immortelle qui attendait le prince, s'il « parvenait à ramener tous les Pays-Bas à une soumission volontaire, » idée folle, impraticable, qu'on passerait à peine à Farnèse victorieux, mais non à Marnix vaincu; fatale aberration de sens qui l'a perdu auprès de ses concitoyens, et le déshonorerait aux yeux de la postérité, si l'histoire plus équitable ne faisait la part de la loyauté à côté de celle de l'erreur!

Le seul bruit que Marnix traitait avec Parme suffit pour soulever toute la populace d'Anvers. Néanmoins l'entrevue eut lieu, le 9 juillet, entre le prince et quatre députés de la ville, y compris Sainte-Aldegonde. Farnèse les reçut avec une parfaite courtoisie. Les députés insistaient sur trois points : liberté religieuse, pas de citadelle, pas de garnison espagnole! « Sans les avoir obtenus, disaient-ils, nous n'oserions pas rentrer « dans la cité! » Parme fut inflexible ; mais avec sa finesse italienne, il s'aperçut bien vite qu'il aurait meilleur marché de Marnix tout seul que de Marnix gardé à vue par ses collègues, et il parvint à se ménager la nuit une entrevue de quatre heures avec lui. Le bourgmestre insista vivement sur les trois points, assurant qu'à ce prix, rien ne serait plus facile que de regagner à Philippe le cœur de ses sujets. Mais le prince, avec une décision inexorable, affirma que le roi ne céderait jamais, même

sur un seul. « La France ne veut pas de vous, dit-il à Marnix ; l'Angleterre « vous berce de promesses qu'elle ne tiendra pas. Vous êtes à bout de « munitions, de vivres, de soldats. Il ne reste plus qu'à vous rendre, et « vous voulez dicter la loi à votre souverain dont les ressources sont « inépuisables, et qui dispose des trésors des deux mondes! » Touchant ensuite une corde plus personnelle, il fit entendre à son interlocuteur qu'il avait tout à attendre de la bonté du roi s'il s'employait à lui ramener ses sujets révoltés.

On le voit, nous avons ici la contre-partie de la fameuse ambassade d'Egmont à la cour de Madrid. « Le prince, nous dit Strada, (II, 379), « s'exprima avec une telle éloquence qu'il semblait inspiré. » Marnix, cédant malgré lui à l'espèce de fascination qu'il exerçait, se sentit, dès ce moment, gagné à sa cause, sans croire trahir pour cela ni son pays ni sa foi. Enfin, après trois jours de débats, les députés s'en retournèrent sans avoir rien gagné. Marnix, avec sa loyauté ordinaire, raconta au conseil son entrevue seul à seul avec Farnèse, et invita la ville à se soumettre, en vantant l'esprit de conciliation du duc et la clémence du monarque. Il exprima même l'espoir que la Hollande finirait par se laisser comprendre dans le traité, et qu'une ère nouvelle de paix et de prospérité se rouvrirait pour la Flandre sous le règne de Philippe.

Pendant un mois encore, le conseil fit attendre sa réponse; mais la reddition de Malines vint ôter à la ville son dernier point d'appui. Le 12 août, une députation plus nombreuse retourna au camp avec le bourgmestre. Là, après de longs et pénibles débats, toutes les prétentions de la fière cité se brisèrent contre l'inflexible résolution de Farnèse. Point d'autre foi que la foi catholique, et garnison dans la ville, comme garantie de son obéissance, tels furent les deux points dont rien ne put le faire démordre. Alors Marnix, animé d'une sorte d'esprit prophétique, prédit la ruine d'Anvers et l'exil volontaire de ses citoyens les plus riches et les plus industrieux. Tout ce qu'on put arracher au prince, ce fut l'espérance que, « la rébellion une fois domptée en Hollande, la garnison et la « citadelle, n'ayant plus leur raison d'exister, *pourraient être* retirées toutes « les deux. » Il daigna promettre aussi de n'entrer dans la ville qu'avec une escorte d'Allemands ou de Wallons, et d'épargner aux citoyens la vue de troupes espagnoles. Marnix, enthousiasmé de tant de condescendance, s'éleva jusqu'au dithyrambe en célébrant les exploits du conquérant d'Anvers et l'héroïque résistance de la cité, qui relevait encore la gloire de son vainqueur.

Si l'on s'étonne de la faiblesse de Marnix, fidèle au fond du cœur à la cause de la liberté, même en la trahissant, on ne s'explique guère mieux l'inflexibilité de Farnèse; car bien des motifs le poussaient à traiter à tout prix. A l'entrée de l'hiver, avec une armée réduite « suivant son expression, » à la consistance « d'une toile d'araignée; » quand la Hollande mettait sur pied une flotte et une armée, quand l'Angleterre après tant

de promesses, se décidait enfin à agir, certes Parme aurait pu accorder davantage. Mais la ville avait une raison de céder que ses députés avaient en vain essayé de cacher à Farnèse : les provisions étaient à bout ; le blé manquait ; il fallait se rendre, au moment même où la situation de l'ennemi n'était guère moins désespérée ; où l'hiver allait combattre pour les assiégés ; où, de l'avis même des officiers espagnols, le pont ne pourrait pas tenir longtemps contre les blocs de glace, plus redoutables que tous les brûlots. Mais l'anarchie rendait toute résistance impossible. La vie du bourgmestre, depuis sa conversion aux idées du prince de Parme, était sans cesse menacée. Enfin, il fallut céder : inflexible sur les deux points en litige, Farnèse se montra coulant, généreux même sur tout le reste. Les conditions, arrêtées par lui, furent soumises au conseil, et l'émeute, en venant rugir sous les fenêtres de l'hôtel de ville, dicta leur acceptation aux magistrats hésitants.

Le 17 août, la capitulation fut enfin signée : « Pour le passé, amnistie sans exception ; pour l'avenir, soumission absolue. Tous les biens enlevés aux royalistes et aux couvents devaient leur être restitués ; les églises profanées devaient être rendues au culte catholique. Deux ans étaient accordés aux hérétiques qui refuseraient d'abjurer pour vendre leurs biens, et se retirer de la ville. Tous les prisonniers devaient être mis en liberté, excepté Téligny. La garnison était libre de se retirer avec les honneurs de la guerre. Enfin une amende de 400 mille florins était imposée à la cité. Quant à comprendre la Hollande dans le traité, il n'en fut pas même question. Une lettre de Philippe nous prouve qu'il ne fut jamais dupe de rêve insensé : « La nécessité a forcé Anvers à capituler, écrit-il à Far-« nèse. Je comprends le jeu d'Aldegonde : il cherche à traîner en lon-« gueur sous prétexte de traiter à la fois de la reddition d'Anvers et de « celle de la Hollande. Vous avez très-habilement démêlé sa trame, et « très-bien fait d'insister sur l'affaire d'Anvers, sans fermer la porte sur « l'autre. Je suis on ne peut plus satisfait de votre prudence et de votre « dextérité dans toute cette affaire. »

Sur un seul point, toutefois, Philippe n'était pas satisfait. Farnèse avait hasardé quelques timides insinuations pour amener le roi à fléchir un peu dans la question de conscience : « Au dire de quelques graves per-« sonnes, avait-il osé écrire, si les réformés persévéraient dans leur foi, « on pourrait peut-être fermer les yeux pour leur donner le temps de « reconnaître leurs erreurs. » Mais Philippe se montra intraitable : « Le premier pas des rebelles vers la soumission, répondit-il, doit être « de retourner à la foi catholique. Vous ne devez tolérer l'exercice d'au-« cun autre culte ; à cette règle, il ne doit y avoir aucune exception. »

L'émeute avait vaincu, Anvers allait avoir du pain, on verra bientôt à quel prix ! Le 27 août, le duc de Parme entra en grande pompe dans la cité soumise. Fidèle à sa promesse, il n'y amena avec lui que des Wallons et des Allemands. Les vaincus étaient venus d'eux-mêmes s'atteler

au char du triomphateur. On voyait se presser autour de lui tous les grand noms de la noblesse flamande, d'Aerschot, de Chimay, Champagney, d'Aremberg, etc... Comme dit le biographe de Sainte-Aldegonde, M. Edgar Quinet : « Ils entrèrent, le front haut, dans la servitude, « comme dans une conquête. On remarqua surtout le comte d'Egmont ; « il ne fut pas même arrêté par l'échafaud de son père. » Dans chaque rue, des arcs de triomphe, des statues, des emblèmes allégoriques, si chers au génie flamand, attestaient la joie servile de la cité, délivrée par l'apostasie des souffrances et des terreurs d'un siége. La cathédrale, purifiée, reçut pêle-mêle vainqueurs et vaincus, pressés de rendre grâces au pied des mêmes autels. Peu de jours avant, ces mêmes voûtes qui, rendues depuis trois siècles au culte catholique, portent encore dans leur nudité l'austère livrée du protestantisme, avaient vu les réformés célébrer dans le deuil leur dernier prêche, et dire à leurs libertés perdues un solennel adieu. Puis ils étaient partis, comme Israël pour la terre d'exil, emportant avec eux cette foi qu'ils aimaient en proportion de ce qu'elle leur avait coûté. Mais en partant ils n'étaient que trop vengés, car ils emmenaient avec eux la prospérité de leur ville qui ne s'est jamais relevée de ce dernier coup.

Ces saturnales de la servitude, où les vaincus célébraient eux-mêmes leur défaite, ne durèrent pas moins de trois jours. La Flandre entière voulut y assister, et s'associer à ces joies d'esclaves ivres qui reprenaient leurs fers. C'était une procession continue de la cité au pont et à la levée de Kouwenstein, pour y chercher la trace des luttes sanglantes qui avaient abouti à ce noble résultat. En attendant que le pont fût détruit, l'armée voulut aussi avoir sa fête : le pont tout entier fut couvert de fleurs et d'arcs de triomphe. Le prince y passa en revue ses soldats, déguisés en faunes et en satyres. Un immense festin réunit à la même table, sur toute la longueur du pont, Farnèse et ses vétérans, et Anvers et la Flandre enivrées regardèrent en battant des mains.

La grande affaire maintenant pour Farnèse, c'était de rebâtir la citadelle qui pouvait seule lui assurer la possession d'Anvers ; il voulait, à l'exemple du duc d'Albe, faire payer aux habitants « les verges qui devaient les fouetter ; » mais il fallait pour cela un vote du grand conseil. Champagney, qui s'était illustré naguère en défendant Anvers contre les Espagnols, ne « s'est pas moins *illustré*, écrit Parme au roi, en amenant « le conseil à proposer lui-même de relever la citadelle, sans que ni Sa « Majesté ni moi ayons eu l'air de nous en mêler... » Et la reconstruction de la forteresse fut votée à l'unanimité ! Ce monument de la puissance du duc d'Albe, plus durable que toutes les statues, se releva de ses ruines avec une rapidité qui tenait du prodige : « Les bourgeois, écrit « Parme, travaillent furieusement au château. Dans un mois il sera plus « fort qu'il ne l'a jamais été. »

Dans cette ardente rivalité de bassesse, toutes les classes luttaient à

l'envi. On eût dit que la catholique cité tenait à se faire pardonner son héroïque défense, et à en rejeter tout le crime sur les réformés. Mais le châtiment ne devait pas se faire attendre. Grâce à la liberté de conscience dont on y avait joui pendant tant d'années, Anvers était arrivé à un développement prodigieux de richesse et de puissance. Comme Tyr et Carthage dans le monde ancien, ou comme l'Angleterre aujourd'hui, elle régnait par le commerce plus sûrement que d'autres par les armes. Depuis que la découverte de l'Amérique et la route de l'Inde par le Cap avaient changé le courant général du commerce, Anvers avait détrôné Venise, et était devenu le centre commercial de l'univers. Mais les réformés de tout pays qui, en s'y réfugiant, avaient fait sa force, une fois bannis de ses murs, il arriva pour Anvers ce qui est arrivé pour l'Espagne après l'expulsion des Maures, pour la France après la *Révocation :* avec l'élite de ses habitants, l'âme de la cité sembla en être bannie. Le culte catholique pouvait bien rentrer dans ses églises, mais le commerce et la liberté s'étaient exilés ensemble et pour jamais de sa bourse et de ses marchés. Du jour où les Espagnols entrèrent dans ses murs data sa ruine et son déclin. Ses riches manufactures de draps, de tapis, de brocards d'or et d'argent, émigrèrent presque toutes en Hollande, en Zélande, à Amsterdam surtout, rivale et héritière d'Anvers, « Ses négociants, nous dit « l'honnête Meteren, Anversois et réformé lui-même, allèrent porter « d'un bout du monde à l'autre l'industrie et le renom de leur cité, en « Moscovie, Tartarie, Asie, Afrique, Indes de l'est ou de l'ouest... » Dans Anvers, en revanche, l'orthodoxie triomphante s'établit avec l'inquisition pour tenir lieu à la triste cité de tout ce qu'elle avait perdu. Gand Bruges, et toutes ces florissantes communes flamandes furent ruinées du même coup : « La pauvre ville d'Anvers, écrit Parme au roi, est tout « abandonnée et frappée d'appauvrissement depuis que les hérétiques « l'ont quittée ! » Est-il pour la Réforme une oraison funèbre plus éloquente que cet aveu, dans la bouche d'un ennemi ?

La forteresse, achevée, reçut garnison de Wallons et d'Allemands : « Je n'ai pu encore persuader aux bourgeois, écrit Farnèse, de se résigner à accepter des Espagnols ; le souvenir des événements passés est « encore trop récent ; mais j'espère, avant peu, leur rendre la présence « de nos soldats aussi *agréable* que celle de leurs concitoyens. »

A la nouvelle de la prise d'Anvers, la joie de l'Espagne fut immense. Chacun voyait déjà la Hollande soumise, et la domination espagnole régnant de nouveau sur tous les Pays-Bas. Guillaume mort et Anvers soumis, qui pouvait songer à lutter encore ? Aussi la joie de Philippe fut-elle sans mesure comme sans dignité. Il était au lit quand le courrier arriva ; il se releva tout radieux, et incapable de garder pour lui seul le bonheur qui l'inondait, il courut à demi vêtu jusqu'à la chambre de sa fille bien-aimée, l'infante Ysabel, et lui cria à travers la serrure : « Anvers est à « nous ! »

Nous ne quitterons pas le siége d'Anvers sans dire un mot encore de l'homme qui l'avait si vaillamment défendue, et qui n'eut qu'un tort, celui de croire à la franchise de Farnèse et à la clémence de Philippe II. L'excuse de Marnix, si c'en est une, c'est que trompé, comme Orange son maître, dans sa confiance aux promesses de la France, il aimait encore mieux faire son pays espagnol qu'anglais. Nous comprenons son irritation contre l'égoïste et froide politique d'Elisabeth, marchandant aux Pays-Bas ses avares secours; mais tout pesé, nous préférons cent fois pour la Flandre Elisabeth à Philippe, et nous laissons Marnix rêver avec tant d'autres cet impossible accord du catholicisme avec la liberté.

Du reste, les illusions de cette âme honnête ne devaient pas durer longtemps. Sincèrement attaché à la liberté de conscience, qu'il ne trahit jamais ni du cœur, ni des lèvres, il se flattait, s'il parvenait à ramener au roi ses provinces rebelles, d'obtenir cette liberté en échange. Certes il fallait connaître bien peu la Hollande, Philippe et le cœur humain pour se bercer d'un pareil espoir. Qu'on accuse donc le jugement de Sainte-Aldegonde, mais non son cœur, qui resta toujours droit. Le duc de Parme, après avoir traité avec lui les affaires les plus délicates, avait en lui une telle confiance qu'il comptait sur son influence plus que sur la force des armes pour achever la soumission des provinces rebelles. Mais Parme, comme Marnix, avait compté sans l'explosion d'indignation que produisit en Hollande la reddition d'Anvers et la défection de son bourgmestre. Marnix avait envoyé en Hollande sa femme et ses enfants; on lui refusa la permission de les accompagner; Maurice d'Orange lui écrivit pour l'engager à ne pas venir, « nul ne pouvant garantir sa vie « contre le mécontentement populaire. »

Du reste, le plus beau témoignage rendu à la loyauté de Marnix, c'est celui de Farnèse lui-même. « Sainte-Aldegonde me promet monts et mer« veilles, écrit le prince. Je l'ai assuré qu'il en serait très-largement ré« compensé, mais, quoiqu'il soit pauvre, je ne vois pas qu'il se laisse in« fluencer le moins du monde par des considérations d'argent, et je le « trouve très-ferme en ce qui touche ses opinions religieuses. » Et cependant Philippe, qui ne croit guère à l'incorruptibilité, écrit à Farnèse : « Si Sainte-Aldegonde parvient à ramener *les îles* (Hollande et Zélande), « en échange d'un pareil service, tout ce que vous jugerez à propos de « lui offrir sera de l'argent bien placé; *mais il ne faut pas livrer la « somme avant que l'affaire ne soit faite.* »

Repoussé de la Hollande, il ne restait plus à Marnix qu'à en appeler à l'opinion qu'il avait si imprudemment bravée. Il publia, avec un récit détaillé du siége, une apologie de sa conduite qui ne convainquit personne. Il demandait des juges pour le condamner ou l'absoudre; il n'obtint ni l'un ni l'autre. Le souvenir de ses services passées fit écarter la pensée de sévir contre lui; mais à dater de ce jour, son influence fut perdue et sa carrière politique finie. Les cinq années qu'il vécut encore

furent données à l'étude et aux affections de la famille. Instruit par le temps et par la solitude, il n'en était pas à s'apercevoir de la faute qu'il avait commise. Malgré les messages flatteurs que Farnèse lui envoyait de loin en loin, il se sentait écrasé sous le poids de la réprobation de son pays, et essayait de regagner pas à pas l'estime publique sans laquelle il ne pouvait pas vivre. Ajoutons enfin que l'amitié de Lanoue et de Duplessis Mornay, deux des plus nobles cœurs parmi les réformés français, le consola des rigueurs de ses concitoyens. Mais il eut le tort de douter de l'avenir de son pays, et c'est un tort qu'un pays libre ne peut pas pardonner.

Rosseeuw Saint-Hilaire.

ÉTUDE MORALE

—

L'ÉCOLE ET LA BIBLE[1]

Messieurs,

Quiconque a l'intelligence des temps que nous traversons et de ceux qui se préparent comprend que nulle question ne l'emporte en gravité sur celle de l'instruction populaire. Il est un fait certain, incontestable, universel, c'est que la démocratie coule non plus seulement à pleins bords comme le disait Royer-Collard, mais à pleins flots, à vagues débordées. Les institutions politiques n'y font rien. Quand elles se prêtent naturellement à cette expansion, elle est peut-être moins saisissante que dans les pays qui ont pris des précautions contre elle ; elle passe au travers des obstacles en attendant qu'elle les emporte, comme l'eau du torrent au travers du barrage. Elle monte, monte toujours avec une régularité rapide. Il ne s'agit pas ici, Messieurs, d'un simple fait politique ; mais d'un fait social dont on ne peut s'exagérer l'importance. Partout les classes populaires arrivent au sentiment de leur puissance, et elles ont saisi dans le principe d'association un levier irrésistible, car elles ont le nombre pour elles, et quand le nombre représente l'organisation et l'entente, que peut-on contre lui? Que cela plaise ou non, que cet état de choses nous agrée ou nous effraye, nous n'y changerons rien. L'illustre Gladstone disait avec raison : « Le dix-neuvième siècle est le siècle de l'ouvrier ; » par où il voulait dire que de même que certains peuples longtemps tenus dans l'ombre sont soudain arrivés sur la scène de l'histoire et ont modifié profondément le drame, de même nous assistons à l'avénement dans la vie publique et sociale des classes ouvrières. Pendant longtemps elles étaient restées en quelque sorte derrière la scène, chargées de préparer les costumes des grands acteurs et de manier les engins cachés qui

[1] Ce rapport a été lu aux Conférences générales de l'Alliance évangélique, à Amsterdam, le 21 août de cette année.

permettaient à l'action de se dérouler avec éclat, ou bien on leur accordait un rôle de comparse. Tout est changé maintenant : le peuple, pour employer l'expression courante et impropre, est devenu un acteur principal non pas seulement pour apparaître comme la foudre dans certaines phases révolutionnaires, mais pour prendre une part directe et constante au développement de nos destinées, si bien qu'elles dépendent au point de vue social de ce qu'il sera lui-même.

Voilà la situation, Messieurs, du moins telle qu'elle apparaît à ceux qui ont des yeux pour voir. Je dirai de suite que je crois qu'il faut l'accepter résolûment et sans regrets inutiles. Elle a sans doute ses immenses périls et nous ne vous les dissimulerons pas, mais elle a son côté providentiel. Je suis convaincu qu'elle est voulue de Dieu. Que les classes se rapprochent par l'égalité des droits, par la libre disposition du travail qui est au fond la libre disposition de la personne humaine, par le progrès du bien-être général, il est évident que rien n'est plus conforme à la religion qui a gravé cette devise sur la croix du représentant de l'humanité nouvelle : « En lui il n'y a plus ni esclave ni libre. » Remarquez que je ne touche ici à aucune question politique, je ne considère que le fait social. Dans ces limites, je maintiens que le christianisme tend moralement à abaisser les barrières qui maintiendraient l'inégalité des droits entre les fils du même Dieu et les rachetés du même Sauveur. Je ne vais pas plus loin, mais je suis convaincu que rien ne serait plus funeste que de donner à la religion du Christ une attitude chagrine et défiante vis-à-vis des classes populaires, car le salut de l'avenir dépend précisément de l'influence que le christianisme exercera sur elles. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement ici de précaution, mais de vérité et de justice.

Toujours est-il, Messieurs, que la situation est grave et périlleuse. Que deviendront ces masses qui apportent un poids irrésistible dans la balance sociale? Tout d'abord il s'agit de savoir si elles seront un élément aveugle, soulevé par tous les vents qui passent, une espèce de force de la nature plus redoutable que la tempête. En d'autres termes, seront-elles instruites et intelligentes? N'oublions pas que ce qui remplit le cadre politique importe infiniment plus que le cadre lui-même ; car celui-ci ne peut subsister que s'il s'applique à un peuple intelligent et sachant se gouverner. En vain les constituants de 1789 ont élaboré un système politique admirable dans plusieurs de ses parties, et qui en tout cas consacrait des droits immortels. On avait songé à tout, excepté à ceux qui devaient le réaliser. On avait préparé ce programme généreux de la reconstruction politique dans les brillants salons de Paris, mais personne parmi ces grands philosophes n'était descendu dans la rue et n'était entré dans l'atelier pour dissiper l'ignorance des masses. On avait disserté sur ces droits du citoyen dans les châteaux d'une aristocratie libérale, mais qui donc avait songé à cet homme noir et repoussant, courbé sur son sillon, à ce paysan affamé et grossier tel que nous le dépeint

Labruyère ? Aussi les châteaux où s'étaient élaborés ces beaux plans qui sont à l'honneur de l'esprit français ont été brulés, et la brillante construction politique élevée par les Mirabeau et les Lafayette a été balayée par l'ouragan de 1793. Donnons sans doute de l'importance aux organisations politiques, mais pensons avant tout à ceux pour lesquels elles sont faites. Ne plaçons pas au second rang ce qui doit être au premier, je veux dire l'instruction.

Les nations qui sont filles de la Réforme ont tenu à honneur de la répandre à profusion dans toutes les classes; c'était pour elles une nécessité de conservation. Après tout la Réforme repose sur un livre dont elle a fait le meilleur bouclier de la liberté des âmes en opposant son autorité divine aux traditions asservissantes. Elle a fait entendre à l'homme du moyen âge ces deux paroles qui donnèrent saint Augustin à l'Eglise : *Tolle et lege. Prends et lis.* Voilà pourquoi la Réforme a appris à lire aux peuples. On conçoit que l'Eglise qui a pour devise : *Lege* ait plus poussé à l'instruction universelle que l'Eglise qui met partout la parole du prêtre au-dessus du livre sacré. Il y a donc une cause religieuse à cette admirable diffusion de l'instruction dans les pays protestants, dont nous avons sur cette terre hospitalière des preuves si admirables et si éclatantes. Oui, c'est la Bible qui a fait l'école, du moins l'école protestante. Ailleurs il n'en est pas de même. Il est juste de dire que l'ombre grandit et s'épaissit dans la mesure où s'accroît le pouvoir de la hiérarchie romaine. J'en appelle à l'Espagne et à l'ancienne Italie. Sans doute le catholicisme a ses congrégations enseignantes et nous l'en félicitons. Mais il n'enseigne que le strict nécessaire et le moins possible, partout où il est absolument le maître. Il ne donne quelque essor à l'instruction populaire que dans les pays où son influence est contestée, où il est aux prises avec de puissants adversaires. Mais son génie propre ne le pousse pas à instruire largement et généreusement, car s'il en était ainsi il se consacrerait surtout à cette tâche dans les populations qui lui appartiennent ou qui lui sont livrées sans contestation. Or ce sont précisément celles-là qui, selon l'expression de l'Ecriture, sont assises dans une profonde obscurité. Le catholicisme veut tenir dans sa main les clefs de la connaissance, afin d'être bien sûr que l'on n'apprendra que sa leçon et pas une autre. Or dans de telles conditions il est toujours plus sûr de ne rien apprendre à côté du catéchisme, car le branle une fois donné à l'esprit humain on ne sait plus comment l'arrêter. Cependant les nécessités du temps sont telles que l'on ne pourra plus nulle part mesurer l'instruction d'une main avare. En France un grand élan a été pris que rien n'arrêtera. Gouvernement, Eglises diverses, sociétés de toutes sortes travaillent à l'envi a l'instruction des classes populaires. Nous sommes encore loin du but et nous rougissons de comparer le budget de l'instruction publique à celui de la guerre. mais on veut atteindre le but et on l'atteindra sous la pression de l'opinion. Les écoles se multiplient et sont encouragées;

une loi récente a organisé l'instruction des filles à côté de celle des garçons. Les cours d'adultes qui ont été si nombreux ces dernières années ne sont pas simplement une mode passagère, ils répondent à un besoin sérieux et général. On peut dire que la cause de l'instruction, la cause des écoles est gagnée ; et à cette première question que nous posions : les classes populaires qui arrivent à l'influence sociale seront-elles instruites ? on peut répondre : Oui, elles le seront ! pourvu qu'on ne s'arrête pas dans cette noble entreprise. Elles seront instruites, mais qu'auront-elles appris en fait de principes? Voilà la seconde question qui se pose et qui n'est pas moins grave que la première.

L'instruction à elle toute seule ne suffit pas, quoi qu'on en dise. Elle peut produire autant de mal qu'elle peut produire de bien. Un grand poëte qui a voulu écrire l'épopée de la Misère a consacré une œuvre considérable à cette thèse : que la lumière chasse le mal moral comme le soleil repousse la nuit. Il aurait raison si le mal n'était que l'erreur de l'esprit, s'il n'avait pas ses racines dans le cœur. J'aurai beau avoir la science de toutes choses si ma volonté est perverse, si je suis vendu aux mauvaises passions; sur le degré supérieur de l'échelle des lumières, je serai plus coupable et plus dangereux que si je croupissais encore dans une ignorance absolue. Non, il n'est pas vrai qu'il suffise d'ouvrir des écoles pour fermer les prisons, car l'esprit pourrait en sortir tout ensemble, poli et corrompu. « L'intelligence est le plus dangereux des instruments, a dit Benjamin Constant, quand elle n'est pas au service de la conscience. » Ce peut être une arme acérée, brillante, mais empoisonnée. Supposons que dans ces écoles on apprenne à l'enfant du peuple qu'il n'y a pas de Dieu dans le ciel, pas de loi immuable et sainte dans son cœur et surtout pas de sanction à cette loi, dans une autre vie ; supposez qu'on lui apprenne qu'il ne fera que passer quelques jours sur cette scène mobile du monde pour disparaître tout entier sans avoir à répondre d'aucun de ses actes ; supposez qu'on lui apprenne qu'il n'est « qu'un animal étrange qui a des moments singuliers, » mais qui n'a d'autre ressort que l'instinct et qui dépend comme tous les êtres organisés d'une loi de nécessité dont personne ne s'affranchit; supposez en un mot qu'on lui apprenne ce qui est répandu dans l'air que nous respirons, ce qui est l'opinion courante de toute une portion considérable de notre génération, et dites-nous ce qui sortirait de pareilles écoles et ce qu'elles prépareraient à la société. Dites-nous surtout ce que deviendraient les malheureux enfants qui auraient grandi sous de telles influences, car avant le péril social il y a le péril individuel, le sort d'une âme immortelle. Ne nous berçons donc pas de vaines illusions en attribuant à l'instruction isolée de l'éducation une action bienfaisante qu'elle ne possède pas. Soyons bien convaincus que le plus terrible danger consisterait précisément à séparer ce qui doit être uni et que plus l'instruction se répand, plus l'éducation de la conscience devient une nécessité urgente et pour nous le plus pressant

des devoirs. Or, Messieurs, pour nous chrétiens, cette éducation de la conscience n'est pas à inventer ; nous savons quel est le maître qui seul la donne efficacement; ce maître, c'est le Dieu de la Bible, et nous entrons ainsi en plein dans notre sujet.

Il est un point sur lequel tous ceux auxquels j'ai l'honneur de m'adresser dans cette grande réunion chrétienne sont profondément d'accord : c'est que rien n'est plus désirable et n'est plus nécessaire au point de vue moral que de faire de la Bible la pierre angulaire de toute l'éducation. Il est évident que nous voudrions tous lui voir occuper la place d'honneur dans toute école. Ce vœu ne porte atteinte à aucun droit réel, pourvu qu'il ne se traduise pas en obligation légale. Sans m'étendre outre mesure sur cette partie de mon sujet, parce qu'elle ne peut soulever aucune contestation entre nous, je rappellerai succinctement les raisons qui nous font croire que l'école sans la Bible ne peut absolument pas remplir sa mission éducatrice. Sur ce terrain nous rencontrons de vives résistances. Il y a deux ans paraissait une brochure très-passionnée, due à un écrivain distingué qui s'est acquis une légitime réputation dans la littérature d'imagination par un talent sérieux mis au service de la démocratie avancée. Cette brochure de l'auteur qui a pris le nom d'*André Léo* est une lettre au ministre de l'instruction publique, et elle a précisément pour but de lui demander de rayer la Bible du catalogue des écoles primaires, parce que ce vieux livre n'est propre qu'à pervertir l'enfance. Je relève cette brochure, parce qu'elle est incontestablement le manifeste d'un parti et révèle ce qu'on en peut attendre le jour où il aurait le pouvoir. La Bible, prétend-on dans ce réquisitoire dont rien ne saurait rendre la violence, est un mauvais livre pour l'enfance parce qu'elle met sous ses yeux des actes criminels. L'auteur a bien soin de reproduire les récits qui peignent le mal au vif dans ces annales de l'humanité primitive, et il demande avec indignation si une telle lecture peut se faire impunément. Mais il oublie de nous rappeler que les actes criminels nous sont donnés pour ce qu'ils sont, qu'ils sont flétris et condamnés, que le mal s'appelle mal dans l'Ecriture sans détour et sans palliatif, et que la leçon morale en ressort avec une implacable évidence. Il ne faut pas attribuer au christianisme des absurdités et des imprudences dont il n'est point coupable. Il n'y a qu'une superstition outrée, une bibliolatrie judaïque qui prétende que tous les récits sacrés doivent être lus et étudiés indistinctement à tout âge et dans toute circonstance. La Bible est une histoire courageusement sincère qui peint l'humanité telle qu'elle est et elle ne veut pas d'illusion menteuse ; elle nous la montre déchue et pervertie et elle ne jette aucun voile sur ses affreuses misères. Bien qu'elle parle un langage toujours chaste dans son énergie, elle n'en trace pas moins un tableau souvent terrible de nos hontes et de nos dégradations. Elle ne donne pas au mal l'attrait pernicieux d'une poésie corruptrice, mais elle ne l'enveloppe pas d'un voile. Il y paraît tel qu'il est. Ce spectacle ne saurait être offert sans

péril à l'enfance. Aussi n'hésitons-nous pas à affirmer que la lecture de l'Ancien Testament ne peut être faite intégralement dans une école. Il n'y a pas là de fausse prudence — mais la prudence la plus élémentaire. Je sais que dans les pays et les familles où la Bible est entourée d'un respect séculaire, tout y apparaît dans une ombre sacrée; il semble que la nuée sainte qui recouvrait le sanctuaire juif plane sur toutes les pages, tant elles sont empreintes d'une majesté mystérieuse qui dérobe aux yeux de l'enfant ce qui serait de nature à l'éclairer trop tôt sur les plus tristes côtés de notre nature. Mais ces circonstances exceptionnelles ne sauraient nous servir de règles. Nous maintenons en conséquence que tout maître intelligent usera des précautions que conseillent l'amour et le respect de l'enfance.

Ces réserves faites, c'est ce vieux livre qu'on voudrait jeter hors de l'école qui, selon nous, ne peut y être remplacé. D'abord, pour nous chrétiens, c'est le divin message du salut pour toute âme d'homme, c'est le livre de la vie éternelle. Cette raison suffit pour expliquer que nous voulions le mettre entre les mains de tous, depuis les plus jeunes jusqu'aux plus vieux, que nous regardions comme l'œuvre la plus sainte de le faire épeler à toute créature intelligente, et comme un crime véritable contre Dieu et les hommes, tout effort qui tend à arrêter ou à entraver sa diffusion. Enchaîner la Bible, c'est retenir la vérité captive, c'est rouler une pierre sur la source des eaux jaillissantes, c'est ensabler la fontaine du désert où ceux qui vont périr peuvent venir se désaltérer. Quiconque croit que l'humanité est perdue et que sa lettre de grâce est dans le livre divin, n'a qu'une chose à faire, c'est de l'ouvrir largement sous tous les yeux, de telle sorte qu'il frappe les premiers regards de l'enfant et les derniers regards du vieillard.

Mais sortons de ces généralités et considérons la Bible au point de vue spécial de l'éducation. C'est par ce côté qu'elle nous paraît surtout admirable! Remarquez en effet qu'elle nous déroule le plus vaste plan d'éducation, celui de Dieu à l'égard de la créature morale. Elle prend l'humanité dans sa rude enfance pour l'élever peu à peu jusqu'aux sommets de la religion de l'Esprit. C'est une échelle lumineuse dont le premier degré est si près de terre que l'être le plus ignorant et le plus simple l'atteint sans efforts, tandis que l'échelon supérieur plonge dans l'infini céleste? Ah! qu'on cesse de calomnier l'Ancien Testament! Nous y voyons comme un premier abaissement du Verbe éternel proportionnant ses clartés à la débilité d'un œil à peine ouvert et que le plein soleil aveuglerait. Les plus hautes vérités morales y prennent une forme palpable, sensible, populaire, qui saisit l'intelligence encore inculte et incapable de s'élever à ce qui est abstrait et doctrinal. D'ailleurs, l'enfant a besoin comme l'humanité des anciens âges de passer sous la férule de la loi avant de connaître la douceur de l'Evangile. Il faut que la sainteté de Dieu lui apparaisse dans son éclat redoutable. Le Sinaï doit se dresser

devant lui couronné d'éclairs. Il faut qu'il sache ce qu'il en coûte d'enfreindre cette loi sainte, et que l'histoire d'Israël lui rappelle à chaque page qu'on ne se joue pas du Très-Haut; il faut qu'il sente s'abaisser sur lui cet œil du Souverain qui ne s'endort jamais, qui scrute les cœurs et les reins et auquel on n'échapperait pas, même si on prenait les ailes de l'aube du jour pour gagner les extrémités de la terre ou celles de la mort pour descendre au sépulcre. Composez des catéchismes de morale avec le miel recueilli dans toutes les œuvres de la sagesse humaine, complétez Platon par Zénon, Marc Aurèle par Plutarque et Epictète, l'enfant n'en retirera qu'un stérile ennui. Placez-le devant le Dieu vivant et saint, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de Moïse et de David, et il emportera dans son cœur un aiguillon acéré que rien n'en arrachera ; la notion de la sainteté y pénétrera à la profondeur qui échappe aux mobilités de la surface. Cette forte discipline forme seule la conscience et lui donne la trempe austère qui en fait un juge incorruptible.

Ai-je besoin de rappeler que dans notre pensée l'Ancien Testament n'est jamais séparé de l'Evangile ; nous ne le considérons pas en lui-même isolément, mais comme la grande préparation de l'économie définitive. Par conséquent, nous ne voulons faire de personne un Juif avant d'en faire un chrétien. Nous prenons notre point de vue en haut et non en bas, sur la cime et non au pied de la montagne. Or cette cime glorieuse et sainte de la montagne d'où nous vient la lumière comme le secours, c'est ce sommet sanglant où se dressa la croix du Rédempteur. Voilà la consommation du salut et de la révélation, voilà le point culminant auquel puisse s'élever la pensée, car c'est là que le Dieu vivant et vrai se manifeste tout entier. C'est là qu'il nous dit son nom, le nom qui résume et concentre toutes ses perfections, et ce nom est amour. Quand Israël lui demanda près du torrent de Jabock, dans cette lutte mystérieuse dont il sortit meurtri et vainqueur, — type sublime de la période de préparation et de l'alliance judaïque qui n'avait d'autre destination que de briser le rude cœur de l'homme déchu, — Dieu refusa de lui dire comment il s'appelait, parce que le moment n'etait pas encore venu de révéler son essence, et que dans l'intérêt même de l'œuvre du salut il devait s'envelopper de la nue enflammée du Sinaï. Il devait être surtout connu comme le Dieu terrible et jaloux qui a les yeux trop purs pour voir le mal. De là le côté sévère et redoutable des dispensations de l'ancienne alliance, où l'incrédulité superficielle ne veut voir qu'une implacable dureté. Les saints et les prophètes ont tous posé de nouveau la question de Jacob. Tous ont dit à celui qui les frappait pour les sauver : Dis-moi quel est ton nom. Il l'a comme murmuré confusément aux plus grands d'entre eux, aux Esaïe et aux Jérémie, mais il n'a été vraiment révélé qu'au Calvaire. Oui, c'est sous ce ciel obscurci, au fracas de ces rochers qui s'entr'ouvrent, au sein de cette scène de désolation incomparable, qu'on l'a entendu ce nom nouveau et pourtant éternel; c'est sur ce sol dénudé, sur ce mont du

crâne qu'est le buisson ardent de la nouvelle alliance, au travers duquel la voix qui parla à Moïse ne dit plus seulement : Je suis celui qui suis, mais encore : Je m'appelle le Dieu qui est charité. Ce nom, Jésus l'écrit avec son sang sur la terre rachetée. Désormais tout s'éclaire dans le passé, les dispensations de l'économie judaïque s'enchaînent les unes aux autres et viennent aboutir à la croix; le dénoûment du drame en explique les péripéties. Jusqu'ici on n'avait vu que la loi avec sa verge et avec son glaive et on avait accusé le Dieu de la Bible d'être inexorable. Maintenant on sait que ce rude pédagogue, ce sévère justicier frayait la voie au Sauveur universel au travers du désert. On n'avait entendu que la tempête et le tourbillon; maintenant on entend le ton doux et subtil qui dit grâce et pardon. L'Ancien Testament rattaché à l'Evangile rentre de la manière la plus admirable et la plus naturelle dans le vaste plan de l'amour divin.

J'ai insisté, Messieurs, sur ce point, parce que la principale objection que l'on nous faisait était précisément tirée de ce que l'on appelait le caractère dur et implacable du judaïsme ; on prétendait que nous faussions le cœur et l'esprit de l'enfant en lui faisant lire les premières pages de nos saints livres. Nous avons vu que cette objection est sans valeur, dès que l'on s'attache à l'ensemble des révélations au lieu de s'en tenir à un fragment. Nous sommes convaincus que la lecture de l'Ancien Testament ainsi éclairée de la lumière évangélique est plus que jamais indispensable à l'enfant, car dans ce temps d'idolâtrie renaissante où l'insensé qui nie Dieu court nos rues et remplit nos ateliers, rien ne lui est plus salutaire que cette portion du saint livre où la notion du Dieu personnel. du Dieu unique et saint est imprimée en caractères de feu, où toute idole est impitoyablement brisée. Dans ce temps d'énervement moral où l'on boit l'iniquité comme un breuvage agréable, rien ne lui est plus salutaire que d'apprendre, non-seulement par des déclarations solennelles mais encore par des faits éclatants, que c'est une chose terrible que de tomber dans les mains du Dieu vivant. C'est alors, mais alors seulement que l'Evangile a tout son prix et tout son sens. Partout où l'austère précurseur n'a pas passé sa cognée à la main, Jésus ne saurait être accueilli. Sans son repentir et son amère rosée le sol est durci et stérile, il n'y croît que des fleurs empoisonnées, on y voit pousser une végétation maladive sous son éclat, mais pas un seul épi pour les greniers du maître. Est-il besoin, Messieurs, de vous rappeler ce qu'est l'Evangile, ce qu'il peut être du moins pour l'enfant quand il n'a pas été séparé de ce qui le précède et le prépare, et qu'il n'est pas devenu entre les mains d'une néologie dissolvante un fade narcotique pour endormir la conscience? N'entendons-nous pas du commencement à la fin du divin livre ce mot si tendre de Jésus : « Laissez venir à moi les enfants? » Tout d'abord ils le lisent ce mot sur son front pur et pourtant couronné d'épines, il se dégage de la simple lecture des Evangiles je ne dirai pas une vision mais une vue du Christ

qui le fait apparaître aux yeux de notre âme tel que le contemplèrent les premiers disciples au bord du lac de Tibériade ou sous les figuiers de Béthanie. Il n'est pas possible qu'une âme d'enfant échappe à ce sentiment, à cette attraction vers le divin Maître. Les scènes de la passion l'émeuvent jusqu'au fond. Je sais que l'habitude met comme une rouille ou plutôt étend une teinte pâle sur les plus grandes pensées. Néanmoins il restera au fond du cœur de l'enfant un impérissable souvenir du Christ des Evangiles. Il en sera de lui comme de saint Augustin, dans l'âme duquel une sainte mère avait gravé le nom de Jésus si profondément que ni les orages des passions, ni les fluctuations de la pensée n'avaient pu l'effacer. C'est ce qui l'empêchait de se laisser retenir tout entier par les fausses doctrines auxquelles s'abandonnait pour un temps son esprit inquiet et ardent. Il lui fallait le Jésus de son enfance et il ne fut apaisé et fixé que quand il l'eut retrouvé. Que l'école continue l'œuvre des pieuses mères à cet égard. Qu'elle aussi grave le nom de Jésus dans ces âmes encore tendres qui lui sont confiées. Il n'est pas pour elle de plus haute mission.

Mais, Messieurs, ce n'est pas seulement par cette attraction qu'exerce le Rédempteur que l'Evangile est admirablement approprié aux enfants : il l'est encore en ce qu'il leur présente la vérité sous la forme la plus accessible pour eux. Ils ne peuvent saisir l'abstraction ; ils ne s'attachent qu'à ce qui est concret et vivant. L'idée ne les atteint que par l'enveloppe du fait, la grande institutrice de l'enfance est l'histoire. Or qu'est-ce que l'Evangile sinon une histoire, et cette histoire en revient tout entier à une personne. » Je suis la vérité, a dit Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'en lui la vérité a vécu et s'est manifestée dans toute sa plénitude, si bien qu'il suffit pour le saisir d'avoir des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et un cœur pour sentir. La vérité sur Dieu, la voici dans toute sa profondeur : « Celui qui m'a vu a vu mon Père. » Dites à l'enfant que Dieu est personnel, libre, saint, juste, qu'il est la bonté suprême, la charité. Il ne vous comprendra pas et vous verrez ses yeux distraits errer dans le vide. Montrez-lui le Fils unique et bien-aimé du Père et alors il sait immédiatement ce que c'est que l'amour divin, c'est-à-dire l'essence divine. Placez-le devant le bois maudit, et dites-lui : C'est jusque-là qu'a été la charité du Père et la charité du Fils. Il a maintenant de la nature de Dieu une notion qui dépasse toutes les philosophies dans sa simplicité. La vérité sur l'homme, sur ce qu'il est, sur ce qu'il doit être, la voici non moins éclatante dans le fils de Marie. Efforcez-vous de conduire l'enfant au travers du dédale d'une psychologie pénétrante pour lui faire comprendre la notion du bien et celle du mal. Je vous défie de fixer son attention. Qu'il apprenne à connaître ce Jésus doux et humble de cœur, allant de lieu en lieu pour guérir et consoler, se plaisant avec le pauvre, le délaissé, le méprisé ; se faisant une cour de toutes les douleurs dans sa royauté miséricordieuse, accomplissant jour à jour la volonté de

son Père, sans jamais se chercher lui-même, repoussant la gloire, la jouissance, le repos, tout ce que l'humanité égoïste et ambitieuse poursuit avec tant de passion; s'immolant enfin pour consommer l'œuvre qui lui a été assignée. L'enfant saura maintenant ce que c'est que la sainteté, la perfection morale à laquelle l'homme est appelé, et il saura aussi ce que c'est que le mal; la vue de Jésus-Christ éclairera pour lui les ténèbres du péché, il se saura lui-même pécheur et dégradé et il comprendra la nécessité de la rédemption comme l'ont comprise les ignorants péagers et les pécheresses de la Judée, lorsque dans leur nuit morale ils virent briller cette pure lumière d'une sainteté toute humaine et pourtant divine. La rédemption présentée au point de vue doctrinal laissera l'enfant parfaitement froid et indifférent; il se pourra même que ses naïves questions dérangent plus d'un système. Prenez une voie plus courte, celle de l'Evangile, montrez-lui le Rédempteur, montrez-lui le Sauveur du monde mourant pour ses péchés et ressuscitant à cause de sa justification. Qu'il voie aux mains du crucifié ces clefs du paradis qu'il rouvre au dernier des pécheurs. Qu'il entende ces cris de douleur et d'angoisse et surtout le cri de suprême abandon. Qu'il entende ces paroles de pardon, d'amour et enfin de triomphe, le grand *consummatum est*, et alors il saura ce que vaut son âme, à quel prix elle a été rachetée. Qu'il voie enfin au matin du troisième jour le sépulcre de Jésus vide et Jésus lui-même bénissant ses disciples, Jésus remontant dans la gloire, et il ne doutera plus de la réconciliation entre la terre et les cieux et il s'écriera : « O sépulcre, où est ta victoire? » Enfin c'est bien inutilement que vous chercherez à le convaincre de la nécessité de la grâce et de sa divine assistance. Montrez-lui avec le livre *des Actes des apôtres* les cieux ouverts, le Saint-Esprit descendant sur des hommes faibles et ignorants, et faisant de disciples hésitants et timides les héros et les colonnes de la primitive Eglise. Alors il saura ce que la puissance de Dieu opère dans notre infirmité. C'est ainsi que dans l'Evangile la vérité apparaît limpide et vivante; c'est bien le lait spirituel et pur approprié à une intelligence débile.

Ne vous y trompez pas, du reste, il n'y a là aucune accommodation trompeuse. La vérité ne s'est point déguisée en légende pour se rendre accessible aux simples et aux ignorants. Nous ne sommes point en présence d'un mythe ou d'une parabole, mais d'une divine histoire et d'une sublime réalité. Il n'y a pas deux Evangiles, un Evangile pour les enfants et les simples, prenant une forme historique, et puis un Evangile abstrait, un Evangile de l'idée pure pour les sages et les philosophes. Il n'y en a qu'un seul, celui que nous avons essayé de résumer; et ce qui en fait la beauté, l'originalité divine, c'est précisément qu'il est une histoire et une personne, c'est que tout y est vivant, c'est que la vérité y est la plus haute des réalités. L'Evangile n'est donc pas la coupe aux bords emmiellés dont parle le poëte et qui est destinée à faire accepter la boisson

salutaire par les êtres faibles. Il est le breuvage des forts; sa méthode n'est point bonne simplement pour les enfants et les esprits débiles, c'est la méthode transcendante de la philosophie divine, la methode du Verbe qui dit : *La lumière soit et la lumière fut.* Le sceau du divin est précisément ce réalisme créateur qui ne démontre pas seulement, mais montre la vérité ou plutôt la fait voir à nos yeux sous la forme supérieure de l'être qui est la libre personnalité. Jésus-Christ bénissait le Père de ce qu'il n'avait pas fait de l'Evangile une doctrine abstraite réservée aux sages et aux intelligents; mais de ce qu'il l'avait révélée, dans sa personne, aux simples et aux enfants. C'est pourquoi nous nous sentons honorés par le dédain philosophique qui nous range parmi eux en prétendant que notre religion est indigne des fins esprits qui contemplent l'idée pure. Nous contemplons plus que l'idée pure qui, du reste, n'est pas si claire pour nos superbes contradicteurs; nous contemplons l'idée vivante, le Verbe fait chair! et nous rappelons le mot profond de Shilling lassé d'abstractions vaines et s'écriant à la fin de sa carrière : Oui, le christianisme est un fait, désignant par là, sa gloire et sa supériorité!

Messieurs, après sa mission primordiale qui est de former les âmes en leur révélant le Sauveur, la Bible en remplit encore un autre, c'est d'être le plus merveilleux moyen de culture pour un peuple. Ce n'est rien enlever au respect qu'elle nous inspire que de la considérer comme le monument d'une littérature complète où se retrouve dans toute sa richesse la vie d'une nation remarquable entre toutes. Histoire, poésie, doctrine, tout est renfermé dans le livre divin, non pas sous la forme d'une exposition toujours solennelle et didactique, mais avec une admirable variété de ton et de couleur. L'antique Orient reparaît tout entier dans les scènes grandioses de la Genèse. La tente du patriarche, dressée au milieu des fertiles vallées où bondissent les troupeaux, nous initie à la noble et grande vie du désert. Il y a là, pour l'enfant, l'intuition de tout un monde lointain qui élargit son horizon et au delà de la prose d'une existence chétive lui découvre des perspectives inconnues. L'histoire émouvante d'Israël, tous ces types si fermement accusés, ce récit nerveux et simple qui frappe l'imagination en même temps que l'esprit, voilà autant de sources de culture pour celui qui n'a pas le loisir d'étudier avec détail les faits du passé. Une profonde philosophie de l'histoire, la meilleure de toutes, celle qui explique nos destinées par le jeu des forces libres, se dégage des chroniques sacrées. Quelle psychologie vaut cette peinture de l'homme pleine de relief et éclairée du rayon de la conscience! Il est pris sur le fait en quelque sorte; ses grandeurs et ses misères ressortent du tableau sans exagération et dans leur mélange singulier. Quelle poésie l'emporte sur nos saints livres? Prenez Pindare ou Homère; il faut déjà de l'érudition pour les goûter, parce que leurs poëmes sont entrelacés à des événements ou à des traits de mœurs qu'il faut connaître

sous peine de n'y rien comprendre. Où trouvez-vous comme dans la Bible le sentiment humain primitif exprimé avec tant de grandeur et d'énergie? Où la douleur a-t-elle obtenu une expression plus éloquente que dans la bouche du patriarche maudissant le jour de sa naissance, ou sur la harpe de David? La beauté de la terre parée de magnificence, où le « char de l'année a distillé l'abondance, » et la sereine majesté des cieux immenses n'ont nulle part été célébrées comme dans les Psaumes. L'adoration pleine de douceur y prend tantôt les ailes de la colombe, et quand elle atteint l'extase, c'est un hymne de flamme dont l'essor est véhément comme le vol de l'aigle. Il est certain que le langage de l'Ecriture se reflète dans la parole des peuples formés sous son influence et la marque d'un sceau unique. Dans les grands moments de l'existence, la chaumière ou l'atelier vous renvoient les échos de la lyrique inspirée. C'est ainsi que la plus grande des poésies ouvre le monde idéal à celui qui passe sa vie courbé sur le sillon ou sur l'établi. Elle relève, elle transfigure la vie la plus dure et la plus ingrate. Si je ne craignais pas de dépasser les limites qui me sont assignées, je vous montrerais comment la lecture assidue de la Bible fait pénétrer dans l'esprit et dans l'âme un sentiment du droit, un respect de la personne humaine pour laquelle de si grands miracles d'amour ont été accomplis, qui opposeront à toutes les tyrannies la plus solide barrière. Quand on a compris cette grande parole de saint Pierre au sanhédrin de Jérusalem : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes,* et quand on l'a vu confirmer par le martyre et ses généreuses souffrances, la liberté sainte de la conscience est fondée, et sur ce roc vous pouvez bâtir un édifice solide. Donnez donc la Bible à l'enfance, c'est le livre où elle épèlera le mot de la vie, de celle d'aujourd'hui et de celle qui ne doit pas finir. Toute école d'où elle est absente est une école qui ne saurait remplir sa mission. Nous ne voulons pas seulement que le livre divin soit lu le dimanche dans une leçon qui ressemble à un culte. Nous voulons qu'il soit le centre même de l'instruction duquel tout parte et auquel tout revienne, le foyer, l'âme de l'éducation, le pain quotidien.

Vous le voyez donc, Messieurs, notre conviction est entière : l'école sans la Bible, c'est pour nous l'école décapitée, ou pour mieux dire matérialisée et dépourvue de son moyen le plus efficace d'influence et d'éducation. Mais une nouvelle question se pose devant nous. La Bible doit-elle être placée d'office dans toutes les écoles et spécialement dans les écoles de l'Etat, ou bien faut-il laisser à cet égard une liberté absolue? Sur ce sujet de bons esprits peuvent différer, même dans une conférence évangélique telle que celle-ci. Aussi dois-je en toute sincérité chrétienne élucider ce grave problème social, sous peine d'avoir négligé le point délicat de mon sujet, celui peut-être où vous m'attendez!

Messieurs, ce problème est nouveau comme le temps où nous vivons. Il y a un siècle, il n'aurait pas même pu se poser; car l'ancienne société européenne reposait tout entière sur l'union étroite entre la puissance

spirituelle et la puissance temporelle. C'était la période des religions d'Etat. Sans doute bien des brèches avaient été faites à cet édifice social où le trône s'appuyait sur l'autel. La libre pensée passait au travers de toutes ces fissures; il eût fallu, pour se préserver d'elle, arrêter le vent qui soufflait; l'incrédulité rongeait de plus en plus le corps social, et pourtant l'ancienne organisation n'en subsistait pas moins. Le pouvoir civil était le gardien et le soldat de la foi, ou pour mieux dire de l'Eglise officielle. Dans de telles conditions l'école appartenait entièrement à la puissance spirituelle; elle lui était livrée, c'était son champ réservé qu'elle ensemençait à sa guise. L'instruction publique du pays tout entier depuis ses premiers degrés jusqu'aux degrés supérieurs était l'affaire du clergé. Les maîtres laïques n'enseignaient qu'avec son agrément; chaque Eglise imposait son *Credo* complet et enseignait d'autorité son catéchisme. Cette tutelle a souvent mal réussi. N'oublions pas que Voltaire et les encyclopédistes sont sortis des colléges des Jésuites. Le dix-huitième siècle est le fils affranchi, mais enfin il est le fils de l'Église; il a été nourri de son lait et a commencé par porter ses lisières.

Tout a changé aujourd'hui. La religion d'Etat n'existe plus, du moins avec toute la rigueur du principe, qu'en Russie, en Espagne et dans le petit Etat que possède encore la papauté. L'Autriche est en train de s'en débarrasser, et cette victoire sur elle-même, sur ses plus antiques traditions, compense bien des défaites. Personne parmi nous ne saurait donc prétendre que les écoles qui dépendent de l'Etat doivent encore dépendre de l'Eglise, par la raison bien simple que l'on ne peut plus parler nulle part d'une seule Eglise, et que toutes les opinions sur la religion ont droit de coexister dans le même pays. Il y aurait une flagrante injustice à assurer la prépondérance d'un culte aux dépens d'un autre, surtout dans un domaine où l'on a affaire à des esprits mineurs que l'on peut plus ou moins pétrir à son gré. Le droit le plus sacré du père de famille serait lésé. Il faut laisser au catéchisme ultramontain la prétention inique de s'emparer de force d'une génération pour la marquer de son empreinte. Il ne dit pas seulement : Laissez venir à moi les petits enfants, *sinite;* mais il dit : Livrez-les-moi, ils sont à moi avant d'être à vous; je les regarde comme ma propriété. L'Etat n'existe que pour assurer ma domination. Moi seul j'enseignerai. — Toute Eglise protestante qui voudrait élever des prétentions semblables renierait son propre principe; sous prétexte de conserver sa formule, elle abandonnerait l'esprit sans lequel la formule n'est qu'une écorce vide. Elle serait sûre d'ailleurs d'être vaincue, car sur le terrain de l'autorité elle ne saurait rivaliser avec l'organisation de l'ancien catholicisme. On ne trouvera pas mieux que cette puissante machine pour broyer l'individualité.

Mais, me dira-t-on, il ne s'agit pas de soumettre l'école au régime de l'autorité ecclésiastique, mais simplement d'y faire enseigner ces notions élémentaires qui sont à la base de toute religion. L'Etat, à ce point de

vue, n'a-t-il pas le droit de faire de la Bible le premier livre de lecture dans ses établissements? Ecartons tout malentendu pour éviter l'apparence d'une exagération qui fausserait notre opinion. Tout d'abord nous partons du principe de la liberté la plus entière en ce qui concerne l'instruction publique. Nous repoussons de toutes nos forces tout monopole universitaire. Rien ne nous paraît plus tyrannique que la prétention de l'Etat d'être seul à enseigner. C'était, vous le savez, l'un des points fondamentaux du régime napoléonien à ses origines. Nul n'avait le pouvoir de faire concurrence à l'Université, qui enrégimentait toute l'enfance du pays et la conduisait tambour battant à une espèce d'orthodoxie officielle dont le *credo* pouvait se résumer ainsi : Tu te dois tout entier à ton empereur. L'honorer, le servir et te battre pour lui, voilà la loi et les prophètes. Je me borne à rappeler le fameux catéchisme élaboré sous le premier empire pour toutes les Eglises. — D. Quels sont les devoirs des chrétiens à l'usage des princes qui les gouvernent et quels sont, en particulier, vos devoirs envers Napoléon Ier, notre empereur? R. Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent, et nous devons en particulier à Napoléon Ier, notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, l'impôt. Honorer et servir notre empereur c'est honorer et servir Dieu même. — « Que doit-on penser de ceux qui manqueraient à leur devoir envers notre empereur? » — « Selon l'apôtre saint Paul, ils résisteraient à l'ordre établi de Dieu même et se rendraient dignes de la damnation éternelle. » Cette naïveté dans l'emploi du despotisme administratif nous fait sourire. Du plus au moins vous retrouverez des procédés pareils dans tout pays où l'instruction publique est le monopole de l'Etat. Elle devient alors un vaste hôtel des monnaies chargé de frapper tous les esprits comme les pièces d'argent et d'or, à une même effigie, qui est celle du César régnant. Nous réclamons donc la plus absolue liberté pour fonder et multiplier des écoles à côté des écoles du gouvernement. Chaque Eglise, chaque opinion pourra avoir les siennes, à condition de ne pas offenser la morale publique et de se soumettre aux lois du pays.

Cette liberté de l'instruction implique que l'Etat ne s'arrogera pas l'autorisation préalable qui est la négation même du droit. Il exigera une certaine somme de connaissances de la part des instituteurs, il devra s'assurer s'ils la possèdent par le brevet; l'école, toute école devra être ouverte à son inspection, laquelle devra se renfermer strictement dans la limite de sa compétence. Mais sous ces conditions, quiconque voudra fonder un établissement d'instruction n'aura besoin d'aucune permission ; il ne dépendra pas des courants mobiles de la politique. Son droit sera inviolable. Il ne verra pas non plus son école fermée au gré d'un conseil dominé par des influences religieuses, car ce serait ressusciter la contrainte de la conscience sous une forme hypocrite. On n'ira pas lui dire, comme cela s'est dit récemment, que son école doit être fermée

dans l'intérêt des mœurs publiques, parce qu'il y a fait de la propagande religieuse. Cette propagande est non-seulement son droit, mais son devoir, s'il a des convictions sérieuses. Il ne s'est pas contenté de l'école de l'Etat, précisément parce qu'il voulait avoir la pleine liberté de communiquer sa foi aux enfants qui lui sont confiés. L'Etat devra tenir la balance égale entre toutes les écoles libres. S'il favorise celles d'un culte, ne fût-ce qu'en dispensant certains maîtres des conditions réglementaires d'instruction imposées généralement, il blesse le droit commun; les facilités qu'il accorde abolissent l'égalité, et par là même la liberté de l'instruction est gravement lésée.

Supposez, Messieurs, toutes ces conditions réalisées, supposez la liberté de l'instruction consacrée sans réserve, dès lors la question qui nous occupe perd singulièrement de sa gravité. Si pour des raisons sérieuses l'Etat n'impose pas la lecture de la Bible dans ses établissements, tous ceux qui croient comme nous qu'il n'y a pas d'éducation digne de ce nom en dehors de la religion biblique multiplieront les écoles libres et ils y donneront l'instruction qui leur paraît seule salutaire. Après tout on sera bien toujours forcé d'en venir là si l'on veut une instruction décidément pénétrée du commencement à la fin du souffle chrétien. La lecture quotidienne de quelques fragments de l'Evangile amènerait de pauvres résultats. Il ne s'agit pas simplement de donner une leçon de religion, car cela supposerait que la religion n'est qu'une des branches spéciales de la culture humaine tandis qu'elle est le tronc puissant, la souche féconde dont la séve doit abreuver l'arbre tout entier. Ce qui importe, c'est que l'esprit de l'Evangile pénètre toute l'instruction, c'est que le maître de nos enfants ne soit pas un catéchiste d'occasion, mais un chrétien sérieux. Nous lui déléguons pour un certain temps la paternité intellectuelle et morale. Suffira-t-il pour qu'il l'exerce d'une manière bienfaisante qu'il fasse lire le saint volume? Ne faut-il pas qu'il l'explique, et surtout qu'il l'applique dans la direction des jeunes esprits qui lui sont confiés? Or, pouvez-vous demander la réalisation de conditions semblables à l'instituteur de l'Etat? Ne serait-ce pas revenir au système catholique et inféoder à notre Eglise l'instruction publique de notre pays, c'est-à-dire abroger la plus sainte des libertés? Vous le voyez donc, en tout cas les croyances fermes et décidées seront obligées d'en venir a fonder des écoles particulières. Si la liberté de l'instruction existe, comme nous le demandons, la jeune génération sera élevée à l'ombre de la Bible et le terrible péril que je redoute autant que vous, celui d'un peuple ignorant de Dieu, sera conjuré.

Que si l'on m'objecte que la fondation des écoles particulières entraîne trop de dépenses pour qu'elles se multiplient, je réponds que je n'admets pas l'objection. Non, je n'admets pas qu'une conviction sérieuse puisse, dans un pays quelconque, invoquer la pénurie. Il n'y pas d'idée, même folle, qui ne trouve le moyen de se répandre. Tout intérêt grave est assuré

d'avance d'un concours suffisant. Et vous nous feriez croire que la plus sainte des convictions et le premier des intérêts manqueraient de ressources! Mais si cette conviction manque de ressources, c'est qu'elle manque de flamme et d'énergie, c'est qu'elle est tiède ou conventionnelle, et alors de quoi se plaint elle? Que lui importe ce qui se passe dans les écoles de l'Etat. Veuillez d'ailleurs remarquer que dans cette question des écoles les ressources viennent en grande partie des familles. Si les ressources manquent, c'est que la sympathie pour votre doctrine manque, et alors de quel droit la feriez-vous enseigner dans des établissements publics aux enfants de ceux qui n'en veulent pas, car s'ils en voulaient, ils seraient venus à vous, vous ne parleriez pas de votre pénurie et l'objection tomberait d'elle-même? Non, nous, nous n'éprouvons aucune crainte, nous croyons fermement que le christianisme évangélique a assez de racines dans les cœurs pour exciter la générosité la plus large. Donnez-nous la pleine liberté de l'instruction et ce que j'appellerai les écoles bibliques se multiplieront.

Nous pouvons maintenant, débarrassés de toute inquiétude, considérer en face la question qui est posée devant nous. L'Etat doit-il décréter d'office que la Bible sera la base de l'instruction dans ses écoles? Telle n'est pas notre opinion. Pour la justifier, il nous faudrait remonter aux grands principes qui doivent régler selon nous les relations de la puissance spirituelle. Je me bornerai à résumer succinctement ma pensée sur ce problème immense de la résolution duquel dépend l'avenir du monde. Pour moi je repousse énergiquement la notion d'un Etat chrétien, par où j'entends un Etat qui prétend se mêler directement de la religion, soutenir une doctrine et en imposer plus ou moins la pratique. La notion de l'Etat *chrétien* est selon moi la notion païenne de l'Etat, parce qu'elle ramène l'un des pires abus de la société telle que la concevait le paganisme : l'absorption de la conscience individuelle dans la chose publique.

L'Etat montre son respect pour le christianisme en arrêtant le domaine de la loi au point précis où commence le domaine indéfini de la conscience, selon la grande parole de Napoléon. Il doit à la religion la liberté, et quand il la lui a donnée, son rôle est fini. L'Etat, au sens chrétien, c'est l'Etat qui s'abstient de se mêler de ce qui ne le concerne pas, qui rend à Dieu ce qui est à Dieu, et tout ce qui se rattache de près ou de loin à la croyance, au culte, est le domaine réservé de Dieu. Voilà le principe qui doit tout dominer dans la question qui nous occupe. Les circonstances de notre époque lui donnent une importance nouvelle. L'Etat est partout en présence de plusieurs formes religieuses différentes. Aucune ne l'emporte sur l'autre au point de vue du droit, puisque la qualité de citoyen est absolument distincte de la profession religieuse. Il faut aussi tenir compte, — hélas! il le faut plus que jamais, — de tous ceux qui repoussent les religions existantes en soi au nom de la libre pensée. L'Etat, comme Etat, ne doit favoriser aucune de ces opinions ou

de ces croyances. Or, c'est ce qu'il ferait évidemment s'il imposait dans ses écoles un enseignement religieux quelconque. En vain dira-t-on que la Bible est au-dessus de toutes les diversités et qu'elle est le fond commun où puisent tous les chrétiens. Ce serait oublier d'abord qu'entre les deux grandes fractions de la chrétienté il y a une question de méthode qui établit entre elles une différence très-marquée dans l'emploi qu'elles font du livre divin. Il est incontestable que pris dans sa tradition la plus authentique, la plus autorisée, le catholicisme n'admet pas le libre usage de la sainte Ecriture; il ne l'admet qu'à certaines conditions et avec certaines précautions qui le limitent singulièrement. En tout cas ses plus hautes autorités ne toléreraient pas que la Bible fût lue dans les écoles sous la seule direction du maître laïque. On n'obtiendra jamais cette concession, tant que l'heure d'une nouvelle réforme n'aura pas sonné. Nous n'avons pas à discuter ici l'idée religieuse qui motive cette excessive prudence; on sait ce que nous en pensons. Toujours est-il que l'Etat ne pourrait imposer la lecture de la Bible dans les écoles publiques sans porter atteinte à l'un des cultes chrétiens les plus considérables. D'autres divergences religieuses existent au sein de la société moderne, sans parler des israélites qui ne supporteraient pas qu'on enseignât l'Evangile à leurs enfants. La Bible peut soulever chez ceux qui partagent les préjugés de la philosophie antichrétienne de vives répugnances, fondées, j'en conviens, sur beaucoup de passion mêlée à beaucoup d'ignorance. Mais, enfin, ces préjugés, vous ne pouvez en faire litière; l'Etat n'a pas même le droit de les qualifier ou de les critiquer, encore moins de leur faire violence, car ce serait fouler aux pieds le droit de bien des familles. Qu'on ne parle pas de la nécessité de sauver l'âme de l'enfant, car cela ouvrirait un large crédit à la tyrannie religieuse. — A ce point de vue, les autorités du canton d'Appenzell qui font baptiser de force les enfants des baptistes ne méritent qu'approbation, et l'on n'a pas eu tort à Rome de dérober un enfant juif à des parents qui le menaient en enfer d'après l'opinion de ses ravisseurs. Du moment où vous faites une brèche au droit de la famille, toutes les iniquités passeront par cette brèche. Quand on prétend sauver les âmes en dehors des voies de la stricte justice, on applique à la religion le système du salut public. Les intérêts éternels pèsent d'un tel poids dans la balance, qu'une fois qu'on a commencé à leur sacrifier un droit quelconque tout y passera bientôt. Le premier pas est le seul qui coûte.

Nous n'avons considéré la question qu'au point de vue des élèves ou plutôt de leurs parents, mais il y a aussi une autre conscience qui est en jeu, c'est celle de l'instituteur. Certes il est à souhaiter pour toutes les raisons que nous avons données qu'il soit un fidèle disciple de celui qui appelle à lui les enfants, il peut seul les élever au sens profond du mot, c'est-à-dire former leur âme immortelle à la vie divine, Mais l'Etat ne saurait formuler de pareilles conditions sous peine de s'immiscer dans

le for intérieur. Il n'a à demander à ses maîtres que l'instruction et la moralité; il ne saurait donner des brevets de christianisme. Il ne saurait davantage commander une croyance positive. Ce serait les dégrader que de leur imposer des actes qui supposent ces croyances, ce serait les obliger à l'hypocrisie et leur faire acheter leur pain trop chèrement non-seulement pour eux, mais encore et surtout pour les enfants qui leur sont confiés; car ceux-ci ont tout à perdre à ce que leur maître renonce à cette délicatesse morale qui est impossible sans la plus absolue liberté. Qu'on ne dise pas qu'il ne s'agit que d'une simple lecture qui n'engage à rien. Jamais vous ne ferez d'un homme intelligent une simple machine. Il suffit de l'expression de son visage pour que ses élèves sachent bientôt ce qu'il pense sur la religion. Qu'aurez-vous gagné à leur faire deviner que le livre divin peut être l'objet du doute?

A part toutes ces considérations, le pouvoir civil, en imposant la Bible aux écoles publiques, se prononce directement dans la question religieuse; il fait un choix entre les diverses opinions et les diverses méthodes, il intervient dans le domaine de la conscience, c'est-à-dire que selon nous il sort absolument de sa compétence, car il n'a aucune qualité pour décider ce qui concerne le rapport de l'âme avec Dieu. Faites attention que si vous lui aviez reconnu ce droit, quand il a fait pencher la balance de votre côté, vous ne sauriez le lui refuser, quand il l'inclinera dans le sens opposé. Sortons des généralités : l'Etat c'est un gouvernement quelconque, ici absolu, là démocratique. S'il peut selon vous se mêler de religion pour imposer la Bible aux écoles publiques, il pourra ailleurs la proscrire comme en Espagne, ou bien suivant le flot du temps lui substituer je ne sais quel catéchisme positiviste dont les articles fondamentaux seront la négation de l'âme et de Dieu. Il aura tort, direz-vous; sans doute, il aura tort au point de vue de la vérité, mais enfin il usera du droit que vous lui avez reconnu de trancher la question religieuse et vous ne pourriez lui demander de les trancher dans un autre sens que celui qui lui semble le plus plausible. Voulez-vous éviter tous ces périls? Refusez-lui absolument le droit de toucher à la conscience et dites-lui fermement : Jusqu'ici et pas plus loin. Lève tes impôts, règle la vie civile et publique, mais ne franchis pas cette limite sacrée. Ce *noli me tangere* de la religion est sa seule sauvegarde.

Qu'on ne nous dise pas que nous nous repaissons de chimères! L'école est le grand enjeu des divers partis, car tous savent que selon le mot de Leibnitz celui qui possède les enfants est le maître de la société. Rappelez-vous ce qui s'est passé au congrès de Berne; avec quelle passion le positivisme athée y a revendiqué son droit de s'emparer de l'enfance pour la pétrir à son image et à sa ressemblance en lui enseignant la morale indépendante. Si jamais le gouvernail était saisi par ces mains violentes, je sais bien ce qu'elles feraient. Peut-être sépareraient-elles l'Eglise de l'Etat, mais ce serait pour unir l'Ecole et l'Etat par un lien

IMPERIAL

indissoluble et pour faire des établissements publics les pépinières du positivisme ou du matérialisme. Pleins de mépris au fond pour la liberté, ces libres penseurs imposeraient leur catéchisme à nos enfants. Ne leur frayons pas la voie en imposant le nôtre et ne leur donnons pas l'exemple funeste de porter atteinte à une seule conscience! L'avenir montrera si nous nous trompons en donnant ces conseils, qui ne sont pas simplement dictés par la prudence mais par la justice.

Ainsi en résumé nous pensons que l'Etat ne doit pas faire une loi et une règle de la lecture de la Bible dans les écoles qui dépendent de lui. Je n'irai pas cependant jusqu'à prétendre qu'il doit l'interdire. Qu'il demeure neutre, qu'il laisse l'instituteur libre de suivre sa conscience et aussi le vœu des parents. La connaissance des faits bibliques doit être exigée dans tous les examens placés au seuil des diverses carrières, car même au point de vue humain, il n'est pas tolérable qu'une si grande page de l'histoire de notre race soit ignorée. Cette condition si naturelle et si juste fera de l'étude de la Bible une nécessité universelle. Mais l'Etat ne doit pas aller plus loin, il doit laisser en dehors de son domaine tout ce qui relève de la religion proprement dite. Que si vous m'objectez que les écoles publiques ne fourniront qu'une éducation bien imparfaite, j'en conviens; voilà pourquoi il faut pousser à la libre concurrence. Peut-être le système anglais est-il à cet égard celui qui doit être préféré. L'Etat n'a pas d'écoles à lui, mais il accorde des subsides à celles qui existent et méritent d'être encouragées. Ces subsides peuvent atteindre des centaines de millions dans un grand pays. Ainsi l'instruction a tous les secours qui lui sont nécessaires et toutes les libertés qui ne lui importent pas moins. Je crois que la solution du problème sera trouvée dans cette direction.

Messieurs, la question spéciale que j'ai eu l'honneur de traiter devant vous nous a mis en face des plus grands devoirs et des plus grands périls de notre époque! Elle nous a placés en présence de cette démocratie envahissante, dont on ne peut pas plus arrêter ou briser le flot que celui de l'Océan. Un souffle d'ardente impiété passe sur elle, et si c'était là l'influence à qui appartient l'avenir, si nous devions assister au triomphe d'une démocratie sans Dieu, le monde n'aurait pas encore vu de jours aussi sombres ni de despotisme aussi redoutable. Pour conjurer ces périls deux systèmes se présentent et nous les avons rencontrés sur le seuil de la question, si humble en apparence, que nous avons étudiée. Le premier système met sa confiance dans les mesures d'autorité. Il veut les appliquer partout et ramener les peuples à la foi. Le second système ne compte que sur la liberté et il croirait perdre et compromettre la plus sainte des causes s'il lui donnait d'autre appui, d'autre soutien. C'est le nôtre, Messieurs, tout nous confirme qu'il est fondé en raison comme en droit: le passé qui révèle avec éclat l'impuissance radicale de tous les despotismes, à commencer par le despotisme religieux qui ne sait enfanter que la

licence et l'impiété; le présent avec son impatience de tout frein et cette universalité d'information qui fait qu'aucune pensée ne peut être bridée et arrêtée une heure dans son rapide essor ; l'avenir avec ses menaces et ses signes précurseurs de l'une des plus formidables crises de l'esprit humain, qu'aucune précaution timide n'arrêtera. Montrons une sereine confiance dans notre drapeau, tenons-le d'une main virile. Laissons aux systèmes dégradants qui ne croient pas à la conscience et qui n'ont pas de point d'appui moral les lâches recours à la contrainte. Disons bien haut que les droits de la vérité ne sont pas, comme le prétend l'école autoritaire, l'oppression des âmes, mais simplement la liberté, précisément parce qu'elle est la vérité et qu'elle se sait appelée par toutes les aspirations supérieures, par tout ce qu'il y a de divin dans le cœur humain, parce qu'elle sait que l'anneau d'or auquel elle pourra se rattacher n'est pas brisé. Toute autre méthode nous perdrait et nous perdrait légitimement. Et puis, à ce libéralisme élevé puisé aux sources les plus saintes, joignons une ardente charité. Au lieu de craindre ces multitudes qui nous pressent déjà, aimons-les comme Jésus-Christ les aimait. Soyons émus de compassion pour elles, portons-leur l'éternel Evangile avec des cœurs ardents et sympathiques, ou plutôt faisons revivre le Christ des Évangiles! c'est lui qu'elles ont besoin de voir et d'entendre; seul il pourra calmer ces vagues immenses et grondantes en parlant au vent et à la tempête! Il n'y a pas un jour, il n'y a pas une heure à perdre pour l'accomplissement d'une tâche si urgente.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

BÉRANGER

MA BIOGRAPHIE, ouvrage posthume de P.-J. de Béranger. Deuxième édition. 1 vol. in-8°. Paris, 1858. Perrotin, éditeur.

CORRESPONDANCE DE BÉRANGER, recueillie par Paul Boiteau. 4 vol. in-8°. Paris, 1860. Perrotin, éditeur.

BÉRANGER ET LAMENNAIS, correspondance, entretiens et souvenirs. 1 vol. in-12. Paris, 1862. Librairie Meyrueis.

BÉRANGER, ses amis, ses ennemis et ses critiques, par Arthur Arnould. 2 vol. in-12. Paris, 1864. Chez Joël Cherbulliez, éditeur.

(DEUXIÈME ARTICLE [1].)

Dans ce Paris, plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée;
Et cette fée, avec de doux refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

La vraie fée de Béranger, ce fut sa bonne tante. Si elle ne veilla pas sur son berceau, elle dirigea son enfance et sa première jeunesse. Ce rôle auquel elle ne semblait guère préparée, elle le remplit mieux que ne l'eût fait sans doute le plus savant précepteur. En accueillant dans sa petite auberge de Péronne l'enfant chétif que tout le monde abandonnait, elle était loin de se douter qu'elle allait préparer à la France un grand poëte. Mais, en dépit des apparences, la vraie poésie, celle de l'âme, ne lui manquait pas. Née avec un esprit supérieur, nous dit le chansonnier, elle avait suppléé à l'éducation qui lui manquait par des lectures sérieuses et choisies. Le petit neveu, délaissé

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 septembre 1867.

par son père, qui tout à coup lui arrivait de Paris, bien qu'âgé de près de dix ans, ne savait pas même encore lire à haute voix ; il ne lisait que des yeux, ce qui ne l'empêchait pas de savoir déjà par cœur deux poëmes épiques. Lesquels ? Il aurait pu nous le dire. Ces premiers amours littéraires ont de l'importance et mériteraient d'être notés. Toujours est-il qu'indépendamment de cette poésie vague et générale que porte en soi tout poëte futur, le goût des vers, qui souvent ne vient que plus tard, était déjà né en lui. Pour lui fournir un aliment, il aurait fallu une bibliothèque mieux garnie que celle de la bonne tante ; elle ne possédait, en fait de vers, que Racine et le théâtre de Voltaire. C'est avec ces volumes qu'elle acheva d'apprendre la lecture à son neveu, tandis qu'un vieux maître d'école lui enseignait l'écriture et le calcul. Ce qui valait mieux encore, c'étaient les leçons d'honneur et de vertu que lui donnait sa mère adoptive, leçons que sur tous les sujets, elle savait, dit-il, approprier à son âge et au degré de développement de son esprit. Enthousiaste de toutes les grandes choses, républicaine ardente autant que catholique sincère, elle avait vivement embrassé les principes de la Révolution, ce qui ne l'empêchait pas de protester à sa manière contre les iniquités du temps. Le chansonnier, dans sa *Biographie*, en cite un exemple qui peint bien cette femme remarquable : « A l'époque de la Terreur, nous dit-il, quelques-uns de ses amis, habitants d'un prochain village, furent arrêtés et condu[illegible]s à Péronne, au milieu de la nuit, pour y être incarcérés. [illegible] passant devant notre auberge, il leur fut permis de parler [illegible] tante. Le bruit de cette visite ne m'avait pas réveillé, [illegible] matin, sans m'instruire de cette arrestation, elle m'emmène à la ville où je la vois avec surprise se diriger vers la prison. Lorsqu'elle est prête à frapper au guichet : « Mon enfant, me dit-elle, nous allons voir d'honnêtes « gens, de bons citoyens privés de leur liberté par une accusa- « tion calomnieuse : j'ai voulu t'apprendre à combien de per- « sécutions la vertu est exposée dans les temps de troubles poli- « tiques. »

C'était lui apprendre aussi à distinguer la vraie liberté des excès de la démocratie. C'est ce que ne faisait guère le père de Béranger, l'opposé de sa sœur en ceci comme en tout le reste. M. de Béranger de Mersix (c'est le nom qu'il se donnait), avait la république et le libéralisme en horreur. Ami dévoué de l'ancien régime, il se croyait très-sérieusement issu de noble race[1]. Sans remonter jusqu'aux Béranger du Dauphiné, issus

[1] Qu'en pensait lui-même le chansonnier? Dans sa biographie il semble éviter de nous le dire ; il se borne à nous raconter ce qui le décida à joindre à son nom, sur le

des anciens rois d'Arles, il se bornait, pour rester modeste, à rattacher l'origine de sa maison à Giovanni Berengeri, dont le fils aîné, Francisco, était gonfalonier de Florence en 1477. C'était là déjà, convenons-en, une assez belle descendance pour le fils d'un aubergiste du faubourg de Péronne, et l'on comprend que dans de pareilles conditions nobiliaires il put porter son ambition jusqu'à promettre à son fils le titre de page : « Oui, répétait-il à sa sœur qui riait de ses prétentions à la noblesse et de ses illusions royalistes, tous vos quolibets n'empêcheront pas que mon fils, chef de la famille après moi, ne devienne page de Sa Majesté. Ma sœur, au retour des Bourbons, je vous jure que je présenterai mon fils à nos excellents princes. »

Les excellents princes ne revinrent pas assez tôt pour que le descendant des Berengeri pût réaliser son rêve. En attendant de voir son fils page et lui-même comte ou marquis, il faisait tant bien que mal des opérations de banque dans lesquelles le futur poëte, qui venait de le rejoindre à Paris, déployait, semble-t-il, un certain talent. Ces opérations, compliquées de machinations politiques, aboutirent à un jugement en forme pour fait de conspiration royaliste. Faute de preuves suffisantes, le père du chansonnier fut acquitté; mais à bout de ses succès financiers, il dut se rabattre, pour vivre, sur la tenue d'un cabinet de lecture. « Ce fut pour moi, dit Béranger, l'occasion de nouveaux embarras : il m'avait adjoint un cousin, joyeux garçon qui, pendant que je rimais et que j'écrivais au milieu des pratiques, en gardant le comptoir, dépensait à s'amuser une partie de nos petits bénéfices. »

Chassé un moment par le génie du calcul, le démon de la

titre des volumes de ses chansons, la particule nobiliaire que ses amis lui ont souvent reprochée. S'il le fit, ce fut uniquement pour se distinguer, aux yeux du public, d'autres Béranger qui faisaient aussi des vers, et avec lesquels son nom avait été confondu. « Il en résulta, dit-il, une particule de plus en littérature. » J'accepte volontiers l'explication; pourtant, le dirai-je, j'aime mieux le chansonnier disant sur ce point toute sa pensée à son amie Madame de Solms, qui le plaisantait sur sa noblesse. « Moquez-vous de moi, chère belle, tant que vous voudrez, vous n'empêcherez pas que je ne sois noble comme le roi, et vous ne m'enlèverez pas tous les droits que je possède à signer *de* Béranger. Je n'attache aucune importance à la particule qui précède mon nom, mais enfin elle m'appartient réellement. Qu'importe à la démocratie que ceux qui la servent, s'ils sont réellement démocrates de cœur, soient des manants ou des marquis? J'ai vu dans ces derniers temps beaucoup de vos amis furieux de ce que quelques-uns de nous vous appelaient encore princesse. « Qu'a « de commun une si grande dame avec nous? » disaient-ils avec ironie. Laissez-les crier; laissez le monde, les journaux, les amis et les ennemis vous désigner comme ils le voudront. Quant à moi, qu'on m'appelle Béranger, ou de Béranger, M. le chevalier de Béranger même, que m'importe? Je rougirais, pour flatter quelques-uns de mes amis, de déclarer que ce *de* ne m'appartient pas, mais aussi je ne me suis jamais amusé à m'en vanter. Sur ce, chère fée, que cette grave question ne vous agite plus; vous êtes la princesse Esprit, la reine Beauté, la comtesse Enjouement, et vous n'avez pas de plus fervent admirateur et courtisan que votre vieil ami,

Le marquis DE BÉRANGER.

poésie, on le voit, venait de reparaître : cette fois c'était pour toujours. Il ne s'agissait plus seulement d'amuser par de gais refrains de joyeux camarades; la poésie pour le jeune Béranger était devenue un travail sérieux, sa grande affaire au fond et sa préoccupation habituelle. Chose à remarquer, c'est par la réflexion, par l'étude, que le poëte débutait. Etranger jusque-là à tout ce qui pouvait s'appeler une éducation littéraire, il s'inquiétait de cette ignorance qu'au contraire il aurait dû bénir. C'est elle en effet, qui en l'abandonnant à lui-même, lui avait épargné la pression qu'exerce toujours si fortement, sur le cœur, l'esprit, la pensée, sur tout l'être intérieur en un mot, la supériorité réelle ou imaginaire de ceux qui ont pris à tâche de nous diriger. Au fond, nul précepteur n'est capable de servir de guide à un vrai poëte. Libre dans ses premiers efforts, à Péronne d'abord, puis à Paris, à l'abri des doctes et des pédants, le jeune Béranger eut le loisir, la permission, dirai-je, de rester lui-même. Sa force fut précisément ce qui paraissait sa faiblesse. Il ne s'en rendait pas compte à lui-même, et son ignorance l'effrayait. Elle effrayait aussi, ce qui se comprend mieux encore, le mari de sa bonne tante de Péronne, qui l'avait pris en affection et n'énumérait pas sans terreur les écueils de tout genre que son neveu allait rencontrer. C'était un de ces hommes qui croient naïvement que l'instruction donne toujours ce qu'elle promet, et qui la mettent d'autant plus haut dans leur estime qu'elle leur est à eux-mêmes restée plus étrangère. Il la voyait en beau comme tous ceux qui ne la connaissent pas, et peut-être calculait-il aussi avec tristesse ce que, pour lui, elle eût pu ajouter à ses facultés natives. Elles n'étaient pas vulgaires : une lettre à son neveu nous l'atteste. On peut sourire des bizarreries du style, mais cette gravité, cette solennité de ton, cet effort des mots pour dégager la pensée, indiquent assez ce qu'il y avait de solide au fond de ce singulier esprit. Cette lettre, curieuse à plus d'un titre, nous laisse voir le jeune Béranger tel qu'il était à son entrée dans la vie littéraire, et en partie déjà à Péronne, au milieu de ses occupations de petit garçon d'auberge.

« D'après ce que vous m'avez marqué, lui écrit l'oncle Bouvet, l'étude est votre unique travail, et votre premier pas dans la carrière des lettres semble vous promettre des succès. Je vous ai connu depuis l'enfance jusqu'à l'âge où vos dispositions naissantes faisaient concevoir de vous de grandes espérances, et vous étiez devenu, sans vous en douter, l'objet de ma sollicitude. Alors je ne pouvais que former des vœux stériles pour votre bonheur, et malgré tout ce qu'on pouvait attendre d'un jeune

homme livré à la méditation par un penchant précoce, je ne pouvais me dissimuler les difficultés sans nombre que vous auriez à surmonter dans la profession honorable des lettres. C'est pour cela que je me serais fait un devoir de la combattre raisonnablement, si j'avais eu sur vous l'autorité paternelle. En effet, quelle ressource pour y parvenir? Quand l'enseignement était le plus négligé, sans moyens du côté de la fortune, il fallait tout tirer de votre propre fonds, vous créer vous-même. C'était autant vaille, partir du berceau du monde moral. Que de chances contre vous! Sans doute vous avez su mettre à profit les courts instants de prospérité de votre père, pour acquérir les connaissances dont un littérateur ne peut se passer, et difficiles surtout pour le genre élevé que vous avez adopté. Mais (je le dirai avec vous) vous aurez encore besoin de travailler longtemps pour cimenter la base d'une profonde érudition. Je ne dis pas assez, puisque l'étude de l'homme est de toute sa vie. Sans cette érudition les plus riches idées sont incommunicables. Ce sont des géants qui périssent dans l'embryon. En attendant de plus grands progrès, je remarque que vous avez beaucoup gagné quant à la méthode et à la clarté. Je sais que vous avez donné de votre temps à la langue italienne; elle n'est pas inutile; mais j'aurais préféré le latin et le grec, ces deux langues vivifiantes de la nôtre, sans le secours desquelles on ne peut que difficilement s'instruire. Vous devez en sentir aujourd'hui toute l'importance. Un littérateur a besoin de la science étymologique. Loin de chercher à décourager vos talents, je dirai qu'il n'est pas sans exemple qu'un homme se soit formé de lui-même, et même qu'il se soit montré transcendant; mais celui-là a été un prodige, et vous serez aussi un prodige, si vous y parvenez. La mesure de votre gloire sera celle des difficultés que vous aurez vaincues. J'aime à me le persuader et vous attends impatiemment au but. »

L'atteindre, ce but élevé auquel il aspirait, était l'espoir intime et profond du jeune Béranger. Suivant à sa manière les conseils de l'oncle Bouvet, et tout entier désormais à la poésie, il s'efforce d'en étudier les loix. Il se fait à lui-même sa poétique. De ces graves soucis ses amis ne se doutent guère. Un seul excepté, Quenescourt, dont le cœur et la bourse lui sont toujours ouverts et qui, lui aussi, semble avoir deviné le grand poëte, tous les autres ne voient que ce qui paraît et frappe tous les yeux, l'imagination riante, le vif et charmant esprit. Ce sérieux chercheur de la vérité littéraire, ce jeune homme « livré à la méditation par un penchant précoce » est en même temps le plus joyeux des convives. Sa gaieté parfois est bien un peu en

dehors et à fleur d'âme. Elle cache plus d'une tristesse, regrets du passé, inquiétudes d'avenir que ne domine pas toujours ce que le chansonnier essaye déjà d'appeler sa philosophie. « Quel avenir ! écrit-il à M. Quenescourt ! Quoi ! toujours dépendre des autres ! devoir à tout le monde ! Ne vaudrait-il pas mieux mettre un terme à tant de peines que d'être continuellement obligé de montrer à ceux qui nous entourent un front serein et joyeux, qui contraste si fort avec ce qui se passe en nous. Ah ! mon ami, je cherche en vain à m'étourdir ; l'âge va bientôt m'ôter cette dernière ressource. N'allez pas au moins montrer cette lettre à nos amis ; quand je serais avec eux, ils se défieraient de ma gaieté. »

Les amis du poëte n'y songent guère ; ils font ce que fera plus tard le public tout entier. Dans ce compagnon de leur enfance qui chaque année leur revient à Péronne, simple, affectueux comme autrefois, ils ne voient qu'un aimable et charmant convive, tout au plus un chansonnier en herbe. Lui-même se juge tout autrement : il rêve de plus hautes destinées. Ce qu'il rêve c'est la grande poésie, non pas le vers léger et badin, mais l'alexandrin solennel et sévère ; il aspire à marcher sur les traces des poëtes en renom, sur les traces d'Arnault, de Fontanes, merveilles d'alors qu'il contemple d'en bas et admire, et auprès desquels il cherche le plus sincèrement du monde, non pas appui seulement, mais direction et conseil. Il les obtint sans peine de l'auteur de *Marius* ; quant au grand-maître de l'Université, bien loin de découvrir dans le jeune Béranger un futur et vrai poëte, il ne lui trouva pas même l'étoffe d'un bon commis. Il est vrai que ce commis en espérance était le protégé de Lucien Bonaparte, alors en disgrâce et loin de Paris. C'est ce frère du grand empereur qui semble le premier avoir aperçu ce qui, dans ces essais d'un rimeur obscur, s'annonçait déjà sans doute, et pouvait frapper des yeux habiles. Je dis sans doute, car nous ne connaissons de ces essais que quelques courts fragments : le reste est perdu, le poëte a tout détruit. Je le regrette ; sa gloire peut-être y a gagné quelque chose ; à coup sûr notre curiosité littéraire y a beaucoup perdu. Ces poëmes dans le genre solennel de ce temps-là dont nous ne connaissons que les titres : *Le Déluge*, le *Rétablissement du culte*, la *Mort de Néron*, ces idylles surtout, ces comédies, eussent sûrement offert, sinon au public, du moins aux curieux et aux délicats plus d'un sujet d'étude, et comme un point de départ pour une appréciation entière et définitive du génie et de l'homme. De ce que nous aimerions à voir, la *Biographie* du chansonnier nous montre bien quelque chose ; mais il ne le fait qu'avec réserve, en mots brefs,

comme un homme qui n'aime pas à tout dire, qui ne nous donne que ce qu'il lui convient de nous donner. Non pas qu'il se dérobe précisément à l'observation et qu'il veuille nous tromper sur lui-même ; mais Béranger, je l'ai dit déjà, était naturellement réservé, prudent, réfléchi. Il le montre bien, quand au début de la vie littéraire, au lieu de s'abandonner follement à sa facilité naturelle, il fait effort pour travailler avec lenteur. avec calme. Pour un rimeur de vingt ans, ce n'était pas une contrainte légère. Ce n'était pas non plus l'indice d'un médiocre talent que ce besoin de simplicité et de naturel, qui n'était guère à la mode chez les poëtes de ce temps-là. Le jeune Béranger, on le voit, prenait de plus en plus son rôle au sérieux. Tout en composant pour ses amis au moins autant que pour lui-même, des chansons qui, semble-t-il, ne lui coûtaient guère, il faisait sa grande affaire de poëmes plus longs, plus graves, qu'avec une conscience digne d'Horace et de Boileau, il mettait et remettait sans cesse sur le métier : « Figurez-vous, mon ami, écrit-il à M. Quenescourt, que je suis obligé de refaire les deux tiers de mon second chant. Les cent premiers vers m'ont déjà occasionné des changements qui donnent à ce début un air tout nouveau. Je suis plus content que pour mon premier chant : celui-ci a déjà subi aussi plusieurs corrections depuis que vous l'avez lu. Enfin je travaille continuellement, mais j'avance peu. Il faudra pourtant bien que cela finisse. Arnault, à qui dernièrement je faisais l'histoire de ces corrections, sans les lui communiquer toutefois, s'étonnait de ma constance et de mon peu d'empressement à me faire connaître; il m'invite souvent à publier mes ouvrages : je n'en ferai rien que je ne les ai portés au point de perfection où je sens que je puis arriver. » « Les corrections que je fais à mon poëme sont immenses, écrit-il ailleurs : il ne sera pas reconnaissable. Si mon amour-propre ne m'égare pas, je crois commencer un peu à comprendre ce que c'est que la poésie. Mais qu'il y a encore à apprendre ! La poésie, ajoute-t-il aussitôt, est pour moi maintenant une occupation douce qui ne me nourrit point d'idées chimériques, mais qui n'en charme pas moins tous mes instants. Il faut que je vous avoue pourtant que le dernier ouvrage de Chateaubriand a réveillé en moi le désir des voyages, non pas en terre sainte, mais en Italie, terre sacrée des arts et presque aussi poétique que la Grèce. »

Cette Grèce dont la langue lui est inconnue, il la comprend mieux déjà que tous ces lettrés qui l'entourent. Il ne risque pas de la voir à travers Rome qu'il ne connaît guère, et lui, si avide du naturel, du vrai, il n'a pas besoin de savoir le grec pour la deviner. Ce fut Chateaubriand qui, le premier, la lui fit entre-

voir. « Le *Génie du christianisme*, dit-il, malgré les critiques que ce livre provoqua dans le monde philosophique, me remplit d'enthousiasme. Chateaubriand révélait les beautés des écrivains de l'antiquité d'une façon toute nouvelle et faisait rentrer dans la littérature l'élément religieux qui semblait banni de notre poésie. Son livre devint pour moi un cours d'études bien autrement inspirateur que celui de Batteux et de Laharpe. A l'exception des larmes d'admiration que m'avait arrachées l'Iliade de Madame Dacier et l'espèce de passion que m'inspirait Aristophane, je n'avais pu me rendre bien compte de la poésie grecque. Je dus à M. de Chateaubriand de l'entrevoir à côté de la poésie biblique. » Il lui dut plus encore, et tout un effort sérieux, il nous le dit ailleurs, pour retourner au catholicisme, fréquentant les églises aux heures de solitude, lisant des ouvrages ascétiques, et composant sous cette influence des poésies religieuses, qu'il eût été fier sans doute de communiquer à l'auteur d'*Atala*, si ce dernier, trop accoutumé à de semblables missives, n'avait pas dédaigné de répondre à la lettre que lui avait adressée son jeune admirateur, dans le premier feu de son enthousiasme. « A l'apparition du *Génie du christianisme*, lui écrit-il plus tard, je pris la liberté de vous écrire une énorme, énormissime lettre où je ne vous parlais de rien moins que d'un long plan de poëme épique, et d'un nombre infini de poésies pastorales faites ou à faire. Il y avait dans mes confidences des choses merveilleuses qui, selon moi, devaient vous ravir... Ma lettre resta sans réponse, comme elle le méritait. Heureusement que, même dans ma jeunesse, je n'ai eu que de courtes illusions; je m'expliquai bientôt votre silence, et mon admiration pour vous alla son train comme devant. Seulement je me disais tout bas : Il ne me dédaignera peut-être pas toujours ainsi. »

De Béranger à Chateaubriand, l'attrait, on le voit, était réel; Il faut bien qu'il le fût pour s'être ainsi maintenu, et avoir persisté à travers tant et de si longues influences contraires. L'entourage de Béranger, de 1800 à 1830, n'était guère chateaubrianesque, et l'on comprend que les intimes du chansonnier n'aient pas été les derniers à s'étonner du rapprochement si aisément établi entre deux écrivains arrivés à la gloire, des deux points opposés de l'horizon littéraire, et qui, bien loin de s'admirer, devaient, semblait-il, se dédaigner l'un l'autre. C'était là les juger bien superficiellement, les ignorer au fond, car c'est bien par le fond qu'ils se ressemblaient et que tôt ou tard, l'occasion aidant, ils devaient se rapprocher. Béranger sentait mieux que personne, ce que fort peu de lecteurs, je crois, sentent aujourd'hui, le mérite à part, mérite si difficile à défi-

nir, de l'auteur de *René*. Il ne le flattait pas, il n'était que juste et sincère quand il lui écrivait en 1831 : « Tout ce qui sort de votre plume a un charme particulier, indépendant du talent, qui m'explique, mieux que le talent même, l'empire que vos ouvrages ont exercé et exercent encore sur moi. » Quant à Chateaubriand, ce ne fut point, comme on l'a dit, par coquetterie politique et comme moyen d'ajouter encore à sa popularité, qu'après 1830 il se rapprocha du poëte national. Pour sentir la valeur de ce dernier il n'avait pas attendu le renversement de la vieille monarchie. Un des premiers il avait su voir ce qu'offrait d'excellent, de nouveau et d'ancien tout à la fois, cette poésie qui, venue de si bas, s'était d'un vol si hardi élancé aux plus hautes cimes. Sympathique à toute grandeur morale, Chateaubriand l'était instinctivement aussi à toutes les formes du beau, à toutes les éclosions du talent et du génie. Quelle justice en général, et quelle bienveillance dans les jugements portés par lui sur ses rivaux de gloire et de renommée, sur Byron, par exemple, si dédaigneux de lui, à en juger par la plaisanterie sotte et vulgaire, seule allusion faite par l'auteur d'*Harold* à l'auteur de *René !* Ce rare et brillant poëte, le plus grand suivant lui, que l'Angleterre ait eu depuis Milton, c'est sans jalousie et sans effort qu'il l'admire. « Quoi de plus doux que l'admiration ! » dit-il quelque part. Il ne manque pas de gens aujourd'hui pour lesquels elle semble plutôt une souffrance. Pour Chateaubriand, pour Béranger, elle était une joie, un bonheur, et bien sottement les ont compris tous ces critiques qui n'ont su voir que de petits calculs de vanité dans la rencontre et le rapprochement des deux poëtes, et dans les éloges qu'ils se sont prodigués l'un à l'autre. Cette réciproque admiration n'a rien qui doive étonner. En dépit de tout ce qui d'ailleurs les séparait, il y avait entre eux comme une parenté de génie. Grands coups de pinceau, traits rapides, horizons parfois illuminés en quelques mots, tous ces secrets de l'auteur de *René* que ses disciples les plus habiles n'ont pu lui ravir, ne semble-t-il pas qu'il les a parfois livrés tout entiers au chansonnier ? La simplicité unie à la grandeur, le naturel dans l'audace, la forme exquise, achevée et sous le charme des mots cette musique intérieure de l'âme, condition de toute vraie poésie, voilà ce qui les rapproche, ce qui, littérairement, et comme à travers tout, les unit. Le gros public, il y a quarante ans, ne voyait pas cela, et pour cause : Chateaubriand à ses yeux, c'était le romantisme incarné ; Béranger, le classicisme en personne. Au fond ils n'étaient d'aucune école, si école il y a. Mais en France il en faut toujours, sans doute pour donner aux débats littéraires une saveur, un piquant

qu'en eux-mêmes ils n'ont guère, pour le commun des esprits. Aussi, après la querelle des classiques et des romantiques décidément épuisée, essaye-t-on aujourd'hui de nous en donner une autre, celle des gaulois et des lyriques. La gloire de l'invention et de la mise en scène appartient à M. Proudhon. L'école lyrique, nous apprend-il, c'est celle de Rousseau, de Chateaubriand, de Lamartine, de George Sand, de tous les écrivains *femelins*, comme les appelle sans façon l'auteur de *La Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*. Béranger, fort lyrique à coup sûr, appartient-il à cette école? Oui, répond hardiment M. Proudhon. Non, s'écrie à son tour M. Arnould, d'ailleurs zélé partisan de la théorie littéraire du célèbre publiciste. Bien loin de voir un femelin, un lyrique, dans le chansonnier, M. Arnould voudrait au contraire nous faire admirer en lui le type même du genre opposé, du vrai genre, le représentant par excellence de la bonne école, le grand *gaulois* du dix-neuvième siècle, vrai successeur des grands gaulois d'autrefois, Voltaire, Molière et Lafontaine. L'antipathie du chansonnier pour un romancier célèbre, que M. Arnould nous donne comme un argument sans réplique en faveur de sa thèse, est loin, ce me semble, de la démontrer : « Entre George Sand et Béranger, tout différait, nous dit-il, le fond et la forme; ils n'avaient de commun que l'amour du progrès et la foi en l'avenir. » Je croirais plutôt que c'était sur ces points-là qu'ils se rapprochaient le moins, et que la façon cavalière dont l'auteur de *Lélia* abordait les questions sociales était bien pour quelque chose, et même pour beaucoup, dans les jugements sévères portés çà et là sur le romancier par l'auteur des *Chansons*. Nés en des jours moins troublés, sans autres débats autour d'eux que des débats littéraires, ces deux soi-disant représentants d'écoles rivales auraient peut-être fait comme Schiller et et Gœthe; à travers flatteurs et disciples ils se seraient rapprochés, et n'auraient pas eu de peine à tomber d'accord sur les points essentiels d'une esthétique commune[1]. Quant à Chateaubriand, autre femelin, nous avons vu ce qu'en pensait Béranger; nous verrons tout à l'heure ce qu'il pensait de M. de Lamartine. Ces deux admirations dont M. Arnould se garde bien de parler suffiraient peut-être à mettre à néant toute sa thèse. Qu'en eût dit le chansonnier lui-même, s'il avait pu lire l'ouvrage de son trop ardent ami? lui si étranger aux passions littéraires, si sympathique

[1] « Vous parlez avec peu de révérence de Madame G. S., écrit Béranger à un ami; je conçois que *Lélia* ne vous ait point satisfait quant au fond; mais je m'étonne que vous n'ayez pas admiré la plume de cette femme de génie. Elle me semble la reine de notre nouvelle génération littéraire... »

aux talents les plus divers, à toutes les formes, en apparence même les plus opposées, de l'art et du beau.

C'est là en effet un de ses mérites, mérite rare en France. Béranger se jugeait trop habituellement lui-même pour n'être pas un peu tenté de juger les autres : mais il apportait dans ses jugements, avec cette entente de l'art qui le distinguait, la plus vraie, la plus aimable indulgence. Elle était à la fois dans son cœur et dans sa pensée, mais elle ne tournait jamais à la faiblesse ; sérieuse et morale, elle encourageait sans flatter et au besoin savait se montrer sévère. L'indulgence peut l'être comme l'amitié, et l'amitié bien souvent se joignait à l'indulgence dans cette façon charmante de donner critique et conseil à tant de poëtes inconnus qui lui envoyaient leurs vers. Quelle délicatesse de gout! Quel besoin d'encourager, d'admirer! Quels ménagements pleins de délicatesse et de grâce, pour tous ces rimeurs, oiseaux trop hardis, et avec cela timides et tremblants, qui préférant l'aigle aux vautours, venaient le cœur ému, chercher un abri sous ses ailes!

L'aigle parfois, cependant, faisait sentir sa serre, et l'étreinte alors était vive, s'il faut en juger par l'apostrophe que reçut un jour un ami du chansonnier qui, à cinquante ans, s'avisant d'être poëte, venait d'adresser à l'école romantique une philippique en vers, pour la publication de laquelle il réclamait son appui : « Est-il bien possible, mon cher Guernu, que tu veuilles à toute force faire ton début sur la scène poétique à l'âge où moi je pense à m'en retirer? Es-tu mordu de Pégase à ce point, que tu dédaignes ta douce obscurité et veuilles te lancer sur une mer battue de tous les vents, vents qui vous poursuivent jusque dans le port, quand ils n'ont pas réussi à faire chavirer votre barque en route? Je te croyais devenu plus raisonnable. Crois-en mon expérience; tout le bruit d'une réputation ne vaut pas le calme que le vrai sage peut se faire dans une profonde retraite. Et puis que vas-tu tenter, d'accabler ces pauvres romantiques? Il y a cinq ou six ans, leurs triomphes pouvaient justifier l'attaque ; mais aujourd'hui leurs effets se cotent bien bas à la Bourse. Peux-tu méconnaître d'ailleurs qu'ils ont entrepris une révolution nécessaire? Sans doute, comme tous les réformateurs, ils ont été beaucoup trop loin; mais il restera quelque chose de bon de leurs tentatives hardies, et notre langue, devenue plus large, s'appropriera mieux à des besoins nouveaux, à des idées nouvelles. Il en est de ces jeunes auteurs, à qui l'on ne peut refuser de grands éloges, sinon pour tous leurs ouvrages, au moins pour plusieurs. Quant à moi, qui ai de grandes obligations à cette école, qui a brisé les barrières aristocratiques de notre

vieille littérature, je compte de nombreux amis dans son sein et je me ferais scrupule d'aider à leur procurer un déboire, quand cela me serait possible..... Crois-moi, quelque mérite qu'il puisse y avoir aux vers que tu es sur le point de lancer au public, ne te hasarde pas dans le champ de la publicité. C'est un désert où il faut entrer jeune, séduit par d'éclatants mirages, mais où l'on est brûlé par la soif. Une petite source d'eau vaut mieux que tous ces vains prestiges. Tu te loues de ta position actuelle; ta santé se rétablit; ta gaieté revient; bénis-en le ciel et vis en sage. Pardonne ces conseils à un vieil ami, qui te parle avec expérience, et garde tes vers dans ton portefeuille. »

Supérieur aux débats littéraires de son temps, Béranger, on le voit, n'était ni classique, ni romantique; disons mieux, il était excellemment l'un et l'autre. A chacune des deux écoles il faisait sa part de justice et d'éloges, et il avait raison. Sympathique à M. Victor Hugo, à M. Sainte-Beuve, il n'admirait pas toujours, je suppose, leurs nombreux imitateurs. Tout lyrique qu'il était lui-même, il pensait, avec un excellent critique, que la poésie lyrique n'est pas nécessairement subjective et toute personnelle. « A l'honneur de la nature humaine, dit Vinet, l'égoïsme est si peu poétique que toute poésie s'y perd. La poésie ne se conçoit pas sans la sympathie et sans une communication vive du dedans au dehors..... Cette poésie malsaine où tout s'absorbe et se dissout, hormis l'impérissable *moi*, détrempe pour ainsi dire les esprits, affaiblit les âmes, amortit les volontés, nous berçe dans une fatale complaisance pour nos impressions et pour notre personnalité, nous enivre de nos douleurs, nous endort dans nos tristesses, fait de nous tous qui l'aimons autant de malades imaginaires, et ne nous laisse d'ardeur, d'activité, de décision que dans le sens des passions sensuelles. »

C'est aller un peu loin; le dernier trait est bien fort et prend peut-être l'exception pour la règle; mais c'est bien la règle, ce me semble, tout au moins ce qu'elle a d'essentiel, qu'exprimait Béranger lorsqu'il écrivait à un de ces *poëtes subjectifs*, si nombreux en France il y a trente ans. « Savez-vous, Monsieur, qu'il y a une sorte d'égoïsme à n'employer l'art qu'à exprimer sa propre plainte? Hélas, comme tous les égoïsmes celui-là reçoit aussi son châtiment. Oui, Monsieur, il en résulte de la monotonie dans ses œuvres, des langueurs qui nuisent quelquefois à l'ensemble des morceaux; enfin un trop fréquent retour des mêmes images et aussi des mêmes expressions. Je voudrais, ajoute-t-il, avoir assez d'autorité sur votre esprit pour vous ramener, par le seul moyen qui m'est offert, à plus de confiance en ce Dieu dont vous parlez, mais avec qui vous ne

paraissez pas vivre en grande intimité. Au nom de l'art que vous aimez et à qui vous devez un beau talent, donnez un guide à votre jeune imagination; ne tombez plus dans cette vanité de la douleur, qui fait que nous nous croyons toujours les plus malheureux, et cultivez tout ce qu'il y a en vous de bonne et belle poésie, pour consoler ceux qui souffrent et ne savent pas le dire aussi bien que vous. »

Conseil excellent, et sérieusement offert, je n'en doute pas, à tous ces débutants dans l'art des vers qui en si grand nombre sollicitaient l'appui du chansonnier et recherchaient ses conseils. Le vif intérêt qu'il prenait à leurs travaux nous le montre bien, tel qu'il était dans ses dernières années. Que de volumes à lire! Que de lettres auxquelles il faut répondre! mais aussi combien de talents sont encouragés, soutenus, et ce qui peut être vaut mieux encore, combien de rimeurs, éclairés par les conseils du chansonnier, disent adieu à leurs illusions, et posant la plume et la lyre, rentrent modestement dans la vie commune! Cette mission morale et littéraire à la fois, avec quel dévouement il l'a acceptée, avec quelle grâce il la remplit! Vieux et malade, avec quelle inépuisable bonté il se donne, il se prodigue à tous! Avec quelle dextérité charmante, quel tact exquis, sa critique fine et délicate sait atteindre le but, sans le dépasser! Si faible, si incertain qu'il soit encore, le talent, dans son germe et sa fraîcheur juvénile, éveille instinctivement ses sympathies. Béranger, de retour à Paris, est le même homme qu'à la Grenadière; le jardin seul est changé : ces fleurs, objets un moment de tant de soins, il les a quittées pour revenir aux fleurs vivantes, les premières dans son affection, qu'il aime d'un amour si vrai, et quand la mort vient les lui ravir, qu'il pleure avec tant de tristesse et de regrets. «Quel être pur et naïf! écrit-il à propos de Baillet, esprit distingué, talent précoce, qu'une maladie cruelle venait d'enlever, à peine âgé de vingt ans. Une imagination dévorante, un cœur sans repos, ont détruit cette frêle organisation. Combien m'est douloureuse la mort de ces jeunes arbres! Quand un homme a passé cinquante ans, je le vois partir sans regret, si je ne suis pas lié avec lui d'amitié; mais les jeunes gens, même ceux que je ne connais pas, je les pleure. Et ce bon Baillet, je l'avais connu dès le premier jour. » Il ne l'avait pas connu seulement, il l'avait encouragé, soutenu de sa bourse et de ses conseils. Béranger, aux débuts de sa vie littéraire, avait eu lui-même besoin d'appui; venir en aide aux talents obscurs était pour le chansonnier vieilli un devoir sérieusement compris, noblement accepté, dont il s'acquittait avec une grâce toute paternelle. Si vous en doutez, lisez ses lettres à

Mademoiselle Elisa Régnault, à Madame Frank, à Madame Valchère, à Madame Blanchecote, sans parler d'autres écolières et de plus nombreux écoliers, qu'il s'efforce d'initier aux mystères de la poésie, oubliant un peu, dans son zèle, que ces secrets de la muse, c'est à la muse elle-même à les révéler.

On ferait tout un petit cours de littérature de cette portion de sa correspondance. Ce ne serait peut-être pas de l'esthétique au premier chef, mais dans ce causeur qui fuit les grands mots et parle bonnement la langue de tout le monde, que de sagacité, de justesse, de délicatesse, et par moments aussi de vraie profondeur! Je n'en voudrais pas d'autre preuve que les jugements du chansonnier, sur le *Jocelyn* de M. de Lamartine[1], et les *Consolations* de M. Sainte-Beuve. Au moment littéraire où ces poëmes parurent, rester dans la vraie mesure en en parlant, n'était pas facile. La grande lutte des deux poétiques, bien qu'attiédée déjà et faiblissante, était loin d'être épuisée. Plus d'une sottise s'imprimait encore sérieusement des deux côtés sur ces questions frivoles, sinon en elles-mêmes, tout au moins dans la manière dont le public les comprenait et les agitait. De petits intérêts, de petites passions s'y mêlaient, sans parler de la grande rivalité politique du moment, de ces clameurs libérales et anti-libérales qui allaient presque jusqu'à étouffer la voix de la vraie littérature. On ne se douterait guère de tout ce tapage en lisant les lettres de Béranger. Critique excellent, il n'en a ni la prétention ni les allures. Il ne parle art et poésie qu'à l'occasion, et par quelques mots brefs jetés en passant, mais ces mots le plus souvent portent coup, et cela d'autant mieux que le chansonnier ne songe nullement à nous donner des jugements complets et motivés. Ce ne sont guère que des impressions personnelles ; mais sous ces impressions, dans tout ce qu'elles supposent et laissent apercevoir, dans la manière aussi dont elles sont exprimées, on sent comme un fond de vraie et sérieuse littérature, fond solide et depuis longtemps amassé,

[1] « Je n'ai encore lu qu'un fragment de *Jocelyn*. Il contenait de fort beaux passages. Mais dites-moi comment on peut faire autant de beaux vers. » « J'aime ce poëme, écrit-il ailleurs ; j'ai pleuré en le lisant, moi que les vers n'ont jamais attendri, et je le trouve supérieur à tout ce qu'a fait Lamartine. Par suite de notre manie d'imitation et d'exaltation à froid, nous ne nous sommes presque jamais peints nous-mêmes que sous le côté comique. Lamartine vient de commencer cette peinture, et avec un grand succès, si j'en juge par l'effet qu'il a produit sur moi. Forcé de se traîner sur un fond commun, il est resté vrai, au moins dans la plus grande partie de son œuvre. Il y a dans ce poëme une surabondance pleine de fatuité. Cela convenu, *Jocelyn* est, suivant moi, le plus beau monument de notre poésie actuelle. Il est surtout d'un heureux exemple; il fait entrer la poésie élevée dans le domaine du vrai. » « Je ne conçois pas, écrit-il ailleurs, que vous n'ayez pas pensé ce que je peux avoir dit de bon sur *Jocelyn*. A propos de capucins, on m'écrivit que *Jocelyn* était une capucinade. Je ne suis point de cet avis, et je réponds comme Diderot : J'ai pleuré. »

sur lequel les caprices littéraires du moment et du lieu n'ont pas de prise. Ce qui frappe dans les jugements portés par Béranger sur cette poésie si différente de la sienne et qu'il devait avoir, semble-t-il, quelque peine à comprendre, ce n'est pas seulement l'absence absolue de dédain et d'ironie, la vive et intelligente sympathie, c'est avant tout peut-être la parfaite solidité des principes, et ces principes, on le sent bien vite, ce n'est pas dans les poétiques qu'il les a puisés, dans les anciennes pas plus que dans les nouvelles : il les a pris là ou il a eu le bon sens, et aussi la bonne fortune de les chercher, en lui-même. Etranger, nous l'avons vu, à une éducation littéraire proprement dite et régulière, obligé de marcher seul, indépendant, par instinct et par goût, en ceci comme en tout le reste, longtemps avant d'être connu et accepté comme poëte, il s'était fait à lui-même sa poétique. Le critique, chez lui, avait précédé l'artiste ; tout au moins l'avait-il suivi toujours; pas à pas, de très-près, et cela, chose étonnante et rare, sans le gêner, sans le refroidir, en l'excitant au contraire et l'enhardissant dans cette conquête si périlleuse, non pas d'un genre nouveau, la chanson existait, mais d'une façon inconnue jusque-là et à coup sûr singulièrement téméraire de la comprendre. A cet égard, je l'ai dit déjà, Béranger, en notre temps, peut être nommé le poëte réfléchi par excellence : il se connaît, se juge, et les lenteurs de son œuvre le prouvent de reste, il se juge sévèrement. C'est pour autrui, pour ses émules en poésie, qu'il garde son indulgence, sans la pousser trop loin toutefois, mais, en appuyant sur l'éloge plus que sur le blâme, comme il convient à qui ne voit les défauts d'une œuvre qu'après ses mérites, et comme en seconde ligne et à l'arrière-plan. En critique, je le crois, c'est la vraie méthode ; c'était celle de Béranger ; je l'ai dit, il comprenait sans peine les tempéraments poétiques les plus divers, les génies les plus différents du sien. Il sortait facilement de lui-même et, comme toutes les âmes vraiment pénétrées de l'amour du beau, il se complaisait dans ce jeu intérieur de l'imagination, comme en une sorte d'élargissement de sa propre nature. De là la bienveillance à la fois et l'intelligence de ses jugements, — jugements où, chose si rare en France, rien ne perce et n'apparaît qui ne soit littéraire et purement littéraire. Sa pente est à l'admiration, mais il s'en rend compte, il la raisonne ; nul entraînement, nul engouement ; tout est réfléchi, tout est sincère surtout, et personnel dans ses jugements ; on sent qu'il ne dit que ce qu'il pense, et que ce qu'il pense, il saurait au besoin, le penser seul.

F. Frossard.

(*Suite.*)

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 novembre.

La question romaine. — L'Autriche et le concordat. — Le parti ritualiste en Angleterre. — Le protestantisme français; un deuil dans l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, à Paris. — De l'attitude du parti radical dans les dernières Conférences de l'Eglise réformée.

Au moment où nous écrivons ces lignes, chaque heure qui passe peut amener une péripétie nouvelle dans le drame qui se joue en Italie. Toute appréciation portant sur le détail des événements serait hasardée; nous ignorons donc quel sera, au jour où paraîtra cette *Revue*, le drapeau qui flottera sur Rome; l'incertitude n'est malheureusement pas seulement dans les événements, elle est encore, et surtout, dans la volonté des acteurs : deux d'entre eux savent clairement ce qu'ils veulent : le pape et Garibaldi; mais ce ne sont pas eux qui trancheront le débat; quant à la France et à l'Italie, ce n'est point par la droiture que leur politique brille; bien insensé qui conclurait, d'après leur attitude d'aujourd'hui, ce qu'elles feront demain.

Tout cela ne nous empêchera pas d'exprimer nettement notre pensée sur cette question brûlante. On sait ce que nous pensons du pouvoir temporel du pape, et quelle confiance nous pouvons avoir dans tout système qui voudra prolonger en plein dix-neuvième siècle un gouvernement impossible. La franchise la plus absolue sur ce point eût été dès le début la meilleure des attitudes. Si l'on croyait que Rome doit appartenir aux Romains, et que le gouvernement du saint-siége doit être sécularisé, il fallait agir en conséquence; on ne l'a pas fait, et, sans repousser absolument ce principe, on a sans cesse fait intervenir la considération que Rome, siége de la papauté, était en quelque sorte le patrimoine du monde catholique, comme si l'intérêt très-légitime que les catholiques portent à la personne du chef de leur religion entraînait avec soi la prolongation et la protection d'un ordre de choses que l'on n'admettrait ailleurs à aucun prix. De cette politique embrouillée est sortie la convention de septembre, qui ne pouvait subsister et qui a fait son temps. Le tort de la France a été de l'imposer en Italie, quand le simple bon sens indiquait que celle-ci ne pouvait l'observer avec franchise; le tort de l'Italie a été de l'accepter en se réservant de la violer sans cesse;

le gouvernement de Victor-Emmanuel subit aujourd'hui les déplorables conséquences de cette politique sans droiture et sans dignité, et nous-mêmes qui avons voulu fonder l'Italie, nous avons abouti, par les conditions que nous lui avons faites, à créer à son gouvernement une situation impossible et à compromettre sérieusement les destinées de la dynastie de Savoie.

Quelles seront les conséquences de notre intervention nouvelle? Nous ne voulons rien préjuger, mais il est certain que le *statu quo* ne peut plus être maintenu, et qu'au fond personne n'y croit plus. On aura donc recours à quelque expédient nouveau, et, pour s'épargner la responsabilité de ces tentatives, le gouvernement français appelle à son aide un congrès des puissances européennes. On verra si le nombre des conseillers réussira à éclaircir la situation; pour nous, nous ne croyons à aucune solution qui ne reposera pas sur la séparation absolue du temporel et du spirituel.

L'avenir décidera; en attendant, nous venons d'assister à un singulier spectacle. La croisade que les journaux catholiques viennent de provoquer en faveur du saint-siége est un utile enseignement. Confondant avec un art extrême la question de l'indépendance spirituelle du pape et de sa sûreté personnelle avec celle de ses possessions politiques, ils ont réussi à éveiller au service d'une institution vermoulue les sentiments de généreuse sympathie dont la France est toujours prodigue. Loin de nous la pensée de laisser tomber une seule parole de dédain sur les sentiments que doit exciter dans les âmes catholiques la situation du saint-siége, mais si nous savons les comprendre et les respecter, nous ne souffrirons pas qu'on les exploite au profit d'une cause toute politique et qu'on tente d'enrôler la France, en 1867, dans une véritable guerre de religion dont le résultat dernier serait, d'après l'aveu naïf de certains journaux, la restauration de François II et de quelques petits ducs. Il semblerait que notre armée soit aux ordres du saint-père et qu'elle soit appelée en Italie pour y poursuivre l'œuvre des « héroïques zouaves » que le vicaire de Jésus-Christ entretient dans le but de continuer l'œuvre de Celui dont le royaume n'était pas de ce monde. C'est ainsi qu'on joue les destinées du christianisme devant une génération dont le scepticisme pouvait se passer de cet édifiant spectacle. Beaux apôtres, en vérité, que ces zouaves légendaires dont les exploits remplissent les colonnes des feuilles catholiques! Belle religion que celle qui confond les intérêts éternels des âmes avec cette petite campagne dont le faubourg Saint-Germain et nos Bretons font tous les frais! Beau zèle épiscopal qui réussit à confondre, par un perpétuel sophisme, la cause de l'indépendance religieuse du pape avec celle d'un pouvoir temporel dont toutes ces provocations furibondes n'arrêteront pas la chute! Quoi! vous croyez nous en imposer avec vos appels pathétiques, avec ces grands mots d'honneur et de dignité dont vous faites retentir vos mande-

ments, et vous croyez que nous ne voyons pas tout ce qui se cache sous ce brillant langage? Sublime enthousiasme qui évoque les plus grands souvenirs de l'Eglise, qui fait appel aux sentiments les plus généreux de l'âme pour conclure à faire jouer à la France, en Italie, le rôle ridicule et odieux de gendarme d'une théocratie aussi contraire à l'esprit du christianisme qu'au droit moderne des peuples!

Pendant que nous envoyons nos troupes à Civita-Vecchia, où l'Espagne a été sur le point de nous devancer, l'Autriche, elle, brise résolûment avec son passé, et son concordat va devenir bientôt une lettre morte. L'empereur François-Joseph semble décidé à gouverner en comptant avec la liberté; sa ferme réponse à la lettre des évêques a fait une impression profonde, et la sympathie marquée qui l'a accueilli en France a dû lui prouver que notre nation savait apprécier cette indépendance si nouvelle chez un descendant des Hapsbourgs. Heureuse Autriche que ses défaites ont guérie à jamais de toute tentation de se faire en Italie la protectrice de la papauté!

La situation religieuse du monde protestant n'offre aucun trait saillant dans le mois qui vient de se terminer. L'espèce de concile épiscopal qui, sous le nom de *pan anglican Synod*, s'est réuni récemment sous la présidence de l'archevêque de Canterbury, n'a, on peut le dire, rien produit; cela était facile à prévoir. En Angleterre, on cherche encore, par le moyen des commissions du gouvernement, à entraver le mouvement ritualiste qui entraîne une partie de l'Eglise anglicane; on ne réussira pas. La vérité est qu'une fraction de cette Eglise n'a jamais été et n'a jamais voulu être protestante; il lui plaît de s'appeler la branche anglaise de l'Eglise catholique; sous Henri VIII et plus tard, sous les Stuarts, elle a affiché cette prétention; il est tout naturel qu'aujourd'hui elle y revienne. Cela ne l'empêche pas de repousser énergiquement la primauté du pape, le culte de la Vierge et la doctrine de la transsubstantiation. Croire qu'on maîtrisera un pareil mouvement en faisant cesser, de par la loi, certaines cérémonies, en éteignant les cierges, en dépouillant les autels de quelques églises, c'est se méprendre étrangement. Ce qui est certain, c'est que si ce mouvement s'étendait davantage, il amènerait la séparation de l'Eglise et de l'Etat en Angleterre; car, qu'on ne s'y trompe pas, si ces théories anglo-catholiques ont pu, grâce à l'école d'Oxford, devenir à la mode au sein du clergé et d'une partie de l'aristocratie, l'Angleterre n'en reste pas moins foncièrement protestante; nous n'avons à cet égard aucune inquiétude, et nous sommes tenté de sourire quand nos journaux catholiques nous annoncent le prochain retour de cette grande nation dans le giron de Rome. Mais n'est-il pas permis à l'Eglise catholique de beaucoup attendre de l'hérésie, quand ses propres enfants, nourris comme les Italiens, du plus pur de son lait, menacent ses institutions les plus chères et ne lui laissent plus de repos?

En France, l'Eglise de la Confession d'Augsbourg a fait une perte sen-

sible en la personne de M. Louis Meyer, président du Consistoire de Paris. M. Meyer était, avant tout, un homme de foi et d'ardente piété. Sa vie intérieure pénétrait ses conversations les plus intimes, comme ses prédications; d'une infatigable activité, il avait contribué plus que personne à imprimer à son Eglise, à Paris, cette direction pratique qui la distingue à un haut degré, et qui lui a donné une extension si remarquable et si rapide. Sous sa direction, les lieux de cultes, les écoles, les institutions charitables se sont multipliés; le personnel des pasteurs s'est sensiblement accru, et une vaste mission, qui compte dans son sein des hommes d'un dévouement exemplaire, a été formée dans le but spécial d'évangéliser l'immense population allemande de Paris. Il y a là des misères de toute nature; on peut juger du zèle et de la persévérance qu'une telle œuvre exige. M. Meyer portait à toutes ces branches de son activité une ardeur que rien n'abattait, et qui a contribué, nous n'en doutons pas, à abréger sa vie. Attaché de cœur à son Eglise, il était persuadé qu'elle était, par la nature de ses institutions et par le caractère spécial de ses doctrines, destinée à relever la cause du protestantisme; c'est assez dire qu'il n'était sympathique ni à l'Eglise libre telle que nous la réalisons, ni à la tendance théologique dont cette *Revue* est l'organe. Sans dissimuler ces divergences, nous ne pouvons qu'exprimer la profonde douleur que nous a causée sa perte; la foi qui faisait battre son cœur était au fond la nôtre, et l'Eglise évangélique tout entière a été atteinte par ce coup imprévu.

Le parti radical de l'Eglise réformée de France a récemment tenu, à Nîmes et à Tonneins, des conférences de pasteurs et d'anciens. On a voté, à l'unanimité, semble-t-il, contre le rétablissement des synodes. Un tel vote est significatif. On sait que le synode général est le couronnement normal du système presbytérien. Il est la représentation générale et régulière de l'Eglise délibérant sur ses intérêts par la voix de ses mandataires librement élus. Toutes les Eglises réformées du monde, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, aux Etats-Unis d'Amérique, ont leurs synodes et s'en trouvent fort bien. L'Eglise réformée de France n'a vu cesser les siens que sous l'oppression de Louis XIV.

En l'absence du synode général, que peuvent faire une centaine de consistoires dispersés sur tous les points du territoire? Entre eux n'existe aucun lien légal; chacun est maître absolu dans son ressort; telle mesure qu'il prend peut être énergiquement repoussée par un autre, en matière de doctrine comme en matière de discipline ecclésiastique. On a donc cent corps souverains et pouvant, au sein de la même Eglise, adopter les décisions les plus contradictoires; l'Etat seul a le droit de trancher ces questions délicates, dans lesquelles il est presque toujours incompétent. Il y a plus : dans le sein d'un même consistoire, des conflits peuvent éclater. Qui les résoudra? L'Etat, toujours l'Etat. Que si l'Etat refuse d'intervenir, on verra se prolonger, comme c'est le cas à Paris, des luttes doulou-

reuses qui ne peuvent que fomenter les passions, et compromettre les institutions d'une Eglise. Tout indique donc que le salut de l'Eglise réformée est en elle-même, qu'elle seule a mission de traiter et de trancher les questions qui la divisent. Trois partis s'ouvrent devant elle : elle peut renoncer à agir, dormir du sommeil de la mort, et éviter ainsi toutes les agitations que la vie entraîne avec elle ; elle peut constituer l'Etat son arbitre suprême, et lui déférer, comme sous le Bas-Empire, les intérêts sacrés des âmes ; elle peut enfin se gouverner elle-même, et dans le contrat qui l'unit à l'Etat, revendiquer du moins énergiquement, et sans faiblesse, le domaine spirituel qui lui revient tout entier.

Or, et c'est ici que le parti radical montre assez l'esprit qui l'anime, il ne veut pas des synodes ; il ne veut pas de l'Eglise autonome. Il faut qu'on le sache, si l'on veut bien connaître la question protestante. Voici un parti qui prétend au beau nom de libéral, et qui ne redoute rien tant que de voir l'Eglise ne relever que d'elle-même. Transportez un tel parti dans la sphère politique ; qui ne rira de son prétendu libéralisme ? Que penserait-on d'hommes qui s'intituleraient démocrates, mais qui redouteraient par-dessus tout la représentation nationale, et qui supplieraient le gouvernement de ne la point convoquer ? Cette attitude du parti radical doit être bien comprise ; nous savons qu'elle a déjà frappé beaucoup d'esprits éclairés. Nous avons vu des hommes étrangers à nos débats qui, sous l'influence d'une certaine presse, inclinaient vers le parti de MM. Martin Paschoud et Coquerel, se guérir à jamais de cette prédilection, le jour où ils ont compris que ce parti tuerait la liberté religieuse dans son principe même, en enlevant à l'Eglise son gouvernement autonome, et en la livrant désarmée aux mains de l'Etat. Nous supplions les libéraux sincères qui ont pu prêter leur appui à une semblable tactique d'y regarder à deux fois avant de s'engager plus avant dans cette voie.

Je sais bien ce qu'on nous répond. On prétend qu'accepter le synode, c'est admettre le droit des majorités d'imposer des articles de foi, et que cela répugne à l'idée même du protestantisme. A cela, nous répondrons que le synode seul aurait le droit de se prononcer là-dessus, et de déclarer s'il juge qu'une assemblée librement élue, et composée des mandataires de l'Eglise, n'a pas le droit de délibérer sur la foi de l'Eglise. D'ailleurs, à côté des articles de foi, il y a la discipline ; il y a la vie d'un vaste corps qui ne peut se passer d'ordre. Si on nie absolument tout droit de rien décider par des majorités, je demande pourquoi l'on conserve les consistoires ; car les consistoires ne sont actuellement que des synodes au petit pied. Que l'on soit conséquent, que l'on supprime les consistoires, que l'on décrète hardiment que les pasteurs ne relèvent de personne, et que les troupeaux leur appartiennent. Cela sera logique ; reste à savoir si ce sera protestant.

Mais le parti radical n'est préoccupé que d'une chose : l'inviolabilité, l'inamovibilité du corps pastoral. Voilà pour lui le grand principe qui lui

fait redouter le synode; le synode, c'est l'Eglise elle-même, l'Eglise dans sa représentation normale, l'Eglise dont les pasteurs ne doivent être que les serviteurs et non les maîtres. Quand les laïques comprendront-ils qu'il s'agit ici de leurs droits les plus élémentaires, et qu'on leur donne le change quand on fait de la liberté des pasteurs un principe supérieur à celui de la liberté des troupeaux? Les discussions qui ont eu lieu à Nîmes ont montré combien ce débat intéresse les consciences et la foi de tous. Un pasteur, M. Privat, dont nous ne pouvons, du reste, que louer la franchise, y a exposé le plan d'un catéchisme dans lequel le surnaturel est résolument rayé du christianisme. Arrivé à l'article de la résurrection de Jésus-Christ, il s'est posé la question de savoir ce qu'était devenu son corps, et il a répondu qu'il *fallait supposer que ce corps avait été enlevé par un de ses disciples*. Voilà donc l'enseignement que l'on donne dans certaines paroisses à la jeunesse protestante. On apprend aux enfants que c'est par la supercherie des apôtres que le christianisme a été fondé; que lorsque saint Pierre à Jérusalem, saint Paul dans toutes ses épîtres, l'Eglise primitive tout entière, affirment que le Christ est ressuscité des morts, ils étaient victimes d'une hallucination; que les ennemis du christianisme avaient seuls raison sur ce point, comme sur tant d'autres. Supposons maintenant le pasteur donnant un pareil enseignement aux enfants de pères de famille qui, comme nous-mêmes, croient de toute leur âme au christianisme. Quelle sera la position de ces derniers? Seront-ils donc réduits à voir attaquer par une bouche autorisée, par le ministre d'une religion qu'ils soutiennent, leurs plus chères convictions? Seront-ils réduits à voir ébranler systématiquement, dans l'âme de leurs enfants, les croyances pour lesquelles ils seraient prêts à donner leur vie? Ils le devront, nous répondent nos radicaux, car la dignité du pasteur est inviolable, car sa liberté est sacrée, et son enseignement ne relève que de sa libre conscience. Fort bien; mais encore une fois, que devient l'Eglise, et quelle est cette tyrannie d'un nouveau genre qui s'établit sous le couvert du protestantisme? Quoi! l'Eglise appartient aux pasteurs, et c'est vous, protestants, vous qui vous dites libéraux, qui soutenez cette thèse monstrueuse? Vous repoussez le gouvernement de l'Eglise par elle-même; vous ne voulez pas que le peuple chrétien ait le droit de dire quelle est sa foi, et comment il veut être enseigné, et vous soumettez ce peuple à la direction spirituelle d'un homme inamovible, qui, du haut de sa chaire, aura le droit de mener au gré de sa pensée les âmes qui lui sont confiées! Nous savions bien comment on se joue du mot de liberté, mais rarement nous avons vu ce mot sacré invoqué d'une façon plus bruyante pour cacher la suppression de la liberté même.

EUG. BERSIER.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE RELIGIEUSE

LA SITUATION ECCLÉSIASTIQUE EN ALLEMAGNE

FABRI, KIRCHENPOLITISCHE FRAGEN DER GEGENWART.
3te Ausgabe. Gotha, 1867.

Les événements qui, l'été dernier, ont modifié d'une manière si profonde la situation politique de l'Allemagne, ont produit partout une émotion facile à comprendre. Si les puissances étrangères ont pu craindre à juste titre de voir la Prusse, démesurément agrandie, devenir une menace pour la sécurité de l'Europe, l'Allemagne même ne s'est pas fait illusion sur les dangers de toute nature qui pouvaient résulter de ces changements. Sans doute, les esprits clairvoyants, à la vue des prodigieux succès de la Prusse, n'ont pas partagé l'étonnement de ceux qui semblent avoir ignoré la rapidité avec laquelle jadis aussi cette puissance s'est accrue et les ressources de tout genre dont elle dispose; sans doute, ils n'ont pu se défendre d'un sentiment de patriotique satisfaction en voyant leur rêve d'unité nationale faire un pas si considérable vers sa réalisation. Cette Allemagne, que les habiles politiques de l'Europe essayaient de confiner dans le domaine des idées et à laquelle Madame de Staël, dans une spirituelle boutade, assignait l'empire de l'air, venait de montrer aux yeux de tous qu'elle savait au besoin faire preuve d'un sens pratique assez rare et cueillir elle aussi les sanglants lauriers qui croissent sur les champs de bataille. Toutefois, l'ivresse de la victoire n'a pas empêché les bons esprits de l'autre côté du Rhin d'envisager

d'un regard ferme les périls nouveaux que leur créait cette situation, sans précédents dans ce siècle.

Il faut qu'on le sache en France : parmi les patriotes allemands, il en est un certain nombre qui sont peu soucieux de subir, avec les bienfaits de l'unité et de la grandeur politique, les désagréments du césarisme; ils estiment que c'est acheter la victoire trop cher, que de la payer par le sacrifice de la liberté. Ils savent que la liberté seule est la source et la condition de ces trésors intellectuels, de cette mâle indépendance, de cette forte trempe des caractères dont l'Allemagne est, à juste titre, si fière. Si l'on a vu beaucoup de libéraux accepter et même consacrer par leurs votes la politique de M. de Bismark; si le *Nationalverein* lui-même s'est attaché au char de ce moderne Richelieu qui, sorti de la féodalité, semble avoir pour mission de porter les derniers coups au particularisme allemand, il en est d'autres aussi qui n'ont pas ménagé au triomphateur leur blâme sévère. Que les habiles ne s'y trompent point : le droit peut pour un certain temps se laisser primer par la force, mais tôt ou tard il prend sa revanche et prépare à ceux qui l'ont foulé aux pieds de cruels mécomptes. Cette heure des espérances déçues sonnera pour la politique qui a triomphé à Nickolsbourg et à Prague, et la morale, indignement outragée, sera vengée.

Nous nous proposons de retracer ici un tableau aussi fidèle que possible de la situation ecclésiastique en Allemagne, afin de faire voir quels embarras sont nés pour l'Eglise des changements politiques qui viennent de s'accomplir, quelles craintes ils font naître, mais aussi quels espoirs ils autorisent. Disons-le de suite : une prompte et libérale réorganisation de l'Eglise sera le meilleur correctif à la création d'un grand Etat fortement centralisé. Il est urgent que l'Eglise, dans la Prusse nouvelle, au lieu d'être comme par le passé l'auxiliaire et parfois le complice des entreprises autoritaires du gouvernement peu sympathique aux institutions parlementaires, devienne le rempart de la liberté et du droit, la protectrice des intérêts moraux de la nation et, pour tout dire, le foyer sacré où puissent se raviver sans cesse les grands principes de l'individualisme chrétien.

On comprend dès lors avec quelle attention on suit de l'autre côté du Rhin les débats qui ont pour objet la constitution de l'Eglise et quelle place ils occupent dans les publications périodiques. Tous les journaux, politiques et religieux, ont ouvert leurs colonnes à cette importante discussion. Parmi les brochures qui se sont occupées de cette question, les plus remarquables ont été celles de M. Fabri, inspecteur des missions à Barmen,

l'un des hommes les plus éminents des Eglises de la Prusse rhénane. Les opinions énoncées par leur auteur ont eu le privilége de susciter une polémique très-vive dans la presse allemande, et il n'a pas paru moins d'une trentaine d'articles ou de brochures soit pour les combattre soit pour les défendre. Généralement les hommes politiques les ont plus goûtées que les théologiens de profession, et l'on assure même que le gouvernement ne serait pas éloigné de leur faire un accueil favorable et d'élever M. Fabri à l'une des charges ecclésiastiques les plus importantes du royaume.

On ne s'étonnera pas de nous voir nous occuper, dans cette étude, plus spécialement de la Prusse. C'est là que se trouve aujourd'hui le nœud de toutes les questions qui intéressent l'Allemagne; ce qui se fera là aura une influence décisive sur tout le reste du pays. Et d'ailleurs, la Confédération du Nord n'est-elle pas déjà la Prusse, en attendant que le reste de l'Allemagne le soit aussi? Nous suivrons la marche indiquée naturellement par notre sujet en examinant successivement comment s'est faite la situation ecclésiastique en Allemagne, ce qu'elle est à l'heure actuelle et quelles conclusions il est permis d'en tirer quant à l'avenir.

I

Jusqu'aux temps les plus récents les questions relatives à la constitution de l'Eglise ont peu préoccupé l'Allemagne protestante. Dès la Réformation elles ont été considérées comme fort secondaires: on n'était pas éloigné de les ranger dans le domaine des choses indifférentes (*adiaphora*). Les Eglises affranchies de la domination de Rome à la voix de Luther se sont placées par la force des choses sous la dépendance de l'Etat. Les réformateurs n'y ont vu aucun inconvénient. Ne trouvant dans l'Ecriture sainte, à laquelle ils ramenaient toutes choses en matière religieuse, aucune règle précise quant à l'organisation de l'Eglise, ils l'ont proclamée indifférente, variable et se sont accommodés aux nécessités du temps. Or le pouvoir impérial et l'épiscopat étant contraires à la Réformation, quoi de plus naturel que de remettre les destinées des Eglises nouvelles entre les mains des princes qui se montraient leurs protecteurs dévoués? Tous les éléments d'ailleurs manquaient pour les fonder sur la libre adhésion des croyants. Grâce à l'état de tutelle dans lequel le moyen âge avait laissé durant des siècles les fidèles, l'ignorance en matière religieuse était telle qu'on n'aurait pu faire un pas sans s'exposer aux mésaventures

les plus fâcheuses. Les Eglises protestantes devinrent donc territoriales, d'après le principe partout reconnu : *cujus regio ejus religio*, et tout le gouvernement, tant intérieur qu'extérieur, passa entre les mains des princes et de leurs conseillers pris parmi les théologiens et les jurisconsultes.

Cet état de choses que la nécessité des temps imposa à l'Allemagne, malgré les avantages momentanés qu'il présentait, entraîna dans la suite une série de conséquences regrettables. D'abord, l'Eglise protestante d'Allemagne se fractionna en une série d'Eglises nationales locales plus ou moins étendues et dont le type variait de frontière à frontière, de souverain à souverain ; elle perdit le sentiment de son caractère œcuménique. Refoulée et enserrée dans des cadres immobiles, administrée par des fonctionnaires qui lui étaient imposés, l'Eglise n'eut plus même une ombre d'indépendance et d'autonomie ; les laïques, privés de tous droits, oublièrent leurs devoirs vis-à-vis d'elle. Le protestantisme en Allemagne négligea son rôle missionnaire et la piété y prit un caractère plutôt contemplatif et littéraire. Que de forces s'usèrent dans ces mesquines querelles théologiques, sans profit aucun pour la nation ! Ce furent là les fruits du régime consistorial, nom qui désigne tout autre chose que parmi nous. En effet le consistoire de l'autre côté du Rhin n'est pas la représentation collective de plusieurs Eglises voisines; il désigne les fonctionnaires qui gouvernent l'Eglise au nom du souverain. Régime consistorial est dès lors synonyme de bureaucratie. On l'a fort justement remarqué : toutes les autorités ecclésiastiques en Allemagne portent la désignation de royales, d'électorales, de ducales, et d'ordinaire c'est la seule chose qui soit prise au sérieux.

Etrange spectacle d'une Eglise admirablement douée, produisant une savante théologie, des ouvrages de piété où circule une séve religieuse incomparable, mais paralysée dans son activité pratique, grâce surtout au vice de son organisation rudimentaire ! Elle abrite dans son sein deux terribles ennemis contre les entreprises desquels elle est désarmée et qui, si elle n'y prend garde, porteront atteinte aux sources mêmes où la vie religieuse jaillit et s'alimente : le cléricalisme et le césaropapisme, le gouvernement des théologiens et la bureaucratie.

Et que l'on veuille bien le remarquer : le vice que nous signalons n'est pas propre seulement aux Eglises luthériennes, les Eglises réformées de l'Allemagne en sont également entachées. La Hesse et le Palatinat, où l'influence de Mélanchthon a été plus forte que celle de Calvin, ont partagé le sort des autres pays : la constitution de l'Eglise y est territoriale, et c'est

également entre les mains des princes que se trouve le gouvernement. Tant il est vrai de dire que les circonstances de race, de milieu et de tradition historique ont été plus puissantes que les différences qui ont pu exister dans les doctrines et auxquelles on a attribué à tort dans d'autres pays la constitution ecclésiastique qu'elles y ont produite.

Nous dirons même plus : en matière d'organisation de l'Eglise, l'Allemagne rationaliste du dix-huitième siècle n'a rien à reprocher à l'Allemagne orthodoxe du dix-septième siècle ; elle présente les mêmes lacunes et les mêmes vices. Les esprits s'émancipent dans le domaine des lettres et de la critique ; ils rejettent l'autorité des systèmes établis ; il se fait un essor puissant dans les idées ; on abandonne les rives sacrées de la tradition religieuse. Les théologiens en donnent eux-mêmes le signal ; on les voit au premier rang parmi les novateurs et plusieurs d'entre eux deviennent les coryphées de ce mouvement : mais dans la pratique, rien ne change. L'Eglise reste gouvernée par les consistoires, c'est-à-dire par les princes et leurs conseillers ; elle ne fait qu'échanger ses petits papes orthodoxes contre ses petits papes rationalistes : c'est de la part de ces théologiens qui gouvernent au nom du souverain la même ambition, le même amour-propre, le même attachement à la dignité et au prestige qui découle de leur charge, c'est aussi la même supériorité dédaigneuse à l'égard du troupeau qu'ils dirigent ; ils défendent des confessions de foi, ils récitent des liturgies auxquelles ils ne croient plus, et pratiquent le système complaisant de l'accommodation qui renferme tant de piéges pour la droiture et la loyauté des caractères et tant de mépris caché pour l'intelligence des auditeurs. Il nous serait facile de citer des noms propres à l'appui de ce que nous venons de dire. Ce qui est certain, c'est que, grâce à ce régime de tutelle ecclésiastique, les laïques deviennent de plus en plus étrangers aux choses religieuses ; or l'indifférence en cette matière est bien près de l'hostilité. Tout le développement classique de la philosophie et de la littérature allemande depuis le milieu du dernier siècle se fit plus ou moins en dehors de l'Eglise et finit par se tourner contre elle ; l'abîme se creusa toujours plus profond entre la culture profane et les sanctuaires. Ce peuple si pénétré d'éléments chrétiens et que le protestantisme avait affranchi devait un beau jour étonner le monde par l'ingratitude qu'il professe à l'égard de ses origines.

Le temps des illusions que l'on a pu nourrir à l'endroit du réveil religieux dont l'Allemagne fut témoin vers 1815 est passé. On sait à quelles causes, en grande partie fortuites, il était dû.

Les guerres de l'Empire avaient accablé la nation de maux et vivement surexcité le sentiment religieux ; un élan de reconnaissance envers Dieu se mêla à la joie de l'indépendance nationale recouvrée. On bénissait le Seigneur des armées. Du reste, n'était-ce pas aussi l'époque du romantisme? A la période de la sécheresse rationaliste succéda celle de l'exubérance du sentiment; l'imagination longtemps contenue déploya ses ailes. On se rejeta avec avidité sur le moyen âge pour l'étudier, l'admirer et l'imiter. La foi chrétienne crut profiter de toutes ces restaurations. Vain espoir! Sans doute, l'on vit alors des retours sérieux à l'Evangile, mêlés à beaucoup d'enthousiasme et d'entraînement. Mais ce fut surtout la réaction politique qui en profita et les conversions au catholicisme se multiplièrent.

La même remarque s'applique au développement de la théologie. Ce n'est pas ici le lieu de montrer avec quelle persévérance, quelle science et quel talent l'école qui se rattache à Schleiermacher a cherché à renouer le lien rompu entre le présent et le passé et s'est faite l'apologiste des doctrines de l'Evangile dans leurs rapports avec les besoins et le témoignage de la conscience moderne. Il suffira de dire que si le but de réconcilier le siècle avec les enseignements de l'Eglise n'a pas été atteint, c'est que cette théologie n'avait point ses racines dans l'âme du peuple. Embarrassée dans les formules d'une terminologie savante, elle manquait de clarté, de simplicité et de puissance. Elle parlait une langue que la plupart de ceux à qui elle s'adressait ne comprenaient plus. Les laïques, nous l'avons vu, étaient devenus de plus en plus étrangers à l'Eglise.

Il y eut pourtant une tentative de traduire dans le domaine des faits les changements qui s'accomplissaient dans celui des croyances: nous voulons parler de l'établissement de l'*Union* entre les Eglises luthériennes et les Eglises réformées. Diverses causes assez complexes ont fait naître cette pensée. Il avait bien fallu finir par s'apercevoir que les divergences qui existaient entre les convictions des théologiens appartenant à la même Eglise, sans imposer la nécessité d'un schisme, étaient devenues beaucoup plus importantes que celles qui séparaient la doctrine des deux Eglises. On reconnut de plus que les points sur lesquels les réformateurs s'étaient séparés au seizième siècle n'étaient pas de ceux sur lesquels il existe un enseignement clair et formel dans l'Ecriture sainte, que le peuple notamment avait cessé d'y attacher une grande valeur, voire même d'en saisir le sens et la portée. Les barrières qui séparaient les deux Eglises n'existant plus dans la sphère des croyances, pourquoi

ne tomberaient-elles pas aussi dans celle des faits? De là le désir d'amener une fusion des deux Eglises : en faisant disparaître les noms de guerre on ôtait du même coup à l'esprit de parti tout prétexte de recommencer des luttes stériles. Des mobiles vraiment élevés et religieux animaient les hommes qui concoururent, avec le roi Frédéric-Guillaume III, à introduire l'Union en Prusse et dans d'autres pays protestants de l'Allemagne. Ils croyaient fermer l'ère des discussions confessionnelles et réaliser, par l'association de toutes les forces vives de l'Eglise évangélique, les grandes tâches pratiques que les besoins du siècle lui imposaient. Rationalistes et piétistes accueillirent la pensée de l'Union avec un égal empressement: les premiers, parce qu'ils y voyaient un progrès du christianisme tendant, dans ses développements successifs, à devenir la religion de toute l'humanité, mais surtout parce qu'ils pouvaient abriter sous les vastes plis du drapeau de l'Union leur indifférence et leur indigence en matière de doctrine; les seconds, parce que l'Union réalisait enfin leur vœu le plus cher, l'union de tous les cœurs évangéliques sous une même bannière dans le but d'acclamer la seule chose nécessaire et de se vouer sans réserve à l'œuvre d'édification qui incombe à l'Eglise chrétienne.

Nous pouvons nous demander, aujourd'hui que cinquante ans se sont écoulés depuis l'établissement de l'Union, si elle a tenu toutes ses promesses. Nul à coup sûr ne voudrait l'affirmer. Au lieu d'apaiser les esprits elle est devenue dans les Eglises d'Allemagne une véritable pomme de discorde; au lieu de constituer un progrès, elle a usé dans des luttes stériles les meilleures forces et paralysé les plus belles entreprises. C'est un lamentable récit que celui des variations et des nombreux tâtonnements que présente son histoire. Le vice capital de l'Union est dans le mode de son introduction; elle aussi a été l'œuvre des princes et des théologiens. Les paroisses n'ont point été consultées: elle est née d'un ordre du cabinet royal. Le baptême du Saint-Esprit et l'assentiment populaire lui ont également manqué; elle n'est pas sortie d'un mouvement spontané des consciences chrétiennes; la politique et les conseils du gouvernement y ont eu trop de part. On s'en est bien vite aperçu. Dès le début, une opposition assez vive s'est produite. Des protestations se sont élevées : les unes au nom des traditions historiques méconnues, les autres, sincères ou non, au nom du sentiment religieux froissé. On a réclamé contre les nouvelles circonscriptions ecclésiastiques non moins que contre l'uniformité des rites prescrits pour la sainte cène.

Cette opposition, partie surtout du camp luthérien, reposait,

nous le voulons bien, sur des préjugés, des étroitesses, de mesquines préoccupations théologiques, mais elle s'appuyait sur les sympathies de la foule et avait des paroisses derrière elle. Elle obtenait même une apparence de légitimité et de libéralisme, puisqu'elle revendiquait pour l'Eglise le droit de décider elle-même les choses de la foi et de repousser tout joug imposé aux consciences. C'est à propos de l'*agende* (direction rituelle) rédigée par ordre du roi et octroyée par lui à l'Eglise que cette résistance se produisit. Cette nouvelle manière de célébrer le culte satisfit tout aussi peu les réformés que les luthériens : les premiers la trouvaient entachée d'éléments catholiques, les seconds lui reprochaient de ne pas accentuer le dogme luthérien dans la sainte cène; mais parmi ces derniers seuls un certain nombre se séparèrent de l'Eglise nationale et subirent une persécution qui dura plus de dix ans. Ce ne fut qu'à la mort de Frédéric-Guillaume III qu'ils purent jouir de la liberté du culte.

Pourtant ce prince lui-même sentit la nécessité de rassurer certaines consciences alarmées au sein de l'Eglise unie. Dans un décret rendu le 28 février 1834, il éprouva le besoin d'interpréter son œuvre et de lui donner sa signification véritable. L'Union ne devait pas créer une Eglise nouvelle, mais simplement établir une confédération entre deux Eglises sœurs, sur la base de leurs confessions de foi respectives. En d'autres termes, la question de la doctrine demeurait réservée, seulement les divergences qui pouvaient exister n'étaient pas jugées assez importantes pour nécessiter une séparation extérieure. Ce décret révèle toute l'impuissance dont l'œuvre royale de l'Union était frappée : en réalité il ne faisait que fortifier les doutes et les répugnances de ceux qui n'avaient jamais eu confiance dans la vertu de la nouvelle organisation ecclésiastique. Aujourd'hui encore le nœud des débats confessionnels est là : le pouvoir civil est-il oui ou non compétent pour décider des points de dogme, pour proclamer secondaire ou capitale telle doctrine sur laquelle le jugement des Eglises diffère?

Sans cesse battue en brèche par les théologiens du parti luthérien, minée par le pouvoir royal lui-même, surtout depuis l'avénement de Frédéric-Guillaume IV, qui unissait à une piété très-démonstrative une sympathie marquée pour certaines institutions catholiques; défendue avec talent mais sans succès par les disciples de Schleiermacher, devenue l'asile inexpugnable des rationalistes qui ne cessaient de l'exalter, l'Union n'a jamais eu de profondes racines dans la vie du peuple, elle n'est pas devenue une puissance. Elle ne reçut un reflet de popularité que lorsqu'après la révolution de 1848 le parti réactionnaire,

sous la direction de Hengstenberg et de Stahl, favorisa les progrès du confessionalisme strict. D'après un décret du 6 mars 1852, le conseil ecclésiastique supérieur n'eut plus d'autre mission que de sauvegarder au sein de l'Eglise unie les droits des diverses confessions. Les membres de ce conseil devaient déclarer s'ils voulaient à l'avenir défendre les intérêts des luthériens ou ceux des réformés. Cette mesure était comme le signe précurseur de la dissolution de l'Union, et par un juste retour de faveur on se rappela tous les services qu'elle avait rendus à la piété comme à la théologie, en élargissant les horizons, en ramenant les esprits aux doctrines essentielles de l'Evangile et en détruisant les germes de haine et de fanatisme religieux répandus encore dans les cœurs.

D'autre part, cette même révolution de 1848 avait manifesté d'une manière éclatante l'état des esprits en Allemagne : le progrès des idées socialistes, l'éloignement profond des masses et du public éclairé des villes pour les doctrines chrétiennes, la haine de la presse périodique et des principaux cercles littéraires pour l'Eglise et pour ses conducteurs. L'effroi que l'on en conçut provoqua des mesures diversement efficaces : les diètes ecclésiastiques (*Kirchentag*) délibérèrent, la mission intérieure s'organisa, les œuvres chrétiennes se multiplièrent et enfantèrent des merveilles de dévouement ; mais comment rendre la vie à un organisme aussi malade, et n'était-ce pas galvaniser un cadavre ? On ne songea pas à réorganiser l'Eglise garrottée dans les doubles liens du césaropapisme et du cléricalisme, ou plutôt si l'on y songea, ce fut avec des hésitations manifestes et d'invincibles répugnances. Dès 1817 il avait été question de créer des conseils presbytéraux et de doter l'Eglise d'institutions synodales, en un mot d'appeler les laïques à participer aux affaires de l'Eglise. On avait même organisé de cette manière les Eglises des provinces rhénanes, où subsistaient des traces du régime plus libéral introduit sous l'Empire et une vie religieuse très-active. En 1846 un synode national réuni à Berlin, et dont les membres avaient été nommés par le gouvernement, avait vivement recommandé d'étendre ces mesures à toutes les provinces du royaume et avait pris une série de sages résolutions. Mais le gouvernement n'en avait tenu nul compte et la tourmente de 1848 avait emporté tous ces projets. Et puis la réaction était venue avec ses insurmontables défiances contre tout ce qui pouvait favoriser les progrès de la démocratie et des idées libérales. La constitution de 1850 dans son article 15 assurait, il est vrai, à l'Eglise protestante de Prusse son indépendance et son autonomie, mais cet article demeura

une lettre morte et les espérances qu'il avait fait naître ne tardèrent pas à se changer en mécomptes cruels. Sous prétexte de rendre à l'Eglise son autonomie et de remettre son gouvernement « entre les véritables mains, » le roi détacha du ministère des cultes une section particulière, placée non plus sous la direction du ministre et sous le contrôle des chambres, mais relevant directement du roi, qui fut dès lors censé administrer l'Eglise en sa qualité d'évêque suprême. Par un décret du 29 juin 1850 cette section du ministère des cultes fut convertie en conseil ecclésiastique supérieur (*Oberkirchenrath*), dont tous les membres étaient nommés par le roi et auquel était confiée l'administration suprême de l'Eglise. Un projet d'organisation des conseils de paroisse élaboré à la même époque demeura dans les cartons durant dix ans, et ce ne fut que sous le ministère de M. Bethmann-Hollweg qu'on songea à le mettre à exécution, timidement, pour la forme et sans les garanties de succès suffisantes : les conseillers presbytéraux devaient être nommés sur une liste dressée par le pasteur et le patron de l'Eglise. Aux sarcasmes et à la mauvaise volonté hautement manifestés des uns venaient répondre l'inertie et l'absence de confiance trop justifiées des autres. La création de synodes d'arrondissement dans les six provinces de la Prusse orientale rencontra les mêmes difficultés et se heurta contre les mêmes obstacles.

De la part du gouvernement, maintien du *statu quo* et sympathie déclarée pour l'ancien régime consistorial, avec de faibles concessions faites aux aspirations libérales du temps, plus apparentes toutefois que réelles; chez les théologiens, discussions stériles sur le dogme et distinctions confessionnelles qui n'intéressent point les masses, orgueil clérical qui ne souffre aucun amoindrissement de leur autorité et aucun partage de leur pouvoir; dans les masses enfin, indifférence profonde et abstention systématique en matière ecclésiastique : tel était l'état des choses en Allemagne avant Sadowa.

Nous n'avons parlé que de la Prusse. Si nous parcourions l'histoire des autres Etats de l'Allemagne, nous verrions que l'Eglise protestante y a traversé à peu de chose près les mêmes phases durant les cinquante dernières années. Sauf quelques modifications peu importantes, les institutions de l'Eglise conservent partout le caractère que la Réformation leur a donné : dépendance vis-à-vis de l'Etat, action prépondérante du corps pastoral, influence peu sensible des écoles théologiques sur les masses. La piété se conserve, mais sans force expansive et sans caractère saillant, grâce aux instincts propres à la race germa-

nique et à la puissance des traditions, partout où le souffle du siècle n'arrive pas et où l'action corrosive des systèmes positivistes ne pénètre pas par les livres, les journaux et les associations fondées sur un principe socialiste. Dans tous les pays où l'Union est établie, elle est saluée d'abord avec joie; puis des contestations s'élèvent, plus ou moins fortes, au gré des passions politiques qui les provoquent ou qui s'en font un auxiliaire. Le peuple acclame, conspue l'Union ou est indifférent à son égard, mais par des motifs pour la plupart étrangers à la conscience religieuse; retenu loin des affaires de l'Eglise par une organisation qui lui en interdit l'accès, il ne saisit pas la portée des débats qui s'y agitent et ne s'en mêle que lorsque l'esprit de parti l'y pousse. Là même où, comme en Oldenbourg, dans le grand-duché de Bade, dans la Bavière et plus récemment dans le Hanovre, des institutions synodales sont introduites et où, grâce aux habitudes de la vie parlementaire moderne et au souffle du libéralisme politique, les laïques sont appelés à exercer une action dans les conseils de l'Eglise, les populations y sont peu préparées. Les luttes ecclésiastiques dès lors n'ont pour but que de déplacer la majorité, de renverser un ministère des cultes et de faire servir au profit du parti qui triomphe le pouvoir toujours prépondérant dont dispose le souverain.

Tel a été notamment le caractère des luttes ecclésiastiques dont le grand-duché de Bade a été le théâtre dans ces dernières années : l'autonomie de l'Eglise, qui y a été proclamée avec un grand fracas, n'est qu'un vain simulacre, puisque rien n'est pour ainsi dire changé dans les rapports entre l'Eglise et l'Etat, que le conseil ecclésiastique supérieur est nommé par le prince et qu'il exerce le droit d'un véto suspensif sur les décisions du synode national. Jadis c'était l'orthodoxie; aujourd'hui, c'est le rationalisme qui siége dans les conseils du gouvernement et lui dicte ses arrêts en matière d'Eglise : voilà toute la différence. Il est vrai que, grâce à l'influence de Schenkel, de Rothe et de l'Union protestante (*Protestantenverein*) qu'ils ont créée, nous voyons se développer une théorie ecclésiastique nouvelle qui, sous prétexte de réorganiser l'Eglise d'après le principe de la liberté paroissiale (*Gemeindeprincip*), aboutit à la confusion la plus dangereuse de l'Eglise et de l'Etat. Cette théorie part de la supposition erronée que tous les citoyens d'une commune sont chrétiens, souvent sans en avoir conscience il est vrai, et que dès lors ils sont appelés à prendre une part active aux affaires de l'Eglise. Le suffrage universel est identifié avec le sacerdoce universel, et la communauté civile avec la communauté religieuse;

les circonscriptions de l'Eglise sont les mêmes que celles de l'Etat, et le prince demeure le gardien suprême des intérêts de l'une et de l'autre. On le voit, cette théorie n'arrive pas à se dégager des liens du territorialisme : pour elle, l'idéal en matière ecclésiastique, c'est une Eglise nationale organisée d'après les principes de la démocratie. Aussi, dans un Etat exclusivement protestant, n'y aurait-il plus aucune raison de conserver des institutions distinctes pour les intérêts civils et les intérêts religieux, puisque aussi bien ils se confondent et que les électeurs qui ont à les régler sont les mêmes. C'est bien là l'arrière-pensée que cache la théorie de Rothe, d'après laquelle le but de l'Eglise est de se dissoudre insensiblement pour se perdre dans l'Etat. Le résultat le plus fâcheux de toute cette tendance, c'est d'entretenir les défiances des hommes évangéliques à l'endroit des libertés de l'Eglise, et de les rejeter vers le parti réactionnaire qui, par ses résistances aveugles aux aspirations modernes les plus légitimes, compromet gravement la cause de l'Evangile, qu'il prétend servir.

II.

Telle était la situation ecclésiastique en Allemagne lorsque survinrent les événements de l'été dernier. Quand, après Sadowa, la Prusse s'éleva agrandie sur les ruines de la Confédération germanique, et que, par l'annexion d'une partie des Etats du Nord-Ouest et par l'étroite alliance avec les autres, elle eut frayé la voie à l'unité nationale, on comprit de suite que ces changements devaient exercer une influence sur la constitution de l'Eglise protestante dans ces pays. Pour l'Eglise catholique, l'embarras n'était pas bien grand. Grâce à la forte organisation de ses diocèses et à l'autonomie des évêques, les provinces annexées furent placées tout simplement sous l'autorité du ministre des cultes, qui entrait avec l'épiscopat des nouvelles provinces dans les mêmes rapports dans lesquels il se trouvait avec celui des anciennes. Mais il n'en pouvait être de même pour les Eglises protestantes, qui, par le fait du système territorial, étaient bien plus fortement engagées vis-à-vis des souverains déchus, dont plusieurs les gouvernaient directement, sans l'intermédiaire d'une autorité ecclésiastique supérieure. Qu'allaient devenir ces Eglises? Seraient-elles placées sous l'autorité du ministre des cultes prussien ou sous celle du conseil ecclésiastique supérieur? Dans le premier cas, elles seraient soumises avec tous leurs intérêts, comme tout le département de ce ministre, au con-

trôle des chambres, et elles perdraient toute ombre d'autonomie; dans le second cas, elles entreraient de force dans l'Union, puisque, de fait, le conseil supérieur administrait une Eglise unie. On le voit, dès les premiers pas, la question de constitution se compliqua d'une question de confession. Or, le duché de Lauenbourg, acheté par la Prusse en 1865, le Hanovre, le duché de Schleswig-Holstein et la Hesse, annexés en 1866, protestèrent contre leur entrée dans l'Union, en partie pour des motifs ecclésiastiques, mais surtout dans un esprit d'opposition politique. On comprit bien vite à Berlin qu'imposer l'Union aux Etats annexés serait commettre la plus grande des imprudences. Le gouvernement de M. de Bismark est assez habile pour se garder d'ajouter de nouvelles difficultés à celles qu'il rencontre déjà, en fournissant de nouveaux aliments à la haine des populations, médiocrement satisfaites des sacrifices énormes que leur impose leur réunion à la monarchie prussienne. Aussi déclara-t-il avec une certaine ostentation au surintendant du Lauenbourg et au président du consistoire de Hanovre que rien ne serait changé à la situation confessionnelle des Etats nouvellement annexés, et conféra aux commissaires provisoirement chargés de l'administration des affaires civiles le pouvoir de gérer celles de l'Eglise.

Mais si l'on autorisait les Eglises des provinces nouvelles à ne pas entrer dans l'Union, pourrait-on, à la longue, refuser à celles des anciennes provinces le droit d'en sortir? Le gouvernement aura-t-il deux poids et deux mesures? y aura-t-il deux constitutions ecclésiastiques différentes? les anciennes provinces continueront-elles à ressortir du conseil supérieur, tandis que les nouvelles dépendront du ministre des cultes? Ou bien faudra-t-il, comme quelques-uns le demandent, dissoudre l'Oberkirchenrath et revenir purement et simplement à cinquante ans en arrière? Il y a d'ailleurs d'autres difficultés encore. La plupart des Eglises des nouvelles provinces, étant directement gouvernées par les conseillers du souverain, n'avaient pas de lien ecclésiastique entre elles : de sorte que le ministre des cultes est obligé de correspondre, dans ces provinces, isolément avec chaque groupe d'Eglises; tandis que les anciennes provinces ont leurs circonscriptions fortement constituées, et à leur tête, depuis 1828, des surintendants généraux qui exercent à peu près les fonctions d'évêques.

C'est ainsi que, sans que l'Eglise le sût ou le voulût, on s'est trouvé en pleine crise ecclésiastique par le seul fait des annexions politiques. Les hommes d'Etat peuvent bien ajourner la solution et conserver pour le moment le *statu quo*, mais à la

fin il faudra prendre les mesures que la force des choses commande. Si l'on veut un grand Etat allemand fortement centralisé, il faut que l'Eglise se plie à la même nécessité : la ruine du particularisme politique entraînera comme conséquence nécessaire celle du particularisme ecclésiastique. C'est ce que l'on comprend parfaitement en Prusse et ailleurs. Aussi, comme nous l'avons dit en commençant, à peine la fumée de la guerre s'est-elle dissipée, que l'attention s'est portée sur la question ecclésiastique, et elle a été vivement agitée dans les journaux et dans les brochures. Il sera intéressant d'indiquer quelle a été, dans ces débats, l'attitude de chaque parti.

Les hommes de l'Oberkirchenrath et de la conciliation, qui ont pour organe la *Nouvelle Gazette évangélique*, demandent le maintien de l'Union et la subordination pure et simple des provinces nouvelles au conseil supérieur, mais en accordant le maintien de la confession luthérienne. C'est là une demi-mesure, habile dans le moment, mais insuffisante pour la suite : car c'est créer une inégalité choquante entre les Eglises et amener peu à peu la dissolution de l'Union. En même temps, ils proposent de réorganiser toute l'Eglise de Prusse d'après le principe des institutions synodales, et dans ce but ils réclament la prochaine convocation d'un synode national chargé d'élaborer une constitution, et nommé, comme le Parlement de la Confédération du Nord, par la voie du suffrage universel. La surprise a été d'autant plus grande que jusqu'ici la *Nouvelle Gazette évangélique* s'était toujours montrée hostile à la réunion d'un synode national, que le parti de la théologie libérale, représenté par la *Gazette ecclésiastique protestante* et la *Revue* de Schenkel réclamait vivement. Ces deux organes du libéralisme protestant paraissent comprendre que, dans l'état actuel des choses, une pareille assemblée constituante ne ferait qu'augmenter la confusion des esprits, déjà si grande, à moins qu'il ne se trouve un Bismark quelconque pour lui imposer un projet d'organisation tout fait. Ils se bornent donc à demander, pour le moment, la réorganisation des Eglises provinciales sur une base synodale libérale.

Quant au parti luthérien, qui a son organe dans la *Gazette évangélique* de Hengstenberg, il réclame énergiquement la dissolution de l'Union et de l'Oberkirchenrath actuel. Il voudrait constituer trois Eglises protestantes distinctes : l'une luthérienne, comprenant les neuf dixièmes de la population, l'autre réformée, et la troisième unie, et gouvernées chacune par une autorité ecclésiastique distincte. Ces trois pouvoirs se réuniraient en une sorte de sénat suprême pour toutes les questions qui concernent

les intérêts généraux du protestantisme et ses relations avec l'Etat; mais ce corps ne toucherait pas aux questions religieuses proprement dites : doctrine, culte, discipline et organisation intérieure. Mais on se demande comment, dans l'état actuel des choses, et après le demi-siècle qu'a duré le régime de l'Union, une pareille désagrégation des Eglises serait possible, d'autant plus que la *Gazette évangélique* considère comme une monstruosité la proposition de consulter les paroisses, et se montre l'adversaire passionné de la démocratie religieuse et des institutions synodales; elle ne voudrait s'appuyer que sur les traditions historiques. Ce parti arriéré et violent, qui parle sans cesse de reconstituer une Eglise luthérienne indépendante, ne vise pourtant à rien moins qu'à replacer l'Eglise sous la dépendance directe du souverain, qui nommerait seul les membres du sénat ecclésiastique, et aurait entre ses mains l'administration suprême de l'Eglise.

Ici se place le projet de réorganisation de Fabri, qui se distingue de ceux que nous venons d'énumérer par une sorte d'éclectisme. Il veut concilier les amis et les adversaires de l'Union, le régime synodal et le régime consistorial, l'unité ecclésiastique et la décentralisation, l'indépendance de l'Eglise et le lien avec l'Etat, les traditions du passé et les exigences du présent. Favorablement accueilli par les hommes politiques auxquels de pareilles visées doivent sourire, ce projet a été vivement combattu par les théologiens de tous les partis. A côté d'idées justes et de vues sages, il renferme beaucoup de demi-mesures et de propositions peu pratiques. Somme toute, ce sont les obscurités et les équivoques sur lesquelles il repose qui ont fait sa fortune dans les cercles politiques où il a été applaudi. Nous allons, en raison de l'importance qui lui a été attribuée, l'esquisser à grands traits, en le faisant suivre de quelques réflexions critiques.

La base de l'Eglise protestante reconstituée doit être, d'après Fabri, l'Eglise provinciale, dont les traditions historiques et l'individualité propre doivent être empreintes à toutes les institutions du ressort. L'ensemble de l'Eglise manifestera et sauvegardera ainsi la riche diversité de dons qui caractérise les populations de race allemande. Il y aurait dans la Prusse actuelle dix-huit Eglises provinciales, comprenant de cinq cents à six cents paroisses, avec une population d'environ neuf cent mille âmes, c'est-à-dire plus grandes en étendue que la plupart des Eglises protestantes des autres Etats allemands et les diocèses catholiques en Prusse eux-mêmes. Toutes ces Eglises provinciales jouiraient, à peu de chose près, de la plus entière

autonomie et seraient administrées par leurs propres organes. A la tête de chacune de ces grandes Eglises, Fabri voudrait placer un évêque assisté d'un consistoire. La reconstitution de l'épiscopat d'après les principes bibliques paraît à notre auteur l'un des besoins les plus impérieux du temps actuel. Il voudrait confier la direction suprême des affaires ecclésiastiques de la province à un pasteur nommé à vie, et invoque en faveur du rétablissement de cette dignité apostolique l'autorité de Schleiermacher, de Bunsen, de Stahl et du roi Frédéric-Guillaume IV. L'évêque devra faire ce que ni la bureaucratie du régime consistorial ni la mobilité des institutions synodales ne permettent de réaliser; il devra donner à l'administration de l'Eglise un caractère pastoral. L'évêque sera le gardien-né de la constitution de l'Eglise et sauvegardera sa liberté et son indépendance vis-à-vis du pouvoir central; il surveillera tous les fonctionnaires ecclésiastiques de son ressort, visitera les Eglises, examinera et consacrera les candidats au saint ministère. L'intervention de son action personnelle, toute persuasive et conciliante, aplanira les difficultés bien plus sûrement que tous les autres moyens. L'évêque sera nommé par le roi sur une liste de trois candidats que lui présentera le synode provincial; il est assisté d'un consistoire, collége ou chapitre composé de deux théologiens et de deux jurisconsultes nommés de la même manière.

L'auteur du projet qui nous occupe ne s'étonne pas de la stérilité des débats et de l'insuccès des essais qui ont été faits pour doter l'Eglise protestante d'Allemagne d'institutions synodales. Ces dernières ont besoin du complément et du contre-poids de l'épiscopat pour préserver les Eglises du danger que présente l'application parlementarisme aux affaires religieuses; mais elles sont nécessaires pour obvier aux périls du cléricalisme et du césaropapisme. Ainsi, les institutions synodales ne constituent qu'une partie, mais une partie essentielle, de l'organisation ecclésiastique. Or, à la base de ces institutions, se trouve la paroisse avec son conseil presbytéral. Partant du principe fort juste qu'il n'y a point de droits sans devoirs correspondants, Fabri demande que chaque communauté appelée à s'administrer elle-même pourvoie aussi à ses propres besoins. C'est aux paroisses qu'incombe le soin de veiller à l'entretien de leurs pasteurs, mais, en revanche, elles ont aussi le droit de les nommer. Cette élection se fait par le conseil presbytéral, formé de sept à seize membres, suivant l'importance de la localité; il s'adjoint pour cette opération une représentation plus large de la paroisse, composée de trente à quatre-vingts membres. Tout membre de la paroisse âgé de vingt-cinq

ans, jouissant d'une bonne réputation, ayant son propre foyer et contribuant aux charges de l'Eglise, est électeur.

Un certain nombre de paroisses réunies forment le synode d'arrondissement, composé de tous les pasteurs du ressort et d'un délégué laïque de chaque paroisse; il choisit son bureau, nommé pour six ans, comme les membres du synode eux-mêmes, et composé d'un surintendant, d'un assesseur et d'un secrétaire. Le synode d'arrondissement examine les affaires de discipline et contrôle les comptes. Au-dessus des synodes d'arrondissement, il y a le synode provincial, composé de tous les surintendants de la province, d'un délégué ecclésiastique et d'un délégué laïque de chaque synode d'arrondissement, ainsi que d'un représentant de la faculté de théologie la plus voisine; il nomme son bureau, se réunit tous les trois ans et est renouvelé tous les six ans. L'évêque ouvre et clôt le synode, mais ne le préside pas; n'ayant que voix consultative, il a toutefois le pouvoir de suspendre les décisions d'une session à l'autre. Le synode est le véritable pouvoir législatif de l'Eglise provinciale; il veille à la répartition des impôts, au maintien de la liturgie et de la doctrine, laquelle serait, au choix des paroisses (ou, d'après l'auteur, plutôt au choix des synodes d'arrondissement), ou luthérienne, ou réformée, ou unie. L'Union serait ainsi convertie en confédération, qui aurait son lien et son centre dans le synode provincial.

Au-dessus des Eglises provinciales, il y aurait un conseil ecclésiastique supérieur chargé de représenter l'unité de l'Eglise vis-à-vis d'elle-même et vis-à-vis de l'Etat; il ne devrait ni gouverner ni administrer les Eglises, auxquelles le régime de la décentralisation provinciale assurerait l'indépendance et l'autonomie. Ce conseil ne serait qu'une sorte de cour d'appel suprême chargée de prononcer en dernière instance sur les affaires disciplinaires, et de régler, de concert avec le gouvernement, les questions de mariages (mariage civil, mariages mixtes), la dotation des Eglises, le droit de patronat exercé par les villes ou par les grands propriétaires, etc., etc. Composé de quatre théologiens et de quatre jurisconsultes, il est présidé par le prédicateur suprême de la cour, c'est-à-dire le chapelain du roi, qui prendrait le titre d'archevêque, et auquel viendrait se joindre encore l'aumônier en chef avec le titre d'évêque de l'armée. Ce conseil supérieur est assisté d'une haute assemblée ecclésiastique, à laquelle notre auteur refuse absolument le nom de synode national, et qui serait pourtant la représentation suprême de l'Eglise nationale indépendante. Chaque Eglise provinciale y serait représentée par son évêque, le président du sy-

node et deux membres, dont l'un ecclésiastique et l'autre laïque, de sorte que ce sénat comprendrait, avec le conseil supérieur, qui en fait partie de droit : vingt évêques, huit membres du conseil supérieur, cinquante-quatre délégués des Eglises provinciales, et neuf députés des facultés de théologie. Il ne se réunit pas d'une manière régulière; mais sa convocation peut être demandée soit par le conseil supérieur soit par un synode provincial, principalement en cas de conflit avec l'évêque. Fabri suppose que cette assemblée n'aurait jamais à s'occuper de questions de doctrine, qui seraient exclusivement réservées aux synodes provinciaux; elle se bornerait, lors de sa première réunion, à proclamer, comme l'a fait l'Alliance évangélique à Berlin, en 1857, la Confession d'Augsbourg comme base doctrinale commune des Eglises allemandes luthériennes, réformées et unies, en abandonnant à ces dernières la libre interprétation de l'article 10, relatif à la sainte Cène. Le sénat ecclésiastique, comme notre cour de cassation, ne prononcerait que sur des questions de droit ecclésiastique; s'occuperait tout au plus des intérêts financiers de l'Eglise, des fonds à demander à l'Etat, des collectes extraordinaires à organiser, des œuvres chrétiennes d'un intérêt général.

Tel est, dans ses traits généraux, le projet d'organisation présenté par Fabri. Nous ajouterons qu'il ne demande pas qu'on le réalise immédiatement et tout d'un coup; il indique même, d'une manière très-détaillée et avec un sens pratique incontestable, les dispositions transitoires qu'il faudrait adopter pour relier tout doucement l'avenir au présent et au passé, surtout en qui concerne la nomination des pasteurs et l'établissement de l'impôt ecclésiastique; il veut que l'on accorde une place, dans les conseils de l'Eglise, aux patrons actuels des paroisses (là où il en existe encore), et il conserve à l'Etat le droit de surveillance, le pouvoir de confirmer les nominations aux charges les plus élevées, de nommer directement aux chaires des facultés de théologie, d'approuver les collectes d'un intérêt général, et tout ce qui fait partie de l'ancien *jus circa sacra*. Par contre, il réclame du gouvernement une dotation annuelle de deux millions pour reconstituer peu à peu la fortune que l'Eglise a perdue par la sécularisation successive de ses biens. Enfin, pour bien établir que le lien entre l'Eglise autonome et l'Etat n'est nullement rompu, l'auteur voudrait que tous les évêques protestants, ainsi que leurs collègues catholiques, fissent de droit partie de la chambre des seigneurs.

Il sera inutile, sans doute, de nous livrer à un examen critique approfondi du projet de M. Fabri, et de relever les points

qui nous paraissent faibles. Nous dirons seulement que les considérations de l'auteur ne nous ont nullement convaincu de la nécessité de rétablir l'épiscopat; nous sommes aussi opposé au nom qui rappelle des souvenirs peu sympathiques au protestantisme qu'à l'institution elle-même, qui s'accorde ma avec les principes ecclésiastiques modernes. Le président du synode ne remplirait-il pas aussi bien les fonctions que M. Fabri attribue à l'évêque? et faut-il donc, à tout prix, confier l'administration des Eglises provinciales à un grand dignitaire nommé à vie? Ensuite nous trouvons, malgré les justes répugnances de l'auteur pour le cléricalisme, que la part faite au corps pastora dans le gouvernement des affaires de l'Eglise est encore beaucoup trop grande; elle devient tout à fait excessive dans les plus hautes assemblées de l'Eglise. Il y a là une défiance ou un dédain bien exagéré de l'élément laïque. Que dire aussi de la manière dont M. Fabri résout la question si épineuse de l'Union? Il est impossible, dans la pratique, de concilier les exigences d'une organisation qui, quoi qu'on en dise, est fondée sur des considérations territoriales, avec les légitimes réclamations de la liberté de conscience. Créez deux ou trois Eglises si les divers types de doctrine que vous voulez réunir dans votre confédération s'écartent assez pour ne pas pouvoir se rencontrer dans une profession de foi commune; sinon, mettez hardiment cette profession à la base de votre Eglise unie, et ne parlez plus de luthéranisme et de calvinisme. Et surtout ne caressez pas, par de vains mirages, les amis et les adversaires de l'Union. Votre projet les mécontente au même degré et, dans la pratique, créera des embarras inextricables, des équivoques et une confusion sans fin. Placez à la base de votre Eglise une déclaration de foi, exigez de vos électeurs des conditions religieuses, et cessez de vous bercer de la fiction dangereuse que la question de doctrine sera vidée une fois que vous aurez proclamé, par la bouche de votre sénat ecclésiastique, que la norme de la foi est la Confession d'Augsbourg en laissant à chacun la liberté d'en interpréter certains articles à sa manière. Enfin ne parlez pas d'indépendance de l'Eglise lorsque celle-ci se trouve encore attachée par mille liens visibles et invisibles à l'Etat, et que, à tous ceux qui existent déjà, vous ajoutez encore l'entrée des évêques dans le corps politique le plus élevé de la nation. Ces réserves et ces critiques faites, nous ne marchanderons pas nos éloges à M. Fabri pour le grand nombre de vues réellement justes et libérales que renferme son projet, et dont nous nous sommes inspiré nous-même pour les observations par lesquelles nous voulons terminer cette étude.

III.

Comment l'Eglise protestante d'Allemagne sortira-t-elle des embarras que présente la situation actuelle? Telle est la question que nous voulons rapidement examiner encore. Et ici se pose tout d'abord le problème des rapports entre l'Eglise et l'Etat, dont peu de personnes, en Allemagne, et les orthodoxes peut-être moins que les libéraux, comprennent l'importance. L'Eglise allemande, après trois siècles de dépendance de l'Etat, sera-t-elle capable de sortir de sa condition de vassale et de reconquérir la liberté, source de toute grandeur et de toute force? A y regarder de près, elle en a doublement besoin. L'Etat moderne, pour qui la liberté religieuse la plus absolue est devenue une condition indispensable de prospérité, est de moins en moins apte à gouverner l'Eglise; il se dépouille de plus en plus du caractère sacerdotal que le moyen âge lui avait prêté, et dès lors l'administration de l'Eglise, entre ses mains, n'est plus qu'une simple affaire de bureaucratie. Ajoutons que plus l'Etat s'agrandit et centralise entre ses mains tous les pouvoirs, moins il est capable de connaître les besoins locaux qui, en matière religieuse surtout, ont une importance extrême. Jadis, les souverains des petits Etats tempéraient, par un certain patriarchalisme, ce qu'il y avait d'excessif et d'anormal dans leurs pouvoirs épiscopaux. Aujourd'hui, les Eglises unies à l'Etat ne réussiront guère à défendre leur indépendance contre la règle inflexible de l'uniformité administrative, qui, nécessairement, paralyse toute vie, toute spontanéité dans les Eglises, et pour qui l'idéal en matière religieuse est le sommeil et l'inertie.

L'indépendance que nous réclamons pour l'Eglise d'Allemagne est inséparable de l'estime qu'elle a besoin de reconquérir soit vis-à-vis d'elle-même soit vis-à-vis du monde. Trop longtemps elle a été le jouet de misérables passions politiques; trop longtemps les partis religieux se sont servis du pouvoir civil pour faire triompher leurs vues personnelles. On est étonné de voir que l'on comprenne si peu encore, dans ce pays classique de l'individualisme, que le moyen le plus sûr de combattre les adversaires de l'Evangile, c'est de leur opposer le témoignage de puissantes individualités religieuses, grandies et fortifiées dans la salubre atmosphère de la liberté. L'Allemagne évangélique, depuis 1848, a senti le besoin de descendre des hauteurs de l'abstraction, où trop souvent elle s'est égarée, pour ne pas laisser à l'incrédulité le monopole des questions sociales. Eh bien, on peut

le prédire avec certitude, l'activité qu'elle déploiera pour l'éducation et la sanctification des masses ne sera véritablement efficace que lorsque, renonçant aux faveurs du pouvoir, elle appellera à son aide la liberté. Il est inutile que les œuvres de charité ou d'évangélisation portent une livrée royale ou ducale.

Nous aussi, nous pensons que l'indépendance de l'Eglise en Allemagne a pour condition préliminaire sa décentralisation, mais ici on nous permettra d'être plus radical que M. Fabri. La paroisse bien plus que l'Eglise provinciale est la base de l'organisation et la source de la vie ecclésiastique. Constituer fortement la paroisse, voilà le besoin le plus urgent, et pour cela il faut briser résolûment avec les traditions du cléricalisme protestant. Ce n'est pas le pasteur qui constitue la paroisse, il n'en est que le mandataire, le serviteur, et voilà pourquoi c'est à elle qu'il appartient de le choisir et non pas à un pouvoir étranger. Il faut en Allemagne une puissante diffusion de l'esprit laïque. Mais qu'est-ce qu'un laïque, à quelles conditions est-on membre de l'Eglise et peut-on participer à l'administration de ses intérêts? Ici nous devons repousser cette théorie que nous avons rencontrée déjà qui ne tend à rien moins qu'à confondre la paroisse et la commune civile, l'Eglise et l'Etat. Ces deux institutions peuvent se prêter une assistance mutuelle dans la sphère morale, mais elles ne se couvrent pas l'une l'autre; leurs moyens d'action se distinguent non moins que le but qu'elles poursuivent. C'est la grande erreur de l'école de Hegel renouvelée avec talent par Rothe, que l'Eglise ne serait en quelque sorte que le côté intérieur de l'Etat; cette théorie qui ne demande aucune garantie religieuse aux membres de l'Eglise et identifie le chrétien et le citoyen aboutit tout simplement à l'apothéose du territorialisme et à la ruine de la liberté. Il ne suffit pas pour participer aux affaires de l'Eglise de prendre part à ses charges; il faut à côté du concours pécuniaire, le concours moral, le sentiment de la responsabilité que crée le titre de membre de la communauté; et pour nourrir ce sentiment et le rattacher à une forme précise, il est nécessaire d'exiger des membres de la paroisse une déclaration personnelle, une libre adhésion à la foi de l'Eglise. Mais pour rendre possible une pareille déclaration, il faut que cette foi soit exprimée d'une manière claire, simple, populaire. Sans doute cette profession ne fera pas des chrétiens parfaits; dans la pratique on restera toujours bien en deçà de l'idéal d'une véritable communauté, mais du moins le but de l'association religieuse sera clairement conçu et nettement formulé.

Que les paroisses ainsi fortement constituées sur une base religieuse se réunissent en groupes, et qu'après avoir fait très-large la part de la liberté et de la diversité individuelles on songe aussi à s'assurer les bienfaits de l'association : rien de plus légitime. Or, la meilleure forme de l'association religieuse sera toujours le régime synodal, à la condition que les droits des minorités soient sincèrement respectés. Nous n'examinerons pas de plus près la manière la plus heureuse dont l'Allemagne pourra appliquer ce régime. Au fond ces questions de détail importent peu. Aucune constitution ecclésiastique, quelque parfaite qu'elle soit, ne peut donner la vie. L'esprit est l'essentiel.

En particulier en ce qui concerne l'Union il nous est fort indifférent qu'elle subsiste sous telle forme plutôt que sous telle autre; ce qu'il importe c'est de faire grandir et de fortifier dans les communautés l'esprit de l'union. Et ici nous rappellerons avec M. Fabri que dans le Wurtemberg luthérien il y a plus de véritable esprit d'union, plus de largeur ecclésiastique que dans la plupart des provinces prussiennes où l'Union a été introduite par décret royal; moins celle-ci sera le fruit de mesures administratives et plus elle entrera dans les mœurs religieuses. Certes il ne convient pas de revenir en arrière sur ce qui a été fait il y a cinquante ans, mais à l'avenir il faut laisser agir la liberté qui à elle seule fera bien mieux les affaires de l'Evangile que tous les ordres de cabinet et tous les mandements des théologiens. N'imposez pas aux paroisses égarées par des préjugés, par l'étroitesse et le fanatisme de leurs conducteurs, des formes religieuses qui leur seraient antipathiques; ne leur enlevez pas de force celles qu'elles croient nécessaires à leur salut. Laissez faire le temps qui se chargera mieux que toutes les mesures administratives de la propagation lente mais sûre des vrais principes de l'Evangile par l'exemple et par la persuasion. Croyez-le bien : quand le parti luthérien ne pourra plus se dire le martyr d'une administration plus ou moins malveillante, son prestige s'évanouira.

Que tous les amis de l'Evangile en Allemagne s'associent donc pour réclamer la liberté de l'Eglise; mais qu'ils la demandent aussi par amour pour leur patrie. Jamais la nécessité de conjurer les dangers qui menacent l'Allemagne de la part d'un pouvoir fortement centralisé n'a été plus impérieuse qu'à l'heure actuelle. Si l'Allemagne devenait jamais un grand Etat purement militaire et bureaucratique, c'en serait fait de sa culture si riche et si libérale, des œuvres de science, de poésie et de foi par lesquelles elle a été si grande dans l'histoire. Elle cesserait de répandre dans le monde ces trésors intellectuels

et spirituels que les autres nations lui envient. Qu'elle protège donc, il n'est pas trop tôt pour y songer, tout ce qui dans son sein tend à fortifier les individualités, à retremper les caractères, à conserver cette mâle et noble originalité qui constitue son génie! Et pour cela qu'elle relève l'Eglise de son état d'abaissement ; qu'elle lui rende, avec la liberté, la dignité et l'action sur les esprits. L'Eglise affranchie deviendra un foyer permanent de libéralisme dans l'Etat. Que la Prusse, en particulier, retourne l'adage du ministre qui actuellement préside à ses destinées. Qu'en parlant de son Eglise du moins, on puisse dire : Le droit prime la force; qu'aux habiles et téméraires visées de M. de Bismark elle oppose le verdict de la conscience chrétienne.

F. Lichtenberger.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

BÉRANGER

MA BIOGRAPHIE, ouvrage posthume de P.-J. de Béranger. Deuxième édition. 1 vol. in-8°. Paris, 1858. Perrotin, éditeur.

CORRESPONDANCE DE BÉRANGER, recueillie par Paul Boiteau. 4 vol. in-8°. Paris, 1860. Perrotin, éditeur.

BÉRANGER ET LAMENNAIS, correspondance, entretiens et souvenirs. 1 vol. in-12 Paris, 1862. Librairie Meyrueis.

BÉRANGER, ses amis, ses ennemis et ses critiques, par Arthur Arnould. 2 vol. in-12. Paris, 1864. Chez Joël Cherbulliez, éditeur.

TROISIÈME PARTIE [1].

Parmi les jeunes talents qui, en si grand nombre, réclamaient les conseils du chansonnier, il en est un qui semble lui avoir inspiré une affection toute particulière. C'est l'auteur de l'un des ouvrages dont j'ai placé les titres en tête de ces articles. Lisez ce petit volume, vous qui tenez à connaître Lamennais et Béranger, ces deux hommes placés d'abord si loin l'un de l'autre, et qu'un attrait secret avait fini par rapprocher. Le Lamennais extérieur, si j'ose ainsi parler, est dessiné très-vivement par M. Peyrat [2]. J'hésiterais à en dire autant du Lamennais intérieur, figure étrange et mélancolique que bien des voiles, ce me semble, enveloppent encore. Pour nous montrer celle de Béranger, telle qu'il l'a vue et qu'il la comprend, M. Peyrat n'a pas reculé devant le tableau des souffrances de sa jeunesse. Ce courage l'honore, et pour ma part je l'en remercie d'autant plus volontiers que parmi les lettres du chansonnier aucunes peut-être ne nous le font mieux connaître que celles dont nous devons la publication à M. Peyrat. Béranger avait pour lui toute l'affection, toute la

[1] Voir la *Revue chrétienne* des 5 septembre et 5 novembre 1867.

[2] M. Napoléon Peyrat n'a pas inscrit son nom sur le titre de son livre; mais le contenu de l'ouvrage ne peut, sur ce point, laisser aucun doute, et si je suis bien informé, il s'en est lui-même reconnu l'auteur.

sollicitude d'un père, et on n'a pas de peine à comprendre la reconnaissance que lui inspirait une bienveillance si vive, si entière, et qui, semble-t-il, ne s'est jamais démentie. Ce qu'on s'explique moins aisément, ce sont quelques-uns des jugements inscrits dans les pages de cet intéressant volume. M. Peyrat, par exemple, est-il bien sûr de ne pas être injuste à l'égard du chansonnier, quand il attribue son départ de la Grenadière à un besoin insatiable de popularité? « Béranger, nous dit-il, dans le récit d'une visite au poëte, allait quitter la Grenadière. Ses amis avaient tant vanté la gracieuse villa, qu'il craignit qu'on ne le prît pour un châtelain. Un nouvel échec de fortune vint à point, et sur ce malheur réel ou fictif, il arrêta une petite vilaine maison dans un vilain quartier de Tours. A mon passage, on s'apprêtait à abandonner le charmant ermitage de la Loire. Mademoiselle Judith en était désolée ; tout en était triste, le chat, les oiseaux, les bosquets qui déjà reverdissaient.

. . . Ipsæ te, Tytire, pinus
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant.

« Le poëte n'entendit pas ce tendre appel des fleurs, des oiseaux et de l'amitié. Le mugissement de la popularité étouffa leur douce éloquence. Lui-même était morose et honteux, et le regret de son cœur se mêlait au sentiment de sa secrète infirmité. Je partageais la tristesse commune de voir une si haute raison sacrifier son modeste et légitime bien-être à la crainte illusoire d'un vain murmure populaire. Mais il fut inflexible, et quelque temps après mon départ, il quitta ses bosquets pour s'installer dans les bruits, dans les boues et dans les fièvres de Tours... Son chat Criquet s'en était retourné à la Grenadière ; mais ne voyant pas revenir son maître dans l'élégante villa, il avait repris tristement le chemin de la rue Chanoineau, aussi vulgaire que son nom. Le plus philosophe cette fois, ce n'était pas le chansonnier, c'était le chat. Le croyant réduit à 2,000 francs de revenu, je lui avais offert mes économies et indiqué une maisonnette rustique, sur les collines du Mas d'Azil, où il eût pu vivre largement dans une idylle de bois, de vignobles et de rochers où circule, à travers un paysage fantastique, un torrent qui s'échappe en écumant d'une grotte, comme de son urne sauvage. Mais le sansonnet d'Epicure n'était pas fait pour nicher dans l'aire héroïque des aigles d'Israël. Cette ruine, à laquelle M. de Chateaubriand avait été pris comme moi, n'était qu'un artifice de popularité. »

Je doute que l'auteur d'*Atala* eût sanctionné ces paroles : il

rendait plus de justice à l'ami de sa vieillesse, auquel il aurait voulu pouvoir conserver les jouissances auxquelles lui-même, au même moment, allait renoncer. « Le pauvre vieux Chateaubriand, écrivait Béranger, est aussi forcé, lui, de quitter ses arbres et ses oiseaux. Par prudence il abandonne la maison qu'il avait décorée, le jardin qu'il avait planté, rue d'Enfer, pour qu'une banqueroute frauduleuse de libraire ne le trouve pas sans quelques économies. Cela ne l'a pas empêché de faire comme vous, et de m'offrir une part de son nécessaire pour me tirer d'embarras. Malgré mes refus, il insiste. Comme je voudrais que 100,000 francs de rente m'arrivassent. J'accepterais bien vite ses offres, pour me donner le droit d'arranger ses affaires. »

Ces offres de la pauvreté à la pauvreté, Chateaubriand, s'il nous les avait racontées dans ses *Mémoires*, ne les eût sûrement pas accompagnées du commentaire ironique de M. Peyrat. Ce manque de bienveillance, pour ne rien dire de plus, a de quoi surprendre chez un intime de l'illustre chansonnier, et quant au fond même de l'accusation, il faut un singulier parti pris pour y persister, après la lecture de la *Correspondance*. Dans le troisième volume de cet ouvrage publié une année avant son livre, M. Peyrat aurait aisément trouvé de quoi s'éclairer tout à fait sur les motifs qu'avait eu son ami pour quitter aussi brusquement la Grenadière. Les preuves abondent, l'échec de fortune était bien réel; et puis, tout ami qu'il fût de la verdure et des fleurs, le poëte sentait par tous ces soins, par le temps qu'il y mettait, son indépendance entamée, cette indépendance qui avait toujours été pour lui le premier des biens. « Le besoin de ceux dont l'existence dépend de la mienne, le désir de cacher ma pauvreté à mes amis qui s'en alarmaient et dont quelques-uns pouvaient s'accuser, m'avaient fait subir des arrangements pécuniaires qui me procuraient une sorte d'aisance que j'espérais mettre à profit à prou travailler. Le sort, qui me persécute, vient de rompre ces arrangements, et me voici réduit à la portion congrue. Je pense à quitter la Grenadière, pour couper court aux dépenses superflues, et à me claquemurer dans un petit logement à Tours. Je m'étais toujours dit que l'emplacement était trop vaste pour moi et m'emportait trop de temps et d'argent. Le sort paraît en avoir jugé ainsi. Adieu l'horticulture! nous allons déménager, malgré ce que font, pour nous retenir ici, nos amis, nos arbres et nos fleurs. Je viens d'arrêter un petit local où il n'y a pas place pour des folies; on ne pourra s'y mettre qu'en frais d'ordre, d'économie et de raison, s'il nous reste de cette marchandise après la secousse que nos têtes viennent de recevoir dans cette culbute... »

La secousse pour lui n'était pas forte et dura peu. Façonné de longue date à une existence simple et modeste, le chansonnier se sentait mal à l'aise dans tout ce qui ressemblait, même de loin, à l'abondance et au luxe. C'était l'impression qu'il éprouvait à la Grenadière. « Je me trouvais trop bien, écrit-il à madame Lemaire, et je n'aime pas à être trop bien. Il me semble toujours que je prends sur la part de beaucoup d'autres qui valent mieux que moi. »

Ce dernier trait peint vivement Béranger; on y sent l'homme qui, bientôt de retour à Paris, plus détaché de lui-même et préoccupé des autres à mesure qu'il avance vers le terme de sa vie, fera sa grande affaire du soulagement des pauvres et des souffrants. Ce n'est pas de lui qu'on eût pu dire ce que lui-même disait de Gœthe, qu'il était écrivain toujours et homme le moins possible. Sacrifice bien rare, cet ami passionné de l'indépendance a fini par y renoncer. Ce temps, si précieux à l'homme de lettres, il le donne gracieusement, largement, à qui le lui demande; sa porte, sa bourse, son cœur sont ouverts à tous. Dans une situation financière meilleure, mais toujours économe, économe plus que jamais dans l'intérêt d'autrui, une seule chose désormais semble le préoccuper, le besoin d'être utile. Plus de rêves même, plus de promenades. Il en serait pourtant capable encore; à soixante et dix ans passés, il est toujours ingambe. Mais adieu Passy, Fontainebleau! adieu Tours et la Grenadière! Les pieds du chansonnier ne connaissent plus que le pavé de Paris, et chacune de ses courses a un but; une strophe à achever? un rêve poétique à poursuivre? Non, une visite à faire, une grâce à solliciter, une consolation à offrir.

Aussi sa *Correspondance* met-elle au jour bien des misères, qu'il réussit, le plus souvent, sinon à guérir, du moins à soulager. Parmi ceux qui recouraient à lui, la plupart se trouvaient placés dans des situations singulièrement difficiles. Se faire une place dans le monde, si modeste qu'on la rêve, quand on n'a rien et qu'on n'est rien, c'est chose malaisée, même en des jours calmes et tranquilles : en un temps de troubles et de fermentation sociale, c'est un vrai tour de force. Que d'ambitions honnêtes le vieux chansonnier aurait volontiers réalisées et qu'il ne pouvait que consoler! Son âme sympathique souffrait vivement des mille souffrances qui l'entouraient ; mais bien loin d'en détourner les yeux, il s'appliquait au contraire à les voir de près et à les bien connaître : heureux si, à force de lettres, de démarches, il parvenait enfin à les adoucir. Ce qu'il faisait avec tant d'entrain depuis son retour à Paris, il n'avait pas attendu, pour le commencer, les jours de la vieil-

lesse. Même avant 1830, à dater surtout de ce moment, ses lettres l'attestent, la vie du chansonnier ne lui appartient plus tout entière. A la part de l'amitié il joint de plus en plus celle de la charité et du dévouement. Sans lui, par exemple, saurions-nous comment a fini l'auteur à la fois si connu et si inconnu de la *Marseillaise*? En France on n'en parlait plus, on le croyait mort; il devait l'être, semblait-il, depuis tantôt cinquante années qu'on répétait ce chant célèbre qui, après la grande révolution venait encore récemment d'en consacrer une nouvelle au bruit des fusillades de juillet. Eh bien non, en 1836, presque au milieu du siècle, Rouget de l'Isle vivait encore, si tant est que ce soit vivre que d'être chaque jour à la veille de mourir de faim. Ce morceau de pain que sa vieillesse et son dénûment demandaient à la France, elle le lui refusait, et sans Béranger elle le lui aurait refusé jusqu'au bout. C'est à lui que le Tyrtée français dut le reconfort qui l'empêcha probablement d'attenter à sa vie, en se jetant à la Seine, comme plus d'une fois, dans son désespoir, il en avait eu la tentation. Béranger, durant les dernières années de sa vie, fut son appui, son génie tétulaire. « Dans quel état de misère et de désespoir j'ai vu ce malheureux homme. L'auteur de la *Marseillaise* mis en prison pour dettes, et n'ayant que moi pour s'en tirer! Et puis qu'on nous parle donc de tout ce que faisaient nos millionnaires patriotes! Une seule personne, Fleury Chaboulon, m'a donné cent francs pour m'aider à le tirer des griffes du créancier qui le tenait sous les verroux pour six ou sept cents francs, les frais compris. Eh bien, ce bon vieillard a voulu à toute force s'acquitter envers moi, quand il m'a cru dans le besoin. »

Si la royauté de Juillet, dans la fondation de laquelle la *Marseillaise* assurément était bien pour quelque chose, ne fut pas jusqu'au bout ingrate envers son auteur, on le doit à Béranger. Le vieux Tyrtée reçut la croix en 1830, mais il se faisait scrupule de l'accepter, alors que le grand chansonnier ne l'avait pas encore. Il ne connaissait guère son malin protecteur. « J'ai reçu, écrit ce dernier à Madame Lemaire, une bien drôle de lettre de Rouget de Lisle. Ce pauvre homme est tout malheureux d'être de la Légion d'honneur sans moi. Il voudrait absolument que je lui tinsse compagnie, et je vois même qu'il craint que sa nomination ne m'afflige. Tant mieux; cela me prouve qu'il attache du prix à cette décoration, puisqu'il voudrait que je l'eusse; il est donc heureux de l'avoir. » Cet innocent bonheur, le chansonnier, tout en souriant un peu, s'efforçait de le compléter. On ne vit pas de pain sec et de gloire : ce qu'il avait autrefois dit en vers, il sut le répéter en prose assez vivement pour être

compris. « Un matin, dit M. Peyrat, je trouvai Béranger, encore dans sa chambre à coucher, écrivant demi-vêtu, sur un bureau. « Asseyez-vous, me dit-il, je finis. » Voici de quoi il s'agissait. Le vieux Rouget de Lisle, le chantre de la *Marseillaise*, vivait dans une extrême pauvreté. Béranger avait demandé un secours, mais le gouvernement de Juillet, déjà moins favorable aux hommes de la Révolution, l'avait refusé. Béranger, blessé de ce refus, s'adressait de nouveau au ministre de l'intérieur, M. d'Argout. Il se leva et me lut la lettre, toute palpitante d'une indignation contenue, et d'une respectueuse, mais fière liberté. Le poëte populaire, à ma grande surprise, appelait le ministre Monsieur le comte. Il lui disait que si la révolution de juillet refusait un morceau de pain au vieux chantre de la révolution française, il irait, lui chansonnier, mendier dans les carrefours pour nourrir son maître, le Tyrtée dont les hymnes avaient enfanté tant de victoires... Quelques jours après, un subside convenable fut alloué à Rouget de Lisle... »

On ne le fit sans doute que pour imposer silence au poëte populaire que le gouvernement tenait à ménager. Mais que lui importait, à lui? Son but était rempli, la bonne œuvre était faite. Son maître, comme il avait le bon goût d'appeler l'auteur de la *Marseillaise*, avait de quoi passer tranquillement le reste de ses tristes jours. « L'argent vous pleut, mon cher ami : vous voilà-t-il riche! Quand je vous disais que le tout était de vivre! vous le voyez bien maintenant. 3,500 francs de rente! Qu'allez-vous faire de tout cela? Je crains que l'embarras des richesses ne vous fasse perdre la tête. Et puis, qu'on nous dise maintenant que la révolution de juillet n'a rien produit de bon! Ah ça, n'allez pas vous laisser atteindre par le choléra, à présent que vous êtes millionnaire! Vous êtes assez maladroit pour vous laisser mourir au moment où vous avez enfin de quoi vivre. » Cette malice ainsi mêlée au plaisir du bien qu'il a fait est un des traits de l'esprit et du caractère de Béranger.

Dans son zèle pour la gloire littéraire du chansonnier, M. Arnould ne tendrait à rien moins qu'à mettre à ses pieds presque tous ses émules en poésie. Aux yeux d'un certain public, c'est peut-être là un moyen de grossir encore sa renommée. Mieux vaudrait l'épurer, car, n'en déplaise à bon nombre de ses admirateurs qui pourraient bien n'être pas ses meilleurs juges, tout n'est pas excellent ni même remarquable dans ses chansons. Au point de vue moral, c'est trop évident; mais au point de vue de l'art aussi il y aurait beaucoup à retrancher. Le succès politique et national a mis en vue et grandi dans l'opinion une foule de productions qui seules, et réduites à elles-mêmes, seraient vite

retombées dans l'ombre ou n'en seraient pas sorties. Pour ne parler ici que des chansons libertines, Béranger, plus d'un de ses critiques l'a remarqué, n'y est ni original, ni même vrai; il imite avec talent, mais il imite encore. Parny n'imitait pas, il écrivait d'entrain et de source. Aussi n'ai-je pas de peine à comprendre que M. Renan soit allé jusqu'à appeler Béranger un faux libertin et un faux ivrogne. Ce qu'au moins on pouvait dire sans arriver à ces gros mots, c'est que, dans les chansons dont je parle, Béranger, poëte déjà, n'est pourtant pas encore lui-même. Les vers sont coulants, les refrains faciles; mais la verve est absente au fond de ces couplets impurs, échos libertins du dix-huitième siècle. Dans l'intérêt de sa gloire littéraire autant que par respect du public, le chansonnier, qui détruisit sans pitié les trois quarts de ses vers, aurait bien fait de répudier aussi ces productions indignes de son génie. Ces refrains immoraux, il nous le dit lui-même, n'étaient pas faits pour voir le jour : ce furent ses amis qui en répandirent des copies. « Ces vers, ajoute-t-il, n'étaient pas plus la peinture de leurs mœurs que des miennes. » Je le crois volontiers; mais alors, pourquoi laisser entrer plus tard, dans les premiers volumes de ses chansons, ces couplets qui, lui-même en convient, rappelaient la licence et le cynisme de notre vieille littérature? « La gaieté, dit-il, en était l'excuse, sinon le contre-poison. » N'insistons pas : la réponse serait trop facile. Faisons mieux, faisons ce que le chansonnier n'a pas fait : ne gardons de son œuvre que ce que l'avenir consacrera. Heureusement pour nous comme pour lui, ses chants les plus beaux sont aussi ses chants les plus purs. Je n'ajouterai pas les plus populaires. Plusieurs l'ont osé cependant, et Vinet lui-même. « Le sérieux, nous dit-il, le noble, le pathétique surtout, seront toujours plus populaires que tout le reste, et les chansons les plus élevées de Béranger sont de toutes les plus certaines d'atteindre les dernières couches de la société. »

Avant de le croire, je voudrais en avoir la preuve, et cette preuve, quoi qu'en dise l'illustre critique, je ne sais pas la trouver au fond de l'anecdote, charmante d'ailleurs, racontée par Chateaubriand dans son *Essai sur la littérature anglaise*. « En sortant de Dieppe, dit-il, le chemin qui conduit à Paris monte assez rapidement. Un soir du dernier été, je me promenais sur ce chemin. Deux cordiers, marchant parallèlement à reculons et se balançant d'une jambe sur l'autre, chantaient ensemble à demi-voix. Je prêtai l'oreille; ils en étaient à ce couplet du *Vieux Caporal* :

Qui là-bas sanglote et regarde?
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme,
Sans moi restaient sous les frimas,
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, au pas,
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas.

Ces hommes prononçaient le refrain : *Conscrits, au pas; ne pleurez pas*, d'une voix si mâle et si pathétique, que les larmes me vinrent aux yeux. En marquant eux-mêmes le pas et dévidant leur chanvre, ils avaient l'air de filer le dernier moment du vieux caporal. Qui leur avait appris cette complainte? Ce n'était pas assurément la littérature, la critique, l'admiration enseignée, tout ce qui sert au bruit et au renom; mais un accent vrai, sorti de quelque part, était arrivé à leur âme de peuple. Je ne saurais dire tout ce qu'il y avait dans cette gloire particulière à Béranger, dans cette gloire solitairement révélée par deux matelots qui chantaient au soleil couchant, à la vue de la mer, la mort d'un soldat. »

Je suis loin de contester le mérite de la chanson du *Vieux Caporal;* mais, sans parler de ce qui lui manque et de ce qu'elle a de trop, les belles strophes qu'elle renferme ne sauraient être mises au même rang que celles qu'on admire à si juste titre dans les chefs-d'œuvre du chansonnier. On ne sent pas ici le grand souffle, ni, sauf peut-être dans le refrain, l'émotion large et profonde, le vrai *pectus*. C'est de la poésie cependant, et je m'explique sans peine son action sur les deux cordiers de Dieppe. Mais ces matelots, qui chantaient la mort du vieux soldat, auraient-ils aussi bien senti les grandes œuvres du chansonnier? Pour leur trouver de vrais échos dans la foule illettrée, peut-être faudrait-il descendre plus bas encore, et jusqu'aux âmes décidément primitives, s'il en est encore au milieu du mouvement qui emporte aujourd'hui la société. Je n'affirme rien : c'est un doute que j'exprime. Accessibles peut-être aux âmes les plus simples par le sentiment qui les a dictés, les chants dont je parle ne le sont guère par l'expression, par la forme. Elle est trop savante chez Béranger, trop exquise aussi pour des esprits sans culture, fussent-ils même doués d'une délicatesse littéraire instinctive. Pour apprécier ces admirables petits poëmes, il ne faut pas seulement avoir en soi l'instinct du naturel et du vrai; il faut y

joindre le sentiment, un sentiment complet des conditions extérieures de la poésie. C'est là ce que l'homme inculte, si bien doué qu'il soit, ne possède jamais que très-imparfaitement. Le style (je prends ce mot dans sa plus large acception), le style lui échappe, et il pourrait bien échapper aussi à ce très-nombreux public, soi-disant littéraire, qui croit comprendre le génie du chansonnier, parce qu'en ses jours de belle humeur il aime à redire ses gais refrains. Par ceux qu'il choisit de préférence, on peut juger de ce que vaut cette popularité dont on a fait tant de bruit, et que le poëte lui-même prenait beaucoup trop au sérieux. De la meilleure foi du monde, il prêtait à un public grossier et frivole des instincts littéraires qu'il n'avait pas. Il le voyait, en poésie comme en tout le reste, à travers le prisme de sa bienveillance et de ses illusions. Ce qui aurait dû les dissiper, ce sont les chants vulgaires que ses prétendus appréciateurs lui attribuaient. Passe encore pour : *T'en souviens-tu?* mille fois plus connu, dit Vinet, que *le Cinq mai* et *le Vieux Sergent*. De pareils vers, du moins, n'étaient indignes que de son talent; mais que dire des chants obscènes qu'on ne craignait pas de publier sous son nom, et qui auraient dû lui montrer comment les siens étaient compris, et ce qu'y cherchait en réalité la foule bruyante de ses admirateurs. Cette admiration, sans doute, était sincère : le rôle public du poëte, rôle qu'un procès maladroit achevait de mettre en vue, la vie de l'homme aussi, son origine, ses commencements obscurs, ses allures populaires, tout cela, joint au piquant d'un spectacle aussi nouveau, éveillait naturellement la sympathie. — Mais ce qui la propagea dans toute la France, ce ne furent pas ces chants que Benjamin Constant appelait des odes, ce ne furent pas même ces couplets politiques qui, eux aussi, avaient besoin d'aide pour arriver à tous les échos de la renommée. Ce qui les y porta si vite et si aisément, ce fut le souffle impur qui se mêlait au courant de cette poésie. Le chansonnier lui-même semble en convenir quand il nous dit, à propos de ses chansons libertines, qu'elles furent « des compagnes fort utiles données aux graves refrains et aux couplets politiques ». « Sans leur assistance, ajoute-t-il, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut, ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salons. »

On le voit, aux yeux d'un public qui, dans sa généralité, n'était guère un public d'élite, la veine grossière ne gâtait rien : elle ajouta beaucoup, au contraire, à la facile popularité du poëte. Elle y avait préludé, lui-même nous le disait tout à l'heure, à propos des copies de ses premiers vers répandues par ses amis, et aujourd'hui encore c'est là ce qui la maintient dans

un certain monde que ne préoccupent guère, j'imagine, cet élan vers l'idéal, cet amour de la nature et de la solitude, cette mélancolie rêveuse et ces sentiments généraux d'humanité qui, au dire de Vinet, caractérisent les plus nobles inspirations de Béranger. — Les plus nobles! Pourquoi pas toutes? Pourquoi pas du moins le plus grand nombre? Esprit fin, délicat, exquis, bien moins tourmenté du besoin de produire qu'épris de la perfection littéraire, esprit sérieux et moral au fond, comment le chansonnier n'a-t-il pas vu tout ce que tant de vers grossiers enlevaient à sa vraie gloire? Parmi ces vers-là, tous peut-être ne sont pas au même degré réprouvés par le goût : dans quelques-uns apparaît déjà ou, si vous voulez, se montre encore le vrai génie du poëte; mais c'est par instants, par éclairs : la vraie inspiration n'est pas là. Pour naître et prendre son essor, elle avait besoin d'un sujet digne d'elle, d'un sujet sérieux comme l'était au fond l'esprit du chansonnier. Oui, sérieux et jusque dans la raillerie; après les beaux chants que je rappelais tout à l'heure, les chefs-d'œuvre de Béranger sont ses chants politiques, ceux du moins dont le fond est solide et qui portent coup, où l'idée éclate à travers la forme. Ces couplets-là resteront; c'est de l'histoire; mieux encore, c'est de la poésie simple et forte; elle ne s'amuse pas à de vains détails, elle marche au but, elle y vole; c'est le trait bien lancé qui siffle et perce. Le rire est franc et de bon aloi; ce n'est pas de la gaieté seulement : c'est du comique vrai et profond comme chez Molière. Béranger tient de lui par ce côté de son génie; par l'autre, par le plus grand, et en général par la forme, par le style, c'est plutôt à Racine, ce me semble, qu'on pourrait le rattacher. Il en procède au moins autant que de ces Gaulois dont on a tant parlé à propos de lui. Il le sentait instinctivement lui-même quand, pour s'en mieux pénétrer, il copiait deux fois Athalie de ses propres mains. Qu'eût été Racine, hélas! au milieu du voltairianisme et de l'athéisme des premières années de notre siècle? Né au dix-septième, près de Lafontaine, mais aussi près de Labruyère et de Fénelon, qu'eût été Béranger?

En tout cas, il n'eût pas été le chansonnier trop populaire que nous connaissons. L'occasion lui eût manqué pour semblable faiblesse, car, il faut bien le voir, ce fut par faiblesse que le poëte se laissa glisser sur la pente où ses premiers amis l'avaient placé. La tentation était grande, il y céda. Lui qui jusque-là n'avait rien donné à la vanité, qui redoutait la foule et le bruit, il ne sut pas se défendre d'un entraînement qui, disons-le, correspondait trop bien à un trait particulier de son caractère. Il y a deux manières de comprendre la popularité et surtout de l'ai-

mer. Bien peu l'aiment pour elle-même; aux yeux du plus grand nombre, ce n'est qu'un moyen. Le but, c'est l'ambition qui l'a désigné, ambition qui n'est pas nécessairement égoïste et grossière, qui peut avoir ses côtés généreux, mais enfin qui prime tout, dirige et domine. Bien différent est ce qu'on peut nommer l'amour pur de la popularité. Celui-là, comme tout amour vrai, est chose de cœur. Désir de plaire n'est pas toujours, il s'en faut, besoin d'être aimé. Ces deux sentiments toutefois s'appellent l'un l'autre; ils s'unissent étroitement dans les cœurs bien faits; c'est pour être aimé qu'on se fait aimable à tous, aux proches d'abord, puis à tous ceux qui viennent à nous, à mesure qu'ils arrivent. Ces natures heureuses et bienveillantes sont rares; il s'en trouve cependant, et Béranger, sa correspondance le prouve, de reste, fut une de ces âmes-là. On le sent presque à chaque page de ses lettres, l'affection de ceux qui l'entourent, même quand le cercle peu à peu s'en est agrandi, n'est pas pour lui ce qu'elle est pour tant d'hommes, un luxe de la vanité. Avec l'indépendance et la poésie, cette affection pour lui est le bien par excellence, bien auquel il serait capable de beaucoup sacrifier. Ce besoin de son cœur le domine et l'entraîne. Que ne ferait-il pas pour tous ces bons amis de Péronne et de Paris? Se montrer gai quand son cœur est triste, bien portant quand il souffre, ces sacrifices ne lui coûtent rien. Les refuser à qui les réclame, à ceux qu'égaye sa verve et que charme son esprit, il n'en aurait pas le courage, non plus que de ne pas les servir à souhait, ces joyeux convives, et par des mets à leur goût. Et ce qu'il fait pour eux, il le fera bientôt pour tout le monde. Ce peuple qu'il aime, il le traitera en enfant gâté. Refuser ce qu'on lui demande, le pourrait-il? Aurait-il le courage de repousser cette popularité qui l'appelle, qui vient si gracieusement à lui? Il ne s'y fie guère, nous le verrons bientôt; peut-être même, au fond, en sent-il le vide : mais il en sent bien plus vivement le charme et l'attrait. Elle ne l'éblouit pas, mais elle l'entraîne; c'est comme un courant immense, auquel il ne sait pas résister. — Béranger comprit-il jamais ce qu'une pareille faiblesse avait de coupable? Pour le comprendre, pour voir le mal fait par ses chansons, il aurait fallu de tout autres principes que les siens. Mais, ses explications le montrent assez, il sentait au fond que l'action qu'il exerçait n'était pas en tout point digne de lui, et ce sentiment était bien pour quelque chose dans le besoin qu'il éprouvait d'éclairer le peuple et de le moraliser. Cette pensée depuis longtemps déjà travaillait son esprit, quand il essaya de la réaliser à Tours.

(*Suite.*) F. Frossard.

BULLETIN SCIENTIFIQUE

—

MICHEL FARADAY

Le plus grand physicien de notre temps, Michel Faraday, est mort au mois d'août dernier, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui s'intéressent à la marche des sciences et les témoignages d'une sympathie si universelle qu'un de ses biographes a pu dire avec vérité : « Il serait difficile de dire lequel on regrette le plus dans Faraday, de l'homme ou du savant; il a offert au monde l'un des spectacles les plus rares et en même temps les plus consolants qu'il nous soit donné de contempler, celui de la grandeur sans ennemis[1]. »

Né à Newington-Butts, près de Londres, le 22 septembre 1791, Michel Faraday fut placé en apprentissage chez un relieur; son père exerçait la profession de maréchal-ferrant. Une de nos plus grandes illustrations médicales, enlevée récemment aussi à la science, Velpeau, avait transformé les outils du maréchal de la boutique paternelle en précieux instruments de chirurgie; pour Faraday, ce fut l'atelier de relieur qui l'initia à sa haute vocation; il puisa les premières notions de physique dans la lecture de quelques-uns des ouvrages qui passaient entre ses mains et qu'il consultait une fois le travail fini. Placé chez un libraire en qualité de commis, il eut un peu plus de temps pour continuer ses études élémentaires. Bientôt remarqué par un membre de l'Institution royale de Londres, il eut la bonne fortune d'être conduit au cours du célèbre Davy, qui l'accueillit et se l'attacha à titre de préparateur. L'avenir de Faraday était désormais fixé, sauf deux voyages, l'un à Genève avec Davy, l'autre à Paris, pendant l'exposition universelle de 1855, c'est dans l'Institution royale que se passa cette belle et simple existence; c'est là qu'en exerçant les fonctions de professeur avec une rare supériorité, Faraday fit les glorieuses découvertes qui l'ont fait mettre au nombre des huit associés étrangers de l'Institut de France. Quand on lui offrit le titre de baronnet, il refusa en disant que ce titre, ne pouvant rien lui apprendre, ne lui serait bon à rien.

[1] Radau, *Revue des Deux-Mondes*, du 15 octobre 1867.

Nous ne pouvons donner ici une idée même abrégée des cent dix mémoires ou volumes publiés par lui dans une période de qnarante années; leur haute portée philosophique a été admirablement résumée par l'éminent physicien de Genève que l'Institut s'est associé, M. de la Rive. Après avoir rappelé que la physique arrivait au commencement du siècle à considérer les forces telles que la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme comme autant d'agents distincts ayant leurs propriétés spéciales, obéissant à leurs lois propres exprimées par des formules mathématiques de la plus grande précision, M. de la Rive ajoute : « La grande découverte d'OErsted, en 1820, sur les rapports entre l'électricité et le magnétisme, commença à diminuer la confiance qu'on avait dans cette manière de considérer les phénomènes, confiance déjà bien ébranlée par les travaux de Fresnel et d'Arago sur la lumière. Une fois la brèche ouverte, on ne tarda pas à pénétrer dans la place, et parmi les assaillants les plus intrépides, Faraday figure au premier rang. Par ses travaux sur la condensation des gaz, il montre qu'il n'y a rien d'absolu dans la distinction si généralement admise entre les vapeurs et les gaz permanents. Par ses recherches sur l'électricité voltaïque, il établit entre l'affinité chimique et la production de l'électricité une relation si intime qu'il semble que l'une n'est plus qu'une forme de l'autre. Par sa découverte de l'induction, il fait entrer le mouvement mécanique comme un élément important dans la production des phénomènes électriques. Par son expérience sur l'influence de l'aimant et de l'électricité sur la lumière polarisée et par celles qui en ont été la conséquence, il ouvre à la science une voie nouvelle que personne n'avait entrevue. Il parvient ainsi à créer entre les agents de la nature que nous nommons lumière, chaleur, électricité, magnétisme, affinité chimique, attraction moléculaire, des rapports si intimes, une connexion telle qu'il est impossible de ne pas croire qu'on arrivera un jour à démontrer qu'ils ne sont que les différentes formes d'un même agent. »

Ajoutons que ses travaux et ses découvertes ont été féconds en résultats pratiques et ont amené des progrès considérables dans les arts industriels; la médecine leur doit aussi des appareils très-utiles, sans lesquels l'électricité eût été difficilement employée comme moyen curateur.

Mais il ne suffit point d'exalter ici le savant illustre, le professeur plein de verve et de puissance, l'expérimentateur d'une rare et ingénieuse fécondité[1], écoutons encore avec quelle fermeté de vue Faraday résout les plus grands problèmes qui puissent agiter le cœur humain.

« Si élevé que soit l'homme au-dessus des créatures qui l'entourent,

[1] Rien n'était plus remarquable que la manière dont il improvisait certaines expériences avec cette simplicité saisissante qui est la marque du génie. M. Radan en a cité un curieux exemple dans la *Revue des Deux-Mondes*, et il serait facile d'en trouver d'autres dans ses entretiens sur l'*Histoire d'une chandelle*, récemment traduits et publiés dans la *Bibliothèque d'éducation et de récréation*, de J. Hetzel.

il a en perspective une position bien plus élevée encore et plus magnifique; sa pensée est occupée d'une manière infiniment diverse des craintes, des espérances, des attentes d'une vie future. Je crois que la vérité de cette vie future ne peut lui être communiquée par aucun effort de son intelligence, si grande soit-elle; elle lui est révélée par un enseignement autre que le sien, elle est reçue par la simple foi au témoignage rendu. Que personne ne pense que l'éducation de soi, que je voudrais recommander en ce qui concerne les choses de cette vie, s'étende en aucune manière à l'espérance qui nous est proposée, comme si l'homme pouvait, par le raisonnement, trouver Dieu. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder ce sujet autrement que pour établir une distinction absolue entre la croyance ordinaire et la croyance religieuse. Je serai taxé de faiblesse pour refuser d'appliquer les opérations de l'esprit que je crois utiles dans les choses élevées à des choses plus élevées encore, mais j'accepte volontiers ce reproche : même dans les matières terrestres, j'estime que les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil depuis la création du monde, quand on contemple ses ouvrages, et je n'ai jamais rien vu d'incompatible entre les choses de l'homme qui peuvent être comprises par l'esprit de l'homme, qui est en lui, et les choses plus élevées qui concernent son avenir, et qu'il ne peut saisir par cet esprit. » Ces paroles sont tirées d'une conférence sur l'éducation de l'esprit (*On Mental Education*), où se peint l'homme tout entier, son esprit net, positif, si parfaitement équilibré, et cette inaltérable humilité qui est un des traits les plus saillants de son caractère. « J'espère que vous ne trouverez rien, écrivait-il quelque temps après à M. E. Naville, dans aucune autre partie de mes recherches, qui contredise ou affaiblisse d'une manière quelconque le sens de ce passage. » L'affirmation si nette qu'il contient de la nécessité et de la vérité de la révélation n'était pas pour Faraday un simple principe de métaphysique, et « la sincérité de son christianisme apparaissait dans ses actes autant que dans ses paroles. » Pendant les derniers jours qu'il a passés sur cette terre, alors que l'affaiblissement graduel qui s'emparait de lui l'avertissait de son prochain départ, sa pensée était tout entière dans cette patrie céleste dans laquelle il se sentait près d'aborder. C'est là un beau et consolant spectacle au milieu des tendances trop connues qui se font jour au dehors et au dedans de notre Eglise, de voir ce grand esprit s'approcher avec simplicité de son Sauveur, écouter avec une inébranlable confiance ses divines paroles et laisser à de moins savants que lui le soin d'affirmer que les progrès de la physique moderne, auxquels plus que personne il a contribué, sont inconciliables avec la notion du surnaturel et renversent de concert avec le *sens historique* cette *bibliolâtrie*, cette *mythologie* orthodoxe qui ne peut plus avoir d'attrait que pour quelques esprits arriérés.

JULES DE SEYNES.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

SERMONS, par *Edouard Verny*, précédés d'une Notice biographique. Paris, Grassard. 1867.

SERMONS, par *Lichtenberger*.

Nous nous bornons à mentionner le premier recueil, parce qu'il fera l'objet, dans la *Revue chrétienne*, d'une appréciation étendue et motivée, car nous attachons la plus haute importance à cette publication, non-seulement à cause de la mémoire vénérée de Verny, mais à cause de sa valeur propre. Elle fait revivre au milieu de nous l'un des hommes les plus éminents par le cœur et par la pensée, et nous offre un admirable modèle d'une prédication où la vigueur intellectuelle s'unit à la plus solide édification.

Les Sermons de M. Lichtenberger ont conquis promptement la place qui leur appartient. On y trouve une forte culture théologique, une séve morale et religieuse pleine de saveur, un langage animé, coloré, sans aucun apprêt, une variété de sujets offrant un intérêt actuel et surtout une foi profonde et vivante. M. le professeur Lichtenberger est trop des nôtres pour que nous prodiguions des marques de sympathie à sa tendance qui est tout ensemble large et évangélique. Nous lui reprocherons seulement de n'en avoir pas suffisamment accusé le côté positif. Il est vrai qu'il nous avertit qu'il n'a voulu s'attacher qu'aux points admis par tous les chrétiens. Nul mieux que lui n'est capable de montrer combien la tendance à laquelle il appartient aboutit à des affirmations nettes et précises. Cette remarque s'applique surtout à son discours sur la croix. Nous ne doutons pas que tel qu'il est, son beau recueil de Sermons ne fasse un grand bien, surtout par cet accent de conviction saine et chaleureuse et le haut intérêt des pensées.

ETUDES ÉVANGÉLIQUES, par *Edmond de Pressensé* (recueil de 12 discours). 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Nous nous contentons de reproduire l'avant-propos de ce volume qui en fait connaître l'esprit général :

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue des Saints-Pères, 43 et 45.

« Ces *Etudes évangéliques* forment deux séries distinctes. La première comprend six discours sur le problème de la souffrance, qui s'enchaînent étroitement. L'origine de la douleur, sa consolation, son rôle dans l monde et dans l'Eglise, la gloire et la beauté qu'elle revêt quand elle est devenue la sainte douleur du martyre, ou quand elle a pour cause l'amour compatissant, ces divers sujets font un tout et s'appuient l'un l'autre en quelque sorte. »

« La seconde série n'a pas le même caractère d'unité, bien qu'on y retrouve constamment les préoccupations dominantes de la phase religieuse que nous traversons, et, je l'espère, l'expression fidèle, quoique bien imparfaite, des aspirations ardentes qui sont dans tous les cœurs chrétiens. Que veut l'Eglise aujourd'hui, sinon affirmer sa vraie catholicité et maintenir cet Evangile éternel, tout ensemble surnaturel et approprié aux besoins de la conscience? Désirant échapper aux luttes mesquines, aux discussions irritantes, et purifier les grands débats auxquels elle est contrainte de tout levain d'amertume, elle cherche à atteindre les divines réalités dans les formules par un mysticisme de bon aloi, et à faire une part plus large à l'adoration dans la vie religieuse et dans le culte. Enfin, dans sa fraction évangélique, elle ne désire rien tant que de renouer librement la glorieuse tradition de la Réforme du seizième siècle.

« Ces préoccupations si générales expliquent le choix des discours de la seconde série, qui sont ainsi intitulés : *La Voix de l'Eglise et le Cri du cœur chrétien, — Le Surnaturel et la Conscience, — Le Mysticisme chrétien, — Les Péchés de la parole religieuse, — L'Adoration de Marie, sœur de Lazare, — Le Jubilé de la Réformation.*

« L'impression de quelques-uns de ces discours, en particulier de celui qui a été prêché à la conférence de Valence, m'avait été demandée. C'est ce qui a motivé cette publication. J'ai préféré ce titre d'*Etudes évangéliques,* inauguré par Vinet dans notre littérature religieuse, au titre de *Sermons,* afin de mieux marquer la différence entre la prédication parlée et la prédication écrite. Puissent ces quelques pages, où l'on retrouvera sans doute mes plus chères convictions, — car ni le cœur ni l'esprit ne se dédoublent, — élever le lecteur au-dessus de la région où l'on discute et où l'on se divise, dans celle où l'on ressaisit l'unité de la foi et de l'amour aux pieds de Jésus-Christ! »

Dieu avec nous, *simples notes sur l'évangile de saint Matthieu,* par *H. C.*

Ce commentaire sans aucune prétention théologique nous a une fois de plus convaincu de la réalité de la communion des âmes chrétiennes dans une même foi en Jésus-Christ. Certes la théologie de l'auteur n'est pas la nôtre; dès qu'il redescend de la hauteur où l'on ne disserte plus,

dès qu'il donne des explications, nous ne nous entendons plus. Nous ne pouvons admettre surtout ses vues sur l'avenir de l'humanité; ses interprétations de la partie prophétique du Nouveau Testament appartiennent à ce système bien connu qui ne voit depuis dix-huit siècles qu'une Eglise en ruine; qui fait des destinées du judaïsme le pivot même de notre histoire religieuse et attend tout progrès des manifestations extraordinaires réservées à la fin des temps. Mais dès que l'auteur se contente de laisser parler son cœur chrétien et qu'il s'abandonne au pur courant de l'Evangile, sans esprit de système, il nous offre une sérieuse édification dans un langage limpide, simple, qui n'est jamais surchargé de ces locutions banales ou affectées dont se compose le patois de Canaan, et il communique à nos cœurs la sainte flamme qui est dans le sien. Son adoration pour Jésus s'exprime souvent avec une pénétrante émotion. De là l'accueil sympathique fait à ce livre dans nos diverses Eglises, bien qu'il heurte de front bien des idées qui sont autre chose que des préjugés.

Essai d'interprétation de quelques parties de l'Evangile selon saint Matthieu, par *Henri Lutteroth*. Troisième partie, chap. VIII — XIII.

M. Lutteroth nous donne un important fragment de son travail sur l'Evangile selon saint Matthieu. Fidèle à son intention qui est de mettre en lumière la pensée dominante de l'Evangéliste autour de laquelle toutes les parties du récit se groupent comme autour de leur axe par une sorte de loi d'attraction, l'auteur montre comment les chapitres qu'il explique se rattachent à cette pensée dominante.

On se souvient qu'elle peut être ainsi définie : Le royaume messianique doit être un royaume spirituel. Matthieu s'est proposé de montrer que tous les efforts de son maître ont eu pour but sa réalisation. C'est dans ce dessein, nous dit l'auteur, qu'il s'est successivement occupé dans les chapitres VIII — XIII :

1° Des miracles de Jésus qui ont concouru avec sa parole à fonder son royaume. (Chap. VIII — IX 34.)

2° Des apôtres ses auxiliaires dans cette œuvre et ensuite ses continuateurs. (Chap. IX 36, X.)

3° De l'erreur de ceux qui attendaient un libérateur temporel de la nation juive. (Chap. XI.)

4° Des Pharisiens considérés comme les adversaires de la mission spirituelle de Jésus. (Chap. XII.)

5° De la manière dont le royaume messianique devait être fondé.

Chacune de ces sections est l'objet d'une étude approfondie, consciencieuse, riche d'information, marquée au plus haut point de l'empreinte individuelle. Plusieurs des explications de l'auteur soulèveront des objections, comme tout travail d'un esprit qui ne prend pas ses opinions

toutes faites de la tradition exégétique. En tout cas il nous force à serrer avec lui le texte de près et sert ainsi efficacement les études bibliques, en même temps que cette grande cause de l'Evangile dont l'amour profond et éclairé anime toutes les pages de ce livre. Ce n'est que dans un recueil spécial qu'on peut le discuter, car c'est le détail qui importe ici, mais il n'en est pas moins d'un intérêt général.

Histoire du peuple juif depuis son retour de la captivité de Babylone jusqu'a la ruine de Jérusalem, par *Madame de Witt*, née *Guizot*. Paris, Michel Lévy.

Rien de moins généralement connu que la période qui s'étend pour le peuple juif depuis le retour de l'exil jusqu'à Jésus-Christ. Et cependant c'est pendant ces temps que s'est préparée peu à peu la situation morale du judaïsme, à l'avénement du christianisme ; il n'est pas possible de bien comprendre l'histoire évangélique si on ne connaît pas exactement le milieu où elle s'est produite. C'est ce qui fait le haut intérêt du nouveau livre de Madame de Witt, qui retrace avec exactitude et clarté l'histoire des Juifs depuis l'exil. Le récit est sobre et animé ; il est puisé à des sources excellentes et sait éviter la sécheresse dans la précision. On remarquera le chapitre sur les Machabées et celui sur la destruction du temple. En popularisant des connaissances si nécessaires à l'intelligence de l'Evangile, Madame de Witt nous a rendu un vrai service et la reconnaissance de ses nombreux lecteurs l'en récompensera.

Saint Paul, — sa vie, — son oeuvre et ses épitres, par *F. Bungener*.

La beauté incomparable du sujet, le nom de l'auteur, son talent d'exposition bien connu suffisent bien à recommander ce livre à l'attention du public en attendant l'examen approfondi auquel il a droit. Nous nous contenterons de dire qu'une première lecture en révèle déjà la richesse. Débarrassé de toute érudition technique, il s'adresse au grand public et évoque devant nos yeux cette figure ardente et austère de l'Apôtre des Gentils qui a su dire à bon droit : Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

CORRESPONDANCE

—

« Lasalle, 10 novembre 1867.

« Monsieur et honoré frère,

« Le désir de nuire au parti libéral entraîne souvent la Rédaction de votre journal à de regrettables extrémités qui attristent non-seulement les âmes religieuses, mais même les âmes simplement honnêtes et tant soit peu délicates. C'est ainsi que, dans le dernier numéro de la *Revue chrétienne*, votre collaborateur M. Bersier, que je voudrais pouvoir considérer comme un ami, a, d'après je ne sais quel renseignement, prétendu que j'avais exposé à la conférence du Gard un plan de catéchisme *où le surnaturel était résolûment rayé du christianisme*.. Rappelant ensuite l'explication que j'ai donnée de la disparition du corps de Jésus que je suppose enlevé et transporté ailleurs par un de ses parents ou de ses disciples comme Jean XIX, 42 semble l'indiquer, il en conclut que l'on *nie la résurrection* et que l'on enseigne aux enfants que *le christianisme a été fondé par la supercherie des apôtres*.... Cela fait pitié, Monsieur, et il faut être ou terriblement ignorant des enseignements contenus dans le Nouveau Testament ou singulièrement aveuglé par l'esprit de parti pour traiter si légèrement de si graves questions, et pour les exploiter coûte que coûte au profit de sa haine contre ses adversaires. Quoi ! votre collaborateur ignore-t-il que saint Paul dont il invoque le témoignage assimile la résurrection de Jésus à celle des simples fidèles et que, selon saint Paul, dans la résurrection de Christ comme dans la nôtre ce n'est pas le même corps qui renaît ; mais un corps nouveau, spirituel, céleste, incorruptible (Cor. XV, 35 à 38). Il est donc tout simplement ridicule de se réclamer de saint Paul pour affirmer précisément ce qu'il nia et pour nier ce qu'il affirme, comme le fait M. Bersier. Il est encore et tout aussi ridicule de dire qu'on nie la résurrection de Jésus, parce qu'on croit que son corps de chair, son corps mortel et corruptible a été changé de place par ses parents ou ses amis. Mais ce qui est plus triste, c'est de faire intervenir la supercherie à laquelle personne ne songe si ce n'est M. Bersier. Qu'il en fasse donc pour son compte si cela lui plaît, mais du moins, que ce ne soit pas aux dépens d'hommes sincères qui pour le moins autant que lui croient de toute leur âme au christianisme et ne demandent que la liberté, la paix et la justice dans l'Eglise réformée, leur patrie spirituelle. »

« Quand au surnaturel, que votre collaborateur m'accuse *de rayer résolûment du christianisme*, je puis affirmer que je ne l'ai rayé en aucune manière et que ce n'est pas à cela que j'emploierai jamais ma résolution ; ma seule, unique et inébranlable *résolution* est de m'attacher à ce qui est vrai. Qu'un fait me soit prouvé par des témoignages suffisants, je l'admets sans me préoccuper de cette puérile question : est-il naturel ou surnaturel? Jésus a-t-il jamais dit à ses disciples que pour être sauvé il fallût croire au surnaturel? non! il leur a demandé d'aimer Dieu, de s'aimer les uns les autres, ce qui est très-naturel et ce qui n'est pas moins bon pour cela..... Croyez-moi, Monsieur, nous avons mieux à faire qu'à nous chicaner sur de telles subtilités. Jésus nous a-t-il apporté un remède de régénérer et de sauver notre humanité pécheresse, cherchons suivant nos forces à faire pénétrer dans le monde ce remède, ce levain, cette semence, cette lumière comme dit Jésus.... Qu'aurons-nous gagné, je vous prie, quand nous aurons réussi à démontrer que la naissance de Jésus fut miraculeuse ou surnaturelle, qu'il est ressuscité avec la même chair qu'il portait auparavant?..... Si le choléra menaçait notre ville, vos amis, vos propres parents, et qu'on vous présentât un médecin ou un remède qui aurait déjà fait ses preuves en sauvant un grand nombre de vos concitoyens, perdriez-vous votre temps à démontrer que ce médecin ou ce remède vient de Paris ou de la Chine?... Ne donnons donc pas à des questions purement scientifiques une valeur et une importance qui ôteraient à la religion de Jésus toute sa simplicité, son caractère essentiellement pratique et populaire. Ne faisons pas comme les Juifs qui couraient après les miracles et qui ont par cela même imprimé à toute l'Eglise primitive cette fausse direction contre laquelle saint Paul eut à combattre ; unissons-nous plutôt pour arracher au matérialisme ces âmes immortelles qu'il flétrit et qu'il dessèche. Montrons-leur comme Jésus qu'elles ne sont pas orphelines sur la terre, et que ce Père céleste qui veille sur elles du haut du ciel ne les abandonnera jamais, même à l'heure solennelle du départ, si elles veulent se donner à lui. Surtout ne faisons pas reposer leur espérance pour la vie éternelle, sur des questions historiques qui appellent le doute, sur des démonstrations qui n'auraient pas leur fondement dans le témoignage intérieur de la conscience ou du Saint-Esprit, et qui par cela même leur échapperaient au moment où elles leur seraient le plus nécessaires. »

« Je compte, cher Monsieur, sur votre loyauté pour faire insérer cette lettre sans changements ni coupures dans le prochain numéro de la *Revue chrétienne*.

« Votre affectionné frère en Jésus. » « J. Privat. »

—

Depuis que la *Revue chrétienne* existe, nous n'avons reçu aucune com-

munication dont le ton fût plus mauvais que celle qui précède; comme la lettre de M. Privat n'efface ni n'affaiblit aucune de nos assertions, nous aurions pu nous dispenser de l'insérer et en cela nous aurions rendu service à son auteur. Son insistance nous oblige à la mettre sous les yeux de nos lecteurs, qui pourront vérifier une fois de plus par cet exemple que les mauvaises causes engendrent les mauvaises raisons; quant aux expressions dont M. Privat croit devoir se servir à notre égard, nous préférons ne pas les relever, et, pour citer un mot connu, nous ne nous étonnons pas qu'après avoir pris nos raisons pour des injures, il nous donne aujourd'hui des injures pour des raisons.

M. Privat nous reproche d'avoir affirmé : 1° qu'il niait la résurrection ; 2° que si le corps de Jésus a été enlevé par les apôtres, c'est par la supercherie des apôtres que l'Eglise a été fondée. — Or, il s'agit de savoir si nous avons dit vrai, oui ou non.

Notre source, c'est le compte rendu des conférences de Nîmes inséré dans le *Protestant libéral* (numéro du 17 octobre, p. 2), compte rendu contre lequel M. Privat n'a point réclamé et qui a d'ailleurs été rédigé par les partisans de ses idées. J'y lis l'extrait suivant d'un discours de M. le pasteur Dardier , prononcé à la suite de la lecture du plan de catéchisme de M. Privat : « M. Privat, à propos de la résurrection de Jésus, dit que le corps de Jésus fut peut-être enlevé par quelqu'un de ses disciples. Pourquoi cette supposition? D'abord elle a le tort d'être une supposition, de ne s'appuyer sur aucun document évangélique; *ensuite elle est choquante.* Dites, si vous le voulez, que le tombeau a été trouvé vide, que l'amour de ceux qui avaient connu le Christ ne leur permit pas de croire à la réalité de sa mort et le leur montra encore vivant, je le conçois; mais encore une fois, pourquoi hasarder *une assertion qui, sans motifs sérieux, jette un jour défavorable sur le caractère des disciples.* » C'est M. Dardier qui s'exprime ainsi en présence de M. Privat, c'est M. Dardier qui trouve l'idée de M. Privat choquante, qui pense qu'elle jette un jour défavorable sur le caractère des disciples, M. Privat a-t-il protesté alors? Nullement. Mais quand, à notre tour, nous répétons ce qu'a dit M. Dardier, il s'indigne, il crie à la calomnie. Pas de subterfuges. Soyons nets. Est-il vrai, oui ou non, que M. Privat, dans son plan de catéchisme, ait supposé que le corps de Jésus-Christ a été enlevé par ses disciples? Cela est évident, cela est certain. Quand on dit cela à des enfants, le dit-on pour le leur faire croire? Est-il vrai que cette supposition jette un jour défavorable sur le caractère des disciples? C'est M. Dardier qui le pense. Tout le monde en jugera comme lui. Que penser des disciples si, ayant enlevé le corps de leur Maître, ils disent ou ils laissent dire partout que leur Maître est ressuscité, s'ils laissent l'Eglise primitive s'édifier sur cette fable, comme l'attestent les discours de saint Paul dans les Actes et son témoignage formel dans la 1re épître aux Corinthiens? Est-ce exagérer que d'appeler cette conduite une supercherie? Nous en appelons au bon sens

public. Que répond à cela M. Privat? Rien, absolument rien. Il s'irrite, voilà tout. Son irritation se conçoit, car son hypothèse n'est pas heureuse; elle fait peu d'honneur à son esprit, outre qu'elle est étrange dans la bouche d'un pasteur qui célèbre la fête de Pâques. Ses amis la trouvent *choquante*. Est-ce notre faute s'il ne peut sortir de la position où il s'est volontairement placé?

Que dire ensuite de l'argumentation singulière par laquelle M. Privat veut prouver qu'on l'accuse injustement d'avoir nié la résurrection de Jésus-Christ? Il y croit, nous dit-il. Oui, mais dans quel sens? Dans le sens où il croit à notre propre résurrection. Fort bien, mais la résurrection historique du *troisième jour*, l'admet-il? Nullement. Or, c'est de cette résurrection qu'il s'agissait dans tout ce débat. C'est cette résurrection qu'admet clairement saint Paul (1 Cor. XV, 4). C'est cette résurrection que nous avons reproché à M. Privat de nier. La nie-t-il? Il l'avoue. C'est tout ce que nous avons dit. Déplacer la question, en parlant de la résurrection spirituelle de Jésus-Christ, est une tactique que nous n'hésitons pas à qualifier sévèrement.

Tous les arguments de M. Privat sur l'inutilité du surnaturel n'ont rien à faire dans ce débat. Quant à sa comparaison du choléra et du médecin venant de France et de Chine, elle ne prouve rien; car, appliquée rigoureusement, elle reviendrait à ceci : la doctrine de Jésus est bonne, donc que nous importe la personne du Christ? Si M. Privat souscrit à cette thèse, c'est tant pis pour lui. Nous persistons à croire, nous que la personne de Jésus-Christ fait partie intégrante du christianisme. Entre M. Privat et nous, nos lecteurs jugeront.

Nous regrettons profondément la direction qu'a prise le parti auquel appartient M. Privat, mais à notre tristesse se mêle un vif étonnement quand nous voyons l'attitude différente qu'il prend suivant les circonstances.

L'idée que M. Privat nous donne du christianisme ne nous paraît pas plus profonde. Il le résume tout entier dans l'amour de Dieu et des hommes (on ne se douterait guère de ce second point quand on voit l'esprit qui a dicté sa lettre). Cette définition, nous l'acceptons volontiers; il reste seulement à savoir ce qu'on entend par l'amour de Dieu, et si cet amour, qu'ignorait le monde avant le christianisme, peut se séparer des faits et des doctrines qui l'ont révélé au monde. Ni saint Paul ni saint Jean ne l'ont pensé, et l'histoire de l'Eglise tout entière nous montre s'ils avaient raison. M. Privat n'a pas même prévu cette objection, et, sans sourciller, il définit la religion de l'avenir dans les termes mêmes qu'aurait pu employer, aux jours du plus plat rationalisme, un disciple de Wegscheider ou de Paulus.

Un dernier mot sur l'un des reproches que nous avons adressés à M. Privat. Il ne songe nullement, dit-il, à rayer le surnaturel du christianisme, mais, en même temps, il nous donne à entendre que le surna-

turel n'a pas de valeur religieuse. Qu'est-ce que cela et où veut-on en venir? Nous entendons parler honnêtement et loyalement la langue de tout le monde. Admettez-vous, de grâce, la possibilité et la réalité du miracle tel qu'il apparaît partout dans l'Ecriture? Si vous les admettez, à qui prétendrez-vous persuader que ce déploiement du surnaturel soit sans importance? Si vous ne les admettez pas, pourquoi vous indigner quand nous le disons, et à qui ferez-vous croire à la sincérité de vos récriminations?

Ayez le courage de vos convictions, et désormais parlez sans ambage :

Un jour nous entendons les hommes de votre parti déclarer que la révolution dont ils sont les instruments égale en importance celle du seizième siècle, qu'il s'agit de séparer le pur christianisme de la légende et du miracle, qu'à cette tâche il faut de grands courages, etc., etc.

Un autre jour, les mêmes hommes se tournent vers nous et nous disent : « De quoi vous alarmez-vous? pourquoi nous accusez-vous? nous admettons le surnaturel tout autant que vous? vous nous calomniez en nous prêtant des intentions subversives, etc., etc. »

Où est la vérité dans ces deux attitudes? Si nous avons tort de nous alarmer, pourquoi nous parle-t-on d'une révolution immense, d'une incalculable portée? Si c'est bien cette révolution-là qu'on veut, de quel droit prétend-t-on s'étonner de nos plaintes, et nous imposer le silence sous prétexte de fraternité? Nous avons la conviction que M. Privat et ses amis attaquent à sa base même le christianisme révélé, et nous ne le dirions pas? Ah! Messieurs, si nous nous taisions, comme vous triompheriez de notre silence, comme vous y verriez la preuve que nous n'avons plus rien à dire! Nous ne vous laisserons pas cette joie, nous ne commettrons pas cette lâcheté.

EUGÈNE BERSIER.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 décembre.

Le discours du trône. — La seconde expédition de Rome. — Les interpellations.

Le discours du trône nous garantit la paix. Nous applaudissons à ce langage, bien assuré que la paix seule se concilie avec les promesses libérales qui nous sont faites de nouveau. La session actuelle va montrer si vraiment nous entrons dans une voie nouvelle. Il est un point capital sur lequel l'auguste orateur a été très-bref, c'est la récente expédition de Rome. Cet événement a une portée si considérable à quelque point de vue qu'on l'envisage, il vient de soulever de si ardents débats dans la presse et à la tribune, qu'il nous sera permis de l'apprécier en toute liberté. La question s'élève bien haut au-dessus de la simple politique; elle touche à tous les intérêts moraux du pays, elle engage directement la religion. A tous ces titres elle nous appartient.

Nous n'insisterons pas sur le côté diplomatique de cette grave affaire. La convention de septembre entre la France et l'Italie n'impliquait pas selon nous une nouvelle intervention dans les circonstances actuelles. On parle avec grand fracas de la nécessité pour la France de faire honneur à sa signature et de maintenir à tout prix le traité auquel elle avait consenti. Mais c'est oublier un peu vite que par le temps qui court il n'y a pas de feuille de papier mieux faite pour être emportée par tous les vents qu'une convention diplomatique. Qu'est devenu le traité qui garantissait l'indépendance du Danemark? Tout le monde connaît le lendemain du traité de Zurich. Le traité de Paris a reçu déjà de beaux coups de canif en Orient. Le fatal contrat européen de 1815 est tombé lambeau par lambeau. Il n'y a plus de par le monde de droit écrit dans les relations internationales. Chacun à son jour, à son heure, rature ou corrige ces fameux parchemins si admirablement paraphés. Les habits brodés de la diplomatie doivent en prendre leur parti, ils ne font plus d'œuvre durable. Cela tient évidemment au changement considérable qui s'est opéré dans la constitution intérieure des Etats. L'ancien droit monarchique conférait beaucoup plus d'importance à un engagement diplomatique qui engageait une seule personne, le chef de la nation, que le régime démocratique

obligé de suivre toutes les variations de l'opinion et d'en tenir compte. Il s'ensuit qu'après tout ce qui s'est passé depuis vingt ans en Europe un gouvernement n'est point obligé de faire la guerre dès qu'une convention consentie par lui n'est pas strictement observée, sinon la guerre serait perpétuelle. Sans doute on peut supposer des dérogations tellement flagrantes au droit international que l'on ne saurait les supporter sans déshonneur, surtout si elles compromettent les intérêts du pays. Mais c'est une affaire d'appréciation. Nous nous bornons à établir qu'il n'est pas exact de prétendre que l'intervention française fût obligatoire pour maintenir l'honneur de notre signature, car s'il en eût été ainsi, toute discussion serait parfaitement inutile.

L'intervention française était d'autant moins obligatoire qu'à vrai dire nous n'avions guère observé nous-mêmes la convention de septembre, sinon dans sa lettre, du moins dans son esprit. Elle impliquait évidemment la cessation de notre intervention. Sans doute elle permettait au saint-père d'enrôler des volontaires de toute nation, c'était déjà placer la population romaine dans une situation exceptionnelle et fâcheuse qu'il serait difficile de justifier au point de vue de la stricte justice. Mais la formation de la légion d'Antibes sur le pied où elle a été organisée, son incorporation réelle à notre armée puisque les grades qu'on y obtenait étaient reconnus en France, équivalaient au maintien de notre intervention. L'inspection du général Dumont, à laquelle les documents diplomatiques du *Livre jaune* donnent une portée qu'on ne peut contester, la circulaire du ministre de la guerre à ce sujet sont des faits qu'on ne saurait passer sous silence et qui nous ôtent le droit d'invoquer trop bruyamment le respect des traités. L'intervention avait changé de forme; elle subsistait au fond. Ce n'était pas pour un tel résultat que la royauté italienne avait bravé l'émeute pour porter sa capitale à Florence. Il ne faut pas oublier non plus qu'une signature manquait à la convention de septembre, celle du pape, et qu'il ne se croyait nullement lié par un contrat qui sanctionnait l'amoindrissement de ses Etats.

Evidemment un tel traité ne pouvait pas durer; c'était à peine un sursis, une trève, en face d'une question brûlante que tout contribuait à raviver. Le devoir des deux grands gouvernements qui l'avaient conclu était de travailler activement à trouver une solution raisonnable, et à ne pas s'endormir un seul jour dans une sécurité trompeuse. Reconnaissons que l'Italie a fait ce qu'elle a pu du côté de la papauté; elle a multiplié les démarches à Rome pour tenter la conciliation; elle n'a trouvé que le mur d'airain des *non possumus*. Elle aurait dû être plus insistante du côté de la France et, en voyant le flot des passions nationales monter tous les jours, déclarer hautement que la convention de septembre ne suffisait plus et qu'il fallait absolument essayer autre chose. Le gouvernement français s'est contenté de prendre des mesures capables de surexciter l'irritation de la partie ardente de la nation italienne, mais il n'a

pas envisagé en face les redoutables éventualités qu'il était si facile de prévoir. Il n'y a pas de politique sage et raisonnable sans prévoyance ; il faut tout faire pour éviter ces redoutables crises où l'on doit improviser des décisions considérables qui engagent un long avenir. On se demande vraiment à quoi servent les ambassades avec tous leurs attachés, si elles ne se montrent pas mieux renseignées que les lecteurs de journaux. La diplomatie européenne a pris l'habitude de communiquer aux gouvernements les faits accomplis; ce qui est infiniment plus commode que de signaler les symptômes qui les annoncent. Elle joue le rôle d'un bureau télégraphique de premier ordre pour la dépense. Il est étrange au plus haut degré que le gouvernement français n'eût pas mieux su ce qui se préparait. Ici la fumée précédait le feu, et elle était assez intense pour qu'on fût bien convaincu qu'il ne s'agissait pas d'un feu de paille. Nous sommes persuadé que la malheureuse expédition de Garibaldi eût pu être arrêtée par une entente des deux gouvernements reprenant à nouveau la question de Rome. C'est cet été qu'il fallait convoquer une conférence européenne sans attendre les tristes événements qui se sont produits. Au lieu de cela, on a laissé la crise s'envenimer et le conflit éclater.

On nous dira que l'Italie a singulièrement compliqué la situation par une politique louche et déloyale. J'en conviens ; elle subit les conséquences de son état antérieur. Quand, par la nécessité des choses, on a passé une portion de sa vie à conspirer, on s'en ressent toujours, cette habitude ne se perd pas aisément. On ne sait plus traiter les affaires au grand jour et cartes sur table. On se plaît aux voies souterraines; on gouverne avec des procédés d'ancien carbonaro. Ce mode d'agir est très-fâcheux partout où il se rencontre ; l'Italie l'a trop souvent pratiqué. Mais aussi à quelle école a-t-elle appris cette politique souple et rusée, si ce n'est à l'école de ses plus grands adversaires, qui l'ont condamnée longtemps aux voies cachées par un abominable despotisme et lui ont enseigné, par leur exemple, l'art de la dissimulation la plus consommée ? Ce n'est pas aux représentants de l'ultramontanisme jésuitique à lui jeter la pierre, car elle ne fait que retourner contre eux la leçon qu'ils lui ont apprise. Personne ne souhaite plus que nous qu'elle échappe à ces mortelles influences. Nous blâmons tout ce qui n'a pas été conforme à la stricte morale dans la formation de son unité. Si l'on y fait attention, on reconnaîtra que les plus grandes difficultés lui viennent précisément de ses habiletés coupables, comme dans l'annexion de Naples. Aujourd'hui encore, si sa dignité est amoindrie, cela tient à la marche louvoyante qu'elle a suivie. Cependant, la nation qui a produit un Massimo d'Azeglio et un Ricasoli est certainement capable de pratiquer une politique large et honnête, dès qu'elle aura pu effacer en quelque sorte le pli des chaînes qu'elle a portées si longtemps, car la liberté seule enseigne la mâle franchise qui sied aux hommes de cœur.

Après cela, pour être juste, il faut reconnaître la difficulté extraordinaire de la situation. Certes, la France n'a rien fait pour la diminuer en formant la légion d'Antibes. Mais c'est surtout de Rome que sont venues les ardentes provocations. Oublie-t-on que l'Encyclique et le Syllabus de 1865 ont été la réponse de la papauté à la convention de septembre? Ces documents insensés, qui au fond désolent tous ceux qui ont gardé quelque instinct de la liberté au sein du catholicisme, ne sont-ils pas le plus insolent défi à la société moderne, la condamnation flagrante de toutes les libertés élémentaires, à commencer par la liberté de conscience? Oublie-t-on de quelle manière l'Italie a été constamment outragée dans les allocutions pontificales? Dans la dernière, prononcée très-peu de semaines avant les événements d'octobre, n'était-elle pas accusée de brigandage, à l'occasion de la vente des biens ecclésiastiques? Ne savait-elle pas qu'elle n'avait nulle part de pires ennemis que dans la curie romaine; que là on était prêt à pleurer ses succès et à applaudir à ses revers? Supposons que la France eût à Avignon le centre d'un pouvoir religieux, passionnément hostile, cherchant à lui nuire de toutes manières, et s'efforçant d'ameuter contre elles les passions ecclésiastiques, tout en tenant dans ses mains le plus vaste réseau d'influences cachées qui se puisse imaginer? Croit-on qu'elle serait indifférente à un tel état de choses et qu'elle le prendrait avec une angélique douceur, surtout quand l'expérience des siècles lui apprendrait que l'éternel obstacle à son affranchissement et à son progrès lui viendrait de ce coin de terre fatal? Supposons que les habitants de cette contrée, ceux qui auraient dans les veines le même sang que ses fils, l'appelassent de tous leurs vœux pour être délivrés d'un joug odieux maintenu par des baïonnettes étrangères? Dites s'il serait facile de lancer une armée française à la défense de ce pouvoir exécré et de ces troupes cosmopolites? N'ayons pas deux poids et deux mesures. Je sais bien que l'on objecte à ces sympathies de l'Italie pour la population romaine, que celle-ci est demeurée passive dans les derniers événements. D'abord le fait n'est pas absolument exact; il y a eu un soulèvement sérieux à Rome. Ensuite les troupes étrangères la tiennent dans une espèce de terreur. Ignore-t-on que toute la partie virile, énergique du peuple romain est en exil ou en prison? Il ne reste guère que les princes chambellans et les loueurs d'appartements; ce n'est pas dans leurs rangs que l'on peut espérer de trouver de grandes passions libérales.

Cela signifie-t-il que nous approuvions l'expédition de Garibaldi? Non, nous sommes convaincu qu'il a commis une coupable imprudence et qu'il a joué les destinées de sa patrie sur un coup désespéré. Toutefois, ce n'est pas un jury français qui lui refusera les circonstances atténuantes. Garibaldi, nous l'avons déjà dit, est la personnification du sentiment populaire, il en a l'ardeur impétueuse, l'imprudence, l'absence de raisonnement, mais aussi l'héroïsme et le désintéressement. Sans doute, il

parle trop et ses paroles sont incohérentes, parfois outrageantes; il n'est pas possible de manquer davantage d'esprit politique. D'accord, mais il n'en représente pas moins une force considérable avec laquelle il faut compter, si l'on ne veut pas s'enfermer dans un doctrinarisme stérile: je veux dire la force de ces impulsions spontanées, de cet enthousiasme sans calcul qui, à certains jours donnés, balayent la voie où s'embourbait une politique sage et cauteleuse. C'est cette force qui prend la Bastille et renverse en trois jours le trône de Charles X. Je sais que rien n'est plus dangereux que de tels déchaînements; c'est pourquoi il ne faut point leur donner de motifs. Garibaldi est l'incarnation la plus héroique de cette grande force populaire, simple, naïve comme l'enfance; elle est l'imprudence même, mais elle devient, à certains moments, le seul levier capable de soulever un vieux monde. Une expédition garibaldienne présente le plus singulier mélange; c'est une irruption de volcan; la lave roule avec elle la fange et les cailloux; mais le foyer dont elle jaillit n'en est pas moins le cœur même d'une nation irritée, poussée à bout. Voilà pourquoi il est si difficile aux forces régulières de cette nation de la contenir. Vous avez beau faire un cordon sanitaire contre l'épidémie, il en est lui-même tout imprégné. Quand la passion d'un peuple embrase l'air, vous ne trouvez pas de gendarmes pour l'arrêter aux frontières.

On dira ce qu'on voudra, la manière dont s'est comportée cette bande mal armée, mal équipée, n'autorise pas le mépris. Elle s'est montrée vaillante et résolue; elle n'a cédé qu'aux bataillons français. Accuser Garibaldi de lâcheté est une stupide méchanceté, qui a le droit d'étonner de la part de ces journalistes, qui savent unir l'insolence la plus provocante à la prudence la plus rassurante. Quand on n'est pas plus chrétien que ne le sont ces zouaves pontificaux de la plume sur le premier point, il n'est pas permis de se retrancher dans les préceptes évangéliques sur le second. Il n'y a ici de lâche que le coup de pied donné au vieux lion au moment où il se retire à pas lents devant une ligue formidable. Nous savons honorer le courage dans tous les camps; nous estimons les jeunes volontaires de la papauté, qui ont répandu leur sang pour leurs convictions; mais qu'on sache aussi admirer les valeureux imprudents qui ont su mourir pour une idée. Il n'est pas prouvé qu'ils aient versé leur sang inutilement. C'est pour nous une vive et patriotique douleur de penser qu'il a été versé par les soldats de la France.

Même au moment où Garibaldi avait franchi la frontière des Etats pontificaux, l'expédition n'était pas nécessaire. Nous avons dit comment on aurait pu prévenir la crise. Encore, au dernier moment, on n'avait qu'à annoncer la convocation de la conférence européenne, et l'on arrêtait l'invasion garibaldienne, ou du moins on donnait à Victor-Emmanuel le pouvoir moral de l'arrêter. Au lieu de cela, qu'a-t-on fait? On a soulevé de telles fureurs en Italie que le roi, pour sauver sa couronne, a dû risquer le tout pour le tout, et qu'un ministère aussi modéré que le minis-

tère Menabrea a été forcé de donner l'ordre à l'armée italienne de franchir la frontière des Etats pontificaux. On était dans une de ces situations où le moindre incident suffit pour faire éclater une guerre abominable, dont le seul résultat eût été la destruction de la seule grande œuvre politique qui ait réussi au second Empire, et de provoquer probablement le plus terrible conflit européen. En tout cas, nous avons mortellement offensé l'Italie; notre gouvernement l'a humiliée aussi bien par ses approbations que par ses blâmes. Il lui a fait sentir un frein, qu'elle ronge en frémissant, et il a compromis une alliance qui nous est pourtant bien nécessaire dans l'état de l'Europe. Mais surtout, comme l'a si admirablement établi M. Quinet dans le *Temps*, il a donné à la France la situation d'une puissance rétrograde, digne de s'allier à l'Espagne, et il a laissé à nos redoutables rivaux de l'autre côté du Rhin l'honneur de représenter sur un point essentiel la grande tradition de 1789. C'est une grande bataille morale perdue. Si l'on en doute, qu'on lise les journaux de Berlin, même les plus étrangers à la discussion politique. La *Nouvelle Gazette évangélique*, dans son numéro du 24 novembre, donne un commentaire très-intéressant de la partie du discours royal qui concerne la question de Rome. D'une part, elle reconnaît que la préoccupation que montre le roi pour les intérêts religieux de ses sujets catholiques, prouve que la Prusse ne considère plus le protestantisme comme une religion d'Etat, et qu'elle met ainsi fin à toute idée semblable; d'une autre part, elle donne clairement à entendre que la Prusse entend soutenir l'indépendance du pape, conformément aux principes de la société moderne, et en favorisant le parti catholique qui ne croit pas à la nécessité de maintenir à jamais le pouvoir temporel. Nous sommes ainsi ramenés au côté le plus grave de notre intervention.

On ne saurait en effet, pas plus que sa devancière, la justifier au point de vue du droit moderne, tel qu'il ressort de la révolution française. Son premier effet est d'imprimer à l'Etat un caractère laïque. Le pouvoir civil est le délégué de la nation tout entière, sans aucune distinction de croyances; il ne doit se mettre au service d'aucune d'elles, car il léserait par là même les autres, en contraignant leurs adhérents à servir directement ou indirectement une cause qui est contraire à leurs convictions les plus intimes. Même en admettant le salaire des divers cultes par l'Etat — ce que nous ne faisons pas pour notre part — on est fondé à se plaindre si l'un de ces cultes est protégé par la force; car alors l'égalité religieuse n'existe plus; la religion d'Etat ressuscite sous une forme nouvelle, et les minorités sont sacrifiées aux majorités. Je sais qu'il est des libéraux qui poussent l'impartialité jusqu'à trouver bon que le pouvoir temporel de la papauté soit défendu par les armes de la France, et qui prétendent qu'il s'agit uniquement de protéger la liberté du culte catholique. Nous ne pouvons nous élever à cette hauteur; la liberté du culte catholique n'est point liée à la théocratie, c'est-

à-dire au maintien de la tyrannie des âmes. Nous sommes prêts à défendre la liberté de la grande Eglise dont nous sommes séparés, dès qu'elle sera menacée, mais c'est à la condition que nous ne serons pas obligés de soutenir directement un système que nous croyons faux ; sinon nous l'adopterions. Notre droit moral, le droit de nos consciences, est lésé du moment où notre gouvernement prend une attitude décidément catholique et fait servir les ressources générales du pays, auxquelles nous contribuons de toutes les manières, au maintien d'une institution que nous réprouvons. Il n'est pas seulement question de l'Eglise protestante dans ses diverses fractions, mais aussi du culte israélite et de tous les Français qui, pour un motif ou pour un autre, ont renoncé à la foi catholique.

Un pays où la liberté et l'égalité religieuses sont garanties constitutionnellement ne saurait légitimement être entraîné à des entreprises où la politique est mêlée à la religion, et qui sont des espèces de croisades au bénéfice de l'un des cultes qui s'y célèbrent. Toutes les conventions diplomatiques ne feront pas que, dans de telles conditions, le premier des droits ne soit gravement compromis. C'est pourquoi il n'est pas possible de faire une expédition de Rome à l'extérieur, sans en faire en même temps une autre à l'intérieur contre les principes essentiels de la révolution française. Cette dérogation aux institutions fondamentales de la société moderne est particulièrement grave, quand il s'agit de soutenir un régime de despotisme religieux et civil qui, non content de peser de tout son poids sur les populations qu'il écrase, se pose et se formule en système et anathématise tout ce qui s'écarte de ses maximes d'oppression; un régime qui se roidit contre toutes les réclamations, même contre celles venant de ses protecteurs, et répond aux sollicitations les plus pressantes du gouvernement sans lequel il ne vivrait pas un jour, par l'enlèvement du petit Mortara ou les foudres dérisoires du Syllabus. Il est dur pour les adhérents d'un autre culte et d'une autre opinion politique de penser que les impôts qu'ils payent servent à étayer un pareil édifice, et que le sang de leurs enfants pourrait couler pour une telle cause. C'est cependant la conséquence naturelle d'une expédition comme celle que nous venons de faire. Voilà pourquoi nous n'en prenons pas notre parti. Cette grande politique ne nous inspire qu'une vive répugnance, non pas au nom d'intérêts sectaires, mais au nom du droit de la conscience, qu'il ne nous est permis de laisser violer, ni pour nous ni contre nous.

L'interprétation donnée par la presse catholique à la grave mesure que nous critiquons n'était certes pas de nature à diminuer nos répugnances. D'abord elle a cherché le plus possible à imprimer à l'expédition sa propre couleur, c'est-à-dire la couleur d'une opinion religieuse bien caractérisée, et à en faire une guerre sainte. Les mandements des évêques et les prières publiques ordonnées par eux tendaient au même but. Puis cette même presse a essayé de pousser la politique française

aux dernières extrémités; elle a attisé tant qu'elle a pu le feu de la discorde; son plus cher désir aurait été de faire éclater une guerre à outrance entre l'Italie et la France, dans l'espoir de briser l'unité italienne, de restaurer la maison des Bourbons à Naples et les archiducs à Florence et à Modène. Aussi n'est-elle point satisfaite de la tournure pacifique des choses. Le gouvernement, qui a mécontenté le parti libéral, ne reçoit que d'aigres remontrances des cléricaux, qui ne seront contents que quand il se sera fait le gendarme du pape, et encore ne sera-t-il qu'un serviteur inutile. L'ultramontanisme a fait de la papauté temporelle un véritable Moloch, auquel il voudrait immoler la dignité et l'indépendance d'un peuple, et pour le préparer au sacrifice, il le couvre d'outrages. Après tout, je le sais, la presse catholique ne fait que parler la langue des encycliques et des mandements; c'est là son excuse, mais c'est là aussi le plus mortel péril pour le catholicisme; plus on le rend solidaire de prétentions semblables, plus l'abîme se creuse entre lui et les nations modernes.

Il s'agit de bien autre chose d'ailleurs que de catholicisme; les premiers intérêts du christianisme sont en jeu, car malheureusement ni en France ni en Italie on ne sait distinguer entre l'Evangile et ces formes défectueuses qui prétendent avec fracas le représenter. En vérité, le moment est bien choisi pour déclarer solennellement à la face d'une génération sceptique ou entraînée par de forts courants vers le matérialisme que le règne du Christ est perdu si un lopin de terre ne reste pas au pape pour y opprimer les consciences à son aise; que le centre de la vie religieuse et morale est dans cette royauté tyrannique qui maintient le plus déplorable des régimes politiques. Comment ne voit-on pas que l'on sème l'incrédulité à pleines mains en tenant un tel langage, surtout quand on lui a donné la sanction des répressions sanglantes! La fusillade de Mentana a retenti profondément dans les consciences. Elle a blessé au cœur l'institution qu'elle était chargée de défendre en démontrant que moins que jamais elle se suffit à elle-même, puisqu'il lui faut pour vivre l'appui de la force étrangère, et en manifestant à quel point elle renie en fait Celui dont elle prétend représenter le miséricordieux pouvoir, le Maître débonnaire qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » et qui a maudit l'épée tirée pour le défendre. Quelle défaite serait plus mortelle pour la papauté qu'une pareille victoire? Laissons à ceux qu'édifie tout le sang versé pour le vicaire du bon pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis le soin de tirer de ce spectacle une haute édification. Pour nous, nous éprouvons le besoin de proclamer plus haut que jamais que la religion de l'Esprit et de l'amour n'a rien à faire avec les jeux cruels de la guerre, et que dans cet ordre ce qui triomphe par l'épée périra par l'épée.

Il faut avoir des écailles sur les yeux pour ne pas voir que le salut du christianisme est aujourd'hui dans un retour sincère et complet à son in-

dépendance première vis-à-vis de tous les pouvoirs de la terre. C'est bien le moment d'organiser une sainte ligue pour sauver son honneur compromis. Un cri s'élève de toutes parts : *Séparation de l'Eglise et de l'Etat!* Il semble bien monotone quand c'est nous qui le poussons, parce qu'on s'imagine, bien à tort, que nous pensons à notre petit monde. Mais il n'en est plus de même quand il est en quelque sorte la voix de l'histoire contemporaine, la voix des consciences émues. Qu'on réunisse congrès sur congrès, je défie bien qu'on trouve une autre solution que la séparation du temporel et du spirituel pour la question romaine, à la condition de l'étendre à tous les pays, car une fois le domaine religieux nettement distingué du domaine civil, le pape n'est plus le client d'aucun prince, il n'a que des fidèles devant lui, et toutes les précautions prises vis-à-vis du prince tombent devant le prêtre qui n'est que prêtre. Il n'y a pas deux manières de résoudre ce problème, il n'y en a qu'une. Tous les hommes de liberté doivent y pousser, et en première ligne ceux qui sentent le rouge leur monter au front quand ils entendent associer les destinées de l'Evangile éternel aux misérables fluctuations de la politique et à des conditions toutes matérielles. Pour croire que c'est là une question secondaire il faut n'avoir pas entendu le frémissement indigné des cœurs qui ne sont pas faussés par l'esprit de secte. Que l'Eglise actuelle prenne garde d'être au-dessous de son temps. Que les hommes de foi se lèvent dans toutes les communions et disent aux défenseurs des religions d'Etat : Nous vous laissons les merveilles de vos fusillades brevetées. Pour nous, nous ne voulons d'autre miracle que celui d'une religion qui, née de l'Esprit, vit par l'Esprit et ne connaît d'autres armes que celles de la persuasion. C'est elle qui a vaincu le monde; la religion qui a dans une main les encycliques et dans l'autre un glaive perdra la partie et la perdra à bon droit.

Le débat soulevé au corps législatif et au sénat par les interpellations sur la question romaine ne fait que confirmer les réflexions qui précèdent. Les explications du gouvernement ont été trop générales pour jeter du jour sur le passé ou sur l'avenir de cette grave affaire. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'il veut maintenir l'unité de l'Italie et se décharge d'avance de sa responsabilité sur la problématique conférence. L'attitude du parti clérical a été violente et, osons-le dire, anticonstitutionnelle au premier chef; il a osé demander que la France agisse comme une puissance catholique; il a professé le dédain le plus insolent pour les minorités religieuses, les traitant comme si elles n'existaient pas. Dans la harangue diffuse de M. le baron Charles Dupin, qui rappelle les discours du marquis de Boissy moins l'étincelle, cette prétention s'est exprimée de la façon la plus singulière. L'honorable académicien a réduit à un problème de statistique la question sacrée des droits de la conscience. Le catholicisme d'après lui doit obtenir des priviléges dans la proportion numérique de ses adhérents. Sans discuter avec lui sur les

chiffres qu'il met en ligne, et qui comprennent parmi les bons catholiques les plus violents adversaires de la religion et tous les grands chrétiens libertins ou voleurs que l'on connaît, en haut et en bas de la société, nous demanderons à l'orateur comment il n'a pas senti le vice radical de son raisonnement? Est-ce que la loi n'est pas faite précisément pour protéger le droit des minorités? Toute cette arithmétique n'aboutit-elle pas à la négation totale de la liberté religieuse? On n'a pour s'en convaincre qu'à lire le discours superbe et provoquant de Mgr le cardinal de Bonnechose. Ce n'est pas seulement la destruction de l'unité italienne qu'il réclame, c'est encore la destruction de l'unité morale de la France, car il fait du pouvoir qui la représente le fils aîné de l'Eglise, et lui demande sans détour de mettre toutes les ressources du pays au service d'une cause religieuse qui n'est pas celle de tous. Ce langage inconstitutionnel a trouvé naturellement un écho dans la portion cléricale du corps législatif qui n'a rien su trouver de plus violent ni de plus absurde. De telles prétentions portent la plus grave atteinte aux principes de 1789. Toutes les fois qu'on parle de la France comme d'un pays catholique qui doit avoir une politique catholique, on revient d'un siècle en arrière; on traite notre grande révolution comme non avenue. Nous ne nous lasserons pas de protester au nom du droit public, au nom du pacte fondamental, au nom des principes les plus sacrés de la société moderne, contre cet essai d'usurpation tenté par le parti clérical. Non, mille fois non, malgré ses insolences, ce parti n'est pas la France, car elle est un Etat foncièrement laïque qui n'est pas fait pour marcher à la queue d'une coterie fanatique. Quant à nous, nous félicitons sincèrement l'opposition d'avoir traité comme elles le méritent ces manifestations déplorables et d'avoir hautement déployé le drapeau de la liberté religieuse, soit en jugeant les faits accomplis, soit en discutant les principes. Elle seule s'est montrée vraiment conservatrice, non pas des intérêts momentanés d'un gouvernement, mais de ce qui fait l'essence et l'âme de la France de 1789.

Tous ceux qui ont entendu M. Jules Favre, dans la séance du 2 décembre, n'oublieront jamais ce magnifique discours, où toutes les qualités du grand orateur brillaient de tout leur lustre, où la souplesse du raisonnement égalait le nerf et le feu de la parole. Implacable pour les inconséquences d'une politique au jour le jour, qui s'imagine que son pain quotidien lui tombera du ciel et oublie que quand on a semé le vent on recueille la tempête, il s'est élevé à la plus grande hauteur quand il a montré la religion compromise encore plus que la politique par nos modernes théocrates. « Vous êtes les pires des matérialistes, » leur a-t-il dit. Voilà le vrai mot de la question.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

TABLE DES MATIÈRES

—

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

Pages.

Les progrès de l'incrédulité et les chances de la foi, ou l'avenir du surnaturel chrétien, par J. Pédezert. I, II. 556,603

PHILOSOPHIE.

Des variations de la conscience morale, par Ernest Naville. 1
Positivisme et christianisme à propos d'un article de M. Littré, par F. Gaussorgues 334
La philosophie de la liberté, par M. Ch. Secrétan. Par Auguste Sabatier. 449

HISTOIRE.

Les puritains de la nouvelle Angleterre. — Histoire de la république des Etats-Unis, par J.-F. Astié. Par G. Fisch. 289
Guillaume d'Orange et Louis-Philippe, par M. Pelet de la Lozère. . . . 385
Alexandre Farnèse. — Siége d'Anvers, 1585, par Rosseeuw Saint-Hilaire. 641

LITTÉRATURE.

Etude morale sur Gœthe, par F. Lichtenberger. 228,276
Chansons du soir, par Juste Olivier. Par M.... 321
Un paradoxe à propos de poésies huguenotes, recueil de poésies calvinistes publié par P. Tarré. Par Matthieu Lelièvre. 475

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Un épisode de la guerre d'Allemagne de 1866. — Les Hanovriens en Thuringe et la bataille de Langensalza, par un témoin oculaire. Par Adolphe de Circourt. 460

HISTOIRE RELIGIEUSE.

La Réforme française à ses débuts. — Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française, par A. Herminjard. Par L. Vulliemin. 77

ÉTUDES CONTEMPORAINES.

De quelques manifestations récentes de la piété catholique, par Félix Kuhn 65
La question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat en Italie. 129

Pages.
La guerre prussienne devant la conscience, par ***. 211
De la liberté des cultes en France, d'après le projet de loi sur le droit de réunion, par E. de Pressensé. 257
Béranger, par F. Frossard. I, II, III. 539,684,728

QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES.

La question du ritualisme en Angleterre, par G. Masson. 95
La question ecclésiastique en Allemagne, par F. Lichtenberger. . . . 705

CRITIQUE RELIGIEUSE.

Conférence d'histoire et de philosophie religieuse de la salle de la Société d'encouragement. — Une discussion au second siècle de l'ère chrétienne sur les rapports de l'homme et de l'animal. — Conférence, par E. de Pressensé. 193

ÉTUDE MORALE.

Les récits d'une sœur, par ***. 23
L'école et la Bible, par E. de Pressensé. 664

CORRESPONDANCE.

Lettres à M. le directeur de la *Revue chrétienne*, par Mad. Clémence Royer et E. Naville. 246,247
Lettre d'Angleterre, par G. Masson. 437
Lettre de M. Privat. Réponse de M. Bersier. 746

CORRESPONDANCE D'ITALIE.

Lettres de Rome, par ***. 53,108,154,298

ÉTUDE ÉVANGÉLIQUE.

Les ruines de Jérusalem, par E. Bersier. 577

QUESTIONS SOCIALES.

Du patronage des prisonniers libérés, par E. Robin. 37
Etude sur la coopération, par Gustave Garrisson. I, II, III. . . 352,409,482

NÉCROLOGIE.

Henri Hollard, par E. de Pressensé. 48
M. le pasteur Juillerat, par E. de Pressensé. 244

MÉLANGES.

In memoriam. — Eugène Devéria, par ***. 430

VARIÉTÉS.

De Bombay à Beacor. Journal de voyage d'un missionnaire, par A. Glardon. 101,358,421,490,629
Le jubilé d'Oberlin au Ban de la Roche, par Rosseeuw Saint-Hilaire. . 309

POÉSIE.

Pages.
Alma Parens, par Benjamin Couve. 372

BULLETIN SCIENTIFIQUE.

Encore la génération spontanée. — Les actions de contact. — La greffe animale. — L'homme et la Société d'anthropologie. — M. Hollard. — Voyages de découvertes dans la maison et les alentours, par Jules de Seynes. 144

SCIENCES NATURELLES.

Les caractères supérieurs de la race humaine, par A. de Quatrefages, de l'Institut 513
Le dernier article de M. Hollard. — Le surnaturel révélé par la nature, par Jules de Seynes. 591
Michel Faraday, par Jules de Seynes 739

REVUE DES LIVRES.

Par E. de Guerle. 170

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Essai sur l'unité de l'enseignement apostolique, par E. Bonifas. Par R. H. 116
Sermons de C. Bastie. — Esquisses évangéliques, par L. Burnier. — Le miracle dans la vie du Sauveur, discours par L. Bonnet. — La famille de Béthanie, par le même. Par C. Cailliatte 180
L'Eglise et la Révolution française, par E. de Pressensé. — Saint-Winifred ou le monde des écoliers, par Fréd. Farrar. — Journal de Voyage, par Léon-Paul. Par Matth. Lelièvre. 184
Sermons et homélies, par E. Dhombres. Par E. Bersier. 237
Les Géorgiques du midi, par Madame Verdier-Allut. Par J. Bonnet. . . 241
La voix de Jérusalem, par Matth. Lelièvre. 244
Religion et théologie. Lettres à un ami, par Vidal. Par C. Cailliatte. . . 363
Jean Daniel, par Matth. Lelièvre. 371
Sermons, par Edouard Verny. 742
Sermons, par Lichtenberger 742
Etudes évangéliques, par E. de Pressensé. 742
Dieu avec nous, simples notes critiques sur l'évangile selon saint Matthieu, par H. C. 743
Essai d'interprétation de quelques paroles de l'évangile selon saint Matthieu, par Henri Lutteroth. Troisième partie, chap. VIII-XIII. . . . 744
Histoire du peuple juif depuis l'exil, par Mad. de Witt, née Guizot. . . 745
Saint Paul, sa vie, ses œuvres et ses épîtres, par F. Bungener. 745

REVUE DU MOIS.

Janvier. — La situation du pays au commencement de l'année 1867. — La question romaine d'après Massimo d'Azeglio et l'évêque d'Orléans. — La foi révolutionnaire réclamant l'héritage de la papauté. — Importance de l'enseignement des classes ouvrières. — Ouverture des cours populaires au faubourg Saint-Antoine. Par E. de Pressensé . . 57

Février. — Les surprises de la politique intérieure et les périls de la politique étrangère. — La séparation de l'Eglise et de l'Etat en Italie. — L'union des deux pouvoirs d'après un pasteur de Genève. — Ses tristes effets en France. — Jugement d'ensemble sur les conférences

Pages.

du Père Hyacinthe. — L'ouverture des cours publics. — Réponse à M. Havet. — Mort de M. Ingres et V. Cousin. Par E. de Pressensé. 117

Mars. — L'ouverture du parlement anglais. — Grand meeting tenu à Londres, sur les causes qui éloignent les classes ouvrières du culte public. — Les premiers débats du corps législatif. — L'inauguration du parlement de la confédération du nord de l'Allemagne. — Temps d'arrêt dans la crise ecclésiastique en France. Par E. de Pressensé. . 187

Avril. — La session parlementaire; situation de la France vis-à-vis de l'Europe. — Les projets de loi sur l'armée, sur la presse et sur le droit de réunion. — Une manifestation à l'école de médecine de Paris. — Le Galilée de Ponsard. Par E. Bersier. 248

Mai. — Ouverture de l'Exposition. — Inauguration de la salle des conférences évangéliques. — Résurrection du journal *l'Univers* — Une réception à l'Académie française. — Réveil de la question sociale. — Une brochure explicative de M. Quinet. — Réponse à un journal de Berlin. — Les perspectives de la guerre. — Le ministre des cultes et le consistoire de Caen. Par E. de Pressensé. 316

Juin. — L'atonie politique du moment. — Progrès des mauvaises tendances philosophiques. — Les assemblées religieuses de mai 1867. — Les deux conférences pastorales. — Une noble protestation au sein du catholicisme. Par E. de Pressensé. 375

Juillet. — Les souverains à l'Exposition. — Un vote des loges maçonniques françaises. — Le Sénat et les bibliothèques populaires. — La question de l'Eglise établie d'Irlande à la chambre des lords. Par E. Bersier. 442

Août. — La situation politique. — Quelques mots sur l'Exposition. — Les fêtes de Rome. — La statue de Voltaire. — La morale nouvelle de M. Sainte-Beuve. — La *Revue positive* de M. Littré. — Conférences œcuméniques du protestantisme évangélique à Amsterdam. Par E. Bersier. 504

Septembre. — L'inquiétude universelle et sa cause. — Le futur concile et la grande réunion évangélique d'Amsterdam. — Le congrès pour l'abolition de l'esclavage. — Mort de Rothe. Par E. de Pressensé. . 570

Octobre. — Les discours pacifiques. — Appréciation morale de l'Exposition universelle, à propos de sa prochaine clôture. — Les congrès. — Une nouvelle préface de M. Renan. Par E. de Pressensé. 634

Novembre. — La question romaine. — L'Autriche et le concordat. — Le parti ritualiste en Angleterre. — Mort de M. Louis Meyer. — De l'attitude du parti radical dans les dernières conférences de l'Eglise réformée. Par E. Bersier. 699

Décembre. — Le discours du trône. — La seconde expédition de Rome. — Les interpellations. Par E. de Pressensé. 751

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.